This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

192
3

Harvard College
Library

IN MEMORY OF
Archibald Cary Coolidge
PROFESSOR OF HISTORY
1908–1928
DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910–1928
GIVEN BY A FRIEND

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE FRANÇAISE

DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES

ET

EXPLORATION

GAZETTE GÉOGRAPHIQUE

TOME XXIII — 1898

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE FRANÇAISE

DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES

ET

EXPLORATION

GAZETTE GÉOGRAPHIQUE

(Fondée en 1875. — Vingt-deuxième année.)

Sous la direction de MM. GEORGES DEMANCHE et ÉDOUARD MARBEAU

MÉDAILLE DE BRONZE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE BARCELONE DE 1888

MENTION HONORABLE A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE PARIS DE 1889

TOME XXIII — 1898

PARIS

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CENTRALES DES CHEMINS DE FER

IMPRIMERIE CHAIX

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE CINQ MILLIONS

Rue Bergère, 20

1898

Digitized by Google

Geog 192.3

GIVEN IN MEMORY OF
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
OCT 21 1930

Digitized by Google

REVUE FRANÇAISE
DE L'ÉTRANGER ET DES COLONIES
ET
EXPLORATION
GAZETTE GÉOGRAPHIQUE

LA LIGUE COLONIALE DE LA JEUNESSE

La propagande coloniale parait entrer dans une phase nouvelle, et il faut s'en réjouir. Cette fois ce sont les jeunes gens qui annoncent leur intention de marcher. Ils apportent les qualités de leur âge, l'élan, la foi dans l'avenir. Ceux qui ont encore entre les mains les premières livraisons de la *Revue Française* y retrouveront notre appel à la jeunesse des écoles. Il nous avait paru que rien de fécond, de solide, de durable ne pouvait se créer, si on ne parvenait à conquérir aux idées d'expansion coloniale ceux qui doivent avoir l'enthousiasme pour les grandes choses et qui ont devant eux le temps pour les accomplir.

Au lendemain du Congrès de géographie de 1875, nous avons tenté de faire des prosélytes en faveur des colonies dans le sein de ces conférences semi-politiques où s'exerçaient à la parole nombre de jeunes gens qui nourrissaient l'espoir de forcer tôt ou tard l'entrée du parlement. L'heure était propice. La ferme attitude du tsar Alexandre II venait tout récemment de dissiper le cauchemar d'une nouvelle invasion allemande; nos finances publiques se reconstituaient, la prochaine exposition s'annonçait comme le signal du relèvement matériel et moral de la France; l'Angleterre continuait en silence son œuvre de lente absorption, l'Allemagne se préparait une flotte militaire et convoitait pour son commerce les grands marchés de l'Extrême-Orient. Il n'y avait pas un instant à perdre et la France devait prendre sa double revanche de sa défaite coloniale du siècle passé et de sa récente défaite continentale en occupant

Digitized by Google

sur tous les points du globe des positions qui lui permettraient de rivaliser avec l'Angleterre et l'Allemagne. C'était là que tous les efforts devaient converger ; et le grand programme de politique générale, digne de tenter la génération qui dirigerait les destinées de la France pendant ce dernier quart de siècle, semblait devoir réunir tous les patriotes et former un champ d'action commun pour tous les partis.

Le croirait-on? C'est dans ces milieux, où tout eût dû vibrer, que nous avons trouvé le plus d'indifférence et parfois même le plus d'hostilité. « La France n'est pas une nation colonisatrice. » Telle était la formule qu'on nous opposait sans cesse. Formule sans réplique, parce qu'elle révélait dans ces jeunes cervelles une lacune irrémédiable. Ces jeunes gens avaient la prétention de jouer à bref délai un rôle prépondérant dans les destinées de la France, ils avaient foi en eux; lauréats de concours, diplômés de toutes les académies, ils avaient tout appris, croyaient tout savoir, mais leurs maîtres n'avaient pas su leur inspirer la passion pour les grandes entreprises, l'ambition de replacer leur patrie au point culminant qu'elle avait occupé dans le monde aux derniers siècles. L'enseignement, tel qu'il était donné dans les lycées, pouvait former d'excellents fonctionnaires, des magistrats consciencieux; mais s'il y eût eu parmi ces élèves des tempéraments propres à devenir des colons, ils eussent été regardés comme des cerveaux brûlés, de futurs aventuriers. Il était admis que l'on ne partait aux colonies que si l'on avait quelque tare à cacher, quelque faute à faire oublier.

Comment admettre qu'un professeur tant soit peu clairvoyant ait laissé ses élèves arriver au terme de leurs études sans leur avoir montré sur tous les points du globe, les quelques milliers de Français, missionnaires ou religieux, installés depuis des siècles, maintenant parmi les indigènes la tradition de l'amour et du respect pour la France, enseignant les enfants dans les écoles du Levant, soignant les malades, créant des établissements scientifiques en Extrême-Orient, formant jusque dans l'Asie centrale des gîtes d'étape et des avant-postes de la civilisation, semant l'Indo-Chine de chrétientés prêtes à accueillir nos explorateurs, occupant la Nouvelle-Calédonie pour y attendre notre drapeau. Les jeunes gens auxquels nous nous adressions n'avaient jamais entendu parler de ces questions qu'ils qualifiaient d'affaires de sacristie. A vanter ces œuvres vraiment nationales, on gagnait d'être traité de clérical, voir même de jésuite. Un professeur qui en eût parlé eût été dénoncé

Digitized by Google

et eût risqué de perdre sa chaire. Gambetta lui-même, quand il comprit la réserve de force qu'il y avait pour la France dans ces antiques congrégations, se heurta aux préjugés de ses propres partisans, et il lui fallut tout son passé pour ne pas être traité de suspect, le jour où il s'écria : « L'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation. »

Ce fut dans les années qui suivirent une véritable révélation pour nos politiciens que l'existence de nos missions françaises. Ceux qui eurent le loisir de faire une tournée dans le Levant ou que les circonstances égarèrent sur les côtes d'Afrique revenaient émerveillés du prestige des établissements religieux français et remplis de dispositions bienveillantes à leur égard. Néanmoins les nécessités de la politique électorale leur faisait voter (la mort dans l'âme) les dispositions qui ruinaient les œuvres dont ils s'étaient déclarés partisans. La prétention de se servir des gens sans les servir, suivant une expression restée célèbre, de pouvoir cambattre ici ce que l'on applaudissait là-bas ; cette ignorance de l'histoire de nos établissements français, des sourdes rivalités contre lesquelles ils ont à lutter, des conditions pécuniaires de leur existence, des nécessités de leur recrutement, sont pour les étrangers, nos concurrents, absolument inexplicables. C'est aussi pour eux un motif de légitime allégresse parce qu'ils constatent dans la classe dite dirigeante, une orientation qui sert à merveille leurs intérêts, puisqu'elle paralyse toutes les œuvres de propagande française.

Nous ne croyons pas que cette façon d'agir vis-à-vis de nos missionnaires soit profitable aux colons eux-mêmes, négociants ou planteurs. Ces derniers ne peuvent être respectés à l'étranger et dans les colonies qu'autant qu'on sera habitué à voir la France faire respecter ses nationaux et surtout ceux qui, par leur désintéressement et leur caractère, paraissent à leurs yeux les plus dignes de l'appui de leur patrie. Ils ne pourront agir avec sécurité que s'il s'établit dans la métropole une opinion générale, indiscutable, d'après laquelle tout Français, qu'il réside dans nos colonies ou sur le sol étranger, est intangible, et que la protection de notre drapeau lui est acquise.

C'est bien l'esprit du toast que vient de porter l'empereur d'Allemagne à Kiel ; il a proclamé au profit des Allemands la doctrine que les Anglais ont de tout temps appliquée et dont ils savent même largement abuser. A force de considérer dans le monde politique ou gouvernemental les missionnaires comme suspects, parce qu'ils étaient des reli-

Digitized by Google

gieux, on a habitué l'esprit public à se désintéresser des stations, postes, comptoirs de nos nationaux, à agir vis-à-vis d'eux avec une étrange désinvolture. L'affaire Verdier vient d'en donner récemment la preuve.

Il subsiste encore dans les masses un état d'âme, comme on dit aujourd'hui, bien fait pour décourager ceux qui veulent consacrer leur existence aux entreprises coloniales. L'opinion publique sommeille encore. Elle a assisté indifférente au massacre de Flatters, resté impuni, à l'abandon de l'Egypte; l'Ouganda, la clef du Nil, a été traité de quantité négligeable; Zanzibar a été délaissé; Madagascar est resté dix ans dans l'oubli. Il n'a tenu qu'à un fil que le Tonkin ne fût abandonné. Durant quinze années ni dans le pays, ni dans le parlement, il n'y a eu une orientation positive, une opinion ferme, un programme national. Et pendant cette période de luttes intestines, l'Angleterre et l'Allemagne exécutaient avec hardiesse et sûreté un merveilleux plan d'ensemble, prenant partout position, sauf à régler ensuite les choses par entente diplomatique.

Malgré toutes ces vicissitudes et ces inconséquences de notre politique coloniale, la France se retrouve à la fin du siècle en possession de beaux domaines, les uns achetés par le sang de nos soldats, les autres, produits de conquêtes pacifiques de nos explorateurs. C'est qu'en dépit de l'indifférence générale, officiers de terre et de mer, négociants et missionnaires gardaient la foi dans le réveil national et affirmaient par leur vaillance la vitalité de notre race. Leur témérité a triomphé de l'apathie des masses et a obligé les plus récalcitrants à confesser que l'heure était enfin venue de reprendre nos traditions coloniales des temps passés. Le siècle n'est pas fini et toutes les terres inoccupées ou inconnues en 1875 sont définitivement partagées. Quelques centaines de mille francs de crédits votés par les Chambres il y a vingt ans, et dans cette ardente course c'étaient nos couleurs qui l'emportaient partout. Le Niger eût été un fleuve français de ses sources à son embouchure. Nous dominions dans le Soudan égyptien. Mais les regrets sont stériles. Dans les Sociétés de géographie, d'études coloniales, dans les syndicats, groupes et unions, tous les bons esprits songent à tirer le meilleur parti de ce qui constitue notre empire colonial. Il ne faut pas que l'on puisse répéter indéfiniment que nous avons bien des colonies, mais que nous n'avons pas de colons.

Digitized by Google

Les jeunes auxquels nous nous adressions en 1875 approchent aujourd'hui de la cinquantaine. A cet âge on ne part plus aux colonies, on en revient. Il faut donc retourner à la source des énergies, à la jeunesse. C'est ce qu'ont bien compris Bonvalot, qui peut dire aux jeunes : « Je vous ai ouvert les grands chemins et prouvé que rien n'est impossible à une volonté tenace » ; le Pére Didon, grand éducateur de la jeunesse, le Pierre l'Ermite de cette nouvelle croisade. Et avec eux toute l'*Union coloniale française*, ce groupe récent dont M. Chailley-Bert est le puissant outil de propagande et M. Mercet le président si autorisé.

Il y a dix ans, il s'était formé à Lyon une société de voyages de la jeunesse. Elle fonctionna quelque temps, mais elle manquait des appuis et des hauts patronages que la *Ligue coloniale de la Jeunesse* a obtenus. Cette fois tout porte à croire que nous sommes en présence d'une œuvre d'avenir. M. Marcel Dubois, professeur de géographie coloniale à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, présentait dimanche 19 décembre, à une assemblée nombreuse réunie 44, rue de Rennes, l'état major de la Ligue. Il racontait comment ce groupement avait germé depuis cinq ans dans les lycées ou, entre camarades, on s'entretenait des voyages d'explorateurs audacieux, des expéditions militaires qui nous donnaient le Tonkin, le Dahomey, Tombouctou et Madagascar. Ce travail silencieux, connu seulement des professeurs qui s'applaudissaient de voir leurs élèves se passionner pour ces nobles causes, continua d'orienter les esprits vers des solutions positives. Ces jeunes gens emportèrent avec eux hors du lycée le précieux dépôt de ces souvenirs, le désir de profiter des efforts et des résultats obtenus par leurs aînés et d'entrer résolument dans le mouvement d'expansion coloniale. Au lieu de chanter indéfiniment en chœur : « Partons! Partons ! », ils se sont décidés à ne pas chanter, mais à partir. Leur Ligue a pris pour devise : *Propagande — Éducation — Assistance.* Les cotisations ne seront pas employées à faire des banquets et à rédiger une revue d'admiration mutuelle, mais à subventionner des missions d'études et à assister ceux qui iront s'installer aux colonies. Les ressources doivent trouver leur affectation au dehors. Maurice Darchicourt et Louis Vaucheret (élèves de l'École coloniale), sentirent tout d'abord que le groupement de jeunes éléments était indispensable pour créer la solidarité nécessaire à ceux qui cherchent leur voie et sont dépourvus de renseignements précis. Le Comité Dupleix, l'Union coloniale, la Société

Digitized by Google

de géographie commerciale étaient bien des centres d'information, mais le groupement de jeunes gens animés d'une vocation coloniale bien définie peut faire plus. Elle confirme les néophytes dans leur foi, crée une émulation constante, prépare pour l'avenir des amitiés durables. Elle fait qu'on se connaît, qu'on se juge et qu'on s'apprécie à l'âge où la confiance réciproque peut le mieux s'établir et où les caractères sont encore assez impressionnables pour subir l'heureuse influence des tempéraments les mieux trempés. Que de belles et bonnes choses se diront et se feront dans cette pépinière de colons! que de sacrifices désintéressés, de concours discrets, de sentiments élevés vont jaillir spontanément du cœur de ces jeunes patriotes qui ont remporté sur eux-mêmes les premières victoires, ont su dépouiller les préjugés d'un milieu bourgeois et rétrograde, ont su imposer à leur famille l'idée qu'un fils ne doit pas rester indéfiniment près des jupons de sa maman.

La réunion de dimanche était présidée par M. Roume, directeur au ministère des colonie, représentant M. A. Lebon, ministre des colonies. M. Marcel Dubois, dans sa conférence, a commenté la devise de la ligue coloniale de la Jeunesse. Il a apporté dans son allocution la verve et la chaleur qui convenaient à la circonstance. Il a fort bien exposé qu'il ne s'agissait plus pour les colons, comme aux siècles passés, de se transporter dans un centre où ils auraient tout le loisir de chercher les procédés de colonisation les plus favorables et de faire des essais. A l'heure présente, la vie marche autrement. Il faut partir tout armé, avec une éducation complète et laborieuse avant le départ, savoir où l'on va, ce que l'on veut faire, et entrer immédiatement en action. La vie de colon, qu'on soit planteur ou négociant, ne se comprend plus comme un moyen de jouir de plus de liberté, d'avoir une vie plus large et plus facile. C'est, au contraire, l'entier sacrifice de sa liberté qu'il faut faire dans l'intérêt de la communauté dans laquelle on entrera comme une pièce qui doit s'adapter exactement au rouage auquel elle est destinée.

« Vous devez, par un travail commun, a-t-il dit, vous fondre ici même, dans la mère patrie, dans une communauté très étroite d'efforts, de sentiments et d'aide réciproque; vous affranchir de certains préjugés, trop fréquents chez ceux qui se destinent aux carrières libérales, à l'encontre des professions commercialés ou manuelles: apprendre de toute main, élargir votre curiosité, et par un échange continuel entre

Digitized by Google

vous, pénétrer dans les domaines les plus variés et dans toutes les complexités d'instruction. »

Ces idées, qui certes non sont pas banales, ont été fort goûtées par l'assemblée et chaleureusement applaudies et par les jeunes ligueurs et par leurs sœurs et cousines, car, malgré le programme un peu sévère de la réunion, on comptait dans la salle tout un parterre de toilettes élégantes.

M. Charles Noufflard, président de la Ligue, a ensuite remercié les représentants de plusieurs ministres qui avaient tenu à témoigner leurs sympathies à la nouvelle assocation. Puis il a fait comprendre que la Ligue entendait organiser une préparation spéciale, une sorte d'entraînement pour la vie coloniale. Il a constaté que le premier effort consisterait pour les futurs colons à prendre eux-mêmes l'initiative de leur propre sort et à obtenir de leurs familles le consentement au choix de cette carrière. C'est, on le voit, toute une révolution dans les mœurs. A force de couver les enfants, d'épargner pour eux, d'écarter les moindres risques sous leurs pas, on a fini même par penser pour eux, et on a énervé leur caractère au point de tuer toute spontanéité et toute initiative. Rendre un peu plus de liberté à l'éducation de la jeunesse, habituer les parents à l'idée que l'enfant doit se préparer à devenir homme et à agir par lui-même, voilà la grande réforme. Pour l'opérer ces jeunes gens se posent en liguenrs. J'augure pour le succès, parce que leur première manœuvre a consisté à se créer des intelligences dans la place et à faire applaudir par leurs élégantes invitées la théorie du départ et l'idée de l'éloignement. Il n'y a que le premier pas qui coûte et rien n'est contagieux comme l'exemple. Les voyages d'exploration sont maintenant presque un sport; on pousse volontiers sa petite pointe en Afrique ou dans le Haut-Mekong. C'est devenu passe temps princier. Le jour où ce sera bien porté d'être planteur ou chef d'une factorerie, les amateurs ne manqueront pas et les familles donneront à leurs enfants l'*exeat*. Pour une fois le snobisme aura produit un heureux résultat.

ÉDOUARD MARBEAU.

Digitized by Google

SOUDAN FRANÇAIS

LE GUET-APENS DE BOUNA

Les nouvelles reçues du Soudan ne permettent plus de douter de la mort du capitaine Braulot et de ses compagnons européens, le lieutenant Bunas et le sergent Myskiewicz, tombés dans le guet-apens que leur avait tendu, à Bouna, Sarakéni-Mory, le fils de Samory. C'est une perte cruelle, mais qui n'affecte en rien l'honneur de nos armes.

Un aperçu rétrospectif des événements qui se sont déroulés dans cette partie du Soudan, permettra de se rendre compte de la situation faite au détachement Braulot.

Envoyé en mission à Sikasso au début de 1897, pour se rendre compte d'une manière précise des sentiments que nourrissait à notre égard le fama Babemba, successeur de notre allié Tiéba, le capitaine Braulot avait pu constater que le fama n'avait contre nous aucune pensée hostile, mais qu'il ressentait à l'égard de Samory une terreur non dissimulée. Aussi n'y avait-il pas à songer à l'engager dans une campagne contre ce dernier. Le capitaine Braulot, qui s'était rendu de Bamako à Sikasso par Bougouni, revint au Niger par Ségou, ayant franchi environ 700 kilomètres en un mois, avec un arrêt de 8 jours seulement.

En rentrant à Ségou, il trouva un ordre du colonel de Trentinian le désignant comme chef d'état-major de la colonne de la Volta. Il rejoignit celle-ci par San et Sono, en même temps que le commandant Caudrelier, son nouveau chef. Le 3 mai, ce dernier prenait la direction des opérations et se portait avec toute la colonne sur Boromo, où il avait été précédé par le capitaine du génie Cazemajou. Là, la colonne fut disloquée, et le capitaine Braulot envoyé en avant dans le Lobi, région de la rive droite de la Volta située entre Bobo Dioulasso et Bouna (1) avec une force de 100 fusils. Il établit tout d'abord un poste à Diébougou, dans la boucle de la Volta, à 2 jours de marche environ des bandes de Sarakéni-Mory. Ce dernier, lors de l'arrivée du capitaine Braulot à Diébougou (26 mai), se trouvait à Bouna. Quant à Samory, il était dans le Djimini, sur la rive droite du Comoé. Après avoir, suivant l'expression du capitaine Braulot, « cassé » Kong, où il ne laissait que des ruines, il avait été rejoint par les bandes de Sara-

(1) Voir *Rev. Fr.* nov. 1897. p. 649, la carte de la Haute-Volta.

Digitized by Google

kéni-Mory. C'est alors que le capitaine Braulot lui envoya une lettre qu'un tirailleur s'offrit à porter tout seul à travers ce pays bouleversé. Samory le fit assurer de ses intentions pacifiques et lui envoya même, en signe d'amitié, un cadeau important en or.

Pendant ce temps, le capitaine Braulot était obligé de guerroyer contre les Oulés, tribu sauvage qui avait, dès notre arrivée, fait montre de son hostilité. Secondé par des peuplades amies et par les Dioulas de Diébougou, il envoya contre eux un détachement de 50 fusils commandé par le lieutenant Bunas. Cette petite troupe résista à une attaque violente des Oulés et les repoussa vivement, mais non sans avoir perdu 2 tués et 9 blessés, ce qui était beaucoup.

Ayant reçu l'autorisation du commandant Caudrelier de descendre au sud dans la direction de Bouna, — 250 kilomètres de pays sauvage à traverser — le capitaine Braulot partit de Lokhoso le 1er août 1897, avec 97 hommes. Il devait prendre possession de Bouna, que l'on croyait ne pas être occupé par les Sofas de Samory. Mais bientôt la situation changea. A quelque distance de Bouna, un groupe de Sofas refusa de laisser passer la petite troupe. Après de longs pourparlers, le capitaine Braulot put entrer en relations avec Sarakéni-Mory qui vint au-devant de lui et s'offrit à l'accompagner à Bouna. Sarakéni paraissait sincère dans son accueil. Aussi, le détachement français, suivi d'une colonne de Sofas, se mit-il en route vers Bouna, que Sarakéni devait lui remettre.

Arrivé le 19 août en face de la ville, Sarakéni invita le capitaine Braulot à prendre la tête de la colonne avec lui, pour faire dans la ville une entrée solennelle. Le 20 août au matin, le capitaine Braulot, Sarakéni, un boy et un clairon, s'avançaient vers la ville, précédant, à quelque distance, le détachement français commandé par le lieutenant Bunas, que suivait une colonne de Sofas.

Vers 10 heures, des coups de feu se faisaient entendre du côté de la ville et en même temps les Sofas qui, peu à peu, avaient débordé le détachement français de chaque côté, entouraient complètement celui-ci et l'assaillaient brusquement. Le lieutenant Bunas et le sergent Myskiewicz tombaient aussitôt pendant que les Sofas se précipitaient à cinq ou six sur chaque tirailleur, qu'ils attaquaient à coups de sabre. Ils étaient si serrés, disent les tirailleurs, qu'ils n'auraient pu faire usage de leurs armes sans se toucher entre eux.

Digitized by Google

Malgré le désordre qui fut la conséquence inévitable de ce guet-apens, un groupe de 44 tirailleurs, sur les 97 présents, parvint à percer les rangs des Sofas et à battre en retraite en combattant. D'autres ont pu s'échapper après avoir été pris, ce qui porte à 55 le nombre des survivants. Après avoir marché pendant 5 jours sans manger, ces tirailleurs arrivaient au poste de Lokhoso, apportant la nouvelle du désastre. Aucun des tirailleurs survivants n'a vu tomber le capitaine Braulot, en raison de la nature du terrain qui le cachait à leurs yeux, mais il est hors de doute qu'il a été la première victime.

On n'a pas, dit le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, de renseignements précis sur les causes de cette affaire et les 3 Européens du détachement ayant été tués, il ne sera sans doute jamais possible de savoir la vérité. On verra, par le récit rapporté par la mission Nebout, à son retour du camp de Samory, que l'almamy reconnaît le massacre et s'en excuse; mais ce récit ne fait pas la lumière sur les causes qui ont amené le guet-apens. On croit cependant que Sarakéni a été poussé par les marabouts fanatiques qui l'entourent et qui, depuis la défaite de la colonne anglaise Henderson, n'ont fait qu'accentuer leur haine farouche contre tout ce qui est européen.

Le capitaine Braulot était né à Nancy en 1861. Sous-lieutenant en 1886, après s'être engagé volontairement, il fit un séjour à Madagascar, après une première campagne au Sénégal. En 1892, il fit partie, avec le Dr Crozat et M. Marcel Monnier, de la commission de délimitation de la frontière orientale de la côte d'Ivoire, que dirigeait M. Binger, gouverneur de cette colonie. Chargé ensuite d'une mission à Kong, il fut forcé de s'arrêter aux portes de Bouna. Il prit ensuite part aux opérations de la colonne de Kong. En 1896, le capitaine Braulot avait été envoyé à la Côte d'Ivoire avec mission d'entrer en pourparlers avec Samory, mais la réponse que lui adressa ce dernier rendit toute négociation inutile. Enfin, il avait été renvoyé au Soudan à la fin de 1896.

Le lt Bunas, né à Cahors en 1864, s'était engagé également. Après avoir fait campagne au Tonkin, il avait été nommé sous-lieutenant en 1889. Il avait été deux fois au Sénégal, avant d'entreprendre sa dernière campagne au Soudan.

L'acte de trahison dont ont été victimes le capitaine Braulot et ses compagnons appelle une éclatante réparation. Déjà les noirs se disaient que si nous n'attaquions pas Samory, c'est que nous étions moins forts

Digitized by Google

que lui. Que vont-ils penser maintenant si nous ne savons pas venger nos morts ?

Il n'y a pas à hésiter : si nous en restons là, notre prestige auprès des indigènes est sérieusement compromis ; et l'on sait que c'est bien plus par l'ascendant que nous donnent nos victoires que par les 4.000 hommes disséminés sur un immense territoire, que nous maintenons l'ordre et la tranquillité au Soudan. Il faut donc agir et en finir avec Samory, ce qui nous permettra de nous trouver face à face avec les Anglais, — ces Anglais que nous trouvons toujours partout — qui, pêchant comme d'habitude en eau trouble, viennent d'occuper ce même Bouna !

G. Vasco.

LA MISSION NEBOUT CHEZ SAMORY

La politique suivie depuis quinze années au Soudan à l'égard de l'almamy Samory n'est certes pas marquée au coin de l'esprit de suite. Tantôt ce sont des colonnes conduites par de vaillants chefs : Archinard, Humbert, Combes, Monteil, etc., que l'on dirige contre notre insaisissable ennemi, tantôt ce sont des missions pacifiques (Binger, Péroz, Braulot, Nebout) qu'on lui envoie en vue de conclure un arrangement. Mais, quel que soit le moyen employé, le résultat est toujours le même : Samory reste notre ennemi irréductible et, ni la fortune des armes, ni les négociations ne peuvent en venir à bout.

Pendant que du Soudan on essayait de maintenir ses bandes en respect et en même temps de gagner du terrain, de la Côte d'Ivoire partait une mission chargée d'entamer de nouvelles négociations avec lui. Cette mission avait pour but de le joindre tout d'abord (ce que n'avait pu faire la mission Braulot) et de l'amener à nous laisser occuper Bondoukou et Bouna, ce qui permettrait d'opérer la jonction, par une chaîne de postes, de nos possessions du Soudan et de la Côte d'Ivoire. Enfin, s'il était possible, on devait chercher à le cantonner dans les territoires s'étendant du Comoé à la république de Libéria.

La mission était composée de MM. Bonhoure, secrétaire général de la Côte d'Ivoire, Nebout, l'ancien compagnon de Crampel, administrateur du cercle de Baoulé et Le Filliâtre, administrateur du cercle de l'Indénié. Partie de Grand-Bassam, elle remonta le Comoé jusqu'à Bettié, se rendit

Digitized by Google

à Zaranou puis à Assikasso. De là elle gagna Satama-Soukouro, premier poste occupé par les sofas de Samory. Là il fallut négocier et attendre pendant deux mois afin de savoir si et où on pourrait voir Samory. C'est dans cet intervalle que l'on apprit le massacre de trois Européens à Bouna; mais les sofas affirmèrent à la mission que c'étaient des Anglais. Sur ces entrefaites, M. Bonhoure, rappelé à la Côte d'Ivoire pour exercer l'intérim du gouvernement, dut laisser la direction de la mission à M. Nebout dont la haute expérience était connue. L'almamy étant rentré à Dabhakala fit savoir à la mission qu'il était disposé à la recevoir. Mais M. Nebout ne voulut se mettre en marche que muni d'une lettre de Samory revêtue de son cachet. L'almamy la lui envoya aussitôt avec un cadeau de deux chevaux destinés à faciliter la route aux Européens, ce qui impressionna favorablement la mission.

Voici d'après le récit envoyé à l'*Éclair* par son correspondant, M. A. Mévil, qui a rencontré la mission à son retour à la Côte, l'accueil que fit Samory à nos compatriotes:

« Ce fut exactement le 2 octobre 1897 au matin que MM. Nebout et Le Filliâtre arrivèrent à Dabhakala. A peine étaient-ils installés que Samory leur fit demander s'il ne leur déplairait point de voir ses sofas habillés avec les dépouilles du détachement de tirailleurs soudanais récemment défait à Bouna. Ils lui répondirent immédiatement que cela leur serait tout à fait odieux. Par la suite, ce manque complet de tact de la part de Samory les étonna beaucoup. On leur conta alors l'affaire Braulot, et ils surent que les trois Européens, dont on leur avait annoncé la mort à Satama, étaient non point des Anglais mais des Français, et qu'en l'occurence ils avaient été trompés avec une habileté très diplomatique, décelant de la part de Samory un savoir-faire dangereux.

Cette nouvelle leur causa un profond chagrin. De plus, ils comprirent qu'il était désormais impossible de songer à traiter avec Samory après cette récente attaque. Dès lors, le but de leur mission était fort amoindri; il n'en restait pas moins intéressant: l'entrevue avec Samory ne pouvant manquer d'être très suggestive, pleine d'enseignement et, somme toute, très utile à notre politique future vis-à-vis de lui.

Le jour même de leur arrivée, à deux heures de l'après-midi, MM. Nebout et Le Filliâtre furent reçus par Samory qui les accueillit très aimablement, vint au devant d'eux, leur souhaita le bonjour en français, et leur présenta ses fils.

Digitized by Google

Samory est, paraît-il, actuellement un homme d'une soixantaine d'années. Il a le nez épaté, les lèvres fines et porte la barbe au menton. Ses joues aux pommettes saillantes — caractéristique de la race Malinké — sont rasées. Comme signes distinctifs, il a une cicatrice prononcée au sourcil droit, une autre au mollet gauche et ses mains ne sont point noires, mais d'un jaune assez clair et d'apparence ladre.

Sa physionomie est pleine d'une bonhomie souriante et révèle un homme énergique et intelligent. Alors que ses fils, ses griots et certains de ses chefs arborent des boubous luxueux, lui, au contraire, est de mise simple : le boubou de toile blanche, vêtement habituel des marabouts, semble seul lui convenir. Il tient constamment dans sa main une queue d'éléphant, dont l'extrémité est engainée d'argent : cet objet bizarre lui sert à chasser les mouches importunes.

Les premières paroles adressées à MM. Nebout et Le Filliâtre par Samory, après celles de bienvenue, furent des excuses pour l'attaque de la colonne Braulot et le meurtre de nos trois compatriotes — *qu'il avoua*. Personnellement, dit-il, il estimait beaucoup Braulot qu'il avait reçu peu de temps auparavant (1) ; il déclara être resté absolument étranger à cette malheureuse affaire. D'après lui, la colonne Braulot, en arrivant à Bouna, trouva le village inoccupé et s'en empara. Sarinké-Mory, son fils, opérant dans les environs, ne tarda pas à apprendre la nouvelle de l'occupation de Bouna par un détachement français. Il accourut en hâte à Bouna, surprit la colonne Braulot et la défit sans que celle-ci eût eu le temps de se défendre.

Cette version ne doit être acceptée qu'avec la plus extrême réserve, d'autant plus que l'envoyé de Samory, Ali, qui s'était fait le guide de la mission, affirma à MM. Nebout et Le Filliâtre que la colonne Braulot ayant rencontré Sarinké-Mory et ses troupes, fit route avec eux, et, sans qu'aucun incident ne fût survenu de part et d'autre, elle se vit brusquement attaquée, à un moment où elle ne s'y attendait nullement.

Après l'entrevue, Samory fit défiler devant la mission ses troupes présentes à Dabhakala, le gros de ses troupes se trouvant à Bouna sous le commandement de son fils Sarinké-Mory. Ce fut d'abord un bataillon fort d'un millier d'hommes environ, dont 850 pouvaient être armés de fusils à tir rapide. Ce bataillon marchait par rangs de vingt, et il était

(1) Il y a là une confusion, Braulot n'ayant pas vu Samory.

Digitized by Google

précédé d'un clairon qui sonnait très correctement une de nos marches et qui, disait-on, n'était autre que le clairon de Braulot. Puis vint une troupe de cavaliers, forte d'un millier d'hommes, dont à peine 200 possédaient des fusils à tir rapide. Le défilé de cette troupe eut lieu par rangs de quatre, — et au pas.

L'armée de Samory offre, paraît-il, un coup d'œil peu banal : tuniques, dolmans, vestons, redingotes, habits, chéchia, képis, chapeaux et casquettes divers s'y donnent rendez-vous et forment un ensemble dont la vue pour un Européen ne manque pas d'être risible. Cette armée, vêtue d'une manière si bigarrée, ne manœuvre pas mal, les commandements la plupart du temps s'y font en français — ce qui prouve que beaucoup de nos tirailleurs soudanais y ont trouvé asile et s'y sont faits instructeurs (1). Parade et revue furent suivies d'une fantasia exécutée par 45 fils de Samory, tous beaux garçons et bons cavaliers, vêtus richement et coiffés d'une haute chechia enfermée dans une gaine d'argent gaufré.

Le lendemain Samory reçut MM. Nebout et Le Filliâtre sans apparat et leur parla longuement d'un envoyé du Soudan français dont on venait de lui signaler l'arrivée très prochaine à Dabhakala. Cette nouvelle ne manqua pas d'intriguer beaucoup nos envoyés de la Côte d'Ivoire.

Ce ne fut que le mardi 5 octobre au cours d'une troisième entrevue, qu'il fut question d'un traité possible entre nous et lui. En entendant une telle proposition, Samory esquissa un geste significatif. M. Nebout profita immédiatement de l'effet produit et essaya de lui démontrer que le cercle des européens se resserrait de jour en jour autour de lui, et qu'en cas de défaite il lui serait désormais à peu près impossible de fuir. Les bases d'un traité lui furent énoncées.

Samory écouta en silence cette longue démonstration, qui dura plus d'une heure; il ne parut pas, ou, mieux peut-être, il ne voulut pas en saisir la portée. Il répondit qu'il désirait vivement faire la paix avec les Français, dont il connaissait la puiseance et qu'il craignait énormément, mais qu'il lui serait bien difficile d'habiter dans un territoire limité, étant un nomade à qui il fallait de l'espace pour vivre. Quant à l'argument du cercle d Européens se rétrécissant chaque jour autour de lui, et pouvant le menacer, il ne l'apprécia nullement, et même, chose curieuse, à plusieurs reprises il manifesta son profond mépris pour les

(1) Ceci confirme pleinement ce que la *Revue* énonçait dans l'article *Nos forces au Soudan* (déc. 1897, p. 721).

Digitized by Google

Anglais: il ignore leurs forces militaires et il les croit de vulgaires marchands incapables de porter un fusil. Cette opinion de Samory sur les Anglais est, en somme, plutôt regrettable, car, s'il se savait partout entouré d'adversaires redoutables, il se montrerait plus conciliant.

A ses côtés pendant tous ces entretiens se trouvait son griot favori, Mady Findia, le seul parmi ses griots lui parlant librement et paraissant avoir une certaine influence sur lui. Une de ses femmes aussi, dit-on, a sa confiance et lui donne de fréquents conseils. Mady Findia a semblé être très favorable aux Français.

Il paraît qu'il existe un autre griot du nom d'Amara, vivant aux côtés de Sarinké-Mory, dont il est le grand confident. Ce griot nous est hostile au dernier point. C'est lui qui aurait conseillé et machiné l'attaque de la colonne Braulot. MM. Nebout et Le Filliâtre ont vu cet Amara, un jour qu'il se trouvait de passage à Dabhakala. Samory le fit venir auprès de lui, et le força à dire bonjour et à tendre la main à nos compatriotes. On leur prétendit ensuite que cet Amara avait fait tous ses efforts auprès de Samory pour les faire assassiner.

Ce qui a frappé MM. Nebout et Le Filliâtre durant leur séjour à Dabhakala, ce sont l'autorité et la suprématie absolues exercées par Samory sur ses sujets. Tout se fait par lui, d'après lui, pour lui. Il est le seul maître devant lequel on s'incline sans murmurer. Il règne à Dabhakala une discipline de fer, à tel point même que personne n'a le droit d'accepter le plus petit cadeau sans en avoir au préalable demandé la permission à l'almamy.

MM. Nebout et Le Filliâtre reçurent plusieurs fois la visite de Samory. Il ne négligea rien pour leur être agréable; il eut à leur égard mille attentions délicates. Chaque jour, il leur faisait apporter de l'eau de sa source, chaque jour il leur envoyait des bananes, du lait, des œufs, des poulets et maintes autres choses encore, chaque jour il faisait tuer un bœuf à leur intention, et par ses soins leurs hommes recevaient journellement trois plats de viande et de riz. Il se montra tyrannique même jusque dans ses amabilités; c'est ainsi que, lors de la première entrevue, les miliciens qui accompagnaient nos envoyés étant venus sans armes, il les renvoya, en disant qu'il savait que les Français n'aimaient pas à avoir autour d'eux leurs hommes sans armes.

Ayant parlé d'armes européennes fabriquées par ses forgerons, nos compatriotes furent intrigués, et lui demandèrent de les mener voir une

Digitized by Google

chose qui leur paraissait si curieuse. Samory se rendit très volontiers à leur désir, et les mena auprès de ses forgerons. Ils virent effectivement fabriquer sous leurs yeux des fusils à répétition, modèle Kropatchek, en usage dans notre marine. Trois fusils environ peuvent être fabriqués par semaine.

Un de ces fusils a été donné par Samory au gouverneur de la Côte d'Ivoire, et a été rapporté par la mission Nebout. J'ai eu l'occasion de le voir à Grand-Bassam et je l'ai examiné longuement. Voici la critique que l'on peut en faire : cette arme à première vue est une copie frappante du fusil Kropatchek, mais lorsqu'on l'examine de près on s'aperçoit vite que cette copie est ignorante, et présente nombre d'imperfections qui la rendent, surtout entre les mains d'un noir, très peu dangereuse.

La crosse n'est pas d'aplomb avec le canon, l'obturation se fait dans des conditions très défectueuses, l'âme de la pièce est rayée d'une façon absolument fantaisiste, et elle présente à sa sortie une ouverture plus large qu'à l'entrée. Il est néanmoins extraordinaire qu'un noir, muni d'outils rudimentaires, soit arrivé, à force de patience et d'adresse, à fabriquer une telle arme. Il faut que la volonté du maître se fasse bien rudement sentir pour atteindre un pareil résultat. On fabrique également des cartouches à Dabhakala ; les capsules, par exemple, n'ont pu jamais y être fabriquées.

Au bout de quinze jours, MM. Nebout et Le Filliâtre, considérant leur mission comme terminée, demandèrent à l'almamy la route, afin de s'en retourner à Grand-Bassam. C'est à ce moment seulement qu'ils éprouvèrent avec lui quelques difficultés. Il leur demanda, en effet, de retarder leur départ jusqu'à l'arrivée, très prochaine, — de l'envoyé du Soudan français, dont la venue l'inquiétait un peu.

Cette attente énerva considérablement nos compatriotes et les choses allaient tourner à l'aigre lorsque l'envoyé du Soudan arriva à Dabhakala. Cet envoyé s'appelait Yolol-Semba, il venait du poste de Siguiri et était porteur d'une lettre, à l'adresse de Samory, revêtue du cachet du gouverneur de Kayes. Dans cette lettre on demandait à Samory des explications au sujet d'une attaque projetée par lui contre le village d'Odienné. Samory protesta hautement devant les envoyés de la Côte d'Ivoire contre cette accusation, il leur dit avoir d'autant moins l'intention d'attaquer ce village qu'il y compte un grand nombre de parents.

Digitized by Google

Immédiatement après cette entrevue, MM. Nebout et Le Filliâtre quittèrent Dabhakala; ils y étaient restés exactement vingt jours. Avant leur départ Samory les avertit qu'il envoyait l'un de ses marabouts porter une lettre au gouverneur de la Côte d'Ivoire et que, dans cette lettre, il exprimait encore tous ses regrets pour l'attaque de la colonne Braulot, qu'il renouvelait son vif désir de vivre en paix avec nous, qu'il était persuadé de la bonne foi des envoyés de la Côte d'Ivoire, mais qu'il redoutait toujours une attaque du Soudan, et qu'il n'aurait véritablement confiance que le jour où nous lui enverrions *cent fusils Gras*, comme gage de paix.

Il fut décidé que le marabout, escorté d'Ali et d'un autre homme de Dabhakala, ferait route jusqu'à Grand-Bassam en compagnie de la mission. Avant de partir, Samory fit offrir soixante bœufs comme cadeau à nos compatriotes, qui n'en acceptèrent que six en raison des difficultés du transport. Entouré de tous ses fils à cheval, montant lui-même un fort joli cheval, il accompagna la mission jusqu'à quatre kilomètres de Dabhakala. Arrivé à un marigot, il fit signe à son escorte de rester en arrière, et seul alors, il chemina pendant plus d'un kilomètre avec les envoyés de la Côte d'Ivoire. Il prit très aimablement congé d'eux, leur renouvelant encore sa satisfaction de les avoir vus, et leur exprimant une dernière fois son grand désir de vivre en paix avec nous. »

La mission revint sans encombre à Grand-Bassam.

Les résultats obtenus par la mission sont, comme on le voit, absolument négatifs. Samory — qui n'est pas mort, ainsi que le bruit en avait couru avec persistance, — a bien reçu les envoyés, s'est même montré gracieux envers eux, mais n'a rien concédé et n'a pas paru disposé à traiter et surtout à se cantonner dans un territoire délimité. Et il n'en saurait être autrement. Samory, en effet, est un sultan essentiellement nomade, ne vivant que de pillage, n'étant riche que par ses déprédations et le nombre de ses esclaves. Or, quand une région est dévastée et ruinée, il lui faut absolument, pour vivre avec toutes ses hordes, passer dans une autre. C'est pour lui une fatalité à laquelle il ne saurait se soustraire. Espérer le contraire est une pure illusion.

Il ne reste donc comme solution qu'à réduire Samory par la force ou tout au moins à le rejeter dans des régions où il ne puisse pas être un obstacle à notre développement colonial. Plus on tardera et plus la zone de massacres et de ruines s'étendra dans cette partie de l'Afrique.

Digitized by Google

ÉTAT DU CONGO

EN CAPTIVITÉ CHEZ LES REBELLES

Nous avons rendu compte, dans un précédent fascicule (nov. 1897, p. 637) de la révolte des soldats qui formaient la colonne Leroi et de la fin tragique des officiers belges qui la composaient. Il s'en fallut de peu que les rebelles, dans leur haine contre tous les Blancs, ne fissent une nouvelle victime. En effet, un des Pères Blancs de l'Ouganda, le P. Achte, qui était tombé entre leurs mains, n'échappa à la mort que par une circonstance providentielle.

Le P. Achte était parti du Toro, au nord du lac Albert-Édouard, le 19 avril 1897, pour visiter quelques catéchumènes d'au delà de la Semliki, rivière large de 50 à 60 mètres et profonde de 7 à 8, qu'il fallut passer sur un simple tronc d'arbre creusé, en guise de pirogue. Au delà le pays est encore anglais, mais la ligne frontière, que n'indique pas un obstacle naturel, n'est pas toujours respectée. En arrivant à Mutégo, gros village à 6 lieues du fleuve, le P. Achte se trouva tout à coup en présence de 30 soldats qui lui dirent qu'ils étaient envoyés par « leur Blanc » pour s'enquérir de la route menant au poste belge de l'Usongora. La nuit approchait et le P. Achte se sentait entouré et observé. Quels étaient ces soldats? Seraient-ce, par hasard, les révoltés dont il avait entendu parler? Quoi qu'il en fût, la retraite était maintenant impossible.

« Le lendemain, vers 10 heures, dit le P. Achte, dont nous reproduisons le récit publié par *les Missions catholiques*, après avoir gravi une haute montagne, nous débouchons devant une plaine couverte de tentes européennes, de huttes, d'hommes, de femmes, d'enfants ! Nous sommes perdus ! Ce sont les révoltés, « aussi nombreux, comme ils me le diront plus tard, que l'herbe des champs. »

On me conduit poliment vers la tente du Blanc. Elle est sur une petite hauteur: sur le pignon de devant flotte un drapeau belge. Au passage, on me salue en français: un malin vient même me complimenter en flamand. Je me garde bien de lui répondre.

J'arrive auprès d'un hangar, genre kiosque, où l'on fume la pipe à l'ombre. Une vingtaine de belles chaises européennes attirent mon attention et me donnent de lugubres pressentiments, que confirme le spectacle qui s'offre alors à mes yeux. J'aperçois 40 à 50 nègres, habil-

Digitized by Google

lés du pantalon d'officier et de la veste à deux ou trois galons d'or, coiffés de képis également à deux ou trois galons d'or; un revolver pend à leur côté.

Je ne sais plus quelle contenance prendre. Mais, on ne me laisse pas longtemps dans l'indécision. Soudain, vingt mains se posent violemment sur moi : chapeau, rosaire, montre, chapelet, *gandoura* même, tout disparaît en un clin d'œil. Les cris sauvages : Tuez-le ! tuez-le ! » retentissent; de nombreux fusils sont braqués sur moi; mais ceux qui m'entourent de plus près pour me dépouiller crient à leurs amis : « Ne tirez pas; vous allez nous atteindre. Lions-le, et puis nous le tuerons. »

Tout cela avait duré une minute à peine. Je n'avais plus que la chemise intacte sur le corps. De tout cœur, distinctement, je dis : « Sainte Vierge Marie, à mon secours ! » Et je crie, tout haut, en kisouahili : « Je suis un « homme de Dieu », laissez-moi ! »

Dieu, qui tient dans ses mains le cœur des hommes, changea subitement les dispositions des plus acharnés. A l'instant, plusieurs se mettent à me défendre; l'un ramasse les débris de ma culotte et me l'ajuste assez convenablement; un autre m'offre son chapeau pour le poser sur ma tête exposée aux ardeurs d'un soleil de feu. Je suis tiré en tous sens. Les uns veulent me tuer; les autres me protègent. Ceux-là persistent à m'attacher les mains et les coudes; ceux-ci s'efforcent de me les délier. Pendant ce temps, deux ou trois *Nyamparas* avaient trouvé des bâtons; ils vinrent faire pleuvoir les coups sur mes assaillants et sur mes défenseurs indistinctement et me dégagèrent.

On me conduit alors sous le hangar. Je m'assieds sur une chaise longue en face de Mulamba, leur roi, et de Kandolo, leur premier Nyampara. Une foule énorme m'entoure et le silence se fait. J'essaie d'expliquer qui je suis et ce qu'est un *padri* français. A chaque instant on m'interrompt :

« Nous avons tué les Belges qui nous appelaient des animaux et qui tuaient nos chefs et nos frères, comme on tue des chèvres ! »

De pareilles exagérations sont naturelles dans la bouche des noirs exaspérés. Ayant répété vingt fois que je ne suis pas Belge, que je n'ai jamais fait de mal aux noirs, je crois plus sage de laisser ces terribles enfants de la nature déverser le trop-plein de leur bile et je les interroge à mon tour... Je fais semblant de les écouter avec intérêt.

Voici l'histoire tragique qu'ils me racontent :

Digitized by Google

L'avant-garde, composée de mille soldats et conduite par neuf Blancs. était arrivée sur les bords du Yabéli, il y a environ quatre mois. Deux officiers firent donner cent coups de *sikoli* (lanière de peau d'hippopotame) à un Nyampara. Les trois grands Nyamparas, Kandolo, Sadiki et Kalukula, exaspérés firent alors circuler le mot d'ordre de la révolte. Ils veulent échapper au Dieu des derviches, au bâton et à la corde des Belges, et du même coup se venger et venger leurs compatriotes battus, pendus, fusillés depuis des années. La nuit arrive : soudain, deux Blancs tombent de leur chaise, frappés au cœur; cinq autres tombent aussi sous les balles, et les deux autres se sauvent à la faveur des ténèbres. Tout est pillé.

Le baron Dhanis poursuit les révoltés. Il a une armée de 4 à 5.000 soldats, commandés par de nombreux Blancs. Il atteint les rebelles sur les bords de l'Ituri. Deux de ses principaux Nyamparas manyémas sont Mulamba et Almasi, qu'il croit fidèles et dévoués. « Mais. me disait Mulamba, il y a trois ans que j'amasse et que j'étouffe dans mon cœur la haine des Belges. Quand je vis Dhanis en face de mes compatriotes révoltés, je tressaillis de bonheur; c'était le moment de la délivrance et de la vengeance ! »

Le baron Dhanis dispose donc son armée, place les sentinelles, et les Européens s'en vont dormir, comptant sur la victoire pour le lendemain. Vers deux heures du matin, les révoltés, de connivence avec les Manyémas du camp de Dhanis, sont aperçus par les sentinelles qui leur tirent dessus. C'est le signal que tous les Manyémas attendent. Une fusillade furieuse commence de tous les côtés à la fois. Les Belges sautent de leur lit et veulent donner des ordres. Mais où est l'ennemi ? Où est le soldat fidèle ? La révolte est partout.

Le soleil se lève enfin et éclaire un bien triste désastre : les cadavres de plusieurs centaines de Haoussas jonchent le sol; sept Belges gisent aussi à terre. Tous les autres ont fui, n'emportant absolument rien. Le fusil même du baron Dhanis, 18 canons, des bombes, toutes les munitions de l'expédition, toutes les provisions, les tentes, les effets des Blancs : tout est pris. Il y a de cela à peu près trente jours.

Après avoir fêté leur victoire par de copieuses libations de vin et de cognac, les vainqueurs choisissent Mulamba pour leur roi, et Almasi et Kandolo pour leurs deux premiers Nyamparas. Ils organisent la caravane pour s'en retourner dans leur pays où ils veulent se déclarer

Digitized by Google

indépendants. Ils se disent 4.000. Je les estime 2.000. D'abord, dans le fol orgueil de leur triomphe, ils voulaient déclarer la guerre à tous les Blancs et se constituer les vengeurs de la race noire; ils avaient juré de tuer tous les Européens qu'ils rencontreraient. C'est pourquoi ils s'apprêtaient à aller au Toro massacrer les Anglais de Fort-Peller et les autres Blancs, pendant qu'un détachement de soldats iraient tout droit au poste belge de l'Usongora. J'ai usé de toute mon éloquence pour les détourner d'un tel projet. Aurai-je réussi ?

Mais revenons à mon histoire personnelle.

J'avais bu lentement le café, écoutant les récriminations et me demandant comment finirait pour moi la tragédie. On me conduit alors dans une hutte ouverte à tous les vents et on m'apporte à manger du sorgho cuit en forme de petits pains et un peu de beurre sucré (conserves des Belges). Je déclare que je ne mangerai pas avant d'avoir revu les 14 jeunes gens qu'on m'a enlevés. Cette résolution excite l'admiration des femmes et l'une d'elles, s'approchant, me dit :

« Toi, *Muzungu* (Blanc), tu ne mourras certainement pas. »

On va rapporter à Mulamba mes paroles. Il ordonne de me rendre les quatre plus jeunes de mes catéchumènes et il m'envoie une chèvre, en me faisant dire : « Tu as tes hommes, voici une chèvre. mange. »

Je réponds que je veux tous mes enfants, qu'il m'en manque encore dix et que je ne mangerai rien avant de les avoir.

Le soleil se couche et les ténèbres se répandent sur le camp. Mulamba arrive avec une trentaine d'hommes, tous des Nyamparas. Il y a eu grande contestation à mon sujet. Ils ont juré autrefois de tuer tous les Blancs! pourquoi m'épargneraient-ils? On m'invite à sortir. Mulamba fait apporter deux chaises. Il s'assied sur l'une d'elles et me présente l'autre; les Nyamparas sont debout. Mulamba leur explique pourquoi il ne veut pas me tuer : « Je n'ai pas de fusil, je n'ai jamais frappé aucun noir. » J'ai su après, qu'on avait mis à la torture mes pauvres enfants pour savoir si je *frappais*.

Un Nyampara répliqua. Son long et virulent discours peut se résumer en ce peu de mots : « On a juré de tuer tous les Blancs, donc celui-ci doit être tué. Tous les Blancs se ressemblent, tous complotent l'asservissement des noirs!

Ce fougueux tribun me prouva qu'il y a chez les Manyémas des gens intelligents et même éloquents, dont on pourrait faire de fervents

Digitized by Google

chrétiens. Que ne leur a-t-on depuis longtemps envoyé des missionnaires !

Je l'interrompis et essayai de le réfuter. Alors Mulamba s'écria d'une voix irritée :

« Moi, je défends de tuer ce Blanc. Que celui qui veut le tuer prenne son fusil et lui envoie une balle; le voilà assis à mes côtés. »

Silence de mort.

« Personne ne tire ? » cria-t-il !

Silence.

« Blanc, va, tue ta chèvre, mange et dors. Tu es sauvé ! »

Je rentrai donc dans la hutte. Une femme m'apporte à manger. Je prends l'assiette pleine de sorgho cuit et la passe à mes quatre catéchumènes. Je suis bien résolu à ne pas manger tant que je n'aurai pas revu tous mes jeunes gens. Comment dormir, du reste ? Il fait froid et je n'ai rien pour me couvrir; tout m'a été enlevé. Je suis toujours en chemise et en petit pantalon tout déchiré. Une brave femme m'apporte un morceau d'étoffe; une autre dit à son mari, un chef, de me donner sa capote (une capote imperméable à l'usage des sentinelles). Il s'exécute et je puis enfin dormir un peu.

Le lendemain 24, Mulamba me fait appeler. Il demande des nouvelles du lieutenant Van der Wielen, qui est dans l'Usongora. « Il faut qu'il soit tué », dit-il !

Je lui indique un sentier impraticable, afin que les deux lieutenants Van der Wielen et Sannaes aient le temps de s'enfuir vers le Toro. Mais mon avis sur le chemin à prendre est violemment combattu par des Wangwana qui ont fait partie de la caravane de Stanley en 1888.

Comme je persiste toujours à ne pas vouloir manger, Mulamba ordonne de me rendre tout mon monde. Pourtant Mukonjo, jeune homme de 17 ans, manque à l'appel. Mulamba me promet de me le faire rendre. Je rentre dans ma hutte, et on tue la chèvre. De braves femmes m'apportent de leur côté quantité de shorgo bien cuit, et mes pauvres catéchumènes qui venaient, eux aussi, d'échapper à l'esclavage, sinon à la mort, oublient vite leurs souffrances devant un si bon régal.

Désormais, je vais être traité en ami. La soirée du samedi et tout le dimanche, ma hutte ne désemplit pas de monde : chefs, simples soldats, femmes, enfants. Beaucoup me font promettre d'aller leur enseigner la religion quand le pays sera pacifié. Je pense que ce peuple, quoique vicié par le contact des Wangwana, deviendrait vite catholique.

Digitized by Google

Actuellement, les Manyémas révoltés sont de terribles sauvages mangeurs de chiens et, pour certaines tribus, de chair humaine. Avec les Wangwana, ils ont appris à fumer le chanvre, qui, comme on le sait, opère à l'instar de l'opium et abrutit. Dans leurs caravanes, ils n'ont aucune discipline, aucune idée de respect envers leurs chefs.

Le lundi matin, je réclame mon jeune Mukonjo, et je demande à partir vers midi. De bonne heure, 7 à 800 hommes, armés de fusils, ont quitté le camp; 300 autres étaient déjà allés, dès samedi, paraît-il, à la recherche des Belges de l'Usongora, avec ordre de les tuer.

Vers midi, Mulamba et plusieurs Nyamparas arrivent dans ma hutte pour me congédier. Je demande mon âne. On me le refuse. Pas de chance! c'était la première fois depuis 1890 que j'en avais un à ma disposition. Je rèclame ma tente, même refus; ma montre, mes couvertures, etc.

Mulamba coupe court à mes réclamations, en disant : « Tu n'auras rien! Ce dont un Manyéma s'est une fois emparé, il ne le rend plus. Mais, pour que tu n'écrives pas en Europe que nous t'avons volé, prends de l'ivoire; nous ne savons qu'en faire, puisque nous n'avons personne pour l'emporter, nous tuons les éléphants pour la viande seulement. »

Et il ordonne d'aller chercher dans les broussailles les défenses de deux éléphants abattus ces jours derniers. Je fis encore des instances pour avoir ma chapelle portative, cadeau de ma famille. Il a l'air de vouloir me satisfaire et on m'apporte... le missel et la pierre sacrée. Enfin il me dit :

« Blanc, c'est assez, va-t'en, voici dix soldats pour te conduire hors du camp, va-t'en!

« Et mon jeune homme qu'on m'a volé?

« Tu l'auras, il est là-bas, va-t'en! »

Le P. Achte se met en route avec ses 13 catéchuménes. Au moment de dépasser les dernières huttes, il redemande encore son jeune homme. Celui-ci lui est enfin rendu, sans pagne il est vrai, mais il est sauvé. A la tombée de la nuit, la petite caravane, qui avait hâté sa marche, était déjà à 4 lieues du camp des révoltés.

Au Toro, des bruits inquiétants s'étaient déjà répandus sur le compte du missionnaire. La nouvelle de son retour combla de joie les habitants. Le 29 avril, à 4 heures du soir, le P. Achte, considéré comme un ressuscité, faisait une entrée vraiment triomphale dans la capitale du pays.

Digitized by Google

LA DÉFAITE DES REBELLES BATÉTÉLAS

Après le massacre de la colonne Leroi et l'échec des premières troupes de l'État du Congo envoyées contre les rebelles, le lieutenant Henry avait été appelé au commandement d'une colonne de 700 hommes destinée à opérer contre les révoltés. Parti d'Avakoubi, sur le haut Arrouhouimi, le 7 mai, il arrivait le 18 au poste de Mawambi, situé en amont du confluent de la rivière Ibina dont il remonta la vallée pour atteindre la rivière Semliki où l'on signalait la présence des révoltés. Ceux-ci après avoir longé vers le sud la grande forêt équatoriale avaient détruit le poste congolais établi à Karimi, et, franchissant la frontière, avaient pénétré sur le territoire anglais, où le lieutenant Sennaes, avait arrêté leur marche à la hauteur du fort de Katwé, sur la rive nord du lac Albert-Édouard.

Le 21 juin, le lieutenant Henry quittait Kisengé et arrivait le 28 à Beni, après avoir traversé un pays riche et peuplé situé à l'extrême limite du bassin oriental du Congo.

Il était désormais facile de suivre la trace des révoltés, car la route qu'ils avaient prise était jalonnée par de nombreux cadavres et marquée par leurs empreintes. En outre, des vautours et des oiseaux de proie planaient sans cesse dans la direction des révoltés, indiquant ainsi la route à suivre.

Les révoltés continuaient à se diriger sur Nyangoué sous la conduite de leur chef Mulamba; l'étoile de celui-ci ne tarda pas à pâlir. Ses compagnons lui reprochaient son manque d'égards, et, la jalousie aidant, un complot, dont le chef était un nommé Kandolo, se forma pour le tuer. Il fut traîtreusement assassiné à M'Bulia et son cadavre mangé par ses propres frères. Le chef du complot, Kandolo, devint dès lors le chef de la révolte.

Chaque jour, dit le commandant Henry, dans un rapport adressé au gouverneur général, nous franchissions deux, trois ou quatre campements des Batételas et nous avions l'espoir de les rejoindre sous peu de jours. Malheureusement les difficultés de la marche grandissaient au fur et à mesure que nous avancions. De Beni à Lutambi, le pays des Ouanandès est très riche, très peuplé et très fertile, mais à partir de Lutambi, on entre en plein dans le massif qui forme la limite du bassin du Nil et du Congo et où l'Ibina et la Lindi prennent leur source; ce pays n'est

Digitized by Google

qu'une série de hautes montagnes, séparées par de profonds ravins, et l'horizon est partout hérissé de pointes de montagnes qui ne font que grandir, plus on arrive vers le sud. Par contre, plus on avance dans cette direction et plus les vivres et les indigènes sont rares et plus aussi le climat froid faisait souffrir les soldats. Aussi devenait-il urgent d'atteindre les révoltés.

Les 12 et 13 juillet, la colonne rencontra quelques abandonnés, qui lui apprirent que les révoltés ne les avaient quittés que depuis deux ou trois jours. Le 14, elle tomba sur un camp abandonné le matin même et des coups de feu tirés dans les montagnes environnantes furent entendus. La colonne se trouvait ainsi sur les talons des révoltés, et par une marche de nuit, par une nuit claire, elle put, le 14 juillet, vers minuit, se poster à 300 mètres de leur camp, derrière une petite colline dont la crête permit de cacher les troupes de l'État pendant que s'effectuaient les reconnaissances préparatoires de l'attaque.

Notre but, dit le commandant Henry, était de fondre sur lui à 5 heures du matin, le 15 juillet. La chute, d'au moins 40 mètres, d'une rivière qui doit être le Lindi, envoyait à tous les échos un bruit sourd, qui étouffait tous ceux que nous pouvions faire par imprudence ou involontairement. Pendant la nuit, les soldats s'emparèrent d'un boy des révoltés, qui nous apprit que ceux-ci avaient campé en deux fractions, séparées par une distance d'environ une heure, et de forces à peu près égales.

Celle d'en avant avait pour chef un nommé Kalula, et celle qui se trouvait près de nous était commandée par le chef même de la révolte, Kandolo qui, détail important, était détenteur de la réserve des cartouches des révoltés.

A 4 heures 30 du matin, nous prîmes nos dispositifs d'attaque. Le lieutenant Derclaye et le sergent Sauvage, son adjoint, devaient déployer leurs 300 soldats le long de la lisière même du camp ennemi, de façon à l'envelopper; aucune sentinelle ne le gardait et pas un seul révolté ne se doutait de notre présence. Les lieutenants Sannaes et Friard me suivaient avec le reste de la troupe comme réserve, soit environ 250 hommes. Le sergent Kimpe, avec quelques hommes, gardait le camp que nous avions quitté la veille.

L'attaque commença à 5 heures du matin, si foudroyante que le défenseur ne tint pas plus d'un quart d'heure, et prit la fuite dans la

Digitized by Google

direction du deuxième camp, en nous abandonnant ses femmes, ses bagages, sa réserve de cartouches et un grand nombre de fusils Albini et à piston. Nous rassemblâmes ensuite nos troupes sur la position conquise, afin d'éviter d'être surpris, Nous ne pouvions poursuivre, parce que le jour n'était pas encore levé et que nous pouvions tomber dans une embuscade.

A 7 heures, nous fûmes attaqués nous-mêmes par les forces du deuxième camp qui avaient rallié les fuyards du premier. Cette attaque, faite par des troupes beaucoup supérieures en nombre, fut si impétueuse que notre première ligne plia. Il fallut l'héroïque exemple de tous les blancs et de nos meilleurs sous-officiers noirs pour arrêter l'assaillant qui continuait d'avancer en nombre supérieur. Je saisis cet instant pour faire sonner « En avant » par tous les clairons. A ce moment, tous les blancs montrent l'exemple d'un courage et d'un dévouement admirables, en courant sus à l'ennemi et en entraînant nos soldats. A ce moment aussi, le lieutenant Sannaes tombe frappé à bout portant par une balle d'Albini qui lui traverse l'avant-bras gauche, ricoche heureusement sur des cartouches qu'il portait à la ceinture et entre dans la hanche gauche, où elle reste.

Les révoltés perdent pied petit à petit, pour prendre la fuite dans toutes les directions, après 3 heures d'un combat acharné. La poursuite ne peut durer que pendant une demi-heure, car les troupes, sur pied depuis 30 heures, étaient harassées et la plupart n'avaient pas pris de nourriture depuis 48 heures. De plus, les blessés, un blanc et 30 soldats, réclamaient des soins. A la date de son rapport (31 juillet 1897), le commandant Henry annonce que le lieutenant Sannaes, dont la blessure était grave, est heureusement hors de danger.

Le commandant Henry estime que les révoltés attaqués, qui étaient environ 1.200, ont perdu plus de 400 hommes, 500 fusils Albini, 100 à piston, plus 10.000 cartouches et de nombreuses caisses d'objets divers.

M. Henry signale qu'un groupe de révoltés, fort au maximum de 200 fusils et commandé par Saliboko, lui a échappé. Ce groupe, qui a suivi une route parallèle et très proche du groupe principal, est insuffisant pour ralier les fuyards. Si Saliboko parvenait à ralier les débris de la révolte, et s'il voulait se diriger sur Nyangoué, la chose ne lui serait pas possible, d'abord parce qu'ils n'ont presque plus de cartouches,

Digitized by Google

et ensuite, parce que des déchirements intérieurs, analogues à ceux qui se sont déjà produits, ne manqueront pas de se faire jour entre les différentes races dont se composent les révoltés.

Le commandant Henry annonce que la fatigue de ses troupes était telle qu'il n'a pu songer à poursuivre Saliboko. Il estime qu'au bout de trois ou quatre étapes, par le climat froid de ce pays montagneux, et après les nombreuses fatigues supportées par ses troupes depuis leur départ de Mawambi, il aurait risqué de perdre les trois quarts de son effectif, Dans ces conditions, il s'est décidé à rejoindre le Haut-Itouri pour y refaire ses hommes. M. Henry estime, du reste, que les révoltés subiront de grandes pertes dans le pays où ils se trouvent, vont se mutiner, se disperser pour pouvoir vivre, et tomberont petit à petit de misère, de faim, de maladie, et sous les coups des indigènes.

Sans être aussi optimiste que le commandant Henry, fait remarquer le *Mouvement antiesclavagiste* de Bruxelles, on peut néanmoins admettre que les révoltés n'ont plus une force suffisante pour constituer un grave danger pour l'État du Congo. Toutefois, par mesure de prudence, des ordres ont été donnés pour que d'autres troupes tirées de la région de Nyangoué se mettent à la poursuite des débris des révoltés et que les opérations soient continuées jusqu'à extinction complète de la révolte.

UNE SOCIÉTÉ CRÉOLE

Ce qu'une classe d'élite demande aux littérateurs et aux artistes, le public, dans un autre ordre d'idées, l'exige du voyageur : c'est de décrire des choses vues, de rendre des impressions ressenties, de méditer à l'occasion de sujets qui lui sont familiers. Et parfois le voyageur, alors même qu'il réunit la somme d'aptitudes suffisantes pour satisfaire à sa tâche, ne réussit pas pleinement, tant est complexe et délicate la perception, l'explication de certains phénomènes naturels et sociaux.

A quelles erreurs ne se vouèrent donc point d'avance ceux qui, d'inspiration et se fiant à leur sensibilité ou à la force de leur raison, ont tenté de devenir les paysagistes d'une nature différente de celle où ils vivaient, et ont, d'une seule parole, ironique ou méprisante, condamné un peuple ! Dans *Indiana*, c'est pourtant la manière de G. Sand ;

Digitized by Google

sa description de Bourbon et d'une gorge de montagne, le Bernica, qu'elle prend pour un lac ou un gouffre, étonne par ses inexactitudes géographiques et révèle une complète ignorance des lieux.

L'amiral Page (1) procède de même; une courte station devant cette île lui suffit pour être à tout jamais « dégoûté » de « ces misérables créoles » qu'il compare à des « lazaroni et léperos », et chez lesquels, avant lui, on avait déjà découvert « un esprit étroit de provinciaux ». C'est presque de l'invective, mais c'est avant tout encore de l'ignorance. On a raison, pour ce défaut, d'oublier des pages où l'exotisme ne gagne rien et de glisser sur des jugements dont l'influence est au demeurant malsaine pour l'opinion. De nos jours, qui s'aviserait ainsi de peindre une contrée lointaine, sur la seule foi de quelques récits? qui oserait juger une société sans l'avoir fréquentée et patiemment observée? La critique est trop savante et subtile pour tolérer une pareille œuvre; d'ailleurs, la recherche de l'exact et du réel, devenue dans tous les esprits une idée dominante, est aujourd'hui un gage contre l'imagination et l'erreur.

Quand il s'agit de créoles, il faut avant tout savoir de qui l'on parle et s'entendre sur l'individu dont il est question. La précaution est utile, elle a préservé quelques-uns de grossières erreurs. Il semble que la nature sous les tropiques, variée et prolifique dans ses créations, ait imposé son influence aux hommes qui l'exploitent. Sur une terre de quelques kilomètres carrés, à la Réunion en effet, vivent et s'agitent dans une promiscuité partout ailleurs dangereuse, des races aussi opposées par le genre de vie que par les aspirations; ces races, elles-mêmes, se composent de familles dissemblables par les mœurs et par les idées; et dans ces familles on peut encore découvrir des individus de même nom, subissant en commun les influences physiques du milieu où ils ont pris naissance, mais qui possèdent des caractères assez nets pour les différencier entre eux. C'est ainsi que dans la grande famille créole, on rencontre trois types d'hommes distincts qu'on a très souvent confondus dans une même appellation, ce sont : le créole noir, le mulâtre et le créole blanc. L'un est fils indigène de deux immigrants nègres, l'autre est ordinairement l'enfant d'un blanc et d'une négresse, car dans les climats chauds, la blanche a le dégoût du nègre; le dernier descend directement de deux Européens; peut-être son corps s'est-il alangui,

(1) *Impressions familières d'un marin.*

Digitized by Google

mais son sang s'est conservé pur. Celui-là seul a droit au titre de créole; il est seul le successeur légitime de l'ancien colon que les Espagnols nommaient *criollo*. C'est cette classe de coloniaux seulement que nous voulons envisager.

Les créoles, on ne l'ignore point, eurent surtout comme ancêtres des émigrés français. Partis de Flandre, de Normandie, de Bretagne, même de l'Ile-de-France, et s'expatriant, soit par des motifs politiques ou d'argent, soit par goût d'aventures, ils se fixèrent à Bourbon, souvent après s'être arrêtés aux Indes ou dans d'autres comptoirs.

Ce mouvement d'émigration s'effectua lentement, durant le XVIIe et le XVIIIe siècle, mais d'une façon à peu près uniforme. Cela prouve une fois de plus que les pays neufs n'ont pas à redouter un manque de population; à l'expansion d'une nation civilisée, il faut attribuer pour cause première la volonté d'un chacun. Des influences particulières et variables sollicitent sans doute l'individu; celui-ci les sent, mais s'il émigre, c'est qu'il le veut bien, c'est qu'il y consent librement. Dans ce cas, l'individu affirme sa volonté et provoque un fait : l'expansion de sa race. Ce fait demeurerait stérile si ces actes de volonté n'étaient pas répétés ou ne coïncidaient point; il n'y aura pas lieu de le craindre tant que les influences qui les suggèrent, prises dans leur ensemble, subsisteront.

Quand on peut reconstituer le passé de ces hommes, les suivre dans la lente fondation de leur fortune et de leur famille, quand on peut se rendre compte des travaux énormes qu'ils ont exécutés, on est obligé de reconnaître en eux, à un haut degré, l'esprit colonisateur. C'est dans leur correspondance de famille, dans leurs mémoires intimes, sorte de journal écrit au jour le jour, qu'ils se révèlent à nous avec leurs qualités et leurs défauts. Ils y notaient les résultats de leur expérience et établissaient des règles de conduite que leurs enfants, après eux, devaient appliquer avec succès, ce qui ne les empêchait pas d'implorer, comme leurs pères, « l'aide et la protection de la Providence ». Mais ce qui faisait d'eux des colons, malgré ce reste de superstition, c'était une dose de hardiesse mêlée de prudence, cette curiosité de l'incertain et du nouveau qui les avait presque poussés hors de chez eux, c'était leur patience inaltérable dans des difficultés imprévues, contre lesquelles ils ne pouvaient aussitôt réagir et auxquelles ils opposaient un tempérament de fer, un calme et une sérénité vraiment philosophiques.

Digitized by Google

Ces hommes, sous le coup de grosses préoccupations et tout entiers à leur entreprise, ne vécurent longtemps que d'une vie corporelle. Faute de loisirs, ils n'avaient pu se créer avec leurs voisins des relations durables d'amitié, et bien moins encore se délasser l'esprit dans l'étude des lettres et des arts. Un moment arriva pourtant où le but vers lequel ils tendaient fut atteint et même dépassé : la certitude pour eux de revenus suffisants et la constitution d'un intérieur. Le colon, autrefois célibataire et presque indigent, se vit tout à coup, grâce à ses seuls efforts, chef de famille et dans l'aisance. Ce changement de situation fit naître ou simplement revivre en lui des tendances nouvelles et des habitudes momentanément effacées par d'autres plus modestes et plus utiles. On put dès lors l'étudier sous un autre aspect, comme homme du monde.

Ce ne fut guère qu'à partir de 1830 que les fils de ces hobereaux de province devinrent tout à fait des hommes de salon, aux manières élégantes, au langage raffiné, de vrais gentilshommes. Cette période qui embrasse la fin de la Restauration et les premières années du règne suivant, fut, a-t-on écrit, « une période de fermentation et de renouvellement dans le génie moderne. » Son influence s'étendit jusqu'aux colonies. Dès ce moment, en effet, le cercle de la vie mondaine s'élargit à Bourbon ; les salons dionysiens s'emplissent chaque soir d'une jeunesse turbulente et joyeuse ; les bals, les soirées musicales et littéraires où l'on entend parfois des lectures d'auteurs, se succèdent en se multipliant ; l'on joue même « la comédie et l'opérette deux fois par mois » chez certaines dames, non pas dans un salon, mais sur un vrai petit théâtre construit au fond du jardin ombragé et fleuri de la villa. Le dimanche est réservé aux pique-niques et aux parties fines ; on émigre en masse pour la campagne : jeunes gens et jeunes filles à cheval, les pères et mères en voiture ou « à fauteuils ». Les sages, ceux auxquels suffit la fatigue des affaires restent à la maison, dans l'atelier ou le cabinet de travail ; l'un brosse une toile, modèle une statuette, l'autre « s'exerce à la poésie en traduisant en vers les plus beaux passages d'Horace et de Virgile ». Leur vie n'étant pas celle d'artistes, ils n'en ont ni les prétentions ni les grandes émotions : ils ne pensent qu'à se préserver de l'ennui et des passions.

Dans cette société de choix, où le parvenu se sent mal à l'aise, la conversation facilite l'épanouissement d'intelligences qui s'étiolaient

Digitized by Google

faute de sucs régénérateurs, l'esprit, comme des fusées, éclate et se répand en mille étincelles ; la femme est une divinité qu'on adore ; chacun a sa déesse préférée et dépose à ses pieds ses tendres hommages. La galanterie y est en honneur, mais on lui a fixé des limites ; l'esprit chevaleresque y excite une noble ardeur : on se bat pour sa belle aussi allégrement qu'on danse et qu'on aime.

Autre est la génération actuelle ; une transformation due à des causes variées s'est opérée dans l'esprit créole. Une fois encore s'est fait sentir l'influence des idées de la métropole. Le créole de la troisième république n'est plus le créole de l'Empire et de la Restauration. Son caractère a changé avec la forme du gouvernement : l'un a perdu en moralité ce que l'autre a gagné en sérieux. C'est un citoyen dans toute la force du terme ; il a des droits et les revendique énergiquement à la moindre tentative de rapt. La commune est, à son avis, le milieu où doit se déployer l'activité du contribuable et il entend prendre sa part dans la gestion des intérêts communs ; la politique le passionne autant qu'elle ennuyait ses pères ; son inquiétude de l'avenir trouve sa justification dans le présent, mais l'esprit de parti, reste des traditions de famille, nuit à l'impartialité de ses opinions et limite l'étendue de ses vues.

C'est un mari modèle ; il s'acquitte de ses fonctions avec une rare facilité et dirige son intérieur selon la règle ; sa volonté exprimée ne souffre pas la discussion comme ses idées la critique. L'enfant, à l'encontre de la loi, demeure sous sa tutelle et l'accepte même après sa majorité. L'épouse a néanmoins conservé sur lui sa puissance morale ; elle l'exerce par la force de sa foi, de son amour et de la tradition. C'est un artiste par tempérament ; un système nerveux exagéré, transforme par malheur sa sensibilité en sensiblerie ; la nature le tient sous son charme, il en comprend les beaux spectacles, mais le choc des impressions en est si rude qu'il ne peut les exprimer. Les idées généreuses trouvent un écho dans son âme, mais cette âme vibre si fort qu'elle en fait un fanatique ; la sensation pour lui renaît si neuve et intense par la simple reproduction de l'image qu'elle engendre la vision de ce qui n'est pas : l'hallucination. En lui point de complète réflexion, point de mûre délibération : ce n'est pas l'idée seule et par elle-même qui se réalise, c'est le désir dont elle s'enveloppe qui en fait la puissance motrice.

Digitized by Google

De ces ancêtres le créole a conservé l'amour et le respect de la femme, une grande aptitude au commandement et une certaine gaîté toujours prête à s'éveiller et aussitôt suivie d'une arrière-pensée de crainte. Du milieu il tient un peu de mélancolie maladive, une imagination créatrice parente de l'aberration, un naturel violent joint à une susceptibilité étonnante, comme aussi une lenteur d'action qui s'oppose parfois à la brusquerie de son geste et à l'exubérance de sa parole. Quant à la France, elle lui a inculqué des goûts, des sentiments et des idées modernes qu'il accepte et dont il lui sait gré, mais qui heurtent singulièrement ses convictions et ses préjugés de colon.

Cette société, justement parce qu'une autre commence à l'absorber, se désagrège et perd de son caractère aristocratique. Elle ne dégénère peut-être pas ; à coup sûr elle évolue parce qu'elle a porté atteinte à la pureté de son sang ; plus la corruption se propagera, plus cette marche vers la démocratie sera progressive.

Dans une colonie où l'Européen a vécu en oriental, la naissance de métis devenait forcée ; les premiers membres de la race mulâtresse tirent donc leur origine du concubinage auquel on se laisse fatalement entraîner, sous les climats tropicaux et dans des conditions d'existence uniques. Un autre élément rongeur est le nombre de déclassés que cette société a produits. Le mariage pour le créole équivaut à une nécessité; la solitude lui pèse, un besoin inné d'affection l'y prédispose; d'ailleurs la tradition a établi qu'à tel âge on se marie et qu'il faut se marier. Cette aversion du célibat, excellente pour la perpétuation de l'espèce, a ses inconvénients au point de vue social. Le couple créole ne songe par assez à l'avenir de ses enfants; il est trop optimiste, et, si fort qu'il se croie, il ne parvient pas à leur assurer toujours une existence médiocre : c'est autant de déclassés pour l'avenir, c'est autant de taches pour le nom de famille. Le mariage ne devrait pas être seulement, à leurs yeux, la communion de deux âmes et le rapprochement de deux corps, mais surtout une institution sociale, le premier instrument de civilisation d'un peuple.

Parmi les mulâtres et les déclassés il s'en trouve d'intelligents et d'actifs, qui se font vite une place au soleil et gagnent beaucoup d'argent. L'origine des premiers et le passé des seconds les empêchent de contracter, dans le pays, des alliances riches ou convenables pour eux, mais qui seraient des mésalliances pour celles qui les accepteraient ;

Digitized by Google

c'est sur les familles pauvres ou mulâtresses qu'ils se rejettent. De son côté, cela se conçoit aisément, la jeune fille mulâtresse ou la blanche pauvre n'aspire qu'au mariage; aussi, rejetant les préjugés courants ou réprimant des sentiments intimes, elle s'élève ou s'abaisse. C'est ainsi que peu à peu, par atavisme ou croisement simple, l'élément mulâtre prend l'importance que lui abandonne l'élément blanc. Cette fusion, il faut l'avouer, est en outre facilitée par un perpétuel contact, une éducation souvent reçue en commun et les relations des deux classes avec les Européens de passage qui, pour ainsi dire, servent d'élément communicateur.

Somme toute, il est curieux de constater qu'une colonie d'exploitation où la richesse fut prompte, mais soumise à des crises violentes, où l'égalité de condition n'était pas admise et la différence de caste regardée comme nécessaire, se soit transformée d'une manière insensible en colonie de peuplement. A l'ancien état de choses s'est substitué le nouveau, aussi bien sous l'influence de la politique et du commerce, que de la tradition abandonnée et des idées modernes.

La Réunion est d'ores et déjà une colonie démocratique où une aisance moyenne est répartie entre le plus grand nombre, où l'égalité des droits et des libertés pour tous est un principe établi. La race mulâtresse cessera sous peu d'être refoulée par le mépris qu'éprouve à son égard la classe blanche du pays et l'envie que lui portent ses parents plus noirs et bien moins doués. Elle tient certainement à rester française; mais elle aura des besoins nouveaux, et les moyens de les satisfaire ne lui manqueront pas; son allure semblera plus indépendante et à l'avenir elle ne peut que garder cette attitude. La métropole a le devoir de lui accorder cette liberté relative qu'une fille majeure est en droit de réclamer; néanmoins, en bonne mère, elle doit toujours exercer une certaine surveillance et conserver comme une sorte de domination morale.

LÉON O'ZOUX.

Digitized by Google

SIBÉRIE

LES BOURIATES DE L'AMOUR

Iakoute à renne.

Les bords du fleuve Amour n'ont vu apparaître la colonisation russe que depuis le traité d'Aïgoun, en 1858, qui reconnaissait à l'empire des tsars la possession d'un vaste territoire donnant accès à la mer du Japon. Mais, en raison de la distance et des difficultés de pénétration, les Russes sont encore fort clairsemés dans ces régions où les peuplades indigènes sont encore restées dans leur état primitif. La civilisation n'a pu encore s'infiltrer que partiellement parmi elles, faute de contact, et celles qui ont embrassé la religion orthodoxe ne l'ont fait que par intérêt et sont encore vouées au culte des idoles.

Dans la région de Transbaïkalie, située entre le lac Baïkal et le fleuve Amour, habitent des peuples pasteurs appartenant aux Mongols Bouriates et aux Tongouses Solones. Un voyageur russe, M. Chimkièvitch, a donné sur ces indigènes de curieux renseignements que nous trouvons dans le *Tour du Monde*.

A l'époque des bouleversements politiques de l'époque de Gengis Khan, les Bouriates, qui habitaient la Mongolie, quittèrent ce pays et vinrent habiter la Transbaïkalie actuelle après en avoir chassé les Iakoutes. Depuis ce temps ils n'ont cessé d'y mener avec leurs troupeaux de chameaux, chevaux, vaches, brebis, une existence si paisible que c'est à grand peine que les Russes ont pu former quelques régiments parmi eux.

Essentiellement nomades et n'ayant pour toute richesse que leurs troupeaux, les Bouriates n'habitent que rarement des maisons qui ne

Digitized by Google

sont jamais que de grandes cabanes en bois. Leur logis habituel c'est la tente en feutre qu'on trouve chez tous les peuples pasteurs; elle est chaude en hiver et facile à transporter. Elle repose sur un grillage en bois, laissant au sommet une ouverture pour cheminée. Au centre est le foyer sur lequel est placée une grande marmite en fonte servant à la cuisson des aliments. Autour de la tente sont installés les meubles. Le côté gauche est réservé aux hommes, le droit aux femmes. En face l'entrée se dresse un autel où se trouvent les idoles, livres saints, instruments de musique et bougies parfumées. L'odeur de la fumée est assez désagréable, car le combustible employé n'est que du fumier de vache desséché.

Aux repas, où l'on mange dans des assiettes en bois, on sert du thé, préparé, comme la soupe, avec du lait, du beurre et salé. Ce breuvage a, pour des Européens, un aspect répugnant. Puis vient une soupe de viande de mouton coupée en menus morceaux, avec le *mangir*, feuilles de l'oignon sauvage, et le fameux *kirsen*, mouton grillé. Comme dessert, du lait caillé séché en morceaux, une espèce de fromage et un verre d'eau-de-vie de lait. Cette *araka* des Mongols a un goût de lait aigre auquel on a bien de la peine à s'habituer.

Chez les Bouriates la femme est aimée et respectée. La polygamie existe; c'est toujours la première femme qui est considérée comme la maîtresse de la maison. Les enfants sont préposées à la garde des troupeaux et vivent dans les steppes jusqu'à 17 ans, âge où les filles commencent à s'occuper du costume et de la coiffure. Hommes et femmes portent des robes chinoises tombant jusqu'à terre. Les hommes portent une ceinture en étoffe avec le couteau mongol et un chapeau plat, conique, à hauts bords. Les femmes portent comme les hommes un pantalon et une blouse; elles ont aussi la robe chinoise plus large et sans ceinture. Elles se distinguent des jeunes filles par la coiffure et par un gilet sans manches porté par-dessus la robe.

Les jeunes filles portent souvent sur le front des plaques d'argent, le plus souvent en forme de cœur. Leur coiffure est très compliquée. On leur rase d'abord la tête jusqu'à l'âge de 7 ans, puis on arrange leurs cheveux en tresses. Quand la fille commence à porter des ornements, le nombre des tresses augmente et va parfois jusqu'à 22. Dans une coiffure de fiancée toutes les tresses sont réunies par paires au moyen de fils de corail et de rubans.

Digitized by Google

Les femmes bouriates recherchent beaucoup les ornements et s'en couvrent la tête, la poitrine et le dos. Sur la tête elles ont une couronne ornée de corail d'où pendent des filets de corail tombant sur la poitrine. Des boucles d'oreilles en argent massif sont aussi attachées à la couronne ou pendent de chaque côté sur la poitrine. Celle-ci est aussi constellée de petites boîtes en argent contenant des prières, des herbes, etc. Ce sont leurs amulettes. Les femmes portent en outre des épaulettes en corail. Le costume complet est très beau et vaut souvent plus de 10.000 francs.

Peu accoutumés aux travaux par suite de leur existence nomade, les Bouriates sont assez paresseux. Une de leurs occupations favorites est de monter à cheval et de dresser les chevaux sauvages, exercice auquel ils sont fort habiles. Les chevaux de la steppe sont petits, mais forts et vigoureux. Les Mongols ont une singulière façon de les préserver du froid. Quant après une course à vive allure et un froid de 30° au-dessous de zéro, le cheval se trouve échauffé, ils lui versent de l'eau sur le dos, qui se couvre aussitôt d'une couche de glace conservant la chaleur. C'est là un moyen de remplacer les étables qu'ils n'ont point et les couvertures dont ils ne connaissent pas l'usage.

Très intelligents, les Mongols savent tous écrire. Ils apprennent facilement le russe et sont très aptes à l'assimilation. Un grand nombre d'entre eux sont arrivés à des situations importantes comme officiers, fonctionnaires, etc. La Russie a laissé à ces peuples asiatiques la forme de leur gouvernement qu'elle se contente de contrôler. Le peuple est jugé par ses chefs. Le pouvoir appartient à la *douma* (conseil des chefs) et au *taïcha* ou prince élu à vie. Les Bouriates professent la religion boudhique, venue du Tibet, et connue par ses prêtres, les lamas.

Les Toungouses Goldes appartiennent également à la race mongole. Ce peuple, qui habite le bas Amour et l'Oussouri, est le plus civilisé des peuples pêcheurs de la région. Pour devenir pêcheurs les Goldes ont renoncé à la vie nomade et ont créé des villages sur les bords des rivières. Chaque famille a son bateau, et au moins une dizaine de chiens En hiver ceux-ci sont attelés en traîneau ; en été ils aident au halage des bateaux.

Les Goldes tirent un merveilleux parti des peaux de poissons. Ces peaux travaillées d'une façon remarquable, tannées, assouplies et cou-

Digitized by Google

sues forment des couvertures, des robes, des bottes, des petits sacs à provisions. Les femmes comme les hommes fument sans cesse. L'introduction de l'opium par les Chinois est une cause d'abrutissement.

FIANCÉ GOLDE.

Le mariage chez les Goldes est assez compliqué comme cérémonies. Le mari achète sa femme ; plus il est riche plus le mariage se fait vite, le paiement ayant lieu aussitôt. La rencontre des fiancés donne lieu à

Digitized by Google

un simulacre de lutte. Le mari vêtu d'un riche costume de chasse, d'un chapeau de musc avec queue de zibeline et arc et flèche dans les mains, est prêt à tirer, car suivant les usages, il ne peut avoir sa femme que prise de force. Quand le cortège de la fiancée arrive par eau, le mari qui attend sur la rive se jette dans son bateau au signal qui lui est donné et se dirige comme une flèche vers le bateau qui porte sa femme, car il doit la voler à ses parents. Alors commence une véritable lutte entre les deux bateaux, lutte applaudie par la foule et qui se termine toujours à l'avantage du mari.

La vie de ces peuplades est remplie de superstitions; les peuplades agricoles suivent le boudhisme, tandis que les chasseurs et pêcheurs du bas Amour sont officiellement orthodoxes, mais pratiquent le chamanisme, dont le nom vient des prêtres, les chamanes, intermédiaires entre les hommes et les esprits, bons ou mauvais.

A. M.

LES EXPLORATIONS POLAIRES EN 1897

Les explorations polaires n'ont pas eu, en 1897, l'intérêt saisissant de celles de l'année précédente, dans laquelle se place le voyage de Nansen. Néanmoins, comme M. Ch. Rabot l'a fait remarquer dans une intéressante étude présentée à la Société de Géographie de Paris, dans le vaste secteur compris entre le détroit de Smith et la N^lle^-Zemble, sept missions ont été à l'œuvre.

Groënland. — Nous avons déjà parlé de la mission *Peary* (1), qui, en dehors du bloc de fer natif de 45 tonnes, rapporté du cap York, non sans peine, n'a point fait de découverte géographique.

Une mission danoise, composée du lieutenant Frode Petersen, de l'enseigne Borg et des naturalistes Kruse et Pjetursson a été chargée de faire des levés dans le district d'Egedesminde (côte ouest).

Islande. — Le d^r^ *Thoroddsen*, continuant ses précédents travaux géologiques, a étudié les effets du tremblement de terre qui a affecté le sud de l'Islande, du 26 août au 10 septembre 1896, s'étendant de la côte sud au talus méridional du Höiland (Hochland) et de l'est à l'ouest. D'après M. Thoroddsen, ce tremblement de terre a produit de notables

(1) Voir *R. F.*, t. XXII, pages 305 et 673.

Digitized by Google

modifications dans les formes du terrain et affecté le régime des sources. D'énormes avalanches se sont séparées des montagnes. Le grand Geyser, qui ne lançait plus depuis longtemps que de rares colonnes d'eau, en projette journellement maintenant. M. Thoroddsen a été témoin d'une éruption atteignant 40 mètres de haut. Un effet inverse a été produit sur le Stokkr, ce geyser formé à la suite du tremblement de terre de 1789 et que les touristes s'amusaient à faire jaillir en jetant dans son gouffre des mottes de gazon et des pierres en guise d'émétique. Ce geyser ne fonctionne plus depuis le dernier tremblement de terre, mais sa cheminée reste remplie d'eau à une température de + 70°. Par contre, le Blesi, qui demeurait inactif depuis 1789, donne maintenant des signes d'agitation et, à côté, une crevasse a donné naissance à des projections d'eau.

Après avoir visité l'Islande du sud, M. Thoroddsen s'est rendu dans le nord, au district d'Hunavatu, où il a trouvé, parmi les basaltes, des gisements de rhyolites. Il ne reste plus à M. Thoroddsen, pour achever le relevé du grand plateau désert du centre de l'Islande, qu'à visiter la partie orientale. Ce sera l'œuvre de 1898 qui verra sans doute achever les grands travaux géographiques accomplis en Islande par M. Thoroddsen.

Le lieutenant danois *David Bruun*, continuant ses recherches archéologiques de 1896, a exploré en 1897 les régions nord et sud de l'Islande, ainsi que le plateau central, qu'il a traversé deux fois. M. Bruun n'a pas trouvé trace des habitations que les traditions plaçaient à la base des Kjaellingfjeld. Ses explorations ont donné de nouvelles preuves du rétrécissement progressif de la zone habitable en Islande, par suite des pluies de cendres volcaniques, de l'aggravation du climat, du déboisement du pays. C'est ainsi que des groupes d'habitation anciennes en ruines ont été retrouvées, abandonnées sans doute à la suite de quelque pluie de cendres volcaniques. Les fouilles de M. D. Bruun ont fait découvrir des lampes en pierre, des bijoux en bronze, etc., provenant de la primitive civilisation scandinave.

Une Cie anglaise doit poser, en 1898, un câble sous-marin entre le nord de l'Écosse et le Bernfjord, sur la côte sud-est de l'Islande. Le télégraphe se prolongera par terre, jusqu'à Reykjavik. La pose de ce câble sera vivement appréciée par nos marins qui chaque année vont pêcher la morue sur les côtes dangereuses de l'Islande.

Digitized by Google

Spitzberg. — Le ballon *Ornen*, monté par *Andrée* et ses 2 compagnons, est parti, on le sait, de l'île des Danois, le 11 juillet 1897 (1). On est toujours sans nouvelles des explorateurs.

Sir *Martin W. Conway*, l'alpiniste anglais bien connu par ses ascensions dans l'Himalaya, a continué ses explorations dans l'intérieur du Spitzberg occidental.

Dans une première excursion, M. Conway a parcouru la carapace de glace qui recouvre la presqu'île N.-E. entre le Stortfjord, et la Klaas Billen Bay. Partant de cette baie, il s'est avancé jusqu'au mont Chydenins, puis, gagnant par mer la Kingsbay (côte ouest), il a exploré la région glacée à l'est. Il a fait l'ascension du pic central des Trois-Couronnes, un des sommets les plus caractéristiques de l'archipel, et a terminé son exploration par l'escalade du Horn Sounds Tind, point culminant du Spitzberg.

Cette seconde exploration dans les glaciers n'a pas duré moins de trois semaines.

Signalons en passant la fondation, au Spitzberg, du premier journal publié dans ces régions, le *Spitbergen Gazette*, dû à l'initiative de M. C. Christensen, professeur au collège de Tromsö.

Terre François-Joseph. — Plusieurs baleiniers écossais ont chassé les morses et les ours blancs, abondants à la terre François-Joseph. L'un d'eux, le *Balsena*, a découvert sur la côte sud plusieurs petites îles.

La mission anglaise *F. Jackson*, envoyée par M. Harmsworth (2), a hiverné pour la troisième fois à la terre François-Joseph. En 1897, elle a, en partant d'Elmwood, le 16 mars, pour la partie occidentale, pu se rendre compte que la terre de Gillis n'existe pas entre le Spitzberg et l'archipel François-Joseph. La terre entrevue en 1707 par le navigateur hollandais est sans doute l'extrémité ouest de ce dernier archipel.

Le 6 août, Jackson et ses compagnons ont quitté la région en laissant à Elmwood un dépôt de vivres et de charbon. Le navire *Windward* qui venait chercher M. Jackson s'est avancé à 50 milles dans le nord-ouest à travers des eaux libres, sans découvrir aucune nouvelle terre, puis a rapatrié la mission.

Expéditions projetées vers le pôle nord. — Pour 1898, le lieutenant

(1) Voir *R. F.*, t. XXII, pages 305, 491 et 547.
(2) Voir *Revue Française*, tome XXII, page 602.

Digitized by Google

Peary se propose de pousser vers le pôle en établissant une station qui servirait de point de départ pour une série de campagnes annuelles devant laisser chacune un poste de plus en plus avancé. M. Peary espère ainsi qu'on atteindrait le pôle nord au bout de peu d'années.

Le capitaine Sverdrup, le compagnon de Nansen, projette, avec le *Fram*, d'accomplir le périple du Groënland, en longeant d'abord, vers le nord, la côte ouest, et ensuite, vers le sud, la côte est.

Trois explorateurs danois, reprenant le projet Ryder (1895) qui avait pour objectif la reconnaissance de la côte occidentale du Groënland, entre le 70° et le cercle polaire se rendront au Groënland. D'Angmagsalik, la station récemment installée sur la côte orientale, où ils hiverneront, ils espèrent s'avancer en 1899 vers le Nord.

Le professeur suédois Nathorst, enfin, se propose d'explorer le Spitzberg oriental.

Pôle sud. — Le 16 août dernier, l'expédition belge A. de *Gerlache* est partie vers le pôle sud, sur la *Belgica*. Le lieutenant de vaisseau de Gerlache est accompagné des officiers de marine Lecointe, Melaerts et Amudsen (ce dernier norvégien), du lieutenant d'artillerie Danco, des naturalistes Racovitza et Arctowski.

L'exploration entrera dans les régions antarctiques par le sud du cap Horn.

Les frais ont été couverts par une subvention de 160.000 francs du gouvernement belge et par une souscription nationale de 140.000 francs.

D'après les nouvelles parvenues récemment de Montevideo, la *Belgica* avait quitté ce port et devait actuellement entrer dans la zone d'observations polaires. P. B.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

AFRIQUE

Le lieutenant *Blondiaux*, chargé par le gouverneur du Soudan d'explorer la région comprise entre le Soudan français et la Côte d'Ivoire, dont le capitaine Marchand et M. Pobéguin avaient reconnu une partie où M. Eysseric avait été arrêté, partit de Beyla, notre poste le plus avancé du Soudan dans cette direction, le 6 février 1897, avec l'adjudant Not et 22 tirailleurs. La mission se dirigea sur le Mahou pour étudier

Digitized by Google

le cours du Férédougouba. Le 24 février, elle campa près de ce fleuve, à Dabala, à 5 kil. du confluent du Tien-Bâ, dans le Ouataradougou, naguère dévasté par Samory. Continuant sa marche vers l'est, M. Blondiaux passa à Kani, dans le Nigoui (27 février), à Sakhala, dans le Ourodougou (2 mars), à Kourousoudougou, dans le Ténindiéri (7 mars). Il avait ainsi relié par un itinéraire le poste de Beyla avec l'itinéraire Marchand.

La mission revint alors sur ses pas, le pays devenant dangereux; elle se dirigea plus au nord, par Boron, Bafélétou, passant par une région dévastée par Samory. Ayant traversé le Tien-Bâ. puis le Boa, elle arriva à Koro (visité par la colonne Combes en 1893, puis par M. Vuillemot en 1896). M. Blondiaux se dirigea ensuite vers le sud et arriva le 28 mars à Gouentéguéla, après avoir traversé le Férédougouba. Le 1er avril, il était à Dootou, à 2 kil. 1/2 du confluent du Bafing et du Férédougouba ou Bagoé. Le Férédougouba et le Bafing, à leur jonction, ne forment chacun qu'un seul bras; le premier a 250 mètres et le second 150 de large. Plus bas, le fleuve est coupé d'îlots et de rochers. Le Férédougouba ne serait autre que le prolongement du Sasandra (rivière St-André). La mission se dirigea à l'est vers Séguéla (4 avril), en passant par le Gouaran; elle tenta en vain de pénétrer chez les Lô, où l'on trouve des anthropophages. N'ayant pu traverser le Férédougouba par suite de l'hostilité des Lô et des Onobés, M. Blondiaux revint en arrière, passa à Doué et à Touba. Ayant fait une nouvelle tentative infructueuse de pénétration par le pays des N'Guéré anthropophages, M. Blondiaux put pourtant apprendre que le Cavally et le Diougou ne sont qu'une même rivière, qui prend sa source dans les monts Niénimba et reçoit sur sa gauche la rivière So. De N'Zo, la mission retourna vers le nord par Lola, Goueké et Boola et rentra au mois de juin à Touba pour y passer l'hivernage. Cette exploration a permis de déterminer le bassin supérieur du Bandama rouge, de fixer le cours supérieur de Sassandra et de reconnaître la grande route de Beyla à Kong.

M. *Bailly*, accompagné de MM. de Boisé et H. Pauly, s'est embarqué le 30 novembre à Marseille à destination de Konakry. De la Guinée il doit remonter vers les sources du Niger et chercher à gagner la Côte d'Ivoire après avoir contourné la colonie de Sierra Leone et le Liberia, dont l'hinterland, habité par des populations sauvages, est encore à peine connu.

Digitized by Google

M. *Edouard Foa* (t. XXI, p. 745) vient de traverser l'Afrique, des bouches du Zambèze à celles du Congo; il s'est embarqué le 10 décembre à Loango pour rentrer en France, après une absence de plus de 3 années passées en grande partie dans le bassin du Zambèze. Parti de Têté, sur le Zambèze il a visité les régions des lacs Nyassa et Tanganika, ainsi que les territoires de la Cie du Zambèze et de la Cie du Katanga (État du Congo). Au mois d'août 1897 il était à Oujidji, sur le Tanganika, d'où il se proposait de gagner les Stanley-Falls par une route nouvelle.

L'explorateur allemand *Eugène Zintgraff* a succombé le 5 décembre à Ténériffe aux suites d'un accès de malaria. Son premier voyage en Afrique s'était effectué au Congo, en 1884, avec le Dr Chavanne. Il avait été un des premiers explorateurs du Kameroun, en 1886. En 1889 et 1890 il avait atteint la région de la Bénoué après avoir franchi la zone que forme la forêt vierge. Il visita ensuite l'Afrique orientale allemande et portugaise, ainsi que le Transvaal. En 1896 il se rendit pour la 3e fois au Kameroun; il s'y occupait en dernier d'entreprises agricoles. Il était né à Dusseldorf en 1858.

L'expédition anglaise *Cavendish*, dont on avait annoncé à tort le massacre, est rentrée à Londres, L'expédition, dirigée par M. Cavendish, neveu du duc de Devonshire, avait pour but principal la chasse. Elle comprenait 2 Européens, 90 Ascaris et 130 chameaux. Elle quitta Berbera en septembre 1896 et arriva en novembre à Logh, sur l'Ouebbi-Ganana, ou elle rencontra le lieutenant Mamini, résident italien au Bénadir. De Logh, M. Cavendish se dirigea vers l'ouest jusqu'à l'extrémité nord du lac Stéphanie; au sud du lac, il reconnut une couche abondante de houille qui doit s'étendre assez loin, car M. Cavendish en trouva une semblable à l'ouest du lac Rodolphe. Du lac Stéphanie, la mission se dirigea vers le lac Rodolphe qu'elle contourna par le nord. M. Cavendish reconnut, dans cette partie du lac l'existence de l'estuaire d'un grand fleuve qu'il croit être l'Omo et qu'avait déjà signalé l'explorateur américain Donaldson Smith. Dans cette région, le café sauvage croît en abondance. Le pays, situé à l'ouest du lac Rodolphe, forme une masse de montagnes inhabitées et d'un accès très difficile. M. Cavendish a relevé tout le littoral ouest du lac, qui ne figurait pas encore sur les cartes. Les bords du lac sont tout à fait plats, sur une largeur d'environ 80 kilom.; ils sont exposés aux inondations résultant de la crue du lac.

Digitized by Google

M. Cavendish a constaté la disparition du volcan que le comte Teleki avait signalé au sud du Rodolphe; sa place est marquée par une plaine de laves. Entre les lacs Rodolphe et Baringo, M. Cavendish a constaté également la disparition d'un volcan qui se trouvait dans un autre lac. La mission Cavendish a ensuite traversé le Baringo et, passant par Kikouyou, est arrivée à Monbassa, d'où elle s'est rendue à Zanzibar. Le 18 octobre, M. Cavendish arrivait à Londres.

M. Cavendish a rapporté en Angleterre un certain nombre d'animaux vivants; bien que sa mission n'ait pas eu un caractère scientifique, il n'en a pas moins dressé des cartes, pris des photographies et relevé certaines régions encore inconnues.

Le capitaine belge *Heymans* a remonté, en 1897, la Lua, affluent de gauche de l'Oubangui, jusqu'à Bowara. La Lua (75 à 100 mètres de large et 3 m. de profondeur) se confondrait avec le Dekere, qui prend sa source près de Banzyville; cette nouvelle voie d'accès vers le Congo oriental permettrait donc d'éviter le coude de l'Oubangui, encombré de rochers. Ce serait là une importante découverte au point de vue de la pénétration intérieure.

ASIE

M. *Georges Saint-Yves,* parti de Moscou, après avoir passé par Omsk et gagné Viernji en tarentass, a atteint, en juin 1897, le poste de Prjevalski ou Karakol, que baigne le lac Issyk-Koul sur le grand plateau central asiatique. M. Saint-Yves ayant ensuite franchi le col d'Oulakol, de 3.800 mètres d'altitude dans les monts Tian-chan, arriva à cheval à Och le 3 juillet, puis à Marghilan. L'explorateur, après avoir poussé au sud dans l'Alaï et exploré la frontière du Khanat de Boukara est revenu à Marghilan. Il est rentré en Europe par Kokand, Djizak, Samarkand, Merv, Bakou et Batoum.

Mme *Massieu* (XXII, p. 304), après son voyage en Indo-Chine méridionale, s'est rendue à Lao-Kay et a parcouru une grande partie du Haut-Tonkin poussant jusqu'aux lacs Ba-bé, à Cao-bang et à la porte de Chine. Elle s'est embarquée ensuite à Haïphong (10 juin) pour Hong-Kong. De là, elle s'est rendue dans l'intérieur de la Chine pénétrant jusqu'à I-chang (province de Hou-pé) à 1.600 kilomètres de la mer. sur le Yang-Tsé. Passant ensuite par le nord, elle est entrée en Sibérie et est arrivée en décembre 1897 à Tachkend, dans le Turkestan, après avoir traversé l'Asie de l'est à l'ouest.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Sahara : *Les assassins du Mis de Morès.* — Le chef du poste d'Ouargla, ayant acquis la certitude qu'un dissident, nommé Elkheir ben Abd el Kader, un des assassins du mis de Morès, se trouvait campé avec une tente de Touareg, à quelques kilomètres de la zaouïa de Temassinin, se proposa de le faire enlever. Le 11 octobre, le caïd Ali ben Braïm, quittait Ouargla, à la tête d'un goum de 53 hommes montés sur des méhari. En arrivant à Temassinin, il se dirigea vers le campement. Deux guides pénétrèrent seuls dans la tente des Touareg, et annoncèrent que des Châamba, recherchant des troupeaux volés, désiraient parler à El-Kheir. Celui-ci, qui se trouvait dans la tente, mis en éveil, sortit précipitamment, monta sur son mehara et réussit à prendre la fuite, à la faveur de la nuit tombante. Le caïd disposa alors ses hommes autour de la tente, attendant le retour d'El Kheir. Il revint, en effet bientôt, tenant en main son méhara. Mais prévenu qu'on le recherchait, il lâcha sa bête et prit la fuite de nouveau.

Dès le lendemain matin, la poursuite commença. Les cavaliers apercevant El Kheir firent feu sur lui et le blessèrent à la jambe. Mais il put cependant leur échapper, grâce à des replis de terrain. Les recherches sous la direction du caïd, continuèrent sans résultat jusqu'au soir, où les cavaliers, craignant de s'égarer dans une région qui leur était inconnue, se replièrent vers la zaouia. En arrivant, le caïd se fit immédiatement livrer la smala d'El Kheir, composée de sa femme, sa belle-mère, cinq enfants, et prit également les objets que renfermait sa tente : un méhara et treize chamelles, bêtes qui, presque toutes, avaient été volées par El Kheir. Le caïd conduisit le tout à Ouargla, où cette famille sera gardée comme otage.

La conduite du caïd Ali est à remarquer, bien que sa mission n'ait pas eu un succès complet. Il a pu obtenir la neutralité des Touareg et, bien que ces derniers aient probablement favorisé la fuite d'El Kheir, il est parvenu à se faire livrer par eux la famille du fuyard.

Sénégal : *Troubles électoraux.*— Les élections au conseil général qui viennent d'avoir lieu au Sénégal ont été la cause à St-Louis de désordres empreints d'un caractère de gravité qu'il n'est pas possible de dissimuler. Les noirs se sont livrés à des manifestations tumultueuses aux cris de : A bas la France, et ont mis à sac un certain nombre de maisons. Ces incidents montrent une fois de plus le mauvais usage que les indigènes font des droits électoraux qui leur ont été octroyés sans raison. et fournissent un argument de plus aux adversaires du système représentatif aux colonies. On sait qu'en Cochinchine les trois quarts des électeurs sont des fonctionnaires, que dans l'Inde française les électeurs, presque tous des natifs, sont embrigadés comme un troupeau. On pourrait multiplier les exemples sans pouvoir mettre en regard les avantages que les colonies tirent du suffrage universel.

Digitized by Google

Les Anglais, autrement pratiques en matière coloniale, s'ils ont doté du *self-government* leurs colonies à population blanche, ont eu bien garde d'agir de même pour leurs autres possessions. En Sénégambie, à Sierra-Leone où ils sont depuis plus d'un siècle, les indigènes ont accès aux fonctions publiques, mais ne participent point à la gestion des affaires de la colonie. Nous autorisant de ces exemples, il faut avoir la volonté de revenir en arrière et d'enlever le droit de suffrage à des indigènes qui n'en comprennent pas la valeur et en font si mauvais usage. Les manifestations nettement antifrançaises des noirs de St-Louis appellent une réforme radicale sous ce rapport. Il faut éviter avant tout que les passions politiques soient une cause de décadence pour une des plus françaises de nos colonies. Le Sénégal, en effet, qui fait environ 45 millions d'affaires par an, a son commerce presque exclusivement aux mains des Français, fait fort rare dans nos colonies. Sur 216 navires entrés dans les ports sénégalais en 1896, 144 portaient pavillon français. C'est une proportion qu'on ne trouve nulle part et un fait qui mérite d'être signalé.

Soudan français : *Touareg battus.* — La mort des lieutenants de spahis de Chevigné, de Latour de St-Ygest, et des spahis tués à Rhergo, par les Touareg, le 19 juin 1897, est aujourd'hui vengée. A la première nouvelle de cet échec, le colonel de Trentinian envoya une reconnaissance vers le territoire des Touareg Berabisch et Kel Antassar. Il fit former une colonne comprenant trois compagnies de tirailleurs soudanais, de l'artillerie et deux pelotons de spahis. Cette force était destinée à opérer par voie de terre, concurremment avec une autre qui agirait par le Niger, et comprenait une compagnie de tirailleurs soudanais embarqués sur les chalands de la flottille du fleuve et appuyés par une canonnière. Ce petit corps était commandé par les chefs de bataillon d'infanterie de marine Goldschen et Klobb.

La colonne prit la direction de Bamba, situé à 150 kil. à l'est de Tombouctou et non loin de la rive gauche du Niger. La colonne prit contact, vers le milieu de septembre, avec plusieurs partis touareg et leur infligea une déroute complète. Nos troupes délivrèrent 300 prisonniers faits dans les derniers rezzous et dont les Touareg se servaient comme esclaves, plus d'autres esclaves, en grand nombre, affectés à la garde des troupeaux. Un grand butin tomba en même temps en notre possession. La médaille militaire a été conférée aux maréchaux des logis Pichon et d'Abel de Libran blessés à l'affaire de Rhergo.

Traité avec les Aouélimiden. — Le lieutenant de Chevigné, tué à Rhergo, avait signé au mois de mai un important traité de protectorat avec les Aouélimiden. La confédération des Touareg Aouélimiden est très importante. L'autorité de son aménokal, Madidou, s'étend du Mossi à l'Aïr et du massif Hoggar jusqu'à Sokoto. Le lieutenant de vaisseau Hourst, au cours de sa descente du Niger, avait engagé des relations avec Madidou et jeté les bases d'une entente. Madidou acceptait de recevoir nos commerçants et promettait de se rendre dans nos postes du Soudan. Chargé de mettre à profit ces bonnes

Digitized by Google

dispositions, M. de Chevigné rencontra, le 13 mai, à Imentabomak, le représentant de l'aménokal, ce même Djamarata qui avait connu le lieutenant Hourst, et signa avec lui la convention suivante :

Art. 1er. — Les Français et les Aouélimiden s'engagent à vivre en bonne et solide amitié.

Les Aozélimiden s'engagent à ne conclure désormais aucun traité d'alliance ou de commerce avec d'autres nations que par l'intermédiaire des autorités françaises.

Art. 2. — Les Français s'engagent à respecter les usages, les mœurs et la religion des Aouélimiden.

Art. 3. — Les Français, seuls, pourront circuler librement en tout temps, se livrer au commerce ou à leurs études dans le pays des Aouélimiden et y seront protégés dans leurs personnes, leurs biens et leurs usages comme s'ils appartenaient à la tribu, à la condition de ne violer en rien les lois, les coutumes et la propriété.

De même, les Aouélimiden pourront circuler et commercer sur les territoires soumis à l'action de la France. Ils y seront protégés comme les gens du pays, à la condition de ne violer en rien les lois, les coutumes et la propriété.

Art. 4. — Nos caravanes pourront circuler librement en tout temps chez les Aouélimiden sans être molestées en quoi que ce soit ni par qui que ce soit.

Les Aouélimiden, leurs vassaux et leurs noirs s'engagent à fournir, contre rétribution, des guides, des vivres et des moyens de transport à nos caravanes.

Art. 5. — Des conventions postérieures pourront être faites et régleront les questions qui ne sont pas élucidées dans ce traité, ou que la pratique et le développement des relations viendraient à soulever.

Art. 6. — Selon l'usage, le présent traité sera soumis à la ratification de qui de droit.

Fait et signé en double expédition, à Imentabomack, le quatorze mai 1897.

Lieutenant H. de Chevigné, Salah Djamarata.

Mohamed ben Saïd.

Mohamed ould Biskat.

Le 21 mai, M. de Chevigné rentrait à Tombouctou,

Ce traité a une grande importance, car il assure le libre passage dans toute la région qui forme le coude du Niger entre Tombouctou et Say et permet, par suite, le ravitaillement par la voie du fleuve, au moins jusqu'aux rapides d'Ansongo, de la région au nord de Say.

Les Anglais à Bondoukou. — Le gouverneur de la colonie anglaise de la Côte d'Or, sir William Maxwell, qui vient de mourir, avait entrepris, l'été dernier, un voyage sur les confins des territoires de la Côte d'Ivoire et de Samory, afin de surveiller les mouvements de ce dernier ainsi que ceux des Français. L'expédition pénétra par deux fois dans Bondoukou qui était inoccupé, et y séjourna pendant 3 semaines. Après avoir parcouru la région sans rencontrer de Français, sir Maxwell quitta Bondoukou à la fin d'octobre

Digitized by Google

après y avoir laissé une garnison de 400 hommes environ sous les ordres du capitaine Montgomery Campbell. Une protestation ayant été adressée contre l'occupation de Bondoukou, qui, à la suite des travaux de délimitation de la commission franco-anglaise que dirigeait le capitaine Binger, avait été reconnue partie intégrante de la colonie française de la Côte d'Ivoire, les Anglais ont évacué cette ville qui a été occupée par l'administrateur Clozel avec une troupe de miliciens. Il est difficile d'expliquer cette incursion des Anglais à Bondoukou, ce point figurant sans conteste sur les cartes anglaises comme situé en territoire français.

Les Anglais à Bouna. — Une dépêche adressée de Kintampo, dans l'hinterland de la Côte d'Or anglaise, annonce que le major Jenkinson a occupé, le 17 novembre, sans résistance, la ville de Bouna, où le capitaine Braulot a été massacré.

Bouna est située entre le 40e et le 50e méridien, presque exactement sur le 8e parallèle nord, à plus de 50 kilomètres dans l'est de la frontière, entre la Côte d'Or et notre Côte d'Ivoire, en plein dans les limites assignées à celles-ci par une commission de délimitation franco-anglaise. Les cartes anglaises et françaises sont parfaitement d'accord sur ce point. Les Anglais, dit à ce propos le *Temps*, ont renouvelé la tentative qu'ils avaient précédemment faite sur Bondoukou, autre point de la Côte d'Ivoire, qu'ils durent évacuer quand on leur eut fait observer qu'ils s'installaient sans aucun droit chez nous. Leur coup sur Bouna aura certainement les mêmes résultats, car rien ne permet de contester nos droits.

Dahomey : *Nos forces dans l'Hinterland.* — D'après un arrêté inséré au journal officiel du Dahomey le 15 nov. 1897, le commandant d'infanterie de marine Ricour a été nommé provisoirement et sauf ratification commandant supérieur du haut Dahomey. Cet officier supérieur aura sous ses ordres directs les résidents du moyen Niger, du Borgou, du Gourma, et du Djougou-Kouandé et comme troupes, la 7e compagnie de tirailleurs sénégalais (capitaine Chartrain), la 8e compagnie (capitaine Garnier), la 1e compagnie de tirailleurs auxiliaires sénégalais (capitaine Dumoulin), la 1e compagnie de tirailleurs auxiliaires haoussas (capitaine Duhalde), la 2e compagnie de gardes indigènes du Dahomey (inspecteur Pannier) et la 3e compagnie (inspecteur de Bournazel), soit en tout 6 compagnies représentant moins d'un millier d'hommes. On voit combien ces effectifs sont peu de chose en comparaison des 3 à 4.000 indigènes réguliers que les Anglais ont rassemblé au Lagos et au Niger.

Traités ratifiés. — Le Bulletin officiel du ministère des colonies pour le mois d'octobre dernier contient la ratification, par le président de la République, des traités signés avec le chef du Gourounsi (Soudan), le 19 septembre 1896 par le lieutenant Voulet; avec le chef de Aseydou-Belelé (au sud du Gourounsi), le 20 mars 1897, par le lieutenant Chanoine; avec les chefs de Pabégou, Birni, Niéro, Kouandé, pays au nord du Dahomey, pendant les mois de février et mars 1897, par M. Portes, administrateur colo-

Digitized by Google

nial, et M. Molex, inspecteur de la garde civile indigène; avec le chef de Baniguara, au nord du Dahomey, le 20 mai 1897, par M. Molex; avec les chefs de Guilmaro, Lamboanti, Namsougou, Kodja, pays au nord du Dahomey, pendant le mois de mai 1897, par le capitaine Garnier.

Oubangui : *La mission Marchand* (t. XXII, p. 689). — Dans les premiers jours de décembre une dépêche de source belge annonçait que la mission Marchand avait été massacrée. Des avis ultérieurs de même source précisaient la nouvelle en disant que 2 officiers seulement avaient échappé et parmi eux le capitaine Marchand. En France, au ministère des colonies, on ne savait rien. Le gouverneur du Congo, interrogé, répondit que rien ne permettait de considérer la nouvelle comme exacte. Le *Mouvement géographique* qui l'avait lancée ne put que s'en référer à une dépêche privée qui n'indiquait ni le lieu, ni la date du désastre. Depuis bientôt un mois rien de nouveau n'est connu. Mais on a appris que la rumeur lancée par un télégramme de Bruxelles était connue au Congo depuis le *milieu d'octobre* et on a même publié une lettre de M. de Béhagle, de la même date, s'offrant avec les 150 fusils de sa mission, en cas de désastre. On se demande alors comment pareille dépêche a pu être lancée comme *nouvelle* alors qu'il s'agissait d'un bruit connu depuis plus de 6 semaines.

Un incident dans la marche de la colonne s'était produit le 7 mai : 7 tirailleurs et 13 pagayeurs restés en arrière avaient été tués et mangés par les indigènes. C'est peut-être cet événement qui a donné lieu aux bruits sinistres qui ont été répandus.

Une des dernières lettres reçues du capitaine Marchand est du 17 juin 1897. Dans cette lettre il annonce son arrivée à Semio le même jour ayant amené avec lui ses 2.200 charges. Une partie était déjà partie en avant avec le premier détachement, arrivé à Tamboura, dans le bassin du Nil. Du côté du nord Dem Ziber avait été occupé le 1er juin par M. Liotard qui préparait depuis 18 mois sa marche en avant et qui a pu réaliser son projet grâce aux 3.000 charges qui lui ont été amenées par le capitaine Marchand, en plus de celles de ce dernier. Le capitaine Marchand espérait voir flotter le drapeau tricolore sur Djour Gattas dans le milieu de juillet et sur Meschra el Reck un mois plus tard.

Afrique australe anglaise : *Télégraphe*. — La ligne télégraphique qui part du Cap et que les Anglais espèrent prolonger jusqu'au Caire, avait atteint l'extrémité méridionale du lac Nyassa le 20 juillet 1897. Depuis lors les travaux se poursuivent activement. On vient de tracer et de préparer le tronçon entre le sud du Nyassa, dernière station actuelle et la rive sud du Tanganika, en longeant le Nyassa. Les ingénieurs pensent pouvoir inaugurer cette nouvelle section en avril 1898 et commencer celle qui doit aboutir au Nyanza (lac Albert-Édouard) au sujet duquel des pourparlers sont entamés avec l'État limitrophe du Congo. On espère ainsi réunir bientôt le Cap à l'Ouganda, par le télégraphe. On voit que les Anglais, qui sont tenaces dans leurs

Digitized by Google

projets n'ont pas abandonné l'idée de créer une ligne télégraphique anglaise sur le territoire de l'État du Congo.

Madagascar : *Situation.* — Sauf dans la région sakalave de l'ouest, la situation reste satisfaisante. A la suite de la prise du rocher presque inaccessible d'Ikongo, sur lequel étaient retranchées les tribus rebelles des Tanalas, le calme a reparu dans la région. Au nord, le lt-colonel Lyautey a organisé la liaison entre les régions pacifiées du plateau central et celles de Majunga.

Les travaux de la route de Tananarive à la côte est avancent de plus en plus; les voitures circulent sur un parcours d'environ 150 kilomètres.

Le dernier chef rebelle du Bouéni, Rainitavy, a fait sa soumission le 23 novembre. La prise de sa résidence, Mosokoamena, coûta la vie au lieutenant Berge. Pour l'en déloger il fallut quelques centaines d'hommes et plusieurs jours de lutte, mais Rainitavy réussit à s'enfuir.

Au sud, les communications sont ouvertes entre Fianarantsoa et Fort-Dauphin.

— Le commandant du génie Roques est arrivé à Marseille le 23 décembre apportant une étude complète sur les projets de chemin de fer et de route de Tananarive à la côte orientale et d'amélioration du port de Tamatave.

— Par décision du 7 décembre, le capitaine de vaisseau Huguet a été nommé au commandement de la division navale de l'Océan Indien, où il succède au capitaine de vaisseau Le Dô.

Route de Majunga. — On a été fort surpris, à Tananarive, de voir arriver le 10 novembre, sur la place Jean-Laborde, un convoi de 25 voitures Lefèvre chargées; c'est, en effet, la première fois que des voitures parties de la côte parviennent à Tananarive. Ces véhicules, traînés par des mulets, ont effectué en 4 jours le trajet d'Ankazobé à la capitale par la nouvelle route. Amenés de Majunga à Suberbieville par des chalands, ils ont mis 8 jours pour aller de Suberbieville à Andriba et 6 d'Andriba à Ankazobé, soit 18 jours de Suberbieville à Tananarive. 100 de ces voitures ont déjà atteint Andriba et 50 sont à Ankazobé. Cet événement démontre la viabilité de la nouvelle route de Majunga. C'est grâce au lt-colonel Lyautey que ce résultat a été obtenu; avec des crédits insignifiants et quelques mois de travail, il a prouvé que le ravitaillement de Tananarive était autrement facile par la côte ouest que par Tamatave.

La pénétration au Ménabé. — A l'ouest du plateau central se trouve une vaste contrée connue sous le nom de Betsiriry, qui présente des richesses aurifères et agricoles considérables. La partie la plus riche est comprise entre 2 rivières, le Mahajilo et la Mania qui, en se réunissant, forment la Tsiribihina. Tout le cours atteint à peine une longueur de 110 kilomètres jusqu'à la mer. Ensuite commence le Ménabé.

C'est par le Betsiriry que la pénétration a commencé. Les Sakalaves de la région ayant repoussé nos ouvertures et refusé de libérer leurs esclaves, furent battus le 14 août et firent leur soumission. Nos troupes se portèrent

Digitized by Google

ensuite dans le Ménabé. Ce pays était placé sous l'autorité de deux rois qui, quoique frères, étaient en lutte continuelle. L'un d'eux, Inguereza, nous fit un accueil conciliant. L'autre, Toéra. se montra nettement hostile. Le 30 août, il fut tué après un combat assez vif à Ambiki, sa capitale, qui tombait entre nos mains. Le Ménabé fut alors organisé et des postes furent établis sur les points les plus importants.

Le commandant Gérard, chef de la colonne d'occupation, quitta ensuite le Ménabé pour aller organiser, dans le sud, la région de Mahabo, à l'est de Monrondava, puis il se rendit par mer à Benjavilo, à l'embouchure du Manambolo, et y organisa un nouveau district. C'est alors que se produisit la révolte des Sakalaves du commencement d'octobre.

Le chef, Inguereza, obéissant aux instigations des marchands arabes de l'Inde, établis sur le littoral, fomenta une révolte générale des Sakalaves de la région. Presque tous les postes du Ménabé furent attaqués en même temps. Mais, sur les 25 établis dans la contrée, un seul, qui ne comprenait qu'un faible détachement, le poste d'Ankalalobé, tomba aux mains des Sakalaves. Partout ailleurs, les révoltés furent repoussés. Le lt Chambaud, resté seul avec quelques hommes à Ankalalobé, a été tué ainsi que plusieurs de ses tirailleurs. Ambiky, où commandait le capitaine Mazillier, a repoussé toutes les attaques. Mais le lt Turquois a été mortellement frappé (5 oct.).

Ces incidents démontrent combien il faut se méfier des Sakalaves dont la fourberie et l'amour du pillage ne sont que trop connus. Le lt-colonel Septans, récemment arrivé à Majunga, a été envoyé avec une colonne chargée de réduire les insurgés.

Écoles françaises. — Si dans plus d'une colonie française les écoles sont rares et les élèves peu nombreux, il n'en est pas de même à Madagascar. Dans sa récente tournée à l'ouest de Tananarive et au Betsiléo, le général Gallieni a pu constater le developpement que prend l'enseignement de la langue française, grâce aux nombreuses écoles dirigées par les missionnaires français. Quelques chiffres vont le démontrer.

A Ambositra, dans son unique école, le Père Fabre ne réunit pas moins de 800 élèves, garçons et filles. Le P. Fabre, qui est à Madagascar depuis 24 ans, dirige, à lui seul Européen, toutes les écoles catholiques du district, c'est-à-dire 50 écoles ne comptant pas moins de 18.000 élèves. A Ambohimasoa, le P. Fontainier dirige l'instruction de 700 enfants et de près de 15.000 dans tout le district. A Fianarantsoa, où se trouvent des écoles de Frères et de Sœurs, les résultats obtenus sont remarquables. A Soavinandriana, l'école catholique est dirigée par un instituteur malgache qui a combattu les Sakalaves dans nos rangs. A Arivonimemo, le P. Gardes, qui n'a pas fondé moins de 96 écoles, fait construire une école normale. Enfin, à Tananarive, les Frères des écoles chrétiennes viennent d'ouvrir 5 nouvelles écoles. Grâce à l'arrivée de 15 nouveaux Frères, le nombre des élèves des écoles françaises de la capitale pourra être considérablement augmenté.

Partout — c'est le *Journal Officiel* de Madagascar qui le déclare — le général

Digitized by Google

Gallieni s'est montré satisfait des résultats obtenus par nos missionnaires. Les Malgaches — hormis les Sakalaves — sont, on le sait, généralement studieux et désireux d'apprendre. En multipliant les écoles françaises, on créera parmi eux une jeune génération sympathique et même dévouée à la France.

Tremblements de terre. — Le mois de novembre a été marqué par de nombreuses secousses de tremblements de terre, qui se sont produites dans diverses régions de l'île. A Tananarive, elles se sont fait sentir avec une intensité marquée et ont occasionné quelques dégâts. Dans la région volcanique du lac Itasy, les commotions ont été si violentes que les indigènes ont quitté précipitamment leurs cases au milieu de la nuit et sont restés dehors jusqu'au jour. Le *Temps* donne, à ce propos, les curieuses explications que fournissent les indigènes sur ces phénomènes souterrains. Pour certains, ils proviennent de ce qu'une baleine se retourne brusquement sur le dos dans la mer. D'autres attribuent ces secousses au frétillement puissant et joyeux d'une bête gigantesque vivant sous terre et qui, privée d'eau pendant les 7 mois de la saison sèche, témoigne, en se trémoussant, de sa vive satisfaction de la chute des premières pluies, grâce auxquelles il lui est enfin possible de boire et de se laver.

Erythrée : *Rétrocession de Kassala.* — Les négociations entamées entre l'Italie et l'Angleterre au sujet de la rétrocession à l'Égypte du territoire de Kassala ont abouti à un arrangement qui a été mis à exécution. Le colonel Parsons, gouverneur anglais de Souakim, a débarqué à Massouah avec un corps de troupes, et s'est dirigé vers Kassala en traversant l'Érythrée. Le 25 décembre, Kassala a été remis aux Anglo-Egyptiens. 450 Ascaris réguliers et 150 appartenant à diverses bandes ont passé au service des Anglo-Egyptiens, Les officiers italiens ainsi que les troupes indigènes restées au service de l'Italie ont pris la route de Keren et du littoral. Une indemnité sera payée à l'Italie pour la valeur des armes et des approvisionnements qui resteront dans la place.

La ville de Kassala, qui était autrefois le centre d'un commerce important entre le Nil et la mer Rouge, appartenait à l'Égypte jusqu'au moment où la révolte du Soudan la fit tomber au pouvoir du mahdi. Elle avait été prise par le général Baratieri en 1894 et les Italiens l'occupaient depuis cette époque.

ASIE ET DIVERS

Chine : *Les Allemands à Kiao-Tchéou* (XXII, p. 743). — On annonce que le gouvernement chinois, dans l'espoir de hâter l'évacuation de la baie de Kiao-Tchéou, aurait accepté sans conditions et avec une promptitude inconnue à la cour de Pékin, les demandes du gouvernement allemand, à savoir : compensation pour les familles des missionnaires assassinés au Chan-Toung ; érection d'une église commémorative à Tsi-Ning-Tchéou sur le grand canal et d'une tablette impériale à Kuye; dégradation du gouverneur Li-Ping-

Digitized by Google

Hing, qui allait devenir vice-roi du Sé-Tchouen; paiement des dépenses nécessitées par l'occupation de Kiao-Tchéou; privilèges de mines et de chemins de fer, non seulement au Chan-Toung, mais ailleurs, et pareils à ceux énoncés dans le premier paragraphe de l'article 5 de la convention française du mois de juin 1895.

Mais le gouvernement allemand n'entend pas abandonner ainsi la station navale qu'il vient d'occuper et dont le massacre des missionnaires lui a fourni le prétexte. Aussi a-t-il résolu de maintenir, jusqu'à nouvel ordre, l'occupation de Kiao-Tchéou. Bien plus, il a fait partir, malgré la soumission de la Chine, les renforts en bâtiments et en hommes qu'il préparait. Ces renforts comprennent une 2e division navale placée sous les ordres du prince Henri de Prusse et 600 hommes d'infanterie de marine. Le 16 décembre, en présence de Guillaume II, qui a donné à ce départ une pompe théâtrale, le prince Henri a quitté Kiel avec le vieux cuirassé *Deutschland*, de 7.676 tonnes, 8.000 chevaux et 14 nœuds, que suivait le croiseur *Gefion*. Lorsque le prince Henri aura rejoint à Kiao-Tchéou la division navale de l'amiral Diederichs, les forces navales qui seront réunies en Extrême-Orient, vers la fin de janvier, seront ainsi composées : 3 navires de 1e classe : *Kaiser, Deutschland, Kœnig-Wilhelm;* 3 croiseurs de 2e classe : *Kaiserin-Augusta, Prinz-Wilhelm, Irene;* 2 croiseurs de 3e classe : *Gefion, Arcona;* 2 croiseurs de 4e classe : *Cormoran, Geier*. Ces dix navires ont 4.010 hommes d'équipage et de troupes et 134 canons de gros calibre.

Dans cette même province de Chan-Toung, où est situé Kiao-Tchéou, se trouvent aussi les ports de Tchéfou et de Weï-Haï-Weï que détiennent toujours les Japonais en garantie de l'indemnité de 16 millions de livres sterling que doivent leur payer les Chinois.

Les Russes à Port-Arthur. — Les Allemands avaient à peine pris possession de Kiao-Tchéou que les Russes craignant une manifestation du même genre d'une autre puissance sur les côtes de la Chine, envoyaient leur flotte prendre ses quartiers d'hiver à Port-Arthur, mais avec cette différence que cet acte s'accomplissait d'accord avec le gouvernement de Pékin. Il est probable que cet hivernage prendra les caractères d'une occupation provisoire qui, elle-même, se changera sans doute en occupation permanente. Il n'y a là, du reste, rien qui doive étonner, Port-Arthur se trouvant compris dans la sphère des intérêts russes et un traité secret autorisant, dit-on, les Russes à agir comme ils l'ont fait. On connaît l'importance de la position de Port-Arthur (1) qui domine complètement du côté nord l'entrée du golfe de Petchili.

Les évènements de Kiao-Tchéou et de Port-Arthur ont causé une vive émotion dans les cercles officiels de l'Angleterre et du Japon. Les flottes de ces deux pays sont en mouvement dans les mers de Chine et l'on croit qu'elles cherchent une « compensation » à prendre à l'embouchure du Yang-Tsé et sur les côtes de la Corée.

(1) Voir la description de Port-Arthur, *Rev. Fr.* 1894, t. XIX, p. 758.

Digitized by Google

Le port de Marseille. — Le mouvement général du port de Marseille en 1896 a été, d'après la chambre de commerce, de 16.290 navires jaugeant 10.518.261 tonneaux, dont 11.782 navires français avec 6.108.782 tonneaux et 4.508 navires étrangers avec 4.439.475 tonneaux. Les navires à voiles sont au nombre de 5.042 (766.142 tonneaux) et les navires à vapeur de 11.248 (9.782.119 tonneaux). Relativement à 1895, il y a une augmentation totale de 332 navires et de 848.370 tonnes, mais cette augmentation a profité pour 45 0/0 à la marine étrangère. La proportion du pavillon français dans le mouvement du port de Marseille, qui était de 59 0/0 en 1895, tombe à 58,50 0/0 en 1896.

Un fait important pour les intérêts du port de Marseille est l'établissement dans cette ville, à dater du 1er février 1898, de la tête de ligne de la *Peninsular and Oriental Company,* qui renonce à Brindisi comme point de départ. Désormais les passagers pour l'Extrême-Orient de cette grande ligne s'embarqueront à Marseille; seule la malle des Indes continuera à suivre la voie de Brindisi. Cet événement ne pourra qu'augmenter le mouvement du port de Marseille, mais il aura aussi pour conséquence de prendre une partie du trafic revenant aux navires français et de diminuer encore la proportion du pavillon français dans notre grand port méditerranéen.

Grèce-Turquie : *Traité de paix.* — Après 4 mois de négociations préparatoires, il a fallu encore 2 mois 1/2 de négociations pour arriver à signer la paix. La guerre n'avait duré qu'un mois. Voici le texte du traité :

TRAITÉ DE PAIX.

ARTICLE PREMIER. — Identique à l'article premier du traité de paix préliminaire, contient une description détaillée de la nouvelle frontière.

ART. 2. — La Grèce payera à la Turquie une indemnité de guerre de livres turques quatre millions, conformément aux conditions prévues à l'article 2 des préliminaires de paix.

ART. 3. — L'évacuation de la Thessalie s'effectuera suivant les conditions posées dans l'article 4 des préliminaires de paix; elle aura lieu dans le délai d'un mois à partir du moment où les puissances auront reconnu comme remplies les conditions prévues aux deux derniers alinéas de l'article 2 des préliminaires de paix et où l'époque de la publication de l'emprunt pour l'indemnité de guerre aura été établie par la commission internationale, en conformité avec les dispositions de l'arrangement financier mentionné dans cet article.

Le mode d'évacuation et de remise aux autorités helléniques des localités évacuées sera déterminé par les délégués des deux parties intéressées avec le concours des délégués des grandes puissances.

ART. 4. — Les prisonniers de guerre seront rendus de part et d'autre immédiatement après la ratification du présent traité.

ART. 5. — Une amnistie pleine et entière est accordée de part et d'autre à toutes les personnes qui ont été compromises dans les événements qui ont précédé ou suivi la déclaration de guerre.

ART. 6. — Les sujets de chacun des deux États, dont la situation est régulière devant la loi, pourront séjourner et circuler librement, comme par le passé, sur le ter-

Digitized by Google

ritoire de l'autre, chacune des deux autres parties contractantes se réservant la faculté de refuser l'accès de son territoire à ceux des sujets de l'autre partie qui auraient subi des condamnations judiciaires d'ordre pénal ou qui auraient été l'objet d'un arrêté d'expulsion à raison de leurs antécédents et méfaits de droit commun.

Avis préalable en sera donné aux légations respectives.

Art. 7. — Les musulmans habitants ou originaires de Thessalie qui, en vertu de l'article 13 de la convention du 24 mai 1881, avaient acquis ou non la nationalité hellénique, seront libres d'émigrer ou de fixer leur nationalité en Turquie. Ceux qui ont acquis la nationalité hellénique auront, en vertu d'une déclaration préalable à faire à l'autorité compétente dans un délai de trois ans, à partir de l'échange des ratifications du présent acte, la faculté d'opter pour la nationalité ottomane. Tous ces émigrés continueront à jouir pleinement et sans aucune entrave, conformément à ladite convention, de leurs propriétés immobilières sises en Grèce et à les administrer.

Les mêmes avantages seront accordés par réciprocité aux habitants ainsi qu'aux individus originaires des territoires rétrocédés à la Turquie par suite de la nouvelle rectification de la frontière, ou bien actuellement domiciliés dans ces localités.

Ces mêmes habitants ou bien originaires des territoires rétrocédés à la Turquie ainsi que les représentants des institutions ou communes sises dans ces localités qui auraient des propriétés immobilières en Thessalie seront libres de passer la frontière pour les cultiver, comme par le passé, sans qu'aucune entrave puisse leur être suscitée de ce chef.

Des avantages identiques sont accordés tant aux habitants ou originaires de Thessalie qu'aux représentants des institutions ou communes s'y trouvant, qui posséderaient des propriétés immobilières dans les territoires rétrocédés à l'empire ottoman.

Art. 8. — En exécution de l'article 4 des préliminaires de paix, la Grèce payera à la Turquie, pour l'indemnisation des particuliers en raison des pertes causées par les forces grecques, la somme de 100.000 livres turques.

Le payement de cette somme sera effectué en même temps que l'indemnité de guerre.

Art. 9. — Sans toucher au principe des immunités et privilèges dont les Hellènes jouissaient avant la guerre sur le même pied que les nationaux des autres États, des arrangements spéciaux seront conclus entre la Grèce et la Turquie en vue de prévenir l'abus des immunités consulaires, d'empêcher les entraves au cours régulier de la justice, d'assurer l'exécution des sentences rendues et de sauvegarder les intérêts des sujets ottomans et étrangers dans leurs différends avec les sujets hellènes, y compris les cas de faillite.

Jusqu'à la conclusion et à la mise en vigueur de la convention prévue par l'article 5 (paragraphe B) des préliminaires de paix, les consuls hellènes en Turquie et les consuls ottomans en Grèce exerceront leurs fonctions administratives sur les mêmes bases qu'avant la guerre.

Quant aux affaires judiciaires entre sujets hellènes et sujets ottomans, celles qui on été portées par devant les tribunaux à une date antérieure à la déclaration de guerre continueront à être traitées en Turquie conformément au régime en vigueur avant la guerre; les affaires qui auront surgi postérieurement à la déclaration de guerre seront traitées conformément aux principes du droit européen, sur la base de la convention turco-serbe du 26 février/9 mars 1896.

Art. 10. — Les stipulations de la convention du 24 mai 1881 pour la cession de la Thessalie à la Grèce sont maintenues, sauf celles qui sont modifiées par le présent acte.

Digitized by Google

La Sublime-Porte se réserve de saisir de ses propositions pour le règlement des questions découlant de ladite convention les puissances qui en sont signataires et dont les décisions doivent être acceptées par la Grèce.

Art. 11. — Les deux hautes parties contractantes conviennent de conclure, dans un délai de trois mois, à partir de la ratification du présent traité, les arrangements suivants :

a) Une convention réglant les questions de nationalités contestées sur les bases du projet négocié en 1876, entre la Grèce et la Turquie;

b) Une convention consulaire dans les conditions prévues au premier paragraphe de l'article 9 (article 3 des préliminaires de paix);

c) Un traité d'extradition pour la remise réciproque des criminels de droit commun; et

d) Une convention pour la répression du brigandage sur les frontières communes.

Les deux parties se réservent de conclure ultérieurement un traité de commerce et de navigation.

En attendant la conclusion de ce dernier traité, la liberté de commerce et de navigation est rétablie d'une manière réciproque.

Art. 12. — Les relations postales entre la Grèce et l'empire ottoman, qui avaient été interrompues depuis quelques années, seront rétablies conformément aux accords généraux qui règlent la matière aussitôt que les administrations postales des deux pays auront conclu une convention spéciale à ce sujet.

En attendant, les deux administrations pourront échanger directement, dans les localités qu'elles désigneront comme siège d'échange, leurs valises et colis dûment scellés et expédiés par voie de terre ou de mer à destination des deux pays ou pour le transit.

Art. 13. — Les administrations des télégraphes des deux pays devront prendre les mesures nécessaires pour rétablir les communications entre leurs réseaux respectifs et pour entretenir convenablement leurs lignes télégraphiques de manière à imprimer un cours ininterrompu et rapide aux échanges des dépêches.

Art. 14. — En vue d'assurer le maintien des rapports de bon voisinage entre les deux États, les gouvernements de la Grèce et de la Turquie s'engagent à ne pas tolérer sur leur territoire des agissements de nature à troubler la sécurité et l'ordre dans l'État voisin.

Art. 15. — En cas de divergences dans le cours des négociations entre la Grèce et la Turquie, les points contestés pourront être soumis, par l'une ou l'autre des parties intéressées, à l'arbitrage des représentants des grandes puissances à Constantinople, dont les décisions seront obligatoires pour les deux gouvernements.

Cet arbitrage pourra s'exercer collectivement ou par désignation spéciale des intéressés et soit directement, soit par l'entremise de délégués spéciaux.

En cas de partage égal des voix, les arbitres choisiront un surarbitre.

Art. 16. — Les ratifications du présent traité définitif de paix par Sa Majesté le roi des Hellènes et par Sa Majesté impériale le Sultan seront échangées à Constantinople dans le délai de quinze jours à partir d'aujourd'hui, si faire se peut.

En foi de quoi les plénipotentiaires respectifs l'ont signé et y ont apposé le sceau de leurs armes.

Fait en double à Constantinople, le 22 novembre/4 décembre 1897.

L. S. Mavrocordatos, L. S. Tevfik,
L. S. Stephanos, L. S. Hassan Fehmy.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

La librairie Hachette, dont les beaux ouvrages sont si appréciés, publie sous le titre de *Un Parisien à Madagascar*, par Étienne Grosclaude (magnifique volume, illustré de plus de 100 gravures, br., 10 francs, relié, 15 francs) les notes et impressions du plus amusant de nos chroniqueurs parisiens. Se trouvant à Madagascar, il fut en effet chargé, avec quelques compagnons, de la mission quasi-officielle de « prendre contact avec les populations Sakalaves du Mohajilo et du Manambolo! C'est dans cette région, le Ménabé, que vient d'éclater une révolte des Sakalaves.

Après avoir été l'un des héros de l'expédition, M. Grosclaude s'en est fait le narrateur, ou plutôt il nous communique le « carnet de route » qu'il rédigeait là-bas au jour le jour. Rien n'est piquant comme le contraste de ces expériences plutôt redoutables et de ce style « bon enfant », émaillé de plaisanteries et de citations imprévues dont l'effet est irrésistible.

Voulez-vous donner à nos jeunes Français une « leçon de choses » intéressante et peu banale; voulez-vous leur montrer ce que c'est que l'esprit français dans la vie réelle, dans l'action, dans le danger : faites-leur lire le livre de Grosclaude.

L'année 1897 du *Tour du Monde* (nouvelle série, 3e année), contient les voyages du comte de Gœtzen, à travers l'Afrique; du Dr Hocquard, à Madagascar (Journal de l'expédition); de MM. Émile Deschamps, à l'île de Chypre, Émile Roux, aux sources de l'Irrouaddi; Rabot, en Norvège et en Suède; Muntz, en Allemagne: Nuremberg et Anspach; Fournereau, les villes mortes du Siam; E. Mercié, aux terres de Kerguelen; de Mlle Marie-Anne de Bovet, en Écosse; de MM. Zacacci, au pays de Don Quichotte; Chimkièvitch, chez les Bouriates de l'Amour; de Longe, à la Sierra Nevada de Californie, et est illustrée de 500 gravures, d'après les meilleurs dessins. Elle contient en outre 416 pages de chroniques hebdomadaires sous le titre : *A travers le monde et conseils aux voyageurs*, avec 400 gravnres et cartes. Un magnifique volume in-4° (br., 25 francs, relié, 32 fr. 50).

La maison Hachette publie aussi deux nouveaux ouvrages de sa collection de voyages illustrés :

Ascensions et Explorations. A sept mille mètres dans l'Himalaya, par sir Conway, traduit par H. Jacottet. Ce volume renferme le récit du beau voyage accompli par sir W. Conway dans l'Himalaya du nord-ouest et dans le Karakoroum. Là se dressent, au-dessus d'immenses glaciers, les plus étendus du globe en dehors des régions polaires, des sommets qui, comme le pic Godwin-Austen, sont inférieurs de 200 mètres seulement au Gaurisankar. Sir W.-M. Conway a réussi à s'élever au pic des Pionniers, à un peu plus de 7,000 mètres, détenant ainsi le « record de l'altitude » jusqu'à l'ascension de l'Aconcagua. Le récit de sa pénible escalade et de ses longues marches à travers les glaciers est d'un vif intérêt pour les personnes. toujours plus nombreuses à notre époque, que passionnent l'alpinisme et les difficultés de la montagne.

Digitized by Google

Au pays d'Aphrodite, voyage à l'île de Chypre dans lequel M. Emile Deschamps nous fait visiter Larnaka, Famagouste, Nicosie, nous décrit les ruines grandioses qu'a laissées l'architecture des Croisés et nous montre l'état actuel de l'île sous le régime anglais, établi il y a dix-neuf ans. Les itinéraires de M. Deschamps embrassent l'île entière, et il n'en a négligé aucun recoin. Il a étudié les habitants avec une attention minutieuse, et il a rapporté beaucoup de détails caractéristiques sur leur vie privée et publique, leurs coutumes, leurs fêtes, leurs croyances et leurs superstitions. On peut donc dire que ce petit volume donne, en même temps qu'un résumé de l'histoire de l'île, révélée par ses monuments et ses ruines, un tableau complet de la Chypre d'aujourd'hui.

Le plus populaire, le plus répandu des almanachs, l'*Almanach Hachette* vient de paraître. Que nous apporte-t-il pour 1898? D'abord les probabilités du temps, 200 nouvelles recettes de cuisine, le tableau des monnaies, poids et mesures, etc., et ce merveilleux agenda qu'on peut détacher du volume. Il publie aussi 200 articles nouveaux, illustrés de 1.452 figures et 10 cartes. Parmi ces articles citons : l'histoire de l'année, les cyclones, l'habitation humaine, l'histoire de Russie en tableau, les ordres religieux, les voyageurs au pôle, l'insurrection cubaine, la guerre gréco-turque, la France militaire, vinicole; puis l'art de se marier, nos domestiques, la mode, les lots non réclamés, etc. L'almanach donne 65 primes ou bons gratuits remboursant 70 fois son prix; les concours représentent 48.700 francs. Enfin, par l'achat d'un timbre on est assuré contre tout accident pour une somme de 5.000 francs.

Parmi les principales nouveautés que la librairie Ch. Delagrave ajoute cette année, comme livres d'étrennes, au vaste catalogue dont on connaît déjà l'extrême richesse, nous citerons :

Les *Pirates de Venise*, par L. de Caters, récit historique fort mouvementé et fort attachant, où nous voyons de grands personnages de l'illustrissime République aux prises avec ces fameux Uscosques qui ont laissé dans les annales de l'Adriatique de si pittoresques souvenirs. Des deux parts s'agitent de vaillants héros, les uns farouches et terribles, les autres d'une haute et très imposante dignité : ce qui donne lieu à des tableaux d'une saisissante originalité, auxquels de nombreuses compositions d'Ed. Zier, le très habile dessinateur, donnent un surcroît de relief et de vie. Br., 10 fr.; relié, 13 fr.

Dans *l'Illustration et les Illustrateurs*, M. Émile Bayard fait l'histoire détaillée et anecdotique de l'art d'enjoliver par le dessin et la gravure les textes littéraires, et nous avons, depuis les origines jusqu'à nos jours, une galerie complète de toutes les notables personnalités qui se sont distinguées dans cette brillante carrière, avec une suite de spécimens originaux de nature à bien faire saisir les caractères qui diversifient le talent et l'esprit de chacun de ces artistes. Br., 5 fr.; relié, 6 fr. 50.

Russes et Français, par F. Bournand, avec un grand nombre d'illustrations. « A différentes reprises, aux siècles passés, dit l'auteur de ce livre, les Russes

Digitized by Google

et les Français se sont trouvés en rapport et alliés même plusieurs fois. C'est l'histoire anecdotique de ces rapports que nous avons voulu faire. Nous avons étudié la Russie à ses premiers débuts sur la scène du monde, depuis le onzième siècle jusqu'à nos jours, depuis le mariage d'une princesse russe avec un Français, jusqu'au voyage du tsar Nicolas II et de la tsarine en France et aux événements de 1897. » Br., 3 fr. 90, relié, 6 fr. 25.

De Marseille à Tamatave, par L. Brunet. L'auteur, en sa qualité de député d'une des îles françaises qui avoisinent Madagascar, était mieux que personne désigné pour faire sous la forme d'un simple voyage, l'histoire et la description du pays qu'il s'agit d'assimiler le plus possible à la métropole, pour le plus grand profit de la civilisation et pour les bénéfices moraux et matériels qui peuvent en revenir à tous. Très amplement illustré par un ensemble de gravures dont beaucoup ont un caractère documentaire, l'étude de M. Brunet est évidemment ce qui a été fait de plus complet et de plus authentique sur ce sujet. Br. 2 fr. 30, relié, 3 fr. 90.

Parmi les autres ouvrages illustrés de la maison Delagrave citons, à l'usage des enfants : *St-Nicolas*, le charmant périodique illustré qui renferme de si attachants récits et contient toujours, ce qui augmente son succès, « la boîte aux lettres », et annonce des concours de toutes sortes, avec prix. Un an, 18 fr. *Le filleul de Mutte*, par Pierre du Chateau, est la touchante histoire d'un pauvre petit être trouvé abandonné dans la cathédrale de Metz et à qui on donne pour marraine *Mutte*, la grosse cloche. *Rip*, du même auteur, met en relief une légende américaine profondément originale. Le *Royaume des roses*, de Fornari, nous porte dans un pays idéal où n'arrivent que des aventures extraordinaires. Les *Voyages de Gulliver*, sommairement racontés aux enfants par tante Nicole, forment un album dont les fantaisies sont vivement appréciées.

Rappelons enfin une belle publication, la *Bibliothèque des arts de l'ameublement*, par H. Havard, en 12 petits volumes de luxe reliés (2 fr. 50 le vol.), véritable encyclopédie contenant la monographie de chacune des professions relatives à l'ameublement : ébénisterie, orfèvrerie, verrerie, décoration, styles, etc.

La librairie Hetzel, toujours si appréciée de la jeunesse, continue par le *Sphinx des glaces* (br. 9 fr., cart. 12 fr.) la collection des voyages extraordinaires de Jules Verne. On ne peut vraiment qu'admirer la fécondité inépuisable et la variété d'invention de ce maître qui, après 30 années de collaboration ininterrompue trouve moyen de rendre le 45e volume de sa collection aussi intéressant que les précédents. Le pôle est toujours un objet de vive attention pour les explorateurs et même pour les héros que Jules Verne lance en avant dans les glaces où ils subissent de telles mésaventures qu'il faut aller à la recherche des survivants de cette expédition antarctique.

A côté de Jules Verne, André Laurie tient la première place avec *Gérard et Colette*, les chercheurs d'or de l'Afrique australe (br. 7 fr., cart. 10 fr.). Là encore, l'attention est portée sur cette région des mines d'or où les villes

Digitized by Google

semblent sortir de terre avec tous les progrès des sciences modernes, au milieu de pays déserts ou habités par des peuplades de nègres tantôt féroces tantôt bons enfants. C'est une véritable étude de mœurs à la fois instructive et morale. L'attrait de ces deux ouvrages est encore rehaussé par une illustration abondante et soignée.

La librairie FLAMMARION publie un album des plus curieux et des plus intéressants : *Les grandes journées révolutionnaires, 1830-1848*, par Armand Dayot. C'est un aperçu très vivant des événements qui marquèrent cette période si agitée de notre histoire. Le résumé succinct qu'en fait l'auteur rappelle les causes qui motivèrent les deux révolutions. Mais si le texte a son intérêt, les gravures ont plus d'attrait encore. Grâce à leur nombre considérable, à leur variété, on peut suivre, à leur seule vue, la marche des événements, scènes parlementaires, manifestations, soulèvements révolutionnaires, etc., depuis les barricades de juillet jusqu'à l'avènement du prince Louis-Napoléon et au rétablissement de l'ordre dans la rue et dans les esprits. 1 vol. in-4° oblong, br. 10 fr., relié 15 fr.

Les héros de la marine française, par G. Contesse, que publie la maison FIRMIN-DIDOT, est un bel et bon ouvrage où défilent toutes les gloires de notre marine depuis Richelieu, Duquesne et Tourville, jusqu'au commandant Rivière et Courbet, sans oublier de plus modestes marins dont les exploits méritent d'être popularisés. L'auteur a eu le bon esprit de mettre ses récits, pleins de couleur et de mouvement, à la portée de tous et de les parsemer d'anecdotes qui en augmentent encore l'intérêt. M. Contesse, l'auteur de la *Marine d'autrefois*, accompagne son livre, édité avec luxe, de belles illustrations en couleurs qui ont pour auteurs MM. Léon Couturier et E. Courboin. Un fort volume, br. 15 fr., cart. 20 fr.

La carrière du maréchal Suchet, que retrace M. F. Rousseau d'après des documents inédits, est la mise en lumière d'une des gloires les plus pures du premier Empire. Longtemps en sous-ordre, Suchet ne parvint à la célébrité que par les campagnes d'Aragon et de Valence où il conquit son bâton de maréchal. Chef heureux, il fut aussi un administrateur intègre, habile, consciencieux, et sut même conquérir l'estime des Espagnols qui avaient cependant pour la domination française une haine avérée. M. Rousseau s'est surtout appliqué à faire ressortir ces brillantes qualités du maréchal qui lui permirent d'assurer à la région nord-est de l'Espagne une tranquillité que ne connurent jamais les autres provinces occupées par nos troupes. F. Didot, éditeur, 3 fr. 50.

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 25442-12-97. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LES EXPLORATIONS EN ASIE EN 1897

Dans son très consciencieux et très complet rapport sur les progrès des sciences géographiques en 1897, M. le baron Hulot, secrétaire général de la Société de géographie de Paris, fait ressortir l'importance des explorations en Asie pour cette même année, et notamment les travaux et les progrès des Russes. Nous devons à son obligeante communication de pouvoir reproduire cette partie saillante de son étude.

Asie russe. — En Asie, l'attention se porte tout d'abord sur le plan gigantesque dont la Russie poursuit l'exécution. Il est figuré sur la carte par le réseau des voies ferrées qui, de l'Oural ou de la mer Caspienne, se dirigent vers l'Est, soit par une courbe à travers le Turkestan, soit directement à travers la Sibérie jusqu'à la frontière chinoise, qu'elle touche ou même franchit.

Tandis que les grands travaux géodésiques et topographiques, entrepris en Sibérie et dans le Turkestan depuis une cinquantaine d'années, aboutissent à la construction d'une carte au 1/420.000 de la partie occidentale de l'Asie russe, sous la direction du général Bolcheff, et d'une autre au 1/630.000 de la Transbaïkalie, sous la direction du général Koversky, la grande artère qui doit courir de l'Oural à la mer du Japon acquiert une importance nouvelle.

Le Transsibérien, qui se complète par le Transmandchourien, créera la voie de transport la plus directe d'Europe en Extrême-Orient et ouvrira la Chine à l'influence de l'Empire du Nord (1). Déjà, la ligne Transsibérienne est en pleine exploitation de Tcheliabinsk à Kansk (2.980 kilomètres); sa construction est même terminée jusqu'à Nijni-Oudinsk, à 130 lieues au delà de l'Yénissei. Un pont a été jeté sur l'Ob; un autre s'édifie sur l'Yénissei; les rails sont posés, à l'ouest du Baïkal, sur une longueur de plus de 3.000 kilomètres depuis les monts Oural, et l'on peut prévoir l'achèvement prochain de la voie jusqu'à Irkoutsk.

Entre cette ville et Strétensk, sur la Chilka, il fallut entreprendre d'importants levés topographiques avant de songer à tracer la ligne. Lorsque cette section, dont les travaux sont très avancés, sera construite, le Transsibérien s'étendra, sur une longueur de 4.500 kilomètres, pour aboutir au point de départ de la navigation sur la Chilka, laquelle, comme on sait, réunie à l'Argoun, forme le fleuve Amour. Par cette voie, les bateaux à vapeur déboucheront dans le détroit de Tartarie,

(1) Voir *Rev. Fr.* t. XXII, p. 231 : *Le Transsibérien* (avec carte).

Digitized by Google

en face de l'île Sakhaline, après avoir effectué un parcours de 3.000 kilomètres environ par le fleuve. Dès à présent le trafic tend à se développer sur cette immense artère fluviale de l'Amour, où nous trouvons en mouvement plus de 100 vapeurs.

A l'Extrême-Orient, dans la section dite du Pacifique, la ligne est ouverte sur près de 1.000 kilom. entre Khabarovka 970 kilom. et Vladivostok; en outre, les travaux sont commencés sur le transmandchourien, qui reliera Vladivostok à Nertchinsk, par Tzouroukhaitou, Tzitzikar et Ningouta. Ici l'exploration du pays a débuté par des reconnaissances de M. Strelbitzky remontant à 1894-95. Elles ont permis d'établir la topographie exacte du Grand Khingan. La région située à l'Est de cette chaîne, entre le Petit Khingan et le Sikhota-Aline, a été explorée par MM. Anert et Komaroff.

Plus au Nord, les recherches dirigées par le gouvernement russe ont amené MM. Bogdanovitch et Slemine à la découverte de dépôts aurifères dans les montagnes de Djoukjour, entre Nikolaevsk et Okhotsk. Leur enquête se poursuit jusque sur la côte occidentale du Kamtchatka.

D'autres recherches géologiques, ayant pour but d'assurer le combustible à la grande voie transcontinentale, ont permis de signaler la présence de bassins houillers dans la vallée de l'Amour, de l'Yénissei et dans les steppes kirghizes.

Le lac Baïkal a été, cette année même, l'objet d'une exploration hydrographique, qui a duré de mai à octobre et qui se répétera pendant quatre ou cinq ans.

On connaît le projet audacieux qui consiste à transporter les trains d'un bout à l'autre de ce lac, soit une distance d'environ 40 kilomètres, sur des bateaux brise-glace, immenses ferry-boats, qu'il est également question d'utiliser pour la navigation dans l'Océan Boréal, au Nord des embouchures de l'Ob et de l'Yénissei.

L'accès à ces deux fleuves devient d'ailleurs de plus en plus facile, depuis les travaux de dragage et de balisage entrepris dans leurs estuaires par ordre du ministre de la marine russe. Déjà trois navires commandés par le capitaine Wiggins avaient effectué un certain nombre d'observations astronomiques et levé la côte sur une étendue de 2.500 milles. Le délai assigné était de 5 à 6 années, et l'état d'avancement de ces travaux a permis, durant l'été 1897, à une flotille de 11 navires

Digitized by Google

anglais, de s'avancer dans l'intérieur de la Sibérie et d'en sortir sans aucune avarie. Les recherches magnétiques et hydrologiques faites dans ces parages, depuis 1893 jusqu'en 1895, par MM. Wilkitzki et autres ont prouvé que l'influence du Gulfstream se fait sentir jusqu'à la mer de Kara. Notamment on a constaté la présence à la côte mourmane (portion de la Laponie russe baignée par l'océan Glacial) d'un courant d'eau chaude d'une cinquantaine de kilomètres dont la température varie de 9° à 11° c. Ce courant se retrécit et sa température baisse à mesure qu'il s'approche de la mer de Kara.

Le chemin de fer ouralien, qui s'embranche sur le prolongement du Transsibérien et s'arrête à Perm, est actuellement continué dans la direction de la Dvina et reliera, par ce fleuve, le port d'Arkhangelsk avec la Sibérie Occidentale (1).

Si nous quittons le Transsibérien et les lignes qui s'y rattachent pour nous transporter dans les contrées desservies par la voie qui, du Caucase, par de là la Caspienne, atteint Samarkand, nous avons à signaler de nouvelles conquêtes géographiques à l'actif de la Russie.

Des études analogues à celles que poursuivent dans les glaciers des Alpes le prince Roland Bonaparte, MM. Forel et J. Vallot, ont été récemment entreprises dans le Caucase. Durant le deuxième trimestre de 1896, M. N. A. Busch parcourut la partie Nord-Ouest de la chaîne, fixant l'altitude et examinant le mouvement de 49 glaciers dont 30 n'avaient encore été l'objet d'aucune observation. Il rapporte, outre des collections scientifiques nombreuses, une carte botanique du district de Kouban.

Il convient peut-être de signaler, à cet endroit, le phénomène géologique curieux dont cette région a été dernièrement le théâtre. Probablement à la suite d'un tremblement de terre, l'Araxe, rivière qui sert de frontière entre la Russie et la Perse, et qui se déversait dans la Koura, a changé sa direction pour se jeter dans la mer à vingt kilomètres au sud de son ancien cours. Par suite de cette déviation naturelle de l'Araxe, une région, autrefois simple marécage, va être rendue à l'agriculture.

Asie mineure. — Avant de quitter les bords occidentaux du continent asiatique, notons deux voyages importants, accomplis en Asie Mineure : l'un d'octobre à janvier 1896 par MM. le Dr Oberhummer et Zimmerer

(1) La ligne d'Arkhangelsk à Vologda (Russie d'Europe) est inaugurée; l'exploitation a été commencée au mois de novembre dernier.

Digitized by Google

de Munich; l'autre par notre collègue, le capitaine breveté de Contenson et l'abbé Chabot, en 1897.

Après un séjour en Syrie, les voyageurs allemands se dirigèrent de Damas vers le Nord, franchirent le Taurus cilicien, atteignirent les rives du Kyzyl-Yrmak qu'ils remontèrent d'abord pour explorer le mont Argée, et qu'ils descendirent ensuite pour relever son cours moyen. Telle est la partie nouvelle de ce voyage dans une contrée que visita Tchikhatchef en 1849, Barth en 1858 et plus récemment Nauman.

C'est au Sud-Est de ces montagnes que se porta la mission archéologique française. Elle put utiliser pour une bonne partie de son parcours la carte de Kiepert (Berlin, 1890) publiée d'après les voyages de Humann, Puchstein, etc., seul document à peu près exact de la région comprise entre la Syrie et l'Arménie. En attendant que le capitaine de Contenson mette au net ses levés de détail et ses observations barométriques, traçons seulement le chemin parcouru d'Alexandrette à l'Euphrate, par les passes de l'Amanus, les bassins du Kara-Sou, de l'Afrin, du Koveïk et du Sadjour, suivant une ligne circulaire qui touche au sommet du djebel Barakat et se prolonge par la reconnaissance du cours du fleuve, jusqu'au massif du Kara Dagh et à la partie Sud du Taurus Arménien après une pointe sur Orfa en Mésopotamie. Le retour s'est effectué par Aintad dans une direction sud-ouest.

M. l'abbé Chabot, chargé de cours à l'École des Hautes Études, s'était muni d'une mission de l'instruction publique. « J'avais obtenu, d'autre part, nous écrit M. de Contenson, par l'intermédiaire de l'ambassade de France à Constantinople, des lettres vizirielles qui nous ont été indispensables pour voyager avec quelque apparence de sécurité dans ces pays encore fumants du sang des massacres. »

Signalons aussi le voyage accompli au Yemen, dans la pointe sud-ouest de l'Arabie par M. Désiré Charnay, le vétéran des voyageurs français.

Connu par ses explorations au Mexique et dans l'Amérique centrale, M. Charnay a, cette fois, pénétré au cœur d'une région dangereuse par le fanatisme de ses habitants. Ses recherches archéologiques poursuivies dans l'intérieur de l'Yemen, à Sanâ, à Djerim, à Taes, etc., lui ont permis de reconstituer la physionomie des villes sabéennes du temps de la reine Belkis, l'amie de Salomon.

Asie centrale. — Revenons ensuite aux progrès géographiques dont

Digitized by Google

les grands travaux opérés par la Russie ont été l'occasion, et pénétrons dans l'Asie Centrale par le chemin de fer transcaspien.

Le trafic se fait depuis le mois de février dernier entre Samarkand et Djizas, dans la direction du Syr-Daria. La voie est construite jusqu'à Kavas, d'où elle bifurque, à gauche vers Tachkent, à droite vers Khokand. Grâce à l'établissement d'une route d'Askhabad à Méchèd, les Persans peuvent utiliser le Transcaspien pour l'écoulement de leurs produits.

Notons encore qu'un embranchement est en construction depuis le printemps dernier, de Merv pour Kouck dans la direction de Hérat. Il s'arrête à la frontière de l'Afghanistan.

Le Bokhara, dont la population et la vie économique restent toujours intéressantes, a été visité cette année par la mission du colonel Kouznetzoff, qui, de Kerminé, station du Transcaspien, prit sa route par Karchi, Gouzar Chirabad, Termez, et suivit l'Amou-Daria sur une longueur de près de 300 kilomètres à travers un pays désert.

Plusieurs missions scientifiques sont parties de Samarkand pour entreprendre l'étude du Rochan, du Chougnan et du Vakhan, qui appartiennent, comme on sait, à la région du Pamir.

Les recherches de M. Zahlman portèrent principalement sur les dialectes taljiks. Le professeur Korjinski et le lieutenant Koznakoff prirent la route connue du Kizil-Art ; seul M. Ivanoff, chargé d'une mission géologique, réussit à pénétrer, par les monts Hissar et le Darvaz, au Rochan, d'où il poursuivit son exploration géologique dans le Chougnan et le Vakhan pour monter ensuite vers Och, par la passe de Taldjyk.

Ces différents voyages font songer à celui d'un officier danois, M. Olufsen, qui traversa le Pamir d'Och à Kalaï-Pandj, releva la rive droite du Pandj, qu'il descendit jusqu'à Kalaï Khoumo et se porta droit sur le Sourghab dont il remonta le cours pour revenir à son point de départ. L'itinéraire du voyageur forme une boucle complète dont le tracé est appuyé sur un grand nombre de positions astronomiques.

Une expédition scientifique, sous la direction de M. Fedtchenow, explore les montagnes qui séparent la vallée du Syr-Daria de celle du Tchou. On y étudie surtout les glaciers, assez nombreux dans le pays.

Quand on considère les travaux des Russes en Asie Centrale, les noms

Digitized by Google

de Pievtzof, de Potanine, de Prjevalski, de Groum-Grjimaïlo, ouvriers de la première heure, se présentent forcément à l'esprit. Cette grande œuvre de pénétration a été méditée, élaborée et accomplie sous les auspices et par les soins de la Société impériale russe de géographie.

C'est encore sous son impulsion directrice que fut exécutée la belle exploration de M. Roborovski, qui n'a pas duré moins de trois années, de 1893 à 1896. Les membres de la Société ont pu lire le rapport sur cette expédition, paru dans l'un des derniers comptes rendus, rapport que l'explorateur nous a directement communiqué par la gracieuse entremise de M. le général Venukoff (1).

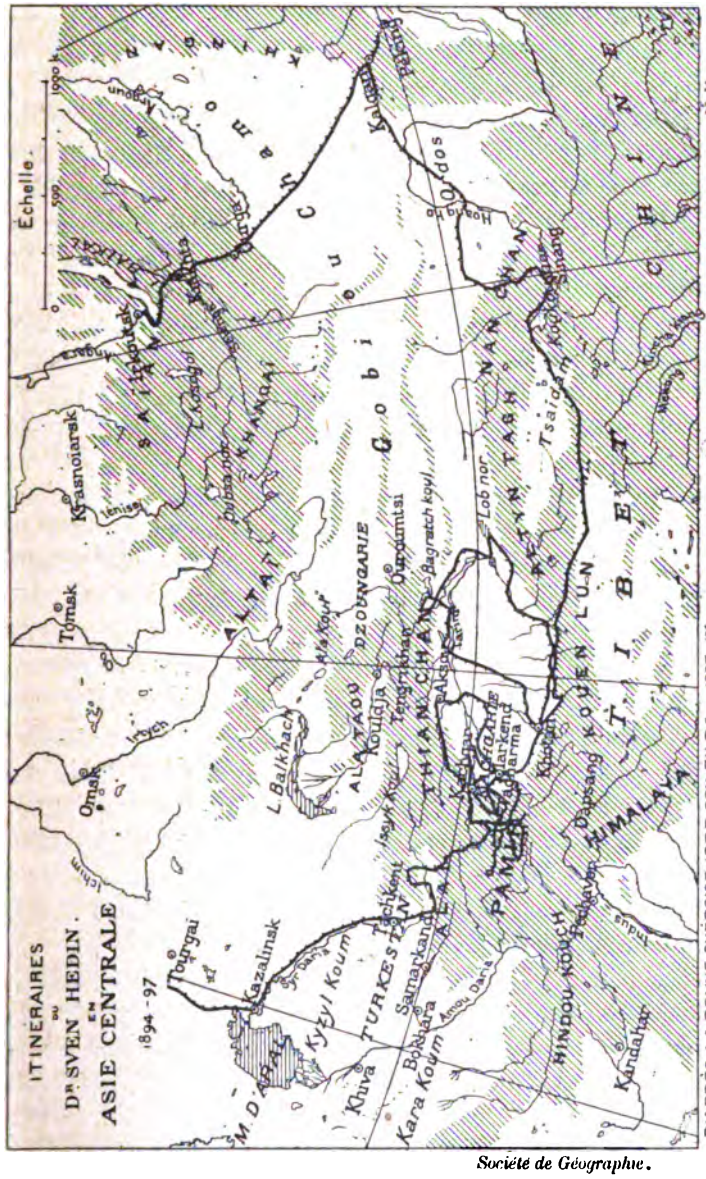
Les travaux de M. Roborovski et Kozloff embrassaient : les diverses ramifications du Tian-Chan au-dessous desquelles s'étend une dépression de plus de 100 mètres dont il fixa la position, l'étude détaillée du Nan-Chan, où fut découvert un lac salé, le Kara-Nor, le Kouen-Loun, les monts Humboldt et Ritter, le cours du Tarim, les abords du Lob-Nor, le bassin du Koukou-Nor. Au lieu de suivre des itinéraires fixes, ils procédèrent par excursions circulaires autour de stations météorologiques établies par leurs soins, et ils purent tracer des mailles entre les itinéraires déjà connus, complétant ainsi l'œuvre de leurs devanciers.

Enfin, nous ne pouvons passer sous silence une expédition russe en Asie, conduite par M. le professeur Krasnoff et ayant pour but l'étude de la culture du thé aux Indes, à Ceylan, à Java, en Chine et au Japon. C'est peut-être la plus importante au point de vue de la géographie botanique et agricole. La relation qu'en publie la Revue russe « Knijki Nedaili » aura une influence sensible sur l'introduction de la culture du thé dans la Transcaucasie, où MM. Popoff ont déjà fait des essais fructueux.

Dans la dernière partie de son long itinéraire, le voyageur suédois Sven Hedin, auquel la Russie, l'Angleterre et l'Allemagne font une véritable ovation, a pris comme champ d'exploration les contrées situées au Nord du Tibet. Nous ne reviendrons pas sur ses ascensions dans le Pamir, ni sur ses traversées de la portion occidentale du désert de Takla Makan; ces travaux appartiennent à l'exercice précédent. En janvier 1896, il repartait de Khotan vers la Keria Daria, trouvant au passage des traces de villes enfouies, remontait ce cours d'eau jusqu'à sa perte dans les sables à environ 39° 30′ de lat. N., atteignait le Tarim, le Ba-

(1) Voir *Rev. Fr.*, t. XXII, p. 598, avec carte.

Digitized by Google


ITINÉRAIRES
DU
Dr SVEN HEDIN.
EN
ASIE CENTRALE
1894-97
Échelle.
0
500
1000 k
Tomsk
Krasnoiarsk
Omsk
Tourgai
Kazalinsk
Kyzyl Koum
Khiva
Kara Koum
Bokhara
Samarkand
Tashkent
Kouldja
Tarim
Aksou
Kashgar
Yarkand
Khotan
Leh
Lob nor
Tsaidam
Koukounor
Sagratch kouel
Urumtsi
Kalgan
Pékin
Ordos
Kiakhta
Urga
Kandahar
Peshawar
Indus
Amou Darya
Syr Darya
Yenisei
Irtych
Ob
Lena
Amour
Hoang Ho
Yang Tse Kiang
Mekong
Brahmapoutre
Gobi
L. Balkhach
Ala Koul
Issyk Koul
Tsaidam
Koukounor
Lob n

gratch-Koul, puis, se portant à l'Est de la rivière Koutché, découvrait, au Nord du Lob-Nor, reconnu par Prjevalski, une série de nappes d'eau situées à l'emplacement marqué pour ce lac sur les cartes chinoises, non loin des nappes que signala Pevtzoff.

M. Sven Hedin constata que le régime hydrographique de cette région est soumis à de fréquents changements. De retour à Khotan, il entreprit en juin 1896 la traversée du versant septentrional du Tibet, franchissant le Kouen-Lun et l'Arka-Tagk, puis, se tenant dans sa marche vers l'Est entre le 35° et le 36°, il aboutit à un vaste plateau semé de lacs sans dégagement; enfin, par le Koukou-Nor et le bassin du Hoang-Ho, il gagna Pékin. Cet itinéraire, dans sa partie la plus récente, rappelle les grandes traversées effectuées du Nord au Sud par les missions Bonvalot et Henri d'Orléans, Dutreuil de Rhins et Grenard. Celles-ci s'enfoncèrent plus profondément dans l'intérieur du Tibet, presque jusqu'aux portes de Lhassa.

Les explorations françaises en Asie. — Parmi les étrangers qui collaborent à l'œuvre d'ensemble entreprise par les Russes en Asie, qui dirigent vers ces espaces immenses à peine éclos à la civilisation leur enquête scientifique, ou qu'attire seulement le spectacle de ces transformations grandioses, les Français tiennent une place honorable. Pour ne parler que de ceux qui, cette année, sont restés en contact avec la Société de Géographie, nous devons signaler d'abord M. Chaffanjon (1).

Sans nous arrêter aux études scientifiques diverses auxquelles s'est adonnée la mission J. Chaffanjon, Louis Gay et Mangini, sur tout son parcours, c'est-à-dire du Caucase à la mer du Japon, ni même aux nombreuses observations astronomiques qu'elle fit, franchissons avec elle l'Altaï, arrivons à Kobdo, l'une des plus importantes villes de la Mongolie septentrionale, et cheminons à l'Est vers Ourga. Par le col de Dzaghistaï, M. Chaffanjon nous conduit dans le bassin supérieur de l'Éder, et le relevé qu'il en fait modifie sensiblement le système hydrographique de cette région sur une étendue de 400 kilomètres. Ici le sol est ingrat, et seules des ruines telles que celles de Karakoroum nous révèlent la civilisation des grands ka'an. L'aspect est différent sur les rives du Keroulen, où le précéda (1894-1895) la mission russe de M. Strelisky. M. Chaffanjon, qui s'attendait à pénétrer dans une région inhabitée, se vit en contact avec une population sédentaire et put porter

(1) Voir *Rev. Fr.*, t. XXII, p. 239.

Digitized by Google

un grand nombre de localités sur la carte. La vallée du Khailar qu'il remonta ensuite pour gagner, par delà les Khingan, la Nonni et l'Amour, fut descendue jusqu'à l'Argoun vers la même époque par M. Franke. Celui-ci était parti de Pékin par la vallée de l'Issoun, le bassin du Chara Mouren et le Gobi Mongol, suivant un itinéraire qui rappelle la route de la mission Fritsche de 1873. Il put atteindre le Bouir Nor et constater que les P. Jésuites, Gerbillon et Pereira en avaient exactement fixé la position dès le XVIIe siècle.

M. Levat entreprit, dans le Sud-Est de la Sibérie, la reconnaissance de la Zeia. Il en détermina les cours moyen et supérieur sur un itinéraire de 2.000 kilomètres par des levés à la boussole et des observations barométriques. Ses opérations ont pu être raccordées à celles de M. Kropotkine et de l'état-major russe dans cette partie peu connue du bassin de l'Amour. Pendant ses deux missions géologiques de 1895 et 1896 accomplies avec M. Th. Sabachnikoff, M. Levat a signalé de nombreux gisements aurifères, et s'est incidemment occupé du régime des eaux et des pluies comme des conditions climatériques des régions visitées.

La nécessité où nous sommes de nous en tenir aux résultats géographiques ne nous permet pas d'insister sur la traversée de l'Asie russe, dont M. Lalo nous fit un récit attachant, ni sur les voyages de M. le baron de Baye qui nous ont valu une ample moisson de documents archéologiques et l'étude de populations telles que les Ostiaks répartis dans le bassin inférieur de l'Ob.

Même remarque en ce qui touche les travaux mûrement préparés et toujours fructueux de M. Édouard Blanc en Asie Centrale, les observations ethnologiques que M. Paul Labbé, rentré tout récemment en France, recueillit cet été sur la race kirghize et les études économiques et sociales que poursuit avec succès M. Pierre Leroy-Baulieu à travers le continent asiatique.

Au cours de la mission que lui confia le ministère des colonies, M. Saint-Yves reprit en sens inverse et avec quelques variantes, l'itinéraire de M. Chaffanjon dans le Sémiretchié. Sergiopol, Kopal, Verniié, Prjevalski, Narynskoë, Och, jalonnent le tracé principal, qui se prolonge dans l'Alaï et le Transalaï par le Tengiz Baï, les vallées de Mozar et de Taracha, connus des Russes, mais qu'aucun voyageur français n'avait encore visités. Il put, au-dessus de l'Issyk-Koul, observer un

Digitized by Google

type très curieux de perte de rivières, puis, en longeant la chaîne qui sépare le Semiretchié du Ferganah, il découvrit entre les cols de Terek et de Tchibbel une série de glaciers très caractéristiques, dont deux reçurent les noms de nos collègues MM. Chaffanjon et Gay.

Extrême-Orient. — L'année 1897 a vu s'achever trois importants voyages français en Extrême-Orient. Ce sont, d'une part, les missions Bonin et Marcel Monnier, de l'autre la mission lyonnaise dirigée par M. Brenier.

Les deux premières se rattachent par une partie de leurs itinéraires à l'Asie russe. Elles ont pu observer le Chinois chez lui ou bien explorer ses frontières, puis, au cours de longues chevauchées, apprécier l'intensité de l'effort victorieusement tenté par le monde slave aux confins du monde jaune. La dernière mission limite sa sphère d'action à la Chine même. Son ambition est d'évaluer la puissance productrice et l'avenir économique de ce marché qui s'ouvre à peine et de ménager les issues par lesquelles s'établiront les grands courants commerciaux qui font les colonies fécondes.

Les 8.000 kilomètres que parcourut en Chine par voie de terre M. Ch.-Eudes Bonin, vice-résident de France en Indo-Chine, l'ont conduit des possessions françaises aux possessions russes. Il fit la topographie exacte des sources du fleuve Rouge, signalées, mais non relevées par l'explorateur anglais Colqhoun. M. C. Madrolle s'était porté dans cette direction par Lin-an-fou et Che-Pin et avait fixé le cours de la rivière Song-koi, mais ses travaux appartiennent à l'année précédente et nous nous contentons de rappeler dans ce rapport qu'il a dressé la première carte de Hai-nan. La géographie est surtout redevable à M. Bonin d'un itinéraire nouveau (800 kil.) sur la frontière du Tibet, de Tali à Tatsienlou; sur ce parcours, il traversa le royaume inexploré de Meli et découvrit la boucle du Yang-Tsé qui, de Li-kiang à Young-ning-tou-fou, s'avance à près d'un degré vers le Nord pour tourner brusquement au Sud et reprendre vers l'Est son cours tortueux (1). C'est de Tatsienlou qu'un missionnaire catholique, le P. Soulié, partit en décembre 1894 pour se porter au Sud-Ouest par une route nouvelle, jusqu'au point où le Mékong pénètre dans le Tibet. A Tatsienlou, M. Bonin prit la route que suivit Gill en 1877, et, toujours marchant vers le Nord, il coupa en plusieurs points les tracés de Potanine, atteignit à Lan-

(1) Voir *Rev. Fr.*, t. XXI, p. 704 avec carte.

Digitized by Google

tcheou le fleuve Jaune qu'il descendit jusqu'à l'endroit où commence son coude vers le Sud. Cette route est connue, mais la reconnaissance de M. Bonin dans l'Ordos est nouvelle et son tracé, de Koukou-Khoto à Chara Mouren, c'est-à-dire des abords du Hoang-ho à la route postale menant en Sibérie, n'a été coupé que sur un point, par Prjevalsky (1871-1873).

Plusieurs cartes à grande échelle ont permis de tracer avec exactitude la route de M. Marcel Monnier dans l'empire du Milieu. Le détail de ce voyage organisé aux frais du journal *Le Temps*, est en partie publié et bientôt l'explorateur, après trois ans d'absence, nous fera lui-même le récit de ses longues pérégrinations pendant lesquelles il a pénétré la vie chinoise, Nous nous contenterons donc aujourd'hui de noter les levés au 1/50.000 qu'il exécuta en 1896, d'Y-Tchang au Tonkin à travers le Sé-Tchouen et le Yunnan, et l'itinéraire nouveau qu'il décrivit cette année en Corée entre Tche-Moul-Po, Séoul et Gensan. Il s'était rendu dans cette presqu'île par Formose, le curieux archipel des Liou Kieou incorporé depuis peu dans le domaine du Mikado et l'île de Kiou-Siou. Le 4 juillet, il était à Vladivostok d'où il gagnait par l'Oussouri la vallée de l'Amour, le Baïkal et Irkoutsk. Rentré en territoire chinois, il toucha Ourga et, par un itinéraire se rapprochant de celui qu'effectua en sens inverse M. Chaffanjon, il visita les vestiges de Karakoroum, la lamaserie d'Erden-Zo, puis Kobdo. Abandonnant alors la route du Turkestan, il atteignit au delà de l'Altaï les sources de l'Ob. C'est l'itinéraire suivi au XIIIe siècle par un moine du Brabant, Guillaume Ruysbroek, dit Rubruquis, que le roi Louis IX envoya en Tartarie prêcher l'Évangile. Son livre à la main, M. Marcel Monnier suivit sa trace. Il leva soigneusement la route à la boussole comme pour ses explorations précédentes en Chine et en Corée. Du Turkestan par la Transcaucasie il pensait atteindre le nord de la Perse et contourner la Caspienne pour revenir en Europe après un parcours de 30.000 kilomètres.

Du voyage de M. H. Brenier, directeur de la mission lyonnaise, rappelons seulement les grandes lignes de ce vaste itinéraire. On sait que Bordeaux, Lille, Marseille, Roanne et Roubaix avaient répondu à l'appel de la Chambre de commerce de Lyon. La mission, dirigée d'abord par M. le consul Rocher, était partie sous le patronage des ministères des affaires étrangères, des colonies, du commerce, et elle avait

Digitized by Google

obtenu de la marine qu'un médecin de 1re classe, M. Deblenne, lui fût adjoint. Les membres qui la composaient, prenant comme base notre colonie indo-chinoise, étudièrent, outre ses ressources propres, ses voies de pénétration et ses éléments d'échange; puis ils examinèrent la valeur économique et commerciale du groupe formé par le Yun-Nan, le Kouang-Si et le Koui-Tchéou; enfin ils procédèrent à l'exploration commerciale du Se-Tchouen, avec Tchoung-King comme centre des opérations. Ils ont ajouté à ces résultats une enquête sur le commerce général de la Chine, qu'ils ont poursuivie soit le long du Yang-Tsé-Kiang ou du Si-Kiang, soit en se rendant par mer à Pakhoi, à Hong-Kong, à Changhaï et à Pékin.

La mission lyonnaise a à son actif 16.000 kilomètres parcourus en pleine Chine, plus de 8.000 kilomètres de levés de route à la boussole et au baromètre, dont près de 4.000 en terrain nouveau, les études géologiques de M. l'ingénieur Duclos, les observations botaniques et médicales du docteur Deblenne, des renseignements ethnographiques et linguistiques, des données géographiques générales et différentes découvertes ou constatations intéressantes, notamment celle de la véritable branche mère du Si-Kiang qui est la rivière Lieou-Tchéou-Fou.

L'exemple donné par la chambre de commerce de Lyon fut suivi à un an de distance par la chambre anglaise de Blackburn et par les chambres de commerce allemandes de Crefeld, de Gladbach, de Brème, etc., toutes avec l'appui plus ou moins officieux de leurs gouvernements respectifs. On peut rattacher à ce mouvement d'enquête la tournée officielle confiée par la Grande-Bretagne à M. le consul Byron Brenan dans tous les ports ouverts de la Chine et en Corée. Quant à la mission japonaise elle, commença sans doute à fonctionner en même temps que la mission lyonnaise et la précéda à Tchoung-King; mais aucune de ces entreprises ne présentait l'envergure de la nôtre.

Nous arrêtons là ces indications sans aborder la question des chemins de fer de pénétration dont les puissances occidentales se disputent les concessions.

Empire de l'Inde. — Ce rapide coup d'œil sur les explorations accomplies en 1887 ne comporte pas une étude sur les opérations militaires conduites par les Anglais au Nord-Ouest de l'empire de l'Inde. Mais il faut signaler la mission de MM. Welby et Malcolm qui partirent du Kachmir, effectuèrent la traversée du nord du Tibet entre le

Digitized by Google

35° et 36°, atteignirent le Tchou-Mar, origine du Mouroussou, par conséquent, du Yang-Lé, et par le Koukou-Nor et le couvent de Koumboum, se rendirent à Lan-Tchéou, puis à Pékin. MM. Deasy et Arnold Pike durent limiter leur exploration à la région des lacs située à l'est du Ladak.

Nous ne pouvons nous arrêter aux travaux effectués en Birmanie, où l'expédition Pottinger faillit être écharpée (Georg. Jal., août 1897); ni même aux avantages territoriaux et commerciaux que la Grande-Bretagne recueillit du traité de Pékin (5 juin 1897) à la suite des négociations de sir Claude Macdonald (cession de l'État Chan de Kokang, installation de l'Angleterre dans le territoiré situé au sud de la rivière Nam Ouam; ouvertures de nouvelles routes commerciales entre la Chine et la Birmanie, et faculté de construire dans le Yunnan un chemin de fer se reliant à cette colonie).

Nous passerons également sur les résultats appréciables de la convention du 20 juin 1895 signée par la France et la Chine. On sait qu'elle porte principalement sur un abornement de la frontière du Yunnan et sur l'introduction de nos produits dans les provinces limitrophes du Tonkin.

Indo-Chine française. — L'ère des voyages de découvertes est terminée dans l'Indo-Chine française; mais il importe de tirer parti du domaine que nous avons conquis. C'est à ce résultat que travaillent deux missions hydrographiques chargées d'établir le degré de navigabilité du Mékong: l'une en aval des cataractes de Kong, et l'autre en amont de Luang Prabang. La première, confiée à MM. le lieutenant de vaisseau Itier, l'ingénieur Desbos et le lieutenant Morin, a franchi les rapides du fleuve, de Sambor à Stung-Treng, sans subir aucune avarie, complétant ainsi l'œuvre du lieutenant de vaisseau Simon; la seconde, dite mission hydrographique du haut Mékong, sous le commandement de l'enseigne de vaisseau Mazeran, est parvenue, en août dernier, à amener la canonnière *La Grandière* de Tang-Ho à Xieng-Lap, après avoir franchi cinq rapides réputés infranchissables Tang-Ho, Tang-Lot, Tang-Paken, Tang-Pho-Mulet, Tang-Pang) (1).

La partie du massif montagneux de l'Annam, comprise entre la rivière de Hué, le Quang-Tri, Ai-Lao, le Se-Kong et le Se-La-Nong, au nord des itinéraires de Malglaive et Bonin, a été parcourue non sans danger,

(1) Voir plus loin, p. 124.

Digitized by Google

de juillet à septembre 1896, puis dans les premiers mois de 1897, par M. le lieutenant Debay qui, en dépit des obstacles, a réussi à rassembler les éléments d'une carte de cette région.

Pendant le cours de cette année, la Société de Géographie a pu suivre l'itinéraire de deux voyages accomplis dans le Laos et l'Annam sous les auspices du ministre de l'instruction publique.

Le premier en date est celui de M. le comte Pierre de Barthélemy qui, accompagné de M. Jean de Neufville et d'un préparateur pour ses collections d'histoire naturelle, remonta le cours du Song-Ca et se dirigea sur Luang-Prabang en reprenant la route de MM. Cupet et Massie. Il descendit ensuite le Mékong et revint à la côte d'Annam par le passage d'Ai-Lo. De ce voyage, le troisième qu'il ait accompli dans l'Indo-Chine française, M. de Barthélemy a rapporté, outre ses levés de routes et ses collections, des notes ethnographiques sur le Tran-Ninh, ancienne principauté de la province annamite de Vinh.

L'objet de la mission de M. Marc Bel était la poursuite de recherches minéralogiques, géologiques et géographiques dans l'Annam et le Laos. Débarqué à Qui Nhon, dans la province de Binh-Dinh, il explora le massif montagneux dont la largeur s'étend du littoral à la plaine boisée du Mékong. Par Attopeu, sur le versant S.-E. du plateau de Boloven, il arriva au Sé-Kong qu'il descendit ainsi que le Mékong pour atteindre Kratié, puis Pnom Penh, relevant toutes les altitudes de la route et recueillant des échantillons qui lui permettront de fixer quelques traits de la géologie de ces régions. On lui doit la découverte des premiers gîtes filoniens aurifères du Laos. La seconde partie de son exploration a été consacrée à l'étude des gisements houillers, des gîtes aurifères et des mines de cuivre de la province de Quang-Nam.

Mme Bel, qui accompagnait son mari pendant ce voyage, a recueilli des collections pour le Muséum d'histoire naturelle.

De la sorte, nous sommes amenés à citer le beau voyage de Mme Massieu à travers la Birmanie, nos possessions indo-chinoises, la Chine et la Russie d'Asie; celui de Mme Cross en Indo-Chine et en Chine, deux Françaises que nous pouvons comparer à l'une de leurs émules anglaises, Mme Bishop, qui, par le Yang-Tsé-Kiang, s'aventura dans le Sé Tchouen et jusqu'aux confins du Tibet. Ainsi les voyages en pays lointains, et particulièrement en Extrême-Orient, ont cessé d'être l'apanage d'une seule moitié du genre humain. HULOT.

Digitized by Google

LES LETTRES DE LA MISSION MARCHAND

Lorsque fut répandue, au commencement de décembre 1897, la nouvelle du massacre de la mission Marchand, — nouvelle qui depuis deux mois n'a pas été confirmée et que l'on peut considérer comme fausse, — les renseignements récents connus sur la mission ne consistaient qu'en quelques nouvelles vagues remontant à plus de cinq mois. Depuis lors des lettres ont surgi de tous côtés, donnant, dans les journaux, des renseignements détaillés, beaucoup trop même, sur la marche de la mission, son but, ses intentions. Si la nouvelle du massacre n'avait été lancée que dans le but de provoquer la publication de correspondances concernant les faits et gestes de la mission Marchand, il faut reconnaître que nos rivaux intéressés sont aujourd'hui bien renseignés. La *Revue Française* qui pendant longtemps s'était imposé de Conrart le silence prudent, n'a plus désormais aucune raison de se tenir sur la réserve.

Le capitaine Marchand s'était embarqué à Bordeaux le 20 juin 1896. Il avait sous ses ordres 12 Européens : les capitaines Mangin et Germain, le lieutenant Largeau, de l'infanterie de marine ; le capitaine Baratier, des spahis soudanais ; le capitaine d'infanterie Simon, qui, tombé malade en remontant l'Oubangui, a eu encore la force de revenir en Algérie pour y mourir en décembre dernier ; l'enseigne de vaisseau Dyé ; M. Émily, médecin de la marine ; l'administrateur Bobichon ; l'interprète Landeroin ; enfin, 4 sous-officiers, parmi lesquels les sergents Nicolas et Dat, encadrant deux compagnies de tirailleurs indigènes. Afin d'assurer les derrières de la mission Marchand, le capitaine Roulet vient d'être désigné pour se rendre sur le haut Oubangui. Tous les membres de la mission sont de vieux Africains.

Les lettres que nous publions ci-dessous font ressortir les difficultés énormes contre lesquelles la mission Marchand a eu à lutter. Déjà en exposant la marche concentrique qui se fait de trois côtés vers le haut Nil, la *Revue Française* (déc. 1897) a retracé les obstacles que la mission Marchand dut surmonter de Loango à Brazzaville d'abord, puis, de ce point au confluent du M'Bomou et de l'Oubangui. Le M'Bomou étant sans cesse obstrué par des obstables, sur son parcours de 700 kilo-

Digitized by Google

mètres, il fallait la plupart du temps suivre la voie de terre pour transporter non-seulement les 3.000 charges de la mission, mais encore deux vapeurs démontés et partagés en tranches. Grâce aux sultans de Rafaï et de Sémio, qui fournirent des porteurs, souvent remplacés plutôt de force que de gré, on put ainsi avancer lentement et prendre pied dans le bassin du Nil, après un portage d'environ 900 kilomètres, soit la distance de Paris à Perpignan.

Une lettre adressée par un des membres de la mission Marchand et publiée par le *Télégramme* de Toulouse donne d'intéressants détails sur cette pénible marche. Voici cette lettre, date de M'Bima, 1er août 1897 :

« Vous pouvez, mon cher ami, par la situation géographique que je vous donne (6° latitude nord, 24° longitude est), vous faire une idée approximative de l'endroit d'où je vous écris et du chemin que nous avons parcouru depuis le 13 avril que nous avons quitté Banghi.

Un mois de pirogue d'abord, sous le soleil ardent sous les averses diluviennes et au milieu de tornades épouvantables, si fréquentes sous l'équateur.

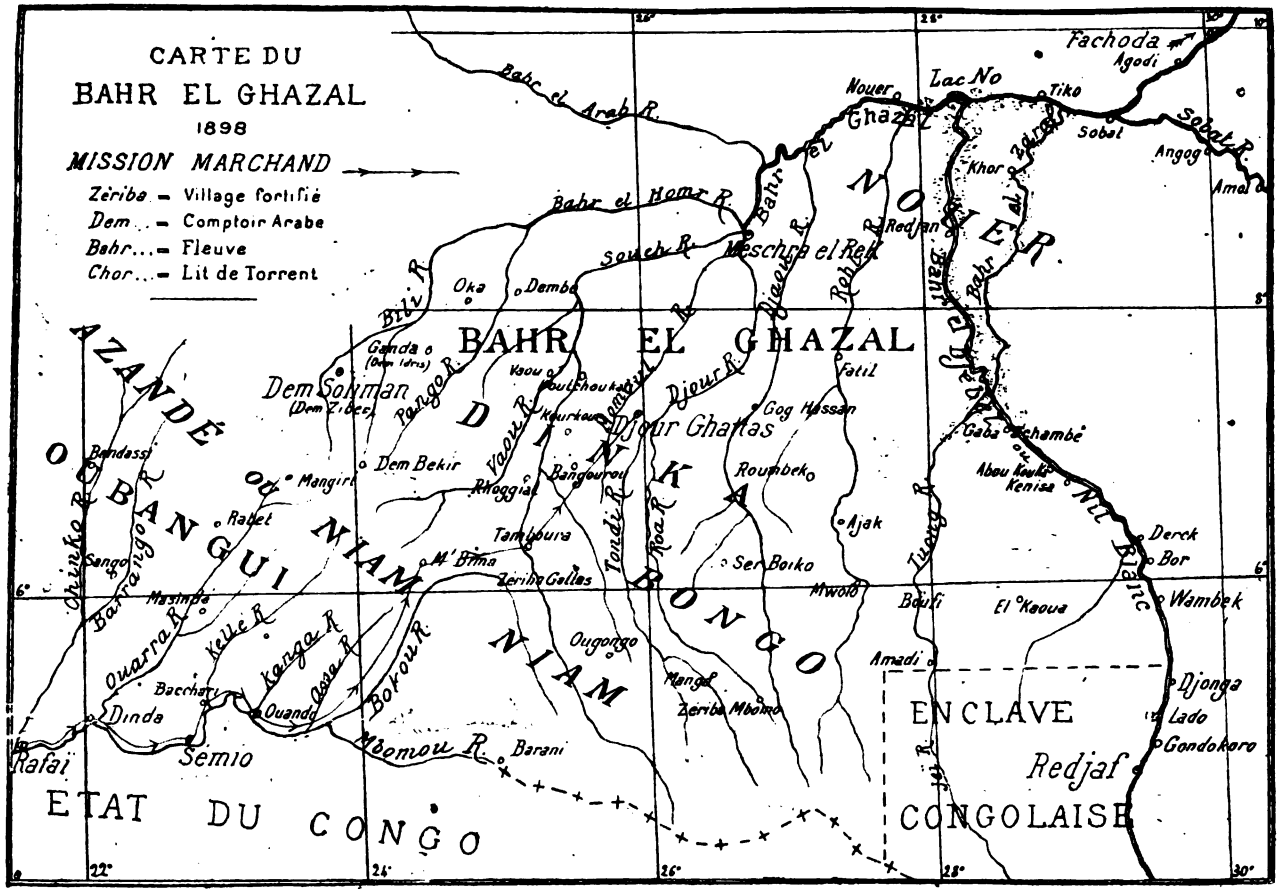
Notre convoi, le dernier de la mission, est composé, de 72 pirogues et de 1.200 pagayeurs transportant 1.500 charges...

... Après des fatigues sans nombre, nous sommes arrivés à Ouango, sur le M'Bomou affluent de l'Oubanghi. Nous suivons tout le temps la rive droite de l'Oubanghi et du M'Bomou, car la rive gauche appartient à l'Etat indépendant du Congo. Nous voilà à plus de 2.500 kilomètres de Loango, qui est le port de la côte le plus rapproché.

Nous allons continuer notre marche vers l'est par voie de terre, car Ouango est le point terminus de la navigation. Nous devons alors tracer et faire une route de quinze mètres de largeur à travers un pays accidenté comme celui-ci, où les obstables surgissent à chaque pas : ici un ravin rocailleux, plus loin un bourbier vaseux, partout des brousses épaisses, de hautes herbes.

Voilà la partie la plus pénible de notre mission ; nous devons explorer tous les cours d'eau navigables, rivières se transformant en torrents rapides, infranchissables. A chaque instant nous devons traîner nos pirogues à terre et les remettre à flot au delà des passages dangereux. Nous devons enfin faire passer du bassin du Congo dans celui du Nil

Digitized by Google



Digitized by Google

deux vapeurs de 18 mètres de longueur qu'il nous faudra faire porter à dos d'homme, sur un parcours de 1.000 kilomètres, de Ouango au Bahr-el-Ghazal, affluent du Nil. Un de nos vapeurs a déjà franchi 400 kilomètres, et à l'heure où vous aurez ma lettre il naviguera dans les eaux du Nil.

L'énergie et la volonté d'un homme, le capitaine d'infanterie de marine Marchand, secondé par une dizaine de blancs, appartenant comme lui à cette arme d'élite, ont conçu et mis à exécution ce hardi projet.

Et, dans cette colonie du Haut-Oubanghi, où depuis un an nous ne mangeons plus de viande fraiche, où le vin manque depuis longtemps, où les privations sont sans nombre et la fatigue continuelle, sur les douze Européens qui composent la mission, huit officiers et quatre sous-officiers, pas un n'est malade !...

Nous traversons ainsi Gozobanghi, Bozoghi, Bangasso, Zemio...

Nous arrivons à Rafaï, dont le territoire touche au territoire arabe du Darfour : là, nous sommes reçus par le sultan que le capitaine Marchand comble de cadeaux.

Trois jours après notre arrivée à Zemio, je reçois l'ordre de parcourir, avec 250 porteurs pour former en quelque sorte l'avant-garde de la mission ; j'arrive ainsi à M'Bima d'où je vous écris.

Me voilà seul blanc à 150 kilomètres du poste le plus voisin et, dans quelques jours, nous serons dans le bassin du Nil. Nous serons enfin à Fachoda, où nous pourrons mettre à flot nos vapeurs. Nous espérons que par suite de notre traité avec Ménélik, nous pourrons gagner Djibouti en passant par l'Abyssinie ; le roi des rois doit envoyer un de ses ras à notre rencontre pour nous faciliter le passage et ce ne sera pas la partie la moins intéressante de notre voyage. Enfin, encore deux ans à peine et j'espère qu'en 1899 nous serons définitivement rentrés en France ».

Un an sans manger de viande fraîche et encore moins de pain, ni boire de vin, et pas un malade parmi les blancs ! Il faut vraiment posséder un entraînement remarquable et une foi puissante dans le succès pour arriver à de pareils résultats,

D'autre part, un sous-officier aux tirailleurs sénégalais, adresse à sa famille deux lettres, que publie la *Dépêche* de Toulouse :

Digitized by Google

Nozzioby, le 25 juillet 1897. (25'55 est et 5'33 Nord.)

Cher cousin,

« Je suis dans la haute Égypte, occupé à construire un nouvean poste sur le bord du Soueh, sous-affluent du Nil Blanc. C'est une étape de plus dans cette région peu connue que la mission Marchand va disputer aux exploiteurs anglais et belges.

Si nous réussissons, j'oublierai de bon cœur tous les dangers et toutes les fatigues. Mais que de difficultés, que de combats à surmonter contre la nature et peut-être les hommes ! Les Derviches ne sont pas commodes, et le bateau que nous traînons depuis Loango, tantôt par eau, tantôt par terre à travers les forêts, les marécages et les rochers ne va pas seul sur le Nil. Ah ! quand nous l'aurons lancé sur le grand fleuve, il y aura en Europe des gens étonnés, stupéfaits, désappointés.

Nous n'avons pas un jour de repos, car un jour de retard, rendrait tous nos efforts inutiles ; tout ce que nous aurions fait le serait en pure perte si les Anglais ou d'autres occupaient notre route quand nous voudrons passer. Je crois au succès à la condition de bien marcher ; malgré mon espoir, j'ai une crainte secrète d'arriver trop tard. Quand tu liras cette lettre, nous serons sur le Nil ou bien nos os blanchiront lentement dans la brousse d'Égypte, sous un ciel de plomb. Si nous sommes détruits, je crois que je garderai au delà de la mort le regret de ne pas avoir réussi. Oui, mon seul désir, à l'heure actuelle, est de voir le *Faidherbe* promener nos couleurs entre Khartoum et Gondokoro. Vous devez savoir en France que le *Blot* est arrivé au Tchad ; nous pouvons en être fiers, c'est le premier bateau français.

Tambourah, 27 août 1897.

Chers parents,

Nous sommes allés dans l'Oubanghi pour occuper la haute Égypte, faire connaître nos forces aux Derviches, lancer un bateau sur le Nil et réunir, si c'est possible, notre colonie d'Obock, sur la mer Rouge, à celle du Congo, sur l'Atlantique. Nous sommes 23 blancs pour ce travail avec 500 tirailleurs noirs. Le plus pénible est pourtant fait ; je viens de conduire les derniers morceaux du bateau au bord de la rivière du Souch où on va le monter... »

L'auteur de la lettre, qui après plus d'une année de fatigues et de

Digitized by Google

privations, est encore animé de l'ardeur des premiers jours, raconte ensuite les difficultés que rencontre la mission pour se procurer des porteurs et surtout pour les empêcher de déserter chaque nuit. De là des mesures de rigueur qu'expliquent la nécessité d'avancer et surtout celle de ne pas mourir de faim.

Mais de toutes les lettres publiées jusqu'ici la plus intéressante est sans contredit celle adressée par l'enseigne de vaisseau Dyé à M. A. Bernard, professeur à l'école des lettres d'Alger. Voici, d'après *la Dépêche algérienne*, le texte de cet intéressant document, daté de Bangasso, 21 août 1897 :

« Je viens d'être arrêté dans la région pendant trois semaines par une légère atteinte du climat et j'en profite pour penser, la plume à la main, aux amis que j'ai laissés là-bas, au pays des blancs.

Le pays des blancs! le pays des étoffes, des perles, du cuivre, des fusils et de la poudre; c'est pour tous les noirs d'ici, une terre fabuleuse.

On est allé un peu vite en disant qu'en mars 1897 notre drapeau devait flotter sur le cours même du Nil; c'est tout juste si en novembre ou décembre 1897 la mission Marchand occupera le Bahr-el-Ghazal et atteindra, par lui, le Nil vénérable grâce à une flottille dont le transport va être prochainement achevé. Dès 1896, M. Liotard a bien planté notre drapeau dans le bassin du haut Nil en établissant un poste près de la résidence du grand chef azandé Tambourra, à 50 kilomètres de la rive gauche du Soueh, qui a accepté notre protectorat comme Sémio et Rafaï, mais ensuite le manque de ravitaillement de denrées d'échange a paralysé M. Liotard.

Fort heureusement, le capitaine Marchand, avec sa mission de 17 blancs, dont 9 officiers de toutes armes (artillerie, cavalerie, marine, bureaux arabes), arrivait au Congo dans la seconde moitié de 1896. A la tête de ses miliciens, il dégagea énergiquement les routes de Brazzaville à Loango et de Brazzaville à Manyanga, imprima une énergique impulsion au portage par la route des caravanes, le Niari, en utilisant le tronçon du chemin de fer belge et il réussit à lancer de Brazzaville sur le Haut-Oubanghi, près de 6.000 charges.

Telle fut l'œuvre de la mission en 1896.

Dès l'arrivée des premières charges sur le M'Bomou, M. Liotard put

Digitized by Google

reprendre sa marche en avant, habile et prudente, sur le poste de Djénia, au nord de Sémio et de là, sur Dem-Ziber, où un poste est fondé et où il s'abouche depuis plusieurs mois avec les populations avoisinantes. Là, comme à Tamboura, on trouve des chevaux, des troupeaux de bœufs et de moutons, toutes richesses inconnues au Congo. De son côté, le capitaine Marchand, fait procéder, avec ses Sénégalais, à l'occupation du Djour-Ghattas, par Tamboura.

La première moitié de 1897 a été employée au transport des charges depuis Brazzaville jusqu'à Semio et Tamboura et à la mise en train du transport de la flottille — flottille dont je suis le commandant. Le transport se fait par vapeur jusqu'à Bangui, par pirogues aux eaux basses jusqu'à Bangasso, puis encore à dos d'hommes au delà.

Les gens du sultan azandé Semio , se montrent récalcitrants au portage et causent encore de grosses difficultés entre ce poste et celui de Tamboura, en dépit des gros cadeaux qui leur sont faits.

Pour atteindre le Nil même, deux obstacles se présentent; dans les steppes du Nord, les Madhistes; dans le Sud, le Bahr-el-Ghazal et tout son réseau de marais. C'est pour triompher des marais que le transport d'une flottille par le haut M'Bomou a été décidé par le capitaine Marchand.

Aussitôt, la flottille montée, sans doute en octobre, la descente sur Meschra-el-Rek, puis sur Sobat et Fachoda, ne sera plus qu'une question de jours.

J'ai reçu de bonnes nouvelles de Gentil. Sa canonnière, *Léon-Blot*, a déjà sillonné le Gribingui (affluent du Chari), en juin 1897. La santé d'Ahmet Medjekane s'est rétablie.

Pendant les sept derniers mois de 1897, je n'ai cessé de sillonner le haut Oubanghi entre Bangui et M'Bomou, d'abord sur ma vaillante canonnière *Faidherbe*, puis en pirogue au moment des plus basses eaux, dirigeant des convois chargés. Votre parent, M. Bruel, dont la résidence de Mobaye était située au milieu de ma zone de parcours, m'a toujours fourni la plus grande aide et ce fut pour moi un grand bonheur de pouvoir sympathiser avec lui, de temps à autre, dans ces pays perdus.

D'ailleurs, nous avons été frères d'armes et avons reçu ensemble le baptême du feu, dans l'absurde échauffourée du 21 janvier dernier, où les noirs du poste de Banzyville ont ouvert le feu sur nous.

Digitized by Google

Le dernier incident de l'Oubanghi est le massacre, par les Banziris, de vingt et un noirs du village de Yokola, près de Banghi (où je suis descendu peu après) vers le 10 mars. Le 13 juillet, M. Comte, administrateur de Bangui, périssait noyé en attaquant de nuit le village rebelle. Depuis le *Jacques-d'Uzès*, commandé par le lieutenant de vaisseau Morin, est enfin arrivé de Brazzaville et a infligé à ces gens une correction exemplaire. Ils venaient rôder de nuit jusque dans le poste prêts à sagayer.

Quant à moi, voici le résumé de mes pérégrinations. Après avoir été pendant trois jours l'hôte de M. de Brazza et de sa charmante femme, en fin octobre 1896, me voici faisant à pied la dure route de Loango à Brazzaville avec Ahmed que j'ai soigné chemin faisant, en novembre. A Brazzaville, je prends le commandement du *Faidherbe*, qui part aussitôt pour le Haut-Oubanghi et arrive à Mobaye le 30 décembre.

Depuis, j'ai navigué dans la rivière en amont de Bangui, pour contribuer aux transports. Fin mai, quoique la baisse des eaux rendît encore le fleuve à peu près innavigable j'ai fait franchir au *Faidherbe* les derniers rapides et l'ai conduit jusqu'à l'entrée du M'Bomou. Là il a été coupé en morceaux pour être transporté sur le Soueh en pirogues et à dos d'hommes. »

Enfin, le *Lorrain*, de Metz, a reçu communication d'une lettre émanant d'un sous-officier de la mission, M. Nicolas. Cette lettre, la plus récente connue, est datée de Zémio, 12 septembre.

« Le 16 août, je quittais le poste de Zémio avec un convoi de 120 porteurs de la mission Marchand, à destination du village de Gamanzou, qui se trouve à cinq jours de marche de Zémio, sur la route de Tambourah. Pour conduire ce convoi, je n'avais avec moi que deux Sénégalais et un caporal ; j'ai eu pas mal de tracas avec mes porteurs qui se sauvaient dans la brousse, abandonnant leurs charges. Le chemin, ou plutôt le sentier, est très mauvais en cette saison ; car nous sommes en ce moment en pleine saison des pluies. Les herbes sont très hautes et retombent sur le sentier, ce qui rend la marche des porteurs très pénible. Les ruisseaux sont pleins, débordent même, ce qui forme des bourbiers avant et après chaque « marigot ». Malgré les petits tracas que j'ai eus à la suite des fuites nombreuses de mes porteurs pendant la marche et au gîte d'étape (pendant la nuit), à la suite aussi de

Digitized by Google

la chaleur et des pluies quotidiennes, je suis arrivé à conduire mon convoi à destination et sans qu'il me manque une seule charge.

Je suis rentré au poste de Zémio, hier, 11 septembre, en très bonne santé, où j'ai reçu les félicitations de mon capitaine pour avoir très bien conduit mon convoi et surtout pour l'initiative que j'avais prise en réquisitionnant des porteurs à remplacer.

Le 8 septembre, pendant que je retournais sur Zémio, j'ai eu le plaisir de rencontrer M. Liotard, commissaire du gouvernement du Haut-Oubanghi, retour d'une mission dans le Bahr el Ghazal. Nous avons fait route ensemble pendant trois jours jusqu'à Zémio. »

De l'ensemble de ces correspondances se détache ce fait que la mission, malgré les plus grands obstacles matériels, poursuit heureusement sa marche en avant. M. Liotard qui, depuis le 1er juin 1897, avait pris possession de Dem Ziber (ou Dem Soliman) et y avait fait faire des plantations de mil pour assurer la nourriture de son escorte, n'a pas poursuivi sa marche en avant, attendant, pour cela, la concentration de la mission Marchand. Il n'a donc pas occupé, ainsi qu'on l'avait annoncé, Meschra el Rek. Comme on l'a vu, il était arrivé le 11 septembre, à Zémio, revenant du Bahr el Ghazal.

Aux dernières nouvelles, la mission Marchand s'établissait à Tambourah, y construisant des magasins pour y abriter ses nombreuses charges et préparant activement le montage de la flottille qui doit être lancée sur le Soueh. Toutes les pièces du vapeur *Faidherbe* étaient déjà arrivées à Tambourah et le capitaine Germain se préparait à revenir jusqu'à Ouango, sur le M'Bomou, pour y charger les pièces d'un second vapeur, le *Duc d'Uzès*, et les amener à Tambourah.

Tambourah, qui emprunte son nom au sultan de la localité, est un village situé dans le bassin du Nil, non loin de la ligne de partage des eaux du bassin du Congo. Le Soueh, qui porte aussi le nom de Djour dans la partie supérieure de son cours, est une des rivières qui forment le Bahr el Ghazal.

Pendant que MM. Germain, Dyé, Bobichon et Nicolas s'occupaient des travaux de Tambourah, le capitaine Marchand procédait à la reconnaissance du pays. Avec le capitaige Baratier et l'interprète Landeroin il devait se diriger, à l'est, vers Roumbek. En même temps, les lieutenants Mangin et Largeau et le Dr Emily devaient se diriger au nord, sur Meschra el Rek par Djour Ghattas. Le dernier de ces deux points

Digitized by Google

serait déjà occupé, d'après la lettre de M. Dyé. Il est donc probable que le prochain courrier nous apportera la nouvelle de l'occupation de Meschra el Rek qui n'est qu'à cinq étapes de Djour Ghattas.

La publication des lettres de la mission Marchand n'a pas été sans éveiller les susceptibilités de certains organes de la presse britannique.

La *Pall Mall Gazette*, parlant avec dédain du capitaine Marchand et de ses vaillants compagnons, les appelle des « touristes français ».

Le *Standard*, dont les attaches gouvernementales sont connues, est froidement féroce : « Si, dit-il, l'expédition Marchand est autorisée par le Gouvernement français, l'Angleterre aura à en demander raison à la France. Si, d'un autre côté, l'expédition est une entreprise privée, nous aurons à traiter le commandant Marchand et sa bande comme on traite les flibustiers. »

Il est assez singulier d'entendre ainsi parler de flibustiers dans un pays qui a produit Jameson et ses compagnons, les envahisseurs à main armée, en pleine paix, d'un pays civilisé.

Mais on ne voit pas trop ce que cette expression de flibustiers vient faire ici. Le Bahr el Ghazal n'est pas une province britannique, ni même égyptienne. Bien qu'il soit teinté aux couleurs nationales sur les cartes géographiques anglaises, le bassin du haut Nil ne peut encore figurer qu'au chapitre des espérances, et on sait qu'il y a loin de la coupe aux lèvres. Pour le moment, il est *res nullius*, n'appartenant à personne et par suite à la discrétion du premier occupant. L'Angleterre ne saurait en effet le revendiquer comme pays anglais. Quant à l'Égypte, elle l'a bel et bien abandonné lors de sa renonciation aux provinces du Soudan, à la suite de l'invasion mahdiste.

Il restait cependant une province au gouvernement égyptien, celle d'Équatoria, à cheval sur le haut Nil, où Émin-Pacha était parvenu à maintenir l'autorité du Khédive. Or, n'est-ce pas Stanley qui, agissant sous l'empire d'une inspiration britannique, est parvenu jusqu'à Emin et, sous prétexte de le sauver, l'a emmené, malgré sa volonté, lui, les fonctionnaires et les soldats égyptiens, jusqu'à Zanzibar, d'où ces derniers ont été rapatriés dans leur pays.

Après cet abandon d'un caractère indiscutable, sur quels droits l'Angleterre pourrait-elle donc s'appuyer pour revendiquer, ou faire revendiquer par l'Égypte, les provinces du haut Nil ?

Georges DEMANCHE.

Digitized by Google

LE BAHR EL GHAZAL ET SES HABITANTS

Les territoires où vient de pénétrer la mission Marchand, au sortir de l'Oubangui, sont connus sous la désignation de Pays des Rivières, auquel on donne aussi, politiquement, le nom de Bahr el Ghazal. C'est un vaste triangle compris entre le Nil Blanc ou Bahr el Djebel, le Bahr el Arab et la ligne de partage des eaux des bassins du Nil et du Congo. Cette région est arrosée par tous les cours d'eau qui se jettent dans le Nil sur sa rive gauche; car, de ce côté, le grand fleuve africain ne reçoit pas un seul affluent pendant toute sa traversée de la Nubie et de l'Égypte, c'est-à-dire du confluent du Bahr el Ghazal jusqu'à la Méditerranée, sur une longueur de 3.700 kilomètres. L'altitude moyenne de la contrée est de 800 mètres et une très faible différence de niveau sépare les tributaires du Nil de ceux du Congo.

Le Bahr el Arab (fleuve des Arabes) qui forme la limite septentrionale de la région, est aussi en quelque sorte une limite climatérique, établissant un contraste frappant entre la nature du sol, la faune, la flore et les habitants des deux rives. Au sud du Bahr el Arab, des pluies abondantes donnent naissance à une multitude de rivières ayant toujours un débit; au nord, les lits desséchés des cours d'eau ne s'emplissent, pour un moment, qu'à la suite de pluies diluviennes. Au sud, singes et éléphants se trouvent en abondance, ainsi que la mouche tsetsé, au nord, on ne les rencontre pas. Le Bahr el Ghazal est le pays des nègres et des bêtes à corne; le Kordofan ainsi que le Darfour est, au contraire, celui des Arabes et des chevaux.

Les Européens peuvent vivre dans cette région à condition d'éviter les marécages du bas pays. Casati et Emin, entre autres, y passèrent plus de 10 années, au milieu des circonstances les plus difficiles.

Le sol du Bahr el Ghazal est généralement fertile et les récoltes y sont abondantes. Dans ce pays riche en produits de toute nature et, avec ses 350.000 kilomètres carrés, grand comme les 2/3 de la France, la population, que Reclus évalue à 3 millions d'âmes, serait autrement nombreuse si elle n'avait pas été la proie des négriers. Les marchands arabes après avoir pillé et dévasté une zone allaient installer plus loin leur zeriba (station fortifiée) et dirigeaient sans cesse, vers l'Égypte et la mer Rouge, de longues files d'esclaves. La conquête égyptienne ne mit pas fin à cet odieux trafic, qui s'exerça seulement d'une façon moins

Digitized by Google

ouverte. Quand l'Italien Gessi Pacha, nommé gouverneur du Bahr el Ghazal, voulut empêcher la chasse à l'homme, les Arabes soulevèrent le pays et c'est de vive force qu'il fallut avoir raison du grand négrier Soliman, fils de Zibehr. Sa capitale, Dem Soliman, le centre le plus important du Bahr el Ghazal, fut prise d'assaut et lui-même fut fusillé. La tranquillité était revenue dans le pays lorsque l'invasion mahdiste vint y accumuler de nouvelles ruines, après avoir triomphé de Lupton bey, le successeur de Gessi, qui succomba sous les coups des envahisseurs.

Le cours du Bahr el Ghazal, qui forme la limite orientale du Pays des Rivières, est souvent parsemé d'obstacles résultant de l'agglomération d'herbes et de débris qui rendent la navigation pénible et difficile. D'après les dires des explorateurs ces barrages du Nil proviennent de l'insuffisance de pente qui occasionne d'immenses débordements; les eaux du fleuve envahissent les terres et forment des lagunes parsemées de passes libres. Ces lagunes, qui sont appelées *meha* ou *foula*, suivant leur profondeur, subsistent même pendant la saison sèche. A l'époque des pluies elles créent, en raison de leur nombre et de leurs dimensions, des obstacles répétés à la navigation.

Par suite des crues et des orages violents, les herbes sont arrachées et charriées vers le Nil. Aux points de rétrécissement du fleuve, ces paquets d'herbes agglomérées s'écoulent difficilement d'abord, puis, peu à peu s'amalgament et s'entassent au point de former un barrage complet dont l'épaisseur et la résistance sont suffisantes pour porter l'homme.

Parfois les masses flottantes qui forment ces barrages finissent par se consolider et se couvrent alors d'une végétation arborescente. Les eaux coulent en dessous ou se détournent de leur cours. Les Nouers, tribu qui habite la région marécageuse située au confluent du Nil et du Bahr el Ghazal (fleuve des Gazelles) s'établissent sur ces barrages et se nourrissent de poissons qu'ils prennent en perçant le sol.

Le Nil a toujours connu ces obstacles et, pendant 7 ans (1870-1877), une partie du Bahr el Djebel fut à ce point barrée que la navigation ne put être tentée que par la branche du Bahr el Zaraf (fleuve des Girafes). En 1880, Gessi Pacha, descendant à Khartoum avec 500 soldats et des esclaves libérés, se trouva bloqué avec son vapeur sur le fleuve. Trois mois s'écoulèrent avant que l'Autrichien Marno pût parvenir à le dé-

Digitized by Google

gager. Pendant ce temps, la plupart de ses hommes étaient morts de maladie ou de faim.

Ces obstacles naturels sont plus rares dans le Bahr el Ghazal qui, à l'époque des crues, roule une masse d'eau assez puissante pour balayer les barrages formés par le Nil en aval de son confluent.

En présence de ce fourré impénétrable, que les indigènes appellent un *sed*, les barques sont obligées de s'arrêter et les vapeurs eux-mêmes, malgré leur force d'impulsion, ne peuvent arriver à se frayer un passage. Les roues sont prises dans un enlacement d'herbes et le bâtiment est en quelque sorte prisonnier. Alors l'équipage saute à l'eau et, armé de faulx — car le cas est toujours prévu —, se met à couper les herbes, puis s'efforce de remettre le bateau en mouvement pendant que les hommes restés à bord, aident à la manœuvre avec de grandes perches, en accompagnant leurs efforts, suivant l'usage, d'une chanson cadencée.

Ce n'est pas en vain que le Bahr el Ghazal porte le nom de Pays des Rivières, car les cours d'eau y tiennent une large place. Les principales rivières, qui ont de l'eau pendant toute l'année, ne sont guéables que pendant la saison sèche; à l'époque des pluies, elles ont un débit considérable et sortent souvent de leur lit. Ce sont, en se dirigeant de l'ouest à l'est : le Pango, le Soueh et le Djour. qui réunissent leurs eaux près de Meschra el Rek, le Djaou, le Rohl, le Jeï. Ces cours d'eau, qui coulent dans la direction sud-nord, portent plusieurs noms selon le territoire des tribus qu'ils traversent.

Les principales localités du Bahr el Ghazal ont suivi les vicissitudes politiques du pays et ont été tous des centres importants et des cités déchues. Ayak ou Doufalla, sur le Rohl, au temps florissant de la traite, était une zériba (village fortifié) fondée par des marchands arabes et entourée d'un fossé profond.

Non loin de là se trouve Roumbeck, appelé aussi Rohl, comme la rivière et la tribu de ce nom, autre zériba importante et chef-lieu d'une moudirieh au temps de l'occupation égyptienne. Dans cette ville, le port des vêtements était un signe distinctif de religion; à l'exception des femmes des Arabes, aucune autre n'avait le droit de se montrer vêtue. Roumbek, où le gros de la population appartient à une branche de la grande famille Dinka, faisait autrefois un commerce assez important d'ivoire, caoutchouc, coton, plumes d'autruche.

Digitized by Google

Au nord-ouest de Roumbek, s'élève Djour Ghattas, la principale zériba de la région, située dans une plaine fertile, dans la zone intermédiaire entre les savanes marécageuses et les terrasses couvertes de prairies et de bois. C'est un marchand grec du nom de Ghattas, enrichi dans le commerce de l'ivoire et des esclaves, qui a donné son nom à cette localité habitée par des Djour (Diour). Une rivière qui porte aussi le nom de cette tribu, arrose le pays. Le Djour a un débit assez fort pendant toute l'année; ses eaux sont peuplées d'innombrables crocodiles. L'Italien Gessi-Pacha, lorsqu'il était gouverneur du Bahr el Ghazal, avait ouvert le Djour à la navigation en le débarrassant des papyrus et des grandes herbes qui en obstruaient le cours,

A une centaine de kilomètres vers le nord, près du confluent du Djour et du Momoul, est bâti Meschra el Rek (embarcadère du Rek). C'est là que commence la navigation du Bahr el Ghazal et que se forment les caravanes qui se dirigent vers l'ouest et vers le sud. La région comprise entre Djour Ghattas et Meschra el Rek est plate et, en raison de l'insuffisance des pentes, se transforme facilement en marécage à l'époque des pluies.

Au nord-ouest de Djour Ghattas, se trouvent Koutchouk-Ali, où l'explorateur Schweinfurth avait créé de beaux jardins de bananiers, citronniers et orangers; Vaou, dont les grandes forêts fournissent les bois de construction pour les bateaux naviguant sur le Djour.

Enfin, à l'ouest de Djour Ghattas, se dresse la zériba de Dem Ziber ou Dem Soliman, créée il y a une trentaine d'années, par Ziber-Pacha et résidence de son fils Soliman, ces deux grands trafiquants d'esclaves que Gessi-Pacha dut mettre à la raison. Soliman y avait construit un palais et la ville était la seule du Bahr el Ghazal qui possédât une mosquée. Les Égyptiens en firent la capitale de la province. Elle fut alors une grande cité populeuse,, aux nombreux magasins approvisionnés de denrées européennes; ses artisans étaient célèbres par leur habileté. Aujourd'hui, bien que située au croisement des routes du Kordofan, du Darfour et du Congo, elle est presque complètement déserte, n'ayant pour habitants, que les indigènes Dinkas. Lorsque M. Liotard en prit possession, il dut, avant tout, y attirer des habitants et se préoccuper, tant était grande la pénurie des ressources du pays, d'assurer la subsistance du poste qu'il y établissait.

Les indigènes, en présence desquels se trouvent actuellement les

Digitized by Google

missions françaises appartiennent plus particulièrement à deux grandes familles : les Asandés et les Dinkas; les premiers relevant plutôt du bassin du haut Oubangui, les seconds de celui du Nil. Voici quelques détails descriptifs sur les peuplades plus ou moins sauvages de ces régions.

Les Sandès ou Asandès, qu'on appelle aussi Niam Niam forment une importante famille qui occupe toute la région touchant à la ligne de partage des eaux du Nil et de l'Ouellé-Makoua, au nord-est de l'État du Congo.

De taille moyenne, ils ont la peau d'un brun rougeâtre. Les hommes attachent leurs cheveux en petites tresses, retombant du sommet de la tête. Parfois ils se tatouent, mais le plus souvent ils se dessinent des lignes tracées en noir avec le suc du gardenia. Leur vêtement se compose uniquement d'un morceau d'écorce battue et la coiffure d'un chapeau d'herbe tressée ayant tout l'aspect d'un pot de fleurs. Les femmes enroulent leurs cheveux à l'aide de petits paquets d'herbe. Les jeunes filles et les enfants ont le costume le plus primitif du monde. Les femmes portent seulement une bande d'étoffe, assez petite en général, en forme de ceinture. Elles ont l'habitude de s'oindre le corps d'huile de palme et de le frotter avec de la poudre de bois rouge. Les hommes comme les femmes portent des anneaux en fer au cou, aux poignets et aux chevilles et piquent dans leurs cheveux des épingles en ivoire ou en os, de singe ou d'homme.

Les Asandès sont armés de lances, de boucliers, d'arcs et de flèches. Beaux parleurs, chasseurs et guerriers, ils sont cependant de mœurs hospitalières. Ce sont les femmes qui ont soin du ménage et à qui incombent également les travaux des champs. Les hommes — quand ils font autre chose que chasser — s'adonnent aux petits métiers et fabriquent des ornements en fer, des paniers et ceintures en paille, etc. Leur sauvagerie ressort pleinement de ce fait qu'ils sont anthropophages à l'occasion.

Les Dinkas sont répandus sur tout le territoire du Bahr-el-Ghazal. On en trouve même sur la rive droite du Nil. Voici comment s'exprime sur leur compte l'explorateur italien Casati qui vécut pendant dix années dans la région du haut Nil :

« La famille Dinka comprend de nombreuses tribus, très différentes par les coutumes et les mœurs, mais toutes d'un caractère facile, ne

Digitized by Google

se passionnant que pour la chasse aux animaux sauvages. Les Dinkas sont timides quand ils entrent en relations avec des étrangers. D'un physique agréable, avec des membres vigoureux et souples ils se montrent d'une grande supériorité à la course et manient la lance et l'arc d'une façon remarquable ; ils n'ont aucune constitution politique à proprement parler ; le gouvernement est tout patriarcal : les villages ont à leur tête des chefs jouissant de privilèges héréditaires. Les habitations sont en paille de forme conique, d'une propreté admirable, relativement spacieuses. Les hommes se couvrent d'une peau de chèvre attachée aux reins, beaucoup cependant sont complètement nus ; les femmes portent constamment deux de ces peaux qui retombent à la hauteur du genou ; elles prennent ce costume dès qu'elles sont nubiles.

» Les Dinkas ont l'habitude de dormir sur un lit de cendres, soit pour se mettre ainsi à l'abri des myriades d'insectes, soit pour atténuer les effets de l'abaissement considérable de la température pendant la nuit. Rien n'est plus étrange qu'un village dinka lorsque, le matin, tous ces fantômes blanchâtres se lèvent.

» Ils ont ordinairement les oreilles percées de plusieurs trous dans lesquels ils passent de petits anneaux en fer ; les hommes portent aux bras des cercles d'ivoire ; les femmes, des cercles de fer aux chevilles et aux poignets. De même que beaucoup d'autres races nègres ils s'arrachent deux des incisives inférieures.

» Les Dinkas se nourrissent rarement de viande. Ils ont en horreur la chair de l'hippopotame et du crocodile. Leurs aliments préférés sont les laitages et les farineux, et leur boisson est une bière préparée avec le sorgho. Ils estiment tout particulièrement une bouillie faite avec du beurre, du miel et du lait. Tous leurs vases sont lavés avec de l'urine de vache ; ils ne connaissent pas le sel. Ils fabriquent leur beurre d'une façon particulière : le lait est versé dans une courge que l'on bouche et qu'une personne assise sur deux petits escabeaux de bois, place sur ses genoux et secoue à droite puis à gauche, en la frappant alternativement des deux mains, par coups réguliers et cadencés ; l'opération exige un certain temps pour séparer le beurre du lait en grumeaux plus ou moins gros.

» Les Dinkas professent un culte tout particulier pour les serpents, il n'est pour ainsi dire pas de case qui ne renferme quelque reptile, un python le plus souvent. Ces animaux, nourris de lait, sont si

Digitized by Google

familiers qu'ils obéissent à la voix de la maîtresse du logis. Comme les Dinkas professent la polygamie, cette maîtresse est la première femme épousée, dans le cas où il se trouve plusieurs femmes. La femme s'achète aux parents ; le nombre des épouses d'un citoyen dinka est donc en rapport avec la fortune de celui-ci. C'est sous la direction et la surveillance de cette maîtresse du logis que les autres vaquent à la préparation des aliments, à l'approvisionnement de l'eau et du bois, à la culture des champs, à l'entretien des étables à vaches et à chèvres. Le Dinka, qui possède de grands troupeaux est presque toujours absent du foyer; quand il revient au village il plante sa lance devant la case de celle de ses femmes qu'il favorise. C'est pour elle un honneur en échange duquel elle a à pourvoir aux besoins de son seigneur et maître. »

Les Dinkas, dont certaines tribus vivent constamment dans les marais, ne sont pas sans avoir quelque analogie avec les échassiers qui y habitent. Ils ont de longues jambes décharnées et de larges pieds plats. A l'instar des cigognes, ils ont pris l'habitude de se tenir immobiles sur une jambe et d'appuyer l'autre au dessus du genou. Suivant Th. von Heuglin, qui rapporte cet usage, ils se reposent ainsi durant une heure entière.

Dans les plaines fertiles du Bahr-el-Ghazal, les cultures auxquelles se livrent les indigènes, comprennent le sorgho, les fèves, les courges, le sésame et le tabac. On y rencontre aussi des bananiers, des dattiers, des citronniers, des orangers.

Passionnés éleveurs de bétail, les Dinkas ont pour celui-ci les plus grandes attentions. Quand un de leurs animaux tombe malade ils le mettent aussitôt dans une étable à part et le soignent de leur mieux. Ils ont le plus grand respect pour la vache dont ils recueillent précieusement, pour tous les usages domestiques, la bouse et l'urine. Cette dernière, qui semble jouer un rôle assez important dans leur existence sert à teindre la chevelure de ceux qui ne se rasent pas la tête. Assez habiles ouvriers, les Dinkas ont la réputation d'être d'excellents cuisiniers — pour les indigènes.

En s'avançant à l'est vers le Nil, la mission Marchand se trouvera aussi en contact avec les Bongos. Ceux-ci forment une importante peuplade établie entre les Niam Niam et les Dinkas dans les régions supérieures du Tondi et du Djaou. Ils ne ressemblent guère aux Dinkas et

Digitized by Google

s'en distinguent par la forte musculature de leurs membres, au lieu d'avoir les jambes d'échassiers des tribus du marécage. D'après l'explorateur Schweinfurth, les hommes ne sont pas nus comme la plupart des indigènes du Bahr el Ghazal; ils portent un lambeau d'étoffe et un grand nombre d'anneaux de fer qui forment brassard. « Les femmes n'ont point de pagne; elles s'attachent seulement à la ceinture une branche feuillue ou des touffes d'herbes. Pour elles, les ornements par excellence sont les clous ou les plaques de métal qu'elles se passent à la lèvre inférieure; souvent on rencontre des femmes ayant la lèvre pourvue d'une rondelle assez grande pour qu'elle puisse servir de plat pour la nourriture. En outre, les élégantes s'introduisent des chevilles dans les commissures des lèvres, dans les narines, sur toutes les saillies et dans tous les plis du corps; il en est qui se sont ainsi épinglées en cent endroits différents. » Les femmes s'affublent aussi d'une queue qui, en se balançant dans leur marche lourde, leur donne une allure d'animal.

Les Bongos se distinguent par leur douceur et leur amour du travail. Ils sont plus cultivateurs que pasteurs et, non seulement les femmes, mais encore les hommes s'adonnent aux travaux de la terre et en retirent d'abondantes récoltes. Leur nourriture se compose, outre les végétaux, de viandes de toutes sortes dont quelques-unes sont assez répugnantes. Ils mangent avec délices les vers intestinaux du bœuf, les scorpions, les larves de termite et autres animaux rampants. Comme forgerons, ils jouissent d'une grande réputation. Ils croient à la métempsycose et sont convaincus que les âmes des vieilles femmes passent dans le corps des hyènes; aussi, se gardent-ils bien, d'après Schweinfurth, de tuer ces animaux, de peur d'atteindre quelque membre de leur famille.

Les lettres de la mission Marchand sont moins favorables aux indigènes que les récits des explorateurs. L'une d'elles, datée de Tamboura, 27 août, et publiée par *l'Eclair*, contient les appréciations suivantes :

« Les populations Azandés, au milieu desquelles nous sommes depuis Rafaï, sont apathiques et indisciplinées, mais elles ne sont pas dangereuses et nous les tenons par leurs sultans Bangasso, Rafaï, Sémio, Tamboura. Mais Fort-Hossinger est sur leur extrême limite; à quatre ou cinq jours d'ici, nous aurons affaire avec les Dinkas, qui ne sont

Digitized by Google

plus les populations pacifiques et pastorales dont parlent les quelques explorateurs qui sont allés chez eux. Ce sont des gens cupides et voleurs qui, braves en même temps que très nombreux, ont le plus grand mépris pour les armes à feu et ont l'habitude de foncer sur leurs ennemis en se bouchant les oreilles avec de l'étoupe, simplement armés d'une massue en bois.

Nous sommes en pourparlers avec eux depuis longtemps, désireux de passer en amis et ne nous souciant pas d'avoir à leur faire la guerre. Du reste, plusieurs de leurs chefs nous ont déjà fait les meilleures promesses et je pense que nous pourrons bientôt nous mettre en route dans la vallée du Soueh. où nous sommes déjà depuis deux mois. »

On remarquera que le correspondant qui envoie ces nouvelles n'avait pas encore pénétré — pas plus que la mission Marchand — sur le territoire dinka. Ses appréciations peuvent donc être exagérées, d'autant plus que M. Liotard, qui a pris contact à Dem Ziber avec les Dinkas, se contentait, en parlant d'eux, de signaler surtout leur odeur nauséabonde (1).

Mais il est bien certain que l'invasion mahdiste a dû modifier les mœurs précédemment paisibles des indigènes. Sous ce rapport, il ne sera donc pas surprenant de constater une transformation dans les peuplades qui habitent le Bahr el Ghazal. Dans l'état d'esprit des indigènes, une surprise sera donc toujours à redouter, et c'est par là que les expéditions françaises sont plus particulièrement vulnérables.

J. SERVIGNY.

(1) Voir *Revue Française*, déc. 1897, t. XXII, p. 691.

Digitized by Google

LES PORTS DE HAMBOURG ET BRÊME

La prospérité sans cesse croissante du commerce de l'Allemagne, le développement rapide de sa marine marchande, appellent de plus en plus l'attention sur ses ports, notamment sur Hambourg et Brême qui tiennent le premier rang entre tous.

Par sa situation à une faible distance de l'embouchure d'un grand fleuve, Hambourg se trouve dans une situation particulièrement favorable pour le commerce maritime. C'est, en effet, là où se trouve son port que finit la navigation maritime et que commence la navigation fluviale. Grâce à cette situation privilégiée, Hambourg est en communication directe par l'Elbe et par les canaux qui y aboutissent avec la plus grande partie de l'Allemagne et une partie de l'Autriche. Les voies ferrées elles-mêmes contribuent à lui apporter un trafic important. On va juger, par ce qui suit, de la position avantageuse du port de Hambourg et de l'importance de son mouvement commercial.

A son embouchure, l'Elbe a assez de profondeur pour accueillir les navires du plus grand tirant d'eau. En côtoyant les îles hollandaises et les rives allemandes de la mer du Nord, on trouve à la sonde, de 12 à 14 brasses et, jusqu'à Gluckstadt, à 70 kilomètres après l'embouchure, le fleuve conserve une profondeur qu'aucun fleuve européen ne dépasse.

C'est près de Gluckstadt, à Brunsbuttel, que débouche le canal de la Baltique, creusé à 9 mètres de profondeur, et, en face, à Cuxhaven, enclave hambourgeoise, la ville libre a créé un port de marée qui servira de point de départ aux grands paquebots de la *Hamburg-Amerika-Linie*. Ce port de 8 mètres de profondeur à marée basse, en aura 10^{m} 8 à marée haute. En remontant l'Elbe, les plus grands bâtiments peuvent parvenir jusqu'à la rade de Brunshausen, à 30 kilomètres de Hambourg. En temps normal, les navires d'un tirant d'eau de plus de 7^{m} 20 ne peuvent se rendre directement à Hambourg. Toutefois, les ports et bassins de la ville ont été établis à une profondeur plus considérable.

A Hambourg, la marée moyenne n'est plus que de 1^{m}80, de sorte que tous les ports maritimes hambourgeois ont pu être établis comme ports de marée ouverte.

C'est à Hambourg, placé à une centaine de kilomètres de l'embouchure de l'Elbe, que l'estuaire se transforme en fleuve proprement dit. Grâce aux facilités de pénétration qu'offre le fleuve, Hambourg a vu

Digitized by Google

son commerce augmenter dans de notables proportions. Dans ces 30 dernières années, le jaugeage des navires maritimes a passé de 1.200.000 à 6.200.000 tonnes. Les marchandises parties de Hambourg par bateaux fluviaux pour des lieux de destination en amont de la ville, ont passé, en 30 ans, de 330.000 à 2.400.000 tonnes. Quant à celles qui arrivent de l'intérieur de Hambourg, elles représentent actuellement 2 millions de tonnes.

Aussi Hambourg, avec son tonnage total d'entrées de 6.228.000 t. en 1894, dépasse-t-il tous les ports voisins et est-il devenu le premier port du continent. Anvers n'a que 5.002.000 t., Rotterdam, 4.143.500 t., le Havre, 2.860.500 t., Brême, 2.172.000 t. Au point de vue du trafic international, Hambourg était parvenu à dépasser Liverpool, en 1894, avec 6.354 navires et 5.699.000 t. contre 5.873 navires et 5.492.000 t., ne se laissant devancer que par Londres avec un mouvement de 10.834 navires et 8.301.000 tonnes.

D'autre part, la population de Hambourg est passée, de 200.000 habitants en 1862, à 650.000 aujourd'hui, sans compter les 150.000 habitants d'Altona, ville juxtaposée.

Sur 9.165 navires entrant à Hambourg, 6.500, soit 70 0/0, sont des bateaux à vapeur qui représentent seuls 90 0/0 du tonnage total.

La majeure partie du port de Hambourg est réservée au *port libre*, d'une étendue de 1.000 hectares. Les bassins, dont les quais ont 16 à 17 kilomètres de long et dont les hangars et entrepôts couvrent 175.640 mètres carrés, sont reliés par des voies ferrées aux gares adjacentes et possèdent de nombreuses grues pouvant soulever jusqu'à 150 tonnes. De grands chantiers de construction, ceux de Blohm et Voss et du Reiherstieg, sont établis sur le territoire du port libre.

En 1895, Hambourg a vu entrer par mer, 9.443 navires jaugeant 6.254.500 tonneaux de registre; en 1896, 10.447 navires et 6.445.000 t.; il en est parti 9.446 jaugeant 6.279.700 t. et en 1896, 10.371 navires et 6.300.000 tonnes. La valeur de l'importation par mer est estimée à 1.661.433.000 m. et, en 1896, à 1.713.071.000 m.; celle de l'exportation par mer à 1.336.773.290 m., et, en 1896, à 1.439.210.000 marks.

Si l'on ajoute les arrivages et départs par l'Elbe supérieur (soit 28.485 bateaux fluviaux en 1895, et 31.833 en 1896, valant 841.824.005 marks en 1895, et 954.805.000 en 1896 et, en outre les arrivages par voie ferrée, on arrive, pour 1895, à un mouvement commercial total repré-

Digitized by Google

sentant 5.402.111.000 marks et, pour 1896, 5.795.194.000 m. En somme, la valeur des marchandises entrées et sorties de Hambourg est de 7 milliards de francs, en sensible progrès sur les années antérieures.

Les navires entrés à Hambourg, qui ne jaugeaient, en moyenne, que 461.770 tonnes de 1846 à 1850, jaugeaient 2.206.254 tonnes de 1871 à 1880 et 6.254.500 en 1895. Il faut y ajouter 266.704 t. pour Altona et 102.072 t. pour Harbourg en 1895.

La flotte maritime de Hambourg ne comprenait, en 1845, que 223 navires jaugeant 42.802 tonnes ; elle possédait, en 1880, 491 navires avec 244.280 t. ; en 1895, 650 navires et 644.800 tonnes ; en 1896, 673 navires et 680.000 t.

A l'entrée, le port de Hambourg est surtout fréquenté par le pavillon anglais. Celui-ci tenait le premier rang jusqu'en 1896 ; mais, cette année, le pavillon allemand lui enleva la première place avec 2.914.900 t., ne laissant que la seconde aux Anglais avec 2.734.500 t. Les autres pavillons ont peu d'importance : le norvégien, 301.600 t. ; le danois, 135.600 t. ; le néerlandais, 102.700 t. ; le français, 62.900 t. seulement (contre 67.000 t. en 1895) ; le suédois, 52.300 t., etc. Tandis que presque tous les pavillons sont en augmentation, celui de France marque une diminution de plus de 4.000 tonnes.

Malgré sa prospérité croissante, la ville libre de Hambourg fait encore de grands efforts pour améliorer ses voies d'accès et renforcer son outillage. Le port de Hambourg possède 12 bassins et de nombreux mouillages le long de pieux (ducs d'Albe), en pleine rivière. L'encombrement est tel cependant, à certains moments, que les navires venant de la mer ont parfois peine à obtenir un emplacement. Aussi a-t-on décidé de créer 12 nouveaux mouillages (ducs d'Albe), au milieu du grand bassin, dit India Hafen. Ces travaux coûteront 52.000 marks. En outre, le Sénat de Hambourg vient de soumettre au corps législatif un plan général d'agrandissement du port, qui consiste à creuser à Kuhwarder (rive gauche), 3 grands docks et à prolonger la darse actuelle. Les frais prévus sont de 11.159.000 marks pour le seul bassin qui serait construit immédiatement et achevé dans 4 ou 5 ans.

Le port de Brême n'a pas été aussi favorisé par la nature que celui de Hambourg. Bien que situé à une plus grande proximité que ce dernier de la mer du Nord, il n'a pas, comme lui, cette grande artère fluviale

Digitized by Google

qui draîne sur ses quais tout le commerce de l'intérieur. Brême n'a comme mode de pénétration dans les terres que les chemins de fer et c'est là une voie artificielle et coûteuse à laquelle le commerce préfère, autant que possible le transport par eau. Malgré ces causes d'infériorité sur sa rivale, Brême a su tirer un remarquable parti de la poussée formidable du commerce allemand.

En 1895, les importations dans le port de Brême ont été d'une valeur de 806.306.000 marks, soit une augmentation de 111.821.000 m. sur 1894. Les exportations ont été en 1895 d'une valeur de 765.852.000 m., soit 93.743.000 m. de plus qu'en 1894. Le commerce total a augmenté en un an de 10, 12 0/0 sur la quantité et de 6,64 0/0 sur la valeur.

Cette augmentation sans précédent correspond d'ailleurs à celle du commerce total de l'Allemagne, dont l'exportation a atteint 3.318 millions de marks en 1895, soit 356 millions de m. de plus qu'en 1894. L'activité s'est exercée surtout dans les industries textiles, les mines, les métaux, les machines, la céramique.

En 1896, le progrès commercial de Brême s'est encore accentué. Les importations ont été d'une valeur de 821.473.000 marks et les exportations d'une valeur de 809.365.000 marks.

A Brême, l'importation des objets manufacturés (articles en coton, laine, soie et demi-soie, jute, etc.) a passé de 76 millions de m. en 1894 à 106 en 1895; à l'exportation, ces mêmes marchandises qui donnaient, en 1894, 72 millions de m., ont atteint en 1895, 102 millions de marks.

Les importations de Brême proviennent surtout de l'Empire allemand (287.635.000 m.) et des États-Unis (228.174,000 m.); les autres puissances ne suivent que de bien loin; les principales sont l'Angleterre (46.697.000 m.), la République argentine (44.000.000 m.), la Russie (27.846.000 m.), l'Australie (27.400.000 m.); la France n'envoie à Brême que pour 3.222.000 marks.

Les exportations brêmoises sont dirigées pour plus de la moitié sur l'Empire allemand (425.338.000 m. en 1895); viennent ensuite : les États-Unis (141.000.000 m.), l'Autriche (42.500.000 m.), l'Angleterre (32.700.000 m.); la France ne reçoit de Brême que pour 1.160.000 marks.

Les importations à Brême consistent surtout en coton (181.325.000 m.), laine (83.320.000 m.), tabac et cigares (47.166.000 m.), etc. Les expor-

Digitized by Google

tations de ce port comprennent avant tout le coton brut (174.223.000 m.), la laine (83.283.000 m.), le tabac et les cigares (54.600.000 m.). On voit donc par la comparaison de ces chiffres que les produits ne font qne traverser Brême, qui leur sert de port de transit.

Le commerce général de Brême avec la France est tombé de 10.207.703 fr. en 1894 à 5.477.295 fr. en 1895, à cause des prix trop élevés de nos vins.

La navigation des ports du Weser a été de 4.083 navires et 2.183.200 tonneaux à l'entrée et de 4.448 navires et 2.200.200 t. à la sortie en 1895; au total, c'est une diminution de 252 navires, mais une augmentation de 58.027 t. sur 1894. Le tonnage à l'entrée comprend 784.000 tonnes provenant des États-Unis, 296.500 tonnes allemandes, 295.700 t. anglaises, 202.700 t. russes, 49.300 t. scandinaves, 27.845 t. espagnoles et portugaises, 29.794 t. hollandaises et belges, seulement 7.908 t. françaises. A la sortie, les chiffres sont à peu près les mêmes. On constate une grande augmentation des relations avec l'Amérique du sud (186.800 t. en 1895, soit 47.000 t. de plus qu'en 1894), principalement avec la République Argentine et le Brésil.

Pour 1896, les chiffres totaux des navires ont progressé mais le tonnage a baissé. A l'entrée, on compte 4.494 navire et 2.011.663 tonnes; à la sortie 4.781 navires et 2.008.866 tonnes.

Cet aperçu du commerce maritime des deux principaux ports allemands amène cette conclusion que la part du pavillon français y va de plus en plus en diminuant pendant que, d'autre part, les navires allemands qui fréquentent les ports français et viennent y enlever le fret, vont sans cesse en augmentant. C'est là une constatation de plus de la décadence de notre marine marchande. Et tandis que, de 1891 à 1896, Hambourg voit augmenter son tonnage de 700.000 t. à l'entrée, Dunkerque et le Hâvre, nos deux principaux ports du nord, voient diminuer leur tonnage, le premier de 20.000 tonneaux, le second de 34.000. Les défectuosités de l'outillage de nos ports et les facilités que l'on trouve à l'étranger sont une des causes de cette décadence.

Paul Barré.

Digitized by Google

NOUVELLE-CALÉDONIE

ÉTAT DE LA COLONISATION LIBRE

La France, disent les étrangers, a des colonies, mais n'a pas de colons ; et chacun de disserter sur la répugnance qu'ont les Français à aller chercher fortune hors de la métropole. L'amour d'un bien-être relatif, même dans une perpétuelle médiocrité; l'ignorance des conditions d'existence que l'on trouverait au loin; la résistance des parents à voir leurs enfants aux prises avec les difficultés sans nombre et hors de portée d'être conseillés ou soutenus; la facilité de s'abriter dans un emploi quelconque ou de devenir fonctionnaire : tels sont les motifs qui sont le plus souvent mis en avant. Sans doute, il y a vingt ans, ils ont pu retarder l'expansion coloniale, mais depuis, bien des préjugés sont tombés. Le manque de débouchés pour le nombre toujours croissant de gens en quête de positions, la connaissance de plus en plus répandue des affaires coloniales, l'extension rapide de notre domaine extérieur, la propagande à outrance faite par des hommes comme Bonvalot ou des sociétés comme l'Union coloniale, la part de plus en plus grande donnée par la presse aux colonies, le va-et-vient continuel, des possessions d'outre-mer à la métropole, des soldats qui ont opéré depuis quinze ans au Tonkin, au Soudan, à Madagascar. Toutes ces causes n'ont pas été sans amener une transformation dans notre manière de voir.

C'est ainsi que dans toutes les familles on s'est familiarisé avec l'idée que celui des enfants qui part aux colonies n'est pas nécessairement un enfant perdu pour toujours. Les préjugés anciens sont tombés, on suppute les chances de succès, on cite les exemples de ceux qui ont réussi. « Si tu étais parti avec lui il y a dix ans! dit le père à son fils qui végète dans une position sans avenir, tu nous reviendrais maintenant fortune faite. » — « C'est possible, répond le fils, mais un de mes camarades qui revient de Nouvelle-Calédonie, m'a dit la vérité là-dessus. Le tout est de choisir l'endroit. On est encore plus tracassé par l'administration dans les colonies qu'on ne l'est en France. On vous dore la pilule pour vous attirer et une fois là, il faut déchanter. Finalement on revient plus pauvre qu'on n'est parti. »

Cela donne l'état d'âme d'un grand nombre de gens rebelles à toute

Digitized by Google

idée d'émigration. Une famille qui rentre en France éprouvée par le climat, n'ayant plus de ressources, retombant à la charge de ceux qui, tout en restant au pays avaient partagé les illusions de l'heure du départ, c'est la propagande à rebours, et la Nouvelle-Calédonie nous en donne malheureusement de trop fréquents exemples.

En 1884, dix-sept familles s'installaient à Koné (côte ouest). Une seule a résisté et tient actuellement un débit de boissons. Deux mois après leur arrivée, toutes les autres avaient renoncé à leur tentative. En 1887 on y installe dix nouvelles familles, et les immigrants viennent peu à peu jusqu'en 1891 ; à partir de cette date le mouvement cesse complètement. En résumé, sur 80 colons la moitié a abandonné la position, l'autre moitié cherche tant bien que mal à tirer parti du terrain.

Si on consulte une carte de la colonisation, on voit sur la *côte est* six centres : Canala (Négropo et Ciu), Monéo, Ponérihouen et ses environs, Ina, Poindémien, Tiéti. Sans compter le centre de Thio qui est aliéné mais n'est pas occupé. Sur la *côte ouest*, on distingue cinq centres : Koné, Voh, Onégoa, Oubatche et Hienghène. Ces trois derniers figurent pour mémoire, car l'effort n'a porté que sur Koné et Voh.

Il est incontestable que c'est le premier groupe, celui de la côte est, qui doit donner les meilleurs résultats à raison des vents d'est et aussi à cause de la qualité du sol.

Les colons qui ont su persévérer sont-ils sur le chemin de la fortune? Se constituent-ils des exploitations qui en feront dans un temps donné de puissantes et riches familles?

Sur les 470.000 caféiers actuellement plantés, 300.000 appartiennent à un capitaliste de la colonie, M. Leconte; 30,000 à M. Laujolle, ancien géomètre; 140.000 se répartissent entre une trentaine de familles. A Voh, 150.000 caféiers se répartissent entre 45 familles. Si l'on prend les résultats en masse, on peut dire que la plupart des petits colons ont épuisé le pécule beaucoup trop maigre de 5.000 francs qu'ils avaient apporté sur l'assurance qu'on leur avait donnée qu'ils pouvaient, avec cette réserve, vivre à l'aise pendant les cinq premières années.

Sauf quelques exceptions, les colons se soutiennent par le crédit que leur fait la maison Ballande qui prend hypothèque au fur et à mesure. Les moins endettés doivent de 600 à 1.000 francs, et la sécheresse absolue que subit la région les mettra bientôt à la merci des prêteurs. Au moment où ils ne pourront plus payer les intérêts du capital prêté,

Digitized by Google

ils seront bien forcés d'abandonner leurs concessions aux capitalistes.

Les colons arrivent avec l'idée fixe que le café pousse comme la pomme de terre et doit donner bon an mal an 1 franc de rente par pied après 5 années de culture. Or, celà n'existe que dans l'imagination de ceux qui écrivent des brochures pour amorcer le colon. Ils n'ont pas craint d'annoncer qu'avec 5.000 francs et 5 ans de travail on devait se faire annuellement 5.000 francs de rente. Il ne leur est pas venu à la pensée de faire des traités populaires sur la culture du café telle qu'elle est comprise dans les centres producteurs, de propager l'emploi des engrais qui peuvent donner au sol calédonien la vigueur qui lui manque. On n'a pas prévenu ces braves gens qu'ils se trouveraient loin des centres importants et sans communications faciles. Il leur est impossible de vivre du seul produit de la terre en attendant que le café donne des résultats. Il faut bien qu'ils fassent venir vin, farine, sel, etc., qu'ils portent au marché volailles, cochons, etc. Comment faire s'il n'y a pas de routes?

On ne s'explique donc pas que le gouverneur, M. Feillet, puisse avoir l'idée de créer un grand centre au milieu de l'île, à 35 kilomètres de chaque côte, au col d'Amien, ce qui exige la construction d'une route qui coûtera plus de 100.000 francs, sans compter l'entretien ultérieur. Les colons auront plus de deux jours de charrette à bœufs; ce n'est pas fait pour les encourager.

Le conseil général a conscience de cette situation; il n'est pas disposé à entrer dans les vues du gouverneur, car il sent qu'il lui incomberait une lourde responsabilité si. comme tout le fait prévoir, on allait au-devant d'un insuccès. Il y a dans ce conseil des hommes expérimentés, qui ont une notion juste des mesures susceptibles d'enrayer le mal. Il faudrait assurer le sauvetage des colons déjà installés, aider les plus courageux, ralentir le mouvement d'immigration jusqu'au moment où la nature du sol sera suffisamment étudiée et où les chemins d'accès auront été faits.

D'après quelques-uns, le gouverneur ne paraît pas comprendre que surtout dans la période de début d'une colonisation, il faut inspirer à tous, fonctionnaires ou colons, la conviction qu'on ne leur demande pas de penser comme le gouverneur et de lui plaire en se faisant ses agents électoraux, mais de faire les uns de l'administration et les autres de la culture. Le régime de la peur n'a jamais réussi à faire de la colonisa-

Digitized by Google

tion libre, et ceux qui trouvent dans une colonie que le caprice du gouverneur fait loi estiment que ce n'était pas la peine de quitter la métropole pour aller aux antipodes risquer leur santé et leur pécule.

UN COLON LIBRE.

***

Fidèle à sa tradition, la *Revue Française* ne manque jamais d'exposer les deux faces des questions en laissant le lecteur juger lui-même où se trouve la juste doctrine; aussi tenons-nous à rapprocher de la correspondance qu'on vient de lire l'extrait suivant de la *Quinzaine coloniale* (10 janvier 1898) que dirige M. Chailley-Bert, secrétaire général de *l'Union coloniale française :*

Le ministère des colonies a reçu, d'un haut fonctionnaire chargé spécialement d'étudier ce qui se rattache à la situation économique et à l'avenir de la Nouvelle-Calédonie, un rapport du plus haut intérêt. Ce fonctionnaire attribue l'insuccès des anciennes tentatives de colonisation libre à ce que les « premiers émigrants avaient été mal recrutés, étaient dépourvus des aptitudes professionnelles et surtout des ressources indispensables pour la mise en valeur d'une concession agricole ». Nous n'avons cessé, en ce qui nous concerne, de nous élever contre les théories d'après lesquelles la colonisation ne devrait être qu'un nouveau mode d'assistance; cette constatation très nette vient grossir le nombre de celles qui établissent ce qu'a de dangereux et de chimérique une manière de voir dont s'inspirent diverses propositions de loi dues à l'initiative parlementaire, actuellement soumises à la Chambre des députés.

Après avoir fait allusion aux résultats du mouvement d'émigration déterminé par le gouverneur actuel avec le concours de *l'Union coloniale française*, le rapport s'occupe du service de l'immigration qui fonctionne à Nouméa : « Le nouveau venu trouve, à son débarquement, un local mis gratuitement à sa disposition pendant la durée de son séjour à Nouméa. Il est reçu par le gouverneur, et une société, qui s'est donné la mission de guider les colons, l' « Union agricole calédonienne », lui donne toutes les indications qui peuvent lui être utiles.

» L'émigrant est ensuite conduit, par un agent de l'administration, dans le canton où se trouvent les lots entre lesquels il fera choix de sa concession. Il existe généralement des abris provisoires qui sont utilisés

Digitized by Google

jusqu'au moment où le colon a pu se construire ou se faire construire une maison. C'est ordinairement une habitation en torchis, recouverte de feuilles de cocotiers ou d'écorce de miaoulis ».

Depuis trois ans, le mouvement d'émigration vers la Nouvelle-Calédonie a donné ces résultats : les territoires concédés comprennent 8.830 hectares, le nombre des familles qui les mettent en valeur est de 171 ; enfin, les plantations réunissent 610.000 pieds de café.

Le rapport de la mission traite ensuite un point important et sa conclusion est conforme à la recommandation que *l'Union coloniale française* renouvelle avec insistance sous toutes les formes. Le capital de 5.000 francs exigé constitue-t-il des ressources suffisantes pour mener à bien la mise en valeur de la concession? « Oui, si le colon est un cultivateur de profession, un paysan décidé à se livrer *lui-même* aux travaux de culture et à s'imposer, au début, de réelles privations. — Non, s'il appartient à la catégorie des professions manuelles urbaines et surtout à celles des personnes auxquelles le travail manuel est étranger. Fixer un chiffre exact par catégorie est impossible ; mais pour l'élément non cultivateur, on peut considérer que le minimum des ressources doit être considérablement élevé ».

Les doléances des émigrants portent seulement sur deux points : la pénurie de la main-d'œuvre et le manque de voies de communication. D'après la mission, la main-d'œuvre pénale, la main-d'œuvre indigène et celle des libérés ne donnent et ne donneront jamais que des résultats très médiocres. « Les Annamites et les Javanais introduits en Nouvelle-Calédonie sont, au contraire, des travailleurs appréciés, les Javanais surtout, en raison de la connaissance qu'ils ont de la culture du café. C'est à l'Indo-Chine et à Java que devront être empruntés les véritables auxiliaires de la colonisation. »

Quant à l'amélioration des voies de communication, ce sera surtout l'œuvre du temps ; toutefois, l'administration y applique la plus grande diligence. C'est ainsi que le plan de campagne élaboré par le gouverneur comprend, pour l'accès des centres créés, l'ouverture de 1.734 kilomètres de routes charretières de deux mètres de largeur et de 768 kilomètres de pistes ou sentiers d'exploitation.

En ce qui concerne la situation économique de la colonie, voici l'exposé de la mission : la progression des exportations de café est constante, de 32.800 kilogrammes en 1890, elle passe à 212.596 kilo-

Digitized by Google

grammes en 1896, pour atteindre le chiffre de 98.534 kilogrammes pendant les six premiers mois de l'année 1897. Lorsque les centres nouvellement créés seront en plein rapport, la production actuelle sera presque doublée : on peut considérer qu'elle atteindra près de 400.000 kilogrammes avec une valeur de 1.500.000 francs. D'autre part, la valeur de la propriété territoriale s'est considérablement accrue. Le rapport en mentionne deux exemples topiques : 6 hectares plantés en café, acquis pour 6.000 francs en juin 1893, se sont vendus 11.500 francs le 23 novembre 1895 ; 3 hectares également plantés en café, achetés en 1896, pour le prix de 1.225 francs, vendus le 24 octobre 1896, 14.000 francs.

LE BUDGET DES COLONIES POUR 1898

Le budget du ministère des colonies ne cesse d'augmenter chaque année, ainsi, du reste, que le domaine colonial de la France. Le budget présenté par le gouvernement pour 1898 s'élevait à la somme totale de 88.030.868 fr., présentant une augmentation de plus de 4 millions sur le chiffre de 1897, qui était de 83.874.840 fr. Mais par suite d'augmentations survenues, la commission du budget propose le chiffre de 91.564.240 fr. se décomposant ainsi : dépenses communes, 2.360.000 fr. ; dépenses civiles, 13.157.868 fr. ; dépenses militaires, 66.626 872 fr. ; services pénitentiaires, 9.419.500 fr.

Si l'on déduit de cet ensemble les contingents et recettes que les colonies paient à la métropole et qui s'élèvent à 9.546.914, le chiffre des dépenses réelles descend à 82.017.326 fr. Encore est-il bon de faire remarquer que les 9 millions et demi du service pénitentiaire ne sont point précisément des dépenses coloniales, et pourraient être rattachés à tout autre ministère.

Voici de quelle façon M. Riotteau, rapporteur, après avoir constaté que nos anciennes colonies de la Réunion, Martinique, Guadeloupe souffrent de la crise sucrière et de l'élévation du change (30 0/0 à la Guadeloupe), expose la situation de nos autres possessions :

« Au Sénégal, la baisse des arachides a fait diminuer également les transactions commerciales. Le chiffre des importations s'est pourtant

Digitized by Google

accru au profit de la métropole. La France a pour sa part les 2/3 des importations contre 1/3 au profit de l'étranger.

A la Guyane, on constate également une baisse sur le total des importations et des exportations, mais la proportion du trafic reste la même entre la métropole et l'étranger.

La situation est sensiblement identique à Saint-Pierre et Miquelon, dans l'Inde, à la Nouvelle-Calédonie, à Tahiti. Les importations et exportations avec la France sont peu importantes. Elles diminuent avec l'étranger.

Pour la première fois, le Soudan apparaît avec un commerce de 14.712.314 fr. à l'importation et 13.485.611 fr. à l'exportation. Les renseignements parvenus sont encore trop incomplets pour faire la part exacte de la France et de l'étranger dans ces transactions. On peut dire cependant que notre commerce y a une situation prépondérante. La Guinée française est en progression. Mais les transactions de la métropole, aussi bien à l'importation qu'à l'exportation, ne s'accroissent qu'avec lenteur. Il en est de même à la Côte d'Ivoire. Au Dahomey, au contraire, les importations de la métropole progressent plus rapidement, alors que celles de l'étranger diminuent... Au Congo, l'importation de la France est en progrès faible, il est vrai, mais l'exportation a diminué de plus de moitié. L'importation étrangère a augmenté de 500.000 fr. environ. L'exportation à l'étranger a diminué, mais dans une proportion moindre que celle de la France,

En ce qui concerne Madagascar, par suite de la situation troublée de l'île les informations sont incomplètes.

La Cochinchine et le Cambodge réunis présentent une diminution de 4 millions environ sur les importations de France et de 7 millions pour le commerce étranger. L'exportation est en diminution de 6 millions pour la métropole et de 3 millions pour l'étranger. L'Annam-Tonkin est en augmentation de près d'un million pour l'importation de France ; l'étranger subit une diminution de près de 3 millions à l'importation. L'exportation de la colonie sur la France remonte d'un million. Celle de l'étranger s'abaisse de 200.000 fr. environ.

D'une manière générale, nous avons importé pour près de 104 millions dans nos colonies, alors que l'étranger y importait 123 millions. Elles nous ont envoyé pour 107 millions de produits, alors que l'étranger en absorbait 118 millions. Le commerce général des colonies,

Digitized by Google

tant avec la France qu'avec l'étranger, s'est élevé à 417 millions contre 510 millions constatés au budget de 1897. Les causes de cette diminution de trafic sont complexes. Dans l'Indo-Chine, elles proviennent de la mauvaise récolte du riz ; dans nos colonies sucrières, de la baisse du prix du sucre ; dans nos colonies d'Afrique, de la baisse des arachides et des graines oléagineuses similaires ».

Le personnel de l'administration centrale des colonies coûtera, en 1898, 690.000 fr., alors que l'on consacre seulement la somme dérisoire de 75.000 fr. pour l'émigration des travailleurs aux colonies. Il est vrai que cette somme sera relevée à 100.000 fr., chiffre encore bien insuffisant quand il s'agit, comme pour la Nouvelle-Calédonie d'aider au transport d'émigrants ayant déjà un petit capital.

La subvention au Congo français est de 2.353.000 fr. depuis 1887, la France a dépensé pour cette colonie 17.286.320 fr., pendant que les dépenses locales ont été de 20.135.296 fr.

Les recettes étant fort au-dessous des dépenses, il y a donc eu de ce côté un déficit constant. M. de Lamothe, le nouveau gouverneur, a pour instructions spéciales de mettre plus d'ordre et d'économie dans les dépenses de la colonie.

La subvention au budget local de Madagascar est diminuée pour 1898 de 200.000 fr., mais ce n'est là qu'un trompe-l'œil, car pour 1897, il a été demandé 17 millions de crédits supplémentaires par suite de l'insurrection, et les dépenses militaires ont dû être élevées de 13.710.000 fr. à 18.276.000 pour 1898.

Les frais d'occupation du Soudan français sont fixés à 6.180.000 fr. ; les crédits votés pour 1897 étaient de 6.312.000 fr. et les dépenses de l'exercice 1895 avaient été de 9.707.153 fr. Grâce à l'heureuse administration du colonel de Trentinian, les dépenses du budget local ont été réduites de 2 millions environ (1). Une somme de 600.000 fr. est consacrée aux travaux d'avancement du chemin de fer de Kayes au Niger. Avec des ressources aussi insuffisantes il faudra 30 ans, dit le rapporteur, pour atteindre le but.

En Guinée, une somme de 100.000 fr. contre 300.000 fr. pour 1897, est affectée aux travaux de prolongation de la route de Konakry au Niger, pour lesquels la colonie accorde une subvention annuelle de

(1) Voir *Rev. Fr.* sept. 1897, p. 505 : *La Situation au Soudan français.*

Digitized by Google

30.000 fr. Là encore le crédit est insuffisant, car si les colonies doivent se développer, c'est par les travaux publics qui les mettront en valeur.

Les crédits affectés aux services militaires de l'Annam et du Tonkin ont été ramenés par la commission de 24.640.000 fr. à 23.250.000. Parmi les réductions proposées la commission demande la diminution des médecins militaires. C'est là une détestable économie, car on sait que bien des petits postes sur la frontière manquent de médecins, et c'est toujours par les maladies que les expéditions coloniales françaises ont le plus souffert.

Enfin les crédits de défense des colonies sont élevés d'une année sur l'autre de 800.000 à 1.200.000 fr. C'est sur cette somme que sont soldés les travaux entrepris à la Martinique, à Dakar, à Saïgon et à Madagascar pour la défense des points d'appui de la flotte.

Terminons en regrettant que le rapport de M. Riotteau ne contienne pas, comme celui de son prédécesseur, le tableau des budgets de chaque colonie ainsi que celui de leur mouvement commercial.

G. V.

LE CHEMIN DE FER DE PÉKIN

L'*Economiste français* a publié récemment une intéressante lettre de M. Pierre Leroy-Beaulieu, dont les correspondances sont très remarquées, sur Pékin et les chemins de fer de la Chine. En voici le passage le plus saillant :

Depuis trois mois, on se rend à Pékin en chemin de fer. La première ville de l'intérieur que les Chinois se soient décidés à relier à la côte par le nouveau moyen de locomotion importé d'Occident est leur sacrosainte capitale et le petit réseau de chemin de fer de la province du Tchili est encore le seul qui existe dans l'empire, Il comprend en tout 467 kilomètres en exploitation : 127 de Pékin à Tientsin, 43 de Tientsin à Tangkou, un peu au-dessus des forts de Takou qui défendent l'embouchure du Peï-Ho, 233 de Tangkou à Shan-Haï-Kwan, point où la Grande Muraille de Chine aboutit à la mer, et enfin un prolongement de 64 kilomètres au delà de cette Grande Muraille vers le Nord-Est.

Le premier tronçon de ce chemin de fer, construit par les soins de Li-Hong-Chang, reliait ses mines de charbon de Kaïpesig à la rivière Petang, située un peu au nord du Peï-Ho ; il fut ensuite étendu, par

Digitized by Google

les soins du même vice-roi, d'une part, jusqu'à Tientsin ; de l'autre, jusqu'à Shan-Haï-Kwan. Si on l'avait poussé avec plus d'activité de ce côté, il aurait pu rendre de sérieux services pendant la guerre sino-japonaise. On projette de le prolonger jusqu'à Moukden en Mandchourie méridionale avec embranchement sur Newchwang, port ouvert du Petchili septenirional, occupé par les Japonais en 1895. Mais les travaux avancent fort lentement de ce côté ; la ligne de Tientsin à Pékin, au contraire, a été construite en un an.

Sur tous ces chemins, le trafic est déjà actif, comme on était en droit de s'y attendre. Il y a quatre trains par jour dans chaque sens entre Tientsin et Tangkou, deux de Tangkou à Shan-Haï-Kwan (trois et quatre même sur les sections de cette ligne), deux enfin de Tientsin à Pékin, depuis le 1er octobre : lorsque je suis venu ici, quelques jours avant cette date, il n'en existait encore qu'un qui franchissait la distance entre les deux villes en cinq heures, à raison de 25 kilomètres à l'heure. L' « express » quotidien ne met plus maintenant que 3 heures 53 minutes et marche à 32 kilomètres à l'heure. Les recettes de la ligne de Pékin à Tientsin atteignent en moyenne 3,000 taëls par jour, c'est-à-dire 10,000 francs au cours actuel du change. Cela fait 30,000 francs par kilomètre et par an. C'est un magnifique résultat ; aussi est-on déjà en train de poser une seconde voie sur cette ligne à peine terminée et où des affiches annonçaient encore dernièrement que les voyageurs n'étaient transportés qu'à leurs risques et périls sans responsabilité de l'administration.

La construction est cependant fort bien faite, à la largeur normale de la voie européenne ; le ballast est excellent, composé de pierres concassées et non de terre ou de sable, comme on le fait parfois dans les pays neufs. Les difficultés techniques à surmonter n'ont pas été grandes, quoique la traversée de terrains périodiquement inondés sur une notable partie de la ligne ait nécessité des remblais peu élevés, mais solidement construits. Le Peï-Ho et un ou deux autres cours d'eau sont franchis par des ponts aux piles de pierre qui ne sont pas tous achevés ; on passe alors à côté sur des passerelles provisoires en bois. Le chemin de fer, — qui appartient à l'Etat chinois, — a été exécuté par des ingénieurs anglais et américains ; ce sont encore eux qui en dirigent l'exploitation au point de vue technique et les mécaniciens sont aussi des Européens ; mais tout le reste du personnel, employés dans les gares,

Digitized by Google

contrôleurs et autres, est chinois, comme aussi l'administration financière. Le matériel est peu luxueux, mais suffisant pour un voyage de courte durée et les bancs cannés des vagons de première sont peut-être préférables, en ce pays de malpropreté, à des sièges plus rembourrés ; les voitures de seconde n'ont que des bancs de bois tout simples ; beaucoup de Chinois voyagent aussi dans des vagons de marchandises. Quant aux bagages, que les Européens sont seuls à avoir en grande quantité, on les met tout bonnement dans le même compartiment que leur propriétaire. Les prix sont modérés : 2 piastres 80 cents de Tientsin à Pékin, soit 6 fr. 30 ou 5 centimes par kilomètre en première et moitié moins en seconde.

On descend de vagons à 3 *li*, ou 1,500 mètres, des murailles de Pékin au milieu d'un grand nombre de spectateurs attirés tous les jours par l'arrivée du train et l'on passe brusquement du plus perfectionné à l'un des plus barbares moyens de transport que l'humanité ait à sa disposition. Le tarantass sibérien paraît le plus doux des véhicules si on le compare à la charrette de Pékin. Deux grandes roues aux jantes énormes reconvertes de fer et garnies d'un triple cercle de clous, reliées par un essieu très fort, supportent cet informe appareil que recouvre une bâche bleue. Une ou deux mules attelées en flèche le traînent ; le charretier s'assied en avant de la partie abritée sous la bâche sous laquelle s'insinue le malheureux voyageur ; il n'y a pas assez de place pour s'étendre et il faut rester assis, les jambes allongées ; à peine est-on en marche qu'on est violemment projeté à droite, à gauche, en arrière, contre l'armature de bois de la voiture qui prend, elle, les inclinaisons les plus variées ; on regarde avec angoisse la boue profonde du chemin où l'on craint à chaque instant d'être précipité, soit parce que le véhicule aura versé, soit parce qu'il aura été brisé par un cahot plus violent que les autres ; il n'en est rien pourtant et au bout d'une demi-heure on se trouve sain et sauf devant une muraille crénelée de 25 pieds de haut, précédée d'un fossé boueux aux trois quarts comblé ; on la suit quelques instants, puis on tourne à droite sur un pont d'où une porte donne accès dans une demi-lune tout entourée de murs ; on franchi par une seconde porte le rempart proprement dit et vous voici dans Pékin.

Digitized by Google

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES ET COLONIALES POUR L'ANNÉE 1897

FRANCE

Mort à Paris d'Antoine d'Abbadie, explorateur en Éthiopie (20 mars 1897).

Mort à Grenoble du lt de vaisseau Boiteux, conquérant de Tombouctou (22 sept.).

Algérie. — M. Lépine est nommé gouverneur général (1er oct.). Il succède à M. Jules Cambon qui était resté 6 ans en fonctions.

Tunisie. — Convention signée à Paris avec l'Angleterre, mettant fin au traité perpétuel conclu en 1875 entre la Tunisie et l'Angleterre (18 sept.).

Afrique occle française. — Décret supprimant le commandement supérieur des troupes (8 janv.).

Guinée française. — Décret établissant, à dater du 1er juin, des droits de douane (4 av.).

Soudan français. — Décret supprimant le 2e escadron de spahis soudanais (25 fév.).

La mission Voulet, qui avait occupé Ouagadougou (1er sept. 1896) et établi le protectorat français sur la Mossi et le Gourounsi, effectue sa réunion avec la mission Baud venant du Gourma, réalisant ainsi la jonction du Soudan avec le Dahomey (16 fév.).

Traité de protectorat signé avec les Touareg Aouélimiden (14 mai).

Occupation de Say (19 mai).

Un détachement de spahis, sous les ordres du lt de Chevigné, est massacré par les Touareg, près de Rhergo (19 juin).

Le capitaine Braulot attiré dans un guet-apens par les Sofas de Samory, est massacré à Bouna avec une partie de son escorte (20 août).

M. A. Lebon, ministre des colonies, débarque à Dakar (17 oct.), visite le Sénégal et va jusqu'à Kayes. C'est la 1re visite d'un ministre aux colonies.

Côte-d'Ivoire. — Le Conseil d'État annule l'arrêté de déchéance de la concession Verdier (5 mars).

Dahomey. — Convention signée à Paris avec l'Allemagne délimitant le Dahomey et le Togo. Cette convention reconnaît le Gourma à la France et Sansanné Mango à l'Allemagne (23 juil.).

Occupation de Boussa (Niger) par le lt de vaisseau Bretonnet (5 fév.).

Occupation de Nikki, capitale du Borgou (nov.).

Congo. — Le Conseil d'État annule l'arrêté de déchéance de la concession Daumas (5 mars).

Décret modifiant l'organisation du Congo français et nommant M. H. de Lamothe commissaire général (28 sept.). M. de Brazza, qui rentre en France, était le premier gouverneur du Congo.

L'*Officiel* publie un décret modifiant l'organisation judiciaire (3 oct.).

Oubangui. — M. Liotard, lt-gouverneur, occupe Dem Ziber, dans le bassin du haut Nil (1er juin).

Digitized by Google

La mission Marchand arrive à Tamboura, au Bahr el Ghazal (juil.).

Madagascar. — Le général Gallieni restitue aux provinces non hovas leur autonomie administrative (janv.).

Le général Gallieni prononce la déchéance de la reine Ranavalo (27 fév.). Celle-ci est internée à la Réunion, où elle arrive le 14 mars.

Un poste français est créé à Ihosy, en pays bara (fév.), et une communication par ce point est établie entre Tullear et le Betsileo.

La révolte des Hovas est apaisée et l'Imerina pacifiée (av.).

L'*Officiel* de Paris promulgue la loi portant application à Madagascar du tarif général des douanes (17 av.).

Décret réglementant le régime des mines (20 juil.).

L'*Officiel* publie un décret réglementant le régime de la propriété (23 juil.).

Les derniers grands chefs hovas insurgés font leur soumission (29 juil.).

Décret supprimant le titre de résident général et le remplaçant par celui de gouverneur général (31 juil.).

L'*Officiel* publie un décret créant un 2e régiment de tirailleurs malgaches (12 oct.).

Le pavillon français est arboré sur les îles Juan de Nova (St-Christophe), Europa et Bassas de India, dépendances de Madagascar.

Soulèvement des Sakalaves du Ménabé (oct.).

Indo-Chine. — Décret supprimant le poste de secrétaire général du gouvernement créé en 1895 et rétablissant celui de résident supérieur au Tonkin (8 juin).

L'enseigne de vaisseau Mazeran franchit avec le *La Grandière* les rapides de Tang Ho, reculant ainsi jusqu'à Xien Lap, la navigation du Mékong (août).

Suppression des fonctions de vice-roi à Hanoï.

Modifications du protectorat en Annam à l'avantage de la France.

L'empereur d'Annam quittant Hué pour la 1re fois depuis la conquête rend visite au gouverneur général à Saïgon (4 déc.).

Nlle-Calédonie. — Décret fixant le régime du domaine et des concessions (10 av.).

Voir : *Chine.*

ALLEMAGNE

Le Reichstag ayant rejeté la plupart des crédits demandés pour l'augmentation de la flotte, l'amiral Hollmann donne sa démission de ministre de la marine. L'amiral Tirpitz est nommé à sa place (31 mars 1897).

Le Reichstag vote l'abolition de la loi contre le séjour des jésuites (3 av.).

Le *Reichsanzeiger* publie la nomination de M. de Bulow comme secrétaire d'État aux affaires étrangères, où il remplace M. Marschall (28 oct.).

Mort à Ténériffe de l'explorateur Zintgraff au retour du Kameroun (5 déc.).

Le prince Henri de Prusse quitte Kiel avec les navires envoyés en Chine (16 déc.).

Voir : *Dahomey, Chine.*

Digitized by Google

AUTRICHE

Élections au Reichsrath (9 mars 1897).

M. Lueger, chef des antisémistes, est élu bourgmestre de Vienne (8 av.).

Ordonnances mettant l'emploi de la langue tchèque sur le pied d'égalité avec la langue allemande en Bohême (6 av.) et en Moravie (22 av.).

Le Reichsrath repousse la demande de mise en accusation du cabinet Badeni, formée par les libéraux allemands, au sujet des ordonnances bilingues (8 mai).

Le Reichsrath rejette une nouvelle demande de mise en accusation du cabinet (20 oct.).

A la suite d'incidents violents et d'actes d'obstruction suscités au Reichsrath par la minorité allemande et de désordres dans différentes villes, le ministère Badeni donne sa démission (28 nov.). M. Gautsch devient chef du cabinet (1 déc.).

Troubles graves entre Tchèques et Allemands à Prague (1, 2 déc.).

ESPAGNE

Assassinat à Santa Agueda, par un anarchiste, de M. Canovas del Castillo, chef du cabinet (8 août). Chef du parti conservateur, plusieurs fois premier ministre, cet homme d'État avait puissamment contribué à la restauration de la monarchie en 1875. Le général Azcarraga devient chef du cabinet.

Formation du cabinet libéral Sagasta, succédant au cabinet conservateur (4 oct.).

Cuba. — Le maréchal Blanco est nommé capitaine général à Cuba en remplacement du général Weyler dont les mesures de répression ont été sans effet sur l'insurrection (8 oct.).

La *Gaceta* publie des décrets accordant un gouvernement autonome à Cuba et à Porto-Rico (25, 26 nov.).

Philippines. — Les chefs insurgés et leurs bandes font leur soumission (déc.). L'insurrection durait depuis 2 ans.

GRANDE-BRETAGNE

60e anniversaire de l'avènement de la reine Victoria (20 juin 1897).

L'Angleterre dénonce les traités de commerce conclus avec la Belgique et l'Allemagne (30 juil.).

Bénin. — A la suite du massacre d'une mission anglaise près de Bénin (janv.), une expédition anglaise s'empare de Bénin (fév.)

Niger. — Les troupes de la Cie du Niger s'emparent de Bida, capitale de l'émir du Noupé (27 janv.).

Côte d'Or. — L'expédition Henderson est battue et dispersée à Oua par les sofas de Samory (av.).

Rhodesia. — Inauguration du chemin de fer de Boulouwayo (4 nov.).

Zanzibar. — Décret abolissant l'esclavage (av.).

Digitized by Google

Est africain. — L'expédition Macdonald envoyée vers le Haut-Nil est arrêtée dans sa marche par la révolte de ses soldats soudanais (nov.).

Canada. — Élections au Parlement de Québec (11 mai). 49 libéraux et 25 conservateurs remplacent les 46 conservateurs et les 23 libéraux sortants. M. Marchand succède à M. Flynn comme premier ministre de la province.

Indes. — Une colonne anglaise est assaillie par les Ouaziris à Maïza, sur le Tochi (N.-O.) et subit un grave échec (juin 1897.)

A la suite du soulèvement des Mohmands, le campement anglais de Malakhan a à repousser de vives attaques (27-30 juil.).

Les Afridis prennent les armes contre les Anglais et s'emparent des postes fortifiés du défilé de Khyber.

La brigade anglaise Jeffreys, assaillie par les Mohmands, subit un échec sérieux (16 sept.).

Les Anglais après avoir infligé plusieurs échecs aux Mohmands occupent Jarobi, centre du soulèvement. Les Mohmands font leur soumission (oct.).

Le général Lockhart, nommé au commandement en chef de l'armée d'opérations, après avoir pénétré dans la vallée de Tirah, met en fuite les Afridis à Chagra Kotal après un sanglant combat (20 oct.).

L'armée d'opérations n'ayant pu réduire les Afridis bat en retraite, après une série d'escarmouches meurtrières, pour prendre ses quartiers d'hiver près de Pechawer (déc.)

Voir : *Tunisie, Chine.* *(A suivre.)*

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Soudan français : *Navigabilité du Niger.* — En descendant le Niger, la mission Hourst avait trouvé ce fleuve libre de Koulikoro (en aval de Bammako) jusqu'à Ansongo. Les rapides ne commençaient qu'en ce point et rendaient la navigation des plus pénibles jusqu'au-dessous de Boussa.

Mais la mission Hourst avait parcouru le Niger à la saison des hautes eaux. Il fallait donc se rendre compte des conditions de navigabilité aux basses eaux et de la possibilité de ravitailler, par Tombouctou, notre poste de Say, sur le Niger.

Le chef de bataillon Goldschen, commandant de la région de Tombouctou, confia, en mai 1897, au lieutenant de Chevigné la mission de reconnaître cette partie du fleuve.

Partie de Koriumé (7 mai), avec 5 pirogues calant de 20 à 28 centimètres, la mission était le 11 mai à Rhergo, le 15 mai à Imentabonack et rentrait le 21 mai à Tombouctou.

De Tombouctou à Imentabonack, les pirogues ont eu beaucoup de peine

Digitized by Google

à passer ; il y eut de nombreux échouages sur des bancs de sable qui, en certains points, forment des barrages dans toute la largeur du fleuve.

Le niveau du fleuve descend, aux basses eaux, très rapidement. A Boïa, à 54 kil. en aval de Koriumé, M. de Chevigné trouve ce fleuve entièrement coupé par des bancs de vase, alors que 8 jours avant, le lieutenant Meynier avait passé facilement en pirogue. A Imentabonack, en 48 heures, les 16-17 mai, M. de Chevigné constata un abaissement de niveau de 10 centimètres. A cette saison, le passage de Keïna, à 26 kil. de Imentabonack, put être considéré comme infranchissable car le lit du fleuve est hérissé de roches aiguës.

D'après M. Vuillot, le Niger peut être considéré comme navigable de Tombouctou à Ansongo, mais aux hautes eaux seulement. En aval d'Ansongo, les obstacles rocheux et les rapides rendent la navigation difficile à toute époque, et dangereuse sinon impossible neuf mois sur douze.

Côte d'Ivoire : *Réoccupation de Bondoukou.* — On se rappelle que Bondoukou avait été placé dans la sphère des intérêts français, en 1890, par le capitaine Binger, dans son grand voyage dans la boucle du Niger. Une convention franco-anglaise l'a formellement reconnu. Toutefois, les autorités anglaises de la Côte d'Or, redoutant une invasion des sofas de Samory, à la suite du désastre de la mission Henderson, envoyèrent des troupes au N.-O. de l'hinterland de leur colonie. Un de ces corps s'installa à Boualé, puis à Bouna, tandis qu'un autre occupa Bondoukou et Kammala, au N.-E. Le gouvernement français, dit le *Temps*, fit remarquer que des troupes anglaises ne pouvaient rester dans une ville reconnue française et le gouvernement anglais donna des ordres pour l'évacuation de Bondoukou.

Pour empêcher Samory de rentrer à Bondoukou, le ministre des colonies donna des instructions au gouverneur de la Côte d'Ivoire afin qu'il fît procéder à l'occupation de ce point. A la fin de novembre dernier, M. Clozel quittait le poste d'Assikasso, dans le bassin du Comoé, à 220 kilomètres de Grand-Bassam, accompagné de M. Lamblin, commis aux affaires indigènes, et de 25 miliciens. Le 5 décembre 1897, M. Clozel entrait à Bondoukou. La ville, grande et bien bâtie, qui a plus d'un kilomètre de l'est à l'ouest, a été pillée par Samory. La population a dû s'enfuir. Vingt crânes, blanchissant au soleil sur la route de Dadiani, indiquent que le Napoléon noir, comme on l'appelle parfois, a des procédés sommaires de gouvernement.

Bondoukou est à 300 kilomètres de Grand-Bassam. Au nord, un détachement du commandant Caudrelier est, depuis quelques semaines, à une petite distance de Bouna. De Bondoukou à Bouna, la distance est d'environ 120 kilomètres. Du côté de la frontière anglaise, la jonction de nos établissements du Soudan et de la Côte d'Ivoire est donc près de la réalisation effective.

Côte d'Or : *Anglais à Salaga.* — En vertu d'une convention de 1888, les gouvernements anglais et allemand s'étaient engagés à neutraliser un territoire, situé dans la vallée de la Volta. En novembre et décembre 1897, pen-

Digitized by Google

dant que des missions anglaises organisées par le gouvernement de la Côte d'Or, allaient à Bouna dans le N.-E., à proximité de la région où se trouvent les troupes françaises, d'autres se dirigeaient vers le nord et le N.-O., c'est-à-dire vers la « zone neutre » anglo-allemande. Elles ont occupé Salaga et Yendi, puis ont renforcé la garnison de Gambaka, capitale du Mampoursi (au nord de la zone neutre) où les Anglais résident depuis mai 1897. Cette occupation d'un territoire neutralisé a soulevé en Allemagne une émotion non dissimulée.

Le gouvernement anglais aurait décidé de construire une voie ferrée allant de la côte au bassin intérieur de la Volta.

Dahomey-Niger : *Occupation de l'hinterland.* — L'occupation française au Borgou et dans tout l'hinterland du Dahomey, est aujourd'hui partout effectuée. A Nikki, où le roi cédant, dit le *Temps*, à des excitations du dehors, s'était soulevé et fut tué, est installée une garnison de 200 hommes. A Kandi, Kouandé, Kayoma se trouvent des garnisons de 100 hommes. A Boussa, 200 hommes ont été installés par le l^t^ de vaisseau Bretonnet. Le capitaine Baud a fait occuper la rive droite du Niger et a placé des postes de 50 hommes à Roufia, Gomba, Ilo, Madécali et Karimama. Près de Say, l'îlot de Fort Archinard, où s'était établi le l^t^ de vaisseau Hourst, a été occupé par 300 hommes. Enfin, deux nouvelles compagnies de tirailleurs de 150 hommes chacune, doivent partir de Dakar pour renforcer les troupes du Borgou.

Le chef de bataillon Ricourt, qui réside à Nikki, commande à toutes ces troupes. MM. Bretonnet et Baud devant s'embarquer le 25 février pour rentrer en France, sont remplacés, le premier, par le capitaine Chabert à Boussa, le second, par le capitaine Duhalde à Ilo. A Kouandé commande le capitaine Dumoulin. Enfin, le Gourma est placé sous les ordres de l'administrateur Molex.

Afin de faciliter les communications, trois routes partent de Carnotville vers l'intérieur : l'une sur Ilo, par Nikki et Boussa; une autre sur Ouagadougou par Kouandé et Fada N'Gourma; une 3e sur Say, s'embranchant sur la précédente à Koncobiri. Le télégraphe qui, de Kotonou, desservait Abomey et Carnotville, atteignit Ouangara en décembre 1897. Il doit être actuellement à Kouandé et arrivera sans doute à Ouagadougou dans 6 mois. Ainsi, sous l'énergique impulsion du gouverneur du Dahomey, M. Ballot, l'hinterland est aujourd'hui bel et bien français.

État du Congo : *Budget.* — Le roi Léopold vient d'approuver le projet de budget du Congo pour 1898. Les dépenses s'élèvent à 17.251.000 fr., les recettes à 14.765.000 fr.; le déficit prévu est de 2,500,000 fr. Le crédit pour la force publique est augmenté de près de 2 millions, celui de la marine l'est de 1 million, celui des travaux publics est doublé. Le service des transports (route des caravanes et chemins de fer), coûtera, en 1898, 3.600.000 fr. Dans ce chiffre sont compris les frais de transport à dos d'homme de presque toutes les marchandises importées ou exportées pour le compte des Sociétés

Digitized by Google

commerciales. Comme précédemment, le déficit budgétaire prévu sera couvert par l'emprunt. On sait que l'État indépendant émet, à mesure de ses besoins et avec l'autorisation du gouvernement belge, les titres non encore mis en circulation de l'emprunt de 150 millions de francs autorisé par la loi de 1887.

Afrique allemande : *Budget.* — Le budget des quatre colonies allemandes d'Afrique se balance en recettes et dépenses par une somme de 12.909.900 marks. Dans ce chiffre, 5.965.200 marks forment la part de l'Afrique orientale, 1.394.100 marks sont affectés au Kameroun, 550.000 au Togo et 5.000.600 au Sud-Ouest africain.

Les subsides votés par l'Empire se répartissent de la façon suivante : Afrique orientale, 3.805.200 marks (soit une diminution de 534.000 marks sur 1897) ; Kameroun, 814.000 marks (123.800 d'augmentation) ; Sud-Ouest africain 4.600.000 marks (1.585.600 en plus) ; soit au total une augmentation de 1.175.200 marks. Seul, le Togo, ne reçoit aucun subside impérial.

Au point de vue militaire, une augmentation de 100 hommes et jugée nécessaire aux troupes destinées à asssurer la tranquillité du Kameroun, troupes qui ne comprennent que quelques centaines d'hommes, tous indigènes, à l'exception d'une partie des cadres qui sont européens. Au Togo, il est question de transformer le corps de police en une troupe militaire, mais cette opération ne s'effectuera qu'après la rectification définitive des frontières.

Dans le Sud-Ouest africain, on a entrepris la construction d'une voie ferrée qui part de Swakopmund et pénètre dans l'intérieur.

Une somme d'environ un million de marks est affectée à ces travaux pour 1898. Une autre somme de 250.000 marks va être consacrée à l'amélioration du port de Swakopmund et une somme de 40.000 marks pour compléter l'artillerie qui défend ce point.

Madagascar : *Révolte sakalave.* — La situation militaire continue à s'améliorer dans l'ouest. La ligne de communication entre le plateau central et le canal de Mozambique est complètement occupée par nos troupes. La tranquillité paraît se rétablir, mais il faut l'imputer pour une part au retour des pluies, qui rendent le terrain absolument impraticable. Il résulte des renseignements recueillis que les Anglo-Indiens de la côte se sont livrés et se livrent encore à une propagande active pour nous présenter auprès des tribus sakalaves comme des envahisseurs résolus à réduire le pays en esclavage et à dépouiller les indigènes de leurs biens. On ne saurait prendre de mesures trop sévères contre ces marchands de l'Inde et des Comores qui sont les véritables promoteurs de l'insurrection.

Afin de faciliter, lors de la reprise de la campagne, la pénétration et la police à l'intérieur, des canonnières doivent être commandées en France pour renforcer l'action de nos troupes et exercer sur les indigènes une salutaire influence. Ces petits bâtiments pourront rendre de grands services, car

Digitized by Google

la Tsiribihina, le plus important des fleuves de la région ouest, peut être rendue facilement navigable sur près de 200 kilomètres. Grâce aux mesures prises, l'année 1898 verra sans doute ouvrir effectivement à la colonisation le Ménabé, qui nourrit les plus beaux troupeaux de Madagascar, possède de riches forêts et récèle des gisements aurifères.

Pénétration dans le sud. — L'extension de notre influence dans le sud a motivé la création d'une nouvelle circonscription qui a pris le nom de cercle des Baras et des Tanalas. La direction en a été confiée au commandant Clérot et le chef-lieu a été installé à Ivohibé. Le roi des Baras d'Ivohibé, à la suite des échecs qui lui ont été infligés, a fait sa soumission à l'administrateur Cardeneau.

Dans la province de Tullear, grâce à l'envoi d'une compagnie de la légion étrangère, les progrès sont considérables. L'administrateur Estèbe et le capitaine Génin ont amené la soumission des chefs de la vallée de l'Onilahy et ceux-ci doivent payer un impôt annuel. Ces régions passent pour fertiles et le climat y est très supportable.

A Fort-Dauphin, le capitaine Brulart élargit de jour en jour son cercle d'action. De ce côté, la pénétration est laborieuse, car les Antandroys s'opposent avec persistance à la marche de nos reconnaissances. Néanmoins, le capitaine Brulart a déjà obtenu un résultat important dans l'établissement d'une ligne de communication régulière entre le chef-lieu de sa province et Fianarantsoa en passant par Tamotamo, Bebroky et Ihosy, pays riches par leurs forêts à caoutchouc. Behara, chez les Antandroys, a été enlevé de vive force. Un poste a été établi en ce lieu qui est le point de passage obligé des caravanes venant de l'ouest. Des écoles ont été ouvertes dans le cercle, un service postal installé et des travaux d'assainissement entrepris à Fort-Dauphin.

Colonisation militaire indigène. — Sur la route de Majunga le mouvement commercial augmente, grâce aux efforts du lieutenant-colonel Lyautey, pour peupler la partie déserte de la route (environ 130 kil.) entre Ankazobé et Andriba. Quatre villages militaires, distants de 25 à 30 kil., ont été créés pour servir de gîtes d'étapes. Les tirailleurs malgaches y ont amené leurs familles qui ont reçu du bétail, des instruments aratoires et des approvisionnements pour aider à leur établissement. Les bons résultats obtenus jusqu'ici permettront sans doute d'adopter cette mesure pour la pénétration au Ménabé et en d'autres provinces.

Situation. — Les travaux de la route de Tamatave ont bien résisté jusqu'ici aux pluies torrentielles qui n'empêchent pas la continuation des travaux. Les convois par voiture sont aujourd'hui presque exclusivement employés de Tamatave à Andevourante et de Mahatsara à Santaravy qui se trouve à environ 40 kilomètres à l'intérieur.

A Tamatave, l'état sanitaire s'est considérablement amélioré depuis que divers travaux d'assainissement ont été exécutés et que les services publics,

Digitized by Google

fort maltraités jusqu'à présent au point de vue de l'hygiène, ont été installés dans des maisons démontables.

Le capitaine Rossi, successeur du résident Pradon dans la province de Marsantsétsa, a complètement pacifié cette région dans laquelle la rébellion s'était montrée particulièrement tenace. La liaison de cette province avec les cercles voisins est aujourd'hui un fait accompli, et des routes sont tracées de tous côtés afin de faciliter les communications.

Un indice de la pacification générale consiste dans un arrêté publié le 9 décembre, au *Journal officiel* de Tananarive, par lequel l'état de siège est levé dans l'Imérina et le Betsiléo, où il avait été établi au mois de septembre 1896. Ce régime, qui n'a jamais été l'occasion de mesures de rigueur vis-à-vis des Européens, avait été établi uniquement dans le but d'atteindre les fauteurs et les chefs de l'insurrection.

Le gouverneur général a également distrait les affaires civiles de l'état-major et les a fait ressortir d'un bureau spécial relevant directement de son autorité. Le commissaire des colonies, Lallier Ducoudray, en prendra la direction dès son arrivée à Tananarive.

Le général Gallieni va rendre applicable l'acte de navigation réservant aux navires battant pavillon français le cabotage sur les côtes de Madagascar. Cette mesure aura une grande importance parce qu'elle diminuera les importations étrangères, et qu'elle permettra de fermer la côte ouest à la plupart des boutres indiens et arabes dont on connaît le rôle joué lors de la révolte sakalave.

La récole du riz s'annonce bien et promet d'être abondante.

A Tananarive la vie commence à devenir moins monotone ; les sports y sont en honneur : lawn-tennis, cyclisme et même réunions hippiques.

Afrique orientale anglaise: *Expédition Macdonald.* — Les soldats soudanais révoltés de l'expédition que dirigeait le major Macdonald, sont assiégés à Lubwas-Usoga. Plusieurs combats ont eu lieu entre les troupes du major et les rebelles, mais sans que ces derniers aient pu être délogés de leurs positions. D'après une dépêche de Zanzibar (10 janvier), les nouvelles du major Macdonald envoyées de l'Usoga, le 19 décembre, annoncent qu'un nouveau combat a été livré. Le lt Macdonald, frère du major, et un missionnaire ont été tués. Des renforts ont été expédiés de la côte. Déjà, le mois précédent, le gouvernement britannique avait envoyé à Mombassa, un contingent important de troupes de l'Inde. Ces soldats étaient destinés à renforcer l'expédition Macdonald, mais les événements de l'Ouganda où plusieurs des postes soudanais ont fait cause commune avec les révoltés, a nécessité tout d'abord leur envoi dans ce pays. Il a été décidé, en outre, que des sous-officiers de l'armée régulière seraient envoyés pour encadrer les troupes indigènes de l'Ouganda.

M. Jackson, commissaire du gouvernement, qui avait été grièvement blessé dans le premier combat livré par les rebelles, est actuellement en bonne voie de guérison.

Digitized by Google

ASIE

Chemins de fer turcs. — Ainsi que nous le laissions prévoir (oct. 1897, p. 616), le prolongement du chemin de fer de Cassaba a été terminé en 1897. La seconde section a été livrée à l'exploitation le 27 octobre et la dernière le 20 décembre.

Les stations sont les suivantes rapportées comme distances à l'origine de la nouvelle ligne, c'est-à-dire, Alacheir, Kapaklar (134 km.), Banaz (158 km.), Atourak (176 km.), Toumloupounar (188 km.), Kutchukeui (203 km.), Balmalimoud (226 km.) et Aflon Karakissar (251 km.).

La jonction entre cette ligne et l'embranchement Eskicheir Konia du grand réseau d'Anatolie n'est pas encore réalisée à Aflon Karahissar, par suite de difficultés locales qui seront aplanies prochainement. De sorte que l'on pourra bientôt aller de Smyrne à Constantinople en chemin de fer sans changement de wagon, comme cela a lieu déjà entre Salonique et Constantinople.

Indo-Chine française : *Aperçu général.* — Notre collaborateur, M. Paul Barré a fait, le 18 décembre dernier, une conférence sur l'Indo-Chine française, à Bourges, sous les auspices de la Société de Géographie du Cher. Nous en extrayons les données suivantes :

Notre empire indo-chinois, qui comprend 1.900 kilomètres de côtes, s'étend, en y comprenant les territoires qui rentrent dans notre action en vertu de la convention franco-anglaise de janvier 1896, sur une superficie de 800.000 kilomètres carrés environ. La population totale y est d'au moins 21 millions d'habitants, dont 12 pour le Tonkin, 2.100.000 pour la Cochinchine, 1.500.000 pour le Cambodge et 5.400.000 pour l'Annam et le Laos. On compte environ 6.000 Européens. Il n'y a encore que deux chemins de fer exploités, celui de Saïgon à Mytho en Cochinchine, inauguré en 1885 (114 kilom.) et celui de Phu-lang-Thuong à Lang-Son, au Tonkin (101 kil.), dont la 1re section fut ouverte en 1891. La soudure de ce dernier chemin de fer se prépare avec le sud de la Chine d'une part, avec le fleuve Rouge d'autre part.

Le commerce extérieur total de l'Indo-Chine française est d'au moins 110 millions de francs. Dans le Tonkin et l'Annam seuls, les progrès ont été considérables, le trafic extérieur ayant passé de 2 millions de francs en 1875 à 19 en 1885 et à 40 en 1894. Les importations ont été, en 1894, de 27 millions, soit le double des exportations (13 millions). En 1896, l'Annam et le Tonkin ont acheté pour plus de 12 millions de francs de produits français, soit la moitié de leurs importations. En 1886, la France n'y vendait que pour 4 millions 1/2. Les recettes locales (droits de douane et taxes sur les habitants) progressent beaucoup; elles sont passées de 9 millions 1/2 de francs en 1890, à 21 millions en 1896.

En résumé, grâce à ses nombreuses ressources agricoles (surtout le riz), animales et minières (surtout la houille), grâce à son voisinage de la Chine, l'Indo-Chine française est appelée à un grand avenir, le jour où la piraterie

Digitized by Google

en aura été extirpée et le jour où la France y aura envoyé assez de capitaux, de chefs d'exploitation et de contre maîtres pour mettre le pays en valeur.

Mékong : *Exploration Mazeran.* — On sait que l'enseigne de vaisseau Mazeran, commandant la mission hydrographique du haut Mékong, est parvenu à amener, le 6 août, la canonnière *La Grandière* à Xieng-Lap.

Voici les détails que donne *le Temps* sur cette montée que l'on regardait généralement commme impraticable :

De Tang-Ho à Xieng-Lapp, le Mékong présente les rapides de Tang-Ho, Tang-Lot, Tang-Paken, Tang-Pho-Mulet et Tang-Pang. Le *La Grandière* appareilla le 19 juillet et franchit le Tang-Ho, puis le Tang-Lot. Mais alors que le bâtiment était parvenu dans le chenal, l'échauffement d'un coussinet vint immobiliser sa machine et le laissa à la merci d'un courant de près de cinq nœuds, qui lui fit redescendre le rapide, exposé à tout instant à être écrasé sur les rochers dont le fleuve se trouve hérissé. Quelques chocs se produisirent, en effet, sans causer heureusement de graves avaries à la coque.

Le 31 juillet, après avoir changé le gouvernail cassé dans la bagarre, départ pour Pa-Leo. Courant très fort jusqu'au Nam-Lène. Le Mékong charrie en grande quantité des arbres morts et des débris. Le Tang-Paken, signalé comme périlleux, est remonté sans trop de peine, grâce à la forte pression de la chaudière.

Au-dessus du Nam-Lène, la machine stoppe brusquement, un tronc d'arbre s'étant engagé dans la cage de l'hélice. La canonnière est en plein dans le grand chenal, étroit de 50 mètres, avec des rochers de tous les bords. Le courant est d'au moins six nœuds. Une première ancre mouillée casse aussitôt. Heureusement la deuxième tient bon et permet de dégager l'hélice et de reprendre la marche.

De Pa-Leo à Tang-Pang, la navigation ne rencontra de sérieuses difficultés qu'au Tang-Pho-Muet, les roches étant insuffisamment couvertes. Le 2 août, la canonnière s'amarrait au pied du Tang-Pang, au-dessus du Nam-Pha.

Le rapide du Tang-Pang, d'une longueur de plusieurs kilomètres, est l'obstacle le plus difficile du Mékong. Le fleuve, resserré entre des collines à pic, possède une largeur d'à peine 80 mètres. En plusieurs endroits, des roches encombrent le chenal. Le courant, très violent, se précipite sur ces obstacles et soulève l'eau en vagues puissantes. La pente est des plus raides. Le Tang-Pang, en outre, se divise en cinq rapides trop rapprochés les uns des autres pour que la chaudière puisse conserver assez de pression pour les franchir tous. Le *La Grandière* a mis une heure pour avoir raison du Tang-Pang et il a fallu, à plusieurs reprises, injecter du pétrole dans les fourneaux, pour conserver à la machine une force de propulsion suffisante. A partir de Xieng-Kok, le fleuve se présente superbe jusqu'à Xieng-Lap.

Au moment où le *La Grandière* arrivait à Xieng-Lap, des désordres graves avaient éclaté chez les Sip Song Pannas. Notre intervention était demandée de la façon la plus pressante par une partie de la population en vue de rétablir sur le trône de Xieng-Hong notre protégé le prince Mome Tiome Muong

Digitized by Google

Maha, frère ennemi du roi actuel. Il semble que l'état troublé de ces parages rende plus particulièrement utile la présence des canonnières à Xieng-Hong.

Tonkin : *Soumission du dé Tham.* — Le dé Tham, le plus important chef de pirates du Tonkin, s'est soumis avec toute sa bande. Cette bande continuait les méfaits des Baky, du doc Nhuong, du doc Ngy, de Lun-Ky, etc. Retranchée dans les brousses du Yen-Thé, la bande du dé Tham était traquée par nos miliciens depuis plusieurs mois et menaçait toujours le chemin de fer de Lang-Son à Pha-Lang-Thuong. Sa soumission ouvre à la colonisation l'immense région entre le Song-Thuong, la rivière Claire et la rivière de Cao-Bang. Cette région est plus vaste que le Delta et son climat, grâce à son altitude, est moins chaud et bien plus favorable aux Européens, qui peuvent s'y adonner aux exploitations agricoles, forestières ou minières.

Création du 4e tirailleurs. — Un décret du 10 décembre 1897 porte création d'un 4e régiment de tirailleurs tonkinois à 3 bataillons. Le 3e régiment, qui comptait 4 bataillons est réduit à 3. Toutefois ces deux corps pourront être portés ultérieurement à 4 bataillons et avoir la même composition que les 2 premiers régiments par une simple décision du ministre de la marine. Le 4e tirailleurs sera formé par 1 bataillon créé en 1896 et rattaché provisoirement au 1er régiment, 1 bataillon du 3e régiment, par 2 compagnies créées en 1896 et par 2 compagnies à créer.

La création du 4e tonkinois n'est qu'un retour en arrière. En effet ce régiment avait déjà été constitué par décret du 19 février 1886. Mais un autre décret du 26 juin 1890 en avait décidé la suppression, par mesure d'économie. La *Revue Française* avait alors critiqué cette mesure comme tout à fait inopportune et la soi-disant économie qui devait en résulter comme mal placée. Aujourd'hui on reconnaît la nécessité de ce rétablissement et l'intérêt qu'il y a à renforcer les effectifs insuffisants de notre empire indo-chinois. Il y a longtemps que la piraterie aurait été extirpée, si l'on avait consenti à faire en temps utile les dépenses nécessaires.

Charbons. — Les charbonnages de Honeghaï et de Kébao prennent chaque jour une plus grande importance et l'on peut espérer pour eux un grand avenir. En effet, la vente, à Hong Kong, des charbons et briquettes du Tonkin, qui était de 42.450 tonnes en 1895, est montée à 75.700 tonnes en 1896. Si la production des mines du Tonkin pouvait être quintuplée, il est probable que les charbons qui en proviennent pourraient facilement se vendre à Hong-Kong, sans qu'il s'en suive un abaissement sensible de prix. A Honeghaï la progression de l'exportation suit une marche très satisfaisante; c'est ainsi que les charbons exportés rien que dans le mois de septembre dernier, ont atteint le joli chiffre de 24.000 tonnes.

Soulèvement de fanatiques. — Dans le courant de 1897, un Annamite nommé Kydong, ami de l'ex-roi Ham-Nghi, après avoir été élevé en Algérie, était revenu au Tonkin. D'un caractère vaniteux, il se crut appelé à jouer un grand rôle et commença, en se faisant passer pour un être surnaturel, une agitation qui avait pour but la restauration de l'ex-roi exilé. Il fut

Digitized by Google

bientôt arrêté et envoyé au pénitencier de Poulo-Condor. Mais ses prédications avaient porté leurs fruits auprès des crédules indigènes. Excités par les légendes que l'on répandait sur son compte, ceux-ci formèrent des bandes en plein Delta, qui pillèrent et incendièrent les environs d'Haïphong, Haïdzuong, Thaï-Binh. Dans la nuit du 15 décembre 1897, 200 fanatiques assaillirent les habitations des environs d'Haïphong, mais ils furent vigoureusement repoussés. La répression fut vigoureuse, et ceux qui furent convaincus d'avoir pris part à la révolte furent passés par les armes. Le calme est rétabli partout, mais il règne encore une certaine effervescence parmi différents groupes indigènes.

Annam : *L'empereur à Saïgon.* — Le 4 décembre, M. Doumer, gouverneur général, recevait à Saïgon la visite de l'empereur d'Annam. Cet acte acquiert une haute importance par le fait que le souverain venait, pour la première fois depuis la conquête, rendre hommage à son vainqueur. Mais aux yeux des vieux Annamites et des mandarins si attachés aux rites du pays, ce voyage ne peut que déconsidérer la monarchie qui tirait une bonne part de son prestige du mystère qui entourait la cour de Hué.

Chine. — *Satisfactions à l'Allemagne* (XXIII, p. 56). — M. de Bulow a fait connaître au Parlement allemand les satisfactions accordées par la Chine pour le massacre des missionnaires du Chan-Toung :

1° Le gouverneur de la province de Chan-Toung a été révoqué et déclaré inapte à jamais remplir une fonction supérieure. De plus, six fonctionnaires supérieurs de la province de Chan-Toung, désignés par l'Allemagne, ont été déplacés et punis. Une instruction judiciaire a été ouverte contre les auteurs ou complices de l'assassinat.

2° Le gouvernement chinois a promis de payer 3.000 taëls d'indemnité pour les dommages causés à la mission et par elle réclamés.

3° Trois chapelles expiatoires, auxquelles seront appliquées les armes impériales, en signe de protection, seront érigées à Tsinnig, à Tsao-Tchou-Fou, et sur les lieux du crime. Le gouvernement chinois ouvre un crédit de 66 000 taëls pour chaque église et donne gratuitement les terrains, plus un crédit de 7.000 taëls, pour des habitations solides, et pour la préfecture apostolique de Tsao-Tchou fou, 24 000 taëls. Tous les payements devront être effectués aux mains de l'ambassade allemande.

4° Un édit impérial spécial sera publié, visant la protection de la mission allemande.

La Chine aurait cédé à bail à l'Allemagne, la baie de Kiao Tchéou pour une période de 99 ans et aurait concédé à cette puissance tous ses droits de souveraineté sur ce territoire.

Allemagne : *Lignes rapides de paquebots.* — Depuis quelques années les lignes allemandes de paquebots ont pris une extension considérable. Le premier service allemand de vapeurs à grande vitesse fut installé en 1881 sur l'Amérique. Jusque-là, on avait effectué les relations par des vapeurs ayant

Digitized by Google

au plus une vitesse de 14 milles marins à l'heure. L'*Elbe*, du Lloyd, de Brême, en 1881, développa une vitesse de 16 milles. Bientôt, en 1883, on atteignit New-York en 9 à 10 jours, avec le *Weser* et la *Fulda*.

La flotte allemande s'accrut de l'*Eider* en 1884 et de 3 autres vapeurs en 1886, ayant une vitesse de 17 nœuds 1/2. En 1887, on arriva à 18 1/2 avec le *Hahn*. En 1889, on construisit le *Kaiser-Wilhelm*. En 1897, on a achevé le *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse* et, en 1898, ce sera le tour du *Kaiser-Friedrich-der-Grosse*, qui complétera la flotte du Nord-Deutscher Lloyd, de Brême.

Hambourg, entré en scène en 1889, établit une ligne de vapeurs rapides sur New-York, avec l'*Augusta-Victoria* et la *Columbia*. En 1896, Hambourg mit en service le *Normannia* et Brême la *Sprée*. En 1891, Brême lança le *Havel* et Hambourg le *Fürst-Bismarck*, qui fut alors le plus rapide des vapeurs de commerce allemands. Par suite, en 1891, un service régulier hebdomadaire est ouvert entre Hambourg et New-York. Avec les 2 nouveaux vapeurs de Brême, la flotte des transports à grande vitesse se trouve portée à 16 bâtiments, dont 12 partant de Brême et 4 de Hambourg. La vitesse réalisée est passée de 16 milles marins en 1881 à 22 actuellement. La durée du trajet n'est plus que de 6 à 8 jours, tandis que les bateaux-poste en exigent 10 à 12. Le *Fürst-Bismarck* a plusieurs fois fait la traversée de l'Océan en 6 jours et demi.

Le *Kaiser-Wilhelm*. — Le record de la vitesse appartient aujourd'hui au *Kaiser-Wilhelm-der-Grosse*, qui a éclipsé, dans sa 1re traversée, de Brême à New-York (sept. 1897), tous les autres paquebots intérocéaniques. En effet, sa traversée de Southampton à New-York s'est effectuée en 5 jours, 22 heures, 45 minutes. Ce qui donne, pour les 3.050 milles parcourus depuis les Needles jusqu'à Sandy-Hook, une vitesse moyenne de 21 nœuds 39. Plus rapide encore a été le trajet de retour qui s'est effectué en 5 jours, 15 h. et 10 min., ce qui fait une vitesse moyenne de 21 n. 91 de Sandy-Hook au phare d'Eddystone. La plus belle journée (de midi à midi en tenant compte du changement de longitude) a été de 564 milles à l'aller et de 519 au retour, ce qui donne pour ces deux journées une vitesse moyenne de 22 n. 56. Le *Kaiser-Wilhelm* est non seulement le plus rapide paquebot (ceux de la Cie Cunard n'ayant pas dépassé 21 n. 75), mais aussi le plus grand, avec ses 13.800 tonneaux de jauge brute. Sa longueur totale est de 196m 50, son tirant d'eau de 7m 93 et son déplacement de 20.500 tonnes. Il possède 2 machines a triple expansion et 2 hélices.

Il importe de signaler ce fait, peu ordinaire, que le *Kaiser-Wilhelm* a donné à son premier voyage sa plus grande vitesse. Celle-ci, en effet, n'a pu se maintenir dans les traversées suivantes et est même descendue à 18 n. 56.

Cette course à la vitesse a pour conséquence d'augmenter le mépris que les grands paquebots affectent pour la vie humaine. Le tribunal maritime de Brême a en effet constaté que, le 19 septembre, une femme s'étant jetée par-dessus bord, le commandant du *Kaiser-Wilhelm* n'a pas jugé utile de mettre une chaloupe à la mer afin de conserver sa vitesse !

Digitized by Google

Légion d'honneur. — Parmi les nominations faites à l'occasion du 1er janvier, signalons les suivantes. Commandeurs : le colonel Combes; M. Harmand, ministre de France au Japon. Chevaliers : le lt de vaisseau Bretonnet, résident au Niger; M. Henric, médecin de 2e classe de la marine, membre de la mission du lt (aujourd'hui capitaine) Voulet au Soudan; M. Gentil, administrateur des affaires indigènes au Congo; M. Bonin, vice-résident au Tonkin; M. Georges Rolland, ingénieur des mines.

BIBLIOGRAPHIE

Une fort intéressante publication que nous sommes heureux de signaler à nos lecteurs, **France-Album**, vient de faire paraître les fascicules consacrés au *Pays du Soleil*. Le n° 45, relatif à la *Côte d'Azur*, contient 31 vues de Nice, Villefranche, Beaulieu, Eze, La Turbie, Monaco et Menton, une notice de M. H. Moris, archiviste du département, et une carte. Avec le précédent (n° 44), qui va de la Napoule à l'embouchure du Var, et celui (n° 48), qui va paraître), du littoral compris entre Hyères et Agay, l'illustration de la Côte d'Azur est complète. L'intérieur des départements du Var et des Alpes-Maritimes fait l'objet du fascicule beaucoup plus important (nos 46-47, 88 pages), qui donne 81 vues choisies parmi les points les plus intéressants du réseau des chemins de fer du Sud, lignes de Nice à Grasse, Draguignan à Meyrargues et Nice à Puget-Théniers et Digne. Cette région, trop peu connue, est des plus pittoresques et cause une agréable surprise au touriste qui croit jusqu'à un certain point découvrir ses gorges magnifiques, ses ruines, ses villages perchés sur des rocs presque inaccessibles.

Ces quatre fascicules donnent ensemble plus de 200 vues que chacun peut se procurer moyennant 2 fr. 50 contre lesquels *France-Album*, 51, cité des Fleurs, Paris, adresse franco les quatre fascicules Pays du Soleil. Chaque album séparé, nos 44, 45, 48, franco 0 fr. 60 — 46-47 1 fr. 15.

Champollion inconnu, par L. de la Brière. Plon éditeur. — Ce ne sont pas seulement des « lettres inédites » que publie M. de la Brière, mais une véritable correspondance qu'il était mieux à même que personne de connaître et de mettre au jour avec ce style délicat d'un lettré qui a fait ses preuves. Connu comme savant, comme archéologue, Champollion était en effet « inconnu » comme poète et comme auteur dramatique d'un « Bajazet » qui fut joué à Grenoble en 1814. Grâce à M. de la Brière voici une lacune comblée dans la vie d'un grand homme.

La mission Hourst, par le lt Hourst. Plon éditeur. La belle exploration de la mission Hourst est encore présente à tous les esprits. Mais ce que l'on ne connaissait pas et ce que ce livre nous révèle, ce sont le smille détails et épisodes de l'expédition, la 1e qui ait descendu le Niger sur tout son parcours. Avec beaucoup d'humour, qui n'exclut pas un fin esprit d'observation, M. Hourst raconte les difficultés qui entravèrent la mise en route de la mission, les négociations avec les Touareg, les mœurs de ces derniers, le saut des rapides avec la flottille et le passage de ceux-ci, pavillon déployé, à travers les établissements anglais du bas Niger. Nous aurons à revenir sur ce magnifique volume in-8°, édité avec soin et enrichi de 190 gravures et d'une belle carte du Niger au 1/1.000.000e.

Le Gérant, Édouard MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 1860-1-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LA PRINCIPAUTÉ D'ANDORRE

ET

LA QUESTION ANDORRANE

Le conseil d'arrondissement de Prades, réuni le 20 septembre dernier, « considérant que l'Andorre coûte annuellement et sans aucun profit, une centaine de mille francs à la France, que les Andorrans n'ont aucune affection pour notre pays, malgré tous les bienfaits dont nous les gratifions », a émis le vœu que la France renonce à ses droits sur l'Andorre et cède ce pays à l'Espagne, moyennant une compensation territoriale.

La solution proposée par le conseil d'arrondissement de Prades est d'une application moins facile qu'elle le paraît à première vue. L'étude approfondie et impartiale des droits respectifs de la France et de l'Espagne sur ce territoire suffirait à le démontrer.

C'est une erreur assez généralement accréditée que l'Andorre est une *république* placée sous le *protectorat* de la France et de l'Espagne représentées respectivement par le préfet des Pyrénées-Orientales et l'évêque d'Urgel. Dans ce cas, les véritables souverains de ce pays seraient le Président de la République Française et le roi d'Espagne. La théorie qui fait de l'Andorre une seigneurie appartenant « par indivis » à l'évêque d'Urgel et au préfet des Pyrénées-Orientales n'est pas plus exacte. En réalité, l'Andorre est une principauté souveraine, bien que n'usant pas de ce que l'on nomme en droit international la *souveraineté extérieure*. L'évêque d'Urgel s'intitule « Prince souverain des Vallées d'Andorre », ou, en catalan « Princep Sobera de los Valls de Andorra ». Ce serait, je crois, du mauvais chauvinisme que de se refuser à lui reconnaître de bonne grâce ce titre, s'il est réellement le sien, d'autant plus que, de l'aveu même des populations françaises intéressées à la question, la France aurait plus d'avantages à faire abandon de ses droits qu'à contester ceux de l'évêque.

Digitized by Google

I

Pour faire la part des prétentions de chacun des deux États voisins sur le territoire d'Andorre, il est indispensable de remonter aux origines de ce pays et de suivre attentivement les diverses modifications survenues dans sa situation politique.

La charte d'organisation en communauté de la population indigène remonterait, paraît-il à 805 et serait due à Charlemagne, mais, dès 799, Louis le Débonnaire, à qui son père avait donné le royaume d'Aquitaine en partage, avait déjà arraché ce pays aux Sarrazins et s'était même avancé au-delà de Lérida et de Tarragone. Cette conquête fut solennellement reconnue, à Aix-la-Chapelle, en 812, par le Khalife Al-Hakem, lors du traité de paix conclu entre lui et Charlemagne. Elle forma d'abord la marche de Gothie et fut l'origine du comté de Barcelone.

En 820, Louis le Débonnaire détacha l'Andorre du domaine de la couronne et en fit, à l'occasion de la consécration de l'église cathédrale d'Urgel, don pur et simple et sans restriction à l'évêque de cette ville. Cette donation n'a pu être faite au comte d'Urgel puisque le pays d'Urgel n'était pas encore organisé en comté. La formule de l'acte de donation est trop précise pour ne pas mériter d'être rapportée :

» Jussis eorum atque dominio subjungimus atque perpetuo mancipamus, ut pleniter ordinent atque disponant et cum Dei adjutorio illis sit detinendum et possidendum et Dei cum timore dispensandum atque regendum sine cujuspiam inquietatione ac contradictione; ita ut nullus comes, nullus princeps, nullus judex, neque ulla parva magnaque persona aliquam vim aut invasionem facere valeat, aut unquam in eodem episcopo facere prœsumat. »

Cette donation fut faite la sixième année du règne de Louis-le-Débonnaire succédant comme empereur à son père Charlemagne. Ce n'est donc pas au roi d'Aquitaine, vassal de son père mais bien à l'Empereur d'Occident lui-même usant de toute la plénitude de la souveraineté que la Mître d'Urgel est redevable de cette donation.

Il ressort du texte cité plus haut que l'évêque d'Urgel était seul souverain des Vallées d'Andorre. Sa situation politique ne saurait être plus exactement comparée qu'à celle du pape Étienne II recevant 60 ans plus

Digitized by Google

tôt des mains de Pépin le Bref, les cinq villes lombardes qui furent l'origine des États de l'Église. Le comte d'Urgel pouvait bien plus tard relever du comte de Barcelone, vassal lui-même dans la suite du royaume d'Aragon, l'évêque et ses successeurs n'en étaient pas moins seuls suzerains absolus de l'Andorre, et sans être tenus à aucun hommage. D'ailleurs, il ne faut pas s'étonner de voir des évêques successivement de nationalité franque puis espagnole, ou, pour employer des expressions de nos jours, sujets français puis espagnols, exercer avec toutes les prérogatives qu'elle comporte, la souveraineté sur l'Andorre. A cette époque, l'on était aux débuts de la féodalité et les lois et usages de cette période se sont perpétués jusqu'à nos jours plus qu'on ne saurait l'imaginer. Entre autres exemples, il convient de citer les Pays-Bas et le grand-duché de Luxembourg dont les couronnes se trouvaient, jusqu'à la mort du roi Guillaume III, réunies sur une même tête. Le récent avènement au trône grand-ducal d'un prince étranger à la famille royale de Hollande a démontré que le Luxembourg, bien que gouverné par le même prince que les Pays Bas, avait cependant maintenu dans sa constitution l'application de la loi salique qui ne régit pas, en Hollande, la succession au trône et avait, par conséquent, une existence politique indépendante.

Il est évident que, dans la mise en pratique des principes du droit international, la diplomatie ne saurait contester à l'Andorre les privilèges qu'elle reconnaît à d'autres pays.

***

Cette unité dans l'administration temporelle de l'Andorre ne s'est pas, il est vrai, perpétuée jusqu'à nos jours et la période des complications commença pour l'évêché d'Urgel à une époque qu'il n'est pas facile de préciser, mais qui eut pour point de départ une de ces alliances offensives et défensives comme les seigneurs en concluaient à cette époque. Les évêques donnèrent « en fief », c'est-à-dire en s'en réservant la suzeraineté, les vallées d'Andorre aux seigneurs de Caboets. Il existe, paraît-il, de très nombreuses preuves de ce mode de donation, en conséquence duquel les seigneurs de Caboets se considéraient comme les vassaux de l'évêque d'Urgel et reconnaissaient ce dernier pour leur suzerain. Miron Guitardo de Caboets, notamment, déclare que lui, son père, son aïeul et ses ancêtres ont toujours tenu la vallée *pro episcopo,*

Digitized by Google

c'est-à-dire « à fief ». Il invite ses héritiers et notamment son fils Ramon à reconnaître cette suzeraineté.

Plus tard, par le mariage d'Arnalda de Caboets avec Arnold de Castelbon, ce fief passa dans la famille de ce dernier, mais comme cette alliance n'avait pas eu l'agrément de l'évêque, en 1185, trente hommes de chacune des paroisses d'Andorre, délégués par leurs conçitoyens, prêtèrent serment à l'évêque et s'engagèrent à ne jamais reconnaître pour leur seigneur Arnold de Castelbon. Toutefois, l'année suivante, et cédant aux instances d'Arnalda de Caboets, l'évêque consentit à donner à son mari l'investiture de ce fief, « salvis omnibus convenientiis quæ scripta sunt inter nos et homines vallis Andorræ » et en réservant pour lui-même et ses successeurs la souveraineté en toutes choses, « integrum dominium et seniorium. »

Pendant une période d'agitation et de luttes perpétuelles comme celle du moyen-âge, la seigneurie d'Andorre ne pouvait échapper au sort commun et il fallait s'attendre à voir des contestations s'élever entre la maison de Castelbon et la mitre d'Urgel. C'est à cette occasion que l'on voit, pour la première fois, intervenir les comtes de Foix. A la suite d'une de ces querelles de vassal à suzerain, l'évêque, par un accord conclu en 1201, renouvelle à Arnalda l'investiture du fief des vallées d'Andorre et, en retour, Arnold de Castelbon, Arnalda de Caboets et leur fille Ermesinde s'engagent, tant en leur nom qu'en celui de leurs successeurs, à reconnaître à perpétuité la suzeraineté de la Mître. Pendant cette seconde période de l'histoire d'Andorre, l'évêque et les seigneurs de Caboets ou de Castelbon se partagent la souveraineté de l'Andorre, mais le premier nous apparaît, sans contestation possible, comme le seul souverain direct et suprême, tandis que les derniers sont seulement ses feudataires, en tout soumis à son autorité.

***

Malgré les termes positifs de l'accord cité précédemment et par lequel il était notamment stipulé qu'Ermesinde ne se marierait, qu'après avis et consentement de l'évêque, Arnold de Castelbon accorda la main de sa fille à Raymond Roger, comte de Foix, pour son fils Bernard Roger. Par le fait de cette union, la terre d'Andorre passait à la maison de Foix. Cette alliance fut pour l'évêché d'Urgel et le comté de Foix la cause d'une source de discordes qui se terminèrent par la fameuse sentence

Digitized by Google

des pariatges ou paréages. Ce traité ou plutôt cette sentence arbitrale fut scellée par l'évêque Pedro de Urgio et Roger Bernard III, comte de Foix, le 8 septembre 1278 et confirmée onze ans après par le pape Martin IV.

Les termes de cette sentence réglaient le tribut que pouvaient percevoir en Andorre l'évêque d'Urgel et le comte de Foix, stipulaient que les viguiers de l'un et de l'autre rendraient en commun la haute, moyenne ou basse justice, que l'évêque et le comte pourraient lever des troupes en Andorre, mais sans pouvoir en faire usage l'un contre l'autre, enfin que le comte rendrait l'hommage à l'évêque pour la seigneurie.

En raison de l'importance de ce dernier point, il ne serait pas sans intérêt de le transcrire ici intégralement. L'article en question est ainsi conçu :

« ...Item ha sido pronunciado y ordenado por los susodichos amigables componedores que el susodicho conde de Foix y sus sucesores *tengan siempre en feudo para el Obispo de Urgel* y sus sucesores todo lo que tiene y recibe o debe recibir en el valle o valles y hombres de Andorra, y tengan estas cosas para la Iglesia de Urgel, y que el mismo Conde y sus sucesores tengan siempre en feudo el valle de S. Juan y el Castillo de Ahos con todas sus pertenencias para el Obispo y sus sucesores y la Iglesia de Urgel, excepto el Castillo de Tor, el cual jamas se entiende ser comprendido en feudo ; y por los susodichos valles neutros de Andorra y de S. Juan, desde ahora el mismo conde hace homenaje al dicho señor Obispo, y que lo mismo esten obligados hacer todos sus sucesores al Obispo y a sus sucesores por las cosas susodichas. »

A propos de cet article, une remarque importante s'impose naturellement. L'Évêque donne ou confirme au comte de Foix la possession de fiefs représentant une superficie supérieure à celle qu'occupe actuellement l'Andorre. De plus, on voit figurer dans cette donation comme franc-alleu le château de Tor. Bien que ce soit s'écarter un peu de la question, je crois devoir faire remarquer qu'en agissant ainsi, l'évêque d'Urgel disposait d'une conquête et non du territoire donné par Louis le Débonnaire. En effet, nous voyons dans J. F. Bladé (1), que le 3 des nones de juillet 1159, Bernat Sanz, évêque de la Seü et ses deux frères conclurent un traité en vue de la conquête de la vallée de San

(1) *Études géographiques sur la vallée d'Andorre.*

Digitized by Google

Joan qui appartenait alors à Arnal de Caboets. D'ailleurs, la charte de donation est positive en ce qui concerne les limites de l'Andorre et elle énumère chacune des six paroisses actuelles, plus celle de Santa Coloma aujourd'hui supprimée.

Indépendamment de cet article, il convient aussi de citer la formule du serment d'allégeance qui termine ce document. La voici :

« Y los Santos Evangelios y Cruz de Nuestro Señor delante de nosotros puestas y tocadas : Nos, por la gracia de Dios, Roger Bernardo, Conde de Foix y Visconde de Castellbó, hacemos desde ahora homenage à vos, Pedro, Obispo de Urgel, por la gracia de Dios, con la boca y las manos, segun el uso de Barcelona. »

Ce serment ne fut pas le seul prêté, Ermesinde suivit ainsi que ses fils l'exemple de son mari et, de leur côté, les Andorrans représentés par 30 hommes de chacune de leurs paroisses prêtèrent, en 1131, serment de fidélité à l'Évêque.

Les successeurs de Bernard III continuèrent naturellement à prêter serment de fidélité à la Mître. En 1560, alors que le comté de Foix appartenait à Jeanne d'Albret, fille de Henri II de Navarre et mère de Henri IV roi de France, le fiscal d'Andorre ayant occasion de signaler à l'évêque certains empiètements du viguier du comte de Foix traite ce dernier de vassal, rappelant qu'il doit l'hommage à l'évêque dont il est le fendataire *(facit et facere solitus est hommagium)*, et, en effet, à cette occasion, l'évêque s'intitule : *Princeps Supremus et Directus Andorræ*. C'est, du reste, le titre que lui donnaient les Andorrans qui se reconnaissaient eux-mêmes ses *sujets* et ses *vassaux* en 1419 lorsqu'ils s'adressèrent à lui pour solliciter la constitution d'un conseil général avec ses prudhommes et ses syndics. Cette demande, agréée par l'évêque, fut l'origine de l'organisation administrative qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, mais il est évident que si la sanction épiscopale fut indispensable en cette circonstance, c'est une preuve que ce conseil général ne constituait nullement le pouvoir supérieur dans les vallées et qu'il serait hors de propos d'assimiler les conseillers à des députés ou leur président à un chef d'état républicain.

Ainsi finit la troisième période de l'histoire d'Andorre pendant laquelle l'évêque partageait la souveraineté sur l'Andorre avec la maison des comtes de Foix dans les mêmes conditions que ses prédécesseurs l'avaient partagée avec les seigneurs de Caboets et de Castelbon. Cette

Digitized by Google

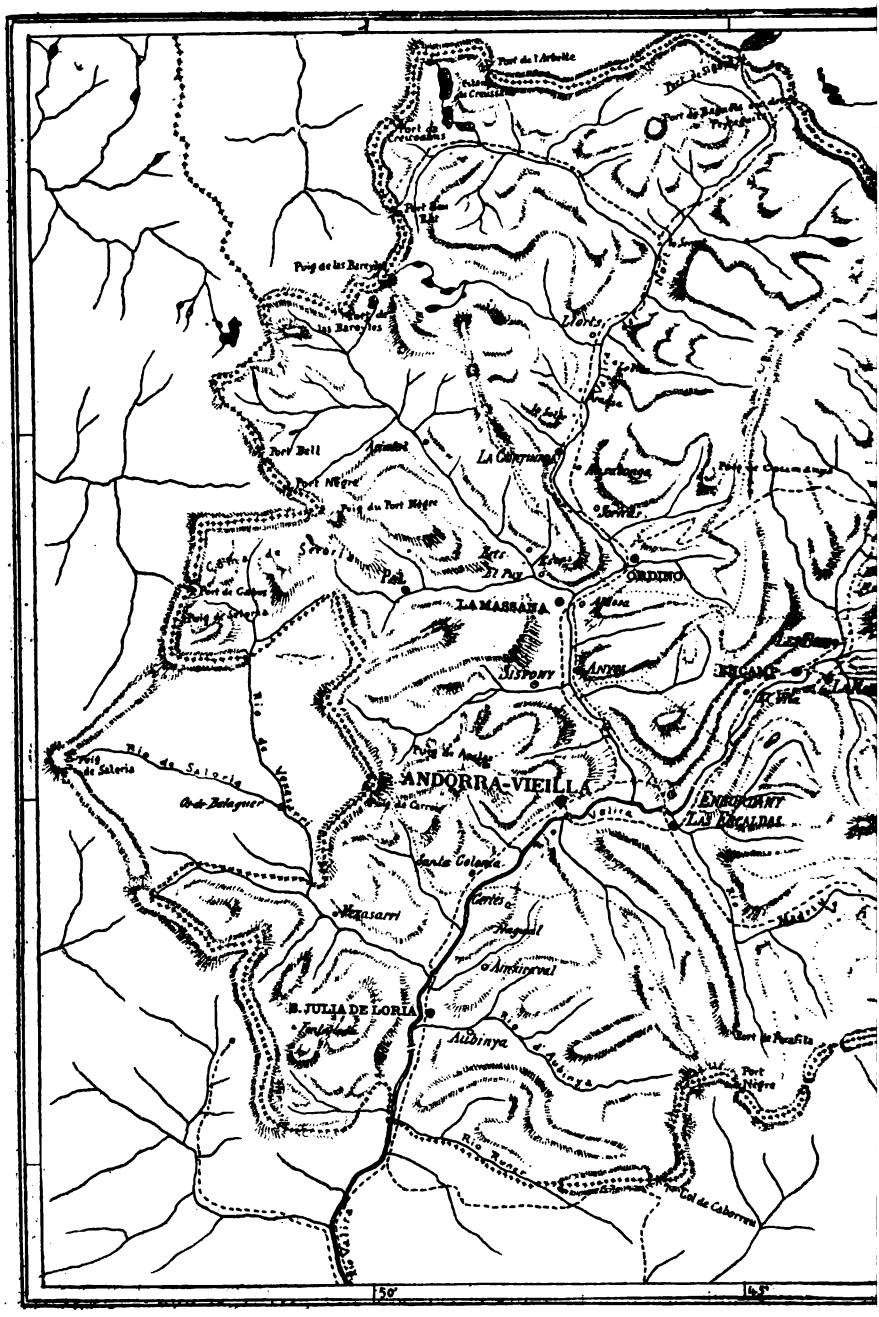
période diffère de la précédente par le pacte des paréages solennellement conclu par les deux parties et sanctionné par l'autorité papale.

***

En 1589, par suite de l'avènement au trône de France du fils d'Antoine de Bourbon et de Jeanne d'Albret, la terre d'Andorre, qui était déjà passée, en 1560, de la maison des comtes de Foix à celle des rois de Navarre, devient le fief des chefs de l'État français. Henri IV était déjà entré en possession de ce fief en 1572 à la mort de Jeanne d'Albret, mais il est bien certain qu'à cette époque, le roi de Navarre, absolument indépendant pour ce qui concernait ses possessions du Béarn et de la Navarre ainsi que pour le comté de Foix qui ne relevait plus que de lui-même, se trouvait, quant à la seigneurie d'Andorre, le vassal de l'évêché d'Urgel comme il était également le feudataire du roi de France pour ses possessions de Gascogne, de Périgord et de Limousin. Son avènement au trône de France modifia, il est vrai, la situation en ce qui concerne ses possessions françaises qui, suivant l'usage, furent réunies au domaine royal, mais son royaume de Navarre, qui était absolument indépendant, ne fut pas considéré comme incorporé dans le royaume de France et Henri IV conserva le titre de *roi de Navarre* qu'il fit seulement précéder de celui de *roi de France*. Quant à la seigneurie d'Andorre qui, en droit féodal, ne dépendait d'aucun de ces deux royaumes, elle continua naturellement à rester le fief de Henri IV et de ses successeurs et à relever directement de l'évêque d'Urgel. Il était, il est vrai, peu admissible qu'un modeste souverain comme ce dernier exigeât d'un vassal devenu si puissant, l'accomplissement de la formule d'hommage personnel, mais le principe de la dépendance d'Andorre vis-à-vis de la Mître ne s'en trouvait pas pour cela diminué. D'ailleurs, cette époque fut peut-être celle où les évêques d'Urgel eurent le moins de contestations avec les comtes de Foix et leurs successeurs et où ils purent exercer dans la plus large mesure leurs droits de suzeraineté.

Cette quatrième période de l'histoire de l'Andorre dure environ deux siècles pendant lesquels l'évêque se donne le titre de Prince Souverain d'Andorre, réglemente en toute indépendance de la France, fixe la valeur de la monnaie, règle le mode des transactions commerciales, la chasse, la pêche, les droits politiques de ses sujets, se réserve le droit de grâce pour la peine de mort et concède des privilèges aux Andorrans et cela

Digitized by Google


Port de l'Arbille
Port de Cruzadans
Port de Bel
Port de Bel
Port de Bel

CARTE
DE LA PRINCIPAUTÉ
D'ANDORRE
Légende
Limites d'État.
des Paroisses
Chemins muletiers
Chef-lieu de Paroisse
Village de 100 hab. et plus
Hameau de 50 à 100 hab.
Hameau de 30 à 50 hab.
Port de Tavèrnet
Port de Saldeu
Pic de la Cabanette
Saut du Tarabustet
Ariège R.
Source de l'Ariège
Pic de la Font Nègre
Port de Monmatou
Route
Nat. 20
ANDORRE
Andorre
Puigcerda
Montlouis
Llivia
Seo de Urgel
Castelbó
Valle de Cabó
Valle de Sorbon
Nèse
Segre R.
Puig Pedern
Llavorsí
Engordany
Pas de la Casa
Ordino
Canillo
Encamp
Sant Julià
Arinsal
Pic de Coma Pedrosa
Pic de Medecis
Pic de Rabassa
Pic de Comapedrosa
Pic de Pal
Pic de Tristaina
Pic de Ransol
Pic de Meranges
Pic de Cadi
Pic de Puigpedrós
Pic de Puigmal
Pic de Carlit
Pic de Nuria
Pic de Canigou
Pic de Costabona
Pic de Bassiès
Pic de Montcalm
Pic de Maladeta
Pic de Vignemale
Pic de Gavarnie
Pic de Mont Perdu
Pic de Néthou
Pic de Marboré
Pic de Cotiella
Pic de Perdiguère
Pic de Posets
Pic de Maladeta
Pic de Aneto
Pic de Bachimala
Pic de Tuc de Mulleres
Pic de Tuc de Maubermeu
Pic de Tuc de Montarto

sans contestation de la part de la France. Pendant ces deux siècles, la France peut, il est vrai, opposer quelques privilèges accordés à l'Andorre par Louis XIII et Louis XIV, mais ces deux rois, en pareille circonstance, agissaient non comme souverains de l'Andorre, mais comme rois de France et ne pouvaient accorder de franchises que comme seigneurs feudataires de l'Andorre ou comme chefs d'un puissant état voisin disposés à entretenir des relations cordiales avec un territoire pourvu d'une organisation politique spéciale. L'on pourrait en dire autant de la défense faite aux Andorrans par Louis XIV de tuer les bestiaux appartenant à ses sujets français et qui seraient surpris paissant indûment sur la Solane d'Andorre (1). En conséquence, ces mesures de bienveillance ou de restriction, loin d'être un argument susceptible de prouver une absorption de l'Andorre dans le domaine royal ne peuvent, au contraire, que démontrer la réalité d'une existence politique absolument indépendante.

Cette situation s'est prolongée jusqu'à l'époque de la Révolution française et il ne tenait qu'aux Bourbons d'ajouter à leurs titres de « rois de France et de Navarre », celui plus modeste de « seigneurs d'Andorre ».

Il convient ici de faire ressortir un point qui paraît avoir échappé aux différentes personnes qui se sont occupées de recherches sur les vallées d'Andorre.

Le 10 août 1792, l'Assemblée Législative, en décrétant la déchéance du roi, et le 21 septembre, la Convention en proclamant la République ne pouvaient évidemment prendre aucune décision en ce qui concernait l'Andorre. Composées exclusivement des députés des deux royaumes de France et de Navarre, ces deux assemblées ne pouvaient assimiler les Vallées aux provinces françaises puisqu'elles ne faisaient pas partie intégrante du domaine de la couronne. Elles ne pouvaient davantage les traiter comme une colonie fondée ou conquise directement par la métropole et ne relevant que de cette dernière, et en substituant le principe de la volonté nationale au régime du droit divin, elles ne pouvaient espérer donner force de loi à leur décision que dans les pays qu'elles représentaient. L'évêque d'Urgel aurait pu seul, à défaut du peuple andorran, qui n'avait pas le système représentatif, confirmer le roi Louis XVI dans ses droits « personnels » sur l'Andorre, ou transférer

(1) J.-F. Bladé, *Études géographiques sur les vallées d'Andorre.*

Digitized by Google

ceux-ci au gouvernement républicain. Il avait, en un mot, le droit strict de maintenir en possession d'un fief relevant exclusivement de lui seul un vassal qui ne le tenait que comme héritier des seigneurs de Caboets. Cette théorie peut paraître un peu hardie, et l'on se représente mal l'évêque d'Urgel protestant d'une façon efficace contre le nouvel état de choses. Au point de vue du droit politique il n'eût fait, il est vrai, que suivre l'exemple de Philippe-Auguste déclarant vassal rebelle le roi Jean-Sans-Terre, et confisquant ses fiefs de Normandie, d'Anjou, de Touraine et de Poitou, mais il convient d'ajouter que le roi de France avait à sa disposition, pour appuyer cette décision, des forces militaires qui manquaient totalement au suzerain de l'Andorre. Il ne faudrait pas, d'ailleurs, conclure de cette remarque que les héritiers directs de Louis XVI fussent en droit de revendiquer la possession de la seigneurie d'Andorre. Les évêques de la Seü, en reconnaissant les prétentions de la République Française et en traitant avec elle, ont bien démontré que leur intention était de transférer au chef de l'État français, quel qu'il fût, les droits personnels des premiers seigneurs d'Andorre. Il convient même d'ajouter que cette concession était toute naturelle par suite de la disparition en France de l'organisation féodale et le remplacement des grands feudataires par des gouverneurs de province. Le viguier français nommé par le gouverneur du comté de Foix pouvait facilement demeurer en fonctions, lorsqu'à leur tour les préfets de départements eurent remplacé les gouverneurs de province. Si, au moment de la chute de la royauté, il y eut dans les rapports de la France et de l'Andorre une modification notable au point de vue du droit international, il n'y eut, du moins, aucun changement dans les rapports administratifs.

Il était nécessaire de donner à l'histoire des Vallées d'Andorre les développements qui précèdent, pour montrer que la possession de ce territoire était, en droit, absolument précaire pour les premiers seigneurs de Caboets et leurs successeurs, y compris les rois de France, et subordonnée expressément au bon vouloir du suzerain et que, de plus, elle n'avait été continuée à la France, après 1792, qu'en vertu d'un consentement tacite des évêques. Depuis la Révolution, l'histoire d'Andorre offre peu d'événements saillants car il importe peu que le délégué français soit le préfet de l'Ariège, le sous-préfet de l'arrondissement de Prades, ou le préfet des Pyrénées-Orientales. En revanche, cette période

Digitized by Google

a été fertile en contestations de part et d'autres, ainsi qu'en dissensions intérieures, et c'est à cette situation pénible que le vote du conseil d'arrondissement de Prades a pour but de mettre fin.

II

Après avoir établi les droits de la France sur l'Andorre, il y a lieu d'examiner quels peuvent être ceux de l'Espagne sur ce pays. La situation de ce côté est bien claire. Les droits de l'Espagne sont nuls, absolument nuls en tant que droits acquis. Quant au droit des nations, il est le même dans tous les cas et pour tous les pays et l'Espagne, comme d'ailleurs la France, pourrait s'opposer à l'aliénation des Vallées à aussi juste titre que l'Allemagne, par exemple, à l'aliénation du Danemark au profit de la Suède ou à celle de la Suisse au profit de la France ou de l'Italie.

La qualité de sujets espagnols dont sont revêtus les évêques d'Urgel ne saurait conférer à l'Espagne aucun droit sur la principauté souveraine de ces derniers, pas plus que la suzeraineté des rois de France sur le duché de Normandie ne pouvait en attribuer à ces monarques sur les possessions extérieures de leurs vassaux. Il existe, il est vrai, un accord entre les évêques de la Seü et le gouvernement espagnol, mais cet accord ne préjuge en rien de la question, il est le résultat de la nécessité dans laquelle se trouvaient les évêques d'Urgel de chercher par des alliances un appui séculier assez fort pour contrebalancer l'influence d'un vassal devenu plus puissant que son suzerain, et les rapports de l'évêque avec l'Espagne ressemblent un peu à l'investiture donnée aux premiers seigneurs de Caboets pour assurer à la Mître d'Urgel, l'administration temporelle des Vallées et surtout pour la garantir contre les contestations armées des seigneurs voisins. L'Espagne peut bien prêter ses bons offices pour l'exercice de la justice, la police intérieure, l'instruction publique, cela ne saurait constituer une sorte de main-mise sur le territoire des Vallées. D'ailleurs, la France rend les mêmes bons offices à la principauté de Monaco, ce qui ne porte nulle atteinte aux droits de souveraineté du prince régnant. J'ajouterai même que si les Andorrans, comme peuple, ne jouissent pas de la souveraineté extérieure et ne peuvent accréditer d'agents diplomatiques auprès des puissances voisines, cela tient à ce qu'ils sont en la dépen-

Digitized by Google

dance exclusive du prince-évêque à qui ce droit de souveraineté ne semble pas pouvoir être contesté s'il lui plaisait d'en faire usage.

III

Je pense avoir exposé la question sous son véritable point de vue et établi les droits respectifs des deux puissances voisines. Avant de proposer une solution que je crois possible, il serait utile d'exposer rapidement ce qu'est l'Andorre, et quels seraient pour la France les avantages à recueillir en échange de l'abandon de ses droits de seigneurie sur ce territoire.

Les Vallées d'Andorre, d'une superficie d'environ 500 kilomètres carrés, se trouvent, pour la majeure partie, situées sur le versant méridional des Pyrénées. Elles comprennent presque entièrement le bassin des différentes rivières formant l'Embalire, jusqu'au confluent du Riuner; c'est-à-dire qu'à part quelques exceptions, la frontière andorranne pourrait se trouver limitée par la chaîne principale des Pyrénées et par quelques contreforts espagnols. Les exceptions à cette délimitation naturelle sont les suivantes :

I. *Versant français.* — En s'en tenant aux termes généraux du traité de 1659 qui stipulait que « les monts Pyrénées, qui avaient anciennement divisé les Gaules des Espagnes, seraient aussi dorénavant la limite des deux royaumes », la France pourrait revendiquer la possession d'une portion nord-est du territoire andorran si l'Andorre était intervenue dans le traité des Pyrénées comme partie contractante. La France pourrait, en outre, ne pas borner là ses prétentions, mais, par contre, l'Espagne pourrait aussi être appelée à faire valoir les siennes, comme nous le verrons plus loin. La France conteste, en effet, à la principauté cette portion de territoire que l'on nomme la Solane d'Andorre et qui se trouve limitée au nord par la chaîne principale des Pyrénées, du pic de la Cabanette au Saut du Taureau, puis par une ligne droite partant de ce point pour aboutir au confluent du rio de la Palomera avec l'Ariège, à l'est par le cours supérieur de l'Ariège, à l'ouest par une ligne de partage des eaux commençant au pic de la Cabanette et se prolongeant dans la direction sud-ouest jusqu'au port de Saldeu, puis par une seconde ligne partant de ce port et se continuant vers le sud-est jusqu'au

Digitized by Google

pic d'Embalire, au sud par quelques hauteurs allant du pic d'Embalire au pic de la Font Nègre où l'Ariège prend sa source. Les limites nord et est de ce canton font partie de la frontière franco-andorranne. Logiquement, cette frontière devrait être reculée jusqu'aux limites ouest et sud, laissant ainsi à la France le cours supérieur de l'Ariège et les affluents de la rive gauche.

II. *Versant espagnol.* — A cet égard, la principauté d'Andorre a beaucoup à gagner et peu à perdre. Le rio de Vexesarri prend sa source dans la coma de Seturia (territoire andorran), il débouche ensuite sur le territoire de la commune espagnole d'Os de Balaguer où il reçoit le rio de Saloria et rentre ensuite sur le territoire des Vallées un peu au nord du village andorran de Vexesarri. Une partie de son cours et le cours complet de son affluent sont donc à tort espagnols et arrosent un territoire sensiblement égal en superficie à celui que la France conteste à l'Andorre.

L'Espagne, de son côté, pourrait réclamer aux Vallées une légère rectification de frontière qui lui donnerait les sources du rio Grimau.

La population des Vallées est portée, suivant certains auteurs, à 12 et même 20.000 habitants, mais d'autres calculs plus modérés et probablements plus exacts ne lui donnent au maximum que 6 à 7.000 habitants, répartis entre 6 bourgs ou chefs-lieux de paroisse, 9 villages de 100 habitants et au-dessus et 30 ou 40 hameaux.

Les principales ressources du pays, après la contrebande, sont la culture, et en particulier celle du tabac et l'élevage des bestiaux. Il y a aussi quelques petites industries, mines de fer, moulins de foulon, scieries, etc... En somme, le territoire des Vallées ne saurait tenter l'ambition d'un grand conquérant et l'importance de ce petit État réside surtout dans sa position stratégique et dans les difficultés qu'il crée sans cesse à ses voisins, par la facilité qu'il offre à la contrebande. Située à peu de distance de la trouée des Pyrénées formée par la vallée de la haute Ségre et défendue contre l'Espagne par le fort de Montlouis et ses batteries avancées et contre la France par celui de Puycerda, l'Andorre, par sa position à cheval sur la chaîne principale, pourrait favoriser un mouvement tournant au profit de l'adversaire qui en serait maître. Grâce à cette considération, il y a de fortes raisons pour que son indépendance soit encore longtemps respectée.

Digitized by Google

***

La contrebande exercée par les Andorrans étant pour les régions voisines un sujet de griefs très sérieux et la population des Vallées n'apportant à la France que des charges sans compensation, le vote du conseil d'arrondissement de Prades semble assez logique. Cependant, tout en cherchant à lui donner satisfaction, il ne faudrait pas perdre de vue le côté militaire ni renoncer bénévolement à des droits d'immixtion qui paraissent sérieux, puisque pendant plus d'un siècle les évêques de la Seü les ont reconnus au gouvernement français prenant les lieu et place des rois de Navarre.

La même nécessité d'en terminer une fois pour toutes avec la contrebande pratiquée sur divers points de notre frontière méridionale pourrait être invoquée en ce qui concerne la petite enclave espagnole de Llivia. Située à un peu plus d'un kilomètre de la frontière espagnole, cette petite localité, oubliée lors du traité de 1659, est réunie à l'Espagne par un chemin neutre qui aboutit à 1.500 mètres de Puycerda et sert presque exclusivement à favoriser la fraude en matière de douane.

La cession à la France du territoire de Llivia semble toute indiquée. L'on y ajouterait le territoire contesté aux Vallées d'Andorre. La principauté recevrait en compensation le quadrilatère formé par la portion du bassin du rio de Vexesarri demeurée territoire espagnol, mais céderait à l'Espagne les sources du rio Grimau.

De cette façon, l'Andorre se trouverait enserré dans une ceinture de montagnes qui rendrait la fraude non pas impossible mais certainement plus difficile. La neutralité du chemin de Llivia à la frontière étant supprimée, l'on diminuerait ainsi l'importance des deux principaux foyers de contrebande.

Le territoire d'Andorre, bien que modifié dans sa forme, conserverait la même superficie, mais bénéficierait d'un léger accroissement de population et la France aurait, de ce côté, sa frontière naturelle. Je sais bien que si l'on voulait appliquer à la lettre la théorie des frontières de montagnes, l'Espagne, au lieu de céder Llivia serait en droit de réclamer le territoire environnant, soit à peu près 600 kilomètres carrés, ainsi que la forêt d'Iraty dans les Basses-Pyrénées et quelques points sans importance le long de la frontière, mais nous pourrions aussi revendiquer les sources de l'Ugarrana et de l'Ychura, et celles des deux

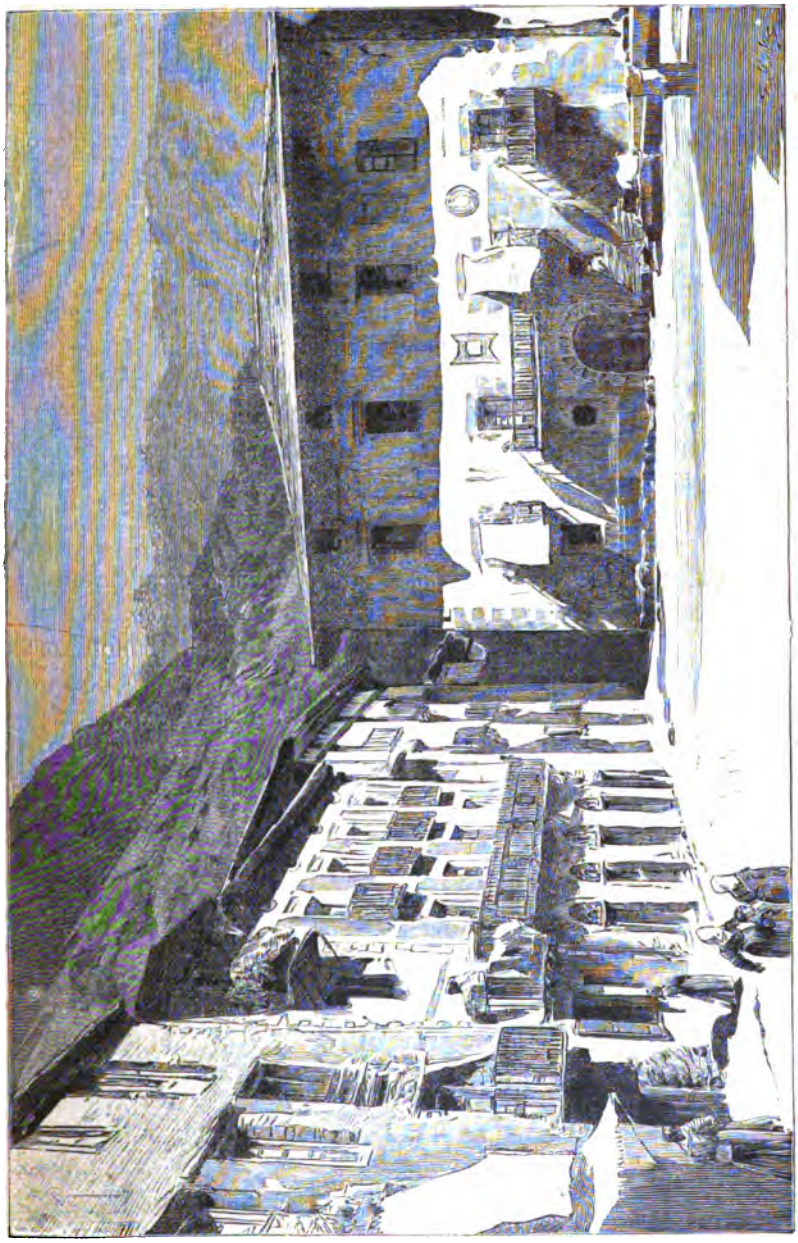
Digitized by Google

Nives dans le département cité plus haut et le Val d'Aran tout entier. Un remaniement si complet de la frontière serait d'une application si difficile et lèserait tant d'intérêts qu'il est douteux qu'il puisse jamais y être procédé sans que le sort des armes se soit préalablement prononcé en faveur de l'un ou l'autre des deux États intéressés, et la bonne harmonie qui existe entre les deux pays fait rejeter bien loin cette éventualité.

Sans aller d'ailleurs si loin, la cession d'Os à Andorre et de Llivia à la France semble présenter peu de difficultés, mais, en retour de ces concessions territoriales, l'Espagne serait en droit d'exiger une compensation. Ne la trouverait-elle pas suffisamment large dans la substitution pure et simple de son gouvernement au gouvernement français dans l'exercice de l'administration intérieure des Vallées? Que le roi d'Espagne devienne, à son tour, le vassal de son sujet l'évêque d'Urgel, cela serait certainement une nouveauté piquante, mais il n'y aurait là rien d'illogique et, au point de vue du droit public, il importe peu que la Mître soit suzeraine de la France ou de l'Espagne. L'influence espagnole se substituerait dans les Vallées à l'influence française, et à ce point de vue nous aurions peu à perdre : la langue, les mœurs, les idées religieuses, l'intérêt public ou privé, les moyens de communication, tout pousse les Andorrans dans les bras de l'Espagne et tente de les éloigner de la France. L'Espagne pourrait se charger, soit exclusivement, soit de concert avec l'évêque, de l'instruction publique, de l'administration intérieure, de la police et de la représentation à l'étranger des sujets andorrans. Toutefois, le droit de souveraineté extérieure paraissant difficilement contestable à l'évêque d'Urgel, celui-ci pourrait accréditer auprès du gouvernement français un représentant qui aurait spécialement pour objet de veiller à l'exécution des mesures garantissant la neutralité de la principauté. La France devrait naturellement exiger l'engagement qu'il ne serait pas élevé de fortifications dans le pays, et que les troupes espagnoles ne pourraient s'y trouver qu'en quantité suffisante pour suffire aux besoins de la police intérieure.

Le territoire qui serait cédé par l'Andorre à la France, se composant de pâturages inhabités, il n'y aurait pas lieu de s'occuper du principe des nationalités. Il ne paraît pas douteux que les habitants d'Os de Balaguer acceptent avec satisfaction la proposition qui leur serait faite de devenir Andorrans. Quant aux Lliviens, s'ils avaient des objec-

Digitized by Google



La grande place d'Andorre-la-Vieille. — Dessin de Vuillier, d'après une photographie de M. Mellier.

Communiqué par le Club Alpin Français.

Digitized by Google

tions sérieuses à présenter, il serait toujours loisible de leur accorder le maintien de leurs usages locaux, la dispense du service militaire, une administration autonome et la faculté de faire juger les crimes ou délits par les tribunaux de l'une ou l'autre des deux puissances voisines, mais il serait indispensable de mettre un terme aux immunités douanières dont ils jouissent. A cela près, s'il leur prenait la fantaisie de se proclamer en république ou d'élire un roi, voire même un empereur, le mal ne serait pas grand et depuis la disparition du grand-duché de Gérolstein et la mort de l'empereur Soulouque, les occasions de s'égayer aux dépens des principicules se font trop rares pour que l'on se prive de cette satisfaction lorsqu'il est donné de la rencontrer.

Cette enclave se compose d'un gros village Llivia et de deux hameaux Gorguja et Sareja.

***

On voit que pour être moins importante que la question d'Orient, la question andorranne présente cependant quelques difficultés. Espérons que la diplomatie européenne ne fera pas encore une fois banqueroute pour si peu de chose.

H. Douchet.

(Sceau de la Principauté.)

Digitized by Google

L'EXPOSITION COLONIALE DE 1900

L'emplacement définitif de l'Exposition coloniale fait encore question. D'après le projet du commissariat général, ce sont les pentes du Trocadéro qui doivent recevoir l'ensemble des constructions formant cette exposition spéciale. On a réservé aux étrangers le côté du levant et aux colonies françaises le côté du couchant. Les plantations et les massifs subsisteront, si bien que ce n'est que sur les pelouses que pourront être élevés les édicules variés tant asiatiques qu'africains. De là un entassement, un fouillis presque inextricable, un pêle-mêle de pagodes massives surplombant les fines et délicates constructions d'architecture mauresque, des paillottes faisant piteuse mine auprès des merveilleux morceaux de l'art indien. Ni ordre, ni méthode, ni système. Rien qui aide le visiteur, qui l'incite à s'instruire et le prépare au milieu où il est subitement transporté. Des heurts et des contrastes hors de nature, tel serait le résultat d'une pareille exposition. On n'aurait pas même la place de produire les types de la faune et de la flore spéciales aux diverses régions. C'est renoncer d'avance à tout caractère scientifique, c'est nous ramener aux errements anciens de la danse du ventre, et faire résider toute l'attraction dans une série de petites boutiques, formant un bazar sans originalité, et faisant concurrence aux arcades de la rue de Rivoli.

Il pouvait en être ainsi en 1867 et même en 1878, alors que dans tous les milieux, au Parlement et ailleurs, on se plaisait à répéter que la France n'avait pu faire de colonies parce que nous n'étions pas un peuple colonisateur. En 1889, il n'en était déjà plus de même. Il s'était déjà formé un groupe de fanatiques. Le patriotisme s'en mêla; on était justement fier de notre récente installation en Tunisie. La politique se mit aussi de la partie, et ceux qui avaient rompu tant de lances au Parlement pour maintenir notre prise de possession au Tonkin, tinrent à affirmer l'existence de notre nouvel empire colonial d'Indo-Chine. Aussi on ne lésina pas et on consacra aux colonies un emplacement suffisant sur l'esplanade des Invalides.

On s'attendait à ce qu'on fît mieux encore en 1900. Il est incontestable que, dans ces dix dernières années, l'orientation de tous les esprits, en France, est tournée vers les pays d'outre-mer. Il n'est plus

Digitized by Google

nécessaire de prêcher la croisade coloniale. C'est à qui tiendra le record de l'exploration. Il y a une véritable concurrence parmi les civils et les militaires pour arriver bon premier sur les routes de pénétration commerciale, aussi bien en Asie qu'en Afrique.

Les journaux remplissent leurs colonnes de rubriques qui ne s'y introduisaient il y a dix ans que furtivement. La masse des lecteurs. bien qu'insuffisamment documentée en matière géographique, a pourtant la notion très précise que l'explorateur éclaire les routes que suivront bientôt nos voyageurs de commerce. Le haut négoce de Paris a enfin senti que la baisse graduelle des exportations n'était pas un mal accidentel mais venait d'une concurrence qui nous fermerait dans un temps donné nos meilleurs débouchés. A l'instar des Anglais et des Allemands, il s'est décidé à préparer des champs nouveaux d'activité pour les échanges.

Dans l'ordre de la politique générale, Madagascar a pris dans les préoccupations du monde des affaires une place à peine soupçonnée en 1889. Cette expédition si tardive a soudainement conquis une popularité qu'on était loin de prévoir quelques années avant, alors que l'expédition du Dahomey, si glorieuse pour nos troupes, s'était faite au milieu de l'indifférence générale du grand public de la métropole. Depuis la dernière exposition, nous avons ajouté à nos territoires le Dahomey, une partie du Soudan occidental avec le cours du moyen Niger et Tombouctou, Madagascar est devenu terre française. Voici que nous pénétrons dans la vallée du haut Nil. Notre situation en Indo-Chine s'est consolidée. Ce sont là des événements considérables, et ce qui domine surtout ce mouvement d'expansion, c'est le souci constant que le peuple de France a pris de ses intérêts coloniaux. L'opinion désormais est faite. La politique coloniale n'est plus le monopole de quelques maniaques, comme on nous appelait jadis, de gens à idée fixe, hantés par le souvenir de Dupleix, mais elle est bien un des articles du programme national. Les colonies sont définitivement considérées comme le prolongement de la mère-patrie, comme la ressource suprême des générations futures quand le revenu des capitaux ne permettra plus à personne de vivre de ses rentes et que tout le monde sera obligé de produire.

Aussi bien tous les groupes coloniaux s'imaginaient que l'Exposition coloniale allait être le clou de la grande manifestation de 1900 et que

Digitized by Google

le gouvernement représenté par les ministres du commerce et celui des colonies, s'entendrait avec le commissaire général de l'Exposition pour faire la part du lion aux colonies françaises. Cette entente a bien eu lieu, mais le résultat a causé une profonde déception à toutes les Sociétés géographiques et coloniales et en particulier à l'Union coloniale française, qui depuis plusieurs années sous la remarquable impulsion de M. Chailley-Bert, a pris la haute direction du mouvement commercial dans nos colonies. Les autorités supérieurs n'ont rien trouvé de mieux que de parquer notre exposition coloniale dans l'espace restreint et tout à fait insuffisant de la partie occidentale du Trocadéro. M. Ch. Roux, député, s'est fait l'écho des plaintes des coloniaux dans le dernier banquet mensuel de l'Union coloniale. C'est, en effet, du côté où l'on était en droit de trouver le plus actif concours pour donner à l'Exposition coloniale toute sa splendeur que l'on a rencontré l'accueil le plus réfrigérant. La notion de l'œuvre immense accomplie par la France dans ces vingt dernières années paraît avoir échappé aux dirigeants. La découverte bien réelle de l'Afrique centrale par l'Europe civilisée et la mainmise de la France sur une partie de ce continent est un fait historique qui, dans l'histoire de la civilisation, sera la marque caractéristique du siècle passé. La participation de la France à cette grande entreprise devait apparaître dans l'Exposition de 1900 sous un relief qui frappât l'esprit de tous les visiteurs et fût un légitime sujet de fierté pour nos compatriotes. Nos rivaux savent bien tirer partie de ces grandes manifestations pour donner du prestige à leurs œuvres; et leurs efforts constants dans ce sens ne sont pas étrangers au développement excessif de leur commerce extérieur.

Pour répondre à toutes ces préoccupations, on avait proposé d'installer l'Exposition coloniale à Saint-Cloud, depuis la Seine jusqu'au plateau, au-dessus de la Cascade. De son côté, la ville de Meudon, d'accord avec le directeur de l'Observatoire d'astronomie physique, avait présenté au ministre des colonies une proposition pour l'utilisation de la superbe orangerie du château de Meudon, de la vaste pièce d'eau de Bel-Air et des pelouses où fut organisé le camp pendant les années qui suivirent la guerre de 1870. Ces offres séduisantes furent écartées par la question préalable. Le concours financier de la Ville de Paris a été, paraît-il, subordonné à la condition expresse que l'Exposition tout entière fût dans la Ville de Paris. D'autre part, des engagements ont été

Digitized by Google

pris vis-à-vis des exposants étrangers. On leur a annoncé qu'ils occuperaient une partie du Trocadéro. Se trouvant ainsi au centre du mouvement des visiteurs, ils ne paraissent pas disposés à renoncer à cet avantage et à être transférés ailleurs. Une solution mixte a donc été cherchée. Elle consisterait à laisser au Trocadéro l'Exposition coloniale étrangère dans la partie qui lui a été réservée, et à développer, dans l'autre portion du Trocadéro, les colonies françaises d'Asie; — puis à faire, sur la grande pelouse de la Muette, à l'entrée du Bois de Boulogne, l'exposition africaine formant un tout complet, une Afrique indivisible. L'Algérie et la Tunisie seraient là, comme pour le continent noir, la brillante et luxueuse devanture de l'Afrique française. La Tunisie est acquise, d'ores et déjà, à ce projet. Pour l'Algérie, ce n'est qu'une question d'argent. Son budget ne lui permettant pas de faire le moindre sacrifice pour l'installation de son exposition, elle est à la discrétion de l'administration supérieure.

La question se pose maintenant dans les termes les plus simples.

Ou bien l'Exposition coloniale de 1900 sera réduite à l'emplacement prévu au Trocadéro et elle ne sera alors qu'une exposition officielle dans laquelle les ministères du commerce et des colonies suivront leurs propres inspirations, disposant le tout à leur gré. Les colons paraissent en effet, pour la plupart, résolus, dans ce cas, à refuser toute participation à cette entreprise restreinte et peu flatteuse pour la France. Ou bien la combinaison qui consiste à séparer l'exposition africaine et à la faire émigrer vers la Muette sera adoptée en haut lieu et c'est avec empressement que les colons viendront, sous le pavillon et dans l'enceinte de leurs colonies respectives, apporter le tribut de leurs efforts et concourir au succès de cette grande manifestation nationale. Il n'est que temps que cette question soit réglée. Nous estimons, qu'en présence du refus absolu du Conseil municipal de Paris de laisser faire une grande exposition coloniale aux abords de la capitale soit à Meudon soit à Saint-Cloud, la solution du transfert de l'exposition africaine à la Muette est préférable à tous égards et nous espérons que le conseil municipal, le gouvernement et le commissariat général de l'Exposition trancheront la difficulté en ce sens.

ÉDOUARD MARBEAU.

Digitized by Google

LE PRINCE HENRI D'ORLÉANS EN ABYSSINIE

C'est avec un vif intérêt que l'on suivra l'expédition que le prince Henri d'Orléans va entreprendre dans les provinces méridionales de l'Abyssinie avec le comte Léontief. Cette expédition n'a pas pour but de donner la main aux missions Liotard et Marchand, qui arrivent de l'Oubangui sur le haut Nil, ni même d'appuyer la mission de Bonchamps qui, elle, marche à la rencontre des deux précédentes. Mais son objectif n'en est pas moins fort important, car en prenant possession des provinces méridionales de l'Abyssinie, que Ménélik revendique comme faisant partie intégrante de l'empire éthiopien, elle aura pour résultat de prendre contact avec le cours du Nil Blanc et d'établir dans la région du lac Rodolphe une barrière à l'envahissement britannique.

Dans un banquet qui lui a été offert le 4 février dernier, à l'hôtel Continental, à Paris, le prince Henri a déclaré qu'il ne ferait pas part du détail de ses plans suivant la règle que s'impose tout voyageur de ne pas exposer tous ses projets. « Mais, a-t-il ajouté, vous savez dans quelle contrée nous nous rendons. Les provinces équatoriales de l'Éthiopie s'étendent, au sud de celle-ci, jusqu'au 2° lat. N. et, à l'ouest, jusqu'à l'Albert-Nyanza et au Nil Blanc. Traversés par deux voyageurs anglais et plusieurs italiens, les plateaux gallas nous ont été décrits comme riches et de grand avenir. S. M. l'empereur Ménélik nous a chargés de l'organisation de l'immense province qui formera, comme ses confins militaires, son propre état-tampon. Il est inutile de vous dire par qui sera pressé le tampon au sud. Avec les concours moraux et matériel de nos frères russes, avec mon ami M. le comte de Leontief, investi par son nouveau titre de la confiance de Ménélik, en travaillant pour l'empereur, nous savons que nous travaillerons de notre mieux pour les intérêts de la France. Au milieu de nos efforts, nous aurons constamment les yeux tournés à l'ouest, vers cette vallée du haut Nil qui, menacée de se trouver enserrée dans l'étau britannique, verra bientôt, grâce aux expéditions hardies de nos explorateurs d'un côté, à la volonté de Ménélik de l'autre, flotter sur ses rives les drapeaux aux trois couleurs, abyssin à droite, français à gauche, représentant le droit et la liberté ».

Le prince Henri s'embarquera à Marseille, le 10 mars, avec ses compagnons européens, au nombre de 16. Parmi ceux-ci se trouvent le

Digitized by Google

comte Léontief, MM. Mourichon, Espéret, d'Origny, docteur Levassor, quelques sous-officiers et quelques cosaques. Une centaine de Sénégalais destinés à former l'escorte, sont déjà rassemblés à Djibouti.

Dans un entretien avec un correspondant du *Temps*, le prince Henri a donné quelques détails sur l'organisation et le fonctionnement probable de son expédition. Son premier soin, une fois la caravane formée à Djibouti, sera, non de descendre vers les provinces méridionales de l'Abyssinie, mais de se rendre, avec le comte Léontief, auprès de Ménélik, afin de s'entendre avec le négus sur la campagne à entreprendre et de bien connaître ses intentions. Ménélik, qui est un homme fort intelligent, est aussi un diplomate fort avisé, soucieux avant tout des intérêts de son empire et des revenus qu'il pourra se procurer. Il se montre reconnaissant envers ceux qui lui ont rendu service et accueillant envers les nouveaux venus, tout en sachant bien distinguer ceux qui arrivent les mains vides dans le but unique de faire fortune et ceux qui amènent avec eux une pacotille commerciale, ou les éléments nécessaires à la création d'une exploitation ou d'une industrie. Ménélik n'ignore pas qu'il en tirera certainement profit pour lui et pour son pays.

Comme les cadeaux sont toujours fort appréciés et, qu'en Abyssinie notamment, ils constituent une entrée en matière à peu près obligatoire pour être considéré, le prince Henri et le comte Leontief apportent à Ménélik de beaux et nombreux présents provenant de l'empereur de Russie, du sultan et quelques-uns réunis en France.

L'expédition emporte avec elle pour plus de 200.000 francs de marchandises destinées aux échanges avec les peuples indigènes de l'Éthiopie méridionale, et à des cadeaux pour les chefs dont il est bon de s'assurer les bonnes grâces. Et c'est là chose facile : avec une pièce d'étoffe et quelques verroteries le noir est vite satisfait, et un cadeau bien placé sera toujours, pour le voyageur européen, le meilleur des passeports.

Le programme d'occupation des provinces équatoriales variera selon les ressources et les troupes que Ménélik fournira à l'expédition. Si les effectifs sont suffisants pour former deux groupes différents, le comte Leontief et le prince Henri prendront chacun le commandement de l'un d'eux et agiront parallèlement. Les provinces à occuper ont une superficie considérable, et c'est avec de grandes précautions que l'expédition devra s'avancer, ménageant les populations, les traitant avec douceur, évitant avant tout les conflits armés et cherchant à imposer son autorité

Digitized by Google

plus par la persuasion que par la force. La région des Somalis pourrait seule présenter quelques obstacles en raison du caractère pillard de ses habitants. Mais cette zone une fois franchie, sous la protection de l'escorte et avec la distribution de quelques cadeaux, la caravane arrivera sans obtacle dans les États de Ménélik.

Le comte Leontief est officiellement investi par le négus du titre de gouverneur des provinces équatoriales. Le prince Henri est son collaborateur, sans titre et sans subordination. Leur mission consiste à reculer jusqu'au Nil à l'ouest, jusqu'au parallèle passant par le lac Albert-Nyanza au sud, les frontières de l'empire éthiopien, selon les constantes revendications de Ménélik.

Ce n'est pas, en effet, comme on pourrait le croire, depuis ses victoires sur les Italiens, que le négus réclame pour l'Abyssinie ses anciennes limites. Déjà en 1891, peu de temps après son avènement et au moment où il voyait se dessiner de plus en plus le partage de l'Afrique entre les grandes puissances européennes, Ménélik adressait à la reine d'Angleterre, ainsi qu'aux autres souverains d'Europe une lettre datée d'Addis-Abbeba « le 14 Miazia l'an 1883 de la miséricorde du Seigneur » (10 avril 1891), dans laquelle il exprimait le désir « de faire connaître les limites de l'Éthiopie à ses amies les puissances de l'Europe ». Après une description géographique de ces limites, le roi des rois d'Éthiopie ajoutait :

« En indiquant aujourd'hui les limites actuelles de mon empire, je tâcherai, si le bon Dieu veut bien m'accorder la vie et la force, de rétablir les anciennes frontières de l'Éthiopie jusqu'à Khartoum et jusqu'au lac Nyanza avec tous les pays Gallas. Je n'ai point l'intention d'être spectateur indifférent, si des puissances lointaines se présentent avec l'idée de se partager l'Afrique, l'Éthiopie ayant été pendant plus de 14 siècles une île des chrétiens au milieu de la mer des païens. »

Ménélik a suffisamment montré depuis qu'il savait ne pas rester indifférent, quand le partage était applicable à l'Abyssinie. Il est peu probable que les Anglais, qui sont à la porte de Khartoum, lui permettent d'étendre jusque-là les limites de son empire. Mais par contre il paraît vraisemblable que, grâce à l'expédition du comte Leontief et du prince Henri, l'Éthiopie retrouvera, en bonne partie du moins, sa frontière méridionale d'autrefois.

A. Montell.

Digitized by Google

CHINE : LE SYKIANG

On nous écrit de Chine :

Je viens de lire, dans le n° de juin 1897 de votre *Revue* si française, l'annonce de l'ouverture du Sykiang (West River) au commerce européen. « Le traité qui ouvre le fleuve de Canton jusqu'à la ville de Outchéou-fou a été signé le 4 février et entrera en vigueur le 4 juin. L'Angleterre veut donner une grande solennité à cet événement, à cause de son importance pour le commerce de Hong-Kong. Jusqu'ici, ajoute la *Revue Française*, il n'a pas été question d'y faire figurer le drapeau français, bien que la nouvelle voie de communication ouverte aux Européens doive amener un détournement des marchandises chinoises transitant par le Tongking ». — Et, plus loin : « On assure, d'après la *Quinzaine coloniale*, que les Anglais demandent l'ouverture de la navigation jusqu'à Nan-nin-fou et Pësë ».

Que le drapeau français doive flotter ou plutôt ait flotté le jour de l'ouverture de la navigation à côté du drapeau anglais, c'est là une question de peu d'importance, quoique d'ordinaire on ne fasse figurer le drapeau du vaincu au triomphe du vainqueur que comme trophée, pour rehausser la victoire de l'un et aggraver l'humiliation des vaincus. Or, c'est bien une victoire sur nous, que l'ouverture de ce fleuve au commerce européen ou plutôt anglais. Je me hâte d'ajouter que la victoire n'est pas complète, et si la France s'oppose énergiquement à ce que demandent encore les Anglais, c'est-à-dire à l'ouverture totale du Sykiang même jusqu'à Nan-nin et Pë-së, elle peut encorer parer le coup qui menace les intérêts commerciaux de sa jeune colonie du Tongking.

Peut-être, bien des lecteurs de votre intéressante *Revue* ne voient-ils pas l'importance de cette question et se demandent pourquoi la Chine, qui a ouvert le Sykiang dans la moitié de son parcours, ne l'ouvrirait pas jusqu'aux points terminus de la navigation de ses différents affluents, c'est-à-dire jusqu'à Pë-së au Kouängsy, Pokio, Pëhen et Sankio dans la province du Kouytchéou ?

Cette concession faite à la demande de l'Angleterre serait une violation de droits certains de la France, à qui la Chine a concédé par le traité de 1895 des avantages commerciaux de préférence aux autres nations dans les provinces limitrophes du Tongkin. Ce serait une colos-

Digitized by Google

sale chinoiserie, jointe à une noire ingratitude; car c'est bien la France, et non l'Angleterre, qui l'a tirée du danger où les victoires japonaises l'avaient mise. La Russie, en retour de ce service, ne s'implante-t-elle pas solidement en Corée? La France, pour garantir le présent et l'avenir commercial du Tongking, doit donc s'opposer, aussi longtemps que possible, à l'ouverture du Sy-Kiang en amont de Outchéou-fou.

Pour mieux mettre en lumière ce point important, il faut reprendre la question d'un peu plus haut. Tout le monde sait que le point de départ de notre installation en Cochinchine est le traité signé en novembre 1787 sur la proposition de l'évêque d'Adran, Mgr Pigneaux de Béhaine. Or, une des raisons qui déterminèrent alors les ministres de Louis XVI à la signature de ce traité fut de trouver en Cochinchine un dédommagement à la perte des Indes.

Pour atteindre ce but, l'occupation de Saïgon et des provinces maritimes ne suffisait pas; il fallait trouver des voies de pénétration pour amener nos produits commerciaux dans les provinces méridionales de l'empire chinois. L'expédition du Mëkong en 1866-67, sous la conduite de Doudart de Lagrée, eut pour objet de chercher une route commerciale. Le Mëkong n'étant pas jugé navigable, la mission se dirigea par terre vers Semao, et c'est avec une vive joie qu'en débouchant à travers de hautes montagnes, ses membres saluèrent le Songhoï, roulant majestueusement ses eaux dans une spacieuse vallée qui s'étendait à leurs pieds. Dès le premier moment, ils devinèrent qu'ils avaient devant eux le fleuve du Tongking, le fleuve Rouge, la voie commerciale cherchée pouvant remplacer ou compléter le Mëkong. Au premier moment d'enthousiasme, ils déployèrent un drapeau français et le saluèrent par une détonation générale de leurs armes, « car nous sommes les premiers Français, écrivirent-ils au premier moment, qui foulons les rives de ce fleuve ».

Ce cri poussé explique la satisfaction d'avoir atteint le but à la suite de bien des jours de marche fatigante. Cependant les voyageurs n'étaient pas les premiers Français qui eussent parcouru ces pays et cherché un chemin facile de communication entre la mer et l'Europe. Sans citer d'autres noms et remonter trop haut, je me contenterai de signaler le nom de deux compatriotes. En 1781, le vén. Moye, un lorrain, cherchait à ouvrir une voie de communication par la Birmanie. Il ne se contenta pas d'écrire dans ce but un long mémoire, mais donna même à ses

Digitized by Google

projets un commencement d'exécution en établissant quelques familles de néophytes du Setchouan dans la ville de Ten-në-tchéou, ville où Margary, poursuivant le même projet, fut massacré en 1875.

Un Français, Vachal, après un premier séjour au Laos en 1842, vint au Yunnan pour ouvrir une route de communication par le Mëkong. Il mourut asphyxié, après une privation totale de nourriture, dans les prisons de Kai-hoa-fou, le 11 avril 1851.

Plus tard, un alsacien, Müller, essaya par trois fois d'atteindre la province du Kouytchéou en remontant le Tongking et le Sykiang. Trois fois il fut reconduit par la police chinoise, qui l'interna quelques mois dans la prison de Canton, n'accordant pour sa nourriture à ce vil barbare que du riz cru non écossé, à l'égal des bêtes de somme.

Il fut plus heureux à la quatrième tentative, mais ce fut pour venir mourir dans la bonne ville de Hin y fou, percé par les lances musulmanes, en 1862.

Cette digression étant nécessaire pour montrer que, bien avant Lagrée, Garnier et leurs compagnons, des Français avaient parcouru ces pays. Ce n'est pas à dire que leur enthousiasme ne fût légitime; car s'ils ne furent pas les premiers, ils eurent le mérite de comprendre qu'ils ne devaient pas être les derniers à fouler les rives du Songhoï et que ce fleuve devait rouler ses eaux a l'ombre du drapeau français. Les tentatives faites pour commercer sur ce fleuve en 1872, par Jean Dupuis, et l'occupation définitive du Tongking firent rentrer cette idée dans le domaine des faits. Le commerce du sud de la Chine allait donc appartenir à la France. La Cochinchine allait être pour nous, ce que sont les Indes à l'Angleterre.

« Partout où la France fait un pas l'Angleterre, qui ne la perd pas de vue, cherche à en faire un à côté, quand ce n'est pas en avant ». (*Revue Française*, juillet 1897, page 445.)

L'Angleterre qui sait temporiser, sait aussi agir énergiquement quand ses intérêts commerciaux sont en jeu. On l'a vu par l'occupation de la Birmanie, dont les chemins de fer draineront le commerce vers Bahmo et les Indes. Le Mëkong deviendra inutile, si tant est qu'il puisse servir au développement du commerce de Saïgon. L'ouverture du Sykiang, à la demande de l'Angleterre, détournera les marchandises chinoises au grand détriment du fleuve du Tongking, qui ne rendra plus le service qu'en espérait le commerce français de Hanoï.

Digitized by Google

Aussi longtemps qu'on posa à la Chambre française la question de savoir si on garderait ou si l'on abandonnerait le Tongking, et que la prise de possession fut plus nominale que réelle, on ne songea guère au Sykiang. Mais la pacification et l'occupation effective de ces dernières années mirent la question de la navigation de ce fleuve à l'ordre du jour. Plusieurs voyageurs, surtout des Anglais, le remontèrent même jusqu'à Pë-së. Il y a deux ans, un français, M. Madrolle, prit de nombreuses informations à ce sujet et projeta même un voyage pour étudier le Sykiang.

Mais ce qui devait surtout attirer l'attention de la diplomatie française sur cette question, ce fut la mission commerciale lyonnaise, la Chambre de commerce de Lyon ayant résolu d'envoyer une mission au Yunnan pour essayer de nouer des relations commerciales. Le choix des membres fut heureux. Les Chambres de Bordeaux, Roubaix, Roanne, Lille, Marseille y prirent part, et de lyonnaise qu'elle était d'abord, elle devint mission presque française.

Je dis presque française, car tout en louant comme elle le mérite l'initiative privée des Chambres, il est regrettable que les organisateurs aient eu trop à cœur de se passer de tout concours du gouvernement et d'avoir trop insisté sur le caractère exclusivement commercial. Ce manque de tout caractère officiel, malgré la distinction personnelle des membres de la mission, ne contribua pas peu à les exposer à un certain dédain de la part des autorités chinoises, qui affectèrent trop de ne voir en eux, conformément à leurs passeports, que de simples commerçants.

Cette déconsidération fut d'autant plus frappante, qu'en même temps voyageait dans nos contrées la mission anglaise. M. Burnes se présenta en costume consulaire et se fit partout recevoir avec les honneurs dus à son uniforme. M. Burnes parlait aussi couramment le chinois, et il aurait été à désirer que les membres de la mission lyonnaise eussent pu se préparer à leur voyage; car on ne peut nier que l'ignorance de la langue d'un pays rend peu propre à le bien étudier, ce dont pourtant ils montraient le plus vif désir.

Heureusement, ils trouvèrent partout le long de la route des compatriotes dévoués, qu'un long séjour dans le pays rendait admirablement aptes à leur fournir les renseignemente désirés. La mission lyonnaise remonta au Yunnan par le Tongking et de là se rendit, en traversant le Kouytchéou, à Tchöngkin, pour redescendre le fleuve Bleu.

Digitized by Google

Ses membres ne semblaient pas avoir songé au Sykiang. Un Français, qui avait séjourné vingt ans dans le pays, attira là-dessus leur attention en répondant à leurs questionnaires par une lettre de 500 pages. Il leur soumit le projet de conserver à la France le commerce de trois provinces chinoises : le Kouangsy, le Kouytchéou et en partie le Yunnan, en reliant le cours supérieur du Sykiang au Tongking par quelques tronçons de chemin de fer français. Preuves à l'appui, il démontra que ce projet assurait l'influence commerciale de la France sur une population de 25 à 30 millions d'habitants.

Ils avouèrent, en pesant ces raisons, que cette question était pour eux d'une importance capitale. Ils félicitèrent leur compatriote d'être leur collaborateur, joignant une étude si consciencieuse des intérêts commerciaux français à ses multiples occupations.

Après un échange de lettres et télégrammes avec la France et Pëking, ils reçurent pour instruction de rebrousser chemin et de revenir sur le Sykiang. Ils repartirent de Tchöngking le 10 novembre 1896. Le 29 avril ils n'étaient qu'à deux jours de Loly, près Pë-së. Le massacre d'un missionnaire français, M. Mezel, eut lieu le lendemain du jour où ils seraient arrivés, s'ils n'avaient eu à temps la prudence de revenir sur leurs pas. Le bruit de leur mort s'était même répandu, et ce fut ce qui détermina M. Burnes à remonter vers la capitale de la province au mois de mai. Depuis, on annonce la visite de la mission allemande qui, elle aussi, veut étudier les populations qui habitent le Sykiang. Comme on le voit, la question de la navigation de ce fleuve est à l'ordre du jour.

La mission lyonnaise a fait des tentatives pour entrer en rapports d'affaires avec les Chinois. Un jour son chef sonda un gros mandarin du Yunnan en vue d'obtenir l'autorisation pour les ingénieurs français d'exploiter les mines.

Le refus fut catégorique et voici la réponse motivée, bien chinoise par son caractère, qui lui fut faite : » Nous devons vous protéger et nous ne pouvons le faire qu'en ville, où est le prétoire. Or, comme d'ordinaire, les mines ne sont pas dans les villes... » Le fait n'étant pas niable, on voit la conclusion du syllogisme.

La mission lyonnaise a cependant bien mérité de la France en attirant l'attention sur la question du Sykiang. La France pourra conserver une zone d'influence au Tongking, un vaste hinterland commercial, pourvu qu'on s'oppose énergiquement à tout empiètement sur nos droits

Digitized by Google

certains, reconnus par un traité, et qu'on poursuive énergiquement le projet de relier le Sykiang au Tongking en amont de Outchéou-fou par des tronçons de chemin de fer français. C'est par ce moyen et par ce moyen seulement que l'avenir commercial de notre colonie du Tongking sera à l'abri de toute atteinte étrangère.

Le Sykiang est, comme on l'a dit, un fleuve Tchong-Kia-tse, c'est-à-dire que c'est cette race qui habite ses bords en villages serrés presque sur tout son parcours. Qu'est-ce que ce peuple Tchong-Kia? Tchong-Kia, d'après leur langue, signifie peuple frères. Ce sont les Pou-y du Kouang-sy, les Pou dhoï, Tchoui des voyageurs anglais, les Thos du Tongking, les Thaï de Siam. Ils portent le même nom malgré la prononciation différente.

C'est le même peuple frère, sans compter les Cham, les Shans, les Stiengs. les Moïs, etc. qui, s'ils ne sont pas leurs frères, peuvent être leurs cousins ou leurs beaux-frères. La langue tchong-kia est un dialecte de la lange thaï, qui, d'après Mgr Pallegoix, autorité en cette matière, dériverait du paly comme le latin et le grec. Si ces langues sont sœurs, les peuples qui les parlent sont frères, de la grande famille indo-germanique.

Si la Chine est, comme le prétendent de savants ethnographes, comme Jones et Klaproth, peuplée en partie par des émigrations de la famille européenne, on en trouverait les traces dans ces Tchong-Kia et les Thos. Les Thos, d'après le commandant P. Famin, forment 70 0/0 de la population du haut Tongking. M. de Cerné, dans son livre de la *Mobilisation au Tongking*, dit que le Thos est de sang aryen, franc, loyal, énergique; il a gardé son antique organisation féodale. Tous ces traits peuvent s'appliquer au Tchong-Kia habitant les bords du Sykiang.

L'importance du Sykiang étant démontrée pour la nation qui possède le Tongking, on se demande pourquoi la France n'aurait pas de consulats aux points terminus de la navigation du Sykiang comme Pësë, Hingfou, près Pokio-port, Tchenfong, près du port de Petsen, etc. « A nous, me disait un jour un voyageur français, on nous demande des rapports; les Anglais, eux, agissent d'abord qnand leurs intérêts sont en jeu ».

ALRITTER.

Digitized by Google

EXPLORATIONS EN ASIE

M. MARCEL MONNIER EN CHINE

M. Marcel Monnier, qui fait le « tour d'Asie », a adressé à la Société de géographie de Paris une série de lettres dont nous extrayons les principaux passages :

« Après avoir occupé l'automne 1896 et le début de l'hiver à parcourir la Mongolie orientale sur une distance d'environ 400 lieues, des confins du Shan-Si à la frontière mandchoue ; par les ruines de Chan-Tou (l'ancienne capitale dite des Yuén), Dolo Nor, etc., j'ai regagné le sud. De fin décembre (1896) au 10 février, j'ai voyagé dans le Fô-Kiên, prenant pour point de départ le port militaire de Fou-Tchéou, visitant la haute vallée du Min et quelques-uns de ses principaux affluents, notamment l'admirable vallée arrosée par le Ou-Lou-Kiang (rivière du Dragon-Noir).

Après quoi j'ai passé la mer, vu le nord de Formose et surtout, avec le plus vif intérêt, l'archipel des Liou-Kiéou, ce très curieux royaume insulaire, longtemps tributaire de la Chine, incorporé depuis quelques années dans les domaines du Mikado, mais dont les populations d'un type très tranché et très personnel, la flore et la faune d'un caractère tout spécial, ne présentent que de très vagues affinités avec ce que l'on observe sur le continent ou dans les îles voisines. Cela n'est ni chinois, ni japonais. C'est un coin de terre bien étrange dont il n'existe point encore, que je sache, de monographie tant soit peu complète. Cependant la chose en vaudrait la peine, et c'est là un champ d'études de nature à passionner les ethnographes.

Des Liou-Kiéou je suis remonté vers la baie de Kagoshima, et j'ai traversé de bout en bout, non sans faire décrire à mon itinéraire d'innombrables zigzags, cette belle île de Kiou-Siou, délaissée, je ne sais trop pourquoi par les touristes japonisants, bien que la nature et les phénomènes volcaniques y soient d'une grandeur incomparable et qne les mœurs et coutumes du vieux Japon y persistent, sur nombre de points, dans leur intégrité première.

Me voici enfin depuis quelques jours en Corée. J'ai repris définitivement pied sur le continent et ne le quitterai plus jusqu'au jour, lointain encore, où j'aurai la joie de toucher les frontières de France. Mon

Digitized by Google

projet immédiat est de traverser la péninsule coréenne, de Séoul à Wou-San, en décrivant un détour assez prononcé dans l'est et l'est-sud-est par la province de Kang-Ouen-To et le massif du Keum-Kang-San (montagnes de Diamant), où le bouddhisme, importé de Chine en Corée vers le IVe siècle de notre ère, a fondé ses plus mystérieuses et, paraît-il, ses plus majestueuses retraites. Je vais voir ce qu'il y a de vrai dans les magnificences de cette Suisse coréenne, célébrées à l'envi par les vieux poètes et les vieux peintres chinois, mais que bien peu d'Européens ont entrevues (trois seulement à ma connaissance, et non de nos compatriotes).

De Wou-San je songe à remonter vers la frontière de Mandchourie par la région boisée et très sauvage encore du Ham-Yeng-Tô jusqu'au Pêk-Tou-San (la montagne blanche) d'où s'épanchent, d'une part, les eaux du Ya-Lou, de l'autre celles du Tiû-Mén. Par cette dernière rivière je rejoindrai la côte, puis Vladivostok. De Vladivostok, soit par la Mandchourie, Kirin et Tsitsikar (si toutefois la saison pluvieuse me permet cette voie), soit par le fleuve Amour, j'atteindrai la Trans-Baïkalie, puis Irkoutsk. De là je compte quitter la route de Sibérie et obliquer, par les contreforts de l'Altaï, vers le Turkestan. Là, j'aurai le choix entre deux itinéraires, deux des grandes routes des invasions:

1° La route de Saraï, passant par le nord de la mer d'Aral et de la Caspienne, pour atteindre le Volga, le Don, Azow et la Crimée. C'est la voie suivie par les Huns, lors de leur grande invasion en 375 de notre ère, et plus tard par les missionnaires, Jean de Plan Carpin et Rubruquis. Elle a été très rarement parcourue depuis le XIIIe siècle et j'aimerais à le suivre, si les circonstances et surtout la saison ne s'y opposent point;

2° La route qui contourne au sud de la Caspienne, la route de l'invasion arabe, et du christianisme nestorien. Plus étudiée que la précédente, elle n'en est pas moins du plus haut intérêt, et je l'adopterai sans regret si la saison tardive m'y oblige. En ce cas mon itinéraire sera, dans ses grandes lignes : le Ferganah, Tachkent, Samarcand, Bokhara, Merv, Méched, Téhéran, Tauris, Erivan et Tiflis. De toutes façons cette traversée de l'Asie en diagonale, de la vallée de l'Amour à la mer Noire, aura été une belle promenade. Mais je ne suis pas au bout, et j'aurais tort d'en parler comme d'une chose faite. J'ai cependant bonne espérance et compte, si tout réussit au gré de mes

Digitized by Google

désirs, me retrouver parmi vous dans le courant de l'hiver, peut-être même avant que la présente année soit défunte. »

Une nouvelle lettre de Sémipalatinsk de M. Marcel Monnier, complète ces renseignements sur la suite de son voyage.

Après avoir visité Vladivostock il s'est rendu par l'Oussouri et la vallée de l'Amour au lac Baïkal et à Irkoutsk.

De là, rentrant sur le territoire chinois par Kiakhta, il arrive à Ourga, au moment des grandes fêtes religieuses que les Mongols célèbrent tous les 3 ans dans leur ville sainte. 50 à 60 000 fidèles, dans leurs costumes de fête, se pressaient pour recevoir la bénédiction du Bogdo ou Bouddha vivant d'Ourga, qui, après le Dalaï-Lama de Lhassa, est l'un des plus grands personnages du monde bouddhique. Il y avait des pèlerins venus, non seulement du Nord de l'Empire, mais encore des Kalmoucks bouddhistes des steppes d'Astrakan. Ces foules bariolées, avec leur immense camp de tentes de feutre, offraient un spectacle extraordinaire.

D'Ourga à Kobdo M. Marcel Monnier suivit à peu près l'itinéraire de la mission Chaffanjon, Il visita les ruines de la vallée de l'Orkhon, les vestiges de la capitale de Gengis-Khan, Kara-Koroum et sa citadelle, ainsi que la grande lamaserie d'Erden-Zo, le sanctuaire le plus en renom de la Mongolie, que la mission Chaffanjon n'avait pu visiter. Ce qui fait l'intérêt de ce sanctuaire, c'est qu'on y a réuni nombre d'objets jadis disséminés dans d'autres monastères et remontant à la période de la dynastie de Gengis-Khan.

Après cette curieuse visite, M. Monnier se dirigea sur Oulia-Soutaï, en traversant le massif des monts Tsa-Kindava, dont les profondes dépressions sont séparées par des cols de 2 800 à 3 200 mètres. Deux jours avant d'arriver à Oulia-Soutaï, la neige commença à tomber abondamment (6 septembre 1897), retardant considérablement la marche.

De Kobdo, le voyageur, voulant rentrer sur le territoire russe par une route nouvelle, se dirigea sur Biisk, à travers l'Altaï, au milieu d'un paysage grandiose. « Ce fut, dit M. Monnier, la route de Rubruquis nous a laissé de son voyage une relation saisissante et d'une exactitude très appréciable encore à l'heure actuelle. Il y m'a paru intéressant de reprendre, en sens inverse son livre à la main, la route parcourue jadis par le pauvre moine qu'un roi de France improvisa son ambassadeur extraordinaire ».

Grâce au passeport fourni par les soins de la légation de France à

Digitized by Google

Pékin, et à la faveur de pouvoir prendre des chevaux de relais dans tous les campements mongols, droit réservé d'ordinaire aux mandarins, cette traversée de la Mongolie put se faire rapidement. Accompagné par un mandarin à boutons bleus, M. Monnier a pu ainsi franchir en moins de 2 mois, un trajet qui en eût demandé 5 ou 6 pour une caravane conservant les mêmes montures. Chaque camp mongol fournit aussi de 15 à 20 chevaux, avec des cavaliers ne servant qu'à caracoler. « Si j'ajoute, poursuit M. Monnier, que ces relais, rien que sur le territoire chinois, ont été au nombre de 76, vous aurez une idée de l'effectif de cavalerie mobilisé à mon intention dans la Chine du nord : onze à douze cents chevaux pour le moins ». Parti d'Ourga le 25 août, M. Monnier arrivait à Sémipalatinsk le 16 octobre, ayant effectué un parcours de 3 125 kilomètres, depuis son passage de la frontière à Kiakhta.

M. Monnier se dirigera ensuite sur Samarkand, puis il gagnera la Transcaucasie et Tiflis, par le nord de la Perse, en contournant la mer Caspienne. Son retour se fera après 3 années d'absence et environ 30 000 kilomètres parcourus en tous sens sur la terre asiatique.

M. BEL EN ANNAM ET AU LAOS

La région encore mal connue, surtout au point de vue des richesses et des produits du sol, qui s'étend entre la chaîne de montagnes de l'Amour et le Mékong, est l'objet d'explorations de plus en plus fréquentes. Un ingénieur des mines, M. Marc Bel, vient de la parcourir entre Tourane et Khong et a relevé dans la province de Quang-Nam des gisements aurifères, jadis exploités, qui n'avaient été signalés dernièrement que comme mines de zinc ! Chargé par le ministre de l'instruction publique d'une mission géographique et minéralogique en Annam et au Laos, M. Bel avait quitté Marseille le 20 décembre 1896. Le 20 janvier 1897 il débarquait à Qui-Nhon, dans la province de Binh-Dinh (Annam), et commençait son exploration en compagnie de sa femme, la première Européenne qui ait visité ces régions et traversé la chaîne annamite.

Dans une lettre écrite à bord du *Salazie*, 29 septembre 1897, M. Bel a adressé à la Société de géographie de Paris la relation suivante de son voyage :

« C'est de Qui-Nhon que j'ai commencé mes explorations ; elles on

Digitized by Google

surtout porté sur le massif montagneux dont la largeur s'étend du littoral annamite aux forêts claires de la plaine du Mékong, massif qu'habitent les populations autochtones appelées Moïs par les Annamites, Khas par les Laotiens et par elles-mêmes.

Il n'y a que la différence du langage ou du dialecte qui donne à ces indigènes des désignations différentes, permettant de les diviser en plusieurs groupes, parmi lesquels nous avons visité : les Moïs, en réduisant ce terme aux populations limitrophes de l'Annam, — les Bahnars Rongao, — les Djaraïs, — les Salangs, — les Halangs, — les Lové, — les Soés ou Sepoun, — les Souks, — les Braos. J'ai séjourné chez eux cinq mois en suivant un itinéraire allant de Qui-Nhon à Attopeu, où nous sommes arrivés le 14 avril.

Attopeu est le premier village que nous ayons rencontré qui soit habité par des Laotiens. De là, j'ai remonté la Sekong jusqu'à la limite de la province d'Attopeu, puis nous l'avons descendue jusqu'à Siempang d'où nous sommes allés à Khong par voie terrestre en passant par quelques villages habités par des Cambodgiens.

De Khong, nous avons descendu le Mékong jusqu'à Stung-Treng, d'où nous avons remonté la Sésane en pirogues jusqu'à Ban-Kong-Sedam, excursion qui a demandé douze jours et demi, du 14 au 26 juin, durant lesquels la saison des pluies s'était franchement déclarée. Puis nous sommes revenus en quatre jours par la même voie à Stung-Treng, grâce aux nombreux rapides qui nous ont permis d'aller très vite. A Stung-Treng le service à vapeur des Messageries fluviales de Cochinchine ne fonctionnant pas encore, bien que les eaux fussent en crue, M. Frébault, commissaire du gouvernement, voulut bien nous conduire avec la chaloupe de l'État, l'*Argus*, jusqu'à Kratié, où nous avons pris une des chaloupes chinoises à service journalier qui drainent à peu près tout le trafic du fleuve. Elle nous a conduits à Pnom-Penh, et de là, sur le *Battambang*, nous sommes arrivés le 14 juillet à Saïgon.

J'ai, durant ce voyage, constaté que la cartographie de la région habitée par les Khas est très insuffisante; j'ai rapporté de nombreux échantillons minéraux qui me permettront de tracer quelques traits de la géologie de ces régions. J'ai également relevé toutes les altitudes de la route que je remettrai au ministère dans mon rapport de mission. Mme Bel a recueilli, pour le Muséum de Paris, des collections d'histoire naturelle.

Digitized by Google

Au cours de cette campagne j'ai eu la grande satisfaction de reconnaître les premiers gîtes filoniens aurifères connus au Laos ; on ne connaissait en effet jusqu'ici au Laos que des gîtes alluvionnaires. Ce fait minéralogique pourra avoir une grande importance pour l'avenir minier du pays, si, comme je crois pouvoir l'espérer, des découvertes se répètent, et si ces gîtes présentent quelque continuité en profondeur.

Le 15 juillet, nous retournions en Annam, à bord du paquebot *la Tamise*, et le 18 juillet, nous débarquions à Tourane, d'où, deux jours après, nous partions pour une courte exploration minérale de la province de Quang-Nam. J'y ai consacré un mois entier à l'étude des gisements aurifères qui s'y trouvent. Ces gisements, connus des Européens seulement depuis deux ans environ, ont fait l'objet d'exploitations anciennes importantes, dues aux Annamites, mais qui auraient été interrompues depuis le règne du roi Minh-Mang. Jusqu'en ces dernières années, les Européens les ignoraient ou plutôt on les leur avait signalées comme mines de zinc ! Actuellement une Société française s'occupe de la reprise de ces exploitations.

Il y a dans la même province d'autres gîtes minéraux : du cuivre et du charbon. Le cuivre a aussi fait l'objet d'exploitations anciennes dues aux Annamites ; une Société française a également repris ces gisements depuis quelque temps, mais, lors de mon passage, les travaux y étaient interrompus. Quant aux gîtes de charbon, le temps m'a fait défaut pour les visiter; ils ont d'ailleurs fait l'objet de rapports de divers ingénieurs des mines et sont par conséquent bien connus.

En dehors de ces gisements minéraux, mes excursions en Annam, tant dans la province de Binh-Dinh que dans celle du Quang-Nam, m'ont laissé l'impression d'un pays extrêmement riche au point de vue agricole, susceptible des cultures tropicales les plus variées ; la population y est nombreuse, intelligente, travailleuse et très soumise. Il n'est malheureusement pas assez connu, et mérite d'attirer la plus sérieuse attention en vue d'une colonisation florissante.

Le massif montagneux de l'Annam et du Laos, qui est immense, se prêtera, en dehors de la culture du riz que les sauvages y font partout, aux cultures tropicales les plus variées, le jour il jouira de voies de pénétration praticables ; actuellement on ne peut y aller que par des sentiers de montagne, et le transport ne peut s'y effectuer que par portage à dos d'homme et en partie avec des éléphants. J'ai conduit de Qui-

Digitized by Google

Nhon à Attopeu la première caravane un peu considérable ayant pénétré dans ce pays, mais au prix de retards et de difficultés que la colonisation ordinaire ne pourrait pas supporter. A mon départ de l'Indo-Chine, le gouverneur général faisait procéder à l'étude des chemins de fer de pénétration dans ces régions.

Après quelques jours passés à Hué et consacrés à la visite des environs où se trouvent les magnifiques Champs Élyséens, peut-être uniques en leur genre, où reposent les rois d'Annam. nous sommes rentrés à Tourane, par le col des Nuages, le 30 août, et nous arrivons aujourd'hui à Marseille par le paquebot des Messageries maritimes *Salazie*, d'où j'ai tenu à vous écrire ces notes sommaires résumant l'ensemble de mon voyage.

J.-M. Bel. »

CHINE

LE RAPPORT DE LA MISSION LYONNAISE

Nous avons reçu de la Chambre de commerce de Lyon, le rapport de la mission commerciale envoyée dans la Chine méridionale pour y rechercher des débouchés à notre industrie et à notre commerce.

On se rappelle que, sur l'initiative de la Chambre de commerce de Lyon, qui a supporté la majeure partie des frais du voyage, une mission d'études commerciales fut envoyée en Chine, en 1895, sous la direction de M. Rocher, puis de M. Brenier. Les Chambres de commerce de Marseille, Roanne, Roubaix, Bordeaux, Lille, prirent part à cette mission qui dura 2 ans et dont la *Revue Française* a suivi la marche étape par étape (1).

Ce fut le 15 septembre 1895, que la mission commerciale, qui comptait 13 membres, s'embarqua à Marseille. Arrivée au Tonkin en octobre, elle y séjourna environ un mois, puis pénétra en Chine, et se dirigea sur Yunnan Fou, où elle parvint à la fin de l'année. Là elle se divisa en plusieurs tronçons : une partie se rendit à Tchoung-King, par le Kouei-Tchéou, tandis que l'autre, qui se subdivisa à son tour, se dirigeait vers

(1) Voir récemment (fév. 1898, p. 75) le rapport de M. Hulot sur les explorations en Asie, et dans ce n° p. 757.

Digitized by Google

cette grande ville par deux itinéraires différents à travers le Sé-Tchouen, Cette province fut visitée par plusieurs groupes au cours de l'été 1896. Puis des membres de la mission dèscendirent une partie du fleuve Bleu, pendant que d'autres, parcourant le Kouang-Si, arrivaient à Canton et visitaient les principaux points du littoral de la Chine.

Le 3 septembre 1997, M. Brenier débarquait à Marseille.

Nous analysons ci-dessous les conclusions que M. Brenier tire de son rapport au point de vue de l'intérêt qu'il y a pour les Européens à avoir leur part dans les immenses richesses que renferme la Chine.

M. Brenier, dans ses conclusions, donne tout d'abord un aperçu d'ensemble concernant l'attitude des Chinois et le commencement d'évolution qui se fait dans leur esprit.

Le mandarin est, en principe, hostile à l'Européen, surtout parce qu'il a sa situation à défendre. C'est cependant lui avec qui l'on peut seulement traiter certaines affaires. Le lettré, qui n'a rien à conserver, est bien plus hostile encore, car, par son hostilité même, il peut arriver à se faire une situation, en montrant son mauvais vouloir vis-à-vis des barbares de l'Occident. Le grand commerçant, lui, est tout disposé à faire des affaires avec les Européens; une fois la convention conclue, il n'y a généralement pas de crainte à avoir sur son accomplissement.

Dans son parcours de 16.000 kilomètres, en pleine Chine, la mission n'a jamais perdu quoi que ce fût appartenant à ses caravanes. Quant au peuple, paysan ou petit bourgeois, il ne nous est pas sympathique; mais on n'a à lui reprocher qu'une curiosité véritablement insupportable.

Au fond, les Chinois n'ont été souvent jugés que sur quelques points, ceux avec lesquels on s'est trouvé en contact sur le littoral. L'immense majorité des Chinois ne connaît ni l'Européen, ni les produits européens. Mais le jour viendra où une pénétration plus complète saura faire accepter ces produits dont les Chinois n'éprouvent pas le besoin, mais qu'ils apprécieront un jour à leur juste valeur.

La création de grandes industries, l'exploitation des mines, qui forment une des richesses les plus considérables de la Chine, l'extraction de la houille, qui, suivant l'explorateur allemand de Richtofen, suffirait à la consommation du monde, opéreront, chez les Chinois, une véritable transformation. Cette évolution a déjà commencé et les chemins de fer lui en ont donné le branle. Il y en a déjà deux en activité

Digitized by Google

dans le nord de la Chine : l'un de Tien-Tsin à Chang-Haï-Kouan et par delà la Grande Muraille en Mandchourie, où il est destiné à se relier un jour avec le chemin de fer russe; l'autre, de Tien-Tsin à Pékin. Deux projets sont concédés : l'un aux Belges, de Pékin à Han-Kéou; l'autre aux Américains, de Shanghaï à Nankin par Sou-tchéou, avec un embranchement de Sou-tchéou sur Hang-tchéou. Le succès de ces chemins de fer est certain, quand on se rend compte de l'énorme circulation intérieure de la Chine, malgré la primitivité des moyens actuels. C'est ainsi que le thé de Pou-Eul, qui vient du voisinage du Laos tonkinois, s'en va à Pékin à travers le Yunnam. On trouve des ailerons de requins et des nids d'hirondelles à Tchen-Fou, c'est-à-dire à une distance considérable de la mer. Enfin, on rencontre des Chinois de toutes les provinces, à des distances très grandes de leur pays d'origine.

L'introduction des chemins de fer n'est pas le seul progrès matériel que l'on puisse constater. Ainsi, des filatures et tissages de coton existent à Han-Kéou, à Shang-haï, à Ning-po. Les Allemands, qui deviennent pour les Anglais de redoutables rivaux en Extrême-Orient se sont lancés dans la création d'usines et de manufactures. On voit donc que la Chine songe à se transformer peu à peu. Malgré cela, M. Brenier paraît profondément convaincu de la supériorité que doit conserver la vieille Europe. Selon lui, ce n'est pas « le péril jaune » qu'il faudrait dire, mais « l'illusion jaune ».

Au point de vue pratique, il y a nécessité, avant tout, de coordonner nos efforts, afin de savoir ce qu'il faut faire avant de vouloir. Ensuite, il est urgent d'agir, afin de profiter de la situation qui nous a été créée par les derniers événements en Extrême-Orient. Le voyage de la mission lyonnaise a été très fécond; il importe que les résultats n'en soient pas perdus et que le rapport de M. Brenier ne demeure pas une œuvre sans sanction et sans profit pour notre commerce et notre industrie.

G. V.

Digitized by Google

MADAGASCAR

LES ÉCOLES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

Le bulletin de janvier 1898 de l'*Alliance française* contient un rapport fort instructif du secrétaire général du comité de l'*Alliance* à Tananarive, sur la situation des écoles françaises et étrangères à Madagascar. Ce document est un véritable exposé de la situation des écoles avant et après l'occupation, ainsi que du programme d'enseignement qui doit implanter, dans la grande île, la langue et, par suite, la prépondérance matérielle et morale de la France. En voici les parties principales :

Importance de l'enseignement libre avant notre arrivée. — Madagascar a, depuis trois quarts de siècle, des écoles privées et confessionnelles. Parmi ces écoles, les unes étaient françaises, les autres étrangères.

Les statistiques des missions étrangères donnent pour 1894 et 1895 et pour l'Imérina les chiffres de 861 écoles et de 36.468 élèves. (L'une des missions (anglicane) n'ayant pas fourni de statistique, ces chiffres sont inférieurs à la réalité.) Ces mêmes statistiques donnent pour les mêmes années et pour le reste de Madagascar 58.139 élèves (1), soit au total 94.607 élèves.

La mission française en accusait à la même époque, dans l'Imérina 17.240 élèves, dans le reste de Madagascar, 10.175, soit au total : 27.415.

Dans l'Imérina seule (en n'y comprenant pas le Wakinankaratra), il y a donc autant d'écoles et d'élèves que dans tout le reste de l'île. L'Imérina, pour une population de 6 à 700.000 habitants, fournit un contingent de 50 à 60.000 élèves. Le pourcentage du Hova sachant lire et écrire, n'a jamais été établi; mais il est certainement très élevé; il pourrait bien n'être pas inférieur à celui de certains pays européens.

Il y avait donc là une œuvre considérable, dont la France avait le devoir d'assurer la continuation, mais aussi qu'il était impossible de ne pas contrôler et diriger.

---

(1) Ce chiffre doit être faussé par les données de la mission norvégienne qui semblent exagérées : 36.808 élèves pour 505 écoles seulement, soit 72 élèves par école au lieu de 49 en Imérina. L'écart provient probablement de ce que les statistiques norvégiennes donnent le nombre des élèves *inscrits*. Celles de l'Imérina, le nombre des élèves *présents* et *examinés*.

Digitized by Google

Hostilité de beaucoup de ces écoles. — Il est incontestable, en effet, que, dans beaucoup de ces écoles, les maîtres étaient animés d'un esprit hostile à la France. Ce fait pourrait n'avoir pas besoin de démonstration. L'hostilité des missionnaires anglais à notre politique est trop naturelle pour qu'on ne l'admette pas sans discussion. Elle a été contestée cependant par quelques missionnaires français, mais leur bonne foi a été surprise...

Missions étrangères. — Les écoles étrangères se divisaient, il y a un an à peine, en 3 catégories.

A. — Les écoles norvégiennes forment un groupe important : 55 missionnaires, 505 écoles, 36.808 élèves. Mais elles sont presque toutes en dehors de l'Imérina. Le centre de la mission norvégienne n'est même pas à Tananarive, quoique, naturellement, le chef de la mission y réside, à titre d'ambassadeur en quelque sorte, et y dirige une petite école. Les écoles normales, le véritable centre scolaire, sont à Antsirabé et à Betafo, capitales du Vakinankaratra. C'est au Vakinankaratra et au Betsiléo que sont la majorité des écoles et des élèves de la mission norvégienne. Les autres sont chez les Sakalaves et dans les tribus du sud.

En concentrant leurs efforts sur les provinces excentriques, les Norvégiens ont renoncé à exercer une action sur la politique générale. Dans les parties de l'ile où ils sont établis, en particulier au Vakinankaratra, leur influence ne s'exerce pas dans un sens hostile à la France.

B. — Les écoles anglicanes *(Eglise établie d'Angleterre)* forment un groupe à part, s'entendent fort mal avec les autres écoles anglaises, évitant même toute relation avec elles; à ce point que la partie la plus naïve de la population malgache ne considère pas les Anglicans comme Anglais et leur donne le nom fantastique au point de vue ethnographique, de « Besopy « *(Bishop, évêque)*. En un mot, les membres de l'Église établie d'Angleterre professent pour les indépendants les mêmes sentiments à Madagascar qu'en Angleterre. Les anglicans sont peu nombreux, 11 missionnaires seulement, dont un évêque (le poste est actuellement vacant).

Quels que puissent être leurs sentiments à notre égard, il est incontestable que, depuis le traité de 1892, par lequel l'Angleterre a reconnu notre protectorat, les missionnaires anglicans, sans doute à cause de

Digitized by Google

leur caractère officiel, ont modifié leur attitude à notre égard. Depuis cette date, par exemple, ils se sont mis à l'enseignement du français.

C. — Un troisième groupe de missionnaires étrangers est celui des *Indépendants*, que l'on appelle incorrectement en France les *Méthodistes*. Encore convient-il d'y distinguer deux sous-groupes. Le moins important est celui de la *Société des Amis* (Frinds Foreign Mission Association) : ces missionnaires appartiennent à la secte des quakers : ils sont au nombre de 20 seulement; au recensement de 1894, ils accusaient 147 écoles et 9.465 élèves.

Relativement nouveaux venus à Madagascar, et pour ne pas entrer en lutte avec les premiers arrivés, ils ont renoncé à toute propagande religieuse et se sont confinés dans leur rôle pédagogique. Leurs écoles sont les mieux tenues des écoles anglaises. L'un d'eux, M. Standing, le chef de la mission, parle français avec correction et facilité. Les « *Amis* », depuis l'arrivée du général Gallieni, ont montré une grande docilité et une réelle intelligence de la situation.

Il n'en a pas été de même des autres indépendants appartenant à la Société des Missions de Londres (*London Missionary Society*, par abréviation L. M. S.).

Les L. M. S. sont arrivés à Madagascar dès 1820; plus profondément qu'aucune autre Société de missionnaires, ils ont pris racine dans le pays; dès le premier jour, sous la direction de sir Robert Farquhar et de son agent Hastié, ils ont eu à jouer un rôle politique, et jusqu'à la fin ils ont été dominés par la préoccupation de compter au nombre de leurs élèves les membres de la famille royale, les fils des principaux personnages, tous les enfants en un mot qui, par le rang social des parents, semblaient appelés plus tard à diriger les affaires du pays. Leurs efforts ont de tout temps porté sur l'Imérina, centre politique de l'île. Ils étaient nombreux, 36 missionnaires, et leurs recensements accusent pour l'ensemble de l'île environ 50.000 élèves; ils s'étaient magnifiquement installés à Tananarive et un quartier, celui de Faravohitra, était presque tout entier dans leurs mains. Habitués par leur passé à être les conseillers des souverains malgaches, les maîtres occultes de l'Imérina et comptant fermement que Madagascar deviendrait colonie anglaise, ils nous ont vu arriver avec un profond dépit qu'actuellement encore ils ne savent pas dissimuler.

Digitized by Google

Modifications dans le groupement des missions étrangères. — La situation des Indépendants de la L. M. S. a été profondément ébranlée depuis un an. Ils ont été atteints à la fois dans leur situation matérielle et dans leur prestige par la réquisition et l'achat de leurs plus beaux édifices, l'hôpital de Soavinandriana, devenu hôpital militaire, le Collège devenu le Palais de Justice, et la « Normal School ».

En même temps, ils ont expérimenté l'ingratitude des Malgaches; beaucoup de leurs élèves et anciens élèves les ont abandonnés; eux qui de tous les missionnaires protestants avaient le caractère officiel le plus marqué, ils ont particulièrement souffert de la chute de l'ancien gouvernement. Ils semblent avoir compris eux-mêmes que leur situation était fausse et intenable. Déjà une moitié des missionnaires L. M. S. ont quitté Madagascar sans esprit de retour, dit-on. On peut affirmer au moins que la vieille puissance de cette Société à Madagascar est brisée.

Dans le courant de cette année 1897, le groupement des Sociétés de missionnaires étrangers s'est donc modifié. On commence à distinguer ceux qui s'accommoderont à notre domination et ceux qui, au contraire, ont déjà commencé l'exode.

Protestants français. — En même temps que la principale Société des missionnaires anglais renonçait à la lutte et commençait à quitter Madagascar, la *Société évangélique de Paris* envoyait à Paris des missionnaires protestants français.

Les protestants français paraissent destinés à recueillir la succession des L. M. S. Déjà le gouverneur général leur a donné la « Normal School » achetée aux missionnaires anglais et la maison confisquée de Rasendranoro où ils rétablissent, sous le nom d'École du Palais, l'ancienne « Palace School » des L. M. S. Toutes les écoles primaires des L. M. S. sont désormais sous leur direction. Malheureusement ils sont encore peu nombreux, et la mort vient de diminuer encore leur nombre. Il ne reste plus que quatre missionnaires et leur famille. Si peu nombreux qu'ils soient, leur présence pourra préparer les voies à une politique d'apaisement.

Missionnaires français. — Les Écoles libres françaises, avant la guerre, appartenaient en théorie toutes aux Jésuites. Mais il y avait une fiction de discipline ecclésiastique; et en réalité, les Frères des Écoles chrétiennes, tout subordonnés qu'ils fussent aux Jésuites au point de

Digitized by Google

vue religieux et financier, avaient des écoles bien à eux, animées d'un esprit spécial. On peut en dire autant des écoles de filles dirigées par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Les Pères Jésuites étaient au nombre de 43. Les Frères des Écoles chrétiennes au nombre de 17. Les Sœurs au nombre de 27. Le chiffre de leurs élèves ne dépassait pas 30.000 dans Madagascar entier.

Il serait injuste de ne pas rendre justice à l'esprit d'abnégation des Jésuites et aux services qu'ils ont rendus à la cause française par le simple fait de leur présence et de leur origine française. Mais au point de vue enseignement, il est incontestable que les Jésuites, qui sont des maîtres excellents dans l'enseignement secondaire, ne sont ni outillés pour se charger de l'enseignement primaire, ni même disposés à le faire. Ce sont exclusivement les Frères des Écoles chrétiennes qui se sont occupés d'enseigner aux Malgaches la lecture, l'écriture et la langue française.

Les Pères Jésuites n'ont dans tout Madagascar qu'une école réellement dirigée par eux, et qu'ils appellent collège; mais les jeunes Malgaches, qui y entrent en petit nombre, ont déjà reçu à l'École des Frères une instruction complète. Leur passage au collège des Pères a moins pour but de les pousser plus loin encore, que de leur inspirer un esprit de docilité et de dévouement aux intérêts de la Compagnie. Le collège a été jusqu'ici en dehors de la ville; les élèves y sont internes, soumis par conséquent à une surveillance constante et entraînés à des exercices de piété.

Les Frères, au contraire, ne sont pas prêtres, et sont avant tout des éducateurs; leur seule école de Tananarive contient un millier d'élèves (le collège n'en a qu'une centaine), et jusque dans ces derniers mois, de tous les Malgaches parlant un peu le français, il n'en était pas un seul qui ne l'eût appris chez les Frères.

Il y avait donc, d'une part, nécessité de venir au secours des écoles libres françaises; d'autre part, il est indispensable de modifier l'organisation existante; au point de vue enseignement, les Frères des Écoles chrétiennes étaient seuls intéressants; or, ils n'avaient pas d'existence officielle; ils n'étaient pas venus à Madagascar en qualité de société indépendante, mais amenés par les Jésuites qui se chargeaient de leur nourriture et de leur entretien. Seuls, par conséquent, les Jésuites étaient et pouvaient être subventionnés par le Gouvernement. Augmen-

Digitized by Google

ter purement et simplement cette ancienne subvention, c'était s'exposer à en voir la plus grande partie employée à toute autre chose qu'à l'enseignement.

M. le général Gallieni a proposé au ministère des colonies de subventionner nommément les Frères, ce qui a pu se faire en passant un traité avec le directeur de la Société à Paris. Celui-ci s'est engagé, moyennant une subvention annuelle de 25.000 francs, à envoyer et à entretenir à Madagascar quinze Frères qui se consacreront exclusivement à l'enseignement et se conformeront aux programmes en vigueur dans la colonie. Dix sont déjà arrivés à Tamatave.

Situation numérique actuelle du personnel de l'enseignement libre. — Ainsi l'enseignement privé a subi une double modification.

Tandis que le nombre des missionnaires étrangers était diminué par l'effacement, on pourrait presque dire la disparition des L. M. S., le nombre des instituteurs libres français s'augmentait dans une notable proportion par l'arrivée de quinze Frères des Écoles chrétiennes et de quatre envoyés par la Société évangélique.

Encore faudrait-il mentionner l'arrivée à Fort-Dauphin de missionnaires lazaristes, qui y ont déjà créé des écoles florissantes.

Les modifications apportées, depuis l'arrivée du général Gallieni, au personnel de l'enseignement libre peuvent donc se résumer ainsi : départ d'une vingtaine de professeurs libres anglais, arrivée d'une vingtaine de professeurs libres français.

Grâce à cette modification, le nombre de nos professeurs libres égale à peu près celui de leurs concurrents étrangers ; une centaine de part et d'autre, soit 200 en tout (les Lazaristes de Fort-Dauphin mis à part). En voici le relevé :

Écoles françaises.		Écoles étrangères.	
Jésuites	43	Norvégiens	55
Sœurs S. J. Cluny	27	Amis	20
Frères des Écoles chrétiennes (anciens)	15	Anglicans	11
Frères des Écoles chrétiennes (nouveaux) (1)	15*	*(Après l'exode)* (L. M. S.)	16*
Mission évangélique	4	TOTAL	102
TOTAL	106		

(1) Les chiffres modifiés au cours de cette année sont suivis d'un astérique.

Digitized by Google

Il y a eu un déplacement de 40 environ et, l'année dernière, on aurait eu à peu près : écoles françaises, 80; étrangères, 120.

Enseignement officiel. Personnel. — L'enseignement officiel a été créé par le général Gallieni. Depuis quelques mois à peine, sont arrivés de France deux instituteurs et une institutrice. D'autre part, une institutrice bourbonnaise, venue à ses frais, a été mise à la tête d'une école officielle, ce qui porte à 5 les membres du corps enseignant, en comprenant le chef de service.

L'existence d'une organisation puissante de l'enseignement privé, la division de cet enseignement en deux camps adverses, dont les discussions religieuses sont une gêne perpétuelle pour le gouvernement, rendent inévitable la création d'écoles officielles, sans l'existence desquelles il serait bien difficile d'établir des examens et de faire respecter des programmes.

(A suivre.)

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

AFRIQUE

L'explorateur anglais *Cavendish*, à peine de retour de l'Afrique orientale, se propose de repartir prochainement pour la même région. L'expédition durera 2 ou 3 ans, très nombreuse, elle comprendra une dizaine d'officiers, 2 armuriers d'artillerie, 1 cartographe et quelques autres Européens. Elle disposera de 350 carabines Lee-Metfort-Martini et sera accompagnée de 380 Somalis armés. Son convoi comprendra 400 chameaux, 80 chevaux et 50 mulets. « La région que nous allons parcourir, a dit M. Cavendish, est une des rares parties de l'Afrique dont la carte n'a pas été faite. On ne sait presque rien au sujet du territoire d'une superficie de 400 milles qui s'étend entre le lac Rodolphe et le Nil, sinon qu'il est peuplé par de puissantes tribus. L'expédition partira de Kismayou pour se diriger en ligne droite sur le lac Rodolphe. Il se peut qu'au début de notre marche, nous ayons à lutter contre les Somalis ; mais, ensuite, la route est libre et nous serons bien reçus par les tribus Borans et Rendile, à cause du bon souvenir laissé par l'explorateur américain Chandler. Nous arriverons en 3 mois au lac Rodolphe. Nous portant ensuite à l'ouest de ce lac, nous ferons la carte de tout

Digitized by Google

le pays jusqu'au Nil. Nous remonterons jusqu'à la source du Sobat et nous explorerons tous les affluents de la rive droite du Nil ».

Bien que M. Cavendish ne le dise pas, sa mission, scientifique au début, pourra facilement se transformer en une mission politique, chargée d'appuyer les prétentions britanniques sur le haut Nil.

Le commandant *Clément Brasseur* a été tué le 10 novembre 1897, au moment où, à la tête des troupes congolaises, il attaquait le boma de Chiwala, un chef arabe pillard, établi sur le haut Louapoula, près du lac Bangouélo. Le c^t^ Brasseur était parti pour la 1re fois au Congo en 1890, comme s.-lieutenant. A un second voyage, en 1892, il était désigné pour commander la station de Luluabourg, d'où il se rendit au Katanga en 1893. C'est de là qu'il partit pour la belle exploration au cours de laquelle il reconnut le système de lagunes du Kamolondo et le cours inconnu du Louapoula inférieur. Né en 1863, dans la province de Namur, le c^t^ Brasseur était un officier et un explorateur de haute valeur.

Le gouvernement de l'État du Congo organise une importante mission scientifique sous la direction du l^t^ *Lemaire*, ancien commissaire du district de l'Équateur. Cette mission ne comprendra pas moins de 6 blancs, parmi lesquels un géologue, un photographe, un dessinateur. Les territoires sud du Congo seront le but de la mission, qui se rendra au Katanga, par le Zambèze, le lac Nyassa et le Tanganika. Lofoï sera le centre de ses opérations. Si la chose est possible, la mission reviendra par la côte occidentale, en coupant diagonalement le cours supérieur du Kassaï. M. Lemaire emporte un important bagage d'instruments scientifiques et 2 pirogues démontables en aluminium. M. de Windt sera le commandant en second de l'expédition.

RÉGIONS POLAIRES

M. *de Gerlache*, chef de l'expédition belge au Pôle sud, a envoyé de ses nouvelles par pigeon voyageur. A son départ de Punta-Arenas, il avait emporté 2 pigeons qui lui avaient été offerts par un Français, M. Pante. Après avoir relâché à Ushuaia, point civilisé extrême de la Terre de Feu, où il s'était arrêté pour faire du charbon, M. de Gerlache avait encore ses pigeons à bord. C'est donc au large du cap Horn que le lâcher a eu lieu. Un des pigeons est arrivé à Punta-Arenas, annonçant que tout allait bien à bord et que la *Belgica*, tenant bien la mer, se dirigeait droit vers le Sud.

Digitized by Google

ÉPHÉMÉRIDES ÉTRANGÈRES ET COLONIALES POUR L'ANNÉE 1897 (1)

GRÈCE

En raison des affaires de Crète, l'armée grecque est mobilisée (mars 1897).

A la suite des incursions de bandes grecques en Thessalie, la Turquie déclare la guerre à la Grèce (18 av.).

Les Turcs s'emparent de la passe de Melouna (19 av.).

Les Grecs sont battus à Mati (23 av.).

Edhem-Pacha occupe Larissa, évacué par le prince royal de Grèce (25 av.).

Le colonel Manos qui avait envahi l'Epire est battu à Pente Pighadia (Bech Pounar) (24 av.).

Le général Smolenski repousse les attaques des Turcs à Velestino (30 av.).

Le cabinet Ralli remplace le cabinet Delyannis (30 av.).

L'armée grecque est battue à Pharsale (5 mai).

Les Turcs occupent Volo (8 mai).

La Grèce, après avoir rappelé de Crète le colonel Vassos, demande la médiation des grandes puissances (8 mai).

Les Grecs, qui ont envahi une deuxième fois l'Epire, sont battus à Gribovo après un combat acharné (14 mai).

Les Grecs sont battus à Domokos (17 mai).

Sur la demande du tsar le sultan donne l'ordre de suspendre les hostilités (18 mai).

Signature à Constantinople, après de laborieuses négociations entre la Porte et les grandes puissances, des préliminaires de paix (18 sept.).

La Chambre des députés ayant refusé, par 93 voix contre 30 et 43 abstentions, sa confiance au cabinet Ralli (30 sept.) celui-ci donne sa démission. Formation du cabinet Zaïmis. Pour la première fois un catholique devient ministre (2 oct.).

Signature à Constantinople du traité de paix entre la Grèce et la Turquie (4 déc.). Une légère rectification de frontière est accordée à la Turquie, à qui la Grèce paiera une indemnité de guerre.

Voir : *Turquie-Crète.*

ITALIE

Décret de dissolution de la Chambre des députés (3 mars 1897).

Élections législatives (21 mars).

Ouverture du nouveau parlement (5 avril).

Le cabinet di Rudini est reconstitué avec l'adjonction de M. Zanardelli (14 déc.).

Erythrée. — A la suite d'un accord avec l'Angleterre, l'Italie remet la place de Kassala aux Anglo-Égyptiens (25 déc.).

Somalis. — La mission Bottego est en partie massacrée près de Gabo (17 mars). Deux de ses membres italiens sont recueillis par les Abyssins. Partie de

(1) Voir *Rev. Fr.*, fév. 1898, p 113.

Digitized by Google

la côte des Somalis le 22 fév. 1895, la mission Bottego explorait la région du lac Rodolphe.

PAYS-BAS

Élections législatives faites d'après la nouvelle loi électorale (14 juin 1897). Le nombre des électeurs qni était jusqu'alors de 350.000 est plus que doublé. Sont élus : 45 libéraux, 22 catholiques, 21 protestants orthodoxes, 4 chrétiens historiques, 4 radicaux, 4 socialistes. Faible majorité libérale. La Chambre sortante comptait 56 libéraux, 25 catholiques, 15 protestants et 3 radicaux.

Formation du cabinet libéral progressite Pierson (26 janv.).

PORTUGAL

Le cabinet Hintze Ribeiro est remplacé par le cabinet progressiste Luciano de Castro (7 fév.).

Dissolution des Cortés (9 fév.).

Élections législatives (25 av.).

Ouverture des Cortès (10 juin).

ROUMANIE

Le cabinet libéral Demètre Stourdza succède au cabinet Aurélian, du même parti (12 av. 1897).

RUSSIE

Le c^te^ Mouravief est nommé gérant du ministère des affaires étrangères (12 janvier 1897). Il succède au prince Lobanof mort en 1896.

Arrivée à Cronstadt du président de la République Félix Faure (23 août).

La flotte russe prend ses quartiers d'hiver à Port-Arthur (Chine) (18 déc.). Voir : *Corée*.

SERBIE

Élections à la Skoupchtina (4 juil. 1897). Sont élus 188 radicaux et 4 libéraux. Les 61 membres nommés par la couronne comptent 12 libéraux, 12 progressistes, 3 indépendants et 4 radicaux.

Le cabinet Simitch ayant donné sa démission, un nouveau cabinet, sans couleur politique bien tranchée, est formée sous la présidence de M. Vladan Georgevitch (23 oct.).

SUÈDE ET NORVÈGE

Suède. — L'explorateur suédois Sven Hedin revient en Suède après une exploration de près de 4 années dans l'Asie centrale.

L'expédition Andrée quitte le Spitzberg se dirigeant vers le pôle en ballon (11 juil.).

Norvège. — Élections législatives (nov.). Sont élus 75 membres de la gauche et 35 de la droite. La précédente Chambre contenait 59 membres de gauche et 55 de droite.

SUISSE

Entrée en fonctions du président Deucher (1er janv. 1897).

Digitized by Google

TURQUIE

Crète. — Des troubles graves entre chrétiens et Turcs éclatent en Crète (1er fév. 1897).

Le quartier chrétien de la Canée est incendié par les musulmans (6 fév.). Les navires étrangers débarquent des détachements de marins. Les chrétiens prennent les armes dans tout l'île.

Un corps de troupes grecques débarque en Crète (15 fév.). Le colonel Vassos prononce l'annexion de l'île à la Grèce. Les navires des grandes puissances débarquent des troupes dans les principales villes de Crète.

A la suite d'un mouvement en avant des insurgés crétois vers La Canée, les navires des puissances ouvrent le feu sur les Crétois (21 fév.).

Remise à la Grèce d'une note des puissances demandant le rappel des troupes grecques débarquées en Crète, déclarant l'annexion de cette île à la Grèce actuellement impossible, mais assurant son autonomie effective sous la suzeraineté du sultan (2 mars).

La Gréce, dans sa réponse, se déclare prête à rappeler sa flotte, mais ne peut retirer ses troupes par suite du traitement auquel les Crétois seraient soumis de la part des Turcs. Elle demande que les Crétois soient appelés à se prononcer sur leur sort (8 mars).

Blocus de la Crète par la flotte des puissances (21 mars).

La Grèce rappelle le colonel Vassos ; les dernières troupes grecques quittent la Crète (26 mai).

Les puissances et la Porte ne peuvent s'accorder pour donner un gouverneur à la Crète ; l'occupation mixte subsiste.

Voir *Grèce.*

AFRIQUE

Etat du Congo. — Le cl Chaltin chargé d'occuper l'enclave concédée au Congo sur le Nil, s'empare de Redjaf sur les Madhistes (14 fév. 1897).

Les soldats indigènes de la colonne Leroi, marchant vers le Nil, se révoltent et massacrent leurs officiers (14 fév.). Ils infligent un échec à la colonne Dhanis à Ekwanga (18 mars), mais sont complètement battus par le lt Henry (15 juil.).

Transvaal. — Traité d'alliance signé à Bloemfontein avec l'État d'Orange (17 mars 1897).

Abyssinie. — Convention commerciale conclue avec la France (27 janv.). Traité conclu avec l'Angleterre (14 mai 1897).

Égypte. — L'expédition anglo-égyptienne au Soudan, interrompue après l'occupation de Dongola, en 1896, est reprise. Prise d'Abou-Hamed (7 août 1897).

Occupation de Berber (sept.). L'expédition est de nouveau suspendue.

ASIE

Japon. — Arrivée en Angleterre du 1er paquebot inaugurant une ligne de navigation japonaise (janv. 1897).

Digitized by Google

Corée. — Conventions signées à Séoul (2 mai 1897) et à Moscou (28 mai) entre la Russie et le Japon, réglant la situation de ces puissances en Corée.

Chine. — Convention signée à Pékin avec l'Angleterre ouvrant, à dater du 4 juin 1897, le Si-Kiang au commerce (4 fév.).

Convention signée à Pékin avec l'Angleterre modifiant à l'avantage de celle-ci la frontière sino-birmane et conférant à la Grande-Bretagne divers avantages dans les provinces méridionales de la Chine (5 juin).

Retour en France de M. Brenier, chef de la mission commerciale lyonnaise qui, pendant 2 ans, a parcouru la Chine méridionale (3 sept.).

A la suite du massacre (1er nov.) de missionnaires catholiques allemands, dans le Chan-Toung, l'Allemagne occupe la baie de Kiao-Tchéou (14 nov.).

L'escadre russe prend ces quartiers d'hiver à Port-Arthur avec l'assentiment du gouvernement chinois (18 déc.).

OCÉANIE

Hawaï. — Traité portant annexion volontaire d'Hawaï aux États-Unis (17 juin 1897).

AMÉRIQUE

États-Unis. — M. Mac-Kinley, républicain, succède à la présidence à M. Cleveland, démocrate (4 mars 1897).

Venezuela. — Reprise des relations diplomatiques avec l'Angleterre (15 mars 1897). Elles avaient été rompues au sujet du territoire contesté de la Guyane.

Uruguay. — Assassinat du président de la République, Idiarte Borda (nov 1897). Le pouvoir est confié au président du Sénat, Cuestas.

Brésil. — Prise de Canudos et mort d'Antonio Conselheiro, chef des insurgés fanatiques qui résistaient depuis 6 mois à toutes les expéditions (sept. 1897).

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Algérie : *Huiles et liège en Norvège.* — La Norvège reçoit par an 276.850 kg. d'huile d'olive ; contrairement à l'opinion courante, cette huile provient surtout de pays qui n'en produisent pas. L'Allemagne en fournit 66.520 kg., l'Angleterre 67.270, la Hollande 40.680, etc. L'Algérie et la France réunies ne fournissent à la Norvège que 42.000 kg. d'huile d'olive !

Pour les lièges, même surprise : la France et l'Algérie ne donnent que 4.680 kg., alors que l'Allemagne en fournit 227.830 kg. et l'Angleterre 59.720. La part de la France et de l'Algérie ne représente ainsi que 0,7 °/₀.

Comme le fait remarquer fort justement la *Quinzaine coloniale*, ce sont les pays non producteurs qui nous concurrencent d'une façon inexplicable.

Digitized by Google

Il est donc du plus haut intérêt pour l'Algérie, d'entrer directement en relations avec la Norvège, afin de pouvoir lui fournir la majeure partie de ses huiles et de son liège.

Soudan français : *L'Oussourou.* — L'Oussourou est la redevance de douane payée par les caravanes maures en pénétrant dans le Sahel français. D'après la *Revue Coloniale*, cet impôt, perçu autrefois par un intendant d'Ahmadou, est aujourd'hui réglementé par les postes de douanes français établis sur la frontière du Sahel. Les percepteurs sont des sous-officiers européens ou des indigènes capables, assistés de cavaliers indigènes.

Les caravanes paient le dixième de la valeur de leurs marchandises en guinées, mais on s'efforce d'en faire payer un tiers en espèces. Muni du reçu coupé dans un registre à souches, la caravane peut alors circuler librement dans tout le Soudan français. L'Oussourou a donné 400.000 fr. en 1896.

Sel du Sahel. — Le Sahel, vaste région au nord des bassins du Sénégal et du Niger habitée par des tribus maures, est surtout important à cause du sel qu'on extrait principalement à la sebkha el Khadera, au sud de Chinguette, et aux mines de Taodeni, au nord de Tombouctou.

La sebkha el Khadera est une profonde dépression dans une région désertique. Une mare de 50 kilom. en occupe le centre; elle reçoit toutes les eaux du pays; dès le mois d'octobre, elle est à sec et on peut en extraire le sel. Il faut d'abord enlever 0m,50 de sable apporté par les vents pour arriver à la couche du sel, qu'on taille en barres de 1 mètre de long, à l'aide d'un instrument en fer à dents de scie (*sebadri*). Lorsque le sel devient plus blanc, on arrête l'extraction, car on approche de l'eau; cette couche de sel s'appelle *tenormal* dans la langue des Maures. Lorsqu'un point de la mare a été épuisé, on passe à un autre. L'eau des pluies et les infiltrations remplissent les trous et, en 2 ou 3 ans, les puits peuvent être de nouveau exploités en sel. Ce sel est porté à Chinguette, à 10 jours de marche, puis dirigé sur Tichit, d'où il est répandu dans tout le Soudan. La barre de sel de 25 kilog. est vendue 14 à 16 fr. à Nioro, 15 à 16 fr. à Goumbou, 20 à 25 fr. à Sokolo.

Guinée française : *Route de Konakry au Niger.* — La mission du capitaine Salesses poursuit l'étude de la route de Konakry au Niger. La campagne de 1897, grâce au garde d'artillerie Leprince, a fait atteindre le 14e kilomètre, franchir le plateau de Tangbaïa et pousser jusqu'à Kouria. Le personnel indigène guinéen, recruté parmi les Sousous, a donné un bon travail. Le prix du kilomètre, qui était l'an dernier de 7.000 fr., est tombé à 5.000 fr. La route étant terminée jusqu'à Koura, les Européens de Konakry ont pu en profiter et des chevaux ainsi que des bicyclettes ont déjà sillonné cette voie. Le 15 novembre, les travaux ont repris vers Sémenta, Béreiré et Frigniagbé. Les 15 kilomètres qui suivent la rivière Cousira seront faciles à exécuter. La rivière Tahili une fois traversée, la route se continuera jusqu'à Béreiré, au pied des monts Auloum; on compte atteindre le 100e kilomètre en 1898.

Digitized by Google

Sierra-Leone : *Chemins de fer.* — Les travaux du chemin de fer de Sierra-Leone ont été commencés à la fin de 1895 et on y a dépensé déjà 4 millions. La ligne part de Freetown, qui compte 30.000 habitants, près du collège de Fourah-Bay; elle est à 0m 76 d'écartement et les locomotives sont prévues pour une vitesse de 30 à 40 kilomètres à l'heure.

Le tracé est du à M. Bradford. A partir de Fourah-Bay, deux embranchements conduisent, l'un vers la jetée de Fourah-Bay, où l'on débarque le matériel de la ligne, l'autre vers la jetée du port de Freetown. La ligne suit la rive gauche de la Rokelle; les rails atteignaient le village de Rokelle le 25 octobre 1897, et ils ont dû atteindre celui de Waterloo en février 1898 (à 32 kilom. de Fourah-Bay).

Le piquetage de la voie est achevé jusqu'à Songotown (Prince Alfredtown) et l'on espère exploiter la ligne jusqu'à ce point (48e kil.) en juin 1898. Il est à peu près certain que la ligne sera prolongée ensuite de Songotown vers l'intérieur; les dépenses imputables à ce prolongement sont estimées à 12 millions et demi.

Hinterland du Dahomey : *Bretonnet et Vermeersch.* — Le lt de vaisseau Bretonnet qui, il y a un an, avait occupé Boussa, où il exerçait les fonctions de résident, est rentré en France le 13 février. Grâce à l'occupation de Boussa, toute la rive droite du Niger, de Say à Boussa est française. Partout M. Bretonnet a été parfaitement reçu comme représentant des blancs de Porto-Novo. Il a étendu le protectorat français jusqu'à Kayoma et Kissi, sur la demande des rois de ce pays qui réclamaient la protection de la France et l'établissement de voies de communications avec la côte. La situation dans ces régions est satisfaisante, grâce à l'énergie du lt de vaisseau Bretonnet et de MM. Cuman, de Bernis et Veyssière qu'il a laissés comme résidents à Ilo, Boussa et Parakou. D'après un télégramme récent, le maréchal des logis de Bernis vient d'être tué dans une échauffourée avec des indigènes.

Peu de temps avant, M. Bretonnet, le capitaine d'infie de marine Vermeersch était rentré en France. D'abord adjoint au capitaine Baud pour l'occupation du Gourma, il avait été envoyé au Borgou en juillet 1897, au moment où les Baribas venaient de se soulever et d'attaquer le poste de Kouandé, vigoureusement défendu par le lt Aymès; nommé alors résident au Borgou, il rejoignit en toute hâte le siège de son commandement. Des renforts ayant dû être envoyés dans le pays, le capitaine Ganier prit le commandement des troupes, et, avec l'aide du capitaine Vermeersch comme chef d'état-major, réussit à pacifier le pays. Cette région, où la population est dense, est fort riche et possède de vastes pâturages. Le capitaine Vermeersch a fait de nombreux relevés géographiques de cette contrée à peine connue jusqu'ici.

Des incidents se sont produits à diverses reprises sur les confins du Lagos et du Borgou, par suite des tentatives des Anglais d'occuper divers points en dedans de notre ligne de postes. Des officiers et sous-officiers arrivent sans cesse au Niger et au Lagos et la création de nouvelles compagnies de haoussas sous leurs ordres se poursuit de plus en plus.

Digitized by Google

Adamaoua : *Les épaves de la mission Mizon.* — Lorsque la mission Mizon fut brusquement interrompue par la Cie anglaise du Niger, un de ses bateaux, le *Sergent Malamine*, fut saisi par celle-ci et confisqué. Mais les tirailleurs laissés à Yola, près du sultan de l'Adamaoua, y restèrent longtemps encore sous la conduite du sergent Ahmed. Une correspondance adressée au *Temps* nous fait connaître le sort de ces épaves de la mission Mizon. La Royal Niger Company a toujours un ponton à Yola, mais elle n'a pas pu réussir à établir une résidence à terre. A force d'intrigues et de cadeaux, elle a fini par obtenir du sultan le renvoi du sergent Ahmed. Les tirailleurs qui l'accompagnaient entrèrent alors au service du sultan. Quant aux marchandises du *Sergent Malamine*, elles ont été vendues au plus grand profit de la R. N. Cy. Celle-ci a également fait détruire le bateau qui a été transformé en 1897, en bois à brûler.

Il faut vraiment la mansuétude inaltérable du quai d'Orsay pour ne pas avoir appuyé plus vigoureusement auprès de l'Angleterre la demande d'indemnité réclamée pour la mission Mizon. Il en est de même, du reste, pour les Pères Blancs de l'Ouganda. Les uns et les autres auront bien gagné — quand ils l'obtiendront un jour — la réparation qui leur est due et qui leur est depuis si longtemps promise.

Congo français : *Haoussas.* — Les convois d'indigènes haoussas, originaires des environs du Niger et du lac Tchad, descendent parfois dans le bassin de la haute Sangha pour y trafiquer avec les blancs et les noirs. Ces Haoussas, excellents commerçants, viennent du nord, par terre jusqu'à Nola, d'où le gouvernement français les fait transporter par pirogues jusqu'à Bayanga. Jusqu'en ces derniers temps, ils achetaient des produits dans la haute Sangha, la haute Goko et retournaient chez eux. A Yola, sur la Bénoué, ils vendaient leur ivoire aux Anglais de la Cie du Niger. Le Gouvernement français a cherché à fixer les Haoussas dans notre région. Déjà, plusieurs colonies de ces indigènes se sont créées à Carnot, Bania et Nola, et vont donner un grand essor au commerce local.

Natal : *Annexion du Zoulouland.* — Le Parlement de la colonie de Natal vient de voter, malgré une vive opposition, l'acte d'incorporation du Zoulouland à la colonie, dont la frontière va être ainsi reportée à la limite méridionale des possessions portugaises. L'opposition était motivée par l'énorme accroissement de population indigène qui en résultera pour la colonie.

Le Natal agrandi aura environ 600.000 habitants noirs contre seulement 45.000 blancs, soit 13 contre 1. Au Cap, sur 1.500.000 habitants, on compte 1.100.000 individus de couleur contre près de 400.000 blancs, soit environ 1 blanc sur 3 noirs. Les possessions françaises de l'Afrique du Nord, les seuls pays d'Afrique qui puissent se comparer au Cap et au Natal, ont un peu plus de 530.000 Européens sur moins de 6 millions d'habitants.

Transvaal : *Réélection du président Kruger.* — Les élections à la présidence, qui viennent de se terminer au commencement de février, ont amené

Digitized by Google

la réélection pour 5 ans du président Paul Kruger, qui a obtenu 12.764 suffrages, contre 3.716 donnés à M. Schalk Burger, candidat préféré de la population industrielle, et 1.943 au général Joubert. Cette majorité considérable témoigne de l'influence que l' « oncle Paul » exerce sur ces compatriotes. Élu pour la 1re fois président en 1882, M. Kruger fut réélu en 1888 et en 1893. Né en 1825, à Colesberg, près de l'Orange, il fit partie des premiers Boërs qui quittèrent la colonie du Cap pour conserver leurs franchises et leurs lois, et vinrent se fixer avec Prétorius, au-delà du Vaal.

Madagascar : *Situation.* — La tranquillité la plus complète règne sur le plateau central ; mais l'action de la justice française ne peut avoir raison des vols et déprédations commis par les Malgaches, et la nécessité d'une législation spéciale se fait de plus en plus sentir.

Les querelles religieuses sont en voie d'apaisement. La Société des missions évangéliques de Paris a ouvert la 1re école protestante française à Tananarive.

Dans le sud le roi des Baras, Isambo, a fait sa soumission. Les Baras et les Antanosses ont demandé à être protégés contre les Mahafales qui restent absolument hostiles à toute idée de progrès et de pénétration.

Les progrès de la pacification ont permis le rapatriement de 2 compagnies de tirailleurs algériens ; une 3e sera rapatriée en février, la 4e et dernière en mars. Les effectifs des troupes d'infanterie vont être réduits et une compagnie de conducteurs sera supprimée, en vue de réduire les dépenses militaires.

Révolte sakalave. — Le colonel Septans s'occupe activement de la création de postes en vue de couper les Sakalaves de la mer. A la suite des dernières opérations, l'occupation du port de Tamboharono, centre important du commerce comorien et indien, a été effectuée le 4 janvier. Par suite les Sakalaves du Mahilaka vont être privés de leur principale base de ravitaillement en poudre et en armes. Les inondations des vallées de Tsiribihina et du Manambolo maintiennent le statu quo. Toutefois, des soumissions isolées se produisent. Les Sakalaves sont surtout dispersés en petites bandes de pillards qu'il sera facile de réduire peu à peu.

La justice française et les Malgaches. — Une correspondance adressée au *Journal des Débats*, signale les graves inconvénients que comporte l'application aux Malgaches, par le tribunal de Tananarive, des lois françaises. Dans toutes les colonies il est admis en principe que l'annexion ne peut conférer d'emblée aux indigènes, les mêmes droits qu'aux Européens. Ainsi les indigènes continuent à être régis par leur ancien statut personnel et leur situation ne peut être modifiée que par une autorisation du pouvoir souverain. Or les magistrats de Tananarive professent une opinion diamétralement opposée, qui ne tend rien moins qu'à proclamer l'égalité juridique des Malgaches et des Français et, par suite, à remettre en cause indirectement bien des questions tranchées par l'autorité supérieure. Que l'assimilation se fasse un jour et graduellement est une chose vraisemblable. Mais il n'est pas admissible qu'au sortir d'une insurrection des plus graves, dans un pays où notre domination est à peine établie, les Malgaches puissent se soustraire, en

Digitized by Google

s'abritant derrière l'arsenal des lois françaises, au code indigène qui les régit et à tous les arrêtés concernant la réglementation du travail, la justice indigène, l'enseignement, etc. En Algérie, les indigènes, si différents des Européens par leurs mœurs et leurs usages, sont régis encore aujourd'hui par une législation qui leur est propre, ont, en un mot, leur statut personnel. Pourquoi n'en serait-il pas de même à Madagascar où la conquête ne date que d'hier? Agir autrement serait paralyser toute notre administration, enlever leur efficacité aux mesures propres à assurer la tranquillité des indigènes et rendre presque impossible la colonisation française à Madagascar et l'exploitation des richesses naturelles de la grande île.

Traité anglo-abyssin. — Le traité que la mission anglaise en Abyssinie avait conclu avec Ménélik, en 1897, vient seulement d'être publié. On verra, par le texte ci-dessous, que le négus, loin de faire alliance avec les Mahdistes, s'engage à interdire le passage des armes et munitions qui leur seraient destinées.

La frontière du Somali britannique est délimitée par une convention annexe. Mais le traité publié est muet sur l'extension, prématurément annoncée, de la frontière d'Abyssinie jusqu'au Nil et à l'Albert Nyanza.

Voici, d'après le *Livre bleu*, le texte du traité signé à Addis-Abeba, le 14 mai 1897, par M. Rennel Rodd, représentant de l'Angleterre.

Article premier. — Les sujets ou personnes protégées par chacune des deux parties contractantes ont pleine liberté d'entrer, de sortir et commercer dans les territoires réciproques et jouiront de la protection du gouvernement du pays où ils se trouvent; mais il est défendu à chacune des parties contractantes de passer la frontière de ces pays avec des forces armées, sous quelque prétexte que ce soit, sans avoir obtenu d'avance l'autorisation des autorités compétentes.

Art. 2. — La frontière du protectorat britannique sur la côte des Somalis reconnue par l'empereur Ménélik, sera déterminée plus tard par l'échange de notes entre James Rennell Rodd, représentant S. M. la Reine, et le roi Makonnen, représentant S. M. l'empereur Ménélik, à Harrar. Ces notes seront annexées au présent traité, avec lequel elles formeront partie intégrante, aussitôt qu'elles auront reçu l'approbation des hautes parties contractantes; en attendant, le *statu quo* sera maintenu.

Art. 3. — La route des caravanes entre Zeyla et Harrar via Gildessa sera ouverte, dans toute sa longueur, au commerce des deux nations.

Art. 4. — S. M. l'empereur de l'Éthiopie, d'une part, accorde à la Grande-Bretagne et à ses colonies, en ce qui concerne les droits d'entrée et les taxes locales, tous les avantages qu'elle accordera aux sujets d'autres nations;

D'autre part, tout le matériel destiné exclusivement au service de l'État éthiopien aura le droit de passer par Zeïla pour entrer en Éthiopie en franchise de douane.

Art. 5. — Le transit de tous les engins de guerre et munitions destinés

Digitized by Google

à S. M. l'empereur de l'Éthiopie est autorisé à travers les territoires britanniques, dans les conditions prescrites dans l'acte général de Bruxelles, signé le 2 juillet 1890.

Art. 6. — S. M. l'empereur Ménélik II, roi des rois d'Éthiopie, s'engage vis-à-vis du gouvernement de S. M. Britannique de faire tout en son pouvoir pour empêcher le passage à travers son empire des armes et munitions à destination des mahdistes, qu'il déclare les ennemis de son empire.

Le présent traité doit entrer en vigueur aussitôt que sa ratification par S. M. Britannique aura été notifiée à l'empereur d'Ethiopie; mais il est entendu que les prescriptions de l'article 6 seront applicables à partir du jour de sa signature.

En foi de quoi, etc.

Fait à Addis Abeba, le 14 mai 1897.

Le document, rédigé en anglais et en amhara, outre une traduction française, contient plusieurs annexes. L'une d'entre elles se rapporte aux frontières du protectorat anglais dans le pays des Somalis, dont la limite est fixée comme suit dans une lettre du ras Makonnen, gouverneur du Harrar :

« Elle part de la côte en face d'Adou. Elle suit la route des caravanes par Abbas-Sones, jusqu'au mont Somadou, d'où elle touche les monts Sou et Egu; puis elle se dirige sur Mogamedin, d'où elle va en ligne droite jusqu'à Arran-Arche, à l'intersection du 44e degré est de Greenwich avec le 9e degré nord. Une ligne droite est tirée de ce point jusqu'à l'intersection du 47e degré est de Greenwich et du 8e degré nord. Là, la frontière suit le tracé indiqué dans le protocole anglo-italien du 5 mai, jusqu'à la mer. »

Côte française des Somalis : *Chemin de fer de Djibouti.* — Les travaux du chemin de fer de Djibouti à Harrar, commencés dans le courant de 1897, sont poussés avec activité. Le tracé de la ligne est terminé de Djibouti au 50e kilomètre et la construction se fait sur tout ce secteur. La plate-forme est préparée sur une longueur de 10 kil. et prête à recevoir le rail. Le tracé de la voie part du point où sont construits les grands magasins des Messageries Maritimes. C'est dans la baie naturelle d'où part la ligne que sera établi le port projeté. Une jetée de 200 mètres, avec appontement à son extrémité, a été construite par la Cie du chemin de fer pour faciliter le débarquement de son matériel. Les bâtiments servant de magasins sont déjà édifiés et une petite locomotive dessert les chantiers de la voie en construction. Les Somalis employés aux travaux de terrassement font preuve de bon vouloir sous la direction d'ouvriers français. Des brigades d'études sont échelonnées du kil. 50 au kil. 150 afin de préparer la construction de la voie après l'achèvement des 50 premiers kilomètres. Les ingénieurs estiment que la 1e section, de Djibouti à Mordalé (120 kil.), pourra être terminée et livrée à la fin de 1898. Le 1er tronçon est en territoire français sur 80 kil.

Soudan oriental : *Préparatifs contre les Mahdistes.* — Les nouvelles de la marche des explorateurs français sur le haut Nil ont eu pour conséquence

Digitized by Google

de précipiter les préparatifs que font les Anglais pour marcher sur Khartoum. 3 bataillons anglais qui tenaient garnison en Égypte sont partis pour le Soudan, où n'opéraient jusqu'alors que des troupes égyptiennes. Ces bataillons ont été remplacés par 3 autres provenant de la Méditerranée et par 2 qui rentraient de l'Inde en Angleterre. Actuellement, le corps expéditionnaire comprend 18.000 soldats égyptiens, 3 bataillons anglais, plus la flottille des canonnières du Nil. Les troupes anglaises sont commandées par le général Gatacre, mais placées sous la haute direction du sirdar de l'armée égyptienne, sir Kitchener.

En attendant le retour de la saison favorable pour les opérations, quelques légères escarmouches ont lieu de temps à autre avec les Mahdistes. Les canonnières ont poussé une reconnaissance sur le Nil jusqu'à 180 kilom. en amont de Berber et ont capturé un certain nombre de bateaux chargés de grain, après avoir passé sans difficulté devant les campements mahdistes de Chendy et de Métemmeh. Le poste le plus avancé des Anglo-Égyptiens sur le Nil est à El-Damer, au confluent de l'Atbara.

Entre ce point et Kassala, les troupes indigènes de l'Italie, enrégimentées sous le drapeau anglais, après la cession de Kassala (déc. 1897), se sont emparées des petits postes derviches d'Osobri, Mougatta et Soufieh. Enfin, un service postal régulier a été établi entre Souakim, Berber et Kassala, et prochainement le télégraphe sera établi entre ces trois villes.

Quant aux derviches, dont on avait annoncé la marche sur Berber, au nombre de 30 à 40.000, ils n'ont pas quitté leurs retranchements, où ils attendent sans doute qu'on les attaque. Démoralisés, mal commandés et n'ayant point l'ardeur fanatique de ceux qui résistèrent à l'expédition Wolseley, ils ne seront sans doute pas un ennemi bien redoutable pour l'armée anglo-égyptienne.

Tripolitaine : *Commerce avec le Soudan.* — Le commerce entre Tripoli, Benghazi, Ghadamès, Rhat et le Soudan a atteint, dans les meilleures années, 10 et 11 millions de francs, importations et exportations totalisées. En 1895, le chiffre n'a été que de 7 millions et en 1896 que de 5.700.000 fr.

L'état troublé du Soudan et la situation précaire du Bornou sont les principales causes de cet abaissement d'environ moitié. Mais il faut aussi tenir compte de la concurrence des ports des autres régions d'Afrique, car Tripoli et Zanzibar ne sont plus comme autrefois, les seules portes ouvertes à l'Europe sur le centre africain.

ASIE ET DIVERS

Laos : *Navigabilité du Mékong.* — M. P. de Barthélemy a fait connaître à la S^té de géographie de Paris, ses observations relatives à l'utilisation du Mékong. Entre Luang-Prabang et Vien-Tiane, les rapides ne paraissent pas pratiquement franchissables. La seule partie du fleuve réellement utilisable actuellement est le grand bief de 650 kilomètres compris entre Vien-Tiane et Savannakhek. On tombe ensuite dans les rapides de Kemmarat qui ne

Digitized by Google

sont praticables que pour des transports par pirogues, auxquelles on préfère généralement les caravanes. Vient ensuite le court bief de Bassac, navigable la plus grande partie de l'année pour des vapeurs de faible tirant d'eau jusqu'à Khong. De Khong à Khône, les pirogues redeviennent nécessaires. Enfin, l'île de Khône barre la route et, plus bas, on ne peut franchir par vapeur les rapides de Préapatang, de Sambor et de Samboc qu'à la saison des pluies (cinq mois environ). Le service des vapeurs redevient régulier de Kratié à Pnompenh.

Le régime du Mékong le rend inapte, suivant M. de Barthélemy, à tout transport fluvial rapide et régulier au-dessus de Kratié, sauf sur le bief de Savannakhek à Vien-Tiane. C'est pour ces motifs que le commerce du Laos appartient actuellement au Siam pour la majeure partie.

Hong-Kong : *Commerce et navigation en 1896.* — L'année 1896 a été des plus favorables pour Hong-Kong. Sur un total de 333.671.000 taëls haïkwan (1) qui représente le commerce extérieur total de la Chine, 43 0/0, soit 145.409.000 taëls de marchandises, sont entrés ou sortis par le port anglais de Hong-Kong. Aucun autre port n'atteint ce chiffre. Cette prospérité tient à la magnifique position géographique de Hong-Kong, à l'absence de douanes et aux facilités de toutes sortes offertes au commerce.

Il a été transporté en 1896, par les navires européens, 6.677.500 tonnes de marchandises à Hong-Kong. Les importations proviennent surtout de la Chine et de Formose (787.000 tonnes), du Japon (561.000 t.), de la Cochinchine (418.600 t.), du Siam (325.000 t.), de l'Inde et de Singapour (261.000 t.), de l'Angleterre (159.000 t.), des Indes néerlandaises (153.000 t.), des États-Unis (145.000 t.), d'Haïnan et du Tonkin (124.000 t.), des Philippines (106.000 t.), etc.

Les exportations d'Hong-Kong ont été dirigées surtout vers la Chine et Formose (1.500.000 t.), l'Inde et Singapour (282.500 t.), le Japon (213.500 t.). Haïnan et le Tonkin (104.000 t.), etc.

En 1896, les entrées et les sorties du port de Hong-Kong ont porté sur 80.463 navires jaugeant 16.516.000 tonnes, dont 6.454 navires anglais jaugeant 8.758.000 t. (le mouvement maritime de Liverpool a été, en 1896, de 40.200 navires et 17.585.000 t.). Le tonnage total a dépassé de 883.840 t., soit 5,65 0/0, celui de 1895. Les augmentations portent uniquement sur les pavillons anglais, allemand, japonais et chinois. Le tonnage des navires allemands (2me rang) entrés à Hong-Kong a été de 857.000 t. contre seulement 165.000 tonnes françaises. La France ne vient même qu'au 4e rang, la Chine la dépassant avec 248.000 tonnes à l'entrée.

Depuis 1889, aucun voilier français n'est entré à Hong-Kong. Mais tandis que la progression d'une année sur l'autre a été de 5,50 0/0 pour le pavillon anglais, de 23 0/0 pour le pavillon allemand, elle s'est élevée à 195 0/0 pour le pavillon japonais. Ce dernier, qui ne tenait qu'une place infime avant la

(1) 1 taël haïkwan valait 4 fr. 20 en 1896.

Digitized by Google

guerre sino-japonaise, arrive aujourd'hui au 5e rang (146.000 t.) et doit son augmentation principalement aux nouvelles lignes de navigation créées par le Japon.

Chine : *Succès de la politique anglaise.* — Un événement des plus importants vient de se produire dans la lutte d'influence que se livrent depuis longtemps l'Angleterre et la Russie à la cour de Pékin. La Chine vient, en effet, de décider que toutes les voies navigables de l'empire seraient ouvertes au commerce étranger. Cet avantage, bien qu'applicable à toutes les nations, est particulièrement favorable au commerce anglais, puisque celui-ci représente les 4/5es du mouvement commercial étranger en Chine. En outre, la Chine assure à un Anglais la succession de sir Robert Hart, dans cette magnifique position d'inspecteur général des douanes qui donne à son titulaire une si haute part d'influence. Enfin, au point de vue politique, l'Angleterre, qui a toujours eu des visées sur le riche bassin du Yang-tsé-Kiang, ne pouvant absorber ce morceau un peu gros du Céleste empire, obtient de la Chine de ne jamais céder ou donner à bail une partie quelconque de cette région. C'est là une imitation de la convention franco-anglaise du Siam relativement au bassin du Ménam. Voici comment une dépêche de Londres du 22 février annonce ces nouvelles :

Le Foreign Office fait savoir que le ministre anglais à Pékin a obtenu ds la Chine les concessions suivantes :

1° Les cours d'eau navigables de l'intérieur de la Chine seront ouverts, dans le courant du mois de juin prochain, aux vapeurs britanniques et autres, de telle sorte que, partout où des traités permettent actuellement l'emploi d'embarcations indigènes, les étrangers auront également le droit de se servir de vapeurs ou de chaloupes à vapeur appartenant soit à des Chinois, soit à des étrangers;

2° La Chine s'engage formellement vis-à-vis de la Grande-Bretagne à ne donner à bail, ni à hypothéquer, ni à vendre à quelque puissance que ce soit, des territoires de la vallée et de la région du Yang-Tsé;

3° La Chine s'engage à confier toujours à un Anglais les fonctions d'inspecteur général des douanes, tant que le commerce anglais avec les ports de la Chine continuera à dépasser celui d'une autre puissance quelconque;

4° Un port sera ouvert avant deux ans dans la province de Hou-Nan.

Enfin, comme couronnement de ce succès diplomatique, l'emprunt de 16 millions de livres sterling, qui doit servir à payer le dernier acompte dû au Japon sur l'indemnité de guerre, sera émis en commun par une banque anglaise et une banque allemande.

Japon : *Traité de commerce avec la France.* — Le *Journal Officiel* du 15 janvier 1898 a promulgué une loi du 13 du même mois approuvant le traité de commerce et de navigation signé à Paris le 4 août 1896 par M. Hanotaux et le ministre plénipotentiaire du Japon. Nous avons eu souvent à signaler les progrès considérables de l'empire du Soleil-Levant. Ce

Digitized by Google

traité ne peut que donner un nouvel essor à son développement commercial. Si nos négociants doivent bénéficier des taxes réduites appliquées aux autres puissances, par contre, les produits japonais seront admis dans le délai de 3 ans au droit de notre tarif minimum.

L'une des clauses les plus importantes de ce traité est la renonciation de la France, suivant en cela celles d'autres nations européennes, à la juridiction consulaire pour ses nationaux. Ceux-ci seront désormais justiciables des tribunaux japonais. Il sera intéressant de voir, par l'application qui en sera faite, si cette concession, faite à la demande expresse du Japon, n'est pas prématurée.

Sibérie : *Climat de Yakoutsk.* — Nous avons indiqué (R. F. t. XXI, p. 685) la basse température qui régnait à Verkhoïansk. La ville de Yakoutsk est dotée d'une température aussi rude, car il y gèle sans interruption du 15 septembre au 15 mai, et le thermomètre oscille entre — 68° et — 48°. La température moyenne de l'hiver est de — 55°.

Du 15 mai au 15 septembre, la gelée, devenue rare, disparaît. Une température douce lui succède, et, en moins de 100 jours, les céréales peuvent être semées, germer et mûrir. L'été, la température moyenne dépasse 22°.

Il faut à peine 80 jours pour que le blé noir de Kouban mis en terre puisse être récolté; les blés tendres n'exigent que 77 jours, le seigle, l'orge, l'avoine, que 71.

Alaska : *Un curieux lac.* — La *Revue française* a signalé (t. XXII, 1897, p. 682) l'existence, dans l'Alaska, d'un lac extraordinaire qui ne gèle pas, et dont les eaux sont plus froides en été qu'en hiver, M. Féret, dans le *Cosmos* (8 janvier 1898) propose quelques explications relatives à ces phénomènes. On ne connaît pas, dit-il, de communication du lac Salawick avec la mer mais il doit en exister une par un canal souterrain sinueux, car le niveau moyen de la mer est aussi sensiblement celui du lac. Or, il doit se produire dans le lac un phénomène semblable à celui de la marée pénétrant dans les rivières. La marée montante s'oppose à l'écoulement des eaux de la rivière qui se gonfle. Au contraire, la marée descendante laisse écouler les eaux qui alimentent la rivière, et celle-ci baisse.

Si le canal de communication supposé est assez long, le lac peut se trouver à un point du régime des eaux où les mouvements sont sensibles, sans qu'il y ait aucun mélange apparent des eaux salées et douces.

Pour expliquer l'élévation de la température des eaux du lac en hiver et son abaissement en été, M. Féret, dit ceci : « Si le lac est alimenté par quelques sources souterraines et, par conséquent, assez chaudes et d'une température constante, le degré de la température doit s'y élever pendant l'hiver, puisque le lac, en cette saison, n'est alimenté que par elles. Quand arrive la saison chaude, les glaciers voisins entrent en fusion et fournissent des torrents d'eau dont la température est aux environs de 0°. Ce puissant apport fait baisser la température du lac jusqu'au jour où les torrents, taris dans

Digitized by Google

leur source par les gelées de l'hiver, laissent le lac s'alimenter des seules sources à température plus élevée. »

Colonisation officielle française. — Le nombre total des colons français transportés dans nos colonies aux frais du gouvernement métropolitain depuis trois ans, n'a été que de 830 (275 en 1895, 281 en 1896, 274 en 1897). La Nlle-Calédonie en a reçu le plus grand nombre; 457 (115 en 1895, 179 en 1896, 163 en 1897): l'Indo-Chine vient aussitôt après, avec 308 colons (129 en 1895, 90 en 1896, 89 en 1897). Les autres colonies n'ont reçu, pendant trois années que les nombres suivants de colons : Sénégal, 14; Guyane, 10; Madagascar, 8 (tous en 1897); Diego-Suarez 6 (tous en 1895); Nossi-Bé, 5; La Réunion 5; Tahiti 3; Nlles-Hébrides 3; Côte d'Ivoire 2; Martinique 2; Obock 1; Guadeloupe 1.

BIBLIOGRAPHIE

L'année cartographique, par F. Schrader, Hachette éditeur. — Le 7e supplément à l'atlas Schrader vient de paraître. Il contient : la carte de la population de la Russie; les itinéraires Nansen, Chaffanjon, Bonin, Foureau, Donaldson Smith; le cours du Niger levé par la mission Hourst; la route de Konakry au Niger; la Somalie occidentale; le lac Victoria et l'Ouganda; le réseau ferré mexicain; la région montagneuse nord du Venezuela, etc. Ces cartes exécutées et reproduites avec le plus grand soin, sont accompagnées d'un texte explicatif et d'un résumé des principales explorations. La publication de l'année cartographique permet de se tenir au courant de toutes les découvertes géographiques.

Paris, le bombardement, Buzenval, par Duquet, avec 2 cartes des opérations, Charpentier éditeur. — Ce volume forme le 7e de l'œuvre considérable de l'auteur sur la guerre de 1870. Sa partie saillante est le récit de la bataille de Buzenval ainsi que des opérations qui la préparèrent. M. Duquet démontre avec sa netteté habituelle quelles furent les fautes qui annihilèrent complètement les efforts et les sacrifices de cette dernière grande journée du siège. Dans un autre chapitre il expose les résultats, insignifiants au point de vue militaire, du bombardement, qui ne fut qu'un acte barbare de la part des vainqueurs. Enfin le dernier épisode du siège est cette journée du 22 janvier où les gardes nationaux qui n'avaient pas su combattre tentèrent de renverser un gouvernement aussi incapable que maladroit. Un dernier volume sera consacré aux négociations pour la paix.

Le comte Ch. de Kinsky vient de publier un ouvrage fort documenté : **Le Continent africain**, *Manuel du Diplomate*, qui comble une lacune dans les études parues jusqu'alors sur le continent que se partagent en ce moment les grands états européens. Il donne en effet, sous une forme synoptique et très claire, la situation politique exacte de l'Afrique à l'heure actuelle, et par un historique indispensable, mais réduit avec discernement, il nous conduit à la partie pratique : Production et Commerce, traitée à fond d'après les dernières statistiques. L'ensemble de ce volume constitue donc un vade-mecum des plus utiles à qui possède ou veut avoir des intérêts en Afrique. A. Challamel, éditeur, 17, rue Jacob.

Les expéditions anglaises en Afrique, par le lt-colonel Septans, 1 fort vol. gr. in-8° avec 29 cartes ou croquis, 7 fr. Lavauzelle éditeur. — Le consciencieux ouvrage du colonel Septans, qui est à la fois récit historique, travail didactique et de

Digitized by Google

critique, retrace les dernières campagnes des Anglais en Afrique. Le remarquable esprit de suite qui caractérise la politique extérieure de nos voisins est sans doute pour quelque chose dans leurs succès. Mais on n'est pas surpris du résultat obtenu quand on constate leur habileté dans l'organisation d'une campagne coloniale.

Le colonel Septans étudie successivement les deux expéditions contre les Aschantis (1873 et 1896) qui sont des modèles sous le rapport de la préparation et de l'hygiène; la guerre contre les Zoulous (1879) marquée tout d'abord par un désastre; la campagne d'Égypte contre Arabi (1882) et celle du Soudan qui ne put arriver à Khartoum au secours de Gordon. Au moment où les Anglais vont reprendre la marche sur Khartoum, le récit de la campagne de 1884-1885 est de toute actualité.

Annuaire illustré de l'armée coloniale. — Almanach du Marsouin pour 1898 (5e année), par Ned-Noll. 1 Vol. in-4°, imprimé avec luxe, contenant 10 cartes et 40 photogravures teintées; franco, 2 fr. 60. Lavauzelle, éditeur. — C'est le type le plus parfait sous tous les rapports qu'on puisse imaginer dans les ouvrages de ce genre; le livre classique des bibliothèques pour tout ce qui a trait à l'armée coloniale. Dans ce siècle d'informations à outrance, il importe de donner à l'actualité l'importance qui lui revient légitimement. Aussi l'auteur fait-il large place au chapitre intitulé « L'Année militaire coloniale », dont le développement augmente tous les ans. M. Ned Noll qui est, on le sait, un de nos bons officiers géographes, a également multiplié les cartes coloniales, augmenté leur degré de précision et tracé des croquis provisoires permettant de suivre la marche des colonnes et des reconnaissances outre-mer. La partie historique est traitée avec un développement considérable, une compétence hors pair, et se complète de la façon la plus heureuse de photographies inédites rapportées par nos officiers rentrés récemment de mission.

Encore l'armée coloniale, par E. de Guzman. Broch. in-8°. Lavauzelle, éditeur. — L'organisation proposée par M. de Guzman paraît fort simple et peu coûteuse. L'armée coloniale, absolument indépendante de l'armée expéditionnaire, doit avoir pour objet la garde et la défense des colonies; or, l'artillerie et l'infanterie de marine et ses succédanés indigènes suffisent pour la constituer. Il n'y aurait donc qu'à compléter et réorganiser ces deux armes, qui ont, depuis longtemps déjà, donné leur mesure.

Un séjour dans l'île de Java, par Jules Leclercq. Plon éditeur. — Le pays que raconte ce livre, c'est Java, l'île merveilleuse, qui rivalise avec l'Italie par ses paysages, avec la Suisse par ses beautés alpestres, avec le Brésil par ses forêts vierges, avec l'Inde par ses monuments et ses vestiges de civilisation disparus. C'est une des plus belles contrées de la terre, quoiqu'elle soit peu connue à défaut d'ouvrages en langue française. L'auteur décrit les villes, les ruines et les volcans de Java. Il raconte quelques épisodes d'un intérêt captivant, un bal à Batavia, une réception à la cour de l'empereur de Java, une expédition de nuit à travers la forêt vierge du Gédé. A une époque où les questions coloniales sont au premier plan, on lira avec intérêt les pages où l'auteur montre comment les Hollandais ont su organiser une possession qui passe pour la plus belle du monde. Cette étude, sur le système colonial des Hollandais, est une instructive leçon pour les peuples colonisateurs.

Le Gérant, Édouard MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4234-2-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

HINTERLAND DU DAHOMEY

LA MISSION BAUD-VERMEERSCH AU GOURMA

Le mouvement colonial qui s'est produit en France il y a quelques années n'a été nulle part plus actif que dans l'Afrique occidentale. Par plusieurs points du littoral la France cherchait à pénétrer au Soudan et à constituer dans le bassin du Niger un empire des Indes noires semblable à celui qu'avait rêvé Dupleix, quoique infiniment moins riche. C'est par le Sénégal et le Haut-Niger que la marche en avant s'effectuait avec le plus de rapidité, lorsque la conquête du Dahomey vint nous ouvrir une nouvelle voie d'accès vers la boucle du Niger.

Reserré à l'est par la frontière anglaise de Lagos, à l'ouest par la frontière allemande du Togo, le Dahomey n'était qu'un couloir limité au sud par la mer. Il importait donc au plus haut degré, pour ne pas voir ce passage se transformer en impasse, de lui donner du côté du nord, seul côté où l'extension fût possible, l'air qui lui manquait partout ailleurs. Au delà du 9e parallèle les frontières allemande et anglaise n'étaient plus délimitées et un vaste champ d'exploration était ouvert, dans cette région presque inconnue, au plus entreprenant et au plus actif.

S'il n'était pas facile de dire exactement quel était le programme colonial suivi à cette époque dans les hautes sphères gouvernementales, par contre il n'en était pas de même parmi les « coloniaux » français et ceux-ci avaient pris pour but de leurs efforts de réunir les unes aux autres nos diverses colonies de l'Afrique occidentale pour en faire un seul bloc.

Nous avons déjà exposé comment, par la conquête du Mossi, la mission Voulet-Chanoine avait rivé le dernier anneau soudanais à la chaîne de nos postes s'étendant du Sénégal au Dahomey (1). Nous allons exposer maintenant les efforts non moins grands et non moins couronnés de succès tentés par la voie du Dahomey.

C'est vers la région nord de notre nouvelle possession que se porta l'attention du gouverneur du Dahomey, M. Victor Ballot, auquel la colonie est redevable de toutes les mesures prises pour son développement et sa prospérité. Il fallait tout d'abord reconnaître le haut Daho-

(1) Voir *Revue Française*, t. XXII, août 1897, p. 481, nov. p. 644.

Digitized by Google

mey sur lequel on n'avait encore que de vagues données géographiques. Ce fut l'affaire d'une campagne et le poste de Carnotville fut fondé (sept. 1894) sur la limite du 9e parallèle. C'est de là que devaient partir presque toutes les missions à destination de l'hinterland du Dahomey.

Pendant que nous reculions notre occupation vers le nord les Anglais et les Allemands en faisaient autant dans l'hinterland de leurs possessions maritimes du Togo et du Lagos, et l'on pouvait prévoir le moment où depassant les limites tracées par la diplomatie, les missions lancées au nord du 9e parallèle allaient se trouver en conflit d'intérêts dans la région s'étendant jusqu'au Niger et qu'aucune puissance européenne ne pouvait revendiquer à la suite de traités.

Ce fut à la fin de 1894 que se produisit ce grand mouvement d'exploration qui porta presque à la fois, Français, Allemands et Anglais jusqu'au Niger. La première, la mission dirigée par le commandant Decœur, pénétra dans l'hinterland du Dahomey et, après avoir visité le Borgou et signé un traité à Nikki, se dirigea sur le Gourma et Say, qu'elle plaça sous protectorat français, suivit le Niger jusqu'à Léaba, au delà de Boussa, précédant constamment la mission allemande Grüner qui crut assurer le Gourma à l'Allemagne en signant un traité avec un chef qui n'était que le vassal du roi de Gourma. Peu après le gouverneur Ballot se rendait à Nikki et à Boussa, pendant que le capitaine Toutée atteignait le Niger près de Badjibo et le remontait jusqu'au delà de Say, après avoir fondé le poste d'Arenberg, qu'un ordre ministériel fit évacuer par la suite, sur les réclamations de Compagnie anglaise du Niger. Enfin les lieutenants Baud et Vermeersch, qui avaient déjà accompagné M. Decœur, se rendaient du Dahomey à la Côte d'Ivoire en contournant les possessions anglaises de la Côte d'Or, par Sansanné Mango, Gambaka et Oua.

A la même époque, la mission anglaise Lugard visitait le Borgou et la mission allemande Grüner et de Carnap suivait à peu près le même itinéraire que la mission Decœur. Toutes ces missions avaient passé des traités avec de nombreux chefs indigènes. Tel fut le résultat de la campagne 1894-1895.

L'année suivante fut marquée par une abstention complète du côté des Français. Aux efforts vigoureux tentés par une série d'explorateurs succéda une apathie des plus regrettables. Ce n'était cependant pas tout que de visiter de vastes régions et de passer des traités, il fallait

Digitized by Google

donner une sanction à ceux-ci et procéder à l'occupation effective du pays. C'est ce dont se préoccupaient nos rivaux qui avançaient lentement et sans bruit dans l'intérieur pendant que nous cherchions à débrouiller par voie diplomatique l'écheveau fort obscur des traités indigènes. Les Allemands occupèrent ainsi l'importante position de Sansanné Mango pour servir de point d'appui à la marche en avant qu'ils projetaient au Gourma.

Enfin, une réaction se produisit en France au moment où M. Lebon prit la direction de nos affaires coloniales. On comprit vite en haut lieu ce que l'occupation du Gourma par les Allemands pouvait avoir de grave et on résolut de rattraper rapidement le temps perdu. A la fin de 1896, deux missions étaient formées au Dahomey : l'une, sous les ordres du capitaine d'infanterie de marine Baud, avait pour but de procéder à l'occupation effective du Gourma afin d'assurer la jonction du Dahomey au Soudan ; l'autre sous les ordres du lieutenant de vaisseau Bretonnet, ancien membre de la seconde mission Mizon, devait occuper toute la région comprise entre le Borgou et le moyen Niger jusqu'à Boussa.

Nous allons suivre dans leur marche ces deux missions auxquelles vint s'ajouter par la suite l'expédition qui s'empara de Nikki, la capitale du Borgou.

DU DAHOMEY AU GOURMA

La mission placée sous les ordres du capitaine Baud comprenait : le le lieutenant d'infanterie de marine Vermeersch, le garde principal de 1re classe Combes, de la milice du Dahomey, trente anciens tirailleurs sénégalais, armés du mousqueton modèle 1892, cinquante gardes du Dahomey, munis du fusil Gras et 100 porteurs.

Le 6 janvier 1897, la mission qui était partie de Porto-Novo au commencement de décembre 1896, quittait Bafilo, dernier poste français au nord-ouest du Dahomey (1), se dirigeant sur Sansanné-Mango et le Gourma. Si la route était libre en 1895, elle avait cessé de l'être deux ans plus tard, car les Allemands, plus persistants que nous, avaient occupé Sansanné-Mango à titre permanent, et, par l'envoi de reconnaissances, principalement dans la direction du nord, cherchaient à s'implanter dans le Gourma.

Pour réussir dans sa tâche, la mission devait éviter de donner l'éveil

Digitized by Google

et dissimuler sa marche. Dans ce but, elle s'arrêta à une demi-journée de marche de Sansanné-Mango et décrivit, à l'ouest de cette ville, un demi-cercle qui la mettait hors de la vue du poste allemand et lui permettait ainsi, en retardant le moment où elle serait signalée, de prendre l'avance qui lui était nécessaire.

Le 20 janvier, MM. Baud et Vermeersch entraient à Pama, première localité importante du Gourma.

Le Gourma forme un royaume de 74.000 kilomètres carrés de superficie, soit deux fois et demie la grandeur de la Belgique. Il est borné au N. par le Libtako, le Yaga, le Torodi et le Gueladjo; au N.-E. par le Dendi; à l'E. et au S.-E. par le Borgou; au S. par le Sansanné-Mango; au S.-O. par le Gambaka; à l'O. par le Mossi. La capitale est Fada N'Gourma. Le royaume est formé de plusieurs provinces ayant chacune à leur tête un *fama* ou *bato*, choisi par les notables, mais dont l'élection doit être approuvée par le roi. Les habitants appartiennent à la race malinké comme les Bambaras. On rencontre, cependant, un assez grand nombre de Peulhs, les pasteurs de toute cette partie de l'Afrique. Les sujets du roi de Gourma sont fétichistes; mais il y a parmi eux des musulmans, dont les imans, par suite de leur culture intellectuelle plus élevée, exercent une influence reconnue.

Le roi du Gourma était, il y a peu de temps encore, un puissant monarque et, plusieurs des États qui l'entourent aujourd'hui, tels que le Libtako, le Gambaka, reconnaissaient sa suzeraineté. Mais, peu à peu, certains chefs parvinrent à se soustraire à l'autorité qu'il exerçait sur eux, mais faiblement, et se rendirent indépendants. Bilanga se souleva tout d'abord, bientôt suivi par Tibga et Toucouna. C'est au siège de cette dernière place que fut tué l'oncle et prédecesseur du roi actuel, en voulant la faire rentrer dans l'obéissance. Cet échec fut le signal de la désagrégation du royaume du Gourma, chaque province essayant de se soustraire à l'autorité du roi de Fada N'Gourma. Plus audacieux que les autres, Adama Tourintouriba, chef de Matiacouali, non content de se rendre indépendant, allait même jusqu'à envahir le territoire de Fada N'Gourma et en pillait les villages. Aussi, la mission allemande Grüner-de Carnap, s'autorisa-t-elle de ce fait pour prétendre qu'Adama était le véritable souverain du Gourma.

Lors du passage de la mission Decœur au Gourma, en janvier 1895, le roi Bantchandé avait fait à celle-ci un sympathique accueil et avait

Digitized by Google

signé avec empressement le traité de protectorat qui lui avait été présenté. Se débattant au milieu de nombreuses difficultés, il avait espéré que la mission lui donnerait un sérieux appui contre ses vassaux révoltés. Mais le commandant Decœur, pressé d'atteindre le Niger, et n'ayant pas assez de monde pour établir des postes sur ses derrières, ne put que lui promettre pour l'avenir le secours qu'il attendait de notre présence.

Deux années venaient de s'écouler depuis le passage de M. Decœur, lorsque la mission Baud-Vermeersch arriva au Gourma. Dans ce laps de temps, la situation de Bantchandé avait empiré. Le roi avait même quitté sa capitale, où il ne se sentait plus en sûreté, pour aller établir son camp à Diabo, près d'un chef qui lui était resté fidèle.

De Pama, où il avait appris ces nouvelles, M. Baud sentit la nécessité de se rendre rapidement auprès de Bantchandé. Laissant un poste de quelques hommes à Pama, pour assurer ses communications, il partit pour Diabo où il arriva le 2 février. Bantchandé fit, à ceux qu'il revoyait au bout de deux années, une réception enthousiaste et les accueillit comme des « sauveurs venus du ciel ».

Le traité de protectorat de 1895 et les événements qui l'avaient suivi dictaient à la mission son devoir. Celui-ci était avant tout de rendre réel le protectorat, d'accorder à Bantchandé l'appui qui lui avait été promis, le mettant ainsi à même de recouvrer son autorité et de soumettre ses vassaux révoltés. Le roi du Gourma comprit vite que ses intérêts et ceux de la France étaient intimement liés, et que cette union était pour lui l'unique moyen de venir à bout des chefs de Pama et de Matiacouli. Ces derniers, qui sympathisaient avec les Allemands, menaçaient de lui faire perdre, s'ils étaient victorieux, les deux tiers de son royaume et peut-être même sa couronne.

Pour mener à bien la campagne qui allait s'ouvrir, il ne fallait pas perdre un instant. Aussi le 4 février, c'est-à-dire deux jours seulement après son arrivée à Diabo, la mission quittait-elle cette ville avec ses 70 fusils, accompagnée par le roi, qui n'avait pu réunir autour de lui que 300 cavaliers et à peine un millier de fantassins.

Les hostilités commencèrent aussitôt. Le 5 au matin, la ville de Toucouna, devant laquelle avait été tué le prédécesseur de Bantchandé, était attaquée et enlevée après une lutte de 3 heures, grâce à l'escorte de la mission qui entraîna les contingents indigènes hésitants. La ville

Digitized by Google

était protégée par une épaisse haie d'arbustes épineux, qui avait arrêté jusqu'ici toutes les attaques des assaillants. La chute de cette place d'armes de la rébellion eut un grand retentissement parmi les indigènes, et, comme rien n'attire comme le succès, Bantchandé vit s'accroître rapidement le nombre de ses partisans.

Le 6 février, la ville forte de Barga est attaquée et prise.

Le 7, l'expédition entre à Tibga, poursuivant Yorombato, le chef vaincu de Toucouna. Ce dernier offre de faire sa soumission; mais comme Bantchandé exige sa tête, les pourparlers sont rompus. Le 12, un rassemblement ennemi est attaqué à Tantiaka, entre Toucouna et Tibga, et dispersé.

JONCTION DU DAHOMEY AU SOUDAN.

A ce moment les indigènes firent connaître qu'une colonne française venant du Mossi devait se trouver à peu de distance de la mission Baud. Ce ne pouvait être que l'expédition Voulet dont l'entrée à Ouagadougou avait été connue de la mission au moment de son départ du littoral dahoméen. Le 15 février M. Baud recevait en effet une lettre de M. Voulet adressée à « un Européen » et faisant connaître sa présence en termes comminatoires, car on croyait, au Mossi, avoir affaire à une mission allemande, que l'on ne voyait pas apparaître sans quelque inquiétude à côté d'une mission anglaise. Grande fut la joie de MM. Voulet, Chanoine et le dr Henric, qui dirigeaient l'expédition du Mossi, lorsque la réponse parvint avec cette signature : « Capitaine Baud, résident de France au Gourma. »

Dès que le campement de la mission Voulet fut connu, le capitaine Vermeersch partit avec 10 cavaliers pour Ouedego, où se trouvait son bivouac, et le lendemain, 17 février, il l'amenait à Tibga, où elle était reçue triomphalement.

La jonction des deux missions n'avait pas seulement le caractère d'une concentration de deux forces militaires victorieuses, ayant su renverser les ennemis de la France et rétablir l'autorité de ses alliés, ce qui était déjà un résultat considérable aux yeux des indigènes. Elle faisait aussi sur les populations une impression profonde en leur démontrant que la puissance de la France était grande, puisque ses soldats arrivaient à la fois du sud et du couchant.

Elle avait enfin un caractère d'une haute portée politique en ce qu'elle

Digitized by Google

consacrait d'une façon effective la jonction de nos deux possessions du Dahomey et du Soudan, jonction qui n'était encore tracée que sur les cartes géographiques. Grâce à la chaîne de postes s'étendant de Bandiagara au Macina, à Carnotville au Dahomey, en passant par Ouagadougou et Fada N'Gourma, toute la partie orientale de la boucle du Niger était assurée d'avoir un débouché sur le littoral par territoire exclusivement français. Ce sera l'honneur des missions Voulet et Baud d'avoir assuré cet important résultat qu'une convention diplomatique avec l'Allemagne devait reconnaître quelques mois plus tard.

Les missions du Mossi et du Gourma firent route ensemble, le 18 février, jusqu'à Bilanga. MM. Voulet et Chanoine reprirent ensuite la route de Ouagadougou, tandis que MM. Baud et Vermeersch se dirigeaient vers le sud-est en longeant la frontière du Mossi. A Toucouna, Bantchandé s'arrêta pour passer les fêtes du rhamadan. La mission en profita pour goûter un repos bien gagné, tout en ne négligeant rien pour mener à bien l'accomplissement de sa tâche.

Les fêtes de Toucouna donnèrent lieu à de nombreux palabres où les chefs des provinces parcourues vinrent renouveler leur acte de soumission en apportant en guise de tribut de nombreux cadeaux consistant souvent en chevaux, bœufs et moutons. Le fils du chef Yocombato vainement poursuivi depuis le début de la campagne, vint annoncer que son père s'était donné la mort de désespoir, et, en faisant sa soumission, fit un cadeau de chevaux pour obtenir son pardon. Ce fut l'occasion pour la mission de se constituer un sérieux troupeau et de pouvoir monter une partie de ses tirailleurs sénégalais.

Comme aucun renfort n'était annoncé à la mission, un certain nombre de porteurs furent choisis pour remplir les vides survenus parmi les tirailleurs, et rapidement instruits en conséquence. D'autre part, le prestige du nom français que la jonction opérée à Tibga avait élevé au plus haut point, valait aussi à Bantchandé une influence qu'il n'avait jamais connue; environ 7.000 hommes, parmi lesquels 2.000 cavaliers, se trouvaient actuellement réunis sous ses étendards. Tel était le résultat de trois semaines de succès.

PRÉTENTIONS ALLEMANDES

Pendant que la mission se trouvait à Toucouna, elle apprit que le fama de Matiacouali avait envoyé des chevaux au commandant du poste

Digitized by Google

allemand de Sansanné-Mango, lui demandant son assistance dans une guerre qu'il avait à soutenir contre les Peulhs du Torodi. En réponse, le commandant allemand lui avait annoncé l'envoi d'une mission.

Il y avait là un sérieux danger, et Bantchandé n'eut pas de peine à comprendre que si les Allemands réalisaient leur projet, son royaume était partagé en deux tronçons, et que la région de Matiacouali, dont Adama était le chef, lui échapperait inévitablement, pour être incorporée dans le protectorat allemand. Il fut décidé que la mission, accompagnée de Bantchandé, se rendrait sur-le-champ au pays d'Adama.

De Toucouna, la mission arrive le 31 mars à Fada N'Gourma, où Bantchandé sacrifie un taureau blanc pour se rendre les augures favorables. Le 5 avril alle arrive à Ouguerou, où elle rencontre des envoyés d'Adama. Ceux-ci déclarent que leur maître se couvre la tête de poussière devant son roi et devant les Français, qu'il n'ose se présenter lui-même, mais qu'il envoie un tribut de quatre chevaux et de vingt bœufs.

Pendant son séjour à Ouguerou, la mission reçoit des nouvelles quelque peu inquiétantes relativement aux progrès des Allemands. Sur la nouvelle que le chef de Pama, Countouma, auprès duquel un petit poste avait été laissé, prenait depuis peu une attitude hostile, le capitaine Baud avait envoyé à Pama un sergent et huit hommes pour renforcer notre occupation. Cette démonstration avait produit un heureux effet sur le chef, qui, pour témoigner de sa soumission, avait envoyé au poste un bœuf et deux chevaux.

Sur ces entrefaites, le commandant allemand de Sansanné-Mango, lieutenant Gaston Thierry, avait annoncé son arrivée à Pama et s'était fait précéder par quelques hommes. Cette nouvelle était grave et le capitaine Baud résolut de partir aussitôt pour Pama, pendant que le capitaine Vermeersch achèverait de régler la question de Matiacouali, dont le chef, au lieu de venir en personne faire sa soumission, s'était enfui à Kankantchari.

Il est désormais certain qu'Adama ne se soumettra pas et appellera les Allemands à son aide. Lorsque ceux-ci vinrent pour la première fois au Gourma, en 1895, c'est à Adama et non à Bantchandé qu'ils rendirent visite, et c'est le premier, qui, étant alors à Kankantchari, leur déclara qu'il était le véritable roi du Gourma et plaça le pays sous leur protection.

Digitized by Google

HINTERLAND DU DAHOMEY.
Mission Baud
Mission Bretonnet
Poste français
d'anglais
Revue française
1898
MOSSI
GOURMA
GOURUNSI
DENDI
BORGOU
TOGO
DAHOMEY
LAGOS
SAY
Niger
FADA N'GOURMA
Bilanga
Tibga
(Mission Boulet)
Barga
Toucouna
Diabo
Yanga
Kankantchari
Matiacouali
Bikini
Diapaga
Boungou
Kodjar
Duguerou
Kuandé-Kuandé
Mali
Sabalga
Madjori
Tamanga
Madaga
Logobou
Pama
Sabari R.
Konkobiri
(Nagon-Kaouni)
Diabiga
Gambaka
Sansanné Mango
Makha
Kouandé
Birni
Djougou
(Ouangara)
Sémeré
Bafilo
Carimama
ILO
Bani
Gomba
Kandi
Lafagou
Djebe
Gounarou
Bouay
Saoré
Yagbassou
Sagonou
Zali
BOUSSA
Besaigboue
Ouo-Ouro
NIKKI
Bétay
Bori
Péréré
Chori
Guinagourou
Tirara
Barou
Bérébéré
Moro
Kayoma
Ft Arenberg
Léaba
Begouiou
Parakou
Bérébéré
Okouta
Ilesha
Kitchi
Bassila
Cotonville
Mousse R.
Oly R.
(T. Goldie)
11°
3°

SOUMISSION DES CHEFS

La situation exigeait une prompte solution. D'accord avec le capitaine Vermeersch, Bantchandé convoque d'urgence les notables de Matiacouali. Ceux-ci arrivent dans la nuit. Le lendemain grand palabre. Bantchandé déclare aux notables qu'Adama, rebelle contre son roi, doit être destitué et que d'ailleurs il a laissé la place libre par sa fuite. Les notables élisent alors comme chef un vieillard nommé Kouadou, et Bantchandé, sous forme de consécration de son élection, lui donne un bonnet blanc. Tous les rites établis pour de semblables cérémonies ont été ponctuellement suivis, le nouveau chef a été coiffé du bonnet par le personnage sacré ayant seul pouvoir d'agir ainsi, puis il a été soulevé à bras par les notables et hissé au-dessus de leurs têtes.

Toutes ces formalités une fois accomplies, la mission part pour Matiacouali avec le nouveau chef pour l'installer dans ses fonctions. Afin de rassurer la population, M. Vermeersch fait proclamer que les Français ne font pas la guerre à la population, mais seulement à Adama qui a appelé les Allemands dans le pays et pouvait faire naître la guerre civile. Les habitants pourront désormais circuler sans crainte et les caravanes ne seront plus exposées à être rançonnées.

Cette proclamation produit aussitôt son effet sur les partisans d'Adama qui abandonnent en grand nombre son camp pour se rallier au nouvel ordre de choses. Resté presque seul, Adama s'enfuit à Diapaga, dans le but de se réfugier à Sansanné-Mango. Sans perdre de temps des émissaires et des cavaliers de Bantchandé sont envoyés dans tous les points importants de la province, Bozougou, Madjori, Sabalga, Mâli, avec des lettres écrites en arabe invitant les chefs à faire leur soumission au roi.

Tous ces émissaires rejoignent la mission à Diapaga, le 30 avril, rapportant de partout des cadeaux, en signe de soumission. Le chef de Bozougou, Yando, arrive en grande pompe le jour suivant pour saluer le roi du Gourma.

La cérémonie qui eut lieu alors ne manqua par d'originalité. Pour recevoir les hommages de ses sujets, Bantchandé s'assit, avec les chefs de la mission française sous un *apatam*, sorte de dais fabriqué avec des paillassons, les tirailleurs en demi-cercle à droite et à gauche, les partisans du roi derrière.

Digitized by Google

Quatre tas de poussière avaient été préparés sur le chemin qu'il fallait suivre pour arriver aux pieds de Bantchandé. Le chef s'avance lentement, se prosternant à chaque tas pour prendre de la poussière à deux mains et s'en couvrir la tête. Arrivé au dernier tas, il fait, toujours prosterné, un long discours, se déclarant esclave du roi. Puis il se relève, prend son bouclier d'une main, son casse-tête de l'autre, et exécute une danse guerrière au son d'une flûte dont joue un de ses hommes. Il témoigne ainsi sa volonté de combattre pour son roi.

Il fait ensuite apporter 10 sacs de cauris et, les mettant successivement sur sa tête, afin de démontrer qu'il ferait métier de porteur pour le roi, il les dépose aux pieds de Bantchandé. Enfin les bœufs offerts en tribut sont amenés.

Le roi invita Yando à le suivre dans sa compagnie et ses guerriers vinrent grossir les forces déjà respectables de Bantchandé.

La mission, quittant Diapaga, continue la poursuite commencée contre Adama. Elle traverse une petite chaîne de montagnes et arrive à Madaga au pied d'une falaise de 50 mètres de hauteur. Bien que le village soit fortifié, les habitants n'osent pas résister et l'abandonnent dès qu'ils aperçoivent la tête de la colonne. On fait cependant quelques prisonniers qui apprennent qu'Adama s'est enfui jusqu'à Sansanné-Mango. La poursuite n'a dès lors plus d'objet. La mission reste seulement quelques jours à Madaga et les chefs des environs, de Mâli, Sabalga, Madjori, qui n'avaient pas encore apporté leur soumission, viennent faire acte de vasselage.

Le 10 mai, M. Vermeersch apprend, par une lettre venue du Dahomey, qu'une compagnie de tirailleurs, partie de Porto-Novo, est arrivée à Konkobiri (ou Nagon-Kaouri), à 90 kilomètres de Madaga. Laissant alors son camp sous les ordres de l'inspecteur Combes, il part avec 30 cavaliers à la rencontre de la colonne et la rejoint le soir même. Cette colonne, placée sous les ordres du capitaine Ganier, que secondaient le lieutenant Drot, le médecin de la marine Bartet, l'inspecteur de la garde indigène Molex, avait pour objectif Kodjar (ou Kotchari), près de Madaga, où elle devait s'établir provisoirement, afin de relier les forces de la mission Baud à celles de la mission Bretonnet qui opérait sur le Niger. Pour atteindre son but, elle avait suivi et ouvert une nouvelle voie de communication avec le Dahomey, par Djougou (Ouangara) et Kouandé, où elle avait fondé un poste.

Digitized by Google

M. Vermeersch ramena la colonne à Madaga, où Bantchandé donna en son honneur une grande fête militaire, montant lui-même à cheval et exécutant un grande fantasia à la tête de ses cavaliers. Lorsque le capitaine Ganier quitta Madaga, le 17 mai, pour aller prendre possession de son poste, le roi du Gourma chargea M. Vermeersch de remettre à chaque officier un cheval harnaché et envoya un troupeau de bœufs pour la nourriture des tirailleurs.

Tous les villages de la région ayant fait leur soumission et payé tribut, la mission qu'accompagne toujours Bantchandé se met en route pour visiter les provinces de Madjori et de Pama, les seules restant à parcourir dans tout le Gourma, que la mission aura alors visité en tous sens. Après avoir longé le pied de la chaîne de montagnes jusqu'à Logobou, on s'engage dans une grande plaine très giboyeuse, où cerfs, hippopotames et éléphants se trouvent en abondance. Sur les bords de la Sabori, rivière de Sansanné-Mango, qui traverse la plaine, les indigènes constatent les effets foudroyants du mousqueton modèle 1892 sur les hippopotames de la rive. C'est là que le capitaine Baud rejoignit la mission.

Appelé à Pama par suite de l'arrivée d'un détachement allemand dans cette ville, M. Baud s'y était rencontré avec le commandant de Sansanné-Mango qui revendiquait, au nom de l'Allemagne, Pama et Matiacouali. Pendant deux jours, les pourparlers continuèrent entre les deux officiers sans aboutir à un résultat. Cependant, il fut convenu que si Pama et Matiacouali reconnaissaient réellement l'autorité de Bantchandé, elles devaient rentrer dans la sphère d'influence de la France.

Countouma, chef de Pama, fut alors sommé de déclarer si, oui ou non, il relevait du roi de Fada N'Gourma. Il répondit que Bantchandé était le roi de tout le Gourma et que Pama et Matiacouli en dépendaient. Procès-verbal de cette déclaration fut aussitôt dressé, et le lieutenant allemand Thierry y apposa sa signature, avant de rentrer à Sansanné-Mango.

La question de Pama ainsi tranchée, le capitaine Baud rejoignit M. Vermeersch et ses compagnons et, après avoir passé à Tamargua, près de Madjori, revint avec eux à Pama.

Le but de la mission était atteint. Le roi Bantchandé, notre protégé, avait été consolidé sur son trône, ses adversaires battus avaient fui ou fait leur soumission, les prétentions allemandes avaient été annihilées

Digitized by Google

par suite de l'occupation effective du pays et le Gourma, entièrement pacifié, ajoutait un nouveau fleuron à la couronne coloniale de la France, fleuron qui, par sa position géographique même, était d'une haute importance. Pendant toute la durée de la campagne, les chefs de la mission avaient constamment payé de leur personne, tout préparé et tout dirigé, souvent par une température de 35° à 40° degrés centigrades. Aussi, était-ce bien à eux que revenait tout l'honneur de la campagne.

Bantchandé voulant envoyer une ambassade à Porto-Novo pour témoigner sa reconnaissance au gouvernement français, il fut convenu que M. Vermeersch accompagnerait celle-ci au Dahomey et que M. Baud rentrerait à Fada N'Gourma avec le roi. Le 12 juin 1897, l'ambassade quittait Pama et arrivait le 9 juillet à Porto-Novo, en passant par Madjori, Konkobiri, Kouandé et Djougo. M. Ballot, gouverneur du Dahomey, reçut solennellement les envoyés du roi de Gourma et donna des fêtes en leur honneur.

LA MISSION BRETONNET AU NIGER

Pendant que la mission Baud prenait la route du Gourma, le lieutenant de vaisseau Bretonnet se dirigeait vers le Niger. Son but était de prendre possession de tous les points de la rive droite du fleuve non encore aux mains des Anglais, et d'occuper solidement au-dessous des cataractes de Boussa, un point qui fût accessible à la navigation provenant du bas fleuve, afin de pouvoir assurer dans l'avenir la libre communication par eau entre l'hinterland du Dahomey et la mer.

Nous résumons, d'après le *Bulletin de l'Afrique Française* et d'autres communications, le récit des opérations de la mission.

DU DAHOMEY AU NIGER

Le 28 décembre 1896, M. Bretonnet quittait Carnotville, à la tête de sa colonne. Celle-ci comprenait : MM. Carron, inspecteur de 1re classe de la garde indigène, second de la mission ; de Bernis, maréchal des logis de chasseurs, chef d'escorte ; Carrérot, inspecteur de la garde indigène ; 5 interprètes, 100 miliciens et tirailleurs auxiliaires sénégalais et 100 porteurs recrutés à Porto-Novo.

La mission se rendit d'abord à Para-Kou, d'où elle partit le 1er janvier 1897, laissant sur sa droite la route qui mène à Nikki, la capitale du Borgou, pour se diriger sur Bouay, après avoir traversé Bori et

Digitized by Google

Saoré, où elle établit un poste à la demande des chefs de ces deux localités. Le roi de Bouay la reçut avec des marques de vive sympathie et lui donna un terrain pour la construction d'un poste. Cet accueil favorable permit à M. Bretonnet de poursuivre aussitôt sa marche sur Kandi.

En traversant ainsi les pays baribas dans leur plus grande largeur, la mission devait se trouver aux prises avec de sérieuses difficultés. Les chefs baribas de quelque importance sont assez nombreux et en constante rivalité les uns avec les autres. Ils semblent être en quelque sorte indépendants du roi de Nikki; mais ce dernier exerce sur eux une crainte non dissimulée. Les Baribas sont généralement pillards; aussi leur pays est-il rien moins que sûr. Cependant la région que traversait la mission était moins agitée que celle de Nikki, car les Peulhs parvenaient à y élever des troupeaux et des caravanes la traversaient parfois en en payant toutefois une redevance et en s'entourant d'une escorte de cavaliers baribas.

Un incident qui se produisit dans la marche de Bouay sur Kandi, faillit compromettre le succès de la mission. Le 11 janvier, à la chute du jour, celle-ci était assaillie à l'improviste par les habitants de Gounarou qui la criblèrent de flèches et lui blessèrent deux hommes. M. Bretonnet, avant d'attaquer le village, résolut d'entrer en pourparlers avec les habitants, ne sachant à quel motif attribuer cette agression que rien n'avait pu motiver. Bien lui en prit, car, avec l'aide des chefs indigènes qui l'accompagnaient, il apprit que l'attaque dont il avait été l'objet était le résultat d'une méprise, les indigènes croyant avoir eu affaire à une caravane haoussa. Afin de ne pas compromettre la marche de sa colonne, qui aurait pu se ressentir de la présence sur ses derrières d'un centre hostile, M. Bretonnet se contenta d'une satisfaction pacifique de la part des habitants et n'eut qu'à se louer dans la suite de cette détermination.

Après la création d'un poste à Kandi, la mission poursuivant sa marche vers le nord, atteignit, le 20 janvier, Ilo, immense ville de 10 à 12.000 habitants située sur le Niger. Le roi et les habitants firent un accueil chaleureux à la mission dont la présence était pour eux une garantie de tranquillité. Un poste fut créé à Ilo; l'inspecteur Carrérot fut placé à sa tête et chargé en même temps des fonctions de résident.

M. Bretonnet, après avoir passé cinq jours à Ilo et rempli le but pre-

Digitized by Google

mier de sa mission qui était de prendre pied au Niger, se remit en route en suivant le cours du Niger dans le but de se rendre à Boussa. Il ne savait pas encore d'une façon certaine dans quelle situation se trouvait cette ville. Ce fut seulement à Lafagou qu'il apprit que Boussa n'était pas occupé par les Anglais, bien que ceux-ci eussent fait peu de temps auparavant une infructueuse tentative d'occupation. Le chef de Djebé, homme de confiance du roi de Boussa qui l'envoyait à la rencontre de la mission annonça à celle-ci qu'elle était impatiemment attendue depuis le dernier passage des Français dans ces parages (mission Hourst). Hâtant sa marche M. Bretonnet arrivait à Boussa le 5 février et y arborait aussitôt le drapeau tricolore.

Le roi de Boussa fit à la mission française, une réception enthousiaste et lui donna aussitôt un terrain pour la construction d'un poste et d'une résidence, M. Bretonnet devant choisir Boussa pour son centre d'action. Les habitants s'associèrent pleinement aux sentiments de leur roi envers les Français, car la présence de ceux-ci était un gage de protection contre leurs ennemis et une garantie pour les transactions commerciales.

Comme on devait s'y attendre, la Royal Niger Company, qui revendique pour elle seule le Niger jusqu'à Say, ne manqua pas de protester contre l'occupation de Boussa, qu'elle considérait, prenant son désir pour une réalité, comme partie intégrante de son empire. Le lieutenant de vaisseau Bretonnet, résident de France au moyen Niger, ne put que recevoir la protestation, mais n'eut pas, naturellement, à en tenir compte. Il savait trop bien que, quand on évacue un point contesté — comme Fort d'Arenberg, par exemple — les Anglais ont vite fait de s'en saisir et de le transformer en Fort Taubman Goldie.

OPÉRATIONS AUTOUR DE BOUSSA

La majeure partie de la tâche de la mission était accomplie et M. Bretonnet s'occupait activement de l'organisation de son gouvernement, lorsque pris naissance une agitation qui pouvait avoir de graves conséquences. Un chef indigène nommé Cora, qui était, depuis peu, arrivé du Noupé, son ancienne résidence, avait choisi pour capitale, la ville fortifiée de Ouaoua, à environ 35 kilomètres au sud de Boussa. Se posant en compétiteur du roi de Boussa, il avait résolu de le détrôner et avait profité de l'arrivée des Français pour exciter contre eux les Baribas, dont les instincts pillards allaient être singulièrement contrariés

Digitized by Google

par la nouvelle occupation. Gagnée par le mouvement insurrectionnel, la ville de Sagonou, située à peu de distance au nord de Boussa, se déclarait en faveur de Cora, qui se préparait à s'y rendre avec toutes ses forces et avait envoyé, le 15 mars, sa déclaration de guerre à Boussa.

M. Bretonnet résolut aussitôt d'empêcher la jonction des forces ennemies. Secondé par le roi de Boussa et ses troupes, il marcha contre Cora et l'atteignit à la chute du jour au village fortifié de Zali, où il venait de s'installer. Un combat s'engagea, mais la nuit ne permit pas de donner l'assaut au village qui était entouré de murailles. De part et d'autre, on resta sur le qui-vive et les combattants, fort rapprochés les uns des autres, ne cessèrent de se provoquer, à l'instar des héros d'Homère. Mais, lorsque le jour parut, la place était évacuée, abandonnée par l'ennemi, dont le chef Cora avait été sérieusement blessé. M. Bretonnet se dirigea aussitôt sur Sagonou qui fit sa soumission.

Mais si l'ennemi était battu et dispersé au nord de Boussa, il n'en était pas de même au sud, où le chef de Kayoma, notre allié, menacé par les Baribas, demandait l'installation d'un poste. Un rassemblement d'environ 2.000 guerriers avait eu lieu à Ouaoua, et, pour prévenir l'attaque dont Boussa était menacé, il fallait frapper l'ennemi avant que toutes ses forces fussent réunies. Bien que n'ayant que 43 hommes sous la main, M. Bretonnet, accompagné de MM. Carron et de Bernis, du roi de Boussa et de ses troupes (environ 600 hommes) partit pour Bessigboué, d'où il tenta d'arriver à un accommodement avec le chef de Ouaoua. Mais celui-ci, prenant, sans doute, cette démarche pour un un acte de faiblesse, fit une réponse arrogante qui ne laissait point de doute sur ses intentions. Le 14 avril, l'attaque était décidée sans attendre l'arrivée des contingents de Kayoma.

La ville de Ouaoua était entourée de hautes murailles et, en l'absence de toute artillerie pour les battre en brèche, il fallut donner l'assaut à tout prix. Ce fut M. de Bernis qui, à la tête de 30 Sénégalais, entraîna les combattants et, après des prodiges de valeur, resta maître de la position. La lutte avait été chaude et nous coûtait 3 tués et 12 blessés.

L'effet produit fut considérable, et le chef d'Ouaoua vint faire sa soumission au roi de Boussa. Celui-ci s'était retiré à Bessigboué, suivant l'usage du pays, qui veut que le vainqueur, désireux de faire la paix, se retire à quelque distance de la ville conquise.

Digitized by Google

Le 16 avril, le roi de Kayoma arriva à Bessigboué, demandant avec insistance un résident blanc pour sa capitale. Mais le peu de force dont disposait M. Bretonnet ne lui permettait pas de créer un poste à Kayoma, et encore moins de se séparer de l'un des deux blancs qui lui étaient si nécessaires. Si plusieurs chefs avaient fait leur soumission, d'autres tenaient encore la campagne et il fallait être en mesure de prévenir toute surprise.

La situation étant devenue plus calme, M. Bretonnet, qui était rentré à Boussa, entreprit une tournée vers le nord dans le but de visiter les postes établis au début de son expédition. Parti de Boussa le 4 juin, il se trouvait à Ilo lorsqu'il apprit que le chef Cora soulevait contre nous les petits chefs de la région nord du Borgou dont notre présence gênait les habitudes invétérées de pillage. C'était sur le poste de Kandi, où se trouvait un sous-officier blanc, que devait porter l'attaque, avec la complicité des habitants de ce village. Laissant à Ilo M. Carrérot, M. Bretonnet se dirigea, avec M. de Bernis et 45 hommes, sur les 2 à 3.000 indigènes rassemblés à quelque distance de Kandi. Le 21 juin, l'ennemi attaqué avec vigueur fut rejeté sur Kandi et la ville prise. M. de Bernis avait été légèrement blessé dans ce combat où il avait chargé l'ennemi avec son entrain habituel.

Fort dépourvu de munitions, M. Bretonnet se rendit alors à Kodjar, sur les confins du Gourma, pour renouveler ses approvisionnements auprès de la compagnie de tirailleurs Ganier, qui avait été placée en ce point afin de servir de trait d'union entre les postes du Gourma et ceux du Niger. Une fois ravitaillée la mission partit de Kodjar, au commencement de juillet, pour se rendre, à travers une brousse marécageuse peuplée d'éléphants, à Carimama et à Madecali, localités du Dendi situées sur le Niger, dont les chefs sollicitèrent l'établissement d'un poste. Elle revint ensuite à Ilo (6 juillet) d'où elle partit en toute hâte le 22, à la nouvelle d'un mouvement offensif dirigé contre Boussa.

Le chef Cora avait en effet repris les armes, et voulant profiter de l'absence de M. Bretonnet, rassemblait ses forces à Ouaoua. Bien que n'ayant avec lui que 23 miliciens et les gens du roi de Boussa, sur lesquels il était difficile de compter beaucoup, M. Carron ne s'en porta pas moins à la rencontre de l'ennemi. Le 23 juillet, un vif combat fut livré à Kakodji, à 2 heures seulement de Boussa. Le chef Cora y fut mortellement blessé et ses partisans, sérieusement éprouvés par notre

Digitized by Google

feu, se retirèrent dans le plus grand désordre. Mais avec sa petite troupe M. Carron n'était pas en état de les poursuivre.

M. Bretonnet, qui n'avait mis que 7 jours pour se rendre d'Ilo à Boussa, arriva le 28 juillet et s'empressa de tirer parti de la défaite de l'ennemi. Ouaoua était abandonné ainsi que les villages voisins de la vallée de l'Oly; mais les habitants revinrent peu à peu et firent leur soumission qui, cette fois, fut définitive.

Cependant les échecs essuyés par les indigènes, et que les faibles forces de la mission ne permettaient pas de rendre décisifs, ne rebutaient pas les petits chefs baribas. Menacé par le soulèvement que préparait une partie de ses sujets, le roi de Kayoma invoqua encore notre assistance (7 août). Le lieutenant de vaisseau Bretonnet lui envoya alors MM. Carron et Carrérot avec 60 hommes. A leur approche les révoltés prirent la fuite, et M. Carrérot fut installé comme résident à Kayoma avec 30 hommes. Un poste fut également établi à Kissi à la demande du roi.

Enfin, l'orage qui s'amoncelait depuis longtemps du côté de Nikki éclata sérieusement. Les chefs baribas de cette région rassemblèrent leurs forces à Moré et Barou en vue d'une attaque décisive sur Kayoma et Boussa. M. Bretonnet, laissant dans cette dernière ville comme résident provisoire le garde principal Moussa Touré, partit le 1er septembre pour Kayoma, d'où il essaya de négocier avec ses adversaires ; mais ceux-ci répondirent par une déclaration de guerre.

Décidé alors à brusquer l'attaque avant que toutes les forces ennemies fussent concentrées, M. Bretonnet, ayant avec lui MM. Carron Carrérot, de Bernis, 90 hommes, les gens de Boussa et de Kayoma, partit de cette dernière ville le 12 juillet. Le 13, il arrivait devant Moré, village fortifié de fortes palanques, derrière lesquelles environ 1.500 hommes se tenaient abrités. A 3 heures le signal de l'assaut fut donné. Nos soldats se comportèrent vaillamment et enlevèrent rapidement la position. Mais l'inspecteur Carrérot fut frappé par une flèche empoisonnée et succomba 1 heure 1/2 après. C'était une perte sérieuse pour la mission au service de laquelle il n'avait cessé un instant de mettre son activité et son dévouement.

Battu, l'ennemi n'était cependant pas détruit. Il le prouva une fois de plus en faisant, dès le 14 au matin, un vigoureux retour offensif, ce qui ne l'empêcha pas d'essuyer un nouvel échec. Décidé à profiter

Digitized by Google

de sa victoire, M. Bretonnet commença aussitôt la poursuite. Le 15 au matin il se trouvait devant le village fortifié de Barou, dans lequel l'ennemi s'était fortement retranché. Celui-ci fit une résistance des plus opiniâtres et il fallut la vigueur et la ténacité de nos soldats et de leurs chefs pour en avoir raison. Enfin le chef de la révolte, Bio Yorouma, tomba frapppé à mort et sa chute entraîna la fuite désordonnée de ses partisans. Ce coup de vigueur produisit une impression salutaire dans le pays. et assura enfin la tranquillité des régions de Boussa et de Kayoma.

Le 28 septembre 1897, la mission rentrait à Kayoma. ayant mené à bonne fin la répression du dernier mouvement et la pacification du pays. La campagne avait été rude et avait coûté à la petite colonne 6 tués dont l'inspecteur Carrérot, et 30 blessés. Hommes et chefs étaient surmenés, et il n'était que temps de les renforcer et de leur permettre de prendre un repos bien gagné A Kayoma, M. Bretonnet trouva le lieutenant Brot, mis à sa disposition. Il envoya comme résident à Boussa M. Caron, et à Ilo M. de Bernis qui vient d'y être assassiné dans des circonstances encore inconnues, au moment où il se préparait à rentrer en France et à recevoir la récompense de ses actions d'éclat et des brillants services rendus à la mission.

Après avoir ainsi complètement atteint le but de son expédition, le lieutenant de vaisseau Bretonnet reprit la route du Dahomey et s'embarqua à Kotonou pour Marseille où il arriva en février 1898. La colonne Gasnier-Vermeersch devait achever son œuvre à l'intérieur par la prise de Nikki et l'écrasement des derniers Baribas.

Par suite de l'heureuse issue de la mission Bretonnet, la France avait pris possession de la rive droite du Niger au-dessus de Boussa et y avait établi une chaîne de postes, afin d'en rendre l'occupation effective. L'hinterland du Dahomey était donc assuré de s'étendre jusqu'au Niger et d'avoir une porte ouverte à Boussa sur le fleuve navigable.

Tous ces événements ne se passèrent pas sans les vives protestations de la presse anglaise. Les organes inspirés par la Cie du Niger, le *Times* notamment, ne nous ménagèrent pas les attaques. L'occupation de Boussa ainsi qu'on l'a vu (1), donna lieu à des récriminations sans fin. Mais la Cie du Niger, dont l'appétit est plus grand que l'estomac, ne pouvait nous prévenir partout dans cette course au premier occupant, car ses

(1) *Rev. Fr.* t. XXII, p. 208, avril 1897.

Digitized by Google

forces à peine suffisantes pour maintenir son autorité là où elle était établie, ne lui permettaient pas de prendre possession des régions qu'elle convoitait.

Depuis, la situation s'est modifiée. Les envois considérables en hommes et en officiers, faits dans l'intérieur de la colonie de Lagos et au Niger, ont permis aux Anglais d'établir leurs postes juste en face des nôtres et même de les tourner pour s'installer sur leurs derrières, comme ils l'ont fait pour le poste de Kissi, en venant s'établir à Béria, à Ilesha, à Okouto. C'est là un procédé fort peu correct, au moment surtout où les plénipotentiaires des deux nations examinent loyalement les droits et la situation des deux pays. Ce n'est pas en cherchant à susciter des incidents, en intimidant nos postes indigènes, en essayant de tourner les indigènes contre nous que les Anglais arriveront à aplanir les difficultés existantes.

Nos voisins d'outre-Manche ordinairement les premiers en expansion coloniale, se sont laissés devancer sur cette terre d'Afrique. Grâce à l'activité de nos explorateurs, de nos officiers, nous sommes devenus les *beati possidentes* de ces régions sans maître. Les Anglais ont perdu la partie ; pour une fois, qu'ils sachent donc le reconnaître, même de mauvaise grâce.

Georges Demanche.

Digitized by Google

KIAO-TCHÉOU

Les Allemands viennent d'obtenir la concession à bail de la baie de Kiao-Tchéou et de ses environs. Comme cela pourrait fort bien devenir une occupation définitive, ainsi qu'il en sera sans doute de celle des Russes à Port-Arthur et à la baie de Ta-liène-ouane, il est intéressant d'étudier la valeur de ce point du territoire chinois.

La baie de Kiao-Tchéou, située sur la côte sud de la province du Chan-toung, est le seul port de refuge praticable pour de gros navires entre Chang-haï et Tchéfou. Les Russes, qui cherchaient depuis quelques années un port d'hivernage pour leur flotte sur les côtes de Chine, s'en étaient rendu compte et avaient obtenu du gouvernement chinois, il y a un peu plus d'un an, l'autorisation d'y faire hiverner leurs navires. Les Allemands ayant eu quelques démêlés avec le fils du Ciel, au sujet de leurs missionnaires catholiques au Chan-toung, dont deux ont été assassinés, s'empressèrent d'exiger de la Chine la cession à bail de Kiao-tchéou et de ses environs comme compensation.

La baie de Kiao-tchéou prend son nom de la ville de ce nom qui se trouve située à 3 1/2 milles du fond du havre dans une plaine arrosée par plusieurs rivières se jetant dans la baie. La plus importante est le Ta-Kou, qui prend sa source près de Houang-hsien, à huit milles de la côte nord du Chan-toung, dont il traverse ainsi toute la partie péninsulaire. Dans l'antiquité, un canal reliant l'un de ses affluents, le Pai-sha-ho, au Kiao-laï-peï-ho, qui se déverse dans le golfe du Pé-tché-li, formait une île de toute la partie orientale de la province.

A l'est du Ta-kou-ho, le Tchang-tchi-ho et le Nan-ta-ho se jettent aussi à la mer. Le dernier passe à peu de distance des murs de Tsi-mei-hsien. Enfin au sud de Kiao-Tchéou deux autres rivières apportent encore à la baie leurs eaux et leurs sables. Grâce à ces alluvions la ligne des rivages change continuellement et l'hydrographie en est assez mal faite. Les bas-fonds s'étendent très loin de la limite des hautes mers et des navires calant seulement quelques mètres doivent jeter l'ancre non loin de l'entrée du havre dans 7 à 8 brasses d'eau. On ne peut donc guère utiliser comme port de refuge que la partie sud, qui n'en constitue pas moins, suivant l'expression des instructions nautiques anglaises, « l'un des ports les mieux abrités de la côte Est de Chine. »

Digitized by Google

A haute mer, la surface du havre ne mesure pas moins de 140 milles carrés et le mouillage paraît entièrement fermé par les hautes terres de l'entrée, dont les deux pointes : le cap Evelyn au sud et le Yu-nui-shan au nord, ne laissent entre elles qu'un goulet de deux milles à peine de large avec une profondeur de 10 a 20 brasses. La ligne des sondes de 5 brasses ne s'étend qu'à 5 milles de l'entrée. Or, comme le fond de la baie en est à 17 milles, on voit le peu d'espace utile laissé par les hauts fonds dans ce vaste bassin. Il a u'ailleurs l'inconvénieut grave de geler en partie pendant les hivers rigoureux, et ils y sont assez fréquents, bien qu'on se trouve là sur le 36° de latitude, c'est-à-dire à la même hauteur de l'équateur que Malte et Athènes.

Le froid qui commence en décembre dure jusqu'en mars et les habitants affirment que la glace est quelquefois assez épaisse pour qu'on puisse traverser la baie à pied sec, de l'île Potato dans le nord, à l'île Tchi-po-sah près de l'entrée. C'est sans doute à cause de cela que les Russes ont préféré s'installer à Port-Arthur et à Ta-liène-ouane, qui, bien que beaucoup plus au nord, sont rarement pris par les glaces.

Par un temps clair l'entrée de la baie est facilement reconnaissable du large, à 17 milles de distance, grâce à l'élévation de l'île To-lo-shan (565 pieds de haut) qui forme un excellent amer et à celle des côtes où l'on aperçoit des montagnes telles que le Loung shan et le Ta-mo-shan (ou haute montagne double) qui ne mesurent pas moins de 1146 pieds et 2249 pieds de hauteur respective.

La division française des mers de Chine, qui a visité ce point en 1896, a reconnu que les Chinois avaient établi trois batteries sur les hauteurs de Tching-tao-ko et de Fou-shan-so, qni forment la partie nord de la passe. On a relevé aussi l'existence d'une jetée de débarquement, récemment construite dans l'anse de Tching-tao-ko, près de l'entrée et du village de ce nom (aussi appelé Tsin-tao-fou).

Pour assurer la défense de leur concession, les Allemands ont pris également possession des îles To-lo-shan, Tcha-lien-tao et Ka-ti-miao, situées respectivement à 18, 29 et 33 milles au large de l'entrée. ainsi que d'un certain nombre d'autres plus rapprochées telles que l'île Ronde, Taï-koung-tao, etc.

Le journal anglais *Standard* publiait dès le 17 janvier dernier une carte de la concession et une note traduite des documents officiels allemands. D'après ces renseignements, l'Allemagne obtenait la surface

Digitized by Google

entière de la baie, jusqu'à la limite des hautes mers ; les terrains situés au nord et au sud de la passe jusqu'au sommet des montagnes, ainsi que les îles situées dans la baie et au large. Le territoire concédé est entouré d'une zone neutre à l'intérieur de laquelle aucune mesure administrative ne peut être prise par les autorités chinoises sans le consentement de l'Allemagne. Le pays ainsi soumis aux Allemands est limité comme suit :

Une ligne droite allant à l'ouest, tirée du rivage près de la colline de l'est, à un point qui, au moment des hautes mers, se trouve à 7 milles de Kiao-tchéou. De là, elle va droit au nord jusqu'au point dit station de *Likin* de Ta-po-teur, puis elle revient au sud-est jusqu'au confluent des rivières Kiao-ho et Ta-kou-ho. Elle se dirige alors directement vers l'est jusqu'au rivage de la baie de Lao-shan, en un point où aboutit la ligne fictive venant de l'île Ka-ti-miao au Sud-Est. Elle prend là une direction S. S.-O. vers l'île de Tcha-lien-Tao, d'où elle va à l'O. S.-O. sur l'île de To-lo-shan. Elle rejoint la terre ferme dans l'O. S.-O. un peu au delà du 120° de longitude E. de Greenwich, d'où elle revient au point de départ.

Les Allemands n'ont point perdu de temps et nous avons déjà sous les yeux une belle carte de la province du Chan-toung intitulée : « *Deutschland in Ostasien* » dessinée d'après le baron von Richtoffen et sur laquelle l'établissement géographique de Dietrich Reimer à Berlin a marqué la concession à bail *(Pachtgebiet)* et tout autour, à une distance de 50 kilomètres, la zone neutre. Quant à la zone d'influence ou *hinterland* elle s'étend sans doute dans l'esprit de nos voisins à toute la province même du Chan-toung. On voit en effet, figurer déjà sur cette carte le tracé des lignes de chemin de fer dont l'Allemagne espère obtenir la concession et qui sont destinées à drainer vers Kiao-tchéou les richesses minières et les produits de l'agriculture pour les détourner du port de Tchéfou et de la grande ligne ferrée projetée entre Tientsin et Hankéou, concédée aux Belges, paraît-il, s'il faut en croire les dernières nouvelles de source anglaise.

Le réseau ferré projeté par l'Allemagne comprend une ligne principale partant de Kiao-Tchéou pour atteindre à l'O. N.-O. la capitale de la province Tchi-nan-fou en passant par les villes de Kao-mi-hsien, de Weï-hsien et Tchang-lo-hsien, riches en mines de houille, comme celle de Po-chan-hsien qu'on dessert par un embranchement partant des envi-

Digitized by Google

rons de Tchang-shan-hsien et passant par Tsi-tchouane-hsien. De Tchi-nan-fou, la ligne va à Tsi-ho-hsien sur le fleuve Jaune, d'où une autre ligne principale se dirige au S.-E. sur Yi-Tchéou-fou en suivant les bords du Grand-Canal. Elle desservira un pays riche en soie et en productions agricoles, ainsi que les villes de Tai-ngan-fou, Hsin-tai-hsien et Mong-Tin-hsien. Un embranchement a été prévu depuis pour relier Yi-tchéou-fou et ses importants gisements houillers avec Kiao-Tchéou. Il n'est pas encore marqué sur la carte, mais il est mentionné par le *London and China Express* du mois dernier.

Si l'Allemagne arrive à obtenir la concession de ce vaste réseau qui ne mesure pas moins de 825 kilomètres, elle pourra drainer vers Kiao-Tchéou, presque tous les produits de la partie occidentale de la province très riche en minéraux utiles, et où il existe même des métaux précieux tels que l'or, la galène argentifère, le fer magnétique et non loin, à l'ouest de Yi-tcheou-fou dans les montagnes du King-Kang-lin, des gisements diamantifères peu connus et inexploités dont nous avons établi l'existence dès 1876 pendant une résidence de quatre années et demie dans la province (1).

Kiao-Tchéou (latitude 36° 10' long. E. de Greenwich 120° 10') était autrefois le centre le plus important du commerce dans le Chantoung oriental. Elle recevait ses provisions du sud par la mer et distribuait des marchandises dans tout le pays. Grâce à l'ensablement de la baie et surtout à l'ouverture du port de Tchéfou, en 1858, le commerce a grandement diminué. Le port actuel de la ville se trouve à 5 milles au sud à un endroit nommé Ta-po-teur, sur une crique, à 13 milles par eau de la mer et qui est presque à sec à marée basse. Les jonques de Ning-Po et du Fo-Kien jettent l'ancre dans la rade et leurs chargements sont apportés par des bateaux à fond plat dont 50 à 60 attendent sur la boue le retour de la marée. Le pays tout autour aussi loin qne la vue peut s'étendre est absolument plat ; près de la mer, il devient marécageux et par suite malsain, surtout pendant les fortes chaleurs de l'été. Le gouvernement chinois eût préféré voir ce port ouvert au commerce plutôt que celui de Tchéfou, mais il fut alors considéré comme beaucoup moins approprié au mouillage des navires à vapeur.

(1) *La province chinoise du Chan-toung, géographie et histoire naturelle*, Revue des questions scientifiques de Bruxelles 1890-91-92.

Digitized by Google

Des considérations politiques militèrent d'ailleurs en faveur de Tchéfou mieux placé au point de vue stratégique, sinon au point de vue commercial.

La ville de Kiao-Tchéou porte la trace évidente de son ancienne richesse. Presque toutes les rues sont traversées par de nombreux arcs

de triomphe en granit et grès, dont les sculptures présentent une variété infinie. Les maisons en briques grises et pierre de taille sont bien construites. Plusieurs couvrent une vaste étendue de terrain et possèdent des murs de 30 pieds d'élévation, aussi soigneusement que solidement construits. De hauts mâts de pavillon peints en rouge et

Digitized by Google

disposés par paire devant la porte d'un certain nombre d'édifices, indiquent la résidence officielle des nombreux mandarins.

Si la ville n'est pas grande, les faubourgs, par contre, couvrent un espace considérable ; c'est surtout dans les quartiers de l'ouest que se fait le commerce. La population était, il y a quelques années, fort hostile aux étrangers et les missionnaires anglais y ont été insultés à diverses reprises. C'était autrefois le principal marché de la partie orientale du Chan-toung. Les environs produisent encore des grains, des fruits, des légumes.

Le petit port de Tching-tao-ko, à l'est de l'entrée du havre, ne possède que peu de maisons. On y fait cependant un commerce important de cochons salés, de choux du Chan-toung frais ou conservés, de radis, d'arachides et de coton. Tout cela est exporté par jonques sur Shang-Haï.

Sur la partie est de la baie de Kiao-Tchéou se trouvent de grands établissements de pêcherie, ressemblant à nos madragues. Le pays, aux environs, est stérile à l'extrême, le sol consistant en argile jaune est semé de blocs de granit descendus des sommets voisins du Lao-Shan. Ces montagnes sont, dit-on, riches en minéraux divers. Les annales de la province y mentionnent l'existence de l'or, de l'argent, de l'améthyste et surtout du cristal de roche blanc ou enfumé. Les moines des nombreux monastères des environs exploitent ce cristal dont ils fabriquent des verres de lunettes ou d'autres objets de luxe, tels que des petites bouteilles plates servant de tabatières. Ils cultivent aussi la rhubarbe et de nombreuses plantes médicinales. La soie du chêne ou pongée est produite en abondance dans les environs par le bombyx à demi sauvage du *Quercus sinensis*.

La recherche de l'or est défendue par la loi, ce qui n'empêche pas les paysans de laver en secret le sable des rivières dans presque toute la partie orientale du Chan-toung. Ils se livrent à cette opération pendant les mois d'hiver, alors que les moissons étant rentrées ils n'ont pas autre chose à faire. On a découvert, récemment, l'or dans la roche elle-même aux environs de Ping-tou, à 15 lieues au nord de Kiao-Tchéou. Une compagnie a été formée pour l'exploitation, avec l'autorisation de l'État, mais la mauvaise administration des mandarins en a bientôt causé la ruine. Il n'y a pas de doute, cependant, qu'avec une organisation honnête dirigée par des européens, on pourrait exploiter

Digitized by Google

avec succès les diverses mines de la province et tout particulièrement les houillères de Weï-hsien, Po-shan-hsien et Yi-tchéou-fou où l'on rouve un charbon valant celui de Cardiff. Il est probable que les Allemands obtiendront la concession de ces mines dont les produits pourront venir à la côte au moyen des chemins de fer projetés.

Non loin du Lao-shan, à 9 lieues à l'E.-N.-E. de Kiao-Tchéou, se trouve la ville de Tsi-mi-hsien, dont les rues sont ornées d'une série d'arcs de triomphe en pierre sculptée. Elle ne compte que 18.000 habitants environ. Son commerce, qui est peu important, s'approvisionne par le port voisin (2 lieues 1/2) de Niu-kou-ko, petite ville située sur la rive orientale du havre de Kiao-Tchéou et entièrement peuplée de pêcheurs. On y trouve de vastes magasins remplis de coton cultivé aux environs, de gâteaux de pois provenant des fabriques d'huile de *Dolichos soya*. Ces tourteaux sont très employés comme engrais. Le pays fournit encore de la cire d'insectes ou *Péla*, des poires, des pommes et des kakis, ainsi que des noix et des amandes d'abricot douces ou amères.

De Kiao-Tchéou une route va au N.-O. à Weï-hsien en passant par Kao-mi-hsien, à 6 lieues de distance, par conséquent dans la zône neutre allemande. Cette route était autrefois une magnifique chaussée dallée de quarante pieds de largeur. Elle n'est plus maintenant qu'une série de fondrières infranchissables pendant la saison des pluies (juin et juillet). Elle traverse plusieurs rivières qui vont se jeter au nord dans un lac aujourd'hui à peu près complètement desséché, le Paï-mai-hou. Les ponts étaient autrefois de superbes échantillons de l'architecture chinoise. Malheureusement, ils n'ont pas été entretenus et les immenses dalles de granit qui les constituaient sont aujourd'hui remplacés par des fagots de tiges de sorgho recouverts de terre. La plaine est semée de nombreux et gracieux villages bâtis à l'ombre des pins, des peupliers, et dont les jardins sont plantés de poiriers, pommiers, pêchers, abricotiers, noyers et châtaigniers. Les champs produisent le blé, le sorgho, le maïs, les arachides, le tabac et une quantité de légumes qu'il serait trop long d'énumérer. On sait, en effet, que les Chinois sont, avant tout, végétariens. Au Chan-toung, ils élèvent des porcs et des volailles dont ils sont aussi friands. Ils mangent bien encore de la chèvre et de l'âne, mais jamais de bœuf, cet animal étant spécialement consacré à l'agriculture.

Digitized by Google

Kao-mi-hsien est une petite ville entourée de murs comme toutes les villes chinoises. Ses murs, bien entretenus, ont trois milles de tour et renferment une population d'environ 10.000 âmes. Il se fait dans cet endroit un grand commerce d'un tabac blond et léger ressemblant au tabac turc et que l'on exporte en quantité sur Tchéfou, d'où il gagne jusqu'à l'Europe et l'Amérique où il sert à la fabrication du Maryland.

Tels sont les environs immédiats de Kiao-Tchéou. On voit, par cette courte description, que le pays est assez riche en productions diverses et que la province de Chan-toung pourra devenir, dans des mains expérimentées, une source certaine de richesses. Les Allemands s'en sont très adroitement saisis et ils ont la bonne fortune d'avoir su décider Herr Detring, l'un de leurs compatriotes qui connaît le mieux la Chine du Nord, où il a été commissaire des Douanes impériales maritimes, tant à Tchéfou qu'à Tientsin depuis 1875, à quitter le service chinois et son ami Li-Houng-tchang, dont il était aussi le conseiller intime, pour venir prendre la direction de leurs affaires à Kiao-Tchéou. Sans perdre de temps, ils ont organisé aussitôt un service postal de quinzaine sous pavillon allemand entre Shang-haï et leur nouvelle colonie, car tel est bien le nom qu'ils entendent donner à leur *Pachgebiet*. Voici donc encore les Russes à Port-Arthur et les Japonais à Weï-haï-weï, les Anglais à Kow-loun près Hong-Kong ; que va faire la France, *That is the question.*

A.-A. Fauvel,
Ancien officier des Douanes chinoises au Chan-toung.

Digitized by Google

LE PREMIER PARTAGE DE LA CHINE

Les événements se déroulent en Extrême-Orient avec une rapidité qui contraste singulièrement avec l'immobilité traditionnelle du Céleste empire. Cela tient du reste à la situation particulière de la Chine qui, vaincue dans sa lutte avec le Japon, n'ayant plus de flotte, presque plus d'armée et pas d'alliée, se trouve à la discrétion absolue des grandes puissances européennes. Celles-ci n'ont eu garde de laisser échapper une si belle occasion pouvant servir leurs intérêts et viennent de procéder à l'attribution, en quelque sorte pour chacune d'elles, d'une partie de la Chine et à un premier partage de son territoire.

Lorsque le traité de Simonoseki eut donné au Japon la presqu'île de Liao-Tong, où se trouve le port de guerre chinois de Port-Arthur, la Russie, qui ne pouvait admettre l'établissement du Japon sur le continent, et précisément en un point où elle avait jeté ses vues, adressa au gouvernement du Mikado, de concert avec la France et l'Allemagne, une note demandant au Japon de renoncer à l'annexion de la presqu'île de Liao-Tong. Une élévation de l'indemnité de guerre devait compenser ce sacrifice. Le Japon, ne se sentant pas en état d'entamer une lutte qui pouvait lui faire perdre entièrement le prix de ses victoires, céda, et le Liao-Tong resta chinois.

Mais le Céleste empire avait une dette de reconnaissance à payer.

La Russie, la plus intéressée de toutes les grandes puissances dans les affaires d'Extrême-Orient, obtint de faire passer à travers la Mandchourie le chemin de fer transsibérien, obligé par son tracé primitif à un coude très accentué vers le nord pour atteindre l'océan Pacifique. Il en résultait une économie de tracé de plus de 600 kilomètres, l'autorisation d'établir des postes militaires pour protéger les travaux et la main-mise en quelque sorte sur la Mandchourie septentrionale. De plus, la Russie obtenait du gouvernement de Pékin, l'autorisation de faire hiverner, en cas de besoin, sa flotte dans un port chinois libre de glaces.

Plus modeste dans ses prétentions, la France n'avait profité de la situation que pour obtenir d'insignifiantes rectifications dans la délimitation, encore inachevée à cette époque, de la frontière du Tonkin et quelques avantages pour son commerce dans les provinces méridionales de la Chine.

L'Allemagne n'avait rien demandé. Elle se réservait, étudiait le ter-

Digitized by Google

rain et allait faire ses premiers pas sur le territoire chinois en débutant par un coup d'éclat.

Dans les premiers jours de novembre 1897, on apprenait que deux missionnaires catholiques allemands, avaient été massacrés dans le Chan-Tong, le jour de la fête de la Toussaint. Sans perdre un instant, le gouvernement allemand adresse à la Chine une demande de réparation catégorique, et donne ordre à sa flotte de se saisir d'un gage en mettant la main sur la baie de Kiao-Tchéou, excellent mouillage situé aux portes du golfe de Petchili. Le 14 novembre les navires allemands prenaient possession de la baie de Kiao-Tchéou, et des détachements, s'avançant dans l'intérieur, occupaient ensuite la ville de ce nom. En vain la Chine, pour se débarrasser de ce voisinage, s'empressa-t-elle, contrairement à toutes ses habitudes, à donner immédiatement à l'Allemagne toutes les satisfactions qu'elle demandait. Celle-ci ne voulut pas entendre parler de l'évacuation de Kiao-Tchéou et demanda au gouvernement de Pékin de lui céder la baie et une bande de territoire adjacent, mais seulement *à bail*, afin de permettre aux Chinois de *sauver la face*. Devant les instances réitérées du gouvernement allemand et en présence de l'orage qui semblait s'amonceler, le Tsung-li-Yamen fit droit, le 6 mars dernier, aux exigences germaniques.

Voyant l'Allemagne s'installer à Kiao-Tchéou, et ne sachant pas jusqu'où pourraient aller ses prétentions, le gouvernement russe avait tenu à faire connaître ses intentions pour éviter d'être prévenu. Il avait, d'accord avec la Chine, envoyé sa flotte hiverner à Port-Arthur. Le 18 décembre 1897, quatre navires russes entraient dans le grand port chinois. La démonstration était significative et indiquait bien un commencement d'abdication de la part de la Chine. Ce commencement n'allait pas tarder à avoir une suite, car les événements allaient se précipiter.

Obligée de payer au Japon une importante indemnité de guerre, la Chine n'était pas en mesure de se libérer par ses propres ressources. Il lui fallait donc pour pouvoir s'acquitter et mettre les Japonais en demeure d'évacuer Weï-Haï-Weï, qu'ils détenaient comme gage, recourir à l'emprunt. Cet emprunt qui le souscrirait ?

C'est ici que les perplexités du Tsung li Yamen prirent des proportions sans cesse grandissantes. Prêter de l'argent à la Chine, personne ne s'y refusait; mais il fallait avoir des garanties. Ces garanties devaient consister dans le contrôle de certains revenus et ce contrôle devait

Digitized by Google

donner une sérieuse influence à celui qui l'exercerait. L'emprunt devait donc amener une lutte d'influences entre les puissances en rivalité d'influence en Extrême-Orient.

Après avoir oscillé entre un emprunt d'État souscrit par la Russie, puis par l'Angleterre, le Tsung li Yamen se décida à traiter avec deux banques, l'une anglaise, l'autre allemande, pour l'émission d'un emprunt de 16 millions de livres sterling.

C'était au fond un succès pour l'Angleterre qui obtenait en même temps d'autres avantages fort importants : l'ouverture des cours d'eau navigables de la Chine au commerce européen, l'engagement de toujours confier à un Anglais le poste important de directeur général des douanes, enfin l'engagement de ne céder sous aucune forme un territoire du bassin du Yang Tsé Kiang — *sauf à l'Angleterre*, aurait pu ajouter la convention. Mais ce qui n'était pas dit était sous entendu et la presse britannique n'a pas caché la nécessité pour l'Angleterre d'occuper quelque forte position stratégique dans les parages du Yang Tsé, et de se réserver une influence prépondérante dans le bassin d'un fleuve qui a plus de 3.000 kilomètres de cours et où l'ensemble de la population n'est pas évalué à moins de 200 millions d'habitants, c'est-à-dire à plus de cinq fois le chiffre atteint par la Grande-Bretagne et l'Irlande.

Cette attribution à l'Angleterre d'une énorme sphère d'influence au cœur de la Chine, les avantages qu'elle tenait de l'emprunt et d'autres concessions, et les tentatives qu'elle avait faites pour avoir accès à Talien Wan, port incontestablement placé dans la sphère des intérêts russes, ne pouvaient laisser la Russie indifférente. Il importait en effet au gouvernement du tsar de ne pas laisser s'affaiblir, même momentanémennt, son influence toute puissante à Pékin. Aussi dans les premiers jours de mars une note était-elle adressée au Tsung li Yamen par le ministre russe à Pékin, M. Pawlof, demandant la cession à bail de Port-Arthur et de Talien Wan, ainsi que le droit de raccorder Port-Arthur au chemin de fer en construction à travers la Mandchourie et dans les mêmes conditions. C'était une réponse indirecte mais non dissimulée aux demandes anglaises.

La situation était grave pour la Chine, qui, suivant ses habitudes, essaya de gagner du temps. Mais, après avoir cédé à l'Allemagne, après avoir cédé à l'Angleterre, comment résister à la Russie, dont la puis-

Digitized by Google

sance était autrement redoutable? Mise en demeure de donner sa réponse à bref délai, la Chine vient d'accéder à toutes les demandes de la Russie, et de signer le 27 mars une convention conforme.

Le succès de la Russie était de beaucoup plus éclatant que celui de l'Angleterre qui, n'ayant pu faire prévaloir le principe d'intégrité territoriale de la Chine, va sans doute prendre un « gage ».

Mais, se demandera-t-on, quel a été dans tous ces événements le rôle joué par la France?

Il faut reconnaître que jusqu'ici la France est restée en arrière des autres puissances. En fidèle alliée, elle a tout d'abord appuyé les demandes de la Russie. Puis, lorsque les avantages obtenus par d'autres puissances eurent détruit l'équilibre existant en Extrême-Orient, elle adressa à son tour une note au Tsung li Yamen en vue de faire valoir certaines revendications. D'après les journaux anglais — car, en France, aucune nouvelle précise n'a transpiré à ce sujet — la France demande à la Chine : la cession à bail du port de Laï Chau, dans les mêmes conditions que Kiao Tchéou a été cédé à l'Allemagne; le droit de construire un chemin de fer jusqu'à Yunnan Fou; l'attribution à un Français de la direction générale des postes et télégraphes; enfin l'engagement par la Chine de ne céder à aucun titre un territoire situé dans les provinces de Yunnan, Kouang Si et Kouang Tong. Le port de Laï Chau ou Lei Tchéou qui se trouve sur la partie orientale de la presqu'île située en face de l'île d'Haïnan, possède un excellent mouillage, comme on est loin d'en trouver dans tout le golfe du Tonkin.

Il n'en a pas fallu davantage pour éveiller la mauvaise humeur que les principaux organes de la presse britannique ne cessent de témoigner à la France lorsque celle-ci cherche à faire un mouvement sur un point du globe où ses voisins d'outre-Manche ont des prétentions, ou pourraient en avoir. La presse anglaise a trouvé naturel que la Russie fît tous ses efforts pour obtenir un port libre de glaces sur les mers de Chine; elle a reconnu que la Mandchourie devait fatalement être entraînée dans l'orbite de la politique russe. Mais quand il s'agit de la France, et quand celle-ci s'avise d'émettre quelque prétention, les appréciations sont alors bien différentes!

Le *Times*, qui se distingue comme toujours par son peu d'aménité à notre égard, ne manque pas de s'élever contre les propositions de la France. Il trouve fort mauvais que la France demande à la Chine de

Digitized by Google

ne rien céder de ses trois provinces méridionales. Tout d'abord une partie du Yunnan appartient au bassin du Yang Tsé et la Chine s'est déjà engagée à ce sujet. Le Kouang Tong se trouve vis-à-vis de Hong-Kong; par suite les intérêts anglais sont en jeu de ce côté. Quant à Laï Chau, il se trouverait quelque peu sur la route de Singapore à Hong-Kong, et il paraît que cette route est intangible aux yeux des Anglais.

A entendre pareil langage on dirait vraiment que tout ce qu'il y a de bon sur la surface du globe doit être la propriété des seuls fils d'Albion ou n'appartenir à d'autres nations que suivant leur bon vouloir. Cette théorie n'a heureusement plus cours et on devrait comprendre, de l'autre côté du détroit, qu'il y a d'autres intérêts au monde que les intérêts britanniques et qu'ils doivent être défendus à l'égal de ces derniers.

N'est-ce pas du reste l'Angleterre qui a été l'inspiratrice de tous les procédés politiques qui viennent d'être appliqués en Chine?

N'a-t-elle pas la première inventé la cession à bail, en cédant pour un temps au souverain du Congo un territoire sur le haut Nil, qui ne lui appartenait pas d'ailleurs?

Hong-Kong n'explique-t-il pas toutes les créations de dépôt de charbon?

La demande de non cession des provinces du sud de la Chine n'est-elle pas décalquée sur celle de l'Angleterre relative au Yang-Tsé?

Et si, à un autre point de vue, l'Angleterre touche à la Chine d'un côté par Hong-Kong, de l'autre par la Birmanie, la France en est aussi limitrophe par le Tonkin et ce, sur une longueur de plus de 2.000 kilomètres. Il faudrait aussi, sous prétexte que la Birmanie touche au Yunnan, que la France renonçât à construire un chemin de fer du Tonkin à Yunnan Fou? L'Angleterre s'est attribuée en Chine la part du lion; qu'elle laisse donc les autres nations faire rentrer dans leurs sphères d'intérêt les territoires qui avoisinent leurs possessions. Les négociations entre la France et la Chine suivent d'ailleurs leur cours et il faut espérer que nos négociateurs auront assez de fermeté pour ne pas se laisser influencer à notre détriment.

Nous ne pouvons que nous estimer heureux de voir écarter pour la France toute idée de grande extension territoriale en Chine. Nous n'avons nul besoin d'annexer une population qui deviendrait vite un élément ruineux de concurrence pour notre commerce et pour notre colonie d'Indo-Chine en particulier. Il y a déjà trop de Chinois dans cette colonie; n'en augmentons pas encore le nombre. A. MONTELL.

Digitized by Google

JAPON [1]

COMMERCE ET PROGRÈS MARITIMES EN 1896

Le commerce extérieur du Japon a continué, en 1896, à s'accroître comme les années précédentes. Les importations au Japon ont atteint la valeur de 171.675.000 yens (2) en 1896 et les exportations japonaises, 117.843.000 yens, soit un trafic total de 289.518.000 yens.

Les importations dépassent donc les exportations de 53.832.000 yens. Cette différence sans précédent n'est pas due à l'extension générale des affaires, mais à la diminution de 13,4 0/0 subie par le commerce d'exportation, et à l'augmentation de 32,8 0/0 en faveur de l'importation étrangère, par rapport à l'année précédente.

Comparativement à 1895, on constate en effet que les importations ont progressé de 42 millions de yens, alors que les exportations ont subi un recul de 18 millions, Néanmoins, le commerce total a augmenté de 24 millions de yens en 1896.

La diminution des exportations japonaises en 1896, contrastant avec leur progression constante depuis plusieurs années, a une cause toute locale et temporaire. Les États-Unis, principaux acheteurs de produits japonais, ont, en effet, par suite de leur situation politique et de leur régime économique rendu incertain par l'attente de l'élection présidentielle, restreint beaucoup leurs achats en 1896, surtout en soie grège. Les récoltes des soies s'étant, de plus, trouvées inférieures aux années précédentes, il en est résulté une diminution notable des exportations du Japon, mais c'est là, nous le répétons, un simple accident, sans conséquence pour l'avenir.

Quoi qu'il en soit, les États-Unis tiennent toujours la tête des pays vers lesquels s'exportent les produits japonais. Ils figurent pour 31.533.000 yens (contre 54.029.000 y. en 1895). Le 2e rang passe à Hong-Kong avec 19.966.000 y. La France descend du 2e au 3e rang, avec 19.028.000 y. en 1896 (contre 22.007.000 en 1895). La Chine devient de plus en plus tributaire des produits japonais, dont elle achète pour 13.824.000 y. (contre 9.135.000 y. en 1895). Les pays qui

(1) Voir les précédentes études publiées sur le Japon dans la *Revue Française*, notamment t. XXII, p. 143.

(2) 1 yen = 2 fr. 72 environ en 1896.

Digitized by Google

viennent ensuite sont: l'Angleterre (9.013.000 y.), les Indes anglaises (4.538.000 y.), la Corée (3.368.000 y.), l'Allemagne (2.972.000 y.), l'Italie (2.669,000 y .), la Russie (1.323.000 y.), etc.

L'Angleterre est toujours la nation qui vend le plus au Japon. En 1896, les produits anglais qui y ont été introduits ont atteint la valeur de 59.252.000 y. (contre 45.172.000 y. en 1895). Les Indes anglaises passent du 4e rang au 2e avec 22.518.000 y. d'importations au Japon, doublant presque le chiffre de 1885 (12.002.000 y.). La Chine perd un rang avec 21.345.000 y. (contre 22.986.000 y.). L'Allemagne perd aussi un rang, quoique en sensible progrès avec 17.184.000 y. (contre 12.233.000 y.). Les États-Unis doublent presque leurs importations 16.374.000 y. en 1896 contre 9.277.000 y. en 1895). Hong-Kong progresse aussi avec 9.134.000 y. (contre 8.078.000 y.), La France monte de 5.180.000 y. en 1895 à 7.682.000 y. en 1896, mais l'Indo-Chine française baisse de plus de moitié (1.673.000 y. en 1896 contre 3.383.000 y. en 1895).

Ainsi que le fait remarquer, dans le rapport publié au *Moniteur officiel du Commerce*, M. Goudareau, gérant du consulat de France, « les commissions payées annuellement par certains de nos industriels et commerçants à des intermédiaires anglais, suisses ou allemands, suffiraient amplement aux frais d'une agence française... D'une façon générale, à l'entrée comme à la sortie, les 4/5 de nos transactions commerciales avec le Japon sont encore effectués par des maisons étrangères ».

Compagnies de navigation japonaises. — L'année 1896 a été signalée au Japon par l'extension de la navigation maritime nationale.

En mars, on a inauguré une ligne de Yokohama à Londres, en août une de Kobé à Seatle (États-Unis) avec escale à Honolulu (Hawaï). En octobre, le service avec l'Australie (Yokohama à Melbourne) a été organisé définitivement. Ces lignes, qui sont mensuelles, sont desservies par les plus grands paquebots de la « Nippon Yusen Kwaisha », que remplaceront bientôt des bâtiments nouveaux. La Nippon Yusen Kwaisha » possède en tout 10 lignes qui unissent respectivement Yokohama à Melbourne, à Seatle (viâ Honolulu), à Londres, à Shanghaï, à Manille (viâ Hong-Kong), à Bombay (par Hong-Kong, Singapore et Colombo) ; Kobé à Vladivostok (viâ Gensan), à Tientsin, à New-

Digitized by Google

Chang, Sanghaï à Vladivostok. Il y a pour ces diverses lignes 1 à 6 départs par mois.

En outre, la « Toyo Kisen Kwaisha » va inaugurer l'itinéraire de Yokohama à San Francisco, et la « Shosen Hwarsha » dessert les ports de Chine, de Corée et de Formose.

L'Angleterre a fourni tous les nouveaux paquebots japonais, au nombre de 23, jaugeant de 2.000 à 6.000 tonnes, et munis de perfectionnements leur permettant des vitesses supérieures aux paquebots européens ou américains qui naviguent entre l'Europe. les États-Unis et le Japon.

On ne peut que regretter que les constructeurs de navires français ne cherchent pas à attirer les commandes du Japon.

Au 1er janvier 1897, il existait au Japon 510 vapeurs jaugeant 363.000 tonnes et 165 voiliers jaugeant 27.000 tonnes.

Les deux principales Cies japonaises sont la « Nippon Yusen Kwaisha », qui possède 54 vapeurs représentant 97.000 tonnes, et la « Osaka Shosen Kwaisha », qui possède 57 vapeurs avec 27.000. Ces compagnies sont fortement subventionnées par le gouvernement du Mikado.

La concurrence des lignes japonaises s'est fait rapidement sentir pour les lignes étrangères. Les compagnies nationales prenant 25 0/0 de moins que celles de l'étranger, chargent énormément de marchandises, surtout au retour; mais les prix, beaucoup trop bas pour les dépenses à supporter, leur ont déjà fait subir des pertes considérables. Aussi des pourparlers se sont-ils engagés pour l'établissement d'un tarif uniforme. Le personnel des compagnies japonaises est complètement japonais, à l'exception du commandant.

Le pavillon français n'est représenté dans les eaux japonaises que par la Cie des Messageries maritimes qui relie, tous les 15 jours, l'Europe au Japon. Il y a, en outre, 2 compagnies américaines, 3 anglaises (avec 4 départs par mois pour l'une), 2 allemandes et une autrichienne, pour ne parler que des services réguliers.

Paul Barré.

Digitized by Google

BALLES HUMANITAIRES ANGLAISES

(DUM DUM)

Les dernières expéditions coloniales ont surabondamment démontré l'insuffisance, au point de vue de l'effet produit, des fusils de petit calibre, que l'on a surnommés les fusils « qui ne tuent pas ». En effet les balles de ces fusils, quand elles n'atteignent pas un organe essentiel, ne font que des blessures insignifiantes ou qui ne produisent leur effet que plusieurs heures après, n'empêchant pas par conséquent, celui qui est atteint de continuer à se battre et de produire son effort comme s'il n'avait pas été atteint.

Les effets, fort peu meurtriers, des balles de petit calibre furent constatés indépendamment de toute provenance d'armement. Dans leurs campagnes contre les tribus montagnardes du Nord-Ouest de l'Inde et notamment dans l'expédition du Tchitral, les Anglais remarquèrent combien peu était efficace le tir de leurs fusils Lee-Metford. Lors de la campagne d'Abyssinie les Italiens furent à même de juger l'insuffisance de leurs armes à petit calibre sur les Abyssins. A la bataille d'Adoua, les soldats du général Baratieri dirigeaient un feu des plus nourris contre les innombrables phalanges qui les assaillaient. Mais les Abyssins, quand ils n'étaient que légèrement atteints, continuaient à marcher et à se battre, comme s'ils n'avaient pas été touchés, et il fallait les « tuer plusieurs fois » pour les faire tomber.

Les mêmes observations ont été faites dans nos expéditions coloniales. Le capitaine Toutée, a propos des engagements qu'il eut avec les Touareg sur le Niger, reconnaissait que la balle du dernier modèle, qui transperce tout ce qu'elle frappe, ne produit pas le même effet de commotion foudroyante que les anciens projectiles. « Les gros fusils à piston, dit-il, donnaient un tir fort lent, mais ils abattaient leur homme. Les 200 coups tirés par les tirailleurs dahoméens ont jeté bas plus de monde que les 3.500 cartouches tirées par les laptots avec leurs armes perfectionnées ».

Mais ce fut surtout dans l'Inde que l'inefficacité des balles de petit calibre produisit un fâcheux effet. « Les régiments anglais, engagés dans l'expédition du Tchitral, avaient quelque peu perdu confiance dans

Digitized by Google

leur fusil Lee-Metford. Les gens des tribus ne semblaient pas s'apercevoir des balles perfectionnées qui les traversaient de part en part. A la première, un adversaire civilisé se fût déclaré pleinement satisfait et se serait replié sur la prochaine ambulance; les Afghans, soutenus par leur fanatisme et leur extraordinaire endurance physique (on en a vu continuer à se battre avec une lance au travers du corps), poussaient leur charge à l'arme blanche comme si de rien n'était; il fallait les tuer à plusieurs reprises; c'était déconcertant et peu sûr. Parfois même, ils en réchappaient; c'est un fait bien connu sur la frontière du Nord-Ouest que l'exemple de cet Afghan qui avait reçu sept balles Lee-Metford dont une dans la tête, et qui, ramassé dans les lignes anglaises, se porte à présent comme vous et moi. Bref le département de l'Ordnance dut s'occuper de fournir au fusil de petit calibre une balle capable d'arrêter une charge de *ghazis*, comme on appelle les soldats de la guerre sainte. »

Toutefois il faut dire que la balle Lee-Metford n'était inefficace qu'à petite distance. Dans cette même campagne du Tchitral, on a constaté, d'après des observations chirurgicales, qu'à longue distance elle faisait des blessures susceptibles de mettre un homme hors de combat. Ainsi à 1.200 mètres les blessures étaient fort graves et la balle pulvérisait les os traversés. « Mais, fait observer le *Journal*, aux courtes distances la blessure était petite, nette, elle prenait à travers les os la forme ronde d'une balle tirée à travers une feuille de papier et ne se déchirait pas. D'où il résultait, d'après le livre du major Thompson, que l'on ne pouvait compter sur la balle du Lee-Metford pour arrêter, dans sa course, un homme qui charge. *It cannot be depended upon to stop a man in his charge.* C'est ainsi qu'au commencement de la dernière campagne, des Afridis, traversés de part en part, continuaient à courir au devant des troupes anglaises et à combattre comme s'ils n'eussent pas été atteints. »

On eut alors recours à un procédé pratique pour faire rendre à la cartouche Lee-Metford le plein effet qu'on en attendait. Ces cartouches ont une balle en plomb enveloppée d'une chemise en nickel. On coupa le « nez » à la balle, ou bien on la lima, on l'usa par frottement, de façon à en adoucir la pointe par la disparition d'une partie de l'enveloppe en nickel. De cette façon la balle s'aplatissait au premier choc, faisant immédiatement une grave blessure. Les résultats ainsi obtenus

Digitized by Google

par les troupes britanniques furent si concluants que l'on modifia aussitôt le système de fabrication.

« Désormais, dit le *Temps*, au lieu de fabriquer des balles entièrement enveloppées de nickel, on fabriqua des « balles à nez mou » (*soft-nosed*), c'est-à-dire des balles qui ne sont entourées de nickel que sur les côtés et à la base ; à la pointe, le nickel disparaît et le plomb seul se montre au « nez ». L'effet des cartouches ainsi armées, comme des cartouches préparées par les soldats, dans le Tchitral, est facile à prévoir. La balle pénètre dans les chairs, mais tandis que la partie périphérique est arrêtée, la partie centrale, en plomb, grâce à sa masse, continue à avancer ; le plomb sort du nickel, s'étale en disque, et forme même des éclaboussures. d'où — d'après un chirurgien anglais, M. Davis, qui en a observé les effets — « une blessure très cruelle ». Les tissus sont déchirés, lacérés selon un plan beaucoup plus étendu que le plan de la balle même : les artères, les veines, les nerfs sont broyés à distance, et les blessures ont une gravité exceptionnelle. »

Cette balle, horriblement meurtrière, porte le nom de dum-dum. Son appellation, assez bizarre, ne lui a pas été donnée, ainsi qu'il a été dit, par les indigènes à cause du bruit qu'elle fait. Elle provient tout simplement d'une petite localité des Indes, Dum-Dum, située dans la banlieue de Calcutta, où se trouve une importante manufacture d'armes.

La balle dum-dum se présente encore sous une autre forme, avec un nez dur, en nickel, et sur les côtés des fentes par où le plomb peut s'étaler dans la plaie. Le résultat est toujours le même et la dum-dum, en entrant dans la plaie, s'ouvre comme les branches d'un parapluie, ou, suivant l'expression d'un témoin, comme un accordéon, en faisant d'effroyables blessures. Au choc elle s'écrase sur elle-même dans les tissus, le plomb s'étale comme un disque « produisant une blessure si atroce, dit le major Davis, que, selon toute probabilité elle serait interdite dans une guerre européenne ». L'aveu du major Davis mérite d'être noté.

Ainsi donc, il est avéré que les Anglais, qui se piquent si souvent de sentiments humanitaires et s'apitoyent si habilement sur le sort des esclaves des autres nations, n'hésitent pas à employer contre des peuplades guerrières, qui ont le tort grave de défendre leur indépendance avec une énergie farouche, un engin primitivement destiné à la

Digitized by Google

chasse des bêtes féroces, et qui cause d'horribles blessures, semblables à celles des balles explosibles dont la convention internationale de Saint-Pétersbourg, du 11 septembre 1868, a interdit l'emploi.

Questionné à ce sujet et simultanément dans les deux Chambres, le 24 février dernier, le gouvernement britannique n'a pas nié le fait. A la Chambre des communes, lord George Hamilton, répondant à une question de M. Dillon, a reconnu que les balles appelées dum-dum faisaient partie de l'armement des troupes anglaises. Mais, a-t-il ajouté, ces balles ne sont pas des balles explosibles et aucune loi ne s'oppose à leur usage.

A la Chambre haute, lord Stanley d'Alderley adressait une question analogue au gouvernement. Il expliqua à la Chambre que ces balles avaient été inventées pour les tigres et rien que pour les tigres ; que le colonel Wyhé, envoyé au Népaul, ayant vanté dans un journal l'effet de ces balles sur les tigres, les commerçants anglais s'étaient mis immédiatement à en fabriquer. Ces balles explosibles, dit-il, méritaient d'être condamnées et leur usage prohibé dans les armées civilisées.

Mais ce qui avait produit le plus d'effet sur lord Stanley d'Alderley, c'était le fait que des soldats anglais avaient été blessés par ces balles, les Afridis, entre les mains desquels il en était tombé un certain nombre dans cette meurtrière campagne de Tirah, ayant jugé à propos de les retourner par la bouche de leurs fusils contre les envahisseurs de leurs montagnes. Et lord Stanley de citer le cas de deux joueurs de cornemuse blessés le même jour, l'un « par une honnête et sphérique balle lee-metford », l'autre par une balle dum-dum. Le premier, celui qui a été blessé par « l'honnête balle » peut encore écrire qu'il a la poitrine transpercée, mais qu'il n'est pas en danger de mort et pourra bientôt jouer à nouveau de la cornemuse. L'autre, au contraire, a été si horriblement blessé que les deux chevilles et les os des jambes ont été réduits en pâte.

Comme à la Chambre des communes, le représentant du gouvernement britannique répondit que les balles dum-dum n'étaient pas explosibles du tout et que leur usage n'était contraire à l'esprit d'aucune convention ni coutume de guerre. Par suite, il n'y avait besoin d'aucune sanction particulière pour pouvoir faire usage de ces balles.

En faisant une réponse en ce sens, les représentants du gouvernement britannique ont méconnu complètement l'esprit de la convention de

Digitized by Google

1868 interdisant l'emploi des projectiles explosifs avec les armes à la main. Sans doute, les balles dum-dum ne sont pas explosives, mais elles produisent des blessures aussi effroyables, et c'est ce que la convention internationale a entendu prohiber, que les balles employées fussent explosibles ou non. En un mot, c'est le résultat anti-humanitaire que la convention a voulu atteindre bien plus que la cause qui devait le produire. On ne saurait mieux s'en rendre compte qu'à la lecture des considérants suivants de la convention de Saint-Pétersbourg.

« Considérant que les progrès de la civilisation doivent avoir pour effet d'atténuer au tant que possible les calamités de la guerre ; que le seul but légitime que les Etats doivent se proposer durant la guerre est l'affaiblissement des forces militaires de l'ennemi ; qu'à cet effet, il suffit de mettre hors de combat le plus grand nombre d'hommes possible ; que ce but serait dépassé par l'emploi d'armes qui aggraveraient inutilement les souffrances des hommes mis hors de combat ou rendraient leur mort inévitable ; que l'emploi de pareilles armes serait, dès lors, contraire aux lois de l'humanité, les parties contractantes s'engagent à renoncer mutuellement, en cas de guerre entre elles, à l'emploi, pour leurs troupes de terre ou de mer, de tout projectile d'un poids inférieur à 400 grammes, qui serait ou explosible ou chargé de matières fulminantes ou inflammables. »

A la Chambre française, un député des Ardennes, M. Hubert a questionné à son tour le ministre des affaires étrangères sur l'emploi des balles dum-dum, rappelant le sens de la convention de Saint-Pétersbourg et les questions posées au cabinet britannique. M. Hanotaux a répondu qu'il manquait de renseignements précis et authentiques, ajoutant seulement que « ces questions pourraient, le cas échéant, donner lieu à un échange de vues entre les puissances ». Nous espérons que l'historien et successeur de Richelieu ne s'en tiendra pas à cette vague promesse. Il serait un peu tard d'attendre « le cas échéant » d'une guerre où l'Angleterre serait engagée.

Jusque dans ces derniers temps les balles dum-dum n'avaient été employées qu'aux Indes où les Anglais avaient pu en apprécier sur eux-mêmes les effets. Mais voici qu'un télégramme de Londres, 23 mars, nous apprend que les troupes anglaises employées au Soudan oriental dans l'expédition contre Khartoum sont également approvisionnées de balles dum-dum. Bientôt sans doute il en sera de même pour le Soudan oc-

Digitized by Google

cidental et le fougueux colonel Lugard, qui ne cherche que l'occasion de faire éclater un conflit sur le Niger, voudra probablement savoir si les effets de la dum-dum sont aussi démonstratifs que ceux des canons Maxim de l'Ouganda.

Mais ici la situation change sensiblement de caractère. Au lieu de n'avoir affaire qu'à des Asiatiques où à des noirs, le colonel Lugard peut se trouver — si par malheur ses agissements amenaient une collision sanglante — en présence d'officiers français. Emploierait-il alors contre eux ces balles destinées aux bêtes fauves et aux sauvages? Qui nous assure du contraire après la déclaration de lord G. Halmilton? Ce serait monstrueux et ce serait donner à la guerre un caractère de cruauté digne des temps barbares.

Il importe donc au plus haut degré, pendant que nous sommes encore en paix, que la question fasse l'objet d'un examen attentif de la part des gouvernements civilisés, afin de donner à la convention internationale de 1868 la sanction que les Anglais ne paraissent pas disposés lui reconnaître.

G. Vasco.

LE COMMERCE DE LA TUNISIE EN 1896

Il est toujours intéressant de suivre le développement d'une possession jeune et pleine d'avenir comme la Tunisie. Les progrès réalisés jusqu'ici y ont été considérables, et, s'il reste encore beaucoup à faire, on peut avoir foi dans la vitalité du pays qui suffit à ses charges et trouve encore moyen d'avoir d'importantes réserves.

L'année 1896 n'a pas été une année aussi prospère que ses devancières, le commerce extérieur de la Tunisie a été de 80.952.000 francs dont 46.444.500 fr. aux importations et 34.507.500 fr. aux exportations. On constate, sur 1895, une diminution totale de 4.380.700 fr. En 1893, les importations tunisiennes avaient été de 38.383.000 fr. et les exportations de 29.685.000 francs.

Les exportations tunisiennes ont diminué de 6.739.000 fr. en 1896, par suite des mauvaises récoltes résultant d'une sécheresse prolongée.

Les principaux produits exportés sont : les huiles d'olive (4 millions au lieu de 6.237.000 fr. en 1895), les vins ordinaires (1.553.000 fr. au

Digitized by Google

lieu de 2.552.000 fr.), l'orge (2.964.000 fr. au lieu de 3.764.000 fr.), etc.

75 °/₀ des exportations tunisiennes vont en France et en Algérie, 11 °/₀ en Italie, 8 °/₀ en Angleterre et à Malte.

Il y a une légère augmentation pour la France et l'Algérie, l'Angleterre et Malte et une légère diminution pour l'Italie. La part de tous les autres pays réunis ne s'élève qu'à environ 6 °/₀. Parmi ceux-ci, la Belgique est en sensible diminution, Tripoli, l'Égypte et la Grèce présentent au contraire une augmentation appréciable; tous les autres pays n'entrent que pour une part insignifiante dans le commerce d'exportation de la Tunisie.

Si les exportations ont sensiblement baissé en 1896, les importations en Tunisie ont, au contraire, montré en 1896, une augmentation de 2.358.600 fr., qui s'explique par le manque de récolte en Tunisie, ce qui a nécessité l'importation de grains étrangers.

Un fait saillant a été la diminution de près de 2 millions 1/2 constatée en 1896 dans l'importation des tissus de coton. L'indigène, qui est le principal acheteur de ces tissus, n'ayant que peu de ressources, par suite du manque de récoltes, ne peut se procurer que difficilement ces produits manufacturés, et comme l'Angleterre fournit presque à elle seule ces tissus, on comprend facilement que cette branche d'importation britannique soit en diminution de près de 3 millions sur 1895.

Un autre fait a été l'augmentation à l'importation des huiles et des vins. La cause en est dans l'insuffisance des récoltes, qui a amené une diminution de 2.200.000 fr. dans l'exportation des huiles et de 1 million dans celle des vins. Ce sont les Italiens et les Maltais qui consomment surtout les vins étrangers ayant quelque peine à s'habituer à ceux que fournit le pays.

Le développement constant de la population est une des causes principales de l'augmentation des importations. Pour divers produits la construction de nouvelles voies ferrées explique l'augmentation des importations, comme celles des bois et des rails.

Le classement des importations par pays de provenance se fait de la façon suivante : France 25.563.000 fr., Algérie 1.536.000 fr. (soit ensemble, plus de 27 millions); Angleterre 3.832.000 fr., Malte 2.483.000 fr. (soit au total 6.315.000 fr.) Italie 5.284.000 fr., Russie 2.011.000 fr. etc.

Digitized by Google

La France et l'Algérie figurent pour 58 °/₀ des importations totales, (contre 56 °/₀ en 1895). L'Angleterre et Malte, qui entraient pour 21 °/₀ en 1895, tombent à 13 °/₀, cette différence étant due à la diminution de 3 millions sur les tissus de coton. L'Italie arrive au 3me rang avec 11 °/₀, sans modification appréciable. La Russie vient ensuite avec 4 °/₀ doublant son chiffre de l'année précédente, par suite des entrées de céréales. Par contre, la Belgique descend de 4 à 3 °/₀, l'Artriche se relève de 1 °/₀ en 1895 à 3 °/₀ en 1896, par suite des achats en sucre, café et bois faits à Trieste. Tripoli vient au 7me rang avec 1 1/2 °/₀, en légère augmentation.

En résumé s'il y a une diminution sensible des exportations en 1896, la part de la France est cependant plus considérable que précédemment dant les échanges avec la Tunisie. Le chiffre de 1896 est en effet le plus élevé qui ait été atteint jusqu'ici. Ces constatations sont consolantes, car elles établissent péremptoirement qu'en Tunisie, à l'inverse de ce qui se produit dans beaucoup d'autres de ses possessions, l'ensemble des transactions commerciales de la France vient, non seulement au premier rang, mais encore en s'accroîssant normalement d'une année à l'autre.

Le projet de budget de la Régence pour 1898 s'élève, en recettes ordinaires, à 24.061.000 fr., en augmentation de 385.000 fr. sur l'année précédente. Les dépenses ordinaires sont prévues pour 240.60.000 fr.; on voit donc que, malgré une série de mauvaises récoltes, le budget de la Régence peut être facilement équilibré sans augmentation d'impôts. M.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

AFRIQUE

M. *Georges Forret* explore actuellement la région méridionale du Maroc. Parti pour ce pays en avril 1897, il fit d'abord le levé des environs de Tanger, puis après 6 mois de séjour à Rabat-Salé, se dirigea le 24 décembre vers Meknès et Fez, à travers les tribus berbères des Zemmour et des Guerouan, qui assassinèrent le capitaine français Schmidt, il y a environ 15 ans. M. Forret se propose d'explorer ensuite les montagnes au sud de Fez et le grand Atlas.

Digitized by Google

M. *Félix Dubois*, l'auteur de *Tombouctou la Mystérieuse*, est débarqué à Marseille, dans le milieu de mars, revenant d'un 2e voyage au Soudan français. M. Dubois a traversé de part en part la boucle du Niger du haut Niger à Say, puis est descendu au Dahomey, où il s'est embarqué après avoir visité le Mossi et le Gourma.

L'explorateur allemand *de Carnap*, qui fut le second du Dr Gruner dans l'expédition que conduisit celui-ci du Togo à Say et aux bords du Niger, vient de traverser l'hinterland du Kameroun jusqu'à la Sangha et de revenir en descendant le Congo. Le capitaine de Carnap-Quernheimb quitta dans le milieu de septembre 1897 la station de Iaunde, dans le haut de la colonie allemande, dans le but de reconnaître la région située à l'est du Kameroun, près du confluent du Goko et de la Sangha. La caravane était composée de 200 soldats et porteurs commandés par un sous-officier blanc. La région qu'il s'agissait de traverser était complètement inconnue. L'expédition franchit sans grande difficulté la ligne de partage des eaux du bassin de l'Atlantique et du Congo et parvint à des altitudes où les membres de la caravane eurent vivement à souffrir du froid; 2 porteurs succombèrent même par suite de la basse température. Franchissant des régions où jamais blanc n'avait été vu des populations, M. de Carnap fut arrêté dans sa marche par les habitants, comme l'avait été précédemment le lt Tappenbeck. Ne voulant pas se frayer un passage par la force afin de ne pas s'aliéner les populations pour l'avenir, et ne pouvant arriver à convaincre celles-ci de ses bonnes intentions, M. de Carnap fit un détour dans la direction du nord, et, sans avoir eu à tirer un coup de fusil, arriva assez facilement à Koundé (6° lat. N. et 14° 40' long. E.

Se trouvant alors en territoire français, M. de Carnap écrivit à M. Blom, commissaire français dans la Sangha, pour lui faire part de son arrivée et lui demander la permission de traverser avec sa troupe le territoire français. Sur son autorisation, M. de Carnap se rendit à Tendira-Carnot pour rendre visite à M. Blom ; il congédia alors son escorte qui retourna à Iaundé avec son adjoint, puis continuant sa route le long de la Sangha, il arriva le 24 décembre à la factorerie établie à Ouesso par la Ste belge du Haut-Congo où il séjourna 25 jours en attendant l'arrivée d'un vapeur pour le conduire au Stanley-Pool. Le 17 janvier, il s'embarquait sur un steamer hollandais à destination de Brazzaville et de Léopoldville. Le 8 février, il prenait le train à la station de Kimuenza

Digitized by Google

pour Matadi, où il arrivait le 11. De là, il s'embarquait pour retourner au Kameroun et arrivait le 22 février au chef-lieu de la colonie allemande.

M. *Perdrizet*, agent français dans la haute Sangha, vient d'explorer une région inconnue au nord de cette rivière. Parti de Tendira-Carnot, il s'est dirigé vers le nord, suivant un itinéraire à peu près semblable à celui de M. Clozel, et est arrivé à la rivière Ouom découverte par cet explorateur. Il en a suivi le cours sur une certaine distance, en aval du point atteint par M. Clozel.

M. *de Béhagle* (XXII, 672) à quitté Brazzaville le 8 janvier, pour continuer sa ma.che vers le lac Tchad. Bien secondé par son collaborateur M. Toussaint Mercuri, il a pu, non sans peine, réunir ses marchandises et ses porteurs. Son second, M. Bonnel de Mézières, qui était revenu en France pour chercher du renfort à la mission, doit s'embarquer prochainement pour retrouver son chef, avec 4 Européens et une escorte de 25 noirs. Il espère rejoindre M. de Béhagle à la station de Bangui, située au coude formé pur l'Oubangui.

Un membre de la mission *Gentil* (XXII, 608) M. Pierre Prins, a donné dans une lettre datée du 24 août 1897, des nouvelles de l'expédition qui poursuivait sa marche avec un plein succès dans la direction du Tchad. M. Prins, qui était resté sur le Gribingui, se dirigeait alors sur El-Kouti (Dar-Rouna), qui figure sur les cartes par 8° lat. N. et 18° long. E. C'est dans ces parages que fut tué Crampel et que s'avança Dybowski, pour retrouver les traces de la mission de son prédecesseur.

Le comte *Ernest Hoyos* vient de rentrer à Vienne, de retour de son 3e voyage en Afrique. En 1896, il avait déjà parcouru l'Etat d'Orange et le Transvaal pour revenir par Delagoa. Dans son récent voyage, le comte Hoyos, qui avait pour compagnon son cousin, le comte Geza Szechenyi, se rendit du Cap à Kimberley, puis à Boulouwayo, avant de s'enfoncer dans l'intérieur du pays des Matabélés. Les voyageurs entreprirent alors une expédition de chasse qui dura deux mois. De retour à Boulouwayo, ils se rendirent ensuite par Charter, Fort-Salisbury et Oumtalo, dans le Mozambique, arrivant à l'océan Indien par le chemin de fer de Beïra. De là, ils rentrèrent en Europe, en visitant les principaux points de la côte orientale d'Afrique.

On annonce le prochain départ d'une expédition transafricaine, dirigée par le major *Gibbons*, avec 7 autres Européens, et qui traversera

Digitized by Google

le continent noir de Capetown à Alexandrie. Cette expédition est entreprise sous les auspices de la Société de géographie et du gouvernement britanniques. Elle emportera avec elle des chaloupes et des chalands en aluminium démontables, chaque section pesant 120 livres anglaises. Une des chaloupes a 40 pieds de long et aura double machine, ce qui permettra, à l'occasion, d'en faire 2 chaloupes à vapeur de 20 pieds chacune. De cette manière, l'expédition pourra, toutes les fois qu'élle le jugera nécessaire, se dédoubler en deux expéditions distinctes. Les explorateurs sont armés de fusils Mauser et emporteront 5.000 cartouches.

L'expédition s'écartera de sa route naturelle pour découvrir les sources du Congo, après quoi elle arrivera dans l'Ouganda probablement au mois de juillet 1899. Si la puissance des Derviches est détruite à cette époque, les bateaux en aluminium laissés sur le Niger et faisant 70 milles par jour atteindront le Caire. Si, par hasard, la route lui était barrée par les Derviches l'expédition se replierait et marcherait vers la côte occidentale d'Afrique, en suivant le Congo. Le major Gibbons estime que son expédition du Cap au Caire durera 18 mois.

Le capitaine *Roberto Ivens* est décédé à Lisbonne, le 29 janvier, à l'âge de 48 ans. Il avait effectué, en 1884-85, avec Brito Capello, une traversée africaine de Mossamedès, dans l'Angola, à Quilimane au Mozambique, pour laquelle la S^te^ de géographie de Paris lui avait décerné sa grande médaille d'or.

M. *Edouard Foa* a entretenu la Société de Géographie de son dernier voyage en Afrique, où il vient de passer 38 mois, d'août 1894 à novembre 1897. Chargé d'une mission scientifique, il débarquait au Mozambique dans le but d'explorer la région comprise entre le Zambèze et le lac Nyassa et de s'y livrer à la grande chasse des fauves, fort abondants dans ces parages. M. Foà avait pour compagnons MM. Edmond de Borely et Camille Bertrand. Le 1er l'accompagna jusqu'au Nyassa, le 2e jusqu'au Tanganyka. La caravane comprenait 380 hommes, dont 25 armés. M. Foa remonta le Zambèze, jusqu'à l'Aroangoa, son affluent de gauche dans la Rhodésia. Il resta plus d'un an dans la région qui s'étend du Zambèze au lac Bangouéolo et y fit de nombreux levés d'itinéraires. C'est là qu'il recueillit ses plus précieuses collections d'histoire naturelle.

Remontant au nord. au Nyassa et au Tanganyka, M. Foa reconnut

Digitized by Google

les rivières Tchozi et Tchambézi, qui se jettent dans le lac Bangouéolo et sont, d'après lui, les véritables sources du Congo. Empêché par l'état de guerre des tribus de gagner le Kassaï, il revint vers le Tanganyka, mais ne put davantage se diriger vers le haut Ouellé par suite de la révolte des Batélélas contre la colonne belge Dhanis. Il gagna alors le fleuve Congo par la voie la plus directe et arriva à Nyangoué 30 mois après son départ de la côte. De là il descendit en pirogue jusqu'à la Nouvelle Anvers, en vapeur jusqu'au Stanley Pool et, par le chemin de fer, arriva à l'embouchure du Congo. où il s'embarqua pour rentrer en France.

M. *Guillaume Grandidier*, fils de l'explorateur dont le nom est inséparable de celui de découvertes géographiques à Madagascar, vient de s'embarquer pour cette île, afin de s'y livrer à des travaux d'études géographiques.

Lord Delamere (XXII, 490), attendu à la côte orientale d'Afrique, s'achemine vers Lugh, ayant franchi la Djouba, près du lac Rodolphe. L'arrêt de l'expédition Macdonald est la cause de ce revirement d'itinéraire. Son compagnon, le Dr Alkinsa, s'est rendu à Zanzibar pour y prendre 12 mois de provisions. Lord Delamere, qui accomplit sa 5e exploration, a bâti, à Haïrguessa, à cinq étapes de Berbara, sur la route du Harrar, une maison qui est la première construction européenne au pays somali.

AMÉRIQUE

Le major *Orton Kerbey* vient d'accomplir un voyage des sources de l'Amazone à l'embouchure de ce fleuve. Parti de Cuzco, en vue de rechercher des territoires encore inconnus et propres à l'exploitation de la gomme élastique et du caoutchouc, M. Kerbey parvint, en suivant l'Urubamba et l'Ucayali, jusqu'au confluent de cette rivière avec le Marañon. Il pense être le premier blanc ayant exécuté ce trajet, en suivant le cours des rivières et sans l'assistance des Indiens. Aux rapides de Pongo de Mainiké, il perdit ses canots et ses bagages, mais parvint, malgré de nombreuses difficultés, à continuer son voyage jusqu'au Para. Il estime que la véritable branche mère de l'Amazone est l'Ucayali, et non le Marañon. Quant à la source de l'Urubamba, elle serait de 1.000 milles plus éloignée de celle du confluent que celle du Marañon lui-même. M. Kerbey a découvert une région éminemment propre à la culture du caoutchouc.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Algérie : *Pouvoirs du gouverneur général.* — L'*Officiel* du 6 mars 1898 a publié deux décrets du 23 février relatifs aux pouvoirs du gouverneur général. L'un dispose que le gouverneur aura, en matière de police, les mêmes attributions que le ministre de l'intérieur en France et nommera les commissaires de police. L'autre place sous son autorité les préfets, sous-préfets, secrétaires généraux et conseillers de préfecture. Le gouverneur accordera désormais les congés. Les promotions de classe auront lieu d'après son rapport.

Un autre décret du 16 mars (*Officiel* du 23) donne au gouverneur général la haute main sur le service des postes et télégraphes.

Ces décrets seront bien accueillis et donneront au gouverneur général un peu de l'autorité qui lui manquait.

Algérie et Tunisie : *Naturalisations.* — Le nombre des naturalisations en Algérie s'est élevé, en 1897, à 1.607, en augmentation de 276 sur 1896. Ce chiffre comprend 701 militaires et 906 civils (632 hommes et 274 femmes). Parmi les 632 hommes, 141 étaient mariés à des Françaises, 275 à des étrangères ; 199 étaient nés en Algérie. Au point de vue professionnel, 453 appartenaient à l'agriculture au commerce et à l'industrie, 134 à la pêche maritime. Les enfants des naturalisés civils sont au nombre de 804, parmi lesquels 45, majeurs, étaient déjà Français. La nationalité des 632 hommes civils se décompose ainsi : Italiens 258 ; Espagnols 205 ; indigènes algériens 75 ; Maltais 47 ; Marocains 12 ; Alsaciens-Lorrains 9 ; Suisses 9 ; Allemands 7 ; divers 10. Quant aux 701 naturalisés militaires, on compte parmi eux 330 Alsaciens-Lorrains, 121 Allemands, 99 Belges, 66 Suisses, 29 Italiens, 16 Autrichiens, 8 Espagnols, 7 Russes, 6 Luxembourgeois, 2 Hongrois et 17 de nationalités diverses.

En Tunisie, le nombre des naturalisations s'est élevé en 1897 à 28. Il était de 29 en 1896. Le classement par nationalité donne : 14 Italiens, 6 indigènes tunisiens, 3 Maltais, 2 Suisses, 1 Espagnol, 1 Russe et 1 individu de nationalité inconnue.

Colonies : *Naturalisations.* — Les naturalisations accordées aux autres colonies ou protectorats ont été de 62 au lieu de 114 en 1896.

La Cochinchine a fourni 20 naturalisations accordées à un même nombre d'indigènes.

A la Guadeloupe et à la Martinique il n'y a eu aucune naturalisation.

A la Réunion, 3 naturalisations ont été accordées,

A la Nouvelle-Calédonie, 2 Anglais ont obtenu la naturalisation.

A Tahiti, 1 Allemand et 1 Danois ont obtenu le bénéfice des nouvelles dispositions du décret du 7 février 1897.

Digitized by Google

En Annam et au Tonkin il y a eu 35 naturalisations au lieu de 63 en 1896, 42 en 1895, 35 en 1894. Parmi les 35 naturalisés on compte 23 indigènes, 1 Suisse et 1 Espagnol.

Ajoutons, qu'en France, le chiffre des naturalisations s'est abaissé à 3.252, en diminution de 330 sur 1896. C'est le chiffre le plus bas depuis la loi du 26 juin 1889 qui avait amené une notable augmentation dans le nombre des naturalisations. Les naturalisés les plus nombreux sont : les Italiens 831, (34 0/0) ; les Alsaciens-Lorrains 515, (21 0/0) ; les Belges 500, (20 1/2 0/0) ; les Allemands 153, (6 0/0).

Soudan français : *Touareg.* — Plusieurs rezzous ont été opérés depuis quelque temps par les Touareg d'Arinda, dont les terrains de parcours sont situés sur la rive droite du Niger, à une centaine de kilomètres de Tombouctou. Le commandant de la région fit former une colonne qui atteignit le campement des Touareg à Goursgai et livra bataille. 50 Touareg furent tués. Nous n'avons eu ni tué ni blessé parmi les nôtres. La colonne est rentrée à Tombouctou, dit le *Temps*, à la fin de novembre, amenant avec elle une députation des vaincus qui sollicitaient l'aman et venaient en discuter les conditions avec le commandant Godschœn chargé de la région de Tombouctou.

Peu après, on apprenait la mort du chef des Maures, Oulad Allouch, à Bassikhounou. Ce chef négociait avec le commandant de la région du Nioro la soumission complète de ses hommes et on devait créer un poste à Rain, point extrême de notre pénétration vers le Nord. Mais l'anarchie a suivi dans ce pays la mort du chef; les incursions et les pillages ont recommencé. Il a fallu rompre les négociations et, depuis, les postes français voisins de Oulad Allouch se tiennent sur la défensive.

Vicariat apostolique. — Le R. P. *Augustin Hacquard*, des missions d'Alger, a été nommé titulaire de vicariat apostolique du Sahara récemment créé. Explorateur dans toute la force du terme, il avait fait partie de la mission d'Attanoux chez les Touareg Azdjar et plus récemment de la mission Hourst sur le Niger. Les Pères Blancs ont un établissement à Ségou et à Tombouctou.

Télégraphes. — Un bureau télégraphique et postal a été ouvert le 12 février à Ouagadougou, au Mossi, pour le service officiel et privé. Ce bureau est le point terminus actuel, au Soudan, de la ligne télégraphique destinée à relier le Sénégal et le Dahomey. Cette ligne, partant de Saint-Louis, passe par Kayes, Segou-Sikoro, Sansono, Yako et Ouagadougou et doit rejoindre, à Fada-N'Gourma, la ligne que le Dahomey établit de son côté par Carnotville, Kouande et Pama. Il reste à relier Fada-N'Gourma à Pama, d'une part, et à Ouagadougou de l'autre.

Kong assiégé par Samory. — Les tentatives d'arrangement avec Samory n'ont pas réussi et la lutte vient de recommencer. Les intérêts en présence étaient trop divergents pour qu'une entente pût intervenir. Un télégramme du gouverneur général de l'Afrique occidentale informe que la garnison de

Digitized by Google

Kong, commandée par le lieutenant d'artillerie Demars-Méchet, a été assiégée pendant quinze jours par plus de 2.000 sofas de Samory. Elle leur a opposé, quoique les ouvrages de défense aient dû être improvisés, une résistance héroïque sans subir de pertes sensibles : 3 indigènes ont été tués, 11 blessés. Elle a été délivrée le 27 février par la colonne du commandant Caudrelier qui, après plusieurs engagements victorieux où il n'a pas perdu un seul homme, a réussi à dégager Kong et ses environs.

Guinée française : *Populations indigènes.* — Le Dr Maclaud, de retour de la Guinée française, a exposé, à la Société de Géographie, les beaux résultats de l'œuvre de son gouverneur M. Ballay. La colonie possède une route carrossable qui bientôt atteindra le Niger, une ligne télégraphique de la côte au Soudan qu'un chemin de fer suivra bientôt. Elle a un port accessible aux grands navires et sa capitale, Konakry, salubre et bien bâtie, prospère tous les jours.

La Guinée française comprend 3 régions, d'après M. Maclaud. La *zone côtière* est le pays fertile; on y trouve la Kola, les palmiers à huile, le riz; les plaines sont basses, marécageuses et constituées par des bans d'alluvions des grands fleuves. La *région des vallées* est coupée par une multitude de cours d'eau. Enfin, le *pays des hauts plateaux*, le Fouta-Djalon, a un climat tempéré et salubre, excellent pour les Européens anémiés; les pâturages, malgré l'ignorance des indigènes, nourrissent tout le bétail utilisé en Afrique occidentale.

Près de la côte, vivent les Baga, chassés du haut pays par les invasions des Soussou et des Foula; cette famille comprend les Tymné, les Baga, les Bagaforé, les Landouman, les Yola et les Nalou. Les Tymné sont guerriers et chassent encore les esclaves. Les Baga vivent de la mer et de leurs jardins de kola. Les Bagaforé s'habillent, tandis que leurs femmes vont nues; ils pratiquent encore dans les baies des cérémonies sanglantes. Les Landouman sont voleurs et pratiquent le culte des morts.

Dans les vallées sont les Soussou musulmans, vivant de leurs cultures, au milieu de leurs esclaves; ils sont doux et hospitaliers.

Les Foula habitent le Fouta-Djalon, ce sont des Peulh; ils ont de nombreux esclaves qui sont surtout des Bambara. Les Foula comprennent les Alfaïa et les Souria qui, tour à tour, donnent au pays son chef suprême; ils sont fanatiques, menteurs et ont longtemps repoussé l'influence française. Depuis plus d'un an, l'administrateur colonial Noirot a beaucoup développé l'agriculture du pays.

Développement de Konakry. — Le développement de la population du port de Konakry augmente rapidement, du fait surtout de l'immigration de la colonie anglaise de Sierra-Leone. En 1890, il y avait 200 habitants à Konakry; on en compte 3.600 actuellement, par suite de l'extension du commerce local. Le mouvement commercial qui était de 7.344.000 francs en 1890 s'est élevé, en 1896, à 10.420.000 francs (4.633.000 francs à l'importation et 5.787.000 francs à l'exportation) et les résultats déjà acquis du premier se-

Digitized by Google

mestre 1897 annoncent une augmentation de plus d'un million et demi. Le commerce est donc dans un état satisfaisant et le trafic du caoutchouc, notamment, se développe dans de fortes proportions. Les travaux de reconnaissance en vue de créer une voie ferrée ont été repris par le capitaine Salesses. La route carrossable commencée il y a deux ans a aujourd'hui plus de 60 kilomètres confortablement établis. Lorsqu'une voie ferrée aura été créée vers le Niger — et il importe d'y procéder à bref délai en vue de soutenir la concurrence que ne manquera pas de faire le chemin de fer en construction de Sierra-Leone — la ville de Konakry deviendra certainement l'entrepôt principal du Soudan français méridional et le point d'escale de la plupart des paquebots desservant l'Afrique occidentale.

Anglais au Niger. — Bien que les négociations anglo-françaises suivent une marche lente mais régulière, les Anglais ne cessent d'envoyer au Lagos et au Niger, officiers, soldats, armes et munitions. Le colonel Lugard, nommé commandant des forces britanniques dans ces parages, s'est embarqué le 5 mars à Liverpool pour rejoindre son poste. Le colonel Willcoks commandant en second, l'accompagne. Le quartier général est fixé à Lokodja, au confluent du Niger et de la Bénoué. Etant donnés le passé de Lugard dans l'Ouganda, et les sentiments nettement hostiles à la France qu'il n'a cessé de manifester, on doit considérer son départ comme un acte essentiellement anti-amical du gouvernement britannique. Avec le colonel Lugard un conflit est toujours à craindre dans une région où les postes anglais et français sont quelque peu enchevêtrés.

Etat du Congo : *Achèvement du chemin de fer.* — Les Belges viennent de mener à bonne fin l'œuvre grandiose du chemin de fer du bas Congo. On annonce en effet que la 1re locomotive est arrivée le 12 mars à Dolo, sur le Stanley Pool, au terminus de la ligne. C'est un résultat qui fait grand honneur à ceux qui l'ont entrepris et dirigé, et qui ouvre de nouvelles et brillantes perspectives d'avenir au développement commercial de l'Afrique centrale.

C'est le 31 juillet 1889 que se constitua la Cie de construction, qui, dès le début poussa les travaux avec activité. Le 21 mars 1891 un premier tronçon était inauguré de Matadi à Ravin Léopold. Le 17 juin 1895, l'exploitation arrivait à la Lufu (82 kil.); le 20 juillet 1896, elle atteignait Tumba (188 kil.) et le 15 novemboe 1897 le kil. 340. L'inauguration officielle aura lieu en juillet 1898, en grande solennité.

Oubangui : *Ravitaillement par le chemin de fer belge.* — Lors de son voyage fait au Stanley-Pool, avec le major Thys, M. de Lamothe, commissaire général du Congo français s'est occupé de la question du ravitaillement du haut Oubangui. Maintenant que le chemin de fer du Congo belge est terminé, les officiers, fonctionnaires et agents français se rendront dans le haut Oubangui par la voie ferrée qui les transportera en 2 jours de Matadi à Léopoldville, au lieu des 30 à 40 jours que nécessite la voie des caravanes, qui laissait

Digitized by Google

souvent même les agents incapables de continuer au-delà de Brazzaville.

M. Fouque a déjà conduit, par le chemin de fer belge, un premier convoi destiné au haut Oubangui. Le chemin de fer sera très avantageux aussi pour le transport des vins et liquides, qui souffraient beaucoup du transport à dos d'hommes, transport qui était excessivement onéreux.

Bahr-el-Ghazal : *Dem-Ziber*. — M. Colmant, qui a exploré la région de Dem-Ziber en décembre 1894, a communiqué au *Mouvement géographique* ses notes sur ce pays en ruines, où flotte actuellement le drapeau français et où flotta autrefois le pavillon égyptien, avant le soulèvement mahdiste.

Dem-Ziber, où M. Liotard a établi un poste en 1897, a 1 kilomètre de côté et comprend 50 à 60 bâtiments, s'étalant au milieu des hautes herbes. « Ces bâtiments sont fort élevés, dit M. Colmant, et semblent avoir eu des toits en terrasse; le feu et la ruine en ont enlevé les traces. Les murailles, d'une épaisseur 75 centimètres, en briques gris jaunâtre, non cuites, sauf celles des corniches, pouvaient certainement résister à de rudes attaques. On retrouve des poutres de 50 à 60 centimètres d'équarrissage et des débris noircis de formidables fermes. Les briques ont 48 centimètres de long, 15 de large et 4 d'épaisseur. Les murs, pour la plupart, sont recouverts d'une légère couche de terre, mais la pluie a décollé ce plâtrage. Toutes les grandes ouvertures sont bouchées à l'aide de briques entassées. »

On compte à Dem-Ziber 60 maisons à peu près intactes. Au milieu des herbes en friche, il y a quelques borassus, des citronniers, des cactus, des papayers. Dans un ruisseau fangeux, les éléphants prennent leurs ébats. Les animaux de la région sont les merles, les pintades, les ramiers, les milans.

Mission Marchand. — (1) Les dernières nouvelles de la mission Marchand sont favorables. En novembre 1897, la mission était au complet à Tambourah, et les dernières charges étaient réunies en ce point. La marche vers le Nil allait commencer. La moitié de la mission était échelonnée sur le Soueh et on allait occuper Koutchouk-Ali, près du confluent de la Vaou et du Soueh, qui devait servir de port d'embarquement. Les chalands et boats en fer étaient déjà sur le Soueh et la canonnière *Faidherbe* était presque complètement montée. Koutchouk-Ali avait été une des résidences de l'explorateur Schweinfurth qui y avait créé de beaux jardins.

D'après le *Mouvement géographique*, la mission commandée par le lt Foucques, ayant sous ses ordres plusieurs sous-officiers et une compagnie de tirailleurs sénégalais a quitté le Stanley Pool à bord du steamer *Antoinette*, de la maison hollandaise. Le 25 janvier dernier elle passait à Liranga, au confluent de l'Oubangui et s'apprêtait à remonter cette rivière jusqu'aux rapides de Zongo.

D'autre part le *Daily Chronicle* annonce, d'après un télégramme de Londres 29 mars, que le paquebot français *Stamboul* est arrivé le 25 fév. à Matadi avec 150 tirailleurs sénégalais, 8 officiers, 4 sous-officiers et un prêtre. Ces

(1) Voir la carte du Bahr el Ghazal publiée dans la *Rev. Fr.* fév. 1898, p. 81.

Digitized by Google

forces ont pris le chemin de fer pour se rendre à Léopoldville puis à Brazzaville. Par cette voie elles ont abrégé leur marche de plus d'un mois. Ces troupes sont destinées à servir de soutien aux missions Liotard et Marchand.

Le capitaine Roulet, arrivé le 6 mars à Libreville prendra le commandement de ces troupes de relève.

Angola : *Peste bovine.* — La région du Cunène, la partie la plus méridionale des possessions portugaises d'Angola, est actuellement ravagée par une peste bovine épouvantable. Importée en Abyssinie par un navire italien, en 1893, cette redoutable épidémie a parcouru toute l'Afrique du nord au sud et de l'est à l'ouest. Au plateau de Huilla, où elle est arrivée récemment, écrit aux *Missions catholiques* le P. Antunès, supérieur des Pères du Saint-Esprit au Cunène, elle a détruit en un mois près de 12.000 bœufs. Le bétail constituant l'unique richesse du pays, il en est résulté un véritable désastre pour les habitants. Les indigènes, qui n'ont souvent pas de cultures, qui tiraient des bœufs toute leur nourriture et tous leurs vêtements, sont réduits à la famine. Déjà, il y a trois ans, la sécheresse, les sauterelles et les gelées avaient produit la famine dans cette même région. La peste n'épargne guère que 1 à 2 0/0 du bétail qu'elle attaque. Avant qu'on puisse élever de nouveaux troupeaux, il faudra de 15 à 20 années. On jugera des difficultés où se trouvent les colons et les missions par suite de ce fléau, quand on saura que tous les transports du littoral à Huilla (environ 300 kilomètres), se faisaient par wagons traînés par des bœufs, et que le labourage et le fumage des terres, deviennent impossibles faute de bétail.

Madagascar : *Soumissions.* — Le dernier et le plus important chef de l'insurrection hova, Rabozaka, qui, depuis longtemps, était obligé de se cacher dans la forêt impénétrable, a fait sa soumission, le 20 février, au c^t^ Pourrat, du cercle d'Anjozorobé. Après la campagne de 1895, où il montra une réelle énergie, il se jeta dans les forêts du nord, entraînant avec lui une partie des troupes hovas. Il joua ensuite le principal rôle dans la rebellion du nord-est de l'Imérina. Battu et traqué par le colonel Combes, il parvint longtemps à dépister toutes les poursuites. Sur le point d'être cerné par le l^t^-colonel Gouttenègre, commandant le 1er territoire, il s'est rendu avec promesse d'avoir la vie sauve. Ses derniers partisans avaient livré quelques jours avant 3 canons de campagne enfouis dans la forêt, l'étole et la chasuble du P. Berthieu assassiné par les rebelles en 1896.

Pénétration dans le Sud. — Le capitaine Flayelle, commandant les troupes de la région de Tullear, poursuit de plus en plus l'élargissement du cercle d'occupation. Le poste d'Ankolofotsy, créé sur la rive droite de l'Onilahy, a été ravitaillé, le 23 décembre, par un convoi de 37 pirogues, escorté par un détachement de légionnaires. Le poste de Vorondreo, sur les rives de la Fierenana, a été renforcé en prévision d'un retour offensif du roi sakalave Tompomanana, qui a établi son campement dans les environs d'Andemba.

Dans la province de Fort Dauphin, la pénétration se poursuit méthodique-

Digitized by Google

ment, mais la résistanée des Antandroys ne permet d'avancer que lentement. Chaque pas avant est accompagné d'engagements parfois très vifs. Cette région de Madagascar est celle qui renferme les tribus les plus guerrières et les plus sauvages de l'île.

— Le colonel Combes, rentrant en France, a débarqué à Marseille le 16 mars, ainsi que le capitaine de vaisseau Le Dô, qui a remis, le 13 février, au c^t Huguet, le commandement de la division navale de la mer des Indes.

Dépenses militaires. — L'exercice budgétaire 1897 porte ouverture de 17.200.000 francs de crédits supplémentaires pour dépenses militaires à Madagascar. Ces dépenses avaient tout d'abord été prévues pour 9 850 000 francs, mais l'insurrection a nécessité des efforts imprévus qui ont presque triplé le chiffre primitif. Sauf dans quelques points de la côte : Diégo-Suarez, Vohémar, Sainte-Marie, Vatomandry, Mahanoro, Mananjary, ou dans nos postes armés de l'intérieur : Fianarantsoa, Ambositra, Bétafo, Babay, Ankazobé, Ambatondrazaka, il y avait partout des troubles, en juillet 1896, date de l'arrivée du général Gallieni.

Le 1er janvier 1897, notre zone de pénétration formait un quadrilatère s'étendant sur la côte est de Tamatave à Mahanoro, au sud de Mahanoro à Analaidirano, à l'ouest de Analaidirano à Suberbieville, en côtoyant l'Ikopa, et s'avançant, au nord, jusqu'au lac Alaotra. Le nord était soumis à notre domination, de même que le sud (Mananjary, Fianarantsoa et Farafangana). De nouveaux territoires militaires furent alors créés et, en juillet 1897, le général Gallieni put réduire l'effectif européen pour le remplacer par des tirailleurs malgaches. Mais ces réductions n'ont pas été ce qu'on aurait désiré et, à la fin de 1897, le corps d'occupation, prévu pour 5.940 hommes, en comprenait encore 13.720, Européens ou indigènes.

D'autres frais ont été occasionnés par des mesures sanitaires, la mise en état des voitures Lefebvre, l'achat de fusils et munitions, le remplacement des mulets épuisés par la campagne de 1895 et presque entièrement détruits par les maladies et notamment la morve. 1.359 mulets et 30 juments ont été acquis depuis le 1er janvier 1897.

Colonisation militaire. — Dans le but d'encourager les militaires libérés à s'établir à Madagascar, pour y créer une exploitation agricole, le général Gallieni a publié une circulaire insérée à l'*Officiel* de la colonie du 3 février 1898, dans laquelle il est dit que la colonie met gratuitement à la disposition de tout Français une concession de 100 hectares. Pour ceux qui possèdent un petit capital leur permettant de faire face aux premières dépenses d'installation, cette concession pourra être le point de départ d'une exploitation avantageuse. En outre, afin d'engager davantage les militaires à se fixer dans l'île, le général Gallieni a obtenu que le délai de rapatriement gratuit, qui n'était que d'un an à partir de la libération sur place, fût porté à 2 ans.

Ouganda : *Indemnité aux Pères Blancs.* — Le gouvernement britannique s'est enfin décidé à procéder au règlement de l'indemnité due aux Pères

Digitized by Google

Blancs pour les pertes qu'ils ont subies dans les troubles de l'Ouganda, où le capitaine Lugard conquit une triste célébrité en janvier 1892, — il y six ans! Interrogé par sir Ch. Dilke, M. Curzon a expliqué qu'aux demandes de la France le gouvernement anglais avait répondu qu'une indemnité était réellement due et que, si cette indemnité n'était pas payée par la Cie de l'Est africain, le gouvernement la payerait :

« En 1894, en effet, lord Rosebery déclara que le gouvernement indemniserait les missionnaires français simplement pour faire acte d'amitié et de courtoisie envers la France. La question du montant de l'indemnité fut alors soulevée, et, quelque temps après, les négociations furent commencées en vue du règlement général de tous les litiges entre la France et l'Angleterre en Afrique. C'est au cours de ces négociations que lord Kimberley, ministre libéral des affaires étrangères, proposa de payer 10.000 livres sterling. Le gouvernement actuel croit donc qu'il est de son devoir d'accorder cette somme aux missionnaires français. »

Sur ces déclarations, la Chambre a voté (3 mars) malgré l'opposition de quelques radicaux, le crédit de 250.000 francs d'indemnité aux Pères Blancs.

Reste encore à régler l'indemnité réclamée par la mission Mizon.

Abyssinie : *Monnaies.* — L'Abyssinie n'a eu longtemps comme monnaie courante que le thaler levantin, à l'effigie de Marie-Thérèse d'Autriche, lequel a continué à être frappé à Vienne et à Kremnitz, au millésime de 1780. Comme sous-multiple, les Abyssins ont employé le lingot de sel (amulet) et la poignée de blé. M. Crispi avait essayé d'introduire en 1890 le *talaro eritreo* italien ; le négus n'en a pas voulu et vient de créer un talari à son effigie, avec le concours d'un Français, M. Léon Chefneux. La Monnaie de Paris a été désignée pour frapper ces nouvelles pièces blanches et leurs subdivisions en argent ou en cuivre. L'empereur Ménélik a même adopté le système décimal. Le talari éthiopien, porte d'un côté le buste et le profil du négus, avec la tiare; au revers est le lion de Juda. Sur la tranche est inscrite la devise: L'Ethiopie ne tend la main qu'à Dieu.

ASIE

Siam : *Expulsion.* — On annonce de Bangkok que le gouvernement siamois a expulsé M. Lillie, directeur du *Siam Free Press*, et on ajoute que le ministre d'Angleterre à Bangkok aurait reçu l'ordre de ne point s'opposer à l'exécution de cette mesure. On a lieu de s'étonner tout d'abord de l'impassibilité de l'Angleterre dans cette affaire, mais on la comprendra mieux quand on saura que M. Lillie, bien que sujet anglais, prenait surtout, dans son journal, la défense des intérêts français au Siam. De plus, M. Lillie était irlandais et c'est ce qui explique ses sympathies à notre égard. Mais étant donnée la situation particulière du directeur du *Siam Free Press*, il y aura lieu de s'étonner de ce que la France ait laissé passer sans protester ce nouvel acte de provocation du gouvernement siamois. Nos protégés sont toujours

Digitized by Google

l'objet de persécutions de la part des mandarins et l'on se demande pour quel motif inexplicable le gouvernement français ne sait pas parler haut et ferme à Bangkok et exiger des Siamois les satisfactions qui lui sont dues. Un tel abandon de tous nos droits ne peut avoir que le plus déplorable effet pour le prestige du nom français en Indo-Chine.

Cambodge : *Accaparements chinois.* — On a vu récemment toutes les rizeries de Cochinchine tomber entre les mains chinoises. Une autre industrie, créée par des Français au Cambodge, vient de subir un sort identique. Il s'agit des usines à égrener le coton, que MM. Praire et Cie avaient fondé à Ksach-Kandal, en y adjoignant une huilerie pour la distillation de la graine. La production du coton qui n'était que de 25.000 piculs en 1890, était par suite montée à 120.000 en 1895.

En 1896, les droits d'entrée sur les cotons au Japon ayant été supprimés, l'administration décida d'augmenter la taxe de sortie sur ce produit au Cambodge, afin d'empêcher les Japonais d'accaparer le coton du pays. Mais le Conseil d'État, que la loi oblige de consulter dans ce cas, ayant refusé de sanctionner la taxe, la vente des usines de Ksach-Kandal dut être effectuée. Ce sont des Chinois qui sont devenus acquéreurs et qui pourront se tirer d'affaire grâce à leur sobriété, leur endurance et à leur peu d'exigences dans la vie matérielle.

Il semble qu'il y a là un nouveau fait qui doive appeler sérieusement l'attention des pouvoirs publics, car il est vraiment bien inutile que des Français mettent en œuvre des capitaux importants pour fonder des industries dans leurs colonies, pour arriver à voir des étrangers se substituer à eux, uniquement par ce que la métropole n'encourage pas les efforts de ses nationaux.

Chine : *Cession de Kiao Tchéou à l'Allemagne.* — Les négociations entamées entre la Chine et l'Allemagne à la suite de l'occupation par cette puissance, de la baie de Kiao Tchéou, ont abouti à une convention signée à Pékin le 6 mars. En vertu de cette convention, la Chine cède à bail à l'Allemagne la baie de Kiao Tchéou avec une bande de territoire environnant. Elle lui accorde, en outre des concessions de chemin de fer ou de mines et le droit de préférence pour les travaux publics à entreprendre dans la province de Chang-Tong. En vertu des stipulations du traité, les troupes allemandes ont reçu ordre d'évacuer les villes de Kiao-Tchéou et de Tsimo, qui sont situées dans la zône neutre, en dehors du territoire affermé à l'Allemagne.

Cession de Port-Arthur à la Russie. — Les demandes de la Russie à la Chine ont été acceptées par celle-ci après de rapides négociations. Le *Messager officiel* de Saint-Pétersbourg publie, à ce sujet, le communiqué suivant :

« Les représentants de la Russie et de la Chine, dûment autorisés à cet effet, ont signé à Pékin, à la date du 15/27 mars courant, un arrangement spécial en vertu duquel Port-Arthur et Talien-Wan, avec les territoires y attenant et les eaux territoriales qui en dépendent, ont été cédés en usufruit

Digitized by Google

au gouvernement impérial pour un terme de 25 ans, lequel pourra être prolongé ensuite d'un commun accord. De plus, la Chine a concédé à la Russie le droit de construire une ligne de chemin de fer destinée à relier ces ports à la grande ligne transsibérienne.

Cet arrangement est une conséquence directe et naturelle des relations amicales qui existent entre les deux vastes États voisins, dont tous les efforts doivent tendre à maintenir la tranquillité sur toute l'immense étendue de leurs possessions limitrophes, pour le bien de leurs peuples.

L'ouverture du port de Talien-Wan aux bâtiments de commerce de toutes les nations étrangères créera en Extrême-Orient, pour le commerce et l'industrie, un nouveau marché très étendu grâce à la grande ligne transsibérienne, appelée désormais, par suite de l'accord conclu entre la Russie et la Chine, à relier les points extrêmes de deux continents du vieux monde. L'arrangement signé à Pékin a donc pour la Russie une haute valeur historique et doit être accueilli comme un heureux événement par tous ceux auxquels tiennent à cœur les bienfaits de la paix et le développement des bonnes relations entre les peuples. »

Chemins de fer de Mandchourie. — Les gouvernements russe et chinois ont conclu un accord en vertu duquel le chemin de fer de l'Est chinois sera relié aux chemins de fer russes par deux lignes de jonction, l'une de 440 kil., aboutissant à la station d'Onou, près du Transbaïkal, et l'autre de 95 kil., aboutissant à Nikolskoé, sur la ligne de l'Oussouri.

Par suite de la cession de Port-Arthur, un nouvel embranchement se détachera de la ligne de Mandchourie près de Bedouné (Tsin-Tcheng), pour aboutir à Port-Arthur.

Corée. — *Revirement de la politique russe.* — La Russie vient de faire, d'elle-même en Corée certaines concessions au Japon, dans le but apparent de prévenir une opposition de ce dernier à l'installation de la Russie à Port-Arthur. Elle a rappelé son conseiller financier et ses instructeurs militaires. Voici en quels termes le *Messager* officiel de St-Pétersbourg, annonce ce rappel qui n'est probablement que temporaire.

« Dans les derniers temps, des nouvelles sont arrivées de Séoul montrant qu'une fermentation politique se produisait tant parmi le gouvernement que le peuple coréen. Il s'est formé entre les hommes d'Etat de ce pays un parti qui est animé d'hostilité contre les étrangers en général, et déclare que la Corée est déjà entrée dans la voie de l'indépendance, et que son gouvernement n'a plus besoin d'étrangers dans l'administration intérieure du pays.

Ces circonstances ont entièrement rendu difficile l'activité des instructeurs militaires et des conseillers financiers envoyés à Séoul sur la prière instante de l'empereur Li de Corée et de son gouvernement. Ces fonctionnaires se heurtaient tous à des obstacles dans l'accomplissement régulier et consciencieux des devoirs qui leur incombaient. Un pareil état de choses ne pourrait pas répondre aux bonnes intentions de la Russie. Aussi notre représentant

Digitized by Google

à Séoul a reçu l'ordre de demander à l'empereur et à son gouvernement : Considérez-vous comme nécessaires notre secours, la protection du Palais, les instructeurs militaires et le conseiller de l'administration financière ?

A cette demande il a été répondu au chargé d'affaires de Russie à Séoul que le gouvernement coréen, tout en exprimant à l'empereur de Russie ses remerciments profonds à propos des secours acordés, à temps, à la Corée, trouve que le pays pourrait maintenant se tirer d'affaire sans aucun appui dans les affaires politiques et financières.

En présence de ces nouvelles, le gouvernement impérial a chargé son représentant à Séoul de déclarer à l'empereur de Corée et à ses ministres que, si de leur avis, la Corée n'a plus besoin en ce moment, d'un secours étranger, et se trouve en état par sa propre force, de maintenir son indépendance dans son administration intérieure, la Russie n'hésitera pas d'ordonner le rappel du conseiller financier russe. Quant à ce qui concerne les militaires russes, ceux-ci en présence de la situation incertatne de l'état de choses en Corée, resteront, après leur sortie de l'armée coréenne, à la disposition de la mission russe. »

AMÉRIQUE

Canada : *Exode aux mines d'or du Klondyke.* — Malgré la rigueur du climat et les immenses difficultés d'accès, la région aurifère du Klondyke, sur le territoire canadien, est sans cesse le point de mire d'une foule de mineurs, principalement américains. 6.000 individus, conduisant 3.200 chevaux chargés de provisions, ont tenté, l'automne dernier, de traverser les montagnes au-delà de Juneau. 200 à peine ont pu franchir la passe Blanche et 700 la passe de Chilkoot ; ils ont dû camper tout l'hiver près du lac Bennett, à 75 jours de Klondyke. Des 3.200 chevaux, 200 seulement restaient en octobre, et les sentiers étaient jonchés de cadavres et de tombes. De nombreux aventuriers avaient préféré retourner en arrière. A Dawson-City, un grand nombre de mineurs sont dans un dénument absolu. Malgré cela, on se précipite avec une véritable furia sur la région nouvelle. On signale aussi de l'or à Fort-Selkirk, à 280 kilomètres à l'est de Dawson-City ; on en a trouvé aussi sur les bords du Mackenzie.

Dans l'Alaska, en territoire américain, M. Fritz Behnson anrait, dans les crevasses d'un rocher, ramassé 250.000 francs d'or en un jour, sur les bords du Youkon.

On s'occupe activement de venir au secours des malheureux mineurs, enfermés presque sans vivres, dans les glaces aurifères. Un détachement d'infanterie, emportant 200 tonnes de vivres, a quitté Portland, dans l'État américain d'Orégon, en février, pour se rendre au Klondyke. Le gouvernement canadien a défendu aux Américains de faire pénétrer des troupes sur son territoire, dont la frontière d'ailleurs est indécise en plus d'un point. Mais l'entente se fera entre les deux gouvernements.

De divers côtés d'ailleurs,, des expéditions de secours s'organisent pour le

Digitized by Google

Klondyke. Un Anglais. M. Lewis, aurait engagé dans ce but six Lapons et acheté 114 rennes. A Winnipeg, on a signalé l'arrivée de 3 wagons contenant chacun 115 chiens de Terre-Neuve, qui vont être dirigés vers le Klondyke.

Chemin de fer au Klondyke. — D'autre part le gouvernement canadien a soumis au parlement d'Ottawa, un projet de loi portant création d'un chemin de fer d'environ 150 milles de longueur, allant de la rivière Stikeon au lac Teslin. De ce point à Dawson, les communications auront lieu par les voies fluviales. Les travaux, dit le *Paris-Canada*, doivent commencer un mois après le vote du projet et être terminés en septembre. La Compagnie s'engage à établir en six semaines une route par traîneau de Glenora au lac Teslin. Elle doit aussi assurer les transports par bateau du lac Teslin à Dawson. Elle reçoit en retour comme subvention 25.000 acres de terre, par mille de voie ferrée à construire. Mais les rivières et cours d'eau aboutissant au Klondyke sont exceptés de la concession. Le coût total des travaux est estimé à 5 millions de dollars.

EUROPE ET DIVERS

Allemagne : *Progrès de la marine marchande.* — On se rendra compte de l'immense développement de la marine marchande allemande si l'on considère que, de 150 navires à vapeur avec 82 000 tonnes et 4350 voiliers de 900 000 t. en 1871, cette marine est passée à 1 125 vapeurs avec 900 000 t. et 2 500 voiliers avec 600 000 t. en 1897. Les vapeurs sont aujourd'hui 6 fois plus nombreux et le tonnage a décuplé. Un tonneau de vapeur valant environ 3 tonneaux de voilier, la capacité de transport de la marine marchande allemande est donc de plus de 3 300 000 tonnes.

Depuis 1888, époque où Hambourg, Altona et Brême sont entrées dans l'union douanière, ces villes ont constitué de vastes ports. Hambourg a voté pour cela 378 milions de francs, Brême, Vegesack et Bremerhaven 143 640 000 fr., Altona 11 340 000 fr., Geestemund 20 160 000 fr., Dantzig 10 080 000 fr. et Stettin 35 540 000 fr.

Le mouvement dans les ports qui était en 1873 de 94 700 navires entrés et déchargés avec 12 300 000 t., s'est élevé en 1895 à 133 800 navires et 30 500 000 t. Le commerce étranger, qui était représenté en 1873 par 50 650 navires entrés et déchargés, a été de 52 700 navires en 1895, soit seulement 4 0/0 d'augmentation, mais le tonnage est passé, pendant ces 22 ans, de 10 400 000 à 24 millions de tonnes. Le mouvement entre les ports allemands et les ports hors d'Europe est passé de 2 200 000 t. en 1873 à 7 millions de tonnes en 1895. On voit par ces chiffres les progrès accomplis par la marine allemande, qui est aujourd'hui la 2e du monde, et qui vise à atteindre la marine anglaise.

Nouvelle ligne de navigation vers l'Extrême-Orient. — La Cie *Hambourg-Amerika-Linie* a résolu d'établir un service sur la Chine et le Japon. Les départs auront lieu de Hambourg les 25 de chaque mois pour Penang, Singapore, Hong-Kong, Shanghaï, Yokohama et Hiogo. Les navires affectés à cette

Digitized by Google

ligne peuvent embarquer 8.000 tonnes et ont une vitesse de 12 nœuds. Le 1er départ a eu lieu le 25 janvier 1898.

La *Hambourg-Amerika-Linie* a confié aux chantiers Blohm et Vos, de Hambourg, la construction de 3 grands paquebots, dont 2 destinés à la ligne d'Extrême-Orient; ils compteront 500 pieds de long, 62 de large et 40 de profondeur. Ces commandes portent à 7 le nombre des paquebots transatlantiques demandés par la Cie allemande.

Il y avait déjà deux Cie allemandes qui desservaient régulièrement la Chine et le Japon : le *Nord-Deutscher Lloyd*, de Brême, et la *King-sin-Linie*, de Hambourg. On n'ignore pas que, malgré les intérêts que nous avons en Extrême-Orient, une seule ligne française, celle des Messageries Maritimes, dessert ces parages.

Émigration. — L'émigration allemande a sans cesse décru depuis quelques années. Alors qu'il y avait 115.392 émigrants allemands en 1891, il n'y en avait plus que 33.566 en 1894, 29.226 en 1895 et 25.771 en 1896.

Cette décroissance a pour cause principale les lois sévères édictées aux États-Unis contre les émigrants. Il en est résulté que les indigents, les illettrés et leurs familles ont été repoussés des ports américains ou même retenus dans les ports allemands au moment où ils voulaient s'embarquer. Avant 1894, 95 0/0 des émigrants allemands allaient aux États-Unis; il n'y en a plus que 82 0/0 qui y ont été en 1896. Les autres directions des émigrants sont surtout le Brésil, le Canada, l'Afrique et la République Argentine. L'émigration allemande au Brésil et en Afrique australe (Transvaal, etc.), augmente sans cesse. Les émigrants s'embarquent surtout à Hambourg et à Brême.

Russie : *Mines d'émeraudes.* — On a annoncé la concession pour 24 ans de mines d'émeraudes dans l'Oural, faisant partie des propriétés du cabinet impérial. Ces mines célèbres ont une histoire assez curieuse. Elles forment une enclave dans le territoire de Reft (Oural). D'après Pylaieff on y trouvait déjà au XVIIe et au XVIIIe siècle des émeraudes et des topazes, pierres précieuses avec un reflet lilas; elles fournissaient donc des pierres dès l'époque où Catherine la Grande fit venir des ouvriers florentins pour créer des ateliers impériaux de taille de pierres fines et de pierres dures qui existent encore à Ekaterinbourg. Mais officiellement on n'a commencé l'exploitation des mines d'émeraudes qu'en 1841.

C'est pendant un voyage que l'empereur Alexandre I fit, comme grand-duc héritier, dans l'Oural et la Sibérie que furent découvertes les alexandrites, ainsi nommées en son honneur. La légende raconte même que c'est un coup de pic donné par l'illustre visiteur qui découvrit la première alexandrite. L'exploitation se faisait par le gouvernement, la taille des pierres était exécutée à Ekatérinbourg, et les émeraudes, aussi bien que les alexandrites, taient portées au Trésor impérial à Saint-Pétersbourg, où on les employait à

Digitized by Google

la fabrication de joyaux dont une partie est restée au Trésor, tandis que la généralité a servi à faire des cadeaux impériaux.

On raconte que, se trouvant à Vienne, Nicolas I fut surpris d'apprendre que des émeraudes qu'il avait remarquées chez un bijoutier provenaient de ses mines de l'Oural, qui ne devaient jamais rien vendre au public. Le détournement était manifeste et une enquête devait en être la suite. Mais un incendie arriva fort à propos, détruisit les bâtiments, et les aménagements des puits d'extraction qui se trouvèrent dès lors inondé. L'exploitation ne fut jamais reprise par le gouvernement.

Les fraudes électorales aux colonies. — La *Revue Française*, a eu l'occasion de signaler les troubles électoraux qui ont eu lieu dernièrement au Sénégal (t. XXIII p. 49). Disons à ce propos que les fraudes électorales constatées dans les colonies françaises, sont très nombreuses et, dans le nombre, il y en a de vraiment incroyables.

A la Réunion, entre autres, on a appris qu'un individu vient d'être condamné à huit mois de prison pour avoir, lors des dernières élections au conseil général, voté sous le nom de l'évêque de St-Denis. Aucun membre du bureau n'avait songé à mettre en doute l'identité de cet électeur.

Dans l'Inde française, ainsi que le fait remarquer la *Quinzaine coloniale*, on a constaté que, dans certaines circonscriptions, on avait inscrit plus d'électeurs qu'il n'y avait d'adultes de plus de 14 ans ! Ainsi, à Bahour, il n'y a que 8.443 adultes et on a trouvé 9.643 électeurs inscrits ! Par des exemples de cette nature on peut se demander de quelle autorité jouissent bien des mandats coloniaux.

Société de géographie : *Prix.* — La Société a attribué les prix suivants : Grande Médaille d'or : Dr Sven Hedin. — Grande médaille d'or : M. Edouard Foa. — Prix Dewez, ct Jouan. — Prix H. Fournet : Pères Roblet et Colin. — Prix Duveyrier : capitaine Salesses. — Pères Lrs Bourbonnaud : capitaine Passaga. Prix Barbié du Bocage : M. Grenard. — Prix A. de Monthérot : M. Levat. — Prix W. Huber : M. Ch. Durier. — Prix Grad : M. G. Saint-Yves. — Prix Jansen : capitaine Cayrad. — Prix Jomard : M. C. Guy. — Prix F. Fournier : M. Delbecque.

Médaille coloniale. — Par décret du 28 février, le droit à l'obtention de la médaille coloniale est acquis aux militaires et marins qui ont pris part aux opérations du haut Oubangui, du 1er janvier au 31 décembre 1897. Cette distinction déjà accordée les années précédentes pour l'Oubangui, devait revenir naturellement aux membres des missions Liotard et Marchand.

BIBLIOGRAPHIE

La Bulgarie chrétienne, par M. le Bon A. d'Avril, ministre plénipotentiaire (chez Challamel et chez E. Leroux). — Nos lecteurs connaissent la compétence toute spéciale de M. d'Avril, collaborateur de la *Revue Française*, dans les questions orientales. Il a publié au cours de sa carrière une série d'études très documentées sur les communautés religieuses des populations

Digitized by Google

chrétiennes de l'Orient. Son nouvel ouvrage contient l'exposé des premières églises bulgares. Lors de la destruction par les Turcs des états serbe, bulgare et grec, le choix de Constantinople comme capitale de l'empire ottoman augmenta l'autorité du patriarche de Constantinople. Il fut reconnu par les Turcs comme chef civil de tous les chrétiens de rite grec et ce patriarche exerça de fait une véritable suprématie sur les sièges plus anciens d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Les populations chrétiennes soumises aux Turcs jouirent d'une grande autonomie en ce qui concerne la désignation des dignitaires religieux, les mariages, les sacrements, l'enseignement et la perception des contributions locales. La répartition des chrétiens en groupes séparés n'eut pour base ni la division géographique, ni la différence de langue ou de race. Chaque chef religieux devint le chef civil de ses ouailles formant une *mileti*. Tous les orthodoxes furent placés sous la juridiction civile du patriarche orthodoxe de Constantinople qui eut ainsi la suprématie sur les Bulgares, englobés sous la désignation de *Roumi*, c'est-à-dire Grecs. L'auteur retrace toute la série de conflits qui aboutirent en 1861 à la formation du groupe des Bulgares unis à l'Église romaine et au schisme de l'Église bulgare qui fut affranchie de la suprématie grecque par le firman de 1870 et définitivement séparée par le concile ou plus exactement par le synode de 1872.

Cette étude montre une des faces de la question d'Orient, explique comment dans la dernière guerre gréco-turque, les Bulgares eurent une attitude plus bienveillante à l'égard des Grecs ; elle jette un jour sur les procédés de la diplomatie russe oscillant entre les Grecs et les Bulgares.

La France ne peut se désintéresser complètement de ces questions, car nous avons plusieurs points de contact avec les Bulgares unis par les Lazaristes établis à Constantinople, Salonique et Monastir et les Augustins de l'Assomption à Philippopoli. Il faut signaler aussi les Résurrectionnistes polonais à Andrinople. Les écoles fondées par ces religieux sont l'objet de la bienveillance de l'Alliance française qui leur facilite la propagation de notre langue.

Atlas Larousse illustré. — La publication de ce bel atlas constitue une véritable innovation dans la science géographique. Il y a peu de temps encore, la géographie ne se présentait que sous un aspect sec et passablement rebutant. Depuis quelques années, on s'efforce de la rendre plus aimable et, sous ce rapport, l'Atlas Larousse réussit au delà de toute espérance. Les nombreuses photographies qu'il renferme sur les paysages et les monuments de la France en font à la fois un ouvrage d'étude et un ouvrage de récréation. Par son caractère artistique, il prend rang parmi les ouvrages de luxe et a sa place marquée sur la table des salons.

Au point de vue cartographique, l'Atlas Larousse se distingue par la netteté de son dessin et la facilité qu'il offre à la lecture. L'absence de surcharges de noms géographiques, la multiplicité des couleurs sont des plus appréciables pour l'examen des cartes. Le texte qui accompagne n'est pas une nomenclature sèche et aride; il présente, au contraire, un réel intérêt, grâce à ses aperçus extrêmement variés. Mais ce qui fait surtout le succès de la publication, ce sont les gravures au nombre d'un millier, véritables documents pris sur le vif et reproduits directement d'après des photographies. Grâce au véritable album que forme l'atlas, plus d'un projet de voyage sera

Digitized by Google

conçu au vu des merveilles naturelles et artistiques que présente ce remarquable ensemble de gravures.

L'Atlas Larousse illustré comprendra 40 fascicules à 0 fr. 60, paraissant chaque semaine. Le 1er volume comprenant la France et ses colonies est paru : le 2e est en cours de publication. Les 2 vol. reliés en toile, 30 francs.

France-Album, cité des Fleurs, Paris, dont nous avons signalé déjà les jolis fascicules consacrés au pays du soleil, la splendide côte d'Azur, d'Hyères à Menton, vient de compléter cette collection par son 48e n° consacré à la région des Maures et à l'Esterel, Hyères, St-Tropez, Fréjus, St-Raphaël, etc. Ses dessins variés font ressortir l'attraction qu'exerce sur ses visiteurs ce séduisant pays.

Mon 9e voyage au Sahara et au pays touareg, par F. Foureau. — C'est le récit, publié à la Société de géographie, du voyage que la *Revue* a déjà raconté.

Les Anglais en Egypte, par le Vte de Noailles, A. Charles, éditeur. — Dans cette suggestive brochure, M. de Noailles fait voir les Anglais prenant pied de plus en plus profondément en Égypte. Les demandes du ministre anglais sont toujours impératives. S'il reste quelques Français dans les fonctions publiques, leur influence est annihilée. Dans les écoles la langue anglaise remplace peu à peu le français, naguère dominant et que les missions catholiques propagent de leur mieux. Grande a été notre faute en nous isolant en 1882 ; nous en portons la peine aujourd'hui.

Colonias Portuguezas, par E. de Vasconcellos, Cie Nel Editora, Lisbonne. — L'éminent auteur bien connu par ses travaux géographiques, a fait une œuvre utile en présentant sous une forme de vulgarisation, une étude intéressante des colonies portugaises, Cap Vert, S. Thomé, Angola Mozambique, Goa , Macao, Timor. Jadis, le Portugal fut la 1re puissance coloniale du monde. Bien que l'Angleterre lui ait enlevé un large territoire qu'il n'avait pas su occuper, le Portugal possède encore de belles colonies. Comme Latins, nous voyons avec plaisir, M. de Vasconcellos secouer la torpeur trop grande de ses compatriotes, au moment où tous les peuples se taillent un empire colonial.

La Corée indépendante, russe ou japonaise, par Villetard de Laguérie. Un vol. in-16, avec 50 illustrations, 4 fr. (Hachette et Cie, Paris). — Au moment où de graves événements s'accomplissent en Extrême-Orient, cet ouvrage ne saurait venir plus à propos. L'auteur a visité la Corée en 1895, au moment où le Japon venait de trancher à coups de sabre le lien de vassalité qui la rattachait de temps immémorial à la Chine. Il l'a vue aussi en peine de s'acquitter des devoirs virils de sa récente liberté, que le serait, pour trouver sa vie, un oiseau né dans une cage, brusquement lâché en pleins champs. Politiquement, elle n'était plus chinoise ; elle l'était toujours moralement et voulait demeurer telle, mais elle le voulait passivement. Seule, une femme, la Reine, pensa, voulut et agit comme les hommes ne surent pas le faire. Elle succomba ; et la Corée aux abois, ne voyant pas d'autre moyen d'écarter d'elle le joug abhoré des Japonais, chercha son salut sous l'égide de l'empire russe

---

Le Gérant, Édouard MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 4234-2-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

HINTERLAND DU DAHOMEY

LA CONQUÊTE DU BORGOU

Le Gourma une fois pacifié par la mission Baud-Vermeersch et la région du Niger occupée par la mission Bretonnet (1), restait à soumettre le pays compris entre ces deux régions et le Dahomey, le Bourgou ou pays des Baribas.

Jadis réunis sous la domination d'un roi résidant à Nikki, les pays Baribas n'étaient pas, comme aujourd'hui, partagés entre plusieurs chefs à peu près indépendants les uns des autres. Formant un vaste plateau d'environ 80.000 kilomètres carrés de superficie, traversé par de nombreuses rivières, le Borgou est riche, fertile, et produit même jusqu'à deux récoltes par an. Les chevaux sont nombreux et les troupeaux constituent la principale richesse des habitants.

La population du Borgou comprend trois races distinctes : les Baribas, les maîtres du pays, cultivateurs, guerriers et pillards de profession; les Peulhs, les pasteurs par excellence du Soudan, possesseurs de grands troupeaux; les Haoussas, qui forment la population marchande, et s'adonnent presque exclusivement au commerce. Plus instruits que les autres races, les Haoussas parlent et écrivent l'arabe et sont les intermédiaires des chefs dans leurs relations. Opprimés par les Baribas, ils étaient alors les seuls à nous témoigner quelque sympathie. Les Baribas dédaignent les armes à feu et se servent pour combattre, les fantassins de l'arc et de la flèche empoisonnée avec le suc du *strophantus*, les cavaliers de la lance ou de la sagaie. Hardis, entreprenants et braves, ils ont su, avec ces armes primitives, non seulement résister aux invasions de leurs voisins mieux armés, mais encore porter chez ces derniers le pillage et la dévastation.

Au moment où le Gourma venait d'être pacifié, la situation prenait un caractère assez grave dans le Borgou. Le lieutenant de vaisseau Bretonnet avait toujours à lutter contre les chefs baribas très remuants de la région de Boussa et de Kayoma (2). D'autre part, les postes établis entre Carnotville et Ilo par la mission Bretonnet n'avaient pu résister au soulèvement qui gagnait tout le Borgou. C'est ainsi que Chori, Bori,

(1) Voir *Rev. Fr.* avril 1898, p. 193.
(2) Voir la carte page 201 (avril 1898).

Digitized by Google

Saoré, Bouay, Kandi ne se trouvant plus en état de résister, avaient été évacués. Kouandé, où commandait le lieutenant Aymès, se trouvait dans de meilleures conditions et repoussait tous les assauts des Baribas. A Parakou, l'inspecteur de la milice Veisseyre se maintenait ferme à son poste.

En présence de ce soulèvement, qui menaçait de prendre des proportions considérables et de couper les communications du Dahomey avec le Gourma d'un côté et la mission Bretonnet de l'aulre, M. Ballot, gouverneur du Dahomey, résolut d'agir énergiquement et nomma résident du Bourgou le capitaine Vermeersch, le chargeant de rétablir à tout prix la tranquillité dans le pays et d'y établir notre domination. Il importait en effet au plus haut degré d'assurer l'exécution du traité qui nous conférait le protectorat du Bourgou et, en même temps, de venger le meurtre des inspecteurs Forget et Carré en donnant une sévère leçon aux pillards Baribas.

Mais avant de marcher sur Nikki, la capitale des Baribas, il fallait tout d'abord déblayer le terrain autour de nos postes. Le 23 juillet 1897 le capitaine Vermeersch quittait Porto-Novo, n'ayant avec lui qu'une cinquantaine d'hommes. Le 20 août il arrivait à Kouandé, après une marche rendue extrêmement pénible par suite du débordement des rivières, car on était en pleine saison des pluies. A ce moment, la convention franco-allemande fixant les limites du Togo et du Dahomey, qui venait d'être signée tout récemment, permettait de dégarnir un certain nombre de postes. C'est ainsi que 25 hommes purent rejoindre le capitaine Vermeersch à Djougou. Deux inspecteurs de la garde indigène, MM. de Lavilléon et de Bournazel, et un garde principal, M. Lan, y arrivèrent de leur côté. D'autre part. 60 porteurs dahoméens, dont les services n'étaient plus utiles, furent équipés et armés en tirailleurs et rendirent par la suite de réels services. L'effectif de la petite colonne fut ainsi porté à 140 hommes, la plupart à peine instruits au métier des armes. A Kouandé, se trouvait le lieutenant Aymès, un sergent européen, 55 tirailleurs sénégalais et 15 miliciens.

Avant de commencer les opérations, il fallait nous assurer l'appui de chefs fidèles. Ouro-Ali, qui était notre adversaire, fut remplacé à Kouandé par Yarou-Bori, riche, intelligent et le plus capable de nous rallier la population. Grâce à lui, les habitants furent vite rassurés et les chefs des villages voisins vinrent faire leur soumission.

Digitized by Google

OPÉRATIONS AUTOUR DE KOUANDÉ

Le manque de cartouches ne permettait pas de marcher immédiatement en avant, car il fallait attendre l'arrivée des approvisionnements envoyés du Dahomey par M. Ballot. Mais les Baribas, enhardis par notre inaction, se préparaient à nous attaquer. Ouro-Ali, allié au chef de Ouassa, Sinagorigui, avait rassemblé une petite armée et se dirigeait sur Kouandé.

Afin de prévenir l'attaque des Baribas, le capitaine Vermeersch se décida à marcher contre les deux chefs, avant qu'ils eussent opéré leur jonction. Ouro-Ali fut attaqué le premier et, après un léger engagement, rejeté vers le N-E. Aussitôt après, la colonne se dirigea sur Ouassa. La marche de la colonne fut pénible, car, outre les accidents de terrain et l'épaisseur de la brousse, il fallait franchir deux rivières démesurément grossies par les pluies. Le 12 septembre, la colonne arrivait sur les bords de la Mékrou. Il fallut 24 heures de travail sous une pluie torrentielle pour jeter une mauvaise passerelle sur la rivière et la franchir. Le 14, la même opération fut nécessaire pour passer la Bérou, dont les rives étaient transformées en marécages. Les chevaux devant traverser à la nage, il fallut en outre débarrasser le lit de la rivière d'une multitude de branches d'arbres que l'ennemi y avait jetées pour retarder notre marche.

En raison de la proximité de l'ennemi, la colonne est serrée et massée en deux groupes, couvrant le convoi. Les cavaliers Zabermabés, qui forment l'avant-garde, se rapprochent de plus en plus de la colonne, l'ennemi ayant été signalé. Celui-ci, dissimulé dans un ravin, et caché par les hautes herbes, fait retentir une grande clameur dès que les troupes prennent le contact et leur envoie une volée de flèches. Se précipitant alors en avant, il se jette sur la colonne, l'entoure et l'attaque de tous côtés à la fois. Surpris par ce brusque mouvement, les tirailleurs hésitent un moment; mais bientôt, encouragés par leurs officiers, ils répondent par un feu nourri à l'attaque des Baribas. Prenant ensuite l'offensive, ils se précipitent sur l'ennemi, qui s'enfuit en laissant 90 hommes sur le terrain du combat. De notre côté, 5 tirailleurs étaient tués et 8 blessés.

Le capitaine Vermeersch poursuit vivement les Baribas et traverse plusieurs villages qui sont tous abandonnés, mais où l'on trouve en

Digitized by Google

abondance des vivres et du bétail. Quelques Peulhs y restent seuls; ils apportent des provisions et les offrent avec une joie non dissimulée, mais beaucoup d'entre eux jouent un double jeu, et après avoir observé le passage de la colonne, reprennent leurs arcs et leurs flèches pour aller rejoindre l'ennemi.

Le 17, au matin, la marche en avant est reprise. Des Peulhs font connaître que l'ennemi, qui avait fui jusqu'à Tobré, a reçu des renforts et va renouveler son attaque. Pour parer à toute surprise, la colonne se forme en carré pour continuer sa marche. Au centre est placé le convoi, suivant le sentier frayé par les tirailleurs. En tête, en avant du carré marchent 2 sections en file indienne ; de chaque côté du carré, 2 autres sections marchent dans la brousse à hauteur du convoi, formant les faces droite et gauche du carré. Enfin, 2 autres sections ferment la marche, derrière le convoi et forment la face arrière du carré. Tout en avant et sur les côtés, les cavaliers auxiliaires Zabermabés explorent la brousse afin d'empêcher toute surprise et de donner le temps, en cas d'attaque, de former en ligne les sections qui encadrent le convoi.

Bientôt les cavaliers se serrent de plus en plus autour de la colonne, n'avançant qu'avec une extrême prudence par crainte d'une embuscade. Les herbes sont si hautes en ce moment qu'un homme à cheval y disparaît entièrement. La saison des pluies, jointe aux précautions incessantes qu'il faut prendre, rend la marche des plus pénibles.

Tout à coup, les cavaliers se rejettent précipitamment sur la colonne, car le contact vient d'être pris avec l'ennemi; les guerriers baribas, tout couverts de gris-gris qui doivent avoir le pouvoir de les mettre à l'abri de nos balles, se précipitent sur les tirailleurs en poussant de grands cris. Leur nombre est considérable, et en quelques instants, la colonne est enveloppée de toutes parts. Le combat est très difficile, car des deux côtés, on s'attaque presque sans se voir, à cause de l'épaisseur de la brousse. Les Baribas couvrent le carré d'une grêle de flèches et s'approchent de si près que les officiers sont obligés de prendre leur revolver en main et de s'en servir pour se défendre.

Des deux côtés, le tam-tam bat avec rage, chez les Baribas et chez nos contingents indigènes, Des 4 faces du carré, un feu violent est dirigé sur les assaillants. Le combat est très vif, et à plusieurs reprises, le capitaine Vermeersch est obligé de porter en avant, sur les points les plus menacés, les Sénégalais du lieutenant Aymés, qui font partout

Digitized by Google

reculer l'ennemi. Celui-ci, qui ne voit pas ses pertes, en raison de l'épaisseur de la brousse, renouvelle ses assauts pendant 2 heures consécutives. Enfin, une dernière décharge le met en fuite et il abandonne le lieu du combat, qui est jonché de morts et de blessés. La colonne se porte alors en avant et poursuit l'ennemi qui s'enfuit dans toutes les directions.

Mais il faut bientôt arrêter la poursuite car les munitions font défaut. D'ailleurs l'ennemi, complètement démoralisé, n'est plus à craindre pour le moment. La colonne revient sur ses pas et le 29 septembre au soir, rentre à Kouandé, où elle apprend peu de jours après la mort d'Ouro-Ali.

MARCHE SUR NIKKI

Les opérations entreprises autour de Kouandé avaient donné le temps aux approvisionnements envoyés du Dahomey d'arriver à destination. D'autre part, M. Ballot, prévoyant une assez vive résistance de la part des Baribas, dans la marche qui allait être entreprise sur Nikki, avait jugé nécessaire de renforcer la colonne d'opération. Une compagnie d'auxiliaires sénégalais et une compagnie d'auxiliaires haoussas avaient été dirigées de Porto-Novo sur Parakou. D'un autre côté, le capitaine Ganier, qui avait été envoyé au Gourma pour servir de trait d'union entre ce pays et les postes du Niger, rejoignait le capitaine Vermeersch avec le médecin de la marine Bartet et 40 tirailleurs.

La concentration de toutes ces troupes devant s'opérer à Parakou, le capitaine Vermeersch laissa le poste de Kouandé à la garde du lieutenant Drot et se dirigea vers le sud. Le 1er novembre, il arriva à Parakou. Le capitaine Ganier, se trouvant être le plus ancien officier, prit le commandement de la colonne. Le capitaine Vermeersch devint son chef d'état-major, tout en gardant les fonctions de résident des pays baribas.

La colonne expéditionnaire, forte de 410 fusils, et divisée en trois groupes commandés par les capitaines Dumoulin, Duhalde et Chambert quitta Parakou le 4 novembre, se dirigeant sur Bégourou, où a lieu un premier engagement. Partout l'ennemi évacue les villages. La concentration doit se faire à Chori, où sont attendus tous les guerriers de la région centrale du Borgou. Le chef Chaco-Yérouma, de Péréré, la ville la plus importante de la région, est à la tête des Baribas. Dans la nuit du 7 au 8, une alerte est donnée par une reconnaissance ennemie. La 8, la colonne se remet en marche, adoptant la formation en carré, afin

Digitized by Google

de prévenir toute surprise et de pouvoir repousser rapidement toute attaque.

De son côté, l'ennemi s'avançait en plusieurs colonnes parallèles; la principale commandée par Chaco-Yérouma, suivait le sentier, pendant que les autres se frayaient un passage en suivant les pistes qui sillonnaient la brousse. Ce fut entre Guinagourou, où la colonne venait de camper, et les ruines de Tiraré, que le choc se produisit.

Les cavaliers zabermabès qui marchaient en éclaireurs, se replièrent précipitamment dès qu'ils entendirent le bruit formé par la masse de l'armée ennemie, forte d'environ 10.000 hommes. Au commandement qui est donné, les sections qui se trouvent en tête, se forment rapidement en ligne, malgré l'épaisseur de la brousse, et ouvrent un feu nourri sur l'ennemi, qui est arrivé à 30 pas de la colonne sans avoir vu les tirailleurs. Ceux-ci font des feux de salve, abattant tous les ennemis qui se présentent devant eux. Surpris et complètement désorganisés par cette fusillade, les Baribas se retirent en désordre, laissant sur le terrain un grand nombre de cavaliers et de fantassins. Le drapeau de Chaco-Yérouma tombe en notre pouvotr.

Mais ce n'était là que le premier acte du combat. En effet, séparés les uns des autres par une brousse épaisse, les différents groupes de l'armée ennemie marchaient en avant parallèlement, mais sans se voir. Le premier groupe, qui avait donné et venait d'être mis en fuite était celui des gens de Péréré. Les autres étaient accourus au feu successivement et avaient enveloppé le carré sur toutes ses faces. Mais l'absence complète de cohésion dans l'attaque des Baribas facilitait singulièrement la tâche de nos tirailleurs; aussi, après une lutte d'une heure et demie, l'ennemi fuyait-il en désordre de tous côtés.

La colonne se met alors vivement à la poursuite des Baribas, traverse Chori, Péréré, Darou-Para et le 13 novembre, à 9 heures du matin. fait son entrée à Nikki.

La ville est complètement déserte, seul un notable musulman est resté pour recevoir les Français, chargé par le roi de négocier sa soumission. Siré-Torou, le roi de Nikki, après avoir envoyé tout d'abord deux de ses fils pour faire agréer sa soumission, se présenta en personne le 19 novembre; il signa alors, avec les principaux chefs baribas, un acte constatant sa soumission et portant annexion de son royaume au Dahomey.

Digitized by Google

Quelques jours après, les chefs des villages voisins suivaient son exemple et venaient faire leur soumission complète. Le dernier acte de la lutte fut la destruction de Yassikéra et Rétay, ou avaient été assassinés les inspecteurs Forget et Carré.

Le capitaine Vermeersch, rentrant en France, le capitaine Dumoulin fut désigné pour le remplacer comme résident à Nikki. Depuis lors, l'occupation du Borgou a été complètée et le commandant Ricour a pris la direction de tout le pays bariba, depuis les confins du Dahomey jusqu'au Niger,

Menée avec entrain et résolution par le capitaine Ganier et son chef d'état-major, le capitaine Vermeersch, la campagne de Nikki a été le dernier acte de la prise de possession de l'hinterland du Dahomey et a assuré l'occupation effective des pays sur lesquels la France avait à faire valoir ses droits de souveraineté.

Georges DEMANCHE.

CHINE

LA PROVINCE DU CHAN-TOUNG

La prise de possession du port de Kiao-Tchéou et de ses environs par l'Allemagne, doit forcément amener la province entière du Chan-toung, au sud de laquelle ils se trouvent, dans la sphère d'influence allemande, ou pour employer une expression allemande l'*hinterland* de la nouvelle concession temporaire. Il est en effet plus que probable que le *Pachgebiet* conclu entre l'Empire du Milieu et l'Empire des Hohenzollern finira par devenir une véritable colonie, drainant à son profit toute la province, si elle ne finit pas même par l'absorber tout-à-fait.

Il est donc fort intéressant d'étudier la valeur de cette province du Chan-toung fort peu connue en Europe.

Ayant eu la bonne fortune de l'habiter pendant près de cinq ans, nous sommes à même de donner aux lecteurs de la *Revue Française* un résumé des renseignements que nous avons déjà publiés in-extenso dans la *Revue des Questions Scientifiques de Bruxelles* de 1890 à 1892, en nous aidant de la carte que nous avons dressée dès 1876.

Histoire. — Grâce à son histoire et à sa position géographique, elle est l'une des plus intéressantes de la Chine. Au point de vue historique,

Digitized by Google

elle fut le berceau de la race chinoise. La dynastie de Tchéou (xe au IIIe siècle av. J.-C.) en est originaire. Elle a donné naissance à Confucius et à ses deux disciples Laotzeu et Mengztzeu. Au point de vue géographique, sa forme péninsulaire lui donne 402 lieues de côtes, semées de baies et de ports importants, tels que Tchéfou, Weï-haï-weï et Kiao-tchéou. Elle est traversée par le Fleuve Jaune et le Grand Canal ainsi que par deux grandes routes impériales. Enfin l'industrie de la soie y a pris naissance en 780 av. J.-C. à Yen-tchéou-fou. Elle fut visitée dans sa partie ouest par Marco-Polo, en 1276, et le missionnaire franciscain Odoric de Pordenone en 1320. Elle possède l'un des sanctuaires les plus vénérés du Confucianisme, la montagne sacrée du Taï-shan et fut le berceau de nombreux poètes et savants.

Géographie. — La population est estimée à plus de 30 millions répandus sur 121,130 kilomètres carrés. Cette province est, après celle du Tchéli, la plus peuplée de toute la Chine. Sa partie occidentale, qui appartient à la grande plaine formée par les alluvions du Hoang-ho et comprend la moitié de la province, est considérée à juste titre comme l'un des pays les plus fertiles du monde. Elle est aussi la plus cultivée, aussi est-ce là que l'on trouve le plus grand nombre de villes et les plus florissantes. La partie orientale est montagneuse et moins peuplée, ayant moins de terres cultivables; par contre, elle est riche en minéraux et l'on peut mettre au premier rang des mines d'or et de plomb argentifère. La partie centrale comprend trois importants bassins houillers, à savoir : Weï-hsien, Po-chan-hsien et Yi-tchéou-fou, dont les produits peuvent rivaliser avec le Cardiff, comme qualité, tandis que l'extrême bon marché de la main-d'œuvre indigène permettra de faire au charbon anglais et même japonais une concurrence redoutable, quand l'établissement des voies ferrées, actuellement projetées par les Allemands, permettra d'apporter à Kiao-tchéou les houilles chinoises.

Une petite ligne ferrée en projet part du petit port de Niu-kou-ko, dans la partie orientale de la baie de Kiao-tchéou, passe par la ville de ce nom, puis monte au N-O par Kiao-mi-hsien, à Weï-hsien, d'où elle se dirige à l'ouest en faisant une courbe vers le nord, passant par Tchang-lo-hsien, Tchang-chan-hsien (au sommet de la courbe), Tchang-Tchéou-hsien, Tchi-nan-fou, la capitale, pour aboutir à Tsi-ho-hsien, sur le Fleuve Jaune; de là elle descend au S.O en suivant le tracé de la grande route impériale, elle passe près de Taï-an-fou, Hsin-tai-hsien et

Digitized by Google

Mong-yin-hsien. Elle atteint enfin Yi-tchéou-fou dont les charbons seront apportés à Kiao-tchéou par une ligne ferrée de 190 kilomètres de développement, passant par Tchü-tchéou et Tchü-tcheng-hsien.

Les charbonnages de Weï-hsien seront desservis directement, tandis que ceux de Po-chan-hsien le seront par un embranchement de 50 kil. partant du village de Tchang-tien à 15 kil. à l'est de Tchang-shan-hsien. La ligne fermant le triangle entre Yi-tchéou-fou et Kiao-tchéou, bien que mentionnée dans les journaux anglais, n'est pas tracée sur la carte récemment publiée par l'institut géographique de Dietrich Reimer à Berlin. L'ensemble de ces lignes représente un développement de 816 kilomètres environ. Elles contournent tout le massif montagneux du chantoung central sans y pénétrer, ce qui évitera la construction de tunnels et de viaducs importants. Les rivières à traverser sont d'ailleurs peu considérables et n'ont guère d'eau qu'en été.

La province possède 10 villes principales ou *fou*, dont la capitale Tchi-nan-fou; 11 villes de second ordre ou *tchéou* et 96 villes de 3e ordre ou *hsien*. Plusieurs de ces villes sont célèbres dans l'histoire. Marco-Polo se rendant de Pékin à Yang-tchéou en 1276-77, visita *Chi-nangli*, aujourd'hui Tchi-nan-fou, puis *Tadinfu*, la Yen-tchéou-fou actuelle, où il trouva « abondance de soie merveilleuse et des jardins riches en fruits de grande taille » ce qui qui est encore vrai de nos jours, comme ce qu'il dit de *Sinjumatu* « une place riche et belle avec un commerce prospère et une nombreuse population. » En 1324-25, Odoric de Pordenone se rendant en mission vers le grand Kan de Tartarie à Cambalik (Pékin), la traversa à son tour et dit : « En cette cité a plus grande quantité de soye que en nulle part du monde, car quand la soie y est la plus chère si en y a on bien plusieurs livres pesans pour quatre gros, on y trouve grand plante de biens et de marchandises ». C'est la Tchi-ning-tchéou de nos jours située sur le Grand Canal. Rien ne changeant en Chine, tout cela est encore vrai aujourd'hui.

Confucius naquit à Tchü-fou-hsien où se trouve encore son tombeau comme celui de l'empereur Shao-hao (2597 av. J.-C.), le quatrième de la Chine. A Tsou-hsien se voit le tombeau de Mencius. La montagne sacrée du Taï-shan (1545 m. de haut), à 9 kilomètres au N. de Taï-an-fou, est un lieu de pèlerinage célèbre dès le xxe siècle avant J.-C.. Il s'y trouve une pagode en fer élevée par l'empereur Shao-Kang en 2079 av. J.-C et une statue de 40 pieds de hauteur de l'impératrice Min

Digitized by Google

(2146 avant J.-C.). Les tumuli recouvrant les restes des anciens rois des tribus autochtones et non chinoises, les barbares Laï, sont encore visibles à 2 lieues 1/2 à l'ouest de Tching-tchéou-fou.

La partie occidentale de la province traversée par le « chagrin de la Chine » ou le « Fléau des fils de Han » comme les Chinois appellent souvent le Fleuve Jaune, a été constamment dévastée par les formidables inondations de ce fleuve. La première, suivant la tradition, remonte à 3100 av. J.-C. Le célèbre empereur Yü construisit, vers 2205 av. J.-C., un certain nombre de canaux très étendus pour drainer le pays, ce qui n'empêcha pas le Hoang-ho de changer constamment de lit allant se jeter à la mer, tantôt au sud, tantôt au nord de la province du Chan-toung et détruisant le grand canal en le remplissant de son limon. Si chacune de ses grandes inondations cause la mort de millions d'hommes (1), elle n'en enrichit pas moins le pays tout comme les crues régulières du Nil. La grande plaine formée par ces alluvions donne en effet plusieurs récoltes par an sans le moindre engrais. Il est vrai, par contre, que l'entretien constant des digues ruine le trésor provincial. Comme on ne trouve pas une pierre sur une étendue de près de mille lieues carrées, ces digues ne peuvent être construites qu'en terre battue et en fagots de tiges de sorgho (le bois faisant également défaut, les Chinois ayant détruit depuis longtemps toutes les forêts). Il en résulte qu'à chaque nouvelle crue importante elles sont emportées par le courant qui atteint plusieurs milles à l'heure, et il faut chaque fois réquisitionner toute la population riveraine pour les relever à grands frais.

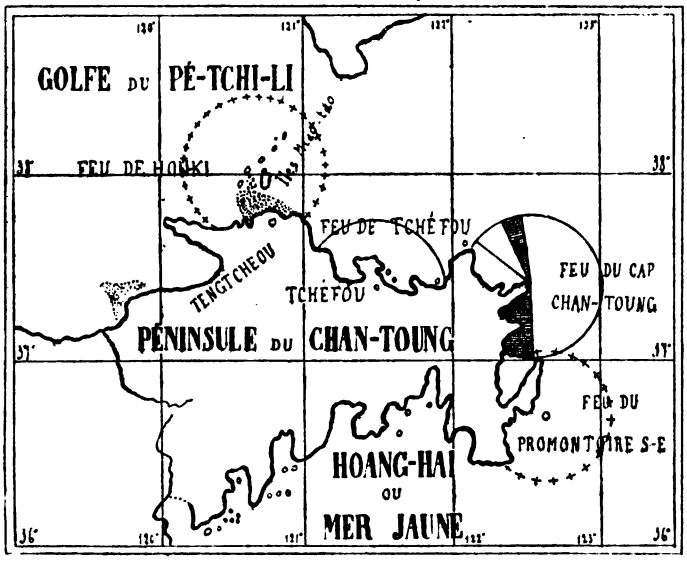
En 1888, plusieurs ingénieurs européens (surtout anglais) ont proposé au gouvernement chinois d'entreprendre l'endiguement du Fleuve Jaune, moyennant une dépense d'environ 40 millions de francs. On refusa leurs services, car chaque inondation permet aux mandarins de pressurer le peuple et de garder dans leurs poches la plus grande partie des subsides. En 1851, le gouvernement n'avait pas dépensé moins de 13 millions de taëls, soit environ 78 millions de francs. On peut se demander combien de millions furent dilapidés. Est-il possible de régulariser le cours du Fleuve Jaune en l'endiguant et en le draguant ? La

(1) En 1888, le gouvernement accusa dans ses rapports officiels la perte de 2,500,000 hommes noyés dans l'inondation du mois de novembre. Ces chiffres sont certainement au-dessous de la vérité, et on peut estimer à 3 millions le nombre des morts.

Digitized by Google

science des ingénieurs dit oui ; nous en doutons un peu. Si les Allemands y arrivent, ils rendront à l'humanité un service tel qu'on pourra les remercier d'avoir mis la main sur cette province.

Ils pourraient aussi restaurer le Grand Canal qui traverse du N.O. au S.E toute la partie occidentale de la province faisant partie de la grande plaine en passant par les villes importantes de Te-tchéou, Wou-tcheng-hsien, Lin-tching-tchéou, Toung-tchang-fou, Toung-ping-tchéou et Tchi-ning-tchéou. Soit une longueur d'un peu plus de 110 lieues qui, ajoutées aux 94 parcourues dans la province par le Hoang-ho, donnerait un total de 205 lieues de voies navigables sur ces deux grandes artères



commerciales. Le Chan toung ainsi pénétré par les chemins de fer dans sa partie centrale, par le fleuve Jaune et le Grand Canal à l'ouest et desservi par ses ports, sur sa longue ligne côtière orientale, serait la province de Chine la mieux outillée pour le commerce d'importation et d'exportation. Les Allemands toujours pratiques et bien renseignés s'en sont certainement rendu compte quand ils ont mis la main sur ce pays.

Mais la restauration du Grand Canal nous semble aussi difficile que l'endiguement du fleuve Jaune, étant donné que celui-ci traverse le canal et que son lit s'exhaussant toujours se trouve aujourd'hui à plus de 16 pieds au-dessus du niveau de celui-ci.

Digitized by Google

Climat. — Bien que les moussons ne dépassent guère la côte sud, leur influence se fait encore sentir sur la côte nord. Elles partagent l'année en deux saisons bien distinctes, suivant que les vents soufflent du S.S.E., ou du N.N.O., Les premiers amènent une chaleur assez forte, qui monte quelquefois jusqu'à 40° c., bien que la moyenne se maintienne entre 25° et 28° c. Les vents froids font par contre tomber le thermomètre jusqu'à près de 30° au-dessous de zéro. L'hiver est long, il commence en octobre pour finir fin avril. Le maximum du froid a lieu vers février et le maximum de chaleur en juillet. On passe rapidement de l'hiver à l'été et réciproquement, les saisons intermédiaires n'existant pour ainsi dire pas.

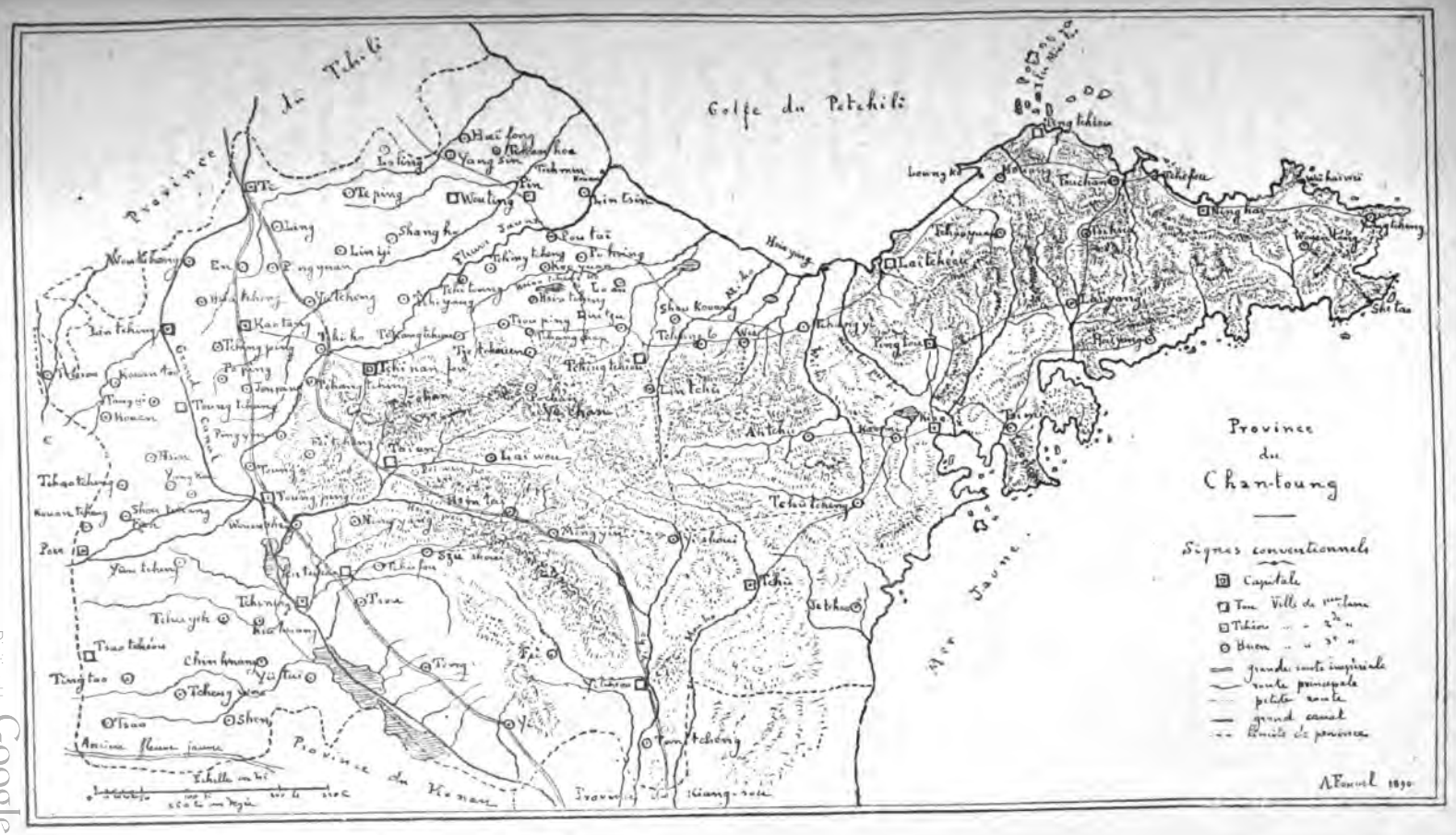
L'isotherme moyenne de la province est celle de 12°77 c. qui passe par Tchéfou, Vérone, Turin et Bordeaux, bien que la latitude moyenne soit celle de 36°30 passant par Guelma, Blidah et Cadix. Le climat est très sec, surtout en hiver ; ce n'est qu'en juin et juillet qu'on observe quelques pluies. Il nous est arrivé de passer à Tchéfou neuf et même dix mois de suite sans une goutte de pluie. On y compte en moyenne 15 jours de pluie par an. La neige est parfois abondante mais, vu la sécheresse de l'atmosphère, elle disparaît par évaporation, sans presque mouiller le terrain. Au printemps et à l'automne, les brouillards sont fréquents sur les côtes, surtout au voisinage du cap Chan-toung.

La cause de l'inégale répartition des pluies et des sécheresses prolongées dans la province est due, sans doute, au déboisement complet. On ne trouve plus au Chan-toung une seule forêt, par suite les sources y sont rares, surtout dans la plaine. Aussi les famines causées par la sécheresse sont-elles fréquentes. Celle de 1876-1877 y fit périr près de 3 millions d'habitants. Le rétablissement des routes et la construction des voies ferrées sera le meilleur moyen de lutter contre le retour de ce fléau.

Le pays est sain, les maladies épidémiques y sont rares, sauf la petite vérole qui est endémique par toute la Chine. Les étrangers vivant proprement et à part des Chinois, en sont rarement atteints. Il en est de même de la lèpre et du goître communs parmi la population la plus pauvre.

Habitants. — Les habitants sont forts et robustes, sans doute parce que le climat tempéré leur permettant de cultiver le blé, l'orge et les autres céréales des pays du nord, ils sont mieux nourris que les popu-

Digitized by Google


Golfe du Petchili
Province du Petchili
Province du Chan-toung
Signes conventionnels
Capitale
Ville de 1re classe
Tchou 2e "
Hsien 3e "
grande route impériale
route principale
petite route
grand canal
limite de province
Mer Jaune
Ancien fleuve jaune
Province du Ho-nan
Province du Kiang-sou
Echelle en li
Tsi-nan fou
Tai-an
Lai-wou
Tsing-tao
Tsao-tchéou
Tsi-ning
Tsou
Tsao
Tsao-tchéou
Tsing-tao
Tsao
Tsao
Ts

lations du sud vivant de riz et de poisson et qui sont anémiées par les chaleurs des tropiques. Les Chantounais sont d'excellents cultivateurs et de robustes travailleurs. Un grand nombre d'entre eux vont chaque année faire le métier de coolies ou hommes de peine pour le chargement ou le déchargement des navires à Tchéfou et à Tientsin. D'autres vont jusque sur les côtes de la Sibérie et du Japon faire la récolte des herbes marines comestibles qui constituent un article d'importation considérable en Chine. Sauf quelques-uns qui s'y sont fixés, tous rentrent au pays natal avec leurs économies. Les classes supérieures fournissent un grand nombre de lettrés et de mandarins, et le doyen de l'académie ou des *Han-lin* (forêt de pinceaux) a souvent été un lettré du Chan-toung.

Les femmes sont plutôt au-dessous de la taille moyenne. Beaucoup travaillent dans les champs où nous les avons vues plus d'une fois attelées à la charrue à côté d'un âne ou d'un bœuf et cela malgré leurs pieds déformés par la pratique des bandages de compression.

Selon l'usage établi, on ne leur apprend qu'à coudre et à broder, à faire les souliers et les vêtements, moudre le grain, cultiver la terre et vaquer à tous les soins du ménage. Dans les classes pauvres, elles sont toutes illettrées. On n en trouve pas une sur mille qui sache lire. Elles sont par suite tristes et abruties comme la plupart de leurs sœurs dans toute la Chine. Mariées de fort bonne heure et généralement mères de nombreux enfants, elles sont rarement jolies et toujours fanées de bonne heure.

Les habitants du Chan-toung sont généralement polis et affables, surtout dans la campagne. Ils sont curieux comme des enfants et fort superstitieux, par suite défiants et souvent vindicatifs. Il est dangereux de les exciter et la moindre provocation peut amener une révolution fort difficile à apaiser. Comme tous leurs compatriotes, ils sont très âpres au gain, d'une moralité douteuse et d'une patience remarquable. Ils jouiraient certainement d'une excellente santé s'ils n'avaient un mépris par trop grand de l'hygiène et de la propreté, car ils sont extrêmement sobres.

Dans la partie orientale du Chan-toung (à Teng-tchéou-fou) se trouvent des gens plus belliqueux et moins religieux que ceux de la majorité de la province. Ce sont les descendants d'immigrants du Houpè, qui vinrent au nombre d'environ 200,000 s'établir dans le pays vers la fin

Digitized by Google

de la dynastie des Yüan (1341) sous la conduite d'un général nommé Chang-liang-pi.

Religion. — La plus grande partie des habitants sont Confucianistes, Boudhistes ou Taoistes; mais on trouve aussi un bon nombre de Mahométans (3 millions) ét quelques Juifs. Les disciples de Confucius sont surtout nombreux dans les départements de Yen-tchéou-fou et de Tchi-nan-fou. On trouve cependant deux mosquées dans cette capitale de la province et une autre à Tchi-ning-tchéou. Les missionnaires catholiques ont aujourd'hui près de 21,000 chantounais dans leurs églises et chapelles tandis que les protestants des différentes dénominations comptent 7,000 adhérents.

Les premiers missionnaires qui ont évangélisé la province furent sans doute des jésuites. Le célèbre Mathieu Ricci traversa la partie occidentale de la province sur le Grand Canal en 1598, puis en 1600, date à laquelle il visita Tsi-ning-tchéou et y fut l'hôte du vice-roi.

Géologie. — Toute la partie occidentale du Chan-toung située entre le golfe du Pętchili, le massif central et les provinces voisines du Tchéli et du Ho-nan, est formée par les alluvions du fleuve Jaune et la terre jaune de la grande plaine appelée *Loess* par les géologues allemands, qui lui attribuent une origine sub-aérienne. Elle provient de la destruction des montagnes de la Chine du nord et atteint souvent des épaisseurs de 180 pieds. Le Loess forme, avec l'alluvion quaternaire et moderne, les terres de culture les plus riches qu'on connaisse, puisqu'elles donnent chaque année 3 et 4 récoltes sans jamais avoir besoin d'engrais. Les eaux le traversant sans y séjourner à cause de sa porosité, les sources y sont aussi inconnues que les lacs et marais.

Le centre de la province est constitué par un massif montagneux où la plus haute cime, le Taï-chan, atteint 1.545 mètres. On y trouve les roches primitives le gneiss, les grès et calcaires carbonifères dont les couches sont inclinées sensiblement vers le nord.

La partie orientale et péninsulaire est formée par deux séries de soulèvement ; l'une formée de gneiss, de schistes cristallins et de granits, l'autre plus récente présente les grès, calcaires et argiles du cambrien chinois. Çà et là, surtout près de Teng-tchéou-fou et dans les îles Miao-tao, en face, on observe des coulées de basaltes et des porphyres.

Minéralogie. — Les sables des torrents du Chin-kang-ling (chaîne

Digitized by Google

des Diamants) à 40 lieues au S.E. de Yi-tchéou-fou contiennent des diamants. Nous avons récolté de nombreux grenats pyropes dans les basaltes décomposés de Teng-tchéou-fou et les schistes micacés de Tchéfou. Les quartzites du Lao-Chan, à l'est de la baie de Kiao-tchéou, renferment du cristal de roche et de l'améthyste. On parle aussi de cornalines près de Tchì-nan-fou.

Aux environs de Teng-tchéou-fou l'amiante est utilisé pour la fabrication de creusets et de petits fourneaux réfractaires légers comme du carton. Près de Laï-tchéou-fou, on exploite des mines de stéatite ou pierre à savon.

Les argiles de Po-chan-hsien servent à la confection de poteries renommées dans tout le nord de la Chine. C'est aussi près de cette ville, à Yen-tching-hsien, que l'on prépare la matière première des fameux émaux cloisonnés de Pékin, au moyen de grès spéciaux dont on fabrique aussi quantité de petits objets en verre. Une montagne de gypse est encore exploitée près de Tching-tchéou-fou. Les terres salines du N.-O. donnent par lexiviation les sels de soude et de potasse employés dans l'industrie.

Ainsi que nous l'avons déjà dit dans une précédente étude sur Kiao-tchéou, on trouve au Chantoung trois centres importants pour la production de la houille. Ce sont les charbonnages de Weï-hsien, à l'est du massif central, ceux de Po-chan-hsien, au centre, et enfin ceux de Yi-tchéou-fou, au sud de la province. Tous trois ne sont exploités que superficiellement au moyen de procédés fort rudimentaires. Les Chinois n'ayant pas de pompes d'épuisement, sont obligés d'abandonner les puits dès qu'ils arrivent à la couche aquifère, ce qui arrive infailliblement à une profondeur de quelques mètres. La houille varie de qualité et de nature, suivant les mines; les unes donnent de l'anthracite, les autres un charbon bitumineux de première qualité.

Dans la partie orientale de la province, presque tous les torrents charrient de l'or. On ne l'a encore trouvé dans la roche qu'à Ping-tou-tchéou, à 13 lieues au N. de Kiao-tchéou. Jusqu'ici, le gouvernement n'a autorisé la recherche du métal précieux qu'en cet endroit, et seulement par une compagnie chinoise qui fit bientôt banqueroute à cause de la mauvaise administration des directeurs.

L'argent ne se trouve au Chan-toung que combiné au plomb dans la galène argentifère dont on a trouvé un gisement non loin de Tchéfou.

Digitized by Google

Il n'est d'ailleurs pas plus exploité que ceux qui existent près de Tchi-nan-fou.

Le cuivre paraît inconnu, bien que les Chinois en signalent l'existence en plusieurs endroits. Quant au fer il se trouve, paraît-il, en un grand nombre d'endroits, et nous en avons trouvé, aux environs de Tchéfou et de Tchi-nan-fou, sous forme d'oxyde magnétique et de fer spéculaire.

Les livres chinois parlent encore du mercure et du soufre, mais nous n'avons pu en constater l'existence.

Végétaux et cultures. — Les forêts ont complètement disparu dans cette partie de la Chine, mais on trouve des bouquets d'arbres dans les villages et surtout dans les cimetières où ils sont protégés par le respect religieux. Les principales essences cultivées au Chantoung sont le pin chinois, le chêne à feuilles de châtaignier, le chêne de Mongolie, trois espèces de peupliers, beaucoup de saules et de cyprès. Le mûrier à soie et le mûrier à papier, le sophora du Japon et plusieurs variétés d'acacias, puis l'ailante du Japon qui, comme le chêne, nourrit un ver à soie. On trouve encore l'acajou chinois *Cedrela sinensis* et le Sterculia à feuilles de platane dont on fabrique des instruments de musique.

Les arbres fruitiers sont nombreux et les poires de Lai-Yang-hsien sont exportées dans toute la Chine, comme les châtaignes, les pommes, les noix, les jujubes et les kakis, à l'état frais ou à l'état sec. L'abricotier, le pêcher et le prunier donnent de bons fruits dont les amandes, douces ou amères, sont aussi exportées en quantité par le port de Tchéfou. La vigne fournit plusieurs variétés d'excellent raisin, mais la fabrication du vin est inconnue des Chinois depuis qu'un décret impérial l'a prohibée. Le thé ne poussant point dans la province, on y boit du vin de riz et de millet, ainsi qu'une sorte de bière et de l'alcool retiré de ces grains et du blé fermenté.

Le riz ne pousse que dans la partie la plus méridionale. Les Chantounais cultivent partout le froment, l'orge, le sorgho et le petit millet, ainsi que le maïs. La paille de blé sert à fabriquer des tresses exportées en immense quantité jusqu'en Angleterre, sous le nom de *Strawbraid*.

Après les céréales, les plantes économiques les plus cultivées sont les légumineuses, fèves et féverolles, et parmi elles le fameux *Dolichos soya* qui fournit de l'huile et une sauce fermentée dite *Soye*. L'arachide, cultivée dans tous les terrains sablonneux, donne une excellente huile

Digitized by Google

comestible qui sert souvent, en Europe, à falsifier l'huile d'olive. Une phaséole donne un petit pois vert dont la farine sert à fabriquer un vermicelle dur et transparent qui forme un important article d'exportation.

Les plantes textiles cultivées sont le coton et le chanvre. De très bonnes teintures sont fournies par l'orcanette, le carthame, l'indigotier, le tournesol, une rhamnée et les graines de sophora. Il n'existe pas de prairies naturelles ou artificielles; aussi le bétail est-il nourri avec de la paille hachée ou avec de la luzerne.

Les plantes médicinales sont extrêmement nombreuses et donnent lieu à un grand commerce d'exportation; les plus importantes sont la réglisse, le faux ginseng, la rhubarbe et le pavot à opium que l'on rencontre assez fréquemment, bien que la culture en soit prohibée.

Les Chantounais sont passés maîtres dans la culture maraîchère. Les choux du Chantoung, dits *Paï-tsaï*, sont connus dans toute la Chine et l'on trouve dans les jardins une variété infinie de plantes potagères: navets, radis énormes genre Daïkon, épinards, concombres, melons et pastèques. Les racines du lotus sont employées dans l'alimentation, ainsi que les ignames et les patates douces, de même que les rhyzonnes de Caladium, des crosnes et les jeunes pousses de bambou. Les jardiniers cultivent en serre et en pleine terre des quantités d'arbustes à fleurs odorantes ou gracieuses. Les plus à la mode sont les camélias, les pêchers et pruniers, les chrysanthèmes, les gardenias et le jasmin du Cap.

La flore des champs est très riche et il serait trop long d'énumérer toutes les fleurs sauvages qui ornent les montagnes au printemps, citons seulement les anémones, les tulipes, les lis rouges et jaunes, les campanules et les œillets.

Faune. — La faune n'est pas moins riche que la flore. Parmi les principaux animaux, il faut citer le sanglier, le loup, le chien sauvage et le renard. Puis viennent les loutres et putois. Le lapin n'existe pas, il est remplacé par le lièvre chinois. Les écureuils sont communs, ainsi que de nombreuses variétés de petits rongeurs, rats et hamsters. Notre souris ne semble pas y être connue.

Sur les côtes, on trouve des phoques de plusieurs variétés.

Les animaux domestiques sont : le petit cheval importé de la Mongolie, le poney du Sze-tchouen, les chevaux du Chan-toung; les ânes

Digitized by Google

et les mulets; ces derniers sont renommés pour leur force et leur rusticité. Les chameaux sont communs dans l'ouest et le centre, ils appartiennent à l'espèce à double bosse dite de bactriane.

Les chèvres sont plus communes que les moutons qui sont importés du nord, et qui appartiennent à la race à grosse queue. Les porcs sont de la race dite tonkinoise. Quant aux chiens, ils sont à demi sauvages, on en trouve cependant dans toutes les maisons où les chats, emblème de la pauvreté, sont plus rares.

Les bœufs sont de petite taille et ne servent qu'au labourage. Dans la partie sud on trouve aussi le buffle.

Les oiseaux domestiques sont représentés par les canards, les oies, les poulets et les pigeons. Quant aux oiseaux sauvages on en compte des centaines d'espèces parmi lesquelles se distinguent surtout les oiseaux aquatiques. Beaucoup sont revêtus du plus brillant plumage. Grâce à la chaleur de l'été, il en vient jusque des tropiques, tandis que les grands froids de l'hiver amènent au Chan-toung les hôtes emplumés de la Sibérie. Cependant sur les 204 espèces que nous avons reconnues dans la province, 44, soit plus d'un cinquième sont indigènes.

Les poissons présentent une variété un peu moins grande que les oiseaux; nous en avons trouvé une cinquantaine d'espèces, presque toutes pêchées et mangées par les Chinois. La plupart sont communes aux mers d'Asie et l'on compte parmi eux fort peu d'espèces européennes. La truite et le saumon sont inconnus au Chan-toung où les eaux sont, sans doute, trop bourbeuses. On y trouve par contre le silure, le cyprin doré, la carpe et le grand esturgeon.

La classe des insectes est largement représentée, et l'on élève pour leur soie plusieurs espèces de bombyx ou d'attacus vivant sur le mûrier, le chêne et l'ailante et fournissant les fameux pongées ou soies écrues du nord de la Chine que l'on exporte de Tchéfou en quantités importantes. Les Abeilles sont aussi élevées pour leur miel. Les insectes nuisibles sont représentés entre autres par les scorpions et les scolopendres ou mille pattes. Les moustiques sont rares et la punaise des lits également; par contre les habitants, vu leur malpropreté sont trop souvent couverts de puces, poux et autres parasites humains. Un petit coccus vivant sur le frêne fournit la fameuse cire d'insectes dite Pei-la.

Parmi les mollusques marins, les huîtres sont fameuses, les rivières nourrissent de grands moules perlières.

Digitized by Google

Depuis que cet article a été écrit, les Anglais se sont assurés de la possession du port de Weï-haï-weï non loin de Tchéfou, qui a été décrit autrefois dans cette Revue. C'est une position de première importance qui leur permettra de lutter d'influence contre l'Allemagne moins bien postée à Kiao-tchéou et la Russie admirablement installée à Port-Arthur et à Ta-lien-ouane. L'Angleterre prendra possession *temporaire* de Weï-haï-weï vers le mois de mai, quand les Japonais, ayant reçu le dernier acompte de l'indemnité de guerre chinoise, se retireront définitivement du territoire de l'Empire du Milieu. Naturellement rien n'étant stable comme le provisoire, les fameux baux temporaires russes, allemands et anglais deviendront des occupations définitives et le partage de la Chine peut-être considéré d'ore et déjà comme commencé.

Que va obtenir la France? Elle arrive bonne dernière et l'on parle d'un port à charbon à Kwan-tchéou en face Haïnan; d'une concession pour dépôt de charbon à l'entrée de la rivière de Fou-tchéou de concessions diverses dans le Yunnan, Kouang-sï et Kouangtong.

En tout cas, on négocie toujours, tandis que l'Allemagne agit et enfonce le coin dans le bois vermoulu en faisant recevoir officiellement le prince Henri au Palais d'Été à la table même de l'Empereur contrairement à l'étiquette multiséculaire et jusqu'ici intangible des Fils du Ciel. L'Angleterre rugit, mais elle agit elle aussi, après la Russie qui manœuvre sans bruit et avec succès.

A.-A. Fauvel,
Ancien officier de Douanes chinoises au Chan-toung.

Digitized by Google

LE PREMIER PARTAGE DE LA CHINE

(Suite) (1).

Le partage de la Chine continue avec une régularité presque mathématique et une docilité que l'on aurait jamais pu supposer chez les Chinois. Nous avons vu que l'Allemagne, l'Angleterre et la Russie avaient obtenu du Tsung li Yamen des concessions de diverses natures.

L'Allemagne, la cession à bail pour 99 ans de la baie de Kiao-Tchéou et des concessions de chemins de fer et de mines dans la province de Chantoung;

L'Angleterre, la promesse de non-aliénation d'aucune partie de la vallée du Yang-Tsé, le maintien d'un Anglais à la tête de la direction générale des douanes, l'ouverture de tous les cours d'eau et de 3 ports au commerce européen, la concession (de concert avec une banque allemande) d'un emprunt de 400 millions de francs;

La Russie, la cession à bail pour 25 ans de Port-Arthur et de Talien-Wan et le droit de raccorder ces ports par un chemin de fer au transmandchourien.

Cet important succès de la Russie, s'installant à l'entrée du golfe du Petchili avait vivement surexcité l'opinion publique en Angleterre. Le gouvernement britanniqne, qui avait toujours déclaré jusqu'alors que sa politique n'était pas une politique d'annexion, mais une politique de *porte ouverte* en Chine, se trouvait dans l'alternative de ne pas donner satisfaction à l'opinion publique ou d'agir d'une façon contraire à ses déclarations. Son hésitation ne fut pas longue, les principes, chez nos voisins d'Outre-Manche, fléchissant toujours rapidement devant les intérêts. En compensation de la cession de Port-Arthur — car c'est toujours à titre de compensation qu'une demande est adressée à la Chine — l'Angleterre exigea l'occupation d'un point stratégique et jeta son dévolu sur Weï-Haï-Weï.

A la séance de la Chambre des communes du 5 avril, M. Balfour, chargé de l'intérim du Foreign Office en l'absence de lord Salisbury, a fait connaître le résultat des négociations avec la Chine. Lorsque le gouvernement anglais apprit que la Russie négociait pour l'acquisition de Port-Arthur, il proposa à cette puissance de s'abstenir de cette ac-

(1) Voir la Rev. Fr., avril 1898 p. 221.

Digitized by Google

quisition, s'engageant de son côté à ne prendre possession d'aucun port dans le golfe de Petchili. La Russie déclina cette proposition. Le cabinet britannique informa alors la Russie qu'il se considérait comme libre de prendre des mesures pour la protection des intérêts anglais. Il demanda en même temps à la Chine de lui céder à bail le port de Weï-Haï-Wei dans les mêmes conditions que Port-Arthur était cédé à la Russie. La Chine ne put faire autrement que de consentir à cette demande et céda Weï-Haï-Weï dont l'Angleterre prendra possession lorsque le Japon, qui occupe cette place jusqu'au paiement intégral de l'indemnité chinoise, aura procédé à son évacuation. Il faut ajouter que le gouvernement du Mikado, pressenti par l'Angleterre, avait donné son adhésion à cette combinaison, en échange, sans doute, d'autres avantages.

Il reste maintenant à savoir quand le Japon évacuera Weï-Haï-Weï, car si l'indemnité due par la Chine peut être payée, après l'emprunt qu'elle vient de contracter, en une seule fois et à bref délai, elle peut aussi n'être réglée que par versements partiels, dont le dernier, d'après le traité de Simonoseki, peut être retardé jusqu'en 1902.

C'est certainement en vue de faire pièce à la Russie que l'Angleterre a jeté son choix sur Weï-Haï-Weï. Cette place, située presque en face de Port-Arthur, commande la partie sud de l'entrée du golfe du Petchili, comme Port-Arthur en commande la partie nord. Assiégée par les Japonais pendant la dernière guerre, elle fit une vigoureuse résistance avec l'appui de la flotte chinoise. Cette dernière dut cependant se rendre lorsque les Japonais, qui avaient attaqué la place par terre pour en prendre à revers les défenses, l'eurent mise entre deux feux. L'île qui commande l'entrée du port est bien fortifiée et en mesure de résister à toutes les attaques si elle est appuyée par les batteries de terre.

Au point de vue stratégique, les Anglais ont donc eu la main heureuse en se faisant céder Waï-Haï-Weï. Mais cette place demandera des travaux de réfection considérables (les batteries de terre ayant été détruites) et la présence d'une nombreuse garnison en raison de l'importance des ouvrages à défendre. En outre, elle ne vaut pas Port-Arthur.

A un autre point de vue il faut remarquer que Weï-Haï-Weï se trouve à peu de distance de Kiao-Tchéou et dans cette même province de Chantoung où l'Allemagne a acquis des droits privilégiés et qu'elle considère comme rentrant dans sa sphère d'influence. Bien que M. Bal-

Digitized by Google

four ait déclaré que « les intérêts anglais étaient identiques aux intérêts allemands et que l'Angleterre travaillait avec l'Allemagne la main dans la main, dans un but commercial général » — ce qui a quelque peu surpris les Allemands — un conflit est toujours possible.

Le cession de Weï-Haï-Weï n'aurait cependant pas satisfait entièrement l'Angleterre et on assure que les négociations se poursuivent en vue de la cession des îles Chusan, près de l'embouchure du Yang-Tsé, ou d'un territoire sur le continent en face de Hong-Kong. Ce n'était vraiment pas la peine de faire entendre bien haut que la politique anglaise n'avait pas pour but des ambitions territoriales et le démembrement de la Chine, pour en arriver à un pareil résultat. Il est vrai que certains journaux prétendent que c'est une façon de soutenir le gouvernement de Pékin contre des influences rivales. Le *Daily Graphic* a même l'air de développer sérieusemeut cette thèse qu'en prenant Weï-Haï-Weï « le gouvernement de la reine donne une expression pratique de son attachement au principe de l'indépendance chinoise » !

L'Allemagne, la Russie, l'Angleterre une fois satisfaites, le gouvernement de Pékin a bien voulu donner son adhésion aux demandes de la France, qui arrive bonne dernière, n'ayant pas employé vis-à-vis du Tsung li Yamen, les procédés expéditifs et comminatoires des autres puissances. Aussi le gouvernement chinois, qui est devenu d'une bonne composition vraiment extraordinaire, remerciait-il en quelque sorte la France de ses bons procédés. Dans le télégramme par lequel il annonçait, dans les premiers jours d'avril, son adhésion aux propositions françaises, il ajoutait : « Nous espérons que votre Excellence nous saura gré d'avoir mis toute notre bonne volonté dans les négociations et de la diligence avec laquelle nous en avons hâté la conclusion. Votre Excellence pourra déclarer au gouvernement français que la France a obtenu toutes ses demandes par des négociations amicales, sans qu'elle ait eu à user de démonstrations navales ni d'ultimatum. » On ne saurait être plus accommodant !

On se rappelle que la France, en vue de maintenir l'équilibre entre les diverses puissances en Extrême-Orient avait demandé à la Chine : 1° la non-cession à une autre puissance des provinces chinoises limitrophes du Tonkin : Yunnan, Kouang-Si, Kouang-Toung; 2° La concession d'un chemin de fer du Tonkin à Yunnan Fou; 3° La nomination d'un Français à la direction des postes chinoises; 4° La cession à bail

Digitized by Google

d'une baie sur les côtes méridionales de la Chine, qui est la baie de Kouang Tchéou.

La Chine a fait droit à toutes ces demandes. Déjà par un arrangement antérieur — du 12 juin 1897 — elle avait pris l'engagement, envers la France, de ne pas céder à d'autres puissances l'île d'Haïnan, qui ferme, du côté de la Chine, le golfe du Tonkin. C'est là un réel succès pour notre diplomatie, suivant de près les avantages remportés par les autres puissances.

Par l'inaliénabilité des provinces chinoises voisines du Tonkin, la France entoure cette colonie d'un rideau protecteur, qui forme, en quelque sorte, un véritable tampon. Par la concession du chemin de fer de Yunnan, qui se raccordera avec celui de Langson, elle s'assure de la pénétration commerciale au Kouangsi et au Yunnan et peut attirer par là, dans la vallée du fleuve Rouge, le transit commercial de cette partie de la Chine. Par la cession de la baie de Kouang Tchéou, dans la presqu'île de Lei Tchéou, elle s'assure la possession d'un abri sûr et d'un centre de ravitaillement pour sa flotte ainsi que d'un poste d'observation important à l'entrée des mers de Chine (1). Située dans la presqu'île de Lei Tchéou et séparée seulement par un détroit de l'île d'Haïnan, la baie de Kouang Tchéou se trouve à proximité du golfe du Tonkin dont elle garde l'entrée du côté de l'Orient. Elle est, en quelque sorte, la clef du détroit et assure à la France la suprématie dans les eaux du golfe du Tonkin. La valeur de cette position est encore accrue par son voisinage de l'île d'Haïnan, qui rentre dans la sphère d'influence de la France.

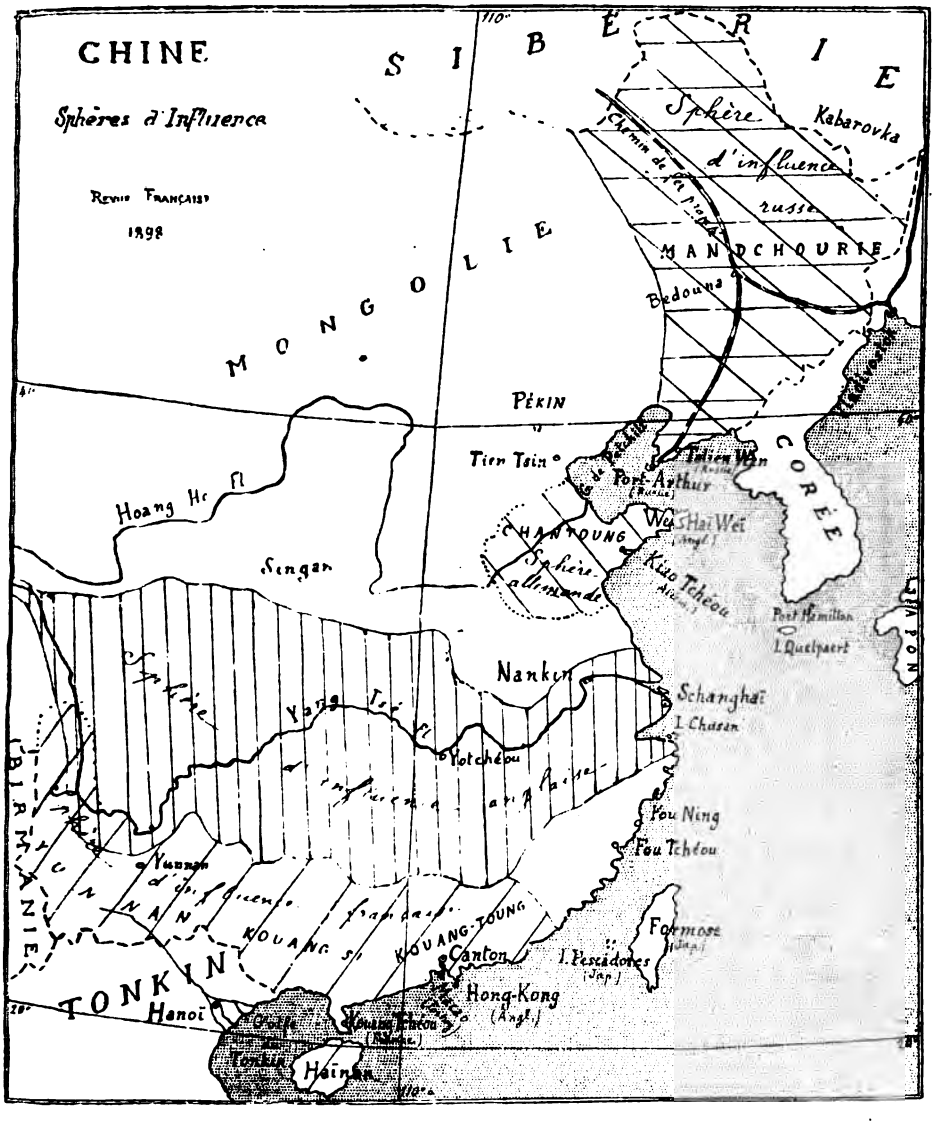
Il y a seulement lieu de regretter que le gouvernement français n'ait pas demandé à la Chine la cession d'un port quelconque de cette île, deux fois grande comme la Sardaigne, afin de bien établir sa volonté de ne pas laisser s'y constituer une influence autre que celle de la France. La chose eût été d'autant plus facile que le gouvernement de Pékin ne sait rien refuser aujourd'hui à ceux qui lui demandent un morceau de territoire et qu'il a mis une bonne grâce particulière à accéder aux desiderata de la France.

Nous avons déjà signalé la mauvaise humeur témoignée par les journaux anglais lorsque ceux-ci apprirent que la France allait tout bonne-

(1) Voir page 312 la description de la baie de Kouang Tchéou.

Digitized by Google

ment imiter en Chine la ligne de conduite de l'Angleterre. Lorsqu'il apprit que la France demandait la cession d'une baie dans la Chine



méridionale, le *Times*, par habitude sans doute, ne nous ménagea pas sa désapprobation. « Cette nouvelle, disait-il, semble si étonnante que

nous hésitons à y ajouter foi, avant plus ample confirmation. En effet, toutes les puissances commerciales intéressées dans le commerce avec la Chine, verraient d'un très mauvais œil que la France agît ainsi et ne manqueraient pas de faire de très sérieuses représentations... » C'est toujours la mise en avant de cette théorie que ce qui est permis à l'Angleterre est défendu à la France.

Cependant, rassuré par la modération des prétentions françaises, le *Times* — rendons-lui cette justice, et d'autant plus volontiers que l'occasion en est plus rare — voulut bien se montrer plus équitable dans ses appréciations. « Kouang Tchéou, dit-il ultérieurement, est situé dans une sphère où la France a déjà des intérêts considérables et nous ne voulons pas nous opposer aux demandes légitimes de la France, mais il ne faut pas qu'elle imite la Russie et prenne notre consentement pour prétexte à des demandes exorbitantes. » Le *Times* peut être tranquille : jamais l'ambition de la France n'arrivera à la hauteur de celle de l'Angleterre, qui vient de se réserver un morceau de maître dans le gâteau chinois.

Bien que l'on prête à l'Angleterre l'intention d'occuper encore quelque position stratégique, on peut considérer aujourd'hui le premier partage de la Chine comme accompli. Ce n'est pas que les positions effectivement occupées aient enlevé à la Chine un territoire important. Non, car ces positions ne sont toutes que des points stratégiques d'étendue très restreinte. Mais ce qui est beaucoup plus grave pour l'avenir, c'est l'indication que chaque nation a faite de la zone dans laquelle elle entend faire prédominer son influence. Sous ce rapport, il y a eu une réelle attribution de la Chine.

Nos voisins d'outre-Rhin ont été les premiers, dans cette occasion, à prendre part à la curée. Ils n'ont pas, il est vrai, stipulé que le Chantoung où se trouve Kiao Tchéou, serait inaliénable. Mais les privilèges qu'ils ont obtenus sous le rapport des mines, chemins de fer, etc., leur assure une situation prépondérante et l'on peut dire que la province de Chantoung est placée dans leur sphère d'influence. Par ses richesses naturelles, sa population de 30 millions d'habitants, sa position stratégique à l'entrée du Petchili, le Chantoung est un morceau de choix.

Mais ce n'est rien à côté de la part que l'Angleterre s'est réservée : la vallée du Yang-Tsé, la région la plus peuplée de la Chine (environ 200 millions d'habitants), la plus riche, la plus fertile et la plus industrieuse.

Digitized by Google

Il se passera du temps avant que les Anglais aient pénétré dans cet immense bassin, qu'ils ont placé, en quelque sorte, dans leur sphère d'influence. Mais quand ils auront fini par initier à tous les secrets de l'industrie européenne cette race intelligente, souple, travailleuse et presque sans besoins qui peuple l'empire du Milieu, ils se trouveront en présence d'une concurrence commerciale des plus redoutables. Car il ne faut pas l'oublier, ce n'est pas par les armes, mais par la concurrence à bon marché que le Chinois sera redoutable un jour.

Nous avons vu que la part de la France était plus modeste et que sa sphère d'influence se bornait aux provinces limitrophes du Tonkin. Celle du Yunnan appartient, il est vrai, mais pour une petite partie, au bassin du Yang-Tsé et les Anglais ne manquent pas de revendiquer cette portion de territoire. Il n'y a vraiment pas là matière à contestation.

Quant à la Russie, sa sphère d'influence directe est naturellement indiquée par les travaux du chemin de fer transsibérien traversant la Mandchourie et devant se rattacher d'un côté à Vladivostok et de l'autre à Port-Arthur, par Bedouna. Ici, l'absorption sera plus prompte. L'exécution des travaux amène un nombreux personnel russe, avec des troupes de protection, des escortes de Cosaques, etc. Aussi la Mandchourie est-elle considérée par tous comme devant être, à un jour assez proche, rattachée à l'empire des tsars.

De tous les intéressés dans les affaires d'Extrême-Orient, un seul pays s'est tenu sur la réserve. Le Japon, en effet, le récent vainqueur du Céleste empire, n'a pas eu sa part des dépouilles et n'a même pas tendu la main. Il y a là de quoi surprendre. Mais peut-être un accord secret a-t-il fait la part de ceux dont le silence paraît être, à première vue, une véritable énigme.

A. Monteli.

P.-S. — D'après un telégramme de Pékin, 26 avril, le Japon a obtenu de la Chine que la province de Fo Kien, située en face de Formose ne serait jamais cédée à une puissance étrangère. C'est donc la région de Fou Tchéou que le Japon a choisi comme rentrant dans sa sphère d'influence. Il ne reste donc plus guère que la Mongolie avec Pékin, le Tibet et le Turkestan chinois dont le Céleste empire puisse disposer.

Digitized by Google

LA DÉCADENCE

DE NOTRE

SERVICE POSTAL DE L'ATLANTIQUE

Si la Chambre des députés, arrivée au terme de son mandat, a cru devoir donner raison aux vieux errements liés à de puissants intérêts privés, défendus avec une énergie digne d'une meilleure cause, par MM. Brindeau et Charles Roux, on doit lui savoir gré d'avoir su consacrer les trois séances des 24, 25 et 29 mars à écouter les discours si remarquables et si documentés de MM. Louis Pichon, Viviani et Charruyer.

Dans son rapport sur le budget du ministère du commerce, conçu à un point de vue général, M. Charles Roux s'exprimait bien ainsi : « Nous laissons à notre barbe les ports de Hambourg, d'Anvers, de Rotterdam, de Brême, au fond de leurs ancrages souvent inaccessibles, obstrués fréquemment par les glaces, reculés dans des mers périlleuses, concurrencer Bordeaux, Nantes, Brest, Cherbourg, le Hâvre, Dunkerque, Bayonne, Cette, Marseille, toutes ces portes ouvertes sur l'Océan et la Méditerranée par tous les temps et dans toutes les saisons. »

Pourquoi le distingué député de Marseille a-t-il omis dans cette énumération, le port de Saint-Malo, déjà en l'état actuel, autrement important que Brest, Cherbourg et Bayonne, et dont un appontement facile à établir, en eau profonde sous la cité de Saint-Servan, pourrait refaire, du jour au lendemain, le premier port de commerce et de trafic postal de la France, à proximité de l'Atlantique ? Si dans son discours du 29 mars, M. Charles Roux a pu dire au sujet de Brest — ce qui n'est d'ailleurs pas un argument au point de vue du trafic postal, tel que le comprennent et le pratiquent nos concurrents étrangers : « Comme port de guerre, Brest nous a rendu déjà d'éminents services et nous en rendra certainement encore ; mais, comme centre commercial il n'existe pas, et il est bien difficile, Messieurs, de créer du jour au lendemain un centre commercial. Il faut des siècles. » Saint-Malo et la rade de la Rance sont restés un centre commercial latent, auquel la nature et la géographie ont assuré une supériorité sur le Havre, dont l'évidence se serait imposée à un peuple moins détaché que les Français, de la grande lutte pour la production de la richesse. Alors que, sous prétexte

Digitized by Google

de débarquer ou d'embarquer, à proximité de Paris, les passagers d'Amérique, on a enfoui des centaines de millions dans les sables mouvants de l'estuaire de la Seine, sans arriver à doter les abords des bassins factices du Havre, de la profondeur nécessaire, et de l'accessibilité à toute heure et en tout état de marée, il suffirait de savoir dépenser intelligemment et pratiquement trois ou quatre millions sous Saint-Servan, *ou entrent et évitent les plus gros cuirassés d'escadre*, pour mettre en valeur, au point de vue du grand trafic, la rade profonde, à proximité de l'Atlantique, qui se prêterait le mieux à la distribution et à la concentration des passagers et des dépêches sur le continent.

Au point de vue de la logique du débat transatlantique à la Chambre, le discours de M. Viviani, du 29 mars, montrant la décadence de la ligne postale française, tombée depuis le contrat de 1883 au septième rang entre ses concurrentes, aurait dû précéder le discours prononcé par M. Louis Pichon, à la séance du 25, pour exposer les conditions indispensables du relèvement de notre service postal. Le parti pris bien arrêté de la majorité du Palais-Bourbon de conserver quand même au Havre le bénéfice de la tête de ligne du service postal de l'Atlantique-Nord, devait dispenser le rapporteur de la commission du budget et le ministre du commerce, d'engager la discussion sur le terrain où les avaient conviés les adversaires du projet du gouvernement, substituant arbitrairement le combat de gré à gré au principe légal de l'adjudication ouverte.

Si M. Viviani a su réfuter avec beaucoup de talent et de netteté les arguments, en contradiction avec toutes les idées reçues dans les milieux maritimes, auxquels M. Charles Roux et le ministre du commerce se sont raccrochés, pour tenter d'expliquer ce maintien de la tête de ligne de notre service postal au Havre, équivalant à une abdication définitive devant nos concurrents, le jeune député de la Seine aurait peut-être pu exposer d'une façon un peu plus synthétique, ces causes de la décadence du commerce maritime de la France, parmi lesquelles une conception officielle autant qu'erronée du fonctionnement des grandes lignes postales joue un rôle considérable.

Dans une brochure des plus intéressantes sur la marine marchande, publiée, il y a peu de temps, par M. Roger Lambelin, et lors des discussions du dernier congrès de la « Loire navigable », on s'est chargé d'indiquer à M. Charles Roux, l'une des causes principales pour les-

Digitized by Google

quelles nous déclinons, alors que les Allemands progressent tous les jours, en nous concurrençant *à notre barbe*, avec nos propres ports. Aussi bien que les Belges et les Hollandais, les Allemands ont compris que les transports à bas prix devaient se faire avec les fleuves et les canaux : *ces voies qui marchent*, et ils ont su développer leur système de communications intérieures par eau, de façon à amener directement le fret aux convoyeurs de mer dans des ports comme Hambourg et Brême. A la place des Français, les Allemands auraient créé Paris port de mer, et entretenu Nantes, au lieu de chercher à développer, au bénéfice exclusif des grandes compagnies de chemins de fer, des ports de tonnage aussi excentriques que le Havre et Saint-Nazaire. Par contre, le jour où la lutte des vitesses s'est dessinée entre les grandes compagnies de paquebots-postes de l'Atlantique-Nord, ces mêmes Allemands — qui sont d'ailleurs venus exploiter pour leur compte, les avantages de la situation géographique de Cherbourg — se seraient empressés de lâcher le Havre pour chercher en baie de la Rance, ou en rade de Brest, les ports du littoral permettant de réduire à leur minimum, les voyages de mer, avec les risques et les inconvénients qu'ils comportent.

Par exemple, M. Viviani a admirablement réfuté l'argument fondamental de MM. Brindeau, Charles Roux et Boucher, en faveur du maintien du Havre comme seul port d'attache du service postal de l'Atlantique-Nord : « Et si la Compagnie Transatlantique insiste, si elle prétend qu'elle ne peut pas mettre les marchandises sur ses navires, comme nous n'avons pas intérêt en passant un contrat avec elle à lui faire perdre cet élément de trafic, je demande si nous ne pourrions pas laisser à cette compagnie, le soin de dédoubler ses services, d'appliquer cette idée familière à M. Dupuy de Lôme qui était, j'imagine, un homme compétent et qui a toujours demandé qu'on laissât les compagnies libres d'avoir deux sortes de navires, d'abord des navires de 22 nœuds, uniquement réservés aux voyageurs, et des navires de 12 à 13 nœuds, uniquement destinés au transport des marchandises. »

Bien que, ainsi que l'a rappelé M. Charruyer à la séance du 24 mars, d'après les dispositions de la loi du 19 mars 1895, pendant un certain nombre d'années encore, le seul port du Havre absorbera, au plus grand détriment de tous les autres, la presque totalité des crédits ouverts au ministère des travaux publics, il semble démontré que, jamais on ne pourra utiliser commodément et pratiquement dans ce port des types

Digitized by Google

steamers analogues aux paquebots monstres que les grandes compagnies concurrentes mettent en exploitation sur leurs lignes, entre l'Amérique et les ports du continent ou du Royaume Uni à proximité de l'Atlantique, où les passagers, les sacs de dépêches et les colis postaux viennent de plus en plus, chercher les traversées de mer les plus rapides, en délaissant Liverpool aussi bien que le Havre.

Pendant les dix ans que la convention postale ratifiée par la Chambre va retenir au Havre, en dehors du mouvement des passagers et des dépêches, notre ligne indigène subventionnée, tout porte à croire que le trafic rapide entre l'Europe continentale et le Nord-Amérique, s'établira par les grands ports bretons qui sont encore plus rapprochés de l'Atlantique que la rade de Cherbourg et qui se prêtent mieux pour organiser l'embarquement et le débarquement à quai. Mais dans cette course à la vitesse qui semble devoir s'accélérer plutôt que se ralentir — quoiqu'en pense M. Charles Roux, — qui sait si l'esprit d'entreprise des Anglo-Saxons, des Ecossais et des Irlandais ne viendra pas disputer la clientèle du continent à nos ports voisins de l'Atlantique, en amenant, par les tunnels futurs sous le Pas-de-Calais et sous le détroit entre l'Ecosse et le nord-irlandais, les trains éclairs d'Europe jusqu'à Londonderry-Moville, d'où une ligne rapide sur Halifax, réaliserait un gain de 1.000 milles marins, sur les traversées actuelles entre nos ports de l'Atlantique et New-York. Voilà déjà un an que la Chambre de commerce de Belfast a entamé sérieusement l'étude d'un projet d'établissement de communication sous-marine entre l'Ecosse et l'Irlande, et, pour qui connaît la persévérance et la force de volonté de cette grande communauté de l'Ulster, il ne peut y avoir de doute qu'elle réussira à triompher de tous les obstacles. Ce sont d'ailleurs les chantiers de Belfast qui vont mettre prochainement à l'eau pour la *White-Star S.-S C°* le nouvel « Oceanic », ce steamer de 210 mètres, plus grand que le « Great Eastern », qui construit par le Righthon. M. Pirrie, l'éminent successeur du grand architecte naval Sir William Harland, enlèvera sans doute à la *Norddeutscher Lloyd*, la suprématie du tonnage et de la vitesse qu'elle avait momentanément conquise avec son « Kaiser Wilhem der Grosse. »

Et pendant que les compagnies concurrentes renforceront leurs flottes avec des nouveaux navires de ce type, notre service postal immobilisé au Havre, pourra, à peine conserver le septième rang, auquel la pré-

Digitized by Google

pondérance des intérêts particuliers sur l'intérêt national et une fausse conception des lois du trafic maritime l'ont laissé descendre.

En 1900, quand l'attraction spéciale de l'*Exposition du Génie Celtique* à Rennes pour les nations qui doivent y participer, induira les Gallois, les Ecossais, les Irlandais, les Celtes du Nouveau-Monde et de l'Australie à passer par la Bretagne, pour se rendre à l'Exposition de Paris, ou en revenant, ce seront des compagnies étrangères qui bénéficieront de ce mouvement par les ports bretons, tandis que la ligne postale française du Hâvre, continuera à transporter les passagers de cabine que les lignes concurrentes se verront obligées de refuser.

LIONEL RADIGUET.

LE DÉVELOPPEMENT DES ÉTATS-UNIS

Sous ce titre, le *Scottish Geographical Magasine* du mois d'avril publie un intéressant travail de démographie et de statistique dû à M. Henri Garnett du département de l'inspection archéologique aux États-Unis, dont l'analyse intéressera sans doute les lecteurs de la *Revue Française*.

Partant du lendemain de la paix qui mit fin à la guerre de l'indépendance entre les colonies de la Nouvelle Angleterre et la mère patrie, M. H. Garnett nous montre les États-Unis d'Amérique délimités, en 1790, par le Mississipi, par le Canada et par l'Atlantique, passant d'une superficie initiale de 900,000 milles carrés, à un domaine territorial de 3,600,000 milles carrés, par les acquisitions et annexions successives de la Louisiane, en 1803; de l'Orégon; des Florides, en 1821; du Texas, en 1847; de la Californie, du Nevada, de l'Utah, de l'Arizona, du Colorado, du Nouveau Mexique, puis en dernier lieu de l'Alaska, acheté à la Russie en 1867.

Comme système orographique, deux grandes arêtes : la Cordillère à l'ouest, la chaîne des Apalaches à l'ouest, avec trois vallées.

Quel a été le développement de la population parallèlement à celui de l'habitat de la nation américaine ?

Le premier recensement officiel aux États-Unis en 1790, accuse une population de 3,900,000 habitants occupant surtout la bande étroite du littoral atlantique du Maine à la Georgie et c'est à peine si la pénétration vers l'ouest avait atteint le pied des monts Apalaches, avec trois ou

Digitized by Google

quatre centres de colonisation dans cette région alors lointaine. Depuis 1790, le développement de la population a été phénoménal, elle s'est multipliée seize fois et, pendant le siècle qui s'est écoulé la proportion de l'accroissement a varié de 23 0/0 à 26 0/0 par décade. La proportion initiale de cinq habitants par mille carré — tombée à quatre en 1810 par suite de l'acquisition de la Louisiane — atteignait dix-sept au mille carré en 1890. La population des différents états en 1890 variait de 6,000,000 pour celui de New-York à 45,000 pour celui du Nevada et la densité de la population de 318 par mille carré dans le Rhode-Island à moins de 1/2 dans le Nevada.

En ce qui concerne les sexes, en raison surtout de l'immigration depuis 1850, les mâles se sont trouvés en plus grand nombre, surtout dans l'ouest. Le nombre des têtes par foyer a diminué de 5,55ièmes personnes à 4,99ièmes aujourd'hui, où les familles les moins nombreuses ont pour habitat les états du nord-ouest, le New-Hampshire spécialement.

Quelles sont les différentes races qui ont contribué à former cette population des États-Unis qui atteignait en 1890 le chiffre de 63,000,000 d'habitants ?

Comme première distinction essentielle au point de vue de la formation ethnique du peuple américain, il y a celle entre la race blanche et la race africaine avec les métis qui s'y rattachent. En 1790, la proportion était de 3,172,000 blancs pour 757,208 nègres, tandis qu'en 1890 elle est devenue de 54,938,890 blancs pour 7,470,040 noirs.

D'où sont venus les éléments d'immigration qui, depuis un demi-siècle, ont considérablement contribué à l'accroissement de la population des États-Unis ?

Les quinze millions et plus d'Européens qui, durant cette période ont émigré aux États-Unis, peuvent se répartir de la façon suivante en tant que provenance : 6,250,000 originaires du Royaume-Uni dont 3,500,000 Irlandais; 4,500,000 Allemands; 1,000,000 de Scandinaves: 400,000 Austro-Hongrois et autant d'Italiens, etc., etc. Donc, dans l'immigration totale, le Royaume-Uni et l'Allemagne viennent en tête avec les proportions de 40 et 30 0/0.

Lors du recensement de 1850, la population des États-Unis comptait 20,947,274 personnes nées en Amérique et 2,244,602 immigrés, tandis qu'en 1890 la proportion était de 53,372,703 personnes nées en Amérique et de 9,249,547 immigrés.

Digitized by Google

Il n'existe pas d'Église d'État dans la grande république, où les catholiques romains, les méthodistes et les baptistes forment les communautés confessionnelles les plus importantes, comptant chacune un sixième de l'ensemble de la population.

Les illettrés au-dessus de dix ans d'âge sont dans les proportions de 8,7 0/0 de l'ensemble de la population, de 12 0/0 chez les immigrants et de 70 0/0 parmi la population de couleur,

Quelles sont les professions, les productions, les industries et les exportations des Etats-Unis?

Comme valeur nette, c'est l'industrie de transformation, représentant quatre milliards de dollars, qui marche en tête des éléments de richesse des Etats-Unis, avant l'agriculture, les industries de transport et les mines.

Au point de vue agricole, le nombre des exploitations ou fermes qui atteignait 1,500,000 en 1850, avait triplé en 1890, tandis que la superficie des terres cultivées augmentait pendant la même période de 113,000,000 acres à 358,000,000 acres, et la proportion des terres cultivées atteignait le cinquième du territoire de l'Union.

Le capital engagé dans les différentes industries est monté de 533,000,000 de dollars en 1850 à 6 milliards et demi de dollars en 1890 avec les augmentations correspondantes de 957,000 à 4,712,000 pour les personnes employées et de 237,000,000 à 2 milliards de dollars pour les salaires payés.

La valeur totale des produits du sous-sol des Etats-Unis a été en 1896 de 662,000,000 de dollars se répartissant entre la houille, le minerai de fer, le pétrole, l'argent, le cuivre, le plomb, etc., etc.

Au point de vue des échanges intérieurs, en plus d'un immense système de voies navigables, les Etats-Unis disposent de réseaux ferrés couvrant 180,000 milles et le commerce du transport atteignait en 1890 un déplacement de 808,000,000 de tonnes.

Le commerce extérieur des Etats-Unis est encore à l'heure actuelle insignifiant quand on le compare à l'immense mouvement des affaires intérieures. La moitié des exportations et les deux tiers des importations passent par New-York.

La richesse des Etats-Unis, estimée à 7 milliards de dollars en 1850, représentait en 1890 63 milliards de dollars.

L. R.

Digitized by Google

FLOTTES ESPAGNOLE ET AMÉRICAINE

La guerre qui vient d'éclater entre l'Espagne et les États-Unis, — guerre qui a pour cause la violente envie qu'ont les Américains de mettre la main sur Cuba, la « Perle des Antilles », — met aux prises deux grandes nations ayant une marine importante. A l'actif des Américains, il faut placer une énorme supériorité de population (70 millions contre 17), de ressources naturelles, industrielles, et surtout, en énorme abondance, l'argent, ce nerf de la guerre. C'est là le côté faible de l'Espagne, dont les finances ont presque toujours été en mauvais état et dont les ressources sont limitées. Mais les Espagnols ont une armée solide, disciplinée, aguerrie par trois années de guerre civile à Cuba et prête à tous les sacrifices. Par contre, l'armée des États-Unis n'existe qu'à l'état d'embryon (25.000 hommes en temps de paix) et les levées d'hommes qui se font actuellement ne pourront, avant longtemps, lui donner un autre caractère que celui d'une milice armée. Sous ce rapport, l'armée espagnole de Cuba lui est incontestablement supérieure.

Les deux pays en guerre n'ayant point de frontières terrestres limitrophes, c'est sur mer que se décidera le sort de la lutte. Maîtresse de la mer, la flotte espagnole pourra ruiner le commerce américain et ravitailler sans cesse Cuba en hommes et en approvisionnements. Rien alors ne pourra faire prévoir la fin de la lutte. Si, au contraire, la flotte américaine l'emporte d'une façon décisive, la perte de Cuba est certaine, mais pourra toutefois se faire encore longtemps attendre. Depuis la victoire des Autrichiens à Lissa (1866), aucune bataille navale n'a été livrée, à l'exception de celle du Yalou pendant la guerre sino japonaise. C'est donc avec un vif intérêt que l'on suivra la lutte du canon, de la cuirasse et de la torpille entre deux flottes munies de tous les perfectionnements modernes.

La flotte espagnole pèche sous le rapport des gros cuirassés, mais elle possède un beau groupe de croiseurs cuirassés qui, par leur grande vitesse, sont en mesure de refuser le combat en cas d'infériorité. Les croiseurs ordinaires sont en nombre insuffisant et d'une valeur relative. Par contre, le groupe des contre-torpilleurs, composé de navires neufs et à très grande vitesse (6 filent de 28 à 30 nœuds) rendra sans doute de grands services pour la course des navires ennemis et pour forcer le

Digitized by Google

blocus établi à Cuba. Les Américains n'ont point de bâtiments de ce genre. Les torpilleurs sont peu nombreux.

La flotte des États-Unis se compose de navires très modernes, l'Union ayant procédé, depuis peu d'années seulement, à la reconstitution de sa flotte. Les cuirassés ont un puissant armement et une forte protection, mais présentent d'assez graves défauts en raison de la hâte avec laquelle ils ont été construits et de l'inexpérience des chantiers américains qui n'en avaient pas encore eu à exécuter. Ses croiseurs cuirassés sont peu nombreux, mais ses croiseurs corsaires réalisent de belles vitesses. Ils sont, par contre, faiblement armés et font une énorme consommation de charbon. Les Américains ne sont que faiblement représentés en torpilleurs.

Au point de vue du matériel, l'avantage est du côté des États-Unis. Il n'en est pas de même au point de vue du personnel. Les Espagnols sont d'excellents marins, présentant des qualités de résistance et d'endurance à toute épreuve. Leur marine compte 22 officiers généraux, 870 officiers de tout grade et 14.000 sous-officiers et matelots, auxquelles il faut ajouter 7.000 soldats d'infanterie de marine et 1.500 d'artillerie. En outre, l'inscription maritime donne une réserve de 16.000 hommes.

La marine des États-Unis compte 18 offliciers généraux, 703 officiers de tout grade et 12.000 matelots. Les équipages se recrutent par engagements volontaires. Les États-Unis n'ont ni inscription maritime, ni réserve.

Voici quelle est la composition des deux flottes, en défalquant les non-valeurs :

Espagne. — 3 cuirassés, 5 croiseurs cuirassés, 10 croiseurs, 7 canonnières-torpilleurs, 18 contre-torpilleurs, 14 torpilleurs, 1 sous-marin.

États-Unis. — 5 cuirassés, 6 garde-côtes cuirassés, 2 croiseurs cuirassés, 17 croiseurs, 18 torpilleurs, 3 sous marins.

Examinons maintenant la composition de la flotte espagnole :

3 cuirassés : *Pelayo, Numancia, Vittoria.*

Le *Pelayo* — 9.900 tonneaux et 16 nœuds, — construit à la Seyne et lancé en 1887, vient d'être transformé et muni d'une artillerie à tir rapide et abritée. Son armement comprend 4 canons de gros calibre, 10 de moyen et 18 de petit calibre. C'est un bon bâtiment.

La *Numancia* et la *Vittoria* sont deux vieilles frégates cuirassées de 7.300 t. remontant à 1863 et 1869. Ces bâtiments viennent d'être refon-

Digitized by Google

dus à la Seyne et pourvus d'un armement moderne ; mais ils ne filent que 10 à 11 nœuds. Leur caractéristique est un cuirassement total, variant de 11 à 14 centimètres dans toutes leurs œuvres mortes.

5 croiseurs cuirassés : *Carlos V. Cristobal-Colon, Almirante-Oquendo. Infante-Maria-Teresa, Vizcaya.*

Ces trois derniers, d'un type unique de 7.000 t., 13,000 ch. et 20 n., sont armés de 2 canons de 27 centimètres, 10 de 14 c., sans compter l'artillerie de petit calibre. Ils possèdent une ceinture blindée et un pont cuirassé. Trois navires semblables, *Principe de Asturias, C.-Cisneros, Cataluña*, sont en construction.

Le *C.-Colon* — 6.840 t., 14.000 chev., 20 n., — acheté en 1897 à l'Italie. est armé de 2 canons de 25 centimètres, 8 de 15 centimètres à tir rapide et 26 pièces de petit calibre, toutes protégées par des masques. C'est un des meilleurs bâtiments de la flotte espagnole. Deux croiseurs semblables sont en construction à Gênes.

Le *Carlos V* — 9.235 t., 18.500 ch. et 20 n. — a un pont cuirassé et une ceinture blindée de 50 centimètres ne protégeant que la partie centrale du navire. Son artillerie comprend 2 pièces de 28 c., 10 de 14 à tir rapide, 4 de 12 et 10 de petit calibre. C'est le plus moderne et le plus important de la flotte.

Ces cinq navires forment avec le *Pelayo* une bonne escadre de haute mer.

10 croiseurs. — Les deux plus rapides sont : l'*Alfonso XIII* — 5.000 t. et 20 n. — et le *Lepanto* — 4.300 t. et 20 n. Les autres sont de faible tonnage et de vitesse insuffisante : *Alfonso XII*, 3.090 t., 17 n. ; *Aragon, Castilla, Navarra*. 3.340 t., 14 n. ; *Reina-Mercedes*, 3,020 t., 20 n. A ces derniers, il faut ajouter 3 petits croiseurs protégés : *Marqués de la Ensenada, Isla de Cuba. Isla de Luzon*, de 1.050 t. et d'une vitesse ne dépassant pas 16 n.

7 canonnières-torpilleurs, presque sans protection. dont l'une, *Temerario*, file 20 n. et les autres 18.

18 contre-torpilleurs ou « destroyers » d'un tonnage variant de 380 à 850 t. et d'une vitesse de 18 à 30 n. L'*Audaz*. l'*Osado*, le *Pluton*, et la *Proserpina*, filent 30 n. : le *Furor* et le *Terror*, 28. Les autres ne dépassent pas 22 n. 1/2.

14 torpilleurs dont quelques-uns sont déjà vieux et dont aucun ne dépasse 20 nœuds.

Digitized by Google

Un bateau sous-marin le *Peral*.

Enfin un certain nombre de petits croiseurs, canonnières, etc., de plus ou moins de valeur militaire. A Cuba, il y a 40 canonnières de 40 t. de date récente.

Comme navires propres à être armés en course, l'Espagne ne peut guère prendre dans sa marine marchande que les 36 paquebots de la « Compania transatlantica ». Sous ce rapport elle se trouve dans un grand état d'infériorité vis-à-vis des États-Unis. Mais elle vient d'acheter les magnifiques paquebots allemands *Normania* et *Columbia* filant 21 n. qui pourront lui rendre de signalés services.

Passons maintenant à la flotte de l'Union.

5 cuirassés : *Iowa*, *Indiana*, *Massachusetts*, *Oregon*, *Texas*.

L'*Iowa* — 11.400 t., 17 n. 8 — est armé de 4 pièces de 30 cent. accouplées dans 2 tourelles-barbettes d'acier, de 8 pièces de 20 placées par paires dans 4 barbettes, de 4 canons de 10 à tir rapide. L'armement est complété par 20 canons de petit calibre à tir rapide. L'*Iowa* n'a qu'une ceinture cuirassée partielle de 35 centimètres, couvrant seulement la partie centrale du bâtiment, le reste n'est pas protégé.

L'*Indiana*, le *Massachusetts*, l'*Oregon* sont de même type — 10.300 t., 16 n. 1/2. — L'artillerie comprend 4 canons de 33 cent. placés par paires dans 2 barbettes, 8 de 20, 4 de 15 à tir rapide et 20 de petit calibre à tir rapide. Une ceinture de 45 cent. protège les 4/5 du bâtiment. Une cuirasse de 127 millimètres protège le reste de la coque.

Le *Texas* — 7.300 t., 16 n. — est armé de 2 pièces de 30 en tourelles, 6 de 15 et 12 de petit calibre. Son cuirassement ne couvre que le tiers du bâtiment. Le *Maine* qui a sauté à la Havane était du même type.

Deux autres cuirassés récemment lancés mais qui sont loin d'être prêts, le *Kearsage* et le *Kentucky*, offrent cette particularité, qu'on ne trouve que chez les Américains, grands amateurs de constructions étagées, de posséder, à l'avant et à l'arrière, 2 tourelles superposées armées de canons de gros calibre.

6 gardes-côtes cuirassés : *Monterey*, *Katahdin*, *Puritan*, *Amphitrite*, *Miantonomah*, *Monadnock*, *Terror*.

Les 4 derniers, de 4.050 t., ont une vitesse variant de 10 n. 5 à 14. Ils sont de peu de valeur. Le *Puritan* déplace 6.150 t. et donne 12 n. Le *Katahdin* est un navire à éperon, très bas sur l'eau, filant 16 n. Le *Monterey* — 4.200 t. 16 n. — est relativement récent. Sa ceinture cui-

Digitized by Google

rassée, de 33 cent., est complète. Il est armé de 4 pièces de 30 accouplées dans 2 tourelles et de 6 pièces de petit calibre.

2 croiseurs cuirassés : *Brooklyn*, *New-York*.

Le *Brooklyn* — 9.270 t., 21 n. — a un rayon d'action de 15.000 milles. Il possède une ceinture partielle d'acier de 95 millimètres et un pont cuirassé de 75 à 150 mil. Il est armé de 8 pièces de 20 accouplées dans 4 tourelles et de 24 canons à tir rapide. Le *New-York* — 8.280 t. et 21 n. — est protégé par une ceinture complète de 10 cent. Sa grosse artillerie ne compte que 6 pièces de 20, plus les pièces à tir rapide. Ces navires, de type analogue, sont les meilleurs croiseurs de la flotte.

3 croiseurs protégés : *Columbia*, *Minneapolis*, *Olympia*.

Ces bâtiments appelés « commerce destroyer » (destructeurs du commerce) ou croiseurs corsaires, ont les premiers 7460 t. le 3e 5580 t. ; ils ont donné 22 n. 8, 23 n. et 21 1/2. Mais ces vitesses ne peuvent se maintenir longtemps et le *Columbia*, dans une traversée de l'Atlantique à grande vitesse n'a atteint que 18 n. 40 en moyenne. Le pont est en acier. L'armement est faible pour les 2 premiers : 1 pièce de 20, 2 de 15, 8 de 12, plus 12 de petit calibre, à tir rapide. L'*Olympia* est mieux armé : 2 pièces de 20, 10 de 12 et 14 de petit calibre, à tir rapide.

6 croiseurs ordinaires : *Baltimore*, 4600 t., 20 n. 6 ; *San Francisco*, 4080 t., 20 n. 2 ; *Philadelphia*, 4410 t., 19 n. 7 ; *Newark*, 4080 t. 19 n. 5 *Chicago*, 4500 t., 18 n. ; *Charleston*, 4040 t. 18 n. 7 ; et 7 de moindre importance : *Cincinnati* et *Raleigh*, 3180 t., 19 n. ; *Atlanta*, 3190 t., 16 n. ; *Boston*, 3190 t., 15 n. ; *Detroit*, *Marblehead* et *Montgomery*, 2000 t. 18 n. 7. Ces bâtiments n'ont qu'une valeur militaire restreinte, plusieurs manquent de stabilité. 1 croiseur-torpilleur, le *Vesuvius* de 21 n. 6.

Enfin si l'on ajoute 10 vieux monitors à tourelles, survivants de la guerre de Sécession ; 25 canonnières, 18 torpilleurs, 3 sous-marins et divers autres petits bâtiments, on a l'ensemble de la flotte des États-Unis.

Depuis la probabilité d'une guerre avec l'Espagne, le gouvernement de Washington a acheté au Brésil les 2 croiseurs *Amazonas* et *Abreu*, devenus *New Orleans* et *Albany*. Le 1er est prêt ; le 2e encore en construction en Angleterre. Tous deux déplacent 3450 t. et doivent donner 22 n. Ils sont armés de 4 pièces de 15 c., 4 de 12, 20 de petit calibre

Digitized by Google

et 10 mitrailleuses. Un autre croiseur acheté en Allemagne. a reçu le nom de *Topeka* et est parti pour les États-Unis.

La flotte auxiliaire américaine possède de puissants navires. L'amirauté avait reçu, peu avant l'ouverture des hostilités, l'offre de 63 navires à vapeur, les plus grands de la marine des États-Unis. Parmi eux, 4 seulement ont une grande valeur ; ce sont les beaux paquebots de l' « American line » : *Saint-Paul*, *Saint-Louis*, de 11 630 t., *Paris*, *New-York*, de 10 670 t., donnant une vitessse de 20 n. Tous les autres varient entre 1 500 et 4 600 t. et un seul atteint 16 n.

Ni l'Espagne, ni les États-Unis n'ont adhéré à la convention de 1856 abolissant la course; ils pourront donc armer des corsaires. Le gouvernement américain a laissé entendre au début des hostilités qu'il renoncerait à la course si l'Espagne prenait le même engagement. Mais, cette puissance a maintenu son droit, et avec raison, car la course est à son avantage et elle aurait bien tort d'y renoncer. La flotte marchande américaine est, en effet, bien supérieure à celle de l'Espagne et, par suite, bien plus exposée que cette dernière à souffrir de la guerre. Les États-Unis possèdent 483 vapeurs et 3 785 voiliers, tandis que l'Espagne n'a que 355 vapeurs et 1 108 voiliers. La disproportion du tonnage est encore plus forte : les vapeurs et voiliers américains représentent 2.105.000 tonnes, tandis que ceux de l'Espagne n'arrivent qu'à 656.000. Dans ces conditions, la course doit donc profiter surtout à l'Espagne.

Mais il ne faut rien exagérer à ce sujet, car la vapeur a changé bien des choses. Il ne saurait être question, en effet, de faire la course avec des navires à voile; or, les vapeurs sont rares et les plus susceptibles de remplir cet office, en raison notamment de leur vitesse, ont été incorporés dans la marine de guerre sous le nom de croiseurs auxiliaires. Il ne reste donc que des vapeurs de petit tonnage et de faible vitesse, et ceux-là ne sauraient rendre de grands services. La course, on le voit, ne ressemblera guère à celle qui a illustré Robert Surcouf et bien d'autres de nos compatriotes.

Les flottes des deux nations n'ont pas encore fait parler d'elles, car, de chaque côté, on n'était pas prêt. La principale escadre américaine, commandant Sampson, concentrée à Key-West, à l'extrémité de la Floride a immédiatement entrepris le blocus de l'ouest de Cuba, ce qui est aller un peu vite quand on n'est pas maître absolu de la mer. Une deuxième escadre, commandant Schley, composée de croiseurs rapides

Digitized by Google

et de paquebots armés à grande vitesse, semble avoir pour mission de surveiller l'escadre espagnole qui était concentrée aux îles du cap Vert. La composition de ces escadres de l'Atlantique varie sans cesse en raison des opérations à exécuter.

Il n'en est pas de même dans le Pacifique, où, à cause des distances, le groupement des forces varie peu. L'escadre américaine, commandant Devey, concentrée dernièrement à Hong-Kong, se compose des croiseurs *Olympia*, *Boston*, *Raleigh*, des canonnières *Concord*, *Petrel*, et de trois transports. Elle est supérieure à l'escadre espagnole des Philippines, commandant Montojo, qui ne se compose que de faibles unités : les croiseurs *Castilla*, *Don Juan*, *Isla de Cuba*, *Isla de Luzon*, *Reina-Cristina*, quatre bâtiments de peu d'importance et sept petites canonnières. Les croiseurs américains sont modernes, tandis que ceux de l'Espagne n'ont que peu de valeur militaire.

La guerre qui vient d'éclater peut être longue, très longue même, si aucune intervention ne se produit. Les deux adversaires ne peuvent, en effet, se porter de coup mortel et chacun d'eux est tenace et opiniâtre au suprême degré. La perte même de Cuba par les Espagnols, que les Américains escomptent beaucoup trop rapidement, ne terminerait pas nécessairement la guerre. D.

CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

Le congrès des sociétés savantes de Paris et des départements s'est ouvert le 12 avril, dans le grand amphithéâtre de la nouvelle Sorbonne sous la présidence de M. Alexandre Bertrand. Voici, parmi les communications, un résumé de celles ayant un caractère géographique :

M. H. Froidevaux a recherché quel est le 1er voyageur européen ayant remonté le Sénégal jusqu'au point où il cesse d'être navigable, c'est-à-dire à la chute du Félou. On croyait jusqu'ici qu'André Bruë avait été le 1er à pénétrer au pays de Galam et à s'avancer jusqu'à la chute du Félou, C'est à un autre voyageur, Chambonneau, que doit revenir cet honneur. Dans un mémoire adressé à Seignelay en 1688, il raconte avoir pénétré au pays de Galam en 1686 et avoir envoyé en 1687 une expédition qui parvint au pied de la chute du Félou et en dressa une carte qui est conservée dans les archives du dépôt des cartes et plans de la marine. Cette mission ne put pénétrer plus avant dans le

Digitized by Google

pays, mais elle en rapporta, outre de la poudre d'or, d'intéressants renseignements géographiques.

M. Hantreux donne communication d'un mémoire sur les courants de l'Atlantique nord déterminés par les épaves flottantes. Les carcasses de navires, les bouteilles flottantes et les glaces montrent que les eaux de l'Atlantique nord forment, sous l'impulsion des vents, deux vastes circuits se mouvant en sens contraire et imitant les mouvements de l'atmosphère dans ces régions. En 10 années les parcours de 300 carcasses ont permis d'analyser 650 trajets partiels. Dans le même laps de temps, 750 bouteilles ont aussi été recueillies sur différents rivages.

M. Thoulet rappelle à ce propos qu'il a depuis longtemps préconisé l'emploi d'épaves artificielles peintes de couleurs voyantes qui remplaceraient avantageusement les autres flotteurs.

M. Mourlot, professeur au lycée de Caen, lit un mémoire sur le groupe des îles *Chausey*. Cet archipel, situé à l'est du Cotentin, comprend environ 300 îlots et écueils dont 53 seulement découverts à marée haute. Un chenal large et profond le sépare en deux parties. La plus grande de ces îles a une longueur de 2 kilomètres et une largeur très variable. Elle possède un sol fertile et des carrières de granit; elle est entourée de prairies flottantes de varech qui relient entre eux tous les îlots. Les Chausey sont, depuis la fin du XVIIIe siècle la propriété d'un lord des îles qui les fait exploiter par un fermier et loue des cabines aux pêcheurs de Normandie qui y font des séjours temporaires.

Le gouvernement français prit officiellement possession des îles au XVIIIe siècle dans un but fiscal : pour faire cesser la contrebande qui se faisait, par les îles, entre Jersey et la France. En 1736, une caserne y fut bâtie. Cassini publia l'archipel dans sa carte de France. En 1755, un fort fut construit, mais une flotte anglaise le détruisit presque aussitôt. Plus tard l'archipel devint propriété privée. Grâce aux archives départementales du Calvados, on peut se rendre compte des précautions avec lesquelles les ministres de Louis XV renouèrent, au lendemain de chaque traité de paix, le fil de la possession française, de manière à ménager les susceptibilités anglaises.

M. Froidevaux appelle l'attention sur le projet de voyage que le duc de Choiseul avait chargé Adanson d'exécuter en Guyane et qui, s'il avait été réalisé, aurait avancé d'un siècle nos connaissances sur les richesses des colonies américaines.

Digitized by Google

M. Emile Belloc fait connaître un projet de percement des Pyrénées au port de la Pez (vallée de Louron) qui aurait pour but de mettre en communication directe la vallée de l'Aure avec la vallée espagnole de Gistain. Ce projet, approuvé en 1764, ne reçut qu'un commencement d'exécution. M. Belloc signale, à propos des ports de la Glère et de Vénasque, les difficultés qu'éprouvèrent nos soldats au commencement du siècle dernier pour amener en Espagne l'artillerie destinée à faire le siège de Vénasque (Aragon) et de Castel-Léon (val d'Aran).

Une note de M. Finot, archiviste du Nord, fait connaître que la pêche de la morue et du hareng était déjà en pleine activité à Dunkerque au xiiie siècle. Dès la fin du xive siècle, des traités furent conclus avec l'Angleterre à ce sujet. Les Dunkerquois pêchèrent d'abord la morue sur le Dogger-Bank, entre l'Angleterre, la Hollande et le Danemark. Puis ils s'avancèrent plus au nord et poursuivirent la baleine sur les côtes d'Islande et de Groënland. Au xviie siècle ils fréquentèrent Terre-Neuve, mais ce ne fut qu'exceptionnellement. A partir du xviiie siècle, l'Islande fut toujours l'objectif de la flottille de pêche dunkerquoise.

MM. G. Saint-Yves et J. Fournier ont envoyé un mémoire sur le voyage de François de Lopès, marquis de Montdevergues, de la Rochelle à Madagascar (1666-1667). On y trouve des lettres inédites racontant en détail le voyage jusqu'à Fort-Dauphin de ce gouverneur qui tomba bientôt en disgrâce et fut incarcéré, à son retour en France, au château de Saumur où il mourut en 1672.

M. E. Chantre expose les résultats de ses recherches sur les populations de la vallée du Nil. La race égyptienne serait due à la juxtaposition et peut-être au mélange d'un peuple envahisseur asiatique avec des autochtones de race lybique. Cette race a peu varié depuis ses origines malgré les immigrations multiples de peuples très différents. Ainsi l'Égyptien de nos jours — copte citadin ou fellah laboureur — n'est pour ainsi dire pas mêlé avec le Perse, l'Arabe ou le Turc. Les Grecs et les Romains n'ont pas influé non plus sur son type primitif.

M. C. Guy fait une communication sur la perte de St-Domingue d'après divers mémoires qui se trouvent aux archives du ministère des colonies. Il en résulterait que St-Domingue n'aurait peut-être pas été perdu pour la France si le général Leclerc, chef de l'expédition envoyée par le premier Consul, n'avait pas été enlevé par la maladie. Son suc-

Digitized by Google

cesseur eut à lutter contre un ennemi redoutable, le nègre Dessalines, qui se fit depuis proclamer empereur et sur le couronnement duquel M. Guy donne de curieux détails. Un fait à remarquer, aujourd'hui plus spécialement, est l'intervention constante des États-Unis d'Amérique, et même de l'Angleterre (en guerre alors avec la France), en faveur des noirs de St-Domingue. Ces derniers firent en premier lieu usage de leur liberté pour massacrer systématiquement tous les blancs qui se trouvèrent dans l'île. Aussi la population qui comptait 670,000 habitants avant la guerre, ne s'élevait plus qu'à 180.000 après l'avènement de Dessalines.

M. E. A. Martel expose les résultats de 10 années d'exploration effectuées dans les gouffres, cavernes et rivières souterraines (1888-1897). Les gouffres et abîmes ont surtout occupé M. Martel. Leur profondeur avait été exagérée; ils atteignent cependant 210 mètres en France et 300 à 320 en Autriche, ce qui suffit à rendre difficile et dangereuse l'exploration de ces puits naturels.

Les abîmes sont, en principe, les affluents des rivières souterraines vers lesquelles ils conduisent les eaux de pluie par des voies plus ou moins détournées. Ces rivières souterraines tirent généralement leur origine de ruisseaux superficiels engloutis sur des points plus ou moins nombreux. Elles sont en réalité des fausses sources. Très rarement il y a communication directe, visible du moins, entre une perte et une fausse source. En France on cite Bramabiau, la plus longue caverne de France (6,300 mètres de développement total dont 700 pour le cours direct de l'eau); le Mas d'Azil, etc. Le Laos et le Tonkin paraissent posséder en ce genre les plus remarquables percées de part en part (Nam-Hin-Boun, Sé-Bang-Faï, grottes de Pung).

La loi presque générale est l'existence, sur le cours des rivières souterraines, de véritables siphons d'aqueduc qui jouent le rôle de vannes fixes et retiennent les eaux en amont. Les siphons sont placés parfois à la sortie de la fausse source qui alors est complètement impénétrable. C'est le cas des fontaines de Vaucluse, de la Touvre, de l'Ombla (Dalmatie), etc,

Les explorations de M. Martel ont permis de se rendre compte des dangers de pollution des eaux souterraines. Ce danger provient de la funeste habitude qu'ont les paysans de jeter dans les gouffres, réputés à tort insondables, les cadavres des animaux morts. Les pluies qui

Digitized by Google

tombent par dessus chargent les cours d'eau de microbes nocifs dont l'absorbtion provoque de graves épidémies.

Si l'hygiène a profité des explorations souterraines, l'agriculture a eu aussi sa part. Les Katavothres, de Grèce et les pertes du Karst ont été l'objet de quelques travaux de désobstruction qui ont fait disparaître dans certaines vallées des inondations périodiques désastreuses.

On a reconnu aussi que les stalactites des cavernes se formaient aussi bien sous les voûtes épaisses et sous les minces. Les plus belles concrétions reconnues par M. Martel sont celles de la grotte du Dragon à Majorque, sous une voûte de 5 à 30 mètres d'épaissseur seulement et de l'aven Armand (Lozère) sous un plafond de plus de 100 mètres d'épaisseur. Cet aven, immense puits de 207 mètres, découvert en 1897, renferme les plus belles stalagmites connues, car il a une véritable forêt de 200 colonnes atteignant jusqu'à 10 mètres d'élévation, offrant un spectacle féérique sans rival. Enfin dans la rivière souterraine de Padirac (Lot) qui, cette année, sera rendue accessible au public, on a fait de sérieuses découvertes zoologiques. La science des cavernes ou spéléologie a donc le droit de revendiquer une place propre parmi les branches du savoir humain.

M. P. Barré fait, sur les traversées de l'Asie une communication que nous rapportons plus loin.

OUGANDA

RÉVOLTE ET DÉPOSITION DE MOUANGA

Dans le courant de l'été 1897 une révolte éclatait dans l'Ouganda. Le roi Mouanga, fils du célèbre Mtésa, qui n'avait pas oublié l'éclat et l'autorité dont la royauté de son père était entourée, tentait de secouer le joug de la domination anglaise que le capitaine Lugard avait réussi à implanter à coups de canons Maxim. Le Bouddou, province du sud-ouest de l'Ouganda, d'où était partie la prise d'armes, renfermant la majeure partie des catholiques indigènes, on avait cru tout d'abord que le soulèvement avait un caractère confessionnel. Cela n'avait pas surpris. Mouanga ayant été tour à tour catholique et protestant. Mais il n'en était rien, et Mouanga manifestait son hostilité contre tous les Européens indifféremment.

Digitized by Google

Les *Missions catholiques* ont publié dernièrement des correspondances émanant des Pères Blancs qui donnent le détail des événements qui ont abouti au remplacement de Mouanga, roi de l'Ouganda, par son fils Choua, âgé de quelques mois.

Mouanga, dont le royaume avait été placé dans la zone anglaise en 1890, accepta à contre-cœur le protectorat britannique, avec le désir secret de secouer un jour ce joug. Mouanga chercha donc à se faire des partisans; il attira à sa cour, en qualité de pages, l'élite de la jeunesse et eut ainsi bientôt 3.000 pages. Les deux premiers ministres représentant, l'un les catholiques, l'autre les protestants, prirent ombrage de ce fait et obtinrent du représentant de l'Angleterre à Kampala la réduction à 300 des favoris du roi.

Mais Mouanga s'était fait de nombreux amis, soit par des cadeaux aux païens, soit par des promesses de toutes sortes aux musulmans, aux catholiques et aux protestants. Lorsque le pays fut ainsi gagné à sa cause, Mouanga quitta furtivement sa capitale Mengo et se rendit près de la frontière allemande dans le Bouddou, où il concentra ses troupes.

M. Wilson, sous-commissaire anglais et gouverneur effectif, fut aussitôt averti. Il fit donner à Gabriel Mujasi, le chef le plus turbulent du Bouddou, l'ordre de venir dans la capitale pour en repartir avec le major Ternan, commissaire anglais chargé de visiter le Bouddou.

Gabriel refusa et le 28 janvier 1897, MM. Wilson et Ternan partirent pour le Bouddou, qu'ils quittèrent sans rien y faire; en avril ils partirent avec 600 Nubiens pour une expédition à l'est du Nyanza. Ils ne laissèrent, pour défendre le pays, que 120 soldats au fort de Kampala.

Le 28 avril, les deux *katikiro* catholique et protestant, étonnés de l'indifférence de M. Wilson, se rendirent auprès de lui; ce fut peine perdue, comme les divers avertissements donnés par Mgr Streicher. Cependant, le 4 mai, le roi Mouanga alla à Kampala avec ses partisans à la réception de M. Wilson, mais n'osa pas encore agir; accusé même d'idée conspiratrice, il s'en défendit si bien que les Anglais ne craignirent plus rien.

Sur ces entrefaites, M. Wilson, ayant appris le massacre des officiers belges de l'expédition Dhanis par leurs soldats mutinés, décida une levée de tous les Baganda pour aller au secours du capitaine Sitwell, commandant du fort Gerry. Le roi Mouanga aida en apparence au

Digitized by Google

recrutement et, de fait, une armée importante de Baganda quitta Mengo le 7 juin pour marcher vers le Toro. Elle s'arrêta au pays de Kawanga, où elle apprit que le capitaine Sitwell, dont le fort était à 15 jours de là, n'avait besoin de rien, L'armée était de retour à Mengo le 5 juillet.

Mouanga le lendemain s'enfuit la nuit de la capitale et alla au Bouddou, par le lac. Il appela ses partisans, qui accoururent de tous côtés et bientôt il put disposer de 2.500 fusils et plusieurs milliers de lances.

M. Wilson, malgré la fuite du roi, resta encore optimiste; ne voulant pas écouter les conseils de Mgr Streicher, il se contenta d'envoyer au Bouddou 68 Nubiens pour y protéger les missionnaires et en ramener le roi. Fort heureusement le major Ternan rentra le 10 juillet de son expédition à l'est du lac Victoria; il comprit la gravité de la situation et se mit en marche sur le Bouddou avec toutes les troupes disponibles.

Les missionnaires se réfugiaient déjà dans la capitale de l'Ouganda. Le 20 juillet, le major Ternan atteignit le Bouddou. Après un combat acharné qui ne dura pas moins de trois heures, il mit les insurgés en déroute et les poursuivit jusqu'à l'Oussagara. Mouanga se sauva aussitôt au Kibombiro, en territoire allemand. Le lieutenant von Wülfen le conduisit au Kiziba, puis à Bukoba, où il lui fit, devant la menace d'un canon Krupp, remettre ses 53 fusils; on le relégua ensuite à la station allemande de Mouanza, au sud du lac Victoria.

Le 14 août, le major Ternan prononçait la déchéance de Mouanga, et proclamait roi son fils Choua, né d'une protestante. La régence a été confiée aux deux *katikiro*, protestant et catholique, et au protestant Kangaro. Les troubles dans l'Ouganda ont néanmoins continué contre les Anglais, et la révolte des Soudanais semble donner un élément nouveau à la rébellion.

CANADA : COMMERCE ET NAVIGATION

Les rapports commerciaux entre la France et le Canada ont été rendus assez difficiles jusqu'à ce jour par suite de l'absence d'une ligne de paquebots reliant directement les deux pays. Cette lacune dans nos relations serait à la veille de disparaître. On annonce, en effet, que M. Laurier, premier ministre canadien, consacrerait à subventionner une ligne de navigation directe une somme de 80.000 piastres et égale à

Digitized by Google

celle de 400.000 francs que la France destinerait à cette ligne. Si l'accord financier est fait, la ligne est bien près d'être créée.

Les échanges entre les deux pays, fort peu considérables jusqu'ici, prendraient rapidement un nouvel essor, c'est ce qui résulte du rapport sur le commerce du Canada de M. Kleczkowski, consul général de France à Montréal, dont nous donnons un aperçu.

En 1895-96, le commerce total du Canada a été de 121.013.000 dollars (ou piastres) aux exportations et de 118.011.000 aux importations. Les exportations n'avaient été que de 113.638.000 dollars en 1894-95 et que de 57.568.000 en 1867-68 ; les importations avaient été de 110.781.000 dollars en 1894-95 et de 73.459.000 en 1867-68.

Depuis cette époque — date de la créaton de la Confédération — la progression du mouvement commercial a été constante et presque toujours régulière.

Les exportations canadiennes se dirigent surtout vers l'Angleterre (66 millions de dollars) et les États-Unis (44 millions). Les autres pays n'ont que des chiffres insignifiants. La France n'a reçu en 1895-96 que pour 581 540 dollars de produits canadiens, contre 253.734 en 1890-91 (minimum) et 825.573 en 1881-82 (maximum). Terre-Neuve a reçu pour 1.782.000 dollars de produits canadiens, en forte diminution, l'Allemagne pour 737.000.

Les importations au Canada proviennent surtout des États-Unis (58 millions de dollars) et de l'Angleterre (32.980.000). L'Allemagne vient ensuite (5.930.000), puis la France (2.810.942). Malgré le souvenir du passé et les sympathies vivaces de la France au Canada, notre commerce y est infime et n'y progresse guère; nos importations y ont atteint leur maximum en 1892-93 (2.832.000) et leur minimum en 1879-80 (1.115 841).

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que les ventes anglaises au Canada sont sans cesse en décroissance, tandis que les achats anglais au Canada ont presque doublé depuis 1872. Cela tient au progrès du Canada, au point de vue agricole, progrès qui ont provoqué la marche ascendante des expéditions des produits agricoles (beurre, fromages, bétail, etc.).

Signalons aussi qu'en l'absence d'une ligne de navigation directe entre la France et le Canada, un grand nombre de produits français, sortant d'Europe par des ports étrangers (Anvers ou Liverpool) arrivent

Digitized by Google

au Canada sous pavillon anglais et y sont inscrits comme produits anglais. Il y aurait donc lieu, pour être exact de majorer sensiblement les importations françaises. Ainsi, la France fournit au Canada pour 1 million 900.000 dollars de soieries, alors que les douanes canadiennes n'en accusent que 105.000. L'Angleterre ne produit pas de vins de Champagne et les douanes indiquent qu'elle en fournit au Canada pour 12.900 dollars. La statistique est souvent instructive et cette fois bien démonstrative.

Une autre cause du peu d'importation au Canada de produits français tient à l'élévation de certains tarifs douaniers. Les produits français sont aussi le plus souvent des articles de luxe et par cela même soumis à des tarifs élevés. Ainsi les eaux-de-vie, dont la France importe presque la totalité, sont soumises à des droits qui excèdent le prix de la marchandise elle-même : leur valeur déclarée est de 255.000 piastres et les droits perçus de 339.000 ! Pour les vins, qui constituent encore un des éléments les plus considérables de l'importation française, les droits perçus équivalent au tiers ou au 2/5es de la valeur du produit.

L'année 1897 a été bonne pour le Canada. Les recettes locales ont augmenté. La plus-value résultant, pour les blés du Manitoba, de l'insuffisance de la récolte en Europe, a continué à rendre l'argent plus abondant dans le pays.

Navigation. — Le mouvement de la navigation maritime dans les ports canadiens, a été en 1895-96, de 15.291 navires et 5.895.000 tonnes à l'entrée, et de 14.511 navires et 5.563.000 t. à la sortie.

En se plaçant au point de la nationalité des bâtiments, on trouve 16.688 navires anglais (avec 6.526.000 tonnes), 11.568 navires des États-Unis (avec 2.683.000 t.) et seulement 862 navires norvégiens et suédois (764.000 t.), 85 navires allemands (119.000 t.) 43 navires hawaïens (84.000 t.), 244 navires français (70.860 t.), etc.

La part du pavillon anglais est si considérable qu'elle dépasse tous les autres réunis. La part du pavillon français, déjà si faible, est encore plus infime si l'on tient compte de ce que le tonnage porté provient en grande partie du *Pro Patria*, bateau postal de 757 tonnes de notre colonie de Saint-Pierre et Miquelon, qui fait tous les 15 jours escale dans les ports de Sydney et d'Halifax. Le surplus du tonnage français s'applique à quelques voiliers venus de France pour charger du bois ou à quelques navires de pêche de la région de Terre-Neuve.

Digitized by Google

Une grande partie du trafic intérieur du Canada se fait encore par les rivières et les lacs et donne lieu à un mouvement de 18.135 navires d'un tonnage de 5.323.000 t. La majorité des bâtiments porte le pavillon des États-Unis ; mais, sous le rapport du tonnage, l'avantage appartient aux Canadiens.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

Le vicomte *J. de Cuverville* a rendu compte de son voyage à travers la péninsule balkanique (1897). Parti du Monténégro, il traversa la région montagneuse des Berda, se rendit en Albanie, par le lac de Scutari, parcourut le pays des Mirdites (Albanais catholiques qui ont conservé l'usage de la vendetta, ce qui cause 70 °/₀ des décès). Après avoir traversé la Bosnie et l'Herzégovine, le voyageur entra en Serbie. puis en Bulgarie, où il parcourut le pays des Pomac. dans les monts Rhodope. M. de Cuverville termina son voyage par la Roumanie.

Le prince *Henri d'Orléans*, dont nous avons fait connaître le projet d'exploration en Abyssinie (XXIII, p. 151), s'est embarqué le 10 avril à Marseille, avec le comte Léontieff, pour Djibouti, où il forme la caravane qui doit le conduire auprès de Ménélick.

M. *de Bonchamps*, chargé de conduire une expédition sur le haut Nil (XXII, 652) est de retour auprès de Ménélick.

L'enseigne de vaisseau *Bryzinski* a été chargé d'explorer le haut Mékong, il doit partir de Muong-Sin, sur le *La Grandière*, et remonter le fleuve aussi haut que possible.

Le lt danois *Olufsen* vient de partir pour une nouvelle exploration au Pamir. Il formera à Och une caravane, en vue d'aller à Kachgar, à Yarkand, au lac Yachil Koul, à Ouakhan, etc. Plus tard, il visitera le lac d'Aral.

M. *Jules Garnier*, dont les travaux d'ingénieur sur la Nlle-Calédonie sont bien connus, s'est embarqué avec son fils, M. Pascal Garnier, dans le but d'accomplir un voyage scientifique et industriel en Australie. Débarqués à Albany (King George's Sound), à la pointe S.-O. du continent austral, les voyageurs remonteront la côte ouest, puis se dirigeront sur Coolgardie et rayonneront aussi loin que possible autour de cette station.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Algérie et Tunisie : *Vins.* — La production des vins en Algérie, en 1897, a été de 4.367.758 hectolitres pour 118.823 hectares cultivés. Le département d'Alger a donné 2.186.829 hectolitres pour 45.668 hectares, celui d'Oran 1.418. 657 hl. pour 54.480 h. et celui de Constantine 762.812 hl pour 18.675 h. En 1896, la production vinicole de l'Algérie n'avait été que de 4.050.000 hectolitres. Pendant les dix derniers mois de 1897, sur 5.837.583 hectolitres de vins importés en France, 2.924.000 hl provenaient d'Algérie et 40.424 hl de Tunisie.

La Tunisie a produit 90.000 hectolitres de vins en 1897 contre 95.200 en 1896; il y a donc une légère diminution.

Comme point de comparaison, rappelons que la France, en 1897, a produit 32.350.722 hectolitres de vin pour 1.688.931 hectares cultivés. Le rendement moyen à l'hectare est de 20 hectolitres en France (contre 26 en 1896) et de 38 hectolitres en Algérie.

Soudan français : *Enseignement des indigènes.* — On compte actuellement au Soudan français 30 écoles ayant plus de 700 élèves. En 1895, il ne restait plus des écoles créées par le général Gallieni que l'école des otages de Kayes. Le colonel de Trentinian a transformé cette école, qui est devenue l'école des fils de chefs. On y a installé un instituteur européen, un instituteur indigène, un moniteur européen et un marabout; elle compte 50 élèves. Un instituteur européen est attaché à l'école de Kayes, récemment créée, et fait des cours du soir. Il y a, à Médine, une école dirigée par un instituteur indigène. Enfin, on trouve les écoles de cercles où ce sont des sous-officierss qui enseignent le français aux indigènes. Dans certains cercles existent des écoles fondées par les Pères du St Esprit et les Pères Blancs.

On a créée aussi deux écoles d'enseignement professionnel, une à Kayes, confiée aux directions de l'artillerie et du génie, l'autre à Koulikoro, où sont les ateliers de réparations de la flottille du Niger. Les élèves de ces écoles reçoivent 25 centimes par jour ; quand ils sont assez instruits pour devenir apprentis, on les augmente.

Côte d'Ivoire : *Population.* — On vient de procéder au recensement approximatif de la population qui atteindrait en bloc 2.250.000 habitants. Cette population serait répartie sur le territoire compris entre le littoral, la colonie anglaise de la Côte d'Or, la république de Libéria et le 9° de latitude nord. Cette superficie peut être évaluée à 250.000 kilomètres carrés. La colonie aurait donc une moyenne de 9 habitants par kil. carré.

Dahomey : *Flèches empoisonnées.* — Les flèches empoisonnées sont de moins en moins usitées en Afrique, car les indigènes leur préfèrent de plus en plus les armes à feu européennes. Sur les côtes où sont des factoreries

Digitized by Google

européennes, l'usage des flèches a complètement disparu. Dans l'hinterland du haut Dahomey, où les indigènes n'ont pas eu de relations avec les blancs, et ignorent même l'existence du fusil, MM. Le Dantec, Boyé et Béreni ont constaté, disent les *Archives de médecine navale*, que les Tchabéens, les Baribas et les Bokos n'emploient pas d'autres armes que les flèches empoisonnées.

La base du poison est l'extrait de *strophantus*, connu dans presque tout l'intérieur de l'Afrique sauf vers le sud où on utilise le venin de serpent. Le poison est préparé avec les graines ou les racines de strophantus sous forme d'extrait aqueux.

L'homme atteint d'une de ces flèches est pris, 8 à 10 minutes après la pénétration dans les tissus, de mouvements convulsifs ; il se couche sur le ventre et gratte le sol de ses ongles, puis la respiration et le cœur s'arrêtent, au bout de 13 minutes, la mort survient. Les antidotes des indigènes sont ordinairement sans efficacité. En cas de blessure, il faut, pour essayer de se soigner, faire le plus tôt possible une ligature à la racine du membre, afin d'empêcher le poison de se répandre dans l'organisme. On enlève la flèche, on lave la plaie avec une solution d'acide tannique ou avec une décoction d'une écorce riche en tannin ou avec du vin de Champagne. Le chloral diminue la rapidité de l'intoxication, et il est bon d'administrer une potion chloralée après la neutralisation du poison dans la blessure.

État du Congo : *Les révoltés Batétélas.* — Les soldats révoltés de la mission Dhanis (t. XXII, p. 637), après leur défaite par le lt Henry (15 juil. 1897) étaient réduits aux 2/3 de leur effectif, soit 1.000 Batétélas environ. Ils se divisèrent alors en bandes. Le lt Henry, après une poursuite inutile, perdit leur trace et se consolida sur les rives de l'Arouhimi. De son côté, le baron Dhanis s'était rendu au Manyéma, après la dislocation de son avant-garde, et s'y était retranché, envoyant des troupes contre les révoltés. L'une de ces colonnes, celle du capitaine Doorme, rencontra, le 20 décembre 1897, entre les rivières Lowa et Oso, près Saliboko, une partie des rebelles qui furent littéralement taillés en pièces. Le sous-lieutenant Malaerts fut tué dans l'action.

Les commandants Long et Debergh, d'autre part, ont opéré dans la région limitée par le 28e méridien est de Greenwich, le sud du lac Albert-Édouard et le nord du lac Tanganika. Le lt Henry, à son tour, vient de marcher de nouveau contre les rebelles et le baron Dhanis tient encore en réserve une forte colonne qui pourra, espère-t-on, anéantir totalement ces derniers.

Transvaal : *Commerce français.* — Les maisons françaises sont rares à Johannesburg, et celles qui s'y sont fondées ont presque toutes périclité ou fait faillite, alors que les maisons anglaises ou allemandes sont prospères.

D'après M. G. Aubert (1), les maisons françaises créées au Transvaal sont tombées parce qu'elles se sont combattues au lieu de se soutenir. Les premières maisons françaises tinrent des articles d'alimentation, mais des mai-

(1) *L'Afrique du sud*, par G. Aubert. 1 vol. Flammarion éditeur.

Digitized by Google

sons concurrentes, pour attirer vers elles les clients, avilirent tellement les prix que les bénéfices arrivèrent à être à peu près nuls. Aussi le commerce d'alimentation est-il passé aux mains des Anglais et des Allemands. La maison Rolfes et Nebel est une des principales. Ces deux Allemands, simples commissionnaires à Paris en 1885, partirent pour Kimberley, avec peu de ressources, dans le but d'y créer une maison d'alimentation; leur champ d'action s'agrandit sans cesse et ils purent fonder des magasins à Port-Elisabeth, Durban et Johannesburg; ils ont expédié l'année dernière pour 35 millions de francs de marchandises et ont entre leurs mains la plupart des maisons de détail et les bars de Johannesburg. Il est impossible de lutter contre ces négociants qui ont une organisation admirable. Il est bien loin d'en être de même parmi les négociants français.

Cependant l'industrie française lutte parfois avec succès. Ainsi la Cie du Creusot a obtenu du gouvernement du Transvaal des commandes importantes en canons et munitions. La Cie de Fives-Lille a un ingénieur qui s'occupe sur place des machines pour les mines et a entrepris divers travaux notamment l'installation des conduites d'eau à Johannesburg. Quelques autres manufactures françaises ont envoyé là-bas des représentants. Mais les usines allemandes et anglaises ont fait de plus grands efforts : elles ont de nombreux ingénieurs ou agents capables de faire sur place tous devis pour machines, mines, etc., alors que les maisons françaises demandent beaucoup plus de temps, devant faire ces études à Paris !

Le Transvaal consomme pourtant beaucoup d'articles français, de même que le Cap et Natal ; on peut estimer leur valeur à 40 millions de francs pour 1896, consistant en armes et munitions, constructions métallurgiques, vins, cognacs, champagnes, vinaigres, conserves alimentaires, beurre, ciment, légumes conservés, confitures, articles pour électricité, huiles, sucres. Mais tant que la France n'aura pas sur place des maisons de détail ou de gros chargées de répandre ses produits, le commerce sera toujours aux mains de nos concurrents bien plus pratiques.

Soudan oriental : *Défaite des derviches.* — L'armée anglo-égyptienne, depuis longtemps inactive, vient de remporter un brillant succès. Le madhi ayant fait établir un camp fortifié près de Dakheïla, sur l'Atbara, le sirdar Kitchener résolut de s'en emparer. Le 8 avril, après une marche de nuit, l'armée anglo-égyptienne arriva à 4 heures du matin à portée du camp derviche. On s'arrêta et la marche ne fut reprise qu'à six heures moins vingt. A ce moment, 24 canons, placés à la droite, et 12 mitrailleuses Maxim commencèrent à tirer sur le camp derviche qui fut énergiquement bombardé : en outre, des fusées incendiaires étaient lancées dans les rangs des Derviches. Pendant ce temps, les officiers anglais adressaient d'ardentes allocutions à leurs hommes.

Après une heure d'un bombardement qui avait infligé des pertes sérieuses aux Derviches, les trompettes sonnèrent la charge. Au centre étaient les régiments anglais ; en avant, les Cameron highlanders chargés de trouer la

Digitized by Google

palissade ; derrière eux suivaient les régiments de Lincolnshire, de Warwickshire et les Seaforth highlanders. Les Cameron highlanders eurent quelque peine à percer des brèches dans le camp des Derviches et c'est tandis qu'ils y travaillaient qu'ils y perdirent plusieurs des leurs. Le général Gatacre fut le premier à franchir les retranchements ennemis avec un simple soldat qui tua d'un coup de baïonnette un Derviche qui allait tirer à bout portant sur le général A 9 h. 1/4 tout était fini.

La cavalerie égyptienne a poursuivi les Madhistes dont plus de 3000 ont été faits prisonniers avec leur chef, l'émir Mahmoud. 12 émirs et environ 2000 Derviches ont été tués. Les Egyptiens ont eu 51 soldats tués, 14 officiers et 319 soldats blessés. Les Anglais ont eu 10 tués dont 2 officiers et 90 blessés. Le gros de l'armée égyptienne est ensuite revenu à Berber. La marche sur Khartoum ne sera reprise qu'après la crue du Nil.

ASIE

Asie centrale : *Chemins de fer russes.* — Les Russes ont commencé les travaux préliminaires d'établissement d'un chemin de fer de Merv, sur la ligne transcaspienne, au poste de Kouchk, près de la frontière afghane. Cette ligne, de 235 kilom., sera achevée en 3 ans et s'appellera la « branche du Mourghab ». Elle aura 7 stations : Sarg-Yazy, Kapterkan, Sultan-Bend, Imam-Caba, Fash-Kupri, Kalch-i-moç et Kouchk. La dépense est prévue pour 8 millions 1/2 de roubles. Les Russes ne désespèrent pas de pousser plus tard le chemin de fer de Kouchk à Hérat, à travers la chaîne du Paropamise. Hérat est à 900 kil. de Pechawer, terminus des chemins de fer de l'Inde anglaise.

D'autre part, le chemin de fer transcaspien va être prolongé au cœur de l'Asie. La voie est déjà construite de Samarkand à Djizak et Kavas (140 verstes). M. G. Saint-Yves est le premier Français qui soit passé par ce chemin de fer, qui traverse le Zarafchan sur un pont.

A Kavas, la ligne bifurquera à gauche sur Tachkent et à droite sur Khodjend, Kokan, Marghilan et Andidjan. La ligne qui ira à Tachkent franchira le Syr-Daria sur un pont de 240 mètres. — On compte achever ces deux lignes en 1898.

Travaux du Transsibérien. — Une dépêche de Tomsk annonce que le 1er train direct, qui était parti de St-Pétersbourg le 1er avril à 9 h. du matin, est arrivé à Tomsk, le 7 à 5 h. de l'après-midi. C'est le seul express qui roule sans interruption pendant 6 jours et 6 nuits. Les voitures sont construites de manière à rendre le roulement presque imperceptible. L'éclairage est électrique. Il y a un restaurant, une bibliothèque, des pianos, et même des appareils de gymnastique.

La ligne sibérienne centrale, avec embranchement à Tomsk, est aujourd'hui achevée, ce qui permet d'aller d'une seule traite jusqu'à Krasnoiarsk. Les travaux avancent aussi sur la ligne Irkoutsk-Baïkal, la ligne transbaïkale, la ligne de l'Oussouri et la ligne de Perm-Kotlas. 2.000 acres de bois ont été abattus; 30 millions de mètres cubes de terrassements, un million 1/4 de

Digitized by Google

mètres carrés de remblais en tranchées et près de 130.000 mètres cubes de travaux de maçonnerie ont été exécutés. Sur 630 verstes, des ponts en bois et fer ont été construits sur la seconde portion de la ligne centrale et sur la ligne de l'Oussouri. Sur la ligne transbaïkale, 241 ponts sont achevés. En tout, 1.002 gares et cabanes d'entretien ont été élevées. 47 stations ont été approvisionnées d'eau. 1.163.000 traverses ont été livrées, ainsi que 4.498.000 tonnes de rails, boulons et matériel, 32 machines et 756 wagons ou plates-formes ont été expédiés.

Depuis 3 ans, on a exécuté sur la ligne transsibérienne : 100 millions de mètres cubes de terrassements, 2.959 verstes de rails, 305 verstes de ballast. La rigueur du climat retarde singulièrement les travaux; ceux-ci, en effet, doivent être suspendus pendant 7 mois de l'année et les travaux de maçonnerie ne peuvent être exécutés qu'en été.

Indo-Chine française : *Sanitorium à créer.* — Les Européens établis en Indo-Chine ne peuvent se remettre des fatigues du climat qu'en allant au Japon ou en revenant en France, ce qui est bien loin.

Le cap Saint-Jacques et la pointe de Doson seront surtout des stations balnéaires et non des sanitoria pour les malades. Il y a donc lieu de chercher installer dans la colonie un établissement analogue à celui du Dr Mècre Yokohama.

Les Français de la Guadeloupe ont bâti sur les hauteurs de Matouba et du cap Jacob des maisons où ils peuvent se reposer. Le même but est atteint à la Réunion par le bourg de Salazie. Les Anglais ont créé dans l'Inde de véritables villes sur plusieurs points élevés, à Simba, à Dardjiling, à Outacacamound, à Marg, à Mont-Abou, etc. A Sumatra, les Hollandais envoient les convalescents sur le plateau de Menangkabao (hautes terres de Padang). A Java, le sanitorium est à Sindang-Laja, à 1,070 mètres d'altitude. Les Espagnols en Amérique, le Brésil ont fait rechercher dans les montagnes des régions à température plus douce et à climat plus sain.

L'Indo-Chine renferme tout ce qu'il faut pour y créer un sanitorium. MM. Neis, Humann et Yersin ont trouvé, dans la région arrosée par le haut Dong-Naï, des vallées et plateaux situés entre 800 et 1,200 mètres d'altitude, où les forêts de conifères alternent avec des clairières couvertes d'une herbe à pâturages. Cette région est à proximité du port de Nha-Trang, à l'est, et de celui de Phan-Ri, au sud. L'occupation de cette région, dit le *Courrier de Saïgon* située sur les confins non délimités de la Cochinchine, de l'Annam et du Laos serait facile; on la relierait à la côte par une route et on n'aurait qu'à y transporter des constructions démontables.

Une mission vient d'être envoyée dans le bassin du haut Dông-Naï pour étudier la question de l'installation d'un sanitorium, notammeut dans les environs d'Yum et de Melone.

Annam : *Port de Tourane.* — Un arrêté de M. Doumer, gouverneur général, en date du 29 janvier 1898, a loué à MM. Ulysse Pila et J. B. Malon, l'ilot de l'Observatoire, à l'entrée du port de Tourane, (à l'exception d'une

Digitized by Google

surface de 1.000 mètres carrés, au nord), en vue de l'exploitation des houillières et des docks de Tourane. Le bail aura une durée de 20, 30, 40, 50 ou 60 ans à dater du 1er mars 1898.

Sur les terrains loués moyennant une redevance de 100 piastres par an, les concessionnaires s'engagent à exécuter ou installer à leurs frais : un appontement de 115 mètres, 300 mètres de quais, des magasins clos d'une surface d'au moins 1.000 mètres, etc., en un mot tout l'outillage nécessaire pour la navigation et le commerce, Les travaux, qui ne coûteront rien au protectorat, devront être commencés dans 6 mois et finis dans 2 ans. La rénumération des concessionnaires consistera simplement dans la perception de taxes minimes.

Ces travaux permettront au port de Tourane, le seul de l'Annam, de prendre le développement auquel sa situation l'appelle ; les mines de houille de Nong-Son pourront aussi, par des communications faciles, voir augmenter beaucoup leur chiffre d'exploitation.

La baie de Kouang-Tchéou.— La *Hong-Kong Weekly Press* donne quelques détails sur la baie de Kouang-Tchéou (ouang que l'on ajoute au nom de la ville, veut dire baie en chinois).

Kouang-Tchéou est situé à environ 200 milles à l'O-S-O de Hong-Kong; la baie est excellente aussi bien pour faire un port de guerre qu'un port de commerce, et les Français ont, en choisissant ce point comme base d'opération, fait preuve d'un grand sens de ce qu'il leur faut et de la manière de se l'assurer. Le port est, à certains égards, égal à celui de Hong-Kong, supérieur même, à certains points de vue, quoique bien des avantages du port anglais lui fassent défaut; c'est en tous cas, un point sur lequel il vaut la peine de mettre la main. On accède par deux étroites entrées au havre qui a 20 milles de longueur et est complètement dans l'intérieur des terres; la profondeur en est de 6m 50 à 20 m. environ, le fonds est de bonne tenue. L'entrée orientale, qui a une largeur d'à peu près un demi-mille (un peu plus de 800 m.), est bordée au large par plusieurs bancs de sable qui en rendent l'accès directement impossible du côté de la haute mer; mais il y a un bon chenal qui suit à quelque distance la plage en venant du Sud, avec une profondeur moyenne de 13 m. environ, bien qu'elle s'abaisse en un point à 10 m. environ. A l'entrée même de la baie, la profondeur est d'à peu près 16 mètres.

La partie la plus large de la baie a environ 10 milles de l'E. à l'O. et environ 6 ou 7 du N. au S. donnant ainsi un ancrage sûr à une immense flotte du plus fort tirant d'eau. Le courant de marée est très fort à l'entrée du port, comme on doit s'y attendre, vu l'immensité du bassin qui s'emplit et se vide au flux et au reflux et l'étroitesse du goulet. Une rivière de quelque importance tombe dans la baie de Kouang-Tchéou et sur cette rivière se trouve la ville de Iché-Komé, centre d'un commerce important avec Macao et Kong-Moun sur la rivière de l'Ouest ou Si-Kiang.

L'amiral de la Bédollière vient de prendre possession de la baie.

Digitized by Google

Les traversées de l'Asie. — Notre collaborateur, M. Paul Barré, a fait au congrès des sociétés savantes, à Paris, le 15 avril 1898, une communication sur les traversées de l'Asie, qui complète le travail qu'il avait déjà publié ici (1). Il en a compté 29 principales, dont 12 françaises. 7 russes, 5 anglaises, 2 italiennes, 1 hollandaise, 1 allemande, 1 suédoise.

En voici la liste :

1° *Plan Carpin* (italien) d'Europe en Chine (1246).

2° *Ruysbroeck* (hollandais), d'Europe en Chine (1253).

3° *Marco-Polo* (italien), d'Europe au Japon (1271-1295).

4° *E. Bouza* (russe), traverse la Sibérie (1635).

5° *Kopylof* (russe), traversée de la Sibérie (1639).

6° *Stadoukhim* et *Ignatief* (russes), traversée de la Sibérie (1644).

7° *Dejnef* (russe), d'Europe à la mer de Behring (1648).

8° *Bagkof* (russe), d'Europe à Pékin (1654).

9° *Pallas* (allemand), traversée de la Sibérie (1769-1774).

10° *B. de Lesseps* (français), du Kamchatka à Saint-Pétersbourg (1785-1788). (2)

11° *Ney Elias* (anglais), des Indes en Europe par le Pamir (1872-1873).

12° *Mac Carthy* (anglais), de Sanghaï à la côte birmane (1876-1878.

13° *Ed. Cotteau* (français), d'Europe au Japon à travers la Sibérie (1881).

14° *Joseph Martin* (français), traversée de la Sibérie ((1879-1881).

15° *B. Méchain* et de *Mailly Chalon* (français), de Pékin en Russie (1883).

16° *Joseph Martin* (français), traversée de la Sibérie (1882-1886).

17° *Younghusband* (anglais), de Pékin aux Indes (1887).

18° *G. Bonvalot, Henri d'Orléans* (français) et *de Decken* (belge), de la Sibérie au Tonkin (1889-1890).

19° *Bower* (anglais), des Indes à Shanghaï (1890-1892).

20° *Radloff* (russe), de Saint-Pétersbourg à Pékin (1891-1892).

21° *Littledale* (anglais) et sa femme, de la mer Caspienne à Pékin (1893).

22° *F. Grenard* (français), de Russie à Shanghaï (1892-1895).

23° *Menkhadjinoff* et *Oulanoff* (kalmouks russes). d'Astrakhan à Pékin (1893-1894).

24° *Levat* (français) et *Sabachnikof* (russe), d'Europe à Vladivostok (1895-1896).

25° *J. Chaffanjon, Mangini* et *Gay* (français), du Turkestan à Vladivostock par la Mongolie (1894-1896).

26° *Ch. Bonin* (français), du Tonkin à Ourga (Mongolie) et à Pékin (1895-1896).

27° *Sven Hedin* (suédois), du Turkestan russe à Pékin (1896-1897).

28° *Marcel Monnier* (français), de l'Indo-Chine à Vladivostok par la Chine puis de là en Perse par le lac Baïkal (1895-1898).

---

(1) Voir R. F., 1891, tome XIII, page 476.

(2) Un certain nombre de traversées de la Sibérie ont été omises dans cette liste où M. Paul Barré n'a fixé que les voyages présentant un réel intérêt de découvertes.

Digitized by Google

29° Mme *Isabelle Massieu* (française), de Hong-Kong au Turkestan russe 1896-1897).

Dans la région sibérienne tout au moins, la traversée de l'Asie n'aura bientôt plus de mérite, puisqu'on pourra la faire en chemin de fer.

AMÉRIQUE ET DIVERS.

Canada : *L'industrie du saumon en Colombie*. — Une grande partie des saumons en boîtes que l'on consomme en France, provient du Canada occidental. Le saumon conservé est, en effet, une industrie qui constitue, avec l'exploitation des mines et des forêts, une des principales ressources de la Colombie britannique. Le premier établissement fut fondé en 1875 à Inverness, par MM. Turner et Breton. En 1876, deux autres furent créés sur la rivière Fraser, dans l'île Dease et dans l'île du Lion. Une fabrique fut établie en 1877 sur la rivière Lulu. En 1878, une usine et une fabrique furent construites. En 1879, un nouvel établissement fut installé. Actuellement, on compte 34 maisons s'occupant des conserves de saumon sur la rivière Fraser et 22 sur les autres rivières de la province.

Les saumons, décapités, débarrassés de leurs arêtes et écailles, sont dirigés vers une roue à aubes qui les distribue à une série de couteaux qui les coupent à la dimension des boîtes. Les morceaux sont ensuite placés dans les boîtes, qui passent dans des nettoyeurs automatiques, où un jet de vapeur et un rouleau de caoutchouc enlèvent les petits morceaux qui pourraient encore adhérer aux parois extérieures. Les couvercles sont ensuite posés à la main et soudés à la machine. Les boîtes, après fermeture, sont soumises, pendant 45 minutes, à un bain de vapeur chauffé à 256 degrés.

États-Unis : *Key West*. — Le port de Key West, où se trouve concentrée la flotte des États-Unis opérant contre Cuba, est situé à l'extrémité des nombreux îlots qui forment le prolongement de la Floride. Les *cayes* ou récifs de la Floride sont une chaîne d'îles basses, couvertes de palétuviers et ayant une étendue du N.-E. au S.-O. de 200 milles (370 kil.). Ce nom de caye, dit le *Cosmos*, provenant de l'espagnol *cayos*, s'applique aux îlots sablonneux ou rocheux (madréporiques) que l'on trouve dans la mer des Antilles. Les Anglais en ont fait *cay* et les américains *key*. Quelques-unes seulement de ces cayes sont habitées par des pêcheurs. Elles sont bordées à une distance de 8 à 12 kil. par des récifs de corail étroits qui sont accores et dangereux. Les passes qui existent conduisent dans un canal intérieur navigable pour les plus grands navires jusqu'à Key West. Mais ce canal est dangereux pour la navigation.

Key West (ou la caye de l'Ouest) est l'île la plus importante du groupe. Elle a 6.500 mètres de long sur 1 kil. de large. Elle est très basse, bordée d'une plage de sable et généralement couverte de mangliers très serrés. La ville, avec ses maisons entourées de cocotiers, est située au N.-O. de l'île; elle est protégée par le fort Taylor. Key West, dont le mouillage est excellent,

Digitized by Google

commande le canal de la Floride, à proximité de la Havane située de l'autre côté, à 90 milles (160 kil.).

L'importance de Key West est encore accrue par suite de la guerre avec l'Espagne. L'amirauté américaine y a depuis longtemps un arsenal et un dépôt de charbon ; mais il y manque un dock, tandis qu'il en existe un à la Havane. On trouve à Key West des approvisionnements de toutes sortes, eau, provisions fraîches et même de la glace. La ville est reliée par câble à la Havane et aux États-Unis. La population s'élevait, en 1890, à 3.000 âmes, en grand nombre pêcheurs.

Cuba et Porto-Rico : *Commerce avec l'Espagne.* — La situation particulière de Cuba n'a que peu influé jusqu'ici sur son mouvement commercial avec la métropole. En 1895, l'Espagne a vendu à Cuba (à l'exclusion de l'or et de l'argent) pour 119.345.000 pesetas ou piécettes, alors que l'île n'a fourni à sa métropole que pour 33.944.000 piécettes. Pour 1896, l'Espagne a vendu à Cuba pour 134.428.000 p., soit, malgré l'état d'insurrection de l'île, une plus-value sensible de 15 millions alors qu'elle ne lui a plus acheté que pour 21.928.000 p., bien moins encore que l'année précédente.

Les exportations espagnoles ont augmenté surtout pour les armes à feu, la farine de blé, le riz et le maïs, les sandales. Les importations de Cuba en Espagne ont diminué surtout pour le tabac et le sucre, ce qui s'explique par la ruine d'une partie des plantations.

Les principaux produits achetés par Cuba à l'Espagne, en 1896, sont : la farine de blé (20.327.000 p.), les tissus de coton (18.721.000 p.), les sandales (13.433.000 p.), armes à feu (9.361.000 p.), le vin ordinaire (7.347.000 p.).

Les principales ventes de Cuba à sa métropole sont constituées par le tabac (9.362.000 p.), le sucre (6.590.000 p.), le cacao (3.048.000 p.), etc.

Pour Porto-Rico, les marchandises provenant d'Espagne ont atteint en 1896 la valeur de 37.604.000 p. soit une augmentation de 10 millions 1/2 sur l'année précédente, portant pour 5 millions sur les tissus de coton. Quant aux produits importés de Porto-Rico en Espagne ils ont atteint la valeur de 27.772.000 p. présentant, à l'inverse de ce qui a eu lieu à Cuba, une plus-value de plus de 5 millions. Si le tabac était en décroissance de 1 million, le sucre présentait une augmentation de 3 millions et le café également.

Allemagne : *Sexennat naval.* — Le projet soumis depuis plusieurs mois au Reichstag et relatif à l'augmentation de la flotte, a finalement été adopté. Après une assez vive discussion, le Reichstag a voté en 2e lecture (25 mars), par 212 voix contre 139 l'art. 1er — qui constituait l'essence même du projet — fixant le nombre des bâtiments qui doivent être toujours prêts à entrer en campagne et la période pendant laquelle seront construits les nouveaux navires. Le vote du projet en 3e lecture a eu lieu le 28 mars presque sans débats.

D'après la nouvelle loi dite du sexennat, l'Allemagne aura dans 6 ans une belle flotte de guerre composée de 17 cuirassés de 1er rang, 8 garde-côtes cui-

Digitized by Google

rassés, 9 croiseurs de 1er rang, 26 croiseurs de 2e rang, avec une réserve de 2 cuirassés, 3 grands croiseurs et 4 petits, ce qui lui donnera une force navale comparable à celle de la France. La loi fixe pour 6 années (1898-1904) les dépenses extraordinaires s'élevant à 471 millions de marks et à 4.200.000 marks l'augmentation des dépenses courantes.

Roumanie : *Développement maritime.* — La Roumanie, qui ne possédait, jusqu'au traité de Berlin de 1878, que les bouches du Danube comme territoire maritime, a annexé, par ce traité, le territoire de la Dobrutscha, sur la mer Noire, et y a créé de toutes pièces le port de Constanza, l'ancienne Kustendjé. Par suite, la navigation sous pavillon roumain sur le Danube et la mer Noire, qui n'existait pour ainsi dire pas, a pris depuis peu un développement assez rapide. Il y a 5 ans, ce service ne comprenait que 2 remorqueurs et quelques schlepps. En 1895, la Cie danubienne vendait au gouvernement roumain ses 2 plus beaux vapeurs, ainsi que ses chantiers de construction de Turnu-Sevérin. Ces chantiers ont déjà construit un joli bateau fluvial et le gouvernement a acquis 2 autres navires assurant le service postal entre Constanza et Constantinople. En 1896, ce service roumain réclamant un nouveau vapeur, l'État acheta un paquebot de la Cie italienne Florio. Avec ces bateaux, le gouvernement desservait les lignes de Braïla-Galatz-Constanza-Constantinople et de Constanza-Constantinople, le premier avec un voyage, le second avec 3 voyages par semaine. Un 3e service vient d'être installé entre Londres-Marseille et Galatz-Braïla, au moyen de 3 vapeurs construits à Kiel.

Pour accaparer le commerce danubien, la Roumanie est décidée à créer un 4e service entre ses ports et les Indes. Mais les Roumains auront fort à faire pour lutter contre la concurrence des pavillons étrangers. Voici, en effet, quels sont les services réguliers qui, en 1897, ont fréquenté leurs ports.

Cie marseillaise Fraissinet (3 vapeurs, service bi-mensuel de Marseille à Galatz-Braïla) ;

Lloyd autrichien (service hebdomadaire de Galatz à Constantinople et à Batoum) ;

Sté russe de navigation sur la mer Noire et le Danube (cinq services hebdomadaires ;

Cie privilégiée austro-hongroise de navigation sur le Danube (service quotidien de Galatz à Toultcha, etc.) ;

Cie générale de navigation italienne (service hebdomadaire) ;

Cie allemande Deutsche-Donau-Linie (3 voyages par semaine) ;

Sté hongroise de navigation fluviale et maritime (3 voyages par semaine).

En outre, des services irréguliers sont faits par les Messageries maritimes françaises, la Cie anglaise Johnston, les Stés anglaises Johnson et Wilson, la Cie belgo-roumaine, la Deutsche Levante Linie, etc. Soit un total de 8 services réguliers et de 5 lignes à services irréguliers.

Houille : *Production.* — La production de la houille sur le globe, qui

Digitized by Google

n'était en 1865 que de 174 millions de tonnes, s'est élevée, en 1895, à 578.818.000. L'Angleterre reste encore le pays qui produit le plus de houille, mais les États-Unis et l'Allemagne, les premiers surtout ne tarderont pas sans doute à la dépasser, si leur progression persiste. La production anglaise reste presque stationnaire, tandis que celle de l'Allemagne a triplé depuis 30 ans. En 1895, la production houillère de l'Angleterre a été de 192.700.000 tonnes, celle des États-Unis de 175.201.000, celle de l'Allemagne de 104.000.000. Les autres pays ont des productions bien moindres : France 28.020.000 tonnes, Belgique 20.458.000, Autriche 26.907.000, Hongrie 1.589.000. La production des houillères du Pas-de-Calais, qui progresse toujours, a été de 14 millions de tonnes, soit la moitié de la production française. La France est obligée de consommer encore 31 0/0 de houilles étrangères. Les houilles anglaises entrent en France pour 4.434.000 tonnes, les houilles allemandes pour 1.037.000 t. et les houilles belges pour 4.888.000 t.

Cuivre : *Production.* — En 1896, le monde entier a produit 387.207 tonnes de cuivre, contre 339.699 en 1895. L'augmentation provient surtout de l'Amérique. Les États-Unis, qui avaient donné 175.294 tonnes de cuivre en 1895, en ont fourni 212.112 t. en 1896. L'état de Montana, seul, a produit 183.966 t. de cuivre raffiné et les seules usines d'Anaconda 56.910 t. (dont 48.580 t. expédiées en Europe sous forme d'anodes de cuivre noir pour le raffinage par l'électrolyse). En Europe, c'est l'Allemagne qui produit le plus de cuivre : 20.300 t. en 1896. L'Angleterre en a donné seulement 508 t. (district de Swansea), et la Suède à peu près autant.

Nickel : *Production.* — En 1896, la production du nickel et de ses composés métalliques (oxyde, sulfure, sulfate, etc.), a été de 6.280 t. contre 5,617 t. en 1895 et 6.634 t. en 1894. La production la plus importante est celle de la Nouvelle-Calédonie (2.972 t. en 1896, 2.548 en 1895, 2.422 en 1894) ; la production néo-calédonienne augmente donc sans cesse, alors que celle du Canada diminue (2.226 t. en 1894, 1.764 en 1895 et 1.542 en 1896) et que celle des États-Unis a aussi la même tendance (1.677 t. en 1896 contre 1.215 t. en 1895 et 1.916 t. en 1894). La Norvège produit par an 90 t. de nickel. La consommation étant inférieure à la production, il doit donc y avoir en ce moment une accumulation de stocks.

Coton : *Production.* — La production totale du coton sur le globe a été, en 1889-90, de 15.235.000 balles de 400 livres. Sur ce total, plus de la moitié est à l'actif des États-Unis qui ont produit à eux seuls 8.520.000 balles, soit 55,92 0/0 du total.

Le second rang appartient aux Indes anglaises (3.280.000 balles), puis vient la Chine (1.450.000 b.). Les autres pays ont des productions cotonnières bien moins importantes. Voici leur énumération : Égypte 750.000 ; Amérique du Sud et Antilles 400.000 ; Afrique (sauf l'Égypte) 375.000 ; Asie russe 200.000; Turquie 120.000 ; Japon 115.000 ; Grèce, Italie, etc. 25.000 balles.

L'Égypte exporte une grande partie du coton qu'elle produit et en envoie

Digitized by Google

même aux États-Unis ; l'exportation du coton égyptien, qui n'était que de 4.550 balles en 1884-85, atteint 23.790 balles en 1890-91 et 59.118 b. en 1894-95. Le coton égyptien est aussi très apprécié en Europe.

Après l'Inde et l'Égypte, l'Asie russe est un pays destiné à faire concurrence aux États-Unis pour le coton. Le coton américain des régions élevées a eté introduit au Turkestan en 1884 et, dès 1894, cette région en produisait 120 millions de pounds.

Arbre siffleur. — Il existe un arbre bien curieux, rencontré par Schweinfurth en Afrique. Cet arbre, connu des indigènes sous le nom de *tsofar*, produit une gomme appelée *gedaref*, très recherchée des traitants arabes. Cette gomme sert de nourriture à un insecte qui, pour la découvrir, creuse les branches et les perfore de part en part. Quand le vent vient à souffler, il s'engage dans ces petits tuyaux, ce qui produit des sifflements, d'où le nom d'arbre siffleur donné à ce végétal.

Mouche tsétsé. — La mouche tsétsé, *Glossinia morsitans*, fléau du bétail dans l'Afrique australe, est un insecte ailé, de 15 millimètres de long, de couleur brun foncé et brun clair. Elle est armée d'un aiguillon acéré de 7 à 8 millimètres, au moyen duquel elle distille son venin. Ce venin est mortel pour le chien, le bœuf, le mouton et le cheval; il est inoffensif pour les animaux sauvages et pour le mulet, l'âne et la chèvre. En volant, la tsétsé produit un bourdonnement, appelé par les indigènes *chant de la tsétsé*, qui rappelle le celui de la guêpe; il s'entend à près de 50 mètres.

Le venin de cette mouche ne produit d'effet chez l'animal atteint que 24 heures après la piqûre. L'animal a de l'anxiété, de l'inappétence; il est agité de mouvements convulsifs, l'œil devient brillant, la pupille se dilate; cette première phase dure de 10 à 15 heures. Puis le poil se hérisse, les yeux pleurent, une mucosité sanguinolente s'échappe des narines; l'animal bêle ou hennit et n'avance plus qu'en chancelant. Au bout de 24 heures les lèvres s'enflent et se tuméfient, l'abdomen et les flancs s'excavent, l'amaigrissement survient, l'animal tombe dans le coma et meurt. Parfois aussi, l'animal semble fou, se précipite sur tous les objets en poussant de grands cris, les mord, se roule, gratte la terre et finit par s'abattre sur le sol où il meurt. Il n'y a jusqu'ici qu'un seul remède contre ce fléau : c'est de fuir le lieu où la première tsétsé a été signalée. Ces mouches préfèrent les endroits humides, quelque peu boisés, n'en sortent que pour aller piquer le bétail qui passe dans leur voisinage et y reviennent aussitôt.

La mouche tsétsé, d'après la *Revue scientifique*, ne se rencontre pas dans toute l'Afrique équatoriale. Stanley émit cette opinion, sans doute pour éloigner les autres explorateurs et réserver au roi des Belges le bassin du Congo qu'il venait de révéler.

M. H. Chastrey, par ses recherches et ses renseignements, est convaincu que la mouche tsétsé n'existe pas dans les bassins du Congo, du Kassaï, de la Sangha et de l'Oubanghi, ni dans la région des grands lacs. On peut donc

Digitized by Google

parfaitement multiplier le bétail européen dans ces vastes plaines. Le gouvernement français a fait d'ailleurs, à Brazzaville et à Loudima, des essais d'acclimatation qui sont très encourageants : commencés en 1889, ces essais avaient produit deux ans après une trentaine de bêtes.

La tsétsé ne vit que dans le bassin du Zambèze moyen jusqu'aux frontières du Transvaal, du côté du sud. On en aurait cependant rencontré au Natal, dans la région de Durban.

Langues : *Statistique.* — Le congrès postal de Washington a constaté que les 2/3 des lettres confiées aux diverses postes du monde sont écrites en anglais.

Sur 500 millions d'individus parlant l'une des langues modernes, 125 millions, soit le quart, parlent l'anglais, 90 millions le russe, 75 millions l'allemand, 55 millions le français, 45 millions l'espagnol, 35 millions l'italien 12 millions le portugais,

L'écart entre le chiffre de la population parlant anglais et la proportion des correspondances de cette langue provient de l'usage très répandu de l'anglais dans le commerce. Ainsi, aux Indes, les 300 millions de lettres et paquets expédiés ou reçus par an sont surtout en anglais, bien que, sur 300 millions d'habitants, 300.000 à peine parlent l'anglais.

Muséum : Cours pour les voyageurs. — Voici le programme de ces cours : Mai, 3, M. Vaillant, reptiles et poissons ; 5, M. de Rochebrune, mollusques ; 7, M. Perrier, vers ; 10, M. Bouvier, crustacés ; 12, M. Brongniart, insectes ; 14, M. Filhol, anatomie ; 17, 21, 24, MM. Bureau, Morot, Bois, plantes ; 26, M. St. Meunier, géologie ; 28, M. Lacroix, minéralogie ; 31, M. Boule, paléontologie ; Juin, 2, M. Gréhaut, hygiène ; 4, M. Becquerel, météorologie ; 7, M. Bigourdan, topographie ; 9, M. Davanne, photographie ; 11, Cte Javary, cartes par photographie.

Petites nouvelles. — L'exposition des collections de M. le bon *de Baye* vient d'être ouverte au musée Guimet. On sait que M. de Baye a rapporté de Russie, de Sibérie, du Caucase, de précieux documents ethnographiques et scientifiques.

— Une autre exposition non moins intéressante est celle que M. le Cte *H. de La Vaulx* vient d'ouvrir un Muséum, où se trouvent les collections scientifiques qu'il a recueillies lors de son voyage d'exploration en Patagonie.

— La 24e *caravane scolaire* des Dominicains d'Arcueil aura lieu, cette année, du 21 juil. au 3 sept., en Égypte, Palestine, Syrie, Turquie. Voilà qui n'est pas banal pour des jeunes gens et on ne peut qu'applaudir à un programme d'éducation aussi pratique.

BIBLIOGRAPHIE

L'Insurrection crétoise et la guerre Gréco-Turque, par Henri Turot. Un vol. in-16, avec gravures et cartes. Hachette, éditeur. — Pendant plus de trois mois, M. Turot a suivi pas à pas les événements qui, l'an dernier, se déroulèrent en Orient. L'auteur assiste tour à tour aux lugubres péripéties de l'insurrection crétoise ; puis dès que la guerre éclate, il se rend en Thessalie, ensuite en Épire pour noter au jour le jour les luttes passionnantes qui mettent aux prises musulmans et hellènes. Son récit, très impartial, est donc précieux à recueillir par tous ceux — et ils sont

Digitized by Google

nombreux — qui ont suivi avec angoisse les différentes phases de la guerre gréco-turque, qui ont douloureusement pris part aux souffrances de la Grèce et qui cherchent à se former une opinion éclairée sur les faits et sur leurs causes.

La clef de Paris. — Quel monde colossal et curieux que Paris, et combien ignoré des Parisiens eux-mêmes, avec 2 511 000 habitants, ses 182 000 étrangers, ses 2 800 fabriques et manufactures, ses 74 000 maisons, ses 6 624 rues et 1 500 édifices! Comment apprendre à connaître dans tous ses détails, cet organisme colossal, qui éveille la curiosité et l'admiration du monde entier? Où trouver le fil pour se conduire dans ce dédale immense?

Dans cent volumes coûteux à acheter, longs à lire, mais qu'a résumés en un seul *Paris-Hachette*, qui est le dictionnaire et le miroir de Paris, avec 800 portraits, 125 vues d'édifices, 67 plans, 27 statistiques illustrées, en tout plus de 1 000 gravures, 4 000 articles et 100 000 adresses. Pour 3 fr. 75 *Paris-Hachette* donne en ses 1 650 pages, la valeur de 34 volumes in-18, à 3 fr. 50. C'est le livre indispensable à tous.

Le roman d'un capitaine de navire, par G. Dujarric, A. Lemerre, éditeur. — C'est un roman bien sentimental qui nous montre en même temps les particularités de la vie en mer. On sent bien que l'auteur, M. G. Dujarric, a été lui-même un professionnel de l'océan. Ce livre attachant et simple a le mérite de pouvoir être lu par tout le monde. La mélancolie qui s'en dégage n'a rien de factice, car c'est un roman vrai.

L'Afrique du Sud, par G. Aubert, 1 fort vol. avec cartes et gravures, Flammarion, éditeur. — Fondateur d'une grande maison de commerce au Transvaal, l'auteur était mieux à même que qui que ce fut pour faire connaître l'état de commerce français dans l'Afrique du sud, son insuffisance et la cause de ses échecs. L'ensemble que nous citons plus haut, tiré du livre de l'auteur, est absolument topique (v. page 308).

L'armée de Bonaparte en Égypte, par le c^t Guitry. — Un volume in-8° avec reliure souple. — Ce volume, qui fait partie de la collection des mémoires militaires édité par la maison Flammarion, renferme un ensemble de documents bien intéressants à consulter : lettres d'officiers et de soldats, mémoires, rapports officiels, etc. C'est la vie intime, anecdotique de l'armée d'Égypte qui apparaît dans ces pages, aussi intéressante qu'un épisode de roman et peut-être une des plus riches en enseignements. L'armée d'Égypte a beaucoup souffert, mais elle a conquis une page immortelle dans l'histoire. Les Pyramides, Aboukir, St Jean d'Acre sont là pour en témoigner. On lira toujours avec plaisir ce qui se rattache à cette brillante période.

Les rivalités européennes en Extrême-Orient, par J. Joubert, brochure où l'auteur fait ressortir l'importance des intérêts français dans le sud de la Chine.

Les hommes et les choses néfastes, par Ed. Gibert, 2e édition, brochure où l'auteur retrace l'envahissement de la France par le cosmopolitisme israélite.

Mgr Macaire, par le v^te de Noailles, brochure dans laquelle l'auteur expose la mission de Mgr Macaire auprès de Ménélik et la création en Égypte du patriarcat copte catholique en 1895.

Le Gérant, Édouard MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 8874-2-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

DUPLEIX ET LE PROTECTORAT DE L'INDE

Rome n'assujétit l'Italie qu'après une lutte cinq fois séculaire et, comme je l'ai marqué dans l'exposé qui précède l'histoire des protectorats européens, (1) l'incorporation lente des peuples de la Péninsule fut une œuvre méthodique de division et d'isolement qui laissait tout d'abord aux vaincus leurs franchises et leurs distinctions originelles.

Ce ne fut qu'au prix de deux siècles de guerre et de diplomatie que le Sénat soumit à sa suprématie l'Afrique du nord et l'Asie occidentale, observant à l'égard des États maintenus ou formés dans ces régions, cette même politique d'attente qui respectait dans des mesures diverses les lois et les institutions nationales. (1)

Il est arrivé au XVIIIe siècle qu'en moins de vingt-cinq ans un simple gouverneur de comptoirs coloniaux crées en Extrême-Orient a établi l'hégémonie de sa nation sur un territoire aussi vaste que l'Asie romaine et ce prodige invraisemblable, il l'a accompli presque seul par les mêmes procédés qui ont fait de la Cité de Romulus la « maîtresse du monde. »

Dupleix occupe une place éminente dans les annales des conquêtes asiatiques; il y figure comme la démonstration vivante de cette vérité « que dans le sort des destinées humaines le caractère est d'un plus grand poids que l'esprit, la volonté que l'intelligence, la tenacité que le génie. » (2).

I

L'anarchie régnait dans l'immense empire fondé au XVIe siècle par Mohammed Babour, arrière petit-fils de Tamerlan. Des provinces successivement démembrées s'étaient érigées en royaumes, se subdivisant à leur tour en Etats subordonnés d'inégale puissance et soubabs, nababs et rayas, à l'exemple des ducs, comtes et autres « agents royaux » de l'époque féodale, s'étaient insensiblement substitués au pouvoir souverain dont ils restaient nominalement dépendants.

Dupleix eut l'intuition du parti qu'un gouvernement civilisé pourrait

(1) V. Ed Engelhardt, les protectorats anciens et modernes I. introduction.

(2) Discours de M. A Lebon prononcé au Centenaire de Dupleix en 1897.

Digitized by Google

tirer de cette décomposition et des conflits intérieurs qu'elle suscitait ; il entrevit à la lumière des expériences acquises au cours de ses premières missions l'édifice grandiose qu'une main habile et entreprenante ferait sortir de ce chaos.

La compagnie française dont il était devenu le mandataire général en 1741, n'avait dans la pensée de Colbert, son fondateur, comme dans celle de ses membres, aucun but politique. Créée au capital modeste d'un million et demi de livres tournois et affranchie de toute redevance fiscale, elle devait uniquement se vouer au trafic de l'Inde dont le monopole lui était garanti sous l'égide de la marine et de l'armée nationales.

Dumas fut le premier gouverneur des comptoirs échelonnés sur la côte orientale de la péninsule gangétique que les circonstances amenèrent à s'immiscer dans les affaires des soubabies et nababies voisines ; il y fut convié par les intéressés eux-mêmes et se fit payer par des cessions côtières le prix de ses services. Le grand Mogol le décora même du titre de nabab qui lui conférait une sorte d'indigénat et légitimait aux yeux des populations son intervention et ses acquisitions territoriales.

Telle fut l'origine des protectorats qui devaient bientôt couvrir la majeure partie de l'Hindoustan.

Dès le début de sa carrière active, Dupleix, revêtu comme son prédécesseur de la dignité de nabab, entreprit un voyage au Bengale en s'entourant de tout l'appareil d'un prince asiatique. Il se fit reconnaître comme nabab de Chandernagor et pour flatter la race dominante du pays, il alla en grande pompe rendre visite au gouverneur musulman de l'Hougli qui, occupant un rang inférieur au sien, lui prêta publiquement foi et hommage comme un humble vassal.

Cette mise en scène ne laissa pas de porter ombrage à la compagnie anglaise qui possédait, elle aussi, plusieurs factoreries sur la même côte de l'Inde et qui se sentait menacée par le prestige naissant de sa rivale et de son nouveau représentant.

L'Angleterre et la France étaient alors en guerre pour la succession d'Autriche et les hostilités ne tardèrent pas à éclater entre les deux colonies d'Extrême-Orient ; elles eurent un dénouement glorieux pour les Français : la prise de Madras par Mahé de La Bourdonnais.

Notons incidemment qu'au cours de cette première lutte le gouvernement de Louis XV avait proposé au cabinet de Londres de neutra-

Digitized by Google

liser les possessions indiennes respectives, ce que l'Angleterre avait nettement refusé. On se rappelle qu'en 1885 le plénipotentiaire des États-Unis délégué à la conférence africaine de Berlin, a particulièrement insisté pour qu'une disposition semblable fût appliquée aux territoires du bassin du Congo. Sa motion qu'il supposait peut-être sans précédent dans l'histoire du droit international fut partiellement adoptée. (1)

A la suite de la reddition de Madras, Anaverdi Khan, nabab du Carnate, se détacha de l'alliance anglaise et traita au nom du Grand Mogol avec son adversaire victorieux. Muni d'un *paravana* spécial à cet effet (2) il transféra à la France la suzeraineté de Pondichéry et de Madras, enclaves de sa nababie qui relevaient comme elle du pouvoir impérial. Dupleix se vit confirmé dans sa qualité de prince indien et autorisé à prétendre à toutes les prérogatives de ce rang.

Quoique le grand comptoir conquis sur les Anglais leur eût été rendu à la paix d'Aix-la-Chapelle (1748), le succès des armées françaises avait singulièrement grandi l'homme d'action qui l'avait si résolument préparé. Les circonstances permirent bientôt à Dupleix d'exercer son rôle d'arbitre et de protecteur sur une plus vaste scène.

Nizam el-Molouk, soubab du Dekkan, le plus considérable des Etats méridionaux de l'empire mogol, venait de mourir. Trois compétiteurs se disputaient sa succession, Nazer Singh, l'héritier naturel, Mozafer Singh, l'héritier testamentaire et Chanda-Saïb, descendant des anciens souverains autochthones du pays.

Chacun d'eux se réclamait de l'appui de la France.

Les deux derniers, après s'être assurés du consentement de l'empereur, conclurent une alliance avec Dupleix et lui offrirent pour prix de sa coopération les territoires de Villenour, de Valdour et de Bahour compris dans sa soubabie. Soutenue par un corps de 2,000 hommes sous la conduite successive du comte d'Autheuil et du marquis de Bussy, la cause de l'héritier désigné par Nizam el-Molouk l'emporta et Mozafer Singh fut reconnu comme soubab du Dekkan, tandis que Chanda-Saïb prit possession du Carnate.

Ce fut à Pondichéry même, au siège du gouvernement de la com-

(1) V. Ed. Engelhardt, rapport officiel au ministère des Affaires étrangères sur l'affaire du Congo. — Livre jaune de 1885.

(2) Lettres patentes de l'empereur.

Digitized by Google

pagnie française que Mozafer Singh revêtit sa dignité et qu'il reçut des mains de son allié les insignes du commandement.

Il ne se contenta pas de cette marque extérieure de soumission et de reconnaissance. Le 15 janvier 1751 un traité fut signé par lequel le nouveau soubab se déclarait protégé de la France et, comme les chefs des peuples clients de Rome, simple tenancier des domaines composant ses Etats. Il s'engageait à ne faire aucune concession à quelque puissance ou société que ce fut sans l'agrément du gouvernement français; un tribut annuel prélevé sur les revenus de l'ancien royaume d'Arcate devait être payé à la compagnie et la monnaie frappée à Pondichéry aurait cours dans l'Inde méridionale comme monnaie d'État. La France acquérait la suzeraineté sur Mazulipatam et Yanaon; le nabab du Carnate qui tenait son investiture du Dekkan devenait vassal direct de la puissance protectrice. Enfin, Mozafer Singh voulant « que les Français fussent plus considérés chez lui que ses propres sujets » s'en remettait du choix de son premier ministre au gouverneur général de Pondichéry. Dupleix confia cette haute charge qui répondait à celle de grand vizir au brahme Ragnoldas formé à son école et qui lui était personnellement dévoué.

Ajoutons que Dupleix fut proclamé nabab de toute la région située entre la Khrisna et le cap Comorin (1) avec le titre de Zapher Singh Bahadour qui signifiait « toujours brave et victorieux. »

Une garde de 300 Français pourvue de six canons s'établit dans la capitale de la soubabie et le marquis de Bussy, qui la commandait, assuma dans le pays le rôle et les fonctions de résident.

Le protectorat qui plaçait sous la dépendance de la France l'immense Dekkan et le Carnate reposait ainsi sur les conventions les plus solennelles et les plus régulières,

II

Le pacte de 1750 était à peine conclu que Mozafer Singh périt dans une émeute. Cet événement, bien loin de compromettre la situation prépondérante de la compagnie française, fut pour Dupleix l'occasion d'affirmer son autorité et ses droits.

(1) Comprenant 900 kil. de côte.

Digitized by Google

L'un des prétendants à la soubahie, Salabet Singh, l'aîné des trois fils de Nazer Singh qui avait aspiré à l'héritage de Nizam el-Molouk, se ménagea une entrevue avec le marquis de Bussy et lui exposa en ces termes ses intentions : « Dupleix regardait Mozafer Singh comme son frère ; le soubab était mon oncle ; je suis donc le neveu de Dupleix. S'il cessait d'être généreux, je voudrais moi-même renoncer aux titres que je tiens de ma naissance. Dupleix saura que nous n'avons trempé en rien dans le complot. Il autorisera les marques d'amitié que vous pourrez me donner. S'il vous rappelle, mes frères et moi nous vous suivrons. Nous ne voulons recevoir le pouvoir que de lui et des Français. »

Le gouverneur général prit résolument le parti du prince dont le fidèle Ragnoldas lui garantissait la sincérité, Salabet Singh souscrivit à toutes les clauses du traité de Pondichéry ; il y ajouta des concessions territoriales nouvelles du côté de Mazulipatam et abandonna en propre à la compagnie la province du Carnate.

Le 18 février 1751 l'élu de la France fut proclamé à Aurengabad soubab du Dekkan et roi de Golconde en présence du Cte de Kerjean, délégué spécial de Dupleix. « Le jeune soubab, écrivait alors le marquis de Bussy au gouverneur, n'est que votre esclave... ; tout le Dekkan vous appartient... tout le pays en deça de la Krishna est à vous et encore une fois le soubab ne se regarde que comme votre fermier. » (1)

Si le lieutenant de Dupleix dans ses communications intimes représentait le nouveau prince comme une sorte de pupille, il n'avait garde d'affecter vis-à-vis de lui l'attitude d'un tuteur imposant ses volontés ; d'après les constantes instructions de son chef, il ne donnait ses ordres que sous forme de conseils et laissait au protégé toutes les apparences de l'autorité souveraine.

A cette époque les Mahrrates, peuple guerrier et pillard, formaient au centre de l'Indoustan une fédération qui avait occupé autrefois une partie du Dekkan et devait plus tard menacer le Grand Mogol jusque dans sa propre capitale. En 1751 ils s'allièrent avec Mehemet Ali, rajah du Mysore et envahirent le nord de la soubahie de Salabet Singh. Ils furent défaits en deux rencontres par le marquis de Bussy qui conclut

(1) Le jour de son couronnement, Salabet Singh envoya à madame Dupleix un *paravana* qui lui octroyait à perpétuité pour elle et pour ses descendants la souveraineté de l'Aldée de Cadapa ; c'était un petit royaume.

Digitized by Google

avec eux, au commencement de 1752, un armistice au nom du prince du Dekkan.

« Je serai, dit Dupleix, en ratifiant l'acte du résident, l'arbitre de tous les différends entre Salabet et ses ennemis. » Et de fait, une contestation s'étant élevée peu après entre le Dekkan et le Mysore limitrophe, Dupleix eut à prononcer entre les deux États qui s'en étaient remis à sa décision. Il attribua le pays de Trichinopoly au rajah du Mysore en l'obligeant, en tant qu'acquéreur de ce territoire, à l'hommage de vassalité envers Salabet Singh, son propre vassal.

A la suite de cet arrangement le rajah du Mysore se plaça spontanément sous le protectorat français en s'engageant à payer à la compagnie royale un tribut annuel de quinze lakhs de roupies et à lui fournir un contingent armé de 800 hommes.

Un second traité avec le Dekkan fut conclu en 1753; il portait la signature de Saïd Lasker Khan, successeur de Ragnolbas et régent effectif de l'Etat, à défaut du souverain qu'une maladie incurable éloignait des affaires. Ce traité dit d'Aurengabad, tout en confirmant les droits antérieurement acquis à la France, attribuait à cette puissance quatre nouvelles provinces, parmi lesquelles la magnifique région d'Ellorah; il contenait en outre une clause d'après laquelle le gouvernement de la soubabie promettait « de ne rien entreprendre sans l'amiable concours de la Compagnie royale. »

Dupleix était à l'apogée de sa puissance: il ponvait légitimement se dire, comme l'avait précédemment déclaré Salabet Singh « protecteur du prince du Dekkan, de ses sujets et de toute l'Inde intérieure. »

III

Je n'ai pas à poursuivre l'histoire de la colonisation française aux Indes dans la période de sa décadence politique; l'étude qui nous intéresse peut rester étrangère à la douloureuse fin du grand patriote qui l'avait si glorieusement personnifiée.

Un gouvernement frivole s'était alarmé de quelques revers et redoutait, sinon les périls, du moins les conséquences diplomatiques d'une lutte d'outre-mer dont la portée échappait à la clairvoyance de ses pusillanimes conseillers.

L'Inde française qu'un simple contingent de troupes métropolitaines

Digitized by Google

aurait reculés jusqu'au pied de l'Himalaya, fut abandonnée aux Anglais !

Résumons en peu de mots l'entreprise de Dupleix au point de vue spécial qu'indique le titre de cet écrit.

Si les alliances franco-indiennes affectent les formes féodales qui répondent aux traditions indigènes, elles présentent les caractères essentiels des gouvernements mixtes que nous qualifions de protectorats.

Les soubabies et les nababies dont les princes héréditaires traitent avec la compagnie royale, sont des Etats plus ou moins régulièrement organisés qui, tout en relevant nominalement de l'empire mogol, jouissent de la plus complète autonomie intérieure et entretiennent des relations directes avec leurs voisins.

Leur droit public n'est pas sans analogie avec celui des grande feudataires de la fin du moyen âge, tels que les ducs de Bourgogne et de Bretagne qui avaient non seulement leur administration propre, mais encore leur diplomatie; il rappelle aussi la situation des principautés allemandes qui depuis les traités de Westphalie possèdaient tous les attributs du *Selfgovernment* et prêtaient néanmoins hommage à l'Empereur.

Quand à l'autorité étrangère à laquelle soubabs, nababs et rayas se subordonnaient conventionnellement, elle était représentée par le mandataire général d'une société qui dépendait elle-même d'une puissance souveraine. Les forces terrestres et maritimes dont disposait cette société et sans lesquelles elle ne pouvait se maintenir, appartenaient à l'armée et à la flotte de cette puissance.

L'on est ainsi en présence d'entités politiques distinctes, condition primordiale de tout protectorat.

En considérant, comme exemple typique, la nature des liens qui s'établissent entre la monarchie de Louis XV et le plus considérable des Etats méridionaux de la péninsule gangétique, l'on constate que le Dekkan accepte ou plutôt recherche la tutelle francaise et se soumet à ses directions non seulement dans ses affaires intérieures mais aussi dans ses rapports extra-territoriaux. Son prince se dit tenancier du sol dont il abandonne le *dominium* au protecteur et cette relation se traduit par l'obligation d'un tribut et d'un concours armé. Le *vectigal* et le *tributum* que les Romains exigeaient de leurs alliés avaient exactement la même signification (1).

(1) Gaius, Inst. II, 7.

Digitized by Google

L'administration proprement dite reste sans doute aux mains du chef indigène, mais elle n'est pas soustraite à l'action indirecte de l'autorité de l'Etat supérieur. Celui-ci, indépendamment de la garnison permanente et du résident qu'il entretient dans la capitale de son allié participe au choix du haut fonctionnaire auquel le pouvoir est confié. Le vizir est l'organe de ses conseils et obéit à son orientation.

D'autre part le soubab abdique en partie son autonomie extérieure en se soumettant à l'arbitrage du protecteur dans ses conflits avec ses voisins et en renonçant ainsi au libre exercice du droit de guerre et de paix. Il s'interdit même tout pacte stipulant une concession que la puissance prééminente n'aurait point approuvée.

Des conditions analogues, sinon identiques, président aux relations du protecteur avec les princes du Carnate, du Mysore et de l'Arcate et la suprématie effective de la monarchie française rayonne jusqu'au cœur de l'Indoustan.

Cette conquête, plus digne de l'épopée que les exploits des Fernand Cortez et des Pizarre, n'est point une œuvre de violence ou de surprise. Les peuples de l'Inde se sont plutôt donnés que rendus au vainqueur des Anglais. Eblouis par son prestige, séduits par sa fortune, ils lui ont pour ainsi dire confié leurs destinées et par leurs rivalités intestines, ils se sont inconsciemment prêtés à l'accomplissement de ses desseins.

Telle est, je crois, la vraie caractéristique de l'entreprise extraordinaire qui, sans les défaillances d'un gouvernement faible et insouciant, aurait doté la France de la première colonie du monde.

Ed. Engelhardt,
ministre plénipotentiaire.

Digitized by Google

D'OMSK A VIERNIY

M. G. Saint-Yves, chargé d'une mission scientifique, vient d'accomplir une intéressante exploration dans l'Asie russe. Voici la relation d'une partie de ce voyage, d'Omsk, en Sibérie, à Vierniy, sur le plateau central asiatique, qu'il adresse à la *Revue Française*.

I

Paris-Omsk par train transsibérien. — En route pour le Thian-Shan. — La navigation sur l'Irtych. — Le pont du chemin de fer transsibérien. — Escales et villages cosaques. — Le bon chef de district. — Une tempête fluviale. — Arrivée à Semipalatinsk.

Blanc, fusiforme, avec des allures de torpilleur de haute mer, le steamboat les *Trois Apôtres* attend dans le port miniature d'Omsk, l'heure du départ, une heure à la fois tardive et matinale qui nous permet d'apprécier l'excessive modestie de l'éclairage de la cité sibérienne.

La lune rappelle plutôt un gros fromage de Hollande que la chaste Phœbé (si on nous permet cette comparaison peu poétique). Quelques rayons indécis, intermédiaires entre un gris bleu et un gris orange, glissent sur l'Om qui conduit ses eaux jaunâtres aux eaux jaunâtres de l'Irtych. Là-bas, à l'extrémité du port, un feu à éclipses... involontaires, falot hissé à un mât pour indiquer le confluent des deux rivières et auquel le vent imprime de réguliers balancements.

De temps à autre, le steam-boat lance des appels sonores ; ils rivalisent comme harmonie avec le cri d'un chameau en détresse et troublent seuls le silence de la nuit.

Deux heures du matin ; le moment solennel approche : dernières étreintes des parents, des amis ; quelques uns de ceux qui partent vont à 1.000, 1.500, 2.000 kilomètres ; la Sibérie est si grande ! quand se reverra-t-on ? dans un an, dans deux, et les distances donnent à ce départ l'émotion, les angoisses poignantes d'un départ de long courrier.

Le ponton qui relie notre maison flottante à la terre ferme est retiré ; un dernier coup de sifflet, quelques tours de roue ; bientôt on est sorti de l'Om et on navigue sur l'Irtych. De rares et indécises lumières, bien clairsemées, trahissent sur la rive, le voisinage de la ville, d'où il ne monte aucune rumeur ; rien ne vient répondre au clapotis des vague-

Digitized by Google

lettes boueuses du fleuve et au brouhaha de la machine. En avant, d'autres lumières, celles de la gare du chemin de fer transsibérien et de ses annexes. groupement récemment venu au monde et qui fera vivre la ville son aînée.

Toutefois, avant de vous entraîner plus loin, il serait peut-être utile de vous dire qui nous sommes, d'où nous venons et où nous allons sur ce vapeur qui ahane parmi les brouillards d'un grand fleuve sibérien.

Quatre compagnons de voyage, tout au moins pour une partie de la route. D'abord le lieutenant d'artillerie Dmitri Iakovlef, un lieutenant d'artillerie sibérien, en garnison à Prjevalski, frontière de Chine; grand, mince, élégant, excellent valseur, belle voix de baryton : objet du voyage: rejoint sa garnison à 1.500 kilomètres d'Omsk. Ensuite, le baron de Munck, d'Helsingfors, membre de la noblesse de Finlande, riche propriétaire, passionné chasseur et non moins passionné Finlandais, voyage un peu pour son agrément, un peu pour contribuer de sa personne et de sa fortune à une œuvre scientifique ; ne parlant pas le russe — particularité curieuse — mais parlant fort bien le français ; aussi bon qu'aimable, aussi grand que fort; se rend actuellement à Kapal et accompagne le professeur Wallenius. En troisième lieu, le susdit professeur Wallenius, *magister philosophiæ* d'après sa carte de visite ; malgré ses allures latines, il n'est pas échappé de Pompéï, mais vient en droite ligne de la Finlande ; est petit, blond, avec la barbe en pointe, s'enveloppe dans une très ample *bourka* (manteau du Caucase) où disparaîtrait une famille entière ; parle le finnois, le suédois, le danois, le russe, le polonais, l'anglais, le turc, le kirghise, le sarte, le tatar, etc., une tour de Babel en chair et en os; il est parti à la recherche d'inscriptions en turc ancien, et fera dix mille kilomètres au besoin pour recueillir une fructueuse moisson. Enfin, le quatrième voyageur est l'auteur de ce récit, chargé par M. André Lebon, ministre des colonies, sur la bienveillante recommandation de notre éminent explorateur asiatique — j'ai nommé Gabriel Bonvalot — d'une mission dans la Sibérie Occidentale et au Turkestan pour y étudier la colonisation russe.

Le chemin de fer transsibérien m'a permis de me rendre rapidement à Omsk, capitale du gouvernement général des steppes, c'est-à-dire des trois provinces de Semipalatinsk, d'Akmolinsk et de Semiretché. Pourquoi ne pas vous raconter par le menu tous les détails de ce voyage en chemin de fer? Parce que vous les avez déjà lus ailleurs et que vous

Digitized by Google

êtes comme moi pressés de vous mettre en route pour les Thian-shan, en remontant l'Irtych sur le vapeur les *Trois Apôtres*.

Installation rudimentaire que celle de nos *Trois Apôtres ;* une cabine de 1re classe pour deux passagers, cabine dont se sont emparés les Finlandais ; un salon également de 1re classe où s'entassent les retardataires sur d'étroites banquettes recouvertes d'un velours somptueux..., mais usé ; devant, derrière, en haut, en bas, sous la tête, entre les jambes, des bagages, encore des bagages, si bien qu'il est difficile de se remuer sans faire écrouler quelque colis en équilibre instable. Heureusement les flots de l'Irtych sont plus cléments que ceux de la Manche ou de l'Océan ; et la bataille des bagages détachés ne vient pas rivaliser avec la bataille des éléments déchaînés.

La partie du pont réservée aux passagers de 3e classe est recouverte d'une toiture métallique qui donne au steam-boat la physionomie du *Nautilus* du capitaine Nemo. Ici, le capitaine Nemo est représenté par un brave sibérien, porteur d'une casquette galonnée ; depuis son enfance, il se promène de Tobolsk à Omsk, d'Omsk à Semipalatinsk et *vice-versâ*, ce qui lui permet de connaître comme l'alphabet tous les îlots de son fleuve, tous les bancs de sable, car la navigation de l'Irtych n'est pas précisément facile. A l'avant, un homme sonde continuellement avec une longue perche ; sur le flanc du vapeur, une échelle à carrés blancs et noirs indique les profondeurs nécessaires pour le tirant d'eau du navire. Chaque fois qu'il retire la perche, le sondeur crie le chiffre relevé ou un « tout va » satisfaisant.

Certains navigateurs en Irtych ont eu la joie d'un naufrage, particulièrement à l'époque des basses eaux. Comme en plus d'un point les rives sont désertes, l'accident n'est pas des plus gais ; si les secours tardaient, on pourrait jouer au radeau de la Méduse, à moins de faire son Robinson Crusoë ou son Robinson suisse, dans l'un des îlots de l'Irtych.

A cinq verstes environ du confluent de l'Om et de l'Irtych, nous passons sous le pont du chemin de fer transsibérien, impressionnante passerelle d'acier lancée d'une rive du fleuve à l'autre par d'audacieux ingénieurs. De nuit, sur notre minuscule vapeur, comme perdu entre ces deux géants, le fleuve et le pont, on est subjugué, écrasé par tant de force. Les formes géométriques ont leur beauté, leur poésie et ces enchevêtrements réguliers procurent en même temps une vive et réelle

Digitized by Google

sensation d'art. Le peu de largeur du pont, proportionnellement à la longueur — un couloir, une ruelle plutôt qu'un pont — accroît l'intensité de l'impression.

Et longtemps encore, on contemple la silhouette sombre dont la lune illumine ou estompe doucement les dentelures; peu à peu, cette silhouette s'évanouit à l'horizon, se fond dans la nuit avec les dernières lueurs vacillantes de la ville d'Omsk, maintenant points imperceptibles d'un paysage vague, indéterminé.

Avec le jour naissant, se distinguent plus nettement les deux rives, l'une haute, rongée sans cesse par les flots, l'autre plate, accrue sans cesse par ces mêmes flots. Rien ne se perd, tout ce qui est pris à l'une des rives est apporté à l'autre, et cela, à tour de rôle, suivant les coudes du fleuve. Ainsi se forme, se transforme le modelé terrestre, masque chaque jour modifié d'un monde en travail.

12 mai. — A huit heures du matin, en vue du village de Pokrovskaia, sur la rive droite. Du reste, il est difficile de se tromper, car il n'existe aucun village sur la rive gauche. Le thermomètre marque 17°: la température est douce, partout la nature s'éveille, secoue l'engourdissement du long sommeil hivernal. A l'abri de quelques bouleaux fleurissent les premières anémones toutes blanches *(anemone patens)*.

Si la rive droite est seule peuplée d'une façon permanente, ce n'est pas l'effet d'un hasard. Au XVIIIe siècle, lorsque la Sibérie occidentale était loin d'avoir au Sud son extension actuelle, on avait dû se protéger contre les incursions des Kirghises, peu batailleurs sans doute, mais pillards incorrigibles. On créa en conséquence la ligne fortifiée de l'Irtych : sur la rive droite, de 25 verstes en 25 verstes, un poste de cosaques ; les villages actuels, tous des villages cosaques ont succédé à ces postes. D'Omsk à Semipalatinsk, on compte six stanitzas cosaques avec leurs six chefs-lieux, et 39 poseloks ou villages moins importants qui en dépendent, dont 15 dans le gouvernement d'Akmolinsk et 24 dans le gouvernement de Semipalatinsk.

Ce sont des villages construits entièrement en bois, les autres matériaux de construction faisant défaut dans la steppe ; une église au clocher généralement peint en vert ; quelques rues à peine esquissées où se complait la boue en hiver et la poussière en été ; autour des maisons, des enclos palissadés qui rappellent les kraals de l'Afrique australe et où on enferme le bétail ; des tas monumentaux de fumier or-

Digitized by Google

nant de ci de là les coins des rues, avec des poules qui picorent; une demeure enjolivée de peintures multicolores, celle de l'ataman ou chef du village; tel est l'aspect invariable sous lequel se présentent les villages cosaques de la rive droite de l'Irtych.

Pokrovskaia est d'origine relativement récente, car le village n'existait pas à l'époque du passage de Pallas en 1771. D'Omsk à Tcherlakofskaia, il cite les postes d'Oust Zaostrofskoi, d'Atschaïtskoï, de Kisilbachskoï et de Solianoï-Porovotou, ainsi que le village de colons appelé Sonina, du nom d'un moujik tué par les Kirghises.

Quelques bois de bouleaux viennent, de temps à autre, interrompre la monotonie de cette rive plate: squelettes d'arbres, à la silhouette blafarde, qui, trop souvent vus, imprègnent l'âme de tristesse. Partout, à droite, à gauche, la steppe, planche mal rabotée, mais sans aucune bosselure, aucune boursouflure un peu accentuée, la terre à l'état simple, en supprimant tout relief. De minuscules moulins à vent agitent parfois leurs bras décharnés. Rares sont les cultures; ces villages indiquent plutôt des emplacements de colonisation qu'une colonisation sérieuse.

A midi, le thermomètre placé au soleil sur le pont marque 21°: c'est satisfaisant pour la saison. On déjeune dans un petit salon situé sur le pont, — je devrais dire un tout petit salon, — car, si les passagers sont tant soit peu nombreux, on prend ses repas par escouades successives. Nous mangeons avec d'autant plus d'appétit qu'un séjour prolongé à table devient une occupation en cet insipide pays où tout sue l'ennui.

Nous passons devant Tcherlakofskaia, gros bourg cosaque, chef-lieu d'une stanitza du district d'Omsk; de cette stanitza dépendent les villages que nous avons successivement aperçus sur la rive droite.

Tcherlakofskaia doit son nom à un bras de l'Irtych, formé à 4 verstes du bourg et qui vient s'y rejoindre au cours d'eau principal; ce bras est appelé Tcherlak. Le village fut fondé par Springer, gouverneur d'Omsk, au XVIIIe siècle; il avait 60 maisons en 1771.

A 5 heures, voici Tatarskii; un orage éclate et la pluie tombe violemment; les gouttelettes cinglent avec fracas la carapace métallique de notre bateau. Une heure plus tard, nous sortons du district d'Omsk et du gouvernement d'Akmolinsk pour entrer dans le district de Pavlodar et le gouvernement de Semipalatinsk. Changement tout administratif... et invisible, car la contrée n'a pas changé d'aspect et est toujours aussi monotone.

Digitized by Google

Le vapeur est chauffé au bois ; il doit s'arrêter chaque soir pour renouveler sa provision de combustible. On marche depuis 17 heures environ ; aussi, à 7 heures, le capitaine donne-t-il l'ordre d'accoster au village d'Ourlioutioupskii. Deux ou trois coups de sifflet stridents, qui font accourir les indigènes ; on frôle une berge argileuse ; une planche vite jetée sert de ponton et bientôt nous sommes à terre en quête d'imprévu. Hélas ! le bagage d'impressions sera léger !

Le long de la rive, des tas de bois alignés en bon ordre ; ce sont les approvisionnements ; des hommes, revêtus de leur touloupe graisseuse, s'agitant lourdement dans des bottes en feutre, chargent les bûches sur des civières et les portent au bateau. Tout ce mouvement sans bruit, sans cris, sans interpellations : des ombres accomplissant une mystérieuse besogne, si des ombres peuvent accomplir quelque chose. La nuit est venue ; deux de nos mariniers tiennent des falots, dont la lueur timide accroît l'étrangeté de ce va et vient. Après une périlleuse navigation entre des tas de bois, nous allons buter contre des tas de fumier ; ce choc nous décide à une prudente retraite et nous réservons au lendemain une plus ample interview avec les villages cosaques.

13 mai. — Morphée a réservé suffisamment de songes heureux et de doux sommeil aux passagers des *Trois Apôtres*, car cette nuit, personne ne s'est douté que nous passions devant des villages aux noms harmonieux de Bachliatchnoï, de Jelisinskaïa, chef-lieu d'une stanitza, de de Piatoriiskii et de Bobrovskii. Halte du matin, à 8 heures, pour un nouvel approvionnement de bois au village d'Osmorichskii ; cette fois, l'escale sera plus intéressante que celle de la veille ; au moins, la diurne lumière nous permettra de voir quelque chose.

A peine notre vapeur a-t-il été signalé que de tous les coins du village sont accourus femmes, jeunes filles, garçons et garçonnets ; les femmes trottent la jupe retroussée, laissant voir leurs bottes de cuir ; les fillettes et les garçons pataugent jambes nues et pieds nus dans la boue, la douceur du climat permettant déjà cette économie de chaussures. Les uns portent des paniers d'œufs frais, d'autres des jarres de lait ou des pots de beurre. Tout ce monde vient s'aligner le long de la berge et attend la clientèle avec une impassibilité orientale. Pêle-mêle de châles rayés, de fichus à couleurs voyantes, avec de ci de là quelques frais minois.

Moins empressés, plus placides si possible, les hommes arrivent

Digitized by Google

derrière. La pêche est leur principale occupation et ils ne rougissent pas de laisser plus d'une fois les femmes labourer la terre. A vrai dire, l'Irtych n'est pas parcimonieux à leur égard : le poisson y abonde. Pour quelques kopecks, 40 à 50 centimes de notre monnaie, on peut s'offrir un repas copieux.

De forts gaillards que ces cosaques, bâtis à la hache ; une large tête sur un cou de taureau ; des traits mongoloïdes ; une barbe de « fleuve antique » toute embroussaillée. Ils portent des bottes de feutre, un pantalon de grosse étoffe, une chemise de couleur à petits pois ou à carreaux ; comme coiffure, la casquette plate chère aux Russes, celle que l'on trouve — plus ou moins galonnée ou ornementée — à tous les degrés de la hiérarchie sociale.

Le marché est vite improvisé et les transactions commencent. Pendant que quelques-uns de nos compagnons de route s'approvisionnent... en prévision sans doute d'une navigation au long cours, nous nous risquons dans le village.

Toujours les éternelles maisons en bois, ces primitifs chalets dont le profil, si peu géométrique, vous obsède l'imagination d'une extrémité de l'empire russe, à l'autre. En voici une ornée de sculptures plus ou moins naïves, bariolées de vert, de jaune, de rouge; à travers les doubles vitres, on distingue à l'intérieur quelques plantes des pays tropicaux : c'est la demeure du richard de l'endroit ou de l'ataman. Des rues larges comme les plus larges de nos boulevards, mais où les ingénieurs des ponts et chaussées ni le service de la voirie, n'ont jamais eu, certes, de grands travaux à exécuter; en cette saison, au lendemain de la débâcle du fleuve et de la fonte des neiges, elles ressemblent plutôt à des rivières de boue coulant entre les maisons de cette Venise sibérienne. Et partout, une odeur de fumier qui vous pénètre; sur une place plus vaste, l'église peinte en vert, isolée de toute construction; elle est l'indice de l'importance du village, le porte-drapeau de la colonisation russe. En un endroit plus sec, quelques vaches efflanquées broutent béatement l'herbe appétissante.

Vite, on regagne le bord du fleuve et on s'amuse des transactions en le marché improvisé, né de l'arrivée du steamboat. Un moujik dépenaillé, pieds nus, ce qui est rare en ce pays où l'homme naît botté. offre une corbeille de superbes poissons, de fins sterlets; des passagers marchandent et, après une résistance vite lassée, le pauvre diable

Digitized by Google

diminue ses prix. Enfin, le produit de sa pêche est acquis pour une somme dérisoire de quelques kopecks, il verse sur le pont les poissons tout frétillants et, prenant ses jambes à son cou, s'enfuit à toute vitesse, sans dire un mot, comme s'il avait peur d'être poursuivi et forcé de restituer son misérable butin.

Le chargement de bois est terminé; les *Trois Apôtres* annoncent leur départ par trois coups de sifflet, un sans doute en l'honneur de chaque apôtre, et nous reprenons notre navigation fluviale, suivis quelque temps du regard par les villageois immobiles sur la berge. Les arrivées et les départs des steam-boats pendant la belle saison, constituent les seuls événements de leur existence où les jours se suivent et se ressemblent.

J'oubliais de vous dire que nous avions à notre bord, le *natchalnik*, chef du district de Pavlodar, le district que nous traversons. Cet excellent fonctionnaire, ayant appris, avant son départ, qu'il ferait route avec moi et craignant, par suite de son ignorance de la langue française de ne pouvoir entretenir une conversation suivie, avait fait préparer par sa fille un véritable questionnaire en français et en russe. Manifestation touchante de la sympathie des deux peuples!

Par le natchalnick, j'apprends que d'importants gisements de houille ont été découverts à une centaine de kilomètres de Pavlodar, sur la rive gauche de l'Irtych, à un point nommé Iékibastous. Des ingénieurs français en ont fait l'étude et une Société franco-russe se propose d'exploiter ces gisements. Si la tentative réussit, la contrée presque déserte pourrait à bref délai se transformer.

L'Irtych, par sa largeur est une petite mer; aussi se permet-il d'avoir ses tempêtes. A trois heures, branle-bas de combat : roulements de tonnerre à travers la steppe avec des tonalités de tonnerre d'opéra; éclairs pâles, blafards, sur un fond de nuages très noirs; des vagues, de vrais vagues, avec simulacre de roulis et de tangage; une personne sensible aurait presque le mal de mer... d'Irtych. Et la pluie se met de nouveau à claquer contre notre carapace métallique, sur laquelle les gouttelettes s'écrasent avec fracas. Puis, lorsque l'orage est passé, nous naviguons dans un fleuve de bronze doré en liquéfaction.

14 mai. — A une heure du matin, nous arrivons à Pavlodar; l'aimable natchalnik nous quitte. Pavlodar est le chef-lieu d'un vaste district du gouvernement de Semipalatinsk; le natchalnik attribue à la

Digitized by Google

ville une population d'environ 7.500 habitants. Le district est peuplé de Cosaques, groupés dans onze villages, dix sur la rive droite de l'Irtych et un à l'ouest du fleuve, le village de Baïan-Aoul. Toujours d'après le natchalnik, la population de ces onze villages serait de 10.000 habitants.

Comme dans toute la Sibérie occidentale, les villages cosaques sont groupés en stanitzas; il y a trois stanitzas dans le district de Pavlodar : Pavlodar, Jelesinskaia et Baïan-aoul. Pavlodar, le chef-lieu du district, est désigné par Pallas sous le nom de Korjakofskoi et par Rose sous celui de Koräkovsk. En 1771, Pallas le considère déjà comme « le poste le plus peuplé et le mieux bâti de la ligne de l'Irtych ». En dehors du fort et des habitations des officiers, il y avait alors deux faubourgs peuplés de Cosaques, de militaires réformés et de voituriers; le poste devait sa prospérité aux salines du voisinage.

A côté des Cosaques, le reste de la population du district est formé par les Kirghises qui occupent 23.622 iourtes et sont par conséquent au nombre de 94.488 ou à peu près.

D'Omsk à Pavlodar, l'une ou l'autre rive était toujours caractérisée par de hautes berges de loess; au delà de Pavlodar, en amont, le fleuve s'étale en de vastes plaines et atteint des dimensions exagérées... pour un fleuve aucune falaise pour le limiter, pas même le plus faible repli de terrain. Nous faisons la rencontre d'un grand vapeur de la Compagnie Botakof, l'*Alexandre Newski*, qui rentre à Omsk; on se hèle d'un vapeur à l'autre et cette rencontre est une distraction de quelques instants.

C'est à 5 heures du matin que nous avons quitté Pavlodar ; à midi, nous passons devant un village, Iamichovskaia, et une heure après, nous sortons du district de Pavlodar pour entrer dans le district de Semipalatinsk. Toujours des rives plates, à demi submergées, avec des îles éparses, basses, qui ressemblent à des radeaux de verdure. Parmi les passagers de 2e classe, quelques négociants tatars, originaires de Kazan, qui vont jusqu'à la frontière de Chine ; le professeur Wallenius lie conversation avec eux. Ces Tatars de Kazan sont les grands négociants de la Sibérie occidentale ; on les trouve partout où il est possible de gagner de l'argent et on ne peut qu'apprécier en ces contrées d'indolents, leur esprit entreprenant et leur activité. Nous ne faisons halte pour renouveler notre provision de bois qu'à 9 heures du soir, au

Digitized by Google

village de Podpousknoï. Inutile de dire que cette fois encore, les transactions s'effectuent à la lueur des lanternes.

15 mai. — L'Irtych diminue de largeur, les berges de lœss reparaissent. Depuis Podpousknoï, à cause des inondations, la route postale s'est écartée du fleuve ; elle s'en rapproche à Semiarskaia, gros village cosaque. En amont de Semiarskaia, de véritables collines se montrent sur la rive gauche ; elles forment les derniers contreforts de la chaîne du Tarbagatai ; bientôt l'Irtych est contraint d'accepter le lit rétréci d'un vulgaire cours d'eau européen. Il est 4 heures de l'après-midi lorsque nous nous arrêtons à Dolonskaia pour faire notre dernière provision de bois, nous serons cette nuit à Semipalatinsk.

Sur la gauche, se profile la silhouette d'une chaîne de quelques centaines de mètres d'élévation tout au plus ; au sortir des interminables steppes que nous avons traversées, elle nous produit l'impression des Alpes ou des Pyrénées, ce qui prouve une fois de plus que tout est relatif sur la machine ronde. On nomme cette chaîne « Semitau » « les sept montagnes », accouplement original d'un mot russe « sem » (sept) et d'un mot kirghise « tau » montagne, (prononcez taau).

Je consacre toute la soirée au développement et au fixage des clichés photographiques pris pendant notre navigation sur l'Irtych, opération quelque peu délicate dans un salon de steam-boat. Enfin, après des efforts plus ou moins couronnés de succès, je m'endors à côté de mes clichés qui en vaillants clichés qu'ils sont, tâchent, mais inutilement de sécher rapidement. Je comptais ne débarquer qu'à 7 heures du matin ; hélas ! l'homme propose... et le gouverneur dispose. Prévenu par dépêche de notre arrivée, le gouverneur de Semipalatinsk a envoyé un officier de police nous attendre sur la berge avec trois landaus. A 3 heures du matin, bon gré, mal gré, il me faut empaqueter mes clichés encore humides (pauvres clichés !) et faire mon entrée solennelle, bien que matinale, en la bonne cité de Semipalatinsk, « la ville des sept Palais. »

Digitized by Google

L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR

D'APRÈS LE COLONEL TITEUX (1).

C'est le seigneur de La Nouë, le compagnon d'Henri IV, qui eut le premier l'idée de l'institution d'écoles spéciales pour les jeunes gens qui se vouaient à l'armée. Il avait tracé le plan de quatre académies réparties sur différents points du territoire, et avait indiqué de préférence : Fontainebleau, châteaux de Moulins, de Plessis-les-Tours et de Cognac. Il fut tué au siège de Lamballe, en 1591, sans avoir pu faire adopter son projet.

Le collège de la Flèche, fondé en 1607, n'était pas une école spécialement militaire, l'éducation des officiers continua à se faire dans les régiments. C'est à Richelieu que l'on doit la première école militaire, créée en 1636, puis l'Académie royale des exercices de guerre, en 1639 pour former des instructeurs pour les soldats.

A partir de 1678, les gentilshommes de la noblesse de cour firent leur éducation dans les deux belles compagnies de mousquetaires de la maison du roi.

En 1662, Louvois avait pris la direction de l'administration militaire; il constata que le désordre était à son comble, que bien souvent l'argent destiné aux soldats était dissipé par les chefs. Préoccupé du bien de l'armée, il réprima ces désordres avec une impitoyable rigueur. Il comprit que le mal résultait des conditions déplorables dans lesquelles les officiers avaient fait leur noviciat militaire. Pour procurer aux cadets de petite noblesse le bienfait d'une bonne éducation militaire dont jouissaient, aux mousquetaires, les jeunes seigneurs de haute naissance, Louvois les réunit en compagnies au lieu de les disséminer dans les régiments. Ils vivaient en soldats, mais entre eux, et recevraient une éducation capable de relever leurs sentiments et leur caractère. En juin 1682, un édit crée deux compagnies de *cadets-gentilshommes* à Metz et à Tournay. Bientôt il fallut en porter le nombre à neuf, elles furent établies dans les places frontières. Dès 1683, les compagnies de cadets fournirent près de deux mille officiers pour la guerre d'Espagne.

A la mort de Louvois, dans le but unique de détruire l'œuvre du

(1) *St-Cyr*, par Eugène Titeux (838 pages, 107 reproductions en couleurs, 264 grav., 26 plans d'après les aquarelles et dessins de l'auteur. Firmin Didot, éditeur, Paris, 1898.

Digitized by Google

ministre intègre si longtemps redouté, ses ennemis persuadèrent à Louis XIV de supprimer les compagnies et de répartir les cadets dans les anciens régiments. Les puissances rivales de la France, au contraire, adoptèrent le système de Louvois, le prince d'Orange le transplantait en Hollande et l'électeur de Brandebourg en Allemagne. L'institution disparaissait en France au moment où allait s'ouvrir la guerre néfaste de la succession d'Espagne, dont les désastres furent dus aux mauvais officiers, indisciplinés, vantards, ignorants.

En 1726, Claude Le Blanc, secrétaire d'État de la guerre, reprit le programme de Louvois, mais en 1733 on saisit le prétexte de la guerre pour la succession de Pologne pour licencier la dernière compagnie de cadets. Au même moment, Frédéric II organisait une armée qui fut la base de la puissance allemande; la Russie confiait à des officiers prussiens l'organisation d'une école de cadets. En France il n'y avait plus ni académie, ni école militaire.

Pâris-Duverney, se servant de l'influence de madame de Pompadour, obtint de Louis XV l'édit du 13 janvier 1751, qui créait l'*École militaire*. L'emplacement fut un fief nommé Grenelle, voisin de l'hôtel des Invalides. En 1770 on aménagea le champ de mars pour les exercices des élèves.

En 1776, l'École militaire est supprimée à cause des frais d'entretien et les élèves sont répartis dans des collèges de province : Sorrèze, Brienne, Rebais, Beaumont, Pont-le-Voy... à raison de 50 à 60 élèves, dits *Élèves du Roi*. En 1777 une ordonnance du roi rétablit l'École militaire de Paris pour y recevoir dans une *compagnie de cadets-gentilshommes*, outre les cadets, les meilleurs élèves des écoles militaires de province.

Tel était le système en vigueur quand Bonaparte entra, en 1779, à l'âge de dix ans, au collège de Brienne, ayant Pichegru comme maître de quartier. M. de Kéralio, sous-directeur de l'École militaire de Paris, faisant l'inspection à Brienne, dit qu'il avait remarqué en lui « une étincelle qu'on ne saurait trop cultiver » et le fit entrer à l'école de Paris le 22 octobre 1784. On lit entre autres choses dans ses notes d'inspection « ..... caractère soumis..... assez faible dans les exercices d'agrément et le latin..... ce sera un excellent marin..... » Bonaparte ne reste qu'un an à Paris et reçut sa lettre de nomination de sous-lieutenant le 15 août 1785. Il quitta l'École pour le régiment d'artillerie de La Fère.

Digitized by Google

Un réglement royal du 9 octobre 1787 supprima l'École de Paris et la compagnie des cadets-gentilshommes à cause du luxe et de la magnificence en disproportion avec le luxe des élèves, et on augmenta le nombre des élèves des écoles de province. L'hôtel de l'École militaire fut donné par Louis XVI à la ville de Paris qui en fit un magasin de blé, puis des ateliers pour le tailleur de la garde nationale..... La Convention nationale supprima en 1793 les écoles militaires. L'École de Mars, instiuée sous le régime de la Terreur, compta 3 293 élèves. Elle occupait la plaine des Sablons, des Ternes à la porte Maillot. On lui donna pour directeur Bretèche, le héros de Jemmapes.

Pour cette école, comme pour les cadets de 1683, de 1727, pour les élèves de l'école royale militaire de 1757 et 1763, pour Bonaparte en 1784, le colonel Titeux donne la reproduction des uniformes des élèves On sait que l'uniforme d'une élégance extrême avait été dessiné par David. La série de ces costumes reproduits par l'auteur lui-même. offre une gamme des plus séduisantes. Les vues du camp des Sablons et de la fête militaire, extraites de la Bibliothèque nationale, ainsi que la fête des Victoires donnent à ce chapitre un vif relief. Cette école n'eut qu'une courte durée, et le camp des Sablons fut levé en octobre 1794. Elle avait été à peu près nulle sous le rapport de l'instruction.

Une des préoccupations du Premier Consul fut d'organiser l'instruction publique et de créer une école spéciale militaire. Il l'établit à Fontainebleau le 1er mai 1802 où elle fonctionna jusqu'en 1808, époque à laquelle Napoléon la transféra à Saint-Cyr.

Le commandement de l'école de Fontainebleau fut donné au général Bellavène. Le Premier Consul se réservait les nominations; le concours n'y avait aucune part. Le régime y était des plus rudes. La nourriture et l'existence du soldat, les études spéciales en plus. On travaillait peu à Fontainebleau, et l'Empereur faisait une telle consommation d'officiers qu'au lieu de rester deux ans à l'école. les élèves y restaient à peine une année. Les élèves savaient fort bien qu'à la Grande Armée on ne ferait pas grand cas de leurs connaissances en sciences et en belles-lettres.

Avant d'introduire le lecteur dans l'École de St-Cyr, le colonel Titeux expose l'origine de cette maison royale, création de Mme de Maintenon. L'œuvre de cette illustre femme est narrée dans les plus grands détails. C'est une reconstitution complète de cette maison de St-Louis où la

Digitized by Google

fondatrice put réaliser l'idéal de ses conceptions pour l'éducation des jeunes filles. Les portraits de Mme de Maintenon par Mignard et de Louis XIV par Philippe de Champagne, font l'objet de magnifiques reproductions par le pinceau même du colonel Titeux. On voit passer successivement tous les portraits de la fondatrice aux diverses époques et de charmantes physionomies des demoiselles de la classe bleue en 1686, de la classe jaune, des dames en habit de chœur et sœurs converses, les vues et perspectives de la maison royale sous tous ses aspects. L'attrait qu'offre ce chapitre explique que l'auteur tout en ayant l'École spéciale militaire en vue, se soit attardé à donner cette importance à l'étude de la fondation de Mme de Maintenon. L'École militaire ayant été définitivement transférée à St-Cyr et pendant près d'un siècle toutes les générations d'officiers ayant passé par cette maison, il était naturel de penser que, dans un ouvrage de cette importance, rien de ce qui touchait les origines de la maison ne devait être passé sous silence.

Le lecteur saura gré au colonel Titeux d'avoir pensé ainsi et nous devons à cette façon d'avoir compris son rôle d'historien le document le plus complet sur cette œuvre magistrale de Louis XIV, qui sera pour certains la partie la plus attachante de ce volume. Ici encore un souvenir curieux.

Le 16 août 1792, l'Assemblée législative ordonna le départ des pensionnaires de St-Cyr. La deuxième demoiselle qui sortit de St-Cyr, fut Marie-Anne de Buonaparte, plus connue sous le nom d'Elisa. Elle épousa en 1797 le capitaine d'infanterie Bacciocchi, et devint, en 1805, princesse de Lucques et de Piombino, puis grande duchesse de Toscane ; elle mourut en 1820. — Elle était entrée dans la maison de St-Louis, le 22 juin 1784 à l'âge de sept ans. Son frère Napoléon de Buonaparte, capitaine en deuxième au 4e régiment d'artillerie depuis le 6 février 1792, et nommé lieutenant-colonel du 1er bataillon des volontaires de la Corse, était venu à Paris pour se justifier de son attitude à Ajaccio pendant une émeute. Il alla voir sa sœur à Saint-Cyr au mois de juin et y retourna au commencement d'août. Il se disposait à regagner la Corse pour y reprendre son commandement, lorsque la journée du 10 août vint modifier ses résolutions.

Le 1er septembre 1792, le jeune officier se présenta à St-Cyr pour y prendre sa sœur ; comme elle ne pouvait sortir sans un ordre de la municipalité, il se mit à la recherche du maire. C'était un épicier, Aubrun,

Digitized by Google

dont la boutique se trouvait en face de la porte du cimetière de St-Louis. Malgré sa carte de civisme, le futur maître du monde dut parlementer longuement pour amener Aubrun à lui donner le certificat demandé. Il écrivit enfin au dos de la pétition de Napoléon, un certificat établissant l'identité du requérant et de sa sœur et la nécessité d'accorder l'indemnité de 20 sols par lieue jusqu'à Ajaccio. Quelques heures après son arrivée à Versailles, Bonaparte toucha un mandat de 352 livres. Il revint à St-Cyr avec une mauvaise voiture de louage et le soir même, en compagnie de sa sœur et portant ses hardes, il franchissait cette porte de l'antique maison devant laquelle il devait se présenter le 28 juin 1805, Empereur des Français et Roi d'Italie.

Tous les biens de la maison de St-Cyr avaient été mis en vente dès les premiers jours d'avril 1791. Ils trouvèrent facilement des acquéreurs. Les paysans du village achetèrent les champs entourant le mur de clôture; on n'excepta de la vente que la maison, le jardin et le clos y attenant. Le 16 mars 1793, la convocation nationale décida la suppression de la maison de St-Louis et ordonna qu'elle serait évacuée dans le délai d'un mois.

Le Prytanée français, organisé par le Premier Consul en 1801, fut essentiellement destiné à fournir une éducation gratuite aux enfants des militaires tués au champ d'honneur, et des fonctionnaires civils, victimes de leurs fonctions. Il se divisait en quatre sections. Paris (Louis-le-Grand), Saint-Cyr, Saint-Germain, Compiègne. En 1803, le nom de Prytanée français fut réservé au collège de Saint-Cyr, qui compta bientôt près de 800 élèves. A la suite de la visite qu'il y fit le 28 juin 1805, Napoléon décida sa transformation en Prytanée militaire. Lorsqu'ils avaient terminé leurs études, les élèves du Prytanée subissaient un examen pour entrer à l'École de Fontainebleau, à moins que les nécessités de la guerre, comme c'était souvent le cas, ne les fissent diriger directement vers les régiments. En 1808, l'Empereur ayant repris, pour l'usage de sa cour, une partie des bâtiments du palais de Fontainebleau, l'École militaire fut transférée à Saint-Cyr et le Prytanée de Saint-Cyr à La Flèche.

Saint-Cyr avait déjà presque complètement perdu à l'intérieur sa physionomie ancienne. Le colonel Titeux reproduit l'inventaire remis au général Bellavène. C'est le point de départ de toutes les transformations qui seront opérées durant ce siècle. Quand Napoléon vint visiter

Digitized by Google

l'École le 7 mars 1809, il éprouva un très vif mécontentement qu'il traduisit dans sa lettre au général Clarke : « Les élèves, écrit-il, ont moins d'expérience et sont plus jeunes que le dernier homme de la compagnie qu'ils sont appelés à commander. » La parole du maître fut entendue et en quelques semaines l'École fut réformée et redevint ce qu'elle était à Fontainebleau. « Les écoles, dit le général Trochu, ne furent que des centres de fabrication d'officiers et de sous-officiers, en état d'incessante et fiévreuse activité, où la quantité passa toujours avant la qualité des produits... Mais le pays épuisé, les familles décimées, les cadres vides, les établissements d'éducation surmenés, toutes les institutions militaires restées provisoires et devenues improductives à force d'avoir produit, disaient assez aux hommes de bon sens et d'expérience de ce temps, que la France allait payer ses gloires par une catastrophe nationale. »

L'École de Saint-Cyr fournissait aussi bien des officiers à la cavalerie qu'à l'infanterie, mais on n'y apprenait pas les manœuvres de cavalerie et Napoléon se décida à combler cette lacune en créant à Saint-Germain, en 1809, une École spéciale de cavalerie où il espérait attirer les jeunes gens des grandes familles restées hostiles à son gouvernement. Ce chapitre présente le château de Saint-Germain sous toutes ses faces. Le colonel Titeux s'y est livré avec complaisance à son penchant favori. La galerie des costumes de la campagne d'Italie, la reproduction du tableau exécuté en 1810 et représentant le baron de la Roncière commandant de l'École de Saint-Germain, les diverses tenues des élèves ; tout cet ensemble est exécuté par le colonel Titeux avec une conscience et une extrême finesse de touche.

L'École de Saint-Germain fut loin de répondre à ce qu'on en espérait L'indiscipline, les tracasseries des anciens vis-à-vis des conscrits, les duels fréquents... tous les écarts qui étaient la plaie de Saint-Cyr s'y retrouvaient avec plus d'intensité. Le général de Bellavène, désigné pour remplacer à la tête de l'École le général de la Roncière ne fut guère plus heureux que son prédécesseur. Le 1er août 1814, les élèves de Saint-Germain passèrent à Saint-Cyr. L'École spéciale de cavalerie avait duré cinq ans à peine.

Après la chute de Napoléon, on était encombré d'anciens officiers disponibles, la France et l'Europe entière aspiraient au repos ; il n'était plus question de former des officiers pour le présent, mais seulement

Digitized by Google

de sauvegarder l'avenir. Après une série d'ordonnances qui traduisent les hésitations du gouvernement en 1814 et 1815, le maréchal de Gouvion Saint-Cyr dressa le programme de la réorganisation, « désormais la pratique devait céder le pas à la science ». En 1818, le système arrêté fut mis à exécution : à La Flèche, l'École militaire préparatoire ; à Saint-Cyr, l'École spéciale militaire.

Dans la magistrale préface que le général du Barail a consacré à cet ouvrage, cet ancien ministre de la guerre signale le chapitre qui embrasse la période de 1818 à 1830 comme un des plus intéressants : « Il fourmille, écrit-il, de faits importants, oubliés ou méconnus depuis longtemps. » Le général du Barail attire spécialement l'attention sur la fidélité au devoir que montra le bataillon de Saint-Cyr durant les journées de juillet 1830 ; alors qu'il vint spontanément à Saint-Cloud offrir ses services au Roi.

Malgré le régime très sévère appliqué à St-Cyr sous la Restauration, les brimades qui avaient disparu dans les premières années, s'étaient peu à peu rétablies. En 1828, une véritable révolte avait éclaté. Dès l'installation du gouvernement de Louis-Philippe, le maréchal Gérard ministre de la guerre, proposa la suppression de l'école de la Flèche et le recrutement de celle de St-Cyr parmi de jeunes soldats qui, après deux ans d'études, rentreraient dans les corps comme sous-officiers. L'ordonnance de 1830 prise dans ce sens fut rapportée en 1831 par l'influence du maréchal Soult. Le général du Barail estime que si la réforme préconisée par le maréchal Gérard était exagérée, il n'y avait pas moins quelque chose de bon à emprunter au système allemand pour le recrutement des officiers.

Le système de vexations ou *brimades* inauguré à Fontainebleau, développé à St-Cyr, battit son plein sous la monarchie de Juillet. Le colonel Titeux raconte dans le détail ces procédés barbares indignes de jeunes gens destinés à fraterniser dans la vie et appelés à représenter le dévouement et la générosité de caractère dans sa plus noble expression. En 1838, le général Baraguay d'Hilliers essaya d'y mettre un terme en séparant complètement les anciens et les nouveaux. C'était une illusion, elles devaient encore durer trente ans. Ce n'est que le 1er juin 1861, qu'on revint à l'ancien système, la fusion des anciens et des recrues.

A mesure que l'auteur avance et se rapproche de la période contemporaine, du temps où se formèrent à St-Cyr, la génération d'officiers

Digitized by Google

qui eurent en mains le commandement de notre armée de 1870, il entre dans des développements plus étendus sur les programmes et les méthodes d'enseignement. La commission d'inspection, en 1834, renouvelle ses critiques des années précédentes. Elle demande une instruction plus restreinte, mais réelle, au lieu de celle qui existe dans les programmes bien plus que chez les élèves. — Le travail et l'instruction, dit-elle, ne recueillent aucun avantage et n'établissent aucun droit à l'avancement sur les camarades plus instruits. En 1842, le rapport fait par la commission au ministre contient ce passage : « On apprend à St-Cyr de tout un peu, mais si peu de chaque chose qu'au bout de six mois on ne sait plus rien du tout. A peine quelques jeunes gens d'élite font exception, et encore si, après leur sortie de l'École, ils n'ont pas la ferme volonté de travailler et de refaire eux-mêmes leur instruction, ils retombent bientôt dans la classe de ceux qui ne savent rien. » Pendant des pages entières ce sont les mêmes lamentations. Aussi le colonel Titeux fait cette douloureuse réflexion : « Chose à peine croyable, il fallut attendre trente ans et la leçon terrible de revers sans exemple, pour voir s'accomplir, en partie seulement, des réformes d'une aussi évidente nécessité. » Le général Trochu dans son ouvrage, *L'armée française en 1879*, parlant du fonctionnement des écoles militaires de 1830 à 1870 dit : « Comme toutes nos institutions militaires, alors que les voies et moyens de la guerre se transformaient profondément autour de nous, à l'étranger, par le travail silencieux, dont les efforts devaient être un jour irrésistibles, elles restèrent immobiles un demi-siècle dans l'indifférence, peut-être même dans l'ignorance de ce menaçant travail, dans la contemplation de la légende, dans l'application obstinée des méthodes vieillies de la tradition. »

(A suivre.)

Digitized by Google

FLOTTES ESPAGNOLE ET AMÉRICAINE

(Suite.) (1)

II

VITESSE ET RAYON D'ACTION

Le principal facteur de la guerre navale moderne est la vitesse. L'escadre qui possédera la plus grande vitesse sera maîtresse d'accepter ou de refuser le combat à sa volonté. Et si elle joint à la vitesse un important rayon d'action, sa supériorité sur l'escadre ennemie ne fera que s'accroître. La question de l'approvisionnement de charbon présente, en effet, un haut intérêt. Le charbon, dit M. Leflaive (2), est une protection, en ce sens, qu'il permet d'éviter un ennemi plus puissamment armé; il est aussi un élément de la puissance offensive puisqu'il permet de porter l'artillerie là où celle-ci est nécessaire. Enfin, pour certains navires, il peut être considéré, en quelque sorte, comme un élément d'information.

Les événements qui se déroulent actuellement dans la mer des Antilles sont la démonstration évidente de ces principes. L'escadre espagnole de l'amiral Cervera, grâce à la supériorité de sa vitesse, a pu dépister toutes les recherches de la flotte américaine. Ce résultat provient non seulement de sa vitesse, mais de l'homogénéité de ses grands croiseurs cuirassés pouvant tous soutenir la même allure. Il ne faut pas oublier que la vitesse d'une flotte est. non pas celle de son bâtiment le plus rapide, mais celle de son bâtiment le plus lent. Quand l'amiral Sampson se rendit de Key-West à Puerto-Rico pour bombarder San Juan, il dût marcher à la vitesse de son navire le plus lent, le garde-côtes de 10 nœuds *Amphitrite*, qui filait 6 à 7 nœuds de moins que le groupe des cuirassés, et 11 de moins que le vaisseau amiral, le croiseur cuirassé *New-York*.

Dans le tableau des vitesses que nous donnons ci-dessous, ce n'est

(1) Voir *Rev. Fr.*, mai 1898, p. 291.

(2) *Développement des marines de guerre*, publié par l' « Association technique maritime » à qui nous devons la communication des dessins ci-contre.

Digitized by Google

pas la vitesse ordinaire, mais la plus grande vitesse aux essais qui est indiquée. Cette vitesse maxima pourrait être atteinte quelque temps en cas de nécessité; mais les navires ne la donnent plus en service ordinaire et il ne faut compter habituellement que les 3/5es ou les 4/5es du maximum atteint aux essais. Un exemple est celui du croiseur corsaire *Columbia*, descendu de 22 nœuds 1/2, aux essais, à 18 nœuds 1/2 en service courant dans la traversée rapide qu'il fit de l'Atlantique.

Pour le classement des vitesses, une distinction a été faite entre les cuirassés et les non cuirassés. Cette distinction est nécessaire, car il est admis que des navires, sans protection sérieuse pour leur artillerie et leurs machines, ne peuvent songer à lutter avec quelque chance de succès contre des cuirassés ayant leurs œuvres vives à l'abri. Le désastre de l'escadre espagnole à Cavite, où les navires en bois et sans protection de l'amiral Montojo ont été incendiés et coulés par les navires en acier et seulement protégés du commodore Dewey, est une confirmation de ce principe. Le cuirassé est le seul type de bâtiment qui ne puisse être vaincu — sauf le cas de surprise — que par un autre cuirassé. Aussi est-il logique de le classer à part.

On verra par l'énumération des vitesses respectives des flottes américaine et espagnole que, pour les cuirassés, les Espagnols ont l'avantage. Ils possèdent, en effet, 6 croiseurs cuirassés de 20 et 21 nœuds, formant un groupe bien homogène, contre 2 croiseurs cuirassés américains de même vitesse. Il est vrai que, sous le rapport des gros cuirassés (16 et 17 nœuds), les États-Unis ont l'avantage; mais cet avantage ne peut leur servir pour forcer au combat des bâtiments qui ont une vitesse supérieure de 4 nœuds.

Par contre, les Américains possèdent 20 croiseurs de 15 à 23 nœuds en présence desquels les 5 croiseurs espagnols de 15 à 20 nœuds feraient piètre figure. Mais, excellents pour la capture des paquebots et bâtiments marchands ennemis, ces croiseurs ne sauraient songer à soutenir avantageusement le combat contre les croiseurs cuirassés espagnols. L'avantage restera donc à ces derniers, tant qu'ils pourront éviter la rencontre des cuirassés américains.

Enfin, au point de vue des bâtiments éclaireurs, l'Espagne possède une excellente flottille de 6 contre-torpilleurs de 28 à 30 nœuds, 6 canonnières torpilleurs de 20 nœuds et 6 de 18 nœuds contre lesquels les Américains n'ont rien encore à opposer.

Digitized by Google

États-Unis.	Espagne.
Flotte cuirassée.	
21 n. *Brooklyn, New-York*, crois.	*Carlos V*, crois.
20 n.	*C. Colon, A. Oquendo, Maria-Teresa. Vizcaya, Princ. de Asturias*, crois.
17 n. *Texas, Iowa*, cuir.	
16 n. *Oregon, Indiana, Massachusetts*, cuir. : *Katahdin, Monterey*, g. côtes.	*Pelayo*, cuir.
Flotte non cuirassée (croiseurs).	
23 n. *Minneapolis.*	
22 n. *Columbia.*	
21 n. *Olympia* (Océan Pacifique), *Vesuvius.*	
20 n. *Baltimore* (O. Pac.), *San Francisco, New-Orléans.*	*Alfonso XIII, Lepanto.*
19 n. *Philadelphia, Newark, Cincinnati.*	
18 n. *Raleigh* (O. Pac.), *Détroit, Marblehead, Montgomery, Charleston* (O. Pac.), *Chicago, Buffalo.*	
16 n. *Topeka, Atlanta.*	
15 n. *Boston* (O. Pac.).	*Alfonso XII, R. Mercedès, M. de la Ensenada.*
Canonnières et contre-torpilleurs.	
30 n.	*Audaz, Osado, Pluton, Proserpina*, c.-t.
28 n.	*Furor, Terror*, c.-t.
22 n.	*Destructor*, c.-t.
20 n.	*Temerario, Filipinas, Maria de Molina, M. de la Victoria, Alvaro de Bazan*, can.-t.
18 n.	*Galicia, Rapido, M. de Molins, Nueva España, M. Alonso Pinson, V. Yanez Pinson*, can.-t.
17 n. *Bennington, Concord* (O. Pac.), *Yorktown*, can.	
16 n. *Nashville, Castine*, can.	
15 n. *Machias, Helena, Wilmington*, can.	

Dans ce tableau sont compris tous les bâtiments, sauf les torpilleurs, filant 15 nœuds et plus. Les navires en service y figurent seuls.

Le rayon d'action d'un navire de guerre n'est pas facile à déterminer d'une manière bien précise. Il dépend naturellement de l'approvision-

Digitized by Google

nement de combustible et aussi de la consommation faite par les machines auxiliaires, bouilleurs, servo-moteurs, etc. Le charbon qui est ainsi brûlé varie selon le nombre et l'utilisation de ces machines. L'approvisionnement normal peut aussi être doublé, quadruplé même, en logeant du charbon un peu partout, même sur le pont. Le rayon d'action en est, par suite, augmenté sensiblement. C'est ainsi que l'approvisionnement normal de l'*Indiana* peut être porté de 400 à 1.800 t[x]; celui du *Brooklyn*, de 900 à 1.800 ; celui du *Minneapolis* et du *Columbia*, de 760 à 2.000.

La distance de Cadix à la Havane étant de 4.000 milles, les bâtiments ayant cette endurance peuvent effectuer le trajet sans avoir à renouveler leur charbon. Voici un état des rayons d'action à 10 nœuds.

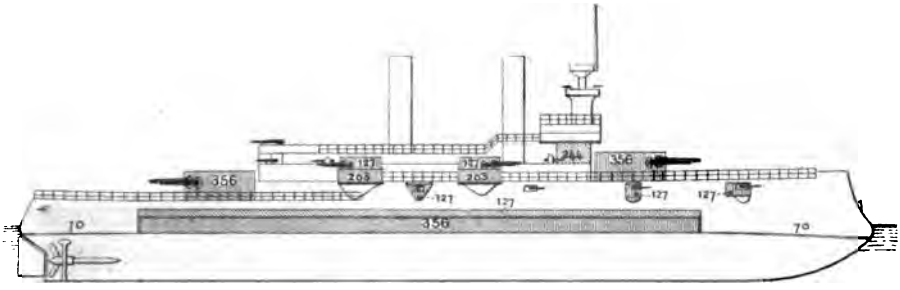
États-Unis.		Espagne.	
	Flotte cuirassée.		
15.000 m.	*Brooklyn*, cr. c.	12.000 m.	*Carlos V*, *C. Colon*, cr. c.
13.500	*New-York*, cr. c.	9.700	*A. Oquendo*, *Maria-Teresa*, *Vizcaya*, *P. de Asturias*, cr. c.
6.700	*Iowa*, cuir.	6.000	*Pelayo*, cuir.
6.600	*Indiana*, *Massachusetts*, *Orégon*, cuir.	3.400	*Numancia*, cuir.
2.700	*Monterey*, g. c.		
1.800	*Puritan*, *Amphitrite*, *Miantonomoh*, *Monadnok*, *Terror*, *Katahdin*, g. c.		
	Flotte non cuirassée.		
16.000 m.	*Minneapolis.*	12.000 m.	*Alfonso XIII*, *Lepanto.*
13.000	*Olympia.*	5.000	*Destructor*, c.-torp.
11.000	*Columbia.*	4.700	*R. Mercedès*, *Legazpi.*
10.700	*Newark*, *San Francisco.*	4.200	*Alfonso XII.*
7.400	*Charleston.*	3.400	*Temerario*, c.-torp.
7.000	*Baltimore*, *Philadelphia.*		
4.500	*Raleigh*, *Cincinnati.*		
4.000	*Atlanta*, *Boston.*		

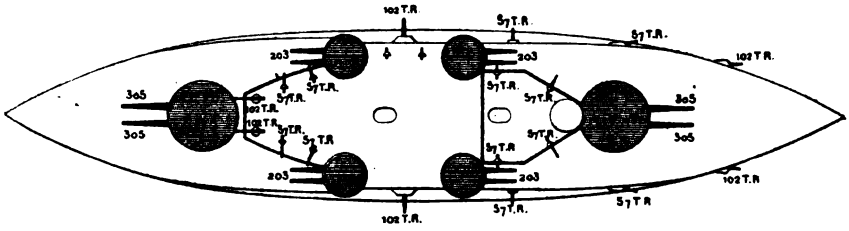
Les chiffres des rayons d'action ne sauraient être d'une exactitude absolue, les auteurs n'étant pas d'accord sur l'endurance de plusieurs navires.

Voici maintenant une description, avec dessins, de navires américains.

Digitized by Google

Cuirassé américain *Iowa*.





Longueur entre perp^res^ . .	110^m^ 11	Puissance maxima . .	11.152 chx.
Largeur	21^m^ 87	Vitesse maxima . . .	17 n.
Tirant d'eau arrière . . .	7^m^ 90	Approv^t^ normal de charbon .	635 tx.
Déplacement	11.522 tx.	Rayon d'action à 10 n.	6.000 mil.

Armement.

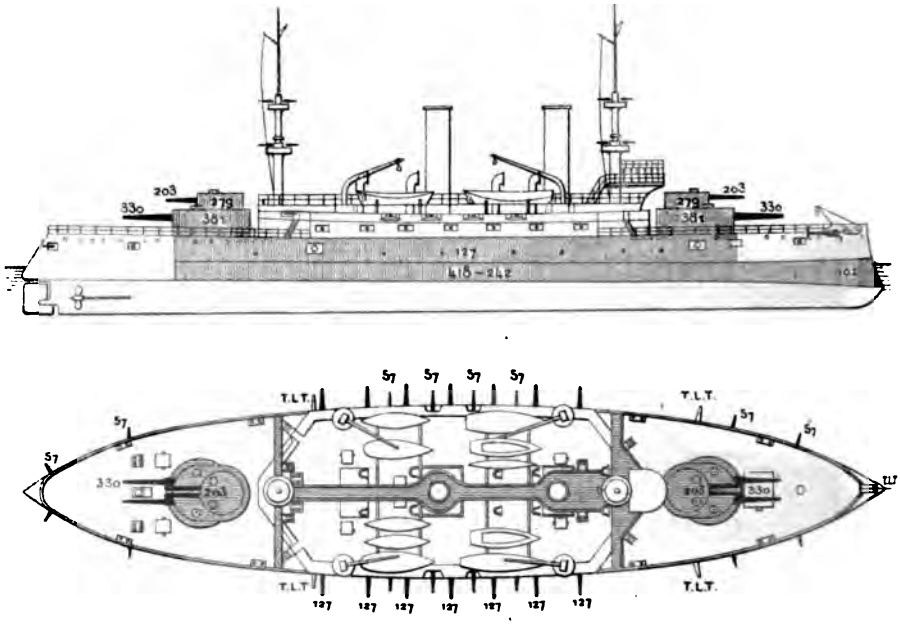
4 canons de 305 mm. en 2 tourelles-barbettes d'acier de 356 mm.
8 — de 203 mm. en 4 — — de 203 mm.
6 — de 101 mm. tir rapide en encorbellements blindés.
20 — de 57 mm. t. r.
4 — de 37 mm. t. r.
4 gatlings. — 6 tubes lance-torpilles.

Comme l'indique le dessin ci-dessus, l'*Iowa* n'a qu'une ceinture cuirassée partielle (7/10es) de 356 mm., sur 2^m^80 de hauteur. Le pont blindé a de 70 à 120 mm.

Mis sur chantier à Philadelphie en février 1893 et lancé le 28 mars 1896, l'*Iowa*, qui a coûté 3 millions de dollars, non compris l'armement, a 2 hélices et 436 hommes d'équipage. C'est le plus puissant des cuirassés américains en service. Il peut être comparé au *Carnot*.

Digitized by Google

Cuirassé américain *Kearsage*. (Même type : le *Kentucky*.)



Longueur	112 m.	Puissanᶜᵉ maxiᵐᵃ (prévue)	11.000 chx.
Largeur	24 m.	Vitesse maxima (prévue)	17ⁿ 5
Tirant d'eau arrière . .	7ᵐ 60	Approvᵗ normal de charbon . .	410 tx.
Déplacement	11.500 tx.	Rayon d'action à 10 n.	6.000 mil.

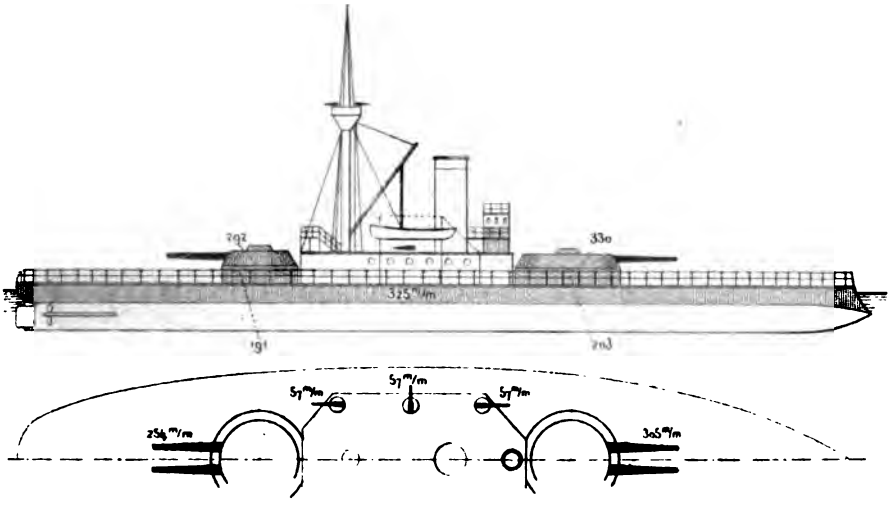
Armement.

4 canons de 330 mm. en 2 tourelles d'acier de 381 mm.
4 — de 203 mm. en 2 tourelles superposées aux précédentes de 279 mm.
14 — de 127 mm. tir rap. en batterie.
20 — de 75 mm. t. r.
4 — de 37 mm. t. r.
4 mitrailleuses. — 5 tubes lance-torpilles.

La ceinture cuirassée n'est pas complète; elle n'existe pas à l'arrière. Elle atteint 418 mm. Le pont blindé a de 70 à 120 mm. Mis sur chantier à Newport en janv. 1896, le *Kearsage* a été lancé le 24 mars 1898 et n'a pas encore fait ses essais. Il a 2 hélices. Sa caractéristique est d'avoir 2 tourelles superposées tournant ensemble; les 4 pièces de chaque tourelle sont, par suite, dirigées du même côté.

Digitized by Google

Monitor américain *Monterey*.



Longueur.	79m 60	Puissance maxima . .	5.474 chx.
Largeur	17m 98	Vitesse maxima. . . .	16 n.
Tirant d'eau moyen . .	4m 42	Approv't normal de charbon . .	203 tx.
Déplacement	4.204 tx.	Rayon d'action à 9 n. .	2.700 mil.

Armement.

2 canons de 305 mm. en tourelle avant de 305 mm.
2 — de 254 mm. en tourelle arrière de 292 mm.
6 — de 57 mm. tir rap.
4 — de 37 mm. t. r.
4 mitrailleuses.

La ceinture cuirassée en acier est complète et a 325 mm. d'épaisseur.

Lancé à San-Francisco, le 28 avril 1891, le *Monterey* se trouve toujours dans l'océan Pacifique. Il est actionné par 2 hélices. Avec le navire à éperon *Katahdin*, le *Monterey* est le plus moderne des gardes-côtes cuirassés américains. Seul de ceux-ci il est en acier.

D.

Digitized by Google

L'ARMÉE AMÉRICAINE

PENDANT LA GUERRE DE SÉCESSION

Lorsque le Congrès américain eut décidé d'en appeler aux armes, en se basant sur la morale du grand fabuliste Lafontaine :

> La raison du plus fort est toujours la meilleure :
> Nous l'allons montrer tout à l'heure,

la presse des États-Unis faisait entendre sur tous les tons que la guerre était l'affaire de quinze jours, un mois au plus, que la flotte espagnole n'oserait même pas lutter, qu'on allait débarquer 50.000 hommes — 100.000 disait-on même — à Cuba, etc. Beaucoup d'Américains semblaient ajouter foi à ces pronostics, et, parmi eux, il y avait sans doute nombre de membres du Congrès. Or, aujourd'hui que la flotte espagnole dépiste partout celle des États-Unis, que Cuba n'est ni soumis, ni affamé par un blocus plus apparent que réel, que l'on n'a débarqué ni 50.000 hommes, ni même 10.000, ou déchante, paraît-il, de l'autre côté de l'Atlantique et on commence à accuser le pouvoir d'incapacité.

Il faut avoir, en vérité, l'ignorance la plus élémentaire des lois de la guerre, la présomption et l'infatuation des Américains, ainsi que l'oubli de leur propre histoire, pour avoir pu concevoir un seul instant une idée aussi fausse de la situation. L'armée régulière n'étant que de 25.000 hommes, le Président Mac Kinley a appelé aussitôt 100.000 hommes sous les drapeaux. Mais ces hommes n'ont jamais été soldats ; il faut les équiper, les armer, les instruire et surtout — ce qui est le plus difficile — leur inculquer les idées de discipline. Tout cela n'est l'affaire ni de 15 jours, ni d'un mois, et il s'écoulera bien encore trois mois avant que cette masse d'hommes soit quelque peu transformée en soldats.

D'ailleurs les instructeurs manquent, les armes, les uniformes font défaut. Tout dernièrement, une correspondance relevait ce fait, qu'au camp de Tampa, les volontaires n'avaient qu'un fusil pour cinq et que l'uniforme d'une milice n'était constitué que par un foulard. Enfin, l'indiscipline est assez grande, certains corps n'obéissant pas à leurs chefs, les volontaires en prenant à leur fantaisie, témoin ce soldat nègre qui tue à coups de poing un coiffeur qui n'a pas voulu le raser. En outre, les fièvres commencent à faire des ravages sous le chaud climat de la Floride ; il y aura du déchet, même avant le débarquement à Cuba.

Digitized by Google

Et quand celui-ci aura été effectué d'autres appels de volontaires seront indispensables (1).

On peut dire que l'*école* que font aujourd'hui les États-Unis n'est qu'une répétition de celle qu'ils firent au début de la guerre de Sécession. Aussi est-il intéressant de rappeler ce qui se passa à cette époque, d'après le récit et les commentaires du général de Chanal sur l'armée américaine.

Les forces militaires des États-Unis se divisent en deux parties distinctes : l'armée régulière, qui est l'armée fédérale proprement dite, recrutée au moyen d'engagements volontaires et les milices des États qui, en temps de guerre, forment l'armée volontaire. Cette organisation résulte de la constitution politique de la confédération formée d'États souverains ayant chacun leur autonomie. Aussi l'armée volontaire est-elle levée, organisée et encadrée par les États avant d'entrer au service de l'Union. Les milices des États, véritables gardes nationales, peuvent être également appelées à un service actif pendant un temps déterminé en cas d'invasion ou d'insurrection.

Avant la guerre de Sécession l'armée régulière comprenait 1.098 officiers et 15.304 soldats répandus sur tout le territoire ; mais cet effectif n'était pas complet, surtout parmi les officiers, dont un tiers environ manquait sous les drapeaux. Lorsque les hostilités éclatèrent, les nécessités de la guerre amenèrent le gouvernement fédéral à une véritable loi de conscription annihilant jusqu'à un certain point les droits des États pour la levée des forces militaires.

Le 12 avril 1861, le Président Lincoln appela 75.000 hommes sous les armes, pour une durée de 3 mois. On croyait alors à Washington que ce serait suffisant pour étouffer la prise d'armes du Sud. Mais bientôt, le 3 mai, le président fut obligé de faire un nouvel appel de 82.000 hommes, dont 18.000 pour la marine et 42.000 pour l'armée volontaire, avec service obligatoire de 3 ans. Le Nord répondit avec enthousiasme et, au 1er juillet, on avait pu organiser 71 régiments d'infanterie, 1 de grosse artillerie et 10 batteries de campagne (l'artillerie légère n'étant pas organisée habituellement en régiments).

La bataille de Bulls-Run (21 juillet), où l'armée fédérale commandée par Mac-Dowel, fut complètement défaite par les confédérés sous les ordres de Beauregard, vint bouleverser tous les projets des hommes du

(1) Un appel de 75 000 hommes a eu lieu le 25 mai.

Digitized by Google

Nord qui pensaient avoir promptement raison des forces militaires du Sud. Pour parer aux éventualités d'une guerre qui semblait devoir prendre des proportions gigantesques, le Président fut alors autorisé à faire des appels jusqu'à concurrence d'un million d'hommes, pour une durée de service variant de 6 mois à trois ans.

Les échecs de l'armée fédérale ne firent qu'augmenter les manifestations du patriotisme et les États, les sociétés et même des particuliers levèrent et équipèrent des régiments ou des compagnies. Chacun agissant de sa propre initiative, il en résulta un certain désordre. Aussi un ordre du ministre de la guerre (21 février 1862), fixa-t-il pour l'avenir le quantum de chaque État. L'armée comptait alors 637.000 hommes. C'était encore insuffisant ; aussi, en 1862, 1863 et 1864, six nouveaux appels eurent-ils lieu, de 300.000 ou 500.000 hommes chaque. Au total, 2.759.000 hommes furent appelés sous les drapeaux pendant la durée de la guerre, d'avril 1861 à avril 1865.

Les cadres furent augmentés en proportion, et l'on compta 70 majors généraux et 275 brigadiers généraux. Quant aux régiments créés et dissous selon les besoins et les événements et, n'ayant pas cette perpétuité qui existe dans les vieux pays militaires, ils atteignirent le chiffre de 900 pour l'infanterie, 220 pour la cavalerie et 30 pour l'artillerie. Chaque État créant ses régiments sans s'inquiéter de ce qui se passait à côté, il y eut, par exemple, un 10e d'infanterie Illinois et un 10e d'infanterie New-York. Les premières levées résultèrent d'engagements volontaires, sans primes d'abord, puis avec une prime de 100 dollars par homme pour un engagement de 3 années. Mais les confédérés avaient adopté dès 1861, le service obligatoire. Le Nord dut alors les suivre dans cette voie et deux lois de 1863 et 1864 établirent le service obligatoire déterminé par le tirage au sort pour subvenir à l'insuffisance des engagements volontaires. Le remplacement d'abord autorisé contre paiement de 300 dollars, ne fut plus admis que dans certains cas par la loi de 1864. En 1863, le remplacement porta sur 35.000 hommes et donna 10.518.000 dollars (52 millions et 1/2 de francs).

La prime de 100 dollars donnée tout d'abord aux engagés, fut élevée dans la suite par le congrès et, grâce au dons des États ou des particuliers, portée à 300 et 350 dollars. Dans certains régiments de l'armée du Potomac, chaque soldat avait reçu même jusqu'à 600 dollars. Ces primes ne furent pas sans nuire à l'application de la loi, car les hommes les voyant

Digitized by Google

augmenter de plus en plus attendaient pour s'engager un taux encore plus élevé. D'autres, après un premier engagement désertaient, puis se rengageaient sous un autre nom, afin de toucher la prime une fois de plus. En février 1864, les souscriptions destinées à augmenter les primes du gouvernement fédéral avaient atteint le chiffre énorme de 936 millions de francs.

La formation des listes de recrutement rencontra de grandes difficultés en raison de la mauvaise tenue des registres de l'état civil. Les inscrits formèrent deux classes : de 20 à 35 ans et de 35 à 45. L'ensemble des listes fournit un total de 3.113.000 hommes, soit environ 19 °/₀ de la population.

Dans les premiers temps de la guerre les hommes de couleur n'étaient pas compris sur les listes de recrutement. La loi de 1864 les y fit figurer, ainsi que les esclaves.

L'établissement de la conscription, en 1863, ne fut pas sans occasionner des émeutes dans plusieurs grandes villes. Les scènes les plus violentes eurent lieu à New-York, où l'émeute aidée par la populace cosmopolite, resta maîtresse de la ville pendant 2 jours, brûla des bureaux de recrutement et égorgea des gens de couleur.

Au 1er mai 1864, l'armée fédérale comptait 662.000 hommes sous les drapeaux, 109.000 détachés dans les divers départements militaires, 117.000 malades ou blessés, 66.000 en congé ou prisonniers et 15.000 déserteurs, ce qui représente un effectif nominal de 940.000 hommes. En mars 1865, le totalde l'armée était de 965.000 hommes, mais on n'en comptait plus que 602.000 sous les drapeaux.

Les pertes éprouvées pendant la guerre se montèrent, pour l'armée fédérale, à 280.000 hommes, dont 90.000 périrent sur le champ de bataille ou des suites de leurs blessures et 183.000 moururent de maladie. Dans le total des pertes le nombre d'officiers figure pour 7.600. Ces chiffres ne sont relativement pas élevés, si l'on remarque que la guerre a duré 4 années (ce qui ferait une moyenne de 70.000 par année et que des batailles acharnées ont été livrées, comme celle de la Welderness (mai 1864) qui dura 3 jours et coûta 45.000 hommes aux fédéraux sur un effectif de 140.000.

Un chiffre qui retient l'attention est celui des désertions, car il ne s'élève pas à moins de 189.000, parmi lesquels 216 officiers. Ce dernier chiffre ne surprendra pas autrement, la plupart des grades étant dus à

Digitized by Google

la faveur ou au hasard. Le nombre énorme des désertions doit être attribué pour une partie à la faiblesse du président Lincoln qui ne pouvait approuver une condamnation à mort (7 exécutions seulement eurent lieu pendant la durée de la guerre), et surtout à la facilité qu'éprouvait le déserteur à se soustraire à toute recherche, en raison de l'étendue considérable du pays et de l'absence d'une bonne police. Pour remédier à ce mal, le gouvernement, qui savait quelle est l'influence de l'argent dans un pays où tout est une affaire, institua une prime de 30 dollars pour l'arrestation des déserteurs. L'effet produit fut remarquable : rien que pendant une durée de 6 mois (1863), 22.000 déserteurs furent amenés au bureau de recrutement !

L'armée fédérale acceptait dans ses rangs tous les engagements étrangers. Ceux-ci, autant qu'il a été possible de le savoir dans un pays recevant une importante immigration, furent à peu près proportionnés au nombre d'étrangers établis à demeure sur le territoire de l'Union. En mai 1864, sur 940.000 hommes, il y avait 188.000 Américains d'origine européenne. Au début des hostilités on avait essayé de former des corps composés uniquement d'Allemands et d'Irlandais (les immigrants les plus groupés dans les États-Unis), mais on y renonça bientôt en raison des inconvénients nombreux que présentait cette formation. Les étrangers enrôlés sous les drapeaux de l'Union et dont le nombre atteignit environ 3 °/₀, ne furent pas précisément ses meilleurs soldats.

On sait tous les préjugés contre les hommes de couleur qui, aujourd'hui encore, ont cours aux États-Unis. À une époque où l'esclavage existait, le fossé qui séparait les blancs des noirs était encore plus profond. Aussi au début de la guerre, les nègres étaient-ils exclus de l'armée. Mais le besoin d'hommes qui se fit peu à peu sentir modifia les idées existantes et un vote du 17 juillet 1862 autorisa l'armée à recevoir dans ses rangs des hommes de couleur. Ce fut la Louisiane qui organisa le premier régiment noir. Dans le courant de 1863, 18 régiments d'hommes de couleur, commandés par des officiers blancs, avaient été créés. Lorsque la guerre se termina, en 1865, on comptait 123.000 noirs sous les drapeaux ; 186.000 avaient été enrôles au cours de la lutte. Ils avaient formé un ensemble de 120 régiments d'infanterie, 7 de cavalerie, 12 de grosse artillerie et 10 batteries d'artillerie de campagne. Les nègres, surtout ceux qui étaient libres, firent vite de bons soldats et rendirent d'aussi utiles services que les blancs, car ils avaient une

Digitized by Google

endurance supérieure. Ils manœuvraient avec justesse sous les ordres de leurs officiers blancs, aimaient le métier des armes et se conduisaient bravement au feu.

Ces souvenirs sont restés présents dans la mémoire des Américains d'aujourd'hui. Aussi le général en chef Miles, qui est un vétéran de la guerre de Sécession, n'a-t-il eu garde d'oublier les troupes noires. Celles-ci se trouvent au premier rang parmi les corps réunis à Tampa et à la Nouvelle-Orléans, et figureront sans doute en tête du corps expéditionnaire destiné à débarquer à Cuba. Mais ce temps ne viendra pas tout de suite, car les États-Unis éprouvent à former une armée véritable autant de difficultés qu'il y a 37 ans.

G. Vasco.

SANTIAGO DE CUBA

Dans cette grande île de Cuba qui, d'une extrémité à l'autre, ne mesure pas moins de 1 450 kilomètres — la distance de Paris à Madrid — la partie orientale est de beaucoup la plus accidentée. Sur la côte méridionale s'étend une véritable chaîne de montagnes, la sierra Maestra (ou chaîne maîtresse) qui, s'élevant brusquement sur le littoral, produit l'effet d'une imposante muraille dressée contre les flots. Des pics élevés surgissent de cette masse et le principal, qui porte le nom de pico di Tarquino atteint une hauteur qui varie, selon les évaluations, de 2.000 à 2.500 mètres.

Cette région, presque inhabitée, sans voies de communication, couverte en partie de forêts et de marécages dans le voisinage des rivières, a été de tout temps la terre favorite des insurrections. Le soulèvement de 1868, qui amena une guerre civile de 10 années, y prit naissance et s'y fortifia ; celui de 1895, qui a amené la guerre avec les États-Unis, y a trouvé un refuge à peu près impénétrable contre les colonnes des troupes régulières espagnoles.

La sierra Maestra, au milieu de son développement sur la côte méridionale, décrit une légère courbe vers le nord et forme un large cirque sur les dernières ramifications duquel s'élève doucement la ville de Santiago de Cuba, à l'extrémité d'une magnifique rade sûre et profonde, capable d'abriter toutes les flottes de guerre. C'est là que l'escadre espagnole commandée par l'amiral Cervera, a établi son centre d'action.

Digitized by Google

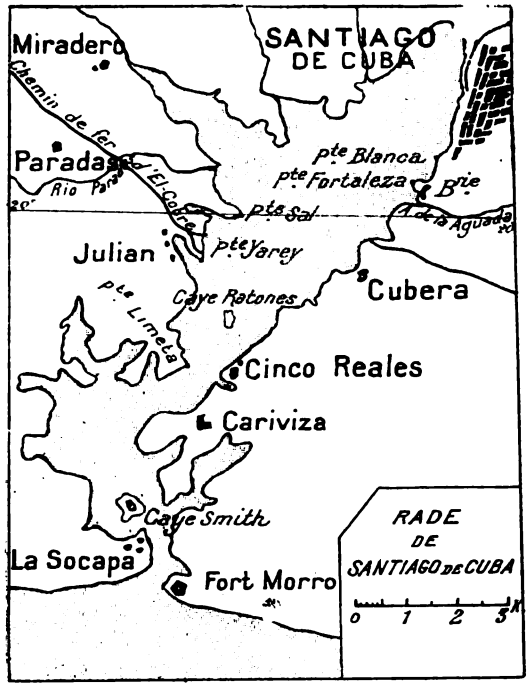
Santiago, que l'on appelle aussi Cuba, est, après la Havane, la ville la plus importante de l'île. Sa population est évaluée, depuis le dernier recensement, à 70 000 habitants. Sous le rapport de l'activité commerciale, elle n'arrive cependant qu'au 3e rang, Cienfuegos lui ayant depuis quelques années, ravi la 2e place qu'elle ne semble pas en état de pouvoir reconquérir.

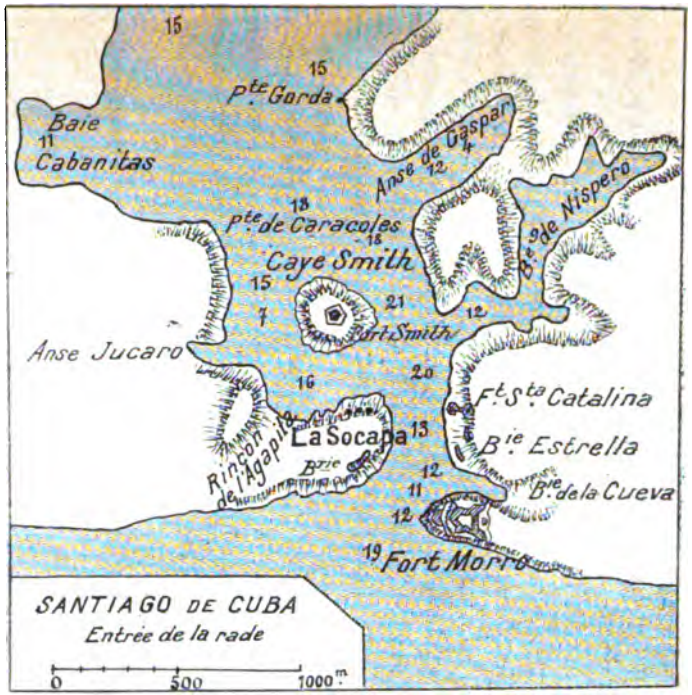
Santiago a, en effet, le défaut de n'avoir que des communications difficiles avec l'intérieur de l'île, par suite de la barrière que forme le massif montagneux de la sierra Maestra et c'est là un obstacle sérieux à son développement commercial. Plusieurs lignes de chemins de fer partent bien de Santiago, mais ces lignes ne sont pas rattachées au réseau général de l'île et n'ont qu'un caractère local comme celle d'El Caney, petite localité à l'est de la ville où les riches habitants vont en villégiature, celle d'El Cobre qui dessert les mines de cuivre de cette région et n'aboutit même pas à Santiago, mais au petit port de Julian situé sur la rive occidentale de la rade. La plus importante est la ligne qui traverse la sierra Maestra et servira un jour de voie de pénétration à l'intérieur de l'île ; mais cette ligne s'arrête à San Luis, à une faible distance au nord de Santiago.

La ville, dit Élisée Reclus, s'est nichée à l'extrémité nord-orientale de la rade, dans une combe circulaire et s'élève en encorbellement sur les pentes des montagnes. Ses maisons basses et multicolores, ses promenades, ses jardins, l'horizon superbe des monts environnants font de Cuba l'une des cités les plus belles des merveilleuses Antilles ; mais la chaleur extrême qui s'amasse dans l'air presque immobile du cirque profond donne à son climat un caractère d'insalubrité par trop accusé.

L'accès de la rade est formé par un goulet sinueux et resserré qui, dans sa partie la plus étroite, ne mesure que 160 mètres de largeur, ce qui ne permet guère à un bâtiment de fort tonnage de se retourner. Quand on arrive de la haute mer, l'entrée de la passe apparaît comme une brèche faite dans la muraille de rochers escarpés qui s'élève du littoral ; mais cette brèche semble elle-même n'être qu'un couloir sans issue, car une haute paroi de rochers, formant un immense écran, cache absolument la vue de l'intérieur. Ce n'est qu'une fois dans le goulet que le passage se découvre sur la gauche, le long de la caye Smith, laissant sur la droite la petite baie de Nispero. De tous côtés se présentent de ces petites baies *(ensenadas)*, vivement échancrées dans les terres

Digitized by Google





Les chiffres indiquent, en mètres, la profondeur de la passe.

Digitized by Google

et dont quelques-unes peuvent fort bien, en raison de leur profondeur, recevoir de gros navires.

Sauf le petit village de la Socapa, avec ses toitures inclinées et ses tuiles rouges, que l'on aperçoit au premier tournant de la passe, les abords inférieurs de la rade sont presque sans habitants. Sur le côté oriental, les rives sont généralement escarpées, présentant d'excellentes positions pour la défense de la passe. Sur le côté occidental, les rives, d'abord relevées, s'abaissent bientôt et restent à peu près plates. Des fourrés de mangliers bordent le rivage et lui font comme une ceinture à peu près infranchissable.

Quand on a franchi la pointe Gorda, qui s'avance fièrement dans la rade avec sa masse de rochers, le fond du magnifique bassin apparaît alors avec son amphithéâtre de montagnes et la ville de Santiago à ses pieds. D'une extrémité à l'autre la rade a une longueur de plus de 8 kilomètres et la passe 1 kilomètre et demi.

La défense de la passe n'était autrefois assurée que par le vieux fort Morro avec ses hautes murailles peu en rapport avec l'artillerie moderne, situé à l'entrée même du goulet, à 70 *m* de hauteur. Plus loin, à l'intérieur de la passe, se trouvaient les batteries de la Cueva, d'Estrella et de Santa Catalina. Depuis les événements qui se sont produits à Cuba dans ces dernières années, les défenses ont été renforcées. Le fort Morro a subi des transformations qui l'ont mis en meilleure posture pour résister à la grosse artillerie. Des travaux de défense ont été exécutés et garnis de canons près de la Socapa sur la pointe opposée de l'entrée du goulet. A l'intérieur de la passe et hors de la vue de la haute mer, un fort a été construit sur la caye Smith, cet îlot escarpé qui forme une excellente position stratégique. D'autres travaux de fortification sont en voie d'exécution, afin de renforcer encore la défense de ce que les Américains appellent le « goulot de bouteille » de Santiago, la rade représentant la bouteille où l'escadre espagnole se trouve « bouchée ».

C'est ainsi qu'une batterie, enfilant la passe, a été établie à la pointe Gorda.

L'entrée de la rade se trouve donc bien protégée et si les Espagnols ont pu armer leurs fortifications d'un nombre suffisant de pièces de grosse artillerie et surtout organiser d'une façon sérieuse la défense sous-marine, la passe peut être regardée comme infranchissable. Avec ses gros cuirassés, bien protégés et munis d'une puissante artillerie, la

Digitized by Google

flotte américaine pourrait, sans doute, avoir raison du vieux fort Morro et des batteries du littoral. Peut-être même pourrait-elle forcer la passe en faisant le sacrifice d'un grand nombre de ses navires. Mais que l'un de ses gros bâtiments soit coulé dans la partie étroite du goulet, celui-ci serait alors totalement obstrué ; les navires entrants ne pourront plus avancer et ceux qui auraient déjà pénétré dans la rade ne pourront plus en sortir. La destruction de l'escadre de l'amiral Cervera dans la rade de Santiago vaut-elle la peine de courir d'aussi gros risques ?

C. DE LASSALLE.

GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE

C'est une guerre essentiellement coloniale que celle qui a lieu entre l'Espagne et les États-Unis. Elle a pour enjeu les colonies espagnoles des Antilles et même celles de l'Océanie, Aussi intéresse-t-elle vivement les puissances coloniales par les conséquences qu'elle peut avoir et les enseignements qu'elle comporte. A ce titre la *Revue Française* en retracera les événements sous une forme succincte.

Sans remonter aux origines du conflit, qui a pour cause l'ingérence clandestine des Américains en faveur des insurgés cubains, l'explosion du cuirassé américain *Maine* dans le port de la Havane et les injonctions du gouvernement de Washington à l'Espagne, rappelons seulement que les hostilités prirent naissance le 21 avril 1898, à la suite du refus par le gouvernement espagnol de recevoir l'ultimatum des États-Unis lui enjoignant d'avoir à retirer ses troupes de Cuba.

Sans attendre que la déclaration de guerre ait été faite officiellement, les Américains se lancèrent à la poursuite des navires marchands espagnols et en capturèrent une vingtaine, parmi lesquels trois paquebots transatlantiques. Un seul navire américain, chargé de charbon, fut pris par les Espagnols, aux Philippines.

OPÉRATIONS AUX PHILIPPINES.

C'est en Extrême Orient que se livra le premier combat. L'escadre américaine qui se trouvait à Hong-Kong sous les ordres, du commodore Dewey reçut l'ordre de se diriger sur Manille pour y combattre l'escadre espagnole. Elle se composait des croiseurs *Olympia*, *Raleigh*, *Baltimore*, *Boston*, des canonnières *Concord*, *Petrel*, de l'aviso *Mac Culloch*, des transports *Zafiro* et *Nawshan*. Ses bâtiments de combat étaient modernes

Digitized by Google

et bien armés. Il n'en était pas de même de l'escadre espagnole de l'amiral Montojo; ses navires étaient démodés, en bois pour la plupart, sans vitesse et sans armement moderne. Elle se composait des croiseurs *Reina-Cristina*, *Castilla*, *Isla de Cuba*, *Isla de Luzon*, *Don Antonio de Ulloa*, *Don Juan d'Austria*, *Velasco*, *Marques del Ducro*, des canonnières *General Lezo*, *Argos*, du transport *Isla de Mindanao*.

Le 1er mai, dans la nuit, l'escadre américaine pénétrait dans la baie de Manille et n'était signalée qu'après avoir franchi l'entrée. A la pointe du jour elle attaquait l'escadre espagnole protégée par le feu des batteries de l'arsenal de Cavite. En deux heures de combat cette escadre était détruite après une défense héroïque : deux de ses navires étaient incendiés, les autres coulés par le feu de l'ennemi ou par les Espagnols eux-mêmes pour les empêcher de tomber aux mains des Américains. Ces derniers n'avaient eu que 8 blessés et quelques légères avaries à leurs navires, tandis que les Espagnols perdaient 600 tués ou blessés. Les défenses de Cavite avaient été réduites rapidement au silence; les fortifications mal entretenues, les pièces d'artillerie d'ancien et trop faible modèle, les batteries sans protection, n'avaient pu résister longtemps à l'artillerie à tir rapide et à longue portée des Américains. L'arsenal lui-même était occupé par ceux-ci peu après le combat.

Ce désastre est dû à l'incurie du gouvernement espagnol qui, s'il ne pouvait transformer des navires démodés en une flotte moderne, pouvait au moins leur assurer une protection efficace par l'établissement à terre de puissantes batteries convenablement protégées, et par l'installation de sérieuses défenses sous-marines qui eussent pu tenir à distance les navires américains et même les empêcher de pénétrer dans la baie. Rien de tout cela n'a été fait. Dans combien de colonies françaises un pareil désastre, engendré par les mêmes causes, ne se produirait-il pas si la guerre venait à éclater ?

Quelques jours après le combat de Cavite, la canonnière espagnole *Callao* venait se faire prendre dans la baie de Manille. La canonnière *Leyte* a été aussi capturée depuis.

Embarrassé par sa victoire, faute d'avoir des troupes de débarquement, l'amiral Dewey s'est contenté de bloquer Manille tout en cherchant à soulever de nouveau les indigènes contre les Espagnols.

Sans la révolte qui ensanglanta, pendant deux ans, les Philippines, ces îles auraient été presque dégarnies de troupes et auraient été la

Digitized by Google

proie certaine des Américains. La conquête que ces derniers vont entreprendre sera autrement difficile, car le général Augustin, capitaine général, a sous ses ordres environ 15.000 soldats espagnols, hommes aguerris, sans compter les troupes indigènes. Les 3.000 hommes qui viennent de partir de San Francisco ne sont que l'avant-garde des 15.000 annoncés. Mais la grande majorité se compose de volontaires et, si une nouvelle insurrection n'éclate pas, leurs efforts seront, sans doute, infructueux.

OPÉRATIONS AUX ANTILLES.

Lorsque le président Mac-Kinley déclara la guerre les Américains ne pouvaient songer à envahir Cuba avec les 25.000 hommes de leur armée régulière. Ils n'étaient pas prêts. Un décret du 23 avril appela 100.000 hommes sous les drapeaux. Ce sont ces hommes que l'on arme et que l'on instruit, et comme cela ne semble pas suffisant — les Espagnols ne paraissant pas le moins du monde disposés à évacuer Cuba — un décret du 25 mai a appelé encore 75.000 hommes.

Un des premiers actes du gouvernement de l'Union fut de déclarer le blocus de la partie ouest de Cuba comprise entre Matanzas et Cienfuegos. Mais ce blocus n'est pas toujours très effectif, plusieurs navires ayant pu le forcer. Les forces navales américaines furent divisées en deux escadres ; l'une, appelée escadre volante, sous les ordres du commodore Schley, avait pour objectif de surveiller l'escadre espagnole venant des îles du cap Vert ; l'autre, sous les ordres de l'amiral Sampson, était chargée du blocus de Cuba. Les hostilités ont été à peu près nulles jusqu'ici, les Américains étant dans l'impossibilité d'effectuer un débarquement, leur armée n'étant encore que dans la période d'organisation.

Quelques escarmouches ont cependant eu lieu. Les premiers engagements se produisirent devant Matanzas, à l'est de la Havane, où les canons des navires américains firent peu de dégâts. Le 11 mai, les canonnières *Wilmington* et *Hudson*, le torpilleur *Winslow*, bombardaient Cardenas, non loin de la Havane. Mais ces bâtiments s'étant trop rapprochés des batteries espagnoles, reçurent des avaries graves. Le *Winslow*, désemparé par un boulet, dut être pris à la remorque après avoir eu un officier et plusieurs hommes tués. Ce furent les premières victimes de la guerre du côté des Américains. Le même jour d'autres

Digitized by Google

bâtiments tentaient de débarquer des armes pour les insurgés, près de Cienfuegos, mais étaient repoussés par les Espagnols. Le 17, plusieurs navires essayaient une descente à Caïbarien, sur la côte septentrionale, mais étaient repoussés également. Même résultat à Cabanas.

Pendant que ces petits bâtiments faisaient ainsi le coup de feu sur les côtes de Cuba, l'amiral Sampson avec ses cuirassés, apparaissait le 12, à la pointe du jour, devant San Juan de Puerto-Rico, et sans avertissement préalable, commençait aussitôt le bombardement. Après trois heures de combat, la flotte américaine se retirait sans résultat, ayant subi quelques avaries et causé des dommages peu importants à San-Juan et au fort Morro, qui a vivement riposté. Les Américains eurent 1 tué et 7 blessés, les Espagnols, 4 soldats tués et quelques blessés.

Sur ces entrefaites, l'escadre espagnole de l'amiral Cervera arrivait aux Antilles. Composée des quatre croiseurs cuirassés, *Almirante Oquendo, Maria Teresa, Vizcaya, Christobal Colon,* d'égale vitesse, des contre-torpilleurs *Terror, Furor, Pluton,* formant un tout très homogène, elle était partie des îles du cap Vert le 29 avril; naviguant à petite vitesse, elle arrivait à hauteur de la Martinique le 11 mai et détachait à Saint Pierre le *Terror* qui avait quelques avaries à réparer. Poursuivant sa marche, elle inclinait au sud, touchait le 15 à l'île de Curaçao, et, le 19 mai au matin, entrait dans la rade de Santiago de Cuba, sans avoir été rencontrée par l'ennemi.

A la nouvelle de l'arrivée près de la Martinique de la flotte espagnole, contrairement au bruit qui avait été répandu de son retour à Cadix, l'escadre volante quittait Hampton Roads le 12 mai, se dirigeant en toute hâte vers la Havane, afin de barrer la route à l'amiral Cervera du côté du Yucatan, tandis que l'escadre Sampson allait prendre position entre Cuba et Haïti. Mais pendant que les éclaireurs cherchaient vainement en tous sens l'escadre espagnole, celle-ci entrait tranquillement à Santiago, où le commodore Schley venait la bloquer, après avoir croisé pendant deux jours devant Cienfuegos où il la croyait entrée tout d'abord. Néanmoins, les Américains ne paraissaient pas encore bien convaincus de sa présence en ce port et leurs navires battaient les mers de tous côtés; 67 d'entre eux sont actuellement dans les mers des Antilles, parmi lesquels 25 yachts ou remorqueurs armés, que l'on appelle la flotte des moustiques, à cause des piqûres qu'elle doit occasionner.

Le cuirassé *Orégon* et la canonnière *Marietta,* venant de San-Francisco

Digitized by Google

par le cap Horn, ont rejoint heureusement l'escadre après avoir été rejoints eux-mêmes à Rio-de-Janeiro par le croiseur *Nictheroy*, racheté au Brésil et qui prend le nom de *Buffalo*.

A part l'affaire de Cavite, aux Philippines, il n'y a eu jusqu'ici aucun engagement sérieux. Des deux côtés on n'est pas prêt. En Espagne, l'escadre de réserve commandée par l'amiral de la Camara, continue à s'organiser à Cadix. Aux États-Unis, l'armée se forme avec lenteur. On commence enfin à comprendre que la guerre peut durer longtemps.

Il est bon de signaler l'hostilité suscitée aux États-Unis contre la France par la presse qui a poussé à la guerre, la presse *jaune*, comme on l'appelle. Capture du paquebot français *Lafayette*, accusé d'avoir voulu forcer le blocus de la Havane, puis relâché et autorisé à entrer dans ce port, au début des hostilités ; accusation d'y avoir débarqué des officiers d'artillerie français pour venir en aide aux Espagnols ; retard mis par les employés du câble français de la Martinique de transmettre un télégramme américain, — qui n'a même pas été déposé, — toutes fausses nouvelles qui ont été démenties, mais qui n'en ont pas moins produit une fâcheuse impression contre la France. Il importait de faire ressortir cet état d'esprit que l'on ne peut que regretter en France.

C. DE LASALLE.

QUATRIÈME CENTENAIRE DE VASCO DE GAMA

Le Portugal a brillamment fêté, du 17 au 20 mai 1898, le 400e anniversaire de la découverte de la route des Indes par Vasco de Gama, qui fut l'origine de la puissance maritime et coloniale du Portugal, laquelle ne dura d'ailleurs qu'un siècle.

Cette grande découverte eut une répercussion considérable dans le bassin de la Méditerranée. L'Europe faisait alors, par la voie de l'isthme de Suez et de la mer Rouge, tout le commerce avec l'Inde et l'Extrême-Orient. La route du Cap, que les navires marchands adoptèrent peu à peu, porta un coup mortel à celle de la mer Rouge, qui ne devait recouvrer sa suprématie que plus de trois siècles après. Venise surtout, fut gravement atteinte. Mais les Portugais ne surent pas conserver leur prépondérance en Extrême-Orient. Les Hollandais, puis les Anglais, qui

Digitized by Google

les suivirent de près, ne tardèrent pas à se substituer à eux et à édifier des empires coloniaux encore puissants à l'heure actuelle.

C'est en 1497, que le roi de Portugal chargea le grand navigateur de tenter cette entreprise, que Barthélemy Diaz n'avait pu mener à son but, tout en découvrant cependant le cap des Tempêtes, devenu presque aussitôt cap de Bonne-Espérance (1487).

Précédemment, les Canaries avaient été découvertes par les Portugais en 1341, les Açores en 1350, Madère en 1420, le cap Bojador en 1433, le cap Vert en 1445. L'embouchure du Congo fut découverte par Diego Cam en 1482.

Il est intéressant de noter aussi qu'en 1486, Pierre de Covilham fut envoyé en Égypte, d'où il gagna la mer Rouge, Aden et les Indes, par la route que suivaient alors les Vénitiens et les Arabes ; il se rendit en suite de Goa à Sofala, puis revint à Aden, au Caire, puis en Abyssinie où il disparut.

Le 4 juillet 1497, Vasco de Gama partait de Belem, près Lisbonne, avec trois vaisseaux de guerre, un navire chargé de provisions et 148 hommes. Il y avait à bord 10 condamnés à mort destinés à être mis en avant en cas de conflit. Après avoir essuyé une violente tempête sur les côtes de l'Afrique méridionale, Vasco de Gama eut à comprimer une révolte à bord ; il fit mettre le pilote aux fers et prit lui-même la barre. Le 20 novembre, il doubla le cap de Bonne-Espérance, après une relâche à Sainte-Hélène, puis arriva le jour de Noël au pays qu'il nomma Natal.

Bientôt, on dut sacrifier le navire qui portait les provisions, car il ne pouvait plus tenir la mer. Puis, le scorbut éclata à bord. Au bout d'un mois de relâche, l'expédition reprit sa marche, reconnut l'embouchure du Zambèze et arriva à Mozambique. Bien que l'accueil des indigènes eût été quelque peu hostile, on repartit sans difficulté et on arriva à Mombassa, puis à Mélinde le 15 avril 1498, jour de Pâques.

Un pilote ayant consenti à conduire l'expédition vers le littoral de l'Inde, l'expédition repartit le 20 avril et aborda à Calicut, port de l'Inde méridionale, sur la côte du Malabar, le 20 mai 1498.

Deux des condamnés furent débarqués. Les curieux les entourèrent aussitôt et des marchands tunisiens leur demandèrent leur nationalité ; ils se déclarèrent Portugais. Les marchands tunisiens qui avaient trafiqué avec les Espagnols, les accueillirent avec bienveillance et des

Digitized by Google

relations amicales s'établirent aussitôt avec les indigènes. Mais, par suite de la perfidie des Maures et autres trafiquants, qui craignaient la concurrence commerciale portugaise, les autorités se montrèrent plus hostilès et finalement, les habitants s'emparèrent des marchandises et se saisirent des gardes qu'ils violentèrent. Vasco de Gama fit à son tour plusieurs prisonniers qu'il ne rendit qu'en échange de ce qu'on lui avait pris. Il cingla ensuite vers Cananor et Goa.

Mais il fallait partir. Vasco de Gama fit voile vers l'Afrique, aborda en octobre à Magadoxo, puis à Mélinde, où il dut brûler un deuxième navire hors d'usage. On continua vers le Cap avec les deux navires restants, mais la tempête les sépara. La mort du frère de Vasco de Gama qui fut enseveli à l'île de Terceire (Açores), retarda encore l'expédition.

Vasco de Gama dut brûler son propre navire et ne rentra à Lisbonne que le 30 août 1499. Nicolas Coelho, son lieutenant, qui commandait le seul navire sauvé, était rentré avant lui, le 10 juillet, deux ans après le départ de la flottille. 55 hommes seulement sur 148 qui étaient partis, revirent le Portugal.

Vasco de Gama, en récompense de sa découverte, fut nommé amiral des Indes.

De nombreux voyages vinrent bientôt compléter celui de Gama. Alvarez Cabral parti en mars 1500, descendit jusqu'au Mozambique, visita Mélinde et Calicut.

Vasco de Gama lui-même, repartit en février 1502, avec 20 navires et des forces considérables. Arrivé aux Indes, il traita avec les radjahs de Cananor, de Cochin et de Collam, qui s'engagèrent à ne faire de commerce qu'avec le Portugal, il revint à Lisbonne en février 1503, après avoir laissé dans les eaux de l'Inde, une escadre qui y périt.

En 1504, Albuquerque partit de Lisbonne pour les Indes. Il construisit le premier fort portugais dans l'Inde, à Cochin, ce qui ruina le commerce que les Arabes, les Egyptiens et les Vénitiens faisaient dans la mer des Indes.

En 1505, François d'Almeida partit d'Europe avec 20 navires et des troupes, il construisit en route des forts à Quiloa, Mombassa, Goa, Onor et Cananor. En février 1509, il battit les Arabes à Diu et assura au Portugal la suprématie dans l'Inde. Albuquerque qui était toujours dans l'Inde, se querella avec d'Almeida ; ce dernier repartit pour l'Europe, mais s'étant arrêté au Cap, il y fut tué par les Cafres.

Digitized by Google

Albuquerque resté seul, prit l'île de Socotora en 1507, pour commander la route de la mer Rouge et imposa la suzeraineté portugaise aux ports de l'Arabie. Il détruisit Mascate en grande partie, s'empara d'Ormuz et y établit un fort. Goa, qu'il prit en 1510, devint le centre des Indes portugaises. Albuquerque s'empara encore de Malacca, puis d'Ormuz une 2e fois (1515), il mourut à Goa la même année.

Le Portugal était, par ces conquêtes, devenu la première puissance maritime et coloniale du monde. Vasco de Gama, nommé en 1524 vice-roi des Indes y repartit, mais y mourut peu après à Cochin (1525).

Les princes indiens se révoltèrent alors contre les Portugais. En 1583, le roi d'Espagne étant devenu maitre du Portugal, les colonies de l'Inde furent laissées à elles-mêmes et la Hollande put facilement s'en emparer.

Entre temps, en 1557, les Portugais avaient, les premiers, noué des relations avec la Chine et s'étaient installés à Macao. En 1526, Georges de Menezes atteignait la Nlle Guinée, Sumatra, Bornéo, etc. En 1529 de Souza Tavares allait à Bassorah et Estevam da Gama pénétrait, en 1541, au fond de la mer Rouge. En 1542, Mendez Pinto abordait au Japon.

En 1511 Albuquerque avait fait explorer les iles Moluques ; en 1517, Perez d'Andrade avait vu Poulo Condor et en 1518, il s'était arrêté à Canton, mais dans tous ces pays, les Portugais n'avaient fondé aucun établissement.

Il faut donc rendre au Portugal cette justice que c'est lui qui a montré le chemin dont les autres, et surtout les Anglais ont largement profité. On ne peut donc que s'associer à la glorification de cette brillante période qu'a été pour la géographie et pour le Portugal, la fin du 15e siècle et le commencement du 16e, période dans laquelle le nom de Vasco de Gama domine tous les autres.

PAUL BARRÉ.

Digitized by Google

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

Le dr *Maclaud* est chargé d'une nouvelle mission en Guinée française. Il se rend à Konakry, puis au Fouta-Djallon, pour y étudier à fond les ressources agricoles. Son enquête durera au moins 18 mois. Il part seul, sans escorte. Il avait accompagné Braulot à Kong, en 1893.

La mission *Gentil* (XXIII, 238) est heureusement arrivée au lac Tchad. Partie de France en avril 1895, il ne lui a pas fallu moins de 3 années pour accomplir ce voyage. En septembre 1896, M. Gentil, qui avait remonté l'Oubanghi jusqu'à son confluent avec la Kémo, établissait un poste sur un sous-affluent du Chari. En avril 1897 il s'intallait sur un affluent du Gribingui, par 7° de lat, et 16°40, long. E. C'est là qu'il a monté son vapeur démontable le *Léon-Blot*, et d'où il est parti pour atteindre le lac Tchad, où il entrait le 1er novembre après avoir séjourné 2 mois au Baguirmi. Pour arriver jusqu'au lac M. Gentil dut traverser des territoires occupés par Rabah, le conquérant du Bornou, l'instigateur du massacre de la mission Crampel. A Goulfeï, une de ses places d'armes, sur la rive gauche d'une des branches du Chari, il fut cependant bien reçu et la population lui offrit gratuitement des vivres en abondance. En revenant du lac Tchad, il s'arrêta de nouveau au Baguirmi, dont le sultan est indépendant et ramena de sa capitale, Massinia, une ambassade qui doit venir en France, M. Gentil rapporte d'importants résultats géographiques. Le Gribingui n'est qu'un affluent du Chari et non une de ses branches. Quant au Logone il ne serait qu'une branche du Chari.

M. *Bonnel de Mézières*, second de la mission *de Béhagle* (XXIII, 238), qui était revenu en Europe pour constituer une mission de renfort, s'est embarqué le 8 mai à Anvers, pour se rendre au Congo et y rejoindre M. de Béhagle, qui se dirige sur la région du Tchad. Il est accompagné de MM. Louis Martel et G. Bourgeau qui ont déjà séjourné dans la région du haut Congo, Charles Pierre et Raymond Colrat, plus spécialement chargés des études topographiques et scientifiques de la mission.

M. *de Poncins*. a écrit du camp d'Aliou, près d'Ankober, 13 janvier. Depuis le 8 novembre 1897, il a vécu, tantôt chez les Somalis Issa, tantôt chez les Adals. Il a suivi un itinéraire en pays neuf, qui l'a mené à un point d'eau très écarté, dans un désert brûlé. Ce point est Abako,

Digitized by Google

repaire des nomades Somalis, et qui se trouve sur la route entre Harrar et le Choa.

Le prince *Henri d'Orléans* (XXIII, 306) est parti le 30 mai de Djibouti avec les Français qui l'accompagnent et son escorte de Sénégalais. Il se rend à Addis-Abbeba par une route directe et encore inexplorée à travers le désert. Ce voyage ne laissera pas que de présenter des difficultés assez sérieuses en raison de l'état de guerre existant entre tribus dont on traversera le territoire. Le c^te^ Léontieff, qui est parti seul de Djibouti, précédant la caravane, est arrivé à Harrar.

M. *Raoul*, pharmacien en chef de 1re classe des colonies, est mort à Lannilis, près de Brest, des suites d'une maladie qu'il avait contractée à Sumatra, au cours de sa dernière mission scientifique, d'où il avait rapporté de précieux renseignements au point de vue de l'acclimatation des plantes coloniales. Il était âgé de 53 ans.

M. D.-W. *Carnegie* a rendu compte du voyage de 13 mois qu'il accompli, en 1896-1897, dans l'Australie occidentale. Parti de Coolgardie, le 9 juillet 1896, avec 3 compagnons, MM. T.-A. Breaden, G. Massie et C. Stansmore, 9 chameaux et des provisions pour 5 mois, M. Carnegie s'engagea dans un désert où les chameaux restèrent 13 jours 1/2 sans boire. Les rares populations rencontrées sont des nomades vivant de rats et de lézards. Les puits sont rares et vite taris. Les habitants sont noirs et se badigeonnent de graisse et de cendres ; ils sont petits, laids et vont absolument nus. Ils ne construisent pas de maisons, n'ont pas de villages et s'installent dans des cavités qu'ils creusent dans le sol. Quoique sauvages, ils ne sont pas méchants. La vue des chameaux les a beaucoup étonnés. M. Carnegie a constaté que la région entre Coolgardie et les mines de Kimberley est un désert inhabitable, où il n'y a pas trace d'or. La mission est passée à Doyle's Well, à 325 kil. de Coolgardie, au mont Worsnop, à Alexandre Springs, aux monts Alfred et Maria. Le point extrême atteint fut Hall's Creek, par 18°15′ et 127°,46′. Le retour de l'expédition eut lieu par les lacs White et Mac Donald, les monts Rawlinson, Blyth Creek, les lacs Wells et Darlot. La mission revint à Coolgardie en août 1897, ayant perdu M. Stansmore.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Tunisie : *Régime douanier.* — Le *Journal officiel tunisien* a publié une série de décrets relatifs au régime économique de la Tunisie. Depuis le 1er janvier 1898, l'obligation pour le gouvernement beylical de maintenir le tarif uniforme de 8 0/0, en vertu de la clause de la nation la plus favorisée, a disparu du fait de la suppression de l'ancien traité anglo-tunisien. La publication d'un nouveau tarif douanier ne pouvait plus être ajournée davantage et c'est pour y pourvoir, au moins à titre provisoire, que les décrets précités ont été rendus. Ces décrets assurent au commerce français des avantages importants, conformément aux engagements pris par M. Hanotaux devant la Chambre des députés.

On se rappelle que la loi du 19 juillet 1890, votée par les Chambres dans l'intérêt des colons français établis en Tunisie, accordait l'entrée en franchise, en France, des céréales, du bétail, du vin, etc., dans des quantités déterminées chaque année. Mais, par contre, les produits français continuaient à acquitter à leur entrée en Tunisie la taxe de 8 0/0 comme les autres marchandises. Les anciens traités qui liaient la Régence aux nations étrangères ayant cessé d'exister et ayant été remplacés par des conventions qui lui laissaient sa liberté d'action, il en est résulté la possibilité d'accorder aux produits français un traitement privilégié. Désormais, les principales industries françaises, primées encore par la concurrence étrangère sur le marché tunisien, telles que celles des fers, tissus de laine, métaux, machines, matériel des travaux publics, sont assurées d'approvisionner exclusivement la Régence par la double combinaison de la franchise accordée aux produits français de l'espèce et de l'application aux produits similaires étrangers du tarif protecteur établi en France. La France acquiert, en outre, le monopole de la vente de produits d'importante consommation qu'elle peut fournir, tels que le sucre et l'alcool qui sont frappés à l'importation étrangère d'un droit protecteur suffisant pour atteindre ce but. Exception est faite seulement pour les cotonnades, qui d'après la dernière convention avec l'Angleterre, ne devront pas, jusqu'en 1913, être taxées à plus de 5 0/0 de leur valeur. Cette importation britannique représente une valeur annuelle de 4 à 5 millions de francs.

Ainsi que le faisait remarquer dernièrement la *Revue Française* (avril 1898, p. 234), 75 0/0 des exportations tunisiennes prenaient le chemin de la France et de l'Algérie, tandis que 58 0/0 seulement des importations en Tunisie provenaient de France et d'Algérie. La suppression de la taxe de 8 0/0 qui frappait les produits français élèvera certainement d'une façon sensible le quantum des importations françaises.

La diminution produite par le nouveau régime douanier sur les recettes au Trésor tunisien est compensée par la surélévation des droits sur les den-

Digitized by Google

rées coloniales et d'une taxe de consommation sur l'alcool et le sucre. Ces droits équivalent à l'octroi de mer appliqué en Algérie.

Dans sa séance du 4 mai, la Conférence consultative, appelée à donner son avis sur ces mesures, s'y est complètement ralliée.

Dès l'ouverture des Chambres, celles-ci seront saisies de certaines modifications à apporter à la loi de juillet 1890, en vue d'amener le plein développement de la colonisation tunisienne.

Soudan français : *Prise de Sikasso.* — A la suite de l'attitude hostile du fama de Sikasso, une colonne de 1 500 hommes a été organisée et placée sous les ordres du lt-colonel Audéoud, lt-gouverneur du Soudan français. Arrivée devant Sikasso l'assaut a été donné le 1er mai. L'attaque, commencée au point du jour, ne s'est terminée qu'à 3 h. du soir par la prise de la ville. Le fama Babemba s'est fait tuer après une résistance acharnée. Nos pertes ont été sensibles : 2 officiers tués, les lts Gallet et Loury, 4 officiers blessés, 50 indigènes tués et 135 blessés, soit au total 195 tués ou blessés. On évalue à un millier le nombre des ennemis tués ou blessés. Des approvisionnements importants en armes, munitions et vivres ont été trouvés dans la place.

La ville de Sikasso, située dans la boucle du Niger, un peu au nord du 11e parallèle, est la capitale du Kénédougou. L'ancien roi de ce pays, Tiéba, avait depuis longtemps contracté un traité d'amitié avec nous et, comme ses intérêts étaient opposés à ceux de notre adversaire Samory, il nous fut toujours fidèle. Tiéba mourut en 1895 et fut remplacé par son fils Babemba. Ce dernier n'a jamais paru désireux de conserver avec nous les bonnes relations de son père. Aussi, quand, en 1897, le colonel de Trentinian envoya dans le bassin de la Volta une colonne d'occupation, il tint à s'assurer des dispositions exactes de Babemba et il envoya le capitaine Braulot, qui fut tué plus tard à Bouna par les gens de Samory. Effrayé sans doute par la concentration de nos troupes à Ségou, Babemba fit au capitaine Braulot un accueil chaleureux, se porta en personne à sa rencontre et le retint huit jours dans sa ville. Ses bonnes dispositions étaient certaines.

Mais, récemment, on apprit que Babemba était en relations suivies avec Samory. Une mission fut alors envoyée à Babemba. Elle était commandée par le capitaine Morrisson et comprenait une vingtaine d'hommes. Cette fois, l'accueil réservé à notre envoyé par le fama de Sikasso fut plutôt hostile. Il importait de briser de suite cette résistance.

C'est dans ce but que fut formée la colonne expéditionnaire qui vient de prendre la ville, après un combat qui a dû être assez vif, car Sikasso était entouré de « tatas » assez solides et il a fallu du canon pour ouvrir la brèche. Il est à prévoir qu'un poste solide sera établi à Sikasso afin de servir de point d'appui contre Samory. Voici la description que le capitaine Braulot donnait de Sikasso :

» Sikasso est une très grande ville. Elle s'est augmentée de moitié depuis le voyage de Péroz en 1891. Elle est entourée de deux tatas très solides séparés par un chemin de ronde de 50 à 60 mètres de large. Le périmètre du

Digitized by Google

tata extérieur est d'au moins 8 ou 9 kilomètres. L'ancienne ville qui domine au N. la nouvelle est séparée de cette dernière par un ruisseau qui coule du S.-O. au N.-E. Ce ruisseau arrose, dans sa partie N.-E., près de l'habitation du fama qui domine sur la campagne, une bananerie immense.

En somme, vue du plateau qui commande la ville à 1 200 mètres au N., Sikasso a grand air. De toutes parts, des maisons à étage couronnées de clochetons s'élèvent au-dessus des terrasses et des toits en paille. Dans la partie haute, se dresse une butte qui est, en petit, la butte Montmartre de la capitale du Kénédougou. Ce n'est pas laid comme ensemble. J'estime la population à 12 000 habitants ».

Occupation et siège de Kong. — La réoccupation de Kong, effectuée par le lieutenant Demars avec 80 tirailleurs, puis par le commandant Caudrelier, a donné lieu à de brillants faits d'armes que rapporte une correspondance adressée à l'*Eclair*.

Les l^ts Demars et Méchet, partis le 21 janvier 1898 de notre dernier poste, sur le Comoé, s'avancèrent jusqu'à 8 kil. de Kong et apprirent que quelques sofas seulement gardaient cette ville. Ils résolurent aussitôt de l'attaquer. 300 sofas à peine sortirent de leurs *saniés* (retranchements), mais furent vite repoussés par quelques feux de salve. Samory, informé de l'occupation de Kong par une faible troupe, fit aussitôt investir Kong, du 12 au 27 février, par 2.000 à 3.000 sofas, qui tirèrent 60.000 cartouches de fusil à tir rapide et lancèrent plusieurs projectiles pleins de 0^m 60 de longueur sur 0^m 10 de diamètre. Un de ces projectiles tomba au milieu du poste mais n'atteignit personne.

La résistance héroïque de la petite garnison des l^ts Demars et Méchet est digne d'admiration. Les difficultés de défense d'un posts improvisé furent grandes. L'eau vint bientôt à manquer. Les puits intérieurs étaient insuffisants et les puits extérieurs dangereux à aborder. Pendant les premiers jours des corvées parvinrent à se glisser la nuit hors du poste pour chercher un peu d'eau. Mais les sofas s'en aperçurent et déjouèrent la manœuvre. Il fallut alors se rationner strictement; tous les animaux et plusieurs porteurs périrent de soif. Toutes les nuits les griots de Samory venaient insulter les tirailleurs et les exciter à abandonner le poste.

Le commandant Caudrelier, prévenu, quitta le poste de Khomhokodianirikoro, le 24 février. Les sofas l'attaquaient le lendemain, à 2 kil. au sud de Nasian. Victorieuse, la colonne fut attaquée encore le 26, sans succès.

Près de Kong, la colonne essuya, sans pertes, les feux de 2.000 à 3.000 sofas, mais au bout de quelques heures de combat, la place était dégagée et le c^t Caudrelier faisait sa jonction avec les l^ts Demars et Méchet (27 fév. 1898).

Sierra-Leone : *Insurrection.* — Une grave révolte a éclaté contre l'Angleterre à Sierra-Leone. Les noirs se sont soulevés parce que les Anglais voulaient percevoir un impôt de 6 fr. 25 par cabane, chiffre considéré comme beaucoup trop élevé pour les ressources des indigènes.

La révolte prit naissance dans le pays de Kassi ou Kareni, au N. E. de Port-Lokko, à 23 milles de Freetown, près la frontière française, où aux

Digitized by Google

griefs provoqués par l'impôt sur les huttes se joignait la nomination d'un roi impopulaire par les Anglais. Ce dernier a été fait prisonnier par son rival Bé-Boury qui l'a fait égorger.

Dans le courant de février 1898, le capitaine Sharpe requit la force de police pour arrêter Bé-Boury; l'échec fut complet. Le major Norris ne réussit pas mieux. Le commandant Tarbet fut repoussé, puis cerné dans Karéné. Une compagnie du « West-India regiment », envoyée pour le dégager, n'y a réussi qu'après 3 jours de combats acharnés. A la fin d'avril, le colonel Marshall déclara avoir traversé le district de Karéné sans trop de difficultés. Mais de nouveaux troubles éclatèrent à Kambia (district de Bandjama) le 17 avril, puis dans le district de Romietta en mai.

La situation s'est aggravée depuis et il est très difficile de trouver des porteurs pour accompagner les troupes britanniques. La rébellion a même gagné le sud de la colonie; des factoreries européennes ont été brûlées dans l'île Sherbro et des négociants ont été massacrés ou faits prisonniers. Le révérend Humphrey a eu sa tête piquée en haut d'une perche. Deux factoreries de la Compagnie française de l'Afrique occidentale ont été incendiées à Manho et plusieurs traitants noirs y ont été massacrés.

Les Anglais ont expédié des troupes de Lagos et 6 navires à destination de Sierra-Leone, et il faudra un grand effort pour écraser ce soulèvement.

Le territoire de Sierra-Leone comprend la colonie proprement dite et l'*hinterland*. La colonie comprend la péninsule de Freetown (ville de 40.000 hab.), l'île de Sherbro, quelques autres îles et une bande côtière de 180 milles de large sur 20 milles de profondeur (en tout 4.000 milles carrés). L'arrière-pays s'étend sur 30.000 milles carrés,

Depuis la convention franco-anglaise de délimitation de 1895, le gouverneur sir Frédéric Cardew a entrepris la pénétration dans l'intérieur, rendue difficile par les luttes intestines des petits chefs et par le trafic des esclaves. Le pays de protectorat a été divisé en 5 districts, dirigés chacun par un commissaire. Le budget est de 250.000 fr. qu'on voulait alimenter par un impôt sur les liqueurs et un autre sur les huttes. C'est ce dernier impôt qui a provoqué la révolte.

Hinterland du Dahomey : *Occupation du Dendi.* — Les heureux résultats obtenus par les missions Baud-Vermeersch, au Gourma, et Bretonnet, au Niger, n'assuraient pas la soumission complète des régions voisines du grand fleuve au nombre desquelles se trouvait le Dendi. M. Ballot, gouverneur du Dahomey, chargea alors le capitaine Baud d'occuper ce pays, proche voisin du Gourma (1). Bien que n'ayant sous ses ordres que de faibles forces, le capitaine Baud quitta Kodjar et occupa Carimama (14 octobre 1897) sur le Niger après avoir eu à traverser une région d'une brousse épaisse et la rivière Mekrou, rendue difficile à franchir par la hauteur des eaux. De Carimama, M. Baud se rendit à Ilo, où il apprit que les habitants de Madécali avaient

(1) Voir la carte, p. 201 (avril 1898).

Digitized by Google

attaqué nos alliés. Il résolut alors, bien que n'ayant qu'une trentaine de tirailleurs, de marcher sur cette ville pour en punir les habitants.

L'ennemi. qui comptait environ 2.000 hommes, fantassins ou cavaliers armés d'arcs et de flèches, de lances et de javelots, s'avança à sa rencontre. Le choc se produisit dans une plaine couverte d'une herbe si épaisse et si haute que l'on avait peine à apercevoir un homme à dix pas. L'ennemi se précipita sur la petite troupe et la couvrit de flèches; mais les tirailleurs ripostèrent vivement en envoyant des feux de salve qui brisèrent l'élan des assaillants. Ceux-ci reculèrent alors, pendant que les tirailleurs. se formant en colonne, s'élançaient à la baïonnette sur l'ennemi qui s'enfuit en laissant 200 hommes sur le champ de bataille. Au fort de l'action, le capitaine Baud reçut au bras gauche une flèche empoisonnée qui le fit cruellement souffrir et ne lui permit de se rétablir qu'après un assez long temps. De retour à Ilo, il put, grâce à quelques renforts, pacifier entièrement le Dendi et procéder à son organisation.

Rhodésia : *M. Rhodes rétabli directeur.* — L'Assemblée générale des actionnaires de la *Chartered* a adopté, le 21 avril, des modifications dans son organisation intérieure et a rétabli M. Cecil Rhodes dans ses fonctions de directeur. On n'a pas oublié les causes de sa chute.

Premier ministre du Cap, directeur de la Chartered, l'homme le plus influent de l'Afrique australe anglaise, M. Cecil Rhodes n'avait trouvé sur sa route, pour contrecarrer sa politique, que les Boërs du Transvaal. Le coup de main tenté par le Dr Jameson, qui aurait pu assurer à M. Cecil Rhodes la toute-puissance, faillit un moment causer sa perte. Blâmé dans toute l'Europe, en Angleterre même — du moins en apparence, — M. Rhodes dut abandonner son poste de premier ministre et la direction de la Chartered. Mais, bien que n'étant plus rien, il parvint néanmoins à maintenir son influence dans le pays qui porte son nom, à réprimer la révolte des Matabélès et à poursuivre le chemin de fer du Cap jusqu'à Boulouwayo. Les Anglais, qui n'oublient pas les services rendus, et qui savent apprécier les hommes de valeur, ont assuré à M. Rhodes une rentrée quasi-triomphale et vont lui permettre de consacrer ses talents incontestés à la cause de l'Empire britannique.

Les modifications introduites dans l'organisation de la Chartered sont la conséquence des derniers événements qui avaient déjà amené l'institution d'un représentant du gouvernement britannique auprès de la puissante Cie. Désormais, un commissaire-résident assistera à tous les conseils de la Chartered et devra autoriser les expéditions militaires. Le commandant des troupes de la Cie sera nommé par la couronne. En outre, un droit de veto absolu sur toutes les décisions des directeurs sera conféré au Secrétaire d'État des colonies, à Londres. Par suite de ces modifications, la Chartered sera ainsi placée sous le contrôle du Gouvernement.

Dans le discours qu'il a prononcé en prenant possession de ses fonctions, M. Cecil Rhodes a confirmé ce que l'on savait déjà sur le caractère de sa

Digitized by Google

politique envahissante. On n'a pas oublié, qu'au moment de l'invasion Jameson, M. Cecil Rhodes avait déclaré que sa carrière commençait à peine. Son programme semble justifier cette parole.

Emporté par la grandeur de ses projets, M. Cecil Rhodes ne se contente plus de l'établissement d'un télégraphe transafricain du Cap à Alexandrie, il veut encore le faire suivre par un chemin de fer. Il se propose dès maintenant de poursuivre l'extension de la ligne de Boulouwayo jusqu'au lac Tanganika, sur une distance d'environ 800 milles, ce qui coûterait environ 2 millions de £. De là, il serait possible de la relier avec celui qui est actuellement en construction dans l'Ouganda. M. Rhodes, qui voit les choses de loin, envisage déjà le chemin de fer du Nil prolongé jusqu'à Khartoum et remontant de là jusque dans l'Ouganda.

On voit combien est audacieuse la politique de Cecil Rhodes ; son ambition n'a pas de limites puisqu'il lui faut l'Afrique entière, mais ce qui est plus grave, c'est que cette politique est le rêve de beaucoup d'Anglais.

Madagascar : *Pénétration dans le sud.* — Bien que la saison sèche ne soit pas définitivement revenue, les troupes ont recommencé leurs opérations contre les peuplades insoumises. Dans le sud, une bande de Baras s'était installée dans le massif boisé du Vohinghezo, sur la rive gauche du Mangoky, coupant les communications entre Tullear et le cercle des Baras et des Tanalas. Un détachement de 150 hommes de la légion étrangère et des tirailleurs avec 1 pièce de canon, sous les ordres du capitaine Flayelle fut chargée d'enlever la position.

La colonne se heurta le 12 mars à des escarpements boisés occupés par les rebelles qui l'accueillirent par un feu très nourri. Aux premiers coups de feu, le capitaine Flayelle et le lt Montagnole qui marchaient à l'avant-garde tombèrent mortellement blessés. Le lt Defer prit alors le commandement et donna des ordres pour l'enlèvement de la position qui fut aussitôt effectué, grâce à un mouvement tournant vigoureusement conduit par le sous-lt Garenne et malgré les énormes difficultés du terrain et la résistance déployée par les rebelles abrités par les retranchements derrière lesquels ils laissèrent de nombreux cadavres. Indépendamment de la perte si sensible du capitaine Flayelle et du lt Montagnole, l'expédition a perdu un soldat de la légion étrangère et un tirailleur malgache. Les blessés ont été assez nombreux. On assure qu'un certain nombre a succombé faute de soins, aucun médecin ni aucune ambulance de campagne n'accompagnant la colonne. C'est là un fait qui ne se produit que trop souvent. L'insouciance avec laquelle nous sacrifions la vie de nos soldats aux colonies, contraste avec les soins dont on entoure ceux des Anglais et des Hollandais, par exemple.

— Les opérations faites dans les régions côtières, éprouvent singulièrement les tirailleurs malgaches originaires du plateau central qui sont plus sensibles encore que les Européens aux fièvres paludéennes. Aussi est-il indispensable de maintenir à Madagascar les tirailleurs sénégalais, qui ont rendu jusqu'ici de si grands services et supportent fort bien le climat.

Digitized by Google

— Le général Gallieni est nommé grand-officier de la Légion d'honneur, juste témoignage de haute satisfaction auquel tout le monde applaudira. Le général doit entreprendre une tournée d'inspection de 3 à 4 mois sur la côte de Madagascar.

Colonisation. — Un courant d'émigration se dessine de la Réunion à Madagascar. D'après l'*Avenir de Madagascar*, le premier noyau de la future colonie bourbonnaise est arrivé au Betsiléo sous la conduite de M. Babet. Ce dernier était accompagné de sa famille et l'ensemble du groupe se compose de 70 personnes. La région choisie pour leur installation est à moitié route de Fianarantsoa. Chacun des nouveaux arrivants est possesseur d'un pécule variant de quelques centaines à quelques milliers de francs. L'administration locale leur assure de quoi attendre la première récolte. C'est la première tentative de grande colonisation qu'il y ait à signaler.

Dans le nord de l'île une maison française a prévenu le résident de Vohémar qu'elle allait bientôt installer une usine de conserves dans cette ville. Cette industrie, qui emploiera plus de 300 ouvriers européens ou créoles, sera une source de prospérité pour la région. D'autre part, une maison de commission de Paris a l'intention de prendre Vohémar comme centre d'achats pour l'exportation en grand du bétail sur le Transvaal. Cette entreprise sera suivie avec intérêt par tous ceux qui considèrent Madagascar comme devant être l'un des greniers d'abondance du Transvaal.

Concurrence allemande. — On se demande si la pacification de l'île va attirer à Madagascar autant de trafiquants et de navires étrangers qu'on en rencontre dans la plupart de nos autres colonies. A Tamatave, malgré les services des lignes françaises régulières, le pavillon anglais se montre aussi souvent que le pavillon français. Dernièrement est arrivé un navire allemand, le *Zanzibar*, portant plusieurs milliers de sacs de sel, balles de toiles, caisses de marmites, colis de provisions et de toute nature. On se demande ce que font les exportateurs et les armateurs de Marseille pour que les Allemands viennent de Hambourg leur enlever un fret qui devrait leur appartenir sans conteste. Le *Zanzibar* a relevé ensuite pour Vatomandry avec des passagers et de la marchandise. Peut-être le jour n'est-il pas éloigné où les Allemands, qui ont considérablement augmenté leurs envois de navires sur les côtes voisines du Transvaal, établiront une ligne régulière jusqu'à Madagascar et touchant aux ports de France. Aurons-nous donc encore une fois travaillé pour l'étranger ?

Ouganda : *Révolte* (XXIII, p. 301). — Depuis la révolte d'une partie des troupes soudanaises de l'Ouganda (expédition Macdonald) contre l'Angleterre, le roi de l'Ounyoro, Kabarega, sans cesse vaincu, mais jamais réduit, n'a cessé d'inspirer des inquiétudes. Quant à Mouanga, le roi détrôné de l'Ouganda, il est dans le S.-O. de ce pays avec de nombreuses bandes.

Le 23 février dernier, le capitaine Harrisson rejoignait, au sud de Mrouli, les rebelles sortis du fort de Loubouas; il forçait leurs retranchements et

Digitized by Google

leur tuait 50 à 60 hommes. Les Anglais avaient 10 tués et 20 blessés, dont l'un, le capitaine Molony, a succombé. Aux dernières nouvelles remontant au 21 mars, la rébellion était considérée comme terminée. Les derniers révoltés ont disparu vers le nord par delà de la frontière des Ouakedis. Ce soulèvement, depuis son origine, en septembre 1897, a coûté aux Anglais 7 Européens (1 missionnaire et 6 officiers), 300 chrétiens Bagandas, 100 Souahélis et 20 soldats des troupes hindoues envoyées de Mombassa au major Macdonald.

Abyssinie: *Lazaristes français.* — Les Lazaristes français viennent de s'établir de nouveau en Abyssinie. Ils avaient évangélisé l'Erythrée et le nord du Tigré dès 1839, époque où le P. de Jacobis avait fondé la mission de Keren ; le cardinal Guglielmo Massaja, capucin italien, y vint en 1846 et y resta 35 ans ; il y consacra évêque le père de Jacobis, visita le premier. Bonga dans le Kaffa en 1855, et écrivit une grammaire galla.

En 1894, les Lazaristes français furent contraints par les Italiens de quitter le pays où les Pères capucins de Florence les remplacèrent.

En 1897, le Pape autorisa les Lazaristes français à regagner l'Abyssinie. Les Italiens leur ayant refusé le passage par Massaouah, ils partirent de Djibouti, d'où ils ont atteint Harrar en décembre 1897, après avoir rencontré en route la mission française de M. de Poncins. Les Lazaristes ont été reçus à Harrar par l'évêque français du pays galla, Mgr Taurin ; qui est installé là depuis 1881. De Harrar, les Lazaristes se sont dirigés sur Addis-Abeba, et au nord sur le Tigré et l'Agamé.

ASIE

Inde française: *Suppression des cipahis.* — Un décret vient de décider la suppression du corps des cipahis ou cipayes de l'Inde française et son remplacement par une milice. Le licenciement s'effectuera à Pondichéry le 1er juin 1898.

Le corps des cipahis (de *sipahi*, homme de guerre), fut, d'après l'*Almanach du Marsouin*, créé par Dupleix qui, avec cette troupe hindoue, soutint la lutte contre les Anglais, défendit Pondichéry et conquit le Dekkan. L'ordonnance du 12 novembre 1878 réorganisa le corps des cipayes, qui forma 11 compagnies. En 1778, la guerre avec les Anglais fit augmenter leur effectif. Mais, après la paix de 1783, ils furent réduits de 5 bataillons de 10 compagnies (à 100 hommes) à un bataillon de 600 hommes. Lorsque nos comptoirs furent pris par les Anglais, le corps des cipayes fut dissous. Le Premier consul le réorganisa après la paix d'Amiens, et plus tard les cipayes soutinrent le 5e siège de Pondichéry contre les Anglais.

Nos comptoirs nous ayant été rendus en 1814, on ne laissa subsister que 4 compagnies de cipayes qui furent réduites à 2 en 1867. Ces modestes compagnies, dernier vestige de notre ancienne puissance aux Indes, portaient, paraît-il, ombrage aux Anglais qui obtinrent, en 1889, que le corps fut réduit

Digitized by Google

à une seule compagnie. En 1891, elle eut même été supprimée sans l'opposition du Sénat. C'est cette compagnie, qui comprenait 1 capitaine, 2 lieutenants d'infanterie de marine, 2 lieutenants indigènes et 150 soldats indigènes que les nécessités budgétaires viennent de conduire à supprimer. Ces « nécessités » sont bien incompréhensibles pour un pays dont le budget dépasse 3 milliards.

Annam : *Famine.* — La famine exerce actuellement ses ravages dans plusieurs provinces de l'Annam et ses désastreux effets se feront sans doute sentir jusqu'à la prochaine récolte. A Hué, des distributions gratuites de riz ont été organisées, mais elles ont eu des résultats bien inattendus. Tout d'abord, les affamés de toute la province sont accourus et la capitale a été transformée en une espèce de cour des miracles. Ensuite, ces affamés se sont jetés sur le riz qu'ils ont dévoré et sont morts peu après. En différents endroits, on a entrepris des travaux afin d'assurer quelque nourriture aux indigènes pouvant encore travailler. Malgré l'affreuse misère qui règne, les Annamites qui sont fatalistes ont observé partout le plus grand calme; il n'y a eu ni soulèvement ni pillage, et les magasins des Chinois qui contenaient un peu de riz, n'ont été l'objet d'aucune menace.

Corée : *Traité russo-japonais.* — Le *Messager officiel* de Saint-Pétersbourg (11 mai) a publié le communiqué suivant :

Depuis la fin de la guerre sino-japonaise, le gouvernement impérial n'a cessé de mettre tous ses soins à assurer l'intégrité complète et l'indépendance de l'État coréen. Au début, lorsqu'il s'est agi de poser les bases solides de l'organisation financière et militaire du jeune État, il était naturel que celui-ci ne pût se passer d'un soutien étranger. C'est pourquoi, en 1896, le souverain de Corée avait adressé à l'empereur la demande instante d'envoyer à Séoul des instructeurs et un conseiller militaire russes.

Grâce à l'assistance que la Russie lui a témoignée en temps utile, la Corée est entrée maintenant dans une voie où elle peut se suffire à elle-même sous le rapport administratif. Cette circonstance a donné à la Russie et au Japon la possibilité de procéder à un échange d'idées amical pour déterminer d'une manière claire et précise les relations réciproques des deux États en présence de la situation nouvellement créée dans la péninsule coréenne.

Les pourparlers en question ont abouti à la conclusion de l'arrangement ci-dessous, destiné à compléter le protocole de Moscou, et qui a été signé d'ordre de l'empereur par notre ministre à Tokio.

Par stipulation essentielle de cet arrangement, les deux gouvernements confirment définitivement la reconnaissance par eux de la souveraineté et de l'entière indépendance de l'empire coréen, et prennent en même temps l'engagement mutuel de s'abstenir de toute ingérence dans les affaires intérieures de ce pays. Dans le cas où la Corée aurait besoin de l'assistance d'un des États contractants, la Russie et le Japon s'engagent à ne prendre aucune mesure, concernant la Corée, sans accord préalable entre eux.

Digitized by Google

PROTOCOLE

Le conseiller d'État et chambellan, baron de Rosen, envoyé extraordinaire et le ministre des affaires étrangères du Japon, afin de donner suite à l'article 4 du protocole signé à Moscou le 28 mai/9 juin 1896, entre le prince Lobanof et le marquis Yamagata, dûment autorisés à cet effet, ont convenu les articles suivants :

Article 1er. Les gouvernements impériaux de Russie et du Japon reconnaissent définitivement la souveraineté et l'entière indépendance de la Corée, et s'engagent mutuellement à s'abstenir de toute ingérence directe dans les affaires intérieures de ce pays.

Art. 2. Désirant écarter toute cause possible de malentendu dans l'avenir les gouvernements impériaux de la Russie et du Japon s'engagent mutuellement, dans le cas où la Corée aurait recours au conseil et à l'assistance soit de la Russie, soit du Japon, à ne prendre aucune mesure pour la nomination d'instructeurs militaires et de conseillers financiers, sans arriver préalablement à un accord mutuel à ce sujet.

Art. 3. Vu le large développement pris par les entreprises commerciales et industrielles du Japon en Corée, ainsi que le nombre considérable de sujets japonais résidant dans ce pays, le gouvernement russe n'entravera point le développement des relations commerciales et industrielles entre le Japon et la Corée.

Fait à Tokio, en double, le 13/25 avril 1898.

ROSEN-NISHI.

L'acte diplomatique ci-dessus témoigne que les deux États ont reconnu tout naturellement la nécessité d'assurer réciproquement la tranquillité dans la péninsule voisine, en sauvegardant l'indépendace politique et l'ordre intérieur du jeune empire coréen.

A la suite de la conclusion de cet arrangement amical, la Russie se trouve à même de diriger tous ses efforts vers l'accomplissemet de la tâche historique et essentiellement pacifique qui lui incombe sur les bords du grand Océan.

Japon : *Nouveaux services maritimes.* — Le Japon ne cesse de poursuivre son extension commerciale et maritime. La Compagnie de navigation « Osaka Shoser Kvaisha » vient de créer deux nouvelles lignes. La première met Kobé en relations avec Hong-Kong et fait escale à Moji et à Formose ; on se propose de la prolonger jusqu'à Saïgon pour y créer une nouvelle concurrence aux produits français. Le service est fait par 2 paquebots de 1.700 tonneaux et de 10 nœuds de vitesse, auxquels va bientôt s'ajouter un 3e bâtiment ; les départs ont lieu tous les 20 jours.

La 2e ligne dessert les ports du Yang-tsé-Kiang, de Shanghaï à Hankéou ; elle ne comprend encore que 2 bateaux, qui vont être remplacés par 5 vapeurs, dont 3 iront de Shanghaï à Hankéou et les 2 autres de Hankéou à Tchung-King, dans la province de Sé-Tchuen. Ces derniers, comme ceux

Digitized by Google

de Sibérie, seront à fond plat et mus par des roues placées à l'arrière. Les trois compagnies de navigation qui se partageaient jusqu'ici le trafic du Yang-tsé-Kiang, et dont les actionnaires sont surtout Chinois, bien que deux d'entre elles battent pavillon anglais, voient d'un mauvais œil cette concurrence japonaise au cœur même du Céleste empire.

Weï-Haï-Weï : *Occupation anglaise.* — On se rappelle que, par l'un des derniers traités, la Chine cédait à bail à l'Angleterre le port Weï-Haï-Weï. Mais cette place était encore occupée par les Japonais et l'occupation pouvait se prolonger assez longtemps si l'indemnité de guerre chinoise n'était payée que par fractions. Mais, sous l'inspiration britannique, l'emprunt chinois a été rapidement souscrit et le paiement intégral du restant de l'indemnité effectué très peu de temps après. Il ne restait donc plus au Japon qu'à s'exécuter ; c'est ce qu'il vient de faire. Les Chinois ont occupé la place le 16 mai, aussitôt après le départ des Japonais et les Anglais ont opéré leur débarquement le 17. Les drapeaux chinois et anglais flotteront ensemble jusqu'à ce que la remise complète des forts ait été effectuée. Le drapeau chinois sera alors retiré.

Espagne : *Marine marchande.* — La marine marchande espagnole comprenait au 1er janvier 1898, 562 vapeurs de plus de 50 tonneaux, avec un tonnage total de 499.200 t. et une force de 93.775 chevaux ; 191 de ces navires ont plus de 1.000 t. c'est la province de Bilbao qui possède le plus de navires (151 vapeurs avec 200.052 t.) ; celle de Barcelone ne vient qu'au 2e rang avec 97.738 t. pour 75 navires. La Havane (Cuba) vient au 5e rang avec 21.400 t. Manille (Philippines) au 8e ; Cienfuegos (Cuba) au 9e.

La flotte marchande à voiles de l'Espagne se compose de 1.125 voiliers de plus de 50 t. jaugeant 158.700 t. La province de Manille est celle qui posséde le plus de voiliers (306) ; viennent ensuite les provinces de Barcelone (150), de la Havane (108) et de Majorque (102).

Le port de Bilbao prend chaque jour une importance croissante ; pour 1897-98, son augmentation a été de 13 navires et de 21.900 t. ; dans le courant de l'année le nombre des navires à voiles a diminué de 334 (avec 32.800 t.), tandis que celui des vapeurs s'est augmenté de 18, quoique le tonnage ait là aussi diminué (de 62.300 t.). Barcelone a subi une perte sérieuse de 18 vapeurs (78.900 t.) et 83 voiliers (21.900 t.). La province de la Havane a perdu aussi 47 navires et 10.170 t.

BIBLIOGRAPHIE

Au cap Nord, par Ch. Rabot, 1 vol. avec gravures et 4 cartes, Hachette, éditeur. — M. Ch. Rabot dont le nom fait autorité pour tout ce qui concerne les régions boréales et glaciaires, publie sous ce titre un ouvrage qui est à la fois un récit de ses voyages (on sait que M. Rabot connaît à fond la Norvége et la Laponie) et un guide pour les touristes qui, chaque, été visitent en grand nombre les pays scandinaves. C'est de la Norvège septentrionale et de la Finlande qu'il est question ici, en attendant la

Digitized by Google

publication du deuxième volume. La région des fjords, des glaciers, des forêts défile tour à tour sous les yeux du lecteur ainsi que les chapitres relatifs à la chasse et à la pêche, même celle de la baleine. Nous ne saurions donc trop recommander cet ouvrage qui n'a pas son similaire en France.

Aux Indes *(Madras, Nizam, Cashmire, Bengale)*, par Georges NOBLEMAIRE. Un vol. in-16, Hachette, éditeur. — *Diversité*, c'était la devise du poète, et c'est celle aussi, semble-t-il, de l'aimable auteur de ce journal de voyage. Du petit peuple indigène rencontré sur les routes au grand monde des fonctionnaires et officiers anglais, et de l'échoppe du marchand au palais du maharajah, scènes de la rue, de la vie de salon, courses à travers la jungle et sports élégants, danse des bayadères, cérémonies du culte, chasses émouvantes ou d'une imprévue drôlerie, curiosités artistiques et magnificences de la nature, notre voyageur a tout observé, tout décrit. Le style de cet écrivain, qui ne veut pas être « un auteur » mais « un homme », est aussi varié que les sujets dont il traite.

Alerte et spirituel, instructif, généreux et charmant — par endroit, une pointe de sensibilité, un grain de satire, — très impartial envers l'étranger, tout pénétré cependant de l'amour contenu, mais vivace, de la patrie lointaine, jeune, en un mot, tel est ce livre qu'il faut lire, ce récit d'un voyage aux Indes, par un officier français.

Un voyage au Laos, par le Docteur LEFÈVRE. 1 vol. in-18, Plon, éditeur. — Membre de la 2e mission Pavie en Indo-Chine, M. le Dr Lefèvre vient de faire paraître un très intéressant *Voyage au Laos*. L'auteur a pris part aux travaux de la Commission franco-anglaise chargée, en vertu du protocole signé à Paris en 1894, de délimiter les frontières des possessions de la France et de l'Angleterre sur les rives du Mékong, dans la région de Muong-Sing, là où ne put être créé un État tampon. C'est au cours de ses voyages que M. le Dr Lefèvre a recueilli les notes qu'il livre aujourd'hui à la publicité. Écrites chaque soir à l'étape, avec l'impression toute fraîche des choses vues, ces pages constituent un guide précis et détaillé qui nous fait connaître à fond le haut Laos de la frontière chinoise à Luang-Prabang et à Hanoï. Cet ouvrage est accompagné d'un très grand nombre de gravures fort curieuses et d'une carte de ces territoires mal connus.

Voyage au pays des Fjords, par Antoine SALLÈS, 1 vol. in-18, Plon, éditeur. — La Suède et la Norwège sont à la mode. Les productions littéraires, picturales et musicales des pays scandinaves sont plus goûtés que jamais. Mais si nous aimons les écrivains et les artistes, nous ignorons trop le pays, pourtant si original et si pittoresque. M. Antoine Sallès, que le ministère de l'instruction publique avait chargé de mission, répare cette lacune en publiant ses notes de voyage : *Au pays des fjords*. Une carte et de nombreuses phototypies illustrent fort agréablement ce livre, qui nous fait connaître les merveilles de la nature du Nord. C'est à l'occasion de l'exposition de Stockholm que l'auteur a visité la péninsule scandinave qu'il traverse de part en part, de Stockholm à Trondjem et de Trondjem à Christiania, avant de suivre tout le littoral norwégien de Bergen au cap Nord.

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 11728-5-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LA CONVENTION DU NIGER

Après de longues et laborieuses négociations, la France et l'Angleterre sont arrivées à se mettre d'accord sur la fixation de leurs frontières respectives dans le bassin du Niger. Une première commission composée des représentants des deux pays et réunie à Paris au début de 1896, n'avait pu aboutir par suite des prétentions exagérées de l'Angleterre. Mais nos explorateurs et nos soldats gagnant de plus en plus du terrain dans la boucle du Niger au détriment des visées britanniques, le cabinet de Saint-James crut prudent de reprendre les négociations, avec la pensée de chercher à gagner au moins du temps, s'il ne pouvait arriver à un accord.

C'est dans ce but que les pourparlers reprirent entre les nouveaux commissaires, MM. Binger et R. Lecomte, pour la France, M. Gosselin et le colonel Everett, pour l'Angleterre, désignés par leurs gouvernements. Nos plénipotentiaires, au talent et à l'expérience desquels on ne peut que rendre hommage, se demandèrent pendant assez longtemps, en présence des lenteurs calculées de leurs collègues britanniques, si tous leurs efforts ne seraient pas vains. Après bien des difficultés et 9 mois de négociations, ils viennent enfin d'aboutir, grâce à l'esprit conciliant du premier ministre britannique lord Salisbury, et de nos ministres des affaires étrangères et des colonies, MM. Hanotaux et André Lebon. Voici les grandes lignes de la convention, qui a été signée à Paris le 14 juin et dont le texte officiel n'a pas encore été publié.

Le différend entre les deux pays portait sur deux régions bien distinctes : l'hinterland des colonies de la Côte d'Ivoire et de la Côte d'Or d'une part ; celui du Dahomey et du Lagos de l'autre. Dans la première région, les Anglais revendiquaient une importante partie du bassin de la Volta et leurs atlas allaient même jusqu à comprendre dans leur sphère d'influence le Mossi, bien que ce pays n'ait jamais été parcouru ni par un explorateur ni par un soldat britanniques.

Dans la région du Niger, les prétentions des Anglais étaient encore plus grandes. Ils revendiquaient en effet tout le pays à l'est d'une ligne droite prolongeant la frontière franco-anglaise du Dahomey, à partir du 9e parallèle jusqu'à Say, sur le Niger. Ils se basaient pour cela sur l'interprétation de la convention de 1890, interprétation qui n'a jamais été

Digitized by Google

admise en France, la convention étant absolument muette sur ce point. De notre côté nous revendiquions cette région jusques et y compris Boussa, afin d'avoir accès au bas Niger navigable. Nous avions pour nous, outre des traités, une occupation effective, conformément aux principes reconnus en matière d'extension territoriale en Afrique.

Peu à peu les négociateurs des deux pays finirent par abandonner leurs prétentions extrêmes et quatre points importants restèrent seuls. mais fort longtemps, en discussion. C'étaient Bouna et Oua sur la Volta, Nikki et Boussa au Niger. Bref, pour arriver à une solution on fit une cote mal taillée : Bouna qui était occupé par les Anglais depuis le guet-apens où périt le capitaine Braulot et Oua, où nous avions un poste. faisaient l'objet d'un échange. Sur le Niger, l'Angleterre nous reconnaissait Nikki et nous lui abandonnions Boussa et l'accès du bas Niger.

Ces concessions arrivaient-elles à se compenser? Il faut reconnaître que non, que l'on se place au point de vue des traités signés avec les indigènes ou de l'occupation effective. En nous abandonnant Bouna, l'Angleterre nous reconnaît une frontière naturelle, le cours de la Volta, rivière importante en ce qu'elle est navigable pour des pirogues pendant toute l'année. En revanche, nous lui abandonnons non seulement Oua, mais encore une importante portion du Gourounsi, où notre frontière naturelle paraissait devoir être le Poplogon, après les explorations Voulet et Chanoine et l'occupation qui en avait été la conséquence.

Au Niger, les concessions faites à l'Angleterre ont une valeur plus considérable encore. Les divers traités passés à Nikki et à Boussa par les explorateurs des deux nations ne laissaient pas que de susciter de vives controverses. Et si les négociateurs, pour sortir des difficultés qui en résultaient, ont pris le parti de partager le différend, ils l'ont fait dans un sens bien favorable à l'Angleterre. En effet la ligne frontière qui part du Dahomey au 9e degré et passe plus près de Nikki que de Boussa, ne va pas aboutir directement au Niger. Elle décrit une courbe vers le N. O. et n'atteint le Niger qu'à 10 milles en amont d'Ilo.

On sait que le Niger forme au-dessus de Boussa une série de cataractes qui rendent la navigation absolument impraticable. En occupant un point situé au-dessous de Boussa, la France pouvait avoir accès à la mer par le bas Niger, qui est navigable. La convention nous enlève

Digitized by Google

cet avantage, que les sacrifices faits par la France semblaient devoir lui accorder et nous rejette dans l'intérieur des terres.

Mais ce n'est pas tout. La convention en accordant à l'Angleterre le cours du Niger jusqu'en amont d'Ilo nous coupe de la route des caravanes se rendant du Gando, du Sokoto et de la région du Tchad sur la rive droite du Niger. En effet c'est à Guiris, le port d'Ilo, que ces caravanes franchissent ordinairement le fleuve. Ces localités étant devenues anglaises bien qu'il n'y ait eu ni occupation effectuée, ni même de traité signé par nos voisins, les caravanes seront naturellement induites à prendre la route qui mène à Lagos et à abandonner celle du Dahomey.

Là comme ailleurs, les Anglais ont su se faire attribuer la meilleure part, car les caravanes, importantes par le nombre des personnes et la valeur des marchandises, qui apportent les produits du nord de l'Afrique : sel, cuirs, bœufs, chevaux, etc., pour les échanger contre ceux de la zone tropicale, font un commerce très rémunérateur. Ilo, qui est la plus grosse ville des bords du Niger, compte environ 20 000 habitants et son marché ordinaire est très fréquenté.

Pour la mise en valeur de nos possessions du Niger, Ilo avait encore une autre importance pour la France : c'était le terminus naturel du chemin de fer qui, partant du Dahomey, devait, par Carnotville et Nikki, aboutir au Niger. Il faudra désormais reporter plus au nord ce chemin de fer, qui n'aura plus pour terminus que des villages sans population et sans trafic, car on ne déplace pas ainsi les courants commerciaux établis.

La convention du 14 juin ne règle pas seulement les frontières de la boucle du Niger, elle détermine aussi celles comprises entre la rive gauche de ce fleuve et le lac Tchad.

La conventien du 5 août 1890 avait établi une ligne frontière allant de Say sur le Niger à Barroua sur le lac Tchad. Cette convention avait été très diversement interprêtée des deux côtés de la Manche. En France, à cette époque où il était beaucoup question de créer un chemin de fer transsaharien aboutissant au lac Tchad, on avait été surtout préoccupé du désir de s'assurer l'accès du lac. On considérait donc la ligne Say-Barroua comme la limite minima de l'hinterland, de l'Algérie et de la Tunisie, nous laissant toute liberté d'action dans la région du Niger et et de la Bénoué, à l'exception du Sokoto que nous reconnaissions ap-

Digitized by Google

partenir à la sphère d'influence anglaise, en vertu d'un traité passé par la Cie du Niger, traité qui n'a jamais existé et dont les négociateurs français ont été dupes. En Angleterre au contraire, on considérait le pays compris entre la ligne Say-Barroua et la mer comme rentrant dans la zone de la Cie anglaise du Niger.

La question est aujourd'hui tranchée. La France, par la convention du 14 juin, reconnaît formellement le territoire en question comme rentrant dans la sphère anglaise, la rive nord et est du lac Tchad, entre Barroua et la frontière allemande, rentrant dans la sphère francaise.

Mais en même temps le tracé de la ligne Barroua-Say est sensiblement modifié. Au lieu de partir de Say, la frontière de la rive gauche du Niger prend son point de départ à 10 milles en amont d'Ilo, où aboutit le tracé du Dahomey, décrit un demi-cercle avec un rayon de 100 milles au nord de Sokoto, redescend du 14e parallèle jusqu'au parallèle 11°20, formant ainsi une vaste territoire autour de Zinder, reconnu comme sphère française, et, après avoir rejoint à nouveau le 14e parallèle, vient aboutir à Barroua.

Au point de vue commercial la convention établit l'égalité de traitement pour les produits des deux nations dans les colonies françaises et anglaises délimitées pour une durée de trente années, chaque puissance restant cependant maîtresse de ses tarifs. Le commerce français pourra ainsi bénéficier des possessions anglaises du golfe de Guinée, mais il est probable qu'il n'en usera guère. La réciproque existera au profit du commerce anglais dans nos possessions de la Côte d'Ivoire et du Dahomey, et il ne manquera pas d'en profiter.

Enfin, pour rendre possible la navigation sur le Niger, l'Angleterre donne à bail à la France pour une durée de 30 ans, deux enclaves à déterminer sur le Niger : l'une entre Léaba et la rivière Mossi (ou Moussa), l'autre sur l'une des bouches du Niger. Chacune de ces enclaves ne pourra avoir plus de 400 mètres de rives et plus de 50 hectares de superficie.

On sait comment la Royal Niger Company a réussi à rendre impossible la navigation du fleuve à tous autres qu'à ses associés, grâce à un règlement draconien et à des vexations de toute nature. Le gouvernement britannique, s'engage, dans un protocole annexe, à examiner immédiatement avec le gouvernement français le règlement en question en vue d'écarter les dispositions restrictives pour la navigation. Ce ne

Digitized by Google

sera, en somme, que se conformer aux dispositions de l'acte de Berlin. Si le cabinet anglais est ferme dans ses intentions, on peut prédire la transformation prochaine de la Compagnie du Niger et peut-être même sa complète disparition, ce dont personne ne se plaindra en France comme en d'autres pays.

Si l'on dégage maintenant la convention de ses aperçus particuliers, on doit s'estimer heureux de sa conclusion en ce sens qu'elle met un terme aux nombreux différends qui avaient surgi entre la France et l'Angleterre dans l'Afrique occidentale, différends qui, à plus d'une reprise, avaient pris un caractère aigu. Elle clot ainsi la série des traités qui ont délimité successivement la Gambie, la Guinée, Sierra Leone et le Dahomey. Vis à vis des autres puissances (Portugal, Allemagne, Congo), notre situation est également réglée. Seule la frontière entre le Togo et la Côte-d'Or fait encore l'objet d'une discussion entre l'Allemagne et l'Angleterre.

Aujourd'hui toutes nos possessions du nord et de l'ouest de l'Afrique peuvent communiquer entre elles par leur hinterland. La convention du 14 juin n'établit pas le fait, car même sans sa conclusion la Côte d'Ivoire et le Dahomey n'en avaient pas moins effectué leur jonction avec le Soudan, mais elle le consacre et le garantit. A nous maintenant de savoir tirer parti de cet immense empire colonial, huit fois grand comme le territoire de la France si l'on y comprend le vaste désert du Sahara.

Une seule question reste encore à régler en Afrique entre la France et l'Angleterre, mais c'est la plus délicate et la plus difficile : celle de l'Égypte et du bassin du Nil.

Georges Demanche.

Digitized by Google

D'OMSK A VIERNIY[1]

II

Semipalatinsk, « la ville des Sept Palais ». — Églises et mosquées. — Promenade dans les îles de l'Irtych. — Première entrevue avec les Kirghises. — Une représentation d'amateurs au Cercle. — Départ matinal. — Où on fait connaissance avec le moelleux tarentass.

Lorsque Pallas, au cours de son mémorable voyage à travers la Sibérie, arriva à Semipalatinsk (qu'il appelle Semipalatnaia), il fut bien embarrassé de retrouver les sept Palais qui avaient donné leur nom à la cité. Son prédécesseur Gmelin avait été plus heureux : « Les Russes, dit-il, dans sa relation, ont nommé cet endroit Sempalat, parce que l'on y voit les restes de sept maisons bâties en pierre ; on les appelle en langue kalmoucke, le couvent de darchan tfortchi. C'est une espèce de couvent que ce Kalmouck idolâtre fit bâtir et qu'il habita ; il se compose de six maisons élevées sans symétrie l'une auprès de l'autre ; on voit encore dans l'une de ces maisons deux idoles de bois qui représentent des ours. » Pallas ne vit les maisons, ni les ours ; à plus forte raison ne les chercherons-nous pas aujourd'hui.

A l'époque du voyage de Pallas, Semipalatinsk était une importante forteresse de la ligne fortifiée de l'Yrtych et en même temps le principal marché des Russes au sud de leurs possessions de la Sibérie occidentale. « L'ancienne forteresse, écrit Pallas, forme un carré revêtu de remparts de charpente, contre lesquels on a construit des casernes dans l'intérieur. Elle est entourée d'un fossé ; deux tours servent de porte. On y voit une vieille église de bois, deux maisons pour les commandants, le bâtiment de la chancellerie, un magasin à poudre et un autre pour les vivres. Elle a un faubourg au-dessus et un second au dessous ; ils renferment deux cents maisons. Le plus grand nombre des habitants est composé de Cosaques et de dragons réformés. On remarque cependant parmi eux beaucoup de négociants et de marchands. Le lieu d'échange avec les nomades est à 12 verstes de la forteresse ; la plupart des marchands étrangers viennent de Tachkent et de la petite Boukharie. »

Le fort de Semipalatinsk a été fondé en 1718 ; la ville devint ensuite

(1) Voir *Rev. Fr.*, juin 1898, p. 329.

Digitized by Google

un chef-lieu de cercle du gouvernement de Kolivan, pour retomber en 1804 au rang de simple cité. Elle est le chef-lieu d'un gouvernement de la Sibérie occidentale depuis 1854.

Semipalatinsk n'a pas eu jusqu'à ce jour une bonne presse géographique ; la plupart des voyageurs — particulièrement les explorateurs français — qui y ont séjourné quelques heures en allant en Chine ou en revenant du Turkestan, lui ont fait la plus déplorable réputation : climat polaire en hiver, climat torride en été, ville à demi envahie par les sables et destinée à disparaître à bref délai, etc. Un peu la résultante de l'état psychique du voyageur. En réalité Semipalatinsk n'est ni pire que les autres villes de la Sibérie occidentale : c'est une cité sibérienne et ces deux mots disent tout.

Son climat ne diffère guère de celui d'Omsk où on est gratifié d'un écart de 37° degrés au-dessus de zéro, à 40° au-dessous ; ses environs valent les environs d'Omsk, et la ville n'est pas encore disparue sous les sables puisqu'elle tend au contraire à s'accroître. Beaucoup de boue en hiver; beaucoup de poussière en été : mais c'est le lot de tous les centres habités du pays sibérien. Evidemment pour nous autres occidentaux accoutumés à notre confort, un séjour prolongé à Semipalatinsk semblerait le plus cruel des exils; croyez-vous toutefois qu'Omsk ou que Tobolsk soient des lieux d'agrément, des stations balnéaires? Les maisons de Semipalatinsk sont en bois; les rues, les places affectent des proportions démesurées, pas le moindre pavage, pas le moindre dallage; s'il en était autrement, Semipalatinsk constituerait la plus heureuse des exceptions. Ne médisons donc pas trop de Semipalatinsk, qui ne mérite certes pas tous les anathèmes des voyageurs. J'ajouterai même qu'au printemps, l'Irtych, avec ses îles toutes vertes, boisées, émaillées de fleurs multicolores, offre un gracieux panorama.

En outre, Semipalatinsk a un cachet beaucoup plus asiatique que les villes du gouvernement de Tobolsk ou du gouvernement d'Akmolinsk. A côté des églises aux clochetons et aux coupoles bariolés de vert, se dressent les flèches élégantes des minarets musulmans; le turban des mollahs y voisine avec la robe des popes, et de ce contact de plusieurs races, de plusieurs civilisations, naît une variété d'édifices et de costumes qui intéresse le voyage et le prépare aux surprises de l'Asie centrale. Il ne faut pas voir Semipalatinsk en revenant du Turkestan, il faut le voir en y allant.

Digitized by Google

La majeure partie de la population musulmane est composée de Tatars de Kazan et de Tatars d'Orenbourg, venus dans ces contrées pour s'y livrer au commerce. Au bazar, simple réunion de pavillons en bois, de boutiques peu profondes alignées le long d'une rue que de larges flaques d'eau transforment actuellement en marécage, on trouve beaucoup de produits qui proviennent de la Chine par Kobdo et Altaiskaya Stanitza ou de Djarkent; si Semipalatinsk était en relations continuelles avec le reste de la Sibérie et avec l'Europe, son mouvement commercial atteindrait certainement d'importantes proportions. La navigation fort active sur l'Irtych ne dure que du mois de mai au mois d'octobre. Sur la place principale, le bureau de police avec la haute tour où veille sans cesse un guetteur pour annoncer les incendies, ce terrible fléau des cités sibériennes.

Par extraordinaire, la *gastinitza* (hôtel ou auberge... à votre choix), où nous ont conduit les aimables envoyés du gouverneur est presque convenable; elle est même ornée dans la vaste salle à manger de l'une de ces monumentales boîtes à musique conçues par le génie artistique des Allemands. Après avoir procédé à l'installation de nos bagages, nous nous préparons à la visite classique chez le gouverneur, cette visite en tenue de cérémonie que l'étiquette russe réclame jusque sur les confins de l'Océan Glacial arctique. A dix heures, un landau attelé de trois superbes chevaux s'arrête devant notre hôtel; c'est le gouverneur, toujours bienfaisant, qui nous l'envoie pour nous promener à travers la ville et aussi pour nous conduire à son palais. Le cocher, de rouge et de noir habillé, avec de nobles plumes de paon sur un petit chapeau aplati (tel un haut de forme occidental qui pendant cinq minutes aurait servi de coussin), a un air de gravité qui sied bien à ses hautes fonctions. En même temps, arrive le maître de police qui nous souhaite la bienvenue et se met à notre disposition; un observateur et un curieux; il donne force renseignements au professeur Wallenius sur diverses inscriptions dans les environs de Kapal, et le professeur est aux anges en l'écoutant.

Après avoir fait la joie des badauds — il y en a même dans les villes sibériennes — notre majestueux équipage nous dépose à la porte du palais du gouverneur, belle construction presque neuve, à l'aspect monumental, et dont les pierres blanches tranchent sur les bâtisses de bois environnantes. S. Ex. le général Karpoff, gouverneur de la pro-

Digitized by Google

vince de Semipalatinsk, a été prévenu télégraphiquement de notre arrivée prochaine par S. Ex. le général baron Taubé, gouverneur général des Steppes; il nous reçoit avec une grande amabilité et nous invite à une petite fête intime qui doit avoir lieu le lendemain. Nous prenons congé de lui, enchantés de son accueil cordial.

Ce jour-là, la gastinitza retentit des flons-flons sonores de son orgue de Barbarie, à la grande joie des Asiatiques, tandis que le professeur Wallenius pour nous prouver ses talents de linguiste, abreuve de phrases tatars... et de verres de café fortement mélangés d'eau-de-vie, un malheureux négociant tatar, qui finit par s'affaisser lourdement sur la table et, vaincu par cette double éloquence, par s'y endormir du sommeil du juste.

La journée est belle et une promenade à travers la ville nous permet d'en admirer les beautés... rares; après avoir rencontré quelques solennels mollahs qui, grâce aux extraordinaires turbans dont leur chef est coiffé, semblent avoir passé la tête à travers une citrouille, nous arrivons sur la rive de l'Irtych. Ces quelques îles, qui étalent leur verdure au milieu du fleuve, nous séduisent; on hèle une barque et nous voilà partis. Quelle barque, mon dieu! elle est faite pour porter des âmes comme celles de la barque à Caron et non des êtres en chair et en os; à chaque instant, je tremble de faire un naufrage en Irtych; un jeune tatar pagaye à l'arrière et peu à peu nous approchons de l'île. Christophe Colomb ne fut pas plus ému lorsque la vigie lui signala la terre. Malheureusement, toute médaille à son revers, et, comme nous sommes dans l'île, il nous faudra retourner par la même voie périlleuse.

En attendant, nous galopons comme des enfants à travers les belles prairies qui, comme les papillons sortant de leurs chrysalides, viennent à peine de dépouiller leur manteau de neige. Ici une théorie de blanches anémones, plus loin un bouquet de renoncules dorées ou une couronne de primevères mauves. Taches grises sur ce tapis aux couleurs tendres, deux ou trois tentes de feutre, des *iourtes*, d'où s'échappe une banderole de fumée dessinant de fines volutes: sans doute, le campement printanier de quelques Kirghises qui, attirés par l'herbe savoureuse et le frais ruisseau comme l'agneau de la fable, ont transporté dans cet islet leurs pénates et leurs troupeaux. Allons.

Les Kirghises nous accueillent gracieusement, et, avec la dignité de bons maîtres de maison, nous offrent de pénétrer dans leur portatif

Digitized by Google

logis. Le sol est recouvert partout de tapis, sauf au milieu, où un espace laissé vide représente le fourneau de cuisine; dans un vase en métal, de forme élégante, le traditionnel *koungan*, le thé chauffe, tandis que, sur un large foulard, l'hôte éparpille quelques *baoursaks*, gâteaux de la dimension d'un domino et d'une pâte à peu près semblable à celle de nos beignets. L'un des Kirghises possède un accordéon — Bonvalot a déjà dépeint l'amour inné et profond des Asiatiques pour cet instrument aussi facile que peu encombrant — et, après l'absorption de plusieurs tasses de thé, nous faisons le tour de l'île, précédés de notre joueur d'accordéon, suivis d'une quinzaine de Kirghises grands et petits : telle une noce de village.

Sur la plage sablonneuse du fleuve, Wallenius harangue les populations et nous nous rembarquons dans notre frêle esquif. Le soir, pour terminer une journée si bien remplie, représentation d'amateurs au cercle: programme, un monologue et un vaudeville russe.

Le lendemain, réception et fête chez le gouverneur; on improvise un bal joyeux ; comme contraste, afin d'être prêts à partir à la première heure, nous allons coucher à la station de poste. *Dura... lex, sed lex.*

18 mai. — Réveil matinal, cinq heures; il va falloir perdre, paraît-il, les bonnes habitudes de quiétude et de paresse prises sur le vapeur les *Trois-Apôtres*, ou pendant notre séjour à Semipalatinsk. Ne croyez pas toutefois, avec une naïveté égale à la mienne, qu'heure de réveil signifie heure de départ; ce n'est pas pour rien que nous sommes en Asie. L'opération la plus compliquée est le chargement des bagages; de leur amarinement dépend le plus ou moins de meurtrissure de votre échine pendant la durée du voyage. Je ne vous décrirai pas le tarentass; sa description vous est déjà familière et je ne vous souhaite pas de faire du reste plus ample et plus personnelle connaissance avec cette horrible machine, dont on n'a jamais dit et dont on ne dira jamais assez de mal.

Nous avons retenu deux tarentass: dans le premier, le baron de Munck et le professeur Wallenius; dans le second, le lieutenant Sakovlef et votre serviteur. Les cochers sont des cochers kirghises; la tête enfouie dans leur bonnet de fourrure aux ailes rabattues, nos automédons ne manquent pas de pittoresque; le Kirghise n'apprécie que les métiers qui le mettent en contact permanent avec le cheval; conduire Bucéphale — je ne parlerai pas de Pégase — soit attelé, soit

Digitized by Google

autrement, est l'unique travail auquel consentent ces vaillants de la steppe.

Le maître de poste — le *staroste* — nous a délivré nos coupons jusqu'à Sergiopol, c'est-à-dire pour une distance de 271 verstes 1/2, soit 289 kilomètres 419 mètres; nous payons par voiture 15 roubles 54 (41 francs 85), dont 12 roubles 24 reviennent au maître de poste et 3 roubles 30 à la couronne. En outre, il faut compter un pourboire au cocher, pourboire qui est normalement de 20 kopecks par station (50 centimes).

On ouvre toutes grandes les portes de la *stanzią* et nous voilà partis au galop à travers la ville. Les joyeuses clochettes de la *douga* (le collier de milieu) ont été attachées, et on ne les détachera que lorsque nous serons sortis de la ville; il n'y a que les voitures des pompiers qui, dans les villes, aient le droit de faire entendre ce réjouissant carillon, devenu pour les populations l'annonce d'un terrible danger.

Voici la rive droite de l'Irtych; une île toute verte, avec quelques bâtiments en bois que l'on distingue à travers le feuillage, partage le fleuve en deux bras. Pas de pont; un simple bac, et le bac arrive à peine à l'autre rive. Il faut attendre son retour et nous attendons longtemps. Le vent est glacial; la contemplation de l'Irtych avec de pareils coups d'éventail ne porte pas à la méditation: mais inutile de tempêter, de protester; en certains pays, la lenteur est un devoir professionnel. Enfin le bac tant désiré accoste notre rive; les cochers sont descendus de leur siège; ils conduisent doucement leurs lourds équipages sur le ponton de bois, et bientôt nous glissons sur le fleuve. On traverse rapidement l'île, où sont établis les chantiers de réparation des bacs et on remonte sur un second bac, qui conduit de l'île à la rive gauche; heureusement celui-là est à quai de notre côté et nous ne perdons pas trop de temps.

Sur la rive gauche une nouvelle ville se forme autour des hangars de la Compagnie de navigation Botakof; nouvelle ville née de la prospérité de la navigation sur l'Irtych, qui se développe de plus en plus depuis la construction du chemin de fer transsibérien. Quelques habitations de mariniers, des magasins où, sans traverser le fleuve, le Kirghise de la steppe peut se procurer les objets qu'il demande à l'industrie européenne, et aussi l'inévitable *traktir*, l'assommoir russe. Non loin, le cimetière kirghise: des monuments en terre affectant les formes

Digitized by Google

les plus diverses, simple quadrilatère de basses murailles avec des boules aux angles, imitation de chapelles avec des coupoles déjà branlantes ; sur ces édifices en terre, l'action du temps est rapide ; bientôt ils se lézardent, s'éffritent, puis s'écroulent un beau jour d'un seul coup, et la poussière retourne à la poussière.

Maintenant les clochettes ont été détachées ; elles vibrent, elles chantent à travers l'espace et nos chevaux galopent fiévreusement. L'air frais du matin nous fouette le visage ; on a comme une sensation intense de liberté en cette immensité, au sortir de cette prison, la ville. Derrière nous, les dernières maisons presque imperceptibles en la brume cotonneuse ; en avant, à perte de vue, la steppe ; pas un arbre dressant ses grands bras verdoyants, pas même un arbrisseau accroupi, recroquevillé, se faisant bien petit devant le vent niveleur. Non, rien qu'une vaste table toute verte, constellée de-ci de-là, de fleurs jaunes ou d'absinthes à feuillage blanchâtre et luisant qui lui font comme un fin et soyeux tapis, une délicate résille.

A l'horizon, quelques ondulations gazonnées, d'abord à peine distinctes, puis prenant forme à mesure que nous marchons au sud. Le soleil a enfin ouvert le rideau de brouillard ; la journée sera belle et ma première entrevue avec messire tarentass ne me paraît pas trop désagréable. J'accuserais presque d'exagération mes prédécesseurs en Sibérie ; hélas ! je ne reviendrai que trop vite sur cette favorable impression ; mais le proverbe ne dit-il pas : « Tout nouveau, tout beau » ? La première station, celle d'Oulougouz, est à 26 kilomètres de Semipalatinsk et nous mettons trois heures et demie pour parcourir cette distance : une moyenne de 7 kilomètres 500 à l'heure ; c'est faible ; il est vrai que nous avons perdu beaucoup de temps au passage de l'Irtych.

Au pied des premières collines, une maisonnette en bois autour de laquelle sont groupées trois ou quatre iourtes kirghises, les demeures des cochers et de leurs familles ; à l'entrée, deux poteaux bariolés de noir et de blanc, surmontés d'un écriteau qui porte le nom de la station, la distance qui la sépare de la station précédente et de la station suivante ; à l'intérieur : d'un côté le logement du *staroste* ou chef de station ; de l'autre, son bureau et la pièce réservée aux voyageurs. L'ameublement de cette dernière pièce est simple : une grande table, deux canapés qui, la nuit, servent de lits ; un portrait de l'empe-

Digitized by Google

reur et les règlements de poste suspendus le long des murs blanchis à la chaux ; dans un coin, une image sainte, un icone, avec la veilleuse toujours allumée. Derrière la station, une vaste cour et les écuries. Telle est la station d'Oulougouz ; telles sont toutes les stations sur la route de Vierniy à Semipalatinsk.

Nous ne changerons pas de tarentass, jusqu'à Sergiopol, ce qui nous évitera d'ennuyeux transbordements de bagages ; mais il nous faut naturellement changer de chevaux à chaque station ; or la poste vient de passer, et nous ne pourrons avoir des chevaux qu'à 2 heures de l'après-midi : cinq heures de séjour forcé à la station d'Oulougouz. Les déjeuners sont rudimentaires dans une *stanzia :* du thé, des œufs à la coque, du lait, ou du lait, des œufs à la coque et du thé; on ne fait que modifier l'ordre des facteurs ; dans ces conditions, le repas ne saurait constituer une occupation suffisante pour remplir cinq heures d'arrêt. Le lieutenant Sakovlef est malade ; le professeur Wallenius trouve que son sommeil de la nuit a été insuffisant ; laissant malade et paresseux à la station, je pars donc à la découverte avec le baron de Munk plus vaillant.

Le thermomètre ne marque que 6 degrés au-dessus de zéro mais en marchant, la température semble printanière. Un ruisselet gazouille, non loin de la station entre des renoncules jaunes d'or, des primevères aux couleurs tendres, des spirées enrubannées de blanches fleurettes. Nous nous acheminons vers les collines ; deux superbes outardes partent devant nous. La station de poste est à une altitude de 220 mètres au-dessus du niveau de la mer ; ces collines atteignent 300 mètres ; elles forment le prolongement vers l'Irtych de la chaîne de Bel-Merek et de la chaîne d'Arkalyk.

A la descente, en nous dirigeant vers la route — si on peut appeler route cette simple piste tracée à travers la steppe par le pas des chevaux et le sillage des voitures, — nous trouvons dans une ravine une pointe de flèche en silex de l'époque de la pierre taillée ; il y a eu dans ces parages une station préhistorique, et notre trouvaille réjouira le professeur Wallenius.

Ding ! ding ! le carillon des clochettes de la douga ; les tarentass ne sont pas loin ; nos amis ont en effet quitté la station, bientôt ils nous rejoignent ; nous reprenons dans les voitures nos places respectives, et en route ! Toujours le même tableau : la steppe avec des ondulations,

Digitized by Google

des moutonnements, des croupes ; la nature a épuisé tout le vert de sa palette pour en teindre les crêtes de toutes ces vagues ; de-ci de-là, dans les creux, quelques flaques de jaune, les renoncules se groupant en bataillons serrés. Pas d'arbres : seuls, les poteaux télégraphiques fusent vers le ciel et tranchent de leur silhouette décharnée de choses mortes sur le paysage uniforme.

A l'horizon, une nouvelle ligne de collines, les collines d'Arkalyk, qui, sur la gauche se soudent au Semi-tau (prononcez Semi-taau), aperçu de l'Irtych en arrivant à Semipalatinsk : ce sont des ondulations sans caractère, gazonnées comme les premiers plans et privées de végétation arborescente. Nous arrivons à 4 heures 45 à la station d'Arkalyk, 355 mètres. Cette fois, nous n'attendrons pas les chevaux; il y en a un nombre suffisant de disponibles ; néanmoins, afin de ne pas perdre les bonnes habitudes, le staroste et ses cochers kirghises mettent encore 45 minutes pour atteler.

Nous repartons à 5 heures 30. Presque en sortant de la station, nous passons la rivière Kartasanai-doul sur un pont qui domine majestueusement les deux rives de ce cours d'eau... sans eau, affluent théorique (pour le moment du moins) de l'Irtych. Les rivières à régime variable, comme les oueds de l'Algérie et de la Tunisie, sont très fréquentes dans ces régions; à sec, pendant la plus grande partie de l'année, elles deviennent après la fonte des neiges ou après les pluies abondantes, des torrents furieux, roulant des masses d'eau considérables, et lorsque les ingénieurs ont oublié d'y construire des ponts pareils à celui que nous venons de franchir, tarentass et voyageurs risquent fort de se promener mélancoliquement pendant des heures sur leurs rives désertes, sans pouvoir passer.

Voici une nombreuse caravane kirghise, venant de la frontière de Chine, qui fait la halte du soir; une soixantaine de petites voitures sont rangées en bon ordre dans la steppe; les chevaux dételés paissent en liberté et mâchonnent à belles dents cette herbe qui est à tout le monde; les hommes accroupis autour d'un grand feu écoutent chanter l'eau qui bout dans les kounganes aux formes artistiques. Avec les demi-teintes crépusculaires, quel joli tableau de genre!

A une dizaine de verstes de la station, nous franchissons les collines d'Arkalyk en un point dont l'altitude, d'après Finsch, est de 390 mètres; les sommets varient entre 450 et 500 mètres. Le chemin est devenu

Digitized by Google

très mauvais; nos tarentass roulent entre les cailloux, s'enfoncent dans les ornières, se relèvent brusquement arrachés, emportés par le triple effort des chevaux et le supplice de la dislocation commence; j'estime maintenant que le tarentass mérite sa déplorable réputation, à moins qu'il ne faille faire retomber le premier tort sur le réseau vicinal de la Sibérie. Nous nous arrêtons à 8 heures 35 du soir devant la station d'Achi-koul, la troisième depuis Semipalatinsk; notre vitesse moyenne depuis ce matin a été de 9 kilomètres à l'heure. Mon baromètre indique une altitude de 330 mètres; Finsch dit 320.

Beaucoup de voyageurs — ceux qui ne sont pas pressés — s'arrêtent la nuit dans les stations de poste et interrompent leur voyage jusqu'au lendemain, afin de prendre quelques heures de repos. Mes compagnons sont pressés, paraît-il, car ils décident de marcher toute la nuit. Après un de ces repas de Lucullus qui nous sont familiers, nous repartons d'Achi-koul à 10 heures 30 du soir. Le sommeil est impossible à cause des horribles cahots de la voiture, de secousses brutales, inattendues, qui vous projettent brusquement en avant ou vous renvoient en arrière avec non moins de violence. La nuit est sombre; on distingue vaguement la région parcourue; tout ce que je puis constater, c'est le déplorable état des chemins. Il y a une pente légère, mais sensible, et la station de Djertar, où nous arrivons à minuit 30, se trouve à une altitude de 420 mètres (400 d'après Finsch).

19 mai. — Toujours au galop, dans la nuit, avec les mêmes dislocations. Au petit jour, la station de Kizil-Moulinskii, 490 mètres (440, d'après Finsch). Il fait presque froid (3°), et nous absorbons avec un indicible plaisir force tasses de thé. Le staroste ne fournit que le samovar, l'eau et les verres; le voyageur doit emporter avec lui sa provision de thé et de sucre. On profite généralement de l'eau chaude du samovar pour y faire cuire des œufs, si on en trouve à la station. Autour des bâtiments rôdent des chiens faméliques, hirsutes, aussi hargneux que les chiens des douars arabes; l'hospitalité n'est pas précisément leur vertu, et ils ne se prêtent nullement aux méditations et aux contemplations du voyageur paysagiste: gare aux crocs de ces empêcheurs de rêverie! Sur la gauche, quelques collines de 500 à 520 mètres.

Le jour est venu : nous sommes sur un plateau herbeux, parsemé de flaques d'eau, bosselé de-ci de-là de quelques croupes au dessin indécis; à l'horizon, au contraire, un profil hardi, étrange, fascinant; une scie

Digitized by Google

immense aux dents ébréchées ; quelque chose comme la chaînette des Baumes de Venise, dans le Comtat, qui fait une collerette de dentelle au grand Ventoux ; en cette nature jusque-là si calme, si placide, il y a un déchirement, et, du sol éventré, ont surgi menaçantes ces pointes déchiquetées, comme usées par cet éventrement de la terre.

A mesure que nous galopons dans la steppe, nous nous rapprochons de cette chaîne d'Arkat, vraiment bien originale. Malgré sa faible altitude, 7 à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, 340 à 400 mètres au-dessus du niveau de la steppe, elle vous impressionne, vous étonne. Accumulation d'aiguilles, de pointes effilées qui semblent vouloir poignarder le ciel, de tourelles, de clochetons, de fiers donjons, de créneaux, de minuscules coupoles de marabouts ; chaos de rochers dépenaillés, loqueteux, auxquels la nature n'a pas fait l'aumône du plus petit manteau de verdure ; et tout cela, grimaçant, fantastique, dominant d'une masse sombre, noirâtre ou grisâtre, la steppe bien verte où le vent fait onduler les herbes et frissonner les anémones. Quel regret de ne pouvoir s'arrêter, passer quelques jours dans ces montagnes étranges, perchoirs d'aigles et de vautours, où l'on ne doit entendre que le fracas des rocs qui s'éboulent, les rumeurs de la montagne en travail !

Georges Saint-Yves.

Digitized by Google

L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR[1]

II

Nous allons entrer dans la partie de l'histoire de St-Cyr où le colonel Titeux n'aura plus besoin de fouiller les archives, de compulser les mémoires privés des familles, de rassembler les témoignages et de faire appel aux souvenirs des vétérans. Il n'aura qu'à relater les choses qu'il a vues, les faits dont il a été le propre témoin. Il était autorisé à parler de l'École, si on en juge par le tableau des élèves sortis avec le n° 1. M. Eugène Titeux y figure pour l'année 1859. Autour de lui ont vécu de la même vie, mangé à la même table, travaillé, souffert, combattu et professé des camarades par centaines. Ils sont encore là pour approuver ou critiquer son œuvre. Quelques-uns, les incorrigibles, diront sans doute que toute vérité n'est pas bonne à dire. Le général du Barail n'est pas de cet avis. La première ligne de sa préface est digne de son grand caractère et est le plus bel éloge qu'un écrivain puisse envier.

« *Voici un livre admirable de sincérité et de bonne foi.* »

La guerre d'Afrique devait atteindre profondément l'armée dans son esprit, dans ses habitudes professionnelles. En apprenant les avancements rapides à raison de la bravoure, sans préoccupation aucune de l'instruction, les élèves de Saint-Cyr s'habituaient à considérer l'étude comme une fastidieuse et inutile corvée. Si l'on obtenait d'être envoyé en Afrique, on ne serait pas en peine pour montrer qu'il n'est nullement besoin d'instruction pour faire un vigoureux et brillant officier. Et c'est ce que firent, en effet, un grand nombre d'élèves de l'École spéciale militaire, qui devinrent les généraux de 1870. Dédaigner toute instruction n'empêchait nullement d'être un brillant officier, et le général Cholleton qui commandait Saint-Cyr, en 1880, se prononça officiellement dans ce sens : « Sorti le dernier de ma promotion et toujours le plus puni, dit-il aux élèves, cela ne m'a pas empêché d'être général le premier de tous mes camarades ».

En 1861, une commission, nommée par le ministre de la guerre, avait nettement formulé son sentiment au sujet de l'altération toujours

(1) Voir *Rev. Fr.*, juin 1898, p. 339.

Digitized by Google

croissante dans les produits de l'Ecole militaire de Saint-Cyr. Le rapport conclut ainsi : « Les conséquences de cet état de choses sont menaçantes pour l'avenir de l'armée ».

En 1867, le général Trochu écrivait : « La composition de l'état-major général français dépend le plus ordinairement des relations créées par la fortune des situations ». Si la distribution de l'avancement, « pierre angulaire de l'édifice militaire », ajoute le colonel Titeux, est surtout une affaire de chance, de relations, peut-on compter voir les élèves d'une école militaire chercher à se faire remarquer par des efforts qui sont généralement sans influence sérieuse sur leur carrière?

Le général Hanrion eut le commandement de l'École de 1871 à 1880. Il eut pour successeur le général Cholleton. Le passage du général Hanrion fut marqué, en 1873, par une réforme vainement réclamée depuis trente ans. Les cours de première année, au lieu d'être une répétition de ceux du lycée, devinrent professionnels. Cours élémentaires pour la première année, cours supérieurs pour la seconde année. En 1877, le cours d'art et d'histoire militaire comprit, pour les examens de sortie, l'établissement d'un mémoire sur l'ensemble du cours, permettant d'apprécier les connaissances générales de l'élève. En 1879, le général Trochu, en rendant hommage au progrès considérable dû à la réorganisation de l'enseignement par le général Hanrion, n'hésitait pas à déclarer que Saint-Cyr était un mauvais instrument, qu'il n'est pas d'enseignement possible pour un professeur qui s'adresse en même temps à plusieurs centaines d'élèves ; qu'un tel mode d'enseignement à la volée ne peut offrir aucune solidité. Le 4 février 1880, le général Hanrion, auquel l'Ecole de Saint-Cyr devait sa renaissance, fut brusquement relevé de son commandement; le prétexte de sa disgrâce fut que l'esprit de l'Ecole était trop clérical. Le général avait précisé, dans l'instruction sur le service intérieur, le rôle et le devoir des élèves dans les réunions pour la chapelle. Il ne faisait que réglementer ce qui se pratiquait à l'Ecole depuis sa fondation. De 1803 à 1880 la messe fut de rigueur à Saint-Cyr, et c'est Napoléon qui la rendit obligatoire alors qu'il était encore premier consul.

Le général Cholleton, dans son ordre du jour de prise de possession du commandement, invite les professeurs et les officiers à l'aider pour que l'Ecole soit uniquement nationale et spécialement militaire. Le colonel Titeux dit que l'on s'est demandé ce que cela pouvait bien signifier,

Digitized by Google

car Saint-Cyr est une école française qui ne forme pas d'officiers sur commande pour l'étranger; elle est spécialement militaire puisque tous les jeunes gens qui sortent sont voués à la profession des armes. Le nouveau commandant ne parla pas de travail cette fois, mais visitant peu après une étude d'anciens, il déclara qu'il ne se montrerait pas exigeant; au sujet des matières enseignées à l'école, qu'il n'y attachait pas d'importance, qu'il importait surtout d'avoir des qualités militaires. Il supprima les moyennes qui avaient réglé l'obtention des sorties. Les élèves, déjà enclins à la paresse, accueillirent ce régime nouveau par le cri : « Conspuez la Pompe! » *La Pompe*, comme l'explique l'auteur dans partie des Annexes qui contient l'*Argot à Saint-Cyr* (vocabulaire ancien et moderne), est synonyme des cours d'instruction générale, en opposition avec le *mili*, synonyme d'instruction militaire.

La messe devint facultative, et le piquet qui rendait les honneurs dans le chœur fut supprimé.

Cettr satisfaction à donner à l'esprit antireligieux qui dominait dans les pouvoirs publics avait été le véritable motif du remplacement du général Hanrion. Le général Deffis, la même année, remplaça le général Cholleton.

En 1886, le commandement passa au général Tramond, bien connu par ses études sur le fusil actuellement en usage dans l'armée. Cette même année, un décret modifia l'organisation de la section de cavalerie.

C'est en 1863 que le maréchal Saint-Arnaud avait repris l'organisation de l'École en établissant à Saint-Cyr une section de cavalerie à laquelle les jeunes gens se destinant à cette arme, étaient reçus après un examen portant exclusivement sur leur talent en équitation. Le général du Barail croit que c'est une erreur, que cela constitue un privilège pour les jeunes gens qui, sans grande vocation militaire, ont pu apprendre dès l'enfance à monter à cheval. Il proposerait qu'on dédoublât Saint-Cyr et que l'on reformât une École spéciale de cavalerie comme celle instituée à Saint-Germain en 1809.

En 1886, le ministre de la guerre exposa que le système pratiqué éoartait de la cavalerie les élèves qui, n'ayant pas eu le temps de se préparer, peuvent néanmoins avoir des aptitude et une instruction générale. Le décret fit en sorte que la sélection ne fût opérée que lorsque les leçons d'équitation auraient pu replacer tous les élèves dans des conditions à peu près égales.

Digitized by Google

Sur la demande du général Tramond, à partir de 1887, les élèves furent, chaque année, conduits au camp de Châlons. Une caisse d'association mutuelle de prévoyance fut créée entre les élèves le 26 novembre 1887.

On reconnaît universellement que notre seule École spéciale militaire est trop nombreuse pour un bon enseignement et que l'instruction gagnerait à être donnée dans plusieurs établissements. L'augmentation rapide des promotions rend cette réforme tout à fait urgente. Après 1870, l'effectif s'était maintenu longtemps entre 350 à 400 élèves par division. Toute l'École ne comptait en 1882 que 613 élèves; en 1883, 740; bientôt après, 800.

En 1894, 950 élèves. En 1895, 1.150. Il est vraisemblable que le nombre ne descendra pas au-dessous de 1.100.

La partie relative spécialement à la vie des élèves de l'École, à leurs souvenirs et à leurs traditions, se termine par une série de chants qui traduisent les tourments et les espérances de cette jeunesse parfois turbulente, mais toujours animée du souffle patriotique le plus ardent.

La Muse de Saint-Cyr contient tous ces essais poétiques, autant de refrains qu'ont chantés à l'unisson tous ceux qui se sont voués depuis un siècle à la carrière des armes, et que les vieux aiment à redire pour évoquer l'âge où la gloire à conquérir était leur rêve quotidien.

Le colonel Titeux pouvait terminer son ouvrage à cette place. Nous venons de feuilleter 676 pages, avec 107 reproductions en couleurs, 264 gravures et 26 plans. C'était déjà un véritable monument. Descriptions, anecdotes, documents officiels, citations empruntées aux généraux les plus illustres, appréciations des programmes, études consciencieuses des costumes et des équipements à toutes les époques. Ce labeur est immense, et bien d'autres auraient limité là leur tâche. M. Titeux a pensé qu'il devait plus à son pays. Il appartient à cette génération qui a vu disparaître les restes de notre dernière grande armée, celle de Crimée. Il quittait l'École de Saint-Cyr en 1859, l'année même où nos succès en Italie avaient aveuglé le gouvernement de l'Empire sur notre véritable état militaire. Il est de ceux qui ont vu s'effondrer la puissance de la France en ayant la parfaite connaissance des fautes cemmises, et il éprouve la douleur de constater que depuis 28 ans, on n'a pas fait ce qu'on devait pour éviter de nouvelles humiliations. Au lieu de proposer tout d'une pièce un plan de réformes, il a cru qu'il atteindrait plus

Digitized by Google

sûrement son but en faisant passer sous les yeux des vrais patriotes le tableau de ce qui s'est fait en Allemagne depuis un siècle ; qu'ils y verraient avec la formation de l'armée prussienne, le système d'éducation militaire du corps d'officiers et le recrutement du haut commandement. En face de ce tableau, il a placé le système pratiqué en France, puis il conclut. En Allemagne, tout est donné au mérite, à la science prouvée. En France, c'est la chance et la faveur qui priment tout. Les résultats des deux systèmes sont connus depuis 1870. A dater de nos désastres, les deux peuples ont continué dans les mêmes errements. Qu'adviendrait-il si les deux nations venaient de nouveau à se trouver aux prises ?

Plaise à Dieu que cet avertissement du colonel Titeux s'adressant à l'opinion, reçoive un meilleur accueil que celui fait à la fin du second Empire aux célèbres et véridiques rapports du colonel Stoffel! Tout espoir n'est pas perdu, quand on voit un ancien ministre de la Guerre, de la valeur du général du Barail prendre sous son haut patronage le livre que nous venons d'analyser rapidement. Sa préface tout entière devrait être reproduite. Nous nous bornerons à présenter aux lecteurs de la *Revue Française* le résumé qu'il fait lui-même du chapitre qui concerne l'organisation de l'enseignement militaire en Prusse.

« Le chapitre le plus intéressant et le plus important peut-être du très remarquable ouvrage du colonel Titeux, celui qui en est pour ainsi dire le couronnement superbe et qui appelle les plus graves méditations, est le chapitre où le colonel, avec une très grande hauteur de vues, développant les méthodes employées en Allemagne pour le meilleur recrutement possible du corps d'officiers, les met en regard de celles actuellement en usage en France pour le même objet. La conclusion peut en être résumée en deux mots : *Comparez* et *jugez*.

C'est l'histoire la plus exacte des agrandissements successifs de la Prusse depuis l'époque où, vassale de la Pologne, elle ne comptait en Europe que par l'excellence de son armée, disproportionnée avec le chiffre de sa population, jusqu'au moment où, toujours grâce à son armée, elle devint une des plus puissantes nations du monde.

C'est donc son armée qu'il faut étudier dans ses moindres détails, et c'est ce qu'a fait le colonel Titeux, avec le plus grand talent et la plus grande précision. Il montre comment cette armée, préparée de longue main, s'est formée laborieusement, sûrement, avec une immuable constance, pour en arriver au point où elle est parvenue aujourd'hui.

Digitized by Google

Sans aucun doute, les événements ont largement contribué au développement rapide et extraordinaire de la Prusse. Mais c'est l'honneur de ses hommes d'État et de ses grands patriotes d'avoir su profiter de toutes les circonstances, même des plus critiques, même de l'effondrement du pays en 1806, pour faire naître dans le cœur de tous un ardent désir d'indépendance, et, dans ce sentiment si élevé et si noble, d'avoir su militariser toute la nation. Il n'est, en effet, possible d'avoir une grande et puissante armée, que si le peuple tout entier est fortement imbu de l'esprit militaire, s'il se passionne pour tout ce qui regarde l'armée, et si les classes supérieures se portent vers la carrière des armes, qui doit être la profession la plus honorée et la plus considérée.

Depuis la création de l'armée permanente en Prusse, chaque prince de la maison de Hohenzollern, en montant sur le trône, a apporté sa pierre à l'édifice militaire; mais le véritable réformateur de l'armée, qui aujourd'hui sert de modèle à toute l'armée allemande, c'est l'empereur Guillaume Ier, avec la puissante collaboration du prince de Bismarck. Eclairé par les événements de 1848 et de 1850, il se rendit parfaitement compte des vices d'une organisation qui datait encore de 1815 et qui avait produit une armée lourde, pesante, se mobilisant lentement et difficilement. Il s'appliqua à y remédier, et, en lui donnant une plus grande puissance offensive, à faire une armée vive, alerte et toujours prête à entrer en campagne.

Déjà depuis longtemps, l'état-major prussien passait pour le plus instruit de l'Europe; et, un fait bien digne de remarque et de profondes réflexions, c'est qu'au sein d'une paix profonde, des officiers formés dans les écoles de guerre et à l'Académie de Berlin, aient pu acquérir, sans autre préparation que leurs études, la science nécessaire pour conduire des armées dans de grandes guerres, avec une rapidité, une décision et des succès dont on ne trouve d'exemples que sous Napoléon.

La Prusse s'est attachée à former un corps d'officiers parfaitement homogène. — Deux principes dominent cette question si importante de la constitution des cadres : la communauté d'origine pour tous les officiers sans exception, et l'avancement à l'ancienneté, qui est même, autant que possible, respecté en campagne, où l'on réserve les distinctions honorifiques pour les officiers qui se distinguent par quelque trait de bravoure ou quelque action d'éclat.

Nul ne peut être officier s'il ne sort d'une des onze écoles de guerre

Digitized by Google

existant aujourd'hui en Allemagne, et s'il n'a subi avec succès l'examen de sortie, dit examen d'officier. — Dans ces onze écoles de guerre, l'instruction est identique; elle est la même pour tous les officiers de l'armée. Le nombre des élèves est réglé de telle sorte qu'un professeur n'en ait jamais plus de vingt-cinq à instruire. — En sortant de l'Ecole de guerre, qu'il ne faut pas confondre avec l'Académie de Berlin réservée à l'enseignement supérieur des officiers du grand état-major et où les cours ont une durée de trois ans, en sortant, dis-je, de l'École de guerre, les officiers qui se destinent aux armes spéciales, vont passer deux ans dans une école d'application et sont classés dans l'artillerie ou le génie, s'ils ont répondu avec succès aux examens de sortie. Dans le cas contraire, ils rentrent avec leur grade dans l'infanterie.

Nul n'est admis à concourir pour l'Ecole de guerre, s'il n'est passé par une école de cadets, ou s'il n'a été accepté dans un régiment avec le titre d'*Avantageur*. Le sous-officier provenant du rang ne peut aspirer à l'épaulette. Le Cadet et l'Avantageur sont admis exactement dans les mêmes conditions aux examens de l'Ecole de guerre, après avoir également exercé pendant six mois les diverses fonctions d' « appointé », de caporal et de sous-officier. L'égalité en tout est donc absolue, et le mérite et l'instruction seuls décident du sort des jeunes gens.

L'avancement à l'ancienneté est la porte hermétiquement fermée à la plaie mortelle du favoritisme. Elle empêche la masse des officiers de prétendre aux hauts grades de l'armée, réservés, en dehors des princes des maisons souveraines, aux officiers dont la haute valeur intellectuelle, le mérite transcendant et la science étendue, ont été maintes et maintes fois passés au crible et indiscutablement constatés.

Un très grand nombre d'officiers ne dépassent pas le grade de major et se retirent satisfaits de leur sort, parce qu'ils trouvent une suffisante compensation dans la grande considération dont ils jouissent et dans les avantages qui leur sont accordés. — C'est ainsi qu'une nation jalouse de son indépendance et de sa sécurité, honore et respecte les hommes qui lui en garantissent le mieux la conservation.

Comparons donc la simplicité et l'uniformité des méthodes d'enseignement militaire en usage en Prusse, avec le système compliqué adopté en France et impuissant à donner cette homogénéité et cette solidarité du corps d'officiers, considérées à juste titre comme un des principaux éléments de force de l'armée!

Digitized by Google

Les écoles militaires allemandes comprennent quatre grandes classes bien distinctes :

1° Les écoles de Cadets, au nombre de dix, dont une supérieure, sorte d'école préparatoire où les jeunes gens se destinant à l'état militaire acquièrent l'instruction nécessaire pour être admis aux écoles d'officiers, dites écoles de guerre, et dont sont seuls dispensés les « Avantageurs » possédant déjà cette instruction indispensable.

2° Les écoles de guerre, au nombre de onze, dont, sans aucune exception, sortent tous les officiers de l'armée, qui y reçoivent une instruction absolument semblable.

3° L'école spéciale de Charlottenbourg, où les officiers se destinant à l'artillerie ou au génie vont suivre un cours de deux ans.

4° L'Académie de guerre de Berlin, qui est le couronnement de cette remarquable organisation d'instruction et d'éducation militaires. Les cours y ont une durée de trois ans. Le but de l'institution est de former et de diriger dans les branches les plus élevées des sciences militaires, un certain nombre d'officiers de choix, d'une haute culture intellectuelle et possédant déjà l'instruction nécessaire et l'application désirable pour tirer un grand profit de cet enseignement supérieur.

Le colonel Titeux dit excellemment bien : « Avec un pareil système, le corps d'officiers prussien forme un tout homogène, compact, où le particularisme d'arme est tout à fait inconnu. Commun enseignement, communs principes, commun esprit cimenté par la camaraderie scolaire. »

Voyons donc si l'éducation militaire, telle qu'elle est répartie en France, est susceptible de donner les mêmes résultats. — Il est d'abord un fait indiscutable, c'est que sous le rapport des établissements d'instruction nous sommes infiniment moins bien dotés que l'Allemagne.

En vérité, quelles sont donc nos écoles militaires? Me faut-il d'abord citer notre première, notre savante école, l'Ecole polytechnique? L'instruction que les jeunes gens y acquièrent, sous l'enseignement des plus grands savants de France, est au-dessus de toute critique, c'est certain; mais malgré le titre qu'elle porte, est-elle bien une véritable école militaire? Est-ce bien une école militaire celle où notoirement règne un esprit antimilitaire encouragé par les professeurs eux-mêmes, dit-on, où les services de l'armée prennent rang après les emplois dans les tabacs ou la téléphonie, où les candidats n'entrent qu'avec le ferme désir d'en

Digitized by Google

sortir dans les services civils, où enfin les officiers d'artillerie et du génie sont, en général, classés dans les deux derniers tiers de la promotion.

Faut-il donc tant de sciences mathématiques pour tirer le canon sur un champ de bataille, ou faire un bon service de sapeur ou de mineur? Sous l'Empire, les grands généraux de ces armes savantes, les Eblé, les Haxo, les Lariboisière, les Chasseloup-Laubat ne sortaient pas de l'Ecole polytechnique et ne s'en sont pas moins acquis un grand renom.

J'aimerais mieux, je l'avoue, peut-être un peu moins de science, et des carctères plus façonnés à la discipline et à la subordination, et une vocation plus décidée.

Notre seule école purement militaire est l'Ecole de Saint-Cyr; mais elle est bien nombreuse, et il est difficile d'admettre qu'un professeur qui s'adresse à trois ou quatre cents auditeurs, dont trop souvent l'esprit est parti ailleurs et l'attention distraite, soit écouté par tous, et son cours fructueusement suivi.

En Allemagne, on pousse le souci de l'instruction et le scrupule jusqu'à diviser en trois ou quatre groupes de même valeur un auditoire de vingt-cinq élèves, afin que les plus intelligents et les plus capables ne soient pas retardés dans leurs études par des camarades moins bien partagés.

Beaucoup de bons esprits pensent que l'instruction générale de l'armée gagnerait beaucoup à multiplier le nombre des écoles militaires, en attribuant chacune d'elles au recrutement d'un certain nombre de corps d'armée.

Après Saint-Cyr, il n'y a plus que des écoles de sous-officiers, d'une création relativement récente : Saumur, pour la cavalerie; Saint-Maixent, pour l'infanterie : Versailles pour l'artillerie et le génie. Sans doute, ces créations sont un progrès sur ce qui existait autrefois, puisque c'était le néant; mais que d'observations il y aurait à faire encore ! D'abord, il est évident que des officiers de provenances aussi différentes ne peuvent pas former un bloc aussi uni, aussi compact, aussi homogène que celui qui est la conséquence d'une communauté absolue d'origine, d'instruction et de sentiments, comme cela a lieu en Allemagne. Et puis, c'est entretenir sinon la rivalité entre les différentes armes, du moins leur particularisme.

Ce sont toutes ces questions vitales pour l'armée que le colonel Titeux traite magistralement dans son magnifique ouvrage, dont je ne puis que

Digitized by Google

recommander la lecture attentive à tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la France, si intimement lié à l'existence de son armée. »

Le général du Barail, qui a écrit les passages que nous venons de citer, a, comme c'était son rôle, envisagé spécialement le point de vue militaire dans l'œuvre du colonel Titeux; il a laissé aux lecteurs la surprise de découvrir chez lui, outre les talents de l'artiste, ceux d'un puissant écrivain. Les dernières pages de ses conclusions ont une chaleur communicative, une allure magistrale. Il adjure tous les patriotes de songer au duel final où l'une des deux nations rivales aura le sort de Carthage. Il fait appel à l'union de toutes les intelligences et de tous les cœurs pour le salut de la patrie.

« Réclamons donc instamment, dit-il, pour l'armée, la justice qui rendra la France invincible. Apprenons à ces belles générations de jeunes gens dont Saint-Cyr fait des officiers, qu'il n'y a pas d'autre grandeur que celle du devoir accompli, ni d'honneurs enviables que ceux qu'on a vraiment mérités, ni d'autre droit à l'avancement que dans la supériorité du mérite par le travail, l'instruction, l'intelligence et l'abnégation. Inspirons à cette fière jeunesse l'horreur de ce débrouillage qui mène si facilement à l'égoïsme, au mensonge, à l'oubli de la vraie camaraderie ; et hâtons, de toutes nos forces, le moment où notre chère patrie, retrempée dans la vérité et la justice, reprendra sa marche radieuse dans le monde, à la tête des nations. »

Ed. M.

Digitized by Google

FLOTTES ESPAGNOLE ET AMÉRICAINE[1]

III

NOUVEAUX NAVIRES

Au moment où les hostilités semblèrent inévitables avec l'Espagne, le gouvernement des États-Unis chercha à acheter de tous cotés les navires de guerre que les autres nations auraient à lui vendre. Il en trouva peu et ce fut le Brésil qui lui céda les meilleurs. Ce furent les croiseurs : *Almirante Abreu*, *Amazonas*, *Nichteroy*, *Topeka* et les torpilleurs *Somers* et *Manley*.

L'*Abreu* (devenu l'*Albany*) est encore sur chantiers à Newcastle et le *Somers* n'ayant pu quitter l'Angleterre par suite d'avaries, a été désarmé ; ces deux bâtiments ne comptent donc pas.

L'*Amazonas* que les Américains ont baptisé *New-Orléans* a été construit à Elswick (Angleterre). Lancé le 4 déc. 1896, il achevait son armement au début des hostilités. D'un déplacement de 3 450 t., il file de 20 à 22 n. Son armement consiste en 4 canons de 15 c., 4 de 12, 10 de 57 mm. 10 plus petits, tous à tir rapide, 10 mitrailleuses Maxim et 3 tubes lance-torpilles. Le *New-Orléans* fait partie de l'escadre de l'amiral Sampson.

Le *Nichteroy*, appelé par les Brésiliens *El Cid* et baptisé *Buffalo* par les Américains, avait été acheté aux États-Unis par le Brésil pendant la guerre civile de 1894. C'est un ancien paquebot de 5 000 t. qui avait été armé d'artillerie légère et possédait 2 canons pneumatiques à la dynamite.

Le *Topeka*, ex-*Diogenes*, a porté plus d'un pavillon. Construit en Allemagne pour le Pérou, au moment de la guerre du Chili, et non livré, puis revendu au Japon lors de la guerre de Chine et non livré, il était resté en Angleterre où les États-Unis en ont pris cette fois livraison. D'un déplacement de 1 800 t. et d'une vitesse de 16 n., ce croiseur est armé de 6 canons de 12 c. et de 10 de petit calibre.

Si les Américains n'ont que peu renforcé leur flotte par des acquisitions de la dernière heure, ils ont par contre en chantiers ou en achèvement, un nombre très important de navires de guerre. Parmi ceux-ci

(1) Voir *Rev. Fr.* mai, juin 1898, p. 291, 347.

Digitized by Google

se trouvent 5 cuirassés : *Kearsage*, *Kentucky*, *Alabama*, *Illinois*, *Wisconsin*.

Les deux premiers, dont nous avons donné la description dans le précédent n° (p. 352), ont été lancés à Newport, le 24 mars 1898. On travaille à leur achèvement avec la plus grande rapidité et ils doivent être prêts à la fin de l'année.

L'*Alabama*, mis sur chantiers à Philadelphie à la fin de 1896, a été lancé le 18 mai dernier. D'un déplacement de 11 525 t. il doit donner 10 000 chx et filer 16 n. Son artillerie comporte 4 pièces de 32 c. en tourelles par 2, 14 de 15 c., 16 de 57 mm., 4 de 37 mm., 4 mitrailleuses et 4 tubes lance-torpilles. L'*Illinois* et le *Wisconsin*, de même type, ont été commandés en 1897 et sont encore sur chantiers, le dernier à San-Francisco.

Au moment de la déclaration de guerre, les Américains n'avaient point de croiseurs en construction. Comme contre-torpilleurs, 3 seulement, se trouvaient sur chantiers, ainsi que quelques torpilleurs.

Le contre-torpilleur *Bailey*, type du genre, a été mis en construction au commencement de cette année. D'une longueur de 61 m. d'un tirant d'eau moyen de 2 m. 45, il déplacera 265 t. Ses deux machines actionnant 2 hélices doivent développer 5.600 chev. et donner une vitesse de 33 n. aux essais et de 30 n. en service. Le rayon d'action sera de 3.000 milles à la vitesse économique de 14 à 15 n. L'armement comprend 4 canons de 57 m/m à tir rapide et 3 tubes lance-torpilles. Le bâtiment doit être prêt à la fin de l'année.

Deux autres contre-torpilleurs semblables *Stringham* et *Goldsborouy* sont en construction à Wilmington, et à Seattle (Pacifique).

Ces contre-torpilleurs inachevés étaient, avec 18 torpilleurs, les seuls que possédât la flotte américaine. Avant l'ouverture des hostilités le gouvernement avait déjà décidé la construction de 6 contre-torpilleurs de 350 t. et 6 contre-torpilleurs de 150 t. à marche très rapide. En même temps devaient être construits 3 cuirassés de 11.000 t. dont un prendra le nom de *Maine*. La guerre une fois commencée on s'aperçut vite de la faiblesse de la flotte en petits bâtiments en présence des contre-torpilleurs de 28 et 30 n. dont disposait la flotte espagnole.

Le gouvernement commanda aussitôt 30 contre-torpilleurs de 350 t. et 30 n. et 70 torpilleurs de 100 t. et 22 n. à livrer dans le délai de 3 à 5 mois. Avec la merveilleuse activité qui règne daus les chantiers amé-

Digitized by Google

ricains et l'argent qui est dépensé presque sans compter, les États-Unis vont avoir incessamment une remarquable flotte de petits navires rapides qui établiront autour de Cuba un blocus hermétique et s'en empareront par la famine s'ils ne peuvent le faire de vive force.

En attendant l'achèvement de cette flottille, les Américains ont transformé en torpilleurs un certain nombre de yachts qui ont reçu les noms de *Mayflower*, *Hornet*, *Eagle*, *Wasp*, *Accomac*, *Scorpion*, *Solace*, *Saturn*.

Enfin un projet de loi a été déposé pour la construction par les chantiers américains de 5 croiseurs cuirassés de 11.500 t. revenant chacun à 4 millions de dollars sans l'armement ; de 15 canonnières de 2.000 t. revenant à 650.000 dollars chacune ; de 15 contre-torpilleurs de 400 t., de 500.000 dollars chacun ; et de 10 torpilleurs de 150 t., de 200.000 dollars chacun. En outre, il est question de construire 4 et peut-être 6 monitors de 2.500 t. à faible tirant d'eau pouvant naviguer dans des canaux étroits et peu profonds.

A en juger par les efforts considérables qu'ils font, les États-Unis vont posséder d'ici peu une flotte de guerre remarquable par le nombre, la vitesse et la puissance des bâtiments, flotte qui viendra peut-être au 2e rang des flottes du monde, et sera la plus redoutable après celle de l'Angleterre. Ce sera le résultat le plus clair de la guerre actuelle.

En Espagne la situation est bien différente. On pousse avec activité les travaux d'achèvement des navires à flots, mais une fois ceux-ci armés, la réserve en bâtiments neufs sera presque épuisée. En 1897, on a mis sur chantiers, 1 cuirassé, 1 croiseur-cuirassé, 5 croiseurs et 2 contre-torpilleurs. Mais on ne peut prévoir l'époque d'achèvement de ces bâtiments. Quant à ceux en construction à l'étranger comme le *Pedro d'Aragona* qui se trouve à Gênes, il n'y a plus a y compter, en raison des lois de neutralité. L'Espagne n'a acheté aucun navire de guerre étranger avant l'ouverture des hostilités.

Actuellement on achève l'armement des croiseurs-cuirassés *Princessa de Asturias* et *Cardinal Cisneros*, de 7,000 t. 14.000 ch. et 20 n., lancés, le 1er le 17 oct. 1896, le 2e le 19 mars 1897. Ces croiseurs, du type *Vizcaya*, ont un cuirassement un peu plus fort que ceux de l'amiral Cervera. Un 3e croiseur du même type, *Cataluna* se trouve encore en chantier à Carthagène. On a mis en construction au Ferrol, à la place du *Cisneros*, le croiseur *Reina-Regente* de 5.000 t. 6.500 ch. et 20 n. A Cadix, aussi en 1897, a été mis sur chantier le croiseur *Isabel la Catolica*, de 300 t..

Digitized by Google

Les canonnières-torpilleurs *Dona Maria de Molina*, *Marques de la Victoria*, *Don Alvaro de Bazan*, de 830 t. et 20 n., mises à l'eau au Ferrol en 1896 et 1897, sont à peu près en état de prendre la mer. Enfin quelques torpilleurs sont en construction.

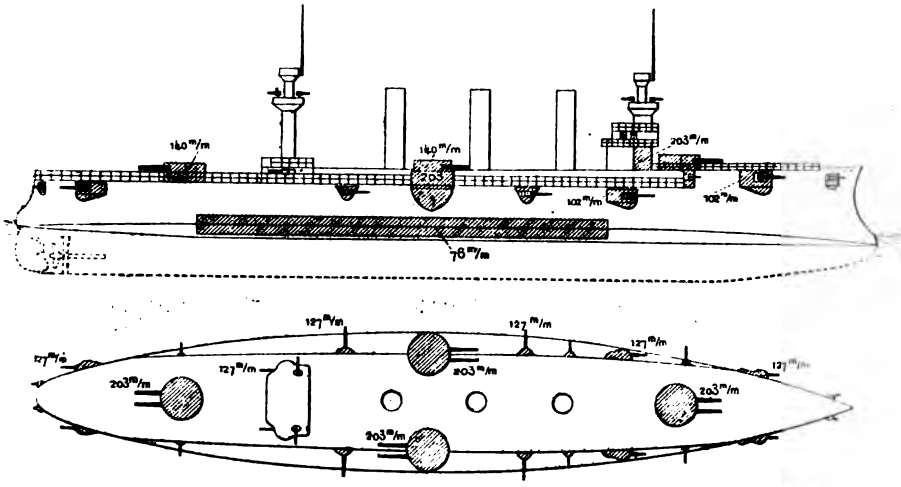
On voit que les ressources futures de l'Espagne, qui faisait construire à l'étranger une partie de sa flotte, sont assez réduites. Aussi, plus la lutte se prolongera et plus l'Espagne se trouvera en état d'infériorité, n'ayant ni l'activité, ni les ressources, ni surtout la force de production des Etats-Unis. Ceux-ci au contraire, trouvent dans la guerre un puissant levier qui les rend de plus en plus redoutables et ne laisse plus aucun doute sur l'issue de la lutte.

Ceux qui suivent avec attention les péripéties de la guerre, se demandent si la marine espagnole n'est pas frappée d'une paralysie générale. En effet, depuis le désastre de Cavite, ses navires sont d'une prudence, d'une timidité vraiment inconcevables. Ses beaux croiseurs cuirassés n'ont pas tiré un coup de canon, et ne savent même pas tirer parti de la supériorité de leur marche. Ses contre-torpilleurs, doués eux aussi d'une vitesse remarquable, bien supérieure a celle des navires américains, restent tranquillement au port, ne cherchant même pas à accomplir ces prouesses légendaires qui, dans toutes les dernières guerres, au Danube et sur la mer Noire, à Fou-Tchéou et à Sheïpo avec Courbet, au Chili, à Weï-Haï-Weï, ont illustré de hardis marins. De ses torpilleurs ont n'entend même pas parler. Quant à ces croiseurs et à ces corsaires qui devaient ruiner par leurs prises le commerce américain, il n'en est plus question.

On reste confondu de voir des marins aussi braves, aussi aventureux, aussi aguerris que les marins espagnols, faire preuve d'une inertie que rien n'explique. Tandis que les bâtiments américains de toute nature battent les mers des Antilles et se font assaillants, avec une hardiesse que n'autorise pas toujours leur armement, les navires espagnols qui se trouvent dans ces parages se renferment dans une stricte défensive, et ne tirent un coup de canon que lorsqu'ils sont attaqués. Il faut croire que cette attitude passive est imposée par des considérations d'ordre supérieur, car rien dans le caractère espagnol ne justifie une pareille pusillanimité. Mais ce que l'on ne peut s'expliquer, c'est que l'on ne se serve pas de ses atouts quand on en a dans son jeu.

Digitized by Google

Croiseur cuirassé américain *Brooklyn*.



Longueur à la flottaison.	122m 27	Puissance maxima . .	17.134 chx.
Largeur	19m 56	Vitesse maxima . . .	21 n. 91
Tirant d'eau arrière . .	7m 80	Approv^t normal de charbon. .	914 tx.
Déplacement	9.375tx.	Rayon d'action à 10 n.	15.000 mil.

Armement.

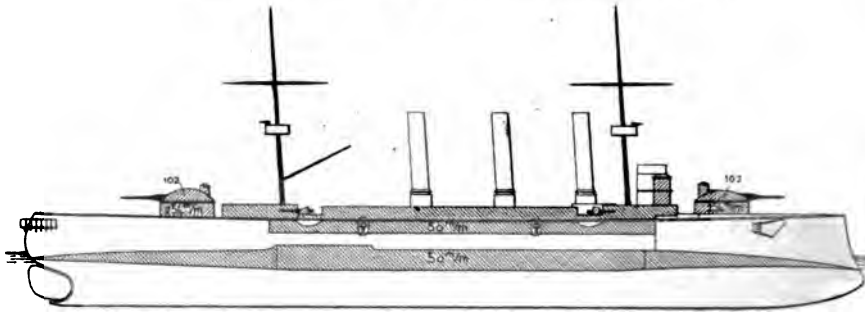
8 canons de 203 mm. en 4 tourelles.
12 — de 127 mm. tir r. en encorbellements blindés.
12 — de 57 mm. t. r.
4 — de 37 mm. t. r.
4 mitrailleuses. — 6 tubes lance-torpilles.

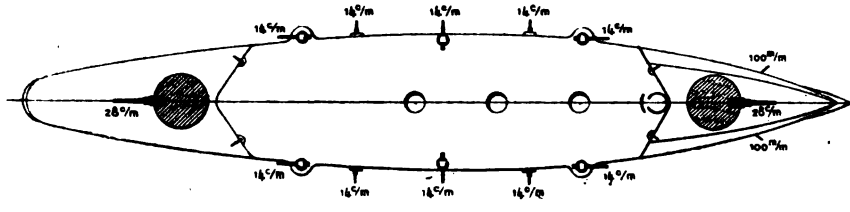
La ceinture cuirassée en acier harveyé a une épaisseur de 76 mm. Elle ne s'étend que sur la moitié (59 m) de la longueur; elle règne sur une hauteur de 1 m. 20 au-dessus et au-dessous de la flottaison. Le pont blindé a une épaisseur de 76 mm. qui est doublé en certaines parties. Le blindage des tourelles est de 203 mm. dans la partie barbette et de 140 pour le reste. La hauteur de commandement de ses pièces de chasse (10 m.) lui est précieuse pour pouvoir se servir de ses canons par grosse mer.

Mis en chantier en janvier 1895, le *Brooklyn* a été lancé le 2 octobre 1895. C'est un excellent croiseur de combat. L'étendue de son rayon d'action lui permet d'aller facilement de New-York à San-Francisco sans faire de charbon.

Digitized by Google

Croiseur cuirassé espagnol *Emperador Carlos V.*





Longueur entre perp^res . .	115^m 82	Puissance maxima . .	18.500 chx.
Largeur	20^m 42	Vitesse maxima . . .	21 n.
Tirant d'eau arrière . . .	8 m.	Approv^t normal de charbon . .	1.700 tx.
Déplacement	9.089 tx.	Rayon d'action à 10 n.	12.000 mil.

Armement.

2 canons Hontoria de 28 c. en 2 tourelles.
10 — — de 14 c. tir rap.
4 — — de 10 c. t. r.
4 — de 57 mm. t. r.
6 mitrailleuses. — 6 tubes lance-torpilles (torpilles Schwartzkopff).

La ceinture cuirassée, qui n'a plus que très peu de hauteur à chaque extrémité, a une épaisseur de 50 mm. Le pont blindé a 50 mm. Les tourelles ont une protection de 254 mm. dans la partie fixe et de 102 dans la partie mobile.

Mis en construction à Cadix en 1893, le *Carlos V* a été lancé le 12 mars 1895. Il a été armé au Havre (F. et Ch.). Son artillerie est puissante, mais par contre son cuirassement est faible. Sa vitesse et son rayon d'action lui donnent une réelle valeur. Il peut aller facilement de Cadix aux Philippines sans faire de charbon. D.

Digitized by Google

L'INSURRECTION CUBAINE

La guerre civile qui depuis 3 années désole l'île de Cuba va changer de caractère par suite de l'intervention des États-Unis. A la guerre de guérillas, à la lutte de surprises et de coups de main, succèdera la guerre régulière avec ses batailles rangées et ses sièges quand les troupes américaines auront débarqué en nombre à Cuba. Mais il est peu probable que cette éventualité se réalise d'une façon sérieuse avant l'automne, car la saison des pluies paralyserait toutes les opérations. Il faut excepter cependant le coup de force que les Américains vont tenter d'exécuter contre Santiago-de-Cuba.

LES PREMIÈRES INSURRECTIONS.

La lutte soutenue par les Espagnols contre les insurgés, que la nature du pays bien plus que leur nombre rend insaisissables, n'est pas la première qui ait lieu à Cuba. Quand les colonies espagnoles du continent américain se détachèrent de la métropole, au commencement de ce siècle, et proclamèrent successivement leur indépendance, Cuba resta calme. Mais bientôt des conspirations et des tentatives insurrectionnelles se produisirent, en 1823, 1826, 1828. Elles n'eurent alors qu'un faible écho dans le pays, ne trouvèrent pas de chefs capables pour se mettre à leur tête et furent promptement étouffées.

En 1850 et 1851, des tentatives plus sérieuses se produisirent. Un général espagnol, Lopez, gagné au parti des mécontents, essaya de soulever les Cubains après avoir débarqué dans l'île à la tête d'une expédition de flibustiers venant de la Floride — car déjà les États-Unis prêtaient secrètement aide et assistance à tous ceux qui avaient pour but de combattre les Espagnols à Cuba. Battu et fait prisonnier, Lopez fut exécuté.

En 1853 et 1854, nouvelles et vaines conspirations.

Enfin la révolution espagnole de septembre 1868, qui renversa de son trône la reine Isabelle II, sembla une occasion propice aux mécontents cubains pour prendre les armes. Le 10 octobre 1868, un soulèvement éclatait à Yara, dans la province de Santiago, aux cris de : « Vive Cuba libre ! » Manuel de Cespedes prenait la tête du mouvement avec 147 hommes. Un mois après les insurgés étaient 4.000, et leur nombre atteignait 10.000 deux ans plus tard.

Digitized by Google

Paralysée par suite de la révolution, puis par la guerre cantonaliste et la guerre carliste qui absorbèrent presque toutes ses forces vives, l'Espagne ne put, pendant longtemps, que se tenir sur la défensive à Cuba. Aussi les insurgés gagnaient-ils peu à peu du terrain et se rendaient maîtres des villes de Bayamo, Holguin, Mayari. En 1874, Cespedes fut tué ; Maximo Gomez le remplaça. Mais l'horizon s'assombrissait pour les insurgés. L'Espagne qui avait rétabli la monarchie et vaincu Don Carlos portait maintenant tous ses efforts sur Cuba. Le maréchal Martinez Campos, envoyé à Cuba comme gouverneur général, mit tout en œuvre pour amener la pacification de l'île. La difficulté de se procurer des armes et des munitions, la discorde qui régnait dans le camp révolutionnaire, les défections qui se produisaient avaient jeté le découragement parmi les insurgés cubains. Martinez Campos profita habilement de la situation pour amener leur soumission par le *convenio* de Zanjon (10 fév. 1878).

En vertu de ce pacte, l'Espagne s'était engagée à accomplir des réformes. Cuba avait été jusqu'alors un vaste champ d'exploitation et une source de profits considérables pour la Métropole qui lui fournissait à peu près tout. Les fonctionnaires, les employés étaient, presque sans exception, originaires d'Espagne et venaient à Cuba pour faire fortune. Seuls les insulaires payaient, n'étaient rien et ne pouvaient même pas faire entendre leur doléances. C'est cet état de choses que le pacte de Zanjon devait changer. Malheureusement il resta lettre morte, l'Espagne ayant vite oublié que l'insurrection lui avait coûté près de 100.000 hommes et 1 milliard de francs. Un sérieux mécontentement en résulta et, dans les campagnes, une propagande habilement dirigée par les chefs de la précédente insurrection prépara tout pour une nouvelle prise d'armes, lorsque le moment d'agir serait venu.

L'INSURRECTION DE 1895.

Le 24 février 1895, dit M. Espinasse-Secondat (1), l'insurrection éclata à Baire (province de Santiago) aux cris de : « Vive Cuba libre ! » Le général Calleja, capitaine général, décréta aussitôt l'état de siège et chargea le général Lachambre des opérations contre les insurgés. Mais ceux-ci avaient déjà soulevé une partie de la province de Santiago, occupé et pillé plusieurs bourgades, et cerné un petit fort qui fut obligé

(1) *L'Insurrection cubaine*, fév. 1895 à mai 1896, par P. Espinasse-Secondat.

Digitized by Google

de se rendre. Aussi, malgré quelques succès, le général Lachambre se vit-il dans l'impossibilité de réprimer le mouvement.

A la nouvelle de la révolte, le gouvernement espagnol avait envoyé à Cuba, comme capitaine général, le maréchal Martinez Campos, sur le nom duquel on comptait beaucoup pour pacifier l'île.

Le 16 avril, le nouveau général en chef débarquait à Guantanamo. Sa ligne de conduite devait avoir pour but d'amener les rebelles à se soumettre et, pour obtenir ce résultat, le maréchal voulut se contenter d'une guerre défensive. Mais les chefs cubains, Gomez, Maceo, Marti, Masso, ne se prêtèrent pas à cette combinaison et menèrent vivement la campagne. Marti fut tué le 19 mai à Dos Rios, dans un vif combat et son corps resta aux mains des Espagnols qui le transportèrent à Santiago.

Après avoir organisé ses forces dans la province de Santiago, Martinez Campos entreprit la visite des principales garnisons. Près de Bayamo il faillit être enlevé par Maceo qui, avec 3.000 hommes, attaqua sa colonne, de moitié inférieure en nombre, dans un passage difficile. M. Campos dut charger à la tête de ses soldats et, pour se dégager de la mêlée, fut obligé de tuer les insurgés qui le serraient de trop près (10 juil.). La colonne eut 25 tués, parmi lesquels le général Santocildes, et 93 blessés.

Cette audacieuse attaque enhardit singulièrement les insurgés qui, malgré plusieurs échecs, s'étendaient de province en province par suite de la sympathie qu'ils rencontraient et de la terreur qu'ils inspiraient. Déjà les provinces de Puerto-Principe et de Santa-Clara renfermaient de nombreux groupes d'insurgés. Une marche en avant allait porter la guerre jusqu'à l'extrémité occidentale de l'île.

Partis de la province de Puerto-Principe au commencement de décembre 1895, Maximo Gomez et Antonio Maceo traversaient successivement les provinces de Santa-Clara et de Matanzas, battus à diverses reprises mais ne reculant que pour mieux avancer, et arrivaient, Gomez jusqu'à 20 kilomètres de la Havane, Maceo jusque dans la province de Pinar-del-Rio après une marche de 600 kilomètres (1). Gomez fut obligé de rétrograder, mais Maceo put se maintenir solidement à Pinar-del-Rio, mettant ainsi l'île entière en état d'insurrection.

(1) Voir sur cette marche, la *Revue Française* d'octobre 1896, t. XXI, p. 566.

Digitized by Google

C'est alors que Martinez Campos fut rappelé et remplacé par le général Weyler (janv. 1896). Celui-ci commença par promettre l'amnistie aux insurgés qui déposeraient les armes (23 avril). Mais ces mesures de clémence qui n'amenaient point de réformes avec elles, ne produisirent aucun effet.

La lutte continuait toujours. Six colonnes concentrèrent leurs efforts contre Maceo afin de le chasser de ses positions. Battu à Cacarajicara, à Candelaria, à Consolacion-del-Sur, le chef insurgé reste insaisissable, trouvant toujours un refuge dans les montagnes abruptes de Pinar-del-Rio. Mais s'il ne peut en être délogé il n'en peut plus sortir que difficilement, la *trocha* (ligne fortifiée) qui traverse l'île dans sa partie la plus étroite, de Mariel à Majana, et derrière laquelle sont répartis 25.000 hommes, le coupant de l'intérieur de l'île. Une autre *trocha*, établie de Moron à Jucaro, dans la province de Puerto-Principe, ne peut, par contre, arrêter les incursions des insurgés venant de l'est.

Ne pouvant triompher de vive force des révoltés, le général Weyler veut user de rigueur et les réduire par la famine et le manque de ressources. Dans ce but il ordonne à tous les habitants des campagnes de se réfugier dans les villes avec leurs bestiaux et leurs approvisionnements. C'est la ruine des habitants devenus ainsi des *reconcentrados* malgré eux ; mais le général Weyler espère par ce moyen enlever aux insurgés, tout moyen de recrutement et les amener à la soumission par la misère et la faim. La misère sévit en effet dans leurs rangs, mais les éléments de subsistance que l'île offre naturellement, leur donent encore de quoi vivre, tandis que les armes et les munitions, que des navires leur apportent de temps à autre des États-Unis, leur donnent les moyens de combattre. Aux mesures de rigueur du général Weyler, ils répondent en brûlant les villages et en faisant sauter à la dynamite les trains de chemins de fer.

Pendant la saison des pluies, de juin à septembre, les opérations, rendues presque impraticables, furent suspendues des deux côtés. Mais au retour de la saison sèche, le général Weyler résolut d'en finir avec Maceo. Dans les premiers jours de novembre 1896, 40.000 hommes furent réunis sous les ordres du général en chef qui dirigea en personne les opérations. Après de vifs engagements, les villages de Manolita et de Lechuza, perdus dans la *manigua* (la brousse de Cuba), et les escarpements de la montagne, furent enlevés d'assaut. C'étaient les

Digitized by Google

principaux points de refuge des insurgés dans la province de Pinar-del-Rio.

Mais battues d'un côté, les bandes de Maceo reparaissaient de l'autre, inquiétant les convois des colonnes d'opération, tenant celles-ci sans cesse en halaine, épuisant officiers et soldats. Quant à Maceo il demeurait insaisissable ; au point qu'on se demandait même s'il était encore dans la province. Soudain le bruit se répandit, dans le milieu de décembre, que le chef mulâtre venait d'être tué. La nouvelle était vraie.

Le 5 décembre, le commandant Cirujeda avait attaqué, avec 200 hommes, une bande d'insurgés qui s'approchait de la Havane. Cette bande, qui s'était divisée en petits détachements pour mieux franchir la *trocha* de Mariel, était celle de Maceo. Le chef mulâtre étant tombé, ses hommes prirent la fuite abandonnant son corps et celui de son aide de camp le lieutenant Gomez, fils du généralissime cubain. Mais bientôt, revenus de leur panique, ils se jetèrent sur les Espagnols et parvinrent à reprendre le corps de Maceo.

La mort d'Antonio Maceo, suivie presque aussitôt de celle de son frère José, tué dans un combat avec les troupes de la partie orientale de l'île, causa une joie immense en Espagne, où l'on entrevoyait déjà la fin de l'insurrection. La pacification fit de grands progrès dans Pinar-del-Rio, mais le général Weyler ne put atteindre quelques bandes qui perpétuèrent la révolte dans la province.

Moins heureux étaient les Espagnols dans l'est de l'île. Le 17 octobre, Gomez, avec 5.000 hommes et 3 canons, mettait le siège devant la petite ville de Guaimaro. Cette place, qui n'avait qu'une très faible garnison, capitula le onzième jour. Le 3 novembre, la colonne du général Castellanos, forte de 4 bataillons avec artillerie et cavalerie, partait de Minas pour ravitailler Cascorro. Assaillie par les insurgés dans une région des plus accidentées et couverte de brousse elle repoussait 8 attaques de l'ennemi et parvenait le lendemain à Cascorro. Au retour, elle fut encore harcelée à chaque pas par un adversaire presque invisible. Elle ne rentra à Minas, qu'après avoir eu 30 tués et 118 blessés.

Ayant reçu d'Espagne des renforts qui comblaient les pertes occasionnées par le feu et bien plus encore par les maladies, le général Weyler, pressé d'agir, s'était décidé à entreprendre, au début de 1897, une campagne, qu'il croyait devoir être fructueuse en résultats, contre Maximo Gomez. Mais le généralissime cubain, grâce à sa mobilité et à sa pro-

Digitized by Google

fonde connaissance du terrain, sut échapper constamment à ses adversaires, et la saison des pluies arriva sans que le général Weyler ait obtenu d'autre résultat qu'une pacification incomplète des provinces de la Havane et de Matanzas. Malgré le puissant effort qu'avaient fait les Espagnols, l'insurrection entretenue et alimentée par les expéditions de flibustiers des États-Unis — il n'y en eut pas moins de 70 en trois années — restait vivace, surtout dans le centre et dans l'est. Le général Weyler n'avait pas plus réussi à la dompter que ses prédécesseurs.

Sur ces entrefaites, le retour au pouvoir du parti libéral après la mort de M. Canovas amena d'importants changements dans la politique coloniale. Le général Weyler fut d'abord rappelé et remplacé par le maréchal Blanco (8 oct. 1897). Puis des décrets des 25 et 26 novembre établirent l'autonomie à Cuba et à Puerto-Rico, accordant à ces îles un parlement, des ministres responsables, etc. Le 1er janvier 1898, le premier cabinet cubain était installé à la Havane par le maréchal Blanco.

La métropole se décidait enfin à accorder les réformes depuis si longtemps demandées. Mais ces réformes arrivaient trop tard et les insurgés, qui auraient pu s'en contenter au début, n'en voulurent pas entendre parler, n'attendant de satisfaction que de la reconnaissance de l'indépendance de l'île. Le maréchal Blanco, qui avait vainement essayé de négocier avec les révoltés, dut reprendre les hostilités. C'est alors que se produisit l'explosion du *Maine* et les incidents qui ont amené l'intervention des États-Unis.

PERTES ET FORCES RESPECTIVES DES BELLIGÉRANTS

Les trois années de lutte qui viennent de s'écouler ont coûté bien des sacrifices à l'Espagne. On évalue à 500 millions de pesetas par an les dépenses auxquelles elle devait faire face et à 15.000 hommes les pertes qu'elle subissait. Par les chiffres de la 1re année, qui n'ont fait qu'augmenter par la suite, on peut se rendre compte des pertes essuyées de chaque côté. Au 31 mars 1896 les insurgés avaient eu, d'après des rapports officiels, 4.338 morts et 1.988 blessés (ces chiffres sont trop précis pour être exacts, les morts et blessés étant très difficiles à constater). De leur côté, les Espagnols avaient eu 5.196 morts dont 304 officiers. Les blessés et surtout les malades étaient en nombre considérable.

A la fin de juin 1896, il y avait 6.000 hommes dans 42 hôpitaux et il en mourait 250 à 300 par mois. Au mois d'octobre, après la saison des

Digitized by Google

pluies, le nombre des blessés et malades s'élevait à 13.600, avec 51 médecins seulement. Ce chiffre de malades qui progresse sans cesse, s'explique par le fait que la plupart des envois de troupes à Cuba sont composés de jeunes soldats du contingent. Or, on sait par l'exemple de l'expédition de Madagascar, combien peu de résistance ceux-ci offrent à la fatigue et au climat.

D'après les dernières statistiques officielles espagnoles, 2.135 officiers et soldats ont été tués ou sont déjà morts de leurs blessures; 8,627 ont reçu des blessures entraînant leur réforme. Autrement considérables ont été les pertes résultant de maladies : plus de 45.000 hommes sont morts de la fièvre jaune ou d'autres épidémies ; 47.000 ont été renvoyés en Espagne comme impropres au service par suite de dyssenterie, fièvres paludéennes, etc. Actuellement il y a encore plus de 40.000 malades répartis en 56 hôpitaux. Si l'on ajoute à ces pertes celles des insurgés, des habitants victimes de la guerre et des *reconcentrados*, on peut bien dire sans exagération que 200.000 êtres humains dorment de leur dernier sommeil dans la vaste nécropole de Cuba. A quel chiffre arrivera-t-on quand sera terminée la guerre que les États-Unis viennent d'entreprendre « au nom de l'humanité » !

On comprend facilement, qu'en présence de cette énorme déperdition d'hommes, les troupes espagnoles soient sensiblement réduites. Et cependant, la métropole n'a pas marchandé les renforts! Au moment où éclata l'insurrection, l'Espagne avait 21.700 hommes à Cuba. Le 8 mars 1895 furent embarqués les premiers renforts. Les envois de troupes ne discontinuèrent pas et, à la fin de l'année, 86.000 hommes avaient déjà été envoyés à Cuba. Lorsque le général Weyler remplaça le maréchal M. Campos, de nouvelles troupes quittèrent encore la péninsule, et, au 1er mars 1897, le chiffre des renforts expédiés aux Antilles s'élevait à 192.109 hommes dont 4.827 à destination de Puerto-Rico. A la fin de 1897, il fallut encore combler les vides qui s'étaient produits et 25.000 hommes vinrent s'ajouter aux précédents. En résumé, 233.000 hommes ont quitté la péninsule, à destination de Cuba. En outre, environ 100.000 volontaires ont été levés et armés dans toute l'île pour appuyer les troupes régulières. Habituées au climat, ces troupes insulaires ont présenté une force de résistance autrement considérable que les jeunes soldats du contingent. Bonnes pour la guerre de guérillas, elles n'ont cependant pas, en raison de leur composition variée, la valeur militaire de l'armée régulière.

Digitized by Google

Que reste-t-il aujourd'hui de cet immense effort fait par l'Espagne? L'armée régulière compte environ 100.000 hommes; mais si l'on fait la déduction des indisponibles et des non-valeurs, le chiffre réel des combattants effectifs ne dépasse pas 75.000 hommes. Il faut y ajouter environ 80.000 volontaires qui, s'ils résistent au climat, n'en sont pas moins éprouvées par les fatigues et les privations. Le chiffre des disponibles peut donc être ramené à 65.000 hommes. Il est vrai que de nouveaux enrôlements ont eu lieu parmi la population insulaire depuis la déclaration de guerre; mais ces nouvelles levées ne sont pas encore aptes à rendre de réels services.

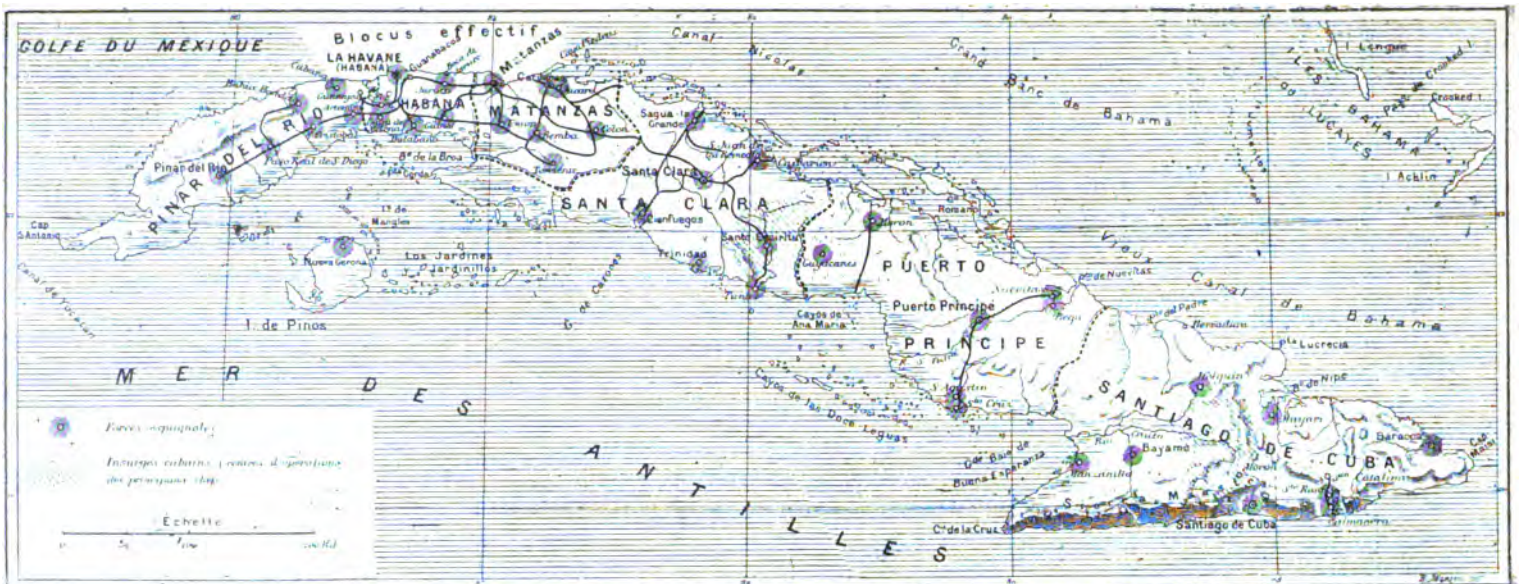
Le maréchal Blanco ne peut donc disposer que de 140.000 hommes environ, toutes forces comprises. Ce sont pour la plupart des hommes aguerris; mais comment avec si peu de troupes, le maréchal pourra-t-il défendre une île qui a près de 1.500 kilomètres d'une extrémité à l'autre, soutenir la lutte contre les insurgés cubains, et faire face aux Américains quand ils débarqueront. Jusqu'au mois d'octobre, il aura pour lui la mauvaise saison et le *vomito negro* qui seront ses plus utiles auxiliaires contre les Américains. Mais après?

L'armée espagnole est formée de trois corps d'armée, commandés par des lieutenants généraux. Le 1er corps a son quartier général à Santiago; le 2e à Puerto-Principe; le 3e à la Havane. Les régiments d'infanterie sont à 3 bataillons; mais la véritable unité de combat est le bataillon, formé à 4 compagnies, sous les ordres d'un lieutenant-colonel. Il y a, en outre, une *guerilla* montée de 60 hommes attachée à chaque régiment d'infanterie et à chaque bataillon de *cazadores* (chasseurs).

S'il est assez facile d'établir un état des forces espagnoles, il n'en est pas de même en ce qui concerne les insurgés. D'après les renseignements de source cubaine, ceux-ci seraient de 35 à 40.000; mais dans ce nombre il y a environ 10.000 hommes qui ne sont par armés. Comme chez les Espagnols, le bataillon représente l'unité de combat; mais beaucoup d'insurgés ne sont groupés qu'en bandes d'effectif très variable. L'organisation militaire est sommaire et la discipline n'est que très relative. La cavalerie des insurgés est bien montée et nombreuse; on l'évalue à une douzaine de mille hommes, ce qui leur donne une grande mobilité. C'est ainsi qu'une bonne partie des forces qui traversa l'île jusqu'à Pinar-del-Rio avec Maceo, était montée. Par contre, l'artillerie est insignifiante.

Digitized by Google

CARTE DE L'ILE DE CUBA



D'après l'*Illustration*.

Positions des troupes espagnoles et des insurgés.

Digitized by Google

N'ayant pour ainsi dire pas d'uniforme, l'armée insurgée présente un aspect assez bizarre. Si un certain nombre de soldats portent la veste et le pantalon coutil, d'autres ne possèdent qu'un pantalon et une chemise. Il en est même, comme les noirs de Lacret et de Quintin Banderas, qui n'ont pour unique costume, qu'un morceau de toile autour des reins ou un sac percé d'ouvertures pour laisser passer la tête et les bras. Le « colonel » Lacret, qui exerçait la profession de lampiste avant la guerre, est d'origine française, descendant sans doute des Français qui, après la perte de Saint-Domingue, vinrent s'établir dans la province de Santiago.

L'armement des insurgés présente autant de variété que l'habillement. L'infanterie possède des fusils de plusieurs systèmes : Mauser, Remington, Coll, Winchester, etc. : elle est aussi armée du *machete*, qui est cependant l'arme ordinaire de la cavalerie. Sur divers points reculés des forêts ou des montagnes, les Cubains ont établi des dépôts d'armes et d'approvisionnement, des ateliers de réparations. C'est dans ces refuges, généralement peu accessibles aux troupes espagnoles, qu'ils vont se refaire de leur fatigues. Le service de santé n'existe pour ainsi dire pas, de même que celui de l'intendance. Le Cubain se nourrit des fruits tropicaux : l'igname, la banane, etc. Le complément de nourriture, comme celui d'habillement, il le trouve dans la capture des convois ou dans le pillage des villages.

Bien que la guerre de Cuba soit une guerre de races, en même temps qu'une guerre politique, le nombre des blancs dans les rangs des insurgés est plutôt supérieur à celui des noirs.

La répartition des forces des insurgés peut être établie approximativement de la façon suivante. C'est dans la province de Santiago, foyer de toutes les insurrections, que les révoltés sont en plus grand nombre, 12 à 15.000 répandus principalement dans le triangle compris entre Santiago, Holguin et Manzanillo. Ils sont sous les ordres de Calixto Garcia, un des vétérans de la précédente insurrection.

Dans la partie centrale de l'île se trouve le généralissime Maximo Gomez, avec 6.000 hommes. Son quartier général se trouve près de Santi-Spiritus, dans la province de Santa-Clara. Il n'a généralement, autour de sa personne, que très peu de monde, sa tactique consistant à toujours refuser le combat, et à inquiéter sans cesse son adversaire pour l'user en détail.

Entre Santa-Clara et Santiago, un autre groupe d'insurgés est établi

Digitized by Google

dans la province de Puerto-Principe. C'est là que se trouve la région du Camaguey, le maquis par excellence de Cuba, refuge assuré des bandes insurrectionnelles.

Dans la partie occidentale de l'île les insurgés sont répartis en trois groupes principanx. Mayia Rodrigues a le commandement des forces qui évoluent entre la Havane et Matanzas. Betancourt se tient dans la région de Matanzas avec 2.000 à 2.500 hommes. Avec des forces à peu près égales Pedro Diaz a son centre d'action dans la province de Pinar-del-Rio.

Telles sont les forces insurgées. Elles ne manqueront certainement pas de s'accroître, lorsque la misère se sera fait sentir encore davantage dans toute l'île et lorsque les Américains seront en mesure de distribuer, à tous ceux qui en attendent, des armes et des munitions.

LES CHEFS CUBAINS.

Un des premiers soins des insurgés cubains a été d'organiser un gouvernement provisoire dont le fonctionnement est plus apparent que réel; il n'a pas, en effet, de résidence fixe, ses membres étant aussi errants que les bandes révoltées qui ne possèdent pas une place de sûreté.

Le Président de la République cubaine est M. Bartolomé Masso, assisté de MM. Mendez Capote, vice-président, José Aleman, ministre de la guerre, d'un secrétaire d'État et d'un ministre des finances dont les fonctions sont des plus simplifiées. Des représentants du gouvernement provisoire sont établis dans les principaux pays d'Amérique et d'Europe. En France ces fonctions sont dévolues au Dr Betancès. A New-York est organisée une junte centrale.

Le Président Masso, qui est né à Manzanillo en 1832, a pris part à l'insurrection de 1868. Le 18 septembre 1895 il fut choisi comme vice-président et le 29 octobre 1896 comme Président du gouvernement provisoire, fonction dans laquelle il a succédé au marquis de Santa-Lucia. Il a, en outre, le grade de général de division. Vieillard maladif et exalté il passe, cependant, pour être un des rares *cabecillas* partisans d'une guerre humanitaire.

Le vice-président Mendez Capote est né à Cardenas. Avocat-conseil au chemin de fer de l'Ouest, il se démit de sa charge pour prendre le commandement d'une troupe d'insurgés. Il a le grade de général de brigade.

Digitized by Google

Le ministre de la guerre, général de brigade, José Aleman, est né à Santa-Clara. Il est âgé de 34 ans; avant l'insurrection il était directeur d'un journal et adjoint au maire de Santa-Clara.

L'*Ejercito libertador* (armée libératrice) comprend un état-major général qui, ainsi qu'il arrive toujours en Amérique, est très fortement galonné. Le chef suprême est Maximo Gomez. Voici le portrait qu'en trace M. Espinasse-Secondat :

« Un front large, des yeux étincelants, une forte moustache blanche tombante — ce qui lui a valu de la part des Espagnols le sobriquet de *Chino viejo* (vieux chinois), — telle est la physionomie du généralissime de l'armée séparatiste. Né à Saint-Domingue en 1836, Gomez, après avoir lutté contre l'occupation espagnole de 1861 à 1864 comme officier, se range parmi les insurgés cubains de 1868. Le Président Cespedès le choisit pour son chef d'état-major. Gomez révèle ses aptitudes pour la guerre de partisans dans la province de Santiago, dans le Camaguey, dans le territoire des Villas; il y gagne le grade de général. Un ulcère à la jambe l'oblige à restreindre son activité et nécessite la présence constante de deux médecins à ses côtés; il ne peut monter à cheval qu'à l'amazone. Astucieux, réfléchi, audacieux le généralissime séparatiste jouit d'une réputation de tacticien remarquable. C'est après les généraux Sherman et Lee que le maréchal de Moltke cite Gomez dans ses *mémoires*. Gomez, est d'ailleurs, la seule figure vraiment militaire des insurgés ».

A côté de Gomez, le mulâtre Antonio Maceo, tué en décembre 1895, exerçait une grande influence sur l'élément de couleur. Muletier de profession, entreprenant et ambitieux il avait toutes les qualités du cabecilla. A part Calixto Garcia, les autres chefs insurgés sont restés jusqu'ici au second plan.

On s'est demandé de quels secours les insurgés pourraient être aux Américains. Pour les reconnaissances, les combats d'avant-garde, les coups de main, ils seront de précieux auxiliaires; mais il n'en sera sans doute pas de même pour les opérations régulières. Malgré leur bravoure ils ne rendraient pas, en bataille rangée, les services que l'on paraît attendre d'eux. Leur caractère indépendant, leur genre de vie, leur tactique de combat ne les porteront que difficilement à se plier à une coopération régulière.

Bien que toutes les avances des Espagnols pour les amener, moyen-

Digitized by Google

nant de grandes mais tardives concessions, à déposer les armes en présence de l'invasion américaine, aient totalement échoué, les Cubains n'en auraient pas moins préféré ne devoir qu'à eux-mêmes le soin de conquérir leur indépendance et se passer du concours de l'armée américaine. Des secours en armes, munitions, approvisionnements leur auraient suffi. Néanmoins, par haine de l'Espagne, ils n'en prêteront pas moins une assistance effective à leurs alliés. Mais, au lieu de jouer le rôle principal comme ils l'espéraient, ils ne figureront que comme comparses. Et lorsque les Américains auront déversé à Cuba un flot d'hommes en armes, les Cubains seront noyés dans la masse des combattants. Ils s'apercevront alors — trop tard aussi — qu'ils n'ont fait que changer de maître. Le joug sera différent, mais ils ne gagneront rien au change.

G. Vasco.

GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE [1]

OPÉRATIONS A CUBA

Malgré la mauvaise saison, les opérations militaires sérieuses viennent de commencer à Cuba. Ayant acquis la certitude que l'escadre de l'amiral Cervera se trouvait réellement à Santiago, les Américains se mirent en devoir de reconnaître le terrain aux alentours de la rade afin de tenter un coup de force pour pénétrer à l'intérieur ou de tourner les défenses de la passe par un débarquement. Bloquer l'escadre espagnole ne leur suffisait pas, il fallait encore la capturer ou la détruire.

Le 31 mai, le commodore Schley ouvrit une sérieuse canonnade contre les positions fortifiées de la Socapa, du Morro, d'Estrella, de Catalina et de la Punta Gorda constituant la défense de la rade [2]. De part et d'autre les pertes ont été insignifiantes. Cette affaire permit aux Américains de constater qu'ils avaient à combattre un ennemi bien fortifié.

L'amiral Sampson, qui avait rejoint la flotte, résolut alors d'obstruer la passe afin de rendre impossible la sortie de l'amiral Cervera. Dans ce ce but, il fit embarquer sur un bateau charbonnier, le *Merrimac*, l'ingénieur Hobson avec sept hommes, juste ce qu'il fallait pour le diriger,

(1) Voir *Revue Française*, t. XXIII, p. 363.
(2) Voir la carte de Santiago, *Revue Française*, juin 1898.

Digitized by Google

et le chargea d'aller couler ce bâtiment dans la partie la plus étroite du chenal. Le 3 juin avant le jour, le *Merrimac* parvint à s'avancer jusqu'à l'entrée du goulet et à s'y engager. Accueilli alors par une canonnade nourrie, le navire ne tarda pas à sauter et à couler, mais non dans la partie la plus étroite du chenal qui resta libre pour la navigation. L'ingénieur Hobson et ses hommes, qui avaient pu sauter dans une embarcation, furent faits prisonniers. Parmi les auteurs de cet acte de dévouement pour lequel ils s'étaient spontanément offerts, on ne compte que trois Américains; les cinq autres sont étrangers et parmi eux un Canadien-Français, Georges Charette.

Le 6 juin, nouveau bombardement des forts de Santiago contre lesquels l'amiral Sampson lance 1.500 projectiles. Cette fois les pertes des Espagnols sont plus sérieuses : 7 morts et 39 blessés, dont 5 officiers, tant dans les forts que sur le croiseur *Reina Mercedès* servant de batterie flottante. Suivant l'usage les Américains déclarent n'avoir eu que des pertes et des avaries insignifiantes. Ou les artilleurs espagnols sont bien peu au courant de leur métier, ou leurs munitions sont de fort médiocre qualité, ce qui paraît plus vraisemblable.

En vue de préparer le débarquement d'un corps expéditionnaire chargé d'enlever Santiago de vive force, la flotte américaine bombarde à plusieurs reprises les diverses positions occupées par les Espagnols sur le littoral environnant Santiago. Plusieurs navires pénètrent dans la baie extérieure de Guantanamo à l'est de Santiago et débarquent à Caimanera 800 hommes de troupes de la marine (7 juin). Ceux ci sont assaillis par les forces — volontaires pour la plupart — que les Espagnols ont dans ces parages, et forcés de reculer après une longue lutte qui ne leur coûte cependant que quelques tués, mais beaucoup de malades d'insolation. Cependant l'artillerie des navires de guerre arrête les Espagnols et permet aux Américains de camper sur le rivage.

Le 16 juin, nouvelle et violente canonnade des Américains contre les forts de Santiago. Les Espagnols ont 3 morts et 18 blessés. Un obus espagnol atteint le cuirassé *Texas*, tue 1 homme et en blesse 8.

Pendant que l'amiral Sampson tâtait ainsi les positions des Espagnols le corps d'armée rassemblé à Tampa (Floride) sous les ordres du général Shafter, prenait la mer sur 32 transports escortés par des navires de guerre. Ce corps expéditionnaire compte 773 officiers, et 14 564 hommes presque tous réguliers, ainsi répartis :

Digitized by Google

Infanterie : 17 régiments de réguliers et 1 de volontaires, soit 11 270 officiers et soldats;

Cavalerie : 2 escadrons de réguliers et 2 de volontaires non montés, soit 3.034 officiers et soldats parmi lesquels les *rough-riders* (chevau-légers) de New-York des colonels Wood et Roosevelt. Un escadron de 9 officiers et 280 hommes est seul monté, le transport des chevaux ayant présenté de grandes difficultés;

Artillerie : 4 batteries légères et 2 de siège avec 18 officiers et 455 hommes;

Génie et télégraphistes : 11 officiers et 245 hommes.

Afin de faciliter le débarquement, 4.000 insurgés sous les ordres de Calixto Garcia ont été embarqués à Asserraderos, à l'ouest de Santiago et transportés par mer près de Baiquiri où se trouvait déjà le chef insurgé Castillo avec 1.200 hommes.

Un nouveau corps de troupes, s'élevant à 10.000 hommes, doit s'embarquer à Tampa pour renforcer le général Shafter.

Pour résister à l'attaque les Espagnols disposent de 10.000 hommes à Santiago même sous les ordres du général Linarès. Entre Santiago et Guantanamo se trouvent 8.000 hommes commandés par le général Luque. Enfin dans l'intérieur de la province il y a environ 10.000 hommes avec le général Pando, commandant le corps d'armée de l'est qui marche au secours de Santiago.

La flotte expéditionnaire partie de Tampa le 14 juin, se trouva réunie le 20 devant Santiago. Deux jours se passèrent encore en conférences entre l'amiral Sampson, le général Shafter et le chef Calixto Garcia pour le choix du point de débarquement. On se décida pour Baiquiri, à environ 24 kilomètres à l'est de Santiago, où se trouve une petite baie et un débarcadère servant à une exploitation minière. Le 22 juin le débarquement commençait, sans obstacle de la part des Espagnols. Quelques escarmouches ont eu lieu avec les troupes espagnoles qui se concentrent autour de Santiago. Entre Jaragua et Sevilla les *rough riders*, qui s'avançaient sans précaution à travers la brousse, sont tombés dans une embuscade et ont eu 22 tués dont 2 officiers et environ 80 blessés. Les Espagnols ont perdu 8 tués et 23 blessés. La chaleur est intense et les pluies rendent les chemins impraticables.

Digitized by Google

SOULÈVEMENT DES PHILIPPINES

Obligé, faute de troupes de débarquement, de rester sur la défensive après son succès de Cavite, l'amiral américain Dewey en attendant l'arrivée des troupes qui lui étaient annoncées, fournissait à Aguinaldo, le chef de la dernière insurrection des Tagals, les moyens de soulever de nouveau les indigènes contre les Espagnols et mettait à sa disposition, argent, armes et munitions.

Dans les derniers jours de mai, l'insurrection éclatait partout à la fois dans l'île de Luçon, surprenant les Espagnols par l'impétuosité de son mouvement. Les communications étaient coupées de tous côté, et le général Augustin à Manille était séparé de plusieurs de ses lieutenants. La province de Cavite, centre de la dernière insurrection, s'était soulevée en masse. Les villes de Bacolor, Imus, Vieux Cavite, tombaient successivement au pouvoir des insurgés. Les petites garnisons espagnoles étaient obligées de capituler. Quand aux soldats indigènes, qui avaient cependant fait preuve de fidélité dans la précédente insurrection, ils passaient à l'ennemi avec armes et bagages, et tiraient même avant sur les officiers et sous-officiers espagnols qui les encadraient. Cette désertion des troupes indigènes met dans la situation la plus critique les troupes espagnoles, qui, épuisées par la chaleur du climat, ont été obligées de se replier sous les murs de Manille. Les insurgés bloquent complètement la ville, mais ne peuvent attaquer avant l'arrivée des troupes américaines faute d'artillerie. Le nombre de ceux qui sont armés de fusils est évalué à 30.000 par le général Augustin.

Après le départ pour les Philippines des 2 500 hommes qui, sous les ordres du général Anderson, ont quitté San-Francisco le 25 mai, sur les transports *City of-Pekin*, *City-of-Sydney* et *Australia*, les Américains ont organisé un 2e convoi de troupes d'égale force. Celui-ci s'est embarqué le 15 juin à San-Francisco, sur les transports *China*, *Zelandia* et *Senetor*. Une 3e expédition, forte de 4.000 hommes, est partie le 27 juin sur les transports *Ohio*, *City-of-Para*, *Morgan-City* et *Indiana*. Le 29, le général Meritt, commandant en chef, s'est embarqué sur le *Newport*. Enfin, une 4e expédition est en préparation.

D'autre part le monitor *Monterey*, qui est puissamment armé et file 16 nœuds (1) a été envoyé à l'amiral Dewey. Ce bâtiment a quitté San-Fran-

(1) Voir Rev. Fr. juin 1898 p. 353, dessin et description de *Monterey*.

Digitized by Google

cisco le 6 juin, accompagné d'un navire charbonnier. Enfin, apprenant le départ d'une escadre espagnole pour les Phillippines, le gouvernement de Washington, a fait partir, le 23 juin, le monitor *Monadnock* pour Manille, avec un charbonnier. Le *Monadnock* qui est un mauvais marcheur (il n'a pu donner que 13 n.) ne sera pas rendu à destination avant fin juillet. Ces deux cuirassés sont armés de pièces de tir gros calibre.

Après avoir perdu un temps considérable depuis le désastre de Cavite (1er mai), sans avoir seulement tenté d'envoyer le moindre renfort aux Philippines, le gouvernement espagnol s'est décidé tardivement, à faire partir pour l'Extrême-Orient, un corps expéditionnaire de 4 à 5000 hommes et l'escadre de réserve en formation à Cadix, sous les ordres de l'amiral Camara. Prise il y a un mois, avant le développement de l'insurrection, cette décision aurait sans doute produit d'excellents résultats. Mais aujourd'hui la tâche de l'amiral Camara est des plus difficiles. Il lui faudra combattre l'escadre américaine, débarquer ses troupes et essayer, avec des fosces insuffisantes, de reconquérir l'île de Luçon qui sera sans doute perdue pour l'Espagne, au moment de son arrivée, car la situation de Manille est très critique et la place ne pourra résister longtemps aux attaques combinées des insurgés et des troupes américaines débarquées.

Parti de Cadix, le 16 juin, l'escadre espagnole marchant à petite vitesse, a mis 10 jours pour traverser la Méditerranée, car elle n'est arrivée à Port-Saïd que le 26. Il est probable qu'elle ne parviendra pas à destination avant la fin de juillet. La distance de Cadix à Manille étant de plus de 8.000 milles, il faut pour la franchir, 42 jours à la vitesse de 8 n. et 34 jours à la vitesse, de 10 nœuds.

L'escadre comprend 12 bâtiments : le cuirassé *Pelayo* (16 nœuds) vaisseau amiral, le croiseur cuirassé *Emperador Carlos V* (21 n.) (1) les contre-torpilleurs *Audaz*, *Osado*, *Proserpina* (de 30 n.), 7 transports chargés de troupes et de charbon, afin de permettre à l'escadre de se ravitailler par ses propres moyens.

Parmi les transports figurent les magnifiques paquebots *Patriota* et *Rapido* (anciens *Columbia* et *Normannia* achetés à la Cie hambourgeoise) de 7.600 et 8.700 t., filant 21 n.. Ces navires, transformés en croiseurs auxiliaires, portent chacun 6 canons de 203 mm. et 6 de plus petit

(1) Voir p. 416, dessin et description du *Carlos V*.

Digitized by Google

calibre. Les autres transports sont des transatlantiques : *Buenos-Aires* (5.200 t. 14 n.) ayant 10 canons, *Isla de Panay* (3.630 t. 13 n.) armé de 2 canons, *Covadonga*, navire charbonnier, *San-Francisco* et *Colon* portant des approvisionements et du charbon. L'escadre a 2.437 hommes d'équipage.

Le secret gardé sur la composition de l'escadre, permettait de croire au départ d'un corps expéditionnaire important. Or, le passage dans le canal de Suez ne révèle la présence à bord, que de 2.147 hommes de troupe. Le *Rapido* et le *Patria*, qui transportaient facilement en Amérique 1.200 à 1.500 passagers, n'auraient à leur bord que 200 soldats chacun. On se demande alors quel est le but de l'expédition, si de nouveaux transports ne suivent pas prochainement. Ce n'est évidemment pas avec 2,000 hommes, que l'Espagne prétend reconquérir les Philippines et lutter contre les troupes américaines?

Telle qu'elle est composée, l'escadre espagnole, sans compter les navires auxiliaires qui ne sont que des navires sans grande valeur pour le combat, est en mesure de lutter avec avantage contre l'escadre américaine, qui n'a pas de cuirassé. Mais l'amiral Dewey sera difficile à vaincre lorsque le monitor *Monterey* et plus tard le *Monadnock*, l'auront rejoint devant Manille. Il est possible alors que l'amiral Camara évite le combat et cherche plutôt à tromper et à fatiguer son adversaire.

C. DE LASALLE.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

AFRIQUE

Deux explorateurs français MM. *Bailly-Forfillère* et *Pauly*, ont été massacrés, le 16 mai dernier à Zolou, entre les rivières Loffa et Saint-Paul, dans le nord de la république de Libéria. Cette région, jusqu'ici inexplorée, était peuplée de tribus belliqueuses sur lesquelles aucune puissance n'exerçait d'influence. Les explorateurs étaient des jeunes gens, qui s'étaient épris des questions coloniales et de la vie d'explorateur. L'un d'eux, Adrien Pauly, avait fait en 1894, à peine âgé de 21 ans, un voyage dans le haut Sénégal. Partie de Konakry à la fin de décembre 1897, la mission Bailly se rendit à Farannah, où elle était le

Digitized by Google

25 janvier 1898. Avec ses 70 porteurs, elle traversa Benty, la Mellacorée, Pharmoréa, Ouessou et Kaba, ou passe le télégraphe venant de la côte et allant au Niger. Le pays ainsi parcouru est très fertile en orangers, citronniers, bananiers, kolatiers, caféiers.

Après Farannah, M. Bailly entra dans le Kissi, pays montagneux, où l'on cultive presque exclusivement les kolas. Après une marche de 120 kil. au sud de Farannah, les sources du Niger furent atteintes à une attitude de 850 m. Partant alors pour Kissidougou, M. Bailly rencontra dans ce poste, le commandant du cercle M. Moreau, et deux autres Français. Le 23 février, il repartit pour une direction S. O., en vue de traverser l'hinterland de Liberia.

Le 13 mars, les deux explorateurs étaient à Sapouyébara, dans la partie basse de l'Ouaou. C'est de ce point qu'est partie leur dernière lettre datée du 26 mars; ils se proposaient alors d'entrer dans le pays des Tomas, puis d'atteindre la rivière Loffa, de la descendre jusqu'à Barkoma, de là sur le Cavally, enfin d'arriver à Grand-Bassam. C'est dans ce voyage que les deux explorateurs ont trouvé la mort dans des conditions qui ne sont pas encore connues.

M. *de Béhagle* (XXIII, 371), dans une lettre en date de Bangui, 2 mars 1898, annonce son arrivée dans cette localité. Son second, M. Mercury, doit conduire jusqu'à Ouadda les approvisionnements de la mission. Lorsque tout sera prêt, l'expédition s'enfoncera vers le nord, dans la direction du lac Tchad. M. de Béhagle constate l'inaction des fonctionnaires du Congo et le développement de l'État belge au détriment de tous les intérêts français.

M. *Gentil* (XXIII, 371) revenant du lac Tchad, est arrivé au Gabon le 26 mai. Il s'est embarqué dans le milieu de juin pour rentrer en France. Il est accompagné de l'ambassade que le sultan du Baguirmi envoie en France.

Une lettre du capitaine *Marchand* (XXIII, 245), en date de Souhé, 1er décembre 1897, fait connaître qu'à cette date, l'embarquement du matériel sur le Nil était en train de s'effectuer. Les membres de l'expédition étaient dans un état de santé aussi bon que possible.

M. *de Bonchamps* est arrivé à Marseille le 25 juin, après s'être embarqué à Djibouti, au retour de son expédition sur le haut Nil. A son départ d'Addis-Abeba, sa mission se composait de 120 hommes. Au cours

Digitized by Google

de son voyage, il a eu 20 morts ou tués et 20 déserteurs; par 6 fois, il a dû reformer les cadres de son expédition. Il a pu s'approcher à un degré du Nil Blanc, après avoir traversé des pays encore inconnus et déserts. Se voyant dans l'impossibilité de se procurer des vivres, il a dû revenir sur ses pas, se trouvant à 400 kil. de la frontière de l'Abyssinie. S'il avait eu quelques embarcations légères, il aurait pu les lancer sur le fleuve Baro et se rapprocher ainsi de la mission Marchand. Au cours de son exploration, M. de Bonchamps a signé des traités avec plusieurs chefs, étendant ainsi l'influence de Ménélik jusqu'au Nil.

ASIE ET OCÉANIE

M. *Marcel Monnier* (XXIII, 160) est arrivé à Paris le 26 juin, à la suite du tour d'Asie qu'il vient d'effectuer. Parti de France à la fin de 1894, il a plus particulièrement visité l'Indo-Chine et la Chine. Traversant ensuite la Sibérie, il a parcouru le Turkestan, le nord de la Perse, la Transcaucasie et est rentré en Europe par la Russie.

M. *Chailley-Bert* a rendu compte de sa mission à Java. Il a constaté combien les Hollandais savaient modeler le systéme administratif de leurs colonies aux nécessités imposées par la nature des pays et le caractère des habitants. Les fonctionnaires sont recrutés avec un grand soin, et continuent, retraités, à vivre dans la colonie. Il y a à Java plusieurs milliers de fonctionnaires qui vivent de leur retraite dans les localités situées à 500 et 700 mètres d'altitude. Les colons hollandais vont là-bas sans esprit de retour et s'adonnent à la culture du café, du thé, du poivre, de la cannelle, du tabac. Les terres, propriétés des villages, sont réparties entre les familles, tous les 2, 3 ou 5 ans. Mais certaines terres ont été vendues aux Européens ou aux Chinois,

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Algérie : *La contrebande du sud.* — La création de marchés francs dans le sud de l'Algérie, réclamée par les uns, blâmée par d'autres, vient finalement d'avoir des résultats opposés à ceux qu'on en attendait. Non seulement le trafic n'a pas réussi, mais l'Algérie elle-même est l'objet d'un transit actif par le Maroc. Le président de la Chambre de commerce d'Alger, dans une lettre adressée au préfet, appelle l'attention sur la contrebande et les transactions illicites qui s'effectuent dans tout le M'Zab; il réclame l'application, à Djelfa, Laghouat et au M'Zab, des mesures de répression appliquées déjà à Boghari et à Médéa. La même situation est constatée à Bou-Saâda et partout la contrebande s'exerce surtout sur les sucres de provenance anglaise, qui arrivent du Maroc par Figuig, et non seulement se vendent à très bas prix dans le sud, mais encore sont expédiés avec bénéfice sur le nord de l'Algérie.

Sahara : *Météorologie.* — M. F. Foureau, au cours de ses 8 voyages au Sahara algérien, de 1883 à 1896, a fait une série d'observations météorologiques dont nous donnons quelques résultats d'après son dernier ouvrage (1).

Les vents les plus communs au Sahara sont ceux de N.-O. et de S.-E. Chaque soir, presque en même temps que le soleil, le vent *se couche*, disent les Chaambas; un seul vent fait exception, c'est celui du N.-E., appelé *el chitâne* (le diable) par les Arabes, parce qu'il persiste la nuit. Le *chihili* est un vent chaud du S.-O., soulevant beaucoup de sable; il affole les boussoles.

Les chutes de grêle ne sont pas rares, et sont toujours accompagnées de pluie.

La neige tombe tous les hivers sur les hauts sommets du Tassili des Azdjer (plus de 1 500 mètres d'altitude). Duveyrier avait déjà signalé la neige au Ahaggar et M. Erwin von Bary au Tassili des Azdjer en 1876.

En janvier 1893, à une altitude de 300 à 400 mètres, M. Foureau vit, pendant plus d'une semaine, le thermomètre descendre chaque nuit à — 6° C.; le vent soufflait fortement du N.-O.; le matin, l'eau exposée à l'air était recouverte d'une épaisse couche de glace.

Les fulgurites, fragments de verre grossier produits par la fusion du sable sous le choc de la foudre, ont été rencontrés au Sahara par M. Foureau et par M. Bernard d'Attanoux.

La mission Flatters. — Le *Bulletin du Comité de l'Afrique française* publie la note suivante qui met fin à la légende des survivants de la mission Flatters :

On se rappelle l'émotion très vive produite en France par l'ex-interprète arabe Djebari qui prétendait avoir rencontré, au cours d'un voyage qu'il aurait fait en Afrique occidentale et centrale, des survivants de la mission

(1) *Mon 9e voyage au Sahara*, mars-juin 1897. Challemel éditeur, 1898.

Digitized by Google

Flatters gardés en captivité dans une oasis de l'Adar. Un comité spécial s'était même constitué pour aviser aux moyens de secourir et de délivrer ces Français. Un rapport du capitaine du génie Cazemajou, envoyé par le ministère des colonies et le Comité de l'Afrique française pour reconnaître la ligne Say-Barroua, établit que les assertions de M. Djebari sont absolument fantaisistes. Les conclusions de ce rapport sont les suivantes:

1° Il n'y a jamais eu de survivants de la mission Flatters ni à Thaoua, ni sur aucun autre point de l'Adar;

2° M. Djebari n'est jamais venu dans l'Adar.

Congo français : *Commerce en 1896.* — L'administration coloniale a été jusqu'ici fort sobre de renseignements sur la situation commerciale du Congo français. Elle se décide à donner dans la *Revue coloniale* une statistique qui remonte, il est vrai, à 1896, mais qui n'en est pas moins instructive par ses chiffres. En 1896, les importations au Congo français ont atteint une valeur totale de 4.796.000 fr., dont 1.502.000 fr. seulement de produits français. L'Angleterre a vendu à notre colonie consulaire pour 1.795.000 fr., soit sensiblement plus que la métropole; l'Allemagne lui a vendu pour 800.000 fr., la Hollande pour 203.000 fr., l'État du Congo pour 325.000 fr., etc.

Les principaux produits importés au Congo français sont : les fils et tissus (1.506.000 fr.), les boissons (716.800 fr.), les ouvrages en métaux (561.000 fr.) les armes, poudres et munitions (263.000 fr.), les produits et dépouilles d'animaux (202.600 fr.).

Pendant la même année 1896, les exportations du Congo français ont été de 4.746.000 fr. (c'est-à-dire presque égales aux importations) dont 4 millions 570.000 fr. de marchandises du cru de la colonie. La France a reçu pour 583.400 fr. de produits de sa colonie, tandis que l'Angleterre en a absorbé près de 4 fois plus (1.910.000 fr.), l'Allemagne 621.000 fr., l'État du Congo 725.600 fr,, etc. La France n'arrive donc qu'au 4e rang.

Les exportations du Congo français consistent notamment en huiles et sucs végétaux (2.085.000 fr.), matières dures à travailler (1.772.300 fr.), bois exotiques (456.000 fr.), fruits et graines (209.000).

Le Congo est encore une de nos colonies où la plus grosse part du trafic se trouve être aux mains des étrangers. Ce résultat contraste étrangement avec celui du Congo belge où 73 0/0 des produits importés sont de provenance belge.

État du Congo : *Commerce en 1897* (t. XXII, p. 613). — Toujours remarquable dans ses résultats, le commerce général total de l'État du Congo a atteint, en 1897, 40.884.000 francs, dont 17.457.000 fr. pour les exportations et 23.427.000 fr. pour les importations. Comparé à l'année précédente, il y a une plus-value globale de 31 0/0, et si on compare 1897 à 1893, on trouve en 4 ans une progression de 140 0/0.

Les importations au Congo consistent surtout en tissus de coton, denrées alimentaires, conserves, articles en métal, machines, etc.

Digitized by Google

Les quantités d'alcool importées ont Congo ont fort heureusement baissé de 1.465.500 litres en 1895 à 1.138.000 litres en 1897.

Les recettes de l'État du Congo, qui n'étaient que de 74.000 fr. en 1886, se sont élevées successivement à 1.319.000 fr. en 1891, à 5.887.000 en 1896, et à 9.183.000 en 1897 ; les recettes, qui n'atteignaient que 4,87 0/0 des dépenses en 1886, 28,97 0/0 en 1891, ont atteint en 1897 68,21 0/0 des dépenses. Il y a donc amélioration sensible.

Les produits exportés par l'État du Congo sont surtout, pour 1897, le caoutchouc (1.785.000 kg., valant 8.927.000 fr., contre 242.000 kg. seulement en 1893); l'ivoire (245.800 kg., valant 4.916.500 fr.); le café, le cacao, l'huile de palme, les noix palmistes. La Belgique seule a acheté en tout pour 12.883.000 fr. de produits congolais en 1897, soit plus des 2/3 des produits exportés.

Sous le rapport des importations, la part de la Belgique est plus brillante encore, car elle est de 73 0/0 — 16 millions sur 23. Il y a 5 ans elle n'était que de 48 0/0. On voit par là quel merveilleux parti les Belges savent tirer du Congo et quel exemple ils nous donnent.

Madagascar : *Situation.* — La fin de la saison des pluies va permettre de reprendre les opérations contre les Sakalaves du Ménabé. Des tirailleurs sénégalais, dont l'endurance a été particulièrement remarquée, vont être spécialement employés, dès leur arrivée, à ces opérations. Quant à la pénétration chez les Mahafales, Antandroys et autres tribus situées entre Fort-Dauphin et Tulléar, la réduction du corps d'occupation ne permettra d'agir de ce côté qu'après la complète pacification du Ménabé.

Le *Journal officiel de Tananarive* a publié un arrêté en vertu duquel tout indigène agé de 21 ans et originaire de l'Imérina doit le service militaire pour 5 années, conformément à la loi malgache du 25 mars 1879. Mais l'exonération sera admise moyennant un versement variant de 50 à 150 fr., selon le nombre des années.

Colonisation. — Le général Gallieni, dans son voyage au N.-E. de l'Emyrne et dans la vallée de la Mananara, a pu constater les progrès de la colonisation. A Ambatomainty, village arrosé par le Sahasarotra, le Père Crane continue à développer les rizières, les pépinières d'arbres et les jardins potagers.

La concession obtenue, dans la vallée de Mananara, par M. Sauton, architecte, fils de l'ancien président du conseil municipal de Paris, est très fertile, surtout pour les céréales. M. Sauton se propose de se livrer en grand à la culture du blé, afin de fournir la farine à Tananarive à un prix très bas. Il compte aussi cultiver l'avoine de la même façon (afin de remplacer le paddy pour la nourriture des animaux de selle et de trait).

M. Bontemps, géomètre, qui opère dans le cercle de Anjozorobé, délimite une concession de 2.500 hectares attribuée à M. Souhaité, sur la rive droite de la Mananara. La pacification trop récente du pays n'a pas encore permis à l'agriculture indigène de prendre tout son développement, mais chaque our amène de nouveaux progrès.

Digitized by Google

Dans le secteur de Manankasina (cercle d'Ankazobé) 10 lots de colonisation ont été reconnus, sur les rives de l'Ikopa; ils ont de l'eau et de la tourbe en abondance. Dans le secteur d'Ambohimanjaka, 3 lots ont été reconnus.

La vallée de la Mananara est une des régions les plus favorables à la colonisation. L'eau y est abondante, les pâturages sont excellents, le terrain est très bon et le pays salubre. Les indigènes cultivent le riz, les patates, le manioc, le maïs, les pommes de terre, les haricots, le tabac, les arbres fruitiers. Tous les légumes d'Europe viennent bien, ainsi que le blé et l'avoine. L'élevage peut très bien réussir.

Prix de la vie à Tananarive. — La vie matérielle est chère à Tananarive, par suite des difficultés de transport entre la côte et l'intérieur et aussi à cause de l'affluence des nouveaux colons. Une pension au restaurant vaut de 100 à 180 fr. par mois; le loyer d'une maison d'habitation coûte de 60 à 180 fr., celui d'un magasin sur une rue fréquentée coûte jusqu'à 150 fr. Un repas d'hôtel se paie 3 à 4 fr. Le vin ordinaire vaut 2 fr. 50 à 3 fr. le litre et le pain 1 fr. 50 le kilogr. On sait, par contre, que les produits du pays sont à très bon marché.

Cyclisme. — Il est assez curieux de constater l'extension du cyclisme dans un pays qui ne possède encore pas de routes, car la circulation à bicyclette n'est quelque peu praticable que dans les environs de la capitale. Ce sport a du succès, non seulement chez les Européens, mais encore chez les Malgaches. Le 17 avril a eu lieu sur la place Mahamasina, autrefois réservée au couronnement des souverains, une brillante réunion organisée par le Sport-Club de Tananarive et présidée par le général Gallieni. Des courses ont eu lieu pour Européens et pour Malgaches. La réunion a pris fin sur un défilé auquel ont participé Mlle Rasanjy, fille du gouverneur hova, gracieusement costumée aux couleurs françaises, et la plupart des coureurs. Le *Journal officiel* a tiré très habilement la conclusion pratique de cette réunion en faisant ressortir l'intérêt qu'il y aurait, une fois le réseau des routes complété, à recruter parmi les Malgaches des coureurs à bicyclettes pour tous les services et notamment pour les communications postales.

Comores : *Situation.* — La résidence des Comores a été successivement occupée, dans ces dernières années, par MM. Humblot, le commandant Decazes, et M. Pobéguin, titulaire actuel. Ce dernier a changé tout ce qui existait à son arrivée; comme son prédécesseur avait fait avant lui. On veut appliquer le Code civil aux Comoriens, ce qui n'empêche pas de vendre des esclaves publiquement par permission des cadis. L'impôt a été élevé, cette année, de 33 0/0. Les fonctionnaires, qui n'existaient pas du temps de M. Humblot, qui étaient 5 au temps de M. Decazes, sont 9 cette année. Un progrès à signaler pourtant : un paquebot des Messageries Maritimes touche à la Grande Comore le 24 de chaque mois. Il y dépose le courrier, y prend les passagers, mais n'accepte ni colis ni marchandises.

Digitized by Google

Navigation par Suez en 1897. — D'après les statistiques concernant le canal de Suez, la navigation en 1897 s'est chiffrée par 2.986 navires (3.409 en 1896) représentant un tonnage net de 7.899.373 tonnes (8.560.283 en 1896). Voici la répartition du transit en 1897 (1) par nationalité, nombre de navires et tonnage net :

Pavillons.	Navires.	Tonn. net.	Pavillons.	Navires.	Tonn. net.
Anglais	1.905	5.319.136 t	Ottoman.	7	5.557 t
Allemand	325	858 685	Chinois	3	4.067
Français.	202	519.605	Américain . . .	3	3.714
Néerlandais . . .	206	382.248	Egyptien	3	3.411
Austro-Hongrois .	78	184.037	Siamois	2	2.559
Russe	44	144.439	Suédois	1	1.225
Espagnol	48	137.831	Danois	2	1.043
Italien.	71	129.464	Mexicain	1	531
Japonais.	36	114.435	Portugais	1	195
Norvégien	48	87.186			

Le pavillon anglais supporte une large part de la diminution totale du transit et voit son tonnage baisser de près de 500.000 tonnes. Le pavillon allemand gagne, par contre, 52.000 t. Le pavillon français baisse de 13.000 t. Le pavillon néerlandais gagne un rang, quoique ne s'augmentant que de 2.000 t. C'est que le pavillon italien, dont l'augmentation de 1896 n'était due qu'à une cause temporaire (la guerre d'Abyssinie), perd en 1897 263.000 t. et tombe du 4e au 8e rang (chiffre inférieur encore de 17.000 t. à celui de 1895). Le pavillon austro-hongrois gagne 26.000 t., celui de la Russie 10.000 t., tandis que celui de l'Espagne en perd 45.000 t. Le pavillon japonais, dont les progrès avaient déjà été considérables en 1896, progresse encore de 84.000 t. en 1897, c'est-à-dire qu'il devient 4 fois plus fort. Le pavillon norvégien s'augmente de 14.000 t., celui de la Turquie perd 36.000 t et son tonnage n'est plus que le 1/8 de celui de 1896. Les pavillons chinois, américain, danois et suédois, qui avaient disparu l'année précédente, reparaissent cette année. Le pavillon égyptien reste à peu près insignifiant. Le pavillon belge disparaît, tandis qu'on voit apparaître les pavillons siamois et mexicain. Enfin, le pavillon portugais arrive au dernier rang et perd les 29/30 de son chiffre.

La proportion par tonnage est la suivante : anglais, 67,3 0/0; allemand, 10,8; français, 6,6; néerlandais, 4,8; austro-hongrois, 2,3; russe, 1,8; espagnol, 1,7; italien, 1,6; japonais, 1,4, etc. En comparant avec les chiffres de 1896, il y a diminution de 0,7 0/0 pour le pavillon anglais et augmentation de 1,4 pour le pavillon allemand, de 0,4 pour le pavillon français, et de 0,4 pour le pavillon néerlandais.

Par rapport au tirant d'eau, 1.782 navires calaient 7 mètres ou au-dessous; 1.595 avaient un tirant supérieur à 7 mètres, et parmi ceux-ci 391

(1) Voir le transit en 1896, *Rev. Fr.*, t. XXII, p. 441, juillet 1897.

Digitized by Google

dépassaient 7m,50. Ce dernier chiffre, supérieur de 31 à 1896, indique une nouvelle progression dans le nombre des gros navires.

Le nombre des passagers, qui était de 308.241 en 1896, est tombé à 191.224 en 1897. Dans ce nombre, on compte 14.743 passagers spéciaux (pèlerins, émigrants, transportés), 83.833 passagers civils et 92.639 militaires. C'est ce dernier chiffre surtout qui a beaucoup baissé, car il était de 198.520 en 1896. Parmi les militaires, on compte 30.647 Anglais, 15.502 Français, 15.254 Russes, 11.789 Espagnols, 10.384 Italiens, etc.

ASIE

Chine : *Massacre du P. Berthollet.* — Les *Missions catholiques* de Lyon publient une lettre du préfet apostolique du Kouang-Si annonçant le massacre du P. Berthollet. Celui-ci était parti le 25 mars pour visiter les chrétientés des sous-préfectures de Ly-Pou-Hien et de Yun-Ngan-Tchéou. Grâce à la protection de quelques soldats, le voyage s'effectua sans incidents et le mandarin de Yun-Ngan accueillit parfaitement le P. Berthollet. Le 21 avril, le missionnaire quitta Yun-Ngan avec quelques chrétiens. A une lieue et demie de la ville la caravane venait de passer un pont quand une quinzaine d'individus de mauvaise mine l'arrêtèrent. A un signal donné les tam-tam et les conques marines sonnèrent le rappel et plusieurs centaines de forcenés armés de fusils, de lances, de piques s'avancèrent contre le P. Berthollet. Celui-ci voulut se réfugier dans un village, mais toutes les portes se fermèrent devant lui. Il rebroussa alors chemin, mais cerné de tous côtés, criblé de coups de lance il s'affaissa et expira. Deux chrétiens indigènes furent tués, d'autres emmenés captifs.

Le sous-préfet averti accourut avec 40 hommes, mais il ne put que relever les cadavres et les fit ensevelir. Il manda aussitôt l'auteur du crime, mais celui-ci étant arrivé entouré de sa bande armée, le sous-préfet n'osa le faire arrêter. Les jours suivants on pilla les maisons des chrétiens. Le gouverneur du Kouang-Si est animé de sentiments différents de ceux du sous préfet. Vingt jours après le crime, il n'avait pris aucune mesure de répression et son hostilité pour les Européens n'est pas douteuse.

Dès que la nouvelle de l'assassinat du P. Berthollet a été connue, le ministre de France à Pékin a exigé des satisfactions du gouvernement chinois. Celui-ci a accordé ce qu'on lui demandait : condamnation des coupables; châtiment des autorités; indemnité de 100.000 fr. et construction d'une chapelle commémorative sur le point où le crime a été commis.

Chemin de fer de Pakhoï. — En même temps qu'il accordait satisfaction à la France, le gouvernement chinois, par acte séparé, lui donnait la concession d'une ligne de chemin de fer reliant Pakhoï, dans le golfe de Tonkin, à la vallée du Si-Kiang et à Nang-Ningfou. On ne voit pas l'intérêt qu'il peut y avoir pour la France à détourner, en dehors du Tonkin — car Pakhoï est en Chine — le courant commercial du Kouang-Si, que l'on s'efforce d'attirer vers Lang-son. Il faut plutôt croire que cette concession n'a été

Digitized by Google

demandée par la France que pour empêcher son attribution à l'Angleterre qui y serait plutôt intéressée et qu'elle n'entrera pas dans la période d'exécution.

Hong-Kong : *Cession d'un hinterland.* — Par une convention signée à Pékin le 9 juin 1898, la Grande-Bretagne obtient la concession à bail, pour une durée de 99 ans, de territoires situés en face de Hong-Kong. La superficie totale de ces territoires est de 200 milles carrés. La Chine garde la côte nord de la baie de Mirs et de la baie de Deep, mais elle cède à bail à l'Angleterre les eaux de ces deux baies. Les Anglais obtiennent ainsi un agrandissement sérieux de territoire, puisqu'il s'agit de 500 kilomètres carrés. L'avantage n'est pas seulement stratégique (le territoire cédé contient des hauteurs qui commandent la ville de Hong-Kong); mais ce territoire peut devenir le point de départ d'un chemin de fer, soit vers Canton (ce qui peut paraître superflu), soit vers l'intérieur, et même, éventuellement, vers le Yang-Tsé (Han-Kéou).

On peut se demander dans quelle mesure ce nouveau succès des Anglais se concilie avec l'engagement formel que la Chine a pris à notre égard de la non-cession à d'autres puissances d'avantages *territoriaux* dans les provinces avoisinant le Tonkin.

OCÉANIE

Philippines : *Le coprah.* — Le cocotier commun, qui croît surtout dans les terrains voisins de la mer et imprégnés de substances salines, est un des principaux arbres des Philippines. Son fruit, le coco, a une amande qui est un aliment agréable lorsque le fruit n'est pas parvenu à maturité ; plus tard, l'amande devient dure et âcre ; concassée alors et séchée, on en tire l'huile de coco ou le coprah.

Cette huile a, pendant longtemps, été l'objet d'une grande consommation aux Philippines; mais depuis l'introduction du pétrole anglais et américain, on l'exporte. Les provinces de la Laguna et de Visayas sont celles qui produisent le plus de coprah. M. Edouard Vidal, négociant français, a perfectionné la fabrication de cette huile dès 1882, et a été l'un des promoteurs de son exportation. En 1883, 418 piculs de coprah étaient vendus en Europe ; on en vendait 4.783 en 1885 ; enfin, en 1894, on en a vendu pour 2.349.000 piastres, représentant un poids de 34.810.000 kilogrammes. La France est le pays qui en a acheté le plus (1 062 000 piastres).

Voici comment on fabrique le coprah : Dans la province de Misamis, quand le fruit est mûr, on le divise en deux et on le met au soleil. En quelques heures, la chair du coco se contracte et se détache de la coque. On ramasse ces morceaux de noix et on les laisse au soleil pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que l'eau de l'amande soit évaporée. Le coprah est bon à être vendu lorsque en voulant le plier, il se rompt. Le coprah de deuxième qualité s'obtient en séchant les amandes à la fumée. Les Chinois ont les premiers employé ce moyen détestable pour produire plus vite, et les Indiens les ont

Digitized by Google

imités. L'industrie du coprah, née il y a 14 ans aux Philippines, est une de celles qui paraissent avoir le plus d'avenir dans l'archipel.

Australie : *Restriction de l'immigration.* — Le gouvernement de l'Australie occidentale vient de mettre en vigueur une loi interdisant l'accès de la colonie aux personnes ne sachant ni lire ni écrire, aux indigents, aux personnes atteintes de maladies contagieuses, aux individus ayant été depuis moins de 3 ans condamnés pour crimes, aux prostituées et aux personnes vivant de la prostitution d'autrui.

Les capitaines et propriétaires des navires ayant débarqué des immigrants appartenant aux catégories précédentes sont passibles d'une amende de 2500 à 12500 francs par immigrant, et le navire pourra être saisi jusqu'au paiement de l'amende, et au dépôt d'une provision destinée à couvrir les frais de renvoi, hors de la colonie, des immigrants en question.

Comme on le voit, l'Australie entre dans la voie tracée par les États-Unis. Ce système, qui a du bon, devrait bien être appliqué, dans une certaine mesure, dans plusieurs de nos colonies, notamment en Algérie et en Tunisie, pour nous protéger du rebut de population que l'Espagne et surtout l'Italie nous envoient chaque année.

EUROPE ET DIVERS

Allemagne : *Direction de l'émigration.* — Les colonies que l'Allemagne a acquises dans ces dernières années n'ont pas reçu et ne sont guère susceptibles de recevoir une forte proportion de colons européens. Aussi la grande masse des émigrants allemands continue-t-elle à se diriger sur des pays où ne flotte pas le drapeau germanique. Le même cas se présente aussi pour l'Italie.

Une nouvelle loi allemande, mise en vigueur le 1er janvier 1898, vient précisément de régler l'émigration. Cette loi veut empêcher que les émigrants ne soient les victimes des agences qui entreprennent de les transporter au loin : elle soumet donc ces agences à un contrôle très étroit.

Le gouvernement allemand cherche aussi à créer, dans les pays étrangers des centres compacts de population germanique, de manière à y former des colonies réelles et d'éviter l'éparpillement des émigrants. L'émigration allemande dépasse généralement 100000 individus par an et se porte surtout vers les États-Unis, où les Allemands tendent à se perdre dans la grande masse anglo-saxonne ; se faisant très rapidement naturaliser Américains, leurs enfants ne se distinguaient plus guère des vrais Américains.

Le gouvernement allemand pour éviter cette perte sèche, veut diriger l'émigration vers des pays où il y a encore de la place et pour cela, la nouvelle loi spécifie que la création d'agences d'émigration ne sera autorisée que si ces agences ont pour but de transporter les émigrants vers les pays que le gouvernement allemand juge aptes à la colonisation nationale. On ne sait pas encore quelles seront les régions préférées du gouvernement de Berlin, mais l'application de cette loi modifiera certainement sensiblement le courant du flot allemand à l'étranger.

Digitized by Google

Gibraltar : *Navigation.* — Le port franc de Gibraltar, dont le mouvement commercial est intéressant à suivre, en comparaison avec celui d'Alger, a reçu, en 1897, la visite de 4.307 navires jaugeant 4.373.784 tonnes. Le pavillon anglais, à lui seul, est représenté par 2.652 navires et 3.316.162 t. Viennent ensuite les pavillons allemand (383.632 t.), espagnol (164.825 t.), suédo-norvégien (133.375 t.), français (130.478 t.)

En 1897, il y a eu pour les vapeurs entrés à Gibraltar, une diminution de 56 vapeurs et une augmentation de 37.248 t. La diminution des navires provient de la suspension de quelques petits services de caboteurs. Quant à l'augmentation du tonnage, elle provient de la relâche des grands paquebots de la ligne hambourgeoise-américaine, desservant l'Italie et l'Amérique, qui font régulièrement escale à Gibraltar, depuis le printemps 1897.

Pour les voiliers, la diminution est de 51 bâtiments et 3.682 t. En réunissant les vapeurs et les voiliers, il y a une diminution de 107 navires et une augmentation de 33.566 t.

Le commerce du charbonnage des navires, qui avait décru, de 1889 (562.000 t.), à 1896 (262.000 t.), au grand avantage d'Alger, qui avait su attirer dans son port les navires ayant à relâcher pour faire du charbon, a repris sa marche en avant, en 1897 (283.000 t.). Cette reprise résulte des droits de quai établis au port d'Alger, dont le résultat a été l'éloignement d'un certain nombre de navires. Les charbons de Gibraltar sont tous de provenance britannique.

Russie : *Pétrole à Bakou.* — Le port de Bakou est devenu le premier centre commercial de la mer Caspienne, grâce au voisinage des gisements de naphte et à sa situation sur les routes entre la Russie, l'Asie centrale et la Perse. On ne rencontre plus autant de puits jaillissant spontanément qu'autrefois dans la péninsule d'Apcheron, mais la production de l'huile pourrait être presque illimitée, et les puits donnant jusqu'à 5.000 tonnes par jour sont encore nombreux. Une de ces sources avait un débit de 10.000 tonnes par jour et procurait 150.000 fr. par jour à son propriétaire ; cet énorme débit n'a pas duré, mais en deux mois, le puits a fourni plus de 300.000 tonnes d'huile valant près de 4 millions de fr. Dans les districts avoisinant le Volga, le pétrole sert comme combustible.

Bakou possède de nombreuses raffineries transformant l'huile brute en divers produits expédiés à Astrakan et sur le Volga, aux ports russes et persans de la Caspienne, ou envoyés par chemin de fer à Batoum, pour être transportés par la mer Noire. Le commerce de pétrole a développé la navigation sur la Caspienne, et l'industrie de la construction et de la réparation des navires est une des principales de Bakou.

Les populations de l'Europe, — La population totale de l'Europe en 1897 serait de 380 millions d'habitants, alors qu'elle n'était que de 343 millions en 1887. En dix ans, la densité ar kilomètre carré est donc montée de 35 à 39.

Digitized by Google

La Russie d'Europe (avec la Finlande), renferme à elle seule 106 200 000 habitants, soit près du tiers du total. La plus forte population existe ensuite en Allemagne (52 300 000 hab.), puis en Autriche-Hongrie (43 500 000 hab.) Le Royaume-Uni (Gde Bretagne) vient au 4e rang (39 800 000 hab.) et la France au 5e (38 500 000 hab.). L'Italie (31 300 000 hab.) et l'Espagne 18 millions sont ensuite les seuls autres états qui dépassent 10 millions d'habitants.

Les autres états européens se classent ainsi : Belgique 6 500 000 habitants; Turquie d'Europe 5 800 000 ; Roumanie 5 600 000 ; Portugal 5 millions; Suède 5 millions ; Pays-Bas 4 900 000; Bulgarie 3 300 000 ; Suisse 3 millions; Grèce 2 400 000 ; Danemark 2 300 000 ; Serbie 2 300 000 ; Norvège 2 millions ; etc.

La plus forte densité de population est celle de la Belgique, qui compte 220 hab. par kilom. carré, viennent ensuite : l'Italie (169), les Pays-Bas (149) la Gde Bretagne (126), l'Allemagne (97). La Suisse a 73 et la France 72 hab. par kilom. carré ; l'Autriche-Hongrie en a 69 : parmi les états importants. l'Espagne n'en a que 36, la Russie d'Europe que 20 par kilom. carré,

Depuis 10 ans, c'est la Russie qui a vu sa population augmenter le plus (17 800 000 hab. de plus qu'en 1887. soit 1,45 % par an). L'Allemagne vient ensuite avec 1.15 %, puis l'Autriche avec 0,96 %, l'Angleterre avec 0,58 %, l'Italie avec 0,45 %. En France, le coefficient tombe à 0,08 %.

En tenant compte de ces taux d'augmentation, la Russie d'Europe aurait à la fin du 20e siècle 228 millions d'hab., l'Allemagne 106 1/2, l'Autriche-Hongrie 79, l'Angleterre 65, l'Italie 44 3/4. La France n'aurait que 40 millions 1/2 ! Ce tableau très suggestif montre donc quel rang inférieur la France occupera dans un siècle si la natalité ne progresse et si celle des autres puissances ne subit pas un temps d'arrêt sérieux.

Petites nouvelles. — Un décret du 21 mai, porte suppression des fonctions de directeur de l'intérieur et de secrétaire général des directions de l'intérieur aux colonies. Les attributions de ces fonctionnaires sont dévolues au gouverneur, qui sera assisté d'un secrétaire général.

— Par décrets du 28 juin, sont nommés (cabinet Brisson) : M. Delcassé, député, ministre des affaires étrangères; M. Trouillot, député, ministre des colonies. M. Trouillot est avocat à Lons-le-Saulnier !

Légion d'honneur. — Par divers décrets ont été nommés : chevalier, MM. E.-A. Martel, explorateur, et L. Rousselet; M. Morisson, Truptil, capitaines, Hanet, lieut^t, blessés à la prise de Sikasso ; commandeur, M. Binger, pour la part importante prise aux négociations du Niger.

La question d'Orient depuis le traité de Berlin, par Max Choublier, 1 vol. in-8°. A. Rousseau, éditeur, Paris. — La question d'Orient est de celles qui, malgré certaines éclipses, sont toujours l'objet des préoccupations du monde politique. Aussi, M. Choublier a t-il cru utile de réunir en un volume fortement documenté et écrit d'un style sobre, les éléments nécessaires à l'histoire des vingt années écoulées depuis le traité de Berlin. Il expose tout d'abord la situation et les aspirations des populations chrétiennes encore

Digitized by Google

sous la domination turque, les rivalités des petites puissances balkaniques avant et depuis cette époque, et les courants politiques qui amènent le heurt diplomatique des grandes puissances sur les rives du Bosphore. La Grèce, la Crète, l'Arménie figurent dans cette étude à côté des nationalités slaves.

Le dogme de l'intégrité de l'empire ottoman n'a pas empêché la Turquie d'être démembrée. Il en sera sans doute de même dans l'avenir. La Russie modère aujourd'hui toutes ses prétentions et se pose en amie de la Turquie ; mais celle-ci ne peut pas compter sur son amitié. L'Angleterre ne s'oppose que modérément à la marche des Russes, si elle peut garder l'Égypte. L'Autriche est poussée en Orient par ses populations slaves. L'Allemagne est l'amie de la Turquie, mais cherche surtout des avantages commerciaux. La France est la protectrice naturelle de la Turquie, ses intérêts dans le Levant lui commandent d'assurer l'intégrité de l'empire turc, mais sa politique est par trop flottante. Quant à la Turquie sa réforme n'est guère possible, car elle devrait reposer sur la laïcisation de l'État et l'émancipation des chrétiens, préceptes en opposition avec la loi de l'Islam.

Guide Joanne : Espagne et Portugal, Hachette, éditeur. — On croirait peut-être mal venu le moment de voyager en Espagne. Il n'en est rien ; car outre que l'Espagne n'a pas changé depuis la guerre avec l'Amérique, les sympathies à notre égard sont devenues plus vives et le change, qui a monté prodigieusement, oscille entre 80 et 100 °/₀. Quelle occasion plus favorable de voyager à moitié prix ?

Cette nouvelle édition du Guide, qui a été entièrement refaite, se divise en 4 brochures que l'on peu détacher et utiliser séparément. Outre les renseignements ordinaires sur les hôtels, modes de transport, etc., qui sont réunis à part, et des conseils pratiques pour les voyageurs, elle contient, chose fort agréable, un petit vocabulaire contenant les mots et phrases les plus utiles en voyage. Sa partie cartographique et particulièrement soignée et ne renferme pas moins de 51 cartes et plans de villes ou de monuments, dont un grand nombre coloriées. Il y a là un réel progrès sur les précédentes éditions dont il faut féliciter les auteurs du guide, et que les touristes ne manqueront pas d'apprécier. Le Guide Espagne-Portugal, qui comprend aussi Gibraltar et Tanger, marquera sa place dans la collection si renommée des Guides Joanne.

L'expédition de Formose, par le comm^t^ Thirion, Lavauzelle, éditeur. — Les « Souvenirs d'un soldat » donnent une notion exacte, sous une forme attachante, de l'existence que mena à Kelung, pendant 9 long mois, le régiment d'infanterie de marine. L'expédition de Formose, en 1884-85, est encore fort peu connue, et le comm^t^ Thirion, qui a pris part aux opérations était bien qualifié pour mettre en relief le courage et l'abnégation de nos vaillants soldats. Cette brochure (avec 1 carte) sera précieuse à consulter pour l'histoire de nos guerres coloniales.

Les surprises dans la guerre 1870, traduit de l'allemand, par le colonel E. Girard. Lavauzelle. — Un journal allemand, la *Gazette des cavaliers*, a publié une étude des surprises qui eurent lieu en 1870-71. Cette brochure est instructive par ses exemples et par les enseignements qu'elle comporte. 46 surprises ont été tentées contre les troupes allemandes et 6 seulement ont été repoussées. Du côté des Allemands 6 coups de main seulement ont été tentés.

L'insurrection Cubaine, par Espinasse-Secondat. Lavauzelle. — Cette brochure, toute d'actualité, est le récit des causes qui ont amené l'insurrection actuelle à

Digitized by Google

Cuba, et des opérations qui eurent lieu de 1895 à 1897. Elle renferme d'intéressants renseignements sur les forces des deux partis en présence. Nous en parlons plus haut.

De l'importance du fleuve Rouge, par le capit. FRANQUET. Lavauzelle. — On sait que c'est en vue de posséder le fleuve Rouge, comme voie de pénétration en Chine, que nous avons conquis le Tonkin. Ce fleuve constitue-t-il la meilleure voie de pénétration au sud de la Chine? C'est ce que M. Franquet étudie en le comparant aux autres fleuves ayant accès dans la Chine méridionale depuis l'Iraouaddi jusqu'au Yang-Tsé. Cette brochure très documentée, sera consultée avec fruit, par tous ceux que la question intéresse. Elle contient aussi une notice sur le cercle de Lao-Kay, ses habitants, ses produits, son commerce. Des cartes et documents diplomatiques y sont annexés.

Les Français d'aujourd'hui, par Ed. DEMOLINS, 1 vol. in-18, F. Didot, éditeur. — « J'entreprends d'expliquer, écrit l'auteur, les divers types sociaux dont l'ensemble forme la société française; je voudrais faire comprendre comment, — de science certaine, — se fabriquent par exemple, un Auvergnat ou un Normand, un Provençal ou un Lorrain, etc.; comment et pourquoi ils diffèrent. On verra qu'ils sont le produit de causes constantes qu'il est possible d'analyser exactement et dont la principale, la plus profondément agissante, est la nature du lieu et du travail. »

Ce volume paraît devoir soulever autant de discussions que le précédent: *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons?* « Vous serez aussi combattu pour ce livre et vous serez plus loué encore que pour le premier », écrit M. R. Bazin à l'auteur. L'opinion de M. E. Reclus, le célèbre géographe, n'est pas moins explicite: « L'intérêt que j'y ai trouvé, dit-il, n'a pas faibli un instant et certaines descriptions, notamment celle de l'Auvergnat, marchand de bœufs, m'ont paru de véritables chefs-d'œuvre... » Alphonse Daudet, qui avait lu ces études dans la *Science sociale*, exprima son opinion en ces termes catégoriques: « Cette nouvelle géographie de la France me transporte. » Le grand public ne peut que ratifier de pareils jugements; il fera à cet ouvrage le grand succès qu'il mérite.

Le volume se termine par des Appendices. M. Demolins y expose la *Méthode scientifique* qu'il a suivie et fait *appel aux collaborateurs locaux* qui voudraient l'aider à établir avec plus de détails la carte sociale des diverses régions de la France.

France-Album (51, cité des Fleurs, Paris), continue la série de ses intéressantes publications. C'est au **Mont-Saint-Michel** qu'est consacré son 49e fascicule. Une notice approfondie due à la plume autorisée du R. P. Lévêque, complète avantageusement les nombreuses illustrations que contient cet album, digne de ses devanciers, par les différents aspects de ce merveilleux bijou d'architecture, unique au monde.

Sous le n° 49 *bis*, un fascicule est réservé à l'illustration de **Granville** et ses environs, Saint-Pair, Jullouville, Carolles, etc., sites pittoresques encore plus agréables pour les amateurs de bon air et de villégiature.

La librairie Garnier met en vente, pour suivre la guerre en Amérique, une grande carte de l'**île de Cuba**, d'après les derniers documents, contenant en outre (en cartouches) la carte de l'Atlantique, le golfe du Mexique, la mer des Antilles, Cuba orographique et minéralogique et une carte de l'île de Puerto-Rico. Cette carte est tirée en plusieurs couleurs. 2 francs.

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 14034-6-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LA FUTURE QUESTION D'ORIENT

Le monde devient petit par ce temps de rapides communications qui, de plus en plus, suppriment les distances. Les nations les plus éloignées sont mises en contact et le xxe siècle verra se poser des problèmes redoutables vers lesquels nous aurons couru en aveugles. C'est un de ces problèmes que je me propose d'envisager.

Voir l'avenir dans le présent, a dit Donoso Cortes, c'est voir le présent mieux que les autres. A ce compte, bien présomptueux serait celui qui parlerait d'une question future, Mais on sera plus indulgent si on songe que le présent n'existe pas, qu'il s'évanouit dans le passé à mesure qu'on l'évoque et qu'il n'est que le résultat des époques antérieures. Tout homme, donc, assez âgé pour avoir vu une partie de ce passé, assez réfléchi pour se rendre compte des faits, pourra émettre une opinion plus raisonnée que celle du public trompé par l'actualité et par les téégrammes. C'est à ces deux titres que j'aborde la question chinoise. Elle a, d'ailleurs, appelé l'attention de plusieurs publicistes et on n'a pas tout à fait oublié le cri d'alarme poussé par M. d'Estournelles dans la *Revue des Deux Mondes*.

I

Les récents projets de partage de la Chine, l'espèce d'acquiescement qu'y donne le gouvernement de ce grand empire, la cession bénévole de Kiao-Tchao à l'Allemagne et la façon gracieuse avec laquelle le Tsung-li-Yamen s'efforce, par des concessions analogues, de satisfaire les jalouses convoitises des autres peuples ont inspiré une sorte de pitié méprisante pour cette vieille nation de 400 millions d'âmes. Ce sentiment durera-t-il ? Il faut avouer que nos jugements sur la Chine ont été très divers. Les physiocrates en avaient fait le pays modèle; puis on n'y a vu que des magots grotesques auxquels les Anglais, par philanthropie, sans doute, imposaient, avec quelques coups de canon, leur opium de l'Inde.

Ensuite, la terrible révolte des Taïpings changeait le rire en horreur par ses prodigieux massacres de millions de créatures humaines. Elle était à peine terminée qu'une poignée de soldats français et anglais pénétraient en vainqueurs jusqu'à Pékin et nous nous leurrions d'une confiance sans borne dans la supériorité militaire des Européens. Aussi quand M. Challemel-Lacour, ministre des affaires étrangères, déclara, à la tribune, que la Chine était une quantité négligeable, l'opinion pu-

Digitized by Google

blique prit au sérieux cette singulière affirmation. Il est vrai que, peu après, l'affaire de Langson effarait les esprits et les portait à l'extrême opposé. Les Célestes, sans s'en douter, précipitaient du pouvoir l'inamovible Jules Ferry et passaient pour être une puissance militaire de premier ordre.

Depuis, les victoires des Japonais ont amené dans les idées un nouveau revirement qui ne sera probablement pas le dernier. Et pourtant, au-dessus de ces jugements divers, contradictoires même, un mot plane qui se retrouve dans toutes les bouches et qui semble donner la note d'un accord général : la Chine est immuable. Qu'est-elle? On l'ignore, mais tout le monde sait qu'elle ne change jamais. C'est, tout d'abord, ce qu'il serait bon d'examiner.

Les mots, dans la réalité, n'ont guère le sens absolu que nous leur donnons. Pour juger de leur vraie signification, il faut analyser ce qu'ils prétendent représenter. L'immobilité est, dans un certain sens, le fait de toutes les races. Chacune garde en elle quelque chose d'indestructible qui est sa caractéristique. Le Français a un fonds de générosité, d'enthousiasme que l'abus des jouissances et le culte du veau d'or ne parviennent pas à étouffer, qui se réveille et se manifeste au moment où on s'y attend le moins et qui bouleverse tous les calculs.

Le Juif a aussi ses traits moraux et physiques qui ne changent pas. Humble et sordide dans ses ghettos ou éclaboussant ses victimes de son luxe arrogant, traqué partout ou maître de tout, ignoré ou trônant dans les académies, il est toujours l'être souple capable de s'élever de rien à la plus haute fortune, parasite des nations, faisant son bien du mal des autres et cachant sous des dehors trompeurs son éternelle perfidie.

L'Arabe, aujourd'hui chasseur d'esclaves en Afrique a gardé les mœurs et jusqu'au costume des brillants et fanatiques cavaliers qui élevèrent les califats poétiques de Bagdad et de Cordoue.

Le farouche Mongol, coupeur de têtes, qui submergeait l'Asie au temps de Tamerlan, revit avec son même métier et ses habitudes patriarcales dans le pasteur hospitalier errant dans la steppe en rêvant au Nirvana.

Il fallait rappeler ces vicissitudes pour faire entrevoir combien les Chinois ont pu se transformer et combien encore ils sont encore susceptibles d'évoluer. Eux aussi ils ont leur caractéristique, le culte des

Digitized by Google

ancêtres, qui peut causer leur faiblesse actuelle en s'opposant aux changements rapides et brusques, mais qui est aussi leur force.

C'est que, malgré certaines théories à la mode qui prétendent tout expliquer par le lieu, le genre de travail, l'origine communautaire ou particulariste, les idées mènent le monde, le métamorphosent lentement ou rapidement, unissent les volontés pour une puissante action commune ou les divisent au point d'annihiler les races les mieux douées. Toute l'histoire s'explique par ces grands courants et si nous venons de traverser, en France, une longue période stagnante, la cause en est dans le manque absolu d'idées directrices correspondant à nos besoins, dans notre attachement aux vieux dogmes épuisés de 89.

La Chine n'échappe pas à cette règle générale ; notre ignorance nous empêche d'y suivre le mouvement des idées, mais les manifestations en sont écrites dans les faits. Elle a eu ses époques de gloire guerrière, de conquêtes et d'expansion. Elle a connu les crises économiques et a subi des systèmes qui valaient ceux des Smith, des Ricardo et des Say. La question sociale s'est posée, pour elle, il y a des siècles et elle a osé plus que nous puisqu'elle a fait, officiellement, l'essai du socialisme pur sous l'inspiration d'un homme qu'on regardait comme un génie. L'essai, il est vrai, n'a pas été heureux. Elle vient de passer dans l'isolement voulu comme par un long sommeil, mais tout annonce un réveil dont l'Europe imprudente donne le signal. Non, malheureusement, la Chine n'est pas immuable. Je l'ai vue, il y a trente-cinq ans et je ne la reconnais plus ; elle se transforme à vue d'œil et nous n'avons pas à nous en applaudir.

Ce serait une grave erreur de prendre pour une décomposition sa désorganisation actuelle. Plus qu'aucun peuple, elle a gardé intactes deux des cellules essentielles à la construction du corps social : la famille et la commune. Plus qu'aucun peuple, elle a des promesses de durée puisque, mieux que tout autre, elle a su pratiquer le quatrième commandement : Tes pères et mères honoreras afin que tu vives longuement.

II

En présence des nations européennes prêtes à armer, comme aux temps barbares, tous les hommes valides, la première question qu'on se pose est relative à la puissance militaire que peut un jour représenter le Céleste-Empire. Pour y répondre, il est nécessaire de consulter le passé,

Digitized by Google

de rechercher les causes de l'état actuel, d'examiner le caractère, l'endurance, les qualités de la race.

Des chercheurs nous ont raconté l'étonnante histoire de ce général de Gengis Khan, l'illustre Saboutay, qui commanda des armées dès l'âge de 17 ans et mourut, toujours combattant, à l'âge de 65 ans, sans avoir jamais été vaincu. Son champ de bataille s'étendait de Pékin à Budapest. Tacticien et stratégiste, ayant établi parmi ses troupes un ordre admirable et une bureaucratie savante, il conquit le Turkestan en peu de mois, envahit avec une rapidité qui n'a jamais été égalée, la Russie méridionale et défit coup sur coup trois grandes armées hongroise, allemande et polonaise. La Chine lui offrit une toute autre résistance; le grand général lutta vingt-cinq ans avant de la dompter. Et cependant, en 1865, quatre matelots, baïonnette au bout du canon, traversaient l'immense ville d'Han Kéou, semant l'épouvante parmi les habitants, pour aller reprendre de force un de leurs camarades que les mandarins avaient mis en prison.

Les observateurs superficiels s'y sont trompés: ils ont cru que l'horreur de la violence, le mépris pour l'état militaire, qui ne laisse aller dans les troupes que la lie de la population, étaient le dernier mot d'un peuple jadis si grand par les armes. Depuis, nous avons vu les Chinois au Tonkin, à Tuyen-Quan; nous avons trouvé dans les Pavillons Noirs des adversaires sérieux; à Formose, ils nous ont tenu tête.

Les Japonais, qui apportaient avec eux les vertus de dévouement, d'abnégation, développées par le régime féodal, qui s'étaient imbus de la science militaire européenne, ont vaincu facilement les Chinois mal commandés, se battant sans ardeur contre des jaunes et pour une dynastie qui n'est pas nationale. Mais ce n'est là qu'un épisode qui constate plus l'affaissement des empereurs mandchoux et de leur administration que l'incapacité de la race chinoise dans les arts de la guerre. Les armées sont des corps vivants, elles ont leurs maladies pendant lesquelles les désastres s'accumulent. L'armée prussienne, au moment de la révolution de 1848, en était là et se faisait battre par les Danois. Ce qui importe, c'est le caractère de la race. Il en est de pusillanimes dont on ne tirera toujours que des soldats inférieurs, les habillerait-on, selon une parole célèbre, de bleu, de vert ou de rouge. Tels sont les Coptes de l'Égypte, quelques populations de l'Inde, etc. Mais le Chinois n'est pas cela. Il a, plus qu'aucun autre, l'indifférence devant la mort. Il est res-

Digitized by Google

pectueux et discipliné par son éducation. Son adresse manuelle, sa patience, son intelligence lui permettront de se servir des armes perfectionnées de la façon la plus redoutable. Il est sobre et plus endurant que qui que ce soit. Le climat extrême de son pays le rend insensible aux plus grands changements de température. Son système nerveux peu développé lui permet de vivre dans des conditions hygiéniques que l'Européen ne supporterait pas. Ceux qui ont vu, lors de la prise de Canton, les coolies que nous avions recrutés, placer les échelles pour l'assaut, sous un feu meurtrier, n'ont pas oublié leur beau sang-froid. Ceux, aussi, qui ont transporté des Chinois savent toutes les précautions qu'il fallait prendre contre les révoltes de ce dangereux chargement.

La guerre sino-japonaise n'est pas non plus sans nous apporter son contingent d'indications peu rassurantes. Elle nous a montré les cervelles jaunes parfaitement capables de s'approprier nos procédés tactiques et stratégiques. Ce qu'un Japonais a pu faire, un Chinois le fera certainement. Les leçons que les officiers Européens donnent avec tant d'empressement aux enfants du Céleste Empire porteront leurs fruits. Reste à savoir ce que ferait de sa science un grand général à longue queue.

Il y a quelques années, un humoristique, qui avait l'intuition de ces choses, nous racontait la future grande invasion chinoise. L'armée russe était anéantie, l'Allemagne appelait au secours, et l'Angleterre, fidèle à ses traditions, télégraphiait pour avertir qu'elle coupait le pont sur la Manche. L'ingénieux écrivain ne semble pas s'être douté que les jaunes pourraient avoir une marine dont un pont coupé ne mettrait pas à l'abri. Depuis, le Japon, avec sa belle flotte de guerre et ses lignes multipliées de grands vapeurs, a dû inquiéter cet auteur même sur la sécurité des peuples de race blanche vivant dans des îles.

Ces perspectives, qui font sourire en Europe, sont prises plus au sérieux dans la Chine elle-même. En 1867, Le Play, qui avait organisé l'exposition universelle, se mit en rapport avec les exposants chinois. Il leur montra ce qu'on est couvenu d'appeler les merveilles de notre civilisation et ne les étonna pas. « Oui, dirent-ils, vous avez une grande puissance matérielle, mais vous n'avez pas la famille et vous bâtissez sur la sable. » Au moment de leur départ, ils vinrent en grande cérémonie, apporter à Le Play un petit éventail sans valeur sur lequel ils avaient tracé quelques caractères. C'était, assuraient-ils, un précieux talisman qu'il fallait garder soigneusement. Plus tard, un sinologue

Digitized by Google

déchiffra l'inscription. Elle signifiait : « M. Le Play a été bienveillant pour nous, il ne nous a pas traités en barbares. Nous prions nos compatriotes, lorsqu'ils feront la conquête de cette contrée, de l'épargner lui et ses descendants. »

L'illustre Le Play, quand il racontait ce fait, ne manquait pas d'ajouter : « Laissons les jaunes tranquilles, moins nous aurons de rapports avec eux, mieux cela vaudra. »

L'Europe, de tout temps, a lutté avec l'Asie occidentale; des succès actuels lui font oublier qu'elle a vu les armées de ce continent arriver jusqu'à Poitiers et jusqu'à Salzbourg. L'Asie orientale ne s'est encore manifestée que par deux poussées brusques, sous Gengis-Khan et sous Tamerlan. L'effroi qu'elles ont causé revit dans les mémoires du temps. D'une seule chevauchée, les jaunes s'étendirent de Moscou à Delhi et laissèrent pour des siècles, comme marque de leur soudain passage, la horde d'or en Russie et le grand Mogol dans l'Inde. Puisse l'histoire ne pas se répéter !

Reste à savoir si le chemin de fer transsibérien ne permettra pas plus de venir chez nous que d'aller chez les Chinois.

III

On a déjà beaucoup écrit sur les conséquences économiques de la prochaine entrée sur la scène du monde de ces 400 millions d'hommes qui savent si bien s'expatrier pourvu qu'ils puissent retourner, à l'état de cadavres, reposer près de leurs ancêtres. Merveilleusement doués, ils accaparent irrésistiblement le petit commerce partout où on les laisse s'implanter. Disciplinés dès le bas âge, ils ont toutes les qualités qui permettent les associations puissantes et ils en usent. Leurs congrégations sont redoutables dans notre Cochinchine. Ils monopolisent certaines branches commerciales et, grâce à des sacrifices considérables faits en temps opportun, ils empêchent de naître toute concurrence. Lorsque leur intérêt s'en mêle ils sont même capables d'être honnêtes.

Le bas prix de leur main-d'œuvre fait baisser les salaires si bien que les États-Unis leur ont interdit de venir travailler chez eux; qu'à Manille et en Australie on leur a couru sus et on les a massacrés.

Il y aurait un moyen d'amortir le choc. Nous avons sur les Chinois une grande avance : nous avons les capitaux sans lesquels la grande industrie ne peut s'établir. La justice devrait s'opposer à l'exportation de ces capitaux, possession légitime de ceux qui les détiennent, mais

Digitized by Google

qui ne sont formés qu'avec le concours de la société. Malheureusement, notre organisation financière et nos préjugés économistes sur la liberté du capital sont un obstacle insurmontable à toutes les mesures qu'on voudrait prendre dans cette voie. Bien mieux, on se dispute, en ce moment, entre nations, pour savoir qui prêtera à la Chine. Nous verrons donc, avant peu, de grandes entreprises industrielles se fonder dans l'Extrême-Orient, avec les capitaux d'Europe, pour utiliser le patient, l'adroit, l'infatigable du Céleste Empire, qui se contente d'un salaire de quatre sous.

Les nations, aujourd'hui si fières de s'être outillées et organisées pour fournir le monde de produits fabriqués, traverseront alors une crise terrible. Leurs capitalistes toucheront de beaux dividendes qui leur viendront de l'Extrême-Orient, mais leurs ouvriers sans travail ne se laisseront probablement pas mourir de faim avant d'avoir tout chambardé comme dit élégamment M. J. Reinach. La justice immanente des choses, pour employer encore une expression à la mode, s'accommoderait assez de voir l'Angleterre obligée de défendre son marché intérieur contre la concurrence chinoise en s'entourant d'une muraille de Chine.

Mais elle a montré qu'on peut forcer des murailles de cette espèce pour empoisonner lucrativement ceux qui sont derrière. C'est un dangereux exemple. On ne saurait blâmer sévèrement ceux qui le suivront dans le seul but de vendre de loyales marchandises aux partisans du libre-échange.

Quant à la France, qui doit à sa désorganisation et à son apathie de perdre peu à peu ses débouchés extérieurs, elle serait probablement plus épargnée que ses rivales dans cette évolution économique déchaînée par la cupidité. Ajoutons que, si on en juge par le petit Japon, cette évolution désastreuse se fera en quelques années.

IV

Si nous nous élevons plus haut, si nous envisageons les conditions morales dans lesquelles s'établit le contact de l'Europe et de la Chine nous n'aurons pas non plus grandes raisons de nous réjouir.

Le Chinois, nous dit Le Play, a conservé beaucoup du décalogue, ce qui explique la vigueur et la persistance de sa civilisation, mais le fait certain, c'est qu'il est profondément immoral. Que M. Zola fasse traduire ses romans pour le nombre prodigieux de lecteurs qu'il y a en Chine, et il fera une meilleure affaire qu'en se mettant à la solde du

Digitized by Google

syndicat Dreyfus; de plus, là-bas, il n'effarouchera personne. La question est de savoir si nous sommes de force à affronter cette immoralité sans y perdre le peu de vertus qui nous restent encore. Une telle considération ne touche guère aujourd'hui, et cependant ceux qui ont été en Chine la prendront au sérieux. J'ai vu, il y a 35 ans, un officier de grande intelligence, hostile au christianisme, il est vrai, et, par suite, à sa civilisation, se passionner pour la civilisation chinoise dont il démontrait, avec une ardeur communicative, la supériorité. Le curieux livre de M. Simon, sur la *Cité chinoise*, livre si lu et si admiré, n'a pas fait autre chose que de développer cette thèse.

La Chine a l'habitude d'absorber ses vainqueurs qu'elle méprise et qu'elle coule dans son moule. Ceux qui se sont si facilement enjuivés, qu'on les suppose vainqueurs de la Chine, peuvent-ils jurer qu'ils éviteront le sort de tous leurs prédécesseurs, qu'ils ne se chinoiseront pas? Ils répondront en parlant de notre glorieuse civilisation. Mais qu'est-ce bien qu'une civilisation? Si c'est un ensemble de principes religieux et sociaux — et que serait-ce si ce n'était pas cela? — il faut bien avouer que leur confiance n'a pas des bases solides.

Nous avons contre nous nos haines nationales; il y a longtemps que la République chrétienne du moyen âge et des croisades est morte et enterrée. Nous avons contre nous nos divisions profondes, nos partis irréconciliables, nos guerres intestines d'intérêts, notre prolétariat, notre socialisme, nos sans-patrie. Les Chinois, malgré l'égoïsme profond qui les ronge, ne font qu'un par les mœurs, par les traditions, par la répulsion que nous leur inspirons. Ils ont entre eux un lien très fort: l'orgueil de leur civilisation, l'amour de leurs caractères qu'ils lisent tous peu ou prou. Il est curieux d'analyser ce sentiment. Il est précisément le même que celui de nos intellectuels. On dirait que le système des examens doit partout produire des résultats identiques. Le Chinois, lui aussi, est très fier, très satisfait de sa formation cérébrale, mais cela ne lui a pas enlevé le sens des intérêts de la collectivité à laquelle il appartient. Ce n'est pas un destructeur, un sans-patrie. Le Chinois est un *intellectuel nationaliste*.

La race chinoise est homogène, autre avantage. On dit qu'elle ne peut s'élever très haut, mais il y règne une vivacité d'intelligence, généralement répandue, qui frappe tous les étrangers.

Lorsque je me promenais dans les environs de Canton, je m'exta-

Digitized by Google

siais devant les nombreux villages, bâtis en brique, soignés, ayant un air d'aisance qui parsemaient la campagne. Des champs admirablement cultivés les entouraient et les paysans que je rencontrais avaient un air vif, dégourdi, qui reportait ma pensée avec tristesse vers certaines parties de la chère France où la paresse, l'apathie, la misère et l'abrutissement sont encore fréquents.

Comme en Angleterre au siècle dernier, comme chez nous malheureusement aujourd'hui, la population est à peu près stationnaire en Chine. Il n'en a pas toujours été ainsi et on peut être assuré que le changement dans les conditions économiques, résultant de la demande de main-d'œuvre, fera reprendre à cette population, déjà si considérable, sa progression normale. Que deviendra l'excédent? C'est encore là un danger qu'on ne peut négliger.

Encore si nous avions abordé ce monde étranger et inquiétant à l'époque où l'Europe était chrétienne, où ses nations étaient capables de s'unir pour un but commun, généreux et noble, il eût été possible de conjurer bien des périls. Nous aurions donné l'exemple d'une moralité supérieure, la propagation de l'Évangile aurait établi un point de contact entre la pensée chinoise et la nôtre, les bienfaits de la charité chrétienne auraient impressionné, le respect, au moins, eût à la longue entouré les barbares de l'Occident.

Quel spectacle, au contraire, donnons-nous à ces masses méprisantes et narquoises qui nous détestent en se moquant de nous plus que nous ne nous sommes jamais moqué d'eux? Celui des plus honteuses cupidités, des rivalités implacables, de l'abus de la force, de la violation du droit des gens. Les Chinois ont un sens critique très fin, ils saisissent de suite les travers, les défauts, les vices. Leurs caricatures populaires sur les étrangers et sur la façon dont ceux-ci les exploitent sont souvent, avec une forme risible, pleines d'une poignante amertume. Quelle opinion peuvent-ils avoir pour des gens, comme les Anglais, qui les servent tant qu'ils les croient les plus forts et qui prennent parti pour leurs ennemis les Japonais dès que ces derniers ont remporté des victoires? Ils cèdent sur toute la ligne en ce moment où il se sentent faibles, mais ils comptent sur le temps, ils sont patients et ils croient dans leur force. Comment les empêchera-t-on d'abuser de celle-ci lorsqu'elle leur sera revenue?

Mais déjà, rien que le contact avec la Chine inerte risque de faire

Digitized by Google

éclater la guerre entre nous. Et la guerre menace d'être, dans notre époque, par rapport aux guerres du passé, comme des luttes d'hommes à des jeux d'enfants.

L'Angleterre est furieuse de n'avoir, dans son lot, que les 200 millions d'hommes qui habitent la vallée du Yang-tsé-Kiang. Elle se répand en menaces, s'arme tant qu'elle peut, cherche des alliances et regrette les beaux jours où son or jetait les unes contre les autres les nations du continent. Un tel début promet pour le siècle qui va commencer.

Notre France, dans ces circonstances, peut se féliciter de son heureuse étoile. Ses missionnaires l'ont dignement représentée et ont fait ce qu'ils ont pu pour atténuer les maux à venir. La faiblesse de ses gouvernants l'a servie; elle n'a pris qu'une part minime dans la curée et pourra continuer à se préserver, jusqu'à un certain point, de l'invasion des Chinois dans nos colonies et en France. C'était essentiel. Nous avons, en effet, des façons de voir qui nous contraignent à traiter les nègres de nos colonies comme citoyens français. Nos sentiments égalitaires ne connaissent qu'un poids et qu'une mesure. Refuser la nationalisation, même par mesure de prudence, nous semble impossible et nous l'accordons aux Juifs, qui nous ont fait tant de mal, nous la leur avons même donnée en Algérie sans qu'ils aient eu la peine de la demander. Que serions-nous donc devenus si nous avions, comme sujets, quelques millions de Chinois qui ne se seraient pas fait faute de réclamer, tôt ou tard, cette nationalisation regardée par nous comme un droit leur revenant?

V

La question d'Orient, envenimée par la rivalité des puissances, a pesé très lourd sur notre siècle. Elle avait cependant commencé par des accords plus ou moins généreux, par la bataille de Navarin, par des affranchissements; de plus, la décrépitude de l'empire turc et le nombre des chrétiens qu'il contient la rendaient, par elle-même, chaque jour moins dangereuse. C'est une autre question d'Orient, mille fois plus grave, mille fois plus délicate, mêlée de problèmes économiques et moraux, que nous laissons à nos enfants. Que penseront-ils de leurs pères quand l'histoire leur apprendra qu'au moment où elle se pose dans toute sa troublante angoisse, nous ne nous occupons que des luttes ministérielles entre MM. Méline et Bourgeois? A. Nogues.

Digitized by Google

LES CROISEURS CUIRASSÉS FRANÇAIS

ET LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE.

Le duel maritime entre les États-Unis et l'Espagne n'a pas donné jusqu'ici les enseignements que l'on pouvait en attendre au point de vue des guerres navales de l'avenir. Depuis trois mois il n'y a eu que deux combats navals et tous deux se sont produits dans des conditions telles que l'un des deux adversaires était considéré comme vaincu avant même d'avoir engagé la lutte.

A Cavite l'escadre en bois de l'amiral Montojo était sacrifiée d'avance à l'escadre en acier américaine, qui lui était, en outre, supérieure en vitesse, en artillerie, en tonnage, ainsi que par l'adresse de ses canonniers. A Santiago l'escadre de l'amiral Cervera se trouvait dans les mêmes conditions d'infériorité, sauf au point de vue de la vitesse, — on le croyait, du moins.

On fondait de grandes espérances sur les 4 beaux croiseurs cuirassés qui composaient cette escadre très homogène et que l'on croyait en mesure de tenir en haleine pendant longtemps l'escadre américaine, grâce à sa vitesse et à d'habiles manœuvres. Et cependant cette escadre a été entièrement détruite après une courte lutte.

Faut-il conclure de cet événement que les croiseurs cuirassés ne peuvent pas répondre aux espérances que l'on fondait sur eux? On ne saurait le dire, car l'expérience qui vient de se produire n'est rien moins que concluante. En effet, l'escadre espagnole était loin de disposer de tous ses moyens d'action. Sa vitesse — cette vitesse de 20 et 21 nœuds que ses croiseurs avaient donné aux essais et qui faisait sa principale force, — avait subi une telle dépréciation qu'elle n'était plus supérieure, ni même égale, à celle des cuirassés américains. Son armement défectueux et incomplet, l'inhabileté de ses canonniers en faisaient en outre une proie facile pour l'artillerie, bien supérieure à tous les points de vue, des gros cuirassés américains. Dans de telles conditions d'infériorité sa destruction était inévitable.

Et cependant, si l'escadre Cervera avait mieux choisi le moment de sa sortie, si elle avait effectué celle-ci de nuit, ou par une de ces tempêtes — comme celle qui sévit trois jours après, — qui rendent le tir difficile et très incertain même pour les cuirassés, elle eût sans doute

Digitized by Google

échappé, au moins en partie, à la destruction causée par l'artillerie américaine. Avec une vitesse qu'elle eût pu maintenir à 18 ou 19 nœuds, presque toutes les chances, dans les conditions ci-dessus, étaient en sa faveur.

La destruction de l'escadre de l'amiral Cervera ne diminue pas l'importance du rôle que peuvent jouer les croiseurs cuirassés. Elle démontre seulement que les navires espagnols étaient en mauvais état et ne possédaient pas la vitesse qu'on était en droit d'exiger d'eux. Elle n'indique pas non plus que les cuirassés doivent être préférés à tout autre type de bâtiment. Sans doute dans le combat leur prépondérance est indiscutable, mais dans l'ensemble des opérations navales, surtout à grande distance, leur supériorité est trop facilement amoindrie.

La meilleure leçon qui découle actuellement de la guerre hispano-américaine est qu'il faut plus que jamais être prêt au cas d'une guerre coloniale et qu'il ne faut pas attendre la déclaration de guerre pour armer ses escadres, envoyer ses troupes aux colonies, approvisionner celles-ci en vivres et en munitions. Les Américains qui depuis longtemps pressentaient la tournure que devaient prendre les événements avaient une flotte devant la Havane 24 heures après la déclaration de guerre. Les Espagnols qui, plus encore peut-être, devaient avoir le même pressentiment et que deux révoltes coloniales auraient dû mettre en éveil, n'avaient pas une escadre réellement en état de tenir la mer. Leurs meilleurs bâtiments étaient en réparation, comme le *Pelayo*, ou n'avaient pas leur armement au complet, comme le *Christobal Colon* et le *Carlos V*. En outre, pour cause d'économie, les bâtiments naviguaient peu et les canonniers ne faisaient pas d'exercices de tir, économie trompeuse que l'Espagne paie bien cher aujourd'hui.

On ne saurait reprocher à la France de faire des économies pour sa marine. Le budget de celle-ci est le plus gros qui existe, après celui de l'Angleterre; mais les dépenses que le parlement vote généralement sans compter sont-elles appropriées aux conditions d'une guerre coloniale? Notre marine est-elle en mesure de lutter dans de bonnes conditions dans les mers lointaines? Nos colonies sont-elles en bon état de défense, suffisamment pourvues de troupes et d'approvisionnements? Sur ce dernier point il y aura beaucoup à dire.

La France peut être exposée à combattre sur mer une puissance maritime égale en forces ou supérieure. Dans le premier cas nos cuirassés

Digitized by Google

pourront jouer un rôle important et chercher à devenir ou à rester maîtres de la mer. Dans le second cas ils seront sans doute obligés de demeurer sur la défensive pour éviter un désastre. Seuls les bâtiments à marche rapide, c'est-à-dire les croiseurs, pourront alors se risquer en haute mer. Ce seront également les seuls bâtiments susceptibles de porter la guerre dans les mers lointaines, en cas de conflit avec une puissance non européenne, nos cuirassés devant être gardés en Europe pour des causes d'ordre politique et ne pouvant d'ailleurs s'éloigner beaucoup des ports de ravitaillement par suite de l'insuffisance de leurs moyens. Plusieurs d'entre eux, en effet, ne sauraient aller d'un bout de la Méditerranée à l'autre sans se trouver à court de charbon. Un autre obstacle, la puissance de leur tirant d'eau, les mettrait dans l'impossibilité de franchir le canal de Suez.

C'est donc sur les croiseurs que doit retomber tout le poids d'une guerre maritime coloniale. Or les croiseurs sont de 3 catégories : les croiseurs non protégés, bons pour la course, mais incapables de soutenir la lutte dans une rencontre avec des bâtiments autres que leurs similaires ; les croiseurs protégés, encore très vulnérables en pareille occurence ; enfin les croiseurs cuirassés. Ceux-ci, par la protection que leur assure leur cuirasse, par leur vitesse et par l'importance de leur artillerie ne redoutent que les cuirassés. Et encore, en cas de surprise de la part de ces derniers, sont-ils en état de résister à quelques coups de canon, le temps de se mettre hors d'atteinte. Leur vitesse leur permet de toujours refuser le combat, sauf contre leurs similaires ennemis, et leur armement les met en mesure de lutter contre l'artillerie de terre. Aux Antilles, les croiseurs-cuirassés *New-York* et *Brooklyn* ont pris part aux bombardements de Puerto-Rico ou de Santiago sans éprouver plus d'avaries que les cuirassés.

Le croiseur-cuirassé étant le navire de combat le mieux adapté aux guerres coloniales, on est en droit de se demander de combien de ces bâtiments peut disposer la marine française. Leur nombre n'est que de 6, c'est-à-dire qu'il n'est pas supérieur à celui dont disposait l'Espagne avant ses récents désastres. Ces croiseurs sont : le *Charner*, le *Chanzy*, le *Bruix*, le *Latouche-Tréville*, tous 4 du même type ; le *Dupuy-de-Lôme*, le *Pothuau*.

Les 4 premiers, de 4.750 tonneaux de déplacement, ont une ceinture de 90 millimètres et un pont cuirassé de 50 mm. Leur vitesse maxima

Digitized by Google

n'est que de 19 nœuds et leur approvisionnement normal de charbon n'est que de 400 tx. L'artillerie comprend 2 pièces de 19 centimètres et 6 de 14.

Le *Pothuau* est d'un type analogue un peu agrandi. Il déplace 5.350 tx et porte 2 canons de 14 c. de plus que les précédents. Au point de vue de la vitesse et de l'approvisionnement de charbon, le *Pothuau* n'est pas plus favorisé.

Plus ancien comme construction, le *Dupuy-de-Lôme* est cependant plus rapide et mieux protégé que les cinq autres croiseurs. Il est en effet cuirassé à 100 mm. sur toute son étendue et son pont cuirassé a 50 mm. Sa grosse artillerie comprend 2 pièces de 19 c. et 6 de 16 c. en tourelles. Le blindage de ces tourelles est de 100 mm. tandis qu'il n'est que de 50 sur les autres croiseurs. Le *Dupuy-de-Lôme* file 20 n., mais son approvisionnement n'est que de 900 tx de charbon, ce qui ne lui donne qu'un rayon d'action insuffisant pour un croiseur.

Six croiseurs cuirassés en service, c'est donc tout ce que possède en bâtiments de ce genre la 2e puissance maritime et la 2e puissance coloniale du monde. C'est d'autant plus insuffisant que 5 de ces croiseurs, n'ayant qu'un rayon d'action très limité, ne sauraient s'éloigner à trop grande distance d'un port de ravitaillement. Ils pourraient, il est vrai, se faire suivre de navires charbonniers, pour ne pas être obligés de se jeter, comme l'escadre de l'amiral Cervera, dans le premier port venu et de s'y laisser bloquer. Mais ici se présente une autre difficulté. Pour ne pas être retardés et gênés dans leur marche, les croiseurs devraient être suivis de transports ayant une vitesse au moins égale. Or il n'existe dans la marine française que 4 paquebots (de la Cie Transatlantique) pouvant fournir une vitesse de 18 à 19 n. — et encore! — tandis qu'en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis des paquebots faisant un service analogue donnent couramment 20, 21 et 22 nœuds. Pénurie en bons croiseurs cuirassés, pénurie en transports rapides, telle est donc la situation présente.

Il faut reconnaître toutefois que 7 autres croiseurs cuirassés sont en construction. Ce sont : la *Jeanne-d'Arc*, magnifique croiseur de 11.300 t., les croiseurs *Montcalm*, *Amiral-Gueydon*, *du Petit-Thouars*, de 9.500 t., *Kléber*, *Desaix*, *Dupleix* de 7.700 t.

La *Jeanne-d'Arc*, dont nous donnons le dessin d'après l'*Association technique maritime*, présente le même tonnage de déplacement que le

Digitized by Google

cuirassé *Charlemagne*. C'est un puissant navire non seulement par sa masse, sa ceinture cuirassée de 150 mm d'épaisseur et son artillerie qui compte 20 pièces de moyen calibre et 24 de petit calibre, mais encore par sa vitesse, prévue à 23 n. et son rayon d'action — 9.000 milles à 10 n. — qui lui permet de se rendre de Toulon à Shanghaï sans avoir à renouveler son approvisionnement normal de charbon qui est de 1.400 tx. En surcharge il sera possible d'ajouter encore 900 tx. de charbon ce qui portera le rayon d'action à 13.500 milles. Avec ces approvisionnements la *Jeanne-d'Arc* pourrait marcher à toute vitesse pendant 55 et 83 heures consécutives. C'est là un résultat d'autant plus remarquable que les bâtiments de guerre français pèchent en général par leur rayon d'action.

Malgré cette belle endurance la *Jeanne-d'Arc* sera encore dépassée par les navires anglais *Hecla*, d'un rayon d'action de 26.000 milles, *Powerful* et *Terrible* de 25.000 m., le croiseur russe *Rurik* de 20.000 m., sans parler des grands croiseurs américains. Mais on sait par l'expérience du *Powerful*, obligé de renouveler plusieurs fois son charbon en se rendant d'Angleterre en Extrême-Orient par le Cap, combien ces chiffres sont sujets à réduction.

La *Jeanne-d'Arc* pourra sans doute détenir le record de la vitesse en son genre. Mais déjà la marine anglaise lui prépare une sérieuse concurrence. Dans les crédits demandés tout récemment à la chambre des communes pour l'augmentation de la flotte, M. Goschen a fait valoir que la construction d'un croiseur comme la *Jeanne-d'Arc*, obligeait l'Angleterre à mettre en chantier 2 nouveaux grands croiseurs cuirassés de 14.000 t. devant donner 23 n.

La *Jeanne-d'Arc* a été mise en construction à Toulon en 1895.

Les 3 croiseurs du même type de 9.500 t. sont en contruction ; le *de Gueydon* à Lorient, le *du Petit-Thouars* à Toulon et le *Montcalm* à la Seyne. Ces bâtiments ont 138 mètres de long et 7 m. 50 de tirant d'eau arrière. Leur artillerie comprend : 2 pièces de 194 mm. en tourelle blindée, 8 de 164 mm. à tir rapide, 4 de 100 mm. à tir rapide, 16 de 47 mm. et 6 de 37 à tir rapide. La ceinture cuirassée atteint 150 mm. dans son milieu et diminue vers les extrémités. L'épaisseur du pont cuirassé varie entre 30 et 50 mm. L'approvisionnement normal de charbon est de 1.025 t. ce qui donne un rayon d'action à 10 n. de 6.500 milles, soit exactement la distance de Toulon à Singapore. Avec un approvisionnement en surcharge l'endurance

Digitized by Google

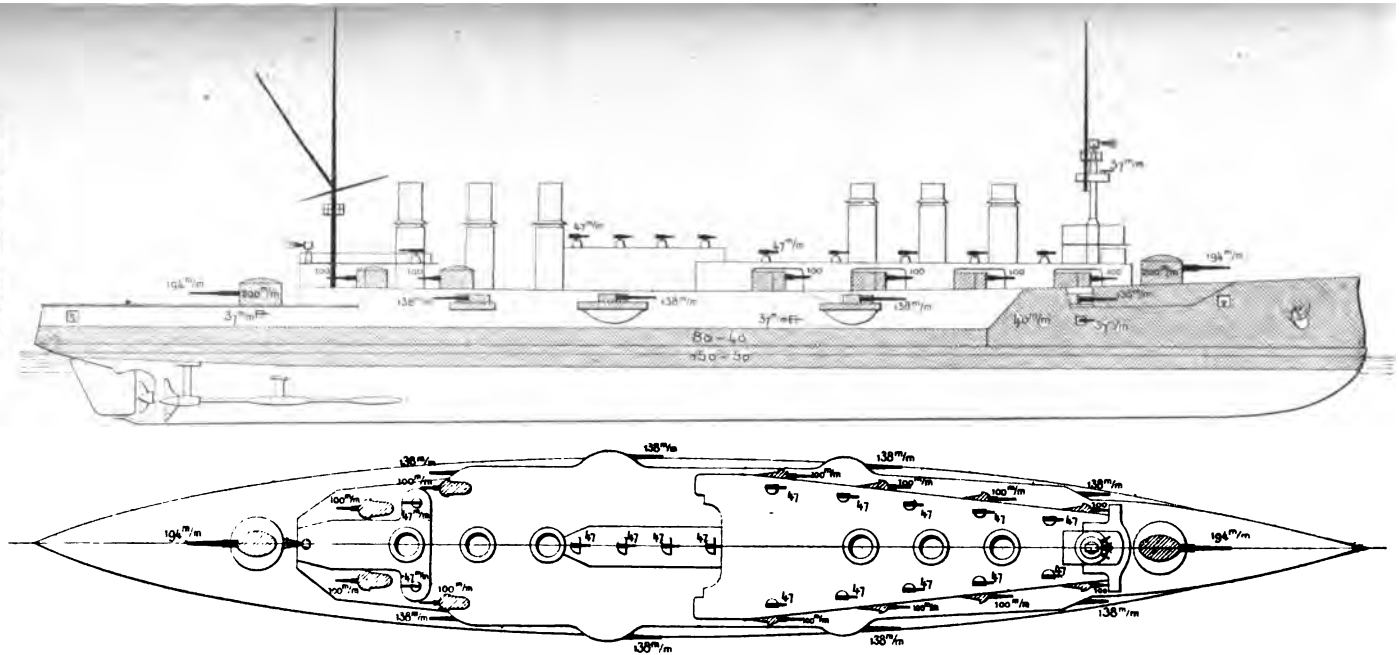
peut être portée à 10.300 m., ce qui représente la distance de Brest au Japon. La vitesse minima prévue est de 21 n. A cette allure et avec approvisionnement en surcharge le rayon d'action sera de 1.900 m., la distance qui sépare Cherbourg de Toulon, laquelle pourra être franchie en 90 heures.

Quoique étant un peu moins rapides que la *Jeanne-d'Arc* et ayant un rayon d'action inférieur, les croiseurs du type *Montcalm* ont à peu près la même valeur comme armement et comme protection. Ils formeront sans doute un ensemble d'excellents bâtiments.

Il faut être plus réservé sur les 3 croiseurs du même type de 7.700 t.: *Kléber*, *Desaix*, *Dupleix* qui sont des réductions du type précédent. La diminution du tonnage, tout en conservant la même vitesse, 21 n. et un armement analogue, a amené une réduction de la ceinture cuirassée en hauteur et en épaisseur ; cette dernière n'est plus que de 100 mm. au lieu de 150 sur les croiseurs précédents. L'approvisionnement de charbon est ramené à 900 t. Et comme dans un espace réduit il faut donner la même force de chevaux et la même vitesse, il s'en suivra une plus grande fragilité dans les machines et par suite une diminution dans la force de résistance des bâtiments.

Quand ces divers croiseurs seront entrés en service, c'est-à-dire pas avant le siècle prochain, la marine française possédera 7 croiseurs cuirassés neufs et 6 autres plus anciens, ces derniers impropres, à cause de leur faible rayon d'action, à faire campagne dans les mers lointaines. Il est donc urgent de mettre en construction de nouveaux croiseurs cuirassés aptes à remplir leur mission aux colonies, c'est-à-dire à en rendre possible le ravitaillement ainsi que la défense à grande distance. D.

Digitized by Google



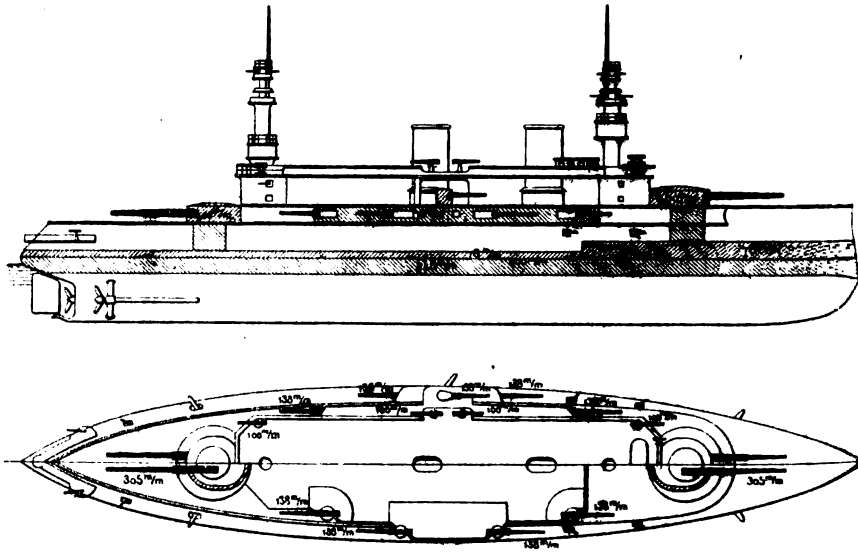
Longueur à la flottaison.	**145m 40**
Largeur	**19m 40**
Tirant d'eau.	**7m 52**
Déplacement	11.270tx.
Puissance maxima . .	28.500 chx.
Vitesse maxima (prévue).	23 n.
Approv' normal de charbon. .	1.400 tx.
Rayon d'action à 10 n.	9.000 mil.

Armement.

2 canons de 194 mm. en tourelles.
8 — **de 139 mm. tir rap. en** encorbellements blindés.
10 — de 100 mm. t. r.
16 — de 47 mm. t. r.
8 — de 37 mm.
2 tubes lance-torpilles, sous-marins.

Digitized by Google

Cuirassé *Charlemagne*.



Longueur entre perp^res^ . .	117^m^ 50	Puissance maxima . .	13.500ch.
Largeur	20^m^ 26	Vitesse maxima . . .	18n.
Tirant d'eau moyen . . .	7^m^ 90	Approv^t^ normal de charbon .	690tx.
Déplacement	11.260 tx.	Rayon d'action à 10 n.	4.500mil.

ARMEMENT.

4 canons de 305 mm. en 2 tourelles.
10 — de 139 mm. tir rap. en réduits blindés.
8 — de 100 mm. t. r.
16 — de 47 mm. t. r.
18 — de 37 mm. t. r. et rev.
4 tubes lance-torpilles, dont 2 sous-marins.

La ceinture cuirassée, d'une hauteur totale de 2 m., a une épaisseur au milieu, de 400 mm. et va en diminuant jusqu'aux extrémités. Le pont blindé a 70 mm. La grosse artillerie est bien protégée, mais la moyenne artillerie est plus exposée aux obus à grande capacité d'explosif. Le *Charlemagne*, mis en chantiers, à Brest, le 30 sept. 1893, a fait ses essais officiels, en juin 1898. Il a donné 17 n. 25 au tirage naturel, et 18 n. 13 au tirage activé avec 15.295 ch. Il formera avec ses similaires, le *Gaulois* et le *St-Louis*, en achèvement à Brest et Lorient, une belle division à 18 n.

Digitized by Google

D'OMSK A VIERNIY[1]

III

La chaîne fantastique d'Arkat. — Notre entrée dans le Semiretché. — La chaîne du Tarbagataï. — Sergiopol. — Passage à gué de la rivière Aïagouz. — Accident de tarentass. — Les steppes salines du Balkach. — Au pied de l'Alatau dzoungare.

Partis à 7 h. 20 du matin de Kizil-Moulinsk, nous sommes arrivés à 9 h. 35 à Arkat (26 verstes 1/2, 28 kilomètres.) A mesure que nous galopions dans la steppe, nous nous rapprochions de cette chaîne d'Arkat, vraiment bien originale ; malgré sa faible altitude, 7 à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer, 350 à 400 mètres au-dessus de la steppe, elle vous impressionne, vous étonne. Accumulation d'aiguilles, de pointes effilées qui semblent vouloir poignarder le ciel, de tourelles, de clochetons, de fiers donjons, de créneaux, de minuscules coupoles de marabouts, chaos de rochers déchiquetés, dépenaillés, loqueteux, auxquels la nature n'a pas fait l'aumône d'un beau manteau de verdure ; et tout cela, grimaçant, fantastique, dominant d'une masse sombre, verdâtre ou grisâtre, la steppe bien verte où le vent fait onduler les herbes et frissonner les anémones. Quel regret de ne pouvoir s'arrêter pour passer quelques jours dans ces montagnes étranges, perchoirs d'aigles et de vautours, solitude où l'on ne doit entendre que le fracas des rocs qui s'éboulent, les rumeurs de la montagne en travail.

A peine 30 minutes d'arrêt à Arkat ; le staroste est expéditif, et nous voici en route vers Alidjan. Nous courons dans une dépression gazonnée, sorte de col ou plutôt de rigole, qui sépare les monts Arkat des monts Alidjan ; à notre droite, les premiers ; à gauche, les seconds. Le paysage est maintenant sans intérêt. Toujours même absence de végétation arborescente. Rencontré un loup qui se sauve à toutes jambes ; décidément, rien ne fait peur à un fauve comme la rencontre d'un bipède civilisé ! Nous croisons également une caravane de voitures en route pour Semipalatinsk ; les chevaux marchent béatement à petits pas, tandis que les conducteurs kirghises sommeillent.

Midi : nous stoppons devant la station d'Alidjan (24 verstes, 25 kilomètres 600.) En entrant dans la station, tandis que le lieutenant

(1) Voir *Rev. Fr.* 1898, juin p. 329, juil. p. 390.

Digitized by Google

Sakovlef présente au staroste notre coupon et règle le pourboire du cocher, je pousse les trois cris sacramentels qui constituent l'uniforme discours que je prononce dans chaque station : du lait ! du pain ! des œufs ! L'absence d'autres denrées alimentaires et ma très faible connaissance de la langue russe justifient ce laconisme. Quant à Waltenius et au baron de Munck, ils se préoccupent de l'installation du samovar et de la préparation du thé ; le staroste ne fournit que le samovar et l'eau chaude ; nous apportons le thé et le sucre. En général, autant de repas de ce genre que de haltes dans des stations.

C'est à midi 30 que nous quittons Alidjan ; la steppe est plus aride maintenant ; le sol n'est pas partout recouvert de cette belle nappe de verdure que nous admirions depuis Semipalatinsk. Devant nous, une ligne de hauteurs, la dernière que nous rencontrerons dans la province. Arrêt très court à la station d'Ouzoun-Boulak (26 kilomètres). Nous franchissons la chaîne d'Inrekei, ondulation semblable aux monts Arkalyk et aux monts Alidjan. Encore une caravane ; celle-là est déjà au campement et se repose. Successivement passent trois tarentass venant en sens inverse ; peut-être n'aurons-nous pas de chevaux à la station suivante, mes compagnons sont inquiets ; quant à moi, cette perspective d'un repos forcé est loin de me déplaire.

La soirée est superbe : pas un nuage, pas même un flocon de vapeur, et l'atmosphère, dans ces vastes espaces presque inhabités, est d'une extraordinaire pureté. Une nouvelle caravane, celle-là d'une centaine de voitures, donne une certaine animation à la steppe. Plus loin, quatre chameaux enveloppés de manteaux de feutre ; ces manteaux ont des trous par lesquels on a passé les pattes ; ainsi habillés messieurs les chameaux ont une mine bien drôle. Nous passons devant un aoul grouillant de vie ; aux appels des hommes, se mêlent les cris variés des troupeaux, bêlements des moutons, mugissements des bœufs, hennissements des chevaux : concert étrange où les sons se heurtent, s'entre-choquent. Un Kirghise à cheval... sur un bœuf, qu'il guide au moyen de cordes passées dans les naseaux, rentre à l'aoul.

A la station d'Inrekeiskia, contrairement à mon espérance, nous trouvons des chevaux et nous pouvons, à 7 heures du soir, continuer notre route vers le sud. Nous sortons maintenant du gouvernement de Semipalatinsk pour entrer dans le gouvernement de Semiretché. La première station appartenant à ce gouvernement est celle d'Atyn-Kala-

Digitized by Google

kskaïa où nous arrivons à 8 heures 30 du soir. Mes compagnons de route ont enfin pitié de moi. et il est décidé que nous y passerons la nuit. Il y a près de 38 heures que nous marchons sans avoir pris de repos, nous avons franchi 260 kilomètres; on a bien droit après une pareille course à une nuit de sommeil.

Naturellement dans les stations, il ne faut pas parler de lits, on s'improvise une couchette avec des couvertures et des pelisses sur les canapés et on dort, comme on dormirait dans l'une des salles d'attente de nos gares. Au sortir du tarentass, vous vous croyez dans le plus moëlleux des lits.

20 mai — Départ à 6 heures 40 du matin. Temps aussi beau que la veille; le thermomètre marque 6°5. Le panorama est presque grandiose avec le profil neigeux des monts Tarbagataï qui strie l'horizon d'une ligne blanche, étincelante, sous le miroitement des rayons du soleil levant. Cette fois, nous sommes en présence de véritables montagnes, le tronc d'où proviennent toutes les branches, Semi-taou, Arkalyk, Alidjan, Arkat, Inrikei, que nous avons successivement rencontrées. Le système fort important et encore peu connu du Tarbagataï se termine à l'ouest, vers l'Irtych, par un éventail de collines dont les plus basses descendent jusqu'à une altitude de 350 mètres; ces collines font de la steppe du sud de la province de Semipalatinsk une steppe ondulée ayant un caractère spécial et où, la colonisation. surtout avec des irrigations, trouverait un domaine de valeur.

Le système du Tarbagataï est incliné du S.-E au N.-O. Il a son origine en Chine, dans la Dzoungarie, au nord-ouest du désert dzoungare, et son massif original, les monts Saour, est le plus élevé de tout le système. Les monts Saour s'étendent entre la ville chinoise de Bouloun-Tokhoï et la ville russe de Zaïsansk; le Mont-Blanc des Saour est le Mouz taou, situé sur le territoire chinois, qui porte à 3.400 mètres sa tête couronnée de neiges éternelles. Vers le milieu des monts Saour, le Tarbagataï proprement dit se soude au premier massif, et s'il n'atteint pas sa hauteur, il le dépasse beaucoup en longueur. Le Tarbagataï sépare d'abord le territoire russe du territoire chinois, puis la province de Semipalatinsk de la province de Semiretché. Un peu avant d'atteindre Sergiopol, il s'éparpille en cinq chaînes qui forment l'éventail dont j'ai parlé. D'après Schrenck, la limite des neiges persistantes dans le Tarbagataï, est à 2.760 mètres; le point culminant de la chaîne est le

Digitized by Google

Tas-taou (la montagne de pierre), d'une altitude de 2.958 mètres, qui a été gravi plusieurs fois; je ne pense pas que l'ascension du Mouz-taou ait jamais été faite. L'étude géologique du système du Tarbagataï serait très intéressante; un minéralogiste polonais que j'ai vu à Mias et qui connaît bien ces contrées, prétendait même qu'un jour le Tarbagataï serait une nouvelle Californie. Par les chaînes d'Ourkatchar et du Djair qui bordent le désert dzoungare, le Tarbagataï est en rapport avec les Thian-shan. On peut considérer, à la suite d'un examen attentif, le Tarbagataï comme l'un des plissements du système des Thian-shan.

Tout en faisant ces réflexions géographiques, nous nous laissons emporter à travers la steppe au triple galop des chevaux de notre tarentass, et, après le repos de la nuit, le trajet semble moins pénible. Voici justement des malheureux qui accomplissent ce long voyage dans des conditions qui nous font apprécier plus favorablement notre relatif comfort : un convoi de prisonniers, la plupart Kirghises, marchant à pied, par groupes de deux ou de trois entre une haie de soldats qui les escortent le fusil sur l'épaule; ils iront ainsi jusqu'à Semipalatinsk où on les embarquera sur des barges qui, remorquées par les bateaux à vapeur, les amèneront à Omsk; d'Omsk à Krasnoïarsk, en chemin de fer; puis au delà, de nouveau à pied jusqu'aux lointains pénitenciers de la Sibérie orientale. Le temps n'est rien pour les Orientaux; mais l'espace! après un semblable itinéraire, ils doivent en connaître la valeur et la signification. Derrière, suivent dans des chariots, juchés sur une masse confuse de ballots, d'ustensiles de ménage, les femmes et les enfants. Et le convoi continue sa marche lente, tandis que nous courons en sens inverse vers ces éblouissantes cimes qui maintenant flamboient, rutilent, se grisent de l'or du soleil.

Une petite tache de verdure devant nous, les premiers arbres depuis Semipalatinsk; un groupement de dés blanchâtres, une coupole verte qui d'ici semble une minuscule coupe renversée; autour quelques champs, bien peu; mais enfin tout cela indique l'approche d'une agglomération humaine; nous n'avons vu pendant deux journées de route que des stations de poste. Enfin, les arbres, les maisons grandissent; l'ensemble du paysage devient plus distinct. C'est Sergiopol, et, joyeux, nous y faisons notre entrée, à 9 heures 20 du matin.

Sergiopol, ainsi nommé en l'honneur du grand-duc Serge, car son ancien nom kirghiz est Aiagouz, ne saurait être considéré comme une

Digitized by Google

véritable cité : village de 1.302 habitants (752 hommes et 550 femmes), aux confins des gouvernements de Semipalatinsk et de Semiretché, Sergiopol doit son origine à un poste cosaque ; on en a fait une stanitza de cosaques du Semiretché avec le poselok d'Oudjarskaïa comme dépendance. A nos yeux, après les trois cents kilomètres de steppes que nous venons de traverser, c'est presque une grande ville. D'abord la station de poste est vaste, bien aménagée (Sergiopol se trouvant au croisement de la route de Vierniy et de la route de Bakty) ; ensuite, nous y ferons un véritable déjeuner, avec des assiettes, des cuillers, des fourchettes, un potage, un ragoût de mouton, un menu d'empereur, même une bouteille de champagne que le baron de Munck en allant à la recherche d'une antique et noble (bien qu'informe) statue, a dénichée dans un traktir. Je ne répondrai pas de l'âge du susdit Champagne et je serais bien en peine de narrer les extraordinaires aventures à la suite desquelles il est venu échouer à Sergiopol ; mais enfin l'étiquette y est et il n'y a que la foi qui sauve... particulièrement en matière de vins de Champagne.

Malgré les heureux effets d'un bon déjeuner qui contribuent généralement à faire voir tout en rose, je suis obligé de reconnaître que Sergiopol n'est pas précisément un séjour enchanteur. Les arbres qui de loin nous réjouissaient le regard, sont rabougris, poussiéreux ; la terre semble leur reprocher le peu d'espace qu'elle offre à leurs racines. Beaucoup de poussière dans ce qu'on est convenu d'appeler des rues ; un climat caractérisé par le contact des extrêmes, froids excessifs, chaleurs non moins excessives. Des environs dénudés, déserts ; c'est un point d'occupation, une étape marquée vers le sud, un poste militaire qui peut, ou tout au moins a pu avoir sa raison d'être, mais voilà tout. Il y a du reste une petite garnison de 5 officiers et 171 hommes ; effectif plus que suffisant pour maintenir le bon ordre à des centaines de verstes. L'importance de Sergiopol ne consiste que dans sa situation au croisement de la route du Turkestan et de la route qui mène à Bakty, sur la frontière chinoise. Une autre garnison de 7 officiers et de 152 hommes a été établie à Bakty, faisant face au poste chinois de Tchougoutchak, par lequel on communique avec Chilko, Manas, Ouroumtoi et Tourfan, où la Russie a récemment créé un vice-consulat.

Si nous examinons la région que nous venons de parcourir, ce n'est pas autour de Sergiopol que la colonisation pourra trouver un

Digitized by Google

nouveau domaine susceptible de fructifier, c'est plutôt sur la rive gauche de l'Irtych et entre le fleuve et les monts Arkat. Sergiopol, il est vrai, est arrosé par un cours d'eau assez considérable, l'Aïagouz, qui se jette dans le lac Balkach, mais son régime d'eau est très variable, et au sud de Sergiopol seulement les terres seraient favorables.

J'ai parlé de la statue que le baron de Munck et le professeur Wallenius avaient examinée et qui orne une des rues de Sergiopol; cette statue se rattache au groupe des œuvres d'art (?) appelées *Baba Kamene* par les Kirghises; un bloc de pierre enfoncé dans le sol et dont la partie supérieure a été plus ou moins dégrossie, avec l'intention fort louable de représenter une figure humaine; le résultat n'est généralement pas proportionnel à l'effort, et le talent de l'artiste indigène paraît inférieur à sa bonne volonté. Parfois on peut relever sur ces *Baba Kamene* des inscriptions offrant quelque intérêt.

Avant de quitter Sergiopol, un fait caractéristique: les maisons en bois sont plutôt en minorité; on remarque déjà beaucoup de maisons en terre, blanchies à la chaux, ayant la forme rectangulaire, avec la terrasse orientale se substituant au toit, ce qui indique l'approche du Turkestan et de l'Asie centrale.

A midi, nous quittons Sergiopol; la ville est rapidement traversée, et nos chevaux s'engagent dans le cours de l'Aïagouz; c'est notre premier passage à gué. Nous allons renouveler souvent cette opération qui à l'époque des hautes eaux est parfois dangereuse. En ce moment, il y a peu d'eau, juste de quoi éclabousser les chevaux et laver un peu le tarentass. L'Aïagouz est une des sept rivières, une de celles qui donnent leur nom à la province: « Semiretché », « sept rivières ». On n'est pas d'accord sur les sept rivières; l'opinion la plus vraisemblable est celle qui considère comme « les sept rivières » : l'Aïagouz, le Karatal, le Bien, l'Aksou, le Sarkan, le Baksan et la Lepsa.

L'eau limpide de l'Aïagouz court sur les cailloux en murmurant; quelques roseaux bordent les rives. Aussitôt on gravit la berge droite qui est élevée et on s'engage dans les collines qui dominent Sergiopol au sud. On m'a communiqué les résultats du nivellement très précis fait l'année dernière par les officiers de l'état-major russe entre Omsk et Vierniy. Omsk est à 84 mètres 915 au-dessus du niveau de la mer; Pavlodar, à 126 mètres 520; Semipalatinsk (église), à 205 mètres 675: Sergiopol, à 632 mètres 387. Mon baromètre m'indiquait 600 mètres

Digitized by Google

pour l'altitude de Sergiopol (sans les corrections); il me donne sur la berge droite une cote de 640 mètres.

La région a un aspect plus désertique; les plantes sont plus sèches; la flore n'a pas la même physionomie qu'entre Semipalatinsk et Sergiopol. Les oiseaux se font plus rares; la vie est moins intense; et sur ce paysage morne, un soleil implacable darde des rayons qui grillent les plantes, brûlent le sol. Ce sont des ondulations de terrain qui font songer à d'anciennes dunes aujourd'hui fixées. Nous ne sommes pas encore dans la steppe saline, mais nous en approchons.

Nous traversons une seconde fois à gué l'Aïagouz ; je laisse passer le tarentass du baron de Munck et du professeur Wallenius, afin d'en prendre la photographie au moment où il sera engagé au milieu de la rivière. La rive droite est plus élevée que la rive gauche; elle forme une berge sablonneuse ; la rivière est large, mais peu profonde; l'eau, très claire, très pure, court sur un lit de cailloux; les chevaux qui piaffent font retomber les gouttelettes en blanches cascatelles, et, en la sérénité de cette calme et resplendissante journée de printemps, l'image de la voiture se reflète à la surface de la rivière comme dans un miroir. C'est avec peine que l'on gravit la berge, puis, on repart au galop. L'étape est longue, près de 33 kilomètres de Sergiopol à la première station, celle d'Aïagouzki, où nous arrivons à 3 heures. De nouveau, de simples stations de poste, sans aucun village, sans aucune agglomération humaine autour ; de simples relais pour ce long et pénible voyage.

On ne cesse de suivre la rivière Aïagouz que l'on traverse une troisième fois; partout des spirées en fleurs, quelques tulipes au calice orangé avec des taches rouges et brunes. La température est plus chaude; nous marchons en effet toujours au sud. Malgré cela, la végétation tend à devenir plus rare ; nous commençons à apercevoir une poussière blanche mêlée à l'argile ou au sable, c'est du sel. Encore un long plateau gazonné, quelques ondulations, puis, au delà, apparaît à perte de vue la steppe du Balkach, striée de lignes rougeâtres, avec de hautes colonnes de poussière qui tourbillonnent dans l'espace comme des trombes, des vapeurs blanches, grises, montant du sol embrasé, incendié par ce soleil dont rien n'arrête les radiations. Le panorama est saisissant, mais l'impression est plutôt désagréable: on pressent les fatigues du lendemain, lorsqu'il faudra parcourir cette zone désertique.

Digitized by Google

La station, où nous nous arrêtons à 6 heures du soir, porte un nom, « Taldy Koudouk », qui nous indique du reste que nous sommes presque dans le désert : Koudouk est un mot kirghise signifiant « puits ». La journée a été chaude ; le thermomètre est monté à 19° ; nous ne pensons plus aux nègres d'Omsk et de Kourgan. Nous repartons de Taldy à 7 heures du soir ; en tous sens, une steppe plate, sans arbres, sans arbrisseaux, sans broussailles, où la végétation est représentée par des plantes sèches, imprégnées de sel, jaunâtres, se confondant avec le sol, parfois épineuses, ou bien étalant au ras de la terre de larges feuilles. De-ci de-là, de longues traînées blanches, des couches de sel qui craquent sous le pas des chevaux. Et les tarentass ne se distinguent de loin qu'au nuage de poussière qu'ils soulèvent autour d'eux. Les vêtements, la peau s'imprègnent de sable, de sel ; on en respire, on en mange ; une invasion à laquelle aucune résistance ne saurait être opposée.

La nuit vient. A notre droite, une caravane d'émigrants fait la halte du soir ; les voitures sont rangées en ordre de bataille ; elles serviront de chambre à coucher ; les hommes attachent les chevaux, tandis que les femmes font la cuisine en plein vent ; les enfants à demi nus ramassent les brindilles desséchées, les ronces pour entretenir le feu. Une émigration vers le Far East comme celle qui, dans le milieu de ce siècle a entraîné un torrent humain vers le Far West. L'année dernière, plus de 200.000 émigrants en Sibérie, et on ne sait quand s'arrêtera cet exode.

Quelques arbres chétifs nous indiquent que nous rejoignons l'Aïagouz, dont nous nous étions écartés en débouchant de la région des collines. A 8 heures 20 du soir, arrivée à la station de Kizil Kiiskaia, à 89 kilomètres de Sergiopol, franchis en 8 heures ; notre marche a été très rapide. Les deux premières stations étaient à une altitude approximative de 570 mètres, 590 mètres ; je trouve pour celle-ci 450.

On ne se reposera pas cette nuit, bien que nous n'ayons certes pas perdu de temps depuis notre départ de Semipalatinsk ; après le dîner, nous continuons donc notre route. Nuit sombre, trajet monotone ; sommeil impossible ; beaucoup d'ornières profondes et aussi de buttes de sable que doit escalader la voiture, ce qui ne se fait pas sans de véritables secousses. Une heure après notre départ de Kizil-Kiiskaia, en gravissant l'une de ces buttes, notre tarentass perd l'équilibre et nous chavirons sur le côté droit ; nous voilà roulant dans la steppe avec nos bagages. Heureusement, rien de cassé, ni dans nos personnes, ni dans

Digitized by Google

notre matériel; seulement, l'une des roues de devant, celle de droite, qui s'est détachée. Malgré nos objurgations et nos protestations, les cochers ne veulent pas accepter d'aller chercher une autre voiture à la station : « Nitchevo! Nitchevo! » « Ce n'est rien! Ce n'est rien! » s'exclament à qui mieux mieux nos compagnons russes et on remet en place la roue fugitive en la faisant tenir avec de mauvaises ficelles.

Je pars à contre-cœur, car je prévois une nouvelle culbute. Elle ne se fait pas attendre. A trois kilomètres plus loin, le tarentass s'affale encore une fois du côté droit : nous recevons tous nos bagages sur le corps, et pour ma part, je viens buter contre une hache, qui m'entaille — superficiellement par bonheur — le front. En me voyant tout ensanglanté et plus que furibond, le lieutenant Sakovlef se contente de répécer son éternel « Nitchevo! ». Quel fatalisme exaspérant... surtout pour un écorché qui se lamente!

On remet les bagages dans le tarentass, on replace la roue récalcitrante, et, tant bien que mal, nous arrivons à la station de Malaiagouzki; j'en garderai un mauvais souvenir de cette station-là. Enfin, je panse plus ou moins rudimentairement ma blessure, et, comme mes compagnons tiennent à ne pas s'arrêter cette nuit, je suis forcé de continuer le voyage, mais vous ne vous étonnerez pas si je ne vous dis rien de la station de Dochus-Agatsch, ni de celle d'Oukounin-Katchkoï, où nous arrivons à 5 heures du matin; j'étais dans de telles dispositions physiques et morales que les pages de mon carnet de route sont restées blanches. Tout ce que je puis vous indiquer, c'est que toute la nuit nous avons couru dans une steppe uniformément plate et que maintenant nous sommes à la hauteur de l'embouchure de l'Aïagouz dans le lac Balkach; le lac est à notre droite, c'est-à-dire à l'ouest, à quelques kilomètres.

21 mai. — Devant nous, une ligne de collines barre l'horizon et rompt enfin la monotonie de la steppe : ce sont les collines d'Arganaty ou d'Arganatinsk, qui partagent en deux parties la vaste steppe orientale du Balkach; la première partie, celle que nous venons de traverser, a des collines de l'Aïagouz aux collines d'Arganaty une longueur de 116 kilomètres.

La station d'Arganatinsk se blottit dans un cirque de ces collines fort curieuses. Elles sont constituées par des roches noires, polies, assez semblables à du marbre et qui étincellent sous le soleil. Les bâtiments

Digitized by Google

de la station forment le centre d'un petit village kirghise qui est venu se grouper autour, et les roches abruptes dominent menaçantes les constructions européennes comme les tentes de feutre. L'altitude de la station d'Arganatinsk est de 450 mètres. Les collines environnantes s'élèvent approximativement à 600 et à 650 mètres. Entre Arganatinsk et Achi-Boulak, on franchit assez rapidement cette petite chaîne et de nouveau recommence la steppe, une steppe légèrement ondulée, d'où montent d'insupportables nuages de poussière qui forment dans l'atmosphère comme de longues colonnes de fumées. Cette steppe est moins fatiguante toutefois que la steppe du nord, car elle est limitée au sud par une puissante chaîne neigeuse, dont la vue distrait le regard : c'est l'Alataou dzoungare, le second plissement des Thian-Shan. Elle ne forme encore qu'une ligne blanche, indécise, se confondant avec les nuages ; mais, à mesure qu'on avance, elle grandit, grandit toujours et bientôt elle écrase le paysage de sa masse énorme, d'autant plus puissante qu'elle s'élève directement au-dessus d'une plaine rase comme une table, tant les reliefs dans leur ensemble y sont insignifiants.

Avant d'atteindre la station d'Achi-Boulak, nous croisons une importante caravane ; toutes ces charrettes sont chargées de fourrures et particulièrement de ces fourrures de l'Asie centrale que l'on appelle en France mongolines (Mongolies). En quittant Achi-Boulak, c'est encore une autre caravane que nous apercevons, mais celle-là d'émigrants. Ces rencontres donnent un peu d'animation au désert et rendent le trajet moins fastidieux ; à moitié route, les tarentass font toujours une halte de quelques instants, et le « palavine » des cochers est salué d'un soupir de soulagement, presque d'un cri de joie.

Une petite pente gazonnée à franchir et on aperçoit la vaste dépression où coule la Lepsa, une des sept rivières. L'Alataou dzoungare paraît, d'ici, un nuage noir que couronnerait un nuage blanc. Il donne une excellente idée de ce que sont ces plissements du sol appelés montagnes. Le soleil est ardent et rien n'en tamise les rayons ; aussi, dans les sillons du chemin, courent à l'envi de petits lézards aussi gris que la poussière dans laquelle ils s'ébattent ; en ces steppes arides, du reste, tout est gris, le sol, les plantes, les animaux, la couleur des représentants de la vie végétale et de la vie animale s'adaptant à la couleur de la terre.

Aussi a-t-on une agréable surprise lorsqu'en s'arrêtant à la station de

Digitized by Google

Kandjiga-Boulak, on contemple à l'entrée de la station quelques arbres, quelques arbrisseaux presque verts, dont on avait oublié l'existence depuis le départ de Semipalatinsk; c'est une véritable joie que de se trouver en présence d'autre chose qu'une végétation herbacée, si intéressante fût-elle. La station de Kanjiga-Boulak est déjà un commencement d'oasis et désormais nous marcherons de surprise en surprise.

Une ligne de hauteurs qui s'étend sur la droite, à l'ouest, borde la Lepsa; elle se rattache aux collines d'Arganaty; on la contourne en traversant une plaine sablonneuse. Voici un nombreux troupeau de chameaux qui paissent tranquillement, broutant des herbes imprégnées de sel; des chevaux vont boire à un petit ruisselet. Puis, c'est un pont en bois tout neuf, la preuve que les ingénieurs de la Sibérie occidentale font quelque chose, ce dont nous commencions à douter; il sert à franchir un ravin en ce moment à sec, mais qui, à l'époque des crues, sert de déversoir à la Lepsa.

On débouche enfin dans la vallée de la Lepsa, une véritable rivière à l'eau limpide et abondante; une île toute verte la partage en deux bras; l'une des rives est complètement dénudée et formée par des dunes d'un sable très-fin, mouvant, l'autre, au contraire, s'est embellie d'une trace d'arbustes. Sur la rive gauche, s'est créé un village, Lepsinskoï, mélange de constructions en bois, de constructions en terre avec des toits en chaume, et de tentes de feutre; Lepsinskoï est à 246 kilomètres de Sergiopol; entre ces deux points pourtant éloignés, nous n'avons trouvé aucun centre de population. De même que Sergiopol, Lepsinskoï fait partie du district de Lepsinsk; c'est une importante stanitza cosaque; son attitude est de 430 mètres.

Nous sommes arrivés à 5 heures du soir à Lepsinskoï, nous en repartons à 6 heures. Toujours la steppe, légèrement gazonnée maintenant. Dans cette région, une nombreuse population kirghise; on distingue à droite et à gauche des aouls que trahit la fumée du repas du soir; sur la route, une caravane de 34 chariots traînés par des bœufs. Ces chariots sont chargés de ballots de poils de chameau. Plus loin, un troupeau d'une centaine de chevaux en liberté que garde un Kirghise à cheval : le berger est armé d'une longue perche, à l'extrémité de laquelle est attachée une corde formant une boucle, dont il se sert pour attraper les chevaux par le cou, variante moins pratique et moins élégante du lazzo des gauchos de l'Amérique du Sud. De nouveau une caravane qui vient

Digitized by Google

de s'arrêter pour le campement : les chariots sont rangés par escadrons, trois escadrons de quarante chariots chacun; autour les bœufs ; devant leurs escadrons respectifs, les conducteurs accroupis près d'un grand feu alimenté avec les broussailles.

Sur un pont de bois, nous franchissons la rivière Baskan, la troisième des Sept-Rivières et nous faisons notre entrée triomphale dans le village de Baskansk, qui aligne ses maisons sur les deux rives du vivifiant cours d'eau. Une halte est décidée à l'unanimité des voix ; nous coucherons à Baskansk, sage décision à laquelle j'applaudis des deux mains. D'Altyn Kalatskaia à Baskansk nous avons marché 38 heures sans dormir, en parcourant 283 kilomètres. Baskansk est un village cosaque qui dépend de la stanitza de Sarkansk ; sa population est de 112 habitants (55 hommes et 57femmes); en France nous l'appellerions un hameau ; mais dans la steppe, on n'est pas difficile, et nous le considérons presque comme une ville. Altitude : 440 mètres.

22 mai. — Au réveil, lever de soleil superbe sur l'Alataou dzoungare ; les premiers rayons tombent obliquement sur les sommets couverts de neige qui les renvoient en tous sens comme de gigantesques diamants ; des lueurs rouges font une longue traînée de cime en cime, et tout cela étincelle alors que la plaine est encore dans la pénombre. Entre Baskansk et Aksinsk, la station suivante, toujours la steppe ; on monte cependant insensiblement. De nouveau, des caravanes en marche, chariots traînés par des bœufs ; l'une des caravanes est de 42 voitures, l'autre de 41 ; le mouvement commercial paraît assez actif sur cette route. Avant d'arriver à Aksinsk, on passe la rivière Aksou sur un pont du même type que les précédents. Au-dessus du pont, un petit plateau où sont groupées les maisons d'un village naissant ; partout où il y a de l'eau, des centres de population se forment. Aksinsk est un hameau cosaque de la stanitza de Sarkansk : 83 habitants (38 hommes, 45 femmes, plus de femmes que d'hommes !) Vu du petit plateau, l'Alataou dzoungare est absolument grandiose ; comme la montagne vous saisit, vous impressionne après une traversée de ces interminables steppes. Nous avons monté de 30 mètres depuis Baskansk ; mon baromètre indique 470 mètres pour l'altitude d'Aksinsk.

En quittant la station, nous partons au grand galop dans la steppe herbeuse. Plus on avance vers le sud, plus les sommets de l'Alataou dzoungare se détachent nettement sur le fond bleu du ciel. La chaîne

Digitized by Google

s'étend sur une longueur de plus de 250 kilomètres ; elle constitue une formidable barrière, placée entre l'empire russe et la Chine ; elle se hérisse de centaines de sommets, sommets pyramidaux surchargés de neiges, tandis que le premier plan sombre, noir, contrastant avec le blanc des hautes cimes, est formé de massifs moins élevés et dénudés. La station et le village d'Abakoumovsk se trouvent au pied de ce premier plan. C'est à Abakoumovsk que se détache sur la gauche, la route qui conduit à Lepsinsk, chef-lieu du district. Le village d'Abakoumovsk, qui se rattache comme Aksinsk et Baskansk à la stanitza de Sarkansk, est peuplé de 154 habitants (81 hommes, 73 femmes). La stanitza est à quelques kilomètres sur la route de Lepsinsk.

Abakoumovsk est bien le plus joli village que nous ayons rencontré depuis Semipalatinsk : des arbres verts, bien verts, des sources d'eau vives, de la fraîcheur, une oasis dans le désert, et, dominant cet Eden, la muraille abrupte de la première chaîne de l'Alataou dzoungare. D'après les nivellements de l'état-major russe, Abakoumovsk est à 624 mètres 493, presque la même altitude que Sergiopol ; en me rapportant à cette base, je dois donc considérer les chiffres fournis par mon baromètre comme trop faibles.

C'est par le col de Gasfort que l'on franchit la première chaîne de l'Alataou ; il a été ainsi nommé en l'honneur du général Gasfort, gouverneur général des steppes. L'ascension commence au départ même du village d'Abakoumovsk ; on ne s'est pas préoccupé d'adoucir les rampes, et la montée est si rapide, si dure pour les chevaux que nous préférons descendre des tarentass. Nous cheminons dans une gorge encaissée entre des schistes gris bleu, lie de vin, entremêlés de quartzite ; avec la réverbération du soleil sur ces roches, la chaleur est excessive. Le long de la route court un petit ruisselet ; la végétation s'est réfugiée sur ses rives minuscules, et il chante sa petite chanson parmi un parterre de fleurs de toutes couleurs ; elles sont loin, bien loin les plantes grises et desséchées de la steppe ; un monde végétal nouveau commence et, autour de ces clochettes bleues, de ces boutons jaunes, lourds de pollen, de ces digitales tigrées s'agitent bourdonnantes les guêpes, les abeilles, joyeuses de ce régal de reines. Les parois se resserrent, les rocs affectent des formes étranges ; ici c'est une véritable porte taillée parmi les blocs de pierre, et un poteau télégraphique, ô ironie ! est venu se camper au beau milieu. Près de

Digitized by Google

8 verstes de montée. Soudain, avant d'arriver au col, on découvre, à perte de vue, la steppe que l'on laisse derrière soi, mer immense sans vagues, une mer des jours de grand calme, avec seulement les faibles rides des sables mouvants que caresse la brise.

(A suivre.) GEORGES SAINT-YVES.

ABYSSINIE

LA MISSION DE BONCHAMPS

M. de Bonchamps est rentré en France le 25 juin, sans avoir pu atteindre le but de sa mission, qui consistait à se rendre d'Abyssinie au Nil et à tendre la main à la mission Marchand, arrivant de l'Oubangui. Malgré cet insuccès, M. de Bonchamps rapporte des renseignements importants sur la région comprise entre l'Abyssinie proprement dite et le Sobat, cet important affluent du Nil.

M. de Bonchamps, qui avait quitté la France le 25 janvier 1897, se trouvait 10 jours après à Djibouti. De là, il gagnait Harrar, puis Addis-Ababa. La *Revue Française* a déjà retracé (déc. 1897) les débuts de la mission; nous n'y reviendrons donc que rapidement. Organisée dans la capitale de Ménélik, par les soins de M. Bonvalot, qui en confia la direction à M. de Bonchamps, jusqu'alors son second; la mission comprenait, outre son chef, 3 Européens, MM. Michel, Bartholin et Potter, une cinquantaine d'Abyssins et de Gallas, 50 chameaux et des mulets. Le 17 mai elle quittait Addis-Ababa, se dirigeant en droite ligne sur l'ouest. A la fin de juin elle était à Goré, à 600 kilomètres de la capitale. Là commandait, au nom de Ménélik, le dedjaz Thessama, à l'extrémité de la frontière abyssine. Au delà de ce point, le plateau éthiopien s'abaisse vers le Baro, gros affluent du Sobat, Les habitants de la plaine ne sont plus des Abyssins et Ménélik n'exerce sur eux que de droits de suzeraineté, ses troupes ne dépassant pas la limite du plateau.

A Goré se trouvait déjà une autre expédition, celle du capitaine Clochette, qui avait également pour but d'atteindre le Nil et de rejoindre la mission Marchand. Mais son chef était malade et ne paraissait pas en

Digitized by Google

mesure de continuer sa route. D'ailleurs, les difficultés à vaincre pour les deux expéditions ne provenaient plus seulement du sol et du climat : les Abyssins avaient une répugnance instinctive à quitter leurs montagnes, surtout pendant la saison des pluies, qui avait amené la perte d'un certain nombre de mulets et de chameaux.

« D'autre part, dit le *Temps*, auquel nous empruntons ce qui suit, les autorités abyssines n'étaient pas des mieux disposées. Les lettres données par Ménélik à M. de Bonchamps étaient formelles : un concours entier était dû aux explorateurs français : seulement, à 600 kilomètres de la capitale, un fonctionnaire avisé, ou croyant l'être, sait souvent mal comprendre les ordres qu'on lui donne. Toute tergiversation pouvant paraître de la faiblesse, M. de Bonchamps décida, au bout d'un mois, de se rendre à Bouré, sur le plateau abyssin, à 60 kilomètres au nord-ouest de Goré. Le village de Bouré, qui est à 50 kilomètres du Baro, est un centre commercial où les noirs de la vallée du Sobat viennent vendre leurs produits, troquant surtout l'ivoire contre les verroteries européennes.

La mission séjourna un mois à Bouré, recueillant assez difficilement, par les marchands noirs de la plaine, quelques renseignements que les chefs abyssins ne voulaient pas faire connaître. C'est ainsi que M. de Bonchamps, sur des données obtenues des nègres yambos, envoya MM. Michel et Bartholin reconnaître une passe permettant de descendre facilement du plateau de Bouré (1,800 mètres) à la plaine de Sobat, qui est à 1,300 mètres plus bas. Sous prétexte de chasser le buffle, les deux explorateurs descendirent peu à peu, mais, au moment où ils allaient franchir la frontière, les chefs abyssins les arrêtèrent et cernèrent leur camp avec un millier de Gallas.

Nos deux compatriotes furent ramenés à Bouré et M. de Bonchamps les envoya tout de suite à Addis-Ababa protester auprès de Ménélik contre la mauvaise volonté de ses chefs de frontière. Malgré les difficultés de la route, MM. Michel et Bartholin firent le trajet aller et retour en six semaines, et quand ils furent revenus, avec les autorisations en règle que M. Lagarde avait obtenues du négus, ils trouvèrent à Goré M. de Bonchamps réorganisant sa mission avec le personnel placé sous les ordres du capitaine Clochette, qui était mort dans les derniers jours du mois d'août. Deux Français prêtèrent ainsi leur concours à M. de

Digitized by Google

Bonchamps et à ses compagnons : c'étaient MM. Véron et Febvre. Concours fort utile, car le personnel noir de la mission Clochette, malgré ses défections. combla les vides survenus dans la mission Bonchamps. Les montagnards africains ont, invétérée, l'horreur de la plaine.

Quoi qu'il en soit, dans les premiers jours de novembre, cinq Français, un Suisse (M. Potter), 140 Abyssins et Gallas, avec 40 chameaux et 130 mulets, partaient de Bouré, accompagnés par les autorités abyssines jusqu'à la frontière. Cette fois, personne ne fut arrêté; on passa le Baro sur un radeau formé de fagots et de bidons de campement. en constatant que cette rivière, aux hautes eaux, a le courant impétueux de notre Rhône.

Les Yambos habitent les deux rives du Baro : l'arrivée de la mission les effraya, ne sachant pas si ces nouveaux venus ne venaient pas faire ou tenter une razzia d'esclaves. Au bout de quelques jours, la confiance revint parmi eux et le chef de Pokodi déclara aux blancs qu'il avait entendu dire que d'autres blancs étaient venus dans le pays du couchant et avaient navigué sur le Sobat avec un bateau à vapeur. C'est cette déclaration du chef de Pokodi qui a fait croire à l'arrivée de la mission Marchand sur le Nil... On continua à cheminer sur la rive gauche du Baro, sur une sorte de digue naturelle formée, le long du fleuve, par les sédiments déposés par lui. A très peu de distance de la berge, le pays était inondé et c'est sur de petits tertres que les Yambos édifient leurs cases, faites de pisé et de chaume; cases très propres, d'ailleurs. Les Yambos, de race très noire, sont polygames, mais n'ont pas d'esclaves. Le métal est rare chez eux, aussi font-ils l'extrémité de leurs flèches avec des tibias de girafes, qui abondent dans le pays, comme les éléphants, les crocodiles et les boas. Faune de brousse et de marécages, comme on le voit,

Après avoir traversé deux importants affluents de gauche du Baro, l'Alouorou et le Guilo, qui prennent leur source dans le plateau du Motcha, entre l'Éthiopie et le lac Rodolphe, la mission arriva, à la fin du mois de novembre, à une plaine immense, marécageuse et déserte. Pendant 10 jours, à l'allure de 20 kilomètres, on marche sans rencontrer personne. Il faut se frayer un chemin à travers les grandes herbes qui poussent sur la digue naturelle du Baro et où parfois, fort heureusement, les éléphants ont préparé une piste. Pas de bois, pas de vivres, rien que la brousse humide, Les montagnards subissent la déplorable influence

Digitized by Google

du climat. Beaucoup sont malades, quelques-uns meurent et leurs cadavres s'entre-mêlent avec ceux des chameaux et des mulets, déshabitués du sol rocailleux de l'Éthiopie.

Au 10e jour, on rencontre un village à l'abandon depuis un an. Quelques Abigars qui l'habitaient s'étaient empressés de traverser le Baro. M. de Bonchamps laisse à cet endroit son camp et ses malades et part en reconnaissance avec les plus valides, dans le nord-ouest. Après deux jours de marche, la mission fut arrêtée par un grand lac bordé de marais, le tout formé par la rencontre du Baro avec le Juba ou Sobat supérieur.

Le Juba, que l'on put joindre en amont, avait 150 mètres de large, une profondeur considérable et un courant violent. Pas de barques : la mission n'en avait pas rencontré depuis qu'elle avait quitté le pays des Yambos. Pas de bois pour faire un radeau. Quant à traverser à la nage, il n'y fallait pas compter : outre la rapidité du courant, il y avait à se prémunir contre de nombreux crocodiles.

Après avoir aperçu au loin un gros village que M. Bonchamps pensa être Nasser, le principal centre des Abigars, il fallut songer au retour. On était au 24 décembre. Le personnel était exténué. Le dernier chameau était mort près de Juba ; il ne restait que 27 mulets sur 130 ; aussi la caravane comptait-elle des traînards que les Abigars « zigouyaient » de leur mieux. Les villages yambos, de leur côté, étaient en effervescence. A l'aller, ils n'avaient été d'aucun secours à la mission, car, en Afrique, là où il n'y a pas de commerce, on ne produit que le strict nécessaire à la consommation locale. Au retour, ce fut bien pis, car ils s'étaient excités à propos du premier passage et ils témoignèrent presque toujours d'une hostilité évidente. On n'eut de sécurité que dans les villages situés à proximité de la frontière abysssine.

Là, M. de Bonchamps trouva des pirogues et pensa reprendre sa route vers le Nil en utilisant la voie d'eau. Mais le personnel abyssin, revenu au pied de ses montagnes, ne voulut connaître d'autre chemin que celui du retour.

Les autorités abyssines, devenues très prévenantes, ravitaillèrent largement la mission, qui était à Goré au commencement du mois de février 1898. Là, le dedjaz Thessama déclara que Ménélick lui avait donné l'ordre de pousser l'occupation effective des Abyssins jusqu'à l'extrémité du haut plateau. M. de Bonchamps allait l'accompagner,

Digitized by Google

mais un accès de fièvre bilieuse hématurique l'empêcha de donner suite à ses projets. »

Le 5 avril 1898, M. de Bonchamps était de retour à Addis-Ababa avec MM. Michel, Bartholin et Véron. Mais deux autres de ses compagnons, M. Febvre et Potter, qui étaient restés à Goré, ont suivi l'armée abyssine se dirigeant vers le sud-ouest. Peut-être pourront-ils, profitant de la marche en avant des Abyssins, s'avancer assez loin vers le Nil et obtenir, par suite de meilleures circonstances, des résultats auxquels M. de Bonchamps a dû renoncer.

Le moment n'est pas venu d'envisager les critiques qui ont été formulées à l'encontre de la mission. M. de Bonchamps, qui a si heureusement ramené à la côte orientale d'Afrique l'expédition congolaise Stairs, désorganisée au Katanga par suite de la mort de son chef, a un passé qui répond pour lui. Il ne faut pas oublier aussi qu'en Abyssinie à l'heure actuelle toutes les influences sont mises en jeu, toutes les rivalités se donnent cours. Aussi n'est-il pas surprenant de ne pas voir aboutir une mission qui ne renfermait pas en elle-même les éléments qui étaient indispensables pour sa réussite.

Au point de vue géographique, la mission de Bonchamps a permis de reconnaître une région sur la configuration de laquelle on était mal fixé. Le plateau d'Abyssinie se termine brusquement à l'ouest par une ligne de falaises dominant de plus de 1000 mètres la grande plaine du Nil. Cette plaine s'étend alors à perte de vue et n'est coupée en quelque sorte que par les puissants cours d'eau qui se jettent dans le Nil, comme le Sobat et le Bahr el Ghazal. La rive droite du Nil se transforme, comme la rive gauche en amont de Fachoda, en un immense marécage pendant la saison des pluies et est alors totalement impraticable pour une expédition par terre. Si la mission de Bonchamps avait pu disposer d'un matériel fluvial et surtout d'un personnel habitué à naviguer sur les rivières et mieux façonné au climat, elle serait très probablement arrivée jusqu'au Nil. Souhaitons que la mission Marchand, conduite avec une sage lenteur n'ait pas à regretter son absence.

V.

Digitized by Google

GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE [1]

OPÉRATIONS A CUBA

Le mois de juillet a été signalé par deux graves événements : la destruction de l'escadre espagnole et la prise de Santiago.

Le général Shafter, ayant concentré ses forces devant Santiago, résolut de brusquer l'attaque de la place avant l'arrivée des renforts espagnols venant de Manzanillo. Le 1er juillet au matin, le combat commença sur un front de 8 à 9 kilomètres, formant la 1re ligne de défense des Espagnols. L'aile droite américaine, sous les ordres du général Lawton, appuyée par la cavalerie montée et non montée des généraux Wheeler (qui, malade, était porté en litière) et Young, se porta sur El Caney, à 7 kil. N.-E. de Santiago. Le centre et la gauche, sous les ordres des généraux Hawkins et Kent, s'avancèrent sur les positions de San Juan et d'Aguadores. Cette dernière, qui forme l'extrémité de la ligne de défense espagnole, est dominée par le fort Morro. Après plusieurs heures d'un combat acharné, les Espagnols, inférieurs en nombre, commencèrent à faiblir au centre et abandonnèrent les positions de San Juan et de Lomas. Le général Linarès, qui les commandait, put emmener toute son artillerie, ne cédant le terrain que pied à pied, en combattant sans cesse.

Du côté d'El Caney, les Espagnols, qui n'avaient que quelques compagnies à opposer au général Lawton et aux insurgés cubains, durent battre en retraite après une résistance héroïque. Mais du côté d'Aguadores, les Américains ne firent aucun progrès, malgré l'appui de l'escadre de l'amiral Sampson, ayant été arrêtés par un ravin profond qu'ils ne réussirent pas à franchir. Pendant toute la durée du combat, les navires américains canonnèrent les fortifications espagnoles protégeant l'entrée de la rade. De son côté, l'escadre de l'amiral Cervera trouvant enfin l'occasion de sortir de son inaction, appuya efficacement par son artillerie et des compagnie de débarquement la défense des lignes espagnoles.

La journée du 1er juillet était un succès pour les Américains, mais un succès chèrement acheté. Le 2, le général Shafter reprit l'attaque dans la matinée, principalement du côte d'El Caney. Le général Torral, qui avait succédé au général Linarès blessé, résista partout avec l'énergie du désespoir, bien qu'obligé d'accentuer son mouvement de recul du côté

(1) Voir *Revue Française*, t. XXIII, p. 363, 429.

Digitized by Google

d'El Caney. Les progrès faits par les Américains dans la matinée n'ayant été que peu sensibles, le général Shafter fit suspendre le combat, renonçant pour le moment à enlever Santiago de vive force. Ses soldats, comme les Espagnols, avaient admirablement combattu; mais affaiblis par ces efforts sans cesse renouvelés, épuisés par la marche au milieu de terrains détrempés par les pluies, commençant à manquer de vivres et de munitions que les routes défoncées ne permettaient pas d'emmener, ils étaient hors d'état d'enlever d'assaut des positions fortifiées aussi opiniâtrement défendues.

Les Américains avaient subi des pertes sensibles dans ces deux journées : 230 tués, dont 22 officiers, 1284 blessés, dont 81 officiers, et 79 disparus ; soit en tout 1.593 hommes. A ces chiffres il faut ajouter le nombre des malades s'accroissant de jour en jour en raison de l'insalubrité du climat. Les généraux, déjà vieux pour la plupart, avaient été fort éprouvés : le général Hawkins était blessé et 3 autres étaient malades.

De leur côté les Espagnols étaient presque à bout de forces. Leurs pertes avaient été cruelles. Outre le général Linarès blessé, le général Vara de Rey avait été tué en défendant El Caney et le colonel Ordonez l'inventeur du canon de ce nom, qui avait déjà été blessé lors du 1er bombardement par l'amiral Sampson, était atteint une 2e fois. Les Espagnols, dont les forces étaient évaluées de 6 à 8.000 hommes et qui avaient eu à tenir tête à un ennemi près de 3 fois supérieur en nombre. ne voyaient pas arriver les secours annoncés de l'intérieur et leur situation serait devenue très critique si le général Shafter avait pu continuer l'attaque. C'est alors que l'amiral Cervera, qui connaissait la faiblesse de la garnison, mais ignorait la situation très difficile de l'armée assiégeante, crut qu'il ne lui restait plus qu'à tenter une sortie désespérée pour éviter à son escadre d'être prise dans une souricière.

DESTRUCTION DE L'ESCADRE CERVERA.

Le 3 juillet, à 9 h. 1/2 du matin, l'*Infanta Maria-Teresa*, battant pavillon de l'amiral Cervera, débouche à toute vitesse de la passe de Santiago. En face de l'entrée de la rade croisait le cuirassé américain *Indiana* qui ouvre aussitôt le feu pendant qu'une partie de l'escadre américaine se rapproche en toute hâte de la côte pour couper la route aux navires espagnols. La *Maria-Teresa*, que suit immédiatement le

Digitized by Google

Colon, parvient, avec ce dernier, à doubler l'*Indiana;* mais les deux croiseurs se trouvent alors aux prises avec les cuirassés *Iowa* et *Texas*, qui les criblent d'obus avec leur puissante artillerie et leurs pièces à tir rapide. Pendant ce temps, l'*Oquendo* sort à son tour, suivi du *Vizcaya* et des 2 contre-torpilleurs *Furor* et *Pluton*. Le *Brooklyn* et le *Texas* s'attachent à l'*Oquendo*, pendant que l'*Iowa* et l'*Indiana* se chargent de la *Vizcaya*, appuyés par les croiseurs auxiliaires *Gloucester* et *Harward*.

Tout en ripostant vivement, l'escadre espagnole s'avance vers l'ouest de toute la vitesse possible, suivie à hauteur par l'escadre américaine, à qui le peu de distance qui sépare les combattants (1.000 à 1.500 m.), permet de faire feu de toutes ses pièces, bien supérieures en nombre et en puissance à celles des Espagnols. Profitant de la fumée qui couvre le champ de bataille, les contre-torpilleurs se lancent à toute vapeur sur l'*Indiana* pour le torpiller. Mais, reçus par les décharges meurtrières des pièces à tir rapide, ils sont obligés de battre en retraite. Le *Furor* se jette à la côte, non loin de la passe; le *Terror* s'échoue et saute, abandonné par son équipage.

Pendant cette course désespérée, les cuirassés américains couvrent de mitraille les croiseurs espagnols dont le pont devient bientôt intenable. Les canonniers ne peuvent plus, sous ce feu meurtrier, faire le service des pièces, l'incendie éclate sur plusieurs points et un obus fait sauter une des torpilles de la *Vizcaya* qui tue 20 hommes et couvre de débris et de sang le pont du bâtiment. A 10 h. 45, l'*Oquendo* est en flammes et se jette à la côte, suivi de près par la *Vizcaya* qui fait explosion peu après. A son tour, la *Maria-Teresa*, harcelée comme un sanglier par une meute, se lance sur les rochers à 20 milles environ de Santiago. Toutes les embarcations ayant été détruites, l'amiral Cervera, blessé, se jette à la mer et est sauvé par son fils. Les embarcations des navires américains sauvent une grande partie des marins espagnols.

Cependant le *Colon*, grâce à ses machines françaises en meilleur état, avait pu prendre la tête de l'escadre et distancer les cuirassés américains. Mais, gravement atteint dans sa fuite et toujours sous le feu de l'*Orégon*, du *Massachusetts*, ainsi que du *Brooklyn* dont la marche supérieure ne lui laisse plus d'espoir, il finit par se jeter à la côte après 5 heures de combat, ayant effectué depuis sa sortie un parcours de 60 milles. Sa coque portait la trace de 80 trous d'obus.

La conduite héroïque des marins espagnols qui marchaient à la mort

Digitized by Google

avec un courage admirable, n'avait pu préserver l'escadre d'une destruction complète : les 4 beaux croiseurs et les 2 contre-torpilleurs qui la composaient étaient anéantis, mais aucun d'eux ne s'était rendu. Les Espagnols perdirent environ 300 hommes tués ou noyés et 1.300 prisonniers ; 2 à 300 hommes qui avaient pu gagner la terre revinrent seuls à Santiago. Les Américains, qu'une bonne fortune extraordinaire protège jusqu'ici, n'eurent qu'un tué et 2 blessés et fort peu d'avaries, par suite de l'inhabileté des canonniers espagnols et du désarroi dans lequel ceux-ci se trouvèrent aussitôt sous cette pluie de feu.

Il est difficile de comprendre comment l'amiral Cervera s'est jeté en plein jour sur la flotte américaine, au lieu de tenter une sortie la nuit, ou par une de ces tempêtes, fréquentes à cette époque, qui n'eussent pas manqué d'enlever aux Américains une notable partie de leurs avantages. On en est d'autant plus surpris qu'on sait aujourd'hui que les croiseurs ne pouvaient plus donner une vitesse supérieure à celle des Américains, leur seule chance de salut, que les mécaniciens étaient insuffisants, les canonniers inexpérimentés et que l'un des bâtiments, le *Colon*, avait été envoyé aux Antilles sans ses pièces de grosse artillerie ! Si l'on constate, en outre, que les 4 croiseurs espagnols qui eurent à lutter contre 5 cuirassés et 1 croiseur, ne pouvaient mettre en ligne que 6 pièces de gros calibre contre 58, on se demande encore quel mobile ou quel ordre impératif a pu pousser à cette héroïque folie.

REDDITION DE SANTIAGO.

La destruction de l'escadre Cervera rendit confiance en ses forces au général Shafter qui somma Santiago de se rendre. Mais, au même moment entrait dans la place la colonne de secours du colonel Escario dont l'arrivée 2 ou 3 jours plus tôt eût peut-être changé le cours des événemen s. Ainsi renforcé, le général Torral refuse toute capitulation sans condition et, pour rendre la passe plus difficile en vue d'une attaque de l'amiral Sampson, y fait couler le croiseur désarmé *Reina-Mercédès* dans la nuit du 3 au 4 juillet. De son côté, le général Shafter ayant aussi reçu des troupes de renfort, recommençait le feu contre les lignes espagnoles, et l'escadre américaine parvenait à lancer quelques obus jusque dans la ville même de Santiago, qui est à 8 kilomètres de la passe. Des pourparlers engagés pour la sortie de Santiago des femmes et des enfants amenèrent la conclusion d'une trêve entre les belligérants. Sur

Digitized by Google

une nouvelle demande de reddition, le général Torral se montra disposé à entrer en négociations si on accordait à ses troupes le droit de se retirer avec leurs armes. Bien que renforcés, les Espagnols ne pouvaient espérer résister longtemps, n'ayant plus de vivres, et leurs soldats étant depuis longtemps privés de pain et de viande.

Après des négociations qui durèrent plusieurs jours, les préliminaires de la capitulation furent signées le 17 juillet à 1 h. du matin. A midi, le drapeau étoilé était arboré sur la ville. Les troupes devaient rendre la place et remettre leurs armes, mais le gouvernement américain s'engageait à les faire transporter en Espagne. La capitulation s'étendait à toute la partie méridionale de la province de Santiago, Manzanillo, Bayamo et Holguin restant aux Espagnols. Il est difficile de comprendre comment le général Torral n'a pas même essayé de se retirer à l'intérieur de l'île pour y rejoindre les autres garnisons. Mais ce qui s'explique moins encore, c'es qu'il ait capitulé pour d'autres garnisons qui n'étaient même pas attaquées par les Américains.

Si, jusqu'à ce jour, les insuccès de l'Espagne sur mer étaient compréhensibles, on croyait du moins que, sur terre, ses soldats auraient facilement raison des troupes américaines. Or, sur terre comme sur mer, la direction générale des opérations et le commandement semblent bien au-dessous de leur tâche. En effet, il s'est écoulé un mois entre le départ de Tampa de l'expédition américaine et la capitulation de Santiago. Quinze jours avant, le but de l'expédition n'était un secret pour personne. Or, pendant ces 6 semaines, le maréchal Blanco n'a pas su faire parvenir à Santiago les troupes nécessaires à empêcher le débarquement des Américains, à défendre la ville et, sans doute, à sauver l'escadre Cervera. Une seule colonne est arrivée à Santiago, juste à temps pour se faire comprendre dans la capitulation. En secourant utilement Santiago, le maréchal Blanco obligeait les Américains à un long siège qui décimait leurs troupes par le feu et les maladies (1); il arrêtait l'expédition contre Puerto-Rico et donnait à son pays l'occasion de conclure une paix rendue plus facile et plus honorable par l'opiniâtre résistance de la place.

A quoi servent les 60 ou 80.000 hommes concentrés près de la Havane, attendant un siège qui ne viendra peut-être pas? Libres dans

(1) Un télégramme du général Shafter, 22 juillet, accuse déjà 1.350 malades de fièvre et 150 du vomito negro; un autre, du 28, 3.770 malades, dont 2.924 de fièvre.

Digitized by Google

leurs mouvements, les Américains vont sans doute occuper les principaux ports de l'île et cueillir les unes après les autres toutes les garnisons espagnoles. Déjà Tunas-Sasa a été attaquée; 4 bâtiments sont entrés dans la baie de Nipe, au nord de Santiago, ont coulé la canonnière *Jorge-Juan* et réduit au silence les forts qui ont amené le pavillon espagnol (21 juillet): enfin Manzanillo a été attaqué à 2 reprises.

Trois petits bâtiments appartenant à la flotte auxiliaire, *Hist*, *Hornet* et *Wompatuk* l'ont assailli le 30 juin; mais ils ont été reçus par une flottille espagnole plus nombreuse appuyée par des batteries de terre. Le *Hornet* a été désemparé et a été remorqué au large; le *Hist* a reçu 11 coups de canon. Les Américains ont dû se retirer. Le 18 juillet, Manzanillo a de nouveau été bombardé. Les Espagnols ont eu 3 tués et 15 blessés, dont 3 officiers; 3 de leurs canonnières, *Centinala*, *Delgado*, *Parejo* ont été détruites, ainsi que le paquebot transatlantique *Purissima Concepcion* qui, peu auparavant, avait réussi à débarquer un chargement de vivres. La théorie des petits paquets que les Espagnols pratiquent à Cuba, sauf pour la Havane, leur ménage plus d'une surprise.

OPÉRATIONS AUX PHILIPPINES

La 1e expédition américaine, partie le 25 mai de San Francisco sur 3 paquebots, est arrivée le 30 juin dans la baie de Manille et a commencé le lendemain à débarquer à Cavite. En route l'expédition s'est arrêtée aux îles des Larrons appelées aussi Mariannes, où elle est arrivée le 20 juin. Le gouverneur espagnol de ce coin perdu de l'Océanie ignorait l'existence de l'état de guerre et prit pour un salut les quelques coups de canon tirés un peu au hasard par les Américains. Il ne put faire autrement que de se rendre avec les 6 officiers et les 54 hommes qui composaient la garnison. Le 22, les Américains ont pris possession des îles et y ont laissé un détachement en garnison.

La 2e expédition, partie de San Francisco le 15 juin est arrivée devant Manille un mois après. La 4e expédition a quitté San Francisco le 16 juillet sur les transports *Peru* et *City of Puebla*.

La situation dans l'île de Luçon reste à peu près la même. Les insurgés ne cessent d'augmenter en nombre et de serrer de plus en plus étroitement les positions espagnoles de Manille. Plusieurs engagements sans grand résultat ont eu lieu. Les Espagnols, qui ont perdu encore quelques postes dans l'intérieur, semblent résolus à résister à Manille jusqu'à la dernière extrémité. Les îles du sud de l'archipel, peuplées

Digitized by Google

en partie de musulmans, ne sympathisent nullement avec les insurgés tagols, et restent fidèles à l'Espagne. Aguinaldo, qui a proclamé le 12 juin l'indépendance de la république philippine, vient de constituer un ministère, pour bien montrer qu'il n'admet pas l'annexion aux États-Unis. Une certaine tension règne entre les insurgés et les Américains. Ceux-ci restent toujours dans l'inaction.

L'escadre de l'amiral Camara, destinée à secourir les Philippines, qui était arrivée le 26 juin à Port-Saïd, y a perdu 10 jours à attendre des navires charbonniers, le gouvernement égyptien, à l'instigation de l'Angleterre lui ayant refusé toute permission de s'approvisionner. Le 6 juillet elle arrive à Suez, avant traversé le canal. Là, nouvelle attente de 3 jours. Enfin un ordre de Madrid rappelle l'escadre, qui retraverse le canal le 9 et part le 11 de Port-Saïd pour arriver à Carthagène. Ce rappel, qui semble avoir été motivé par la destruction de l'escadre Cervera et l'envoi en Espagne d'une escadre américaine, a soulevé des critiques qui paraissent fondées. En effet, l'escadre Camara ne peut songer à combattre l'escadre américaine autrement nombreuse et puissante. Dans le bombardement des ports elle ne peut s'exposer qu'à se faire détruire. Envoyée au contraire aux Philippines sans perdre de temps, elle aurait pu soutenir matériellement et moralement les troupes espagnoles, inquiéter l'escadre américaine et peut-être lutter contre elle avec avantage, tandis qu'en Espagne son rôle ne saurait être que secondaire, à moins qu'elle ne soit envoyée avec des troupes et des approvisionnements à Cuba ou à Puerto-Rico. En ce cas, il serait temps de se hâter, surtout pour cette dernière île sérieusement menacée.

Comme on le voit, le gouvernement espagnol, qui ne sait pas tirer parti des forces importantes de terre et de mer qu'il possède encore, se tient sur une défensive aussi obstinée que malheureuse. S'il attend les coups sans essayer de les rendre, ni même de les parer, les désastres vont succéder aux désastres. Manille, maintenant sans espoir de secours, ne peut que succomber. Puerto-Rico aura le sort de Santiago, si les Espagnols ne sont pas en nombre comme dans cette dernière ville. Dans ces conditions, mieux vaut traiter de la paix au plus vite quand on n'a pas su préparer la guerre. C. DE LASALLE.

P. S. — Ces lignes étaient écrites lorsqu'est arrivée la nouvelle que l'Espagne demande la paix. En même temps Puerto-Rico est envahi, le général Miles ayant débarqué sans résistance eu S.-O. de l'île.

Digitized by Google

LE CONVENIO DES PHILIPPINES

L'insurrection qui a éclaté tout à coup aux Philippines et qui met les Espagnols dans la situation la plus critique n'a pas été sans causer quelque surprise. On croyait en effet dans les sphères espagnoles, le pays pacifié et tranquille, et cette conviction était assez forte pour faire ordonner prématurément le rappel en Espagne d'une partie des forces qui avaient combattu l'insurrection.

La prise d'armes qui vient de s'effectuer a deux causes : le prestige que les Américains victorieux exercent sur les indigènes qui ont vu détruire sous leurs yeux la flotte espagnole à Cavite et le mécontentement qui règne parmi tous les indigènes contre la domination espagnole.

La raison qui a motivé la dernière insurrection des Philippines, comme la présente, comme l'insurrection de Cuba, est toujours la même : la mauvaise administration de l'Espagne. Ce sont en effet les exactions des fonctionnaires venus pour remplir leurs poches dans le plus bref délai possible, les dénis de justice, l'éloignement des indigènes — comme celle des créoles à Cuba — des situations tant soit peu lucratives, l'exploitation, en un mot, de l'archipel au lieu de son administration, qui ont amené la domination espagnole au bord du précipice. Si au moins le gouvernement de la péninsule, instruit par l'expérience de l'insurrection que le maréchal Primo de Rivero parvint à apaiser, avait exécuté à la lettre les engagements pris dans le pacte qui amena la fin de la lutte, la situation serait sans doute bien différente. Mais là encore, l'Espagne n'a pas compris qu'il fallait faire des concessions et elle court le risque de perdre ainsi toutes ses belles colonies.

Après deux années de lutte contre les indigènes, les Espagnols, malgré de brillants succès, n'arrivaient pas à triompher de l'insurrection. Le maréchal Primo de Rivera, envoyé comme capitaine général aux Philippines dans le courant de l'année 1897, en remplacement du général Polavieja, avait demandé, ainsi qu'il vient de le déclarer à la tribune des Cortès, l'envoi de 20 bataillons à effectifs renforcés. L'Espagne, engagée comme elle l'était à Cuba, ne se trouvait pas en état de les lui fournir. Le maréchal fut alors autorisé à employer d'autres moyens que la force pour amener la pacification du

Digitized by Google

pays. Les circonstances vinrent le servir à souhait sous ce rapport.

Au mois d'août 1897, un avocat connu de Manille, d'origine espagnole, M. Pedro A. Paterno, se rendit spontanément auprès d'Aguinaldo, le chef de l'insurrection, sur la montagne de Biac-na-Bato, où celui-ci s'était fortifié après l'occupation de Cavite par les Espagnols. M. Paterno fit valoir les sentiments libéraux bien connus du capitaine général des Philippines et son désir d'introduire dans l'administration du pays des réformes de nature à donner satisfaction aux indigènes.

« Aguinaldo, dit le *Temps* auquel nous empruntons les renseignements qui suivent, accepta les bons offices de M. Paterno et lui donna de pleins pouvoirs pour arrêter avec le gouverneur général les termes d'une convention pour le rétablissement de la paix. Les négociations furent laborieuses; elles devaient cependant aboutir : le 15 novembre 1897, le général Primo de Rivera et M. Pedro A. Paterno signèrent, au palais de Malacagnany, un traité en vertu duquel D. Emilio Aguinaldo, chef suprême de tous les Philippins en insurrection contre le gouvernement légitime, Mariano Llanera et Baldomero Aguinaldo, ses lieutenants, en leur nom et au nom de tous ceux qui les avaient choisis pour chefs, renonçaient à leur attitude hostile, déposaient les armes qu'ils avaient prises contre leur patrie et déclaraient se soumettre aux autorités légitimes. Ils revendiquaient en échange la mise en possession de tous les droits et avantages de citoyens espagnols; ils s'engageaient enfin à faire remise de leurs armes aux autorités militaires tel jour et en tel lieu qu'il plairait au gouverneur général de désigner.

La présentation des rebelles devait être faite par leurs chefs; aussitôt après l'accomplissement de cette formalité, chaque insurgé recevrait soit un passeport, soit un sauf-conduit pour se rendre où il lui plairait de s'établir; les déserteurs de l'armée, les étrangers et les Espagnols de la péninsule étaient seuls privés de ce droit et devaient s'éloigner de l'archipel.

L'article 9 de ce document, appelé pacte de Biac-na-Bato, est ains conçu : « Pour atténuer l'horrible dénuement où vont se trouver ceux qui ont pris part à la guerre civile, le gouverneur général assurera des moyens d'existence aux rebelles qui feront leur soumission avant l'expiration du délai fixé par la convention; la répartition des secours sera faite par l'intermédiaire de M. Paterno, d'aprés les indications d'Emilio Aguinaldo. »

Digitized by Google

Les réformes que le général Primo de Rivera s'engageait à introduire dans le régime politique en vigueur aux Philippines sont les suivantes :

Expulsion, ou tout au moins sécularisation, des ordres monastiques;

Reconnaissance des droits individuels des indigènes et en particulier de l'inviolabilité du domicile;

Liberté de la presse, d'association et de réunion;

Représentation des Philippines dans les Cortès espagnoles;

Unité de législation civile et pénale pour les métropolitains et les natifs;

Droits pour les indigènes d'occuper la moitié des emplois de toute catégorie dans les administrations publiques

Organisation des municipalités philippines sur le modèle des ayuntamientos de la métropole;

Révision des états de contribution personnelle, industrielle et foncière;

Restitution à leurs propriétaires légitimes de tous les biens antérieurement confisqués;

Reconnaissance aux indigènes du droit de gropriété qui leur avait été contesté jusq'alors.

Une convention secrète était, paraît-il, jointe à ce traité; elle stipulait, au profit d'Aguinaldo et des chefs de l'insurrection obligés, par le gouverneur général à s'éloigner de l'archipel, une indemnité pécuniaire de 4 millions de pesetas, dont 3 millions en un chèque sur une maison de banque de Hong-Kong payable au moment de leur débarquement et un million au mois d'avril si toutes les petites bandes d'insurgés encore en armes étaient dissoutes.

Ces projets de convention furent proposés au gouvernement par le général Primo de Rivera le 13 décembre 1897; le lendemain, une dépêche de M. Sagasta, président du conseil, autorisait le gouverneur général à recevoir la soumission des rebelles aux conditions stipulées et le félicitait même, au nom de la reine et de la nation, de cet heureux événement.

Les adversaires du marquis d'Estella lui reprochent aujourd'hui d'avoir accepté de pareilles conditions et d'avoir humilié l'Espagne en donnant aux insurgés les gages qu'ils lui demandaient, car Aguinaldo et ses compagnons n'avaient pas oublié la mort de Louis Padang, pendu

Digitized by Google

par les Espagnols après sa soumission, malgré la foi jurée, ni celle de Camerino, admis dans l'armée avec le grade de colonel et qui fut pris et fusillé quand éclatèrent les troubles de Cavite auxquels il n'avait pris aucune part. En garantie de l'exécution loyale de ces conventions, le lieutenant-colonel Primo de Rivera, neveu du gouverneur général, dut accompagner, en effet, les chefs de l'insurrection à Hong-Kong, et les généraux Tefeiro et Monet restèrent dans le camp des insurgés jusqu'au jour où parvint l'avis du débarquement d'Aguinaldo et de ses amis.

La pacification des Philippines semblait donc assurée; le 29 janvier la reine régente conférait au général Primo de Rivera la grand'croix de l'ordre de San-Fernando, pour avoir, disait le décret, obtenu la pacification de l'archipel, résultat glorieux qui était une preuve nouvelle de son habileté. »

Il faut croire que les engagements du *convenio* de Biac-na-Bato n'ont pas été exécutés, pour qu'Aguinaldo ait réussi à soulever avec une telle rapidité et un tel succès les indigènes tagals contre la domination espagnole. Ce n'est pas en effet le concours matériel des Américains, immobilisés sur leurs navires faute de troupes de débarquement, qui a été la cause des désastres successifs essuyés par les troupes espagnoles. Leur appui n'a consisté qu'en quelques livraisons d'armes, et il a fallu la désaffection générale pour amener une telle levée de boucliers. La leçon de la précédente insurrection avait cependant été bonne. Faut-il que l'Espagne n'en ait pas profité !

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

AFRIQUE

M. *Gentil*, dont nous avons annoncé (p. 371) l'heureuse arrivée au lac Tchad, a débarqué à Marseille le 20 juillet, avec la mission du sultan du Baguirmi qu'il amène en France. M. Gentil avait quitté la France pour accomplir sa mission depuis avril 1895.

M. *Pierre Prins*, membre de la mission *Gentil* (qui a atteint le lac Tchad), resté d'abord avec M. Fredon au poste fondé sur un affluent du Gribingui, par 7° de lat. et 16° 40' de long. E., en repartit bientôt pour devenir résident de France auprès du cheik Mohamed es Senoussi, chef

Digitized by Google

du Dar Rounga, au pays d'El-Kouti. On se rappelle que Crampel et Biscarrat furent assassinés à El-Kouti en 1891; aujourd'hui les musulmans du pays sont devenus accueillants. Ils consentirent à vendre à la mission des chevaux, des bœufs, des moutons, des ânes. Le 24 novembre 1897, M. Prins était encore au poste de Gribingui; il en partait 2 jours après avec 2 Sénégalais et une escorte pour El-Kouti, où il vit le cheik Mohamed es Senoussi, un des auteurs du massacre de Crampel; il vit ce chef le 6 janvier 1898, à 15 jours de marche du Gribingui. Il repartit bientôt, M. Gentil l'appelant comme résident au Baguirmi et rentra à Gribingui le 29 janvier. Malgré son bon accueil, il faut considérer ce chef d'El-Kouti comme très suspect.

Le prince *Henri d'Orléans*, revenant d'Abyssinie, s'embarque le 2 août à Djibouti pour rentrer en France.

Le c^te^ *Léontief* est arrivé à Marseille le 24 juillet, venant d'Abyssinie. Blessé accidentellement par une balle à Harrar, le 30 mai, il a dû revenir en Europe pour se faire soigner.

M. *A. Silva White* est parti le 15 mars, dans l'intention de pénétrer à Yarboub, oasis située aux confins de l'Égypte et de la Tripolitaine, et où résident les chefs de la secte musulmane des Senoussi.

Malgré le mystère dont la mission était entourée, M. Silva White n'a pas réussi et a dû s'arrêter à l'oasis de Siouah (ancienne oasis de Jupiter Ammon). Il a trouvé là une monnaie en cuivre de Ptolémée Ier Sator (311-305 av. J.-C.) et a rapporté des inscriptions de tombeaux très curieuses.

POLES

M. *Borchgrevink* doit partir pour le pôle Sud avec une expédition anglaise organisée aux frais de sir Georges Newnes; il se dirigera vers l'Australie et la terre Victoria du Sud, à bord d'un navire analogue au *Fram;* ce navire, le *Southern-Cross*, quitterait Londres avec 65 chiens et des traîneaux. L'expédition doit se munir de 3 ans de vivres et de pigeons voyageurs.

L'expédition allemande du l^t^ *Krech* se mettra en route dans le courant d'août pour le pôle Sud. Le *Valdivia*, qui la porte, se rendra d'abord à l'embouchure du Congo, puis aux îles Kerguelen. L'expédition compte coopérer indirectement à l'œuvre scientifique de l'expédition belge dirigée par M. A. de Gerlache.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Tunisie : *Chemin de fer de la Goulette racheté.* — On annonce le rachat par la Cie française Bône-Guelma du chemin de fer de Tunis à la Goulette qui appartenait à la Cie italienne Rubattino. La concession de cette petite ligne avait été primitivement accordée à la Cie Bône-Guelma. Mais elle ne sut pas l'utiliser et se vit substituer la Cie Rubattino, poussée par le gouvernement italien qui avait des vues sur la Tunisie. Cet incident faillit amener un conflit entre la France et l'Italie. Il eut en tous cas pour résultat d'ouvrir les yeux sur la politique italienne en Tunisie et d'amener la France à accentuer son action sur la Régence. Quelques années après (1881) le traité de Kasr-Saïd établissait le protectorat français en Tunisie.

Mais les Italiens ne cessaient pas de faire une vive opposition au nouvel ordre de choses et, par le chemin de fer de la Goulette, étaient maîtres des communications et des tarifs entre Tunis et la mer. C'est alors que fut conçu le projet de rendre navigable par l'établissement d'un chenal, le lac marécageux qui sépare la Goulette de Tunis et de créer dans cette ville même un port maritime. Les travaux, commencés en 1888, durèrent cinq années. Le 28 mai 1893, le port de Tunis était inauguré. Depuis cette époque l'importance du chemin de fer de la Goulette était singulièrement diminuée, et l'influence politique que l'Italie pouvait en tirer avait cessé par suite de la reconnaissance du protectorat français en Tunisie (1897). C'est ce qui a déterminé la Cie Rubattino à se défaire de sa concession. Ainsi tombent successivement les entreprises qui combattirent autrefois l'influence française dans la Régence.

Algérie : *Gouverneur général.* — Un décret inséré à l'*Officiel* du 27 juillet nomme gouvernenr général M. Laferrière, vice-président du Conseil d'État, en remplacement de M. Lépine. Ce dernier, qui avait succédé à M. J. Cambon (1er oct. 1897), avait eu l'existence très difficile par suite des troubles antisémites qui ont eu lieu depuis le commencement de 1898, à Alger particulièrement. M. Laferrière, qui est né en 1846, a fait presque toute sa carrière au Conseil d'État dont il était vice-président depuis 1886.

Sahara : *Mission à In-Salah.* — MM. Laperrine et Germain, officiers en garnison au fort Mac-Mahon, renouvelant le raid du commandant Godron vers le Gourara, se sont rendus dans les premiers jours d'avril 1898 à In-Salah avec 40 spahis. Ils rapportent de cette mission accomplie pacifiquement un itinéraire complet de 662 kil. qui passe par Aïn-el-Adrek, Oued-Aflissès, Aïn-Souf, Maader-Souf, Hassi Meylagh et Aouïnet-Sissa. La position d'In-Salah, déja rectifiée par M. Foureau, tomberait, d'après cet itinéraire, à 52 kil. à l'est (légèrement sud) de la position actuellement supposée d'In-Salah. Cette pointe poussée à In-Salah montre une fois de plus combien il serait facile de prendre possession des oasis du Gourara et du Touar qui sont indispensables à la sécurité du Sahara algérien.

Digitized by Google

Guinée française : *Télégraphes.* — Le *Journal officiel* du Sénégal, annonce l'ouverture prochaine d'un bureau télégraphique à Boffa, sur le rio Pongo. Ce point est situé entre Dubreka (sur le Koukourai) et Doké (sur le rio Nunez), qui ont été récemment reliés l'un à l'autre par une ligne télégraphique ainsi que nous l'avons annoncé. L'intention du gouverneur général, d'accord avec le gouverneur de la Guinée française, est de relier cette ligne par N'Dama à la ligne actuelle de la Casamance et créer ainsi un nouveau réseau court et commode pour assurer les communications du Sénégal avec les rivières du Sud et Konakry, leur capitale. D'ailleurs, sur le parcours de N'Dama au Sénégal, un bureau a été ouvert le 26 mai dernier, à Niakhar. gros centrede Sine, droit au nord de Foundiouangue et de Fatik, centres de Saloun.

Sierra-Leone : *Commerce (1896).* — L'insurrection qui a ruiné tout l'intérieur de Sierra-Leone va jeter une grande perturbation dans les affaires de la colonie qui n'avaient cessé de prospérer jusqu'à ce jour. Le commerce de Sierra-Leone, en 1896, s'est élevé à 494.688 £ ou 12.491.000 fr. pour les importations et à 449.033 £ ou 11.338.000 fr. pour les exportations. En 1895, les importations n'avaient été que de 427.338 £ et lesex portations, au contraire, s'étaient élevées à 452.604 £. Les importations ont donc progressé de plus de 67.000 £, alors que les exportations ont baissé de 3.500 £.

Sierra-Leone, jusqu'à la création de la Guinée française, était le centre commercial de l'Afrique occidentale, depuis la Guinée portugaise jusqu'au Liberia. Mais, depuis la fondation de Konakry et surtout depuis la délimitation franco-anglaise de janvier 1895, le commerce de Freetown a souffert de cette nouvelle concurrence. Mais, cependant, la colonie anglaise de Sierra-Leone et la Guinée française peuvent se développer parallèlement et cela est si vrai que le commerce total de Sierra-Leone en 1896 est supérieur de un million à celui de 1894 et de plus de 3 millions à celui de 1893.

Les importations à Sierra-Leone en 1896 proviennent surtout d'Angleterre (403.000 £), qui représente plus des 4/5 du total. Les États-Unis viennent ensuite, mais bien après, avec 36.187 £ et l'Allemagne avec 26.365 £. La France, avec ses colonies, ne vend que pour 10.199 £ (dont 7.301 £ pour la métropole). Il ne faut pas oublier que la France occupait autrefois une place prépondérante dans le commerce de Sierra-Leone et qu'elle est tombée au 4e rang.

Les exportations de Sierra-Leone sont dirigées surtout vers l'Angleterre (203.495 £, soit près de la moitié du total) et l'Allemagne (103.210 £). La France n'en reçoit que pour 27.000 £ et le Sénégal pour 17.586 £.

Navigation. — En 1896, la colonie de Sierra-Leone a vu entrer 391 vapeurs (avec 526.963 tonnes) et 384 voiliers (avec 11.697 t.). Le pavillon anglais absorbe à lui seul près des 4/5 du total (301 vapeurs avec 400.580 t. et 191 voiliers avec 3.362 t.). La France n'a que 35 vapeurs (avec 44.424 t:) et 168 voiliers (avec 2.820 t.) L'Allemagne vient ensuite avec 29 vapeurs et 30.691 t. Le mouvement des bateaux français ne donne lieu qu'à des opérations maritimes dérisoires.

Digitized by Google

Dahomey, Côte d'Or et Côte d'Ivoire : *Villages de liberté.* — L'abbé A. Planque, supérieur des Missions africaines dont le siège est à Lyon, nous adresse des renseignements précis sur les villages de liberté. Cette congrégation a fondé depuis longtemps au Bénin le village de Tocpo qui, dans la pensée des missionnaires, doit servir de type. Au Dahomey, il y a le village de Zagnanado. Le gouverneur, M. Ballot, nous verrait avec grande satisfaction en créer d'autres.

La Côte d'Or a un établissement de ce genre dans le voisinage d'Elmina et, en outre, celui de Salt-Pont dont parle le P. Albert dans le rapport qui a été communiqué à la Société antiesclavagiste de France. Ce qu'il faudrait surtout, c'est pouvoir s'installer au centre des Achantis. A la Côte d'Ivoire, nous avons Nemni. La création d'autres centres dépendra de l'aide que nous recevrons du gouvernement.

Dans la préfecture du Haut Niger, si nous n'avons pas, à proprement parler, de villages de liberté, il est juste de dire que toutes nos stations rendent des services à la cause antiesclavagiste en recueillant les enfants et en ramassant les vieux et les vieilles quand on les jette à la brousse, parce qu'ils ne peuvent plus rien faire. La préfecture du Haut Niger est en plein pays de sacrifices humains et d'esclavage.

Le P. Zappa a obtenu déjà des résultats importants, mais les ressources lui font défaut.

Les Missions africaines de Lyon ne font pas beaucoup de bruit, mais font beaucoup de besogne. Elles sont postées du cap des Palmes jusqu'au Niger, sur cette côte qui, pendant deux siècles, a été le grand marché central où les nations européennes allaient recruter les esclaves afin de pourvoir de travailleurs leurs colonies intertropicales. Une partie du littoral a conservé le nom de côte des Esclaves.

Quant au Dahomey, il évoque les souvenirs les plus répugnants de la traite des noirs. Les Missions africaines de Lyon ont pris, dès 1860, la charge de la mission du Dahomey. Il n'était pas alors question en France de propagande antiesclavagiste. Ainsi, trente ans avant qu'on prêchât la croisade antiesclavagiste, nos missionnaires de Lyon faisaient œuvre de civilisation sur le point d'Afrique où l'esclavage sévissait avec le plus d'intensité. Le champ d'action de cette congrégation comprend les préfectures apostoliques de la *Côte d'Ivoire*, de la *Côte d'Or*, du *Dahomey*, le vicariat apostolique du *Bénin*, la préfecture apostolique du *Niger*. Dans ces cinq missions, il y a un évêque, 80 prêtres aidés par quelques frères, d'assez nombreux catéchistes et 63 sœurs réparties en 14 établissements.

Nous devons à M. l'abbé Planque le tableau ci-dessous que nous publions d'autant plus volontiers que c'est un document statistique précieux pour l'histoire de cette région.

Côte d'Ivoire : 6 stations de pères, 1 ferme.

Côte-d'Or : 4 stations de pères, 2 stations de sœurs, 7 stations de catéchistes, 2 fermes.

Digitized by Google

Dahomey : 6 stations de pères, 2 stations de sœurs, 8 stations de catéchistes, 1 ferme.

Bénin : 8 stations de pères, 7 stations de sœurs, 12 stations de catéchistes, 1 ferme.

Niger : 6 stations de pères, 3 stations de sœurs, 9 stations de catéchistes.

Dahomey-Togo : *Délimitation.* — Le *Journal officiel* publie le décret qui rend exécutoire la convention conclue à Paris, le 23 juillet 1897 et ratifiée le 12 janvier 1898, entre la France et l'Allemagne, en vue de délimiter les possessions françaises du Dahomey et du Soudan et les possessions allemandes du Togo. Le texte en a été publié par la *Revue* (déc. 1897, p. 726).

L'enseigne de vaisseau Brisson et le médecin de 2e classe Ruelle ont été mis à la disposition du ministre des colonies pour être adjoints au capitaine James Plé, appelé à diriger les opérations de la commission française qui va, de concert avec une commission allemande, établir sur le terrain la frontière du Togoland.

État du Congo : *Missions de Mpala et de Baudouinville.* — Les Pères Blancs ou missionnaires d'Alger, auxquels le vicariat apostolique du haut Congo a été réservé, ont fondé plusieurs établissements importants sur les rives du lac Tanganika. Le centre en est à Mpala, station fondée il y a près de 20 ans par M. Storms, sur la rive gauche du lac, et qui fut remise aux Pères Blancs, en 1885, par le nouvel État du Congo.

Kirunga ou Baudouinville a été fondée en 1894 pour abriter les chrétiens de Kibanga, station du N.-O. du lac, abandonnée à cause de son insalubrité. C'est la résidence de Mgr Rœlens, vicaire apostolique. D'après la *Belgique coloniale*, elle renferme 1.200 habitants, dont 800 catholiques et 400 qui se disposent à le devenir ; de nombreux villages sont venus se mettre tout autour sous la protection des missionnaires.

Les plateaux de Kirunga sont au-dessus des premiers contreforts soutenant les hauts plateaux du Marungu. Si l'on quitte la plaine basse de Saint-Louis de Mrambi, résidence du capitaine Joubert, on escalade une montagne de 200 mètres par un sentier de chèvre. De la crête de la 1re chaîne de montagnes, on voit un immense plateau ondulé, sillonné de ruisseaux dont les rives sont très fertiles ; au sud se dresse le mont Mrumbi (1.700 mètres) et derrière lui sont de hautes montagnes.

Baudouinville est construite sur une large colline dont le sommet a 150 m. de large, 600 m. de long et 350 à 400 m. au-dessus du lac (soit 1 200 m. au-dessus du niveau de la mer).

La population est dense ; dans une circonférence de 2 kilomètres autour de la colline, on compte plus de 12 villages indigènes; au sud, sur 12 à 16 km. on trouve plus de 50 villages et au nord de la plaine de Kaloudja, il y en a 42. La population est divisée en quartiers ayant chacun un président chargé de veiller à l'ordre public ; les chefs de quartiers sont soumis à un *nyampara*, sorte de maire qui est lui-même soumis aux ordres des missionnaires. Deux

Digitized by Google

résidences, une pour les religieux, l'autre pour les sœurs, sont construites en briques; elles sont entourées de murs solides, au centre, est une cathédrale, autour sont des habitations, des dortoirs pour enfants, des ateliers, des étables, un dispensaire, un hôpital, etc. C'est une véritable petite ville au centre du continent noir.

Les Pères Blancs ont créé dans cette région des briqueteries, des ateliers de charpenterie et de menuiserie, ouvert des carrières, établi une distillerie, défriché les terres incultes, etc. On a réussi à former des ouvriers indigènes qui ont pu édifier de véritables monuments, tels que l'église de Mpala. 15 missionnaires, 4 sœurs et des catéchistes évangélisent les 5 stations et les villages chrétiens de Tanganika.

Madagascar : *Écoles.* — On lit dans le Bulletin de l'*Alliance Française* du 15 juillet (n° 70) : Grâce à l'admirable activité de M. le général Gallieni, l'œuvre scolaire s'étend à Madagascar dans des proportions dont nous ne saurions que nous réjouir. L'école de médecine indigène, crée il y a un an, est fréquentée par de nombreux élèves, et la distribution des prix a eu lieu sous la présidence du gouverneur général, avec un éclat qui a frappé la population. A l'école Le Myre de Vilers ont été adjoints des cours de droit dont ont été chargés M. Duchesne, substitut du procureur général, et Hesling, chancelier de résidence.

De toutes parts s'ouvrent des écoles officielles. Dans le seul cercle de Tsiafahy, on relève 18 créations de cette nature en novembre 1897. Tous les gros villages de l'Emyrne en sont actuellement pourvus. Là où les ressources financières ne permettent pas d'installer des instituteurs venus de France, des sous-officiers sont chargés d'enseigner aux enfants la langue et l'histoire françaises, les éléments de calcul, de géographie, etc. A côté de ces écoles s'ouvrent des asiles et des ouvroirs. En mars dernier, a été inauguré solennellement l'ouvroir de Fiadana. Les élèves pauvres qui montrent des aptitudes particulièrement intéressantes, sont l'objet de la sollicitude du gouvernement, qui vient de créer 40 bourses à l'école Le Myre de Vilers.

Dans les écoles confessionnelles, on peut signaler aussi une activité considérable. Les écoles de la mission protestante française sont au nombre de 900. Les écoles des Pères et des Frères sont aussi nombreuses et aussi prospères. A Tananarive s'est fondée une Société des anciens élèves des Frères qui a inauguré le *théâtre malgache*, à l'occasion de sa dernière fête par la représentation en français d'un drame tiré de l'histoire de l'île.

Le conseil d'administration de l'*Alliance Française*, désireux de venir en aide dans toute la mesure du possible à l'œuvre si patriotique du général Galliéni, président du comité de l'*Alliance Française* à Tananarive, lui a voté dans sa dernière réunion une somme de 5,000 francs, dont il assurera la répartition lui-même entre toutes les écoles de la colonie.

ASIE ET AMÉRIQUE

Chine : *Chemins de fer.* — La Chine possède actuellement en exploitation

Digitized by Google

les lignes suivantes : 1° La ligne de Tientsin, Tongkou, Shanhaïkwan, de 270 kilomètres, qui doit se relier au Transsibérien ; 2° La ligne de Ta-Yek (28 kil.) ; 3° La ligne Tientsin-Pékin (120 kil.). Toutes ces lignes sont à voie normale, les trains y circulent à la vitesse de 30 à 50 kil. à l'heure. Le rendement moyen de l'exploitation donne 5 °/o environ d'intérêt du capital. Ces lignes ont été construites avec des fonds exclusivement chinois et par ordre du gouvernement ; seule la ligne Tientsin-Shanhaïkwan a donné lieu à un appel de capitaux privés, exclusivement chinois d'ailleurs.

Sont en outre projetées les lignes de Hankéou-Pékin (1 400 kil.) et de Woosung-Shanghaï — Suchou-Nankin, avec 2 embranchements (500 kil.) Pour la ligne de Hankéou-Pékin, la Chine n'a fourni qu'une partie des capitaux (100 millions), le reste provient d'un emprunt à l'étranger ; la concession a été obtenue par un syndicat franco-belge. La ligne de Woosung à Nankin est aux mains des Allemands; elle a été étudiée par les frères Hildebrand, ingénieurs prussiens ; les travaux sont si avancés que le tronçon Shanghaï-Woosung sera mis en exploitation au printemps ; c'est ce tronçon qui, établi une première fois en 1875, avait été détruit par la population. On sait en outre que la Russie a obtenu de faire pénétrer son transsibérien en Mandchourie et de le rattacher à Talien-Wan et à Port-Arthur ; que la France et l'Angleterre ont obtenu de faire pénétrer au Yunnan et au Kouang-Si, les lignes du Tonkin et de la Birmanie ; que les Allemands, de leur côté, ont obtenu la concession des chemins de fer à créer de Kiao-Tchéou dans le Chantoung. Le chemin de fer sera le meilleur mode de pénétration en Chine, mais aussi le meilleur moyen pour sortir les Chinois de leur torpeur et les faire sortir de la Chine.

Japon : *Émigration.* — Les Japonais commencent à émigrer dans de grandes proportions. Alors que, de 1885 à 1889, 15.017 Japonais avaient émigré à l'étranger, ce nombre s'est élevé à 38.402 dans la période 1890-94. Ce sont les îles Hawaï qui ont reçu le plus de Japonais : 12.221 de 1885 à 1889 et 21.625 de 1890 à 1894. Pour la dernière période de 4 ans, les pays de destination se classent ainsi : Corée, 4.930 ; États-Unis, 3.789; Russie, 2.858 ; Australie, 2.037 ; Canada, 1.716 ; Chine, 869 ; Antilles, 517 ; Mers du Sud, 89 ; Indes, 33.

De 1885 à 1895, près de 69.000 Japonais ont émigré aux Hawaï, mais dans le reste de l'Océanie ils se rendent peu, par la crainte surtout du climat. En effet, sur 305 Japonais arrivés aux îles Fidji en mai 1892, 106 étaient morts des fièvres quelques mois après.

Canada : *Température au Klondyke.* — La région canadienne du Klondyke, proche voisine de l'Alaska américain, renferme, on le sait, des pépites d'or dont certaines pèsent jusqu'à 22 kg. et valent 70 000 fr. La séparation de l'or des graviers et des sables se fait par un courant d'eau entraînant les impuretés, l'or, très lourd, restant au fond et s'amalgamant avec du mercure, d'où on le sépare facilement ensuite.

Digitized by Google

Le froid au Klondyke étant très grand, la belle saison qui donne de l'eau courante ne va guère que du 1er juin au 1er novembre (5 mois). En juillet, le jour dure 20 heures, tandis qu'en hiver on ne voit le soleil que durant 2 heures. En 1896, la température moyenne observée a été de — 37°,6 en janvier (mois le plus froid), de — 10°,7 en avril, de + 13°,9 en juillet (mois le plus chaud), de — 3°,9 en octobre. La température la plus élevée a été de + 27°,2, certains jours de juin et juillet, et la plus basse a été de — 55°,8, pendant le mois de janvier. Le mois de juillet est le seul de l'année pendant lequel il n'a pas gelé.

États-Unis : *Origine du mot « Jingo »*. — Tous les journaux du monde parlent couramment, à cette heure, à propos du conflit américain-espagnol, des jingos pour désigner les chauvins, les fanatiques belliqueux aux États-Unis. Voici quelle serait l'origine de ce mot étrange :

— Jingo, c'est un mot d'argot, venu on ne sait comment dans le langage; ce mot dont on abuse, et qui correspond au mot « chauvin » ou « cocardier », n'est guère en usage que depuis dix ans à peu près.

Dans une des crises de la politique extérieure de l'Angleterre, vers 1887-88 environ, il y avait comme un enthousiasme guerrier parmi la foule; dans un music-hall du Strand, à Londres, un chanteur patriote obtint un succès prodigieux en scandant sur un air de marche le couplet suivant, que les assistants reprenaient en chœur avec accompagnement de cannes et du pied sur le plancher :

We don't want to fight
But, by jingo, if we do
We' ve got the men,
We' ve got the ships
And we' ve got the monney too.

Ce qui voulait dire en substance : « Nous n'attaquons personne, mais « by jingo », qu'on ne s'y frotte pas, nous avons tout ce qu'il faut pour lutter ». Et de ce petit juron sacramentel : « by jingo », on fit le jingo, le jingoïsme !... Une chanson de café-concert créa, à l'aide de ce petit vocable innocent, un mot symbolique national, un mot de ralliement patriotique, un mot qui fut tour à tour comme la crête de coq de la vanité anglo-américaine.

Légion d'honneur. — Parmi les explorateurs nommés dans les dernières promotions, citons : officier, le capitaine Baud qui explora et occupa l'hinterland du Dahomey; M. Liotard, explorateur et le gouverneur du haut Oubangui; chevalier, MM. Pobéguin, explorateur de la côte-d'Ivoire; Félix Dubois, qui a traversé la boucle du Niger de Tombouctou au Dahomey.

Vosges et Alsace, Guides Joanne. Hachette éditeur. — La nouvelle édition de ce guide est une refonte complète de l'ancienne. Il est publié au moment même où se forment les projets de voyage dans les villes d'eaux et les stations de montagnes qui se nomment : Plombières, Vittel, Bussang, Contrexéville, Gérardmer, le Ballon d'Alsace, la Schlucht, etc. Enfin, l'Alsace-Lorraine y tient une large place. Beaucoup de

Digitized by Google

personnes ne veulent pas franchir la frontière et voyager dans les provinces annexées. Il faut dire qu'il n'y a rien à redouter des autorités allemandes ; il n'y a plus de passeport à la frontière, et l'accueil des habitants est toujours cordial.

Suivant l'impulsion donnée le guide des Vosges est orné de nombreux plans et cartes. Les renseignements pratiques, hôtels, itinéraires, avis et conseils aux touristes sont des plus utiles. Les amateurs photographes apprendront avec plaisir que des chambres obscures sont installées dans nombre d'hôtels.

Aux Fjords de Norvège et aux Forêts de Suède, par Ch. Rabot. 1 vol. in-16, illustré, avec 4 cartes, Hachette, éditeur. — Les excursions en Suède, Norvège, et même au Spitzberg, prennent de jour en jour plus d'extension. Nous avons déjà signalé un 1er volume : *Au Cap Nord*, de M. Rabot, sur ces régions. Avec celui dont nous annonçons la publication, l'étude si complète des pays scandinaves est désormais entière. Et ce n'est pas là un mince service rendu aux voyageurs de toute nature, car ils y trouveront les renseignements les plus intéressants et les récits les plus variés, comme sait les présenter M. Rabot, à qui sa profonde connaissance du pays, de la langue et des mœurs des habitants donne une autorité incontestable.

L'auteur conduit tour à tour le lecteur dans les régions les plus grandioses de ce pays incomparable, sur les fameux fjords et glaciers qui s'ouvrent comme des crevasses au milieu des montagnes, sur la mer de glace de Jostedal, puis au milieu des forêts poétiques enveloppées des mythes de la légende et de la poésie. Kristiania, Bergen, Stockholm et la Dalécarlie sont les principales étapes de cet itinéraire à travers la Scandinavie. Le livre de M. Rabot n'est pas seulement une relation de voyage, c'est aussi un exposé du fécond mouvement intellectuel et politique qui agite la patrie d'Ibsen, en même temps qu'un Guide indispensable au touriste.

Collection des Guides Flammarion, publiés sous la direction de M. A. Sauvert. — C'est certainement une collection bien séduisante que celle qu'entreprend l'éditeur Flammarion. Ces guides artistiques, très finement illustrés en couleurs et malgré cela bon marché (1 fr.), réunissent les avantages pratiques les plus divers qu'on ne trouvait pas groupés jusqu'ici dans les ouvrages similaires. Une ingénieuse disposition des cartes spécialement dressées pour les cyclistes et les automobiles, permet de se rendre compte des moindres accidents de terrain dont les pentes sont marquées par des cotes sur profils des routes, dessinés au-dessus des plans. Les Guides Flammarion permettent aussi au touriste qui, au cours d'une excursion, renonce à la route pour le chemin de fer, de rentrer chez lui en « simple wagon capitonné » ; des cartes de la voie ferrée indiquent au voyageur le chemin à parcourir et un horaire le renseigne sur la marche des trains.

La 1re série de ces guides, revêtus d'un cartonnage souple, se compose des itinéraires suivants : Paris à Fontainebleau ; Paris à Beauvais ; Paris à Chartres ; Paris à Vernon ; Paris à Étampes ; Paris à La Ferté-sous-Jouarre.

France-Album. — Le n° 50 de cette publication est consacré à l'illustration des belles plages de la Loire-Inférieure : Pornichet, Le Pouliguen, La Baule, Le Bourg de Batz, Le Croisic, qui se suivent presque sans interruption depuis Saint-Nazaire. Les 56 vues, notice et carte de l'Album les reproduisent fidèlement ainsi que les costumes très curieux de Batz et l'ancienne ville de Guérande qui a conservé presque intact son caractère du moyen-âge.

Le Gérant, Édouard MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 16376-7-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LES HABITANTS DU LAOS

L'étude très documentée que la *Revue* publie ci-dessous, concerne plus particulièrement la région des Hoa Panh, située entre Luang Prabang et le Tonkin méridional, mais elle est aussi applicable à la majeure partie du Laos.

I. — Laotiens ou Laos. — Mœurs et Coutumes.

On trouve une grande diversité de races dans les Hoa Panh. On y voit : les Laotiens ou Laos, les Thaïs, les Khas, les Meos, les Jaos, les Phou-Phaïs, les Phouocs.

Les Laotiens ou Laos se divisent en deux grandes catégories : les Laos ventre blanc (Lao Thong Kao) et les Laos ventre noir (Lao Thong Dam), ainsi dénommés suivant qu'ils ont ou non des tatouages sur cette partie du corps. Ce sont des Laos ventre blanc qui habitent les Hoa Panh : ceux-là aussi se tatouent, comme tous les Laotiens, mais aux jambes et aux cuisses seulement.

Le tatouage est considéré comme une marque de supériorité dans ce pays-là, et à Luang Prabang, d'après ce qui m'a été dit, lorsque les gens vont se baigner à la rivière, les femmes font mettre en aval d'elles les jeunes gens en train de se baigner qui n'ont pas de tatouages, comme s'ils étaient indignes de recevoir avant elles la caresse des eaux.

Dans le Hoa Panh, ce sont surtout des Leus venant de la Birmanie, grands maîtres en tatouages, qui opèrent lorsqu'une de leurs caravanes vient dans la contrée pour faire du commerce. Ils ont, pour cela faire, des plaques métalliques percées de trous, dont l'ensemble représente des variétés de dessins. Ces plaques étant appliquées sur la peau, on pique avec une aiguille le patient par chacun de ces trous, on met ensuite par dessus les piqûres ainsi faites une composition renfermant du jus de tabac. Un onguent est après cela passé sur le tout, pour diminuer la douleur et activer la dessiccation. Le tatouage ne disparaît qu'avec la peau.

Les femmes laotiennes, elles aussi, ont des petits tatouages soit sur la main, soit sur le poignet; ils consistent en général en une petite étoile. Quant aux Leus, ils sont, pour la plupart, tatoués depuis le cou-de-pied jusque par-dessus les épaules; on les croirait habillés d'un vêtement à dessins, alors même qu'ils n'ont rien sur eux.

Les Laos sont d'une taille supérieure à celle de l'Annamite. La femme laotienne est plus grande que la femme annamite, bien constituée physiquement, bonne pour la reproduction. Elle est relativement plus forte

Digitized by Google

que l'homme : cette particularité tient beaucoup, sans doute, à l'abus que les hommes font de l'opium. Tous ceux qui peuvent se payer ce luxe, et par conséquent les chefs principalement, arrivent à fumer une quantité considérable de pipes d'opium. Il leur est vendu en partie par des négociants chinois qui vont l'acheter à Luang Prabang, en partie par les Birmans qui s'en servent, quand ils viennent, comme marchandise d'échange.

Il y a également de l'opium fabriqué dans le pays même par les Meos, qui cultivent le pavot, en particulier du côté de Muong Son. Cet opium des Meos est évidemment de qualité inférieure, ceux-ci ne se servan que de procédés primitifs de fabrication. D'une façon générale, tous les Laos des Hoa Panh fument l'opium. J'ai même vu des coolies laos qui, n'ayant pas le temps en marche de préparer leur pipe, avalaient des boulettes d'opium. Cet ingrédient leur devient indispensable au bout d'un certain temps, quand ils font le moindre travail sortant de leurs habitudes. Quelques femmes de chef fument également l'opium, mais ce sont des exceptions; encore m'ont-elles dit que c'était pour elles un remède contre les douleurs du ventre plutôt qu'un besoin.

Les Laotiens ont les yeux un peu bridés. De même que les Annamites, ils ne gardent ni la moustache, ni la barbe : ils s'épilent ou se rasent. Les exceptions sont rares, et seulement parmi les vieux. Ils portent les cheveux en brosse sur le milieu de la tête, tout le pourtours étant rasé. Ce qui les différencie des Siamois, comme port de cheveux, c'est que ces derniers ont bien les cheveux en brosse au milieu, mais sur le pourtour de la tête, ils ont les cheveux coupés court au lieu d'être rasés : les Laotiens ont en somme la coiffure contraire à celle dite « aux enfants d'Édouard ».

Les femmes ont leur chevelure rassemblée au-dessus de la tête, sur le devant, en tronc de cône. Elle est retenue par une épingle à cheveux piquée transversalement, qui a la forme d'une pyramide quadrangulaire de 3 centimètres environ de base sur 15 à 20 centimètres de hauteur. Cette épingle à cheveux est en bois ou en argent. Dans ce dernier cas, elle est creuse, et sa base fermée par un bouchon carré en argent également : c'est le porte-monnaie de la Laotienne; c'est là-dedans qu'elle met ses morceaux d'argent pour les menues dépenses, ou les économies qu'elle emploiera à faire fabriquer des bagues ou des bracelets.

Chez les Laos, la naissance d'un enfant ne donne lieu à aucune fête.

Digitized by Google

Après les couches, la femme reste tout un mois dans son intérieur, sans sortir. Durant tout ce temps, aucun étranger n'est admis dans la maison : la présence d'un étranger dans la maison serait, d'après eux, un malheur pour la mère et l'enfant. Pendant la grossesse, la femme se nourrit, en partie du moins, de riz non encore arrivé à maturité, qui est très délicat au manger. On le fait cuire dans des bambous.

L'enfant, dans son jeune âge, est rarement habillé; la mère le porte soit à califourchon sur le côté, soit sur le dos, dans une écharpe qui vient se nouer sur le devant. La mère est vraiment mère, à ce moment-là, et il n'est pas de caresses qu'elle ne prodigue à son rejeton.

Pour les mariages, au contraire, il y a une grande fête, qui dure de un à quatre jours, suivant la position sociale et la richesse des époux. Le mariage se divise en deux périodes, qu'on peut désigner, la 1re sous le nom de fiançailles, et la 2e sous le nom de mariage proprement dit.

Le fiancé est tenu de donner aux parents de sa future une certaine dot dont l'importance varie avec la situation. Ces chiffres sont d'ailleurs fixés par des coutumes écrites, et il est défendu aux parents de la fille, sous certaines peines, de demander au delà du chiffre fixé. Mais il est rare qu'on se conforme à ces prescriptions, et la dot est généralement supérieure.

A partir du jour des fiançailles, le garçon s'installe dans la maison de ses beaux-parents et travaille pour eux pendant un temps souvent très long, jusqu'à 3, 4 et 5 ans, à moins qu'il puisse payer de suite la somme fixée, ce qui est assez rare, auquel cas il peut emmener sa femme une fois le mariage fait : son travail sert en somme à racheter la dot qu'il ne peut payer. Dès qu'il s'est libéré de sa dette, il peut s'installer à part et emmener sa femme : cet événement est encore marqué par une fête, mais moins importante que celle des fiançailles.

Le jour du mariage, les parents et les chefs sont invités. Pendant le repas de cérémonie, chacun des futurs vient se présenter aux parents et aux chefs, lui faisant part de l'acte qui va s'accomplir et offrent à chacun des petites bougies avec des fleurs, et aussi un petit cadeau en argent dissimulé au milieu. Ceux-ci répondent par quelques exhortations aux nouveaux conjoints.

A la fin du repas, si les époux n'habitent pas la maison même où a eu lieu le festin, on les accompagne en grande pompe chez eux. Le mari va devant, seul, suivi de la partie masculine de l'assemblée qui se

Digitized by Google

livre à des chants et des danses durant le parcours. Derrière, vient la femme, accompagnée de la même façon. On se sépare après avoir donné un petit concert qui clôture la fête. Il n'y a aucune cérémonie religieuse à ce sujet.

Les Laos enterrent ou brûlent leurs morts suivant leur position de fortune. Tout décès donne lieu à une fête : les bonzes viennent dire des prières, qui sont plus ou moins longues, plus ou moins compliquées, selon qu'on les paie plus ou moins. Le prix varie de 3 piastres à 5 ou 6.

Les notables qui viennent à mourir sont à peu près toujours incinérés : les dépenses d'incinération sont relativement assez élevées pour ce pays où l'or est inconnu, et où l'argent est si rare. Tout le monde ne peut pas s'offrir un bûcher. Les frais d'incinération reviennent à environ 5 taëls, ou 7 piastres et demie : cet argent est destiné à payer les gens qui vont chercher le bois, qui entretiennent le feu et ramassent les cendres. L'opération dure une demi-journée. Un bonze attache un turban au cercueil et le tire jusqu'à l'endroit où l'on brûle. Cela se passe en plein air, dans le cimetière même, et le cadavre, revêtu de ses effets, est placé au-dessus du bûcher.

Ce n'est pas un spectacle bien divertissant que de voir ces lambeaux de chairs grésillants se détacher petit à petit; la fumée à odeur caractéristique qui s'en dégage empoisonne bientôt l'atmosphère environnante. Il m'a été donné d'assister à la crémation d'une vieille femme de famille de notable; le dégoût m'a fait évacuer la place avant la fin de la cérémonie.

Les cendres et débris qui restent, une fois le corps consumé, sont recueillis et enfermés dans une petite urne qu'on enfouit à un endroit généralement retiré, pour qu'elle ne soit pas foulée aux pieds par les passants ou les animaux domestiques qui errent toujours en liberté. Une petite case de dimensions très restreintes, comme peuvent en faire les enfants en s'amusant. est d'ordinaire construite au-dessus de ces emplacements. Le jour de la fête des morts, les parents vont y déposer quelques chandelles, des prières écrites et quelques légers aliments pour les mânes qui reposent là.

Habillement. — L'habillement consiste, pour les hommes, en une blouse descendant jusqu'à mi-corps, et un pantalon large, à la mode annamite. Ils ont quelquefois un chapeau de paille, fabriqué dans le

Digitized by Google

pays même, aux ailes très larges. Pour les femmes, c'est un jupon avec une broderie de 25 centimètres environ de large vers le bas : ce jupon est simplement croisé au milieu des seins. Un petit veston en toile, jusqu'à la taille, avec, pour les riches, des broderies et des boutons en argent sur toutes les bordures, à la façon bretonne.

Les Laotiennes sont assez coquettes, et les jours de fête, leur costume est embelli par un turban en soie multicolore, roulé autour de la tête, avec des franges pendantes sur l'arrière. Une écharpe en soie bariolée complète leur habillement les jours de grande fête. Elles aiment beaucoup, ces jours-là, faire parade de leurs bijoux, presque exclusivement en argent. D'aucunes ont jusqu'à huit et dix bracelets autour de leurs poignets, des bagues en quantité et quelquefois des bracelets autour de leur cou-de-pied. Les enfants portent des colliers en argent, avec des pièces de monnaie étrangères suspendues sur le devant. Tous ces bijoux sont fabriqués dans le pays même; leur travail est forcément grossier, vu les outils primitifs dont disposent les ouvriers en argent.

Les habitants ne portent généralement pas de chaussures; parfois cependant on leur voit des sandales chinoises en toile.

Ils aiment beaucoup tout ce qui est costume européen. On les voit se pavaner avec des gilets bleus, avec des chapeaux mous : ce sont en général des gens qui sont allés à Luang Prabang, et qui en ont profité pour rapporter des objets dont ils font montre à leur rentrée dans le village. Le chef de Muong Het ne manquait jamais de mettre son chapeau de feutre quand il venait voir pour affaires le commandant du poste. Si, se trouvant indisponible ou absent, son fils venait à le remplacer, le même couvre-chef reparaissait avec le représentant de l'autorité. On aurait pu croire que c'était pour eux un insigne de commandement.

Dans chaque famille, l'habillement est confectionné dans la maison même. Les habitants cultivent le coton et élèvent des vers à soie en quantité suffisante pour leurs besoins personnels et même pour l'exportation. Ils fabriquent eux-mêmes leurs métiers à égrener le coton, à dévider les cocons; le rouet est d'un usage familier aussi bien que le dévidoir. Les métiers à tisser, avec la navette, n'ont pas de secrets pour la ménagère laotienne, qui fait des étoffes de tous genres, des écharpes, des turbans, des couvertures en soie, des biais pour le bas des jupes.

On aime les couleurs voyantes dans ce pays; on s'en procure auprès des quelques commerçants chinois qui viennent apporter leur opium.

Digitized by Google

Les métiers à tisser sont généralement installés à l'extérieur de la maison, sur la terrasse qui fait suite au corps de bâtiment. C'est surtout le soir, à la veillée, que la femme fait marcher le rouet : femmes et jeunes filles, mais ces dernières principalement, se réunissent après dîner, en dehors de leurs maisons, par groupe de quatre, cinq, six. Un feu de bambous éclaire de ses faibles lueurs le rouet qui marche marche, mais tout de même pas aussi vite que les langues. Des jeunes gens viennent leur tenir compagnie et, pour égayer la soirée, apportent leurs instruments de musique. Les virtuoses y vont de leur petit morceau de flûte ou de guitare, et le loustic d'à côté profite de l'attention que chacun prête au musicien pour chatouiller le dos de sa voisine. Ce sont alors des cris aigus, des « Bak na ma », qui arrêtent pour un moment, et le travail et l'inspiration de l'artiste.

La Laotienne a le rire de la Française. Que de fois ne m'est-il pas arrivé, le soir, de faire le tour des feux, en dehors de la vue de tous, pour jouir complètement de ces scènes qui rappelaient en plein les soirées analogues du village natal ! Il me semblait, à entendre ces rires perlés, qu'un de ces esprits si nombreux dans le pays me transportait dans le pays de France, au milieu de gens de connaissance. Je n'étais plus au Laos, à ces moments-là ; mon esprit vagabondait alors à des milliers de lieues, jusqu'au moment où mon arrivée à côté de ces jeunes fous rompait le charme.

Habitations. — Les Laos construisent leurs maisons élevées du sol de 1 m 50 environ. Les supports ou fermes sont en bois, la toiture en paille, et les côtés et planchers en bambous écrasés ou tressés; le dessous sert à loger les buffles, bœufs, cochons ou volailles.

Dans chaque maison est toujours réservé un petit coin pour les ancêtres. A cet endroit se trouvent généralement des bâtons d'encens ou des papiers dorés avec des sentences.

Les maisons sont d'ordinaire orientées en longueur dans le sens du cours d'eau qui coule à côté : aux deux extrémités sont deux petites terrasses, l'une couverte, qui sert pour ainsi dire d'antichambre; l'autre, découverte, servant aux travaux de propreté. Un homme se croirait déshonoré de passer au-dessous de cette dernière. Les jours de fête, par exemple, les filles s'amusent à un jeu consistant à se lancer un petit oreiller, le camp adverse devant l'arrêter dans sa course; lorsque ce dernier vient à rouler sous cette terrasse, et que le tour revient à un

Digitized by Google

garçon d'aller le prendre, il refuse énergiquement et c'est une des filles qui doit se dévouer pour aller le prendre là où il est tombé.

Il existe toujours deux petites échelles pour monter à la maison, entre chacune de ces terrasses et le corps même de la maison : on ne doit jamais prendre que celle à côté de la terrasse couverte, l'autre est destinée aux domestiques ou esclaves.

Tout autour ou à côté des habitations sont de petits jardinets avec arbres fruitiers : bananiers, cocotiers, pommes cannelle, quelques pieds de cannes à sucre, parfois des amandiers.

Il n'y a guère d'alignement observé dans les groupes qui constituent les villages, on ne sait pas ce que c'est une rue; les villages sont toujours très sales. Dans chaque maison, les eaux ménagères étant jetées à même, il se forme bientôt des cloaques où viennent se vautrer les animaux domestiques logeant au-dessous : c'est certainement là la source de beaucoup de maladies dans le pays. Il est difficile de réagir, au début du moins, avec des gens qui vous répondent de suite que tout changement dans leurs habitudes déplairait aux mânes des ancêtres. Les constructions, faites à peu près toujours avec des matériaux encore verts, ne durent guère que de deux à trois ans; elles sont à refaire complètement au bout de ce laps de temps.

Nourriture. — Le riz cuit à l'étouffée est la base de l'alimentation des habitants; le peuple peut quelquefois y ajouter du poisson. Il est rare de voir les gens se servir de baguettes pour manger leur riz, ainsi que le font les Annamites et les Chinois; presque toujours ils le prennent à poignées, le roulent en boule entre leurs mains et piquent leur boule ainsi formée dans un condiment fait de sel et de piment haché. Le jardin leur fournit quelques herbages qu'ils mangent toujours cuits.

Les jours de fête seulement ils ajoutent à cette nourriture un peu de viande de buffle, de porc ou de poulet. Les chefs, en sus de ces variétés d'aliments, ont encore les produits de la chasse, dont ils daignent parfois laisser quelques bribes à ceux qui les leur apportent.

Langue. — La langue laotienne est presque analogue à la langue *thaï*, et autrefois, sans doute, ces deux peuples furent d'origine commune. Il y a cependant assez de différences actuellement dans les deux écritures pour qu'un Laotien qui sait lire et écrire sa langue, mais qui n'aura pas étudié le Thaï, ne sache ni lire ni écrire le Thaï, et réciproquement. Le langage courant est plus compréhensible par les uns et par

Digitized by Google

les autres, et cela s'explique par les relations journalières qui existent entre eux, se confondant parfois dans le même village.

Instruction. — L'instruction n'est pas très répandue. Il n'y a guère que les chefs et les membres de leur famille qui sachent lire et écrire, et encore parmi les Laos et les Thaïs seulement; leurs connaissances ne sont pas très étendues. On ne voit pas, comme en Annam et au Tonkin chez les Annamites, des écoles fréquentées par tous les enfants. Leur façon de calculer est encore très primitive et ressemble beaucoup à celle qu'emploient nos jeunes enfants à leurs débuts dans les écoles de village : des petits cailloux ou des grains de maïs sont les bases de toutes leurs opérations, qui ne sont d'aillleurs jamais bien compliquées.

A l'instar de ce qui se passait en France au moyen âge, ce sont les représentants de la religion qui détiennent ce peu d'instruction et la donnent aux favorisés de la vie. Les femmes qui savent lire et écrire sont excessivement rares, et durant mon séjour je n'en ai connu qu'une seule, la femme du Phia hoa panh de Sam Nua.

Religion. — Croyances.

Tous les fils de familles, vers l'âge de 11 à 12 ans, revêtent la robe jaune des bonzes qu'ils gardent jusqu'à l'âge de 17 à 20 ans en général. Durant tout ce temps ils restent à la bonzerie, qui n'est pour eux qu'une école. Le laotien est la seule langue qu'ils apprennent; quelques-uns, très rares, arrivent à connaître un peu de *pali*, la langue sacrée.

Les élèves-bonzes ont le même costume que les bonzes eux-mêmes : pantalon en toile jaune, grand manteau jaune, en toile également, drapé à l'espagnole; ils ont la tête complètement rasée. Ils vont d'ordinaire tête nue, celle-ci complètement rasée; quelquefois, mais bien rarement, ils ont comme coiffure une espèce de bonnet en toile jaune, formant pain de sucre.

Il n'est pas que les notables qui peuvent envoyer leurs enfants à la pagode, les simples habitants peuvent aussi se payer ce luxe : en principe, les bonzes sont pris dans la population, sans distinction de classe.

Les bonzes choisissent leur voie de plein gré; ils ne peuvent être contraints à se faire bonzes si telle n'est pas leur vocation. A la pagode, le chef des bonzes leur apprend les prières et les divers exercices du culte. Bonzes et élèves ont les mêmes obligations, les mêmes devoirs; ils doivent suivre la même règle. Il leur est défendu de tuer n'importe quel

Digitized by Google

animal ou insecte; en aucune circonstance le mensonge ne leur est permis. En principe, il leur est défendu de fumer l'opium et de boire de l'alcool; mais, dans cette région surtout où ils se trouvent en dehors du contrôle de leurs chefs propres, ces derniers préceptes, principalement, sont loin d'être observés. Le chef des bonzes de Muong Het, qui avait sa pagode dans le poste même, ne faisait guère que cela toute la journée : il ne pouvait en conséquence empêcher ses élèves d'en faire autant.

Toute relation avec la femme leur est interdite; ils ne peuvent même lui prendre la main. Il y a cependant une exception dans l'année, le jour de l'an, où il leur est toléré de prendre part comme les autres aux réjouissances, et de batifoler avec les jeunes filles comme ne manquent pas de le faire les autres garçons, mais seulement en réponse à des avances de la femme.

Les bonzes ne doivent faire que deux repas par jour, un le matin à 8 heures, et l'autre à midi. Leurs prières sont dites le matin avant le jour, et après le premier repas. Ils ne peuvent pas sortir la nuit, et le jour ils sont tenus d'en demander l'autorisation au chef des bonzes. De temps en temps, si leurs parents habitent un village autre que celui où ils se trouvent, on les autorise à aller les voir.

Les élèves peuvent, après consentement du chef des bonzes, cesser leurs études et se retirer : dans ce cas, les parents de l'élève apportent un habit neuf pour qu'on puisse reconnaître que leur enfant sort de l'école des bonzes; l'habit jaune est laissé à la pagode.

Ils peuvent être nommés bonzes à l'âge de 20 ans s'ils ont acquis toutes les connaissances nécessaires et s'ils sont jugés dignes de cette faveur : c'est le chef des bonzes de la pagode qui fait la nomination. Les chefs des bonzes des pagodes voisines assistent à la fête qui est donnée à cette occasion, de même que les parents et amis de l'élève. La fête dure de 2 à 3 jours : ce sont les parents et connaissances du nouveau promu qui en font les frais. Un bonze qui vient d'être nommé peut, s'il le désire, changer de pagode.

En plus des obligations imposées aux élèves, les bonzes doivent se rendre à la pagode deux fois par mois, le 15e et le 20e jour, pour demander à Bouddha le pardon des fautes commises. Les autres jours, les prières sont dites dans leur logement même, sans qu'ils soient astreints à se rendre à la pagode.

Digitized by Google

Quatre fois par mois, jour de repos correspondant au premier jour de chaque quartier de la lune, les habitants peuvent venir chez les bonzes battre le tam-tam et écouter les prières, Ils passent la soirée chez ceux-ci : après leur départ, les bonzes continuent leurs prières qui durent une partie de la nuit.

A heures fixes ils battent, le tam-tam, ce qui est très désagréable et procure des insommies à ceux qui n'y sont pas habitués.

Au commencement de l'année, les statues sont descendues de la pagode, placées sous une petite caï-nha improvisée, et lavées tous les jours par les habitants pendant quinze jours.

Durant tout ce temps, les bonzes sortent avec leur tam-tam et, accompagnés des habitants, ils vont tantôt à un endroit, tantôt à un autre, sur les bords de la rivière. Les habitants ont préparé là des petits autels en terre, sur lesquels on place des bougies, des petits drapeaux en papier blanc; les bonzes disent des prières pour que l'année soit prospère et les habitants heureux. Les jeunes femmes s'amusent à faire des petits bonshommes en terre et demandent à Bouddha d'exaucer leurs vœux en leur donnant une nombreuse famille. Chaque jour un autel nouveau est construit en un point différent : autant d'occasions de faire la fête, car pendant ces quinze jours, les habitants ne font juste que ce qui est indispensable; les jeunes gens et les jeunes filles s'en donnent à cœur joie.

Tous les jours, en temps ordinaire, l'un des bonzes va dans le village, une corbeille en bandoulière, et reçoit là-dedans ce que les habitants veulent bien y mettre pour sa nourriture : du riz cuit, des œufs, des bananes, etc.....

D'après ce que j'ai pu tirer d'un ancien bonze, voici l'idée qu'ils se font de Bouddha, leur dieu : C'est Bouddha qui protège le monde, qui fait du bien aux habitants, qui fait monter au ciel l'âme des bons quand ils viennent à mourir. Ils croient que le monde est renouvelé tous les 5000 ans. D'après les croyances qui leur sont enseignées, Bouddha aurait fait son apparition déjà quatre fois, à 5 000 ans de distance chaque fois.

Toutes les fois il a eu un nom différent : le 1er s'appelait : *Khou khou San Tho;* le 2e *Kho na Kha mano;* le 3e *Khatsah po;* le 4e *Kho Tha Mah;* le 5e, qui d'après eux devrait venir dans 3 742 ans, puisqu'ils sont actuellement (1896) en l'an 1258, devrait avoir nom *Ali Nha Mé Tat.*

Digitized by Google

D'après leurs croyances, ce sont les « esprits » qui président aux différents actes de leur vie. Il y en a de toute espèce : esprits des forêts (esprits errants « Phi pâ »), provenant de gens disparus par mort violente, soit qu'ils aient été dévorés par le tigre, soit qu'ils aient été assassinés ; esprits des rizières « Phi ná », ceux qui, les premiers, ont cultivé des rizières ; esprits de l'eau « Phi nam », provenant des hommes noyés. Dans les rivières, quand il y a un rapide, d'après eux, c'est un serpent « Ngùòc » qui se tient là, prêt à engloutir ceux qui s'y aventurent.

Il y a encore les esprits du *hoa panh*, du *Muong*, du *ban*, de la famille, etc..., anciens chefs du hoa panh, du muong, du ban, etc..., qui veillent sur leurs anciens pays.

Dans chaque village, il y a le « père des esprits (Chao Cham » et la « mère des esprits Mê môt) » ; ils sont choisis et nommés par les notables. Ce sont eux qui sont chargés d'évoquer les esprits. Au commencement de chaque fête, avant le repas, les mets sont placés sur un petit autel et les esprits devant présider à la fête sont évoqués.

Le « Chao Cham » d'un côté, la « Mê môt » de l'autre, prennent deux plaquettes de bambou qu'ils font sauter à la main : dès qu'elles tombent en même temps du même côté, les esprits sont servis, ils ont déjà mangé. Ils se contentent de l'odeur, comme m'ont répondu les notables auxquels je demandais comment ils pouvaient bien s'y prendre pour manger.

Quand il y a un malade, le Chao Cham dit des prières pour savoir quel est l'esprit qui est cause de la maladie. L'esprit des prières, qui est invoqué, demande à l'esprit du mal ce qu'il lui faut. En général, le Chao Cham, qui est l'interprète des esprits, répond qu'il est nécessaire de tuer un poulet, un cochon ou un buffle, suivant l'importance de la situation qu'occupe le malade. Il va sans dire que le Chao Cham a sa part des ripailles qui sont faites en cette circonstance. Il est bon de ne pas être malade dans ce pays-là, car sous prétexte de chasser la maladie il y a des chanteurs qui crient toute la nuit et toute la journée et rendent malades ceux-là même qui ne le sont pas.

Les gens croient fermement à la métempsycose, comme l'indique la formule du serment ci-dessous dont on se sert dans le pays :

Formule du serment chez les Laos.

« Moi, X... , demeurant à , Hoa Panh de , déclare

Digitized by Google

comparaître devant pour prêter le serment
Devant *Pra Pout Ha Chao* (Bouddha), *Pra Tham Ha Chao* (esprit des prières), *Pra Sang Ha Chao* (esprit des bonzes représentants de la religion), je viens boire l'eau du serment pour affirmer que mes paroles sont l'expression de la vérité. Si je mens, si je ne tiens pas les promesses faites (spécifier suivant le cas), je demande aux trois divinités et à *Thep Pha You da Chao Tang Pouong* (esprits de la justice), descendus du ciel dans l'eau consacrée comme témoins, de me rendre cette eau néfaste. Après l'avoir bue, je mériterai d'être puni de mort, ou affligé de toutes les calamités durant toute mon existence. Quand je quitterai ce monde, j'aurais mérité que mon âme descende aux enfers, dans le puits du feu, et y reste tant que les divinités voudront me faire expier ma faute par le supplice du feu. Ma punition terminée aux enfers, si je retourne sur la terre, je mériterai d'être proscrit par la religion et par les honnêtes gens, d'appartenir à une race d'êtres repoussés par les dieux et maudits de tous ».

« Si je dis la vérité (spécifier suivant le cas), je demande aux trois divinités et à *Thep Pha You da Chao Tang Pouong* (esprit de la justice) de me rendre cette eau favorable ; qu'après l'avoir bue, la protection des dieux se manifeste pour moi d'une façon visible ; que les esprits du ciel et de la terre me protègent et m'épargnent les maladies et les malheurs jusqu'à la fin de mon existence. Je demande enfin qu'après ma mort, mon âme soit admise au paradis pour y goûter les bonheurs divins. et qu'après mon séjour au ciel, si je reviens sur la terre, je jouisse de la protection des dieux et des esprits, et obtienne la faveur d'appartenir à une race favorisée, où je pourrai trouver le bien-être et l'aisance ».

Ce serment est en usage encore actuellement, et je m'en suis servi moi-même en certaines circonstances pour tâcher de découvrir la vérité. La cérémonie se fait à la pagode, en présence d'un bonze qui dit des prières.

Les Laos me paraissent croire assez à son efficacité, et certains d'entre eux qui ne me semblaient pas très francs dans leurs dires, invités par moi à prêter ce serment, s'y sont refusés par peur sans nul doute de ce qui pourrait leur arriver ultérieurement.

(A suivre.)

Capitaine Bobo,
de l'Infanterie de marine.

Digitized by Google

D'OMSK A VIERNIY[1]

IV

Le col de Gasfort. — Paysages de l'Alataou dzoungare. — La ville de Kapal. — Séparation. — La vallée de l'Ili et les sables. — Arrivée à Vierniy.

Le sommet du col de Gasfort est atteint — 1065 mètres — les chevaux soufflent longuement; ils ont bien mérité ce temps d'arrêt. Le col forme un vaste plateau gazonné, dépression à peine marquée, creusée entre des cimes qui dépassent de quelques mètres tout au plus son niveau. Le premier gradin où nous nous sommes arrêtés nous masque en partie la steppe, mais devant nous s'étendent les massifs neigeux de l'Alataou dzoungare. Sur l'autre versant, une descente, si courte, si peu accentuée que ce col ne ressemble guère aux cols typiques des Alpes et des Pyrénées. Presque aussitôt on commence à gravir de nouvelles croupes recouvertes d'une belle végétation herbacée et on arrive ainsi à la station d'Arasansk qui est plus élevée que le col, 1115 mètres. Le village d'Arasansk fait partie du district de Kapal et de la stanitza cosaque du même nom; on y compte une population de 491 habitants (223 hommes, 268 femmes). Nous étions partie d'Abakoumovsk à 10 heures 30 du matin; nous ne sommes rendus à Arasansk qu'à 1 heure 30 de l'après-midi, et pourtant entre les deux stations, il n'y a qu'une distance de 22 kilomètres,

Arasansk est un joli petit village, relativement propre, avec de jeunes arbres autour des maisons, jeunes arbres qui dans quelques années formeront une ceinture d'épaisse verdure. On sent la richesse, la bonne colonisation; c'est la rivière Bien, une des sept rivières, qui fertilise la contrée. Elle contourne la chaîne de montagnes que nous avons franchie au col de Gasfort et qui est la première ligne de l'Alataou dzoungare, son avant-poste vers le nord.

Au delà d'Arasansk, on continue à monter à travers des pâturages où pourraient paître à l'aise des milliers de troupeaux. Décidément, l'Alataou dzoungare perd à être vu de près; il ne nous semble plus maintenant aussi grandiose. Pas d'arbres, pas de forêts sur les pentes, de ces forêts qui font un si heureux contraste avec le vert plus tendre des

(1) Voir *Rev. Fr.* 1898, juin p. 329; juil. p. 390; août p. 467.

Digitized by Google

prairies et le blanc éclatant des glaciers ; pas de neiges éternelles, seulement des neiges temporaires trahissant déjà par une fonte partielle leur future défaite ; des croupes, des mamelons, aucun pic hardi, aucune dentelure, rien qui empoigne, qui subjugue ; ces montagnes ont l'altitude des Pyrénées ; elles n'en ont ni la sveltesse, ni les charmes ; ce sont de bonnes petites bourgeoises de montagnes !

En s'élevant toujours par des pentes douces, on arrive à un point d'où on découvre toute la plaine de Kapal, il serait plus juste de dire le plateau. Des émigrants se sont arrêtés ; les hommes dorment sans doute dans les chariots, car on ne voit que les femmes qui profitent de la halte pour bavarder ; le commérage ne perd jamais ses droits. Ceux-là font de l'émigration en sens inverse ; ils ne vont pas du nord au sud, mais au contraire du sud au nord, ce qui indique que les terres qu'ils ont trouvées dans le Semiretché n'ont pas été à leur convenance. Le fait est fréquent dans l'histoire de l'émigration russe en Sibérie.

L'Alataou dzoungare, comme presque toutes les chaînes asiatiques est constitué par une série de terrasses. Quand on examine superficiellement le panorama contemplé du point où, en venant d'Arasansk on aperçoit pour la première fois Kassal, il semble que réellement on va commencer à descendre et que le col de Gasfort mériterait plutôt de s'appeler le col d'Arasansk, Arasansk étant le sommet du col et Kapal se trouvant dans une vallée en contre-bas qui sépare le premier chaînon de l'Alataou du second chaînon ou de la chaîne centrale. Il n'en est rien cependant, puisque Kapal est plus élevé qu'Arasansk ; la descente est apparente, ou plutôt temporaire, car une fois arrivé dans ce que l'on prend pour une dépression, on monte un long plateau en pente, incliné du sud au nord. Nous avons le col de Gasfort à 1065 mètres, Arasansk à 1115 mètres et Kapal à 1234 mètres. Ce sont trois gradins d'un même escalier : Gasford, 1re terrasse ; Arasansk, 2e terrasse ; Kapal, 3e terrasse, et nous monterons de terrasse en terrasse jusqu'à la crête de la chaîne pour descendre de la même façon.

L'approche de la ville de Kapal est annoncée par une longue avenue d'arbrisseaux qui ont revêtu leur parure printanière, les maisons se cachent toutes dans un petit massif arborescent ; la première impression est excellente et on se sent reposé de la steppe. Il y a même un hôtel, ou tout au moins un établissement décoré de ce nom, le baron de Munck et le professeur Wallenius y installent leur quartier général,

Digitized by Google

tandis que le lieutenant Iakovlef et moi, nous nous contentons de la station de poste. Nous devons, en effet, nous séparer le lendemain de nos deux compagnons de voyage; nous n'entendrons plus derrière nous le carillon des clochettes de leur tarentass ; nous n'aurons plus à chaque station la gaieté de leur conversation, nous ne jouirons plus de leur entrain endiablé, de leur bonne humeur persévérante. Le tempérament finlandais est beaucoup plus occidental, par suite beaucoup plus rapproché du tempérament français que le tempérament russe. Les sympathies pour la France sont du reste très vives en Finlande et un grand nombre de travaux scientifiques des professeurs finlandais sont publiés dans notre langue. Avant la séparation, nous nous réunissons le soir au somptueux hôtel de Kapal, en un dîner que l'on s'efforce de faire non moins somptueux, mais qui ne l'est que par la franche gaieté des convives ; cette fois, le baron n'a pas découvert, comme à Sergiopol, une bouteille de champagne, il s'est contenté d'une bouteille de ces vins sucrés du Turkestan, qu'après cette première entrevue je commence à trouver tout simplement détestables. Le baron de Munck et le professeur Wallenius vont rester quelques jours à Kapal pour organiser leur expédition, puis ils exploreront au point de vue archéologique la région entre Kapal et le lac Balkach ; de retour à Kapal, ils longeront l'Alataou dzoungare jusqu'à Lepsinsk, gagneront Baksy par la steppe de l'Ala-Koul, franchiront le Barbagasti et reviendront à Semipalatinsk par Zaïssansk et l'Altaï.

La ville de Kapal est le chef-lieu de l'un des six districts du gouvernement de Semiretché ; sa population est de 2.499 habitants (1.509 hommes et 990 femmes); c'est la ville la plus importante que nous ayons trouvée depuis Semipalatinsk. Le district est peuplé de 103.927 habitants ; ils est le moins peuplé de la province. On y compte 93.293 Kirghises. Quant à la garnison de Kapal, elle se composait au moment de notre passage d'une compagnie d'infanterie forte de 3 officiers et de 237 hommes ; depuis, je crois que le bataillon qui se trouvait à Prjevalski a été envoyé à Kapal, qui n'est séparé de la frontière chinoise que par une distance d'une quarantaine de kilomètres.

Après le dîner, le baron et Wallenius nous accompagnent jusqu'à la station de poste, ce qui n'est pas précisément facile, la ville étant dénuée de tout éclairage. Enfin nous arrivons à bon port sans accident et on se sépare après une dernière poignée de main.

Digitized by Google

23 mai. — A la pointe du jour, en route pour Vierniy. Le tarentass galope le long des montagnes gazonnées; la route est accidentée, mais sans poussière. On descend toujours jusqu'à la station d'Ak-itschken. De temps à autre, on franchit des torrentelets qui descendent de la montagne en murmurant; partout où passent ces torrentelets, il y a quelque ferme russe ou quelque iourte kirghise; le sol est bon et la présence de l'eau suffit pour permettre la culture; les environs de Kapal se prêteront à la colonisation. Lorsque la voiture doit franchir une ravine, comme il n'y a pas de frein, le cocher emploie la méthode homœopathique; il lance le tarentass à fond de train et par la force acquise on remonte l'autre versant; cette opération quelque peu émouvante fait songer aux « montagnes russes ».

Malgré les petits incidents, le trajet est intéressant. De jolis oiseaux rouges et oranges, ou bien verts avec de longs becs fins voltigent, courant après les guêpes qui se cachent dans le calice des fleurs; des aigles monstrueux sont posés au sommet des poteaux télégraphiques et contemplent le paysage avec la gravité d'un sénateur romain; ils ne se dérangent même pas au passage du tarentass et d'effrontés moineaux s'enfuient entre les jambes des chevaux. Parfois, nous croisons sur la route des femmes kirghises à cheval, montées comme des hommes, bottées, la figure empaquetée dans leur coiffe blanche.

Ak-Itchken n'est qu'une simple station, à 28 kilomètres de Kapal et à une altitude de 650 mètres; elle est assez coquette et je l'ai photographiée. Pour éviter les massifs trop élevés, de Kapal à Ak-itchken, nous avons marché du S.-E. au N.-O.; maintenant nous prenons une direction N.-E., S.-O.

Entre Ak-itchken et Sari-Boulak, la végétation devient plus rare; aussi la poussière reparaît-elle; nos chevaux en galopant en soulèvent de véritables nuages; on ne se voit plus; la poussière vous entre dans la bouche, dans les narines, dans les oreilles; elle vous aveugle. En outre, comme une voiture particulière suit la même route que nous, notre cocher kirghise ne veut pas se laisser dépasser; une lutte homérique s'engage entre les deux cochers au risque de nous faire verser et la poussière ne s'en accroît que de plus belle. Enfin, au milieu de toutes ces émotions, nous arrivons à Sari-Boulak (la fontaine jaune ou verte). A quelque distance de la station, on aperçoit un gros village, Gavrilovskoï. C'est un des deux villages créés dans le district de Kapal

Digitized by Google

par des émigrants ; sa population est de 2566 habitants (1305 hommes, 1261 femmes) ; il a été fondé en 1871, et possède une église et une école ; ses terres sont fertilisées par la rivière Karatal.

Nouveau changement de direction à partir de Sari-Boulak, nous marchons N.-O., S.-E. Traversé successivement plusieurs petits cours d'eau, avant d'atteindre le Karatal qui est une véritable rivière, impétueuse, roulant des eaux boueuses qui proviennent de la fonte des masses neigeuses de la chaîne principale de l'Alataou. Nous la franchissons sur un très beau pont de bois, artistement construit et qui donne une excellente idée des travaux des ingénieurs du Semiretché. Le village de Kara-Boulak (la frontière noire) est fort coquet, verdoyant ; toutes ses rues sont des avenues ; au centre du village, une église miniature, toute blanche avec son petit dôme argenté, et dans le fond du tableau, une cime puissante dominant le massif de son imposante masse pyramidale.

Le village de Kara-Boulak est un village cosaque de la stanitza de Koksnisk, peuplé de 775 habitants (389 hommes, 386 femmes). Je trouve pour son altitude 700 mètres ; nous remontons, après avoir descendu de Kapal à Sari-Boulak.

C'est à quatre heures du soir, que notre tarentass nous emporte loin de ce coquet et gracieux village. La route devient très pittoresque. Les montagnes sont proches et on distingue très nettement le massif central de la haute vallée du Koksou, le plus élevé de l'Alataou dzoungare. La plaine de Kara-Boulak est fertile, bien arrosée et on pourrait y faire de riches cultures. Puis on monte, passant d'une colline gazonnée à une autre colline ; les plissements se sont resserrés, au lieu d'être étalés comme avant ; la montagne a une physionomie plus imposante, le paysage y gagne en grandeur. Toujours pas d'arbres, mais des herbages partout, en aucun point les rochers ne sont à nu. De distance en distance, des troupeaux de moutons gardés par des bergers à cheval ; les moutons s'écartent tumultueusement au passage de notre tarentass. Après avoir franchi ainsi 23 kilomètres, on descend vers Djangis-Agatsch, hameau cosaque de 117 habitants, enfoui dans un nid de verdure, non loin du Koksou qui draine les eaux de montagnes élevées, Dijangis-Agatsch est à 590 mètres d'altitude.

En quittant Djangis-Agatsch, on commence aussitôt à gravir des pentes assez accentuées entre des montagnes vertes aux formes plus

Digitized by Google

vigoureusement dessinées. Le paysage a maintenant un caractère alpestre. Nous rencontrons souvent des caravanes qui marchent en sens inverse; aussi est-ce tout un travail pour passer; j'ai grand'peur de verser, lorsqu'il nous faut monter sur les talus du chemin pour ne pas nous jeter dans quelque chariot. A côté des bœufs ou des chevaux. marchent des conducteurs de toutes les races, des Sartes, des Dounganes, des Tarantchis, plus déguenillés, plus loqueteux les uns que les autres; ils vont, traînant la jambe, mais tout de même satisfaits de leur vie errante.

L'Alataou s'éparpille, se *digite* comme une feuille de palmier et à peine avons-nous fini de voir une de ses branches qu'une autre apparaît. Celle-ci semble plus imposante que les autres, pas de cime altière, mais une lourde et formidable masse, pesamment assise sur sa base large, étalée. Après une montée suit une descente et en voici une qui est particulièrement vertigineuse; on attache deux des roues avec des cordes pour que la voiture ne soit pas entraînée et pour remplacer le frein absent; j'avoue que je préfère descendre à pied. On arrive ainsi à Tsaritsin, autre bourgade cosaque de 159 habitants; mon baromètre me donne une cote de 1070 mètres; elle est plutôt trop faible. La nuit est venue et de la station nous entendons le glouglou sonore d'un petit torrent, chanson de la vraie montagne. Depuis le matin, nous avons franchi une distance de 125 kilomètres, plus de 10 kilomètres à l'heure, en comptant les arrêts.

Nous partons de Tsaritsin à 9 h. 30 du soir; nous suivons la route directe qui franchit les monts Kotourkaï; l'hiver on fait un détour par Koksuisk, le chef-lieu de la stanitza (639 habitants) et par Lougovoï. l'autre village créé dans le district par les émigrants (562 habitants), C'est la partie la plus élevée du trajet et la station de Kougalinsk (village cosaque, 205 habitants) où nous sommes à minuit, se trouve à une altitude de 1320 mètres. De Kougalinsk à Altyn-Imel (la selle d'or) où nous arrivons au petit jour, on commence à descendre; Altyn-Imel n'est déjà plus qu'à 1 190 mètres. Altyn-Imel n'est qu'une simple station avec quelques misérables cahutes autour, au fond d'une gorge brûlée, aride, d'où la vie végétale est presque absente. La zone de la colonisation dans le district de Kapal qui s'étend d'Arasansk à Kougalinsk est finie; de nombreux villages, pourraient, il est vrai, être créés dans la haute vallée du Koksou. et dans celle du Karataï.

Digitized by Google

A Altyn-Imel se détache la route qui conduit à Djarkent et de là, à Kouldja, sur le territoire chinois. C'est par cette route que se sont dirigés M. Gabriel Bonvalot et le prince Henri d'Orléans, lors de leur beau voyage au Thibet. Nous laissons cette route à notre gauche et nous descendons au sud vers Vierniy par un vaste plateau recouvert d'une végétation à physionomie déjà steppienne. Puis, se succèdent une série d'ondulations qu'il faut gravir et ensuite redescendre, ce sont les contreforts de la chaîne la plus méridionale de l'Alataou dzoungare. Derrière les lignes neigeuses et massives des chaînes centrales; devant tout au sud-ouest, bien loin, un pic hardi qui surgit tout blanc en l'azur du ciel.

Bientôt on s'enfonce dans des replis de terrain, le pic étincelant disparaît, l'attirante vision s'évanouit. Comme compensation, toute une série de tableaux de genre : des Kirghises qui labourent, de primitives charrues que traîne ici une paire de chevaux, plus loin un chameau, excellente leçon de choses qui prouve que l'animal bossu est utilisable pour le trait; puis c'est la station au nom harmonieux de Kouian-Kouzskaïa, simple baraque sur les bords d'un petit ruisselet, avec quelques iourtes comme cortège. Plus loin, une troupe de femmes Kirghises à cheval, portant dans leurs bras leurs petits garçons; les gamins tout souriants ont comme coiffure une petite calotte fourrée que surmonte majestueusement une plume de paon se balançant au gré du pas du cheval.

On descend toujours; l'Alataou dzoungare s'enfonce dans le lointain, les détails du relief s'unifient, et on a de nouveau l'aspect d'une barrière rectiligne comme sur le versant nord. Par rapport à la steppe de l'Ili, l'extrémité occidentale de l'Alataou dzoungare ressemblerait aux cinq doigts d'une large et forte main qui se seraient enfoncés pesamment dans la glaise. La carte de région de l'Alataou a été en grande partie levée par les topographes de l'état-major russe. Les cotes d'altitudes que j'ai vues sur les minutes de leurs travaux (non encore publiés) sont peu nombreuses; mais Elisée Reclus, dans son admirable géographie étant peu explicite sur ce premier pli des Thian-Shan, j'en reproduirai quelques unes : Lepsinsk, chef-lieu de district, au nord de l'Alataou, 915 m. 937; Topolne, sur la route de Lepsinsk à Abakansk, 834 m. 435; le lac Djassil Koul, au sud de Lepsinsk, 1565 m. 392.

A midi, nous arrivons à Kara-Tchikinskaïa; nous avons rencontré

Digitized by Google

une iourte qui déménageait ou que l'on déménageait, car le mot iourte signifie à la fois le contenant et le contenu. Sur un premier cheval, la mère et son petit garçon ; sur deux chameaux, les montants de la iourte, les feutres, la rudimentaire batterie de cuisine, les tapis qui représentent avec quelques coffres ornés de lamelles de cuivre, le mobilier; enfin à l'arrière-garde, le père sur le second cheval, portant tendrement un mouton noir. C'est ainsi qu'en Asie centrale, on change, non de logement, car la maison se promène avec vous, mais d'emplacement.

La chaleur est excessive... et la poussière non moins excessive. A Tchingildinskaïa nous sortons de la région des collines par lesquelles vient mourir au sud la dernière chaîne de l'Alataou dzoungare, pour entrer dans la steppe sablonneuse de l'Ili, ancien golfe du lac Balkach, lorsque, à une époque relativement récente ses eaux venaient jusqu'au pied des Thian Shan ; à cette époque il recouvrait presque entièrement les districts de Lepsinsk et de Djarkent. Toute la vallée de l'Ili est bordée de dunes mourantes, de bourrelets de sable fin, où les chevaux enfoncent et où la marche est pénible. Le long du fleuve se pressent des roseaux élevés et touffus, où les tigres, surtout dans la partie inférieure, près du Balkach, trouvent des gîtes à leur convenance. On me raconte à ce propos l'histoire d'un officier russe qui était allé chasser les oiseaux marins près de l'embouchure de l'Ili dans le lac Balkach, au cours d'une mission topographique. Notre Nemrod s'avançait l'oreille au guet parmi les roseaux, se frayant non sans peine un passage: soudain, à quelques pas de lui, il voit onduler les roseaux et il entend comme le bruit d'un léger froissement. Il s'arrête prêt à tirer, supposant que quelque superbe volaille allait s'envoler; les roseaux s'écartent et, doucement, avec des allures caressantes de chat, un superbe tigre fait son apparition. L'histoire ne dit pas qui eut le plus peur du fauve ou de l'homme; en tout cas la peur paralysa le bras du chasseur qui heureusement pour lui ne tira pas et le tigre court encore.

Nous avons atteint l'Ili et nous suivons longtemps sa rive droite avant d'atteindre le grand pont en bois d'Iliisk où nous le franchissons. La végétation a un aspect tout particulier, elle diffère de celle des steppes septentrionales du Balkach ; la modification est due sans doute à la température plus élevée et au voisinage d'un puissant cours d'eau comme l'Ili.

A Iliisk, l'Ili est déjà fort large ; on le franchit sur un long pont en

Digitized by Google

bois, fort bien construit et qui est le plus remarquable de toute la province. Je voulais en prendre une photographie, mais la poussière que soulève sans cesse le vent a pénétré dans mon appareil et il m'est impossible de le faire fonctionner ; c'est encore là un des agréments d'un voyage en Asie centrale. Une longue caravane de chameaux s'est engagée sur le pont, venant de la rive opposée, et ils ne manifestent aucune velléité de se déranger au passage de notre tarentass ce qui amène un véritable encombrement. Enfin, tant bien que mal, nous parvenons à la station de poste. La petite ville d'Iliisk est construite sur la rive gauche de l'Ili, elle appartient au district de Vierniy et a pour origine un poste de Cosaques ; sa population n'est encore, malgré sa situation commerciale de premier ordre, que de 520 habitants ; il est vrai que les environs semblent peu fertiles et qu'elle est, pour ainsi dire, construite au milieu des dunes de sable. Après le terrible tremblement de terre qui détruisit Vierniy, on songea à transporter la capitale du gouvernement, sinon à Iliisk, du moins à quelques kilomètres de l'emplacement actuel de cette ville ; on renonça, nous ignorons pour quelles raisons, à cet intéressant projet. Le jour où une voie ferrée réunira le Semiretché au Turkestan pour se diriger ensuite soit vers la Dzoungarie chinoise, soit vers la Sibérie occidentale, Iliisk deviendra l'une des principales gares de cette ligne. D'après le nivellement de l'état-major, Iliisk se trouve à une altitude de 444 mètres 420.

C'est à 7 heures du soir que nous quittons Iliisk. Comme nous sommes très fatigués Iakovlef décide que nous n'irons pas jusqu'à Vierniy ce soir, mais que nous coucherons à la seconde station après Iliisk, celle de Karasouikskaïa ; nous y arrivons à 11 heures 30 du soir. Depuis Kapal, nous avons parcouru sans consacrer quelques heures au sommeil 354 kilomètres en 39 heures.

25 mai. — Ravissant lever de soleil. Les quelques maisons du petit village de Karasuisk créé par des émigrants (112 habitants) sont comme enfouies au milieu des arbres, et ces arbres sont noirs de corbeaux, véritable armée ailée qui a envahi leurs branches et salue de mille chants harmonieux (!) l'astre dieu. En tout autre pays, ou en tout autre temps, maître corbeau serait considéré comme un animal absolument insupportable, mais après ces steppes arides il est l'emblème de la reapparition de la verdure et on lui fait un accueil joyeux. Puis, à travers les éclaircies des arbres, on a la vision maintenant plus nette d'une admi-

Digitized by Google

rable chaîne toute neigeuse qui barre l'horizon, comme l'Alataou dzoungare le barrait à Baskansk ; c'est au pied de l'Alataou transilien que la ville de Vierniy est construite ; en deux heures de galop nous y serons facilement rendus.

Le village de Karasouisk a été créé en 1871 ; il devrait avoir 73 colons et il n'en a encore que 63 ; celui de Nikolawskoï, que nous avons traversé hier en venant de Iliisk est d'origine plus récente ; il remonte à 1874 ; il pouvait contenir 49 colons et il en a 87 ; sa population totale, en comptant les femmes et les enfants, s'élève à 158 habitants. Ce sont les deux seuls villages situés entre Vierniy et l'Ili.

A 9 heures du matin, nous arrivons enfin à Vierniy ; c'est par une superbe avenue de grands et beaux arbres, des peupliers, que l'on fait son entrée dans la capitale du Semiretché.

Vierniy, la capitale de la province du Semiretché, est la création du général Kolpakovsky, l'ancien gouverneur du pays des sept rivières, puis du gouvernement général des steppes ; et on peut dire que le créateur a eu pour sa création tout l'amour d'un père pour son enfant. Sa vie entière a été consacrée à l'embellissement de Vierniy et la ville est considérée à juste titre comme l'une des plus belles de l'empire russé. Dans son œuvre, l'éminent administrateur fut puissamment secondé par un Français, venu en 1868 au Turkestan, M. Paul Gourdet, qui sut être à la fois, aux côtés du gouverneur, un ingénieur, un architecte, un professeur. La nouvelle cité s'embellit d'édifices somptueux, construits entièrement en pierre ; de larges avenues bien aérées furent percées dans tous les sens ; des essences arborescentes furent partout plantées et Vierniy eut l'aspect d'un vaste parc anglais, où circuleraient en tous sens des ruisselets d'eau vive, avec ce fond de tableau toujours impressionnant, grandiose de l'Alataou transilien que l'on aperçoit de toutes les avenues : quelque chose comme Bagnères-de-Luchon et les allées d'Etigny transportés dans l'Asie centrale.

Malheureusement, on avait compté sans la nature et la nature ne voulut sans doute pas permettre aux Russes cette infraction à leur règle invariable des constructions en bois. Un terrible tremblement de terre anéantit en un jour l'œuvre du général Kolpakovsky et de ses auxiliaires. L'enquête géologique prouva que la ville de Vierniy était établie sur un terrain de glissement et qu'elle aurait toujours à redouter l'action destructive des tremblements de terre fréquents dans une partie

Digitized by Google

des Thian-shan. On songea à cette époque, puisqu'il fallait tout reconstruire, à reconstruire ailleurs. Mais le général Kolpakovsky ne pouvait abandonner cette région où il avait vu son œuvre dans tout son épanouissement, dans la beauté de son achèvement ; il n'eut pas le courage de s'éloigner de ce sol auquel il avait donné le meilleur de sa vie de vaillant soldat et d'habile organisateur, et c'est ainsi que Vierniy est toujours Vierniy. Il y a bien des tremblements de terre, mais le mal étant chronique, la population s'y est habituée, et l'année même lui semblerait incomplète si elle n'était pas diversifiée par un petit tremblement de terre.

On a peu à peu reconstruit, d'abord seulement en bois, puis la pierre est reparue timidement, malgré les objurgations des pessimistes et des esprits chagrins, et aujourd'hui encore on peut admirer quelques beaux édifices surgissant au beau milieu d'un fouillis de verdure qui charme le regard. Une élégante chapelle commémorative, qui est l'œuvre de M. Gourdet, rappelle le tremblement de terre. Parmi les constructions les plus remarquables, il faut citer aussi les écoles. Mais ce que Vierniy possède surtout d'incomparable ce sont ses boulevards, ses environs et ces majestueuses montagnes que l'on ne se lasse d'admirer.

La ville de Vierniy est peuplée de 28.197 habitants, dont 15.692 hommes et 12.505 femmes. Au point de vue des races on compte sur cette population 24.243 Russes, 1.018 Kirghises, 1.234 Tarantchis, 1.065 Sartes du Turkestan russe, 242 Sartes de Kachgar, 3 Dounganes, 300 Tatars, 18 Chinois, 74 personnes de nationalités diverses. Au point de vue religieux, nous trouvons la répartition suivante : 19.419 chrétiens orthodoxes, 8.380 musulmans, 245 juifs, 61 raskolniks, 40 catholiques, 21 luthériens.

La garnison de la ville est importante ; elle se compose de 2 généraux, 120 officiers, 1.865 soldats. Elle est formée des divers états-majors du gouvernement, du district, etc., du 4e bataillon d'infanterie de la Sibérie occidentale (24 officiers, 424 soldats, 7 chevaux) ; du 2e bataillon d'infanterie de la Sibérie occidentale (22 officiers, 447 soldats, 9 chevaux) ; d'une compagnie de sapeurs (4 officiers, 128 soldats) et du 1er régiment de cosaques du Semiretché (34 officiers, 625 soldats, 647 chevaux).

A l'époque de mon arrivée à Vierniy, la garnison devait justement quitter la ville pour se transporter au pied des montagnes, à 9 kilo-

Digitized by Google

mètres de Vierniy, au camp créé par le général Kolpakovsky et fort améliroré par le gouverneur actuel, le général Ivanof, qui en a fait son œuvre favorite. Ce départ est l'un des événements annuels à Vierniy; il attire toujours un grand nombre de curieux.

Le jour de notre arrivée nous nous étions installés avec le lieutenant Iakovlef à l'une des deux auberges de la ville; mais Iakovlef devait se rendre à cheval avec des amis à la cérémonie militaire, tandis que j'étais convenu d'y aller avec notre compatriote M. Gourdet, la providence des voyageurs à Vierniy. Comme toutes les cérémonies militaires en Russie, le départ des troupes est précédé d'un service religieux. Sur l'une des plus vastes places de la ville, les troupes sont formées en carré, d'un côté les cosaques, sur les trois autres côtés, les deux bataillons d'infanterie et la compagnie de sapeurs. Au milieu une tente, où sera célébré par l'archevêque Nikon, primat du Turkestan, le service religieux; devant la tente, le général Ivanof, gouverneur du Semiretché, entouré de son état-major et de tous les hauts fonctionnaires du gouvernement.

Le ciel est souverainement bleu, le soleil resplendissant, trop resplendissant même, car il faut rester tête nue, et si la cérémonie dure longtemps, gare aux insolations. Les montagnes toutes blanches, avec de sombres forêts de conifères un peu au-dessous de la ligne étincelante des cimes. puis, plus bas, le vert clair des pommiers sauvages, forment un merveilleux fond à cet impressionnant tableau. L'archevêque arrive, accompagné de son clergé; aussitôt les soldats se découvrent, tenant leur casquette dans la main gauche, le fusil appuyé dans le creux du bras gauche replié, la crosse contre la pointe du pied droit, la main droite libre pour faire les nombreux signes de croix qui caractérisent les prières russes. L'office dure environ trente minutes. Des qu'il est terminé, l'archevêque monte dans sa voiture et se retire.

Le général Ivanof passe successivement devant chaque corps de troupes; les musiques des bataillons, puis celle des cosaques jouent: les soldats présentent les armes. Puis, le général revient au centre du carré et prononce une courte allocution; la musique des cosaques joue l'hymne national, tandis que les soldats poussent sans discontinuer des hurrahs assourdissants. Enfin, après la présentation des drapeaux, la petite colonne se met en marche. Malgré le soleil, la chaleur, la poussière, les bataillons avancent avec une grande rapidité: lorsque la

Digitized by Google

musique cesse de jouer, des chanteurs placés en tête de chaque compagnie entonnent une chanson militaire dont tous les soldats reprennent en chœur le refrain. A 2 heures, on arrive au camp; beaucoup de fonctionnaires, de dames, de jeunes filles ont suivi à cheval la colonne, et toutes ces toilettes claires donnent un cachet extraordinaire à la prairie où les troupes s'arrêtent, le front face au camp. Le camp disparaît au milieu d'un véritable fouillis de verdure; ce ne sont partout que grands arbres, vertes avenues, entre lesquels se cachent les tentes toutes blanches. En venant de Vierniy on trouve d'abord le camp des cosaques, puis les camps des bataillons et tout près de la montagne le camp de la compagnie des sapeurs. A l'arrière, sont les tentes ou les maisonnettes des officiers. Chaque tente ne repose pas directement sur le sol, mais sur un petit talus de forme carré. Tout est tenu très proprement; on a même sarclé les allées qui ressemblent aux allées d'un vaste parc anglais. Lorsque les troupes ont regagné leurs quartiers respectifs, je rentre à Vierniy dans la voiture du général Ivanof, et, à 4 heures, soixante convives sont réunis au palais du gouverneur où force toasts sont portés à la France tandis que la musique des cosaques joue *la Marseillaise.*

En dehors de son chef-lieu, le district de Vierniy comprend deux stanitzas cosaques, la stanitza d'Almatinskaïa avec 3 poseloks et la stanitza de Sophiiskaïa avec un seul poselok; en tout six villages cosaques, peuplés de 12.649 habitants. Six villages ont été créés dans le district de Vierniy par les émigrants; ils comptent aujourd'hui 5.788 habitants.

Quant aux indigènes, les Kirghises sont répartis entre 19 volosts, avec une population de 108.908 habitants, dont 62.251 hommes et 46.657 femmes; les Tarantchis, au nombre de 20.468 forment 13 villages. La population totale du district est de 176.226 habitants, dont 98.757 hommes et 77.469 femmes.

Trop courtes furent les heures charmantes que je passai à Vierniy et je conserverai longtemps le souvenir du général Ivanof, de notre compatriote Gourdet et de mes amis les officiers russes; mais les montagnes — ces invincibles sirènes — étaient là qui m'appelaient et bientôt je dus m'éloigner vers de nouvelles contrées, à la recherche de nouveaux paysages et de nouvelles amitiés.

Georges Saint-Yves.

Digitized by Google

SOUDAN FRANÇAIS

MASSACRE DE LA MISSION CAZEMAJOU.

Il ne se passe pour ainsi dire pas d'année que le mystérieux continent africain ne réclame une victime parmi les vaillants fils de France, qui se risquent audacieusement pour la patrie et pour la science dans ses redoutables profondeurs.

Aujourd'hui c'est le capitaine Cazemajou qui, avec une faible escorte et suivant les traces de Binger et de Monteil, vient de succomber entre le Niger et le Tchad, dans la région du Sokoto. Un câblegramme du gouverneur intérimaire du Dahomey, M. Pascal, annonce que le capitaine Cazemajou, l'interprète Olive et 6 tirailleurs de son escorte, ont été tués à Zinder le 6 mai. Les survivants de la mission sont arrivés à Ilo, sur le Niger, rapportant avec eux les bagages de la mission.

Le capitaine Cazemajou dirigeait une mission qui avait été organisée par les soins du Comité de l'Afrique française, à l'heureuse initiative duquel ont doit une bonne part des succès de la France dans l'Afrique occidentale. Le but de la mission était de reconnaître les pays traversés par la ligne frontière Say-Barroua, de rechercher s'il existait dans l'Adar des survivants de la mission Flatters, puis de visiter les régions situées à l'ouest du lac Tchad, vers le haut Oubangui et enfin de rentrer en France par le haut Nil et l'Abyssinie si les circonstances le permettaient.

Le capitaine Cazemajou était parti pour le Soudan en octobre 1896. Avant d'entreprendre sa mission, dont le point de départ devait être le moyen Niger, il fit partie de la colonne Caudrelier envoyée sur la haute Volta pour contenir Samory et arrêter les tentatives d'expansion des Anglais vers le nord de la Côte d'Or, Dans ce but il avait pris contact, dans les premiers mois 1897, avec la colonne du lieutenant Chanoine, opérant dans le même but en Gourounsi. Il revint ensuite à Sono, où le matériel de sa mission, qui avait été fourni par le Comité de l'Afrique française, lui fut amené par l'explorateur Félix Dubois, M. Olive, interprète judiciaire à Mostaganem, et le sergent du génie Doutrelong. Le 11 août la mission quitte Sono et, après avoir traversé Ouahigouya le 22, arrive au mois d'octobre à Say, sur le Niger. M. F. Dubois qui devait visiter le Gourma et l'hinterland du Dahomey, se sépare alors de la mission et le sergent Doutrelong, malade, revient en France.

Digitized by Google

Les détails font encore défaut sur les circonstances qui ont amené le massacre de la mission ; mais nous trouvons dans le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*, des lettres du capitaine Cazemajou qui font connaître les préparatifs d'organisation de la mission et la marche de celle-ci vers Argoungou, Sokoto, Konni, dernier point d'où on ait reçu de ses nouvelles directes par lettres. Le capitaine rencontra de grandes difficultés pour organiser la caravane dans la région de Say. En outre, il se trouvait là dans un voisinage trop rapproché de notre éternel ennemi Ahmadou, l'ex-sultan de Ségou, dont la surveillance même lointaine pouvait entraver ses projets. Il descendit donc le Niger jusqu'à Carimama puis jusqu'à Ilo, où il se rencontra avec le capitaine Baud. Le capitaine Cazemajou traversa le Niger dans les derniers jours de décembre 1897 et se dirigea sur Argoungou où il arriva à la fin de janvier 1898. Voici ses lettres qui contiennent d'intéressants détails sur sa marche et sur les pays traversés. La première est de Say 29 octobre 1897 :

« Je n'ai pu trouver ici, dit le capitaine Cazemajou, tous les bœufs porteurs nécessaires à la réorganisation de mon convoi et je vais à Carimama, dans le Dahomey, où j'espère être plus heureux. C'est là que je passerai le Niger pour me diriger sur Argoungou à travers le Dendi. C'est donc le projet que M. le lieutenant de vaisseau Hourst avait indiqué à M. le secrétaire général que je vais exécuter.

Si à Argoungou, où je compte sur un bon accueil, j'apprends que la route de Gober est sûre, c'est par là que je passerai pour me rendre à Zinder, sinon, je serai forcé d'aller à Sokoto, puis à Katséna.

Il me reste M. Olive pour me seconder. C'est un sujet absolument remarquable. Olive étonne tous les musulmans; il connaît mieux qu'eux le Coran et les rites de leur religion, et leur indique les fautes qu'ils commettent souvent quand ils font la prière. Il avait une grande influence ici sur les marabouts et c'est à lui qu'on amenait les gens malades et non au commandant du poste ni à moi. Olive, par son caractère très bon, sa modestie et ses connaissances très variées est bien l'aide que je rêvais. »

Dans une autre lettre datée de Carimama, 28 décembre, M. Cazemajou dit :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai dû me transporter a Ilo pour trouver les bœufs porteurs qui me manquaient pour réorganiser mon convoi. A l'heure actuelle, j'ai tous les animaux qui me sont

Digitized by Google

nécessaires ; je termine aujourd'hui le passage du Niger et la mission se mettra demain en route pour Argoungou, où je suis presque sûr d'être bien accueilli.

D'Ilo à Carimama, j'ai suivi en partie la route de la rive gauche; j'ai passé dans quelques villages du Kabbi, j'y ai été fort bien reçu. Tenda, village habité par des gens de famille dendi, n'est pas indépendant; il se réclame du serky N'Kabbi. Le chef du village m'a montré le drapeau que M. le lieutenant Hourst, lui avait donné, l'an dernier, lors de son passage. Le village d'Albarcaïzé, situé sur la rive gauche et sur le bord du Niger, en face Carimama, est habité par des gens du serky N'Kabbi.

Pendant mon séjour à Ilo, il est arrivé une caravane commercial haoussa, composée de 600 personnes environ qui venait essayer de renouer des relations commerciales avec Ilo, interrompues par suite du peu de sécurité que trouvaient autrefois les commerçants sur cette place. Elle était commandée par le fils du chef d'Yéga (le plus grand marché du Gando), qui est venu me voir deux fois, qui paraissait enchanté du bon accueil qu'il avait reçu à Ilo et qui me disait avoir fait sur le marché d'excellentes opérations. De nos conversations, il résulte que j'ai quelques chances de pénétrer dans le Sokoto.

Il est inutile, je crois, que j'essaye de pénétrer pacifiquement dans l'Adar sans avoir vu le sultan de Sokoto, car l'Adar, quoique indépendant du Sokoto, marche toujours volontiers contre les ennemis que lui désigne le Lam Dioulbé, et passer à Argoungou en évitant Sokoto serait se déclarer ouvertement l'ennemi du Sokoto. Il est donc probable que j'essayerai d'aller à Sokoto; mais c'est à Argoungou que je déciderai définitivement, et en meilleure connaissance de cause quel sera mon itinéraire ultérieur. J'espère pouvoir vous envoyer un courrier d'Argoungou vers la fin janvier 1898.

M. Olive, qui était resté à Carimama pendant que j'étais à Ilo, a pu s'employer utilement dans ce poste pendant mon absence. Il est en parfaite santé, et je me porte aussi très bien. Nous nous remettons en route dans de très bonnes conditions...»

Le 26 janvier 1898, le capitaine Cazemajou, écrivait d'Argoungou :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que la mission a quitté Carimama, le 29 décembre dernier, et est arrivée à Argoungou le 15 du mois courant. Le roi du Kabbi avait donné partout des ordres pour qu'on nous accueille bien et pour qu'on facilite notre voyage. Aussi,

Digitized by Google

c'est sans la moindre difficulté que nous sommes arrivés à Argoungou. Ici nous avons été fort bien reçus et quand j'ai parlé d'un traité au serky N'Kabbi, c'est avec empressement qu'il l'a accepté. J'adresse par ce courrier au ministre des colonies une des expéditions de ce traité; j'y ai joint un croquis pour l'intelligence du texte.

Les habitants du Djerma et du Maouri font un peu de commerce avec l'ouest (sel du dalhol Fogha, natron du dalhol Bono, bœufs, moutons); mais ceux du Kabbi proprement dit vivent surtout de rapines. Cette population et celle d'Argoungou en particulier est guerrière; mais je ne crois pas qu'avant longtemps, il y aura lieu d'agir ici par la force : tout le monde craint les Français et demande à être leur ami.

La mission quittera demain Argoungou et se dirigera sur Sokoto en suivant la rive gauche du fleuve d'Argoungou. Je ne suis pas encore sûr du bon accueil du chef de Sokoto; mais je ne crois pas qu'il m'empêche de pénétrer sur son territoire. Je serai probablement à Sokoto le 1er février et en partirai du 6 au 10 en prenant soit la route du Gober, soit la route du Katséna. Tout dépendra des événements. L'Adar est en excellents termes avec Sokoto et en mauvais termes avec Argoungou et le Gober. Je suis donc absolument forcé de passer par Sokoto. Le roi d'Argoungou m'a donné une lettre pour le roi de Gober; ce papier que j'ai lu me permettra peut-être de pénétrer dans cette région dont on dit l'accès difficile. Tout le personnel de la mission est en bonne santé et le matériel en bon état. J'espère pouvoir vous envoyer de nos nouvelles de Sokoto ».

Aucune lettre du capitaine Cazemajou n'est arrivée de Sokoto et cela ne surprend pas. Mais son passage dans cette ville a été connu par les débats qui ont eu lieu à la Chambre des communes. La Cie du Niger avait fini par apprendre le passage de la mission dont l'organisation, le départ et la marche avaient été tenus secrets pendant très longtemps. Comme on pouvait s'y attendre, la Cie du Niger donna à cet événement des proportions extraordinaires et ne parla rien moins que de la conquête du Sokoto par les Français, malgré les traités. Un câblegramme envoyé d'Akassa (aux bouches du Niger) le 20 février 1898, annonçait la marche de *deux* expéditions françaises vers Sokoto et la présence de 6 officiers français et de 200 hommes à Argoungou ! Selon son habitude d'éxagération, la Cie du Niger avait mis un zéro de trop et doublé la modeste mission Camezajou qui ne contenait qu'une vingtaine de fusils

Digitized by Google

A la Chambre des Communes, M. Chamberlain, ministre des colonies, se fit l'écho de ces bruits, et ce ne fut qu'après plusieurs démarches de l'ambassadeur d'Angleterre au quai d'Orsay et les assurances formelles de M. Hanotaux que l'opinion se calma de l'autre côté de la Manche.

Pendant cette agitation des coloniaux britanniques la mission Cazemajou se mettait en marche sur Zinder. La dernière lettre du capitaine est datée de Konni, au N.-E. de Sokoto, 5 mars 1898. En voici les passages les plus importants :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que la mission quittera Konni demain et se dirigera sur le Goulbi N'Sokoto, qu'elle suivra jusqu'à Sabobirni.

Marafa, le chef d'une partie du territoire de l'Adar, a obtenu du Lam-Dioulbé que je puisse prendre si je le désire, la route de Katséna ; c'est celle-là que je suivrai si je vois que je n'ai aucune chance de pouvoir traverser le Gober...

Dernièrement j'ai reçu, en communication du chef du village de Konni une lettre d'un chef d'une des fractions importantes des Kel-Gress disant qu'il ne me recevrait pas dans son pays. D'autre part, j'ai appris qu'un envoyé du cheik Senoussi de Koufra parcourt le pays des Touareg du Sud. Il est actuellement à Guédambadou, village situé à 70 kilomètres au nord-est de Konni. Marafa, chef d'une partie de l'Adar m'a confirmé ce renseignement et m'a annoncé que cet envoyé poussait les Touareg à m'attaquer. Je suis en relations avec El Hadj Bello, un marabout des Touareg Aouloumaden; El Hadj Bello est allé à la rencontre de cet envoyé. Par lui j'espère avoir des renseignements sur les projets des Touareg. D'ailleurs Marafa, qui est toujours bien renseigné m'informera de ce qu'il apprendra.

Tout le personnel de la mission est en bonne santé et le matériel en bon état. Je vous écrirai de Sinder si je puis.

J'adresse aujourd'hui à M. le ministre des colonies un rapport relatif à la question des survivants de la mission Flatters et un croquis de la région de l'Adar. Les conclusions du rapport sont les suivantes : 1° Il n'y a jamais eu de survivants de la mission Flatters ni à Thaoua ni dans aucun autre point de l'Adar; 2° Djebari n'est jamais venu dans l'Adar ».

Les circonstances dans lesquelles nos compatriotes ont trouvé la mort seront connues à l'arrivée des survivants de la mission. On saura

Digitized by Google

alors si c'est à un guet-apens des indigènes ou aux Touareg qu'il faut attribuer le massacre. La région qui s'étend au nord de Sokoto et de Kano est fort peu sûre et, en s'engageant de ce côté, la mission devait se savoir fort exposée. On voit par suite quelles difficultés rencontrera l'établissement de la ligne frontière que les Anglais ont bien voulu nous laisser sur les confins méridionaux du Sahara.

Le capitaine du génie Casemajou était né à Marseille le 10 décembre 1894. Sorti de l'École polytechnique, il fit campagne au Tonkin avec le général Borgnis-Desbordes. Capitaine en 1889, il fut envoyé dans le sud de la Tunisie et accomplit alors avec le lieutenant de spahis Dumas une reconnaissance hardie sur Ghadamès. Décoré en 1894 et rentré en France, il avait été, sur sa demande, envoyé au Soudan en 1896.

Nous rappelons ici le raid audacieux poussé par le capitaine Cazemajou sur Ghadamès.

L'EXPLORATION CAZEMAJOU A GHADAMÈS

La pénétration au Sahara a toujours préoccupé les officiers placés aux postes-frontières du sud algérien et tunisien. Le capitaine du génie Cazemajou n'échappa pas à cette préoccupation. Accompagné du lieutenant au 4e spahis A. Dumas il exécuta en 1893, avec ses propres ressources, un raid du sud de la Tunisie sur Ghadamès par Nefta et une route non suivie jusqu'ici, à travers l'Erg oriental.

Ghadamès avait été visité par la mission Mircher en 1862, par M. Cornetz en 1891 (venant de Douirat), par M. Kaddour en 1892 (venant de Douz).

Le 3 mars 1893, MM. Cazemajou et A. Dumas arrivaient à Nefta, où ils organisèrent leur caravane composée de 3 chameliers-guides de la tribu des Rebaya, d'un interprète et de 3 chameaux ; ils emportaient des provisions de bouche. Le départ eut lieu le 6 mars de Nefta. Après la traversée du Chott-el-Djerid, la caravane atteignit Bir-er-Ressof-cherf (11 mars), à 25 kilomètres à l'est du nouveau poste français de Bir-Berresof.

Pendant que les chameliers se procuraient 3 nouveaux chameaux pour compléter la caravane, nos officiers firent une reconnaissance jusqu'à ce poste ou bordj (Bir-er-Ressof-Jeraou), où ils rencontrèrent

Digitized by Google

le lieutenant Sureau, du bureau arabe d'El-Oued. Le 13 mars, ils rentraient à Bir-er-Ressof-cherf. Le lendemain 14, accompagnés de 6 chameaux, ils se remirent en route, emportant 700 litres d'eau. Le 20, ils rencontrèrent une caravane qui avait eu connaissance des récentes tentatives de pénétration de MM. Gaston Méry et Fernand Foureau. Ils durent ensuite abandonner, pour s'alléger, une grande partie de leurs provisions sur la route (1) et le 22 traversèrent des dunes de 90 mètres de hauteur. Le même jour, la mission entrait dans la Sebkah-el-Melah et arrivait à la Zaouya de Sidi-Maabet, dont les notables déclarèrent que, malgré leur désir, ils ne pouvaient laisser pénétrer les Européens sans l'autorisation du *caïmacan* ou fonctionnaire turc de Ghadamès. Les officiers écrivirent donc immédiatement au *caïmacan*.

Ce fonctionnaire envoya un membre de la *Djemaa* (conseil de la ville) prévenir les officiers que, n'ayant pas de firman du sultan, ils devaient quitter le territoire de la Tripolitaine au lever du jour et qu'au cas contraire on les conduirait sous escorte à Tripoli. Ghadamès n'était qu'à 2 kilomètres du lieu où s'étaient arrêtés les explorateurs; mais ces derniers, par crainte d'être arrêtés, partirent sur le champ. Le 24 mars, ils retrouvaient les bagages qu'ils avaient laissés à l'aller, et, sans rencontrer aucune bande de Touareg, car cette route leur est inconnue, ils passèrent le 1er avril au Djebbanet-Moghoth (cimetière du Rebaya), atteignirent le Bir-Sfara et rentrèrent le 3 à Nefta. Le 4 avril, ils étaient à Gafsa.

MM. Cazemajou et A. Dumas avaient ainsi parcouru la distance entre Sidi-Maabet et Nefta en 11 jours, ayant marché pendant près de 123 heures. A l'aller, ils n'avaient marché que 120 heures 1/2, mais leur trajet avait duré 17 jours. La longueur de cette route, mesurée suivant les pentes, est de 560 kilomètres.

G. Vasco.

(1) Ils les retrouvèrent intactes au retour, comme cela leur était déjà arrivé précédemment. H. Duveyrier, Bonnemain, Bou-Derba avaient déjà constaté cette honnêteté saharienne.

Digitized by Google

GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE [1]

OPÉRATIONS A PUERTO-RICO ET A CUBA.

La prise de possession de Santiago-de-Cuba par les Américains était à peine accomplie, que le général Miles, commandant en chef des troupes de l'Union, quittait Cuba avec 3.500 hommes, six batteries, huit transports et une partie de la flotte, pour commencer les opérations contre Puerto-Rico. En même temps, d'autres corps de troupes partaient de Tampa et de divers ports du littoral afin de porter d'abord à 10.000 hommes, puis à 20.000 les forces du corps expéditionnaire. Au lieu d'attaquer directement San-Juan, capitale de l'île, dont les défenses avaient été augmentées depuis le bombardement effectué par l'amiral Sampson, et où se trouvaient groupées les principales forces du général Macias, capitaine général de l'île, le général Miles préféra débarquer tranquillement ses troupes à Guanica (25 juillet), à l'autre extrêmité de l'île. L'attaque directe de la capitale et sa chute auraient amené la soumission presque complète de l'île, car les Américains n'ignoraient pas que les Espagnols étaient encore moins aptes à la résistance qu'à Santiago. Le général Macias ne disposait, paraît-il, que de 10.000 hommes de troupes régulières et de quelques milliers de volontaires qui n'avaient jamais tiré un coup de feu. Comment défendre avec ces faibles forces une île d'une superficie de 9.300 kilomètres carrés, c'est-à-dire plus grande que la Corse, et peuplée d'une façon très dense par 800.000 habitants ? On ne s'explique pas comment l'Espagne, depuis la déclaration de guerre, n'a pas su envoyer dans l'île troupes et moyens de défense, le blocus de San-Juan n'ayant été sérieusement établi que tardivement et les autres points de l'île étant d'un accès libre, sinon facile, pour de grands navires. Fatalement donc, Puerto-Rico, où il n'existait cependant pas d'insurgés et où la défense eût été facile à organiser, devait tomber aux mains des Américains.

Le 25 juillet, le général Miles débarquait à Guanica, au S.-O. de l'île, à 120 kilomètres de San-Juan par l'intérieur. Les Espagnols surpris, et qui, d'ailleurs, n'étaient pas en forces, n'opposèrent qu'une légère résistance et se retirèrent ayant eu seulement quatre blessés. Profitant de la négligence des autorités espagnoles qui lui laissaient le champ

(1) Voir *Revue Française*, t. XXIII, p. 363, 429, 485.

Digitized by Google

libre, le général Miles marcha sur Ponce, ville importante du sud de l'île, qu'il occupa sans résistance, les Espagnols l'ayant évacuée à son approche. Mais avant de s'avancer dans l'intérieur de l'île, le général Miles s'occupa de réunir autour de lui les forces qui arrivaient des États-Unis. 10.000 hommes ayant été ainsi concentrés, l'avant-garde américaine marcha en avant. Les Espagnols abandonnant le littoral sud de l'île s'étaient retirés à Aibonito, bonne position stratégique qui couvre la route de San-Juan. Pour attaquer cette position de deux côtés différents, le général Miles fit débarquer à Arroyo, la division du général Brooke, qui s'empara de Guayamo (5 août), après une faible résistance de la garnison. Le 9, un engagement eut lieu à Coamo qui fut pris par les Américains avec une perte de 7 blessés. L'attaque d'Aibonito n'avait pas encore eu lieu lorsque survint la conclusion des préliminaires de paix. Un engagement eut lieu à Cabezas de San-Juan, où les Américains avaient occupé le phare que les Espagnols essayèrent de reprendre. Le dernier combat s'est livré à Mayaguez où les Américains ont eu 1 tué et 15 blessés.

Comme on le voit, la campagne de Puerto-Rico n'a donné lieu qu'à des escarmouches. Mais en présence du désarroi des Espagnols, de l'accueil souvent sympathique des habitants, le succès des Américains n'était pas douteux. A la date du 22 août, il y avait parmi leurs troupes près de 1.000 cas de malaria, dysenterie, fièvre typhoïde. Le chiffre est significatif.

A Cuba, il n'y a pas eu d'opérations, depuis la reddition de Santiago. Cependant le 12 août, les Américains ont de nouveau bombardé par mer Manzanillo, que les insurgés attaquaient par terre. Sommée de se rendre après six heures de canonnade, la place a refusé.

L'état sanitaire de l'armée américaine qui occupe tranquillement Santiago de Cuba est fort peu satisfaisant. Le nombre des malades qui était de 1.500 au 22 juillet, avait atteint 4.279, le 28, et était encore de 3.255 au 10 août, malgré des rapatriements et le départ d'une partie des troupes pour Puerto-Rico, Quel chiffre effrayant n'eût pas atteint l'armée du général Shafter, si le siège avait continué ! D'un relevé officiel, il résulte que du débarquement à la capitulation, les Américains ont eu 246 tués, dont 21 officiers, 1.584 blessés dont 98 officiers, 84 disparus, soit 1.914.

Les relations entre Américains et insurgés cubains sont très tendues.

Digitized by Google

le général Shafter n'ayant pas voulu remettre l'administration de Santiago aux insurgés, ni même autoriser leur entrée en troupe armée dans la ville. Le chef Calixto Garcia s'est retiré dans l'intérieur. Les insurgés qui n'ont prêté aux Américains qu'un concours peu efficace et que ceux-ci traitent avee mépris, ne sont sans doute qu'au début des surprises qui les attendent.

Les Américains qui avaient déjà capturé et retenu le paquebot français *Lafayette* au début des hostilités, ont encore saisi les paquebots *Olinde-Rodrigues* et *Manoubia* qui passaient près de Puerto-Rico, hors de la ligne de blocus. Ces procédés vexatoires ne laissent pas que de surprendre et on est étonné en France de la mollesse du Gouvernement à en demander réparation.

PHILIPPINES. CAPITULATION DE MANILLE

Depuis le combat naval de Cavite aucun engagement n'avait eu lieu aux Philippines entre Espagnols et Américains. Ceux-ci, qui recevaient peu à peu leurs troupes de terre, s'avançaient cependant graduellement sur Manille, que les insurgés bloquaient toujours étroitement. Afin de dégager les abords de la place, les Espagnols résolurent d'attaquer les troupes du général Greene qui établissaient des batteries près de Malate. Dans la nuit du 31 juillet au 1er août, 3 000 Espagnols profitant d'un orage violent et d'un pluie torrentielle qui cachaient leur marche, assaillirent l'aile droite des Américains. Ces derniers surpris, reculèrent d'abord, ne se rendant pas compte de la situation au milieu de la nuit noire, et les Espagnols s'emparèrent des premiers retranchements ennemis. Mais le général Greene ayant reçu des renforts et ayant rétabli le combat, les Espagnols se replièrent sur Manille. Les pertes des Américains ont été de 11 tués et 46 blessés. Les Espagnols, dont les pertes sont inconnues, ont pu emporter leurs morts. Commencé à 11 h. 1/2 du soir le combat était terminé à 3 h. du matin. Les insurgés, dont les rapports avec les Américains sont très tendus, n'ont pas bougé de leurs retranchements. Dans la nuit du 1er au 2 août les Espagnols ont fait une nouvelle sortie ; mais les Américains, qui avaient renforcé leurs lignes, se tenaient cette fois sur leurs gardes.

La 4e expédition américaine, composée de 5 navires est arrivée dans la baie de Manille le 4 août. ainsi que le monitor *Monterey*. L'amiral Dewey et le général Merritt ayant ainsi réuni leurs forces devant Manille

Digitized by Google

résolurent d'attaquer la place. Le 13 août, l'amiral Dewey, somma le général Augustin de capituler dans le délai d'une heure, et sur son refus, ouvrit le feu avec son escadre à 9 h. du matin. Les batteries de la côte, n'ayant pas répondu, l'amiral fit cesser le feu au bout d'une heure, le tir ayant surtout porté sur les ouvrages défensifs du littoral. Pendant ce temps les troupes de terre attaquaient les lignes espagnoles. Celles-ci s'étendaient jusqu'à une distance variant entre 4 et 7 kilomètres du corps de la place. Mais le nombre des défenseurs (environ 5.000) étant insuffisant, les Espagnols se replièrent sur le corps de la place après une courte défense, qui ne fut énergique que sur la droite des Américains. Ceux-ci eurent 46 tués et 100 blessés. A 1 h. 30 le drapeau blanc était arboré et le général Jaudenez, commandant la place, capitulait. Le général Augustin, capitaine général, remplacé le 5 août, était parti sur le navire de guerre allemand *Kaiserin Augusta* pour Hong-Kong, où il arrivait le 15.

Voici le texte de la capitulation :

Les soussignés, nommés commissaires pour le règlement des détails de la capitulation de la ville et des ouvrages de défense de Manille et de ses faubourgs, ainsi que des forces espagnoles y stationnées, conformément à un accord survenu la veille entre le major général Wesley Merritt, commandant en chef des forces des Etats-Unis aux Philippines, et S. Exc. Don Fermin Jaudenès, faisant fonctions de général en chef de l'armée espagnole aux Philippines, ont convenu ce qui suit :

1° Les troupes espagnoles, tant européennes qu'indigènes, capitulent ainsi que la ville et les ouvrages de défense avec tous les honneurs de la guerre.

Elles déposeront leurs armes aux endroits qui seront désignés par les autorités des Etats-Unis.

Elles resteront dans les quartiers qui leur seront affectés sous la garde de leurs officiers, et seront soumises au contrôle des susdites autorités des Etats-Unis jusqu'à la conclusion d'un traité de paix entre les deux nations belligérantes. Toutes les personnes non comprises dans la capitulation restent en liberté.

Les officiers resteront dans leurs domiciles respectifs, et seront respectés aussi longtemps qu'ils observeront les règlements qui les régissent et les lois en vigueur.

2° Les officiers conserveront leurs armes blanches, leurs chevaux et les objets leur appartenant en propre.

Les chevaux et objets appartenant en commun, de quelque autre nature qu'ils soient, seront remis à des officiers d'état-major désignés par les Etats-Unis.

3° Un état d'effectifs complets des hommes par corps ou services et une liste

Digitized by Google

complète du matériel et des approvisionnements seront remis en double expédition aux Etats-Unis dans un délai de dix jours à compter du présent jour.

4° Toutes les questions relatives au rapatriement des officiers et des soldats des forces espagnoles et de leurs familles ainsi qu'aux dépenses que ledit rapatriement peut occasionner seront déférées au gouvernement des Etats-Unis, à Washington.

Les familles espagnoles pourront quitter Manille à tous les moments qu'il leur conviendra.

La remise des armes rendues par les forces espagnoles aura lieu quand ces forces évacueront la ville, ou quand l'armée américaine y entrera.

5° Les officiers et soldats compris dans la capitulation seront pourvus par les Etats-Unis, conformément à leur rang, des vivres nécessaires, attendu qu'ils seront prisonniers de guerre jusqu'à la conclusion d'un traité de paix entre les Etats-Unis et l'Espagne.

Tous les fonds qui se trouvent à la Trésorerie espagnole et dans toutes les autres caisses publiques seront versés aux autorités des Etats-Unis.

6° La ville de Manille, ses habitants, ses églises, ses édifices religieux, ses établissements d'éducation et ses propriétés privées de toute nature seront placés sous la sauvegarde de la foi et de l'honneur de l'armée américaine.

Suivent les signatures des 7 commissaires, 4 américains et 3 espagnols.

La capitulation de Manille, à l'encontre de celle de Santiago, n'affecte que la ville même. Bien que survenue le lendemain de la signature des préliminaires de paix, elle garde toute sa valeur sous le rapport des conséquences aux yeux des Américains, le général Merritt ayant ignoré la cessation des hostilités. Les Américains devaient du reste occuper Manille, d'après les préliminaires de paix ; mais ils y entrent en vainqueurs et cette occupation ne sera sans doute pas sans conséquence sur le sort de l'île de Luçon dont les Américains demandent l'annexion. Si Manille avait pu tenir jusqu'à la connaissance des préliminaires de paix, c'est-à-dire 48 heures de plus, — et cela serait certainement arrivé si l'escadre Camara, bien inutilement rappelée, avait poursuivi sa route sur les Philippines — la situation de l'Espagne serait bien meilleure pour la discussion de sa domination dans l'archipel.

Manille commençait à souffrir de la famine ; la provision de riz touchait à sa fin. On brûlait les portes et les châssis des fenêtres faute de combustible. Les pluies, la famine, la mauvaise qualité des eaux avaient produit une épidémie qui fit de nombreuses victimes.

Comme à Santiago, les insurgés n'ont pas été autorisés à entrer en armes dans la ville. Les Américains les tiennent à l'écart ; aussi Aguinaldo et les siens ne cachent-ils pas leur mécontentement. Sans tenir

Digitized by Google

compte de l'armistice ils vont attaquer les îles Visayas et Ilo-Ilo, où commande le général Rios.

Préliminaires de paix.

Vaincue sur terre et sur mer, ayant conscience de l'impuissance de sa marine, du manque de direction de ses forces de terre, de son isolement en présence des États-Unis ainsi que de son propre abandon, l'Espagne s'est décidée à demander la paix. Maintenant que l'on commence à connaître la situation réelle du pays, on se demande comment le cabinet Sagasta a pu attendre si longtemps avant de faire cette démarche suprême. Partout où il a fallu se battre les Espagnols ont été héroïques, mais partout les ordres supérieurs, la faiblesse du commandement, ou l'impuissance matérielle ont paralysé les belles vertus du peuple espagnol : courage, dévouement, abnégation. Combien de soldats et d'officiers laissent leurs os sous le ciel de feu des tropiques? Il serait difficile de le dire ; mais ce qui est profondément triste, c'est que ces sacrifices ont été trop souvent sans utilité pour la patrie.

Les négociations entamées à Washington le 26 juillet par l'intermédiaire de M. Jules Cambon, ambassadeur de France, chargé par l'Espagne des pouvoirs nécessaires, ont abouti, le 12 août, à la signature des préliminaires de paix dont voici le texte :

S. Exc. M. Cambon, ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République française à Washington, et M. William Day, secrétaire d'Etat aux Etats-Unis, ayant reçu respectivement à cet effet pleins pouvoirs du gouvernement espagnol et du gouvernement des Etats-Unis, ont établi et signé les articles suivants, qui précisent les termes sur lesquels les deux gouvernements se sont mis d'accord relativement aux questions ci-dessous énumérées et qui ont pour objet l'établissement de la paix entre les deux pays, à savoir :

Art. 1er. L'Espagne renoncera à toute prétention à sa souveraineté et à tous ses droits sur l'île de Cuba.

Art. 2. L'Espagne cèdera aux Etats-Unis l'île de Porto-Rico et les autres îles qui se trouvent actuellement sous la souveraineté de l'Espagne aux Antilles, ainsi qu'une île dans l'archipel des Ladrones, au choix des Etats-Unis.

Art. 3. Les Etats-Unis occuperont et conserveront la ville, la baie et le port de Manille en attendant la conclusion d'un traité de paix qui devra déterminer le contrôle et le genre de gouvernement des Philippines.

Art. 4. L'Espagne évacuera immédiatement Cuba, Porto-Rico et les autres îles qui se trouvent actuellement sous la souveraineté de l'Espagne aux Antilles. A cet effet, chacun des deux gouvernements choisira des commissaires

Digitized by Google

dans les dix jours qui suivront la signature de ce protocole, et les commissaires ainsi choisis devront, dans les trente jours qui suivront la signature du protocole, se réunir à la Havane, dans le but de convenir et d'arriver à l'exécution des détails de l'évacuation, ci-dessus mentionnée, de Cuba et des îles espagnoles adjacentes, et chacun des deux gouvernements nommera également, dans les dix jours qui suivront celui de la signature du protocole, d'autres commissaires qui devront, dans les trente jours qui suivront la signature de ce protocole, se réunir à San-Juan de Porto-Rico, pour s'entendre sur les détails de l'évacuation de Porto-Rico et des autres îles qui se trouvent actuellement sous la souveraineté de l'Espagne aux Antilles.

Art. 5. L'Espagne et les Etats-Unis nommeront pour traiter de la paix, cinq commissaires au plus pour chaque pays. Les commissaires ainsi nommés devront se réunir à Paris, le 1er octobre 1898 au plus tard, et procéder à la négociation et à la conclusion d'un traité de paix. Ce traité devra être ratifié conformément aux lois constitutionnelles des deux pays.

Art. 6. Une fois terminé et signé ce protocole, les hostilités devront être suspendues et, à cet effet, dans les deux pays des ordres devront être donnés par chaque gouvernement aux chefs de leurs forces de terre et de mer aussi rapidement que possible.

Fait double à Washington, en français et en anglais, par les soussignés qui apposent, au bas de l'acte leur signature et leur sceau.

Le 12 août 1898.

Il faut avant tout faire remarquer que c'est la France, puissance amie des deux belligérants qui a été choisie comme négociatrice. C'est là un hommage rendu à notre influence.

Ainsi qu'il résulte des termes du protocole, l'Espagne perd tout ce qui lui restait de ses colonies d'Amérique et une des îles Ladrones, en Océanie. Le sort des Philippines sera réglé par les négociations qui vont s'ouvrir. On prête aux États-Unis l'intention d'exiger la cession non seulement de Manille mais de toute l'île de Luçon, ce qui porterait un coup sérieux à la domination espagnole dans l'archipel. Les Américains laissent entrevoir une soif de conquêtes qu'on ne leur soupçonnait pas et nul, en Europe, n'ose risquer envers le nouvel astre naissant au point de vue colonial, la moindre observation — qui serait d'ailleurs fort mal accueillie.

Partis pour la délivrance de Cuba, *dans un but purement humanitaire*, les États-Unis dépouillent l'Espagne des 3/4 de son empire colonial. A part les sacrifices en hommes et en argent, on se demande ce que l'Espagne aurait pu perdre davantage, si elle avait lutté jusqu'à ce que les colonies qu'elle cède eussent été conquises, Cuba notamment.

Digitized by Google

Jusqu'à ce jour il fallait conquérir un pays pour pouvoir le posséder; souvent même le vainqueur restituait au vaincu une large part de ce qu'il avait pris. De l'autre côté de l'Atlantique les règles sont renversées, car les États-Unis demandent non seulement ce qu'ils ont pris, mais surtout ce qu'ils auraient pu conquérir. Les Américains peuvent être un peuple supérieur à bien des points de vue, mais ils ne sont pas accessibles aux sentiments qui font la grandeur d'âme et la générosité envers le vaincu. Leur politique est avant tout celle des affaires; elle se résume toute en ce mot : *Business*.

C. DE LASALLE.

SIAM

L'EXPLOITATION DU BOIS DE TEAK

Les forêts de bois de teak se rencontrent surtout dans le nord du Siam, notamment aux environs de Nan, de Chieng-Maï, de Lampoon et sur la rive droite du Meï-Ping.

Dès 1860, la *Borneo Company* avait des agents dans ces régions, mais c'est seulement depuis 10 ans que le commerce du bois de teak a pris une grande importance, qui date de l'époque de la création d'un vice-consulat d'Angleterre à Chieng-Maï.

Presque tous les locataires des forêts de ce bois sont Birmans en apparence, Anglais en réalité. Le locataire birman a, en effet, fort peu de ressources, et lorsqu'il a obtenu la concession d'une forêt, il est obligé, pour l'exploiter, d'emprunter des capitaux aux maisons anglaises de Bangkok. Ces capitaux lui sont fournis à gros intérêts, à condition en outre que le bois de teak soit livré sur telle rivière et à un prix fixé d'avance.

La moitié du capital emprunté est consacrée à l'achat des éléphants. Cela n'est pas surprenant, car un éléphant ordinaire coûte 1.000 roupies et un éléphant de choix 3.000. Or, il en faut parfois 50 pour des forêts éloignées ou d'accès difficile. Le reste est destiné à faire des avances aux coolies sur leurs gages et à subvenir aux dépenses d'exploitation pendant les 3 ou 4 ans qu'il faut attendre avant qu'aucun pied de bois de teak arrive sur le marché.

La 1re année, on fait à l'arbre, à 1 mètre du sol, une entaille circulaire par laquelle la sève s'écoule. A la suite de cette saignée, l'arbre

Digitized by Google

sèche et meurt: cette opération est nécessaire, car l'arbre vert ne pourrait pas flotter. La 2e année, on abat l'arbre et on l'élague. La 3e année, lorsqu'il est tout à fait sec, l'arbre est transporté par les éléphants jusqu'aux ruisseaux, d'où il descend jusqu'à Bangkok, à l'aide du courant.

Pour que l'arbre flotté arrive à bon port, il ne faut pas qu'il y ait trop peu d'eau, ni trop.

Lorsqu'il y a trop d'eau, le pays étant inondé, les radeaux s'aventurent au delà des berges normales et, en cas de baisse des eaux, les bois restent échoués au milieu des terres et sont perdus. Lorsqu'il n'y a pas assez d'eau, il n'y a qu'à attendre à l'année suivante.

On met sur les bois la marque de la Cie. Une fois arrivés à la rivière, les bois sont réunis au nombre d'environ 130 pieds et constituent des radeaux, qui se forment en juin à Raheng, sur le Meï-Ping, et à Sokotai, sur le Me-Yom. Des bateliers sont ensuite engagés à raison de 7 ou 8 par radeau et, se bâtissant une hutte dessus, ils descendent avec lui le cours du fleuve. Il faut 15 jours à un train de bois pour descendre de Raheng à Paknampoh; 10 jours de Sawankalok, sur le Me-Yom, à Paknampoh; 3 jours de là à Cheï-Mat, où l'on paie la taxe à l'administration siamoise; 10 jours après, on atteint Bangkok.

Avant d'atteindre une de ces 3 rivières, à l'aide des éléphants ou par les ruisseaux, il faut parfois de longs mois, et c'est ainsi que certains trains de bois mettent un an pour arriver à destination, sans compter qu'en route de nombreux vols sont commis, souvent même par les domestiques et coolies du locataire de la forêt.

Le régime des forêts est très variable, suivant les provinces. Les concessions sont données directement par les gouverneurs dans les provinces de Chieng-Maï, Raheng et Lakhon; elles ont une durée limitée, le plus souvent 3 ans. Aussi, le concessionnaire dévaste-t-il le plus vite possible sa concession, saignant, abattant même les jeunes tailles, sans scrupule pour l'avenir. Il faudrait, comme les Anglais l'ont fait en Birmanie, réglementer cette exploitation et attendre, pour couper un arbre, qu'il ait atteint une certaine circonférence.

On estime à 6.600.000 francs la valeur du bois de teak tiré par an des forêts du Siam. Comme il faut compter dans ce commerce sur un espace de 4 ans avant de retirer un bénéfice, on peut dire que le capital engagé dans ce commerce du bois de teak est de 26.400.000 fr., et l'on évalue à 4.700.000 fr. le revenu annuel retiré par le gouver-

Digitized by Google

nement siamois, au moyen des taxes perçues sur les bois de teak. Ce revenu sera doublé le jour où l'on exploitera les forêts de Nan et du nord de Luang-Prabang.

La *Borneo Company* et la *Bombay Burmah Trading Corporation* achètent plus de la moitié du bois de teak provenant du Siam. Tokay Lam Sam, Chinois protégé Français, vient ensuite comme acheteur.

Le marché principal de bois de teak est à Londres ; on le paie environ 200 fr. par stère. Fn 1895, l'importation de ce bois à Londres a été de 20.280 tonnes, contre 9.720 t. en 1894. Les envois totaux du Siam et de la Birmanie en Europe ont été, en 1895, de 70.800 tonnes, contre 51.400 t. en 1894.

Il serait intéressant de savoir quelle est la quantité de bois de teak importée en France. C'est là une question de douane, car le marché du teak se trouvant à Londres, c'est de ce point que sont expédiés tous les chargements à destination de France. Il faut cependant excepter les achats faits pour notre marine, qui sont envoyés en France par Saïgon. Ce n'est que depuis peu que la marine a compris l'avantage de s'approvisionner directement à Bangkok. Elle profite aussi, pour ses transports en France, des gros vapeurs de la Cie Nationale, qui amènent périodiquement en Indo-Chine troupes et approvisionnements et reviennent parfois à vide. Le premier achat direct remonte à mars 1893 ; il a dû être satisfaisant, car depuis cette époque, les achats n'ont fait que progresser.

L'industrie du teak amène tout naturellement à parler de ses principaux ouvriers, les Khamous, dont le rôle est très important dans les travaux d'exploitation des forêts.

Les Khamous constituent la tribu des « Kas Khamous » de la région du Nam-Hon et relèvent de Luang-Prabang. Ils sont fétichistes et ont un idiome spécial. Sous le régime siamois, ils étaient durement exploités ; on leur envoyait des mandarins qui, sous prétexte de prélever l'impôt du riz, se livraient à de telles concussions, que les Khamous émigraient en grand nombre sur la rive droite du fleuve. Depuis 21 ans, 40.000 Khamous auraient ainsi émigré, sous la conduite de chefs appelés *naï-roï*. En arrivant dans les principautés de Chieng-Maï, de Lakon, de Preh et de Nan, ces *naï-roï* passaient des contrats, pour l'exploitation des forêts de teak, avec les Birmans, qui en sont pour ainsi dire les seuls concessionnaires.

Digitized by Google

Les travaux des forêts se font pendant les pluies, de juin à novembre, et les Khamous sont d'excellents ouvriers pour ce travail; pendant la saison sèche, ils sont employés aux travaux domestiques chez les concessionnaires

Depuis le traité franco-siamois de 1893, les Khamous, placés sous une administration plus régulière, n'ont plus les mêmes tendances à émigrer ; déjà même beaucoup d'anciens émigrants reviennent de la rive droite sur la rive gauche (française) du Mékong, de sorte que la main-d'œuvre des Khamous, si bon marché et si précieuse pour les bois, menace de devenir plus rare.

Aussi, les Cies anglaises songent-elles à s'adresser aux Karènes de la rive gauche de la Salouen; mais avec eux, le salaire et, par suite, le prix du bois de teak augmenteront certainement.

En raison de cette migration, il ne serait pas impossible de détourner, en partie du moins, le courant commercial du bois de teak de Bangkok sur Pnom-Penh, par la voie du Mékong. Mais il n'y faut pas songer pour le moment, après l'exploration hydrographique du Mékong par le lieutenant de vaisseau G. Simon. Plus tard, quand le fleuve aura été balisé, quand ses rapides auront été rendus praticables, à la suite de travaux qui ne peuvent être que l'œuvre du temps, il sera possible d'utiliser ses magnifiques biefs et de rendre navigables au commerce les passages difficiles qui les séparent. Déjà, les vapeurs de la Cie des Messageries fluviales naviguent sur le Mékong central, non sans difficultés, il est vrai. Ce résultat inespéré est plein de promesses pour l'avenir et de bon augure pour le développement du Laos.

B.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

AFRIQUE

M. *de Béhagle* (XXIII, 435), se trouvait, à la fin de mai, sur le haut Oubangui, attendant les dernières charges envoyées de Brazzaville à sa mission. Il ne lui a pas fallu moins de 9 mois pour monter de la côte à l'Oubangui et au Gribingui. A Bangui, il a utilisé son séjour forcé à la répression des cannibales et à la reconnaissance des vallées de la Kémo et de la Toumi, d'où il a rapporté de nouvelles observations géogra-

Digitized by Google

pliques. Les données anciennes sur ces rivières doivent être changées, car la Kémo, après une direction N.-N.-E., s'infléchit vivement à l'E., se rapproche de l'Oubangui à moins d'une heure de marche et à 20 kil. à l'est de son confluent. Au contraire, la Toumi vient du N. sur tout son parcours navigable. M. de Béhagle, une fois ses charges reçues, ralliera aussitôt la tête de sa caravane sur le Gribingui. Dès que les eaux de cette rivière seront hautes, c'est-à-dire dans le milieu de juin, il se mettra en route et descendra au Baguirmi où il compte arriver au commencement de juillet. En août, il reviendra sur l'Oubangui prendre de nouveaux approvisionnements et sera de retour au Baguirmi en octobre.

Le lt anglais *Brodie* est arrivé en Angleterre au retour d'une mission politique au Gando et au Sokoto. Il était accompagné d'une centaine de haoussas commandés par le capitaine Carroll. Le lt Brodie croit à l'invasion du Sokoto central par Rabah, le conquérant du Bornou.

Le prince *Henri d'Orléans* est arrivé à Marseille le 12 août, revenant d'Abyssinie où la saison des pluies arrête actuellement toute exploration. Sitôt l'hivernage terminé, le prince compte repartir pour rejoindre sa caravane et son convoi. Ses projets sont quelque peu modifiés. Au lieu de marcher conjointement avec le cte Leontief, il se propose d'agir séparément, quoique dans le même sens, les intérêts français ne pouvant que gagner à une action complètement libre et indépendante.

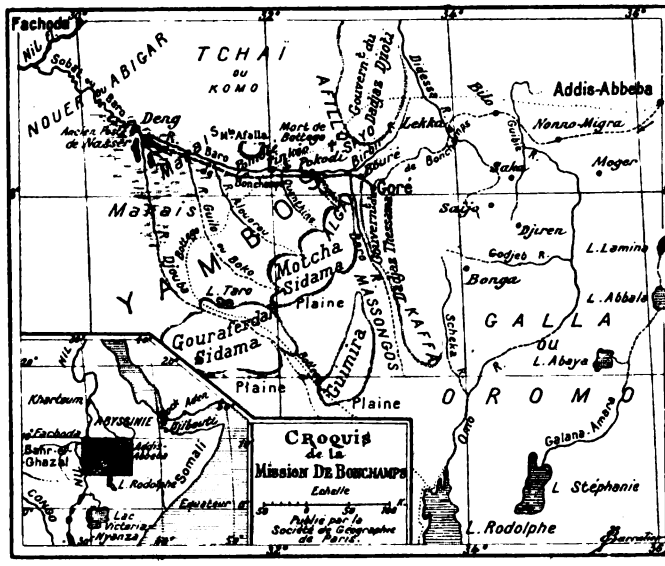
M. *de Bonchamps*, dont nous avons fait connaître l'exploration (XXIII, 480), a donné à la Société de géographie de Paris quelques renseignements complémentaires sur son itinéraire. On sait que son but était de rejoindre la mission Marchand et qu'il n'a pu arriver jusqu'au Nil. L'exploration proprement dite commencée à la rivière Didessa, se continue par Goré et Bouré. M. de Bonchamps franchit ensuite le Baro (le Sobat des Arabes) près de son confluent avec le Birbir. Il fallut pour cela fabriquer des radeaux avec du bois mort, quelques piquets et de grands bidons de campement, la mission ne disposant d'aucune embarcation.

M. de Bonchamps longea ensuite la rive gauche du Baro. Aux montagnes succédèrent les vallées, puis, à Pomolé, la région marécageuse et la plaine qui s'étend jusqu'au Nil. Au delà de l'Alouorou on ne rencontre plus d'habitants, les indigènes ne s'aventurant pas dans ce pays de la fièvre. Le 30 décembre 1897, la mission arrivait au confluent du Djouba et du Baro. Elle n'avait pas d'embarcations, souffrait de la faim

Digitized by Google

et de la fièvre. Dans ces conditions, M. de Bonchamps crut devoir revenir en arrière. à marches forcées. En février 1898, il était de retour à la frontière abyssine. Un accès de fièvre bilieuse le mit hors d'état de recommencer sa tentative avec un des ras de Ménélik, mais deux de ses compagnons se joignirent à ce chef.

M. de Bonchamps est le premier Européen qui ait pénétré dans ces régions. Seul, Bottego avait traversé le Baro, en coupant l'itinéraire de



Bonchamps. La partie inférieure du Sobat, à partir de Nasser, avait été explorée par Junker il y a près de 25 ans. Mais l'exploration de la partie supérieure est l'œuvre de la mission de Bonchamps.

ASIE

M. *Marcel Monnier* (XXIII, 436), dont nous avons annoncé le retour à Paris le 26 juin, après ses traversées de l'Asie, a donné quelques renseignements sur la dernière partie de son voyage. Après avoir heureusement traversé la steppe kirghize, l'exploration arrivait à Bagdad le 25 mars 1898 et, quelques jours plus tard, à Babylone, ayant ainsi employé 10 mois dans la traversée de l'Asie en diagonale, de la mer Jaune au golfe Persique, dont 7 mois passés sur l'itinéraire parcouru par les

Digitized by Google

invasions mongoles. Depuis les ruines de Karakoroum et Karabal-Gassoun, il ne s'est guère écarté de la route suivie par les hordes de Gengis-Khan. Le 1er juin, M. Monnier passait la frontière persane et arrivait le 4 à Tiflis.

Le lieut^t danois *Olufsen*, qui a exploré le Pamir en 1896 (XXII, 114), est parti, le 14 juin, de Och, dans le Ferghana, à la tête de la 2e expédition danoise au Pamir. Sa caravane, qui compte 10 hommes armés et 16 chevaux, est approvisionnée pour un an. L'expédition doit passer une partie de l'été aux environs du Yachil-Koul et du Gas-Koul où elle se livrera à des travaux topographiques, à des observations météorologiques et à des recherches botaniques et zoologiques. Pendant l'automne, elle séjournera dans le Vakhan sur la frontière d'Afghanistan. Elle hivernera ensuite dans le Chougnan. Au printemps 1899, dès que les passes pourront être franchies, M. Olufsen se dirigera au nord vers le Turkestan. Le d^r Paulen s'occupera des récoltes botaniques et le prof^r Hjuler des observations physiques.

OCÉANIE ET AMÉRIQUE.

M. *Jules Garnier*, après avoir parcouru l'Australie occidentale, s'est embarqué à Albany le 23 mai et est rentré en France avec de nombreux documents sur la géologie, la linguistique. Son fils, M. *Pascal Garnier* qui l'accompagnait, mais avait prolongé son séjour en Australie, a été emporté par la fièvre à Coolgardie, à l'âge de 26 ans. Il avait effectué d'importants voyages au Transvaal et en N^lle-Zélande.

M. *J. de Brettes* est arrivé à Bordeaux (17 juil.), après de nouvelles explorations en Colombie et en N^lle-Grenade. De 1892 à 1893, puis de 1897 à 1898, il a suivi l'itinéraire du conquérant espagnol Quesada dans les marécages, les forêts et les savanes de la Colombie. Il a traversé les territoires inexplorés des tribus goagires, le Santander, les territoires aurifères de Soto, les mines d'émeraude de Leïva. Outre ses notes de voyage, M. de Brettes rapporte de curieuses collections d'armes, d'idoles, d'objets de toute nature.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Algérie : *Réorganisation administrative* (XXIII, p. 241). — L'*Officiel*, du 25 août a publié 4 décrets du 23 août modifiant l'organisation administrative de l'Algérie.

Le 1er précise et fortifie sur certains points les pouvoirs du gouvèrneur général.

Le 2e institue sous le nom de « délégations financières algériennes » des corps électifs nouveaux, où les trois grandes catégories de contribuables algériens sont représentées par des délégués élus qui devront être consultés sur toutes les questions d'impôts. Les délégations sont au nombre de trois, représentant : 1° les colons ; 2° les contribuables des villes et villages autres que les colons ; 3° les indigènes musulmans.

Le 3e décret modifie l'organisation du conseil supérieur. La principale innovation consiste dans l'introduction de seize nouveaux membres élus qui sont des membres des délégations désignés par leurs pairs.

Le 4e décret rendu sur le rapport du ministre des cultes réforme l'organisation des consistoires israélites algériens et les renferme dans des attributions d'ordre purement ecclésiastique, en transférant aux bureaux de bienfaisance la distribution des secours provenant de certaines perceptions destinées au soulagement des israélites indigents.

Les Caravanes au Gourara. — Cinq caravanes se sont rendues au Gourara pendant la campagne 1897-1898 :

La caravane du cercle d'Aïn-Sefra de Tiout avant un effectif de 123 hommes, 18 femmes, 300 chameaux ;

La caravane du cercle de Mécheria, qui se composait d'indigènes de toutes les tribus des Hamyan et avait un effectif de 239 hommes, 26 femmes, 8 enfants, 1 082 chameaux.

Les indigènes du cercle de Géryville ont formé deux caravanes : l'une, celle des Ouled-Sidi-Cheikh-Cheraga, ayant un effectif de 116 hommes, 82 femmes, 40 enfants, 428 chameaux ; l'autre, celle des Trafis et des Ksour qui comprenait 757 hommes, 329 femmes, 20 enfants, 2 319 chameaux ;

La caravane de l'annexe de Saïda comprenait des indigènes de toutes les tribus établies sur ce territoire, avec un effectif de 288 hommes, 98 femmes, 3 enfants, 1 063 chameaux. Au total, d'Algérie se sont rendus au Gourara 1 543 hommes, 553 femmes, 291 enfants et 5 282 chameaux.

Sahara. — *Longitude d'In-Salah.* — M. F. Foureau pensait déjà, en 1893, que la longitude d'In-Salah devait être, sur les cartes, reportée beaucoup vers l'est. Il y avait, sur la position de ce point une « confusion inexplicable », comme le disait Hassenstein, certaines cartes plaçaient In-Salah à 0°,5′ O. de Paris, d'autres à 0,29′ O. ; M. Foureau, enfin, pensait que cette ville était, au contraire, à 0°23′ E. du méridien de Paris. Les deux hypothèses extrêmes oscillaient entre 28′ et 52′.

Digitized by Google

En 1893, M. Foureau avait constaté que la masse des oasis du Touat et la région de l'Ouad-Saoura occupaient sur les cartes une position bien trop occidentale. Jusqu'ici les positions des divers points environnants avaient toutes été déterminées en prenant In-Salah pour base. Or, M. Flamand, dans sa mission au Gourara, en 1896, a trouvé, par des déterminations astronomiques, pourTabelkoza la longitude de 1°,31'50" O. de Paris, alors qu'on supposait ce point à 38'10" davantage vers l'ouest. MM. Foureau et Flamand sont donc d'accord pour reporter l'In-Salah et toute la région environnante à 28' vers l'est, ce qui donne pour In-Salah la longitude de 0°,23' à l'est de Paris.

Soudan français : *Situation de Samory.* — La colonne du cᵗ Pineau, qui poursuivait les fugitifs de Sikasso, a pris contact avec les avant-postes de Samory, qui ont battu en retraite vers le Liberia. Le vieil Almamy, voyant se resserrer de plus en plus notre ligne de postes et se voyant couper les communications avec les Anglais de la Côte-d'Or, a jugé prudent de reculer et, se dirigeant vers l'ouest, seule route ouverte, a franchi le Bandama pour gagner le Sassandra. La voie est donc libre entre le Soudan et la Côte d'Ivoire et la retraite de Samory produira, sous ce rapport, le plus heureux effet.

Jonction avec la Côte d'Ivoire. — La colonne Pineau, après avoir parcouru le Djimini et le Diamala, a laissé une garnison à Bouaké qui va être relié à Kouadiokofi, poste occupé par les troupes de la Côte d'Ivoire. D'autre part, les troupes envoyées dans la région d'Assikasso ont renforcé la garnison de Bondoukou et procédé à l'occupation de Bouna évacué par les Anglais. Par suite, une double jonction existe actuellement entre nos possessions du Soudan et de la Côte d'Ivoire. Une des lignes de communication suit le Bandama, par Tiassalé, Toumodi, Kouadiokofi, Bouaké, Kong et Khemokodianikoro. L'autre ligne, celle du Comoé, part de Grand Bassam et passe par Assikasso, Bondoukou, Bouna et Lokhoso.

Côte d'Ivoire : *Commerce en 1896 et 1897.* — Les exportations et les importations de la Côte d'Ivoire ont été à peu près égales en 1896. Les exportations de la colonie ont atteint 4.400.000 fr. et les importations 4.639.000 fr., accusant une progression sur 1895. L'exploitation des bois surtout, s'est beaucoup accrue et les exportations forestières ont doublé en un an. L'exportation des dents d'éléphants est passée de 390 kg. en 1892 à près de 1.500 kg. en 1894. Le caoutchouc voit aussi s'agrandir son marché.

La France reçoit la majorité des produits exportés (2.236.000 fr.), puis vient l'Angleterre (2.116.000 fr.). Malheureusement l'Angleterre importe à la Côte d'Ivoire pour 3.130.000 fr. de marchandises, soit les 2/3 du total, alors que la France (métropole et colonies), ne lui en vend que pour 822.000 fr.

En 1897, il y a peu de changement. La colonie de la Côte d'Ivoire a reçu pour 4.693.800 fr. de produits importés soit 55.000 fr. de plus qu'en 1896. L'augmentation porte surtout sur les combustibles minéraux et les matériaux venant de France.

Les exportations de la colonie ont été en 1897 de 4.718.600 fr., soit 318.800 fr. de plus qu'en 1896; l'augmentation porte surtout sur l'acajou (8 millions de

Digitized by Google

kg. en 1896 et plus de 18 millions 1/2 de kg. en 1897, valant 1.485.000 fr.) et le caoutchouc. Sur le total des exportations la France vient au 1er rang, en recevant près de la moitié (2.236.800 fr.). Elle est suivie de très près par l'Angleterre (2.228.700 fr.). L'ensemble du mouvement commercial présente, sur 1896, une légère augmentation de 374 000 francs.

Dahomey : *Commerce en 1897.* — Les importations totales du Dahomey, en 1897, ont été de 8 243 000 francs, et les exportations de 5 779 000 francs. Parmi les produits importés au Dahomey, citons les boissons (3 677 000 fr.), les denrées coloniales de consommation (1 159 000 fr.), les tissus de coton (1 095 000 fr.), etc. Parmi les exportations du pays, signalons les fruits et graines (3 085 000 fr.) et les huiles et sucs végétaux (1 745 000 fr.).

Le Dahomey a reçu, en 1897, pour 2 939 000 fr. de produits français et a vendu à la France pour 1 515 000 fr. de marchandises. Le Dahomey a reçu, par contre, des pays étrangers, pour 5 304 000 fr. de produits et leur a vendu des marchandises pour 4 251 000 fr.

Si l'on compare ces résultats avec ceux de 1896 (*R. F.*, t. XXII, p. 438), on constate une sensible décroissance : 1 million 1/2 sur les importations et plus de 3 millions sur les exportations. La proportion des importations française et étrangère n'a que peu varié en 1897.

Afrique orle anglaise : *Chemin de fer de l'Ouganda.* — Les travaux du chemin de fer entre Mombassa, sur l'Océan Indien, et l'Ouganda, continuent sans relâche. Les Anglais viennent de livrer à l'exploitation, pour les voyageurs, la ligne jusqu'à Voi, au nord des monts Dara, à 160 kil. de la côte. On compte 9 stations, y compris celle du terminus. Il y a trois classes de voitures. Le tarif est de 60, 30 et 5 centimes par mille anglais (1,6 kilom.). Sauf le dimanche, il existe un train par jour dans chaque direction. Partant de Kilindini, port de Mombassa, à 7 h. 20 du matin, les trains arrivent à Voi à 4 heures de l'après-midi et parcourent donc les 160 kilom. en 8 heures.

ASIE

Tonkin : *Mortalité.* — Sur 706 fonctionnaires constituant les services civils du protectorat du Tonkin on a compté, en 1897, 21 décès (dont 1 suicide et 1 accident), soit une proportion de 3 0/0, alors que cette proportion s'élève à 4 ou 5 0/0 pour certains pays d'Europe. Encore faut-il observer, ajoute la *Quinzaine coloniale*, que si on est arrivé au chiffre de 21 décès au Tonkin en 1897, c'est que la mortalité a été exceptionnellement élevée cette année parmi les surveillants des télégraphes du haut Mékong. Sept de ceux-ci sont en effet décédés depuis le 1er janvier. Cette simple statistique démontre donc que le climat du Tonkin est très supportable aux Européens.

Macao : *Population et Navigation.* — La superficie de la presqu'île de Macao est de 330 hectares. En 1878, il y avait 68.086 habitants dont 63.532 Chinois et 4.476 de nationalité portugaise. En 1896, on y a compté 78.627 habitants dont 74.568 Chinois et 3.898 Portugais. On constate donc une diminution

Digitized by Google

de 578 Portugais et une augmentation de 11.036 Chinois. La population chinoise comprend, à Macao, 45,037 indigènes du sexe masculin contre 29.531 seulement du sexe féminin.

Le nombre des navires entrés et sortis a augmenté depuis 1880, mais cette augmentation porte exclusivement sur les jonques chinoises et les steamers à faible tirant d'eau. Les principales causes de la diminution constante de navires de haut bord irréguliers tiennent à l'envasement progressif du port qui les oblige à mouiller au large dans une baie ouverte où ils manquent d'abri et à la perception de droits d'ancrage de 50 reis par tonneaux de jauge. Mais les Portugais ont aboli récemment les droits de tonnage (R. F. 1897, t. XXII, p. 498) et cette mesure pourra, sans doute, arrêter quelque peu la décadence de Macao.

Chine : *Mission américaine.* — Après la mission lyonnaise française, après la mission allemande et la mission anglaise, voici venir la mission américaine chargée d'explorer commercialement l'Extrême-Orient. Le conseil d'administration du musée commercial de Philadelphie a décidé, en effet, d'envoyer une mission de 3 membres chargée d'étudier les marchés chinois; ce sont MM. C. A. Green, Sheridan P. Read et le dr Gustave Niederlein. La mission dont l'initiateur est M. William Harper qui vient de faire un voyage autour du monde, se rendra d'abord à Hong-Kong, puis à Shanghaï et restera 10 à 12 mois en Chine. Elle rayonnera dans le bassin du Yang-Tsé et dans le nord de l'empire. Elle étudiera en route les moyens de développer le commerce américain dans les régions traversées et les industries locales.

Arbre à huile. — L'*Aleurites cordata* ou arbre à huile chinois, existe en Chine depuis très longtemps. Les feuilles, l'écorce et les fleurs de certaines variétés sont employées en médecine. L'une d'elles donne une huile très appréciée des Chinois ; elle est cultivé dans le Szé-Tchouen, le Hounan et le Houpé. Cet arbre, dit la *Revue Scientifique* atteint 7 à 8 mètres de haut. Les feuilles sont grandes et belles ; les fleurs sont petites et roses. Le fruit est vert et ressemble à la pomme. C'est des graines qu'on tire l'huile. Ces graines se récoltent en août et septembre et sont écrasées au moyen de presses en bois. L'huile fournie est claire, ressemble à de l'huile de lin, mais répand une odeur désagréable. On emploie cette huile pour la peinture et le vernis pour rendre imperméables le papier et les étoffes, pour l'éclairage. Son emploi le plus usuel est dans la construction des bateaux dont elle bouche les fentes entre les planches, qu'elle rend imperméables. On applique l'huile après l'avoir fait chauffer, et on en badigeonne la carène une ou deux fois par mois. La suie de l'huile brûlée sert à préparer l'encre de Chine. Par Hankow on a exporté, en 1895, pour près de 6 millions d'huile ; mais cette exportation se fait presque exclusivement sur les ports chinois.

OCÉANIE

Iles Bonin : *Situation.* — Les îles Bonin (Ogasawarajima), situées par 27° lat. N. et par 140° long. E., ont été visitées récemment par des ingénieurs. La population a doublé depuis 10 ans par l'immigration. Les habitants

Digitized by Google

cultivent la canne à sucre, élèvent du bétail, mais négligent la pêche qui pourtant serait fructueuse. Les habitants sont : des aborigènes d'origine malaise vivant en sauvages et se logeant dans des cavernes, des Japonais immigrés qui font du commerce et de la culture, des métis asiatiques, Chinois. Tagals, Coréens et Nippons, des Européens de toutes nationalités. Ces derniers, ignorés, déclassés, attirés par l'absence d'impôt et de gouvernement, ont adopté une vie libre et facile, dans ces îles fertiles. Ils sont régis plus ou moins par la loi du plus fort et ont d'assez bons rapports avec les indigènes; ils s'allient souvent avec des femmes du pays.

Quatre écoles sont dirigées par des missionnaires européens et reçoivent beaucoup d'enfants. Le gouvernement du Japon paye à la Cie Nippon-Yusen-Raisha 6.000 yens de subvention pour relâcher aux îles Bonin 6 fois par an. L'intervention de l'administration japonaise est à la veille d'avoir lieu dans cet archipel; elle est paraît-il peu enviée par les aventuriers européens qui y ont cherché l'absence de toute sujétion.

Iles Marshall. — M. Steinbach, médecin allemand, a étudié récemment cet archipel fort peu connu, qui est possession allemande depuis 1886.

Les îles Marshall sont basses et forment deux rangées parallèles nommées Ratak et Ralik. Elles sont situées entre les 4° et 15° latitude nord et les 161° et 173° long. E. Il y a 34 îles d'une surface totale de 450 kilom. carrés. Ces îles de corail ont la forme d'atolls. Le Lai atoll n'a qu'un diamètre de 7 à 9 kilom., tandis que celui de Kwajelin, a plus de 110 kilom. de long sur 37 de large.

Le climat, quoique tropical, est supportable. La moyenne de la température, à Yaluit, est de 27° centigrades. La température la plus haute observée a été de 33°,8 et la plus basse de 21°,5. L'humidité est très grande. La quantité de pluie qui tombe par an est de 4.500 millimètres. Le temps est très nuageux aux îles Marshall; en 1893, on n'a eu que 6 jours parfaitement clairs. Les îles ne contiennent pas d'eau douce. Les indigènes conservent l'eau dans des fossés et les Européens recueillent l'eau de pluie sur le toit de leurs habitations.

L'abondance des pluies donne une belle végétation. La flore comprend plus de cent espèces de plantes. La faune par contre est peu variée. Le rat et la souris sont les seuls mammifères. Comme oiseaux, il n'y a que des pigeons et des coucous. De petites baleines pénètrent parfois dans les lagunes de l'archipel, qui est riche en poissons.

Iles Santa-Cruz : *Annexion anglaise.* — On annonce de Sydney qu'un croiseur britannique a procédé à l'annexion des archipels Santa-Cruz et Duff, dans le Pacifique.

Les îles de la Reine-Charlotte, qui forment l'archipel de Santa-Cruz, couvrent une superficie totale de 938 kilomètres carrés, entre les Nouvelles-Hébrides et les îles Salomon; elles sont au nombre d'une quinzaine. Le nom de Duff (ou de Taoumako) s'applique au petit groupe de onze îles tout voisin de Santa Cruz et occupant environ 30 kil. carrés.

Digitized by Google

C'est dans cet archipel que se trouve l'îlot de Vanikoro, connu par le naufrage de La Pérouse et de ses compagnons.

La population est d'environ 5.000 habitants. Les indigènes sont agriculteurs ou pêcheurs. Leur industrie consiste à construire des canots et à fabriquer des nattes, des étoffes en écorce, etc. Comme aux Nouvelles-Hébrides, leurs armes sont l'arc et les flèches, la lance, la massue.

L'archipel, découvert en 1595 par Mendana, fut retrouvé près de 2 siècles plus tard par l'Anglais Chartered qui lui donna le nom d'îles de la Reine-Charlotte. Les habitants ont eu souvent maille à partir avec les Anglais qui ont usé de représailles à plusieurs reprises.

Tahiti : *Commerce.* — La situation commerciale de Tahiti, la plus éloignée de toutes nos possessions, presente une caractéristique particulière. Les importations totales à Tahiti et dépendances ont été, en 1897, d'après la *Revue Coloniale*, de 3 745 140 fr. (dont 737 600 fr. de tissus, 448 000 fr. d'ouvrages en métaux, 426 000 fr. de farineux alimentaires, 259 000 fr. de produits et dépouilles d'animaux, etc.).

Les exportations de Tahiti, en 1897, ont été de 3 150 660 fr.) dont 1 128 000 fr. de matières dures à tailler, 904 000 fr. de denrées coloniales de consommation, 769 000 fr. de fruits et graines, etc.).

La France a importé directement à Tahiti pour 258 123 fr. de marchandises, auxquelles il faut ajouter 131 989 fr. de marchandises françaises importées par voies étrangères. Les exportations de la colonie, en France, atteignent 310 814 fr. Les importations de l'étranger à Tahiti sont de 3 354 138 fr. (soit 9 fois supérieures à celles de la France) et les exportations de la colonie pour l'étranger de 2 510 334 fr.

De toutes les colonies françaises, Tahiti est celle où le commerce étranger a la plus grosse part et ce sont les États-Unis qui font le trafic le plus important. Cela s'explique facilement par le voisinage de l'Amérique et par l'éloignement de la France. Il faut dire aussi qu'un service régulier de voiliers existe entre Tahiti et San-Francisco, tandis qu'il n'y en a pas avec la France. Le conseil général a déjà réclamé la création d'une marche régulière de vapeurs avec San-Francisco d'un côté et Nouméa de l'autre. Il a même voté une subvention de 200 000 fr. en faveur de cette dernière ligne, la seule que la France ait intérêt à créer pour son commerce. Si la métropole votait à son tour une subvention, la ligne de Nouméa à Tahiti pourrait ainsi se créer et vivre. Ce serait un moyen efficace pour arrêter la décadence de nos établissements d'Océanie.

EUROPE ET DIVERS

Suisse : *Chemin de fer du Gornergrat.* — Le 20 août, on a ouvert en Suisse le chemin de fer le plus élevé de l'Europe, celui qui conduit de Zermatt au Gornergrat. Ce n'est pas seulement parce qu'il détient le record de l'altitude que ce chemin de fer nouveau est une œuvre extraordinaire. Ce qui le met hors pair dans un pays où abondent les lignes de montagne, c'est la beauté et la variété des paysages devant lesquels il passe ; c'est aussi la

Digitized by Google

douceur et la régularité de la traction électrique qui prend le voyageur à l'altitude de 1.067 mètres, à Zermatt, pour le déposer une heure plus tard à 3.018 mètres, en face du panorama justement fameux du Gornergrat, à quinze minutes au-dessous de l'hôtel qui enlaidit et encombre le sommet (3.136 mètres) de cette inoffensive montagne. Le chemin de fer du Gornergrat n'a pas, comme celui de la Jungfrau, la prétention de faire concurrence à l'alpinisme. Il se borne à substituer au mulet un mode de transport plus rapide, plus confortable et même plus économique. Un mulet coûtait 15 fr. de location et 2 fr. de pourboire au muletier ; et on ne l'utilisait guère que pour la montée, la descente en selle étant fatigante. Dès aujourd'hui, on monte au Gornergrat pour 12 fr. et la double course se paie 18 fr. En outre, le trajet en chemin de fer est trois fois plus rapide que l'autre.

L'énergie électrique est fournie à la locomotive par des trolleys qui la reçoivent de deux fils suspendus au-dessus de la voie ; la locomotive elle même est d'un système assez nouveau qui, essayé d'abord avec succès par les tramways de Lugano, a été appliqué ensuite sur la ligne d'Engelberg et sera probablement adopté par le petit chemin de fer de la Jungfrau.

Croiseurs auxiliaires anglais et français. — Depuis quelques années, la durée des traversées de l'océan Atlantique a été abrégée de moitié. La vitesse des paquebots n'est pas restée en arrière de celle des navires de guerre. Aussi ces bâtiments marchands, appelés lévriers de l'Océan (greyhounds), sont-ils susceptibles, à cause de leur grande vitesse, de rendre des services signalés, en cas de guerre, comme croiseurs auxiliaires. Il est donc intéressant de comparer entre eux les bâtiments marchands de la France et de l'Angleterre. Le tableau suivant indique le nombre des navires français et anglais de plus de 3.000 t. classés suivant les vitesses présumées, à partir de 16 nœuds :

Bâtiments de	19 nœuds ou plus	7 anglais.	1 français.
—	18	5 —	» —
—	17 1/2	6 —	8 —
—	17	13 —	1 —
—	16 1/2	8 —	2 —
—	16	16 —	1 —
		55 anglais.	13 français.

L'Angleterre a donc 4 fois plus de bâtiments de ces classes supérieures que la France. Le tonnage des bâtiments anglais de plus de 100 t. est de 12.969.951 t., alors que celui des bâtiments français n'est que de 1.089.540 t., soit 12 fois moins.

L'amirauté anglaise n'a que 4 bâtiments subventionnés, classés comme croiseurs de réserve, de plus de 19 nœuds : l'*Etruria* et l'*Umbria* (Cunard), le *Majestic* et le *Teutonic* (White Star) : on peut leur adjoindre la *Campania* et la *Lucania* (Cunard) et la *Caledonia* (Cie Péninsulaire et Orientale). La France n'a qu'un navire comparable à ceux-là : la *Touraine* (Cie Transatlantique). L'Allemande en a 7 de 5.000 à 9.000 t. ayant 18 1/2 à 19 nœuds de

Digitized by Google

vitesse. Aucun navire anglais de 18 nœuds n'est à la disposition de l'Amirauté, mais il en est ainsi de la *Britannia*, de l'*Oceana*, du *Victoria* et de l'*Arcadia* (17 n. 1/2, Cie P. et O.), qui sont subventionnés, sauf le dernier. C'est dans les navires de cette vitesse que la France a ses meilleures forces auxiliaires avec des déplacements de 6.000 à 7.000 t. ; tels sont : l'*Armand-Béhic*, l'*Australien*, le *Polynésien* et la *Ville-de-la-Ciotat* (Messageries Maritimes), la *Bourgogne*, la *Gascogne*, la *Bretagne* et la *Champagne* (Cie Transatlantique).

Parmi les navires de moindre vitesse, en descendant jusqu'à 15 nœuds, sont à la disposition de l'Amirauté anglaise, sans subvention : *Rome*, *Massilia*, *Valetta*, *Ballarat*, *Paramatta* et *Carthage* (P. O.), *Servia* et *Gallia* (Cunard), *Britannic*, *Germanic* et *Adriatic* (White Star), de même que *Empress of India*, *Empress of China* et *Empress of Japan* (Cie du Pacifique Canadien) qui sont subventionnés.

La France n'a que 5 navires marchands de 17 n. 1/2 : *Duc-de-Bragance*, *Eugène-Pereire*, *Général-Chanzy*, *Maréchal-Bugeaud* et *Ville-d'Alger* qui sont affectés, par la Cie Transatlantique aux services de Marseille à Alger. On voit donc que l'infériorité de la France, sous ce rapport, est énorme, puisqu'elle n'a que 5 bâtiments à mettre en ligne contre 83 anglais.

La France possède encore la *Navarre* (6.959 t.), le *Brésil* (5.810 t.), *La Plata* (5.677 t.) et la *Normandie* (6.283 t.). Il existe encore un grand nombre de navires marchands anglais d'égale vitesse, mais ayant moins de 3.000 t. de déplacement ; de faible valeur de combat, ils peuvent cependant servir d'éclaireurs de guerre. Le tableau suivant indique le nombre des navires marchands anglais de moins de 3.000 t. et ayant plus de 16 nœuds de vitesse :

Bâtiments de 19 nœuds ou plus.	4	à hélice.	12	à roues.
— 18 1/2	»	—	4	—
— 18	5	—	15	—
— 17 1/2	»	—	3	—
— 17	6	—	10	—
— 16 1/2	1	—	8	—
— 16	5	—	9	—
	21	à hélice.	61	à roues.

L'exposé qu'on vient de lire remonte à 4 années.

Si nous l'avons publié, c'est afin d'établir que la situation de la France n'pour ainsi dire pas changé depuis ce temps. En effet, la *Touraine* est toujour avec ses 19 nœuds notre plus rapide grand paquebot susceptible d'être armé en guerre. Et, tandis que la France reste stationnaire, l'Angleterre, l'Allemagne, les Etats-Unis voient leur flotte marchande s'augmenter sans cesse de paquebots à grande vitesse donnant en service courant une moyenne de 20 à 22 nœuds. Vienne une guerre avec une de ces trois puissances, et la France sera sous ce rapport en état d'infériorité notoire. La guerre hispano-américaine est pour nous un enseignement dont nous devons savoir profiter en constituant à bref délai une flotte marchande de paquebots à grande vitesse.

Digitized by Google

Traversées transatlantiques : *Rapidité exagérée.* — On entend souvent répéter que certains steamers viennent de réaliser le parcours d'Angleterre à New-York en 5 et 6 jours, et l'on a même annoncé la possibilité de faire bientôt ce trajet en 4 jours. Il y a là beaucoup d'exagération et en réalité, il faut 8 et 9 jours au moins. En effet, les Cies ont l'habitude de laisser en dehors de leurs calculs une grande étendue du parcours, ce qui explique la différence. Non seulement le temps passé pour se rendre de Londres à Liverpool n'est pas compté, mais il en est de même pour le trajet de Liverpool à Queensown (22 heures) et celui du phare de Sandy Hook à New-York (24 heures). Cette façon inexacte de compter les traversées montre qu'il ne faut pas trop attacher d'importance au temps indiqué par les Cies pour les traversées transatlantiques, temps qui doit être majoré d'environ 2 jours.

Augmentation de la population des villes. — Les villes continuent, dans le monde entier, à progresser aux dépens des campagnes; mais un fait généralement peu connu et que M. Ripley a mis récemment en évidence, c'est que plusieurs cités d'Europe s'accroissent plus rapidement que la plupart de celles d'Amérique.

Berlin a dépassé New-York en moins d'une génération ; depuis 21 ans, sa population s'est accrue autant que celle de Chicago et 2 fois plus que celle de Philadelphie. Hambourg a gagné 2 fois autant d'habitants que Boston, depuis 1875. Stockholm a doublé sa population, Copenhague l'a augmentée 2 fois 1/2, Christiania l'a triplée en une seule génération. A Rome, la population est passée de 184.000 en 1860 à 450.000 en 1895. A Vienne, elle a triplé pendant la même période, avec ses faubourgs. Paris a absorbé, de 1881 à 1891, les 4/5 de l'augmentation totale de la France.

En Angleterre, plus de la moitié des villes comptant plus de 25.000 habitants, sont nées durant le XIXe siècle ; 60 même des 105 villes dans ce cas sont nées depuis 1825. 8 0/0 à peine des habitants des villes sont des enfants de citadins, en prenant pour base une résidence prolongée pendant 3 générations. A Londres et à Paris, les immigrants forment plus du tiers de la population. Pour 40 des principales villes d'Europe, un 5e seulement est dû aux habitants de la ville.

Congrès national de géographie. — C'est à Marseille que se tiendra le congrès en 1898, du 18 au 25 septembre, sous la présidence du prince A. d'Arenberg.

Parmi les nombreuses communications annoncées signalons, au point de vue extérieur, celles de MM. Brenier, sur la Mission lyonnaise en Chine; Gourdet, sur le chemin de fer en Asie centrale; J. Borelli, sur la rivière Omo; Besson, sur la France à Zanzibar, etc. Des conférences seront faites, en outre, par Mme Massieu, MM. Bonvalot, M. Dubois, capitaine Baud, etc.

Guides Joanne : *Londres et ses environs.* — C'est un guide entièrement nouveau que la maison Hachette offre aujourd'hui aux voyageurs, toujours nombreux, qui vont visiter Londres. Et comme la plupart du temps ceux-ci ne savent pas l'anglais elle a eu soin, tout d'abord, de placer, en feuillets séparés, un petit interprète de la langue anglaise avec les phrases les plus essentielles. Comment peut-on se rendre de

Digitized by Google

France en Angleterre; quels sont les moyens de transport à Londres, les hôtels, les monnaies, la vie de tous les jours en un mot; tel est le côté pratique. Puis vient une étude descriptive et historique de Londres, les particularités souvent originales de la vie anglaise, les monuments, les musées, les grands établissements de la capitale. Enfin une 3e partie est consacrée aux environs et aux principales villes sur le détroit.

Ce qui augmente la valeur de ce guide ce sont les nombreux plans et cartes qui l'accompagnent et ne sont pas moins de 40, en noir ou en couleurs et rendront aux touristes des services fort appréciés.

Cavelier de la Salle : par E. Guénin, Challamel, éditeur. — Le Comité Dupleix inaugure une série de notices sur « les hommes d'action », par une biographie de Cavelier de la Salle, un de ces audacieux explorateurs à qui la France d'autrefois devait la possession de tant de belles colonies aujourd'hui perdues. Cette étude se distingue par un style sobre, alerte et vivant, comme il convient à celui qu'elle met en lumière. Si courte qu'elle soit (71 pages), elle fait bien connaître l'homme et son œuvre, auxquels le lecteur s'attache dès les premières lignes et qu'il suit jusqu'à la fin avec une émotion mêlée de tristesse. Cavelier de la Salle fut, en effet, de ces bons serviteurs auxquels on rend justice quand ils ont disparu, et dont le sort semble fait pour déconcerter les dévouements et paralyser les initiatives. Grâce à Dieu cependant la race n'en est pas encore épuisée pour nous, et le généreux appel de M. Bonvalot, dans la remarquable préface qu'il a écrite pour le livre de M. Guénin, trouvera, nous l'espérons, écho dans cette jeunesse française à qui le grand explorateur demande de continuer les « Gesta Dei per Francos ».

Le Désastre, par Paul et Victor Margueritte. Plon, éditeur. — L'accueil chaleureux fait à cet ouvrage qui, depuis le commencement de l'année atteint presque sa 60e édition est pleinement justifié. Sous forme de roman les auteurs, fils du brillant général Margueritte tué à Sedan, ont retracé le pénible calvaire que suivit l'armée de Metz. Ils ont su faire vibrer dans leur récit toutes les cordes du patriotisme, exaltant les sentiments de devoir, de dévouement et de sacrifice. C'est là une œuvre autrement méritoire que celle qui consiste à mettre au premier plan toutes les défaillances, les lâchetés, les trahisons.

Mémoires du gal baron de Marbot, 3 vol. in-16. Plon, éditeur. — L'immense succès de ces mémoires a été si vif, si universel, qu'il a remis en vogue tous les souvenirs sur ce premier Empire. Cette édition à 3 fr. 50 le volume, aussi complète que la grande édition in-8e popularisera encore d'avantage par son bon marché l'œuvre immortelle du brillant général. Tout le monde pourra lire aussi les captivants récits de l'un des héros les plus sympathiques de l'épopée impériale et sentir vibrer l'âme du soldat, la fièvre du patriotisme et de l'enthousiasme dans ces pages d'une franchise toute militaire, d'une *furia* toute française. La lecture de ces mémoires est réconfortante surtout pour les jeunes. C'est faire œuvre saine et patriotique que de leur donner le plaisir de les lire.

Dieppe. Tel est le titre d'un élégant album que le comité dieppois de publicité vient de faire paraître. Les monuments de la vieille cité, ses beautés naturelles, ses environs pittoresques qui y attirent nombre de baigneurs, sont reproduits par des illustrations d'une grande finesse.

Le Gérant, Édouard MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 17828-8-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

FRANÇAIS ET ANGLAIS SUR LE NIL

I. — LA PRISE DE KHARTOUM

Tandis qu'en France les esprits, hypnotisés en quelque sorte par les passions et les surexcitations d'un procès de trahison transformé en brandon de discorde, semblent ne pas s'apercevoir qu'il y a au dehors d'autres questions autrement graves que celle qui absorbe toutes leurs pensées et dirige tous leurs actes, des événements d'une haute importance se déroulent sur les rives du Nil. Les Anglais, sous le couvert du gouvernement égyptien, ont repris Khartoum après avoir entièrement défait le Mahdi, et l'expédition française Marchand, partie du haut Oubangui, a occupé Fachoda, sur le Nil, coupant ainsi aux Anglais la route du centre africain qu'ils s'apprêtaient à suivre. Ces deux événements étaient prévus depuis longtemps et on ne s'explique l'émotion que le second cause en Angleterre, que par la vivacité de la déception éprouvée par nos bons voisins, toujours heureux de nous jouer un mauvais tour, mais plus grincheux encore qu'un joueur qui a perdu quand on leur rend la pareille.

Treize années se sont écoulées depuis l'époque où Gordon-Pacha, après avoir héroïquement défendu Khartoum pendant un an, est tombé avec la ville sous les coups des Mahdistes (26 janv. 1885). A cette époque, l'empire du Mahdi, dont nous avons retracé récemment la formation et les progrès (1) était à son apogée. Le gouvernement du Khédive Tewfick soumis docilement à toutes les instructions du cabinet britannique, avait abandonné au khalife toutes ses possessions du Soudan et de la Nubie et n'avait maintenu sa domination que jusqu'aux frontières de l'ancienne Egypte.

Cet état de choses dura jusqu'en 1896, sans qu'aucun traité de paix eut été conclu avec le Mahdi, mais aussi sans actes d'hostilité autres qu'un échange de coups de feu ou une razzia sur la frontière établie, événements qui, par une coïncidence extraordinaire, ne manquaient pas de se produire lorsque la diplomatie remettait sur le tapis la question de l'évacuation de l'Egypte par les Anglais. Ceux-ci avaient alors bien soin d'agiter le spectre du péril mahdiste et de déclarer que la sécurité de l'Egypte dépendait du maintien de leur occupation. Et les choses en restaient là,

(1) Voir *Rev. Fr.* avril 1896, t. XXI, p. 231, *le Mahdisme au Soudan* (avec carte).

Digitized by Google

Cependant le gouvernement britannique reconnaissait qu'il avait commis une grave faute en abandonnant le Soudan au Mahdi. Peu à peu un courant d'opinion favorable à la reprise de Khartoum se forma et cela d'autant plus facilement que le projet de M. Cecil Rhodes d'établir une ligne ininterrompue de postes anglais du Cap au Caire, était fort en faveur dans l'empire britannique. On n'attendait plus qu'une occasion pour agir. Les événements d'Abyssinie la firent bientôt naître.

Malheureusement engagée dans une lutte sanglante avec Ménélik, en conflit permanent avec les Derviches à Kassala, l'Italie se demandait si l'Angleterre, à laquelle elle avait fait tant d'avances, ne l'aiderait pas à sortir du guêpier où elle était tombée. Le gouvernement britannique comprit, et saisit l'occasion de venir en aide à une nation amie, mais non alliée, en attaquant les Mahdistes à l'autre extrémité de leur empire, à la frontière d'Egypte, à 1,200 kilomètres de Kassala ! C'était une nouvelle conquête du Soudan qui commençait.

La 1re campagne (1896) conduisit les troupes anglo-égyptiennes à Dongola dont elles s'emparèrent sans grande difficulté. La faible résistance des Derviches, comparée à celle qu'ils opposèrent en 1885 à l'armée anglaise du général Wolseley, indiquait bien l'état de décadence dans lequel était tombé l'empire mahdiste. Aussi dès ce moment la reprise de Khartoum fut-elle fermement arrêtée. Elle se serait sans doute accomplie dans la 2e campagne (1897) si la sérieuse prise d'armes qui se produisit à la frontière nord-ouest de l'Inde n'avait obligé le gouvernement britannique à mobiliser 60.000 hommes pour entreprendre l'infructueuse campagne dirigée contre les Afridis et à différer par suite l'envoi de troupes destiné au Soudan oriental. Tout se borna à l'occupation presque sans résistance d'Abou-Hamed et de Berber, et à la construction d'un chemin de fer de Ouadi-Halfa à Abou-Hamed afin de faciliter, à aussi grande distance, le ravitaillement du corps expéditionnaire.

Les Derviches qui n'avaient plus l'ardeur et le fanatisme d'antan, n'inquiétaient nullement les envahisseurs. Ils se contentèrent d'établir un camp fortifié près de Dakheïla sur l'Atbara, position d'où on pouvait assaillir sur ses derrières une armée remontant le Nil. Voulant écarter cette éventualité le sirdar, ou généralissime, sir Herbert Kitchener résolut de le détruire. Le 8 avril 1898 les positions des Derviches

Digitized by Google

furent attaquées au point du jour et enlevées d'assaut. Les Derviches perdirent 2.000 tués et 3.000 prisonniers parmi lesquels leurs chefs l'émir Mahmoud. Les anglo-égyptiens eurent 60 tués et 420 blessés. Après cette victoire le sirdar revint à Berber, attendant la crue du Nil, en août, pour poursuivre sa marche en avant.

Dans l'intervalle rien ne fut négligé pour assurer le succès de l'expédition. Le chemin de fer, qui depuis Ouadi-Halfa suit pas à pas l'expédition, fut prolongé jusqu'à l'Atbara, rendant faciles et rapides les communications avec le Caire. à 1.900 kilomètres de distance. La célérité des moyens de locomotion a permis à des officiers de se rendre en 12 jours de Londres au camp du sirdar. Munitions, vivres et approvisionnements de toute sorte, dont les soldats anglais sont toujours gratifiés avec un soin poussé à l'extrême, ont pu ainsi être facilement concentrés.

Afin de rendre décisive cette 3e campagne le corps expéditionnaire fut encore renforcé de troupes britanniques. Son effectif fut porté à 24.000 hommes dont moitié environ de soldats anglais. Sur le Nil 10 canonnières et 4 autres vapeurs devaient appuyer la marche en avant. Quant aux Mahdistes le nombre de leurs soldats était évalué à 40.000.

Le 14 août, l'avant-garde du sirdar quitta le camp situé au confluent de l'Atbara. On croyait qu'un combat sérieux aurait lieu près de Chablouka, à la 6e cataracte, où le chenal du Nil est torrentueux et de nature à entraver le passage des canonnières et où, sur terre, de hautes falaises forment une série de défilés propres à une action défensive. Les Mahdistes n'avaient point manqué de construire des retranchements et d'élever des batteries à cet endroit ; mais lorsque les troupes anglaises y arrivèrent elles trouvèrent le passage abandonné. Le Mahdi avait préféré concentrer toutes ses forces sous les murs de sa capitale, Omdurman, en face de Khartoum qui n'est plus qu'une ruine. C'est là que devait avoir lieu le choc décisif, le vendredi 2 septembre. En voici le récit télégraphié d'Omdurman après la bataille :

« Des patrouilles de cavalerie, lancées le matin dans la direction d'Omdurman, découvrirent l'armée derviche avançant en ligne de bataille sur une étendue de 3 ou 4 milles. Des fanions innombrables flottaient au vent, au-dessus des masses de cavalerie et d'infanterie des Derviches qui chantaient des chants de guerre.

Digitized by Google

L'infanterie anglaise prit alors position au dehors du camp de Agaïza, ayant à droite les Soudanais, puis les Égyptiens. Entre chaque brigade était une batterie de mitrailleuses Maxim. La ligne des bataillons était flanquée à droite et à gauche de fortes batteries Maxim-Nordenfeldt. En arrière, 2 brigades égyptiennes formaient la réserve.

A 7 h. 20 du matin, les Derviches se massaient sur les hauteurs qui dominent leur camp et s'avançaient délibérément en formation enveloppante. A 7 h. 40, l'artillerie anglaise ouvrait le feu, auquel riposta la mousqueterie derviche. L'ennemi, se portant sur la gauche de la ligne anglaise, commençait une charge vigoureuse; mais cette charge fut arrêtée par le feu général de toute la ligne anglaise, feu qui dura un quart d'heure.

Pendant ce temps, les deux brigades de réserve avaient reçu l'ordre de se porter en soutien sur la gauche. Les Derviches, ne pouvant approcher, firent alors une attaque déterminée sur le centre; mais leurs cavaliers furent de nouveau maintenus à distance et balayés par une grêle de projectiles. L'armée derviche se retira, laissant le sol couvert de cadavres. La bravoure de ces barbares avait été incroyable. Leurs émirs à cheval et leurs porte-drapeaux, avec un superbe mépris de la mort, s'efforçaient d'avancer et arrivaient même jusqu'à quelques centaines de mètres de notre ligne.

Le colonel Rhodes, frère de M. Cécil Rhodes, qui agissait comme correspondant du *Times*, et plusieurs autres officiers anglais, ont été blessés. Un lieutenant et un capitaine ont été tués.

Au moment où les Derviches battaient en retraite, l'armée anglo-égyptienne quitta le camp en échelons de bataille, se dirigeant dans la direction d'Omdurman. Les brigades venaient d'atteindre le sommet des hauteurs voisines du Nil, lorsque les Soudanais de l'aile droite rencontrèrent l'ennemi qui s'était reformé dans les rochers à deux milles du camp anglais autour de l'étendard du khalife pour tenter une suprême attaque. 15.000 Derviches attaquèrent les Soudanais qui, soutenus par les mitrailleuses Maxim, résistaient pendant que le général Kitchener ordonnait à la gauche et au centre d'opérer une conversion.

En 10 minutes, avant que les Derviches eussent pu réussir dans leur attaque, les Anglais s'emparaient des rochers, et l'ennemi surpris dans la dépression de terrain était fauché par des feux croisés d'artillerie et de mousqueterie. Tous ses efforts furent vains. L'armée derviche était

Digitized by Google

réduite graduellement à des groupes épars et le sol jonché de cadavres enveloppés de burnous, ne ressemblait plus qu'à un pré couvert de flaques de neige.

Parmi les incidents de la bataille, on signale une charge de lanciers qui, interceptés par une masse de Derviches, purent la traverser en se taillant un passage à coups de sabre et de pistolet. Ils eurent le lieutenant Grenfell tué et 4 officiers blessés ; 40 lanciers furent tués ou blessés.

Sur l'aile droite, la cavalerie égyptienne lutta toute la journée contre les cavaliers Baggaras et reprit aux Derviches un canon dont ceux-ci s'étaient emparés. La conduite des Derviches a été simplement héroïque.

A 11 heures un quart, le général Kitchener ordonna l'avance générale. Les débris des Derviches furent repoussés dans le désert, pendant que la cavalerie leur coupait la retraite sur Omdurman. A midi un quart, la colonne anglaise se portait sur Omdurman, ayant à sa tête le général Kitchener, porteur de l'étendard noir pris au khalife. Omdurman était occupé à 4 h. après une courte lutte. »

Cette brillante victoire, due à la supériorité de la tactique et surtout de l'armement des Anglais, ne coûta que peu de monde aux vainqueurs : 23 sous-officiers et soldats anglais tués, dont 19 du 21e lanciers et 99 blessés, dont 12 officiers ; 21 égyptiens ont été tués et 230 blessés. Quant aux Madhistes, le recensement de leurs pertes fait sur le champ de bataille accuse 10.800 tués. Plus de 3.000 ont été faits prisonniers. Un courrier, parti d'Omdurman après la victoire, est arrivé au Caire en 87 heures.

La cavalerie, après avoir poursuivi les fuyards pendant 50 kilomètres en suivant les bords du Nil, découvrit que le mahdi Abdullah s'était dirigé à l'ouest vers le Kordofan, avec une poignée de cavaliers. Elle cessa alors la poursuite rendue d'ailleurs impossible par l'épuisement des chevaux qui avaient été montés pendant 48 heures sans interruption.

Khartoum reconquis, l'empire du mahdi brisé, que va faire l'Angleterre ?

C'est au nom du khédive que le Soudan est reconquis, mais c'est aussi et surtout dans l'intérêt de l'Angleterre. C'est avec le concours de l'armée égyptienne, mais c'est aussi avec l'assistance des forces anglaises et la direction d'un général anglais. C'est aux frais des contribuables

Digitized by Google

égyptiens, mais c'est aussi avec l'aide du Trésor britannique ; et le cabinet de St-James, qui avait avancé à l'Égypte la somme de 798.000 livres sterling, a déclaré, et la Chambre des communes l'a approuvé (juin 1898), que ce prêt ne devait jamais être remboursé.

La conversation diplomatique engagée de temps à autre pour bien établir qu'il ne faut pas compter sur la prescription, va sans doute recommencer entre la France et l'Angleterre, sur la question de l'occupation. Le cabinet britannique ne pourra plus invoquer le péril mahdiste, ni la nécessité d'assister le gouvernement du khédive, car, jamais peut-être, l'Égypte n'a été plus tranquille ni plus prospère.

Certains organes de la presse britannique, partisans avérés du maintien permanent de l'occupation, annoncent que le moment est venu pour l'Angleterre de déclarer qu'elle restera en Égypte. Il est encore douteux que l'Angleterre fasse une déclaration en aussi flagrante contradiction avec ses engagements antérieurs, car elle n'y a pas d'intérêt évident ni immédiat. Mais on peut considérer comme certain qu'elle y restera sans le déclarer. Au surplus, l'arrivée de la mission Marchand, à Fachoda, va donner une autre tournure à la conversation.

II. — LA MISSION MARCHAND A FACHODA

A peine la presse britannique avait-elle eu le temps de savourer la bonne nouvelle venue de Khartoum et d'escompter les immenses résultats qu'allait produire la victoire, que sa satisfaction et son apparente quiétude ont été profondément troublés par une grave nouvelle : la mission Marchand a devancé les Anglais sur le haut Nil ! Voici comment la nouvelle est parvenue à Omdurman, d'après un télégramme de cette ville en date du 7 septembre.

Quelques jours avant l'arrivée de l'armée anglo-égyptienne, le Mahdi ayant été informé que Fachoda avait été occupé par une troupe blanche avait envoyé deux vapeurs s'assurer du fait. Un des vapeurs, revenu à Omdurman, après la prise de la ville, s'est rendu au sirdar. Son capitaine raconte qu'en arrivant à Fachoda une troupe blanche, qui occupait la place, ouvrit le feu sur ses navires et qu'il put échapper à grand peine. Les balles trouvées dans la coque du navire paraissent avoir été tirées par des fusils français.

A cette nouvelle, le sirdar Kitchener a formé aussitôt un petit corps

Digitized by Google

expéditionnaire et a quitté Ondurman avec 3 vapeurs se dirigeant sur Fachoda, qui est à environ 600 kilomètres,

Est-il besoin de dire qu'à l'annonce de la présence de la mission Marchand à Fachoda, la presse anglaise, avec une presque unanimité touchante, est partie en guerre contre la France, sortant de ses tiroirs toutes les expressions de mauvaise humeur ou les insinuations haineuses qui y avaient été rengainées depuis les affaires du Niger ou qui y attendaient leur tour de sortie. En voici quelques échantillons :

Le *Globe* annonce la nouvelle sous ce titre « L'agression française ». Le *News of the World* dit que le gouvernement ne doit pas hésiter : « Il y a quelque temps le gouvernement a informé le cabinet français que la moindre tentative pour entraver la marche des Anglais sur le Nil serait considérée comme un *casus belli*. L'occupation de Fachoda par une mission française rentrerait dans cette catégorie. » Le *Morning Post* estime que l'occupation de Fachoda par la France serait une calamité. Le *Daily Telegraph* dit : « S'il s'agit de la mission Marchand et que celle-ci prétende, au nom de son gouvernement, nous barrer le chemin, il faudra l'inviter poliment, mais fermement à se retirer, et si elle s'y refuse, l'expulser avec le moins de violence possible ».

Le *Times* fait remarquer que si Fachoda était un territoire ouvertement abandonné la France pourrait se baser sur ce fait; il n'en est rien. Fachoda a été incorporé au Soudan égyptien en 1870 et l'Egypte est aujourd'hui en mesure d'exercer sur ce territoire ses droits qu'elle a toujours affirmés. Le *Times* ajoute que le gouvernement agira conformément à la déclaration faite par sir Grey le 28 mars 1895, à savoir que l'arrivée des Français à Fachoda constituerait un acte presque hostile.

Tout d'abord faisons remarquer qu'il n'y aurait là aucun acte hostile. Dire que nous sommes à Fachoda pour être agréable à l'Angleterre serait évidemment une exagération. Il n'y a là qu'une question de concurrence entre deux nations en rivalité pour leurs zones d'influence.

D'où vient le ton acerbe de la presse britannique? De ce que nous serions arrivés les premiers. Mais si les Anglais nous avaient devancés à Fachoda ne trouveraient-ils pas cela parfait? Ils invoquent aujourd'hui les droits et les revendications de l'Egypte. Mais que faisait donc Stanley quand il emmenait malgré lui Emin Pacha et lui faisait abandonner la province équatoriale où seul il avait pu maintenir contre les Mahdistes

Digitized by Google

le drapeau égyptien ? Les Anglais se souciaient alors fort peu des droits de l'Egypte. En amenant l'abandon de l'Equatoria, ils poursuivaient un but : faire de cette province une *res nullius* que l'I. B. E. A. — la Cie anglaise de l'Est africain — ferait entrer peu à peu dans sa sphère d'action par l'Ouganda et qui deviendrait ensuite, par la force des choses, territoire britannique. Le projet a échoué et c'est pour cela que les Anglais sont aujourd'hui si forts partisans des droits de l'Egypte. La suite des évènements justifie d'ailleurs pleinement cette manière de voir.

Est-ce que dans la convention anglo-allemande du 1er juillet 1890, le territoire soumis à l'influence anglaise n'est pas indiqué comme étant situé entre l'Abyssinie et la sphère italienne à l'est, la frontière du Congo et la ligne de faîte du bassin du Nil à l'ouest (art. 1er § 3) (1) comprenant ainsi les provinces équatoriales ?

Est-ce que dans la convention anglo-belge du 12 mai 1894 l'Angleterre ne cède pas à bail au roi Léopold le Bahr el Ghazal dont la limite septentrionale est marquée par le 10e parallèle jusqu' à un point à dédéterminer « au nord de Fachoda » (art. 2) (2) ?

Est-ce que plus récemment encore l'Angleterre, dans le traité conclu avec Ménélik, n'a pas cédé à l'Abyssinie la rive droite du Nil précisément à la hauteur de Fachoda ? Comment l'Angleterre, après avoir cédé à la Belgique, à l'Abyssinie les anciennes provinces égyptiennes qui ne lui ont jamais appartenu, vient-elle se prévaloir aujourd'hui de l'intégrité de l'empire égyptien ? Au surplus, c'est une thèse qui n'est pas pour nous déplaire. Que l'Angleterre respecte cette intégrité en évacuant l'Egypte et nous évacuerons Fachoda.

Mais la présence à Fachoda de la mission Marchand est-elle possible ?

Voici plus de 2 années que l'expédition Marchand, dont nous avons retracé l'origine et suivi la marche (3) a quitté la France (juin 1896). Après une pénible montée de Loango à Brazzaville et une longue remonte de l'Oubangui, la mission dût entreprendre le passage du bassin du Congo dans celui du Nil. Il fallut faire environ 1.000 kilomètres dans un pays sans routes, tantôt sous un soleil ardent, tantôt sous des pluies torrentielles, faire porter à dos d'hommes à travers la brousse plusieurs milliers de charges et traîner à travers les forêts, les maré-

(1) Voir le texte du traité, *Rev. Fr.*. 1er août 1890, p. 170.
(2) Voir le texte du traité, *Rev. Fr.*, juin 1894, p. 333.
(3) Voir *Rev. Fr.*, déc. 1897, p. 689, fév. 1898, p. 79.

Digitized by Google

cages et les rochers, les machines de deux bateaux à vapeur. Enfin, après des fatigues sans nombre la mission arrivait à Tamboura, sur le Soueh, affluent du Bahr el Ghazal et s'y concentrait dans le courant de 1897 (1). Il fallut ensuite lancer et équiper les deux vapeurs, puis attendre la saison favorable des hautes eaux pour descendre le Soueh jusqu'à Meschra el Rek, suivre le cours du Bahr el Ghazal jusqu'à son confluent avec le Nil et descendre ce fleuve jusqu'à Fachoda.

Surprise par la baisse des eaux survenue plus tôt que d'habitude, la mission avait dû arrêter sa marche en avant au moment d'entreprendre la descente du Soueh. Après avoir établi un poste à Koutschouk Ali et obtenu d'autre part du sultan de Djour Ghattas le passage sur son territoire, elle établit son campement à Fort Desaix.

Le capitaine Marchand chargea alors le capitaine Baratier, l'interprète Landeroin et 20 hommes d'aller reconnaître en pirogues le cours inférieur du Soueh et du Bahr el Ghazal. Parti le 12 janvier 1898, le capitaine Baratier dut naviguer au prix de mille difficultés à travers des marais se suivant à l'infini et couverts presque partout d'herbes gigantesques. Pendant un mois et demi il fut en quelque sorte perdu dans ce vaste marécage, n'ayant pas aperçu un habitant et n'ayant pour vivre que le produit de sa chasse. Enfin il trouva un courant rapide, le Bahr el Ghazal, qui le conduisit en quelques jours au lac Nô. Sa mission terminée, il revint trouver son chef.

Entre le poste du haut Soueh, où campa la mission, et le confluent du Vaou, en aval de l'ancienne Zériba de Koutschouk Ali, il y a environ 250 kilomètres et, de là à Meschra el Rek, 175. C'est en ce point, dont le nom signifie « embarcadère du Rek » que commence la navigation du Bahr el Ghazal.

A ses débuts, l'expédition Marchand comprenait 12 officiers, 12 sous-officiers européens et environ 500 indigènes sénégalais ou autres. Bien qu'un seul officier, le capitaine Simon, ait quitté la mission pour revenir mourir en Algérie, le groupe principal, qui suit le capitaine Marchand, a dû être sensiblement réduit par les maladies et par suite de l'établissement de divers postes dans le Bahr el Ghazal pour assurer les communications. Au commencement de 1898, une colonne de secours et de ravitaillement lui fut envoyée sous les ordres du capitaine

(1) Voir la carte du Bahr el Ghazal, *Rev. Fr.*, fév. 1898, p. 81.

Digitized by Google

Ed. Roulet. Celui-ci, parti de Libreville (Gabon) le 20 mars avec 2 officiers, MM. Berger et Thorel, et 120 tirailleurs ou laptots sénégalais, prit à Matadi le chemin de fer qui venait d'être terminé et arriva ainsi rapidement à Brazzaville où il s'embarqua pour remonter l'Oubangui. A l'heure actuelle il doit être dans le bassin du Nil.

On annonce qu'une autre expédition chargée de ravitailler la mission a quitté la France le 10 septembre sous les ordres du capitaine Delafond, assisté des lts Durand-Autier, Galland, Perrot, de Sassel, 1 médecin et 11 autres Européens. Après avoir embarqué à Dakar un détachement de tirailleurs sénégalais, elle prendra à Matadi le chemin de fer du Congo et sera embarquée à Brazzaville pour l'Oubangui et le Bahr el Ghazal. Mais cette mission, qui emporte une grande quantité d'approvisionnements, ne sera rendue à destination qu'au commencement de 1899.

Les dernières nouvelles révélées de la mission — et depuis son prétendu massacre nous ne pouvons qu'approuver ceux qui font le silence sur sa marche — faisaient part de sa présence à Meschra el Rek en mars 1898. Il est donc probable qu'elle a eu tout le temps et la possibilité d'arriver à Fachoda.

Cependant, deux autres troupes blanches pourraient s'y trouver. D'abord l'expédition anglaise Macdonald; mais celle-ci, retenue longtemps par la révolte des Soudanais dans l'Ouganda, n'avait pas encore quitté ce pays au commencement de juillet 1898. Ensuite, l'expédition belge de Redjaf sur le haut Nil; mais une récente attaque des Mahdistes contre Redjaf donne peu de vraisemblance à la nouvelle de la marche des Belges vers Fachoda. Enfin, les Abyssins descendant le Sobat auraient pu atteindre Fachoda.

P. S. — Le sirdar Kitchener de retour à Omdurman annonce qu'il a rencontré à Fachoda le ct Marchand et l'a invité à se retirer. Celui-ci ayant refusé, le sirdar a établi une garnison à côté du poste français et a redescendu le Nil. La mission serait arrivée à Fachoda le 10 juillet avec 8 officiers et 120 hommes.

Georges Demanche.

Digitized by Google

LES HABITANTS DU LAOS [1]

II. — Autres races.

Pendant les nombreuses périodes de trouble auxquelles ce pays a été en butte, beaucoup d'autres races sont venues s'y implanter. Celle qui s'est étendue le plus rapidement est celle des *Thaïs rouges*, que certains dénomment parfois Moïs, mais qui ne sont que des Thaïs. Ces Thaïs rouges sont originaires de Mon Caya (Chu Ha ou Maï Ha), dans la région entre le Song Ma et la Rivière Noire, sur la route de Phu-Lé à Cho-Bo. Ils ont envahi les territoires voisins des leurs et la vallée du Nam Ma, de Muong Het à la limite du Xieng-Kho, se trouve peuplée en très grande majorité par ces Thaïs rouges. Le Hoà panh de Muong Sam Teu en compte également beaucoup; ils se sont même introduits dans le territoire de Muong Son, qui est cependant le plus occidental des Hoa Panh Tang Hoc, et telle région de Muong Son, comme Muong Khao, ne renferme plus du tout de Laos.

Mais là surtout où ils sont devenus les maîtres, c'est dans le hoa panh de Muong Soï, d'où ils ont chassé les Laos avec l'aide des Chinois, il y a une dizaine d'années. Ce hoa panh ne compte guère que des Thaïs rouges, et ils disent le pays à eux, bien que j'aie pu m'assurer par les renseignements pris dans toute la région que Muong Soï est bien un pays lao.

Les Thaïs de Muong Soï qui s'étaient infiltrés petit à petit dans ce pays y habitaient d'abord en même temps que les Laos; l'entente n'existait pas entre les deux races. Les Thaïs furent chassés du pays une première fois, il y a une trentaine d'années, y revinrent peu à peu et, finalement, soutenus par les Pavillons Jaunes, ils chassèrent à leur tour les maîtres du sol. Aujourd'hui encore, les Laos de Muong Soï habitent presque tous le hoa panh de Hoa Muong.

Au mois d'avril 1894, les chefs thaïs de Muong Soï et les anciens chefs laos qui en avaient été chassés ont été mis en présence, à Muong Het, par le lieutenant Bobo, commandant le cercle, pour essayer d'une entente qui permettrait aux Laos de Muong Soï de rentrer dans le pays de leurs pères. Tous ces chefs réunis ont signé un accord par lequel les Thaïs permettent aux Laos de se réinstaller dans leurs anciens villages.

Les corvées et charges du pays devront être partagées entre eux ; les

(1) Voir *Rev. Fr.*, sept. 1898, p. 505.

Digitized by Google

chefs thaïs et laos pourront, comme par le passé, donner des ordres aux habitants sous leurs ordres, sans distinction de race. Thaïs et Laos ont prêté serment de se conformer à l'accord signé par eux.

Les *Thaïs blancs* sont en très petit nombre, une cinquantaine de familles à peine, toutes dans le hoa panh de Muong Het ou celui de Xieng-Kho. Ils doivent venir du haut bassin de la Rivière Noire, du côté de Dien Bien Phu.

Après les Thaïs viennent les *Khas*, par ordre d'importance, comme chiffre de population. Les Khas sont considérés comme étant de race inférieure par les Laos et par les Thaïs. Le mot *Kha*, ou *xa*, signifie d'ailleurs « esclave », mais esclave d'un degré inférieur encore aux « Khoë », qui sont plutôt des esclaves domestiques.

Trop opprimés, sans doute, à un moment donné ils levèrent l'étendard de la révolte et luttèrent pendant onze ans pour obtenir quelques libertés : on ne put les soumettre qu'en leur faisant des concessions.

Du côté de Luang Prabang, les Khas ont leurs chefs propres qui atteignent même le grade de « Pha Nhia ». Dans les Hoa Panh Tang Hoc, les libertés qu'on leur a laissé prendre sont moindres ; il n'y a que quelques Phias Khas, et encore les autres chefs ne les reconnaissent-ils pas comme tels. On a limité leurs titres à celui de « xen ». Un xen ne peut commander que deux taos au maximum : un « tao » est la réunion de dix maisons. Au-dessous du xen est le thao, chef d'un tao.

Les Khas n'ont pas d'écriture. Lorsqu'ils veulent faire parvenir un renseignement ou un ordre à un village Kha, les chefs se servent de tablettes de bambou sur lesquelles ils font des encoches qui ne sont, en somme, que des signes conventionnels. Leur langage est différent du lao et du thaï. Ils subissent le nom de Kha, mais se disent P'ou Tings quand on leur demande leur race. Pou Ting veut dire habitant des sommets.

Les Khas sont répartis un peu partout dans le pays.

Viennent ensuite les *Meos*, qui se divisent en trois catégories : blancs, noirs et à carreaux. Ces différents noms leur viennent de la diversité de couleurs de leurs vêtements, qui se trouve surtout chez la femme.

Les Meos ont encore un langage différent des trois précédents et qui se rapproche plutôt du chinois. Les Meos sont, d'ailleurs, d'origine chinoise.

Il existe des *Jaos* en petite quantité, vingt familles à peine, dans les Hoa Panh Tang Hoc. Ils ne sont qu'une variété des Meos.

Digitized by Google

Les Meos ont la tête rasée, comme les Chinois, ne conservant qu'une touffe de cheveux au milieu de la tête, ces cheveux formant queue; leur tresse est beaucoup plus courte que celle des Chinois. Les Jaos ont cette touffe ramenée en corne au-dessus de la tête.

A des races si diverses viennent encore s'ajouter les *Phou Phaïs* et les *P'ouocs*. Ces derniers sont considérés comme peuplade sauvage et tenus en parfait mépris. A l'origine, Phou Phaïs et P'ouocs auraient été de même race; les P'ouocs ne seraient, en somme, que des Phou Phaïs tombés en esclavage à la suite de dettes qu'ils ne pouvaient payer.

On commence à compter un peu plus avec les Phou Phaïs; ils sont gens assez résolus et dans tel endroit, comme Muong Sam Ten, par exemple, les Phou Phaïs font trembler les gens du pays.

Esclavage.

En dehors des ravages exercés par les invasions et guerres diverses, une autre plaie existait, qui contribuait pour le moins tout autant à la dépopulation du pays. Je veux parler de l'esclavage, du trafic des gens qui a eu lieu jusqu'à ces dernières années.

Il faut reconnaître que les Siamois avaient beaucoup fait non seulement pour améliorer la position des esclaves, mais encore pour faire disparaître cette coutume barbare.

Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire les deux documents suivants, que j'ai trouvés en fouinant un peu partout, et que les chefs s'étaient toujours bien gardés de porter à ma connaissance. Comme on pourra le voir, on avait réglementé les conditions pour que chacun pût recouvrer la liberté : un salaire était attribué à l'esclave en plus de la nourriture journalière, pour chacune des journées passées chez le maître. La liberté était acquise dès le jour où le travail avait permis d'amasser une somme suffisante pour éteindre la dette, cause de l'asservissement. Les esclaves redevenaient des hommes : des lois réglaient leur existence et établissaient leurs droits.

Circulaire du roi de Luang Prabang au sujet des esclaves.

« Le Phan hia Muong Chan et les divers mandarins de la cour de Luang Prabang informent le Pha nhia, Phia hoa panh, Phia palat, Lassa, et autres notables du hoa panh de Muong Het, que les malheurs des peuples du Laos (soit à Luang Prabang, soit dans les contrées environ-

Digitized by Google

nantes), causés par les pillages des bandes chinoises, sont arrivés à la connaissance du roi de Siam, de même que le peu de tranquillité dont jouit ce pays.

Le roi de Siam a envoyé alors le Phraya Sourisak Mon Try, mandarin militaire, et le Phra Palat Sada, colonel, avec des troupes siamoises, à Luang Prabang, pour chasser ces bandes de notre pays et permettre aux habitants de rentrer chacun dans son village et y reprendre tranquillement son travail. Actuellement, ces bandes sont déjà chassées du pays et les habitants doivent faire rentrer leurs familles chacun dans son village ; ils n'ont plus rien à craindre.

Les 1er, 2e, 3e rois de Luang Prabang ont tenu conseil avec le mandarin militaire et le colonel siamois, et ont pris une décision sur la façon d'organiser le pays pour que les habitants soient heureux à l'avenir ; il faut pour cela que les notables traitent bien les habitants. Quant aux anciennes coutumes, on ne doit suivre que celles qui sont bonnes ; il faut abandonner les mauvaises. Pour les esclaves, par exemple, il y en a de plusieurs catégories :

1° Il y a des esclaves qui ne sont pas payés : ce sont les gens qui, voulant rester sous les ordres d'un notable, sont pris comme esclaves par celui-ci, qui les garde avec lui et qui les fait travailler sans qu'ils gagnent rien de toute leur vie.

2° Il y a les esclaves payés : quelqu'un achète un homme ou une femme 20 roupies et le revend à un autre 40 roupies pour en tirer des bénéfices (dans le pays même). En dehors de cela, il y a des gens qui font le commerce d'esclaves pour gagner leur vie, prennent des habitants dans un pays pour aller les revendre dans un autre, comme du bétail. Ces gens-là ne pensent pas que ce soient des hommes comme eux. Cette coutume est un malheur pour les habitants ; elle serait de nature, si elle continuait à s'exercer, à dépeupler vite le pays.

Le roi de Luang Prabang et le mandarin militaire siamois se sont constitués en tribunal spécialement affecté à la question des esclaves (San Croma thah), qui délivrera des certificats constatant que tel homme ou telle femme sont l'esclave d'un tel ou d'un tel. Les deux intéressés seront convoqués, et une fois le maître et l'esclave d'accord, les juges remettront un papier (San Croma thah nah) avec le cachet du tribunal au maître. Ce papier stipulera la somme d'argent versée par le maître, somme sur laquelle le maître et l'esclave sont d'accord. Il est

Digitized by Google

formellement interdit au maître de prendre plus que la somme inscrite sur ce billet, quand l'esclave pourra se racheter.

Actuellement, dans la ville de Luang Prabang et dans toutes les provinces voisines la question des esclaves est déjà réglée : tous ceux qui ont des esclaves payés ont reçu un papier du tribunal. La même chose reste à faire dans les Hoa Panh Tang Hoc.

De la conférence tenue entre le 1er, 2e et 3e rois et le mandarin siamois, il résulte que tous les gens vendus en ce moment à Luang Prabang ou les pays avoisinants ne sont que des gens des Hoa Panh, Laotiens, Thaïs ou Khas : c'est pour ce motif qu'on envoie dans ce pays des mandarins chargés de liquider les affaires d'esclaves. Les notables et les habitants se conformeront à la règle prescrite.

Le roi a désigné le Satkouk Oun Keo, Sathou Chakavat et le Pha nhia Xieng Nua, mandarins de Luang Prabang, pour circuler dans toules Hoa Panh Tang Hoc et prendre note du nombre d'habitants et d'esclaves.

Le roi donne l'ordre au Pha nhia et aux notables du hoa panh de Muong Het de faire rassembler à Muong Het les habitants ainsi que les esclaves payés ou volontaires de tous les villages, afin de les inscrire. Défense est faite aux notables de cacher des hommes ; ils doivent indiquer le nombre exact des familles habitant leurs villages respectifs.

Dès qu'on aura pris note du nombre de ces familles, les mandarins pourront régler la question des esclaves.

Il est interdit au maître de l'esclave, dès que celui-ci pourra se racheter, de prendre une somme supérieure à celle portée sur le papier du tribunal. Il ne pourra être acheté ou vendu des hommes sans un papier de ce tribunal.

Que tout le monde se conforme également à ces ordres et suive les prescriptions de la circulaire envoyée en même temps que celle-ci.

Le Pha nhia doit prévenir les notables et les habitants que si le roi a envoyé des mandarins pour régler ces affaires d'esclaves, c'est dans le but de rendre le bonheur aux habitants, de permettre à chacun de vivre libre, sans que désormais les uns soient les esclaves des autres. Les notables et habitants n'ont à fournir aux mandarins que le riz ; quant au restant de la nourriture, ils ne doivent rien donner sans être remboursés : les mandarins ont tous des appointements. »

Digitized by Google

Autre circulaire du roi de Luang Prabang sur la suppression de la traite des esclaves.

« Luang Prabang, le 20e jour du 6e mois de l'année Kat Pao 1251 (1889 de l'ère chrétienne).

Par ordre du roi de Luang Prabang, les mandarins de la Cour informent les habitants et notables de toutes races des pays soumis à son autorité, que, de concert avec le Phraya Sourisak Mon Ty, mandarin militaire et le Phra Palat Sada, colonel siamois, le roi a pris une décision sur l'organisation du pays pour qu'il soit prospère et peuplé à l'avenir, ce qui est le désir de S. M. le roi de Siam.

Pour les diverses coutumes du pays, on ne doit suivre, parmi les anciennes, que celles qui sont bonnes, celles qui permettent aux habitants de vivre tranquillement. Quant aux mauvaises, qui font le malheur des habitants, il faut les abandonner. Considérons la question des esclaves.

L'ancienne loi reconnaissait sept sortes d'esclaves :

1° Esclave payé, acheté ;

2° Enfant d'esclave, qui est né dans la maison du maître ;

3° Esclave de famille, c'est-à-dire qui appartient à une famille d'esclaves, depuis ses grands parents, et que le maître passe à ses enfants ;

4° Esclave donné, c'est-à-dire celui qui, restant avec un individu quelconque, est envoyé par celui-ci pour servir un autre maître, camarade ou parent ;

5° Esclaves provenant de ce que des gens, sous le coup d'une punition quelconque, sont allés demander à rester sous les ordres d'un mandarin ou d'un notable, qui leur donne protection et les prend comme esclaves ;

6° Esclaves provenant de ce que, en temps de famine, de pauvres gens n'ayant rien à manger, sont venus demander à rester sous les ordres d'un notable quelconque ou d'un simple habitant qui les nourrit et les prend comme esclaves ;

7° Esclaves provenant des hommes, femmes ou enfants prisonniers de guerre et mis en esclavage.

Ces sept sortes d'esclaves s'appellent « That doï Kabine » : ce sont des esclaves à perpétuité, selon l'ancienne loi du pays.

Il n'est pas possible qu'on garde ainsi ces gens-là esclaves jusqu'à ce

Digitized by Google

qu'ils aient acquitté leur dette, car personne n'ignore qu'ils ne pourront jamais trouver l'argent nécessaire pour payer leurs maîtres, puisqu'ils ne travaillent que pour celui-ci toute leur vie durant, et puis, s'ils leur viennent à manquer, on prend leurs enfants à la place, en compensation de la somme due.

C'est là une coutume très mauvaise : le père et la mère étaient esclaves, il est vrai, mais la somme qu'ils devaient au maître doit se trouver acquittée par le travail qu'ils lui ont fourni pendant toute leur existence. Et cependant les enfants restent esclaves, sans connaître la liberté depuis leur naissance jusqu'à la fin de leur vie : on les vend, on les achète tant qu'on veut, comme des bêtes ; ils ne sont pas considérés comme des hommes.

Il y a des individus qui, sachant que leur esclave va s'acquitter, s'empressent de le vendre ; d'autres qui se rendent dans un pays, y achètent des hommes pour 10 ou 15 roupies, les emmènent et les revendent 100 ou 200 roupies chacun ; il y en a qui emmènent les malheureux sans parents et les vendent ailleurs. Des individus vont attaquer un village, arrêtent hommes et femmes et vont les vendre ; d'autres enfin qui, ayant échangé de l'opium ou du sel contre des hommes, sont allés revendre ces derniers pour en tirer des bénéfices.

De plus, lorsque des esclaves qui ont réalisé des économies soit en argent, soit en marchandises, soit en bestiaux, viennent à mourir, le maître s'empare de tout, sans rien laisser soit à la femme, soit aux enfants du défunt ; et femmes et enfants restent toujours esclaves jusqu'à la fin de leur vie.

Conformément à l'ancienne loi du pays, tout ce que gagnaient les différents esclaves devait revenir au maître, jusqu'aux petites sommes provenant de la vente des cordes et fils fabriqués avec l'écorce d'arbre que l'esclave allait chercher : ainsi, si quelqu'un tombe en esclavage, il pourra rarement se racheter.

C'est d'ailleurs pour ce motif qu'il y a presque un tiers d'esclaves sur la population totale du pays. En continuant à suivre cette coutume, ni ces malheureux, ni leurs descendants ne pourraient recouvrer leur liberté jusqu'à la fin du monde.

Le roi, le mandarin militaire, le colonel siamois et les mandarins de la cour ont résolu de supprimer cette coutume.

Dorénavant, on ne doit plus prendre comme esclaves les fils, petits

Digitized by Google

fils ou arrière petits-fils d'esclaves; on ne doit pas revendre les esclaves un prix supérieur au prix d'achat; on ne doit pas prendre les biens amassés par l'esclave.

Que tout le monde se conforme à cette loi nouvelle, car si l'ancienne coutume continuait à prévaloir, le pays deviendrait de jour en jour plus désert. Comme dit le proverbe laotien: « Tha nam yeu Thi deu pa Khong Khon, tha nam hon Thi deu pa Khong si », « les poissons aiment mieux rester dans les endroits où il y a de l'eau fraîche, que dans ceux où il y a de l'eau chaude ». Si le commerce des esclaves continuait à se faire, les habitants abandonneraient certainement leur pays pour aller s'installer ailleurs. Si cette coutume, au contraire, est abandonnée, le pays sera probablement de jour en jour plus animé.

Dans le royaume de Siam, la loi de la libération des esclaves date de l'année de Marong (1250). Voici comment on a procédé:

On a pris le montant de l'achat pour l'esclave; puis, suivant que c'était un homme ou une femme, qu'il était jeune ou vieux, on lui a alloué une certaine somme par jour et on a retranché du prix d'achat le produit du nombre de journées que l'esclave a passées chez le maître par l'allocation d'une journée.

Comme le royaume de Luang Prabang dépend du roi de Siam, on doit se conformer à ses lois.

Le jour où il a été décidé que la traite des esclaves était abolie, le roi avait mandé à la cour tous les chefs des bonzes, mandarins, notables, fonctionnaires et chefs de villages présents à Luang Prabang et leur a demandé s'ils étaient de cet avis. Tous ont répondu au roi qu'ils étaient très contents de voir supprimer cette coutume. Alors le roi a chargé les mandarins de la cour d'écrire cette ordonnance pour informer les mandarins, notables et habitants de toute race des différents pays soumis à son autorité d'avoir à se conformer à cette loi.

1° Il est défendu aux gens qui ont des esclaves non payés, c'est-à-dire des esclaves leur venant des aïeux, grand-père ou père, de les garder comme esclaves; ils doivent les rendre à la liberté.

2° Il est défendu de prendre comme esclaves les enfants qui naissent dans la maison du maître, à partir du jour où les parents ont été mis en esclavage, et dont le nom ne figure pas sur le San Cromathan, billet du tribunal.

Ils doivent être libres de partir s'ils veulent; s'ils désirent habiter chez

Digitized by Google

le maître de leurs parents, celui-ci peut les faire travailler de temps en temps, en compensatisn de la nourriture qui leur est fournie; mais on doit les traiter comme le feraient leurs parents: on ne doit ni les forcer à travailler, ni les frapper, ni les punir comme les vrais esclaves qu'on a achetés.

Si le maître ne se conforme pas à cette loi, les parents des enfants pourront adresser leurs plaintes au « san » (tribunal), comme les autres habitants, afin qu'on puisse juger selon la loi. Dans le cas où ces enfants veulent aller habiter ailleurs, le maître des parents ne doit pas leur faire payer le prix de leur nourriture.

3° Si quelqu'un vient demander un esclave, garçon ou fille, au maître, pour en faire son mari ou sa femme, le maître ne doit rien faire payer pour le mariage: il doit se faire rembourser le prix d'achat seulement si l'esclave a été acheté.

Si ce sont des esclaves non achetés, le maître ne doit rien demander et il ne doit pas leur faire payer d'amende, puisque avant le mariage l'autorisation lui a été demandée conformément à l'habitude du pays.

La fête du mariage pourra se fêter chez le maître si celui-ci y consent; sinon on la fera ailleurs.

4° Si un garçon prend une esclave sans prévenir le maître et qu'il la débauche, le maître pourra faire payer l'amende au garçon d'après la loi du pays. Si le garçon n'a pas de quoi payer, le maître doit venir réclamer au tribunal, qui jugera et ordonnera au jeune homme d'aller servir le maître de l'esclave à raison de trois ticaux par mois, jusqu'à quittance de la somme due.

5° Si un esclave vient à mourir, il est défendu au maître de prendre ses biens, qui doivent revenir soit à la femme, soit aux enfants, soit aux parents. Le maître ne peut tout prendre que dans le cas où son esclave ne laisse pas d'héritiers.

6° Si un esclave a de l'argent pour se racheter, ou bien va demander de rester sous les ordres d'un nouveau maître qui paye pour lui, l'ancien maître ne doit pas l'empêcher de partir; il ne doit pas non plus faire payer au delà de la somme portée sur le billet du San Cromathan donné par le tribunal. En même temps qu'il reçoit l'argent, le maître doit donner à l'esclave le billet du San Cromathan.

Si le maître ne veut pas accepter la somme qu'on lui rend, l'esclave doit apporter la somme au (San) tribunal, qui appelle le maître, lui

Digitized by Google

fait accepter l'argent et rendre le billet du San Cromathan à l'esclave. On retient au maître, sur la somme, 2 roupies pour 10 au profit du trésor du roi, en punition de son refus d'accepter l'argent.

7° Il est absolument défendu aux mandarins, notables ou simples habitants d'acheter des gens qui, esclaves avant, avaient pu se racheter. Celui qui n'obéirait pas à ces ordres se verrait enlever l'esclave acheté et ne serait pas remboursé en punition de sa désobéissance à la loi.

8° Si quelqu'un a acheté un esclave avec l'autorisation du tribunal, muni d'un billet du San Cromathan portant le cachet du tribunal, billet où sont inscrits le prix d'achat, le nom du maître et celui de l'esclave, et que tôt ou tard cet esclave veuille aller avec un autre maître, l'ancien maître ne doit faire payer que la somme inscrite sur le billet du San Cromathan fait par le tribunal. Il ne doit remettre l'esclave et le billet au nouveau maître que lorsqu'il aura reçu son argent. Ceci doit se passer devant le chef du « Tasseng » (réunion de deux ou trois Bans à Luang Prabang ; peut être comparé au Phong dans les Hoa Panh tang Hoc), pour que celui-ci inscrive sur le billet du San Cromathan la date, les noms et domiciles des deux maîtres et de l'esclave, la somme payée et les noms des témoins, hommes ou femmes, qui ont assisté à l'achat.

9° Lorsqu'un esclave s'est racheté en payant au maître la somme due et que celui-ci lui a rendu le billet du San Cromathan devant le chef du Tasseng, il est défendu au maître de racheter son esclave par force ; le chef du Tasseng doit l'en empêcher. Si quelqu'un commet cette faute, l'esclave a le droit de réclamer au tribunal qui punit le coupable : on garde l'argent payé pour l'esclave, auquel on rend la liberté.

10° Lorsqu'un esclave a volé n'importe quoi à son maître, celui-ci ne doit pas le punir lui-même, mais le conduire au (San) tribunal, qui le jugera et punira d'après la loi.

11° Il est également défendu à qui que ce soit de revendre en dehors de leur pays les esclaves achetés, ou d'aller vendre en dehors du pays soumis au roi de Luang Prabang les gens du pays.

Si quelqu'un ne se conforme pas à ces ordres, les chefs du village où il habite, ou bien les parents de l'esclave, devront venir réclamer au (San) tribunal, qui obligera le vendeur à aller racheter l'esclave pour le ramener à ses parents. Mais au moment où cet esclave est racheté, on doit faire le compte à tant par journées passées chez le nouveau

Digitized by Google

maître ; on ne doit rembourser à celui-ci que le prix d'achat diminué du prix de ces journées.

Si, par exemple, le nouveau maître avait payé cent roupies, on ne lui rend pas la somme, puisque l'esclave a travaillé pour lui ; le prix des journées est versé à l'esclave et l'ancien maître est condamné suivant la loi.

12° La loi des esclaves date du 20e jour du 6e mois de l'année Kat Pao (mai 1889). Les mandarins, notables, fonctionnaires ou simples habitants doivent se conformer à ce qui est dit dans cette circulaire à dater du jour de la promulgation de la loi. »

En résumé, on voit d'après ces circulaires que deux catégories d'esclaves devaient être mis en liberté immédiatement sans compensation aucune :

1° Les esclaves non payés, c'est-à-dire provenant des aïeux, grands-pères, etc.... ;

2° Les enfants d'esclaves nés dans la maison du maître à partir du jour où les parents avaient été pris comme esclaves.

Pour tous les autres, les conditions de libération étaient établies. Ces réformes avaient déjà reçu exécution partielle : la nouvelle loi avait été appliquée à Luang Prabang, où tous les gens employés au service de quelqu'un reçoivent un salaire dont le maximum m'a semblé devoir être 4 pfoen (environ $ 0,06) en plus de la nourriture.

Dans certaines régions des Hoa Panh Tang Hoc, la même loi était appliquée, et elle allait l'être partout lorsque les événements ont obligé les Siamois à quitter le pays. On est donc à peu près certain de ne pas éprouver de grandes difficultés dans l'application de cette loi bienfaisante. Nous ne saurions, d'ailleurs, sur une question pareille, rester en arrière des Siamois.

Il faut bien distinguer entre les diverses catégories d'esclaves citées précédemment et les villages qui sont sous les ordres directs d'un chef : les premiers sont la chose de l'individu, qui peut les vendre d'après l'ancienne loi ; tandis que les seconds ne sont, en quelque sorte, que les vassaux, qui doivent certaines redevances aux chefs, mais qui ont le droit de cultiver des terres pour eux et leur famille, de faire du commerce à leurs risques et périls, les gains aussi bien que les pertes restant pour eux seuls. Tel village dont les habitants ne sont pas con-

Digitized by Google

tents de leur chef peut demander et obtenir de se mettre sous les ordres d'un autre dont ils se croiront mieux traités.

Il ne faudrait cependant pas croire que ces esclaves soient bien malheureux : leur situation, dans les Hoa Panh du moins, n'attire pas la pitié immédiate, spontanée; ils sont un peu de la famille, et bien rarement les voit-on maltraités par leurs maîtres. Ce sont, à proprement parler, des domestiques à vie et non payés, qui contribuent à augmenter par leur travail les ressources du maître sans en tirer aucun profit. Les hommes cultivent les rizières, vont à la pêche, préparent les matériaux pour les cai-nhas, accompagnent le maître dans ses déplacements pour porter ses vivres ou ses effets, vont au loin chercher la provision de sel si rare en ce pays ; les femmes s'occupent des travaux de propreté et de ménage, vont chercher le bois à la forêt, préparent les matières (coton ou soie) qui serviront à la confection des effets d'habillement, décortiquent le riz, etc ...

Il faut savoir que tel individu est esclave pour le reconnaître. Il n'en est pas moins vrai que l'esclavage existe encore en partie.

(A suivre.)

Capitaine Bobo,
de l'Infanterie de marine.

Digitized by Google

LE CHEMIN DE FER DU BAS CONGO

L'inauguration solennelle du chemin de fer du Congo et son ouverture au trafic, de l'embouchure du grand fleuve africain jusqu'au Stanley Pool, marquent le point de départ d'une ère nouvelle dans a pénétration du continent noir et l'exploitation des nombreuses richesses naturelles que celui-ci enveloppait naguère de ses ténèbres. Grâce au ruban d'acier qui se déroule sur près de 400 kilomètres, le Stanley Pool, c'est-à-dire l'extrémité de l'immense réseau navigable du bassin du Congo, ne se trouve plus qu'à 48 heures du littoral, — au lieu d'un mois par le sentier des caravanes, — et Brazzaville, le chef-lieu des possessions françaises du Congo, se trouve ramené à une distance de 18 jours des côtes de France. Ce n'est pas sans difficultés, sans dépenses, ni sans efforts que la petite et industrieuse Belgique est venue à bout de cette œuvre remarquable, que la grande mais peu constante France n'a pas su ou voulu entreprendre sur la rive opposée du fleuve. La ténacité, l'esprit de suite, la persévérance de la Cie belge du chemin de fer ont triomphé de tous les obstacles, et cependant, comme nous allons le voir, les débuts étaient loin d'être encourageants !

Lorsque Stanley, dans sa magnifique mais sanglante traversée du continent noir (1875-1877), eut descendu le majestueux fleuve du Congo jusqu'au lac qui porte aujourd'hui son nom, il fut arrêté par une succession de rapides et de chutes s'étendant sur un parcours d'environ 325 kilomètres jusqu'à l'embouchure du fleuve. Rendre navigable cette partie du Congo, il n'y fallait pas songer, en raison de la quantité d'obstacles accumulés et de la multiplicité des chutes. La route de terre, même si elle pouvait être créée dans un temps assez rapproché, présenterait toujours de grosses difficultés à cause du grand nombre de cours d'eau ou ravins qu'il faudrait franchir et de la série de hauteurs qu'il faudrait escalader par le travers. De plus, elle demanderait de longues étapes et ne serait pas apte au transport des produits lourds et encombrants. Aussi, lorsque les résultats du voyage de Stanley furent connus, l'idée de construire une voie ferrée pour atteindre facilement le grand réseau navigable du centre africain ne fut-elle pas longue à faire son chemin.

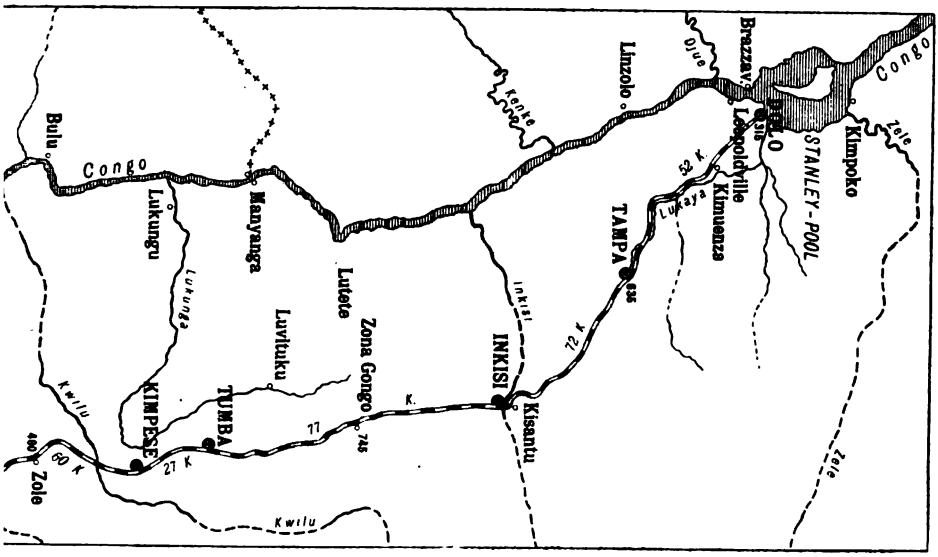
Au commencement de 1878, le roi Léopold II, qui portait un vif intérêt aux découvertes africaines, provoqua la création d'un syndicat

Digitized by Google

Le chemin de
(D'après communica

ÉTAT DU CONGO

Digitized by Google



U BAS-CONGO.
uvement Géographique.

ÉRALE DE MATADI.

Digitized by Google

qui envoya au Congo une mission d'études chargée de recueillir sur la question un ensemble de données qui faisait absolument défaut. Le 25 novembre de la même année était créée la société en participation, qui donna naissance un peu plus tard à l'Association internationale africaine d'où est sorti à son tour l'État indépendant du Congo.

En 1880, Stanley retourna au Congo pour le compte des intérêts belges et y étudia pendant plusieurs années les voies d'accès vers l'intérieur et la valeur des produits susceptibles d'être amenés à la côte par la voie du Congo. Ses conclusions aboutirent à la possibilité de construire un chemin de fer dont il évaluait le coût à la somme très modérée de 37 millions de francs. Les déclarations de Stanley produisirent leur effet en Angleterre et, en novembre 1885, un syndicat britannique se formait et demandait la concession du chemin de fer du bas Congo. Mais les garanties furent insuffisantes pour pouvoir faire appel aux capitaux et le syndicat dut se dissoudre en septembre 1886.

C'est alors qu'entra en scène le capitaine Thys, sur l'initiative duquel l'affaire fut reprise à Bruxelles, par la création de la « Cie du Congo pour le commerce et l'industrie ». Celle-ci, constituée définitivement en février 1887, se proposait de poursuivre dans des conditions plus modestes, l'étude et la construction d'un chemin de fer. Elle ne perdit point de temps. En effet, le 8 mai de la même année, le capitaine Thys s'embarquait pour le Congo à la tête d'une troupe d'ingénieurs, bientôt suivi d'un second groupe. Les opérations se poursuivirent jusqu'en décembre 1887 et furent alors suspendues par suite de la saison des pluies. Reprises en mai 1888, elles étaient définitivement terminées le 4 novembre. Les ingénieurs rapportaient avec eux le levé, au 1/5000e, du tracé sur une longueur de 435 kilomètres. Ces travaux de reconnaissance ne se firent pas sans peine, car il fallut partout débrousser le terrain un peu à l'aventure dans une région qui était presque entièrement inconnue des Européens. Le rapport concluait à la possibilité de construire une voie ferrée, à l'écartement de 75 centimètres et d'acquérir le matériel roulant moyennant une dépense de 25 millions.

Le 31 juillet 1889 la « Cie du chemin de fer du Congo » était constituée à Bruxelles au capital de 25 millions. Le gouvernement belge souscrivit 10 millions.

Le premier groupe d'ingénieurs quitta Anvers le 11 octobre. En janvier 1890, lorsque commencèrent les travaux d'installation à Matadi,

Digitized by Google

tête de ligne de la voie à construire, environ 800 noirs, parmi lesquels 200 Zanzibarites, se trouvaient réunis sur les chantiers.

Ce fut en mars 1890 que commencèrent les travaux de terrassement proprement dits. Cette première période de l'exécution des travaux fut particulièrement dure et meurtrière. On s'en rendra compte quand on saura que le Congo roule ses eaux à Matadi entre deux rangées de hauteurs. Pour sortir du creux où est bâti Matadi, il faut donc s'élever fortement, et assez brusquement si l'on veut rester en territoire congolais (la frontière portugaise passe à 1.500 mètres de la voie). Au col de Palabala, le tracé atteint 280 mètres d'altitude. Et comme à ce point on n'est qu'à 16 kilomètres de Matadi, il faut donc racheter sur un aussi petit parcours la différence d'altitude de 254 m., la tête de ligne ne se trouvant qu'à 26 m. au-dessus du niveau de la mer. Dure besogne, qui demandera 3 ans et sera une rude école pour les ingénieurs et une meurtrière campagne pour les travailleurs.

Pendant cette période de mise en train les travaux marchent avec une lenteur désespérante. Il semble, en effet, que l'on ne puisse pas sortir du bas-fond d'où émerge Matadi. Mais il faut reconnaître, comme le dit M. A.-J. Wauters, dans le *Mouvement géographique*, que « le travail y est des plus pénible, notamment au passage des Échelles, ainsi désigné parce qu'on n'y peut avancer qu'en se servant d'échelles, au risque d'être précipité dans les rapides du Congo, et au point dit de l'Éboulement (kil. 6), où les mineurs travaillent dans le vide suspendus par une corde au-dessus des chutes de la Mpozo. »

Aussi, au 30 juin 1891, la voie n'est-elle achevée que jusqu'au kil. 25, tandis que la dépense s'élève à 6 millions. Au 30 juin 1892, le kil. 9 est seulement atteint et le capital social (25 millions) est déjà entamé de 11 millions et demi. Le kilomètre de voie revient ainsi à plus de 1.250.000 francs, au lieu de 60.000 francs, chiffre prévu ! Les obstacles qu'il faut sans cesse surmonter et la lenteur d'exécution des travaux amènent le découragement parmi les travailleurs, que les maladies déciment d'ailleurs. La mauvaise nourriture, une installation défectueuse, une température torride dans des ravins chauffés à blanc par le soleil engendrent tout un cortège de maladies contagieuses : dysenterie, fièvres paludéennes, béri-béri, etc. En 30 mois, de janvier 1890 à mai 1892, 900 hommes sur 4.500 travailleurs employés ont succombé. Le nombre des malades est considérable. Aussi est-ce avec une peine

Digitized by Google

inouïe que l'on parvient à recruter des travailleurs sur la côte occidentale, car ceux qui ont été rapatriés ou ont déserté, font un tableau déplorable des chantiers du chemin de fer. Il faut aller jusqu'aux Barbades, à Zanzibar, et même jusqu'à Hong-Kong, d'où on ramène 500 coolies, pour trouver des terrassiers.

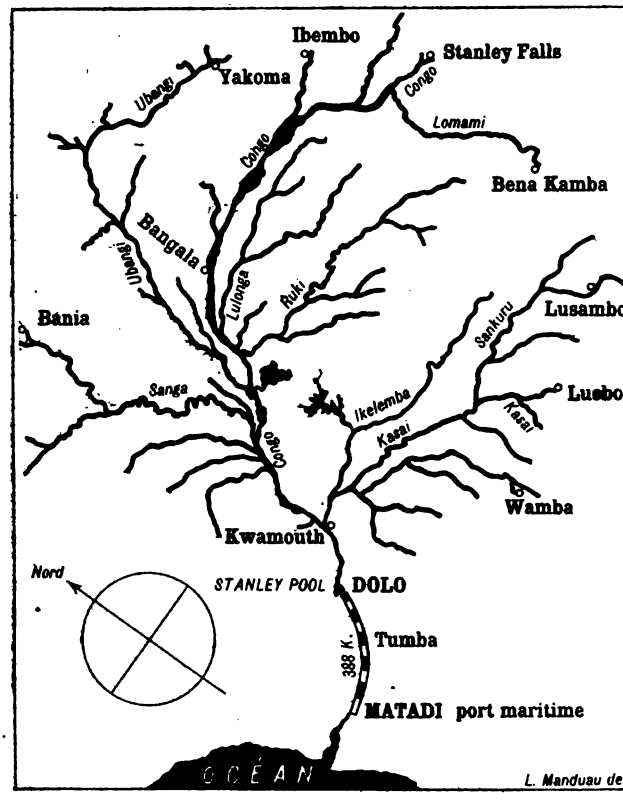
Cependant, malgré le découragement presque général, la direction des travaux ne faiblit pas un instant. Enfin, au commencement de 1893, le col de Palabala (kil. 16) est atteint. C'est là un résultat important, car désormais, le terrain sera moins accidenté, la température moins brûlante, la vie plus facile. Aussi l'état des travailleurs s'améliore-t-il rapidement au moral comme au physique; chacun reprend courage et les travaux avancent avec une rapidité inaccoutumée. Au mois de juillet, le rail atteint le kil. 29 et, le 4 décembre, la première section, de Matadi à Kengé, soit 42 kil., est inaugurée par le gouverneur général. La construction est désormais bien lancée : à la fin de 1894, on atteint le kil. 82; à la fin de 1895, le kil. 142.

Mais, pendant que les travaux prennent une tournure aussi encourageante, une grave crise financière éclate en Belgique. En effet, la Cie du chemin de fer a déjà dépensé la majeure partie de son capital et c'est à peine si le cinquième de la longueur de la voie est construit. Alors commence contre l'entreprise du chemin de fer une violente campagne qui, au Parlement et dans la presse, doit durer 2 ans (1894-1896). Le Parlement, pour sortir d'embarras, nomme une commission technique chargée d'examiner l'état des travaux et la possibilité de les mener à bien. Cette commission s'embarque pour le Congo en août 1895 et en revient avec un rapport favorable, fixant à l'année 1900 l'époque de l'achèvement de la voie et à 130.000 fr. le coût du kilomètre restant à construire. Éclairés par l'enquête, la Chambre, à une faible majorité, le Sénat, à une très forte, approuvent (mai 1896), une convention de l'État belge élevant de 10 à 15 millions sa souscription et garantissant une émission d'obligations de 10 millions. On voit que, si les oppositions aux grandes entreprises coloniales sont souvent les mêmes en notre Europe, il y a, par contre, des parlements qui, soucieux avant tout des intérêts commerciaux de leur pays, ont à cœur d'encourager ces entreprises et de les mener à bien.

Encouragée par les bonnes nouvelles venant de Belgique, la direction des travaux du chemin de fer redouble d'efforts. En 1892, un ingénieur

Digitized by Google

français, M. Espanet, a été chargé de la direction de l'ensemble des services. En 1894, M. Goffin le remplace et, depuis cette époque, chacun d'eux, à tour de rôle pendant un an, reste chargé de la direction des travaux. Sous cette impulsion, la construction avance rapidement. Le 22 juillet 1896, le chemin de fer est inauguré jusqu'à Tumba



RÉSEAU FLUVIAL NAVIGABLE DU CONGO (18000 kil.).

(kil. 189). En janvier 1897, il arrive au point culminant de la ligne, 745 m. d'altitude, au col de Zona-Gongo et, le 1er août, le service public est ouvert jusqu'à l'Inkisi (kil. 264), que l'on franchit sur un beau pont de 100 mètres. En même temps, la Cie commence à entrer dans la période des recettes de quelque importance, car celles-ci montent à 400.000 fr. par mois, après l'ouverture jusqu'à Inkisi.

Digitized by Google

M. Espanet avait poussé les travaux au point de construire 100 kilomètres en un an. M. Goffin, à son tour, ne voulut pas rester en arrière et atteignit 10 kilomètres par mois pendant la dernière campagne. Avec un personnel bien entraîné et 8.000 travailleurs sur les chantiers, rien n'était impossible sous ce rapport. Le 15 septembre 1897, le chemin de fer atteignait Tampa (kil. 336), à l'altitude de 635 m. et commençait la grande descente vers le Pool. Au mois de décembre, il arrivait à la mission des jésuites à Kimuenza. Enfin, le 16 mars 1898, après huit années de travaux, le sifflet de la locomotive retentissait sur les bords du Stanley-Pool, à Dolo, terminus de la ligne, situé à 388 kil. de Matadi. Deux années avaient été gagnées sur le laps de temps prévu par la commission d'enquête, la longueur de la ligne ayant été ramenée de 435 kil. à 388 et, dans la dernière campagne, le coût du kilomètre s'était abaissé à 100.000 fr. La dépense totale s'élevait à 65 millions, ce qui établit à environ 155.000 fr. le prix de revient du kilomètre.

Le 6 juillet la ligne était déclarée ouverte au public, après une inauguration solennelle faite en présence d'un grand nombre d'invités amenés par le lt-colonel Thys et des délégués des puissances voisines du Congo. M. de Lamothe, gouverneur du Congo français, représentait la France et recevait, à son tour, les invités à Brazzaville.

La mise en communication facile et rapide du vaste bassin du Congo avec l'Océan ouvre un champ immense à la pénétration fluviale dans l'État du Congo. Ce n'est pas seulement le Congo, sur ses 1.500 kil. navigables sans interruption du Pool aux Stanley-Falls, qui est ouvert à la navigation, ce sont aussi ses nombreux affluents, dont quelques-uns sont presque aussi importants que le grand fleuve lui-même : le Kassaï, qui, avec le Sankourou, est praticable jusqu'au delà de Lusambo, sur un parcours de plus de 1.500 kil. ; l'Oubangui, accessible aux vapeurs jusqu'après Yakoma sur 1.200 kil. ; la Sangha, navigable jusqu'à Bania, sur 900 kil. En groupant tous les cours d'eau jusqu'ici reconnus, on n'arrive pas à moins de 18.000 kilomètres !

Les Belges recueillent aujourd'hui le fruit des sacrifices qu'ils n'ont cessé de faire, sur l'intelligente initiative de leur roi, pour ouvrir à leur commerce le cœur de l'Afrique. Ils en sont déjà bien récompensés. Anvers, où naguère l'ivoire était peu connu, est devenu le premier marché du monde pour ce précieux article ; l'importation du caoutchouc, qui y était nulle il y a 10 ans, s'élève actuellement à 1.600.000 kilo-

Digitized by Google

grammes. Les recettes de l'État du Congo, qui n'étaient que de 74.000 fr. en 1886, dépassent actuellement 9 millions. Enfin, le mouvement commercial s'élève à plus de 40 millions et les importations de la Belgique au Congo entrent en ligne de compte pour 73 0/0. Quelle est, parmi les colonies françaises créées depuis 20 ans, celle qui approche d'un pareil développement et qui fasse aux produits de la métropole un aussi brillant accueil?

A. Montell.

SOUDAN FRANÇAIS

SIÈGE ET PRISE DE SIKASSO

La conquête du Soudan français, accomplie par nos officiers d'infanterie et d'artillerie de marine à la tête d'une poignée d'hommes, est marquée, presque à chaque page de son histoire, par un brillant fait d'armes. Un des derniers — car il ne reste plus que Samory à mettre à la raison dans la vaste boucle du Niger — est la prise de Sikasso.

Le Kénédougou, dont Sikasso est la capitale, situé entre Ségou et Kong, avait été pendant de longues années en relations très amicales avec la France. Lorsque le drapeau tricolore vint à flotter sur les bords du Niger, le fama de Sikasso, Tiéba, fut un des premiers chefs qui sollicitèrent notre amitié.

En hostilités constantes avec Samory, il avait intérêt à marcher d'accord avec nous et il nous fut constamment fidèle. C'est grâce à l'assistance précieuse que lui apporta, en 1890 et 1891, le capitaine Quiquandon avec une simple escorte de tirailleurs, que Tiéba put triompher de Samory, qui assiégea vainement Sikasso, et soumettre à son autorité tous les petits chefs de Kénégoudou (1). Son influence était, par suite, devenue très grande dans cette partie de la boucle du Niger.

Tiéba mort (1893), les relations devinrent plus froides. Babemba, son successeur, subissant des influences hostiles, chercha à s'isoler le plus possible. Un beau jour, il refusa le tribut de 100 bœufs qui nous était payé annuellement. De plus, ses guerriers vinrent razzier des villages

(1) Voir *Revue Française*, 15 nov., 1er déc. 1891, t. XIV, p. 528 et 577 *Mission Quiquandon* (avec carte).

Digitized by Google

du cercle de Bougouni et attaquèrent même des officiers en mission topographique.

Avant de relever le gant comme il convenait, le gouverneur du Soudan résolut d'avoir avec Babemba une explication claire et décisive et de lui faire sentir les conséquences qu'entraînerait une rupture. Dans ce but le capitaine Morisson fut chargé de se rendre à Sikasso. Parti de Bougouni le 18 janvier 1898, le capitaine arriva le 27 dans la capitale du fama. Après un accueil assez bienveillant, les palabres devinrent difficiles et, finalement, le capitaine Morisson fut mis en demeure de quitter Sikasso. Il partit le 1er février. Le 2, la mission tomba dans une embuscade dressée par les sofas de Babemba et perdit tous ses bagages. Ce ne fut que par une marche forcée de 90 kilomètres qu'elle put échapper à ses agresseurs. Cette nouvelle insulte ne pouvait rester impunie. Le gouverneur du Soudan, colonel Audéoud, s'occupa alors, d'accord avec le gouvernement, de former une colonne chargée d'infliger à Babemba un châtiment exemplaire.

Réunie à Bamako, la colonne expéditionnaire — d'après le *Comité de l'Afrique française* auquel nous empruntons la majeure partie des renseignements qui suivent — était placée sous les ordres du lt-colonel Audéoud, ayant pour chef d'état-major le ct Pineau, et ainsi composée : 6e et 15e compagnies de tirailleurs soudanais, 5e, 6e, 7e et 8e compagnies de tirailleurs auxiliaires, 1 escadron de spahis, 2 pièces d'artillerie de 95, 2 de 80 et 4 pièces de 80 de montagne. Au total 32 officiers européens et 1 indigène, 58 sous-officiers et soldats européens, 1.160 tirailleurs et 80 spahis. En outre, 250 conducteurs, des porteurs, des bergers pour le troupeau de bœufs, suivaient le petit corps expéditionnaire.

Le 1er avril, la colonne se mit en marche. Le 15, elle arrivait devant Sikasso, après avoir eu, au passage du Bananko, un engagement dans lequel elle perdit 6 tirailleurs tués et installait son camp sur des hauteurs dominant la ville au nord.

Avec sa grande étendue, ses 30.000 habitants, ses hautes murailles, Sikasso présentait un aspect imposant. Son système de défense était fortement développé et formait 3 enceintes : un premier mur extérieur de 10 kilomètres de circonférence, 5 mètres de hauteur et 7 d'épaisseur; un deuxième mur de même apparence à l'intérieur duquel se trouvait un mamelon abrupt surmonté d'un donjon; enfin, le *dionfou-*

Digitized by Google

tou, habitation du fama, entouré d'un mur de 6 mètres de haut, avec le tata, dernière citadelle de Babemba. Tous ces ouvrages affectaient la forme d'un fer à cheval et chacun d'eux avait vue directe sur la plaine par le côté ouvert du fer à cheval le long duquel coulait un marigot.

Les nombreux défenseurs de la place, environ 10.000 fantassins et 2.000 cavaliers, étaient décidés à une lutte désespérée. Ils le montrèrent tout de suite en essayant, dès le 16 avril, plusieurs attaques contre le camp. Le 17, les 4 pièces de siège placées en avant du campement, ouvrirent le feu contre la ville, ce qui provoqua une vigoureuse attaque des assiégés, que le capitaine Pillivuyt, commandant l'artillerie, repoussa non moins vigoureusement, mais non sans avoir eu un assez grand nombre de blessés. Le 18, nouvelle attaque. Le 19, le colonel Audéoud fit débroussailler les abords de la ville pendant que les spahis du capitaine Imbert attaquaient une reconnaissance des sofas et lui tuait 37 hommes.

Le 20 avril, le capitaine Coiffé parvint, sous le feu incessant de la place, à construire une redoute sur un mamelon appelé le Tertre Rouge et situé à 400 mètres sur le couronnement de l'enceinte. Les jours suivants furent employés à reconnaître le terrain sur les autres côtés de la ville et à repousser diverses attaques.

Au S.-E. du Tertre-Rouge et à 200 mètres de l'enceinte se trouvait le village de Soukourani qui, aux mains de l'ennemi au moment de l'assaut, pouvait inquiéter sérieusement les colonnes d'attaque. Le 25 avril, les compagnies de Montguers et Benoît (6e et 8e) surprirent le village au petit jour et le détruisirent rapidement. Mais les assiégés, qui n'avaient cessé de diriger sur nos troupes un feu meurtrier, firent une sortie en masse. Le capitaine de Montguers ordonna alors la retraite qui se fit lentement, l'arrière-garde se repliant par échelons. C'est à ce moment que tomba le lieutenant Gallet, mortellement frappé d'une balle au front. Cette chaude affaire nous coûta 8 tués et 26 blessés.

Le colonel ayant tout préparé pour l'assaut, fixa celui-ci au 1er mai. La veille, l'artillerie avait recommencé le feu, rouvert deux brêches réparées par les assiégés et en avait fait une troisième. A 5 heures du matin, quand le signal de l'assaut est donné, trois colonnes s'élancent au pas de course pendant que l'artillerie précipite son tir. La 1re colonne (capitaine Morisson), après avoir repoussé une attaque de flanc, se jette

Digitized by Google

sur la brèche, où son chef arrive le premier. Vigoureusement attaqué à la baïonnette, l'ennemi cède peu à peu et, à 6 heures, le capitaine Morisson atteint le mamelon du donjon. Mais déjà la 2e colonne (capitaine Truptil) y est arrivée. Son ardeur a été telle qu'elle a atteint le donjon 7 minutes seulement après avoir franchi la 2e brèche. La 3e colonne (capitaine Coiffé) a éprouvé la plus grande résistance, ayant eu à lutter contre les meilleures troupes du fama. Après un combat de rues acharné, elle arrive au donjon à 7 heures. En même temps, le lieutenant Guillermin enlevait le village de Soukourani après un vif engagement.

La 1re et la 2e enceintes sont franchies. Ordre est alors donné au commandant Pineau de prendre le commandement des troupes chargées d'occuper la ville. Les compagnies régulières Coiffé et Martelly s'emparent de la partie est de la ville. Le capitaine Morisson marche à l'ouest pour essayer d'isoler le tata. Il traverse la ville et poursuit l'ennemi au delà des murs. Mais là une vive fusillade part du dionfoutou, blesse mortellement le lieutenant Loury et grièvement le lieutenant Hauët. Le capitaine Morisson rentre alors dans les murs. Il est 11 heures; le feu cesse et les troupes se reposent quelque temps avant de donner l'assaut final.

Le dionfoutou, où s'est renfermé Babemba avec l'élite de ses sofas, est encore intact. A 2 heures, le combat reprend par une violente canonnade qui fait brèche dans le dernier asile du fama. Le commandant Pineau se lance alors à l'assaut à la tête des compagnies Benoît et de Montguers. C'est en vain que Babemba et ses sofas font une résistance désespérée ; rien n'arrête l'élan des tirailleurs qui culbutent tout ce qu'ils rencontrent. Babemba et les derniers de ses défenseurs sont tués les armes à la main. A 3 heures, Sikasso est complètement en notre pouvoir.

L'affaire a été chaude et nos pertes l'indiquent bien : 41 tués, dont 1 officier (lt Loury) ; 102 blessés, dont 2 grièvement (lt Hauët et caporal Broeder). Le capitaine Truptil et 4 sergents européens sont au nombre des blessés.

La prise de Sikasso eut un grand retentissement. Depuis l'échec de Samory sous ses murs, les moyens de défense de la ville avaient été considérablement renforcés et elle était considérée comme imprenable par les noirs. Le prestige du nom français sera sensiblement accru par

Digitized by Google

la défaite d'un chef puissant qui, s'il avait pu se joindre à Samory, n'aurait pas manqué de nous causer de graves embarras. Le coup de vigueur du colonel Audéoud a prévenu cette éventualité. Le Kénédougou, complètement pacifié, est devenu aujourd'hui le cercle de Sikasso.

Parmi les distinctions honorifiques accordées aux combattants de Sikasso, citons les nominations au grade de chevalier de la Légion d'honneur des capitaines Morisson, Truptil, du lieutenant Hauët (27 mai). Un décret ultérieur (juillet) a également décerné la croix au capitaine Coiffé. Et maintenant ces vaillantes troupes et leurs dignes chefs sont partis à la conquête de nouveaux lauriers. Elles ont commencé les opérations contre Samory, opérations qu'il y a tout lieu de croire définitives.

G. Vasco.

MADAGASCAR

LES ÉCOLES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES (*Suite* [1])

Écoles supérieures. — Les Malgaches, tout particutièrement les Hovas, sont assez intelligents pour que les meilleurs élèves puissent devenir instituteurs. L'action des missionnaires se multiplie par celle des instituteurs qu'ils ont formés. C'est ainsi qu'une centaine de missionnaires étrangers avaient 1.719 écoles. Il est donc évident qu'il y a deux sortes d'enseignement, dont on pourrait appeler l'un : enseignement primaire supérieur (écoles normales) et l'autre : enseignement primaire proprement dit (instituteurs indigènes).

Il va sans dire que les écoles normales ne contiennent pas seulement les futurs instituteurs, mais aussi les futurs pasteurs protestants indigènes, les futurs administrateurs, officiers, tous ceux qui, par leur intelligence ou par la situation sociale de leurs parents, peuvent aspirer à un poste un peu élevé.

On peut classer dans la même catégorie les écoles de filles, tenues par des Européennes.

Un groupe de ces écoles primaires supérieures existe à Fianarantsoa (Frères des Écoles chrétiennes. L. M. S., Norvégiens). Un autre à Am-

(1) Voir *Rev. Fr.*, 1898, p. 169.

Digitized by Google

bositra (Frères des Écoles chrétiennes, L. M. S.). Un autre au Vakinankaratra, à Betafo et à Antsirabé (Norvégiens).

On se borne à les mentionner et à dire seulement que l'École supérieure des Indépendants à Ambositra n'existe plus, et que celle des mêmes missionnaires à Fianarantsoa est sur le point de disparaître. En revanche, le service de l'instruction publique a été en rapport consant avec le groupe le plus important, celui de Tananarive.

Avant la guerre, les L. M. S. avaient, outre une grande école de filles, tenue par une Anglaise, trois grandes écoles primaires supérieures de garçons, très florissantes, le Collège, la « Normal School », la « Palace School ». Cette dernière fut délogée dès la prise de Tananarive par la réquisition du local où elle était installée ; c'était un bâtiment appartenant au gouverneur malgache, qu'on dut transformer en caserne provisoire. Néanmoins, la « Palace School » continuera à exister dans les bâtiments spacieux du Collège. De ces trois écoles sortaient annuellement quarante instituteurs, une vingtaine de pasteurs et une centaine de jeunes gens se destinant à des carrières administratives, au commerce, etc.

Les « Amis », outre une grande école de filles, avaient la « High School » d'Ambohijotovo (nom du quartier où elle se trouve).

Les L. M. S. et les « Amis » possédaient en commun l'hôpital de Soavinandriana, où ils formaient des étudiants et conféraient des diplômes de docteurs.

Les Anglicans possédaient deux grandes écoles (une de filles, une de garçons) à Ankorahotra (quartier de Tananarive). Mais surtout ils avaient en dehors de la ville, à une vingtaine de kilomètres dans le Nord, la grande école, très bien tenue, d'Ambatoharonana.

Les Pères Jésuites avaient leur collège d'Ambohipo. Les Frères des Écoles chrétiennes, leur école unique. Les Sœurs, une grande école à la place d'Andohalo.

Les étrangers avaient donc, à Tananarive, ou aux environs, en fait d'écoles pouvant rentrer dans la catégorie d'enseignement primaire supérieur : 3 écoles de filles, 6 écoles de garçons, 1 école de médecine.

Les écoles françaises faisaient assez piètre figure : 2 écoles de garçons et 1 école de filles.

Voilà quelle était la situation l'année dernière ; aujourd'hui elle est déjà bien changée.

Digitized by Google

Parmi les grandes écoles des L. M. S., deux sont devenues des écoles françaises et ont passé à la Société évangélique de Paris. La « Normal School » est devenue l'École normale et la « Palace School » l'École du Palais. Quant au Collège, après l'expropriation du bâtiment où il se trouvait, transformé en palais de justice, il continue une existence précaire dans une dépendance de la chapelle protestante d'Ampamarinana. On peut, je crois, pronostiquer sa fin prochaine.

L'école des Jésuites est toujours à Ambohipo. Mais le général Gallieni a donné à la mission un terrain étendu, situé à proximité de la place de Mahamasina, c'est-à-dire en plein Tananarive, à condition d'y construire une école (arrêté n° 73, 1er novembre 1896). Les Jésuites ont commencé la construction et, à en considérer l'étendue, il n'est pas douteux que cette école, destinée à remplacer Ambohipo, ne soit la plus spacieuse et surtout la mieux aménagée de Tananarive.

D'autre part, tandis que la grande école des Frères des Écoles chrétiennes d'Andohalo, devenue insuffisante pour le nombre croissant des élèves, s'agrandissait d'un nouveau bâtiment encore inachevé, le gouvernement achetait dans cinq quartiers différents de Tananarive, autant d'emplacements, dont quelques-uns portent déjà des constructions. C'est là que doivent être installées, au moins d'une façon provisoire, dès le mois de novembre 1897, cinq écoles où enseigneront les nouveaux Frères des Écoles chrétiennes, attendus de France. L'arrêté 875, mettant ces cinq terrains à la disposition des Frères, spécifie que les futures écoles seront sous le contrôle du directeur de l'enseignement.

Par arrêté du 13 janvier, le général Gallieni a créé l'École le Myre de Vilers, divisée en trois sections : école d'interprètes, école normale destinée à former des instituteurs publics indigènes, école de droit donnant accès aux fonctions de gouverneur et juge indigène. Par arrêté du 3 mars, l'École Le Myre de Vilers a été installée au Palais de la Paix, devenu vacant par le départ de Ranavalona III. Le 24 avril, l'école a été inaugurée et depuis elle a fonctionné sans interruption, en donnant des résultats très satisfaisants. Elle compte 230 élèves. Pendant les deux premiers mois de son existence, elle a été dirigée par le chef du service de l'enseignement. Depuis et après un court intérim de M. Jarzuel, elle a passé sous la direction de M. Lavoipière.

Un arrêté du 10 février, a créé une Ecole de médecine. En même temps, l'expropriation de l'hôpital anglais de Soavinandrina, transformé

Digitized by Google

en hôpital militaire, mettait fin à l'existence de l'école de médecine des « Indépendants ». L'École de médecine officielle pourra seule, désormais, délivrer des diplômes de docteur très recherchés par les Malgaches. Installée dans les bâtiments confisqués, l'École de médecine où les Malgaches sont hospitalisés est en plein fonctionnement sous la direction du Dr Mestayer.

Des écoles de filles ont été créées.

Un certain nombre de Sœurs ont été installées dans un bâtiment confisqué où avait été logé d'abord le service des domaines.

Une école officielle de filles a été créée par arrêté du 29 avril, dans un faubourg de Tananarive, à Findanana, d'abord sous la direction d'une sœur bourbonnaise, Mlle Mahé, plus tard, sous la direction de Mlle Jarzuel, institutrive, nommée par le ministère. L'école fonctionne bien et compte 40 élèves.

Le faubourg de Fiadanana était loin de la ville. Une nouvelle école de filles vient d'être créée dans une dépendance du Palais, la Chapelle de la Reine, sous la direction de Mme Mahé.

Voici donc aujourd'hui quelle est la situation des écoles primaires supérieures à Tananarive.

Ecoles étrangères : 4 écoles de garçons; 3 écoles de filles.

Écoles françaises libres : 9 écoles de garçons; 2 écoles de filles.

Ecoles officielles : 1 école de garçons (Le Myre de Vilers); 2 écoles de filles; 1 école de médecine; 1 école de droit (faisant partie de l'École Le Myre de Vilers).

Numériquement, la transformation et le progrès sont évidents. Ce sont maintenant les écoles étrangères qui font assez piètre figure.

Mais surtout il a été créé, *au-dessus* des écoles privées, des écoles officielles qui seules ont le droit de conférer des diplômes et qui seules ouvrent la plupart des carrières. De cette façon, le gouvernement est assuré de donner aux écoles primaires libres la direction qu'il lui conviendra.

Enfin, la neutralité *religieuse* des écoles officielles a été proclamée. Elle a été marquée par la présence à l'École Le Myre de Vilers, de deux professeurs bénévoles, l'un missionnaire protestant. M. Standing, l'autre catholique, le P. Thomas.

École professionnelle. — Il y aurait un inconvénient évident d'encombrer à Madagascar ce que nous appelons en France les carrières

Digitized by Google

libérales et à créer des déclassés. L'instruction que nous donnons aux Malgaches doit tendre surtout à en faire d'utiles auxiliaires de nos colons, des artisans, des ouvriers, des comptables; l'instruction doit être avant tout pratique. Aussi la création d'une école professionnelle a-t-elle été par ordre de date (19 déc. 1896), et aussi par ordre d'importance, la première des mesures de réorganisation scolaire, prises par le général Galliéni. L'école professionnelle a été créée et organisée par M. Jully, architecte des bâtiments civils, qui a déjà fourni des rapports sur son fonctionnement. Une seconde école professionnelle va être créée à Tamatave. Il est à souhaiter, et il est certainement dans les intentions du général, que d'autres soient créées un peu partout.

Écoles primaires. — Il a été apporté au recrutement des élèves un gros changement qui a bouleversé les anciennes statistiques. L'ancien gouvernement malgache avait depuis longtemps créé l'enseignement obligatoire; ses prescriptions à ce sujet sont contenues dans le Code de 1881, art. 266, etc. La circulaire du 11 novembre 1896 reprend ces prescriptions et leur donne force de loi dans notre nouvelle colonie en les modifiant sur certains points.

D'après la loi malgache, l'obligation de l'enseignement n'existait que pour les enfants de parents libres. Il va sans dire que l'abolition de l'esclavage rend cette restriction caduque. Tous les enfants sans distinction de caste sont donc astreints à suivre l'école de 8 à 14 ans. Chaque école possède le registre de ces élèves, et tout enfant doit être inscrit sur le registre d'une école. La circulaire recommande cependant « d'apporter à l'application de la loi les tempéraments qui paraîtront nécessaires, afin qu'elle ne constitue pas une charge trop lourde pour les populations, qui, dans certaines circonstances (semailles, récoltes), peuvent avoir un besoin pressant de leurs enfants ».

Mais la grande modification apportée à l'ancienne loi est la suivante : la liberté des parents dans le choix de l'école était, sous l'ancien gouvernement, sujette à une restriction importante. Au moment où l'enfant atteignait l'âge d'aller à l'école, les parents choisissaient (?) *une fois pour toutes;* et l'enfant devait de bon gré ou de force rester jusqu'à la fin de ses études dans l'école où il était entré; il n'avait pas le droit de changer.

Quoique cette disposition eût l'avantage d'assurer aux maîtres sur les élèves une autorité qui, d'ailleurs, allait quelquefois jusqu'à la

Digitized by Google

tyrannie, elle était à la fois contraire à nos principes de liberté et aux intérêts de nos écoles françaises. Déjà M. Laroche avait fait publier par le premier ministre hova un arrêté rendant aux parents la liberté du choix, au moins dans une certaine mesure. Au commencement de l'année scolaire, mais à cette époque seulement, l'enfant pouvait, aux termes de cet arrêté, passer dans une autre école; ce choix le liait pour toute la durée de l'année. C'était là une demi-mesure. Elle avait été inspirée par la crainte de voir les enfants, en changeant d'école toutes les semaines ou tous les mois, soit par versatilité, soit par calcul, se soustraire effectivement à toute instruction suivie.

L'expérience a prouvé que cette crainte n'était pas justifiée et la circulaire du 11 novembre 1896, complétée par une circulaire ultérieure. donne aux élèves et à leurs parents la liberté absolue du choix, à quelque époque de l'année que ce soit. Un très grand nombre en ont fait usage. Le Malgache, très respectueux de l'autorité, envoyait jadis ses enfants de préférence à l'école anglaise parce qu'elle était en quelque sorte officielle. Dès que notre autorité a été enfin établie d'une façon indiscutable, les élèves ont afflué dans les écoles françaises.

Un arrêté du général Galliéni réglemente la situation des instituteurs indigènes libres. Il leur confère les privilèges dont ils jouissaient dans l'ancien gouvernement, exemption de prestations et d'impôts, droit de recevoir des cadeaux en nature ou en argent des élèves après en avoir toutefois avisé le commandant du cercle.

Aux termes de l'arrêté, l'instituteur public a droit au logement, à une rizière ou un champ, à un traitement de 30 francs par mois. Il entre dans la hiérarchie des fonctionnaires et si ses notes sont satisfaisantes doit être nommé 7e honneur au bout d'un an. Il jouit du reste des mêmes prérogatives que l'instituteur libre. Les instituteurs publics sont choisis parmi les anciens élèves de l'Ecole Le Myre de Vilers...

Programmes. — L'Etat prenant à Madagascar la direction effective de l'enseignement, pratiquement abandonné à lui-même sous l'ancien gouvernement, la publication de programmes devenait nécessaire. Elle était en même temps assez délicate.

Le général Galliéni donna dès le début des instructions générales sur la façon dont l'enseignement devrait être compris (circulaire du 5 oct. 1896). Il insista sur la nécessité de franciser les programmes, exigea que le système métrique fût enseigné à l'exclusion de tout autre

Digitized by Google

que l'histoire et la géographie de la France eussent une part prépondérante; et surtout qu'on consacrât une moitié du temps à l'enseignement de la langue française. Des soldats d'infanterie de marine furent mis à la disposition des écoles supérieures étrangères comme répétiteurs de français, et de l'aveu des missionnaires y ont rendu de grands services.

On donna aux instituteurs indigènes un délai de six mois (prolongé à un an pour certains d'entre eux) passé lequel ils devraient, non pas naturellement savoir le français, mais être en état d'en enseigner les éléments. Les instituteurs indigènes affluèrent par fournées successives à Tananarive, suivirent des cours de français dans les écoles supérieures, et retournèrent à leurs écoles munis d'un permis provisoire d'enseigner signé du chef du service de l'enseignement.

Le général Galliéni n'a pas perdu une occasion de faire sentir aux Malgaches la nécessité d'apprendre notre langue. Il a donné un délai d'un an aux fonctionnaires malgaches pour apprendre le français ou du moins ce qu'il faut pour comprendre les ordres qu'on leur donne. Ses efforts n'ont pas été perdus, et il faut avouer d'ailleurs que le terrain était favorable.

La langue malgache s'écrit en caractères latins, on peut même dire que ses lettres sont prononcées à la francaise; on attribue généralement aux missionnaires anglais l'honneur d'avoir créé l'alphabet malgache; sans vouloir diminuer leur mérite, ils n'ont fait que régulariser et codifier des habitudes d'écriture implantées sur toute la côte Est par nos colons créoles de Bourbon et de Maurice. Les premiers missionnaires anglais auteurs de la première grammaire malgache en anglais, n'ont pas fait de difficulté à reconnaître qu'ils ont traduit, en l'améliorant sans doute, la grammaire inédite de M. de Proberville, dont le manuscrit alors aux archives de Maurice se trouve maintenant au British Museum.

Un Malgache sachant lire et écrire sa langue, et c'est le cas de la plupart, connaît donc déjà notre alphabet et la prononciation de presque toutes nos lettres (sauf *u* et *j*). Beaucoup de Malgaches parlaient déjà l'anglais et la connaissance d'une langue européenne les préparait tout naturellement à en apprendre une seconde. Enfin, et c'est là le grand point, la langue malgache n'a pas de passé, pas de littérature, les indigènes lui sont moins attachés peut-être que nos paysans à leur patois.

Aussi les résultats en un an sont surprenants.

Les élèves de l'Ecole Le Myre de Vilers ont en six mois appris assez

Digitized by Google

de français pour faire une narration convenable sur le sujet suivant : « Exposer vos impressions sur les embellissements de Tananarive ». Cette narration était le sujet d'un concours à la suite duquel ont été distribués un grand prix d'honneur offert par le général Galliéni, quatre prix offerts par l'*Alliance française*. On peut prévoir que dans un laps de temps assez bref nos colons, tout au moins à Tananarive, pourront se passer d'interprètes.

Le chef du service de l'enseignement aurait voulu établir un programme précis, portant non seulement sur les matières à étudier, mais sur les livres à employer. Il a dû y renoncer provisoirement pour les raisons suivantes : tous les livres scolaires actuellement en usage à Madagascar, sont en malgache. Les missionnaires se sont efforcés de créer le malgache écrit, de faire du malgache une langue. Ils ont créé une bibliothèque scolaire considérable sortie, soit de la presse catholique, soit des deux *printing office* anglais. Faut-il les suivre dans cette voie ?

On peut d'abord mentionner l'impossibilité d'employer tels quels dans nos écoles laïques et neutres, des livres qui ont presque toujours, et jusque dans les exemples des grammaires, un caractère plus ou moins confessionnel ; l'impossibilité de laisser dans les mains des enfants des livres qui ont souvent une forte empreinte anglaise.

Créer de toutes pièces une littérature scolaire malgache présente, d'autre part, des difficultés presque insurmontables. En admettant que les instituteurs débarqués et ignorants du malgache, puissent assister, dans cette tâche, le chef du service de l'enseignement, est-il possible à trois ou quatre personnes de refaire, au pied levé, ce qui a été la tâche lentement mûrie de deux cents missionnaires pendant trente ans.

Tout ce qui a pu être fait dans cette voie est une adaptation publiée à l'imprimerie officielle du cours préparatoire fait par les Frères des Écoles chrétiennes. Enfin, et c'est là la grave question, n'avons-nous pas intérêt à nous proposer un but exactement contraire à celui des missionnaires ? Ils voulaient revivifier la langue malgache; n'avons-nous pas intérêt, au contraire, à la détruire ?

En d'autres pays, en pays de vieille civilisation, comme l'Algérie ou l'Indo-Chine, il serait absurde d'espérer que notre langue pourra se substituer à celle des indigènes. Ici, tous ceux qui connaissent le Malgache et même des missionnaires anglais, M. Standing, par exemple, ont cette espérance légitime.

Digitized by Google

En conséquence, voici comment le chef du service de l'enseignement comprendrait les programmes à établir.

Écoles primaires. — Peu ou point de livres, sauf d'abord un syllabaire et un petit livre de lecture en malgache qu'on peut, sans inconvénient, mettre entre les mains des enfants puisque l'alphabet en malgache est le même que le nôtre...

Le français sera enseigné oralement d'abord. Dans les écoles où l'instituteur indigène n'aurait pas une connaissance parfaite de la langue française, c est-à-dire dans presque toutes, il serait *indispensable* que le cours de français fut confié à un soldat français. Dès que les élèves sauront lire un peu de français, et ce ne sera pas long, l'expérience l'a établi, leur remettre de petits livres de lecture français, des arithmétiques, histoires et géographies élémentaires ou du moins leur en conseiller l'achat. Tous ces ouvrages seraient choisis dans nos bibliothèques scolaires françaises. Dans les écoles primaires, les jeunes Malgaches doivent apprendre un français relatif, se composer un vocabulaire et savoir s'en servir avec plus ou moins de correction. C'est du moins le seul but auquel on puisse tendre maintenant.

Ecoles primaires supérieures. — Les élèves doivent y apprendre à parler et à écrire correctement le français; ils doivent arriver à s'en servir aussi facilement et aussi correctement que de la leur. L'usage de la langue malgache doit être proscrit autant que faire se peut; tous les cours doivent se faire en français, c'est le cas déjà dans la première division de l'Ecole Le Myre de Vilers. Tous les livres entre les mains des élèves doivent être français.

Les programmes des cours sont nécessairement un peu plus relevés que ceux des écoles primaires. Chaque élève devra donc avoir une histoire, une géographie, une arithmétique, une géométrie, un ouvrage de pédagogie, un livre de lectures...

Conclusion. — En résumé, en 1896, les écoles étrangères avaient encore une supériorité marquée sur les écoles françaises. Aujourd'hui, la situation est renversée.

Un enseignement officiel a été créé qui, par sa seule existence, par les diplômes qu'il confère, imprime sa direction aux écoles libres, et leur donne, par sa neutralité, un exemple de tolérance religieuse.

Un programme général d'enseignement a été ébauché, qui transforme l'ancien enseignement anglo-malgache en un enseignement français.

Digitized by Google

LA MISSION COMMERCIALE ALLEMANDE

EN EXTRÊME-ORIENT.

On a suivi avec intérêt en France, dans le monde colonial et commercial, l'exploration de la mission lyonnaise en Chine, organisée par la Chambre de commerce de Lyon. Suivant notre exemple, les Anglais et les Allemands ont également envoyé une mission commerciale en Extrême-Orient. La mission allemande avait été organisée au commencement de 1897, sur l'initiative de la Chambre de commerce de Crefeld (1). Voici le récit de son voyage que donne le *Moniteur officiel du Commerce* d'après les *Berliner Politische Nachrichten :*

La mission commerciale allemande en Extrême-Orient vient de revenir en Allemagne après une absence de plus de treize mois. Ses principaux centres d'opération étaient la Chine et le Japon où elle a séjourné environ dix mois, soit cinq mois pour chaque pays ; elle a également parcouru la Corée et sur la fin du voyage, quelques membres ont fait une courte visite aux Philippines, au Siam, à Java et dans une partie de l'Inde.

Le premier terme du voyage fut Hong-Kong, où le consul d'Allemagne à Canton prit la direction de la mission. La majeure partie des ports chinois ouverts par traités au trafic étranger, depuis Canton, Soua-Tau, Amoy et Fou-tchéou jusqu'à Tche-fou, Tien-tsin et Niou-tchouan furent visités ; la mission fit un séjour plus long à Hong-Kong et à Chang-haï, ces deux importantes places commerciales qui centralisent les marchandises de toutes nations pour la Chine entière et accepta l'offre du ministre d'Allemagne de visiter Pékin ; elle pénétra ensuite dans l'intérieur des terres en se servant seulement des deux routes qui permettent de s'y rendre sans une trop grande perte de temps : ce sont les voies d'eau praticables du Yang-tsé-Kiang, la plus grande artère commerciale du tout le pays, et celle du fleuve de l'Ouest ou Si-Kiang, ouvert au commerce étranger depuis le mois de juin de l'année passée, à l'embouchure riche et peuplée duquel se trouve Canton, la ville des millions.

Le Yang-tse-Kiang fut remonté pendant euviron 1.100 milles anglais, on visita les principales villes de ses rives, en particulier la populeuse cité de Schasi, récemment ouverte, qui, comme centre de l'industrie

(1) Voir *Revue Française* 1897, t. XXII, p. 389.

Digitized by Google

domestique chinoise, et comme point de jonction des principales routes commerciales, prend une place importante dans la vie économique de la Chine intérieure ; on fit aussi un court arrêt au district minier de Tieschan.

Le Si-Kiang fut visité dans toute sa partie ouverte au commerce étranger, ainsi que les villes qu'il traverse.

On ne poussa pas plus loin dans l'intérieur par les voies de terre ; la Chine tout entière présente en effet une telle homogénéité et le Chinois est partout si méfiant, à part quelques exceptions, qu'il ne constitue qu'une source d'informations presque inabordable ; aussi sembla-t-il que la dépense de temps et d'argent, que, indépendamment d'une grande difficulté, présentait la pénétration dans la Chine intérieure, ne devait pas être faite, alors qu'il n'y avait aucun but bien déterminé à suivre.

La commission étudia de plus près la riche province de Tche-Kiang ainsi que le Sud de celle de Kiang-si au point de vue de l'utilisation des canaux et visita les deux grandes villes d'antique renommée, Hangtschou et Sutschou, qui sont encore aujourd'hui très importantes et venaient d'être ouvertes au commerce étranger à l'issue de la guerre sino-japonaise. On fit diverses excursions dans les contrées séricicoles dont Canton est le centre ; quelques membres de la commission firent aussi une pointe de Tientsin à Niou-tchouan et environs. On renonça, après réflexion, à une visite dans la Chine intérieure proprement dite, et spécialement dans la province du Setchouan, située à l'Ouest, que parcouraient les missions anglaise et française, parce qu'elles ne présentaient pas pour le commerce allemand une sphère d'action bien circonscrite.

La mission devait, tout en tenant compte de sa tâche et de l'étendue de l'empire chinois, s'imposer une limite dans son investigation ; le petit empire du Japon lui offrait un champ d'action à la fois facile à embrasser dans tout son ensemble et très profitable ; il était souvent difficile en Chine d'obtenir sur les choses les plus insignifiantes le moindre renseignement ; au Japon, au contraire, on trouvait des moyens d'information si complets que la seule peine qui pouvait résulter de leur recherche était le soin de les recueillir.

Une uniformité et une stagnation étonnantes se manifestaient sur le continent chinois en dépit de son développement immense ; au contraire une grande diversité dans les phénomènes économiques se rencontrait dans l'espace restreint de l'empire insulaire du Soleil Levant comme si

Digitized by Google

l'on avait vu le pays à différentes périodes. On dut étendre, pour quelques membres, à cinq mois, le temps de séjour primitivement fixé à trois mois.

Pendant cet espace de temps, le pays fut parcouru dans toute son étendue, de l'île du Nord Yéso jusqu'à celle du Sud Kiou-Siou et à cause des très grandes différences qui se présentaient dans la vie économique, les membres de la mission chargés de travaux spéciaux jugèrent utile de se séparer devant cette tâche encore plus considérable qu'en Chine; on peut donc dire que la commission apprit à connaître le Japon en entier, de la façon la plus complète avec une dépense et une difficulté relativement moindres.

Le champ d'opération était en principe limité à la Chine et au Japon; cependant on fit une tournée rapide en Corée, dont on visita Tchemulpo, le principal port, et Séoul, la capitale; vers la fin du voyage, le champ d'investigation fut encore étendu, et chargés de missions spéciales, deux membres visitèrent les Philippines; un, le Siam et Java et un autre une partie de l'Inde.

La plus grande partie des rapports spéciaux a déjà été présentée. Tous ces rapprts spéciaux doivent, comme les échantillons, être seulement communiqués aux cercles intéressés. On publiera d'ailleurs un rapport général qui, utilisant ce qui est déjà connu d'autre part par les rapports particuliers, permettra de prendre une vue d'ensemble, sur les résultats de la mission.

L'AVEN ARMAND

Nous avons, à plusieurs reprises, déjà fait connaître les remarquables résultats des explorations souterraines que M. E.-A. Martel poursuit avec succès depuis une dizaine d'années. A l'étranger comme en France le savant explorateur a répandu, en prêchant d'exemple, le goût des études spéléologiques. Mais nulle part ses découvertes n'ont été plus belles que dans la région des Causses, dans ce bassin du Tarn et de ses affluents, théâtre de ses premiers succès. La campagne de 1897, dans la vallée de la Jonte, lui a permis de reconnaître un aven, ou trou profond, qui ne le cède en rien par sa beauté naturelle à la célèbre grotte de Dargilan sa voisine.

Digitized by Google

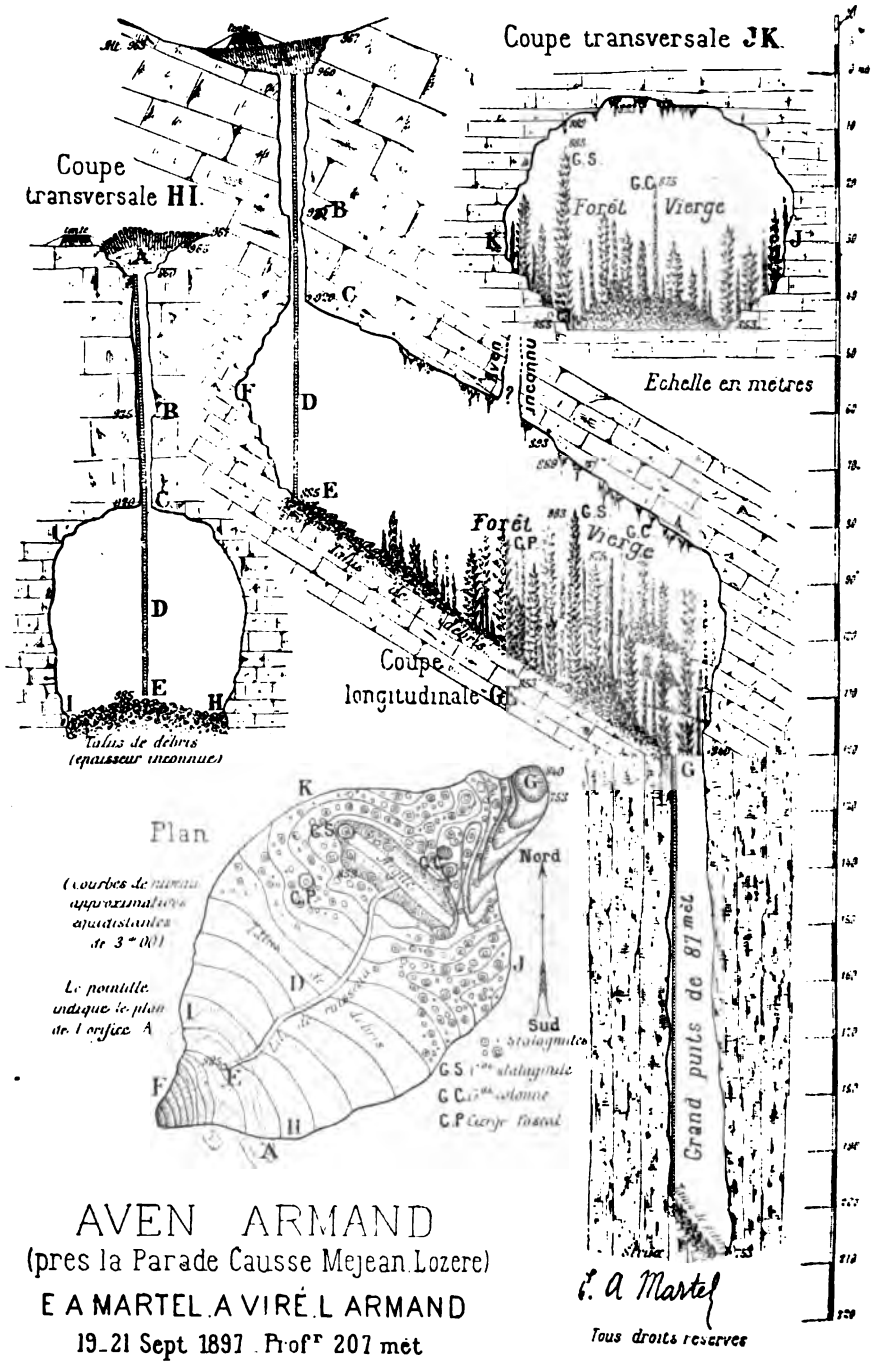
Cet aven situé dans le causse Méjean, se trouve à 2 kilomètres et 1/2 au sud de La Parade et à 8 k. S.-E. de Meyrueis (Lozère). L'orifice par lequel on y accède forme un entonnoir de 10 à 15 mètres de diamètre, profond de 4 à 7 mètres. Au fond s'ouvre un puits de 75 m., dont la 1e partie est formée par une cheminée de 40 m. de long descendant verticalement. Au bout de cette galerie se trouve une immense grotte formant couloir de 100 m. de long sur 50 de large et 35 de haut. Cette grotte ovale, comme on le voit par le dessin ci-contre, est inclinée fortement.

La 1e partie de la grotte est un amas de débris tombés par l'orifice. La 2e partie est recouverte d'une véritable forêt d'environ 200 stalagmites. Ces merveilleuses colonnes formées depuis des siècles, gouttelette par gouttelette, diffèrent toutes les unes des autres. Il en est qui ont jusqu'à 2 mètres de diamètre ; d'autres, au contraire, n'ont que quelques centimètres de diamètre sur plusieurs mètres de hauteur. La plus élevée, la *Grande Stalagmite*, atteint 30 mètres; la *Grande colonne* en a 22; une trentaine arrivent à 18 et 20 m., jusqu'ici le record en ce genre. Tous ces clochetons de cathédrale sont intacts et forment un ensemble d'une beauté remarquable. Aucune grotte ne possède une plus grande quantité de stalagmites. La plus haute connue, celle de la caverne d'Aggtelek, en Hongrie, n'a que 20 m. d'élévation.

Au point le plus bas de la grotte s'ouvre un second puits vertical qui descend à 87 mètres dans le sol. La profondeur totale est de 207 mètres et même de 214 si l'on compte les 7 mètres de l'entonnoir extérieur. C'est l'abîme le plus profond qui soit connu en France avec celui de Rabanel, près Ganges, dans l'Hérault, que M. Martel explora en 1889 et qui a 212 mètres. Cette grotte a dû servir d'exutoire à un ancien lac des Causses. Le nom d'aven Armand lui a été donné parce que sa découverte est due à un serrurier de Rozier, nommé Louis Armand, compagnon de M. Martel dans plusieurs de ses explorations de la région des Causses.

Ces explorations souterraines ne s'accomplissent pas sans de nombreux préparatifs et demandent beaucoup de temps. C'est ainsi qu'il n'a pas fallu moins de 3 jours (19, 20, 21 septembre) à M. Martel pour descendre dans l'aven, admirer ses richesses, relever les altitudes, calculer la hauteur de la voûte et des stalagmites à l'aide de montgolfières en papier attachées à un fil, pousser l'exploration jusqu'au fond du

Digitized by Google



AVEN ARMAND

(près la Parade Causse Mejean Lozere)

E. A. MARTEL. A VIRÉ. L. ARMAND

19-21 Sept 1897. Profr 207 mèt

Digitized by Google

2e puits descendant à pic à une profondeur de 87 mètres, et faire toutes les observations scientifiques qui sont habituelles.

Et l'attirail pour ces expéditions est aussi lourd qu'encombrant. Une forte charrette était nécessaire pour transporter ce bagage qui ne pesait pas loin d'une tonne. M. Martel emportait en effet : 140 mètres d'échelles de corde, 500 mètres de câbles, les téléphones, échelles extensibles en bois, lits de camp, caisses de vêtements, de couvertures et de bougies, pharmacies de poche, appareils photographiques, lampes au magnésium, montgolfières, bonbonnes, le bateau démontable, la tente de campement et les innombrables outils divers, les conserves et provisions de bouche, etc. Outre M. Martel et ses compagnons d'exploration, cinq ou six hommes de manœuvre devaient aider à poser et à relever les échelles, cordes, téléphones, etc.

Comme on le voit, la reconnaissance d'une grotte de 207 mètres de profondeur n'est pas une petite affaire; mais on est amplement récompensé par une découverte aussi remarquable que celle de l'aven Armand. Reste maintenant à rendre ce dernier accessible au public; 30 à 40.000 francs seront sans doute nécessaires pour permettre de visiter facilement une des belles curiosités naturelles de la France.

V.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

RÉGIONS POLAIRES : A LA RECHERCHE D'ANDRÉE

L'expédition suédoise *Stadling*, envoyée à la recherche de l'explorateur *Andrée* et de son ballon est arrivée à Buleen, à l'embouchure de la Léna, d'où elle a pu faire porter une dépêche jusqu'à Irkoutsk. Dans le courant de l'hiver, elle avait visité les îles de la Nle-Sibérie, les fleuves Anabara et Yndigheikak sans trouver aucune trace d'Andrée. L'expédition est partie de Buleen dans la direction de l'ouest afin de visiter la presqu'île de Taimyr et de gagner l'Iénisséi.

Le steamer « Fridjof » portant l'expédition *Wellmann*, de retour du Grönland est arrivée le 1er sept. à Tromsö (Norvège), après avoir débarqué une expédition au cap Tegethoff. sur la pointe sud de l'île Hull. M. Wellmann a rencontré, à l'île Kœnigskar l'expédition du dr *Northerst* à la terre François-Joseph et il a été informé que toutes

Digitized by Google

les recherches faites pour découvrir quelques traces d'*Andrée* et de son ballon n'ont donné aucun résultat.

L'expédition allemande *Lerner* partie au printemps dernier à la recherche d'*Andrée* est rentrée à Hammerfest sans avoir trouvé trace de l'explorateur. Si l'expédition du savant allemand n'a pas atteint son but, elle a néanmoins fait des observations intéressantes et dragué le fond de la mer dans le voisinage de la terre du Roi-Charles, à une profondeur de 1.100 mètres.

AFRIQUE

M. *F. Foureau* prépare à Biskra les éléments de sa 10e expédition au Sahara. L'explorateur, arrêté jusqu'ici par la faiblesse de ses moyens matériels, n'aura pas à redouter cette fois cette éventualité. En effet, son escorte se composera de 180 tirailleurs algériens choisis volontairement, qui ont quitté Blida le 20 sept. pour se rendre à Biskra où sont réunis les approvisionnements nécessaires. La colonne est placée sous les ordres du ct Lamy, un des organisateurs des troupes sahariennes, du capitaine Reibell, de 4 lieutenants dont 1 indigène. Elle se dirigera tout d'abord sur Ouargla, Fort-Mac Mahon et Fort-Miribel. Comme précédemment l'objectif de M. Foureau est de se rendre d'Algérie au Soudan par le Sahara. Les obstacles suscités par les Touareg ont seuls empêché la réussite de ses précédentes expéditions. Avec une aussi forte caravane le succès de M. Foureau est presque certain.

L'expédition belge *Lemaire* (XXIII, ...) se rendant au Katanga, était à Chindé, bouche du Zambèze, au commencement de juin. Au cours de sa route, elle a été éprouvée par la mort de deux de ses membres: MM. Devindt, géologue belge et Caysney, Anglais, se sont noyés dans le Tanganika, leur bateau ayant sombré au cours d'une tempête dans la nuit du 9 au 10 août.

AMÉRIQUE

Le dr *Hermann Meyer*, frère de l'explorateur Hans Meyer qui, en 1896, avait effectué dans l'Amérique du Sud un voyage au cours duquel il découvrit l'Atelchu, une des sources du Xingu, a entrepris, en août 1895, une nouvelle exploration de cette région où vivent des tribus indiennes qui n'ont été visitées jusqu'ici par aucun voyageur. Il est accompagné par un naturaliste, un médecin et un photographe.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Tunisie : *Inauguration du chemin de fer de Sfax à Gafsa.* — Ce chemin de fer a été construit avec une rapidité exceptionnelle et tout à fait inconnue dans nos colonies.

Commencé en juin 1897, il a été inauguré le 18 septembre 1898. En mars, la voie a été terminée, sur 206 kilomètres et la plate-forme sur 250. Il faut ajouter que ce n'est point l'État, mais la Cie des phosphates, concessionnaire du chemin de fer, qui a fait exécuter les travaux. Le relief du sol, fort peu varié, a singulièrement facilité la construction; aussi est-on parvenu à poser jusqu'à 1.800 mètres de rail par jour. Les travaux d'art sont très rares; le principal est un pont de 300 mètres situé près de Gafsa, sur l'oued Beïach, généralement à sec. Le manque d'eau a causé des difficultés, la bonne eau se trouvant seulement aux deux extrémités de la ligne, à Sfax et à Gafsa. Comme cela n'arrive que trop souvent, la gare de Gafsa se trouve à 4 kil. de la ville. La voie est à écartement de 1 mètre, comme celles du sud de la Tunisie (Tunis-Sousse-Kairouan). Il reste à achever 40 kil. au delà de Gafsa.

Outre les phosphates de la région de Gafsa, le chemin de fer pourra être appelé à un trafic assez important, car le pays paraît assez riche en gisements miniers. Les études pour le prolongement de la ligne ont été poussées jusqu'à Tozeur (à 84 kil. de Gafsa) et Nefta, à travers la région du Djerid renommée pour ses tissus et surtout pour ses dattes. Gafsa, par son site pittoresque et sa belle forêt de palmiers, est appelée à faire concurrence à Biskra sous le rapport du tourisme.

Soudan français : *Situation de Samory* (XXIII, p. 552). — On connaît maintenant les causes de la retraite de Samory vers l'arrière pays de Liberia C'est à la suite des opérations dirigées contre lui que le vieil almamy battu a abandonné la bassin du Comoé et du Bandama. Après le coup d'éclat de la prise de Sikasso, une colonne (capitaine Marchaise), sortie de cette ville au commencement de mai, infligea un sérieux échec aux bandes de sofas entre le Comoé et Kong. Une 2e colonne (capitaine Benoît) complétait l'œuvre de la 1e et chassait les partisans de Samory de la région de Kong. Une autre colonne (ct Pineau) partie de Sikasso le 20 mai, battait à Tioroniaradougou, les débris des partisans de Babemba, renforcés par des sofas de Samory et les pourchassait jusqu'au Bandama. Une 4e colonne (lt-colonel Bertin) venant du sud chassait devant elle Bilali, lieutenant de Samory et arrivait à Tiémou à 100 kil. O. de Kong.

Effrayé par cette marche concentrique, Samory a abandonné (12 juin) le tata de Bandoura, sur le Bandamma, où il résidait et s'est dirigé vers le Libéria avec 3.000 soldats, 14.000 porteurs, femmes et enfants. Il a dû passer le Sassandra à la fin de juin et se retirer dans la région inexplorée qui forme l'hinterland du Libéria. Après son départ, de nombreuses tribus ont fait leur soumission. Le pays est en ruines, les cultures abandonnées et les

Digitized by Google

habitants emmenés en esclavage. Encore un effort et Samory, dont le prestige est bien affaibli, verra sa puistance anéantie.

Défaite des sofas. — Un télégramme de Saint-Louis, 25 sept., annonce que le lt Wœlfel a attaqué le 9 les sofas au passage du Cavally à 60 kil. S. de N'Zo. Rejetés dans un marigot, 2000 ont mis bas les armes. Le même jour, Sara N'Tieni Mory, fils de Samory, fut battu après 6 h. de combat et Bilali fut tué. Il a été fait 5000 prisonniers. Depuis cette victoire, 20 000 indigènes ont fait leur soumission. La colonne Wœlfel, qui a effectué sa jonction avec celle du capitaine Gadeu est accueillie avec enthousiasme par les populations terrorisées par Samory. Nous n'avons eu qu'un blessé.

Le massacre de la mission Cazemajou (XXIII, 530). — Un télégramme du gouverneur du Soudan donne quelques détails sur le massacre de la mission. Le capitaine Cazemajou et l'interprète Olive ont été assassinés à coups de bâton, le 5 mai. Sur les 33 indigènes de la mission, 6 tirailleurs ont été tués, 9 autres et 5 employés blessés. La conduite des 18 tirailleurs de l'escorte a été héroïque et l'un d'eux a reçu 7 blessures; 3 seulement sont intacts. Tous sont arrivés à Dori et se sont dirigés sur Ségou. Les papiers et l'armement de la mission ont été sauvés par l'interprète Badié Dara et remis le 8 juillet au capitaine Chambert. Le fanatisme et la crainte de voir la mission aider Rabah paraissent être les causes de l'assassinat.

État du Congo : *Redjaf attaqué par les Mahdistes.* — Les chefs mahdistes de Bor, situé sur le Nil au nord de Redjaf, ont attaqué dans la nuit du 3 au 4 juin, la garnison belge de Redjaf. Leur marche avait été tenue si secrète que leur présence ne fut décélée que par l'attaque d'un poste avancé, à 1 h. du matin. Les soldats se replièrent en toute hâte dans la Zériba, suivis en quelque sorte sur leurs talons par les Derviches qui franchirent de toutes parts les fossés semés d'épines. Un instant, ces derniers parvinrent à entourer les maisons des blancs. Mais ceux-ci ayant pu se réunir et rallier leurs soldats, réussirent à repousser les Derviches et à les mettre en déroute. Deux officiers belges, MM. Desneux et Bartholi furent tués dans le combat et 4 autres Européens blessés, parmi lesquels M. Hanolet, commandant supérieur. Toutes les blessures résultent de coups de lance. Les pertes en soldats indigènes ont été assez sérieuses.

Les Derviches, commandés par Adhem Bouchara, ont fait preuve d'un courage fanatique. 42 d'entre eux ont été trouvés morts à l'intérieur de la Zériba et un nombre au moins égal a été tué hors de la place; 6 ont été faits prisonniers. On voit par ce fait que le petit corps de troupes congolaises qui occupe l'enclave de Lado, est tenu de veiller avec soin à la garde de sa récente conquête.

Les révoltés Batétélas (XXIII, 28). — Les troupes congolaises n'ont pu encore avoir raison depuis plus d'un an des soldats révoltés de l'expédition Dhanis en raison de l'immense étendue du territoire sur lequel elles opèrent. Les rebelles Batétélas ont attaqué au sud de Kalloge, sur le Tanganika, un déta-

Digitized by Google

chement de 177 hommes sous les ordres du lt Chargois. Celui-ci, écrasé par le nombre, a dû se replier sur sa réserve à Kallogé. La jonction opérée, les troupes de l'État ont repris l'offensive et, après 1 heure d'une lutte acharnée, les rebelles ont été mis en déroute, perdant 25 tués et 50 blessés. Les munitions étant épuisées, la poursuite n'a pas été possible. Bien que grièvement blessé dans le 2e combat, le lt Chargois a dirigé le combat jusqu'à la fin. Ses troupes ont eu 5 tués et 22 blessés.

Un autre engagement a été malheureux. Le lt Dubois, parti avec 100 hommes pour occuper Kivou, a été surpris dans sa marche par les révoltés et tué avec 31 soldats. Les charges de la colonne, 36 fusils et une caisse de cartouches sont tombés aux mains des rebelles. Cette alternative de succès et d'échecs n'est pas faite pour amener la fin de la rébellion.

Sud-Ouest africain allemand : *Colonisation.* — La colonie du sud-ouest africain est, par son climat, la plus propre à la colonisation germanique. Le chemin de fer en construction de Swakopmund à Windhock est poussé activement. Jusqu'ici, les colons de la région étaient presque exclusivement du sexe masculin. Mais l'empereur Guillaume II veut favoriser l'émigration des jeunes filles allemandes, afin de créer plus tard là-bas une grande famille allemande. A Wiesbaden, les adhérents des Sociétés coloniales ont réuni 1.060 marks destinés à la première Allemande qui émigrera au sud-ouest africain.

Madagascar : *Voyage du général Gallieni.* — Le gouverneur général est arrivé à Tamatave (2 sept.) après un voyage de 3 mois pendant lesquels il a fait le tour de l'île. Visitant les principaux centres et postes du littoral, le général Gallieni qui avait commencé sa tournée par le nord et l'ouest de l'île sur le croiseur *Lapérouse*, a dû continuer son voyage par terre de Fort-Dauphin à Tamatave par suite du naufrage de ce bâtiment. Ce voyage a été long et pénible. Le général a été reçu avec enthousiasme par les colons et par les indigènes. Les tribus de la côte E. lui ont exprimé leur reconnaissance pour les avoir délivrées de la domination hova.

Naufrage du « Lapérouse ». — Le croiseur *Lapérouse*, portant le guidon du cl Huguet, chef de la station navale, a été surpris en rade de Fort-Dauphin, le 31 juillet à 8 h. du soir, par de violentes rafales du N.-E. et a vu se rompre ses deux chaînes d'ancre. Il a été aussitôt jeté à la côte où déferlait une mer furieuse. Ce n'est qu'au jour, après une nuit d'inquiétude mortelle que l'on a pu jeter des amarres à terre et établir un va et vient à l'aide duquel tout le personnel a été sauvé avec une partie du matériel. Le bâtiment est perdu malgré les efforts du cl Huguet qui, par son sang-froid et son énergie, a su éviter toute perte d'homme.

Le d'*Estaing* remplacera le *Lapérouse* dans les eaux de Madagascar.

Situation. — La pacification fait de grands progrès dans le sud. Dans la province de Tullear, la plupart des chefs de l'intérieur sont venus faire leur soumission au général Gallieni. En dehors de l'attaque du poste d'Ambohibé,

Digitized by Google

il n'y a eu à signaler aucun acte d'hostilité. Néanmoins, on ne peut considérer encore la région comme pacifiée, car il existe encore plusieurs groupements hostiles. A Fort-Dauphin, le général Gallieni a reçu tous les chefs des Antanossy, Antantsimo et Antandroys qui ont juré obéissance et fidélité. Le général a organisé la province avec les chefs indigènes placés sous notre contrôle.

La situation est bonne dans le reste de l'île. On travaille activement, pendant la belle saison, aux travaux de routes, écoles, jardins d'essais. On signale de nombreuses constructions faites par des colons nouvellement arrivés à Tullear et à Fort-Dauphin.

Industries indigènes. — Le général Gallieni a constaté la disparition ou la décadence de la plupart des industries indigènes qui florissaient en Emyrne sous l'ancien gouvernement malgache : notamment, la confection des rabanes et des lambas, la vente des peaux de bœuf et des soies de porc, la récolte de la cire, la fabrication des chapeaux. Aussi, dans une lettre adressée le 11 mai dernier à M. Rasanjy, gouverneur principal de l'Emyrne, le général Gallieni adresse-t-il un pressant appel aux autorités pour encourager la reconstitution de ces industries tombées, en propageant les moyens perfectionnés pour transformer industriellement les produits bruts du pays. Le général Gallieni a aussi nommé une commission chargée de présenter un rapport sur l'organisation et les procédés des anciennes industries locales et sur les moyens de provoquer leur reprise.

Il est bien évident que la mesure que vient de prendre le gouverneur général sera favorable aux Hovas; mais il nous est permis de nous demander si les sacrifices considérables d'argent et de sang que nous avons faits à Madagascar ont été consentis pour permettre aux seuls Hovas, nos ennemis d'hier, de pouvoir, en paix, développer leurs industries, à l'aide de nos procédés. Il nous semble que la France a quelque peu le droit aussi d'espérer que ses nationaux méritent, plus que les Hovas, d'être encouragés dans leurs entreprises industrielles à Madagascar.

Mines. — Le colonel Guyot, chef du service des mines à Madagascar a récemment inventorié les ressources minières de l'île.

L'or en dehors des exploitations de la Cie coloniale des mines d'or de Suberbieville et de la côte ouest (Bouéni), a été exploité en Emyrne, près du mont Hiaranandriana; sur le Kitsamby, au sud du mont Ivatavé; sur le Saomby, affluent du Kitsamby; dans le Betsiléo, à Itoalana et à Anasaha; dans l'Antsianaka; à Antsevakely, sur les affluents du Bemarivo à Marovato, sur le Marijao; jusqu'ici les alluvions seules ont été traitées.

L'argent n'a pas encore été signalé.

Des pierres précieuses ont été trouvées dans le Bouéni, dans la région de Bétafo, dans le pays des Aaras, dans les environs du mont Vahiposa et dans les sables des rivières de l'intérieur. Ces pierres comprennent: la pierre de lune, le quartz améthyste, les agates, la topaze d'Espagne, les grenats, les zircons, les saphirs, les rubis, les corindons, l'aigue-marine, l'amazonide,

Digitized by Google

(prisme d'émeraude), les cornalines. De beaux échantillons de cristal de roche ont été trouvés au sud de la province du Betsiléo.

Les mines de cuivre d'Ambatofanghena (district d'Ambositra, province du Betsiléo) ont été exploitées pour le compte du gouvernement malgache, ainsi que celles de Vohinana. La teneur varie de 10 à 45 0/0. On a signalé des gisements de cuivre dans la région de Bétafo, au nord de l'île, dans le Vonizongo.

Le plomb peut s'extraire de la galène d'Ambotofanghena ; mais cette galène n'est pas argentifère.

Le zinc existe dans la région de Bétafo.

Le fer se trouve presque partout ; les indigènes l'exploitent dans l'Emyrne et le Betsiléo.

Le cinabre (minerai de mercure) existe dans l'ouest de l'île.

On n'a pas encore trouvé d'étain.

Le charbon de terre se trouve dans un bassin de la côte N.-O., près la baie de Bevato-Bé. Les couches de houille sont peu épaisses et le gîte a été jugé inexploitable.

Le lignite se rencontre dans la région de Ramainandro, au sud du Kitsamby et de la vallée du Mangoro.

Ile Maurice : *Commerce.* — Il est toujours intéressant de suivre le développement de l'île Maurice, d'abord à cause de son origine et de sa population françaises, ensuite à cause de son voisinage de la Réunion et de Madagascar.

En 1896, l'île Maurice a reçu pour 32.194.000 roupies de produits étrangers et a exporté pour 31.894.000 roupies (1). Il y a une augmentation sur 1895, de 1.688.000 roupies à l'importation et de 2.097.000 à l'exportation, due surtout à une excellente récolte en sucre.

Les importations de Maurice proviennent pour moitié de l'Inde (16.329.000 r.) et pour un quart de l'Angleterre (7.412.000). La France vient au 3e rang (près de 4 millions) et l'Australie au 4e (1.146.000).

Le 1er rang parmi les produits que la France, grâce au service bi-mensuel des Messageries maritimes, expédie à Maurice est tenu par les vins (30.246 hectol., sur une importation totale de 30.836 hectolitres). Les eaux-de-vie viennent au 2e rang avec 99.800 litres.

Les exportations de Maurice sont, pour plus de moitié, dirigées vers l'Inde et Ceylan (16.548.000 r.). Les meilleurs clients de l'île sont ensuite : les colonies du Cap (près de 5 millions de r.), l'Australie (3 millions 1/2), les États-Unis (1.815.000), Madagascar (1.142.000), la Réunion (1.093.000). La France ne reçoit que pour 516.000 fr. de produits mauriciens. L'Australie, qui était autrefois le plus grand débouché des sucres de Maurice, n'en reçoit plus qu'un dixième. Les exportations vers le Cap augmentent au contraire sans

(1) La valeur nominale de la roupie est de 2 fr. 50, mais sa valeur réelle a oscillé, en 1896, de 1 fr. 43 à 1 fr. 56.

Digitized by Google

cesse. Depuis vingt ans, les échanges avec l'Angleterre et la France ne se sont guère modifiés.

Maurice ne produit guère que du sucre. La colonie en exporte pour plus de 28 millions de roupies et seulement 2 millions 1/2 d'autres articles. Aussi tire-t-elle du dehors, les articles nécessaires à l'alimentation, à l'habillement et aux besoins divers de ses 375.000 habitants.

Navigation. — Le mouvement de la navigation à Port-Louis en 1896, donne 391 navires jaugeant 394.370 tonnes, l'entrée est un chiffre à peu près égal à celui de la sortie. Les vapeurs sont représentés par 172 bâtiments et 282.000 tonnes à l'entrée et par autant à la sortie. En totalisant les entrées et les sorties à Port-Louis, on trouve pour 1896 : 492 navires anglais avec 544.352 t. 160 navires français avec 163.182 t. Les autres pavillons ont peu d'importance, l'Allemagne n'étant représentée que par 27.762 tonnes et la Norvège par 26.000 tonnes. En 1896, il y a eu une augmentation totale de 96 navires et 95.813 tonnes, qui a profité surtout à l'Allemagne et à l'Angleterre.

ASIE

Turquie d'Asie : *Le cyclisme à Smyrne.* — Depuis 5 ou 6 ans, le cyclisme a fait des progrès énormes à Smyrne, où il a maintenant une vogue immense, à tel point que la ville possède plus de 500 bicyclettes et fournit l'intérieur et les îles voisines, conservant pour son usage les 3/4 des importations annuelles.

Celles-ci, qui provenaient d'abord d'Angleterre, viennent maintenant pour moitié des États-Unis ; l'Angleterre en fournit encore 25 %, mais les bicyclettes américaines tendent à accaparer tout le marché et la proportion des produits belges, allemands et français est très faible.

Le principal centre producteur est Boston, aux États-Unis ; les produits anglais viennent surtout de Birmingham et Coventry. Les ports d'expédition sont New-York, Londres, Hambourg et Anvers.

Le bas prix des machines américaines leur assurent un grand avenir, car elles peuvent revenir, à Smyrne, au prix de 160 à 180 fr., franco-bord. Le Le mauvais entretien des routes décourage encore bien des amateurs de cyclisme, mais les machines américaines sont, autant que possible, appropriées aux difficultés locales et, si elles manquent de finesse, elles sont solides et d'un bon roulement. Les machines françaises sont très appréciées pour le soin de la confection et de l'élégance, mais leur prix élevé les rend peu abordables ; quant aux bicyclettes françaises solides et à bas prix, elles font malheureusement défaut.

Inde : *Figuiers gigantesques.* — Parmi les arbres les plus curieux de l'Inde figure incontestablement le figuier du Bengale, *multipliant* ou *arbre des Banians*. Ces arbres donnent aux routes qui en sont plantées un aspect des plus pittoresques, avec leurs longues chevelures de racines adventives qui se dirigent vers le sol, tandis que d'autres enserrent le tronc initial.

Un des plus réputés de ces banians est celui du jardin botanique de Cal-

Digitized by Google

cutta, qui n'a guère plus d'un siècle d'existence. Son extension est telle aujourd'hui que la circonférence formée par son feuillage atteignait 300 mètres en 1890. On croirait voir de loin un bois, tandis qu'en réalité il n'y a qu'un arbre unique.

Au moyen de pots remplis de terre suspendus aux racines adventives et de tiges creuses de bambous enserrant celles-ci, on a modelé ces racines et obtenu des colonnades très élégantes. Tout cela constitue plus de 300 troncs. Le tronc primitif et principal mesure plus de 15 mètres de circonférence. Ce figuier du jardin de Calcutta continue d'ailleurs à se développer; on ne peut donc dire où son extension s'arrêtera.

Singapore : *Parasols.* — A l'exemple des Chinois, les Indiens et les Malais font de plus en plus usage des parasols de soie, d'alpaga, de coton, et même de papier et d'osier. Le boô-toa, le parasol est devenu pour ces peuples le complément de l'étiquette. Il est très utile dans un pays où la pluie tombe plusieurs fois par jour et où, pendant le reste du temps, le soleil frappe avec violence ; mais l' « umbrella » ajoute à la dignité de celui qui le porte et, dans les fêtes religieuses, le parasol maintenu au-dessus de la tête d'un personnage indique un rang élevé.

Ces tendances sont favorables à l'extension des importations françaises de ces produits à Singapore. La vente de l'article de soie de fabrication française accuse pour 1893 une hausse de 20.000 dollars, mais notre importation (66.510 d.) est encore bien inférieure à celle du Japon (233.103 d.) et de Hong-Kong (101.968 d.). Il serait facile d'étendre le commerce français des parasols à Singapore, mais un fait étrange c'est que la Chine n'en fournit que pour 17.864 d.

OCÉANIE

N^lle^-Zélande : *Le kéa ou perroquet des moutons.* — La *Revue française* a déjà signalé (1) ce perroquet de la N^lle^-Zélande qui se perche sur le dos des moutons, arrache leur toison dans la région lombaire, leur déchire la peau et dévore la graisse qui entoure leurs reins. Cette habitude bizarre, d'origine récente, occasionne de tels dégâts que les éleveurs ont mis à prix la tête du kéa pour en provoquer la destruction. On s'est demandé si cette habitude ne venait pas de ce que le kéa avait pris goût à la viande en mangeant les débris attachés aux peaux de mouton mises à sécher. Mais M. Godfrey, de Melbourne a constaté que la N^lle^-Zélande renfermait une sorte de mousse ou de lichen blanc, ressemblant beaucoup à la toison du mouton, et où les kéas trouvent des graines, des vers et des larves. Il pense que ces oiseaux ont confondu la laine avec cette mousse et que c'est de là que viendrait cette habitude. D'ailleurs, comme la laine lui donne encore plus à manger que la mousse, le kéa aurait persévéré dans son habitude. La plante fournissant cette laine végétale appartient au genre *Raoulia*.

(1) Voir *Rev. Fr.* 1895, t. xx, p. 60.

Digitized by Google

N^lle-Calédonie : *Colonisation libre.* — Depuis 1895, grâce aux encouragements et à la propagande de M. le gouverneur Feillet, la colonisation libre s'est, on le sait, beaucoup développée en N^lle-Calédonie. 415 propriétés agricoles nouvelles ont été créées par des colons qui étaient déjà dans le pays, par des militaires congédiés dans la colonie, par des fonctionnaires ayant pris leur retraite ou par des émigrants nouveaux de France ou de l'étranger. Le 1er groupe comptait 130 familles; le second 285 familles établies depuis juin 1895; sur ce nombre, il en est reparti 29, soit seulement 10 0/0 de déchet, « proportion de non-réussite la plus faible, dit M. Feillet, parmi les expériences de colonisation française ».

L'administration dispose, en attendant la possibilité d'employer la Table-Union, de nombreux terrains échelonnés sur les côtes et facilement accessibles : Nakéty touchant Canala et la Négropo, et Amoa à la suite de Poindimié (groupe de Ponérihouen). D'autres terrains seront prêts bientôt à Gomen, sur le cours de la rivière du même nom, près de l'usine de conserves de viandes de MM. Prévet, et à Témala, près Voh. L'installation des colons pourra se faire sous peu à Table-Union, où l'on a construit 3 routes.

De juin 1895 à janvier 1898, la N^lle-Calédonie a reçu 195 familles d'émigrants de France. Depuis, sont venus d'ajouter : 17 Américains réunis en une petite colonie appelée « La Fayette » et située sur la rive gauche du Diahot, au nord de l'île; 30 militaires congédiés dans la colonie et 10 fonctionnaires retraités qui ont obtenu des concessions gratuites.

La main-d'œuvre agricole ne manque guère. Il y a d'abord le condamné assigné qui est le plus recherché à cause de la modicité du salaire (20 francs par mois), puis le libéré, excellent pour les travaux à la tâche. La main-d'œuvre de couleur est moins bonne. Les Javanais et Annamites sont peu employés; les Canaques des N^lles-Hébrides sont bien plus demandés; un convoi de 80, arrivé en décembre 1897, a été aussitôt embauché. Enfin, il y a les Canaques néo-calédoniens qui, considérés autrefois comme incapables, ont montré depuis qu'ils pouvaient à peu près seuls exécuter la couverture des cases et bien d'autres travaux; leurs femmes font parfaitement la cueillette du café, le sarclage, etc.

Tahiti : *Chinois.* — L'immigration chinoise prend à Tahiti de telles proportions que des mesures fiscales sont à la veille d'être prises pour arrêter cette véritable invasion. Dès 1883, on avait réclamé des mesures contre le flot asiatique qui se compose surtout, dans les îles océaniennes, des plus basses classes de la population chinoise, ayant tous les vices : opium, jeu usure et le reste. L'influence démoralisatrice de cette tourbe, la concurrence commerciale et le peu de scrupules de ces immigrants sont proverbiaux.

Les mesures actuelles viendront à temps pour empêcher la disparition complète de l'élément français de Tahiti, qui était à la veille de devenir une véritable colonie chinoise. L'Australie et les États-Unis ont déjà pris des mesures rigoureuses de protection contre les Chinois, de même que nos colonies de l'Indo-Chine, de la Réunion et de Madagascar.

Digitized by Google

Le conseil général de Papeete a émis un vœu, le 1er décembre 1897, qui équivaudrait, s'il était adopté, à empêcher la Chine de continuer à envahir, au moyen de ses émigrants, les établissements français de l'Océanie. Ce ne sont pas, en effet, les produits français qui prédominent à Tahiti, ni même les négociants européens. Le commerce local est, en effet, presque entièrement accaparé par les Chinois : Papeete ne compte que 43 magasins européens contre 53 magasins chinois et 74 patentés asiatiques. Le conseil général propose d'appliquer à chaque Asiatique, à son débarquement dans la colonie, une taxe de 25.000 francs. Les Asiatiques, seraient de plus, soumis à un impôt annuel de 300 à 500 francs en plus de la patente ordinaire.

AMÉRIQUE

Terre-Neuve : *Nouvelle préparation du poisson.* — Les Terre-Neuviens n'ayant pas réussi à faire enlever aux pêcheurs français le privilège dont ils jouissent sur le French Shore — privilège qui, joint à la prime qui assure à nos pêcheurs de morue la préférence sur les marchés européens — se disposent à leur faire une concurrence acharnée. Le *Bait Act* étant resté sans effet contre nos pêcheurs, les Terre-Neuviens ont cherché le moyen de préparer le poisson de façon à lui donner des qualités supérieures à celui qui était préparé pendant la campagne de pêche. Dans ce but, une société d'achat et d'exportation du poisson va se fonder au capital de 250.000 dollars ; elle achètera les produits de la pêche dans les havres du littoral et les vendra après une préparation très soignée. Des essais ont été faits pour le séchage de la morue, qui est ensuite enfermée dans des boîtes en bois, après l'enlèvement de la peau et des arêtes ; ce produit est déjà exporté en Amérique avec succès.

Le procédé Whitman surtout est à craindre pour nos pêcheurs. Le système de séchage naturel employé jusqu'ici ne donne qu'après un temps considérable la siccité desirée. M. Thomas Sparr Whitman a inventé un appareil qui enlève, en moins de 48 heures, l'humidité du poisson et l'amène ainsi au point demandé. Plusieurs maisons de Saint John's et d'Halifax emploient déjà avec avantage le nouveau procédé. Il faut que nos pêcheurs se préoccupent de l'utiliser, s'ils ne veulent pas voir péricliter leur industrie. Déjà une maison de Granville se propose d'exploiter ce système à Saint-Pierre.

États-Unis : *Extension commerciale.* — Les États-Unis d'Amérique ont l'Angleterre pour principal client, quoique la part de ce pays ait diminué. Il y a 10 ans, les exportations américaines en Angleterre étaient de près de 1 800 millions de francs, soit 50 0/0 du total. Pour 1897, la proportion n'est plus que de 44 0/0, mais ce chiffre a cependant augmenté puisqu'il est de 2.413 millions de francs (soit 613 millions d'augmentation en 9 ans).

Les exportations totales des États-Unis ont, durant cette même période, augmenté de 59 0/0. Les exportations pour l'Allemagne sont passées de 8 à 12 0/0, celles pour la France sont restées stationnaires à 6 0/0, celles de la Hollande se sont élevées de 2 à 5,3 0/0. L'augmentation de l'exportation

Digitized by Google

américaine a surtout porté sur les céréales (350 millions de fr.), le fer et l'acier (70), les cycles (15), le cuivre (15), le bois et les objets en bois (27 millions).

Immigration européenne. — Plus de 16 millions d'Européens ont immigré aux États-Unis de 1821 à 1895. De 1880 à 1890 seulement, l'immigration a été de 5.246.000 individus. Depuis 10 ans, la moyenne annuelle de l'immigration a été de 435.000 personnes.

Avant 1870, les 3/4 des immigrants étaient anglais, irlandais, allemands, français ou scandinaves. En 1880, ces pays ne fournissaient plus que les 3/5 de l'immigration totale et en 1896 que les 2/5. Par contre, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, la Pologne, la Russie qui, en 1869, ne fournissaient que moins de 1/100 de l'immigration aux États-Unis en fournissaient 1/10 en 1880 et plus de la moitié en 1896.

Les immigrants sont souvent une charge pour les États-Unis. En 1890, il y avait 80.000 étrangers dans les prisons, les asiles d'aliénés et les maisons de charité. L'élément étranger fournit, aux États-Unis, 1 fois 1/2 plus de criminels, 2 fois 1/3 plus de fous et 3 fois plus de pauvres que l'élément indigène.

La qualité des immigrants que reçoivent les États-Unis actuellement paraît donc bien moins bonne qu'autrefois. Ce ne sont plus en majorité des cultivateurs, de vrais colons, mais des manœuvres, des gens sans initiative.

Ile Tristan da Cunha. — L'île Tristan da Cunha est à mi-chemin entre le cap de Bonne-Espérance et l'Amérique du Sud ; elle a une trentaine de kilomètres de tour ; elle est très rocheuse et montueuse ; au centre se dresse un pic de 2.300 mètres.

Cette île, découverte en 1506 par des Portugais, fut occupée par les Anglais en 1817 ; mais la garnison britannique en fut retirée en 1821. Le caporal et ses deux compagnons qui y restèrent ont fondé, avec quelques baleiniers, la colonie actuelle. En 1829, il y avait 27 habitants à Tristan da Cunha, 80 en 1873 et 97 en 1887. Une partie de l'île est fertile, et le village construit par les colons a été appelé Edimbourg.

Pendant la guerre de sécession le *Shenandoah* y abandonna 40 prisonniers de guerre fédéraux. En 1885, plusieurs habitants se noyèrent en tentant d'aborder un bâtiment de passage. Un navire de l'Amirauté anglaise visite l'île tous les ans. C'est ainsi qu'en novembre 1897, le *Widgeon* s'est rendu à Tristan da Cunha, où il a laissé une chaloupe baleinière. L'île comptait 64 habitants, dont 16 adultes hommes, 19 femmes, 15 garçons et 12 filles.

La principale ressource est constituée par le bétail, qui y a beaucoup prospéré. L'île renferme 800 à 900 têtes de bétail et 500 moutons, dont les habitants cherchent à vendre l'excédent dans les États voisins. Par suite de la multitude des oiseaux de mer, le guano se trouve en grande quantité.

Les habitants vivent dans de bonnes conditions dit la *Revue scientifique ;* il ne leur manque que des graines potagères ; ils demandent particulièrement

Digitized by Google

de la graine de chou, de chou-fleur et d'oignon. La propriété est communiste ; la terre est achetée en commun. La moralité est excellente, l'ivrognerie et les crimes sont inconnus.

EUROPE ET DIVERS

Allemagne : *Émigration.* — L'émigration allemande hors d'Europe a subi, depuis 1871, de très curieuses fluctuations. De 129.736 en 1872, le nombre des émigrants allemands s'abaissa ensuite chaque année pour n'être plus que de 22.903 en 1877 ; mais aussitôt, il y eut une très rapide progression, à tel point qu'on comptait 220.798 émigrants en 1881, maximum qui n'a jamais été dépassé.

Une nouvelle décroissance continue conduit au chiffre de 83.218 en 1886, puis le nombre varie de 103.918 en 1888 à 120.089 en 1891. Depuis lors, il y a eu chaque année de moins en moins d'émigrants ; on n'en comptait plus que 87.677 en 1893, 37.479 en 1895 et 33.824 en 1896.

La moyenne des 5 dernières années (1891-95), qui est de 81.279, est moitié moindre de la moyenne de 1881-85, qui était de 174.368.

La répartition des émigrants allemands par pays de destination s'est également modifiée. Les États-Unis, qui recevaient en moyenne 74.737 émigrants par an durant la période 1871-75, en recevaient 166.500 (ou 97 0/0) pendant la période 1881-85 ; en 1896, ils en ont reçu 29.007. Le Canada, qui ne recevait que 75 Allemands par an pendant la période 1876-80, en a reçu 2.256 pendant la période 1891-95 et 634 en 1896. Pour le Mexique et le reste de l'Amérique, la moyenne depuis 27 ans s'est à peu près maintenue, avec un maximum de 3.742 pour la période 1886-90 et un minimum de 2.345 pour la période 1876-80.

Grèce : *Situation économique et financière.* — Depuis la conclusion de la paix avec la Turquie, la Grèce se recueille et cherche à mettre de l'ordre dans ses affaires intérieures. La question crétoise, que des faits récents ont rappelée à l'attention générale, ne passionne plus la Grèce qui attend, non cependant sans quelque impatience, que les puissances la règlent comme elles l'ont promis.

Les résultats de ces bonnes dispositions se manifestent déjà. Le contrôle financier international, que l'on a eu quelque peine à faire admettre et qui fonctionne officiellement depuis le mois de mai dernier, est maintenant considéré par tout le monde, en Grèce, comme un bien, et l'une des causes du relèvement du pays. D'aucuns même regrettent que le contrôle international ait son action limitée au service des emprunts extérieurs, et beaucoup de bons esprits auraient vu favorablement le contrôle international gérer également le service des emprunts intérieurs. Le change qui, il y a un an, dépassait 170, se trouve actuellement au-dessous de 145 et beaucoup de raisons permettent de penser que la tendance à l'amélioration persiste. Les rentrées des revenus affectés au service des emprunts extérieurs se font bien et dans des proportions supérieures aux prévisions. Il est donc possible que,

Digitized by Google

même dès la première année, les créanciers touchent une petite plus-value sur le montant réduit adopté pour les emprunts antérieurs.

Enfin, les dépenses générales du royaume sont couvertes par les recettes, et l'on peut dire que, dès à présent, le budget est en équilibre. Cette situation, sur laquelle on ne comptait que dans 3 ou 4 ans, est due exclusivement à l'habileté de M. Streit, ministre des finances, à qui l'on doit également que le contrôle international a pu s'établir dans de bonnes conditions.

Nous ajouterons que, d'autre part, la récolte du raisin a été cette année très abondante; l'exportation dépassera sûrement 150.000 tonnes. Il est vrai que les prix sont un peu faibles; mais la vente se fait, et il rentrera en Grèce beaucoup d'argent. De plus, les impôts correspondants seront perçus dans de bonnes conditions.

En admettant que les Grecs qui, malheureusement pour eux, ont copié beaucoup de nos défauts, surtout en matière d'administration intérieure, conservent l'allure sage que leurs amis — dont nous sommes — sont heureux de constater, il est certain que le moment est proche où l'on pourra reprendre, en Grèce, la question des grands travaux publics dont l'exécution a dû être suspendue, depuis quelques années, par suite d'une mauvaise gestion financière.

De concert avec l'Angleterre et la Russie, la France a garanti le dernier emprunt grec, placé à un taux inespéré, permettant de régler à la Turquie le montant de l'indemnité de guerre et de couvrir les dettes flottantes; il est donc naturel qu'en France on suive avec intérêt les améliorations se produisant dans la situation générale de la Grèce, et il faut espérer que l'on saura chez nous prendre à temps sa part des travaux d'utilité publique dont l'exécution s'impose en Grèce.

Hollande : *La langue française délaissée.* — Les flamingants, dont l'influence se fait sentir aussi en Hollande, se sont mis en tête de proscrire de la langue néerlandaise tous les mots français ou d'origine française : *Coiffeurs, tailleurs, modes, confections* qui se trouvent sur les enseignes des boutiques, et, ces jours derniers, l'Académie flamande, effrayée du vocable *automobile*, proposait d'y substituer un mot authentiquement flamand : *Snelpaardelooszonderspoorvvegpetroolrijtuig*, un mot d'une telle longueur, comme on voit, et qui veut dire : Voiture à pétrole sans chevaux et sans rail. De ces manies, il est facile de rire; ce qui est plus grave, c'est le projet qui vient d'être soumis au conseil municipal de Rotterdam, au nom du collège des bourgmestre et échevins, d'ouvrir une école primaire supérieure où l'on enseignera comme langues étrangères l'allemand et l'anglais à l'exclusion du français.

Jamais pareille chose ne s'était vue : dans toutes les écoles primaires supérieures, le français était enseigné, même avant l'allemand et l'anglais, et on y consacrait plus de temps. Toutes les autorités scolaires, la commission de surveillance de l'instruction primaire et une grande majorité des inspecteurs d'arrondissement et du district ont tous déploré cet abandon de la

Digitized by Google

langue française; ils auraient consenti, pour la maintenir, à réduire le nombre d'heures qui lui est accordé; mais la chambre de commerce, consultée, a été d'un avis contraire. Estimant qu'il était très difficile à des enfants d'apprendre trois langues étrangères, elle a jugé qu'il valait mieux renoncer à celle dont on avait le moins besoin pour le commerce, et le bourgmestre et les échevins se sont rangés à cette opinion et proposent au conseil de tenter l'expérience. Si on s'y résoud et si la tentative réussit, dans la nécessité où l'on est d'alléger les programmes, on peut dire que c'en est fait de l'enseignement de la langue française dans les écoles primaires. Où est le temps où les écoles primaires supérieures s'appelaient écoles françaises et où les enfants appelaient leur instituteur « Monsieur » ? Il a suffi de deux générations pour changer tout cela. Et ce qu'il ne faut pas oublier, dit le *Journal des Débats*, c'est que cette décadence de notre langue est le résultat de la diminution de notre commerce. On fait des affaires avec l'Allemagne, avec l'Angleterre : on a besoin de savoir l'anglais et l'allemand ; on ne fait plus d'affaires avec nous : on se passe du français. Voilà ce qu'on gagne à affecter le parfait dédain de l'étranger.

Russie : *Ouragans de poussière.* — Le sud de la Russie est souvent éprouvé par des ouragans de poussière, appelés chasse-poussière, qui enlèvent la couche supérieure du sol. En avril 1893, ces calamités ont été minutieusement observées par M. A. Klossovsky, professeur à l'Université d'Odessa. Les tourbillons de terre se sont renouvelés, par poussées, à trois reprises. Ces poussées prenaient naissance sur le littoral de la mer d'Azov et étaient accompagnées de vents d'est très forts; à l'est de la Russie, le baromètre marquait de hautes pressions; au sud, dans les parages de la mer Noire, un cyclone avançait lentement. Les désastres ont surtout été signalés chez les Cosaques du Don, dans les districts nord des gouvernements de Tauride, d'Iékatérinoslav et dans celui de Pultava. Partout, dit la *Revue Scientifique*, un vent d'est sec, intense, arrachait le sol et chassait des masses de sable et de poussière; les semailles jaunies étaient coupées à la racine; bientôt les racines étaient arrachées; 18 centimètres de sol ont été ainsi enlevés. Le district de Berdiansk (Tauride) fut un des plus éprouvés; 500 kilomètres carrés de céréales furent détruits. Mais une bande de terre de 4 à 5 verstes, le long de la mer d'Azov, échappa au désastre. Dans certains endroits, les terres enlevées s'amoncelaient sur des hauteurs de 3 mètres et les ravins étaient comblés.

Plus à l'ouest et au nord-ouest, l'ouragan fut moins intense; il se traduisit seulement en légers brouillards formés de poussières raréfiées, se perdant jusqu'à Saint-Pétersbourg, la Finlande, la Suède et le Danemark, dans les premiers jours de mai. Ce brouillard de poussière ressemblait, dit M. Poproujenko, à une comète dont le noyau aurait été formé des ouragans de poussière, tandis que la queue aurait représenté les masses raréfiées. Le brouillard de poussière apparaît surtout à l'est de l'horizon, vers 7 h. 40′ du matin; il atteint vers 1 ou 2 heures de l'après-midi sa plus grande intensité et se dissipe vers 7 heures du soir. Dans le pays des Cosaques du Don, l'enlè-

Digitized by Google

vement de la terre par les ouragans s'effectuait en bandes irrégulières, ce qui prouverait l'existence d'un mouvement tourbillonnaire. On a constaté quatre zones de brouillards semblables séparées par des intervalles d'atmosphère sereine.

Petites nouvelles. — L'*Officiel* du 2 sept. publie un décret relatif au prix de la *main-d'œuvre pénale* aux colonies et un décret concernant l'application du code pénal métropolitain à *Madagascar* et autres colonies.

— Décret du 17 sept. (*Officiel* du 22), appliquant à l'*Algérie* les dispositions de la loi du 12 juil. 1898 étendant les pouvoirs financiers des conseils généraux.

— L'*Officiel* du 12 août publie 3 décrets du 8 août concernant l'*Indo-Chine*. Le 1er modifie le conseil supérieur et y crée une commission permanente. Le 2e supprime la cour d'appel créée à Hanoï le 13 janv. 1894 et institue une cour d'appel d'Indo-Chine ayant 2 chambres à Saïgon et 1 à Hanoï. Le 3e crée un conseil de protectorat près du résident à Hanoï. Un 4e décret (9 août), crée un tribunal de commerce à Saïgon.

— Sont nommés *gouverneurs des colonies* (*Officiel*, 13 sept.) : Guyane, M. Mouttet, gouv. de la Côte d'Ivoire ; Côte d'Ivoire, M. Roberdeau.

Mémoires d'un aide-major sous le premier empire, par S. Blaze. Flammarion, éditeur. — Cet ouvrage est certainement un des plus intéressants de la collection des « Mémoires militaires ». L'auteur suivit en Espagne les premières armées de Napoléon. Après la capitulation de Baylen il fut fait prisonnier et emmené à Cadix, où il fut interné sur les pontons. Trois années après il parvint à s'échapper. Dans le récit de ses aventures S. Blaze montre partout sa joyeuse humeur, son esprit fertile en ressources, lui permettent de devenir, pour adoucir sa captivité, ménétrier, marmiton, professeur d'italien.... qu'il ne savait pas, etc. Les pages consacrées à son évasion dramatique des pontons, sont saisissantes et en même temps pleines de simplicité et de belle humeur.

M. E. Guénin, l'auteur de l' « Histoire de la Colonisation française », vient de publier, dans les biographies consacrées aux « Hommes d'action » par le Comité Dupleix, une très remarquable étude sous ce titre : *Montcalm*, après celle consacrée à Cavelier de la Salle. L'ouvrage, précédé d'une préface de l'explorateur Bonvalot, est consacré aux luttes si poignantes à la suite desquelles la suprématie nous a été enlevée dans l'Amérique du Nord par l'Angleterre, malgré les victoires et l'héroïsme de Montcalm et Lévis. Ce volume illustré de 130 pages est, par la modicité de son prix, 75 centimes, à la portée de tous (Challamel éditeur).

M. C. Madrolle vient de publier chez Challamel une intéressante brochure sur *Les peuples et les langues de la Chine méridionale*. Le sud et l'ouest de la Chine renferment beaucoup de populations autochtones et ce sont les parlers de quelques-unes dont traite M. Madrolle. Une carte détaillée de l'île d'Haïnan et de Loui Tcheou accompagne ce travail.

La question des limites Chilo-argentines, par M. Delachaux, étude sur le tracé de la frontière dans les Andes, aujourd'hui encore l'objet d'une vive discussion. A. Colin, éditeur.

Le Gérant, Édouard MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 20602-9-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

LA CHINE EN TRANSFORMATION

ET LES PRÉTENTIONS ANGLAISES

M. Archibald R. Colquhoun était, par ses voyages et ses écrits antérieurs tendant à relier territorialement l'Inde à la Chine, mieux qualifié que quiconque pour exposer, au point de vue britannique, la situation actuelle du Céleste Empire et la compétition des puissances européennes pour les zones d'influence en Extrême-Orient; c'est ce qu'il vient de faire dans un ouvrage ayant pour titre : *China in transformation* (1).

Nous manquons tout à fait de publications françaises dans lesquelles ces grandes questions asiatiques d'une si haute importance soient exposées d'une manière approfondie et mises à la portée du public. Nous n'avons rien de semblable à *Problems of the Far East* de Curzon, ou bien à *The Far East and its politics* de Norman, ouvrages qui, ayant juste précédé ou suivi la guerre sino-japonaise, n'ont pas manqué, par la notoriété de leurs auteurs, d'attirer l'attention et de préparer la nation anglaise à calculer ses prétentions. Ces ouvrages, toutefois, peuvent aussi nous rendre service, et de même *China in transformation*, à la condition, cependant, de se tenir constamment en garde contre la partialité des auteurs.

SOMMAIRE DE L'OUVRAGE DE M. COLQUHOUN

M. Colquhoun passe en revue successivement : la question géographique, — l'historique des relations extérieures, — la question économique, — les voies de communications, — l'objectif de l'Angleterre en Chine, — le développement commercial, — le gouvernement et l'administration, — la situation diplomatique, — la presse indigène, — le peuple chinois, — la démocratie chinoise, — Hong-Kong, — la question politique.

M. Colquhoun est le champion par excellence de la politique de chemins de fer. Selon lui, les grandes artères à construire, les *trunk lines*, telles que celles de Pékin à Hankéou, Canton et Hong-Kong, de Pékin à Chin-Kiang, Shanghaï et au-delà, « galvaniseraient le commerce de l'intérieur » (p. 94). Comme, au moment où l'auteur écrivait, la politique de lord Salisbury dite « de la porte ouverte », n'était pas encore complètement abandonnée, M. Colquhoun désirait que ces che-

(1) 1 vol. Harper and brothers, Londres et New-York, 1898.

Digitized by Google

mins de fer restâssent le monopole de l'État (p. 99), mais à la condition, doit-on lire entre les lignes, qu'un sir Robert Hart soit placé à la tête de cet important service, comme à la tête de celui des douanes, pour l'accaparer au profit de l'Angleterre.

Cependant, la Russie lui paraît trop méthodiquement et irrésistiblement envahissante pour qu'il soit possible de lui disputer l'influence dans le nord. Il se résigne aussi à tenir compte de la présence de l'Allemagne au Shan-tung (1). Mais de la France il ne semble guère se préoccuper. « L'Angleterre, dit-il, doit occuper effectivement la région du Yang-tzé et la Chine méridionale, si elle a sérieusement l'intention de prendre sa part » (p. 140); elle doit agir en partant de trois bases : Shang-haï, Hong-Kong et la Birmanie (2), et revendiquer en conséquence le droit de construire des voies ferrées jusqu'au Yang-tzé et aussi jusqu'au Si-Kiang.

LES PRÉTENTIONS BRITANNIQUES

M. Colquhoun est ainsi en quelque sorte plus royaliste que le roi. Le gouvernement britannique paraît, en effet, n'avoir revendiqué, lors de la concession de la voie Pékin-Han-Kéou à un syndicat franco-belge, que la vallée du Yang-tzé comme zone d'influence; il abandonnerait peut-être volontiers à la France les trois provinces limitrophes du Tonkin et même le Fo-Kien pour obtenir d'elle la reconnaissance de cette zone (3). La différence entre les deux opinions n'est cependant pas tout à fait aussi considérable qu'elle paraît tout d'abord; car, en premier lieu, une partie importante du Yunnan et la ville même de Yunnan-fou se trouve dans la vallée du Yang-tzé et serait donc réclamée; ensuite, le rayonnement commercial de Hong-Kong, surtout avec l'extension de Kowloon et Mirs bay, est tellement prépondérant que, quelle

(1) L'Angleterre s'est cependant taillé une certaine zone en arrière de Wei-haï-wei, et cela malgré les assurances qui furent spontanément données à l'Allemagne qu'aucun empiètement ne serait fait sur sa sphère autour de Kiao-Tchéou. V. ci-dessous le texte du traité.

(2) Ou plus exactement le Tenasserim; car, dit-il, la route de Bahmo au Yunnan a des difficultés physiques insurmontables (p. 113); celle par Kunlon-Ferry présente de très sérieux obstacles (p. 114); la seule voie naturelle passe par le Siam (p. 113). V. à ce sujet : *Rev. Fr.*, août 1896, p. 155. *La pénétration anglaise dans la Chine du sud*; p. 160. *Le Yunnan et la convention franco-anglaise de 1896*.

(3) A plusieurs reprises, à l'occasion de démarches faites auprès de lui, lord Salisbury a plutôt découragé qu'encouragé les projets de voies ferrées de la Birmanie vers le Yunnan, comme s'il ne voulait pas de ce côté empiéter sur la zone française.

Digitized by Google

que soit la puissance installée au Kouang-toung, il paraît impossible que Canton et le Si-kiang inférieur soient entraînés dans une autre orbite que celle de la colonie britannique.

Même limitée à la vallée du Yang-tzé, les prétentions anglaises sont exorbitantes. Il est difficile de les évaluer en population et en superficie parce que plusieurs provinces appartiennent à des fleuves différents; parce que le Tche-Kiang sera probablement englobé à cause de l'importance des Chu-san comme station navale; parce qu'enfin le bassin de la rivière Hoaï qui, par ses nombreux affluents, draîne une grande partie du Ho-nan et du Anh-hoei, provinces surpeuplées, et dont le cours inférieur s'égare dans des lacs à écoulements multiples ou incertains, peut être disputé entre le Hoang-ho et le Yang-tzé. On peut cependant évaluer, en se servant des chiffres mêmes de M. Colquhoun à environ *220 millions* (1) le nombre des êtres humains qui viendraient s'ajouter à celui déjà énorme des sujets britanniques. Et si l'on trace sur une carte de l'ancien monde les limites du bassin du Yang-tzé, si on les relie à l'Inde par le Thibet dont on ne parle pas aujourd'hui, mais que les Anglais revendiqueront aussi par raison de mur mitoyen, on est vraiment effrayé à la vue de la monstrueuse domination qui prétend s'étendre de Shang-haï au Caire comme du Caire au Cap de Bonne-Espérance.

Sur quoi donc repose la prétention à une aussi gigantesque zone d'influence? M. Colquhoun n'invoque aucune autre raison que la grande prépondérance commerciale actuelle de l'Angleterre; de ce que son pays fait aujourd'hui plus des 4/5 du commerce général extérieur de la Chine, il conclut à l'accaparement de plus de la moitié de la population et de la superficie du Céleste Empire. Il ne songe même pas à admettre aucune autre raison, si ce n'est la force; il se résigne seulement à abandonner la Mandchourie à la Russie, quoique le commerce russe soit très faible, parce que... l'Angleterre se sent impuissante à expulser sa rivale.

Notons ici l'évolution qu'à l'occasion des affaires d'Extrême-Orient, l'Angleterre tâche de faire subir à l'idée de la *zone d'influence*. Le traité de Berlin avait donné pour base à ce principe, en Afrique, la possession reconnue d'un littoral en arrière duquel la puissance occu-

(1) Sans compter le bas Si-Kiang, ni le Thibet.

Digitized by Google

pante était considérée à peu près comme maîtresse ; les limites étaient imprécises; il y avait cependant un point de départ certain : la main-mise sur la côte. Et dans cet état, ce principe, un de ces « principes d'équité et de droit », que S M. Nicolas II voudrait grouper en un puissant faisceau, a pu recevoir son application et rendre aux nations européennes l'immense service de les conduire au partage de l'Afrique sans conflit armé, jusqu'à ce jour.

En Chine, l'Angleterre, profitant de ce que l'Europe n'a pas encore essayé de prévoir et régler les rivalités en jeu, invoque comme un droit la suprématie de son négoce et s'adjuge la part du lion en choisissant arbitrairement les morceaux. Le principe de la zone d'influence, pour elle, de même que pour M. Colquhoun, se résumerait désormais dans le brocard suivant : la domination politique suit la domination commerciale.

Si encore l'Angleterre étendait la zone qu'elle réclame autour des centres où sont établis ses marchands, elle serait conséquente avec elle-même; mais il n'en est rien. M. Colquhoun remarque avec quelque amertume que les négociants britanniques restent groupés dans les villes et ports ouverts et qu'il n'y en a même pas dans toutes les localités; ce sont les Chinois eux-mêmes, seuls capables d'endurer toutes les formalités des *likin*, qui font à leurs frais la dispersion des marchandises. Cela étant, l'Angleterre, en vertu du principe tel qu'elle l'admet, devrait prétendre aux provinces littorales et à celles du bas Yang-tzé, où sont situées des métropoles commerciales comme Hong-Kong et Shang-haï et d'autres points, centres importants pour l'accumulation de ses produits et de ceux de la Chine. Elle justifierait ainsi, jusqu'à un certain point, des visées sur le Kouang-toung, le Fo-kien, le Tché-kiang, le Kiang-su, l'An-huei, le Kiang-si, le Houpé. Mais elle ne peut pas invoquer, quant à présent, son commerce pour se faire attribuer, dans la vallée du Yang-tzé ,le Hou-nan, le Kouei-tcheou, le Szé-tchouen, provinces qui, jusqu'à ce jour, sont restées à peu près impénétrables, soit à cause de l'hostilité des lettrés et mandarins, soit par suite de l'interposition des rapides d'I-chang. Elle les revendique de la manière la plus arbitraire, simplement pour avoir des réserves d'avenir, le Szé-tchouen surtout qui, aux yeux de M. Colquhoun, est « la province-empire », bien faite, avec ses 60 millions d'habitants, pour constituer « l'objectif commercial et politique de l'Angleterre. »

Digitized by Google

NULLITÉ DES DROITS SUR LE YANG-TZÉ. TEXTE DU TRAITÉ.

Il est vrai que l'Angleterre a tenté de faire reconnaître par la Chine sa zone d'influence de la vallée du Yang-tzé; aussi longtemps que le traité est resté secret, on a pu croire que, sous la pression britannique, le Fils du Ciel avait pris quelque engagement limitant sa souveraineté dans cette partie de son empire, ou l'abandonnant éventuellement par la concession de quelque droit de préemption. Un tel acte eût donné une base certaine aux prétentions anglaises et eût été opposable aux nations étrangères. Mais on connaît aujourd'hui les termes de ce document; lord Salisbury a été amené à le publier, par les révélations du *Times* qui, sur les questions chinoises, rivalise d'informations avec le *Foreign Office* lui-même, et se montrait rien moins que satisfait de la politique trop effacée, à son gré, suivie par le cabinet britannique. Ledit document est une simple lettre du Tsong-li-Yamen à sir Claude MacDonald, ministre à Pékin, ainsi libellée :

« Kuang-Hsü, 24e année, 1re lune, 21e jour (11 février 1898). — Le Yamen a l'honneur d'accuser réception au ministre britannique, de sa dépêche du 9 février, constatant que le Yamen avait fait plus que lui déclarer que le gouvernement chinois a bien connaissance de la grande importance qui a toujours été attachée par la Grande-Bretagne, au maintien en possession chinoise de la région du Yang-tzé, aujourd'hui entièrement sienne (1), parce que cet état de choses assure le libre exercice et le développement du commerce. Le ministre britannique serait heureux d'être en mesure de communiquer au gouvernement de Sa Majesté l'assurance ferme que la Chine n'aliènera jamais (aucun territoire) dans les provinces touchant au Yang-tzé au profit d'une autre puissance, soit à titre de bail, de gage, soit sous toute autre désignation. *Le Yamen doit considérer que la région du Yang-tzé a la plus grande importance pour la situation générale (ou les intérêts) de la Chine, et il est hors de question qu'un territoire (dans cette région) doive être donné en gage, à bail ou cédé à une autre puissance.* Du moment que le gouvernement de Sa Majesté britannique a exprimé son intérêt (ou sa solli-

(1) Il y a ici une faute grammaticale conforme au texte anglais de la réponse du Yamen et de la lettre même de sir Claude, dans laquelle *hers, sienne,* qui vise la Chine, ne peut pas régulièrement se rapporter à *chinese possession* et semble applicable à la Grande-Bretagne. Cette faute a été signalée par toute la presse britannique.

Digitized by Google

citude), il est du devoir du Yamen d'adresser cette note au ministre britannique pour communication à son gouvernement (1) ».

La première partie de ce document reproduit les termes mêmes de la lettre de sir Claude Mac-Donald; seule, la troisième phrase que nous avons ici mise en italique, constitue la réponse du Yamen. Or, il n'y a là aucun engagement ou promesse; le Yamen constate un fait, l'importance du Yang-tzé, et en déduit qu'il ne voit aucune raison pour céder quelque parcelle de ce bassin fluvial. Un gouvernement, aussi longtemps qu'il se considère comme dirigeant une nation indépendante, ne saurait répondre si ce n'est sur ce ton ironique à la question posée par sir Claude Mac-Donald. Le *Times* du 5 août formulait la même appréciation : « Il n'y a là, disait-il, rien de plus que l'expression académique *d'une opinion qui n'engage à rien le gouvernement chinois*. Celui-ci pourrait demain changer son opinion et céder la moitié de la vallée; et si c'était là une transaction entre particuliers de nature à être portée devant les tribunaux ordinaires, la Cour nous rirait simplement au nez si nous prétendions baser une réclamation sur *ce simulacre d'une assurance*. » Il est d'ailleurs à présumer que les termes du soi-disant traité obtenu par la France au sujet des provinces limitrophes du Tonkin, ne sont pas plus constitutifs de droit. Aussi, devons-nous nous garder tout aussi bien de considérer notre zone d'influence comme reconnue et limitée, que de croire intangible la vallée du Yäng-tzé que l'Angleterre s'adjuge de sa seule autorité.

COMPARAISON AVEC LES TRAITÉS WEI-HAÏ-WEI ET DE HONG-KONG

Bien autres sont les termes de la convention du 1er juillet 1898, en vertu de laquelle l'Angleterre a obtenu le bail de Wei-haï-wei :

« Afin de procurer à la Grande-Bretagne un port militaire convenable dans le nord de la Chine et lui permettre de mieux protéger le commerce britannique dans les mers voisines, le gouvernement de S. M. l'Empereur de la Chine consent à donner à bail à S. M. la Reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, Wei-haï-wei, dans la province de Shan-tung, et les eaux contigues pour aussi longtemps que Port-Arthur restera occupé par la Russie.

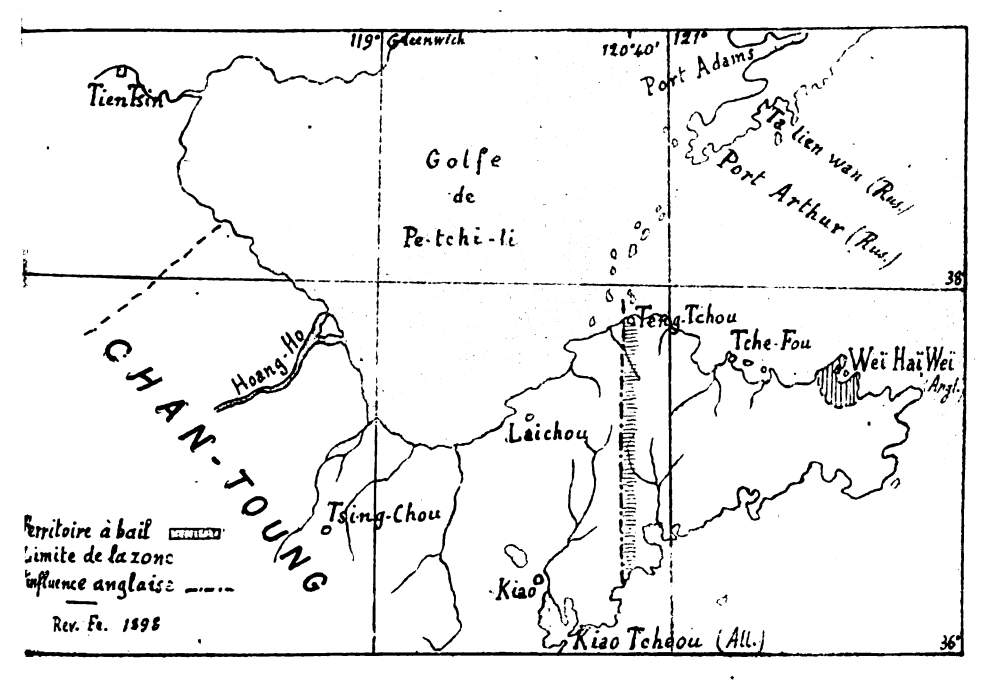
» Le territoire donné à bail comprendra l'île de Ling-Kung et toutes les

(1) Les mots entre parenthèses sont ainsi placés dans le texte anglais. V. ce texte dans le *Times*, édition hebdomadaire, 29 juillet 1898, p. 468, ou dans le livre bleu *China, n° 2, 1898*.

Digitized by Google

autres îles de la baie de Wei-haï-wei, ainsi qu'une bande de territoire large de dix milles anglais, tout le long de la côte de la baie. Sur ce territoire, la Grande-Bretagne seule, aura droit de juridiction.

» La Grande-Bretagne aura, en outre, le droit d'élever des fortifications, de placer des troupes ou de prendre toute autre mesure dans un but défensif à tous les points, sur ou près la côte de la région à l'est du méridien 120° 40′ S. de Greenwich, et d'acquérir, moyennant équitable compensation, sur ce territoire, tels emplacements qui seraient nécessaires pour l'alimention d'eau, les communications ou les hôpitaux. Dans cette zone, l'administration



WEI HAI WEI : ZONE D'INFLUENCE ANGLAISE.

chinoise subsistera; mais il n'y sera pas admis d'autres troupes que les chinoises ou les anglaises;

» Il est également convenu que dans la cité murée de Wei-haï-wei, les fonctionnaires chinois continueront d'exercer leurs mandats, sauf incompatibilité avec les nécessités navales ou militaires de la défense du territoire donné à bail.

» Il est, en outre, convenu que les bâtiments de guerre chinois, dans la situation de neutralité ou dans une autre, conserveront le droit de faire usage des eaux qui sont par le présent acte cédés à bail à l'Angleterre.

Digitized by Google

» Il est, en outre, entendu qu'il n'y aura ni expropriation, ni expulsion des habitants du territoire ici spécifié et que les terrains nécessaires pour des fortifications, des édifices publics ou pour tout autre usage officiel ou public, seront achetés à un prix convenable...

» Signé : Claude M. Mac-Donald; Prince Ching, membre le plus âgé du Tsung-li-Yamen; Liao-Shou-Heng, président du comité des punitions ».

La Chine a pris ici des engagements précis; hors de Wei-haï-Wei, l'Angleterre possède une zone d'influence qui englobe la moitié de la presqu'île du Shan-tung, et son droit est incontestablement opposable à l'Allemagne et à toute autre nation. Le rapprochement avec l'acte concernant la vallée du Yang-tzé fait bien ressortir l'inanité de ce dernier. Le texte concernant Wei-haï-Wei n'a pas été publié par le gouvernement de Londres, mais par le *Times* (éd. hebd., 19 août 1898, p. 515); il n'était peut-être pas fait, au gré de lord Salisbury, pour être communiqué au public dans son entier, car la partie qui constitue la zone d'influence jusqu'au 120° 40′ Gr., est vraiment en contradiction trop flagrante avec les assurances données à l'Allemagne au moment même de l'occupation.

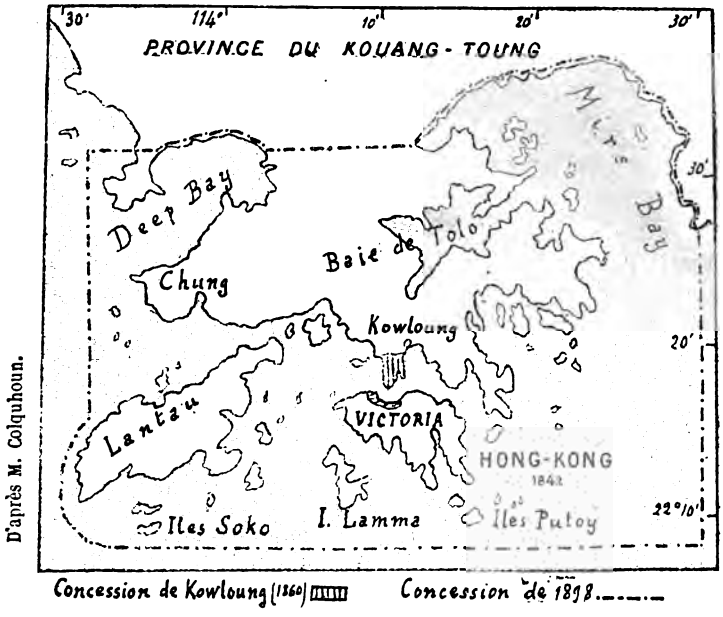
L'extension de Hong-Kong et Koowloon sur la terre ferme, s'est faite dans des conditions analogues précises : bail de 99 ans, usage du nouveau terrain et des eaux de Mirs-bay à toutes fins militaires, maintien de la juridiction chinoise, etc. On y retrouve aussi, comme à Wei-haï-Wei, une clause stipulant que la Chine conserve le droit d'user des eaux maritimes du territoire cédé à bail, en sorte que si la Chine venait à être en guerre contre une autre nation, ses bâtiments pourraient venir se réfugier à l'abri des canons anglais et s'y ravitailler sans engager la responsabilité de l'Angleterre restant neutre !

LES PRÉTENTIONS ANGLAISES ET LE DÉSARMEMENT GÉNÉRAL

Ne serait-il pas permis de supposer que cette prétention de l'Angleterre à décider seule de la part qui lui revient en Chine, en n'admettant d'autre droit que celui résultant des chiffres commerciaux, soit l'une des causes qui ont amené le tsar à faire rédiger la fameuse circulaire sur les armements excessifs ou, comme on dit, sur le désarmement. On ne paraît pas avoir remarqué la coïncidence de l'envoi de ce grand document avec l'extrême acuité de la lutte d'influence à Pékin à propos du contrôle russe sur la ligne ferrée de Pékin à Han-Kéou concédée à un syndicat franco-belge.

Digitized by Google

Les forces navales anglaises venaient de se concentrer à Wei-haï-wei et à Han-Kéou, prêtes à l'action contre la Chine; dès lors, pour faire respecter les engagements obtenus du Tsung-li-Yamen, la Russie allait être obligée de protéger le Fils du Ciel contre l'agression britannique, et c'était la guerre. S. M. Nicolas s'est ainsi trouvé acculé à « ce cataclysme même qu'on tient à écarter et dont les horreurs font frémir à l'avance toute pensée humaine ». Déjà sans doute acquis à la « grande



COLONIE DE HONG-KONG.

conception de la paix universelle », il s'est soudain résolu à convoquer les nations civilisées en assemblée générale.

Et on pourrait ainsi expliquer comment, le 12/24 août, le comte Mouraviev remit cette communication si inattendue aux représentants étrangers accrédités à St-Pétersbourg, sans qu'aucun gouvernement, pas même celui de la France alliée, ait été pressenti; car les évènements pressaient. Aussitôt la circulaire publiée, l'orage, en Extrême-Orient, s'est dissipé. La Russie paraît avoir fait toutes les concessions nécessaires; elle a déplacé son ministre à Pékin, M. Pavloff, envoyé en Co-

Digitized by Google

rée : elle a accepté la diminution des pouvoirs de Li-hung-chang et, sans doute, renoncé au contrôle de la ligne de Han-keou, afin de témoigner de son réel désir de concorde et de paix, mais sans doute aussi en attendant que la conférence projetée ait recherché et consacré les « principes d'équité et de droit sur lesquels reposent la sécurité des États et le bien-être des peuples » et qui, en ce qui concerne la Chine, permettraient de déterminer des zones d'influence plus ou moins précises, mais assez nettes pour écarter les conflits armés.

Quoi qu'il en soit de la raison déterminante du rescrit désormais historique, il semble certain que la question chinoise sera examinée par la conférence, comme la question africaine le fut naguère à Berlin. La France ne devra-t-elle invoquer que son commerce pour faire déterminer la zone réservée à son influence ?

ZONE D'INFLUENCE FRANÇAISE A REVENDIQUER

Comme M. Colquhoun le remarque « ce sont surtout des missionnaires français qui donnèrent à la Chine les premières notions sur les pays d'Occident et inversement » (p. 43). Depuis des siècles, la France étend sa protection sur les missions catholiques, quelle que soit la nationalité des missionnaires; elle l'a fait, nonobstant les susceptibitités qu'elle éveillait par là contre son influence politique, parce qu'elle considérait que les messagers d'une foi chrétienne étaient en même temps les messagers de la civilisation occidentale. M. Curzon a lui-même fait valoir, dans ses *Problems of the Far East*, les inconvénients résultant de la protection des missionnaires; or, sans doute, les missions catholiques sont, par le nombre des catéchistes, aux missions protestantes, dans la proportion inverse du commerce français au commerce anglais en Chine. N'y aura-t-il pas lieu de faire valoir auprès de la conférence ces services rendus à la civilisation, afin de faire étendre la zone minime que l'Anglais daignerait nous abandonner ?

D'autre part, la France n'a-t-elle pas, autant que l'Angleterre, contribué à ouvrir, par la force, le Céleste-Empire aux nations civilisées ? Les jours sont assurément bien loin où l'armée franco-anglaise occupait le Petchili et marchait sur Pékin. Mais, en est-il moins vrai que la France a, comme l'Angleterre, dépensé son or et versé le sang de ses soldats pour renverser la muraille de la Chine et est-il juste, à la face du monde, que notre ancienne alliée soit presque seule à se ré-

Digitized by Google

server aujourd'hui les conséquences profitables de ces lointains évènements ?

Il y aura, en outre, bien entendu, à faire valoir la contiguïté de l'Indo-Chine et des provinces méridionales de l'empire. Le Tonkin ne peut pas s'accommoder de l'installation d'un pouvoir fort à Haïnan ou dans la péninsule de Lien-tcheou, qui gardent l'accès de ses côtes, ni sur les hauts plateaux du Yunnan qui dominent au N.-O. le delta. Vers le Kouang-si, la frontière n'a aucune qualité stratégique. Elle est bien moins encore ethnographique; car, des deux côtés, se retrouvent les mêmes populations thos et nouns, différentes à la fois des Chinois et des Annamites et qui doivent naturellement tendre à se grouper sous la même domination. Sur les sommets escarpés du haut Tonkin vivent, en outre, d'importantes tribus mans apparentées, dit-on, aux Lolos et Miao-tzés, débris de quelque ancien peuple refoulé, qui occupent diverses régions montagneuses du Kouang-si, du Kouei-tcheou et même du Szé-tchouen. La France est le seul pays occidental qui ait pris le contact des débris de cette race ; elle peut, de ce côté, chercher à exercer une action très utile de nature à lui bénéficier.

Donc, par la même raison qu'invoquera l'Angleterre pour faire placer le Thibet dans sa zone d'influence, notre pays peut revendiquer le Kouang-si, le Yunnan (moins les parties appartenant aux bassins de l'Iraouaddy et de la Salouen) et la partie S.-O. du Kouang-toung (Haïnan, Pakhoi, Lien-tcheou et quelques-uns des petits bassins côtiers à l'est de la presqu'île).

Notre diplomatie a jeté, il est vrai, son dévolu sur le Kouang-toung entier ; on en a déjà vu l'inconvénient. A peine, en effet, avions-nous obtenu de la Chine la promesse de non-cession, que l'Angleterre se faisait céder pour 99 ans toute la presqu'île entre l'estuaire du Si-Kiang et Mirs bay, afin de protéger, du côté de la terre ferme, Kowloon et Hong-kong. D'un autre côté, une demande de chemin de fer de Hong-kong à Canton a été obtenue après avoir été tout d'abord repoussée.

Voici, au surplus, que les journaux anglais annoncent la concession, à un syndicat américain, probablement anglais en sous-main, d'une ligne ferrée de Canton à Han-Keou. Ce serait peut-être une faute de protester, alors que l'Angleterre ne désire rien tant que de nous mettre en conflit avec les États-Unis ; il est à désirer toutefois que le tracé en

Digitized by Google

soit fait, non par le N.-O. à travers le Hounan, mais par le N.-E., par le Kiang-Si, d'où la voie pourrait diverger, d'un côté, vers Han-keou, de l'autre, vers Shang-haï. Cela montre à quelles dangereuses compétitions nous exposerait la revendication du Kouang-toung entier, quoiqu'il ne se trouve point dans la vallée du Yang-tzé.

De même, devons-nous abandonner à d'autres le Fo-Kien. On considère en Extrême-Orient que la France prend pied à Fou-Tchéou parce que ce sont des ingénieurs français qui reconstruisent l'arsenal bombardé par Courbet. Il est à souhaiter que ces on-dit soient inexacts. Cette région, déjà pénétrée par les marchandises anglaises, doit échoir à la zone britannique; ce serait, en outre, prendre une lourde charge, que d'assumer la défense de cet énorme front de mer frangé de nombreuses rades, baies et cachettes, exposé aux attaques de n'importe quel ennemi extérieur.

Il semble meilleur d'avoir des vues continentales. Dès lors, en vertu des raisons d'ordre commercial, civilisateur et militaire exposées ci-dessus (1), la France ne peut moins réclamer que le Kouei-tchéou et le Hounan. La première province est aujourd'hui sans doute la plus isolée des 18 de la Chine propre; nous n'y froisserons aucun droit acquis. La seconde ne s'est ouverte à l'Europe que par le coup de force de la canonnière française, le *Lutin* qui, en 1895, a pénétré dans le lac Tung-Ting et a visité Chang-Sha, le foyer de l'opposition contre les barbares de l'Occident (2); cet évènement émut vivement la colonie anglaise de Shang-Haï parce que, pensait-on, la France ne devait pas manquer d'invoquer ce fait, au jour du partage de la Chine, comme un titre à la possession du Hounan. Cela n'indique-t-il pas que cette colonie britannique avait conscience que l'Angleterre manquait pour cette province de tout titre opposable au nôtre?

Quant au Szé-Tchouen, il doit être pour la France, comme pour l'Angleterre « l'objectif commercial et politique ». Mais il est aussi prématuré de l'attribuer à l'une ou l'autre, qu'il eût été prématuré, lors du traité de Berlin, d'inclure les berges du Tchad dans l'une des zones d'influence concurrentes.

---

(1) Le Yunnan, le Kouang-si et Haïnan-Lientchéou équilibrant, dans notre zone, le Thibet mis dans la zone anglaise pour cause de mitoyenneté.

(2) Voir *Rev. Fr.* déc. 1895, p. 689 : *Les Français dans la Chine centrale.*

Digitized by Google

VOIES FERRÉES FRANÇAISES DE PÉNÉTRATION

Cela étant, avec le Tonkin comme base d'action, trois grandes lignes ferrées de pénétration apparaissent comme nécessaires pour « galvaniser », suivant l'expression de M. Colquhoun, les provinces chinoises qui nous intéressent : l'une de la baie d'Along (Haïphong) vers le Yunnan et Cheng-tu au Szé-tchouen, l'autre vers Chung-king sur le Yang-tzé au travers du Kouei-tcheou, la troisième qui, partant de Pakhoi, toucherait à Tsien-kiang au confluent du Si-kiang et du Yu-kiang, passerait au Hounan par le col que franchit un canal et se dirigerait par Chang-sha vers Han-Keou (1).

Il nous semble que, de la sorte, la sphère attribuable à l'Angleterre (Thibet compris) serait encore magnifique, et Hong-Kong entraînant Canton dans son orbite, aurait la possibilité de communiquer à travers le Kiang-si par une zone exclusivement britannique avec Shang-haï, Han-keou et le nord.

Mais c'est un trop beau rêve de supposer l'Angleterre capable de diminuer, de son propre mouvement, ses exorbitantes prétentions. Espérons, du moins, qu'à la conférence convoquée par le tsar, ses titres seront examinés avant que l'Europe reconnaisse la vallée du Yang-tzé comme sphère britannique.

Et nous souhaitons ici que ceux qui liront *China in transformation* ne conservent pas l'impression qu'il existe en Chine une zone d'influence anglaise intangible. L'Angleterre convoite la vallée du Yang-tzé; mais rien jusqu'à ce jour, ni traité international, ni engagement de la Chine, n'est venu consacrer son ambition.

A. Salaignac.

(1) La ligne de Hanoï à Lang-tchéou prolongée par Nan-ning-fou jusqu'à Tsien Kian servirait de raccord.

Digitized by Google

SAMORY.

Notre vieil et insaisissable ennemi au Soudan, l'almamy Samory, vient de tomber entre nos mains. Un télégramme de St-Louis, 12 octobre, fait connaître qu'il a été capturé par le capitaine Gouraud avec toute sa famille, ses chefs de bande, ses sofas. Le lieutenant Jacquin s'est emparé lui-même de Samory à la course. Il a en outre été pris 400 fusils, 90 caisses de cartouches et un canon.

Depuis la prise de Sikasso par le colonel Audéoud, Samory se sentait menacé. Il avait abandonné la région de Kong et avait pris avec toutes ses bandes et les populations qu'elles entraînaient la direction de la rivière Cavally. Dans cette marche vers la frontière du Libéria, il avait été assez mal accueilli par les indigènes qui appréhendaient les actes de pillage et de massacre auxquels se livraient ses bandes dévastatrices. Celles-ci venaient d'ailleurs de subir un grave échec à Nzô (9 sept.) sur le haut Cavally, où le lieutenant Wœlffel avait capturé une colonne de sofas et rendu à la liberté des milliers d'habitants traînés à sa suite. Afin de diminuer entièrement le prestige, gravement atteint, de Samory, le colonel Audéoud, lieutenant-gouverneur du Soudan avait organisé sous la direction du commandant de Lartigue des colonnes volantes chargées d'exécuter des raids contre Samory et ses sofas. C'est dans un de ces raids que le capitaine Gouraud est tombé à l'improviste sur le campement de l'almamy et à enlevé celui-ci avec toute sa smalah. Ce brillant fait d'armes, qui fait le plus grand honneur à nos troupes d'Afrique, met fin aux opérations dans toute la région du Soudan méridional.

Le vainqueur de Samory, est le fils d'un médecin de l'hôpital Tenon à Paris. Né le 17 novembre 1867, Henri Gouraud sortit de St-Cyr, en 1890, sous-lieutenant au 21e bataillon de chasseurs. Envoyé au Soudan en mars 1894, il commanda le cercle de Bougouni. Détaché à Tombouctou, il fut cité à l'ordre du jour (août 1895) pour avoir défait une bande de Touaregs. Rentré en France après 3 années d'Afrique, il fit sur le Soudan ses ressources, son avenir, des conférences fort remarquées. Promu capitaine (10 nov. 1897) il revint au Soudan, prit part aux opérations sur la Volta et reçut 2 blessures à Bangasso (15 janv. 1898). Il participa ensuite à la délivrance du détachement assiégé à

Digitized by Google

Kong, puis fut chargé du commandement d'une colonne contre Samory.

Le lieutenant Jacquin, né à Vassy (Hte-Marne) est âgé de 27 ans. Il est le plus jeune de trois frères tous trois officiers d'artillerie de marine. Il se trouvait dans la région de Tombouctou lorsqu'il fut appelé à prendre part aux opérations contre Samory.

Le commandant de Lartigue a été fait officier de la Légion d'honneur, les capitaines Gouraud et Gaden chevaliers, à la suite de ce brillant fait d'armes.

Un autre décret nomme chevaliers le lieutenant Jacquin, ainsi que le lieutenant Wœlffel, qui fit si audacieusement mettre bas les armes à plusieurs milliers de sofas.

Durant la lutte qu'il soutint d'une façon intermittente pendant plus de 15 années contre nos armes, Samory reçut à trois reprises la visite de Français envoyés près de lui en négociateurs. En 1887, le capitaine Péroz se rendit à Bissandougou, sa capitale d'alors et, après de nombreux pourparlers, l'amena à signer un traité de protectorat qui ne reçut pas d'exécution. L'année suivante le capitaine Binger lui rendit visite à son camp, pendant les opérations qu'il dirigeait contre le fama Tiéba devant Sikasso. Enfin, en 1897, M. Nebout, administrateur à la Côte d'Ivoire se rendit auprès de lui en vue d'entamer des négociations qui n'aboutirent pas (1). Voici le portrait que trace de Samory le capitaine Binger :

« L'almamy est un grand bel homme d'une cinquantaine d'années ; ses traits sont un peu durs, et contrairement aux hommes de sa race, il a le nez long et aminci, ce qui donne une impression de finesse à l'ensemble de sa physionomie ; ses yeux sont très mobiles ; mais il ne regarde pas souvent en face son interlocuteur.

Son extérieur m'a paru plutôt affable que dur ; très attentif quand on lui fait un compliment, il sait être distrait et indifférent quand il ne veut pas répondre catégoriquement à une question. Il parle avec beaucoup de volubilité, et je le crois capable d'avoir la parole chaude et persuasive quand l'occasion s'en présente.

Assis dans un hamac en coton rayé bleu et blanc, que son fils Karamoko lui a rapporté de Paris, il tient dans ses mains un gros

(1) Voir la relation de cette mission, *Rev. Fr.* janv. 1898.

Digitized by Google

morceau de bois tendre avec lequel il se nettoie les dents. Il est vêtu d'un grand doroké en florence mauve, de qualité inférieure, et porte une culotte indigène en cotonnade rayée noir et rouge, de fabrication européenne. Ses jambes, d'un brun chocolat plus clair que la figure, sont enduites de beurre de cé. Il est chaussé de babouches indigènes en cuir rouge.

Sa coiffure consiste en une chéchia rouge de tirailleur autour de aquelle est enroulé un mince turban qui lui passe sur la bouche et encadre sa figure noire. Sur les épaules, il porte négligemment un haik de bas prix.

A ses pieds sont assis un vieux kosiki qui ne le quitte jamais, deux marabouts, quelques griots et les quatre captifs préposés au hamac, à la chaise, au plat de campement dans lequel il se lave les mains et à la bouillotte qui contient de l'eau pour se rincer de temps en temps la bouche. Ces objets le quittent rarement : partout où il va, cet attirail le suit. Un des griots porte un parapluie rouge et l'autre une canne-fusil détraquée. »

Samory est d'une origine très humble. C'est par son courage, son intelligence et son opiniâtreté qu'il s'est fait lui-même. S'il faut en croire les récits indigènes, voici comment l'almamy est arrivé à la haute situation qui lui a permis d'être, pendant plus de 25 ans, un chef puissant et redouté.

Vers 1860, étaient établis à Sanankoro, dans le Ouassoulou, un dioula (marchand) et sa femme, dont le fils aîné, Samory, âgé d'environ 18 ans, faisait vivre ses parents du fruit de son travail, en colportant des marchandises sur les marchés du pays. Un jour, au retour d'un de ses voyages, Samory ne retrouva plus sa mère Sokhona: elle avait été prise et emmenée en captivité par des pillards. Samory avait pour sa mère un véritable culte, et sa douleur fut des plus vives; mais, homme d'énergie et de volonté, il jura de la retrouver à tout prix et de la délivrer. Jetant alors son fusil sur son épaule, il commença aussitôt ses recherches. Il apprit bientôt que la razzia qui avait enlevé sa mère était l'œuvre d'un marabout en renom, Sori-Ibrahima, roi du Gankouna et du Torokoto, dont la capitale, Médina, se trouvait à 7 jours de marche de Sanankoro.

Lorsqu'après une marche fatigante, Samory, mourant de faim, les traits amaigris, les vêtements en loques, se présenta devant Ibrahima

Digitized by Google

pour lui demander la liberté de sa mère en échange de la sienne, le marabout le considéra avec surprise. Il ne pensait pas pouvoir tirer grand parti de ce jeune homme, tandis que Sokhona, vigoureuse et forte, pouvait lui rendre de grands services. Aussi refusa-t-il, malgré les supplications de Samory. Il dit cependant ironiquement à ce dernier que, s'il voulait racheter sa mère par son travail, il pouvait rester près de lui, et que, quand il jugerait ses services suffisants, il leur rendrait la liberté à tous deux, mais qu'il craignait bien qu'il ne succombât à la tâche et lui conseilla plutôt de se retirer. Samory n'eut garde de laisser échapper cette espérance et resta en demandant à servir comme soldat.

Dès le lendemain, Ibrahima ordonna une expédition contre une ville forte qui avait déjà repoussé plusieurs fois ses attaques. Samory en fit partie. Arrivé au pied des remparts avec l'armée assaillante, il se précipita aussitôt sur la muraille et l'escalada au milieu d'une grêle de balles. Ses compagnons, entraînés par son exemple, s'élancèrent sur ses traces et arrivèrent près de lui au moment où il allait succomber sous le nombre. La ville fut emportée. Suivant les usages du pays, un tiers du butin revenait à Samory, bien plus qu'il ne lui en fallait pour racheter sa mère. Mais Ibrahima, tout en le félicitant, lui déclara qu'il était seul juge de la valeur des services rendus, et le garda pendant 7 ans, 7 mois et 7 jours.

Enfin, il lui rendit la liberté, ainsi qu'à sa mère. Il aurait bien voulu garder à son service un guerrier qui avait acquis une aussi grande renommée que Samory, et lui offrit, dans ce but, le commandement en chef de son armée. Mais Samory refusa. Bien plus, abandonnant tous les présents qu'il avait reçus à Médina, il reprit les vêtements en loques qu'il avait 7 ans auparavant, ainsi que son mauvais fusil, et regagna, aussi pauvre qu'à son arrivée, l'humble demeure paternelle.

Mais sa réputation s'était étendue au loin. Le roi du Toron, Bitiké, lui offrit le commandement de ses troupes qu'il accepta. Bientôt devenu tout puissant, il soumit Bitiké à toutes ses volontés. C'est alors qu'il forma le projet de se constituer un vaste empire. Le roi du Kounadougou fut sa première victime. Vaincu et tué à Bissandougou, sa capitale, son royaume tomba au pouvoir de Samory. Cette victoire eut un retentissement considérable, et l'armée de Samory se grossit peu à peu des meilleurs sofas venant des royaumes voisins. Dès lors, rien ne résista

Digitized by Google

au jeune et heureux chef qui soumit le Ouassoulou divisé, porta ses armes sur la rive gauche du Niger, s'empara de Kankan, après un siège de 10 mois (1873) et, après une lutte de 3 jours, battit et fit prisonnier son ancien maître Ibrahima (1874). C'est à ce moment qu'il prit le titre d'almamy. Ses états confinaient alors à ceux du sultan Ahmadou de Ségou, du roi bambara Tiéba, au nord; à Sierra-Leone et au Fouta-Djalon, au sud.

Ce fut en 1882 que les troupes du colonel Borgnies-Desbordes prirent contact avec Samory qui assiégeait Kéniéra. Cette ville avait demandé notre protection; mais, quand nos troupes arrivèrent, la ville était en ruines et Samory avait disparu. Ce dernier passa, en 1883, sur la rive gauche du Niger, et alors commença une lutte qui devait durer plus de 15 années, mais avec maintes interruptions. Les brillantes campagnes des colonels Archinard, Humbert, Combes, Monteil, etc., ont été relatées dans la *Revue Française*, ainsi que divers épisodes, comme la défense héroïque de Niafadié (juin 1885), où, pendant 10 jours, un centaine de tirailleurs commandés par les capitaines Louvel et Dargelos, abrités par une faible muraille en pisé, n'ayant que peu de vivres et pas d'eau, repoussèrent les plus furieux assauts de 10.000 hommes des meilleures troupes de Samory.

La campagne de 1885, dirigée par le commandant Combes. est la première où Samory ait éprouvé l'effet de nos armes. Battu, mais non chassé de la rive gauche du Niger, il ne fut rejeté que l'année suivante, sur la rive droite, par le colonel Frey. En 1887, le capitaine Péroz signe le traité de Bissandougou, qui nous reconnaît la rive gauche du haut Niger et place les états de Samory sous le protectorat français.

Pendant 4 années un calme relatif règne sur la frontière des possessions de Samory. Mais en 1891 les hostilités reprennent et le colonel Archinard s'empare de Kankan. En 1892, la campagne est dirigée par le colonel Humbert qui s'empare de Bissandougou et de Sanankoro. Enfin, en 1893, le colonel Combes, dans un raid resté célèbre parmi les noirs, bouscule les sofas de Samory, détruit ses postes et désorganise complètement les forces de l'almamy. Depuis lors, une pénétration méthodique refoule Samory vers l'est et coupe ses communications avec Sierra-Leone par où les Anglais lui envoyaient des armes et des munitions. Samory, qui est devenu un chef nomade, se rejette alors sur Kong, Bondoukou et l'hinterland de la Côte d'Ivoire. Une expédition partie

Digitized by Google

de cette dernière colonie ne donne aucun résultat, le colonel Monteil, qui la dirigeait, ayant été rappelé, malgré ses succès, au milieu de ses opérations. Samory se heurte alors à nos troupes venant du nord, ainsi qu'aux Anglais venant de la Côte d'Or et détruit un de leurs détachements à Oua (1897). Le massacre, par son fils Sara Tiéni Mori, du capitaine Braulot et du lieutenant Bunas, attirés dans un guet-apens à Bouna (août 1897), n'a pas peu contribué à amener la reprise d'une campagne qui vient de se terminer si brillamment pour nos armes.

La disparition de Samory fera pousser un immense soupir de soulagement aux population du Soudan méridional dont il était l'oppresseur et le bourreau. Ne vivant que par la guerre, Samory était contraint, pour entretenir ses 20.000 sofas, de piller les pays qu'il traversait, détruisant les villes qui lui résistaient, emmenant les habitants en captivité et les vendant comme esclaves, On estime à 100.000 individus par année le nombre des victimes de ses redoutables incursions. Aussi, les territoires compris entre le haut Niger et le Comoé, jadis riches et fertiles, ne présentent-ils plus guère que l'image de la désolation et de la mort. Véritable forban, Samory a dépeuplé et ruiné cette partie de l'Afrique pour plus d'un quart de siècle.

Au point de vue français, la boucle du Niger est délivrée de celui qui fut son plus redoutable adversaire et peut être considérée, sauf sur quelques points sans importance, comme entièrement pacifiée. D'autre part, la délimitation des territoires respectifs de chaque nation européennes dans l'Afrique occidentale, est aujourd'hui achevée. Les grandes opérations militaires terminées et les contestations territoriales réglées, une ère nouvelle s'ouvre pour cette partie de l'Afrique. Désormais il sera possible de réduire sensiblement les dépenses militaires de notre vaste colonie soudanaise, d'y créer des voies de communication, et de procéder à sa mise en valeur, trop longtemps retardée par la marche des événements. Peu propre à la culture des fonctionnaires civils, le Soudan, sous une main ferme et intelligente, comme celle qui commande à Madagascar, peut marcher sûrement dans la voie du relèvement et du progrès.

G. Vasco.

Digitized by Google

A PROPOS D'OMDURMAN ET DE FASCHODA

Une comparaison. — Voilà longtemps qu'on nous rabaisse et que nous nous rabaissons nous-mêmes au bénéfice des Anglo-Saxons. Puisqu'ils viennent de remporter une victoire, comparons-la à celle des Pyramides. En 1798, les carrés français étaient noyés au milieu de la vaillante cavalerie mameluke. On se battait de près, les armes se ressemblaient. Les bonnes dispositions de Bonaparte, la discipline et la valeur de ses soldats décidèrent de la bataille.

Ces braves soldats sont coupés de toute communication avec la mère patrie et ne s'en émeuvent pas. En deux ans ils font la conquête de l'Égypte, battant les Turcs au Mont-Thabor, à Aboukir, à Héliopolis. Leur chef les quitte, Kléber est assassiné et leur moral reste excellent. Lorsque le commandement tomba en des mains incapables, ces braves, qui regrettaient la France et ne désiraient pas rester dans un pays dont ils n'abusaient pas, se laissèrent rapatrier par les navires anglais.

Les vaincus ne gardèrent pas mauvais souvenir de ces conquérants au caractère gai, sociable et désintéressé; plusieurs les suivirent; Napoléon eut des Mamelucks dans sa garde. Lorsque les grandes guerres furent terminées, les Français furent rappelés en Égypte par ceux qui en devinrent les maîtres. On leur fit cet honneur de ne pas craindre leur influence; on savait qu'ayant occupé tant de lieux divers, sans profit personnel, ils ne cherchaient pas à reprendre ce que la fortune des armes leur avait enlevé après le leur avoir donné.

Les Anglais ont patiemment attendu que la puissance du Mahdi commençât à décliner, puis ils ont mis trois ans pour l'atteindre. Un chemin de fer se construisait en même temps qu'ils avançaient.

C'est certainement une nouveauté intéressante que cette armée pénétrant en pleine barbarie et recevant chaque matin le *Times* avec un retard d'une quinzaine seulement. Mais le fait devrait aussi montrer les facilités singulières qu'ont rencontré les Anglais dans la création de leur empire colonial. Outre qu'ils n'ont pas eu de concurrent jusqu'à ces derniers temps, le développement de cet empire a coïncidé avec un merveilleux progrès des sciences appliquées.

Cette réflexion nous rendra peut-être plus justes pour ce qu'ont fait nos pères, malgré l'ardente compétition des Hollandais, des Espagnols et des Anglais, aux Antilles, dans l'Amérique du Nord, aux Indes et à l'île de France.

Digitized by Google

Comme les Français aux Pyramides, les Anglais à Omdurman avaient à lutter contre une vaillante cavalerie. Lorsque celle-ci s'avança, elle vint, sans hésiter, se faire faucher par la nappe des projectiles qui s'échappaient à jet continu des canons anglais. Dix mille huit cents Soudanais, plus du quart des forces du Mahdi, tombèrent ainsi sans avoir pu s'approcher de leurs adversaires. Les vingt-quatre mille hommes du général Kitchener regardèrent de loin cette hécatombe, n'ayant ni à attaquer ni à se défendre. Lorsque tout fut terminé, on envoya ces spectateurs compter les cadavres.

Puisque le monde entier est, ou va être, partagé entre les puissances européennes, nous avons des chances de ne plus voir la rencontre, comme à Omdurman, d'une puissance, dite civilisée, pourvue de tous les progrès modernes avec des barbares forts seulement de leur héroïque ou fanatique courage. Ceux qui ont souci de la dignité de l'espèce humaine ne regretteront pas ces tristes boucheries.

Un journaliste français admirait dernièrement le physique du général Kitchener, sa grosse moustache, son œil bleu d'acier ; il y voyait le type de l'énergie; ne serait-ce pas, plutôt, comme chez beaucoup de ses compatriotes, une physionomie volontaire et dure? On se le représente laissant égorger les Mahdistes, ce qui, certainement, a simplifié le service des ambulances, mais on s'imagine plus difficilement que les populations où il opère lui décernent, comme à Desaix, avec les témoignages de leur reconnaissance, le surnom de *Sultan juste*.

*
* *

Le siècle. — Entre ces deux batailles, des Pyramides et d'Omdurman, il s'est écoulé juste un siècle, siècle façonné, pétri par la race anglaise, siècle qui est son œuvre et qu'on pourra appeler le siècle des Anglo-Saxons. Commencé sur le ton de l'épopée, il s'achève dans le triomphe de la force matérielle sur le courage de l'homme. Il laisse le monde en proie à toutes les convoitises déchaînées, inquiet de son lendemain, désenchanté, divisé, terrifié par la perspective des luttes suprêmes dont personne ne veut et qu'on croit inéluctables. Siècle de fer où la sécurité manque à tous et où la consolation des masses est l'espoir d'un bouleversement total; siècle que caractérisent la spéculation financière qui a jeté les Yankees sur l'Espagne et les monceaux de Mahdistes qui pourrissent aux environs d'Omdurman.

Pendant ces cent années, les États-Unis sont devenus l'arbitre de

Digitized by Google

l'Amérique entière et la menace de l'Europe. Pendant ces cent années, l'Angleterre a pris, sur la surface du globe, tout ce qui était à prendre et acheté presque tout le reste; elle a peuplé des continents, répandu partout les doctrines économiques qui lui étaient favorables; son influence s'est accrue de l'admiration qu'excitaient ses institutions politiques et de leur maladroite imitation. Elle a pu ainsi s'arroger une sorte d'hégémonie qui lui a permis d'opposer son veto lorsqu'il s'est agi de réprimer les attaques des Siamois et qui l'autorise, sans qu'on le trouve singulier, à donner ce qui ne lui appartient pas, comme l'Abyssinie aux Italiens.

Pendant ces cent années, tout a conspiré en faveur de l'Angleterre. La France, dont la défaite avait commencé l'édifice de sa grandeur, s'est efforcée de l'achever avec un entrain que ne s'expliqueront pas nos descendants. Elle a propagé, mieux que les Anglais eux-mêmes, le fétichisme pour le parlementarisme anglais, ce reste défiguré des belles institutions du moyen âge, qui ne donne que l'apparence de la représentation et autorise la tyrannie, légale autant qu'anonyme, d'une minorité sectaire et antipatriote.

Tandis qu'un faux libéralisme, venu de Londres en droite ligne, nous poussait à entraver l'action du catholicisme, le protestantisme servait partout de champion à la politique du cabinet de Saint-James. Mais rien ne l'a mieux servi que le cosmopolitisme révolutionnaire, juif et maçonnique, qui a eu, de nos jours, une si merveilleuse fortune. Conservatrice chez elle, l'Angleterre a soutenu la Révolution sur le continent et la Révolution victorieuse lui a manifesté sa reconnaissance.

La juiverie s'est trouvée à Londres plus à l'aise qu'ailleurs. Ayant mêmes tendances et mêmes instincts, Anglais et Juifs devaient s'entendre pour exploiter les autres peuples. Disraëli est devenu premier ministre, lord Roseberry, qui l'était hier, est gendre d'un Juif. Rien donc d'étonnant si les Juifs de toutes nations, qui se sont donné rendez-vous à Johannesburg pour y faire des coups de bourse sur les mines d'or et provoquer des krachs, se sont de suite sentis Anglais, et ont si bien compris Cecil Rhodes et Jameson. La parfaite insouciance du droit des autres leur ont servi de trait d'union.

Quant à la franc-maçonnerie, qui vient d'Angleterre, elle a joué un rôle considérable sous la Révolution de 1789 qui vengeait l'Angleterre des défaites de la guerre de l'indépendance américaine. Aujourd'hui

Digitized by Google

encore, c'est dans les loges que se recrute la bande des politiciens qui se sont opposés à l'alliance russe et qui nous voudraient river à celle de nos voisins. De l'autre côté de l'Atlantique, il en est de même. Les loges des rites d'York et Écossais ont organisé à Mexico ce beau désordre, grâce auquel les États-Unis ont pu s'arrondir du Texas, de la Californie, etc., c'est-à-dire d'un peu plus de la moitié de l'ancien Mexique. Comment expliquer aussi, sans l'action des loges, les révoltes des Tagals aux Philippines et l'étonnante capitulation de Santiago de Cuba, par laquelle de braves soldats se sont rendus à un ennemi moins nombreux, pataugeant dans la boue, dévoré par la fièvre, qu'une chance, heureuse pour l'Espagne, avait acculé sous les défenses intactes de la ville, comme pour y périr fatalement et misérablement.

***

Les déviations. — Les rapports avec l'Angleterre n'ont jamais été très sûrs et le droit des gens ne l'a jamais embarrassée, mais il y avait de la grandeur d'âme et de la noblesse chez ses hommes d'État. Le langage du premier Pitt, pendant la guerre de l'indépendance américaine, n'est pas ordinaire. Burke fut un homme de premier ordre. On entendait alors, dans les Chambres anglaises, de ces cris d'indignation qui vont à l'âme : « Le sang anglais n'a pas coulé à Quiberon, mais l'honneur an- » glais y a coulé par tous les pores ». La politique du cabinet de Saint-James, au commencement du siècle, pouvait manquer de logique, être surtout intéressée, elle avait une remarquable stabilité. Enfin, le sentiment religieux était général dans les classes élevées qui gouvernaient seules.

Tout cela est bien changé ; l'arbre est tombé du côté où il penchait et les mauvaises influences dont l'Angleterre usait à l'extérieur ont réagi sur elle-même. Ses hommes d'État, comme Disraëli, obéissent à leur imagination, comme Gladstone, rompent avec le passé, comme Chamberlain, sont les ennemis de la forme politique qu'ils représentent, comme Salisbury, s'attardent dans une francophobie qui n'a pas plus de raison de subsister qu'en 1859 notre hostilité contre l'Autriche, hostilité surannée qui nous a coûté si cher.

Sauf M. Labouchère, personne ne proteste plus contre les crimes s'ils peuvent être de quelque profit pour Albion. Les flibustiers de Jameson, que Kruger avait généreusement relâchés, ont été acclamés. Qu'acclamait-on donc? Ce n'était pas les hauts faits de ces tristes gens, ils avaient été battus comme on l'est rarement. Si on leur avait appliqué

Digitized by Google

les procédés d'Omdurman, il n'en serait pas revenu un seul. Ce qu'on acclamait, c'était leurs convoitises ; la nation reconnaissait ses enfants.

D'aristocratique, la constitution est devenue démocratique et la démocratie anglaise est brutale, sans élévation, orgueilleuse, pleine de mépris pour l'étranger. Les colonies qui devaient, d'après le plan primitif, se détacher de la mère patrie, comme les fruits d'un arbre quand ils sont mûrs, formeront maintenant le grand empire fédéral, maître souverain des mers.

L'esprit de conquête est venu s'adjoindre à l'esprit commercial, il s'agit d'éterniser la suprématie due à des circonstances exceptionnelles et qu'on sent s'effondrer. Les rapports avec les autres nations ont revêtu des formes inusitées : l'ultimatum brutal avec les faibles, la platitude avec les forts, des procédés d'intimidation sans dignité avec ceux qu'on ne craint plus mais qui pourraient encore se défendre.

Et puis, ce sont des changements à vue et quelque chose d'atonique qui enlève toute paix, toute sécurité. Il y a trois ans, la guerre était sur le point d'éclater avec les Américains à propos du Vénézuéla ; ce sont aujourd'hui les meilleurs amis. Le marquis de Salisbury n'adresse plus que des paroles aimables à l'empereur Guillaume, l'ennemi abhorré d'hier. L'isolement splendide, dans lequel on se complaisait l'année dernière, est déjà passé de mode.

La *Revue Française* a publié sur ces sujets plusieurs articles dont celui-ci n'est que la suite (1). Aux causes de décadence déjà énumérées, nous pouvons ajouter la baisse du protestantisme, qui aboutit à toutes les négations, tandis que le catholicisme se relève ; les progrès de l'antisémitisme ; le discrédit du parlementarisme ; enfin la décomposition de la franc-maçonnerie.

La franc-maçonnerie, pour ne parler que d'elle, n'a tenu aucune de ses promesses, l'exercice du pouvoir l'a montrée telle qu'elle est, elle ne se recrute plus que parmi de grotesques Homais ou parmi des ambitieux qui veulent s'en servir et non la servir. Les plus indifférents en religion lui jettent la pierre et lui reprochent nos pertes morales et matérielles. Or, la franc-maçonnerie par terre, c'est la France recouvrant sa liberté d'action et se soustrayant à l'influence de l'Angleterre.

(1) *La puissance maritime de l'Angleterre* (novembre 1895), *France et Angleterre* (mai 1896), *La décadence de l'Angleterre et les conseils de M. Labouchère* (novembre 1897), *La future question d'Orient* (août 1898).

Digitized by Google

C'est ainsi qu'en Europe se prépare le xxe siècle. Il donnera sans doute d'autant plus à la pauvre humanité qu'elle en attend moins et il mettra fin à la suprématie de la race anglo-saxonne pour laquelle l'engouement des peuples a cessé.

De l'autre côté de l'Atlantique, la race anglo-saxonne s'est aussi altérée, la prospérité lui a aussi mal réussi. Elle est en train d'y fausser sa constitution, de s'abandonner à l'esprit de conquête, d'introduire le militarisme chez elle sans nulle nécessité. J'ai connu l'Amérique espagnole ressassant les vieux souvenirs de longues et cruelles luttes pour l'indépendance et débordant d'admiration pour les États-Unis dont elle appliquait partout, à tort et à travers, le système fédératif. Lors du dernier conflit, l'Amérique espagnole a manifesté sa sympathie pour la mère patrie et sa réprobation des procédés Yankees. Quel changement !

Non, l'avenir n'est plus à une race qui abuse de sa puissance et qui accumule, comme à plaisir, les animosités légitimes.

***

Faschoda. — Est-il sage et prudent de forcer les Français à apprendre la géographie ? Lorsqu'ils sauront combien le monde est grand et comment on se le partage aujourd'hui, il leur viendra peut-être à l'esprit que les petites querelles, qui les empêchent de se faire leur lot, sont mesquines et nuisibles. Quoi qu'il en soit, cette histoire de Faschoda, qui peut devenir très grave, n'est née que de nos fautes. Si l'abandon de l'Égypte est le fait aussi bien des chambres que de l'opinion publique et du gouvernement, c'est à ce dernier que revient uniquement le refus d'accepter le protectorat de l'Ouganda et de prendre un tiers du Zanguebar. Dans ce dernier pays, nos missionnaires étaient les premiers occupants, seuls, ils avaient des établissements sérieux ; les villages de chrétiens, fondés par eux, s'échelonnaient de la côte au Nyanza et formaient comme un chemin pour aller dans l'Ouganda. Lorsque l'Angleterre et l'Allemagne se décidèrent à partager le Zanguebar, la France n'était pas encore considérée comme une quantité négligeable, elle n'avait qu'un mot à dire pour y avoir une large bande contenant les villages chrétiens. Les missionnaires adressèrent au consul un mémoire demandant au gouvernement d'agir, et faisant remarquer qu'il n'y avait aucune dépense à faire. Mais les francs-maçons étaient déjà les maîtres et ce qui venait, soit des missionnaires du Saint-Esprit, soit des Pères Blancs de l'Ouganda, fut regardé comme non avenu. C'est ainsi que

Digitized by Google

nous avons manqué de porteurs pour l'expédition de Madagascar et que nous ne sommes pas sur le Haut-Nil depuis bien des années. On ne saura jamais ce que coûte la laïcisation d'un pays comme la France.

On a déjà suffisamment répondu aux réclamations des Anglais ; elles n'ont pas d'autre base que le désir de ceux-ci de posséder l'Afrique du Cap à Alexandrie. Reste à savoir quelle est l'importance de Faschoda. Ce serait, d'abord, se faire une étrange illusion que de considérer comme définitif le partage hâtif de l'Afrique. Le prochain siècle sera plein, sans doute, des grosses questions qui se produiront là et en Chine. Le passé nous donne, à cet égard, des leçons utiles. Nous avons été les maîtres dans l'Amérique du Nord, les Anglais nous en ont dépossédé, puis un troisième, auquel on ne pensait pas, le Yankee, s'est approprié le continent contesté. Il en sera sans doute souvent ainsi dans l'avenir.

Faschoda nous permet d'établir des communications entre Djibouti, l'Abyssinie et Brazzaville ; mais que seront ces communications ? D'ici bien longtemps, elles seront nulles. Au surplus, il ne faut pas se faire d'illusion ; tant que nos forces vives se gaspilleront à fournir la masse des fonctionnaires qui entravent tout, que notre système d'instruction nous fabriquera nos bacheliers et nos intellectuels et que nos capitalistes placeront leurs fonds en rentes sur l'État, nous ne recruterons pas notre commerce, nous manquerons de colons et nous n'aurons pas l'argent nécessaire pour mettre en valeur notre domaine colonial. A Saïgon, la plus prospère de nos villes exotiques, les Anglais et les Allemands ont des maisons florissantes ; il en serait de même à Faschoda.

Sous le bénéfice de cette observation, on peut reconnaître la haute valeur géographique et stratégique de Faschoda. Y gênerons-nous beaucoup les Anglais ? M. Yves Guyot prétend que nous empêcherons de passer le fameux fil télégraphique promis par Cecil Rhodes ; mais ce n'est là qu'une vue particulière à M. Yves Guyot. Il n'aurait certes pas eu de ces méchancetés vis-à-vis des Anglais ; pourquoi veut-il que nous soyons plus désagréables que lui ?

Faschoda nous vaut déjà une réelle satisfaction : sur le terrain du *fair play* les Anglais sont absolument battus ; et cependant que de facilités ils avaient pour arriver les premiers au but ! Cette déconvenue est peut-être un peu cause de l'acrimonie de nos voisins ; mais il y a autre chose et on ne distingue pas nettement ce que c'est. Tout le tapage qu'ils font a-t-il pour but de dissimuler une vilaine opération, comme par exemple

Digitized by Google

l'achat de la baie de Delagoa afin d'enfermer le Transvaal? N'est-ce qu'une manœuvre du marquis de Salisbury pour ressaisir ses électeurs? Aurait-on la pensée de profiter des circonstances actuelles pour utiliser de formidables armements et pour empêcher le développement de la flotte française, la mise en défense de Bizerte, par une guerre brusquée qui permettrait de résoudre bien des questions gênantes? Tout est possible. La dernière hypothèse n'aurait rien d'étonnant de la part de ceux qui ont si chaudement approuvé les procédés des États-Unis contre l'Espagne; mais ce serait jouer gros jeu et on voudrait bien, comme en 1870, nous faire prendre l'apparence des torts. Le gros danger, pour le moment, est dans l'opinion publique qu'une presse, en partie juive, trompe et excite avec autant de violence que de mauvaise foi. Si, de notre côté, l'attitude était la même on se battrait pour Faschoda, ce qui serait fâcheux, d'autant plus que nous n'aurions pas choisi précisément notre moment.

Ce serait une étude curieuse que celle du mélange de sentiments dont se compose l'état des esprits anglais lorsqu'ils parlent de notre occupation d'un point du Nil. Il y a de l'hypocrisie et de la conviction sincère, une avidité surexcitée, un mépris surtout de ceux qu'on croit faibles. C'est sans rire qu'après avoir déclaré que la chute du Mahadi serait le signal de l'évacuation de l'Égypte qui n'aurait plus rien à appréhender, ils viennent nous dire que c'est le signal de notre évacuation de Faschoda. Il ne s'agit pas de plaisanter cette logique, elle est dans la race. Les Yankees savent maintenant ce que valent les fameux insurgés de Cuba, ils savent aussi les honteux motifs qui les ont déterminés à attaquer l'Espagne et cependant M. Mac-Kinley court les États-Unis en vantant la mission civilisatrice qu'ils viennent d'accomplir.

En temps ordinaire, la fierté française nous rendrait peu endurants devant un tel débordement d'insolences et de mauvaise foi. Heureusement *l'affaire*, qui coûte aux juifs, à leurs amis, aux étrangers, aux Anglais peut-être aussi, des sommes si fortes, absorbe l'attention du patriotisme réveillé. Le gouvernement, voué à la paix par situation et anglomane par goût, est libre d'agir. S'il voulait bien nous écouter nous lui demanderions de soumettre la question de Faschoda à un arbitrage, ou au moins de la réserver comme celle d'Égypte dont elle est une conséquence; mais surtout nous le supplierions de ne pas nous lier par un traité. Il n'y a pas été heureux dans le passé et nous n'avons

Digitized by Google

pas confiance. Quoi qu'il fasse, il restera de cet émoi une excellente leçon, un discrédit trop mérité pour nos politiciens anglomanes et la vue nette des précautions à prendre.

***

Un peu de politique. — Il y a des succès qui sont pires que des défaites. Si nous n'avions pas été vainqueurs en Crimée. nous n'aurions vu ni Sadowa ni Sedan. La victoire d'Omdurman pourrait bien ressembler, par ses conséquences, à celle de l'Alma. Gordon disait que les Allemands seuls pourraient réussir plus mal que les Anglais dans le Soudan égyptien; qu'il y faudrait la cordialité française ou la bonhomie russe. Est-ce un surcroît de puissance que d'avoir à maintenir dans la paix ces populations si fières, si fanatiques? Est-ce un succès que la dispute entamée avec la France sur un ton si aigre, si blessant?

Le marquis de Salisbury a encore augmenté dernièrement la liste si longue de ceux qui manqueront désormais de sympathie pour son pays. L'avantage d'échanger des compliments avec les égoïstes et jaloux Yankees ne vaut pas certes l'inconvénient d'avoir gratuitement froissé l'Espagne. Va-t-il nous mettre définitivement dans la collection des nations anglophobes?

Par un phénomène bizarre, c'est la France, la France affaiblie, diminuée, mal gouvernée, divisée, bafouée même qui tient aujourd'hui dans ses mains le sort de l'Angleterre. Si elle se persuadait qu'elle a tout à craindre de celle-ci, elle serait bien forcée d'écouter les propositions de ses vainqueurs, et la coalition serait faite aussitôt de Saint-Pétersbourg à Madrid et à Constantinople. On a dit que cette éventualité était la raison déterminante des mauvais procédés de l'Angleterre. On a affirmé qu'une guerre, nous enlevant nos colonies, détruisant notre flotte, préviendrait cette alliance du continent. C'est une erreur. Lorsqu'une coalition est dans la force des choses contre une politique qui blesse tout le monde on ne l'empêche qu'en changeant de politique. En supposant que l'Angleterre nous déclare la guerre et qu'elle nous écrase, elle ne ferait que hâter son destin. Malgré l'Alsace-Lorraine, nous n'hésiterions plus un moment et l'Angleterre, qui ne saurait donner à l'Italie, dans la Méditerranée, la suprématie que celle-ci désire, perdrait l'unique alliée qu'elle possède encore dans la lutte pour la vie qu'il lui faudrait soutenir contre tous.

A. Nogues.

Digitized by Google

LA MARCHE DE LA MISSION MARCHAND

On aurait tort de croire en Angleterre, comme une presse animée de sentiments anti-amicaux pour la France ne cesse de le répéter, que l'expansion française dans le haut Oubangui et le bassin du Nil date de la marche des troupes anglaises sur Dongola, c'est-à-dire de l'ouverture de la campagne de 3 années contre le Mahdi. « C'est, disent en substance les journaux britanniques, pour contrarier la marche sur Khartoum et enlever aux troupes anglaises le fruit de leur victoire éventuelle que la mission Marchand a été lancée sur le Nil. » Il suffit pour démontrer le manque de fondement de cette assertion de rappeler en quelques lignes que la marche de l'ouest à l'est de l'Afrique, c'est-à-dire du Congo proprement dit à l'Oubangui et au Bahr el Ghazal remonte à plusieurs années déjà. Ce n'est point par provocation, mais par pure coïncidence que la mission Marchand est arrivée à Fachoda 2 mois avant les Anglais. Elle aurait même dû y être un an plus tôt, si des difficultés inouïes de transport n'avaient causé à sa marche en avant un retard considérable.

C'est de 1891, que date l'établissement du poste français des Abiras, fondé par M. Gaillard, au confluent du M'Bomou et de l'Oubangui. Peu après M. Liotard, pharmacien des colonies, était envoyé dans la région comme lieutenant-gouverneur, avec mission de reconnaître le pays plus avant. Mais il ne put poursuivre tout d'abord la marche vers l'est, car il fut arrêté pendant 2 années par les envahissements des Belges. Ceux-ci, dépassant les frontières assignées à l'État du Congo, lançaient des expéditions vers le nord, nous coupant entièrement la route du Bahr el Ghazal. Dans cette région ils occupèrent même Dem Ziber. Leurs prétentions étaient d'ailleurs nettement indiquées dans la convention du 12 mai 1894 par laquelle l'Angleterre, qui se regardait comme souveraine maîtresse du bassin du Nil, cédait à bail au roi Léopold la province du Bahr el Ghazal (12 mai 1894). Cette convention, qui avait pour but d'arrêter notre marche vers le Bahr el Ghazal en faisant occuper cette province par les Belges, était certes un acte *anti-amical* de l'Angleterre vis-à-vis de la France. Bien qu'elle n'ait pas provoqué en France les articles agressifs et violents qui sont en usage de l'autre côté de la Manche, le roi Léopold comprit vite le rôle qu'on voulait lui faire jouer et renonça à cette clause de la convention.

Digitized by Google

En même temps, un accord intervenait entre la France et l'État du Congo. Par une convention en date du 14 août 1894, le M'Bomou était reconnu comme frontière nord de l'État du Congo, qui rétrocédait à la France tous les postes établis au nord de cette rivière.

C'est de cette époque que date véritablement notre marche en avant vers le Nil. Le lieutenant-colonel Monteil venait alors de débarquer à Loango et se préparait à suivre avec une importante colonne la route de Brazzaville et du haut Oubangui lorsqu'il fut rappelé, à la suite de la convention du 14 août, qui rétablit l'harmonie entre Français et Belges, et envoyé à la Côte d'Ivoire contre Samory. Sans ce rappel nos trois couleurs auraient flotté deux années plus tôt sur les rives du Nil. Néanmoins quelques détachements de tirailleurs furent envoyés sur le haut fleuve, où M. Liotard prit possession des postes abandonnés par les Belges. Cette opération accomplie et le contact pris avec les tribus indigènes, M. Liotard poussa jusqu'à la ligne de séparation des eaux des bassins du Congo et du Nil, la franchit, descendit dans le Bahr el Ghazal et fonda un poste à Tamboura, en février 1896. Ainsi dès le début de 1896 un poste français était établi dans le bassin du Nil, alors qu'il n'était pas encore question d'entreprendre contre le Mahdi l'expédition qui ne fut décidée qu'un peu plus tard.

Mais M. Liotard ne pouvait avec ses seules forces occuper le haut Oubangui et pousser plus avant la pénétration dans le bassin du Nil. C'est alors que lui fut envoyé le capitaine Marchand avec 9 officiers ou assimilés, 12 sous-officiers européens et 2 compagnies de tirailleurs sénégalais, pour continuer l'œuvre qu'il avait entreprise. Parti de Bordeaux le 20 juin 1896, débarqué à Loango le 23 juillet, le capitaine Marchand eut à réprimer une révolte d'indigènes avant de pouvoir arriver à Brazzaville. Il n'en repartit que le 1er mars 1897 et mit plusieurs mois à transporter jusque sur le M'Bomou, le personnel et surtout les approvisionnements de sa mission consistant en plusieurs milliers de charges et 2 bâtiments à vapeur. La *Revue Française* a déjà retracé les difficultés de cette première partie de l'expédition. Nous nous contenterons donc de suivre la mission dans le passage de la ligne de faîte entre Congo et Nil et dans son installation au Bahr el Ghazal, d'après le récit qu'en donne le *Bulletin du Comité de l'Afrique française*.

Le capitaine Marchand avait tout d'abord formulé le projet de se

Digitized by Google

diriger de Rafaï et de Semio vers le nord (1). Mais M. Liotard se trouvant à même d'occuper Dem-Ziber sans son concours, il prit alors la route de Tamboura en suivant le M'Bomou. Ce fleuve est coupé dans la partie inférieure de son cours par une série de chûtes et de rapides qui le rendent absolument innavigable ; c'est ce que constatèrent les officiers qui, en 20 jours (mai 1897), firent la reconnaissance du bas fleuve. Il fallut utiliser tant bien que mal les petits biefs navigables qui séparent les chûtes au nombre de plus de 30, en tournant celles-ci par des sections de route construites ad hoc et sur lesquelles 1.700 à 1.800 indigènes tirèrent les embarcations avec des cordes. Le 20 juin, après 2 mois de cette fatigante corvée, le transport était heureusement effectué en amont de la série des chûtes. Pendant ce temps, les charges avaient pris la voie de terre au nord du M'Bomou.

On était alors dans l'ignorance la plus complète de l'état dans lequel se trouvait le cours supérieur du M'Bomou. Était-il navigable? Ne l'était-il pas? Cette dernière opinion était généralement adoptée. Il fallait cependant reconnaître la partie supérieure comme on avait fait pour la partie inférieure du fleuve. Ce fut l'œuvre du capitaine Baratier qui, parti de Baguessé le 12 juin avec 3 pirogues, fut agréablement surpris de ne pas rencontrer un seul obstacle ni dans le M'Bomou, ni dans son affluent de droite, le Bokou, qu'il remonta jusqu'au confluent de la Méré, où il arriva le 3 août. Cette découverte d'un bief navigable, qui n'avait pas moins de 800 kilomètres de développement, était d'une importance considérable, car elle permettait de remonter à la vapeur jusqu'à 70 kilomètres de Tamboura. La flottille se mit aussitôt en mouvement, et le 10 septembre elle arrivait à ce terminus de la navigation du bassin de l'Oubangui, à 3.330 kilomètres de Brazzaville.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, le capitaine Marchand avait pénétré dans les bassins des rivières Tondj et Djaou, et occupé Roumbek. Le chef de cette localité, Marbossi, se trouvait être un ancien officier des bataillons soudanais de l'Égypte, décoré, paraît-il, de la Légion d'honneur à l'expédition du Mexique. Sur le bruit de l'approche d'une mission venant du sud, le capitaine Marchand s'avança jusqu'à 80 kilomètres de Lado et, ne découvrant rien, rejoignit le gros de la mission.

(1) Voir la carte du Bahr el Ghazal, *Rev. Fr.* 1898, p. 81.

Digitized by Google

Avant de continuer la marche en avant, il fallait donner une direction utile au transport des charges vers un point navigable du Bahr el Ghazal. Dans ce but, le capitaine Marchand, après avoir laissé le commandement au capitaine Baratier, partit lui-même en reconnaissance vers le Soueh. Après avoir reconnu et dépassé les chûtes qui encombrent la partie supérieure de cette rivière, il se laissa entraîner par le courant de l'eau dans un tronc d'arbre creusé en pirogue qui portait avec lui 4 tirailleurs, 4 Yakomas et 8 jours de farine de maïs. En 3 jours, il arriva à l'embouchure du Vaou, ayant fait environ 120 kilomètres par jour. La rivière reconnue, il la remonta péniblement du 3 au 13 septembre et rejoignit la mission.

Le Soueh était navigable à peu de distance de Tamboura ; il fallait maintenant relier ce point à celui de Méré, sur le Bokou, par un chemin praticable de 160 kilomètres. Ce fut l'affaire d'un mois, pendant lequel 200 tirailleurs et un millier d'indigènes s'employèrent de leur mieux en s'aidant de la hache, de la pioche et de la mélinite. Trois points servirent alors de concentration et de base d'opération à la mission : Kodjalé, au nord de Tamboura, sur le Soueh, où la flottille vint se réparer et se monter ; Fort-Desaix, près de Koutchouk-Ali, au confluent du Soueh et du Vaou, et, entre ces deux postes, celui des Rapides, situé à mi-distance sur le Soueh. Les 2 canonnières *Faidherbe* et *Nil*, une dizaine de chalands en acier et en aluminium, composant la flottille, furent alors transportés pièce à pièce à Kodjalé. Au mois de novembre 1897, la mission était installée sur la ligne de Soueh avec quartier général à Fort-Desaix.

Le capitaine Marchand entra alors en relations avec les Dinkas, la plus puissante tribu du Bahr el Ghazal. Ceux-ci se préparaient à s'opposer de vive force au passage de la mission qu'ils considéraient comme l'alliée du sultan de Tamboura avec lequel ils étaient en guerre. Le capitaine Marchand commença par gagner les Djours, vassaux des Dinkas, à l'aide desquels il transforma ces derniers en amis de la mission. Ce fut l'œuvre de l'hiver.

Dans le courant de février 1898, le bruit se répandit que des blancs s'avançaient du sud vers Ayak. Ce fut le signal d'un mouvement de troupes de l'ouest vers l'est. Le lieutenant Gouly fut dirigé de Fort-Hossinger (Tamboura) sur M'Bia, à 2 jours d'Ayak ; le capitaine Germain du poste des Rapides sur le Tondj, le capitaine Mangin de Fort-Desaix

Digitized by Google

sur Djour-Ghattas. En même temps un détachement de 100 tirailleurs auxiliaires armés du mousqueton Gras était envoyé de Dem-Ziber à Fort-Desaix. La marche de ces corps de troupes, effectuée sans difficulté, montrait combien était sérieuse et tranquille l'occupation française du pays des Rivières. Celui-ci était d'ailleurs divisé, au point de vue administratif, en 3 cercles : cercles du Bahr el Ghazal, du Rohl et du Soueh.

La nouvelle de l'approche d'une troupe blanche était controuvée ; il ne s'agissait, en effet, que des mouvements des Belges autour de Redjaf. Mais cette alerte coûta la vie au lieutenant Gouly qui, arrivant à M'Bia après 4 jours de marche sans eau et une température de 41° centigrades à l'ombre, fut emporté en quelques jours par une fièvre bilieuse hématurique.

Pendant ce temps, le capitaine Baratier et l'interprète Landeroin, partis en chaland pour reconnaître le cours inférieur du Soueh, son débouché dans le Bahr el Ghazal et le cours de celui-ci jusqu'au lac Nò, rentraient à Fort-Desaix le 26 mars. Perdus au milieu des marécages, n'apercevant ni un village ni un habitant pendant plusieurs semaines, ils avaient failli mourir de faim. Leur exploration, qui avait été des plus pénibles, démontrait cependant la possibilité d'atteindre le Nil en bateau en suivant le cours du Soueh jusqu'à Meschra el Rek. Vers la même époque, le lieutenant Largeau reconnaissait le cours du Vaou et du Bahr el Homr.

Telle était la situation au mois d'avril 1898. Solidement installé dans le Bahr el Ghazal, où régnait la plus grande tranquillité, le capitaine Marchand n'attendait plus que la crue des eaux pour descendre jusqu'au Nil. On sait maintenant que la mission est arrivée, le 10 juillet, à Fachoda, où elle a été rencontrée, le 21 septembre, par les Anglais vainqueurs des Derviches à Omdurman. A la suite des négociations ouvertes entre les gouvernements français et anglais, le capitaine Baratier est arrivé de Fachoda en France par la voie du Nil.

Une lettre du capitaine Marchand dépeint d'une façon caractéristique l'état d'âme de la mission : « J'ai maintenant, dit-il, dans le bassin du Bahr el Ghazal, c'est-à-dire du Nil, une situation de toute puissance, 7 chalands ou boats d'acier, 1 vapeur sous pression, 15 pirogues creusées par mes tirailleurs pouvant me conduire où je veux dans le bassin du Nil. Il ne faudrait pas croire, pourtant, que tout est agréable dans

Digitized by Google

notre situation. Nous mourons de faim d'abord (1), et, depuis longtemps, c'est la chasse, à peu près exclusivement, qui nous nourrit et nous soutient. Vous savez que c'est la faim, l'horrible faim qui est la cause du désastre de l'expédition Dhanis. Les sauterelles ont ravagé le peu de plantations faites par les indigènes bongobarris, sur lesquels nous nous appuyons, et mes propres plantations sont ravagées.

« Comment allons-nous atteindre le Nil? Serons-nous obligés de manger l'embach des marécages? Et, encore, s'il ne s'agissait que de passer vite avec mes bateaux, ce serait peu. Mais le problème est bien autrement difficile. Ici on ne *passe* pas. Le passage ne constitue pas un droit sur le pays traversé. Il faut *occuper effectivement*, et alors chaque nouveau poste créé dans ces immenses régions presque dépeuplées, chaque centaine de kilomètres en avant, constituent un travail colossal, une lutte incessante contre l'impossible. Et partout, le triomphe final est à ce prix. Et malgré tout, quelque obstacle nouveau qui se dresse sur notre route, nous triompherons ; il le faut pour la grandeur de la patrie. »

Une autre lettre, adressée par le capitaine Baratier à sa famille, donne de curieux détails sur l'exploration qu'il fit au commencement de 1898 dans les immenses marécages du Bahr el Ghazal :

« A midi, nous débouchons dans une succession de mares couvertes de nénuphars. Il n'y a presque plus d'eau, les hommes tirent le boat sur la vase dans laquelle ils enfoncent jusqu'aux aisselles, c'est le marais à perte de vue ; de la vase se dégage une odeur effroyable.

A trois heures, il n'y a plus d'eau du tout ; je fais signe au Djinquis que je m'arrête. Ils me font signe de leur côté qu'ils reviendront demain, que je puis coucher là.

Coucher, où? Un banc de vase à peu près asséché est à 150 mètres à gauche ; à grand'peine nous parvenons à décharger le boat sur ce banc et nous couchons sur cette vase. Il nous reste 100 grammes de riz à chacun par jour, et pour 5 jours.

Le 1er février, les guides reviennent à 9 heures. Impossible d'obtenir qu'ils nous apportent des vivres. Nous nous traînons sur la vase. Enfin, à midi, nous débouchons dans un lac. De l'eau! de l'eau! et de l'Oumm-Souf, mais de terre, point. A 3 heures, les guides nous lâchent. J'essaye

(1) La mission n'avait pas encore été ravitaillée à cette époque.

Digitized by Google

de continuer seul, mais comment trouver le chenal, où crever les barrages qui se montrent de tous côtés? A 5 heures, je m'arrête; nous trouvons un morceau de vase à peu près sèche, et nous couchons là. Il fait diablement faim!

Le 2 février, les guides reparaissent encore; le soir, nous ne trouvons, pour passer la nuit, que le plancher d'herbes et nous restons assis sur nos cantines. Pas de feu et pas de cuisine.

Le 3, même navigation, nous trouvons un petit îlot, au moins nous serons au sec, mais la faim ne diminue pas.

Le 4, à midi, nous débouchons dans une vraie mer, mais, hélas! à 5 heures, nous rentrons dans les herbes. Campement sur les herbes.

Le 5, les herbes sont plus hautes et plus épaisses que jamais; elles n'ont pas de racines, on ne peut plus se hâler dessus et il y a trop de fond pour les perches. Qu'allons-nous devenir? Impossible de faire approcher les guides. Exaspéré, je me mets à l'eau, je veux aller à eux leur faire comprendre que nous crevons de faim, mais il y a trop d'herbes, on ne peut nager, et trop de fond, on n'a pas pied. Ma tentative n'a eu pour résultat que d'éloigner les guides.

A 6 heures du soir, nous avons fait mille trois cent cinquante mètres. Même nuit qu'hier, il n'y a plus un gramme de vivres à bord.

Le 6, nous repartons. Qu'allons-nous devenir? Pas un oiseau ne se montre. A 5 heures du soir, nous entrons dans une succession de mares couvertes de nénuphars. Nous en arrachons des racines et les dévorons. De loin, les Djinquis nous font signe que c'est parfait. Je les tuerais, ces gens-là! »

Voici, du même, quelques lignes bien émouvantes :

« Le 13 mars, perdu dans un marais immense, j'arrivais au point où le chenal se rapproche un peu de la rive droite, quand je vois une pirogue de Djinguis sur le marais. Ils font des signes. J'arrête, et ils me lancent une lettre de Largeau. Le malheureux est à ma recherche depuis 12 jours, longeant la limite sud de ce marais qu'il voit sans en connaître l'étendue ni la nature. Il croit que le Soueh coule au milieu et me supplie de m'arrêter pour l'attendre. Je lui écris que là où je suis on ne peut me rejoindre, qu'il m'attende à la sortie du marais.

Le 14, à 8 h. du soir, mon clairon sonne l'appel. « O! Largeau, entends sa voix! », s'écrie Landeroin! Il n'a pas terminé sa phrase qu'un coup de feu lui répond. C'est Largeau! « Clairon sonne au drapeau! ».

Digitized by Google

Un nouveau coup de fusil répond. Largeau est tout près. Nous nous entassons dans le boat; nous sommes 53 à bord maintenant. J'ai pu repasser à travers le marais, sans guides, avec mon *topo*. J'étais sûr maintenant de pouvoir guider la mission. »

Un autre jour, un hippopotame crève l'embarcation. Pour tout outil, il n'y avait qu'un marteau. « Alors, écrit le capitaine Baratier, j'arrive à réparer l'avarie avec deux plaques de bois, une en dessous, une en dessus, serrées à force avec de la peau de notre hippopotame, et je calfate le tout. »

Que ne ferait-on pas avec de tels hommes que rien ne décourage et que rien n'arrête !

Un décret a promu au grade de chef de bataillon dans le corps de l'infanterie de marine, le capitaine Jean-Baptiste Marchand.

En outre, ont été promus dans la Légion d'honneur, au grade d'officier : M. Joseph-Marcel Germain, capitaine au 2e de l'artillerie de la marine (15 ans de services, 6 campagnes de guerre...).

M. Charles-Marie-Emmanuel Mangin, capitaine d'infanterie de la marine (13 ans de services, 7 campagnes, dont 5 de guerre, 3 blessures de guerre, 3 citations à l'ordre du jour au Soudan...).

Au grade de chevalier : M. Alfred Dyé, enseigne de vaisseau (8 ans de services, dont 7 ans 6 mois à la mer...).

Un décret postérieur élève au grade d'officier le capitaine Baratier.

Ces distinctions honorifiques si bien gagnées ne sont sans doute que le prélude de celles qui doivent échoir aux autres membres de la mission, car tous ont fait au delà de leur devoir.

A côté des récompenses décernées aux vivants, rendons hommage à ceux qui sont morts là bas, pour la patrie. Ils sont déjà au nombre de 5 : le capitaine Hossinger, l'administrateur Comte, le lieutenant de vaisseau Morin, le capitaine Simon et le lieutenant Gouly. Que les noms de ces nobles fils de France soient inscrits au Livre d'or de nos conquêtes coloniales !

A. Montell.

Digitized by Google

MARCHAND ET KITCHENER A FACHODA

Ce fut par un vapeur mahdiste que le sirdar Kitchener apprit, au lendemain de la victoire d'Omdurman, que Fachoda était occupé par une troupe européenne. Il ne dut pas hésiter un instant à croire que cette troupe fût l'expédition Marchand et se hâta, en conséquence de remonter le Nil avec une colonne expéditionnaire embarquée sur plusieurs vapeurs. Il y avait 600 kilomètres à franchir et peu d'ennemis à rencontrer. Cependant un vapeur derviche, le *Safia*, fut aperçu, canonné et désemparé le 15 septembre.

Le 18, le sirdar arriva à Babiou, à 12 milles au nord de Fachoda, et adressa le même jour la lettre suivante au chef de l'expédition européenne à Fachoda :

Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous informer que le 2 septembre j'ai attaqué le khalife à Omdurman et, ayant détruit son armée, j'ai réoccupé le pays. Peu après j'ai quitté Omdurman avec une flottille de cinq canonnières et une force considérable de troupes anglaises et égyptiennes pour me rendre à Fachoda. En route, à Renkh, j'ai rencontré les Derviches, je les ai attaqués et, après un combat léger, je me suis emparé de leur campement et de leur bateau.

L'émir en chef a été fait prisonnier; il m'a confirmé que, conformément aux ordres du khalife, il était allé dernièrement à Fachoda pour chercher du blé et que là il y a eu un combat entre ses gens et des Européens quelconques; ensuite, il était revenu à Renkh d'où il avait envoyé chercher des renfort d'Omdurman, avec l'intention de chasser les Européens de Fachoda. Pendant qu'il attendait leur arrivée, nous l'avions attaqué.

Considérant comme probable la nouvelle de la présence des Européens à Fachoda, j'ai cru de mon devoir de vous écrire cette lettre pour vous prévenir des événements qui ont eu lieu dernièrement et vous informer de ma prochaine arrivée à Fachoda ».

Le jour suivant, le sirdar, continuant sa route vers Fachoda, rencontra une embarcation portant pavillon français et montée par des noirs. Un sergent indigène lui remit la réponse suivante du capitaine Marchand

Digitized by Google

empreinte d'une courtoisie légèrement ironique, et que reproduit le 2e *Livre bleu* anglais :

Fachoda, 19 septembre.

Mon général,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre honorée, datée de Babiou, 18 septembre.

J'ai appris avec le plus vif plaisir l'occupation d'Omdurman par l'armée anglo-égyptienne, la destruction des bandes du khalife et la disparition définitive du madhisme dans la vallée du Nil. Je serai sans doute le premier à présenter mes bien sincères félicitations françaises au général Kitchener, dont le nom incarne depuis tant d'années la lutte de la civilisation aujourd'hui victorieuse contre le fanatisme sauvage des partisans du Mahdi.

Permettez-moi donc, mon général, de vous les présenter respectueusement pour vous d'abord, et pour la vaillante armée que vous commandez.

Ce devoir bien agréable rempli, je crois devoir vous informer que par ordre de mon gouvernement, j'ai occupé le Bahr-el-Ghazal jusqu'à Meschra-el-Rek et au confluent du Bahr-el-Djebel, puis le pays shillouk de la rive gauche du Nil blanc jusqu'à Fachoda, où je suis entré le 19 juillet dernier.

Le 25 août, j'ai été attaqué dans Fachoda par une expédition derviche composée de deux vapeurs que je crois être le *Chiben* et le *Kao Kae*, montés par 1.200 hommes environ avec de l'artillerie. Le combat engagé à 6 heures 40 du matin s'est terminé à 5 heures du soir par la fuite des deux vapeurs que le courant sauva avec ce qui restait de monde à bord.

La plupart des grands chalands remorqués furent coulés et le *Chiben* fortement avarié.

A la suite de cette affaire dont la première conséquence comportait la libération du pays shillouk, j'ai signé avec le sultan, le 3 septembre, un traité plaçant le pays shillouk de la rive gauche du Nil blanc sous le protectorat de la France, sauf ratification par mon gouvernement.

J'ai envoyé expédition du traité en Europe, d'abord par la voie du Sobat et de l'Abyssinie, puis par le Bahr-el-Ghazal et Meschra-el-Reck, où mon vapeur le *Faidherbe* se trouve actuellement, avec l'ordre de m'apporter des renforts que je jugeais nécessaires pour défendre Fachoda contre une seconde attaque des Derviches plus forte que la

Digitized by Google

première et que j'attendais vers le 25 courant. Votre arrivée l'a empêchée.

Je vous présente donc mes souhaits de bienvenue dans le Haut-Nil et prends bonne note de votre intention de venir à Fachoda, où je serai heureux de vous saluer au nom de la France ».

Un officier anglais a raconté au *Daily Telegraph*, dont nous reproduisons ci-dessous le récit, comment se fit la rencontre de Marchand et de Kitchener à Fachoda.

« Le 21 septembre, à 10 h. du matin, nous étions en vue de Fachoda. Le drapeau français flottait sur le village. Sous le drapeau, gardant les trois couleurs, allait et venait une sentinelle sénégalaise. Nous pûmes nous avancer sans être inquiétés et nous nous rendîmes compte que la place était bien fortifiée à la façon derviche. Les défenses se composaient d'une redoute assez forte, bâtie en terre et en forme de fer à cheval. La redoute occupée par les Français était entourée de tranchées. Au-dessus de ces tranchées, nous avons pu apercevoir une ligne de visages noirs, ceux de Sénégalais évidemment prêts au combat ; mais aucun coup de feu ne fut tiré.

Au bout de quelques instants, un canot, à l'arrière duquel flottait le drapeau français, s'avança vers nous. Il portait un Européen vêtu de blanc : c'était le c^t^ Marchand. L'équipage était composé de Sénégalais. Le c^t^ Marchand paraissait assez âgé et semblait fatigué. Il se fit approcher du vapeur *Dal* et fut reçu à bord par le sirdar auquel il serra la main ainsi qu'aux autres officiers.

La conversation s'engagea alors entre le c^t^ Marchand et le sirdar. Ils exposèrent leurs vues respectives relativement à la question de Fachoda. L'officier français demeura à bord du *Dal* et les 5 vapeurs s'avancèrent ensuite aussi près de la rive que la végétation, très abondante en cet endroit, le leur permit. Puis le c^t^ Marchand retourna à bord de son canot, accompagné du colonel Wingate et d'un aide de camp. Ils firent le tour des fortifications, en compagnie de 4 autres officiers français, tous vêtus de blanc. Je pus apercevoir, en outre, 4 Français, sergents, je suppose : en tout 9 Européens.

Toutes les troupes reçurent l'ordre de débarquer, et, après le retour du colonel Wingate, nous débarquâmes à notre tour près de l'extrémité nord du camp français et nous occupâmes une position située derrière

Digitized by Google

la position française. Le drapeau égyptien fut hissé le long d'un grand mât au son de l'hymne khédivial exécuté par les 11e et 13e régiments soudanais, puis le sirdar ordonna de pousser trois vivats en l'honneur du khédive. Aucun Français n'assistait à cette cérémonie. Dans l'après-midi, les drapeaux anglais et égyptien flottaient sur Fachoda.

Les Cameroon et le 13e soudanais furent envoyés, à bord des canonnières, dans la direction du sud et atteignirent la rivière Sobat. Dans l'après-midi du 22 septembre, ils n'aperçurent que quelques indigènes fort étonnés de les voir. Le sirdar et son état-major débarquèrent avec les Soudanais et la cérémonie du déploiement du drapeau égyptien fut renouvelée. Les compagnies du 13e soudanais furent placées en garnison à cet endroit. Le jour suivant, dans la matinée, nous reprîmes le chemin de Fachoda où nous sommes arrivés le même jour. Tout était tranquille et les deux drapeaux flottaient sur la place. »

D'autre part, le *Livre Bleu* publie le rapport adressé, le 21 septembre, par sir H. Kitchener à lord Cromer. Le sirdar y raconte son entrevue avec le capitaine Marchand, auprès duquel il protesta contre l'érection du drapeau français. Il déclara qu'il avait l'ordre de rétablir l'autorité du khédive à Fachoda et demanda à Marchand s'il avait l'intention de résister à ces ordres appuyés par des forces très supérieures. Finalement, il lui offrit de mettre un vapeur à sa disposition pour descendre le Nil, après avoir abandonné la place.

Marchand répondit que s'il était obligé de résister, lui et ses compagnons mourraient à leur poste. Il pria le sirdar de considérer l'obligation où il était d'obéir aux ordres qu'il avait reçus et de référer la question à son gouvernement. Le sirdar se contenta alors de faire occuper une position voisine du poste français.

A. M.

Digitized by Google

L'ABANDON ANGLAIS DU SOUDAN

On est véritablement confondu, à la lecture des journaux britanniques, de voir avec quelle habileté ou avec quelle inconscience, les Anglais oublient ou travestissent l'histoire et font litière de leurs principes, quand il y va de leurs intérêts politiques ou commerciaux. Depuis que la question de Fachoda est ouverte, la presse d'Outre-Manche n'a cessé de revendiquer, avec une persistante vivacité, les droits de l'Égypte sur les provinces du Soudan tombées au pouvoir du Mahdi. C'est là le thème de toutes les polémiques, la base d'argumentation des diplomates et, à en croire nos voisins, jamais droits n'ont été plus réels, ni moins abandonnés que ceux-là.

Puisqu'il en est ainsi, un peu d'histoire rétrospective démontrera nettement et clairement qu'après la défaite d'Arabi et la prise de possession de l'Égypte par les Anglais, tous les actes des gouvernements anglais et égyptien n'ont tendu qu'à une seule et unique chose : abandonner le Soudan coûte que coûte. Sous ce rapport, toutes les instructions, proclamations, décrets, sont en parfait accord et ce sont des documents anglais, que *le Temps* ressuscite fort à propos, qui en font foi.

Lorsque l'Angleterre intervint en Égypte et établit son autorité sur les bords du Nil, une bonne partie du Soudan oriental était déjà tombée au pouvoir du Mahdi; l'autre était menacée de subir prochainement le même sort. Le Soudan était une lourde charge pour le Trésor égyptien, déjà chargé d'une dette écrasante et l'Angleterre ne voulait à aucun prix s'engager dans une aventure aussi risquée que celle qui consistait à partir en guerre contre le Mahdi.

Afin de ménager l'amour-propre du Khédive, il ne fut pas question tout d'abord d'un abandon complet, Mais, dès le mois d'avril 1883, instruction était envoyée à Slatin-Bey, gouverneur du Darfour, de « tâcher d'organiser un gouvernement sous quelques descendants des anciens rois du territoire et d'*évacuer le pays* ». (Extrait de la notice rédigée pour Gordon, à l'*Intelligence department.*)

A la fin de cette même année 1863, survint le désastre de Kasghil, au Kordofan (5 nov.). L'expédition de Hicks-Pacha, forte de 10.000 hommes, fut entièrement détruite par les mahdistes, après 3 jours de combat. Pas un soldat n'échappa et 42 canons tombèrent aux mains des vainqueurs. Ce désastre ne contribua pas peu à maintenir le cabinet

Digitized by Google

de Londres dans ses projets d'abandon, et lord Granville, prescrivit à sir E. Baring, son représentant au Caire, d'amener le gouvernement égyptien à procéder le plus rapidement possible à l'évacuation complète du Soudan.

Ce n'était pas une petite affaire d'opérer le retrait des garnisons et des fonctionnaires égyptiens sur une ligne qui, en suivant les rives du Nil, n'avait pas moins de 1.500 kilomètres d'étendue. Pour cette opération difficile on choisit Gordon, qui avait autrefois servi au Soudan et y avait laissé de bons souvenirs. Le firman du Khédive qu'il reçut, en date du 27 janvier 1884, disait :

« Vous savez que l'objet de la mission de V. Excellence au Soudan est *d'opérer l'évacuation de ce pays* par nos troupes et par nos fonctionnaires du gouvernement qui s'y trouvent... Après avoir réglé cette affaire, vous prendrez les arrangements indispensables pour établir dans ces provinces un gouvernement fort... »

Du moment qu'il n'y avait plus ni soldats, ni fonctionnaires du Khédive, ce gouvernement ne pouvait être qu'indépendant de l'Égypte. En outre, une proclamation était jointe au firman. Le Khédive, parlant de l'insurrection mahdiste, y disait :

« Cette rébellion a eu pour unique résultat des grandes pertes d'hommes et d'argent et a été pour la terre d'Égypte un très lourd fardeau. Aussi avons-nous résolu de *rendre l'indépendance aux anciennes familles des rois du Soudan*... Nous demandons en conséquence à ceux qui ont pris les armes de les déposer, et de constituer en toute diligence et en pleine tranquillité *un gouvernement de leur choix*, qui assure la prospérité du pays et la sécurité des routes, de façon que les relations commerciales puissent continuer entre nous, ce qui vous donnera la richesse. »

Le gouvernement britannique voulait avant tout abandonner, au meilleur compte possible, les provinces occupées. Mais Gordon, envoyé précipitamment à Khartoum, avait ses idées à lui. Il commença par garder dans sa poche, la proclamation du Khédive, rétablir l'esclavage, ce qui causa une profonde stupéfaction en Angleterre, et organiser partout la résistance. Il demanda alors des troupes de renfort, des moyens de subsistance, etc., mais se heurta toujours à des refus catégoriques. Alors, bien résolu à ne pas abandonner Khartoum, il s'y laissa bloquer.

Digitized by Google

En Angleterre, l'opinion publique s'émut quand elle connut la position de Gordon. Le gouvernement dut se résoudre à venir à son secours et prépara une expédition dont le général Wolseley prit le commandement. Il persista néanmoins dans son projet d'abandon, à peu près complet du Soudan, ainsi qu'il résulte des instructions suivantes adressées à lord Wolseley :

« La position des garnisons du Darfour, *du Bahr el Ghazal* et de l'Équatoria nous rend impossible *d'assurer leur retraite* sans entreprendre des opérations dépassant de beaucoup la limite que s'impose le gouvernement. Quant à la garnison de Sennaar, le gouvernement anglais ne saurait approuver l'envoi d'une expédition anglaise pour lui venir en aide... Quant au futur gouvernement du Soudan et particulièrement de Khartoum, on voudrait le voir entièrement indépendant de l'Égypte, en ce qui concerne les questions d'administration intérieures. »

Cette fois le Bahr el Ghazal est nommément désigné dans les provinces à abandonner. Quant à Fachoda, c'était déjà chose faite. Et pour Khartoum, on s'en tenait à un espoir de protectorat purement nominal.

On sait qne l'armée de Wolseley arriva sous les murs de Khartoum deux jours trop tard. La ville était prise et Gordon était mort (26 janvier 1885). Les troupes britanniqnes rétrogadèrent alors jusqu'à Ouady-Halfa, qui fut, jusqu'en 1896, la frontière méridionale de l'Égypte.

Les provinces éloignées, abandonnées à leur malheureux sort, ne tardèrent pas à tomber au pouvoir du Mahdi. Slatin-Bey, gouverneur du Darfour succomba le premier. Fait prisonnier et emmené à Omdurman, il parvint à s'échapper après une longue captivité. Peu après, Lupton-Bey, gouverneur du Bahr el Ghazal, assiégé dans Roumbek, fut forcé de se rendre et mourut chargé de fers à Omdurman. Quant à Emin-Bey, gouverneur de l'Équatoria, il résistait encore, malgré les échecs et la révolte d'une partie de ses troupes, quand Stanley arriva dans la province. On sait que au lieu de le secourir et de le ravitailler, Stanley l'emmena malgré lui à la côte en lui faisant abandonner sa province.

Ainsi, des documents et faits ci-dessus résulte bien la preuve que l'abandon du Soudan égyptien, et particulièrement des provinces du Haut-Nil, a été préparé, ordonné et en partie effectué d'après les instructions du gouvernement britannique. Ce n'était pas d'ailleurs, à l'époque, une chose mystérieuse et personne n'eût contesté la matéria-

Digitized by Google

lité du fait. Mais les événements ont marché, l'Angleterre s'est aperçue qu'elle avait fait fausse route, et la tactique de la presse est d'oublier le passé.

Cependant l'histoire ne saurait être ainsi escamotée. L'Angleterre a imposé à l'Égypte l'abandon du Soudan, cela est hors de doute. En agissant ainsi elle a transformé ce pays en une *res nullius*, une chose sans maître, que le premier venu avait le droit d'occuper. C'est ce qui est arrivé. L'Angleterre a d'ailleurs donné l'exemple ; l'Italie a suivi, puis l'Abyssinie, le Congo et enfin la France. De quoi se plaint donc l'Angleterre, puisque, au point de vue du droit international, la France a agi exactement comme l'Angleterre a agi elle-même?

Faut-il donc rappeler toutes les occupations faites et le premier partage des dépouilles de l'ancien domaine de l'Égypte?

Zeila et Berbera, sur le golfe d'Aden, occupés par les Anglais ;

Le Harrar, tombé au pouvoir des Abyssins ;

Massaouah et la baie d'Adoulis, occupés par les Italiens, d'accord avec l'Angleterre ;

L'Ounyoro et l'extrême Haut-Nil occupés par les Anglais ;

L'enclave de Lado-Redjaf prise par les Belges.

Et il y a lieu de remarquer qu'à Zeila-Berbera et à Massaouah-Adoulis, Anglais et Italiens n'ont point occupé une chose abandonnée et sans maître. Ces villes avaient une garnison égyptienne. Les Mahdistes ne les menaçaient point, ni aucun autre ennemi. Elles n'avaient, en outre, aucun motif de cesser d'obéir directement au khédive. Malgré cela, par le bon plaisir de l'Angleterre, ces garnisons n'en furent pas moins invitées à quitter les lieux et à laisser la place libre aux nouveaux occupants.

Quand on a de pareils précédents contre soi, quand on a pris parce que cela convenait de prendre, avec quelle autorité peut-on venir parler sérieusement au nom des droits de l'Égypte?

Georges Demanche.

Digitized by Google

LA SITUATION ÉCONOMIQUE DU JAPON [1]

L'année 1897 a été pour le Japon une des plus mauvaises qu'il ait traversées depuis longtemps; elle contraste donc avec les années précédentes, qui avaient été excellentes et avaient accentué le progrès du Japon sous toutes ses formes. Sans doute qu'en 1897, le commerce extérieur de l'Empire du Soleil-Levant a encore progressé, mais il y a une crise intérieure qui commence à se manifester et qui pourra, très prochainement, donner peut-être à réfléchir aux Japonais trop entreprenants.

Situation financière. — Le vote par le Parlement japonais, en mars 1897, de la loi relative au nouveau système monétaire, avec étalon d'or, fit croire à une reprise des affaires, mais il n'en fut rien et, après la mise en circulation du yen d'or, et le retrait du yen d'argent, on ne trouva plus que de la monnaie divisionnaire à bas titre.

« L'or est introuvable, dit M. Steenackers, consul de France à Nagasaki, dans un récent rapport; aucun paiement ne s'effectue dans les magasins, maisons de commerce, etc., en pièces de 1, 5, 10, 20 yens d'or. Au fur et à mesure que l'or en barre, importé principalement d'Angleterre, sort de la monnaie d'Osaka transformé en pièces ayant cours, il est accaparé par les grands établissements financiers étrangers. »

En conséquence, les transactions sont devenues très difficiles et ont déterminé le renchérissement de la vie matérielle. Pendant le cours de l'année 1897, les principaux articles du commerce ont subi une hausse de prix de 25 0/0 en moyenne. Depuis dix ans, l'accroissement de prix des principales denrées est de 72 0/0!

La situation économique du Japon a été, en outre, grandement frappée par l'accroissement rapide du chiffre du papier-monnaie en circulation, émis par la Banque du Japon.

Le nouveau système monétaire, contre l'attente du pays, n'a apporté aucune amélioration, et la crise s'est, au contraire, accentuée, aidée par la diminution de la récolte du riz, détruite en partie par des inondations, des typhons et des insectes; de sorte que la production du riz

(1) Consulter les précédentes études publiées sur le commerce japonais, dans la *Revue française*, notamment 1897, t. XXII, p. 143 et 1898, t. XXIII, p. 226.

Digitized by Google

subit une moins-value de 16 0/0 qui provoqua la hausse du prix de cet aliment et des autres articles, car c'est le riz qui, au Japon, sert de base d'évaluation pour les autres produits.

Quant au commerce extérieur au Japon en 1897, il a été de 163.135.000 yen pour les exportations et de 219.300.000 yen pour les importations se soldant, en faveur de l'étranger, par 55.165.000 yen. En dehors du riz, acheté au dehors en quantité importante, l'augmentation des importations étrangères porte surtout sur les machines qu'on fait venir d'Europe. Les succès des Japonais en sériciculture et l'écoulement facile de leur coton filé n'a été qu'une faible compensation à leurs pertes d'un autre côté.

Les ressources extraordinaires du Japon au point de vue financier, proviendront jusqu'à leur épuisement, de l'indemnité de la guerre avec la Chine, en 1894. Cette indemnité est de 200 millions de taëls ou 32.900.980 £ anglaises. De novembre 1895 à novembre 1897, les Japonais ont touché sur ce total 19.192.238 £ en principal, 1.782.136 £ d'intérêts et 4.935.147 £ pour la rétrocession du Liao-Tong, soit en tout 25.909.521 £.

Le dépôt de ces diverses sommes à la Banque d'Angleterre a donné un intérêt de 164.905 £, ce qui porte le total définitif à 26.078.016 £.

La classe la plus éprouvée par la crise japonaise, est celle des gens d'affaires et des capitalistes, mais les classes laborieuses sont peu atteintes. En effet, les travaux publics sont très nombreux : chemins de fer, installations d'usines et de manufactures, etc., et les ouvriers et artisans de tous métiers ont facilement du travail.

Chemins de fer. — En 1897, il a été livré au Japon 500 milles environ de nouvelles voies ferrées. Au 18 avril 1898, l'Empire comptait en tout 3.095 milles de lignes exploitées. Les Japonais s'occupent très activement de compléter leur réseau ferré; beaucoup de provinces y ont un grand intérêt, car leur éloignement de la mer sera compensé par ces voies de communication rapides. 2.000 milles de chemin de fer sont actuellement projetés, mais leur exécution complète se fera peut-être attendre plus qu'on aurait pu supposer, car les lignes déjà exploitées n'ont pas donné aux Cies les résultats attendus, le charbon étant très cher.

Services maritimes. — Les nouveaux services maritimes inaugurés par la Cie des paquebots-poste « Nippon Yusen Kaisha » n'ont pas eu

Digitized by Google

tout le succès prévu. Au point de vue financier, les dépenses ont toujours surpassé les recettes. Aussi, dès le 1er semestre de 1897, les fonds de réserve de la Cie ont-ils dû être entamés, afin que les actionnaires puissent toucher des dividendes.

La Cie a un capital de 22 millions de yens et un fonds de réserve de 3.400.000 yens. Elle a pris la résolution de supprimer pour le 2e semestre, la situation ne s'étant pas améliorée, les dividendes des actionnaires, malgré les réclamations de ces derniers.

La *Nippon Yusen Kaisha*, qni a fait d'énormes sacrifices pour créer ess lignes, n'espère en être récupérée que dans plusieurs années; toute la question est de savoir si les circonstances lui permettront d'attendre. La plupart des paquebots de la Cie ont été commandés en Angleterre.

La Cie de navigation Shosen-Kwaisha-Osaka n'a pas été favorisée non plus; elle n'a pu servir aucun dividende et a même dû réduire de presque moitié son capital.

Commerce extérieur. — Le commerce du Japon, nous l'avons déjà dit ci-dessus, s'est soldé à l'avantage considérable des importations étrangères. Les importations totales de 1897 sont en augmentation de 28 0/0 sur 1896, mais les exportations japonaises sont en progrès encore plus sensible (38 0/0).

Les importations ont consisté surtout en coton brut (43.620.000 yens), en riz (21.528.000 yens), en sucres (20.003.000 yens), en machines (12.291.000 yens), etc.

Les exportations comprennent notamment, la soie (55.630.000 yens), le coton filé (13.490.000 yens), le charbon (11.515.000 yens).

En résumé, et tout en continuant à marcher de l'avant, le Japon commence à se ressentir fortement de sa témérité, qui gagnerait, dans l'intérêt de l'avenir du pays à être un peu calmée. Il ne ressort pas évidemment que le Japon soit sérieusement atteint, et peut-être sortira-t-il vigoureux et prospère de cette crise passagère. Il n'en est pas moins vrai que les résultats tangibles des entreprises japonaises se feront sans doute attendre plus qu'on l'avait escompté à Tokio, et que l'Europe cherche en ce moment, en Chine, à prendre la place que les Japonais croyaient trop tôt acquérir. La « Nouvelle Angleterre » est loin d'avoir contrebalancé, en Extrême-Orient, la « vieille Europe. »

Paul Barré.

Digitized by Google

CONVENTION FRANCO-ANGLAISE DU NIGER

Protocole.

Article premier. — La frontière séparant les colonies françaises de la Côte d'Ivoire et du Soudan de la colonie britannique de la Côte d'Or partira du point terminal Nord de la frontière déterminée par l'arrangement franco-anglais du 12 juillet 1893, c'est-à-dire de l'intersection du thalweg de la Volta noire avec le 9e degré de latitude Nord, et suivra le thalweg de cette rivière vers le Nord jusqu'à son intersection avec le 11e degré de latitude Nord.

De ce point, elle suivra, dans la direction de l'Est, ledit parallèle de latitude jusqu'à la rivière qui est marquée sur la carte n° 1 annexée au présent protocole, comme passant immédiatement à l'est des villages de Souaga (Swaga) et de Sébilla (Zébilla). Elle suivra ensuite le thalweg de la branche occidentate de cette rivière en remontant son cours jusqu'à son intersection avec le parallèle de latitude passant par le village de Sapeliga. De ce point, la frontière suivra la limite septentrionale du terrain appartenant à Sapeliga jusqu'à la rivière Nouhan (Nuhan) et se dirigera ensuite par le thalweg de cette rivière en remontant ou en descendant, suivant le cas, jusqu'à un point situé à 3 219 mètres (2 milles) à l'est du chemin allant de Gambaga à Tingourkou (Tenkrugu) par Baukou (Bawku). De là, elle rejoindra en ligne droite le point d'intersection du 11e degré de latitude Nord avec le chemin indiqué sur la carte n° 1 comme allant de Sansanne-Mango à Gama par Djebiga (Zebigu).

Art. 2. — La frontière entre la colonie française du Dahomey et la colonie britannique de Lagos, qui a été délimitée sur le terrain par la commission franco-anglaise de délimitation de 1895 et qui est décrite dans le rapport signé, le 12 octobre 1896, par les commissaires des deux nations, sera désormais reconnue comme la frontière séparant les possessions françaises et britanniques de la mer au 9e degré de latitude Nord.

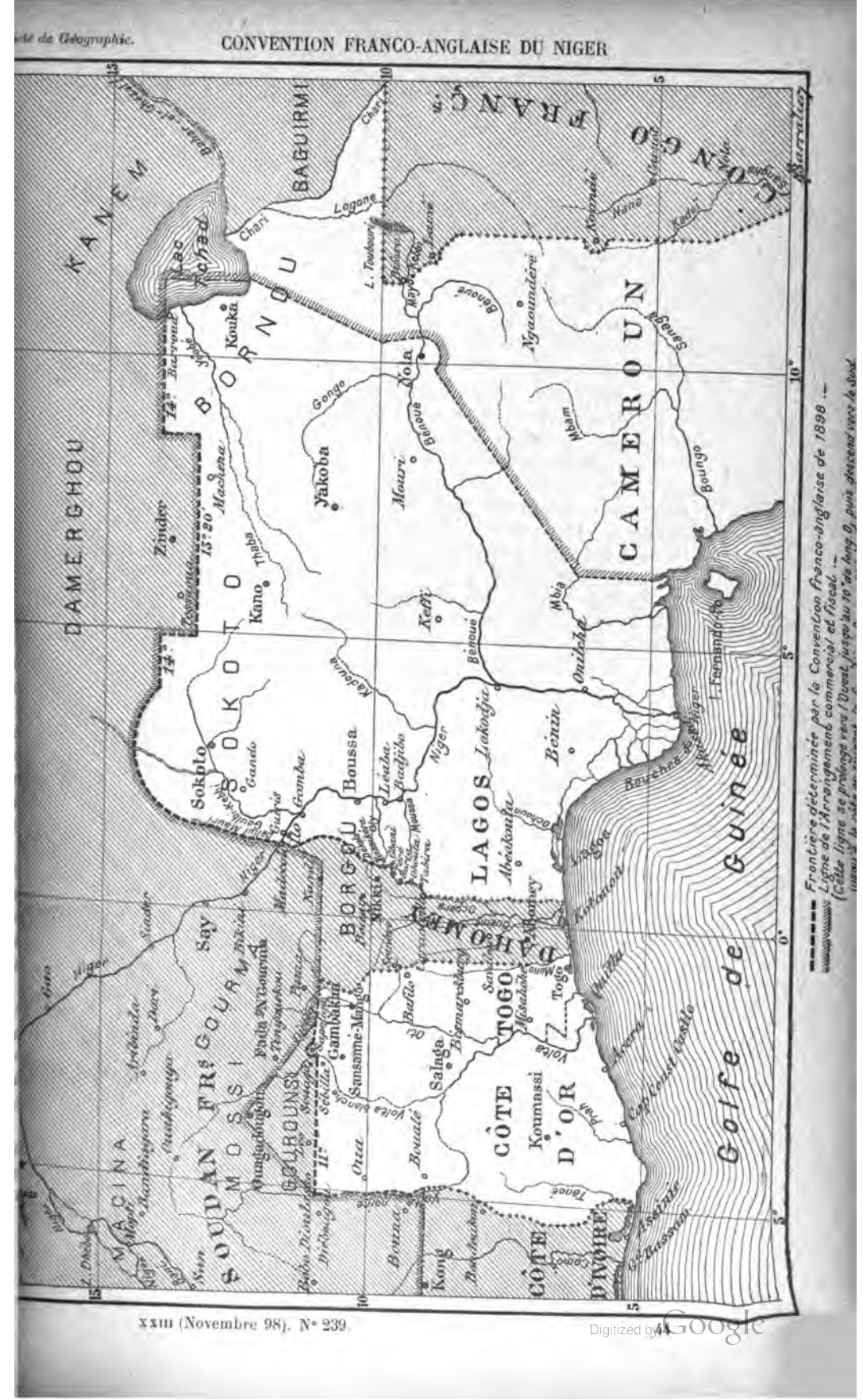
A partir du point d'intersection de la rivière Ocpara avec le 9e degré de latitude Nord tel qu'il a été déterminé par lesdits commissaires, la frontière séparant les possessions françaises et britanniques se dirigera vers le Nord et suivra une ligne passant à l'ouest des terrains appartenant aux localités suivantes : Tabira, Okouta (Okuta), Boria, Téré, Gbani, Yassikera (Ashigere) et Dekala.

De l'extrémité Ouest du terrain appartenant à Dekala, la frontière sera tracée dans la direction du Nord, de manière à coïncider, autant que possible, avec la ligne indiquée sur la carte n° 1 annexée au présent protocole et atteindra la rive droite du Niger en un point situé à 16 093 mètres (10 milles) en amont du centre de la ville de Guiris (Géré) (port d'Ilo), mesurés à vol d'oiseau.

Art. 3. — Du point spécifié dans l'article 2, où la frontière séparant les possessions françaises et britanniques atteint le Niger, c'est-à-dire d'un point situé sur la rive droite de ce fleuve à 16 093 mètres (10 milles), en amont

Digitized by Google

CONVENTION FRANCO-ANGLAISE DU NIGER


Frontière déterminée par la Convention franco-anglaise de 1898.
Ligne de l'Arrangement commercial et fiscal.
Golfe de Guinée
CAMEROUN
CONGO FRANÇAIS
BORNOU
BAGUIRMI
KANEM
DAMERGHOU
SOKOTO
BORGU
LAGOS
DAHOMEY
TOGO
CÔTE D'OR
CÔTE D'IVOIRE
SOUDAN FRS
GOURMA
MOSSI
GOUROUNSI
MACINA
Lac Tchad
Yola
Kouka
Yakoba
Mouri
Kano
Zindey
Sokoto
Say
Boussa
Kedi
Lokodja
Abéokouta
Porto Novo
Kumassi
Salaga
Sansanne-Mango
Gambaka
Ouagadougou
Bouaké
Kongo
Niger
Benoue
Chari
Logone
Shari
Gongo
Mbam
Mbia
Sanaga
Boungo
Omiaha
Benin
Volta
Tano
Cap Lahou
Cap Saint Paul
Cap Palmas
Cap Apollonia
Cap Tagrin
Cap Blanc
Cap Bonnet
Cap Bassam
Cap Mesurado
Cape Coast Castle
Lagos
Ogoué
Kouilou
Kouanza
Kouango
Kouandé
Nana
Kadei
Ngaoundéré
Mayo Kebbi
L. Toubouri
L. Fernando Po
Bayonne
Bayonne du Niger
Bayonne de Benin
Bayonne de Lagos
Bayonne de Volta
Bayonne de Tano
Bayonne de Cap Lahou
Bayonne de Cap Saint Paul
Bayonne de Cap Palmas
Bayonne de Cap Apollonia
Bayonne de Cap Tagrin
Bayonne de Cap Blanc
Bayonne de Cap Bonnet
Bayonne de Cap Bassam
Bayonne de Cap Mesurado
Bayonne de Cape Coast Castle
Bayonne de Lagos
Bayonne de Ogoué
Bayonne de Kouilou
Bayonne de Kouanza
Bayonne de Kouango
Bayonne de Kouandé
Bayonne de Nana
Bayonne de Kadei
Bayonne de Ngaoundéré
Bayonne de Mayo Kebbi
Bayonne de L. Toubouri
Bayonne de L. Fernando Po
Bayonne de Yola
Bayonne de Kouka
Bayonne de Yakoba
Bayonne de Mouri
Bayonne de Kano
Bayonne de Zindey
Bayonne de Sokoto
Bayonne de Say
Bayonne de Boussa
Bayonne de Kedi
Bayonne de Lokodja
Bayonne de Abéokouta
Bayonne de Porto Novo
Bayonne de Kumassi
Bayonne de Salaga
Bayonne de Sansanne-Mango
Bayonne de Gambaka
Bayonne de Ouagadougou
Bayonne de Bouaké
Bayonne de Kongo
Bayonne de Niger
Bayonne de Benoue
Bayonne de Chari
Bayonne de Logone
Bayonne de Gongo
Bayonne de Mbam
Bayonne de Mbia
Bayonne de Sanaga
Bayonne de Boungo
Bayonne de Omiaha
Bayonne de Benin

du centre de la ville de Guiris (Géré) (port d'Ilo), la frontière suivra la perpendiculaire élevée de ce point sur la rive droite du fleuve jusqu'à son intersection avec la ligne médiane du fleuve. Elle suivra ensuite, en remontant la ligne médiane du fleuve jusqu'à son intersection avec une ligne perpendiculaire à la rive gauche et partant de la ligne médiane du débouché de la dépression au cours d'eau asséché qui, sur la carte n° 2 annexée au présent protocole, est appelée Dallul Mauri et y est indiquée comme étant située à une distance d'environ 27 359 mètres (17 milles), mesurés à vol d'oiseau, d'un point sur la rive gauche, en face du village ci-dessus mentionné de Guiris (Géré).

De ce point d'intersection, la frontière suivra cette perpendiculaire jusqu'à sa rencontre avec la rive gauche du fleuve.

Art. 4. — A l'est du Niger, la frontière séparant les possessions françaises et britanniques suivra la ligne indiquée sur la carte n° 2 annexée au présent protocole.

Partant du point sur la rive gauche du Niger indiqué à l'article précédent, c'est-à-dire la ligne médiane du Dallul Mauri, la frontière suivra cette ligne médiane jusqu'à sa rencontre avec la circonférence d'un cercle décrit du centre de la ville de Sokoto avec un rayon de 160 932 mètres (100 milles). De ce point, elle suivra l'arc septentrional de ce cercle jusqu'à sa seconde intersection avec le 14e degré de latitude Nord. De ce second point d'intersection, elle suivra ce parallèle vers l'Est, sur une distance de 112 652 mètres (70 milles), puis se dirigera au Sud vrai jusqu'à sa rencontre avec le parallèle 13°20′ de latitude Nord, puis vers l'Est, suivant ce parallèle, sur une distance de 402 230 mètres (250 milles), puis au Nord vrai jusqu'à ce qu'elle rejoigne le 14e parallèle de latitude nord, puis vers l'Est, sur ce parallèle, jusqu'à son intersection avec le méridien passant à 35° Est du centre de la ville de Kuka, puis ce méridien vers le Sud jusqu'à son intersection avec la rive Sud du lac Tchad.

Le gouvernement de la République française reconnaît comme tombant dans la sphère britannique le territoire à l'Est du Niger compris entre la ligne susmentionnée, la frontière anglo-allemande et la mer.

Le gouvernement de Sa Majesté britannique reconnaît comme tombant dans la sphère française les rives Nord, Est et Sud du lac Tchad qui seront comprises entre le point d'intersection du 14e degré de latitude Nord avec la rive occidentale du lac et le point d'incidence sur le lac de la frontière déterminée par la convention franco-allemande du 15 mars 1894.

Art. 5. — Les frontières déterminées par le présent protocole sont inscrites sur les cartes n° 1 et 2 ci-annexées.

Les deux gouvernements s'engagent à désigner, dans le délai d'un an pour les frontières à l'ouest du Niger, et de deux ans pour les frontières à l'est de ce même fleuve, à compter de la date de l'échange des ratifications de la convention qui doit être conclue aux fins de confirmer le présent protocole, des commissaires qui seront chargés d'établir sur les lieux des lignes de dé-

Digitized by Google

marcation entre les possessions françaises et britanniques en conformité et suivant l'esprit des stipulations du présent protocole.

En ce qui concerne la délimitation de la portion du Niger dans les environs d'Ilo et du Dallul-Mauri, visée à l'article 3, les commissaires chargés de la délimitation, en déterminant sur les lieux la frontière fluviale, répartiront équitablement entre les deux puissances contractantes les îles qui pourront faire obstacle à la délimitation fluviale telle qu'elle est décrite à l'article 3.

Il est entendu entre les deux puissances contractantes qu'aucun changement ultérieur dans la position de la ligne médiane du fleuve n'affectera les droits de propriété sur les îles qui auront été attribuées à chacune des deux puissances par le procès-verbal des commissaires, dûment approuvé par les deux gouvernements.

Art. 6. — Les deux puissances contractantes s'engagent réciproquement à traiter avec bienveillance *(consideration)* les chefs indigènes qui, ayant eu des traités avec l'une d'elles, se trouveront, en vertu du présent protocole, passer sous la souveraineté de l'autre.

Art. 7. — Chacune des deux puissances contractantes s'engage à n'exercer aucune action politique dans les sphères de l'autre telles qu'elles sont définies par les articles 1, 2, 3 et 4 du présent protocole. Il est convenu par là que chacune des deux puissances s'interdit de faire des acquisitions territoriales dans les sphères de l'autre, d'y conclure des traités, d'y accepter des droits de souveraineté ou de protectorat, d'y gêner ou d'y contester l'influence de l'autre.

Art. 8. — Le gouvernement de Sa Majesté britannique cédera à bail au gouvernement de la République francaise aux fins et conditions spécifiées dans le modèle de bail annexé au présent protocole, deux terrains à choisir par le gouvernement de Sa Majesté britannique, dont l'un sera situé en un endroit convenable sur la rive droite du Niger, entre Léaba et le confluent de la rivière Moussa (Mochi) avec ce fleuve, et l'autre sur l'une des embouchures du Niger.

Chacun de ces terrains sera en bordure sur le fleuve, sur une étendue de 400 mètres au plus et formera un tènement dont la superficie ne sera pas inférieure à dix hectares ni supérieure à cinquante hectares. Les limites exactes de ces terrains seront indiquées sur un plan annexé à chacun des baux.

Les conditions dans lesquelles s'effectuera le transit des marchandises sur le cours du Niger, de ses affluents, de ses embranchements et issues, ainsi qu'entre le terrain ci-dessus mentionné, situé entre Léaba et le confluent de la rivière Moussa (Mochi) et le point à désigner par le gouvernement de la République française sur la frontière française feront l'objet d'un règlement dont les détails seront discutés par les deux gouvernements immédiatement après la signature du présent protocole.

Le gouvernement de Sa Majesté britannique s'engage à donner avis quatre

Digitized by Google

mois à l'avance au gouvernement de la République française de toute modification dans le règlement en question, afin de mettre ledit gouvernement français en mesure d'exposer au gouvernement britannique toutes représentations qu'il pourrait désirer faire.

Art. 9. — A l'intérieur des limites tracées sur la carte n° 2 annexée au présent protocole, les citoyens français et protégés français, les sujets britanniques et protégés britanniques, pour leurs personnes comme pour leurs biens, les marchandises et produits naturels ou manufacturés de la France et de la Grande-Bretagne, de leurs colonies, possessions et protectorats respectifs jouiront, pendant trente années à partir de l'échange des ratifications de la convention mentionnée à l'article 5, du même traitement pour tout ce qui concerne la navigation fluviale, le commerce, le régime douanier et fiscal et les taxes de toute nature.

Sous cette réserve, chacune des deux puissances contractantes conservera la liberté de régler sur son territoire et à sa convenance le régime douanier et fiscal et les taxes de toute nature.

Dans le cas où aucune des puissances contractantes n'aurait notifié douze mois avant l'échéance du terme précité de trente années son intention de faire cesser les effets du présent article, il continuera à être obligatoire jusqu'à l'expiration d'une année à partir du jour où l'une ou l'autre des puissances contractantes l'aura dénoncé.

En foi de quoi, les délégués soussignés ont dressé le présent protocole et y ont apposé leurs signatures.

Fait à Paris en double expédition, le quatorze juin mil huit cent quatre-vingt-dix-huit.

Signé : René Lecomte, Martin Gosselin,
G. Binger. William Everett.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

M. *Alfred Marche* est mort le 31 août à Paris. Né à Boulogne-sur-Seine en 1844, il avait été d'abord aide-naturaliste au Muséum. Il alla au Gabon et explora un des premiers l'Ogooué, d'abord seul en 1872, puis avec le marquis V. de Compiègne ; ils remontèrent ensemble le fleuve jusqu'à Lopé, pénétrèrent chez les Okanda et parvinrent au confluent de l'Ivindo, où les Ossyéba les attaquèrent. Forcés de revenir à la côte, ils regagnèrent Libreville en mai 1874. Marche repartit sur l'Ogooué en septembre 1875, avec de Brazza et le Dr Ballay ; ensemble, ils parvinrent au confluent de la Lékélé. Marche, épuisé de fatigue, dut se séparer de ses compagnons à Doumé, sur l'Ogooué, en 1877, et ren-

Digitized by Google

tra en Europe. Plus tard, il visita les Philippines (1879 à 1886 et 1888), les îles Mariannes, etc.

MM. *Fourneau* et *Fondère* ont quitté Marseille : le premier, le 25 août, le second, le 10 septembre pour explorer la région comprise entre le Kameroun, l'Ogooué, l'estuaire de Libreville et la Sanga et chercher le meilleur tracé pour la création d'une route, d'un chemin de fer allant de Libreville au fleuve Congo. De Loango, où ils se rejoindront, ils gagneront Brazzaville et la Sanga. Ils seront accompagnés du lt d'artillerie Lucien Fourneau, de 50 tirailleurs sénégalais et de 200 porteurs.

Le lt de vaisseau *Victor Giraud* est mort à Plombières (22 août), dans sa 47e année. Explorateur de mérite, il avait visité, dans les années 1883 et 1884, la région des lacs Tanganika, Nyassa, Bangouélo et Moero à peine connue à cette époque. Cette exploration, dont la *Revue Française* a relaté les résultats (juillet 1885), permettait déjà de se rendre compte du travail d'approche des Anglais dans ces parages. M. Giraud avait exposé, peu avant sa mort, le plan d'un nouveau voyage dans l'Afrique méridionale.

M. *Ch-E. Bonin*, qui a entrepris un 2e grand voyage à l'intérieur de la Chine, est arrivé à Tchung-King (Setchuen), d'où il écrit à la date du 30 mai 1898. Il allait atteindre le point terminus de la navigation du Fleuve Bleu et comptait se mettre en route par terre pour traverser les régions limitrophes du Tibet, du Setchuen et du Yunnan. M. Bonin est accompagné du capitaine de Vaulserre, de 15 miliciens annamites et de 2 interprètes chinois. Il comptait être à Tali (Yunnan), en septembre.

Le capitaine *Sverdrup*, second de Fr. Nansen dans sa dernière expédition polaire, est repartie sur son ancien navire le *Fram*. L'explorateur norvégien se propose d'hiverner sur la côte N.-O. du Groenland. Il profitera de ce séjour pour étudier les phénomènes de la lumière arctique et explorer les régions inconnues du Groenland. Le *Fram*, aujourd'hui propriété de l'État norvégien qui subventionne l'expédition a été en partie refait par son constructeur. Afin de réduire la consommation du charbon, on n'en fera emploi ni pour la cuisine ni pour la production de la lumière électrique ; 20 tonneaux de pétrole assureront le chauffage et l'éclairage. Le *Fram*, qui a quitté Christiania le 25 juin 1898, a été rencontré le 14 juillet, par 62° lat. N., par le baleinier norvégien *Tiber*.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Sénégal : *Commerce en 1897.* — Le commerce extérieur du Sénégal, en 1897, a été de 29.179.937 francs aux importations et de 21.136.651 francs aux exportations. En 1896, les chiffres avaient été respectivement de 26.175.726 francs et de 19.563.065 francs; il y a donc eu progrès très sensible. La différence de plus de 8 millions en faveur des importations, en 1897, provient des envois faits aux troupes et à l'administration, des fournitures de matériaux pour travaux publics; en outre, les importations destinées au Soudan transitent par le Sénégal, tandis qne les exportations soudanaises tendent à reprendre la voie de la Guinée française.

Malgré une belle récolte d'arachides, l'exportation de cette graine a baissé de 800.000 fr. en 1897. Par contre, les gommes sont en progrès de plus d'un million. La disette du mil (principale nourriture des indigènes), par suite des invasions de criquets, n'a pas provoqué une plus grande importation de riz; au contraire, les chiffres ont baissé un peu.

En 1897, la France a importé au Sénégal pour 14.531.176 fr. de produits, et les colonies françaises pour 2.321.390 fr.

Le Sénégal a vendu à la France pour 11.723.871 fr. et aux colonies françaises pour 2.505.545 fr. La France et ses colonies ont donc fourni plus de la moitié des importations et acheté plus de la moitié des exportations du Sénégal.

Soudan français : *Agissements anglais au Mossi.* — Avant la signature de la convention du 14 juin dernier, la France, par l'extension du Soudan vers le sud, et l'Angleterre, par l'extension de la Côte d'Or vers le nord, avaient établi une série de postes s'enchevêtrant les uns dans les autres, sur la frontière de Bouna et du Gourounsi. Par suite de la nouvelle convention, les Anglais gardent Oua, mais évacuent Bouna, Dankita, Harimbara et Gagouli, ce dernier poste sur le Kolodio (affluent de la Volta), dans le cercle de Djebougou.

Avant l'entente franco-anglaise, les Anglais avaient fait de nombreuses incursions sur nos territoires; ils avaient même incendié deux fois notre poste de Bouna et avaient renvoyé nos soldats noirs à 8 kil. plus loin. Aussi, le commandant Caudrelier avait-il dû confier ce poste à un sous-officier indigène; mais dans la nuit du 1er mai, un officier indigène anglais, accompagné de 80 hommes, alla intimer à ce sous-officier l'ordre de se retirer; ce dernier refusa et notre poste fut maintenu. Dans le Lobi, il fallut établir une ligne de postes tout le long de la frontière, ainsi que dans le Gourounsi.

Mais le fait le plus important et qui ne transpira pas en Europe fut la tentative des Anglais sur le Mossi. Une troupe commandée par un colonel et 4 officiers et composée de 100 hommes s'avança jusqu'à 28 kil. d'Ouagha-

Digitized by Google

dougou, dans le but de rétablir Bokary-Kouton, naba du Mossi dépossédé par nous. Mais nos officiers s'étant portés au devant des Anglais, les rencontrèrent à Kombosiguiri et leur firent connaître la nouvelle convention ; ils se retirèrent alors. Ces faits n'ont plus d'intérêt actuel, mais il était curieux de signaler cet envahissement subreptice du Mossi.

Tombouctou : *Opérations contre les Touareg.* — Le lt-colonel Klobb a réussi à chasser les bandes insoumises qui infestaient les bords du Niger, en aval de Tombouctou. Ces bandes comprenaient des Hoggar, des Kel-Antassar et quelques Maures. Le 22 mai 1898, ces nomades fuyaient vers l'est, mais les Kel-Antassar de la rive gauche, ainsi que les Igouadaren de la rive droite, faisaient cause commune avec eux. Le colonel Klobb, passant alors sur la rive gauche du Niger, poursuivait les Igouadaren du 25 au 31 mai, jusqu'à Ha, à 30 kil. en aval de Bourroum ; il les atteignit de nouveau à Ha (alors qu'ils traversaient le fleuve et se réfugiaient sur le territoire de Madidou) et, les canonnant à travers le fleuve, il les fit fuir vers Gogo. Le colonel, revenu à Bourroum, surprit, le 5 juin, un groupe de Kel-Antassar resté en arrière, sur la rive gauche. L'ordre paraît devoir persister depuis ces vigoureuses opérations.

Le ravitaillement de Say, qui se fait actuellement de Ségou ou du Macina par la voie de terre, gagnerait en rapidité à se faire par la voie du fleuve, malgré les rapides de Labezenga (qui ne nécessiteraient par terre qu'un parcours insignifiant) ; pour cela, il faudrait créer une ligne de postes de Tombouctou à Say et notamment à Bamba, Bourroum, Ansongo, Zinder (du Niger). Il ne faut pas oublier que le Niger, dont nous possédons 1 700 kilomètres navigables, doit être notre grand véhicule commercial au Soudan.

Côte d'Ivoire : *Siège d'Assikasso.* — A la suite du mouvement de recul de Samory, *M. Clozel* avait pu, dans le commencement de 1897, occuper la vallée orientale du Comoé et fonder un poste français à Assikasso; il avait même mis une petite garnison à Bondoukou. Cette région avait été très agitée par les bandes de Samory, qui avaient pénétré un peu dans l'hinterland de la Côte d'Or.

La tranquillité fut troublée en avril 1898 par l'incursion de nouvelles bandes venant de cette colonie anglaise et commandées par Adjabo, ancien dignitaire de la cour de Coumassie, avant 1873; leur effectif était de 3.000 hommes, et ces bandes portaient le pavillon anglais. Adjabo mit le siège devant Assikasso, où étaient MM. Le Filiâtre, administrateur de l'Indénié, et de Charlet du Rien, avec 15 miliciens. Averti, M. Clozel partit rapidement de Grand-Bassam avec l'inspecteur de la milice et 30 miliciens sénégalais.

Le 9 mai, 12 jours après, cette petite troupe essaya de dégager les abords d'Assikasso, mais le tiers de son effectif ayant été mis hors de combat et M. Clozel ayant été blessé, elle dut rétrograder jusqu'à Yakassé, à 30 kilomètres de là. Une 2e tentative pour débloquer Assikasso, faite par de nouveaux renforts venus de Grand-Bassam, échoua encore. Les indigènes n'en

Digitized by Google

eurent que plus d'audace. 5 à 6.000 noirs menacèrent Zaranou, sur la route de Grand-Bassam, à 130 kilomètres de la mer. Le commandant de Bondoukou, M. Lamblin, ayant envoyé un sergent sénégalais et 15 miliciens, put cependant ravitailler Assikasso, avec le concours de populations restées fidèles à la France.

Enfin, arriva du Sénégal le sous-lieutenant Laïrle, avec des tirailleurs sénégalais; il débloqua Assikasso le 3 juillet, après 3 jours de combat. MM. Le Filiâtre et de Charlet avaient soutenu 63 jours de siège. Le calme a régné dans la région depuis, grâce à la présence de 200 tirailleurs sénégalais sur la frontière. La garnison de Bondoukou a été renforcée et on a occupé Bouna, évacué par les Anglais en vertu de l'accord du 14 juin 1898.

Cette affaire d'Assikasso est certainement due à la complicité tacite des Anglais de la Côte d'Or qui ont laissé préparer sur leur territoire cette incursion. C'était l'époque où la question de frontière n'était pas encore réglée de ce côté, et tout ce qui pouvait nous créer des obstacles était soigneusement mis en œuvre de leur part.

Travaux publics. Télégraphes. — M. Mouttet, naguère gouverneur de la Côte d'Ivoire, a donné quelques renseignements sur le développement de cette colonie. Les progrès de son commerce ont permis l'exécution d'une série de travaux publics de grande importance.

Le wharf de Grand-Bassam sera bientôt construit, et on espère s'en servir d'ici six mois. Un phare, de 20 milles de portée, sera édifié à San-Pedro.

Le réseau télégraphique comprend 550 kil. sur tout le littoral reliant ainsi les principaux points d'escale de la côte d'Assinie à l'embouchure du rio Cavally; il va être étendu dans l'intérieur, et le matériel destiné à relier télégraphiquement Grand-Bassam à Alépé, Bettié, Zaranou, Assikasso, Bondoukou et Bouna est arrivé. Cette ligne sera entreprise dès la fin de la saison des pluies, ainsi que celle de Dabou à Thiassalé; l'an prochain, le télégraphe ira jusqu'à Kong et peu après à Ouaghadougou, se reliant ainsi au réseau télégraphique du Soudan français. Le téléphone existe d'Assinie à Grand-Bassam depuis le gouvernement Binger.

A Grand-Bassam, on construit entre autres un pont pour faire communiquer la langue de terre sur laquelle la ville est bâtie, avec l'autre rive de la grande lagune. Enfin, en même temps qu'on s'occupe d'améliorer les routes vers l'intérieur, on étudie un chemin de fer qui irait à Kong.

Madagascar : *Repeuplement.* — L'île de Madagascar ne renferme guère que 4 millions d'habitants et pourtant elle est aussi grande que la France et la Belgique ensemble; sa densité n'est donc que de 6,6 hab. par kil. carré. Le plateau central, l'Émyrne et le Betsileo possèdent seuls une population un peu dense. Dans tout le reste du pays, les habitants sont très clairsemés. Le général Gallieni a résolu de modifier cet état de choses, afin que nos compatriotes puissent trouver de la main-d'œuvre dans les diverses régions malgaches. La race hova lui semble la mieux douée pour cette tâche; aussi

Digitized by Google

l'arrêté qu'il vient de signer s'applique-t-il seulement à l'Émyrne (qui aurait 780.000 habitants).

Le nouvel arrêté fait revivre la loi malgache, assurant la régularité des réunions et la règle de droit coutumier attribuant à l'État les biens des individus décédés sans héritiers directs. Par contre, les anciennes lois qui interdisaient les mariages entre individus de castes différentes sont abolies. Ces mesures sont complétées par une série d'immunités fiscales concernant les chefs de nombreuses familles.

Le manque d'hygiène, la syphilis répandue à raison de 60 à 75 0/0, l'absence de toute organisation médicale sont les causes principales de la décroissance et de l'affaiblissement progressif de la race. Pour les combattre, le général Gallieni vient de créer, dans chaque province ou cercle, un orphelinat et un dispensaire ou hôpital où les indigènes seront soignés; en outre, on formera des praticiens malgaches, on célébrera dans l'île une fête annuelle des enfants où des brevets d'honneur seront remis aux chefs de famille les plus nombreuses.

Ces excellentes mesures porteront certainement leurs fruits.

Commerce en 1896. — Le commerce extérieur de Madagascar a été de 13.987.900 francs pour les importations dans l'île et de 3.605.950 fr. pour les exportations. Plus de la moitié de la valeur des produits importés à Madagascar est représentée par les tissus (7.142.900 fr.); viennent ensuite les boissons (1.691.900 fr.), les métaux (938.300 fr.), les farineux alimentaires (741.600 fr.), les ouvrages en métaux (651.500 fr.).

Les exportations de l'île (quatre fois moins importantes que ses achats) sont constituées pour plus du tiers par les huiles et les sucres végétaux (1.331.400 fr.); viennent ensuite : les filaments, tiges et fruits à ouvrer (732.400 fr.), les produits et dépouilles d'animaux (620.300 fr.), les animaux vivants (414.600 fr.). etc.

Les importations viennent surtout de France (5.798,000 fr.) et d'Angleterre (4.681.000 fr.). Viennent ensuite : l'île Maurice (1.465.000 fr.), l'Allemagne (597.000 fr.), l'Amérique (724.000 fr.), les Indes anglaises (221.000 fr.), la Réunion (199.000 fr.), les autres colonies françaises (144.000 fr.).

Par contre, les produits de Madagascar sont achetée pour près de la moitié par l'Angleterre (1.551.700 fr.). La France n'en reçoit que pour 736.700 fr., Viennent ensuite : l'Allemagne (643.600 fr.), la Réunion (481.000 fr.). l'île Maurice (136.500 fr.), etc.

Chemins de fer. — Au lendemain de l'arrivée du corps expéditionnaire à Tananarive, le service du génie, commandé par le colonel Marmier, reçut l'ordre de reconnaître le terrain en vue de chercher le moyen de relier Tananarive à la mer par un chemin de fer. Plus tard, sur la demande du général Galliéni, les études du chemin de fer furent précisées par le génie, sous la direction du colonel Roques, et l'on est arrivé à établir l'avant-projet d'un chemin de fer à voie d'un mètre devant relier Tananarive à Tamatave, sur la côte est de l'île. Sur la base de cet avant-projet, la Cie Coloniale de Mada-

Digitized by Google

gascar, dont le siège est à Paris, a passé avec le ministère des colonies, le 14 mars dernier, une convention que le *Journal officiel de Madagascar* a reproduite in-extenso et qui, pour devenir définitive, a besoin de la ratification des Chambres.

En attendant, la Cie Coloniale de Madagascar, qui a traité l'exécution avec la régie générale des chemins de fer, a envoyé, comme son agent général à Madagascar, M. Mercadier, et une mission d'ingénieurs dirigée par M. Dufour. Cette mission a pour but de vérifier, en le perfectionnant si possible, le tracé du génie, de déterminer les moyens d'exécution, enfin le coût du chemin de fer. Tout cela est combiné d'accord avec les autorités locales; il y a donc lieu d'espérer que si les Chambres veulent bien s'occuper de cette affaire pendante depuis plusieurs mois, la question d'exécution des chemins de fer à Madagascar sera définitivement résolue pour les débuts de l'année prochaine.

ASIE

Indo-Chine : *Chemins de fer*. — M. Doumer, gouverneur général, qui vient d'arriver en France, doit s'occuper, pendant son séjour à Paris, de la question des chemins de fer à construire dans notre vaste empire indo-chinois.

Actuellement, la seule ligne de chemin de fer existante est celle de Saïgon à Mytho, de 70 kil. de longueur. La direction des travaux publics d'Indo-Chine a élaboré un plan d'ensemble des lignes à construire en les classant en trois catégories, suivant leur ordre d'urgence. Parmi les lignes de première urgence, on voit celle de Haïphong à Hanoï et Laokaï vers la frontière de Chine, de Hanoï à Nam-Dinh, au Tonkin, de Tourane à Hué en Annam. La Banque de l'Indo-Chine, d'accord avec les principaux établissements financiers de Paris, a envoyé sur les lieux une mission d'ingénieurs qui a élaboré des avant-projets permettant de fixer les bases générales d'exécution des diverses lignes. La Banque étudie les offres qu'elle a reçues de diverses maisons françaises pour l'exécution, de manière à préciser la question et être en mesure de la discuter utilement avec M. Doumer pour arriver enfin à la conclusion d'un contrat de concession.

Kiao-Tchéou : *Progrès allemands*. — Les Allemands n'ont pas tardé à s'installer solidement à Kiao-Tchéou, dont ils ont obtenu la cession par la Chine cette année. Ils ont d'abord occupé ce point, puis l'ont aussitôt mis en état de défense en établissant, sur les collines voisines, des ouvrages bien armés. Le bourg de Tsing-Tou (3.000 habitants), s'est déjà transformé. Les rues sont en bon état, des lanternes les éclairent, des plantations d'arbres sont entreprises, partout les coolies travaillent sous la surveillance des soldats. On élève des bâtiments destinés aux autorités ou devant servir de magasins militaires. On sait que les Allemands ont l'intention de créer à Kiao-Tchéou un port de premier ordre, muni de tous les engins modernes. Des mines de charbon importantes reliées à ce port par rails existent à moins de 150 kil. et vont être exploitées par des capitaux allemands.

Digitized by Google

Chine : *Le réformateur Kang Yu Mei.* — Les journaux anglais donnent des détails biographiques sur Kang Yu Mei qui, à la suite de la révolution de palais qui a fait passer le pouvoir des mains de l'empereur en celles de l'impératrice douairière, a pris la fuite et s'est réfugié à l'abri du pavillon anglais.

Kang Yu Mei, l'instigateur des réformes, a 50 ans. Né à Canton, il a reçu une instruction libérale et cosmopolite. Il se signala bientôt parmi ce petit groupe qu'on a appelé les progressistes de Canton et qui ont essayé de familiariser leurs compatriotes avec l'idée d'une rénovation du Céleste Empire, analogue à celle que le Japon a menée à bien. La puissante opposition de l'armée des mandarins a entravé jusqu'ici ce mouvement et, à diverses reprises, les principaux propagandistes ont dû s'enfuir en Europe pour échapper à la prison ou même à la mort.

Toutefois, le mérite de Kang Yu Mei était tel que ceux mêmes qui considéraient ses doctrines comme un danger ne s'opposèrent pas, quand il fut question de confier le jeune empereur à un lettré éminent, au choix de Kang Yu Mei qui avait donné une édition remarquable des classiques chinois. Le progressiste devint donc non seulement le maître ès lettres de l'empereur Kouang Su, mais l'inspirateur des idées que le souverain vient d'essayer en vain de réaliser.

C'est à l'influence de Kang Yu Mei, devenu de précepteur ministre, qu'est dû l'envoi de ces missions d'études qui ont parcouru l'Europe pendant les dernières années, et dont les membres sont devenus, rentrés dans leur pays, des adhérents du progrès. Contre l'opinion des mandarins et des *yamen* officiels, il obtint de l'empereur l'établissement de grands conseils administratifs chargés d'étudier les mesures de réorganisation de l'armée, de la marine, des travaux publics, de la perception de l'impôt. On conçoit l'émotion des gens en place. Ils firent intervenir une première fois la redoutable impératrice douairière et arrachèrent à l'empereur un édit congédiant Kang Yu Mei. Le progressiste jugea plus prudent de quitter la Chine, et il se rendit à Londres. Toutefois, on le laissa rentrer sans obstacle, quand il jugea qu'il y pouvait de nouveau vivre en sûreté.

Le récent retour aux affaires de cet homme d'État, connu pour ses sympathies britanniques, avait été, selon toute apparence, l'œuvre du ministre anglais, sir Claude Macdonald. La faveur accordée aux fonctionnaires étrangers pendant cette période où Kang Yu Mei fut au pouvoir, avait porté à leur comble le ressentiment et les craintes des mandarins.

Un autre mandarin, qui a joué le second rôle dans le mouvement, Tchang Yan Huan, est également Cantonais de naissance. Nommé membre du Tsong-li-Yamen en juin 1884, il fut disgracié dès septembre, à la chute du prince Kung. Les années suivantes, il fut ministre de Chine à Madrid, Washington et Lima. A son retour, en 1890, il rentra au Tsong-li-Yamen et appartint à ce grand conseil des affaires étrangères jusqu'à son récent bannissement. Il a représenté son pays au jubilé de 60 ans de règne de la reine Victoria. C'est

Digitized by Google

Tchang Yan Huan qui a traité avec l'Allemagne de la cession de Kiao-Tchéou. Il sera interné dans la province turkestane chinoise de Kouldja.

Le Transsibérien à Irkoutsk. — Les travaux du Transsibérien ne cessent de progresser. Les communications par chemin de fer entre Tomsk et Irkoutsk ont été ouvertes le 14 septembre. Le 1er train de voyageurs est arrivé à Irkoutsk le 5 octobre. La circulation est donc ouverte dans la moitié occidentale de la Sibérie. Reste à poursuivre les travaux au delà du lac Baïkal et sur le transmandchourien. Malgré les difficultés que présente le terrain accidenté, la construction sera poussée activement.

Japon : *Émigration.* — Les Japonais, qui n'avaient fourni que 14.017 émigrants à l'étranger, de 1885 à 1889, en ont donné plus du double, soit 38.402 pendant la période 1890-94. Les îles Hawaï ont reçu plus de japonais qu'aucun autre pays (21.625 de 1890 à 1894); viennent ensuite, pour cette dernière période : la Corée (4.930), les États-Unis (3.789), la Russie (2.858), l'Australie (2.037), le Canada (1.716), la Chine (869), les Antilles (517), etc.

AMÉRIQUE ET DIVERS.

États-Unis : *Conséquences commerciales de la guerre avec l'Espagne.* — Cuba et Porto-Rico étaient, avec Havaï, les seules sources d'approvisionnement de sucre avant la guerre hispano-américaine. La situation critique de Cuba et les primes à l'exportation, accordées en Europe, ont contribué à enlever aux Antilles leur ancienne prépondérance, en même temps que les progrès de l'industrie du sucre de betterave aux États-Unis et le développement de la fabrication du sucre de canne dans l'Amérique du Sud ont joué un rôle important. Les États-Unis qui vont englober, commercialement du moins, Cuba et Porto-Rico, pourront donc désormais se passer totalement des autres pays pour le sucre. Il en sera de même bientôt pour le café.

Les États-Unis sont le pays qui consomme le plus de café du monde, soit la moitié de la production universelle, qui est de 1 600 millions de livres par an. Les importations, depuis 1890, se sont élevées à une moyenne de 90 millions de dollars, dont les deux tiers proviennent du Brésil. Mais Porto-Rico et Hawaï sont très favorables à la culture du caféier; les Américains vont la développer de façon à s'assurer la production du café sur leur propre sol.

Le moment est donc proche où les États-Unis pourront se passer du reste du monde, et leurs tarifs prohibitifs empêcheront la concurrence sur leurs marchés.

Chili et Pérou : *La question des provinces de Tacna et d'Arica.* — A la suite de la guerre entre le Chili et la Bolivie, le Pérou étant venu, conformément à son traité d'alliance de 1873, défendre la Bolivie, dut subir, comme son alliée, après la défaite, la loi du vainqueur.

Le traité d'Ancon (20 octobre 1883), ratifié le 21 mai 1884, imposa des conditions humiliantes au Pérou, et l'armistice ou trêve indéfinie du 2 décembre 1884 enleva à la Bolivie tout son littoral. La région située au sud du

Digitized by Google

3e lat. s. fut cédée à perpétuité par la Bolivie au Chili ; le pays situé entre le 23e, d'une part, le volcan Tua et le rio Loa, d'autre part, fut concédé provisoirement. Le Pérou dut céder au Chili, à perpétuité, les provinces de Tarapaca et de Pisagua, au sud de la rivière Camarones; en outre, il concédait pour 10 ans les provinces de Tacna et d'Arica, au sud du Sama; au bout de ce temps, les habitants de ces deux provinces devaient se prononcer, par un vote, sur leur annexion définitive au Chili ou leur retour au Pérou. Dans ce dernier cas, le Pérou devait payer au Chili 10 millions de piastres.

En 1894, à l'expiration des 10 ans, on ajourna le vote d'un commun accord.

En 1895, le Chili n'ayant pas voulu restituer à la Bolivie la partie comprise entre le 23e parallèle et le rio Loa, concéda à la Bolivie le petit port de Mejillones-del-Norte, avec une petite bande de territoire donnant accès à ce port.

La convention de Santiago (16 avril 1898) entre le Chili et le Pérou a soumis le litige chilo-péruvien à l'arbitrage de la reine-régente d'Espagne. Cette dernière doit décider à qui appartient le droit de prendre part au plébiscite destiné à fixer la propriété et la souveraineté des provinces de Tacna et d'Arica, en déterminant les conditions de nationalité, de sexe, d'âge, d'état civil, de résidence ou autres à remplir par les votants. La reine-régente doit décider aussi si le vote sera secret ou public. L'indemnité de 10 millions de piastres, stipulée par le traité de 1883, sera payée par le pays qui gardera les deux provinces ; un million sera payé 10 jours au plus après la promulgation du résultat du publiciste, un autre million un an après et 2 millions à la fin de chacune des 4 années suivantes.

Câble entre Brest et New-York. — Le 16 août 1898, on a achevé la pose d'un nouveau câble français entre Brest et New-York (Cap Cod). C'est le plus long et le plus gros de tous les câbles sous-marins en service. Il mesure 5.700 kilomètres de longueur. Son âme est formée d'un toron de 13 fils de cuivre pesant 300 kilogr. par mille marin. L'enveloppe isolante en gutta-percha pèse 180 kilogr. par mille. Le poids total du câble de Brest à New-York est de 9.250 tonnes. L'âme a été fabriquée à Bezons et l'armature a été faite à l'usine de Calais.

Il n'y avait jusqu'alors qu'un seul câble français nous rattachant aux États-Unis. Celui-ci, l'ancien câble Pouyer-Quertier, étant insuffisant, il fallut chercher les moyens de le doubler et de le suppléer en cas d'accident. C'est alors que la Compagnie française des câbles télégraphiques passa avec le gouvernement la convention du 2 juillet 1895, approuvée par la loi du 28 mars 1896. Cette convention assurant au câble, pendant 30 ans à dater de son ouverture, une subvention annuelle de 800.000 francs, permit d'entreprendre les travaux qui viennent d'aboutir. Par suite, il ne sera sans doute plus nécessaire de recourir aux câbles britanniques pour nos relations télégraphiques avec les États-Unis. Il reste maintenant à établir des communications *françaises* avec nos principales colonies. La guerre hispano-américaine a démontré combien il était important de pouvoir disposer de la libre communication télégraphique et cette leçon ne doit pas être perdue.

Digitized by Google

Les points d'appui de la flotte. — Une loi du 9 août 1897 a prescrit l'exécution dans, un délai de 6 ans à partir de 1898, de travaux nécessaires pour la création ou l'aménagement de ports de refuge ou de bases d'opérations de la flotte. Ces bases ou points d'appui comportent un arsenal maritime doté d'un outillage complet avec bassins de radoub et une réserve abondante de vivres, munitions et charbon. Un décret du 4 octobre fixe ces points de la manière suivante :

Article premier. — Sont déclarés points d'appui de la flotte aux colonies : Fort-de-France à la Martinique; Dakar, au Sénégal; Le cap Saint-Jacques, en Cochinchine; Port-Courbet, dans la baie d'Along, au Tonkin ; Nouméa, en Nouvelle-Calédonie; Diégo-Suarez, à Madagascar; Les Saintes, à la Guadeloupe; Port-Phaëton, à Tahiti ; Libreville, au Congo; Obock.

Des décrets spéciaux, rendus sur la proposition des ministres de la marine et des colonies, détermineront l'étendue des territoires nécessaires à la défense de ces points d'appui.

Art. 2. — Les commandants maritimes des points d'appui de la flotte aux colonies, en ce qui concerne l'administration de leurs territoires de commandement, sont placés sous l'autorité immédiate du gouverneur de la colonie.

Les commandants des points d'appui de la flotte relèvent, au même titre que les autres commandants de la marine, du ministre de la marine.

Art. 3. — Les gouverneurs prennent, après s'être concertés avec eux, les décisions que nécessitent la sécurité intérieure ou la défense des territoires de commandement des points d'appui de la flotte. Ils leur en confient l'exécution et rendent immédiatement compte aux ministres compétents des décisions qu'ils ont prises.

Art. 4. — En cas de guerre étrangère le gouvernement de la métropole a seul la disposition des forces de terre et de mer des colonies où se trouvent des points d'appui de la flotte.

On remarquera que les commandants des points d'appui relèvent tantôt de la marine, tantôt des colonies. Il y a là un malheureux enchevêtrement d'attributions qui ne peut que trop facilement donner lieu à des conflits d'administration et nuire à la défense. En outre, le décret ne mentionne pas — sans doute par omission — Saint-Pierre-Miquelon parmi les points d'appui de la flotte établis.

Ile des Ours. — Une expédition allemande ayant pris possession d'une partie de l'île des Ours, entre la Norvège et le Spitzberg, et le navire allemand *Olga* ayant fait des sondages dans ces parages, le journal suédois *Dagens Nyheter* fait remarquer que l'île des Ours possède les plus riches dépôts de charbon des régions arctiques et est le seul port réellement utilisable de la mer Glaciale. Le journal suédois ajoute que la nation qui posséderait ce port serait maîtresse de toute la pêcherie des régions arctiques. Il termine en invitant l'Angleterre, la Russie et la Norvège à régler, par une convention, la situation de ces contrées au point de vue du droit international.

L'île des Ours, *Beeren Eyland*, est une petite île nue et déserte de l'océan

Digitized by Google

glacial arctique, à mi-distance du Spitzberg et du cap Nord, par 74°30' latitude nord et 16°40' longitude ouest. Elle a été découverte en 1596, puis revue en 1603 par un explorateur anglais, qui crut l'avoir découverte et l'appela *Cherrie Island*. De nos jours, l'île est visitée fréquemment par les pêcheurs norvégiens, car on trouve dans ses eaux un grand nombre de poissons, des harengs et même des morues. Des ateliers de salaisons ont été fondés sur les côtes de l'île; même, une véritable maison s'élève dans sa partie septentrionale. Jadis, les morses étaient également très communs dans les parages de l'île : on raconte qu'en 1608 un équipage de navire en tua près de mille en sept heures.

L'île des Ours fut longtemps considérée comme étant de très faible étendue. Encore en 1864, Nordenskiold et Duner ne lui attribuaient que 66 kilomètres carrés. Mais des levés exacts en ont été faits en 1868, et ils ont donné comme résultat, une superficie de 670 kilomètres carrés, exactement décuple de celle qu'on supposait. Une partie de l'île est formée de lacs et de marais, mais, au sud-est, s'élèvent des collines dont l'une, que les Anglais ont nommée *Mount Misery*, se dresse à 455 mètres au-dessus de la mer.

Les plus grands paquebots. — On a procédé au lancement à Hambourg du paquebot *Pretoria* qui, avec la *Pennsylvania*, sortie des chantiers de Belfast en 1896, est le plus colossal navire de commerce du monde. Le déplacement totale de la *Pretoria* est, en effet, de 23.500 tonnes ; celui de la *Pennsylvania*, acquise aussi par Hambourg. est également de 23.500 tonnes. Ces bâtiments peuvent transporter 325 passagers de classe et 1.000 d'entrepont. Au besoin le nombre de ces derniers pourrait être élevé à 3.500. Les plus gros navires existants actuellement sont ensuite : le *Kaiser Wilhem der Grosse* de Brême, qui déplace 20.500 tonnes ; la *Lucania* et la *Campania*, de Liverpool, déplaçant chacun 18.000 tonnes ; l'*Augusta-Victoria* (15.260 tonnes). Rappelons pourtant qu'il a existé un navire plus grand que ceux actuels, le *Gréat-Eastern*, de Londres, aujourd'hui démoli. qui déplaçait 31.000 tonnes.

Voyage au pays des pagodes et des monastères. — Nous appelons tout particulièrement l'attention de nos lecteurs sur un ouvrage que M. Eugène Gallois, membre de la Société de Géographie, vient de faire paraître chez Delagrave. C'est une monographie bien documentée, agrémentée de notes personnelles, sur la **Birmanie**, un pays relativement peu connu et cependant d'un intérêt tout particulier. L'auteur décrit avec soin les sites pittoresques de l'Irraouaddy, cette grande artère fluviale qu'il dénomme le « Nil birman », ainsi que les innombrables pagodes et monastères dont la bizarre architecture offre un intérêt bien spécial. Des cartes, plans et de nombreuses illustrations faites par l'auteur d'après ses clichés, ainsi que des reproductions directes de ses photographies, agrémentent l'ouvrage, édité avec le plus grand soin sur papier de luxe. C'est un livre qui a sa place marquée dans les bibliothèques de voyage.

M. Gallois est aussi l'auteur de diverses études fort intéressantes sur divers pays qu'il a parcourus et notamment sur l'île de Java ; il en décrit l'aspect général et les beautés pittoresques dans **Une visite à l'île de Java**, comme il en a dépeint les monuments dans **Ruines et antiquités javanaises**, et étudié les volcans dans une étude sommaire. Ces diverses brochures se trouvent à la Librairie Nouvelle, à Paris.

Digitized by Google

En territoire militaire, par le capitaine DE GRANDMAISON. Plon, éditeur. — A côté de vues très justes sur l'expansion française au Tonkin et les essais de colonisation qui, bien que fort timides, ne sont encore que trop entravés en haut lieu, M. de Grandmaison expose comment la pacification s'est effectuée dans le haut pays. Frappé des résultats obtenus par le colonel Gallieni dans le 1er territoire militaire, M. de Lanessan s'employa à utiliser les talents d'organisateur du futur gouverneur de Madagascar dans la région très troublée de Langson. Le procédé, que nous avons déjà décrit d'après le livre du cl Famin, consistait à frapper les bandes organisées, à les expulser de leurs repaires, pour laisser aux petits détachements et aux villages armés le soin de les chasser. Un poste solide était ensuite établi sur la principale voie de pénétration venant de Chine. Le pays pacifié, on procédait de même un peu plus loin, jusqu'à ce que la frontière fût atteinte.

M. de Grandmaison, qui a joué un rôle actif dans ces opérations, a pu étudier sur le vif le pays, ses habitants, ses productions, son commerce. Il constate avec regret que l'on ne colonise plus comme autrefois et que des insuccès de toute nature sont trop souvent la résultante de nos entreprises coloniales. L'instabilité de notre politique, les incessants changements de direction ont amené ce résultat que, ni les indigènes, ni les colons, ni les capitaux n'ont confiance. Changeons de procédés, dit très justement l'auteur, et nous pourrons réussir comme d'autres nations.

L'année politique, par A. DANIEL. Fasquelle, éditeur. — Cette étude rétrospective, qui en est à sa 24e année, forme une collection précieuse pour l'étude des événements de chaque jour. Un index, une table chronologique, des documents, des pièces justificatives rendent ce recueil facile à consulter et lui assurent une bonne place dans les bibliothèques. La politique intérieure de la France est passée en revue sous tous ses aspects et plus particulièrement au point de vue parlementaire. L'année 1896 est celle qui vit la consécration de l'alliance franco-russe par la visite du tsar à Paris, et l'année 1897 confirma cette alliance par la visite du président de la République à St-Pétersbourg. Notons encore qu'en 1897 il n'y eut pas de changement de ministère !

Manuel de l'explorateur, par BLIM et ROLLET DE L'ISLE. Gauthier-Villars, éditeur, Paris, 1899. 6 fr. — Voici un ouvrage destiné à rendre bien des services aux explorateurs débutants, dont le nombre s'accroît à mesure que le goût des choses coloniales se développe. Le but du Manuel est de donner sous une forme nette et précise les notions indispensables à celui qui veut retrouver sa direction et lever son itinéraire. C'est ainsi que les auteurs traitent successivement des procédés de levers rapides (mesure des altitudes, distances, etc.), de la détermination de la position géographique d'un point, des levers de détail, de la rédaction de la carte, des instruments nécessaires à l'explorateur, de leur choix et de leur transport. C'est, comme on le voit, un traité pratique qui sera fort apprécié par tous ceux qui, à un titre quelconque, auront l'occasion d'y recourir. De nombreuses figures accompagnent le texte.

Le ministère de la marine à Lisbonne a publié récemment, par les soins de la **Commissão de Cartographia**, dont les travaux hydrographiques sur les colonies portugaises sont bien connus, les cartes suivantes : Feuille 4 (Zumbo-Tête) et 8 (Quelimane-Sofala) de la carte au 1/1.000.000 du Mozambique : port de Dilly, rio Tombali et Cacine ; rio Geba ; rio Cacheu ; rio Mansoa ; rio Combal et Petu, en Guinée ; cours inférieur et barre du Limpopo, barre et port d'Angache, au Mozambique.

Le Gérant. ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 22874-10-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

AU LAC TCHAD

MISSION GENTIL

Le 18 novembre 1898, la Société de géographie de Paris a reçu en séance solennelle l'explorateur E. Gentil, enseigne de vaisseau démissionnaire, le premier Européen qui ait pu naviguer sur le lac Tchad, où il a fait flotter le pavillon tricolore à bord du vapeur *Léon Blot*. En rappelant que cette exploration n'a pas duré moins de 3 années, M. A. Milne-Edwards, président de la Société, a loué hautement les qualités de patience, d'endurance et de persévérance qui ont été nécessaires à l'explorateur pour mener à bien son audacieuse entreprise. Puis, faisant allusion à la mission Marchand, il a prononcé les paroles suivantes, saluées par les applaudissements unanimes et répétés de l'assistance :

« Vous aviez été préparé à votre difficile mission par l'admirable école de discipline et d'abnégation qui s'appelle l'armée française. Là, chacun sans s'occuper de son intérêt propre, sans savoir si ce qu'il a fait au prix de tant de fatigues et de tant de dangers sera récompensé, sans savoir même si ses conquêtes augmenteront le patrimoine de son pays ou seront sacrifiées à de dures nécessités politiques, chacun, dis-je, marche en avant, regardant comme un devoir sacré d'user ses forces et sa vie dans l'intérêt de tous, sans souci de soi-même. Nous avons eu, bien des fois déjà, à nous incliner devant ces dévouements absolus et c'est avec un juste sentiment de fierté que nous saluons un de ceux qui ont porté si loin — et avec tant de courage — le drapeau national. »

M. Milne-Edwards a annoncé ensuite à M. Gentil que la Société lui décernait sa grande médaille d'or, la plus haute récompense dont elle puisse disposer.

LA ROUTE DU TCHAD

Il y a seulement 8 années que les premières tentatives furent faites pour atteindre le lac Tchad en partant du Congo français. L'initiateur de cette poussée en avant vers le grand lac soudanais fut Crampel, qui avait rêvé de prendre possession de ses rives, afin de rendre possible l'unification de notre empire colonial africain par la jonction du Congo et du Soudan avec l'Algérie à travers le Sahara. Ce rêve, qui n'est pas encore devenu réalité, mais qui en approche, il ne lui fut pas donné

Digitized by Google

de le voir s'accomplir. On se rappelle comment il fut traîtreusement massacré dans sa marche en avant au nord de l'Oubangui par les émissaires du cheick Snoussi (1891). Dybowski, envoyé pour le venger, ne put s'avancer au delà de la région atteinte par Crampel (1891). Maistre, qui lui succéda, poussa plus avant, atteignit le Chari, jusqu'aux frontières du Baguirmi, mais ne put s'avancer jusqu'au Tchad, faute de marchandises, et revint par la Bénoué et le Niger (1892-1893).

Il y eut alors un temps d'arrêt dans la pénétration au nord par l'Oubangui, pendant lequel M. de Brazza ouvrit la voie de la haute Sangha dans le but de créer une nouvelle route vers le Tchad. M. Gentil, qui avait été un de ses collaborateurs, conçut alors, à sa rentrée en France en 1894, le projet d'atteindre le Tchad par la Sangha. Ayant obtenu du ministère des colonies les crédits nécessaires pour la construction d'un vapeur, il partit de France en avril 1895, accompagné de MM. Huntzbüchler et Vival, avec le vapeur démontable *Léon Blot* et des ravitaillements pour 2 ans. Mais en arrivant à Libreville il reçut des instructions modifiant son itinéraire. C'est par la voie de l'Oubangui qu'il devait chercher la meilleure voie de pénétration dans le bassin du Chari.

Arrivé de Loango à Brazzaville avec toutes ses charges en 44 jours, après avoir surmonté les difficultés bien connues de la route de terre, il repartit de ce point le 28 octobre, y laissant MM. Huntzbüchler et Prins pour le service des ravitaillements. M. Vival, à peine âgé de 20 ans, avait été enlevé près de Loango par une fièvre bilieuse hématurique. Le 20 novembre, M. Gentil était rendu à Ouadda, ainsi que M. Le Bihan, avec son vapeur et 250 charges. La mission disposait alors de 42 tirailleurs sénégalais et de 80 porteurs, tous armés.

De Ouadda, M. Gentil remonta d'abord la Kémo, déjà visitée par Dybowski ; mais cette rivière n'était navigable que sur un faible parcours. Il explora ensuite la Tomi et reconnut sa navigabilité en pirogues jusqu'à Krébedjé. C'était un gain de 120 kilomètres sur les 300 environ qui séparaient l'Oubangui du Gribingui. Là fut fondé un premier poste bien palissadé qui servit de dépôt au matériel de la mission. Puis un 2e poste fut établi à 3 journées de marche au nord. Au mois de juillet 1896, les charges de l'expédition y avaient été transportées et des rapports amicaux avaient été noués avec la tribu des Mandjias, qui avait attaqué Maistre.

Digitized by Google

Mais les perles de verre qui servaient aux échanges pour la nourriture des hommes de la mission venant à manquer, M. Gentil dut revenir sur l'Oubangui et remonter ce fleuve jusqu'à Mobaye, où il put trouver dans une factorerie ce qui lui était nécessaire. C'était un déplacement de 800 kilomètres. A son retour il rencontra M. Prins qui lui amenait un convoi de renfort.

Une reprise de la marche en avant porta M. Gentil sur les bords de la Nana, au confluent d'une petite rivière appelée Gougou, où un 3e poste fut établi.

La ligne de partage des eaux des bassins du Congo et du Chari était franchie. Cette ligne est peu sensible et ne se chiffre que par une altitude de 100 mètres au maximum. Au moment où il atteignait la Nana (sept. 1896), M. Gentil avait été rejoint par M. Joulia, qui lui amenait 15 miliciens. Il avait alors 50 Sénégalais et 36 porteurs. La Nana ayant 18 mètres de large et une profondeur suffisante pour recevoir le *Léon Blot*, on installa des ateliers et un chantier de construction sur lequel le vapeur fut mis, le 23 novembre seulement, le personnel étant insuffisant.

L'exploration de la Nana fit connaître que cette rivière, après un parcours d'environ 70 kilomètres, se jetait dans un important cours d'eau nommé Guiroungou ou grande eau, qui n'était autre que le Gribingui découvert par Maistre. Malheureusement des chutes s'étendaient sur un parcours de 8 kilomètres, offrant une dénivellation d'une centaine de mètres. Pendant que cette reconnaissance s'effectuait, M. Joulia ramenait un nouveau convoi accompagné de M. Mostuéjouls, mécanicien, et de l'interprète Ahmed ben Medjkane.

Les rapides empêchant la navigation du vapeur, il fallut fonder un nouveau poste sur le bief navigable. Le 1er février 1897, M. Gentil quittait le poste de Nana A pour aller créer celui de Nana B. Il fallut refaire de nouveaux chantiers, construire d'autres abris, remettre la coque sur cale, procéder au montage de la machine et de la chaudière, et monter à côté une baleinière en acier. En avril, le *Léon Blot* faisait ses essais. Mais, de nouveau, la faiblesse des moyens mis à la disposition de la mission se faisait sentir : on était sur le point de manquer de perles. Il fallut encore organiser un convoi et renvoyer M. Prins à Ouadda pour chercher de nouveaux subsides. Cet agent exécuta rapidement sa mission. A Ouadda, il se rencontra avec le chef de station, Fredon, qui amenait du matériel, des vivres et un premier détachement de 30 miliciens. Le

Digitized by Google

capitaine Marchand se trouvait également là, et, sachant les besoins de la mission, spontanément, il mit à sa disposition 800 thalaris de Marie-Thérèse.

Pendant que les préparatifs se poursuivaient pour la descente du Chari, M. Gentil apprit avec une vive satisfaction que des renforts allaient lui parvenir. En effet, le 20 août, M. de Rovera arrivait au campement du Gribingui avec 35 hommes de renfort et des caisses de perles. Ainsi ravitaillée la mission allait pouvoir descendre le Chari.

RAPPORTS AVEC LES SNOUSSI

L'arrivée des Européens n'avait pas été sans inquiéter, les musulmans de Snoussi, instigateurs du massacre de Crampel.

« Ayant appris notre présence dans le pays, dit M. Gentil, ils s'étaient avancés jusqu'à deux jours et demi de marche de la station du Gribingui et, ignorant nos intentions, se méfiant de représailles au sujet du meurtre de Crampel, ils s'étaient, eux aussi, solidement retranchés. C'est de cet endroit nommé Yani Mandji qu'ils nous envoyèrent deux émissaires escortés d'une trentaine de soldats. L'un nommé El Hadj Tekour était un Haoussa ayant accompli plusieurs pèlerinages à la Mecque, et l'autre un Tripolitain presque blanc nommé Salah. Ils étaient porteurs d'une lettre exprimant, au milieu de compliments de bienvenue, l'appréhension d'hostilités de notre part. De l'affaire Crampel, pas un mot. Il nous apportaient quelques chevaux, des ânes et des bœufs porteurs, moitié en cadeaux, moitié pour vendre.

Je répondis à ce message par une lettre dans laquelle j'exprimai nos intentions pacifiques et notre désir d'entrer en relations commerciales avec les musulmans. Dans ces circonstances, il fallait nous armer de patience et nous résigner à ne pas bouger. La faiblesse de nos effectifs ne nous permettait pas, en effet, de nous lancer sur la Chari en laissant derrière nous des agents et des troupes en trop petit nombre pour être en sécurité. »

« Les envoyés de Snoussi étant revenus, des relations s'établirent cordiales. Malheureusement, en retournant chez eux, le Tripolitain Salah fut assassiné, ses bagages pillés, à une journée de marche du poste, par les païens Tambuco. Cet événement, qui aurait pu être gros de conséquences, car il fut un moment considéré comme les représailles du meurtre de Crampel, n'eut heureusement pas de suites fâcheuses pour

Digitized by Google

nous. Les gens de Snoussi se rendirent assez vite compte que nous n'étions pas les instigateurs de ce crime, d'autant que je m'offris à servir d'intermédiaire entre eux et les païens pour rentrer en possession des objets volés. »

Si les gens de Snoussi n'avaient pas admis les explications qui leur furent données, la mission était immobilisée pour longtemps. 300 kilomètres, en effet, la séparaient de l'Oubangui — de 4°57' jusqu'à 7°1' nord — et il n'y avait pas à espérer le moindre appui des indigènes des pays traversés. Faute de personnel, tous les postes intermédiaires, au nombre de 6, avaient dû être successivement évacués. Et cependant les bonnes relations établies avec les indigènes permettaient de faire passer des courriers.

MŒURS ET TYPES INDIGÈNES

Les pays compris entre l'Oubangui et le Gribingui est généralement plat (420 m. environ au-dessus du niveau de la mer). Dans les plaines, les gommiers, raphias, borassus servent de pâturage à un gibier très abondant. Les antilopes et les éléphants y vivent en troupes nombreuses. Parmi les animaux féroces l'hyène et le léopard dominent.

Sauf dans les espaces séparant les tribus, la population est dense. Toutes les peuplades, sauf les Mandjias, parlent un dialecte uniforme avec quelques légères variantes. Elles sont en général peu intéressantes.

« Ce qu'on peut dire d'une de ces peuplades s'applique à toutes. Leurs cases, très basses, sont rondes, construites en terre battue et couvertes d'un toit rond en chaume. En guerre les unes avec les autres, elles sont séparées par des zones assez vastes qui constituent des terrains de chasse. Les environs des villages sont cultivés. On y trouve en quantité du mil, du maïs, du coton et quelque peu de manioc. Les animaux domestiques qu'ils élèvent sont peu variés : des chèvres, des poules, et c'est tout. C'était néanmoins assez pour que nous pussions nous approvisionner de vivres pour nous et notre personnel noir à des prix très modiques. Nous achetions, en effet, une très belle chèvre pour 7 à 8 cuillers de perles, soit environ une valeur de 0 fr. 70.

Les hommes, de visage peu agréable, aux lèvres épatées, aux narines larges, ont cependant un corps admirable. Quant aux femmes, elles ne rappellent que de fort loin les types du beau créés par notre esthétique. De bonne heure assujetties aux durs labeurs de la terre, elles

Digitized by Google

vont à peine vêtues, objets de plaisir dans leur jeunesse tôt flétrie, instruments de travail dans leur âge mûr. Le tissage du coton et la fabrication du fil sont réservés aux hommes, qui savent se confectionner des blouses assez grossières qu'ils revêtent rarement.

Si primitifs que soient ces gens, ils n'en furent pas moins pour nous des auxiliaires précieux. Les séjours forcés que nous fîmes sur notre trajet nous permirent de trouver parmi eux les 2.000 porteurs nécessaires au transport de notre vapeur et de notre matériel. Et si l'on songe à la défiance instinctive de tous ces pauvres gens en lutte continuelle avec les razzieurs musulmans, on comprendra que le résultat était appréciable. Et malgré ce concours ce ne fut que deux ans après notre départ de France que nous réussîmes enfin à mettre à flot le *Léon Blot* sur un affluent du Chari. »

DESCENTE DU CHARI

Le 21 août 1897, le *Léon Blot* appareillait enfin, en route pour le Tchad. Les eaux, très hautes, avaient une crue de 6 m. 50 et atteignaient les branches des arbres surplombant la rivière, de sorte que, en certains endroits, le passage avait à peine une dizaine de mètres de large. Le paysage est peu varié. Les berges sont boisées; mais la pluie qui tombe et les inondations éloignent les habitants des bords du fleuve.

Le 28 août, les vivres commencent à manquer.

« Heureusement, dit M. Gentil, que nous rencontrons sur les rives très élevées deux indigènes surpris par la pluie que nous réussissons à faire approcher. On leur donne quelques petits cadeaux. Malheureusement ces gens parlaient une langue différente de celle que nous avions rencontrée jusqu'à ce jour. On dut remplacer la parole par le geste et on finit par s'entendre. Ces indigènes, que nous sûmes plus tard être des Alitou, parlent un dialecte sara. Ils portent le classique costume décrit par Nachtigal et Maistre, c'est-à-dire, un tablier de cuir par derrière. Nous nous approvisionnons de quelques vivres et nous poursuivons notre route. Le paysage change, les rives sont élevées et en maints endroits des collines boisées à pic succèdent aux falaises rougeâtres et aux berges caillouteuses. »

Le 30 août, on débouche sur une grande rivière de plus de 100 mètres de largeur. C'est le Bamingui, ou Bahr el Abiod, ou plutôt le Chari. Le Gribingui n'était donc qu'un affluent du Bamingui, lequel formait

Digitized by Google

bien réellement le cours supérieur du Chari. On était à 8° 35' de latitude. M. Gentil s'arrêta au confluent des deux cours d'eau pour mesurer la largeur du fleuve, qui était de 180 mètres. Il fallut en hâte poursuivre la route, car les vivres manquaient de nouveau ; on avait partagé une boîte de sardines entre 4 hommes !

« Après avoir noté 3 affluents importants, le 1er septembre, on aperçoit sur la rive gauche une plantation de mil. On s'approche ; ceux qui la surveillent se sauvent d'abord, puis finissent par s'amadouer. Bientôt on vient vendre. On apporte en quantité du mil et des giraumons. Nous sommes chez les Kaba Bodo. Le village de Mandjatezzi, où Maistre s'est arrêté, est situé à 3 journées de marche dans l'intérieur. Les hommes sont vêtus du classique tablier de cuir. Quant aux femmes, la plupart sont nues. Quelques-unes ont une espèce de pagne en corde tressée ou des colliers en perles de fer qui ne les voilent qu'imparfaitement. Ces indigènes, qui possèdent des chevaux, des moutons et des chèvres, sont aussi des pêcheurs. Ils nous vendent du poisson fumé à des prix très modiques. Leurs pirogues sont petites, larges de 0 m. 60, longues de 5 mètres au maximum. Ils ont comme ornements des bracelets de cuivre coulé, dénotant de leur part un certain sens artistique.

« Nos provisions faites, nous partons. A 2 ou 3 000 mètres le fleuve s'agrandit, des îles nombreuses se montrent. Le pays est très peuplé, des villages se dressent sur les rives ou sur les îles. La population entière semble s'être donné rendez-vous sur les berges pour contempler cette chose qui marche toute seule. Personne n'a l'air étonné. Le sifflet seul de la chaudière les émeut. »

On traverse rapidement le pays des Tounia, où on s'approvisionne de chèvres et de poules, et, le 3 septembre, on s'engage dans une zone déserte. Bientôt on arrive chez les Niellim, les premiers païens soumis au Baguirmi.

ENTRÉE AU BAGUIRMI

Pendant deux jours, on vogue parmi les tribus païennes, très denses, très nombreuses des Miltou, des Boas, des Saroua et le 7 septembre on mouille au village de Bousso.

« Nous étions dans le vrai Baguirmi. On demeure étonné en voyant combien rapidement s'exerce l'action musulmane parmi les peuplades païennes. Il y a 50 ans, les Boussoa n'étaient pas supérieurs aux autres

Digitized by Google

païens que nous venions de traverser. Aujourd'hui, tous vêtus, ayant le sentiment d'une hiérarchie, d'une autorité, tout ce monde semblait avoir derrière lui des siècles de civilisation. Nous sortions de la barbarie, nous tombions en plein moyen âge, et 50 ans à peine avaient suffi pour faire franchir à ces primitifs une telle étape. Grâce à Ahmed, l'accueil, d'hostile qu'il était au début, devint bientôt meilleur. Toutefois nous ne réussîmes pas à faire porter un message au sultan du Baguirmi, dont la résidence était située à cinq jours de marche de là. Force donc nous fut de reprendre notre route. »

Les rives du Chari, assez élevées, sont très peuplées. Aux arrêts, M. Gentil cherche à obtenir des détails sur le voyage de Nachtigall, qui a franchi le Chari en ces parages. On lui répond que ses compagnons et lui sont les premiers Européens qu'on voit dans la région, que tout le pays est terrorisé par la vue de cette maison qui marche sur l'eau. « Certains même disent qu'ils nous ont vus descendre du ciel après un orage très violent. » Bien que la partie intelligente de la population ait entendu parler des vapeurs, par ceux d'entre eux qui ont accompli le pèlerinage de la Mecque, on s'imagine aisément que l'impression produite par l'arrivée si soudaine de la mission ait été plutôt de la crainte.

A Mondo, région commandée par Souleyman, beau frère du sultan du Baguirmi, M. Gentil trouve un esclave qui veut bien se charger d'une lettre pour le sultan Gaourang. Puis la mission continue sa route. Mais, à Baleignéré, les notables de l'endroit l'invitent à y attendre une réponse du sultan. Une nouvelle lettre est alors confiée à un des Sénégalais les plus intelligents, Boubakar, avec mission de la porter à Massenia, la capitale.

Douze jours après Boubakar revient avec une réponse insignifiante, mais accompagné par 3 conseillers du sultan, qui déclarent que celui-ci consent à recevoir le chef des chrétiens. En même temps ils apprennent que le véritable meurtrier de Crampel était Rabah, qui avait dû ses premiers succès aux 300 fusils modernes enlevés au malheureux explorateur. Attaqué par Rabah, le Baguirmi avait beaucoup souffert et serait heureux de trouver un allié contre ce chef. M. Gentil résolut aussitôt de se rendre à Massenia. Il descendit le Chari jusqu'à Bougouman, remonta ensuite le Bahr Erguiez (rivière étroite), qui n'est qu'un bras du Chari, et en 5 jours parvint à Maggi, à une vingtaine de kilomètres de Massenia.

Digitized by Google

CHEZ LE SULTAN DU BAGUIRMI

« Très bien accueillis à Maggi, nous attendons en ce point les messagers du sultan qui viennent nous chercher deux jours après. Je pars avec Ahmed et cinq ou six Sénégalais. On nous donne des chevaux. Mais au lieu de nous faire franchir d'une seule traite la distance de

Comité de l'Afrique française.

M. Gentil.

Maggi à Massenia, on nous fait coucher au village arabe de Blane. Le chef Youssef nous apporte du lait frais, du lait caillé et du beurre tant que nous en pouvons souhaiter.

Le lendemain de bonne heure nous nous mettons en route. Nous

Digitized by Google

sommes bientôt rejoints par une magnifique escorte de cavaliers aux vêtements de soie, montés sur de beaux chevaux richement harnachés, qui augmente au fur et à mesure que nous nous rapprochons de Massenia. On s'arrête au milieu d'une grande plaine et tout ce monde exécute devant nous une brillante fantasia.

Nous arrivons enfin devant les remparts de Massenia en partie détruits par les Ouadaïens en 1870; ce qu'il en reste prouve l'importance qu'avait Massenia au temps de Barth ; les murailles construites en briques sèches n'ont pu être détruites par les Ouadaïens que grâce aux mines qu'ils avaient pu faire placer secrètement par des traîtres.

Avant de pénétrer dans Massenia les cavaliers se rangent derrière nous. Les fusiliers de la garde du sultan sortent de la ville et viennent défiler devant nous en agitant leurs armes et en chantant sur un rythme bizarre : « La Allah illah Allah Mohammed rassoul Allah. » Après cette touchante manifestation, on nous invita à pénétrer dans la ville.

J'avoue avoir éprouvé un peu de désillusion, Massenia ressemble plutôt à un immense campement qu'à une capitale, les maisons sont bien moins jolies et moins bien construites qu'à Maïnfa ou à Baleignéré : on dirait quelque chose de provisoire. Comme je faisais part de mon étonnement à quelques personnages qui m'entouraient, on m'apprit qu'après la lutte soutenue contre Rabah il y a cinq ans, on avait décidé d'abandonner ce point. Mais peu à peu la sécurité étant revenue, on s'y réinstallait définitivement. On avait déjà reconstruit une mosquée en briques sèches et on allait refaire le palais du sultan, après quoi on réinstallerait toute la ville.

Nous traversons les ruelles bordées de nattes en paille tressée et on nous conduit chez notre hôte le schiromo, premier ministre et précepteur du fils du sultan. Nous avons un logis très confortable où nous pouvons faire une toilette sommaire, après quoi on vient nous prendre pour nous mener devant le palais du sultan, qui forme un véritable village dans la ville.

Entouré de palissades de tous côtés, on n'aperçoit que des toits en forme de dômes en paille tressée très élégamment et se terminant par une pointe sur laquelle est enfilée un œuf d'autruche. Nous nous arrêtons devant l'entrée principale et durant une heure, sous un soleil de plomb, nous dûmes assister à un nouveau défilé des troupes, et à des fantasias remarquablement exécutées. Les femmes, exclues de ces céré-

Digitized by Google

monies, contemplent les soldats derrière des abris en paille et manifestent leur enthousiasme par des « you-you » perçants.

Enfin la porte s'ouvre ; le chef des esclaves, ayant derrière lui une douzaine de serviteurs, s'avance vers nous et nous revêt de deux boubous, l'un bleu, l'autre blanc, et en donne un à Ahmed. Après quoi on nous invite à nous retirer chez nous. Il n'y a pas que chez les nations européennes que les grands font faire antichambre. Nous rentrons donc chez nous prendre un peu de repos que la chaleur du jour et les fatigues de la réception rendaient indispensable, après qu'on nous eût prévenu, que le sultan nous recevrait le lendemain en audience publique.

De bonne heure nous nous mettons en route. Comme j'étais plutôt en assez piètre équipage, j'avais fait revêtir à Ahmed son plus beau costume. Après une attente de dix minutes sur la place, on nous introduit.

Le sultan, installé dans un grand hall carré recouvert de draperies multicolores, est à l'abri des regards indiscrets derrière une natte. Devant le hall est une immense tente en poil de chameau sous laquelle se tiennent assis les ministres et les notables. Avant de prendre place à droite et à gauche du sultan, tous s'agenouillent et mettent leur front à terre. Debout au milieu de ce monde, je présente mes compliments au sultan et, ne désirant pas me compromettre, je lui fis expliquer par Ahmed le but pacifique de notre mission et notre désir d'établir des relations commerciales avec le Baguirmi. Il nous répondit qu'il était heureux de nous recevoir chez lui et qu'il verrait volontiers les Français trafiquer dans son pays.

Nous nous retirons ensuite sans l'avoir vu. Dans l'après-midi je voulus visiter la ville et je m'arrêtai au marché. Malheureusement l'heure des transactions importantes n'était pas arrivée et comme on me fit comprendre que l'envoyé d'un grand pays ne pouvait, sans risques de compromettre sa dignité, se mêler ainsi au vulgaire, je dus regagner mon logis. J'en avais cependant assez vu pour me rendre compte qu'un Européen pouvait trouver là à peu près tout ce dont il pouvait avoir besoin, tant au point de vue vivres qu'au point de vue marchandises.

Rentré chez nous, nous recevons la visite de personnages importants, de lettrés, et nous terminons la journée par une causerie fort intéressante qui me permit de réunir de nombreux documents géographiques, historiques et politiques sur le pays. Vers 6 heures du soir, 50 esclaves

Digitized by Google

entrent chez nous et nous offrent de la part du sultan des vivres de toute espèce, des friandises de toute sorte. Comme nous sommes trop peu nombreux pour consommer le tout, nous nous attirons une grande popularité en faisant distribuer notre superflu aux pauvres.

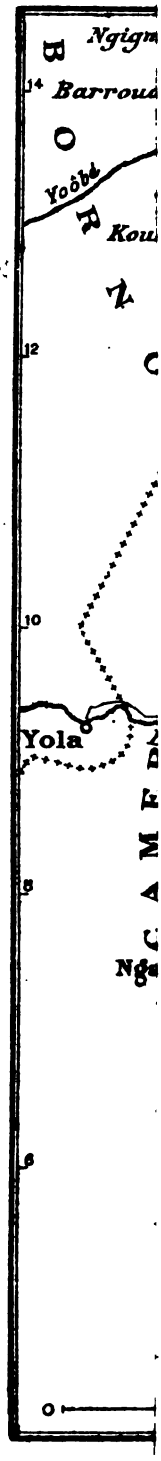
Ce ne fut que dans la nuit du lendemain que le sultan Gaourang me donna une audience privée. Même au Baguirmi le protocole a des exigences. M'étant informé si je pourrais m'asseoir autrement qu'à terre en présence du sultan, il me fut répondu que cela n'était pas possible. Je dus déclarer que si je ne devais pas rester longtemps je consentais à rester debout, mais que si l'audience se prolongeait je refusais, comme envoyé d'un grand pays, de m'asseoir par terre. On fut obligé d'en référer au sultan qui, très gracieusement, m'invita à faire apporter un siège. Cette concession, minime en apparence, nous valut d'être traités avec une grande considération par tout l'entourage du sultan.

Nous quittons donc notre demeure vers une heure et demie du matin pour nous acheminer vers le palais. Ahmed et mon domestique m'accompagnaient. On nous fit pénétrer dans une série de cours renfermant de nombreuses habitations garnies de sentinelles en armes. Après quoi on nous introduisit près du sultan.

Assis dans la même salle où il nous avait reçus en audience publique sur une espèce de trône en bois recouvert de tapis très épais, le sultan nous reçut très cordialement. Il était vêtu d'un pantalon en gros drap bleu soutaché de broderies noires et de vêtements arabes très riches; sa tête était entourée d'un turban blanc brodé d'or. Auprès de lui, des parfums brûlaient dans deux cassolettes en cuivre repoussé. La salle était éclairée par la lumière d'une douzaine de bougies renfermées dans des lanternes pliantes. Une vingtaine de sentinelles en armes se tenaient derrière lui et, trouvant peut-être que c'était insuffisant, il avait à portée de la main cinq fusils chargés. Si gracieux qu'ait été l'accueil, j'avoue avoir éprouvé durant les premières minutes une certaine gêne qui se dissipa bientôt en présence de la cordialité qui ne cessa de régner pendant cet entretien.

Agé de 32 ans le sultan Mohammed Abdel Rhaman Gaourang avait un visage agréable quoique légèrement marqué par la variole. Le peu d'exercice qu'il prend est cause qu'il est affligé d'un certain embonpoint qui, suivant toute probabilité, ne fera que s'accroître. Fils du sultan Abdel Khader qui régnait sur le Baguirmi du temps de Barth, il a passé

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

presque toute sa jeunesse au Ouadaï où il fit toutes ses études. Très instruit et très juste envers son peuple, il est aimé de tous, d'autant que, pour couronner le tout, il jouit parmi les siens d'une grande réputation de bravoure.

Notre causerie ne dura pas moins de une heure et demie et roula sur la France, sur Crampel, sur Rabah, et sur la politique générale à suivre. C'est de cette nuit-là que fut décidé en principe la signature d'un traité entre le Baguirmi et la France.

Notre séjour à Massenia se prolongea quinze jours. Je revis le sultan presque tous les jours, une fois en audience publique où seul j'étais assis sur un tapis et les autres fois pendant la nuit. Pendant les autres entrevues, il ne s'entourait plus du même luxe de précautions. Nous finimes même par nous voir seul à seul avec Ahmed comme interprète et comme témoin.

Outre cela, on sortait deux fois par semaine en grande pompe et on allait faire une tournée aux environs. J'accompagnais naturellement Gaourang dans toutes ses sorties et son grand plaisir était de faire manœuvrer devant nous ses soldats. »

ARRIVÉE AU TCHAD

Le 20 octobre, M. Gentil quittait le Baguirmi pour reprendre la route du Tchad. A Bougouman, il rentrait dans le bras principal du Chari et pénétrait bientôt dans les pays soumis à Rabah. Le 27, on arrivait au confluent du Logone, fleuve d'une belle largeur, au courant rapide. C'est sur le Logone, un peu en amont du confluent, que se trouve Koussouri, la première localité où Rabah ait une garnison. Plus loin, une autre occupait Goulfeï, mais elle quitta la ville à l'approche, de la mission. Les habitants, naguère sujets du Baguirmi, étaient massés sur les berges du Chari pour saluer au passage le *Léon Blot*. En présence de cet accueil sympathique, M. Gentil s'arrêta et fut amplement fourni de vivres.

En amont de Goulfeï, le Chari se divise en trois branches importantes avant de se jeter dans le lac Tchad. C'est celle de Goulfeï que suivit M. Gentil. Le 30 octobre 1897, il débouchait enfin dans ce mystérieux lac Tchad, pour la conquête duquel Crampel avait fait le sacrifice de sa vie. Une immense nappe d'eau s'étendait à perte de vue devant les explorateurs. Au loin apparaissait une série de petites îles et, sur la rive, une hauteur s'élevant à 465 mètres. Après avoir effectué dans le lac un

Digitized by Google

parcours de 30 kilomètres, constaté que ses bords étaient accessibles et point marécageux dans cette région, M. Gentil reprit la route du Chari. Sa provision de bois, pour le chauffage de la machine, s'épuisait rapidement et il n'y avait pas possibilité de la renouveler à l'embouchure du Chari. En outre, Rabah, déjà hostile, pouvait être amené à disputer à la mission la route du retour, et tous les résultats précédemment acquis auraient pu être compromis.

M. Gentil revint donc rapidement sur ses pas. Au Baguirmi, il laissa comme résident, avec quelques Sénégalais, M. Prins, qui revenait d'une mission heureusement accomplie près du cheick Snoussi. Au poste de Gribingui, où resta le *Léon Blot*, il reprit la route de l'Oubangui. Le 26 mai 1898, il arrivait au Gabon et, le 20 juillet, plus de trois années après son départ, débarquait à Marseille avec les ambassadeurs baguirmiens que le sultan envoyait en France.

L'exploration Gentil tiendra une des premiéres places parmi toutes celles qui ont eu pour objectif la pénétration au cœur de l'Afrique. Conduite avec autant de prudence que de fermeté elle a pleinement réussi à atteindre son but : le lac Tchad. Le dévouement des collaborateurs de la mission a compensé largement l'insuffisance des moyens mis à la disposition de l'explorateur. Malgré des fatigues de toute nature la mission n'a perdu qu'un seul de ses membres européens, le jeune Vival, enlevé à la fleur de l'âge peu apres son débarquement au Gabon.

L'exploration Gentil a nettement déterminé la situation géographique du Chari et de ses affluents méridionaux voisins de l'Oubangui. Cependant le cours du Logone et celui de la rivière Ouom, restent encore à établir d'une façon précise.

En descendant le Chari, M. Gentil a constaté qu'un des affluents de droite avait un débit d'eau considérable. Cet affluent ne serait-il pas le véritable cours du Chari? Les reconnaissances que ne peuvent manquer d'effectuer les missions envoyées au Baguirmi, feront sans doute connaître quel est le véritable cours supérieur du plus grand tributaire du lac Tchad.

Rabah au Baguirmi.

La situation s'est profondément modifiée au Baguirmi, depuis le retour de M. Gentil, par suite des incursions de Rabah. Cet ancien esclave devenu tout-puissant dans la région du Tchad depuis qu'il a conquis le

Digitized by Google

Bornou, avait autrefois éprouvé une vive résistance en traversant le Baguirmi, qu'il n'avait pu réduire (1893). A cette époque, le sultan Gaourang s'était fortifié à Maïnfa, sur le Chari, avec quelques centaines d'hommes. Rabah vint l'y attaquer et l'assiégea pendant 5 mois. Désespérant d'être secouru, Gaourang, avec 150 hommes, fit une sortie impétueuse, traversa les lignes des assiégeants et put rentrer dans Massenia, sa capitale.

Renonçant à soumettre un adversaire aussi énergique, Rabah continua sa route sur le Tchad et le Bornou, dont il s'empara avec l'aide d'Ayato, sultan de Belda, fils révolté du sultan du Sokoto. Puis il s'installa à Dikoua, dont il fit sa capitale. Cette ville, située au sud du lac Tchad, se trouve dans la sphère allemande du Kameroun.

Lors de l'approche de la mission Gentil, les troupes de Rabah, établies à Goulfeï et sur le Chari, se retirèrent à l'intérieur, Rabah supposant que nous venions venger le meurtre de Crampel dont il avait été l'instigateur. Mais après le départ de la mission, les troupes de Rabah apparurent de nouveau et mirent au pillage les villes coupables seulement de nous avoir fait bon accueil. Les habitants furent massacrés ou emmenés en esclavage.

Enfin une note de M. Mercuri, membre de la mission de Béhagle, datée du camp de Cza (9 août 1898), sur le Ba-Bousso, branche principale du Chari, fait connaître que Rabah a attaqué le sultan Gaourang et l'a chassé de sa capitale Massenia. Rabah, qui connaissait sans doute le traité de protectorat que nous avions signé avec le sultan, a voulu prévenir l'arrivée d'une autre mission en se débarrassant auparavant du sultan du Baguirmi. Celui-ci, notablement inférieur en forces — il n'avait que 400 fusils à opposer aux 8.000 dont dispose Rabah — n'a pas voulu attendre le choc et a incendié sa capitale, qu'il ne pouvait défendre.

Il s'est ensuite retiré à Cza, où se trouvait l'avant-garde de la mission de Béhagle, afin de s'appuyer sur son escorte. De son côté, M. Prins, qui remplissait les fonctions de résident au Baguirmi, s'y trouvait également avec ses 12 tirailleurs.

Depuis ce temps, M. Bonnel de Mézières, qui arrivait d'Europe avec une troupe de renfort destinée à la mission de Béhagle, a dû quitter Bangui, où il se trouvait, pour se porter sur le Gribingui et le Chari. Enfin, M. Bretonnet, qui ramène de France les ambassadeurs du Baguir-

Digitized by Google

mi et se trouve à la tête d'une importante mission, est en route pour l'Oubangui. Lorsque toutes ces forces seront réunies sur le Chari, le sultan Gaourang pourra défier les attaques de Rabah et sera même en mesure de reconquérir les ruines de sa capitale.

Le Baguirmi se trouve en dehors des compétitions de l'Angleterre et de l'Allemagne, et la France y a ses coudées franches. Il importe donc de s'y installer d'une manière solide et sans plus tarder, afin de prendre possession des rives nord et est du lac Tchad que nous reconnaissent les traités passés avec l'Allemagne et l'Angleterre en 1894 et en 1898.

Tout récemment, des journaux britanniques, mis en goût d'extension coloniale, ont lancé l'idée d'une ligne de possessions anglaises allant du Niger au Nil, coupant ainsi en deux la ligne française d'Alger au Congo. Bien que ce ne ne soit là qu'un ballon d'essai, que rende inexécutable la convention franco-anglaise, assurant à la France la rive septentrionale du Tchad, il n'en faut pas moins tenir compte de l'état d'esprit qui se manifeste chez quelques-uns de nos voisins d'Outre-Manche, car on connaît leur insatiable appétit colonial. Il ne nous suffit donc pas d'avoir des droits, il faut occuper effectivement.

L'occupation du Tchad doit d'autant plus attirer notre attention, que la question de création du Transsaharien se pose de nouveau avec une actualité indiscutable. Le lac Tchad est le terminus indiqué d'un chemin de fer à travers le Sahara, et ce chemin de fer n'est exécutable que sur territoire français. La jonction des possessions françaises du Congo, du Soudan et de l'Algérie existe sur les cartes en vertu des traités. Il faut maintenant qu'elle existe sur le terrain, consacrant ainsi la réunion en un seul bloc, de toutes les colonies francaises de l'Afrique occidentale.

A. Montell.

Digitized by Google

NÉCESSITÉ DU TRANSSAHARIEN

Il n'est rien de tel que le temps et la marche naturelle des événements pour amener la solution des questions jugées les plus difficiles à résoudre. La preuve en est dans cette question de chemin de fer transsaharien qui revient aujourd'hui à l'ordre du jour après une éclipse de quelques années. Et il n'est pas moins intéressant de constater en même temps la conversion d'un publiciste éminent, M. Paul Leroy-Beaulieu, qui, nullement favorable jadis à la construction de ce transafricain, en reconnaît aujourd'hui la nécessité dans un article que nous reproduisons plus loin.

La situation s'est, du reste, profondément modifiée. Lorsque — il y a une vingtaine d'années — il fut question de créer le Transsaharien, on n'était d'accord ni sur le point d'arrivée, ni même sur le point précis de départ, chacun des trois départements algériens voulant avoir celui-ci sur son territoire. Mais un fait plus grave dominait le débat : que le terminus du chemin de fer fût sur le Niger, sur le lac Tchad ou entre les deux, aucun de ces points n'était territoire français et, sur la région comprise entre le Niger et le Tchad, on ne possédait encore que des notions assez vagues. Comment dans ces conditions faire aboutir une voie ferrée au delà du Sahara sur un territoire qui pouvait tomber au pouvoir d'une puissance européenne autre que la France ?

A cette époque le drapeau tricolore flottait à peine sur le haut Niger ; nous étions à une distance considérable du coude formé par la boucle du Niger et à une distance bien plus grande encore du lac Tchad, qui apparaissait à nos esprits comme un but perdu dans un lointain mirage.

Depuis lors les événements ont marché, à la suite de nos explorateurs et de nos soldats. Tombouctou est français depuis 1893 ; le Niger, reconnu par la mission Hourst, en 1896, est sur le point d'être occupé dans tout le coude formé par son cours. Enfin le lac Tchad, est sorti du mystère dans lequel il était enveloppé M. Gentil a fait flotter sur ses eaux le premier bâtiment européen et ce bâtiment portait pavillon français. Encore un peu de temps et de patience et les rives septentrionale et orientale du Tchad, reconnues par la convention franco-anglaise du 14 juin 1898 (art 4) — et ce n'est pas là le moins important — comme rentrant dans notre sphère d'influence, seront effectivement

Digitized by Google

occupées. Ce sera sans doute l'œuvre de plusieurs années, mais il n'en faudra pas moins de temps pour amorcer et mettre en train la construction du Transsaharien.

Quand un chemin de fer aura ainsi soudé l'Algérie au Soudan, un pas énorme aura été fait pour la mise en valeur, la défense et la liberté des communications de toutes les possessions françaises de l'Afrique occidentale. En effet le Transsaharien, aboutissant soit au Niger soit au Tchad, aura pour effet de relier directement et rapidement l'Algérie au Soudan. Or, si l'on se place seulement au point de vue stratégique, l'Algérie, par sa situation voisine de la métropole, par l'importance de ses ressources, de sa population, de ses forces militaires, est le point d'appui le plus naturellement indiqué pour le Soudan et les côtes de Guinée, en cas de guerre maritime ou d'invasion. C'est par l'entremise du Transsaharien que les corps de troupes, les ravitaillements en vivres et en munitions pourront pénétrer facilement dans les régions du Niger et du Tchad. D'Alger à Tombouctou ou au Tchad, 8 jours suffiront amplement, tandis qu'il faut aujourd'hui de 5 à 6 semaines pour atteindre le premier point par la voie la plus rapide, et 2 mois pour arriver seulement au coude de l'Oubangui, dans la direction du Tchad.

Enfin le télégraphe suivant le Transsaharien assurerait la liberté de communication avec le Soudan et toutes nos possessions de la côte occidentale d'Afrique, les affranchissant de leur assujettissement aux câbles britanniques, seule communication actuellement existante entre elles et la métropole.

La guerre hispano-américaine a suffisamment démontré l'importance des communications télégraphiques. Si les Philippines avaient été reliées au continent par un câble, le 12 août, jour de la signature des préliminaires de paix, Manille n'aurait pas été attaquée et prise le 13, et les Philippines seraient sans doute restées en grande partie à l'Espagne.

Au point de vue stratégique, le seul envisagé en ce moment, il est donc du plus haut intérêt d'avoir à bref délai, surtout sous le coup d'une menace de guerre que nous fait miroiter l'Angleterre, la pleine et entière liberté de communication avec nos possessions de l'ouest africain. Et comme, en cas de guerre maritime, ces communications, qui existent que par mer, nous seraient certainement coupées, c'est par terre, c'est-à-dire par le Sahara, qu'il faut à tout prix les établir.

Quand on a vu avec quelle facilité et avec quelle rapidité les Anglais

Digitized by Google

ont pu créer de toutes pièces, en moins d'un an, une voie ferrée de plus de 500 kilomètres à travers le Sahara nubien d'Ouadi Halfa à Berber, chemin de fer qu'ils vont prolonger rapidement de 300 kilomètres pour arriver jusqu'à Karthoum, on se demande ce qui pourrait nous arrêter pour notre Transsaharien. L'argent, les hommes, les dévouements, on les trouvera. Ce qu'il faut, c'est peser de tout le poids de l'opinion publique inquiète sur le gouvernement et les pouvoirs publics, pour les *décider*, besogne ardue, à entreprendre cette grande œuvre d'intérêt national. G. D.

Voici l'article, publié par les *Débats* et l'*Economiste français*, dans lequel M. Leroy-Beaulieu, après avoir critiqué notre méthode insuffisante de pénétration en Afrique, préconise une méthode plus rationnelle en s'appuyant sur le Transsaharien :

« Cette méthode consiste à restituer à notre empire africain sa vraie base, qui est l'Algérie et la Tunisie ; à faire maintenant de la pénétration du Nord au Sud ; à unifier, par la construction du Transsaharien, notre empire africain, dont l'unité n'existe actuellement que sur les cartes.

Quand l'ingénieur Duponchel, ily a plus de vingt ans, lança cette idée du chemin de fer transsaharien ; quand, depuis lors, elle fut reprise et soutenue par un autre ingénieur, Georges Rolland, on ne se plaçait qu'au point de vue commercial ; l'utilité de l'entreprise, dans ces conditions, pouvait être l'objet de contestations ; le trafic était bien difficile à évaluer : quelques-uns affirmaient qu'il serait nul ; les promoteurs de l'affaire tenaient qu'il aurait une grande importance ; il est probable que l'on exagérait des deux côtés ; en tout cas, on n'avait aucune donnée qui permit un calcul approximatif.

D'un autre côté, on ne savait pas alors, il y a vingt ans ou même dix ans, en France du moins, construire des chemins de fer à bon marché. Un chemin de fer d'environ 2.000 kilomètres, pour aboutir au lac Tchad ou à un point mitoyen entre ce lac et le Niger paraissait devoir coûter 800 à 900 millions de francs. Quoique M. de Freycinet ait, il y a plus de vingt ans, croyons-nous, constitué une commission pour étudier le Transsaharien, on conçoit que ce chiffre de 800 à 900 millions, pour un trafic hypothétique, effrayât et ait fait reculer.

La situation est devenue tout autre aujourd'hui à tous les points de vue. Le Transsaharien s'offre d'abord comme étant d'une absolue néces-

Digitized by Google

sité politique et militaire, si nous voulons que notre empire nord-africain ne soit pas un vain mot. Il est de la plus manifeste absurdité de faire dépendre le ravitaillement dans le Bahr-el-Ghazal et sur le Nil d'une marche excessivement longue et lente sur le Congo, l'Oubangui, à travers des pays marécageux et insalubres.

Nous avons en Algérie et en Tunisie une armée d'environ 60.000 hommes, pour les quatre cinquièmes européens ; le Sahara qui s'étend jusqu'au Tchad est une contrée des plus saines ; à un train de 20 kilomètres à l'heure, on pourrait le traverser en une centaine d'heures, c'est-à-dire en quatre jours ; nous pourrions jeter, si besoin était, sur un point quelconque de notre empire africain, en un laps de temps de quelques semaines, une troupe de 4.000 ou 5.000 même de 8.000 ou 10.000 hommes, qui se trouveraient rendus à destination, sinon absolument sans fatigue, du moins sans mortalité sensible.

Il ne nous serait pas même indispensable d'être maîtres de la mer. puisque notre effectif permanent en Algérie et en Tunisie est de 60.000 hommes et dépasse de beaucoup, dans les conditions présentes, ce qui est nécessaire pour la garde de ces pays, et puisque, en outre, l'Algérie et la Tunisie sont et deviennent chaque jour davantage des contrées plantureuses, produisant abondamment le blé, le bétail, le vin et tout ce qui est nécessaire à nos corps de troupes.

Ainsi, l'exécution du Transsaharien nous donnerait, dans l'Afrique du nord et du centre, même en supposant que nous fussions coupés de la mer, une position beaucoup plus forte que celle d'aucune autre puissance européenne, quelle qu'elle soit, l'Angleterre même y comprise ; voilà pour le point de vue stratégique.

Maintenant quel serait le coût de ce chemin de fer ? Evidemment on ne peut faire que des conjectures ; mais on a, à l'heure présente, des données beaucoup plus certaines et plus favorables qu'il y a vingt ans et qu'il y a dix ans.

On sait aujourd'hui en France ce que c'est que des chemins de fer africains et des chemins de fer à bon marché. Les Anglais et beaucoup d'autres peuples, d'ailleurs, nous taxent volontiers d'incapacité coloniale ; parfois nous justifions leurs sarcasmes, en ce qui concerne, par exemple, le misérable tronçon de chemin de fer de 80 kilomètres, d'Aïn-Sefra à Djénien-bou-Resq, dans le Sud-Oranais, qui, décidé en 1891 et exécuté depuis lors mi-partie par le génie, mi-partie par les travaux

Digitized by Google

publics, n'est pas encore terminé au bout de sept ans. C'est là ce qu'on appelle un comble.

Mais, d'autre part, nous donnons souvent aussi des exemples éclatants de succès. Au début de cette année, nous avions deux lignes ferrées africaines en construction, l'une et l'autre sans garantie de l'intérêt et sans subvention aucune ; nous voulons parler des chemins de fer éthiopiens, de Djibouti au Harrar et de la voie ferrée sud-tunisienne de Sfax à Gafsa. Cette dernière ligne, qui a 200 kilomètres de long et qui, avec son prolongement jusqu'aux mines de phosphates au delà de Gafsa, en aura 250, vient d'être ouverte sur les deux cents premiers kilomètres par le résident général adjoint en Tunisie. La Compagnie du chemin de fer et des phosphates de Gafsa l'a fait construire avec la plus grande rapidité, et en un an environ ; en ce qui concerne la pose de la voie, on en faisait un kilomètre par jour, en terrain à peu près désertique ; on n'a pas dépensé, y compris le matériel roulant, plus de 60.000 francs par kilomètre, et il s'agit d'une ligne destinée à transporter plus de 300.000 tonnes de phosphates par an, sinon davantage même, c'est-à-dire à avoir un trafic relativement intensif.

Voilà, certes, une preuve que les Français ont appris dans ces derniers temps, car ils avaient besoin de l'apprendre, à faire des travaux importants rapidement et à bon marché.

Les conditions dans lesquelles s'exécuterait le Transsaharien seraient à peu près semblables à celles où s'est construit le chemin de fer de Sfax à Gafsa et aux mines de phosphates ; c'est le même terrain, le même climat, la même absence de population, la même disette d'eaux apparentes. A 60.000 francs par kilomètre, les 2.500 kilomètres allant jusqu'au Tchad, coûteraient 150 millions, ce qui, pour assurer notre empire africain, devait être regardé comme une bagatelle. Mettons qu'il faille dépenser moitié plus par kilomètre que pour la voie ferrée de Sfax à Gafsa, on arriverait à 225 millions, ce qui est encore un chiffre fort réduit.

Y aurait-il du trafic pour ce Transsaharien ? Personne n'est en état de le dire. Il y en aurait toujours assez pour payer les frais d'exploitation, si celle-ci se faisait économiquement. En outre, il est possible que l'on découvre dans ce désert d'abondantes sources de trafic. Qui se serait attendu, il y a seulement dix ans, aux richesses des phosphates de l'Algérie et de la Tunisie, lesquelles, si le débouché s'y prêtait, pour

Digitized by Google

raient fournir au monde un million de tonnes de phosphates par an? Des naturalistes pensent qu'il existe, au beau milieu du Sahara, dans l'Aïr, d'importants gisements de nitrates. Il est certain qu'il y a beaucoup de rapports de constitution géologique entre le Sahara et le fameux désert d'Atacama, au Chili, qui contient les célèbres nitratières.

Qui se serait attendu aussi, il y a vingt ans, à ce que la Tunisie contînt de nombreux et riches gisements de calamine? En tout cas, il y a tout au moins dans le Sahara des salines qui auraient un débouché rémunérateur au Soudan.

Les chemins de fer désertiques sont maintenant une œuvre connue et aisée. L'Australie du Sud en a construit un dans le désert australien nommé *Northern Territory*, et il couvre un peu plus que les frais de l'exploitation. Quasi tout le réseau de l'Australie de l'Ouest, long, en 1896, de 1.160 milles, ou près de 2.000 kilomètres, et qui a considérablement augmenté depuis, est dans un désert sans eau.

Ainsi, l'œuvre du Transsaharien ne se présente nullement, à l'heure actuelle, dans les conditions d'un travail sans précédent.

Il est, toutefois, une entreprise préalable à la construction du Transsaharien, c'est l'occupation des oasis du Touât pour dominer les Touareg. Rien n'est plus aisé que cette occupation du Touât ; notre pusillanimité, notre indolence la reculent, de la façon la plus fâcheuse, d'année en année. Comme Caton ne se lassait pas de répéter : *Delenda Carthago*, nous ne nous lassons pas, depuis vingt ans, de dire à chaque occasion: il faut occuper le Touât.

Que la leçon de l'incident de Fachoda nous profite ; mettons-nous en situation de soutenir désormais nos colonnes avancées; faisons maintenant la pénétration de l'Afrique en partant du Nord et en allant vers le Sud ; construisons rapidement, en sept ou huit ans, le Transsaharien, en commençant immédiatement par le tronçon, depuis si longtemps étudié, de Biskra à Ouargla. »

PAUL LEROY-BEAULIEU.

Digitized by Google

L'HUMILIATION DE FACHODA

Cédant à la mise en demeure du gouvernement britannique, qu'appuyaient des armements précipités et les excitations d'un presse nettement hostile à notre pays, le gouvernement français a décidé d'évacuer Fachoda et de rappeler la mission Marchand.

Pour arriver à ce résultat, l'Angleterre, avec laquelle nous vivions en bons rapports depuis près d'un siècle, et dont les soldats ont combattu avec les nôtres sur les champs de bataille de plusieurs pays, aurait certainement pu nous éviter l'affront de se refuser à toute négociation avant l'évacuation préalable de Fachoda. Elle ne l'a pas voulu et n'a pas hésité à blesser dans sa dignité une nation amie. C'est là une humiliation, nous n'hésitons pas à le dire, et nous devons en prendre acte.

La France, avait pour elle les raisons de droit et la possession de fait. Pour éviter une guerre, qui serait une calamité, elle a cédé aux exigences de l'Angleterre, qui n'avait aucune raison de droit à faire valoir, mais qui avait fait pencher la balance de tout le poids de son épée.

En effet, l'Angleterre n'avait aucun droit — la *Revue Française* l'a démontré — à parler au nom de l'Egypte, et moins encore à revendiquer pour celle-ci les provinces soudanaises, qu'elle avait forcé le Khédive à abandonner après Tell el Kébir.

Que pouvait-elle invoquer ? Ses appétits territoriaux insatiables et le droit de conquête. Ce droit, la France le possédait au même degré que l'Angleterre. Opérant sur un territoire abandonné, elle en prenait possession et l'occupait effectivement, conformément aux stipulations de l'acte de Berlin. Dans ces conditions le pays convoité devait appartenir au premier occupant. Nous avions devancé l'Angleterre à Fachoda et nous avions joué le rôle de premier occupant. Toute la question est là !

Le gouvernement français n'a pas cru devoir maintenir ses prétentions devant la menace d'un *casus belli* et s'est vu dans la nécessité de reculer devant l'Angleterre. C'est une humiliation de plus à ajouter à celles qui, dans l'histoire de ce siècle, portent le nom d'affaire Pritchard, à Tahiti, et d'affaire Shaw à Madagascar. Ah ! il est loin le temps où la France suivait une ligne politique étrangère nettement tracée et où elle possédait des ministres de la trempe du b^on^ d'Haussez, remettant si bien à sa

Digitized by Google

place l'ambassadeur d'Angleterre, qui avait commis l'acte "anti-amical" de vouloir s'opposer à l'expédition d'Alger.

Les incertitudes et les déboires de la politique, sont bien de nature à amollir tous les cœurs et à briser tous les courages. « A quoi bon des héros! » faisait naguère remarquer le *Soleil*, dans un article plein d'à propos. En effet, à quoi sert de lancer en avant, d'exposer aux effluves d'un climat malsain, à des souffrances de toute nature, aux embuscades et aux attaques de peuplades barbares, des officiers et des soldats dont on doit paralyser les efforts et détruire l'œuvre édifiée, au prix de tant de fatigues et de vies humaines bien inutilement sacrifiées!

Ah! elle serait longue, la liste de nos officiers, depuis Francis Garnier, au Tonkin — sans vouloir remonter plus haut — jusqu'au commandant Marchand, en passant par l'amiral Pierre, à Madagascar, et le colonel Monteil, à la Côte-d'Ivoire, qui ont vu leurs actes désavoués, leur mission rappelée ou leur marche arrêtée brusquement au moment même où ils allaient atteindre le but et avoir la profonde et douce satisfaction d'avoir bien travaillé pour la patrie.

Il faut maintenant penser à l'avenir. Il faut que la leçon de Fachoda nous profite et nous rappelle que l'Angleterre, comme une gigantesque pieuvre, se trouve en compétition avec la France et les autres puissances coloniales sur tous les points du globe. Vis-à-vis des puissances faibles elle est d'une brutalité tout américaine. Mais, en présence des forts, elle s'arrête et s'incline. Soyons donc forts, c'est-à-dire occupons-nous sans délai de mettre nos colonies en état de défense, de les munir de troupes suffisantes pour les protéger, de les doter d'un armement propre à les faire respecter.

N'oublions pas que l'Angleterre, qui a armé, ne désarme pas. Son rêve serait de nous rayer du nombre des grandes puissances coloniales et de nous faire subir un traitement analogue à celui que l'Amérique a infligé à l'Espagne. Sa presse, après l'attitude agressive que l'on sait, a vanté, quand Marchand fut rappelé, la sagesse de la France, avec une hypocrite ironie. Aujourd'hui, pour mieux nous endormir, elle proclame que l'Angleterre est la meilleure amie de la France.

De leur côté, les ministres britanniques, dont l'éloquence, dans les meetings et les banquets, est d'une abondance inaccoutumée, font entendre en un langage sybillin, que l'ère des déficultés n'est point close. Attendons-nous donc d'autres exigences de la part de l'Angleterre.

Digitized by Google

exigences qui seront d'autant plus grandes que nous avons déjà montré notre faiblesse. Et comme les forts seuls sont respectés, préparons-nous sans trêve à la guerre. Ce sera le meilleur moyen de la prévenir et de l'éviter.

Georges DEMANCHE.

HAUT-NIL

M. LIOTARD A DEM-ZIBER

C'est grâce à M. Liotard, lieutenant-gouverneur de l'Oubangui, que la mission Marchand a vu sa marche rendue relativement facile dans sa descente au Bahr-el-Ghazal. Avec ses collaborateurs Paul Comte, Hossinger (tous deux morts à la peine), Bobichon, administrateur colonial, etc., il a préparé les voies à la pénétration dans le bassin du Nil, en prenant possession de Dem-Ziber et en nouant les premières relations avec les indigènes de la région, notamment avec les Dinkas, la plus puissante tribu du Bahr-el-Ghazal.

M. Liotard, qui est rentré récemment en France après 7 ans de séjour au Congo (1891 à 1893 et 1894 à 1898), s'était trouvé sur l'Oubangui dans des conditions particulièrement délicates et dangereuses. Son premier séjour lui permit seulement de se maintenir sur le haut Oubangui. Les difficultés avec les Belges, une fois aplanies, il put occuper la région du M'Bomou et en faire sa base d'opération, ainsi que l'expose le *Bulletin* du Comité de l'Afrique française.

Solidement établi à Sémio, M. Liotard, pour préparer sa marche sur Dem-Ziber, envoya tout d'abord le lt Mahieu, établir un poste à Djemah, par 6° 3' lat N. Cette région était occupée par les Gabous, peuplade indépendante, qui avait fort mal reçu Junker et n'avait pas mieux accueilli les chefs Rafaï et Sémio. M. Liotard eut l'habileté d'imposer son influence à cette tribu et d'y établir le poste précité.

Ce point d'appui une fois établi, l'interprète militaire Grech, suivi à peu de distance par un détachement commandé par le lt Chapuis, fu chargé de préparer les voies à l'occupation de Dem-Ziber. Parti de Sémio le 25 mars 1897. M. Grech, fit sa jonction à Rabet avec le lt Chapuis. Il reçut alors une lettre du chef Nacer-Andel, lui disant que le pays était en ruines, qu'il ne pourrait le recevoir présentement et que l'appro-

Digitized by Google

che des Français, mettait tout le pays en effervescence. M. Grech ne vit, dans cette lettre, qu'un refus de le recevoir, mais il n'en continua pas moins son chemin et donna rendez-vous au chef à Dem-Ziber.

C'est alors, qu'il reçut une seconde lettre de Nacer-Andel qui, ne pouvant empêcher l'arrivée de la colonne, témoignait sa satisfaction de l'approche des Français. Assuré désormais d'être bien reçu, M. Grech arrivait à Dem-Ziber le 17 avril et arborait immédiatement le pavillon français sur les ruines de la *moudirieh*.

Dem-Ziber s'élève sur un grand plateau sans arbres, mais le pays y est sain et le sol fertile. Des bâtiments qui composaient l'ancienne capitale de Lupton-bey, le dernier gouverneur égyptien, il ne reste plus que les murs ; tout est en ruines, et la ville même était entièrement dépourvue d'habitants. Un des premiers soins de M. Grech fut de faire dégager la source qui alimentait la ville et les puits qui étaient obstrués. Dix jours après, le 27 avril, le lt Chapuis prenait possession de la ville avec la 10e compagnie de tirailleurs.

Des négociations étaient aussitôt engagées avec les populations voisines, car il importait, avant tout, de repeupler la ville et d'y attirer les habitants des environs, afin de pouvoir se ravitailler en vivres.

Un des premiers, Nacer-Andel vint à Dem-Ziber et se mit à l'entière disposition du lt Chapuis. Ce fut ensuite le tour des Dinkas qui, bien reçus par M. Liotard, qui était arrivé à Dem-Ziber dans le courant de juin, s'engagèrent à apporter à la petite garnison des vivres et du bétail. Peu à peu, l'heureuse influence de notre occupation se fit sentir, et Dem-Ziber devenait une base d'opérations, destinée à protéger les indigènes asservis par les Derviches et à servir de point d'appui effectif aux expéditions effectuées dans le Bahr-el-Ghazal. C'est à la prudence et à l'habileté de M. Liotard qui, antérieurement déjà, avait fondé un poste à Tamboura, dès 1896, que la mission Marchand doit d'avoir pénétré sans trop de difficultés, dans le bassin du Nil et d'avoir pu s'y installer sans entrer en conflit un seul instant avec les indigènes.

Digitized by Google

LE RETOUR DE LA MISSION MARCHAND

PAR L'ABYSSINIE

Par suite de la décision prise par le gouvernement français, la mission Marchand doit abandonner Fachoda.

A la suite des pourparlers engagés entre la France et l'Angleterre, le capitaine Baratier avait été envoyé de Fachoda en France pour mettre

Comité de l'Afrique française.

Le *Faidherbe*, canonnière de la mission Marchand.

son gouvernement au courant de la situation sur le haut Nil. Accueilli avec enthousiasme à Marseille et le même jour (26 oct.) à Paris, le capitaine Baratier avait été reçu froidement dans les hautes sphères, essuyant ainsi, bien qu'il n'en fût nullement cause, la mauvaise humeur résultant de la situation tendue de nos rapports avec l'Angleterre. Le 30 octobre, il se rembarquait en hâte à Marseille, pour porter à son chef un ordre d'évacuation.

Mais, pendant ce temps, le c^t^ Marchand, désireux de compléter les

Digitized by Google

renseignements fournis par son lieutenant, avait quitté Fachoda, laissant ses hommes sous les ordres du capitaine Germain, et était arrivé au Caire le 3 novembre. La rencontre des deux officiers fut navrante. Ce fut l'âme profondément déchirée que le c^t^ Marchand reçut les ordres qui anéantissaient tous les résultats d'une campagne poursuivie avec une si indomptable énergie, au prix de tant de privations, de fatigues et de souffrances ! Quelques jours après (13 nov.) le c^t^ Marchand, suivi du sergent Dat et de 3 trois tirailleurs sénégalais qui l'avaient accompagné, quittait le Caire avec le capitaine Baratier, en route pour Khartoum et Fachoda.

L'évacuation de ce point, dont le nom marquera désormais dans les annales de notre politique étrangère, demandera quelque temps, car le c^t^ Marchand y avait amené peu à peu tous les approvisionnements de la mission. Il faudra, à l'aide du vapeur *Faidherbe* et des chalands, remporter tout ce matériel jusqu'à Meschra-el-Rek, au point de la formation du Bahr-el-Ghazal. Puis le c^t^ Marchand, conservant seulement ce qui lui est nécessaire pour atteindre le plateau abyssin, se fera remorquer par le *Faidherbe* jusqu'au confluent du Sobat et remontera ce fleuve jusqu'au point où il cesse d'être facilement navigable, c'est-à-dire probablement jusqu'à l'ancien poste de Nasser, au confluent du Djouba, point extrême atteint par la mission de Bonchamps à la fin de décembre 1897 (1). On sait que cette mission, qui avait pour objectif de rejoindre la mission Marchand, fut arrêtée par le manque d'embarcations nécessaires pour descendre le Sobat ou Baro. A la limite de la navigation, le *Faidherbe* reprendra la route de Meschra-el-Rek et le c^t^ Marchand continuera sa route par terre.

La région qu'il lui faudra traverser tout d'abord est marécageuse, et M. de Bonchamps eut grand'peine à faire passer tout son monde, par les pistes difficilement praticables des indigènes. Mais si, comme il y a lieu de le croire, les Abyssins ont depuis lors pris possession du pays, la mission trouvera, dans les chefs dépendant de Ménélik, une assistance qui pourra être fort précieuse.

Après les marais du Baro et la grande plaine qui les sépare des premiers contreforts du plateau abyssin, la mission arrivera par Pokodi et Finkéo, villages des Yambos, à Goré, où M. de Bonchamps fit un séjour, que le mauvais vouloir des chefs abyssins prolongea outre mesure.

(1) Voir la carte-itinéraire de la mission Bonchamps, *R. Fr.*, sept. 1898, p.

Digitized by Google

De Goré à Addis Abbeba, il y a environ 600 kilomètres, que M. de Bonchamps mit plus de 2 mois à franchir, à travers une région très accidentée, tantôt boisée, tantôt dénudée et privée de voies de communication. Mais depuis cette époque, l'itinéraire est connu et le trajet pourra s'effectuer en un temps relativement court. Il y a tout lieu d'espérer que, dès maintenant, des ravitaillements seront envoyés à la mission par la voie de Djibouti, ainsi que des vêtements chauds. En effet, au sortir de la plaine du Baro, on s'élève brusquement de 1.000 mètres pour atteindre le rebord du grand plateau abyssin et l'altitude ne cesse de croître jusqu'à Addis Abbeba (2.500 m.). Passant presque sans transition d'une température tropicale à un température souvent glaciale sur le plateau, les membres de la mission, blancs comme noirs, seront cruellement éprouvés par le froid si la prévoyance, trop souvent en retard de notre gouvernement, ne vient à leur aide en temps opportun.

D'Addis Abbeba, où l'empereur Ménélik ne peut manquer de faire à la mission une brillante réception, le c^t Marchand pourra se rendre à la côte soit par Ankober, Tadjoura et Obock, route difficile, dangereuse et fort peu suivie, soit plutôt par Baltchi, Boroma, Harrar, Djildessa, dernier poste abyssin, et Djibouti, soit encore 600 kilomètres environ. Peut-être même pourra-t-il utiliser en partie le chemin de fer en construction de Djibouti à Harrar, qui, partant de la côte, est déjà terminé jusqu'à Mordalé, à 120 kilomètres de Djibouti.

Quoi qu'il en soit, il s'écoulera environ 6 mois entre le départ de Fachoda, qui n'aura vraisemblablement lieu qu'au commencement de 1899, et le retour de la mission Marchand, qui, en 3 années, aura effectué une des traversées les plus remarquables, mais aussi les plus difficiles et les plus dures du continent africain.

G. Vasco.

Digitized by Google

AU PAYS DES BA-ROTSI

Les voyages en Afrique tendent à se répandre de plus en plus pour ceux qui peuvent s'offrir le luxe d'un pareil déplacement. Parmi ceux qui viennent d'effectuer un voyage de cette nature, se trouve M. Alfred Bertrand, de Genève, qui était déjà préparé au métier d'explorateur par un voyage qu'il fit autour du monde et par un autre voyage en Cachemire et dans l'Himalaya (1).

Ayant appris qu'un de ses anciens compagnons de voyage dans cette dernière région se proposait d'entreprendre une exploration sur le Haut-Zambèze, M. Bertrand demanda à se joindre à l'expédition. Celle-ci était organisée par le capitaine Gibbons, du 3e Yorkshire regiment.

Le 11 avril 1895, l'expédition débarquait au Cap. De là, elle se rendait par chemin de fer jusqu'à Mafeking, traversait le pays des Matabélès, arrivait au Zambèze, à Kazoungoula et, de ce point, entreprenait une exploration de plusieurs mois dans le royaume des Ba-Rotsi, puis, revenant sur ses pas, atteignait le Limpopo par Boulouwayo, traversait le Transvaal peu de temps après le raid de Jameson et parvenait, le 24 janvier 1896, à Natal, où se termina le voyage.

Arrivée à Mafeking, terminus du chemin de fer venant du Cap, l'expédition forma sa caravane, il ne lui fallut pas moins de 64 jours pour traverser péniblement, soit en chariot à bœufs, soit à cheval, le Betchuanaland et le désert de Kalahari. Après avoir atteint le Zambèze, il fallut abandonner les chariots et renoncer même aux chevaux de selle, la mouche tsé-tsé exerçant partout ses ravages et faisant périr successivement tous les animaux du convoi. Au pays des Ba-Rotsi, on entrait bientôt dans un pays à peu près inconnu. M. Bertrand, faisant route avec ses deux compagnons européens, remonta jusqu'à sa source le cours de la rivière Machili, affluent du Zambèze, dont le tracé n'était marqué que très approximativement sur les cartes.

Abandonnant ensuite ses compagnons, qui devaient suivre des itinéraires différents, M. Bertrand, ayant avec lui 25 indigènes, se dirigea sur Lealouyi, la capitale de Lewanika, roi des Ba-Rotsi. La marche fut très difficile dans cette région inexplorée et la caravane dut passer à travers d'affreux marécages, où la vase atteignait parfois jusqu'à la

(1) *Au Pays des Ba-Rotsi*, 1 vol. in-8°, illustré de 500 gravures et 2 cartes, relié élégamment; 20 francs. — Hachette, éditeur.

Digitized by Google

ceinture. Arrivé enfin dans la capitale des Ba-Rotsi, M. Bertrand fut l'hôte du pasteur français Coillard qui, venu du Basoutoland, s'est établi là depuis une quinzaine d'années et a réussi à fonder une mission florissante; à l'heure actuelle, elle ne compte pas moins de cinq stations sur le Zambèze. C'est grâce à ce missionnaire dévoué que les idées de civilisation et de christianisme ont pu germer et déjà porter leurs fruits chez les tribus barbares du Zambèze.

M. Bertrand donne des renseignements intéressants sur les Ba-Rotsi. « Si, au point de vue physique, dit-il, les types varient beaucoup entre eux, il n'en est pas de même de l'habillement, dont la pièce principale est un pagne retenu à la ceinture par une peau de serpent. Les plus fortunés y ajoutent une dépouille de bête sauvage; ils se parent volontiers de colliers, boucles d'oreilles, bracelets, etc. N'oublions pas l'une des particularités, unique en son genre, de la toilette, cependant

Mouchoirs de poche indigènes.

si simple. des Ba-Rotsi : le mouchoir de poche. Celui-ci consiste en une mince lamelle de fer finement travaillé, avec manche de même métal. Le tout peut avoir 12 à 15 centimètres de longueur, sur 3 à 4 de largeur; cet objet se porte suspendu au cou par des fibres végétales ou des

Digitized by Google

nerfs. Ils s'en servent pour se moucher comme d'un ressort, avec une extrême dextérité, ce qui au feu de bivouac, j'en puis parler *de visu*, n'est pas chose plaisante. Nous constatons que ces sauvages ont su perfectionner le mode de se moucher que pratiquent encore, en pays civilisés, certains habitants des campagnes. »

Presque tous les Ba-Rotsi sont armés de lances plus ou moins barbelées; les transactions s'effectuent au moyen de la brasse de calicot blanc qui est la monnaie courante. Dans les rencontres, on salue les voyageurs par le mot : *Louméla*, qui veut dire : *au revoir*. Lorsque les indigènes sont armés, ils déposent leur lance à distance respectueuse jusqu'à ce qu'ils soient interpellés.

Les salutations souvent fort bizarres des indigènes varient à l'infini, suivant la position de l'individu et le genre de relations que l'on a

Oreiller en bois sculpté.

Peigne en bois sculpté.

avec lui. C'est ainsi que, dans une rencontre, l'un des hommes de la caravane, cracha aimablement sur l'épaule d'un indigène qui passait, marque d'amitié qui serait certainement peu appréciée en Europe. Quand on visite une case, l'usage veut que les maîtres de la maison saluent d'abord et cela seulement lorsque les visiteurs sont assis, s'ils ont apporté leurs sièges, ou sinon accroupis par terre.

Dans une excursion chez les Ma-Totéla, qui s'arrachent souvent les deux incisives centrales supérieures, M. Bertrand a remarqué particulièrement la coiffure de ces indigènes. « Voici près de moi, dit-il, des

Digitized by Google

hommes dont chaque touffe de cheveux est terminée par un cône régulier de pâte brune, composée d'arachides écrasées. C'est un moyen, selon eux, de faire pousser leur chevelure; la préparation de cette coiffure demande 2 jours et doit durer plusieurs semaines; aussi, sacrifiant leurs aises à leur vanité, se servent-ils comme « oreiller » d'un petit chevalet de bois qui rappelle celui qu'emploient les Japonais ». Le costume est réduit à sa plus simple expression. Comme armes, les

Levanika autrefois.

hommes portent, outre la lance barbelée, une lance plus fine et effilée qui leur sert à prendre le poisson.

Dans le pays des Ba-Rotsi, l'ordre hiérarchique est très sévère; c'est ainsi que les huttes diffèrent de grandeur suivant l'importance des chefs; il en est de même dans les relations de la vie; ainsi un inférieur n'a pas le droit d'avoir des armes ou des plats aussi bien ornés que ceux de son supérieur en grade.

M. Bertrand a été reçu en audience par le roi des Ba-Rotsi. Celui-ci

Digitized by Google

habite une grande hutte rectangulaire, dont les murs sont construits en terre battue, mélangée de bouse de vache, laquelle tient lieu de chaux. Dix-huit piliers de bois soutiennent un toit de chaume formant auvent. Autour de la demeure de Lewanika se trouve le harem, grandes huttes rondes hautes d'une dizaine de mètres. Le roi est polygame et c'est ce qui l'a empêché jusqu'ici de se convertir au christianisme.

Le roi avait convoqué pour la réception quelques-uns de ses chefs

Levanika aujourd'hui.

qui se tenaient accroupis dans la cour. Lorsqu'ils furent appelés, ils s'avancèrent à genoux, s'inclinant profondément en frappant des mains, puis s'accroupirent sur leurs mollets. Lorsque le roi adresse la parole à l'une des personnes présentes, elle doit battre des mains. S'il éternue, tout le monde bat des mains également : c'est là une coutume très répandue.

Lorsque M. Bertrand eut présenté ses cadeaux au roi, notamment un fusil Mannlicher, Lewanika lui donna quelques renseignements sur son

Digitized by Google

royaume par l'intermédiaire du pasteur Jalla, mais ces renseignements furent très sommaires et Lewanika ne put indiquer, même approximativement, quel était le nombre de ses sujets.

Le roi rend la justice sur la place publique, au pied d'un arbre à caoutchouc. Précédé d'un musicien et d'un porteur de siège, il se transporte ainsi au milieu de ses sujets; les instruments de musique sont figurés par des tambours, des *serimbas*, instruments composés de calebasses évidées surmontées de planchettes de bois sonores qui sont frappées avec un petit marteau. Les serviteurs du roi, les membres de sa famille, les dignitaires se rangent autour de lui. Les chefs et les sujets se groupent suivant leur degré hiérarchique. Les femmes n'ont

Calebasse à boire et cuillers indigènes.

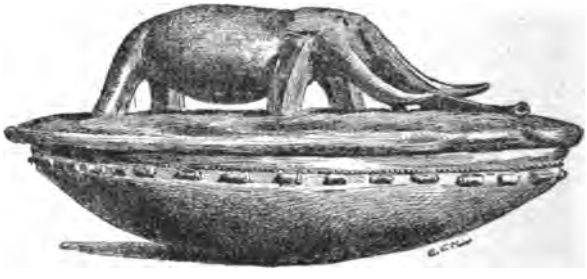
pas le droit de paraître sur la place publique pendant la cérémonie. Bientôt, plus de 200 hommes sont accroupis sur le sable; en arrivant, ils se mettent tous à genoux et s'inclinent profondément en frappant des mains. Les indigènes qui reviennent de voyage viennent faire des salutations très compliquées, entremêlées de cris. L'un d'eux, qui arrive de loin, demande à conserver une peau de bête sauvage qui lui a été donnée; sans ce consentement, le présent reviendra de droit au souverain.

Le roi représente à lui seul le tribunal, la cour d'appel et la cour de cassation; il n'est pas besoin de dire que rien n'y est écrit, et que tout genre de procédure est absolument inconnu dans ces parages. La

Digitized by Google

justice est sommaire, prompte, expéditive et elle n'est pas toujours si mal rendue.

Après avoir séjourné pendant 6 semaines dans la capitale des Ba-Rotsi, M. Bertrand se mit en marche pour revenir à la côte. Il descendit par le Zambèze et atteignit les célèbres chutes Victoria où il retrouva le reste de sa caravane avec les chariots. Il fallut ensuite franchir la « piste de la soif » dont le nom indique suffisamment l'effroi qu'elle inspire aux voyageurs. Ce ne fut pas sans peine que M. Bertrand, tombé gravement malade, put la franchir et arriver, après un mois de



Plat royal en bois sculpté.

vives souffrances, à Boulouwayo, la capitale de la Rhodesia. Là il était sauvé, car il se trouvait en pays civilisé, et en mesure de recevoir tous les soins que nécessitait son état de santé.

De Boulouwayo à Prétoria, le voyage se fit facilement dans un coach traîné par huit paires de mules. Là où il y a 20 ans la terre n'était occupée que par des bêtes fauves et des tribus sauvages, on trouve aujourd'hui des colons de jour en jour plus nombreux. L'Afrique australe se peuple rapidement et, grâce aux mines d'or, de diamant et aux autres richesses naturelles du sol, le chemin de fer pénètre apportant partout le mouvement, la vie et la civilisation.

L.

Digitized by Google

LES HABITANTS DU LAOS [1]

III. — Unité politique.

Il est à remarquer que malgré la multiplicité des races, malgré l'invasion du pays par les Thaïs, qui le mangent petit à petit, les Hoa Panh Tang Hoc ont toujours formé un tout qui a constamment subi le même sort à travers les périodes nombreuses et longues de luttes.

Après les guerres avec le Vien Chan, avec le Siam et Luang Prabang, pendant la domination de l'Annam, l'occupation du pays par les Chinois, ses luttes intérieures contre les Khas, il n'a jamais été porté atteinte à ce groupe d'unités qui constitue les Hoa Panh Tang Hoc. On s'est tellement gardé d'aller à l'encontre de ces coutumes qui font marcher le pays ensemble, que même à l'époque où ces régions étaient tributaires de l'Annam, elles payaient le même impôt à Luang Prabang. Sur les six hoa panh, au lieu de s'entendre pour en attribuer par exemple trois à l'Annam et trois à Luang Prabang, chacun des six payait à la fois des deux côtés, moitié aux Annamites, moitié au roi de Luang Prabang. C'est un point essentiel qu'il est de notre intérêt de continuer à respecter, si nous ne voulons nous attirer le mécontentement des vrais maîtres du pays.

Cette faute-là a été commise en 1894. A ce moment-là, sous la pression, sans doute, et à la suite des démarches du Tong Doc de Thanh Hoa, on a mis sous la dépendance du Thanh Hoa trois des Hoa Panh, les autres continuant à dépendre de Luang Prabang. Cette mesure avait été prise je ne sais pourquoi, mais dans tous les cas sans demander aucun renseignement aux officiers qui se trouvaient dans le pays à ce moment-là.

Depuis cette époque, m'a-t-on dit, à la suite sans doute d'observations de M. Pavie, à qui connaissance avait été donnée de cet état de choses alors qu'il remontait la Rivière Noire (octobre 1894), la mesure a été rapportée et tous les hoa panh dépendent à nouveau de Luang Prabang; l'unité ancienne a été reconstituée.

Cette unité date de l'annexion des Hoa Panh Tang Hoc par le Vien Chan. A ce moment, les chefs des Hoa Panh réunis à Vien Chan prêtèrent le serment devant le *Pra bang* « Bouddha en or très respecté »

(1) Voir *Rev. Fr.*, sept., oct. 1898, p. 505 et 571.

Digitized by Google

de rester toujours unis, de marcher d'un commun accord contre un ennemi qui se présenterait sur un point quelconque du territoire.

Il m'a été donné, en octobre 1894, de rappeler cette promesse aux chefs des divers hoa panh, alors que le hoa panh de Muong Sam Teu commençait à être brûlé et dévasté par des Meos révoltés, et que je n'avais pas de soldats à ma disposition ; tous ces chefs ont fourni ou allaient fournir les contingents demandés suivant leur importance.

Divisions territoriales. — Les élargissements de vallée existant en certains points du cours des rivières sont, en général, habités ou l'ont été autrefois. Ce sont les seuls endroits oú l'on puisse faire des rizières de plaine et à elles seules, d'ailleurs, ces rizières donneraient des récoltes insuffisantes pour les habitants.

Les rizières paraissent présenter un classement par étendue analogue au classement par « maùs » usité en pays annamite. A l'origine, sans doute, et cela se voit encore, d'ailleurs, dans quelques hoa panh comme, par exemple, celui de Muong Het, les rizières étaient divisées ainsi :

1° Rizières de un « Kan La » (étendue de terrains pouvant rapporter 50 charges de riz, la charge étant constituée par deux paniers).

2° Rizières de un « Kan Kang » (étendue de terrains pouvant rapporter 75 charges de riz).

3° Rizières de un « Kan bat » (étendue de terrains pouvant rapporter 150 charges de riz).

Ces divisions sont aussi dénommées « Phiek » et il y a trois espèces de phiek comme il y a trois espèces de kan. Ils ont les valeurs respectives des kan précédemment décrits.

Il fallait dix phiek pour faire un hoa sib. Chaque hoa panh était divisé en un certain nombre de hoa sib (probablement en cent, puisque hoa sib, en laotien, signifie dix têtes, et hoa panh, mille têtes). Il y avait douze hoa sib dans le territoire proprement dit de Muong Het.

C'est sans doute de cette division par hoa sib que le pays a tiré le nom sous lequel on le désigne actuellement « Hoa Panh Ha Tang Hoc, cinq ou six milles têtes réunies ».

En ce moment, on divise les rizières en deux catégories :

1° Les rizières dites « Na Khan sang » ou rizières communales. A l'origine, elles ont été partagées en deux parties, l'une pour les notables, l'autre pour les habitants. Ces rizières, dont le terrain est à

Digitized by Google

l'État, constituent les hoa sib ; une partie qui ne serait pas cultivée par le détenteur serait donnée à un autre.

2° Les rizières dites « Na Khan Ti », provenant de terrains incultes qui sont affectés à celui qui les défriche et passent à ses héritiers. Ces rizières, bien que le terrain appartienne à l'État, ne peuvent pas être enlevées à celui qui les a défrichées, même s'il les laisse incultes. Dans le cas seulement où il n'y a pas d'héritiers, on peut les faire passer à la première catégorie.

Les rizières dites « Khan Ti » payent la moitié seulement des premières.

Suivant le terrain sur lequel se trouvent les rizières, suivant la nature de la terre qui peut avoir plus ou moins d'eau, on y cultive du riz qu'on appelle :

1° Khaou Do, riz de première récolte. Il est cultivé dans les terrains qui ont peu d'eau ; la récolte se fait après la saison des pluies ;

2° Khaou Kang, riz de 2e récolte, se fait dans les terrains moyens ;

3° Khaou Pi, riz de l'année, dans les terres qui conservent l'eau. C'est la dernière récolte.

Ce riz de l'année est en plus grande quantité que les autres ; il est même défendu par le code de Luang Prabang, aux chefs ou à ceux qui sont chargés de récolter l'impôt, de prendre du riz des deux premières récoltes, qu'ils doivent laisser pour la nourriture des habitants : ils ne doivent prendre que du riz dit de l'année.

Le riz de l'impôt était autrefois ainsi perçu avant l'entrée des Chinois dans le pays :

Pour les rizières de Khan bat (150 charges), on prenait deux piculs ou poids de 320 barres d'argent.

Pour celles de Khan Kang (75 charges), on prenait un picul ou poids de 160 barres d'argent.

Pour les rizières de Khan la (50 charges), un demi-picul ou un poids équivalent à 80 barres d'argent.

La division par hoa sib était suivie pour la répartition des corvées et de l'impôt ; actuellement, elle n'est plus guère employée que dans le hoa panh de Muong Het ; dans les autres, on semble appliquer la répartition par muongs, suivant le nombre de familles qu'ils renferment.

Lorsqu'un chef vient à mourir, les rizières qui appartenaient à sa famille avant sa nomination (Na Khan Ti) y font retour. Il n'en est pas

Digitized by Google

de même des rizières communes Na Khan Sang qui sont données au nouveau chef.

Les villages qui se trouvaient sous les ordres de l'ancien chef, qui travaillaient pour lui, peuvent ne pas rester à sa famille; si les habitants de ces villages le veulent, ils peuvent se mettre sous les ordres d'un autre. C'est ce qui arrive généralement, ces gens-là ne voulant pas s'attirer le mécontentement du nouveau maître.

Division du temps.

La journée, au Laos, se divise en douze veilles (Nham) de deux heures chacune. Il y a six veilles de jour « Nham-Kang-ven » et six veilles de nuit « Nham Kang Kun ».

A Luang Prabang, sur une petite hauteur qui est située au milieu de la ville, se trouve un grand tam-tam servant à battre les veilles, qui sont indiquées par une espèce de sablier ; les veilles de jour commencent à 7 heures du matin.

On a le mois lunaire, qui se divise en quatre périodes correspondant aux phases de la lune. Tous les trois ou quatre ans on ajoute à l'année un treizième mois.

Les années, qui ont chacune un nom particulier, sont groupées par périodes de 60 années qu'on appelle un cycle. Le dernier a commencé en 1864 et se terminera en 1923.

Voies de communication.

Pendant la saison des pluies (mai à septembre), il est excessivement difficile de circuler dans le pays, les chemins étant coupés à chaque pas par des ravins qui sont alors transformés en de véritables torrents.

Les voies de communication par terre sont d'ailleurs tracées, comme dans le Haut-Tonkin, en prenant au plus court, une portion de route suivant le fond d'un ravin, la fraction d'après gravissant directement la montagne sans un détour, sans un lacet, allant droit au but, depuis le pied jusqu'au sommet.

Peu de routes peuvent, avec quelque vraisemblance, être dotées de ce nom. On peut citer :

1° La route qui suit la vallée du Song Ma, de Muong Het à Muong Hao ;

2° La route de Muong Ho à Muong Poun, dans le hao panh de Hoa Muong.

Digitized by Google

Elles ont de 4 à 5 mètres de large environ ; la dernière surtout est une belle route de crêtes, bien comprise et fort bien tracée.

Comme il n'y a, en fait de moyens de transport, que l'homme ou les bœufs, il est difficile de faire comprendre aux habitants les avantages de voies de communication telles que nous les entendons. Il est à remarquer, d'ailleurs, que, même au Tonkin, dans les régions où nous avons déjà fait construire des routes carrossables, les indigènes marchent toujours à la file indienne, et bien rarement plusieurs de front; ils finissent, à la longue, par tracer un sentier sur la route elle-même.

Les Laotiens sont aussi peu fixés que les Annamites sur les durées de parcours. Ici, c'est le « pak » qui remplace le « theu » annamite et, comme ce dernier, il est parfois de trois heures, parfois d'un quart d'heure à peine, suivant qu'on se trouve en pays plat ou en pays accidenté, ou encore qu'on est plus ou moins éloigné du moment où le ventre crie la faim. Ces « pak » ou haltes ont généralement lieu dans lo voisinage d'un cours d'eau, grand ou petit; le laotien n'emporte jamais sur lui de quoi étancher sa soif en route.

Animaux sauvages et domestiques.

Dans un pays boisé et montagneux comme le Laos, le tigre est commun et, sur certaines voies de communication, les habitants ne s'aventurent jamais seuls. La route de Muong Liet à Muong Poua est celle où l'on compte le plus de victimes du tigre. Un autre carnassier, de la même famille, mais de taille plus petite, le chat-tigre, dévaste les poulaillers et vient chercher pâture, la nuit, jusque dans les villages, au-dessous des maisons, parmi les chiens ou cochons qui y logent. On trouve également l'éléphant à l'état sauvage, mais en petite quantité dans cette partie du Laos, et l'ours à miel.

Parmi les autres animaux vivant dans la forêt, on peut citer le cerf, en grande quantité, dont les habitants font boucaner la viande; le paon en abondance également, le faisan un peu plus rare, etc. Tout le long du Song Ma on trouve la loutre.

Étant à Muong Het, j'ai eu l'occasion de me procurer une peau de « Galéopithèque », espèce de « singe volant » ayant une membrane analogue à celle des chauve-souris, qui lui permet de faire des bonds de vingt à trente mètres. Le poil est assez long (un décimètre à certaines parties du corps) et d'une finesse telle qu'on croirait toucher du

Digitized by Google

duvet. Cette espèce est assez rare et je n'ai eu que deux fois l'occasion de la rencontrer.

Les animaux domestiques qui rendent le plus de services sont les buffles. Comme partout où il y a des rizières, ici aussi le buffle est un animal à peu près indispensable. Bien qu'il n'y ait que la dépense première à effectuer, que cet animal ne demande pas de frais d'entretien, on ne voit guère, comme propriétaires de buffles, en ce moment du moins, que les gens de la haute classe ou les familles très aisées; pour les autres, le prix est trop élevé. Un grand buffle se vend de 12 à 15 piastres et c'est une grosse somme pour ces gens-là.

Les bœufs aussi sont d'une grande utilité. Ils servent presque exclusivement comme bêtes de somme. Le bœuf des Hoa Panh Tang Hoc est de belle taille et présente une bosse sur le garrot. Dans ces régions montagneuses, où il faut parcourir de longues distances pour se rendre aux centres d'approvisionnement des choses indispensables à la vie, comme le sel, par exemple, les bœufs porteurs (ngoua tang, bœuf de route) rendent de réels services. De même que les buffles, ils ne demandent presque pas de frais d'entretien.

Les buffles et les bœufs ont été massacrés en quantité du temps des Chinois et de la révolte des Khas. On trouvait les bœufs en troupeaux assez nombreux autrefois dans la vallée du Nam Ma, du côté de Xieng Kho. On les tire maintenant de la région de Nong Kay, où ils abondent. Un bœuf porteur se paye, à Muong Het, de 60 à 80 dong Kœn, soit de 9 à 11 piastres.

Les chevaux ne sont pas très abondants. Jadis, paraît-il, quand le pays était calme, ils n'étaient pas aussi rares qu'ils le sont maintenant.

Les chefs ont à peu près tous leur cheval, auquel ils tiennent beaucoup. Ils s'en servent dans tous leurs déplacements, le palanquin étant très rarement employé par eux comme moyen de transport.

Il faudra encore du temps pour que le pays se repeuple en chevaux. Ces chevaux du Laos sont des bêtes solides; de la même taille que ceux du Tonkin, habitués aux pays de montagne et partant ayant bon pied et bon œil, ils sont durs à la fatigue et faciles à nourrir.

On en trouve quelques-uns chez les meos de Muong Pouon, en dehors des Hoa Panh, dans le Tranh Ninh. Ils se vendent de 28 à 35 piastres.

Les autres animaux domestiques que l'on trouve en abondance, cochons, chèvres, poulets, canards, etc., servent surtout aux nombreuses

Digitized by Google

petites fêtes que font à tout moment les habitants, et pour lesquelles ils les tuent sans compter.

Produits du pays.

Dans les hoa panh de Sam Taï, Muong Ven, Sam Nua, Hoa Muong, Muong Son, on trouve du benjoin. C'est une sorte de résine que l'on récolte à époques fixes, vers le mois de janvier. Pour cela faire, on pratique des entailles à l'arbre, en ayant soin de placer au-dessous un récipient pour recueillir les parties qui ne se solidifieraient pas. Dans tous les hoa panh, on récolte également de la « laque », principalement chez les Khas. Un peu de cire est recueillie dans les différents hoa panh, mais ce produit est spécialement réservé aux chefs. Elle sert, dans le pays, à la fabrication de petites chandelles pour les jours de fête et de cérémonie. C'est en benjoin, en laque et en cire que l'impôt était payé à Luang Prabang, tandis qu'à l'Annam on n'apportait exclusivement que de l'argent.

Le « cardamum » ou « sanien » se trouve dans les hoa panh de Sam Taï et de Muong Het ; il doit y en avoir également à Sam Nua. Il est de qualité inférieure au « Sanien » annamite et est récolté par les Khas et les P'ou P'aïs.

Le « cunao » est exporté de Muong Soï dans le Thanh Hoa, en descendant le Song Ma. En général, ceux qui se livrent à ce petit commerce ne descendent pas jusqu'à Thanh Hoa même. La vente ou l'échange de ce produit se font avec les habitants du Quang Hoa, du côté de Hoï Xuan.

On trouve du « vang sao », qui est vendu à des Chinois. C'est une écorce d'arbre, couleur jonquille, qui servirait à la confection de remèdes.

On élève des « vers à soie » un peu partout. La soie du pays n'est pas très fine, les gens n'ayant que des outillages primitifs ; elle ne peut pas lutter avec la soie annamite au point de vue du fini du travail. Cette industrie pourrait être sérieusement développée et rapporter de jolis bénéfices. Dans les alentours des villages, on trouve souvent des mûriers, en petit nombre, il est vrai, mais qui prouvent que l'arbre viendrait très bien.

Il en est de même du coton, cultivé dans de faibles proportions, pour les besoins de la famille à peine, mais dont la culture réussirait

Digitized by Google

sans nul doute. On n'exporte pas de coton, tandis que la soie, achetée par quelques commerçants chinois établis dans le pays même, va vers Luang Prabang et la Birmanie. Les Khas, P'ouocs et P'ou P'aïs ne s'adonnent pas à ces deux dernières cultures.

Le « tabac » est cultivé par tous, mais principalement par les Thaïs. On voit, vers le mois d'avril, de fort belles étendues de ces plantations de tabac sur les deux rives du Nam Ma, en aval de Xieng Kho.

Les Meos cultivent le « pavot » et vendent dans le pays même l'opium qu'ils fabriquent. Cette culture pourrait être développée dans de grandes proportions.

Du côté de Muong Sam Taï, sur la frontière du Thanh Hoa, on trouve de la « cannelle », mais de qualité inférieure à celle du Thanh Hoa. Elle trouve son écoulement par le Thanh Hoa et la province de Vinh, régions limitrophes de Sam Taï.

Beaucoup de variétés de fruits viennent sur les différents points du pays : la pomme, de petite grosseur, du côté de Muong Senen ; la prune, du genre de la « reine-claude », mais plus petite, du côté de Hoa Xieng (Sam Nua) ; la châtaigne, semblable à celle de France, du côté de Muong Soï ; l'amande et la grenade, à Muong Het. Les autres fruits du Tonkin viennent dans le pays.

En résumé, les cultures de grand rapport venant très bien seraient : les vers à soie, le coton, la cannelle, le benjoin, la laque, le pavot.

Commerce.

L'esprit du commerce n'est pas très développé dans les Hoa Panh Tang Hoc. Il y a, à cela, plusieurs raisons. Durant de longues années, le pays n'a pas été tranquille ; les habitants allaient alors au plus pressé, cultivant leurs terres pour avoir de quoi manger, mais se souciant peu de travailler pour obtenir des produits dont bien souvent ils n'auraient pas profité eux-mêmes. De plus, le pays n'étant pas sûr, les quelques rares individus qui se risquaient à sortir de chez eux pour se rendre au loin se voyaient assez souvent dépouillés en route. Si l'on ajoute à cela l'apathie des habitants poussée à un très haut degré, on peut comprendre que le commerce ne se soit pas beaucoup étendu.

Un commerçant qui parcourrait le pays au bon moment pourrait faire, rien qu'en laque et en benjoin, un chiffre d'affaires assez respectable. Pour la laque, il faudrait se rendre dans cette région vers la fin

Digitized by Google

d'octobre ; un peu plus tard, vers le mois de janvier ou février, pour le benjoin.

Ces produits sont jusqu'ici achetés sur place aux prix suivants par des commerçants venant de Luang Prabang : pour le benjoin de première qualité, 30 piastres le picul français de 60 kilogs (soit 100 kilogs annamites) ; pour le benjoin de seconde qualité, la moitié de ce prix. La laque se vend 10 piastres le picul.

La soie filée est aussi vendue principalement à des Chinois établis dans le pays même. Le « pong » de soie filée (poids de 100 dong Kœn d'argent) se vend de 3 à 4 dong Kœn (soit 0$45 à 0$55 environ). Des Leus, qui viennent des Sib song Panh na, échangent aussi de l'opium contre cette soie filée qu'ils rapportent dans leur pays. Le commerce avec les Chinois ou les Leus se fait beaucoup par échanges, surtout contre de l'opium, dont les Laos usent jusqu'à l'excès.

La laque est échangée principalement à Ta-Khoa ou du côté de Cho Bo contre du sel, qui fait défaut aux gens des hoa panh. Un kilog. de « laque » s'échange contre 4 kilogs de « sel » ou un poids de 2 dong Kœn d'opium. Pour un kilog. de « vang sao », on donne 5 kilogs de sel ; le « sanien » ou « cardamum » se vend 0$10 le kilog. annamite, soit 10 $ le picul de 60 kilogs français, le même prix que la laque.

C'est par échanges surtout qu'il faudrait procéder, au début, pour étendre le commerce. Il serait de plus grand profit, aux gens qui viendraient ainsi commercer, de se servir de bœufs porteurs au lieu d'employer des coolies. En outre que les Laotiens, pas plus que les Thaïs, ne font volontiers le métier de coolie, le prix de transport serait moins élevé en se servant de bœufs porteurs, sur lesquels on peut mettre un minimum de 50 à 60 kilogs français. Il n'y aurait qu'une mise de fonds initiale à sacrifier.

Capitaine Bobo,
de l'Infanterie de marine.

PROGRÈS INDUSTRIEL DE LA CHINE

L'ouverture de la Chine au commerce devient de plus en plus une réalité. Les marchandises européennes pénètrent à l'intérieur du Céleste-Empire, et les produits chinois en sortent ; les Européens s'installent dans les grands centres, mais les Chinois se réveillent peu à peu de

Digitized by Google

leur torpeur et créent des usines et des manufactures. C'est là un symptôme qui ne manque pas de gravité. On en jugera par le rapport de M. Dautremer, consul de France à Hankéou, dont nous publions les extraits suivants :

Il y a bientôt 7 ans, lorsque je suis arrivé pour la première fois à Hankéou, en 1891, j'ai trouvé une ville un peu en décadence. Les maisons anglaises qui jusque-là avaient été les seules à faire du commerce dans ce port, s'en allaient les unes après les autres et j'ai assisté à de nombreuses ventes aux enchères; de toutes les anciennes maisons une seule était restée.

Je ne considère pas, en effet, comme maisons de commerce les agences des compagnies de vapeurs qui font le service de la navigation du Yangtse entre Sanghaï, Hankéou et Itchang. Les Russes, eux, se confinant dans leur commerce de thé, continueraient leurs affaires avec la Russie, sans essayer quoi que ce soit d'autre. Trois maisons allemandes faisaient le commerce d'exportation de matières premières et il n'existait aucune maison française. Les seuls Français résidant alors à Hankéou étaient trois employés des douanes impériales.

Les choses ont beaucoup changé aujourd'hui : les Anglais n'ont pas augmenté en nombre, mais les Allemands ont pris une place considérable. Les 3 maisons existantes ont augmenté le nombre de leurs employés; deux nouvelles maisons se sont installées, et actuellement trois autres Allemands vont installer une albuminerie.

Les Français se trouvent maintenant représentés par quatre maisons : MM. Olivier, de Langenhagen et Cie; Racine, Ackermann et Cie; Seunet frères; L. Vrard et Cie. Un syndicat marseillais vient s'établir dans deux mois, ayant comme agent M. Grosjean, qui a fait partie de la mission lyonnaise en 1896-97.

Les Russes enfin, se sont accrus également : de nouvelles fabriques de thé se sont élevées et le nombre des résidents s'est augmenté rapidement; ils semblent vouloir s'occuper d'autres genres de négoce; quelques-uns essayent.

Les Japonais sont représentés par deux maisons de commerce.

Quant aux indigènes, ils ont marché de l'avant. Deux manufactures de coton sont installées à Outchang, capitale de la province, en face de Hankéou; une manufacture de soie est en pleine activité et une association s'est formée qui a construit une manufacture d'allumettes, genre

Digitized by Google

suédois, aujourd'hui en plein rapport. Les usines métallurgiques de Hanyang, dont on avait presque désespéré lorsqu'elles se trouvaient momentanément sous le contrôle allemand, sont également en bonne voie depuis qu'elles sont retombées dans les mains de leurs fondateurs, les Belges. Elles fournissent déjà presque tous les rails pour les chemins de fer du nord de la Chine, et les ingénieurs qui les dirigent espèrent pouvoir fournir les rails pour le chemin de fer de Hankéou à Pékin. Ils en font plusieurs millions de tonnes par mois.

Placé au centre de la Chine, sur la grande artère commerciale, Hankéou ne peut manquer de prendre un essor considérable, lorsque les deux lignes de Hankéou-Pékin et de Hankéou-Canton seront achevées. Là afflueront, en effet, toutes les marchandises des différentes provinces et il est hors de doute que ce port deviendra le grand marché de toute la Chine. Pénétrant au nord par les provinces du Honan et du Tchéli, au sud par celles du Houman, du Kiangsi et du Kouang tong, on peut dire que ce chemin de fer mettra en œuvre toutes les forces latentes de la Chine, encore aujourd'hui endormies, sauf dans les ports ouverts.

EXPLORATEURS ET VOYAGEURS

M. *Foureau* (XXIII, 619) a quitté Ouargla avec le commandant Lamy se dirigeant par El Biodh sur Timassinin. Son escorte, placée sous les ordres du capitaine Reibell, est forte de 180 tirailleurs algériens et possède 2 canons à tir rapide, afin de pouvoir défendre son convoi qui compte de 900 à 1 000 chameaux et plusieurs centaines de chameliers, contre les attaques des Touareg. Une autre colonne suit la mission Foureau dans le but d'établir à Timassinin, un poste semblable à celui de Fort Mac-Mahon. Timassinin se trouve à environ 450 kilomètres sud d'Ouargla et 500 kilomètres d'In-Salah.

Le lt *Blondiaux* (XXIII, 45), est rentré en France après 15 mois d'exploration dans les bassins du Cavally et du Sassandra. Les bandes de Samory l'ont beaucoup gêné dans sa mission, ainsi que des peuplades anthropophages comme les Diohas. Entouré par 500 de ces derniers avec sa troupe qui ne comptait qu'une quarantaine d'hommes. il ne put que difficilement continuer sa route. En rentrant au Sénégal, le lt Blon-

Digitized by Google

diaux a pris part au siège de Sikasso. Les documents qu'il rapporte permettent d'établir la frontière franco-libérienne soit en suivant le cours de la rivière Dionou, soit celui de la rivière Nuon, puis ensuite la ligne de partage des eaux des rivières St-Paul et Sassandra.

M. *Guillaume Grandidier* (XXIII, 240), après avoir fait, à son arrivée à Madagascar, des fouilles sur la côte (avril 1898), a poussé jusqu'à Mahabo, ancienne capitale du Ménabé. Arrivé en mai à Tulléar, il a essayé de pénétrer dans le pays des Mahafales, mais n'a pu y parvenir en raison des troubles existants. Il a étudié alors le cours de la rivière Onilahy, ou Saint-Augustin, et a fait d'importantes collections de fossiles notamment de la grosse tortue et de l'*œpyornis*, l'oiseau géant de Madascar. De Tulléar, il s'est rendu au poste de Beraketa, sur le Sakondry, puis a remonté l'Onilahy et est arrivé au pays des Antanosses émigrés, après avoir échappé à une bande de Mahafales. Après avoir traversé pendant 5 jours un pays entièrement désert, il est arrivé à Ihosy, où il a assisté à l'incendie du village et du poste militaire. Enfin, le 16 septembre, il entrait à Fianarantsoa. De là, après avoir visité l'Ikongo, il devait se rendre à Tananarive.

L'explorateur *Cavendish*, qui a renoncé au nouveau voyage qu'il devait accomplir au pays des Somalis (XXIII, 175), s'est rendu au Zambèze, et a commencé l'installation du télégraphe dans la région la plus septentrionale du territoire de la Rhodésia.

Dans une lettre adressée au ministre des affaires étrangères, le prince *Henri d'Orléans*, déclare renoncer à son projet d'exploration en Abyssinie. Son but était de tendre la main à la mission Marchand et de lui porter des renforts sur le Nil, à travers l'Abyssinie. Mais, mal secondé dans les sphères gouvernementales, il ne put réunir à temps les éléments nécessaires au succès de la mission, et après 2 voyages en Abyssinie, abandonne un projet rendu inutile par le rappel de l'expédition Marchand.

On annonce la mort du colonel *Coello*, président de la Sté de géographie de Madrid. Il avait été chargé, par son gouvernement, de la direction de tous les travaux géographiques, géodésiques et géologiques. Son œuvre la plus importante est l'atlas des provinces espagnoles en 65 feuilles, à l'échelle du 1.200.000. Né en 1822, il avait fondé, en 1876. la Sté de géographie de Madrid. Il fut le promoteur de plusieurs expéditions en Afrique : au Maroc, au Rio de Oro et dans l'Adrar.

Digitized by Google

NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES ET COLONIALES

AFRIQUE

Tunisie : *Arsenal de Bizerte* — A l'occasion du voyage du ministre de la marine, le *Yacht* indique les travaux en exécution à Bizerte. Le lac qui communique par un goulet avec la baie de Sebra, est une vaste nappe d'eau dans laquelle on peut décrire un cercle de 3 milles de diamètre ; on y trouve des profondeurs de 10 mètres au moins. Sidi-Abdallah, situé au fond du lac, près du ruisseau qui le relie à une seconde nappe d'eau presque aussi étendue, le lac Ishkel, dont l'eau est douce, a été choisi comme point d'établissement d'un arsenal. Deux digues de 500 et 800 mètres y seront achevées sous peu. Le fond sera creusé entre elles, à la profondeur de 10 mètres. Sur les 700 hectares que la Marine s'est réservée à terre, on élèvera des ateliers, magasins et dépôts de charbon ; un bassin de radoub de grandes dimensions y sera creusé. Ces travaux qui devraient être exécutés depuis longtemps assureront à Bizerte le rang qu'il doit avoir comme port de guerre. Il ne restera plus qu'à le fortifier et à lui donner une garnison sérieuse. Près de Sidi-Abdallah, on a fondé récemment une nouvelle cité baptisée du nom de Ferryville.

Bou Grara. — Une grande nappe d'eau, le lac ou mer de Bou-Grara, s'étend, au sud de la Tunisie, derrière la grande île de Djerba, dont le point culminant est de 30 mètres au plus. Le meilleur chenal pour y pénétrer se trouve près du village d'Adjim ; la navigation y est rendue difficile, même pour un torpilleur, par les bancs de sable et de petits fonds, mais est facilitée aujourd'hui par un balisage. Le grand lac a, dans l'intérieur, des fonds de 15 et 16 mètres. En draguant les 2 chenaux qui y conduisent, on pourrait, à peu de frais, y établir un excellent mouillage abrité.

Soudan français : *Mission de Trentinian.* — Le général de Trentinian, qui a récemment occupé les fonctions de gouverneur du Soudan, s'est embarqué le 19 nov. pour y retourner au même titre, en remplacement du colonel Audéoud. Pendant les 2 années de sa 1e administration, il a introduit dans le budget de la colonie de sages mesures d'économie, tout en développant avec succès la production et le mouvement commercial du Soudan. Son retour sera d'autant plus apprécié qu'il emmène avec lui une mission d'hommes techniques, chargés de faire connaître et de développer les productions de la colonie. Parmi eux se trouvent : M. Coppolani, attaché aux affaires indigènes de l'Algérie, particulièrement initié sur les relations des confréries musulmanes; M. Jacquey, ingénieur agronome, chargé de l'étude du coton; M. Fauque, connu par ses études sur le caoutchouc à Java et en Birmanie; M. Hamet, ingénieur; M. Bastard, publiciste; un ingénieur électricien; 2 botanistes et un peintre. Grâce à l'impulsion que le général de Trentinian ne manquera pas de donner à ces spécialistes, le Soudan, aujourd'hui pacifié, ne saurait manquer de devenir peu à peu une colonie productive.

Côte d'Ivoire : *Étude de chemin de fer.* — Une mission d'officiers du génie, dirigée par le capitaine *Houdaille*, s'est embarquée le 25 nov. à Mar-

Digitized by Google

seille pour la Côte d'Ivoire. Elle comprend les capitaines Crosson, Duplessis, Thomasset, le lt Macaire, l'adjudant Borne et une quinzaine de sous-officiers et de sapeurs. Son but est d'étudier un avant-projet de voie ferrée allant de la Côte d'Ivoire à l'intérieur. Aucune étude technique n'ayant encore été faite, la mission reconnaîtra les trois voies suivantes : La 1re allant de Grand Bassam vers le nord par le Comoé, la 2e de Grand Lahou à Kong par Tiassalé, la 3e passant entre le Comoé, et le Bandama.

La capture de Samory et la pacification qui en est la conséquence vont permettre de développer la vie économique de ces régions.

Haut-Dahomey : *Organisation en cercles.* — Le *Journal Officiel du Dahomey* du 15 août 1898 a publié un arrêté divisant en 4 cercles les territoires du Haut-Dahomey compris entre le Niger, le Soudan français, la colonie allemande du Togo, le 9e parallèle et la colonie anglaise de Lagos.

Le cercle de Gourma (1) comprend les provinces de Fada N'Gourma, de Pama, de Matiacouali, de Kodiar, de Botoa et dépendances; il est limité au nord par le Soudan français et le Togo, à l'est par le Zaberma ou Dendi et la province indépendante de Baniquara, au sud par la province de Kouandé.

Le cercle de Djougou-Kouandé est formé par les royaumes de Kouandé, de Djougou, les pays Kafiris et leurs dépendances; ce cercle est limité au nord par le Gourma, à l'est par les provinces de Bouay et Parakou, au sud par le cercle de Savalou-Carnotville et à l'ouest par le Togo.

Le cercle du Borgou est formé par les provinces de Nikki et Parakou et leurs dépendances; ce cercle est limité au nord par la province de Bouay, à l'est par la colonie anglaise de Lagos, à l'ouest par la province de Djougou et au sud par le cercle de Savalou-Carnotville.

Le cercle du Moyen-Niger est formé par les provinces de Bouay et de Kandi, par le pays indépendant de Baniquara et les territoires du Zaberma ou Dendi, situés sur les deux rives du Niger, et leurs dépendances; ce cercle est limité au nord par le Soudan français et la frontière franco-anglaise du 14 juin 1898, à l'est par cette même frontière, au sud par les provinces de Nikki et de Parakou et à l'ouest par le Gourma et la province de Kouandé.

Ces 4 cercles sont administrés par des résidents placés sous la direction du commandant supérieur du Haut-Dahomey.

Madagascar : *Colonisation militaire*. — Le général Gallieni a publié, le 9 juin, dans le *Journal Officiel*, une circulaire prescrivant aux chefs de corps, commandants de territoire et de cercle, de mettre les militaires qui ont l'intention, une fois libérés, de devenir colons, à la tête, dès leur dernière année de service, d'une exploitation agricole. Ils seront ainsi mis à même de s'assimiler les procédés de culture et d'élevage qu'ils auront à appliquer plus tard. Le général Gallieni enjoint aussi aux commandants de poste d'aider les anciens soldats devenus colons à recruter la main-d'œuvre dont ils ont besoin; des avances de fonds pourront même leur être faites. Mais

(1) Voir la carte de l'Hinterland du Dahomey, *Rev. Fr.* av. 1898, p. 201.

Digitized by Google

avant cette circulaire, ces mesures d'encouragement avaient été appliquées dans l'île et avaient donné d'excellents résultats.

Cultures. — Des expériences ont été faites au jardin d'essais de Nahanisana sur un certain nombre de cultures. Il en résulte que le sarrazin pousse en Émyrne avec la plus grande facilité. L'avoine a donné de moins bons résultats, mais cependant 2 des 6 variétés essayées paraissent réussir. Les essais de maïs de fourrage n'ont réussi qu'à moitié. La patate indigène, dite sihanaka, pourra être utilisée comme plante fourragère.

Port de Tulléar. — On éprouve une véritable satisfaction, dit une correspondance du *Temps* du 4 octobre, après avoir longé, depuis Majunga, la côte ouest sans rades ni abris sérieux, avec des barres souvent impraticables, à pénétrer dans l'excellent petit port de Tulléar, bien fermé par la terre et une ligne de récifs qui le protège contre les vents du large, il n'a qu'un inconvénient, c'est, à la basse mer, la grande laisse qui retient les embarcations à 1.200 ou 1.500 mètres du rivage et oblige le voyageur à faire ce trajet en filanzane ou sur les épaules des indigènes. Il faudrait donc, si l'on voulait profiter des grands avantages que présente ce merveilleux point de débarquement, y construire un wharf; cette question est à l'étude.

Il faut ajouter que le port de Tulléar, le seul que l'on trouve sur la côte occidentale après Majunga, a devant lui un brillant avenir. Autrefois, malgré l'état troublé du pays, les traitants y faisaient un commerce assez important de caoutchouc, bœufs, pois du Cap, tortues, etc.; la pacification du pays ne peut qu'en développer la prospérité. Toutes les maisons de commerce, tous les colons établis dans l'île de Nossi-Vé, où ils trouvaient un refuge contre les incursions des indigènes de l'intérieur, se sont transportés à Tulléar, et il ne reste plus personne sur l'îlot de sable qui fut le siège d'une résidence.

Ouganda : *Chemin de fer.* — La construction du Chemin de fer de l'Ouganda avance rapidement.. En mars dernier, le rail atteignait le kilomètre 423. La pose de la voie a dépassé le deuxième parallèle sud et les travaux préparatoires sont achevés sur la moitié de la distance, entre Monbassa et le lac Victoria. Entre Monbassa et Toto-Andei (261 kil.), il n'y a que quatre endroits où l'on trouve de l'eau ; le sol est accidenté et couvert d'épines. La section comprise entre la côte et Voi a été livrée à l'exploitation le 15 décembre 1897 et le 20 août 1898, on a inauguré 100 autres kilomètres. Actuellement, la ligne est exploitée entre Kilindini (près Monbassa) et Toto-Andei, sur une longueur de 261 kil., qui comporte 13 stations. La station de Voi est à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Il y a un train par jour en chaque sens. On part de Kilindini à 8 h. m. et on arrive à Voi, où on passe la nuit, à 5 h, s. On repart à 7 h. m., pour arriver à Toto-Andei à 11 h. du matin.

Anglais au Nil. — L'expédition du major Macdonald ayant été arrêtée pendant plus d'une année par la révolte des troupes soudanaises de l'Ouganda, force lui avait été de renoncer à atteindre le Nil, pour prévenir la mission Marchand à Fachoda. La rebellion de l'Ouganda étant considérée comme ter-

Digitized by Google

minée, les Anglais ont repris leur projet de descendre le Nil jusqu'au Soudan. Le *Times* (23 nov.) a publié une lettre datée de Foweira-Fort (Unyoro), 20 août, donnant des détails sur une expédition qui était sur le point de partir de cet endroit dans la direction du Nord, en suivant le Nil. La colonne principale, sous les ordres du major Martyr, accompagné de 8 officiers anglais, devait partir de Fajao et se diriger vers Dufileh, en se servant du Nil. L'autre colonne, commandée par le capitaine Carleton, devait aller par terre de Foweira-Fort, *viâ* Fatiko, à Dufileh, d'où les deux colonnes réunies devaient se rendre à Lado, pour s'y arrêter pendant un temps considérable, y établir une station et y réunir des vivres et du matériel.

Soudan oriental : *Service médical à l'armée anglo-égyptienne.* — Une des causes de la parfaite réussite de l'expédition anglo-égyptienne de Khartoum, a été incontestablement sa merveilleuse organisation sanitaire et médicale. Un médecin était affecté à chaque bataillon, escadron et batterie. Dans chaque bataillon, 32 hommes exercés étaient désignés d'avance, en cas de besoin, pour donner les premiers soins aux blessés ou malades et assurer leur transport dans les hôpitaux volants qui suivaient les brigades; chaque brigade disposait de 5 hôpitaux de ce genre, avec médecin et 25 hommes pour chacun, sous les ordres d'un médécin principal. Les blessés étaient transportés, de ces hôpitaux volants, à des embarcations amarrées dans le fleuve et pouvant recevoir 200 hommes. Deux installations pour la production et l'utilisation des rayons Rœntgen, avaient été faites sur ces bateaux.

Entre Khartoum et Atbara, il y avait 8 lignes d'hôpitaux de communication de chacun 50 lits; au camp d'Atbara, on avait édifié un hôpital un peu plus confortable pour 250 hommes, qui recevaient les soins de 6 médecins. Enfin, l'hôpital d'Atbara était relié par des trains spéciaux à 2 autres hôpitaux construits en aval, l'un à Abadéahn, l'autre à une vingtaine de kilomètres de Berber. Chaque canonnière avait son médecin. Les instruments et les médicaments n'ont jamais manqué. Cette excellente installation ne profita point aux blessés mahdistes; car ceux-ci, ainsi que nous le confirme une polémique entre journaux britanniques, furent égorgés de sang-froid par les vainqueurs sur le champ de bataille d'Omdurman.

ASIE

Perse : *Les Anglais à Bouchir.* — Une note de Bombay, 26 octobre, adressée aux *Débats*, dit qu'il y a environ six mois, l'Imperial Bank of Persia s'était fait attribuer le contrôle des douanes de Bouchir, comme garantie d'une avance de 1.250.000 fr., au gouvernement persan. C'était la mainmise par les Anglais, en vertu d'une ligne de conduite dès longtemps suivie, sur le port le plus important du golfe Persique, en même temps que l'introduction de procédés d'administration plus honnêtes, sans doute, mais aussi plus rigoureux. Cette mesure provoqua, de la part des marchands du lieu, une opposition d'autant plus vive que le souci de leurs intérêts y avait autant de part que le patriotisme.

Digitized by Google

La population de Bouchir, ameutée, se souleva; mais les Anglais ayant pris aussitôt prétexte de ces troubles pour débarquer des troupes de marine, les adversaires de leur influence ont eu recours à d'autres moyens plus efficaces, bien que moins bruyants. On est parvenu à se débarrasser de la Banque en lui faisant rembourser purement et simplement son avance. C'est un échec pour la politique anglaise d'intervention à outrance dans le golfe Persique.

Hong-Kong : *Renforcements.* — Les Anglais ne se sont pas contentés d'agrandir considérablement leur territoire de Hong-Kong aux dépens de la Chine; ils ont, depuis plusieurs années, renforcé sans arrêt la défense de leur possession, qui n'a, d'ailleurs, jamais cessé de se développer. Actuellement, la colonie renferme 240.000 habitants, dont 12.000 blancs, soit 50 0/0 de plus qu'en 1889.

Pour mettre Hong-Kong, dépôt de charbon, en état de défense, en plus des batteries et des travaux de défense qui étaient en cours de construction en 1889, une grande quantité de canons se chargeant par la culasse, du calibre de 23 c., a été installée sur l'île de Stonecutter et dans la passe de Lye Ee Moon, ce qui s'oppose à toute entrée dans le port ou dans la rade. Ces pièces, dit l'*Engineer*, sont dans des casemates protégées par des plaques d'acier, et s'ajoutent aux batteries de 15 c., aux lourdes pièces assez vieilles qui furent installées à la suite du plan de défense de sir William Crossman. Au sommet du Peak, à une altitude de 540 mètres, une série de batteries de 23 c. est en fin d'achèvement, et on y a joint des « chercheurs de position du système Watkin » installés dans le roc. Ces dernières pièces pourront tirer par-dessus tout le Lamma Channel et les approches de la rivière Pearl. Le feu plongeant de canons de si gros calibres (pouvant lancer un projectile de 172 kg.), effectué par des batteries possédant un si haut commandement, peut s'opposer à toute approche d'un ennemi venant de l'ouest. A l'est, la passe de Lye Ee Moon, large d'un demi-mille seulement, est gardée de la même manière. »

L'approvisionnement, d'eau qui se trouve près de Tytam Took, au sud de l'île, est assez précaire; l'eau coule vers la ville de Victoria par une petite galerie percée dans le roc sur une longueur de 2 milles. On travaille en ce moment à la protection de cette source, et le réservoir actuel sera beaucoup agrandi, pour tenir compte de l'énorme consommation d'eau de la colonie. Les docks d'Aberdeen ne sont couverts encore par aucune bouche à feu, mais l'île de Stonecutter est hérissée de canons et protège le bassin d'échouage et les immenses docks de Kowloon.

Mékong : *Navigabilité.* — MM. Ytier, lt de vaisseau, Desbos, ingénieur des ponts et Morin, lt de la légion étrangère, ont fait un intéressant rapport sur la navigabilité du Mékong, aux basses eaux, entre Kratié et Stung-Treng.

Jusqu'en 1885, malgré les travaux de Doudart de Lagrée et de Francis Garnier (qui avaient indiqué, dès 1865, la possibilité de remonter avec un

Digitized by Google

bateau à vapeur jusqu'à Khône en franchissant les rapides de Sambor, de Préapatang et de Khondinh), la navigation à vapeur sur le Mékong ne dépassait pas Kratié. Grâce aux travaux du commandant Réveillère et des l^ts de vaisseau de Fésigny et Heurtel, de 1885 à 1889, la navigation à vapeur entre Kratié et Khône fut réalisée aux hautes eaux.

La Cie des Messageries fluviales construisit, en 1892, un bateau, le *Bassac*, assurant pendant les hautes eaux un service hebdomadaire entre Pnom-Penh et Khône, le barrage de Khône étant infranchissable pour les vapeurs.

En 1893, le service des travaux publics de Cochinchine établissait dans l'île de Khône, une voie ferrée destinée à transborder la canonnière *La Grandière*, commandée par le l^t de vaisseau Simon, chargé d'étudier la navigation du Mékong supérieur. Cette voie ferrée, dont le tracé a été modifié en 1896, après le transbordement des bateaux de la Cie des Messageries fluviales, le *Garcerie* et le *Colombert*, est mise à la disposition du commerce pour le transbordement des marchandises de Khône ouest à Khône sud, distants de 6 kilomètres.

En 1894, le l^t de vaisseau Georges Rabaglia conclut à la possibilité de remonter de Kratié à Khône au moment des basses eaux; il descendit un chenal sur l'*Argus* avec 1^m 20 de crue à Stung-treng correspondant à une montée de 2^m 50 à Kratié.

En 1896, l'administration du Laos a créé, avec le vapeur l'*Argus*, un service permanent reliant Khône à Stung-treng sur 60 kilom. En même temps, M. Catoire était chargé d'exécuter des travaux pour améliorer la navigabilité du Mékong au-dessus de Kratié. Il paraît inutile de baliser une ligne présentant des dangers, à l'aide d'ouvrages distants de un mille environ; la violence du courant, dont la direction varie d'un point à un autre, empêche absolument la navigation d'un bateau suivant des alignements définis par des points aussi éloignés.

La chaloupe à vapeur le *Sambor* est le 1er bâtiment qui fit le trajet aux basses eaux de Kratié à Stung-treng. Cette chaloupe calant 1^m 50, les 0^m 50 de tirant d'eau qu'elle a de plus que le bateau dont le type est donné par le comité de navigation du Mékong, compensent largement les 0^m 35 de différence entre l'étiage de cette année et l'étiage des années précédentes. Le *Sambor* ayant pu franchir tous les obstacles, la mission Ytier, Morin et Desbos pense que le Mékong sera navigable entre Kratié et Stung-treng, aux basses eaux, pour un bateau calant 1 mètre, aux conditions suivantes : 1° Que le bateau donnera 12 nœuds aux essais; 2° Qu'il y aura à bord un pilote taïcon, connaissant la passe des basses eaux; 3° Que les passages difficiles, entre autres ceux de la Doucreacle, Sambor et Samboc auront été dérochés et que de petites bouées baliseront la route lorsque le chenal ne sera pas suffisamment indiqué.

L'extraction des roches est commencée sous la direction du capitaine Denis, des Messageries fluviales de Cochinchine.

Chine : *Massacre du P. Chanès.* — Les *Missions catholiques* de Lyon ont

Digitized by Google

publié le récit du massacre d'un missionnaire et de 13 de ses catéchumènes dans une chapelle située à Pak-Tong, sous-préfecture de Pok-Lo, préfecture de Houi-Tchéou, à 35 lieues à l'est de Canton.

Le P. Chanès, à la suite de tracasseries dont les chrétiens étaient victimes, s'était rendu à Pak-Tong et avait pu obtenir une indemnité des mandarins. Tout à coup, le 14 octobre, sur un mot d'ordre, un groupe de païens s'élance vers la chapelle, située en dehors des murs de Pak-Tong. Il était 8 h. du matin. Le P. Chanès était là avec 20 chrétiens ou catéchumènes. Surpris par cette masse d'individus armés ou menaçants, ils ont à peine le temps de fermer les portes. A grands coups de hache, on essaye de les enfoncer. Ne réussissant pas, les meneurs vont chercher quelques charges de paille, de bois et du pétrole. Ils disposent le tout à la porte de la chapelle et y mettent le feu. Bientôt les flammes s'élèvent de tous côtés. Il était dix heures.

Il y avait dans l'église 7 catéchumènes. Le père les exhorta à la contrition et au sublime sacrifice de leur vie, puis il les régénéra dans les eaux salutaires du baptême. Les chrétiens se confessent et tous reçoivent avec l'absolution l'indulgence plénière. Ils étaient prêts. Ils pouvaient mourir.

Leur tourment durait depuis 7 heures : le feu avait dévoré les portes : du dehors les balles sifflaient dans la chapelle, lorsque tout à coup le mandarin militaire de la localité, traversant les rangs des émeutiers, entre dans l'église. Que vient-il faire ? Un léger espoir se glisse dans le cœur des prisonniers... Il ne dura pas longtemps. Il venait sauver un de ses parents. Le P. Chanès le connaissant, le prie de l'emmener avec tous ses chrétiens. Le mandarin Wing Tching Tchong fut impitoyable et refusa net.

A peine ce haut fonctionnaire était-il sorti avec son parent que la foule se précipite à l'intérieur. Le père était à genoux au pied de l'autel, offrant à Dieu son sacrifice. Une balle l'atteint à la jambe, une autre en pleine poitrine le traverse de part en part. Une 3e lui laboure la tempe droite. Malgré ses blessures, le père était encore vivant. Les assassins se jettent sur lui à coups de couteau, le frappent violemment au cœur et d'un coup de hache lui fendent le crâne, d'où jaillit une partie de la cervelle. Le sacrifice était consommé. En ce moment, quelques chrétiens se perdirent dans la foule et eurent la vie sauve. Les 13 qui furent massacrés avec le père eurent presque tous la tête tranchée. Ils étaient tellement défigurés que plusieurs d'entre eux n'ont pu être reconnus. Il était 4 heures. La chapelle est pillée et démolie de fond en comble.

Il est à remarquer que, pendant le siège de la chapelle, qui a duré près de 9 heures, aucun mandarin, aucun soldat n'est venu au secours du missionnaire. Les soldats, pourtant, n'étaient éloignés que de 2 *li* (800 mètres), le mandarin militaire était à 30 pas et tous les autres à moins d'un kilomètre. Depuis, le sous-préfet a été révoqué. Se sentant coupable, il s'est fait justice en s'empoisonnant.

AMÉRIQUE ET DIVERS

États-Unis : *Croisière du Saint-Louis.* — Les Américains, qui manquaient

Digitized by Google

de navires légers et rapides dans la guerre contre l'Espagne, ont su tirer un excellent parti de leurs vapeurs de commerce ou de plaisance transformés en croiseurs auxiliaires. Les grands paquebots de l'*American Line* à marche rapide, ont rendu particulièrement de bons services. Le *Moniteur maritime* retrace la croisière de l'un de ces paquebots, le *Saint-Louis*.

Réquisitionné le 24 avril 1898, il sortait de New-York 6 jours après, avec son artillerie en place, ses munitions et 4.000 tonnes de charbon disponibles. Les officiers et les matelots du paquebot avaient reçu simplement des commissions les transformant en soldats; on leur avait seulement adjoint un commandant, des officiers et des canonniers.

Ainsi transformé en croiseur auxiliaire, le *Saint-Louis* se rendit entre la Guadeloupe et Haïti en vue d'observer le passage de l'escadre espagnole. Le 15 mai, il était chargé de couper les communications télégraphiques de Cuba. Trois jours après, il était devant Santiago, cherchant à rompre le câble de la Jamaïque. Après avoir, au lever du jour, ouvert le feu contre le fort de Morro, il s'avança jusqu'à 3 milles de terre et jeta ses grappins dans l'espoir de draguer le câble. Ce fut seulement vers midi, sous un feu très vif mais peu précis de l'ennemi qu'il l'accrocha, à un mille 1/4 seulement de la côte. Tout en travaillant à relever le câble et à le couper, les Américains couvraient de projectiles les batteries espagnoles. Le *Saint-Louis* tira ainsi 172 coups de canon et ne reçut que quelques boulets dans son gréement. Le 19 mai, il se rendit à Guantanamo pour couper le câble touchant à Haïti; mais il fut reçu par une canonnière espagnole dont les pièces, d'une portée supérieure à celles du croiseur, ne permirent pas à celui-ci de couper le câble. Le *Saint-Louis* se dirigea alors sur Haïti où il procéda à la section du câble « en deça de la limite de 3 milles des eaux territoriales neutres ». Plus tard, il servit au transport des dépêches, au maintien du blocus de Cuba et captura 2 bâtiments espagnols. Enfin, il transporta les marins espagnols faits prisonniers à Santiago et prit part au convoi des troupes envoyées à Puerto-Rico.

L'Amirauté américaine a reconnu l'utilité des grands paquebots transformés en croiseurs; elle a du reste généreusement payé les services des 4 paquebots de l'*American Line* « St-Louis, St-Paul, Yale et Harward », en donnant à celle-ci une indemnité de 7 millions 1/2 de francs.

Allemagne : *Expansion coloniale.* — Les diverses colonies de l'Allemagne en Afrique ont une superficie d'environ 2.133.000 kil. carrés et renfermaient, au 1er janvier 1897, 3.913 résidents européens, dont 2.182 allemands.

La colonie du Togo est la seule qui se suffise à elle-même.

Les forces militaires allemandes en Afrique comprennent 962 officiers et soldats allemands et 2.050 soldats coloniaux, sans compter les forces de police. Les dépenses de la Métropole pour 1898-99 sont évaluées à 11 millions 1/2 de francs, en augmentation de 1.475.000 francs sur l'exercice précédent.

Le commerce total a été, l'an dernier, de 41 millions de francs, dont 28 millions d'importations. L'Allemagne n'entre que pour 42 0/0 dans ce total.

Digitized by Google

Presque toutes les exportations du sud-ouest africain vont en Angleterre et un quart des importations vient de territoires anglais. Près de la moitié des importations de l'Afrique orientale allemande provient des Indes et la plus grande partie des exportations va à Zanzibar pour y être transbordée.

Colonies françaises : *Colons.* — M. Franck Chauveau, dans son rapport sur le budget colonial de 1898, au Sénat, a constaté que le total des colons établis dans nos colonies était de plus de 4 300 (en 1897), dont 1 444, soit environ le tiers, en Nouvelle-Calédonie, 1 032 à Madagascar et dépendances, 447 au Tonkin et en Annam, 367 au Sénégal, 323 à Tahiti, 272 en Cochinchine et au Cambodge, 138 au Dahomey, 90 au Congo, 82 en Guinée, 52 à la Côte d'Ivoire, 40 au Soudan, 21 à la côte des Somalis (Obock), 19 dans l'Inde française. On n'a pas les chiffres des colons établis à la Réunion, la Martinique, la Guadeloupe, la Guyane, Saint-Pierre et Miquelon.

Sur les 4 300 colons, il y a environ 380 industriels, 950 agriculteurs ; les commerçants forment le reste, c'est-à-dire environ 3 000.

Les agriculteurs se répartissent ainsi : 763 en Nouvelle-Calédonie, 105 à Madagascar, 59 en Cochinchine et au Cambodge, 23 en Annam et au Tonkin, 1 à Tahiti. Il n'y en a aucun dans nos autres possessions, sauf nos colonies séculaires qui sont de véritables départements français.

Il y a 210 industriels au Tonkin et en Annam, 49 en Nouvelle-Calédonie, 36 en Cochinchine et au Cambodge, 32 à Madagascar, 27 au Sénégal, 19 à Tahiti, etc.

Les commerçants sont au nombre de 632 en Nouvelle-Calédonie, 340 au Sénégal, 303 à Tahiti, 214 au Tonkin et en Annam, 177 en Cochinchine et au Cambodge, 138 au Dahomey.

Il résulte de ces chiffres que la Nouvelle-Calédonie a seule jusqu'ici attiré un nombre notable de colons et que Madagascar est en bonne voie à ce point de vue ; on est surpris aussi de voir le rang supérieur qu'occupe dans cette statistique notre petite colonie de Tahiti, mais on est attristé par les chiffres dérisoires des colons établis au Soudan, par exemple. Il est vrai que les communications y sont si difficiles !

Marine française : *Construction rapide.* — Les chantiers maritimes français ont la réputation d'être fort longs pour achever la construction des navires de guerre. Aussi considère-t-on, à bon droit, comme un vériable tour de force le lancement (1er septembre) du cuirassé d'escadre *Iéna*, qui avait été mis en chantier le 15 janvier 1898, à Brest. On a donc mis 7 mois 1/2 seulement pour construire ce navire ; c'est un exemple unique, car il fallait généralement 2 à 3 ans pour faire un travail semblable.

A titre de curiosité, rappelons qu'entre la mise en place de la 1re pièce et le lancement, il avait fallu 25 mois pour le *Charles-Martel*, 15 mois 1/2 pour le *Charlemagne*, 9 mois 1/2 pour le *Gaulois* qui détenait jusqu'alors le second en vitesse.

Le délai compris entre l'ordre de construction et le lancement a été de

Digitized by Google

36 mois pour le *Charles-Martel*, de 24 mois 1/2 pour le *Charlemagne*, de 21 mois pour le *Gaulois*, et de 17 mois pour l'*Iéna*. C'est un progrés considérable si l'on songe qu'il a fallu 10 années pour construire des cuirassés comme le *Magenta*, le *Marceau*, etc. Mais, ce qu'il faut ajouter, c'est que l'*Iéna* ne sera complètement armé et n'aura terminé ses essais que dans 2 à 3 ans. C'est encore beaucoup.

Ce dernier cuirassé d'escadre terminé coûtera 28 millions 1/2; on a employé environ 1.000 hommes par jour aux travaux de construction.

Escadres françaises : *Composition*. — Par suite de l'envoi de la Méditerranée dans l'Océan, et vice-versâ, de divers bâtiments la composition des escadres de la Méditerranée et du Nord, a été profondément modifiée.

L'escadre du Nord, vice-amiral Sallandrouze de la Mornaix, comprend 6 cuirassés : *Formidable, Courbet, Amiral-Baudin, Amiral Duperré, Dévastation, Redoutable*; 1 croiseur cuirassé : *Dupuy-de-Lôme*; 2 croiseurs : *Catinat, Surcouf* et plusieurs contre-torpilleurs et torpilleurs de haute mer.

L'escadre de manœuvres de la Méditerranée, vice-amiral Fournier, comprend 6 cuirassés : *Brennus, Masséna, Bouvet, Charles-Martel, Carnot, Jauréguiberry*; 5 croiseurs cuirassés : *Pothuau, Latouche-Tréville, Chanzy, Charner, Bruix*; 6 croiseurs : *Cassard, du Chayla, d'Assas, Linois, Galilée, Lavoisier* et un certains nombre de contre-torpilleurs et de torpilleurs de haute mer.

3 cuirassés : *Magenta, Marceau, Neptune*, formant la divison d'instruction, seraient prêts à suivre l'escadre dans les 48 heures.

En outre, une division de réserve comprenant les garde-côtes cuirassés : *Bouvines, Jemmapes, Valmy, Tréhouart, Caïman*, et le croiseur transport de torpilleurs la *Foudre*, se trouve en état de disponibilité armée.

Dans la Méditerranée, l'Angleterre possède une escadre permanente qui est égale en forces à notre escadre de manœuvres. Elle a en outre actuellement à Gibratar, une 2e escadre qui ne compte pas moins de 8 cuirassés.

BIBLIOGRAPHIE

Le plus populaire des Almanachs : l'**Almanach Hachette**, pour 1899, vient de paraître. En ses 436 pages illustrées de 1081 figures et 10 cartes en couleur, il renferme : d'abord des probabilités de temps, des conseils pratiques relatifs aux jardins, au ménage, à l'hygiène, le tableau des monnaies, poids et mesures, un barème pour faire ses payements, et ce merveilleux Agenda qui sert de calendrier, de mémento et de carnet de comptes.

Aux articles sur les ordres religieux de femmes, les Anglais au Soudan, Madagascar, la guerre hispano-américaine, les peintres français, l'histoire de l'habitation, etc., il faut ajouter : l'art de connaître, les bons et les mauvais serviteurs, les chances qu'une femme a de se marier, les grandes découvertes, l'automobilisme, les marines de guerre, etc.

Chaque acheteur de l'*Almanach* a droit d'utiliser des bons-primes qui lui remboursent 50 fois les 30 sous que lui aura coûté l'exemplaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXIII — 1898

Livraisons de 229 à 240

Les articles de fonds sont en *italique* et les noms d'explorateurs en CAPITALES.

Abyssinie : LEONTIEFF 496
— DE BONCHAMPS (*carte*) . 306 435 548
— *La mission de Bonchamps* . . . 480
— DE PONCINS. 371
— H. D'ORLÉANS . . 306 371 496 548
— *(Le prince Henri d'Orléans en)*. 151
— Lazaristes français 380
— Monnaies 248
— Traité avec l'Angleterre (*texte*). 185
Adamaoua : Epaves mission Mizon. 183
Afrique : Traversée ED. FOA . . 47 239
— ZINTGRAFF †. 47
Afrique allemande : Budget . . . 120
Afrique aust. anglaise : Télégraphe. 53
— E. HOYOS 238
— GIBBONS 238
— M. RHODES, directeur. 377
Afrique or^le anglaise : DELAMERE. 240
— CAVENDISH 47 175
— MACDONALD 122
(Voir **Ouganda**).
Alaska : Curieux lac 190
Algérie (Voir **Sahara**).
— Caravanes au Gourara. 550
— Contrebande du sud 437
— Gouverneur général 497
— Gouverneur (pouvoirs du). . . 241
— Huile et liège en Norvège. . . 180
— Naturalisations. 241
— Réorganisation administrative. 551
— Vins 307
Allemagne : Emigration. . 253 444 621
— Expansion coloniale 744
— Le *Kaiser-Wilhelm*. 127
— Lignes rapides (paquebots). 126 252
— *Les ports de Hambourg et Brême*. 98
— Marine marchande, progrès. . 252
— Sexennat naval. 315
Amérique du sud : H. MEYER . . . 610
Andorre (*La principauté d'*) (*carte*). 130
Angleterre : *Balles humanitaires anglaises* (*Dum-Dum*). 229
— Croiseurs auxiliaires anglais et français 557
— Traité Abyssin (texte). 185
— *La Chine et les prétentions anglaises* (cartes). 625
Angola : peste bovine. 246
Annam : DEBAY. 78
— P. DE BARTHELEMY 78
— *(M. BEL en) et au Laos* . . 78 163
— L'empereur à Saïgon 126
— Port de Tourane 311
— Famine 381
Arabie : *D.* CHARNAY 68
Arbre siffleur. 318
Asie (*Les explorations en 1897*) . 65 160
— CHAFFANJON (traversée) 72
— MASSIEU (Mme) 48
Asie : G. SAINT-YVES 48 73
— M. MONNIER 436 549
— SVEN HEDIN (traversée) (*carte*). 70
— (Traversées de l'). 313
Asie centrale : OLUFSEN. . . . 306 550
— Chemins de fer russes 310
Asie mineure : Explorations. . . . 67
— Cyclisme à Smyrne. 616
Australie : J. et P. GARNIER. . 306 550
— CARNEGIE 372
— Restriction de l'immigration . 444
Aven (*L'*) *Armand* (*plan*) 607
Bahr-el-Ghazal (*Le*) *et ses habitants*. 89
— Dem-Ziber. 245 713
— MARCHAND. . . 53 79 245 561 653
Balkans : DE CUVERVILLE 306
Balles *humanitaires anglaises* (*Dum-Dum*) 229
Ba-Rotsi (*Au pays des*) (*dessins*) . . 718
Bibliographie . 61 128 191 254 319 383 446 503 559 624 687 746
Birmanie : Anglais 77
Bolivie : Frontières avec Chili. . . 684
Bonin (îles) : Situation 554
Brésil : ORTON-KERBEY 240
Câble entre Brest et New-York. . . 685
Calédonie (N^lle) : *Etat de la colonisation libre*. 103 618
Cambodge : Accaparement chinois. 249
Cameroun : DE CARNAP 237
Canada : Exode au Klondyke. . . . 251
— Température au Klondyke. . . 502
— Chemins de fer. 252
— *Commerce et navigation*. . . . 303
— Industrie du saumon (Colombie) 314
Caucase : Explorations 67
Chili : Question de Tacna et d'Arica. 684
Chine : P. BERTHOLLET (massacre du) 442
— CH. BONIN. 74 677
— H. BRENIER (*La mission lyonnaise*) 75 166
— M. MONNIER . . . 75 160 436 549
— Anglais à Weï-haï-Weï. 278 383 630
— Arbre à huile 554
— Chemins de fer 442 501
— Chemins de fer de Mandchourie 250
— *Chemin (Le) de fer de Pékin*. . 111
— (*La*) *en transformation et les prétentions anglaises* (carte). 625
— Français à Kouang-Tchéou. 280 312
— *Future question d'Orient* (*La*) . 449
— Macao. 553
— Mission américaine. 554
— *Mission (La) commerciale allemande*. 604
— P. CHANÈS (massacre du) . . . 742
— Prétentions japonaises 283
— *Le 1er partage* (carte). 221 277 449
— *(Progrès industriel de la)* . . . 733

Digitized by Google

Chine : *Provces du Chan-Toung* (carte) 263
— Le réformateur Kang-Yu-Mei . 683
— Russes à Port-Arthur . 57 249 276
— *Le Sykiang* 154
— Satisfactions à l'Allemagne. 126 249
— Succès de la politique anglaise. 189
(Voir **Hong-Kong**, *Kiao-Tchéou.*)
Colombie : J. DE BRETTES. 550
Colonies françaises. Colons 745
— (*Le budget de 1898*). 108
— Naturalisation 241
— Fraudes électorales. 254
Colonisation officielle française . . 191
Comores : Situation. 440
Congo (Etat du Congo) : Budget . . 119
— Chemin de fer 244
— *Ch. de fer du Bas-Congo* (carte). 583
— Commerce. 438
— *En captivité chez les rebelles*. . 22
— *La défaite des rebelles Batétélas*. 28
— Missions de Mpala et de Baudoinville 500
— BRASSEUR † 176
— HEYMANS (Oubangui) 48
— LEMAIRE 176 610
— Redjafattaqué par les Mahdistes 612
— Révoltés Batétélas 308 612
Congo français : Commerce 438
— Haoussas 183
— PERDRIZET 238
— DE BÉHAGLE et B. DE MÉZIÈRES 238 371 435 547
— GENTIL Tchad. 238 371 435 495 689
— FOURNEAU et FONDÈRE. 677
(Voir **Oubangui**).
Congrès (*Le*) *des Sociétés Savantes* . 297
— National de géographie 559
Corée : Politique russe 250
— Traité russo-japonais (*texte*) . . 381
Côte-d'Ivoire : Commerce. 552
— Chemin de fer (étude) 737
— Anglais et Français à Bondoukou. 51 118
— *La mission Nebout chez Samory*. 15
— Jonction avec le Soudan. . . . 552
— Population 307
— Siège d'Assikasso. 679
— Travaux publics et télégraphes. 680
— Villages de liberté 499
Côte-d'Or : Anglais à Bondoukou et à Bouna. 51 52
— Anglais à Salaga 118
— Villages de liberté 499
Coton : Production 317
Cuba : *Les insurrections* (*carte*). . . 417
— Commerce avec l'Espagne . . . 315
— *Santiago* (carte) 359
Cuivre : Production. 317
Dahomey : *La mission* BAUD *et* VERMEERSCH *au Gourma* (*carte*) 193 257
— *La mission* BRETONNET *au Niger*. 205
— BRETONNET, VERMEERSCH . . . 182
— Cercles 738
Dahomey : Commerce. 553
— *Conquête* (*La*) *du Borgou* . . . 257
— *Convention* (*La*) *du Niger* . 385 672
— Délimitation avec le Togo. . . 500
— Flèches empoisonnées. 307
— Nos forces dans l'Hinterland. . 52
— Occupation de l'Hinterland 119 182
— Occupation du Dendi 376
— Traités ratifiés 52
— Villages de liberté 499
Dupleix *et le protectorat de l'Inde* . 321
Ecole (L') *militaire de St-Cyr*. . 339 401
Egypte : SILVA WHITE. 496
Ephémérides pour 1897. . . . 144 177
Erythrée : Rétrocession de Kassala. 56
Espagne : *Flotte* (*La*) (dessin) 291 347 411
— *Guerre* (*La*) *avec les États-Unis* 363 329 484 537
— Préliminaires de paix (*texte*) . 542
— Marine marchande 383
— Commerce avec Cuba et Puerto-Rico. 315
Etats-Unis : Extension commerciale. 619
— (*Développement des*) 288
— Immigration européenne . . . 620
— *Flotte* (*La*) (dessins) . 291 347 411
— Key-West 314
— *Armée* (*L'*) *pendant la guerre de Sécession* 354
— *Guerre* (*La*) *avec l'Espagne*. 363 429 484 537
— Croisière du « St-Louis » . . . 743
— Origine du mot " Jingo". . . 503
— Conséquences commerciales de la guerre avec l'Espagne . . 685
Europe : Populations 445
Explorateurs et Voyageurs (*chronique*). 45 175 236 306 371 434 495 547 609 676 735
Explorations (Les) *en Asie en 1897* (carte). 65
Exposition (*L'*) *coloniale de 1900* . . 147
François-Joseph (Terre) : JACKSON . 44
Gibraltar : Navigation 445
Gourma : BAUD ET VERMEERSCH . . . 193
Grèce : Traité avec Turquie (texte) . 58
— Situation 621
Groënland : PEARY 42 44
Guinée française : BAILLY, PAULY 46 434
— Route de Konakry au Niger . . 181
— Populations indigènes 243
— Konakry. 243
— Télégraphes 498
Hollande : Langue française délaissée 622
Hong-Kong : Commerce navigation. 188
— Extension anglaise (*carte*) . 443 643
— Renforcements. 741
Houille : Production 316
Inde : Explorations 76
— Figuiers gigantesques. 616
Inde française : Suppression des cipahis 380

Digitized by Google

Indo-Chine française : Sanitorium. 311
— Aperçu général. 123
— Décrets administratifs 624
— Chemins de fer. 682
— (Voir : **Annam, Tonkin, Laos**)
Islande : THORODDSEN 42
— D. BRUUN 43
Japon : Traité de commerce avec la France 189
— Emigration. 502 684
— *Commerce et progrès maritimes* 226
— Nouveaux services maritimes. 382
— *Situation économique* 659
Java : CHAILLEY-BERT 436
Kiao *Tchéou (cartes)*. 213
— (Allemands à). 56 126 213 249 684
Klondyke 251 502
Langues : (Statistique des). 319
Laos : MAZERAN 124
— BRYZINSKI 306
— Navigabilité du Mékong 77 187 741
— (*Les habitants du*) . . 505 571 725
Légion d'honneur 128 446 503
Ligue coloniale *de la jeunesse (La)* 5
Macao : Population et navigation. . 553
Madagascar : Cyclisme 440
— Chemins de fer. Commerce . . 681
— Colonisation 379 439
— Colonisation militaire. 121 247 738
— Concurrence allemande 379
— Cultures. 739
— Dépenses militaires. 247
— Ecoles. 55 501
— *Ecoles (Les) françaises et étrangères* 169 595
— Industries indigènes 614
— Justice française. 184
— Mines 614
— Naufrage du "Lapérouse" . . 613
— Pénétration au Ménabé 54
— Pénétration dans le sud 121 246 378
— Port de Tulléar 739
— Prix de la vie à Tananarive . . 440
— Repeuplement 680
— Révolte sakalave 120 184
— Route de Majunga 54
— Situation . . . 54 121 184 439 613
— Soumission 246
— Tremblements de terre 56
— Voyage du général Gallieni . . 613
— G. GRANDIDIER 240
Marine : Croiseurs auxiliaires anglais et français. 557
— *Croiseurs cuirassés français et la guerre hispano-américaine* 459
— Construction rapide. 745
— Escadres fr^ses : composition . . 746
— *Flottes espagnole et américaine* (dessins). 291 347 411
— Les plus grands paquebots . . 687
— Points d'appui de la flotte fr^se. 686
— Transatlantiques : rapidité . . 559
Maroc : G. FORRET 236
Marshall (iles) : Situation 555
Marseille (Port de) 58
Maurice (île) : Commerce 615
Médaille coloniale 254
Mouche tsétsé 318
Natal : Annexion du Zoulouland . . 183
Nickel : Production. 317
Niger : Lt BRODIE. 548
— *La mission* BRETONNET *(au)* (carte)). 205
— Anglais 244
— Postes français. . 119 182 201 376
— (*La Convention franco-anglaise*) (Texte, carte). 385 672
Nil : (*Français et Anglais sur le*) 561 661
— MARCHAND *à Fachoda*. . . 566 653
— *Marchand et Kitchener à Fachoda* 661
— *L'humiliation de Fachoda*. . . 711
— *Le retour de Marchand* 715
— *M. Liotard à Dem Ziber*. . . . 713
Océanie : Annexion anglaise de Santa-Cruz 555
Oubangui : Mission MARCHAND 53 79 245 435 567 653
— Ravitaillement par le chemin de fer belge 244
Ouganda : Indemnité aux P. Blancs. 247
— *Révolte et déposition de Mouanga* 301 379
— Chemin de fer 553 739
— Anglais au Nil 739
Ours (Iles des) 686
Pérou : Frontières avec Chili 684
Perse : Anglais à Bouchir 740
Petites nouvelles. 319 446 624
Philippines : Coprah 443
— *(Le Convenio des)*. 492
Pôles : *(Les) Explorations en 1897* . 42
— de GERLACHE. 176
— BORCHEGREVINK. 496
— A la recherche d'ANDRÉE . . . 609
— SVERDRUP 677
Population de l'Europe 445
— Des Villes (augmentation de la) 559
Puerto-Rico : Commerce 315
Rhodésia : Rhodes rétabli directeur 377
Roumanie : Développement maritime 316
Russie : Mines d'émeraudes 253
— Pétrole à Bakou 445
— Ouragans de poussière 623
— (Voir : **Sibérie, Turkestan, Asie.**
Sahara : F. FOUREAU. 610
— Assassins du Mis d Morès . . . 49
— Météorologie 437
— Mission FLATTERS. 437
— Mission à In-Salah. 497
— Longitude d'In-Salah. 551
— *Cazemajou à Ghadamès*. . . . 535
Santa-Cruz : Annexion anglaise. . . 555
Sénégal : Troubles électoraux . . . 49
— Première exploration en 1686 . 297
— Commerce. 678

Digitized by Google

Service postal : *(La Décadence du) de l'Atlantique* 284
Siam : Expulsion 248
— *Exploitation du bois de teak*. . 544
Sibérie : Levat. 73
— *Les Bouriates de l'Amour* . . . 38
— Climat de Yakoutsk 190
— Transsibérien. 65 310 684
— Mines 66
— *D'Omsk à Vierryi* 329 390 467 517
Sierra-Leone : Chemins de fer. . . 182
— Insurrection 375
— Commerce et navigation. . . . 498
Singapore : Parasols. 617
Société *(Une) créole*. 31
Société de géographie de Paris . 254
Somalis : (Côte f^e des) : Ch. de fer. 186
Soudan français : Blondiaux. . . . 45
— Braulot † 12
— Fr. Dubois. 237
— Dr Maclaud 370
— Agissements anglais au Mossi . 678
— Anglais à Bouna 512
— Défaite des Sofas 612
— *Convention franco-anglaise* (texte, carte). 385 672
— Enseignement indigène 307
— *Guet-apens (Le) de Bouna*. . . 12
— Jonction avec la Côte d'Ivoire . 552
— *Massacre de la mission* Cazemajou 530 612
— Mission de Trentinian 737
— Navigabilité du Niger. 117
— Occupation, siège de Kong. 242, 375
— L'Oussourou. 181
— Prise de Sikasso 374
— Samory (situation) 552 611
— *Samory* 638
— Sel du Sahel. 181
— *Siège et prise de Sikasso*. . . . 591
— Télégraphes 242
— Touareg battus 50 242 679
— Traité avec les Aouélimiden. . 50
— Vicariat apostolique 242
— (Voir **Niger**.)
Soudan Or^l : Défaite des Derviches. 309
Soudan Or^l : Préparatifs contre les Madhistes. 186
— *Prise (La) de Khartoum* . . 561 661
— *A propos d'Omdurman et de Fachoda*. 644
— *L'abandon anglais du Soudan*. 665
— Service médical à l'armée . . . 740
Spitzberg : Conway 44
Sud-O. africain allemand : Colons. 613
Suez : Navigation en 1897 441
Suisse : Ch. de fer du Gornergrat . 556
Tahiti : Commerce. 556
— Chinois 618
Tchad : Gentil . . 238 371 435 495 689
— *(Au lac), (Mission Gentil) (carte)* 689
Terre-Neuve : Préparation du poisson. 619
Togo : Pénétration. 200
— Délimitation avec Dahomey. . 500
Tonkin : Charbons 125
— Soumission du dé Tham . . . 125
— Création du 4e tirailleurs. . . 125
— Soulèvement de fanatiques . . 125
— Mortalité 553
Transsaharien *(Nécessité du)*. . . . 705
Transvaal : Réélection Kruger. . . 183
— Commerce français 308
Tripolitaine : Commerce avec le Soudan. 187
Tristan da Cunha. 620
Tunisie : *Le commerce en 1896*. . . 234
— Bizerte, arsenal. Bou-Grara . . 737
— Naturalisation 241
— Vins 307
— Régime douanier. 373
— Ch. de fer de la Goulette racheté 497
— Ch. de fer de Sfax à Gafsa. . . 611
Turkestan : Chemins de fer. . . 69 310
— Explorations. 69
Turquie : Traité avec Grèce (texte) . 58
— Chemins de fer 123
— (Voir : **Asie Mineure**.)
Vasco de Gama : *(4e Centenaire de)* 367
Zélande (N^lle) : Kéa ou perroquet des moutons. 617

TABLE DES EXPLORATEURS ET AUTEURS

(Les noms en *italique* sont ceux des explorateurs.)

Achte (P) : Congo 22
Alritter : Chine. 155
Andrée : Pôle nord 44 609
Bailly † : Guinée f^e. 46 434
Barré (Paul) : Hambourg et Brême. 98
— Indo-Chine française 122
— Japon 226 669
— Traversées de l'Asie 313
— 4e Cent^re de Vasco de Gama . . 367
Barthélemy (P. de) : Annam 78
Baud : Dahomey-Gourma. . . . 193 376
Béhagle (de) : Congo-Tchad . . 238 435 371 547
Bel : Annam 78 163
Berthollet (P.) : Chine †. 442
Blondiaux : Soudan 44 735
Bobo : Habitants du Laos . . 505 571 725
Bogdanovitch : Sibérie 66
Bonchamps (de) : Abyssinie. 306 435 480 548
Bonin : Chine 74 677
Bonnel de Mézières : Congo-Tchad . 371

Digitized by Google

Borchgrevink : Pôle sud 496
Brasseur †: Congo 176
Braulot †: Soudan 12
Brenier : Chine 75 166
Bretonnet : Dahomey-Niger. . . 182 205
Brettes (J. de) : Colombie. 550
Brodie : Sokoto 548
Bruun (D.) : Islande 43
Bryzinski : Mékong 306
Carnap (de) : Kameroun-Congo. . . 237
Carnegie : Australie 372
Cavendish : Est africain. . . 47 175 736
Cazemajou : A Ghadamès 535
— Soudan † 530 612
Chanès (P.) : † Chine 742
Charnay (D.) : Arabie 68
Chaffanjon : Asie 72
Chailley-Bert : Java 436
Chevigné (de) : Soudan. 50
Clozel : Côte-d'Ivoire. 118 679
Coello : † (Espagne). 736
Contenson (de) : Asie Mineure . . . 68
Conway : Spitzberg 44
Cuverville (de) : Balkans. 306
Debay : Annam 78
Delamere (lord) : Somalis. 240
DEMANCHE (G.) : Mission Marchand . 79
— Hinterland du Dahomey. . 193 257
— Convention du Niger 385
— Français et Anglais sur le Nil . 561
— Abandon anglais du Soudan. . 665
— L'humiliation de Fachoda . . . 711
DOUCHET (H.) : Andorre 129
Dubois (F.) : Soudan. 237
ENGELHARDT (Ed.) : Dupleix et l'Inde. 321
FAUVEL (Ad.) : Kiao-Tchéou 213
— Province du Chantoung. . . . 263
Foa (Ed.) : Traversée de l'Afrique 47 239
Forret (Georges) : Maroc. 236
Foureau : Sahara 610 735
Fourneau : Congo 677
Garnier (J.) : Australie 306 550
Garnier (Pascal) : † Australie. . . . 550
Gentil : Tchad. . . 238 371 435 495 689
Gerlache : (de) Pôle sud. 45 176
Germain : In-Salah 497
Gibbons : Afrique. 238
Giraud (V.) : † Afrique. 677
Grandidier (G.) Madagascar. . 240 736
Henry : Congo. 28
Heymans : Oubangui. 48
Houdaille : C.-d'Ivoire. 737
Hoyos (E.) : Afrique australe 238
HULOT : Explorations en Asie. . . . 65
Ivens †: Afrique 239
Jackson (F.) : Pôle nord. 44
Kerbey (Orton) : Amazone 240
Laperrine : In-Salah. 497
LASSALLE (C. de) : Santiago de Cuba. 359
— Guerre hispano-américaine 363
429 485 537
Lemaire : Congo. 176 610
Léontieff : Abyssinie 496
Lerner : Pôle nord. 610
Levat : Sibérie. 73
Macdonald : Est africain. . . . 122 739
Maclaud (Dr) : Fouta-Djallon 371
MARBEAU (Ed.) : Ligue coloniale . . 5
— Exposition coloniale. 147
Marchand : Oubangui-Nil 53 78 245
435 566 653 661
Marche (Alf.) † : Congo. 676
Massieu (Mme) : Asie. 48
Maxwel † : Côte d'Or 51
Mazeran : Mékong. 77 124
Meyer (H.) : Amérique sud 610
Monnier (M.) : Asie. . . 75 160 436 549
MONTELL (A.) : Abyssinie. 151
— Partage de la Chine. . . . 221 277
— Ch. de fer du Bas-Congo . . . 583
— Mission Marchand 653
Nebout : Soudan 15
— Au lac Tchad 689
NOGUES (A.) : La future question d'Orient. 449
— Omdurman et Fachoda 644
Oberhammer (Dr) : Asie mineure. . 67
Olufsen : Pamir 306 550
O'Zoux (L.) : Société créole. 31
Orléans (Henri d') : Abyssinie. . 151
306 372 496 548 736
Pauly † : Guinée fse 434
Peary : Groënland 42 444
Perdrizet : Sangha. 238
Poncins (Ed. de) : Abyssinie 371
Prins (P.) : Congo-Tchad 495
RADIGUET : Atlantique, serv. postal . 284
Raoul † : Sumatra. 371
Roborovski : Asie centrale 70
SAINT-YVES (G.) : d'Omsk à Verniy . 329 390 467 517
— Asie centrale 48 73
SALAIGNAC (A.) : Chine et Anglais. . 625
SERVIGNY (J.) : Bahr-el-Ghazal . . . 89
Stadling : Pôle nord. 609
Sven Hedin : Asie. 70
Sverdrup : Pôle nord 677
Thoroddsen : Islande. 42
Trentinian (de) : Soudan 737
VASCO (G) : Soudan français. 12
— Balles Dum-Dum. 229
— Armée américaine 354
— Insurrection cubaine 417
— Mission Cazemajou 530
— Prise de Sikasso 591
— Samory 638
— Le retour de Marchand 715
Vermeersch : Dahomey . . 182 193 257
Welby : Tibet. 76
Wellmann : Pôle nord 609
White (Silva) : Egypte 496
Ytier : Mékong. 77 741
Zintgraff † Afrique 47

Digitized by Google

CARTES

Livraisons.		Pages.
230	Asie centrale : Itinéraire Sven Hedin	72
230	Le Bahr-el-Ghazal	81
231	Principauté d'Andorre	136-137
232	Hinterland du Dahomey : Itinéraires Baud, Bretonnet	201
232	Chine : Kiao-Tchéou	217
233	— Province du Chantoung	267 et 269
233	— Sphères d'influence	281
234	Santiago de Cuba	361
235	Ile de Cuba : Position des belligérants	425
237	Abyssinie : Itinéraire de Bonchamps	549
238	Chemin de fer du Bas-Congo	584
238	Réseau navigable du Congo	589
239	Weï-Haï-Weï : Sphère anglaise	632
239	Extension de Hong-Kong	634
239	Convention franco-anglaise du Niger	673
240	Congo-Tchad : Itinéraire Gentil	701

DESSINS

229	Sibérie : Types et costumes mongols	39 et 41
231	Vue d'Andorre — Sceaux de la principauté	145
234	Cuirassés américains (plan)	351-353
235	Croiseurs américains et espagnol (plan)	415-416
236	Croiseur *Jeanne d'Arc*; cuirassé *Charlemagne* (plan)	465-466
238	L'Aven Armand (coupe et plan)	607
238	Vue de Matadi (Congo)	585
240	Types et objets du Ba-Rotsi (Afr. australe)	719-724
240	Portrait de M. Gentil	697
240	La canonnière Faidherbe	715

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES ET STATISTIQUES

229	Traité entre la France et les Touareg Aouélimiden (texte)	50
229	Turquie-Grèce : Traité de paix (texte)	57
230 et 231	Ephémérides coloniales et étrangères pour 1897	113 177
231	Traité anglo-abyssin de 1897 (texte)	185
233 234 235	Flottes espagnole et américaine	291 347 411
233	Productions de la houille, du cuivre, du nickel et du coton	316
234	Corée : Traité russo-japonais (texte)	381
235	Navigation par Suez en 1897	441
235	Population des Etats-d'Europe	445
237	Capitulation de Manille (texte)	540
237	Espagne-Etats-Unis : Préliminaires de paix	542
239	Traités anglo-chinois (1898) : Yang-Tsé; Weï-Haï-Weï (textes)	629 630
239	Convention franco-anglaise du Niger (texte)	672

CONCORDANCE DES FASCICULES

Nos	Pages.	Nos	Pages.	Nos	Pages.
229 (janvier)	1 à 64	233 (mai)	257 à 320	237 (septemb.)	505 à 560
230 (février)	65 à 128	234 (juin)	321 à 384	238 (octobre)	561 à 624
231 (mars)	129 à 192	235 (juillet)	385 à 448	239 (novemb.)	625 à 688
232 (avril)	193 à 256	236 (août)	449 à 504	240 (décemb.)	689 à 752

Le Gérant, ÉDOUARD MARBEAU.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 25568-12-98. — (Encre Lorilleux).

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

G. E. STECHERT & Co.
(ALFRED HAFNER)
NEW YORK

Digitized by Google

Digitized by Google